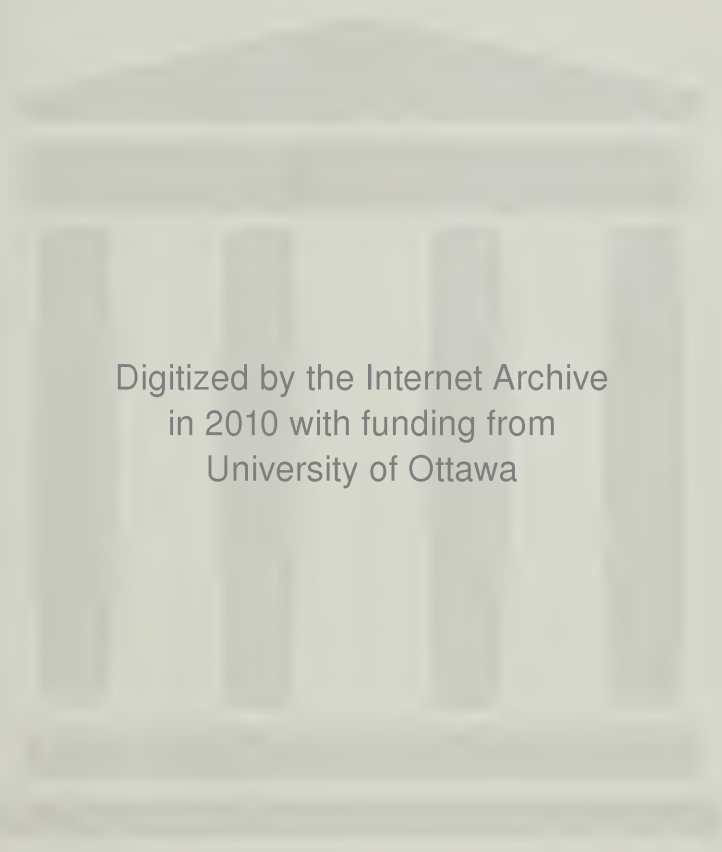


U d/of Ottawa



39003023187825





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIOGRAPHIE NATIONALE.

ADUT 9 1973

BIOGRAPHIE NATIONALE

PUBLIÉE PAR

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS

DE BELGIQUE.

TOME DIXIÈME.

I — K.



BRUXELLES,

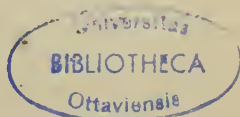
BRUYLANT-CHRISTOPHE & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

SUCCESEUR

ÉMILE BRUYLANT,

RUE BLAES, 33.

1888-1889.



CT

1163

42

1864

1864

LISTE DES MEMBRES

DE LA COMMISSION ACADÉMIQUE CHARGÉE DE LA PUBLICATION
DE LA BIOGRAPHIE NATIONALE.

(DÉCEMBRE 1889.)

- MM. P.-J. van Beneden**, délégué de la classe des sciences, *président*.
Alph. Wauters, délégué de la classe des lettres, *vice-président*.
Ferd. Vander Haeghen, délégué de la classe des lettres, *secrétaire*.
F. Crépin, délégué de la classe des sciences.
G. Dewalque, délégué de la classe des sciences.
J.-B.-J. Liagre, délégué de la classe des sciences.
Alph. Le Roy, délégué de la classe des lettres.
L. Roersch, délégué de la classe des lettres.
A. Stecher, délégué de la classe des lettres.
Le chev. Léon de Burbure, délégué de la classe des beaux-arts.
H. Hymans, délégué de la classe des beaux-arts.
M. Rooses, délégué de la classe des beaux-arts.
Ad. Samuel, délégué de la classe des beaux-arts.
-

LISTE DES COLLABORATEURS

DU DIXIÈME VOLUME DE LA BIOGRAPHIE NATIONALE.

(Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des collaborateurs décédés.)

- Alvin (Frédéric)**, homme de lettres, à Bruxelles.
- Arenbergh (Émile Van)**, juge de paix, à Diest.
- Bergmans (Paul)**, docteur en philosophie et lettres, à Gand.
- Blanckart (baron de)**, au château de Lexhy.
- Borchgrave (Émile de)**, membre de l'Académie royale, à Gand.
- Crépin (François)**, membre de l'Académie royale, à Bruxelles.
- Crombrugghe (Albéric de)**, juge au tribunal d'Audenarde.
- Dewalque (Gustave)**, membre de l'Académie royale, à Liège.
- Doyen (F.-D.)**, curé-doyen, à Wellin.
- Duchesne (Eugène)**, professeur à l'Athénée royal de Liège.
- Even (Edward Van)**, archiviste de la ville de Louvain.
- Francotte (Xavier)**, professeur à l'Université de Liège.
- Heins (Maurice)**, avocat, à Gand.
- Henrard (P.)**, membre de l'Académie royale, à Anvers.
- Hymans (Henri)**, membre de l'Académie royale, à Bruxelles.

TE DES COLLABORATEURS.

Jacques (Victor), docteur en médecine, à Bruxelles.

Journez (Alfred), avocat, à Liège.

***Juste (Théodore)**.

Le Roy (Alphonse), membre de l'Académie royale, à Liège.

Liagre (J.-B.-J.), secrétaire perpétuel de l'Académie royale, à Bruxelles.

Linden (Herman Van der), à Gand.

Nève (Félix), membre de l'Académie royale, à Louvain.

***Nypels (Guillaume)**.

Pauw (Napoléon de), avocat général près la Cour d'appel de Gand.

Piot (Charles), membre de l'Académie royale, à Bruxelles.

Pirenne (Henri), professeur à l'Université de Gand.

Rahlenbeek (Charles), homme de lettres, à Bruxelles.

Reusens (le chanoine **E.-H.-J.**), professeur-bibliothécaire de l'Université de Louvain.

Rooses (Max), membre correspondant de l'Académie, à Anvers.

***Saint-Genois (Jules de)**.

Schrevel (A.-G. De), directeur du Séminaire de Bruges.

Schoolmeesters (E.), curé-doyen, à Liège.

***Siret (Adolphe)**.

Stecher (Jean), membre de l'Académie royale, à Liège.

Varenbergh (Émile), archiviste de la province de Flandre orientale, à Gand.

Verhaeren (Émile), homme de lettres, à Bruxelles.

Wauters (Alphonse), membre de l'Académie royale, à Bruxelles.

Wauters (A.-J.), professeur, à Bruxelles.



IDA, IDE, ITTE ou IDUBERGE (la bienheureuse), femme de Pepin de Landen et parente, peut-être sœur de saint Modald, évêque de Trèves, descendait d'une noble famille d'Aquitaine. Elle mourut à Nivelles en 652, âgée de 60 ans, ce qui fixe la date de sa naissance à 592 ou 593. Pepin eut d'elle trois enfants : Grimoald, qui fut maire du palais en Austrasie sous Sigebert II, fils de Dagobert; sainte Gertrude, la première abbesse de Nivelles; enfin, sainte Begge ou Begghe, qui épousa Ansegise, prince du sang royal par les femmes, et eut pour fils Pepin d'Héristal. Nous nous permettrons de renvoyer le lecteur à l'article GERTRUDE, où M. A. Wanters est entré dans des détails intéressants sur la répugnance de cette jeune fille pour l'état de mariage, et sur le zèle religieux de sa mère, qui encouragea sa résolution de se consacrer à la vie monastique et favorisa sa fuite en Franconie. Pepin aurait voulu que Gertrude prît un époux; c'était aussi le désir du roi; elle n'en voulut d'autre que Jésus-Christ. Ide, devenue veuve, rappela l'exilée volontaire et vécut avec elle dans le palais de Nivelles, partageant son temps entre la prière et les aumônes, hébergeant les pèlerins, soulageant les pauvres et les souffrants.

Mais son arrière-pensée était de transformer son habitation en monastère et de s'y cloîtrer elle-même. Il arriva que saint Amand, évêque de Tongres, vint exercer son apostolat au pays de Nivelles, qui faisait partie de son diocèse. Ide lui communiqua son projet et le pria instamment de lui donner le voile. Le prélat y consentit; aussitôt elle se dépouilla de tous ses biens pour doter la nouvelle communauté; telle est l'origine de l'abbaye de Nivelles. Cependant, les grands de la contrée s'émurent, soit que l'un ou l'autre aspirât à la main de Gertrude, soit qu'ils convoitassent son héritage. Les serviteurs des deux princesses furent en butte à des violences; il y eut du sang versé, des pillages, des dévastations. Ide resta inébranlable : ni obsessions ni calomnies ne purent rien sur elle; pour qu'on ne s'y méprît point, elle s'arma de ciseaux et fit tomber de sa main l'opulente chevelure de Gertrude, action héroïque, dit la légende, et qui changea ses ennemis en admirateurs. La tonsurée fut nommée abbesse, et sa mère se plaça humblement sous sa direction. Il y a lieu de noter ici que l'abbaye de Nivelles se composa dans les commencements d'un double couvent, pour les personnes des deux sexes : les religieux, venus d'Irlande,

eurent leur abbé particulier (voir l'article FEUILLIEN). Ide termina saintement sa carrière; elle fut enterrée dans l'église Saint-Pierre (aujourd'hui Sainte-Gertrude), à côté de son mari.

Alphonse Le Roy.

Acta sanctorum. — *Officium Leod.* — Fisen. — Tarlier et Wauters, *Géogr. et hist. des communes belges* : ville de Nivelles. — Wauters, *Hist. des environs de Bruxelles*, t. 1^{er}, p. 210.

IDA ou **IDE** d'Ardenne, comtesse de Boulogne, naquit à Bouillon vers 1040 et mourut dans l'année 1113, en odeur de sainteté. Elle n'était pas fille de Godefroid *le Barbu*, ainsi que se sont plu à le répéter, au risque de commettre un anachronisme et de confondre les lignées, des biographes superficiels habitués à copier leurs prédécesseurs sans rien vérifier (1). Ide était fille de Godefroid *le Courageux*, duc de Basse-Lotharingie et marquis d'Anvers, sœur, par conséquent, de Godefroid *le Bossu*. De son mariage avec Eustache II, comte de Boulogne et de Lens, elle eut trois fils et quatre filles. Eustache III succéda à son père; son puîné fut l'illustre Godefroid de Bouillon, d'abord marquis d'Anvers comme héritier du Bossu, mort sans enfants, puis duc de Lothier lorsque Conrad, fils de l'empereur Henri IV, eut échangé ce titre contre la royauté de l'Italie, enfin roi de Jérusalem; le troisième, Baudouin, prit la croix comme ses frères et remplaça Godefroid sur le trône. Ide était une princesse pieuse et d'un esprit élevé : elle s'occupa sérieusement de l'éducation de ses enfants et partagea leur enthousiasme lorsque la croisade fut décidée. Elle se rendit à Bouillon pour régler avec Otbert, évêque de Liège, les conditions de l'acte d'engager de cette seigneurie, qui fut cédée au prélat, mais avec faculté de rachat, au prix de 1,300 marcs d'argent et trois mares d'or; du consentement de ses fils, elle vendit ensuite à l'abbaye de Nivelles ses domaines de Genappe et de Baisy, en Brabant (1096). La comtesse de Boulogne avait perdu

son mari vers 1070. Ce fut pour elle un grand sacrifice que de se séparer de ses enfants; elle se l'imposa par religion et voulut, en se dépouillant de ses biens, les mettre en mesure de lever des troupes et de prendre dignement part à la guerre sainte. Détachée du monde, elle fit à diverses reprises de larges libéralités à différentes églises ou abbayes (Afflighem, Saint-Bertin, etc.) et consacra le reste de sa vie à de bonnes œuvres. Son corps fut déposé à Saint-Vaast d'Arras.

Alphonse Le Roy.

Acta sanctorum. — Baillet. — Wauters, *Table chronologique des diplômes, etc.*, t. 1^{er}. — Tous les historiens de la Belgique et du pays de Liège.

IDA, **IDE** ou **YDE**, fille de Henri II, comte de Louvain, épousa, à la fin du XI^e siècle (avant 1090), Baudouin II, comte de Hainaut, qui, après être resté assez longtemps dans le célibat, avait fini par rechercher une alliance suffisamment puissante pour le mettre à l'abri de toute crainte du côté de Robert le Frison (voir l'art. BAUDOUIN II *de Jérusalem*). Cette union fut plus heureuse que ne le sont souvent les mariages politiques : Baudouin était un prince d'un noble caractère, Ide brillait par ses vertus autant que par sa beauté; ils s'attachèrent sincèrement, étroitement l'un à l'autre. Tout d'un coup la fièvre des croisades se répandit en Belgique et en France : le comte de Hainaut en fut atteint. Mais il fallait se mettre en mesure de subvenir aux frais d'une expédition lointaine. Baudouin comptait parmi ses possessions la terre de Couvin, qui avait fait partie de la dot de son aïeule Haduïde ou Hedwige, fille de Hugues Capet, mariée à Regnier III de Hainaut (996). Baudouin résolut d'aliéner cet apanage et entra en négociations avec l'évêque de Liège Otbert, dont le territoire s'étendait jusqu'aux environs de Couvin. Otbert se prêta d'autant plus volontiers à un arrangement, que ses sujets de cette contrée avaient depuis longtemps à se plaindre de leurs voisins. Couvin passa donc à la principauté de Liège, par acte du 14 juin 1096, moyennant le paiement de cinquante marcs d'or, somme que Ferd. Henaux

(1) Notre Ide n'a rien de commun avec la fille cadette du *Barbu*, qui fut mariée au comte de Clèves Arnould.

évaluée à 650,000 francs de notre monnaie. Il fut, en outre, stipulé que les prébendes du chapitre de Saint-Lambert seraient réservées à deux des fils du comte, ainsi que plusieurs autres bénéfices; et, pour plus de sécurité, l'acquéreur exigea que la comtesse Ide signât au contrat. Tout étant réglé, Baudouin partit sans retard pour l'Orient, accompagné d'un grand nombre de gentils-hommes ses vassaux et de seigneurs de ses amis, parmi lesquels Anselme de Ribemont, châtelain héréditaire de Valenciennes, et Gillion de Trazegnies. Ils rejoignirent Godefroid de Bouillon et se distinguèrent au siège d'Antioche: Baudouin surtout se fit un renom de bravoure.

Les chefs de la croisade, voulant une situation nette, dépêchèrent le comte de Hainaut et Hugues de Vermandois auprès de l'empereur Alexis, avec la double mission de lui demander de les mettre officiellement en possession d'Antioche, et de lui rappeler qu'il avait promis de lever une armée pour marcher avec eux sur Jérusalem. L'ambassade n'aboutit pas: les envoyés furent surpris dans un défilé, aux environs de Nicée, par un parti de Turcomans. Baudouin marchait à l'avant-garde: son escorte fut taillée en pièces; il eut probablement le même sort (1). Son compagnon se cacha dans un bois, parvint à s'échapper, atteignit Constantinople, et, sans s'inquiéter de remplir son mandat, regagna honteusement l'Occident, où sa défection le fit comparer au *corbeau de l'arche* (2).

Cependant, la comtesse Ide ne put se décider à croire à la mort de son mari. Pas un soldat de l'escorte n'était revenu pour mettre fin, par des nouvelles positives, à son horrible incertitude. Elle prit un parti héroïque: elle se mit en route à la recherche de Baudouin. Le souverain pontife, qu'elle vit à Rome, ne put rien lui apprendre et lui conseilla la résignation. Elle persista. Bravant tous les périls, elle parcourut l'Asie Mineure et la Syrie sans parvenir

à savoir si Baudouin était mort ou prisonnier de guerre. Enfin, quand son fidèle compagnon de voyage, le noble chevalier Arnould, eut été tué à son tour, l'impossibilité de poursuivre son entreprise la força d'étouffer sa douleur et de reprendre la route du Hainaut.

Cheminaut à travers la forêt des Ardennes, elle fut sur le point d'être enlevée par des gens du comte de Chinny, apostés pour s'emparer de sa personne et pour la rançonner. Leur attente fut déjouée: elle trouva un refuge à l'abbaye de Saint-Hubert, où l'on s'empressa de lui faire bon accueil. L'abbé lui procura une escorte suffisante; en récompense, le monastère obtint donation des alleux qu'elle possédait dans ce district, à condition qu'une messe d'obit serait célébrée tous les ans pour le repos de l'âme de Baudouin, etc. Elle se consacra, dès lors, au soin de ses enfants, quatre fils et trois filles. L'aîné prit les rênes du pouvoir sous le nom de Baudouin III; les autres s'établirent en Flandre ou en France, ou entrèrent dans les ordres. Le dévouement de la comtesse Ide a fait, comme de raison, l'admiration des historiens.

Alphonse Le Roy.

Gisleberti, *Chronica Hannovæ*. — J. de Guise, l. XV, et tous les historiens du Hainaut. — Chapeauville. — Miraus. — Bornans, *Cartulaire de Couvin*. — Michaud, *Hist. des Croisades*.

IDA ou IDE (la bienheureuse), née à Louvain au commencement du XIII^e siècle, mourut dans le monastère de Roosendaël, sur la Nèthe, fondé vers 1227 (1) par le noble chevalier Egide ou Gilles Berthoud pour ses deux filles, Oda et Elisabeth, qui en furent les premières abbesses. Ida avait vécu en famille jusqu'à l'âge de vingt-deux ans; tout d'un coup elle fut saisie d'un dégoût insurmontable de la vie mondaine, ce qui déplut tellement à son père, qu'elle se vit exposée de sa part à toutes sortes de mauvais traitements. Elle les supporta patiemment, mais persista dans sa résolution d'embrasser la vie monas-

(1) V. Guillaume de Tyr, l. VII, ch. 1.

(2) Michaud, t. II.

(1) Le plus ancien document du *Cartulaire de Roosendaël* date de cette année.

tique. Elle jeta quelque éclat, dit M. Wauters, sur les premières années de la maison de Roosendaël. Sa légende rapporte qu'elle reçut les cinq stigmates de la passion et lui attribue aussi le don de prophétie. Hugues, son confesseur, écrivit quelques lettres sur sa vie édifiante; mais il la précéda dans la tombe et n'eut pas de continuateur. La fête de la bienheureuse Ide fut fixée au 13 avril, jour anniversaire de sa mort.

Alphonse Le Roy.

A. Wauters. *Hist. des environs de Bruxelles*, t. III, p. 662. — Hillegeer, *België en zyne heiligen*, t. III, p. 156 et suiv.

IDELETTE DE BURE. Voir BURE.

IDINAU. poète flamand. Voir DAVID (Jean).

IMBERT DES MOTELETES (Henri), né à Bruges, en 1764, mort en 1837. Elève du peintre Garemyn, il quitta ce dernier pour aller à Paris où, au lieu de continuer ses études, il se voua à l'état monastique, et entra dans un couvent de Capucins. Il rentra à Bruges à la suite des événements politiques, se maria et reprit les pinceaux comme amateur et aussi comme restaurateur de vieux tableaux, art dans lequel il acquit bientôt une grande réputation. Imbert ayant abandonné décidément la peinture, fut nommé juge au tribunal de première instance de Bruges, poste qu'il occupa jusqu'en 1830. C'est alors qu'il travailla à une biographie des peintres, qui allait paraître lorsque la mort l'enleva à 73 ans; les deux premiers volumes de cet ouvrage étaient prêts, et le prospectus qui avait été distribué semblait promettre une œuvre curieuse à tous égards. On avait espéré que le fils continuerait l'œuvre du père, mais rien n'a paru jusqu'à présent et l'on ne sait ce que le manuscrit est devenu.

Henri Imbert des Motelettes, qui fut membre de plusieurs académies, n'a point laissé d'œuvres picturales remarquables; on ne peut citer de lui que des copies qui sont au Musée de Bruges.

Ad. Siret.

IMBERT DES MOTELETES (Charles-Joseph-Marie-Henri), fils de Henri-Albert et de Marie-Anne-Thérèse de Stoop, cosmographe et géographe, vit le jour à Bruges, le 10 décembre 1799, et mourut à Sceaux, près de Paris, le 25 août 1861. Au moment de quitter l'athénée, il commença ses études en philosophie et en droit à l'université de Louvain à partir de 1819. Ce corps enseignant, créé récemment par Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, possédait plusieurs professeurs distingués, au nombre desquels figurait F.-J. Dumbeek, auteur d'un livre intitulé : *Geographia pagorum aliquot cis-Rhenanum* (Berlin, 1817, in-8°). Désireux de connaître les pagi situés en deçà du Rhin, il fit proposer par l'université de Louvain la question suivante : *Componitur geographia pagorum illorum vetusta regionum, quæ inter Scaldis et Mosæ flumina sita fuere*. Imbert concourut et emporta la palme. Son mémoire, composé au moyen des éléments qu'il avait recueillis dans la chronique de Gotwich, dans les travaux d'Adrien de Valois, de Wastelain et de Des Roches, parut dans les *Annales de l'université de Louvain* de 1817 à 1819, et fut imprimé à Bruxelles en 1821, in-4°. Après avoir pris le grade de docteur en droit à la dite université en 1822, il se fit inscrire au barreau de la cour d'appel de Bruxelles pendant la même année. Il n'y resta pas longtemps. Sa famille étant d'origine française, il se fixa, en 1825, à Paris. Plusieurs sociétés savantes lui conférèrent le titre de membre. Telles furent, par exemple, la Société d'ethnologie, à Paris, dont il était un des fondateurs, et même secrétaire; la Société de géographie, également établie à Paris. Pendant son séjour en cette ville, il publia un *Atlas pour servir à l'histoire moderne de l'Europe* (1515 à 18...), un volume in-folio, 1834 à 1849, chez l'auteur, rue de Clichy, 66, à Paris. Il travailla aussi, de concert avec Van Praet, directeur de la Bibliothèque royale de Paris, à la rédaction d'une bibliographie, restée inédite, des ouvrages d'histoire relatifs à la Belgique. Ce travail est entre les

main de M. Gilliodts-Van Severen, membre de la commission d'histoire, à Bruges. Imbert est mort sans avoir été marié.

Ch. Piot.

Dict. des hommes de lettres, des savants et des artistes de Belgique. — Gailliard, Bruges et la France, t. IV. — *Annales de l'Univ. de Louvain*, 1819. — Liste des avocats de la cour d'appel de Bruxelles. — *La France littéraire.* — Renseignements fournis par M. Gilliodts-Van Severen.

IMMELOOT (*Jacques*) ou YMELOOT, poète, écuier, seigneur de Steenbrugge, naquit à Ypres vers 1565. La date de sa mort est ignorée. Il était fils de Pierre et d'Anne Spierinck. Son éducation fut très soignée et dirigée surtout vers l'étude des lettres latines, flamandes et françaises. A ce titre, il entretenait des relations particulièrement suivies avec Jean Bellet, imprimeur et maître de poésie de la chambre de rhétorique « de Rosieren », à Ypres. Sa liaison avec Olivier de Wree, N. Breydel, J. Guldemont, Claude de Clercy et Lambert de Vos, qui tous cultivaient comme lui les belles-lettres, n'était pas moins intime. Au temps où florissait Immeloot, les littérateurs appliquaient leurs efforts à modifier les formes grammaticales et prosodiques de la langue flamande. Immeloot fit avec un médiocre succès des tentatives analogues. Son poème sur les avantages de la paix, dont la préface nous parle de l'harmonie du vers iambique, était écrit dans ce but. Il appliqua ce système dans son livre de *la France et la Flandre*, qui eut un grand succès local, et, petit à petit, le mouvement se propagea par toute la Flandre. S'il faut en croire l'auteur, son exemple aurait fait éclore dans sa ville natale autant de poètes flamands que dans l'ensemble des pays soumis à l'Espagne. Les publications d'Immeloot sont : *La France et la Flandre réformées, ou Traicté enseignant la vraye méthode d'une nouvelle poésie françoise et thyoise harmonieuse et délectable*. Ypres, Jean Bellet, 1626, in-40. 2. *Triple meslange poétique, latine, françoise et thyoise*. Ypres, Jean Bellet, oblong. — 3. *Kort ghedingh tusschen d'oorlooy ende vrede onder de naemen van Bellona ende Astrea, vertooght den Albert, verts-*

hertooche van Oostenvryck. Ypres, Jean Bellet, s. d. in-40 oblong. Ce poème, précédé de quelques vers de J. Guldemont de Cortoaille, J. Pierssens et L. Putemans, a été composé, à propos des avantages de la paix, à l'époque de la trêve de douze ans signée à Anvers le 9 avril 1609. Le privilège permettant la publication de ce volume porte la date du 14 décembre 1613.

Ch. Piot.

Sanderus, *Flandria illustrata*, t. II. — Snel-laert, *Hist. de la littér. flam.* — *Archives du nord de la France et du midi de la Belgique*, 2^e série, t. III. — *Biogr. des hommes remarqu. de la Flandre occid.* (selon cette biographie, il serait né le 27 octobre 1575. Il y a confusion. C'était Jacques Immeloot, qui avait pour père Jean, et pour mère Isabelle Sanders. Ce Jacques était le cousin du poète). — A. Diegerick, *Biographie yproise*.

IMMELOOT (*Olivier*) ou YMELOOT, homme de lettres, né à Ypres, est auteur de quelques épîtres latines, écrites avec assez de talent pour être jugées dignes de figurer dans les œuvres poétiques de Sluper, son contemporain, qui jouissait au xvi^e siècle d'une réputation méritée auprès des amateurs de poésie latine.

Ferd. Loise.

Biographie des hommes remarqu. de la Flandre occidentale.

IMPENS (*Pierre*), chroniqueur, né à Tirlemont en 1445, mort en 1523. Chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin au convent de Bethléem lez-Louvain, il y prononça ses vœux en 1468. Sous-prieur de cette communauté en 1484, directeur, en 1492, du monastère de Mariendal, à Diest, il revint, en 1494, à Bethléem avec la charge de prieur. Il écrivit une chronique, dont deux exemplaires manuscrits existaient, l'un en sa maison professe, l'autre à l'abbaye de Tongerlo. Cette chronique est intitulée : *Compendium decursus temporum Monasterii Christiferæ Bethlehemiticæ puerperæ ord. Canonicorum Regg. juxta Lovanium*. Elle renferme, outre les annales de son monastère et de son ordre, l'histoire ecclésiastique et littéraire de la Belgique au moyen âge. Molanus a mis cette chronique à contribution pour ses *Historiæ Lovaniensium*, de même que Goethals pour ses *Lectures*.

La ville de Tirlemont servait à notre religieux une rente viagère, ainsi qu'il conste de l'extrait suivant des comptes de 1523 à 1524 : *Item betaelt brueder Aerde Vanden Diercke vander doet boetschappe van brueder Peeter Impens, religius int cloester te Bethlehem, die opte stadt geldenen hadde II 1 2 R. guld. hyffpenningen, alsoe nae ouder costumee gegeven X St.*

Au siècle suivant, vivait à Louvain un autre moine du même nom et du même ordre. Louvaniste de naissance, il prit l'habit religieux au prieuré du Val-Saint-Martin, reçut le grade de bachelier en théologie et consacra les loisirs de la vie claustrale à la poésie latine. On a de lui : 1. *Naniæ in obitu Illust. D. Jacobi Boonen, Archiep. Mechlin.* Lovanii, typis Nempæi, 1655. — 2. *Historia Veteris ac Novi Testamenti carmine in compendium contracta.* Ibid., typis Petri Sasseni et Nempæi, 1656. — 3. *Historia Novi Testamenti simili carmine.* Ibid., chez les mêmes imprimeurs, 1658, in-12. — 4. *Oratio paenegyrica Ill^{mo} Eugenio Alberto d'Allamont Episcopo Ruremundensi, cum poematibus ad eundem.* Ibid., typis Leonardi Ophoven, 1661. — 5. *Exhortatio metrica studiosis ad bonos mores.* Ibid., typis Ophovii, 1662, et Nempæi, 1662. — 6. *Rhetorica vernulæi compendiata.* Ibid., typis Nempæi, 1662. — 7. *Hymnus Hymnorum D. Thomæ Aquinatis paraphrasi metrica expositus.* Ibid., typis Sasseni, 1662, — 8. *Planctus amantis sub Cruce stantis Dolorosæ Virginis Mariæ.* Poème imprimé à Louvain, in-4°, en 1661, chez Foppens; dans la même ville, chez Sasseni, en 1663, selon Sanderus. — 9. *Pientissimi Ecclesiæ pro defunctis Rythmi, Dies iræ, etc. Explanatio metrica,* in-4°, *ibid.*, 1666. — 10. Tragédie intitulée : *Anglia ntriusque fortunæ ab Henrico VIII usque ad Carolum II.* Lovan., 1663, et diverses autres compositions poétiques et oratoires.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 985. — Sanderus, *Chorog. sacra Brab.*, t. II, p. 128. — Molanus (édition de Ram), *Hist. Lovan. libri XII*, t. I, p. 284. — Belz, *Hist. de Tirlemont*, t. II, p. 194.

INGELBRECHT (*Charles - Basile*), médecin et poète, naquit à Bruges vers le milieu du XVII^e siècle et mourut dans cette ville le 2 mai 1693. Ayant obtenu son grade de licencié en médecine le 31 août 1669, il continua ses études et se fit recevoir successivement bachelier en théologie, docteur en philosophie et maître ès-arts. Doué d'une érudition profonde et d'un caractère ardent, il n'hésita pas à prendre position dans les luttes de l'école et à se déclarer l'adversaire passionné de Botal, qui avait prétendu substituer partout la saignée aux purgatifs. Le médecin brugeois eut l'occasion de défendre ses idées lors d'une épidémie de typhus qui dévastait la ville de Douai en 1687. Une assemblée de médecins réunie par le magistrat avait recommandé de pratiquer chez les malades atteints par l'épidémie une ou deux saignées. Ingelbrecht répondit par une satire très violente, qui n'ajouta pas, nous devons le dire, à la considération dont jouissait son auteur : *In J. F. Desquennium Atrebatum medicum et cæteros tredecim viros duacenses satyra I.* Satyræ, apud Gnossum Rhamantum, Aristarchi et Aristophanis typographum. Anno christianio MDCLXXXVII (15 p. in-8°).

Docteur Victor Jacques.

Broeckx, *Dissertation sur les médecins poètes belges*, Anvers, 1858.

IPERIUS (*Jean*). Voir LELONG (*Jean*).

ISABELLE D'AUTRICHE. Voir ELISABETH.

ISEGHEM (*André-Jean VAN*), fils de Josse et d'Anne Garemyn, naquit à Ostende le 29 février 1736 et y mourut le 3 décembre 1815. Il montra dès sa jeunesse une grande intelligence et une activité extraordinaire.

Il créa à Ostende une maison de banque et de commerce, y ajouta les affrètements de navires et réussit si complètement que sa maison eut, quelques années plus tard, des comptoirs, des correspondants, des relations dans tous les pays du monde.

André-Jean van Iseghem se maria, le

12 septembre 1765, à Marie-Begge Schuerman, fille du grand-bailli de Calloo (Pays de Waes). Sa position acquise, les sympathies de ses concitoyens, ses connaissances variées le désignaient naturellement aux fonctions publiques, et bientôt, sur la présentation du magistrat, l'impératrice Marie-Thérèse le nomma, le 10 février 1777, échevin de la ville d'Ostende. Le 1^{er} mai 1788, il fut nommé bourgmestre.

C'est surtout pendant ces dix années de paix qu'il put faire valoir ses qualités administratives.

On vit successivement se réaliser des travaux publics de grande importance. Des entrepôts divers furent construits au bassin, des grues furent érigées sur les quais pour faciliter les déchargements des navires. Les quais des poissonniers furent améliorés (1780). Les difficultés de délimitations existant depuis de longues années furent aplanies; les négociations entamées eurent, grâce à son influence, le plus heureux résultat, et la ville d'Ostende obtint bientôt la franchise de son port. Aussi, vit on presque immédiatement surgir de tous côtés des ateliers, des magasins, des maisons. La ville s'agrandit, son crédit devint immense, et son transit ainsi que son commerce acquirent un état de prospérité inouïe.

Par un octroi de l'empereur Joseph II, qui avait succédé à sa mère, un corps de courtiers de commerce fut créé en 1780. L'établissement d'une bourse eut lieu en 1782; une banque générale suivit, ainsi qu'une chambre d'assurances, et, profitant de la bienveillance que la Maison d'Autriche et la grande Marie-Thérèse en particulier avaient toujours témoignée à la Flandre, Van Iseghem usa de toute son influence et ne cessa de soutenir les intérêts d'Ostende près de son fils.

Peu après, en 1783, on obtint la création de deux nouveaux bassins, qui furent inaugurés avec grande solennité et aux fêtes de laquelle assistèrent le duc de Saxe-Teschen et l'archiduchesse Marie-Christine, au nom de l'empereur. De grands travaux furent exécutés au

port, et de nombreux ateliers maritimes s'élevèrent. La compagnie des Indes fut aussi reconstituée.

La ville d'Ostende jouissait donc paisiblement de cette situation florissante lorsque éclata la révolution française, qui fut suivie bientôt des attaques à nos frontières et des horreurs que l'on sait. Le pays fut envahi. C'est dans ces circonstances néfastes et douloureuses que le dévouement de van Iseghem put se montrer sous un nouveau jour.

Lorsque l'armée française pénétra dans la ville, le commandant fit venir le bourgmestre et le menaça, en cas de résistance, de mettre la ville au pillage et de massacrer tous ses habitants. Mais, d'un autre côté, il protesta de ses intentions pacifiques pour le cas où la population accueillerait les troupes françaises comme des amis, leur apportant les bienfaits de la liberté et respectant leur indépendance. Le bourgmestre, refoulant ses sympathies personnelles, et pour éviter à la ville un tel désastre, trompé aussi par les protestations des chefs de l'armée républicaine, promit de les recevoir en amis, et s'offrit en otage comme garant de l'attitude de la population, dont il connaissait l'attachement à la maison d'Autriche.

Les troupes arrivèrent, et l'arbre de la liberté fut planté au milieu de la place, devant l'hôtel de ville, au son des cloches et du canon.

Le fils aîné du bourgmestre, le pistolet au poing, fut placé devant l'arbre pour le sauvegarder, par sa présence, de la population, qui voulait l'arracher, ce qui eût été le signal du pillage. Mais, à peine les fêtes passées, les Français au pouvoir commencèrent les exactions. La ville fut réquisitionnée, les caisses publiques vidées, et le commandant Morel provoqua le changement de la municipalité. Mais les représentants d'Ostende nouvellement élus chargèrent le magistrat de continuer provisoirement ses fonctions en l'absence du bailli, qui avait émigré.

Cet état de choses durait depuis quelques mois, lorsque Dumouriez arriva à Ostende, le 30 janvier 1793. Il promit

solennellement au magistrat, assemblé pour le recevoir, de faire tout ce qui était en son pouvoir pour écarter de la ville les conséquences néfastes de la guerre.

Malgré ces assurances pacifiques, les troubles et bientôt les exactions recommencèrent : les hôpitaux étaient encombrés, les scellés furent mis sur les biens appartenant aux Français émigrés.

La représentation fut renouvelée et, des sept membres adjoints au magistrat, quatre se retirèrent. Dans leur assemblée du 3 mai, les trois représentants restants votèrent la réunion de la Belgique à la France. Ils en informèrent les membres du magistrat qui ne purent souscrire à cet acte d'ingratitude, et qui tous, Van Iseghem en tête, envoyèrent leur démission à l'agent de la république. Celui-ci leur répondit par une lettre au bourgmestre, faisant appel à tout leur dévouement, et les suppliant, en présence de l'état d'anarchie dans lequel se trouvait la ville en ce moment, de vouloir continuer à exercer leurs fonctions, du moins provisoirement, afin d'éviter de plus grandes catastrophes; van Iseghem et ses collègues cédèrent.

Peu de temps après, la nouvelle se répandit que les Autrichiens étaient à Bruxelles et qu'une forte armée descendait sur Gand. La bataille de Neerwinden venait de refouler les républicains, et les Ostendais, enivrés de cette nouvelle, crurent pouvoir tenter un mouvement contre la garnison française. On se battit, mais les habitants furent repoussés. Malgré cet échec, les troupes républicaines reçurent l'ordre de quitter la ville pour aller au secours de l'armée. Elles se massèrent sur la place, et l'on vit, au bruit du tambour, le bourgmestre et le corps municipal forcés de descendre le perron de l'hôtel de ville et trainés au milieu du carré des troupes. Le commandant Ferrant leur lut une proclamation menaçante pour ceux des citoyens qui, en l'absence de l'armée française, commettraient quelques violences sur l'arbre de la liberté, et en rendait le magistrat personnellement responsable.

Les Français abandonnèrent sept navires chargés d'effets d'habillement et de munitions. La populace, à peine les Français partis, voulut s'en emparer et les mettre au pillage; mais, grâce à la garde bourgeoise qui avait été créée parmi les habitants, on put empêcher de plus graves désordres, et il n'y eut que deux navires pillés. Quelques jours après, les Autrichiens rentraient, et la joie renaissait de toutes parts. Le pavillon autrichien reparut partout, la cocarde tricolore fut arrachée et foulée aux pieds, et on mit le feu à l'arbre de la liberté. Le magistrat fut de nouveau recomposé. Le bailli Schottey fut réinstallé, et van Iseghem, de président de la municipalité, redevint bourgmestre.

L'empereur Léopold venait de mourir et son frère François II lui succédait comme comte de Flandre. Il fut inauguré à Gand, et Ostende lui envoya van Iseghem comme représentant de la ville; il avait assisté déjà à l'inauguration de l'empereur Léopold, en 1791.

Le 21 juin de cette même année, le bailli Schottey et le bourgmestre van Iseghem furent envoyés en députation aux Etats de Flandre pour exposer la situation cruelle dans laquelle se trouvait la ville. Ils obtinrent des fonds pour assurer et augmenter les fortifications; ils parvinrent également à obtenir quelques troupes comme garnison.

Dans le courant de décembre 1793, le magistrat nomma une commission pour recevoir les dons patriotiques destinés à aider la maison d'Autriche. Le magistrat, les corporations, les maîtres d'églises et les particuliers abandonnèrent généreusement leur argenterie et leurs bijoux. Mais les Français avaient reparu de nouveau en Belgique. Ils venaient de faire lever le siège de Dunkerque et attaquaient l'armée alliée dans Nieuport. Toutes les troupes et l'artillerie d'Ostende furent envoyées au secours de cette ville. De nouveau une terreur subite envahit la ville, et les habitants prirent la fuite par mer et par terre en emportant ce qui leur restait de plus précieux.

Les troupes, dirigées sur Nieuport et

avec l'aide des alliés, réussirent à repousser encore une fois les Français sur Dunkerque.

Jusqu'en janvier 1794, ce sont continuellement des embarquements, débarquements et mouvements de troupes. Au 1^{er} janvier, on embarque les troupes de la ville pour courir au secours des frontières. La ville réclame pour qu'on ne la laisse pas sans garnison ; van Iseghem se multiplie, il est partout où le danger ou les besoins du peuple le demandent, visite les hôpitaux, encourage les malades, surveille les travaux de défense, prie, réclame et prend sa part de toutes les difficultés.

Il organise une garde nouvelle, prise dans la bourgeoisie, pour maintenir l'ordre intérieur en l'absence de toute autorité militaire.

En mars, Van Iseghem se fait l'interprète des Ostendais pour réclamer une restitution due depuis longtemps, et se rend avec le pensionnaire Holvoet aux Etats de Flandre et au gouvernement général à Bruxelles.

Lorsque, en avril, l'empereur François II se fit inaugurer à Bruxelles comme duc de Brabant, la ville d'Ostende y fut représentée par son bourgmestre van Iseghem et le conseiller De Coninck.

Après l'inauguration, l'empereur reçut la députation ostendaise en audience. Le procès-verbal de cette réception officielle relate les termes particulièrement flatteurs dont se servit l'empereur. Sa Majesté se rappela le dévouement sincère des Ostendais à la maison d'Autriche et promit toute sa sollicitude pour les intérêts et l'accroissement futur de leur port.

Après la séance impériale, van Iseghem et De Coninck furent reçus aussi par l'archiduc Charles, qui leur témoigna beaucoup d'égards et de reconnaissance pour l'inaltérable attachement de leur ville.

Un mois plus tard, Ostende faisait à l'empereur un nouveau don gratuit de 36,000 florins.

Mais ces quelques semaines de repos relatif eurent bientôt un réveil terrible.

Vers le milieu de juin 1794, l'armée républicaine refoula les alliés sur Ostende ; l'émigration recommença à l'approche de la terreur. Bientôt plus de cent familles se jettent dans les navires avec ce qu'elles ont de plus précieux et se sauvent en toute hâte vers Flessingue. Ostende est envahi : environ 2,000 Hessois, Hanovriens et émigrés français sont massacrés. La loi des suspects est mise en vigueur. Les biens des habitants sont séquestrés et ceux du bourgmestre confisqués. On sait les horreurs qui surgirent, alors que toute autorité était suspendue et que la ville était à la merci de ses envahisseurs. On peut voir encore dans les archives les détails des massacres qui suivirent la cérémonie de la replantation de l'arbre de la liberté.

L'arrêt de mort du bourgmestre est décidé avec le retour des révolutionnaires. On le supplie de sauver sa vie ; il n'y consent qu'après avoir assuré le départ des caisses de la ville et de l'argenterie et des bijoux des églises et des convents pour la Hollande. Il signe encore le dernier procès-verbal du conseil municipal qu'il préside le 20 juin 1794, et s'embarque le lendemain avec sa famille pour Flessingue.

Il revient le 18 février 1795, après la chute de Robespierre. La Belgique est définitivement réunie à la France, et le gouvernement envoie bientôt des commissaires français pour établir les fonctionnaires publics selon le régime républicain. La nouvelle constitution est promulguée, les noms sont changés, les titres abolis, les signes du culte disparaissent. Le décret du 3 mars 1796 défend l'exercice du culte, et celui du 6 anéantit la principale source de la prospérité de la ville et de ses armateurs en lui enlevant la franchise de son port. Ostende, malgré ses protestations, est obligée de satisfaire à un nouvel emprunt de 250 mille livres, après avoir déjà subi précédemment un autre emprunt de 2 millions. On répartit celui-ci d'après la fortune présumée de chacun des habitants.

Comme il faut prêter serment de fidé-

lité à la constitution de la république et haine à la royauté, Van Iseghem refuse toute espèce de fonction publique. Le peuple, pour lui témoigner sa fidélité, porte ses suffrages sur lui chaque fois qu'une fonction élective doit être remplie. Aussi dans les archives de la ville nous le trouvons élu dans différentes commissions, des états de biens, etc.

En 1797, on fêta les victoires du général Bonaparte, et, à cette occasion, le commissaire du Directoire Tetu prononça un discours qui fit une profonde impression sur les habitants et ouvrit les cœurs à l'espérance. Ce ne fut pourtant qu'à l'avènement du Consulat, et quand la maison d'Autriche dut renoncer définitivement à la Belgique, que Van Iseghem put reprendre publiquement ses fonctions et se consacrer de nouveau à sa ville natale.

Le calme renaissait à l'intérieur, et, afin de contribuer à ramener la confiance en facilitant l'exercice de la justice, il accepta pendant quelques mois les fonctions de juge de paix. Puis, par arrêté du préfet de la Lys, en date du 28 août 1800, il fut nommé membre du conseil communal.

Ces premières années de paix furent employées à réparer autant que possible les ruines de la révolution. Les églises se rouvrent, les autels se relèvent. Les quais sont reconstruits, les bassins curés, un entrepôt nouveau est accordé et le commerce reprend peu à peu son activité.

A l'établissement de l'empire, et alors qu'un régime régulier succédait enfin à l'état de trouble, l'empereur Napoléon s'empessa de nommer André van Iseghem maire de la ville.

Chacun sait ce qu'ont été pour le port d'Ostende les années de l'empire : comme l'empire lui-même, des splendeurs sans égales, suivies de revers inouïs.

Lors de son mariage avec Marie-Louise en 1810, Napoléon vint visiter Ostende. Le procès-verbal de cette visite relate tous les personnages qui accompagnèrent l'empereur, ainsi que les détails des fêtes qui leur furent offertes. Ce fut pendant ce voyage que

l'empereur se fit présenter le maire, et que, retrouvant, dit-il, ce digne vieillard à son poste pour la troisième fois (il s'était déjà rendu en cette ville en 1799 et 1803), il tenait à lui témoigner personnellement son estime en le décorant de sa main de l'ordre de la Légion d'honneur.

Mais, bientôt affaibli par l'âge autant que par les angoisses qu'il avait subies, van Iseghem sentit que sa longue carrière était finie.

Il fut encore réélu et renommé maire le 14 avril 1813, peu de mois avant l'invasion ; lorsque les Prussiens se furent emparés d'Ostende en 1814, comme la ville était de nouveau ruinée par les guerres successives, il rassembla le peu de forces qui lui restaient et réunit les membres du conseil, auxquels il proposa de venir en aide à sa chère cité en lui faisant un prêt de leurs propres deniers ; il s'inscrivit en tête de la liste pour 2,000 florins.

Peu de semaines après, ses forces faiblissant encore, il donna sa démission, et mourut à Ostende le 3 décembre 1815, après avoir vu s'écrouler l'empire géant.

Cette carrière publique de près d'un demi-siècle, à l'époque la plus terrible des temps modernes, marque la place d'André van Iseghem dans l'histoire. Il fit preuve des connaissances les plus variées et du dévouement le plus absolu. Il fut administrateur intelligent, magistrat fidèle, loyal et généreux.

N. de Pauw.

Archives du royaume. Archives d'Ostende. — *Histoire d'Ostende*, par Pasquini. — Documents de famille, etc.

ISEGHEM (Liévin-Josse VAN), officier de marine, neveu du précédent, né à Ostende, le 16 mars 1762, mort le 27 avril 1790. Il entra jeune encore dans la marine, où son courage et ses talents le firent distinguer bientôt ; il était déjà capitaine de navire en 1784 lorsqu'éclata la rupture entre l'empereur Joseph II et les provinces-unies de Hollande, auxquelles la paix de Munster avait donné en quelque sorte la souveraineté de l'Escaut depuis 1648

et dont les Etats généraux défendaient la navigation aux Belges. Joseph II avait réclamé l'annulation du traité de Munster, mais ce fut en vain; ce fâcheux état de choses provoqua la guerre.

Déjà une flotte était équipée : les armées se dirigeaient vers les frontières hollandaises; l'Escaut était bloqué; mais, heureusement, tout se borna au fait d'armes qu'un grand nombre d'historiens ont popularisé sous le nom de *Guerre de la Marmite*.

Ce fut Liévin van Iseghem qui, âgé de 22 ans à peine, commanda le brigantin belge le *Louis*, et battant le pavillon impérial à son grand mâât, reçut l'ordre de descendre l'Escaut sans amener son pavillon, selon l'usage, et sans permettre qu'on visitât le navire, à bord duquel se trouvait aussi un officier du régiment de Murray. Il sortit du port d'Anvers le 11 octobre 1784 et descendait le fleuve, le pavillon au vent, lorsque, arrivé à la hauteur de Saeftingen, près du fort Philippe, il se trouva tout à coup entouré d'embarcations hollandaises, dont le bâtiment d'avant-poste le hêla, en lui défendant de passer outre et lui ordonnant d'amener son pavillon. Comme le capitaine du *Louis* n'obtempérait pas à cette injonction, les navires hollandais lui envoyèrent d'abord un coup de canon à poudre, en guise de menace, puis, après un second refus, une demi-charge à boulet, et, voyant que malgré une troisième injonction le navire impérial continuait sa marche, ils lui lâchèrent toute la bordée.

Par un hasard inouï, cette pleine charge ne détruisit qu'une pile de cordages et une marmite sur le pont du brigantin et aux côtés du capitaine, qui dut enfin céder au nombre et fut fait prisonnier.

Après les échanges diplomatiques qui lui rendirent la liberté et ramenèrent la paix, il reçut le commandement d'une flottille de trois chaloupes canonnières en récompense de sa conduite héroïque et poursuivait sa carrière, lorsqu'une mort imprévue vint le surprendre à Trieste.

N. de Pauw.

Archives du royaume, ministère de la marine

à Vienne. Journaux de l'époque. — Bowens, *De zeeslud Oostende*. — Fastes militaires des Belges. *Militaire jaarboeken*, etc.

ISEGHEM (*André VAN*), grammairien, poète latin, biographe, etc., naquit à Ostende le 30 juin 1799. Après de brillantes humanités au séminaire de Roulers, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Brieg, en Suisse, le 9 octobre 1818. Chargé d'un cours d'humanités au célèbre collège de Fribourg, il commença, dès lors, une nombreuse série de publications classiques. De retour en Belgique, après la révolution de 1830, il continua à se dévouer à l'enseignement et fut près de trente ans préfet des études au collège des Jésuites d'Alost. Il mourut en cette ville le 19 août 1869.

Voici les ouvrages qui ont si justement répandu le nom du P. Van Iseghem :

1. *De Institutione Grammatica, ad normam Emm. Alvari, libri duo posteriores pro media et suprema classe grammaticæ*. Friburgi Helvetiorum, apud Antonium Labastrou, 1830, in-8°, 335 pages. Seconde partie, pages 241 à 358; c'est une autre édition, mais elle n'a pas de frontispice qui indique l'année et l'imprimeur, etc. Le P. De Backer pense que cette édition est plus ancienne que la précédente. Une troisième édition parut à Gand, chez J. Poelman, en 1832. L'appendice sur l'art épistolaire parut séparément sous le titre : *De ratione scribendi epistolas*, in-8°, 15 pages, sans indication de lieu ni d'année. — 2. *Introduction à la grammaire latine, pour les classes inférieures*. Fribourg, en Suisse, chez Louis-Jos. Schmid, 1831, in-8°, 131 pages. — 3. *Eléments de la grammaire latine*. Gand, imp. de J. Poelman, 1839, in-12, nombreuses éditions. — 4. *Supplément à la grammaire latine*. Gand, de l'imprimerie de J. Poelman, 1836, in-8°, nombreuses éditions. — 5. *Syntaxe latine par le P. A. van Iseghem. Faisant suite aux éléments de la grammaire latine et au supplément de la partie élémentaire*. Alost, Spitaels-Schuermans, 1841, in-12, nombreuses éditions. — 6. *Selecta poetica auctorum latinorum, veterum et recentiorum*.

Friburgi, 1831. L'auteur signe la préface; les poètes modernes furent supprimés dans les éditions suivantes. *Selecta poetica uictorum latinorum. Poetæ veteres obscenitate purgati et notis illustrati.* Alosti, Spitaels-Schuermans, typogr. (sic), MDCCCXXXIV, in-8°. — 7. *M. T. Ciceronis loca selecta.* Chacune des trois parties de cet ouvrage eut trois éditions. — 8. *Recherches historiques et critiques sur la Vie et les éditions de Thierry Martens*, par feu M.-J. De Gand, d'Alost. Ouvrage revu, annoté et augmenté de la galerie des hommes nés à Alost, qui se sont distingués aussi bien dans la philosophie, l'histoire et la politique, que dans les sciences et les arts. Alost, Spitaels-Schuermans, imprimeur, 1845, in-8°, xi-246 pages, grav. Cette édition a été supprimée en grande partie par le P. Van Iseghem; il publia un ouvrage nouveau sous ce titre : *Biographie de Thierry Martens, d'Alost, premier imprimeur de la Belgique, suivi de la bibliographie de ses éditions*, par A.-J. van Iseghem. Malines, P.-J. Hanicq. Alost, Spitaels-Schuermans, 1852, in-8°, 354 pages; planche représentant le spécimen des caractères de Thierry Martens. *Supplément.* Malines, 1856, in-8°. Le P. Van Iseghem publia ensuite la biographie seule, précédée d'une cantate pour l'inauguration de la statue de Th. Martens, par E. Speelman, de la même Compagnie. Alost, Spitaels, 1856, in-12, 153 pages, 3 ff., pour la cantate. — 9. *Règles de la prononciation française, éditées par A. V. I., S. J.* Alost, Spitaels-Schuermans, 1854, in-12, 43 pages. — 10. *Observations sur les épreuves préparatoires exigées dans le nouveau projet de loi sur le jury d'examen.* Bruxelles, librairie de Ch. Muquardt, 1856 (imprimerie de Spitaels-Schuermans), in-8°, 14 pages. — 11. *Relation de la solennité en l'honneur de l'Immaculée Conception de la T.-S. Vierge Marie, célébrée à Alost le 3 juin 1855.* Alost, Spitaels, 1855, in-12; il y a en deux éditions la même année. — 12. *Notice sur le révérend père Pierre Bernard, de*

la Compagnie de Jésus, par A. van Iseghem, prêtre de la même Compagnie. Alost, impr.-lith. de J. van den Bossche, 1861, in-8°, 39 pages, portrait lith. par Van den Bossche. — 13. *Oratio panegyrica in laudem venerabilis patris Petri Canisii, Societatis Jesu, presbyteri quam Friburgi Helvetiorum die 21 decembris 1824, in collegio ad congregatos socios habuit Andreas van Iseghem.* Alosti, e typographia Adolphi Byl, 1864, in-8°, 24 pages. — 14. *Sedecias, par le P. Granelli. Flavius Clemens, par le P. Etienne Raffei, de la Compagnie de Jésus. Chefs-d'œuvre de la scène italienne du XVII^e siècle, librement traduit de l'italien par un père de la même Compagnie.* Tournai, Casterman, 1867, in-8°, 144 pages. — 15. Plusieurs *Litteræ annuæ provincie Belgicæ* furent écrites par lui. Il rédigea l'ouvrage de l'avocat De Smet : *Description de la ville et du comté d'Alost.* Alost, 1852, in-12. Il se chargea aussi pendant plusieurs années de l'*Ordo divini officii recitandi* pour la province belge. Il traduisit en allemand, sous l'anonyme l'*Histoire sainte*, l'*Histoire ecclésiastique* et l'*Histoire romaine* du P. Loricet (Fribourg, en Suisse, 1825 et 1828). Il soigna l'édition du *Voyage aux Montagnes Rocheuses*, du P. de Smet (1844); celle des *Epistolæ Generalium S. J.* (Gand, 1847, in-8°, 2 vol.); celle de l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par Crétineau-Joly (Tournai, 185..., in-8°, 3 vol.). Il revit les livres liturgiques publiés par la maison Hanicq de Malines, de 1837 à 1847. En outre, il laissa manuscrit un recueil intitulé : *Miscellanea*, qui contient quatorze pièces de vers latins, élégies, odes, etc.; cinq compliments latins à de grands personnages, évêques, etc.; panégyrique du B. Canisius; bon nombre de chronogrammes.

Emile Van Arenbergh.

De Backer, *Ecriv. de la Comp. de Jésus*, 3^e édit. en préparation par le P. Sommervogel. S. J. — *Précis histor.*, publiés par le P. Terwecoren, 1869, t. XVIII, p. 438.

ISIDORE DE SAINT-JOSEPH. Voir BULTEEL (Guislain),

J

JACOB-MAKOY (*Lambert*), horticulteur, est né à Liège le 12 novembre 1790 et est mort dans la même ville le 4 mars 1873. Son père était un ouvrier houilleur. Dès que Lambert fut capable de quelque travail, il descendit dans la bure pour y faire son apprentissage de mineur. Le labeur souterrain semblait bien rude au jeune garçon, qui rêvait un autre sort que celui de son père. Il fit quelques économies sur son faible salaire pour se faire donner des leçons de lecture et d'écriture et, à l'âge de quinze ans, il quitta la mine pour entrer comme ouvrier jardinier chez le fleuriste Makoy. Un an après, il devint jardinier chez le banquier Frésart. En 1810, il se maria avec la fille de son ancien patron, Mlle Makoy, et s'établit comme jardinier-fleuriste.

Grâce à son énergie et à une intelligence vraiment remarquable, Jacob, connu plus tard sous le nom de Jacob-Makoy, transforma peu à peu son modeste jardin en un établissement dont la réputation ne fit que s'accroître d'année en année. En 1822, Jacob fit un voyage en Angleterre pour s'y procurer les plantes rares qui faisaient, dans ce pays, la gloire des horticulteurs. Il en rapporta les premières orchidées exotiques qui furent introduites à Liège.

Lors de la première exposition d'horticulture dans sa ville natale, le 20 juin 1830, Jacob-Makoy obtint un prix. Ce fut là son premier succès dans les florales, où, depuis lors et pendant de nombreuses années, il recueillit des récompenses sans nombre soit pour ses introductions, soit pour ses belles cultures.

Cet habile horticulteur tenait à rivaliser avec les Anglais, en introduisant directement les nouveautés. Il fit venir d'importantes collections du Brésil, du Mexique, de Manille, etc.

A partir de 1841, l'établissement de Liège est cité comme l'un des plus importants du continent. Les botanistes et les horticulteurs en renom de l'étranger s'empressèrent de venir le visiter. A chacun de ses voyages à Liège, Léopold Ier ne manquait pas d'aller admirer les riches collections rassemblées dans les serres de Jacob-Makoy.

En 1861, celui-ci abandonna la direction de son établissement à ses enfants.

Jacob-Makoy peut être considéré comme l'un des principaux fondateurs de l'horticulture belge.

Il fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold en 1867.

François Grépin.

Biogr. de Lambert Jacob-Makoy, par Edouard Morren.

JACOBI (*Louis*), écrivain ecclésiastique, naquit à Bruxelles en 1591 et mourut à Courtrai le 8 décembre 1661. Après avoir fait ses humanités au collège des Jésuites dans sa ville natale, il entra dans l'ordre en 1613 et prêcha avec zèle pendant quarante ans. De Bruxelles il passa au collège de Courtrai, quelques mois avant sa mort, et y institua la congrégation de la Bonne Mort.

Les ouvrages dus à sa plume sont :

Dagelysche oeffeningen van P. Nicolaus Caussin (traduction faite par Jacobi). Anvers, 1631. — *Het leven van P. Balthazar Alvarez, religieus der societeit Jesu, door den Eerw. P. Ludovicus de Ponte van Valladolid* (traduction faite par Jacobi). Anvers, 1639. — *Den Spiegel der Maegden, die in de werelt de godtruchtigheyt met de suyerheyt paeren, nytgebeelt in twee H. H. Maegden* (traduction faite par Jacobi). Anvers; suivi de : *Het wonderlyck leven van de eerbaere, devote ende H. Maghet Lydwina, door Joannes Brughman* (traduction faite par Jacobi). — *Leven, doorluchtige deugden ende godtruchtige oeffeningen van Alphonsus Rodrigues; item van noch eenighe ander die in den selven staet nytgescheuen hebben in godtruchtigheyt, vergadert nyterscheyde historie schryvers*. Anvers, 1659, in-12°. — *Ingang tot het eeuwige leven, of godtruchtige bereyding voor eene zalige dood*. Anvers, 1661.

Ch. Piot.

De Backer, *Biblioth. des écriv. de la Comp. de Jesus*. — Foppens, *Biblioth. belg.*, cite la seconde et la dernière de ces publications, dont il reproduit les titres en latin. — *Hist. et lettres ann. du collège des Jésuites, à Courtrai*, aux archives du royaume.

JACOBI (*Ferdinand-J. DE*), officier, naquit à Maestricht en 1772. De bonne heure, il embrassa la carrière militaire; en effet, à l'âge de dix ans, il s'engageait comme cadet au régiment d'infanterie de Somersdijk. Lors du siège de Maestricht, en 1793, il était lieutenant de dragons au régiment de Hesse-Cassel. Cette même année, au mois d'août, pendant une charge à Tourcoing, il fut grièvement blessé d'un coup de feu dans la poitrine.

Deux ans après, il donnait sa démis-

sion pour aller rejoindre en Allemagne les troupes réunies sous le commandement du prince d'Orange. Avec ces dernières, Jacobi passa au service de l'Angleterre en 1799, devint capitaine en 1802, et après le licenciement de l'armée se retira dans sa petite ville natale jusqu'en 1814. Cette année-là, il reprit du service comme capitaine dans le régiment de hussards, commandé par le lieutenant-colonel Boreel. Nommé major du même régiment, il assista au siège de Berg-op-Zoom et prit part à la campagne de 1815, en France. A la bataille de Waterloo, il faisait partie du corps d'armée chargé de défendre la position des Quatre-Bras et fut dangereusement blessé à la tête.

A la suite de ces faits d'armes, il obtint la croix de chevalier de l'ordre militaire de Guillaume et le grade de lieutenant-colonel.

Jusqu'en 1824, Jacobi conserva cette position et reçut alors le commandement d'un régiment de dragons.

En 1830, il fut pensionné avec le grade de général-major. Les dernières années de sa vie s'écoulèrent paisiblement à Utrecht, où il mourut entouré de l'estime générale au mois de février 1852.

Alf. Journez.

Vander Aa, *Biogr. woordenboek der Nederlanden*. — *Algemeen Amsterd. Handelsblad*, 9 febr. 1852. — *Bossscha, Neerl. held. te land*. D. III. bl. 471 noot.

JACOBS (*Frans*) ou JACOBUS, JACOBI (*Franciscus*), dit *Trajectanus*, canoniste, florissait au commencement du XVII^e siècle. Il prit l'habit religieux chez les ermites du mont Olivet. Selon Sweertius et Foppens, il naquit à Maestricht; selon Jöcher, son surnom de *Trajectanus* dérive, non pas de *Trajectum ad Mosam*, Maestricht, mais de *Trajetto*, l'ancien Minturnes, dans la province de Naples, où il aurait enseigné la théologie. On a de lui :

De modo visitandi et corrigendi subditos et de modo inquirendi in eorum defectus. Brixia, per Angelum Britannicum, 1500. Sweertius indique une édition de Cologne, in-4°. Emile Van Arenbergh.

Sweertius, *Ath. belg.*, 245. — Foppens, *Bibl. belg.*, I, 297. — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon*,

II, col. 1818. — Hallervordius, *Bibl. curiosa*, p. 151. — Fabricius, *Bibl. med. et inf. latin.*, IV, 50. — Hain, *Repert. bibliogr.*, n° 9334. — Maïttaire, *Ann. typogr.*, I, 725. — Panzer, *Orig. typogr.*, I, 261.

JACOBS (*Jean*), orfèvre et fondateur du collège belge de Bologne, était fils de Jean Jacobs le Jeune et d'Elisabeth van Osten; il naquit à Bruxelles entre les années 1574 et 1575, et mourut à Bologne après l'année 1660. Dans un document de 1589, il figure à titre d'orphelin, et appartenait, d'après cet acte et d'autres pièces, à une famille d'industriels bruxellois. Artiste distingué en orfèvrerie, Jacobs alla s'établir à Bologne, où il se fit une fortune considérable par la vente des produits de son art. Ceux-ci sont encore très recherchés et nombreux en cette ville. Après avoir perdu sa femme, qui l'avait rendu père d'un seul fils, mort en bas-âge, Jacobs fit le vœu de consacrer à l'instruction de ses concitoyens de Bruxelles la fortune qu'il s'était acquise. A cet effet, il voulait créer et diriger par lui-même, à Bologne, une institution destinée à l'enseignement des Bruxellois. Il chargea un ecclésiastique de se rendre dans sa ville natale, afin d'y choisir quatre jeunes gens désireux de faire leurs études en droit, en médecine, en sciences ou en théologie à l'université de Bologne, qui jouissait à cette époque d'une grande renommée. Il établit son institution dans une maison située près du Pratello, et dans le voisinage de l'église de Saint-François. Lui-même en conserva la direction. Désireux de perpétuer sa fondation, il fit, le 11 octobre 1650, un testament daté de Bologne, par lequel il développa l'organisation de son institution, indiqua le choix à faire des jeunes gens désireux de s'instruire en cette ville et les règlements qu'ils devaient y observer. Ce testament, reproduit au complet par Mireus (*Diplomata*, t. IV, p. 694), règle en tous points la création de Jacobs. Après avoir disposé en faveur de parents éloignés et habitant la Belgique des biens y situés, et fait des legs en faveur des hospices de Bologne, il institua, à titre d'héritiers, les marquis Achille Albergat; Villa, An-

gelo-Mario Angeolli et Dominico Comelli, en leur imposant l'obligation de fonder dans sa ville adoptive un nouveau collège, du nom de Jacobs, placé sous les auspices de la Trinité, et en faveur de quatre jeunes gens brabançons, et de préférence des Bruxellois ou des Auversois, pris dans sa descendance, dans celle de H. Willems, parmi les enfants d'orfèvres, ou dans la famille de P. Vanderlippe d'Utrecht. Ils devaient être légitimes, âgés de 16 à 18 ans. Les candidats étaient présentés par les doyens des orfèvres et le curé de l'église de la Chapelle, à Bruxelles, et devaient connaître le latin. Nous voyons, en effet, par les comptes de la corporation, que les doyens s'acquittaient régulièrement de cette obligation. Par suite de la suppression des jurandes, les titulaires sont aujourd'hui désignés par l'administration communale de Bruxelles. Le collège de Jacobs fut transporté du Pratello en d'autres endroits de la ville de Bologne. Aujourd'hui, il est dans la rue Cortoleria Nuova, où se trouve le portrait de Jacobs par Guido Reni, ami du fondateur.

Ch. Piot.

Mazzi, *Annali della città di Bologna*, t. VII, p. 438. — Bisacconi, *Guida, etc., de la città de Bologna* — Henne et Wauters, *Histoire de Bruxelles*, t. II. — *Mess. des sciences hist.*, 1834. — Archives de la corporation des orfèvres de Bruxelles.

JACOBS (*Gérard*) ou GERARDUS JACOBI, écrivain ecclésiastique, naquit à Asten, village près de Bois-le-Duc, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. Ses premières études terminées, il se décida à embrasser l'état ecclésiastique, et se rendit à l'université de Louvain pour y étudier la théologie.

Il fut reçu bachelier et devint bientôt curé de Someren, non loin d'Asten, puis archiprêtre du doyenné d'Helmont.

On ignore l'époque précise de sa mort. Paquot n'ose affirmer qu'il dépassa 1611, année où fut publié son dernier ouvrage. Piron le fait mourir en 1634.

Gérard Jacobs excellait surtout à composer ces vers « numéraux » que l'on nommait alors « chroniques, » chronographes, chronogrammes ou « chronomètres ».

Jacobs écrivit dans cette forme bizarre les ouvrages suivants :

1. *Divæ Virgo Ommelensis, ejusque miracula*. Lov., 1607, in-4°, tout en vers numéraux qui marquent l'époque d'un miracle, principal sujet de l'ouvrage. Ommelen est un village dépendant de la seigneurie d'Asten. On y honorait autrefois une image miraculeuse de la sainte Vierge, dont Wichmans parle dans son *Brabantia Mariana*.
- 2. *Exercitium pium in vitam et gloriam B. Virginis Mariæ, per cujus nummumquodque distichon litteris numeralibus includit annum 1598...* Auctore M. Gerardo Jacobs, S. T. Baccal. Sylvæducis, Joannes Schoefferus, 1608, in-4°. —
3. *Pium exercitum de Creatione : cujus nummumquodque distichon, numeralibus litteris includit annum 1596*. Antv. Robertus Bruneau, 1611, in-12, 37 pages. —
4. *Martyres Gorconenses, a Guilielmo Estio, S. T. Doctore ac professore Duacensi prosè editi, nunc carmine descripti*. Antv. David Martinus, in-12. D'après Valère André, cet ouvrage était écrit en vers ordinaires, mais dénué de toute poésie. (Valère André, *Fast. Acad. Prælimin.*, p. 275.)

Alt. JOURNEZ.

Paquet, *Mém. pour servir à l'hist. des Pays-Bas*, t. II. — Foppens, *Bibl. belg.*, p. 351. — Van Gils, *Kath. Heijer. Memorieb.*, bl. 222. — Glasius, *Godgeleerdheid nederl.*

JACOBS (Jean) ou JOANNES JACOB, écrivain ecclésiastique, comme son oncle Gérard Jacobs, naquit vers 1577, à Asten, village de la mairie de Bois-le-Duc, et non à Bruxelles, comme l'avance le P. de Sweert dans son *Chronicon Oratorii*. À l'issue de ses humanités, il suivit, en 1593, les cours universitaires à la pédagogie du Faucon, à Louvain, et fut proclamé quatrième, deux ans après, à la promotion générale de la faculté des arts. Ses études ecclésiastiques achevées, il revint à la pédagogie du Faucon occuper la chaire de philosophie. Investi, le 4 juillet 1605, en vertu des privilèges de l'université de Louvain, d'un canonat à la cathédrale de Bruges, il s'établit en cette ville. Trente-deux ans plus tard, il entra dans la Congrégation de l'Oratoire, à Louvain, avec

la permission de conserver sa prébende. Il mourut à Bruges le 31 janvier 1647. Jean Jacobs, par reconnaissance pour le collège du Faucon, où il avait commencé sa carrière, y fonda des bourses pour l'entretien de trois étudiants. Il publia :

1. *Compendium cæremoniarum, quibus hodie in Divinis Officiis Romana Ecclesia utitur*. Antv., Joan. Cnobbaert, 1622, in-12. Avec une dédicace à Denis Stoffels, ou Christophori, évêque de Bruges.
- 2. *Festa propria Ecclesiæ cathedralis S. Donatiani, Brugensis. Item de Vitâ et miraculis ejusdem Sancti*. Brugis, 1638, in-4°. —
3. *De miraculis Deiparæ Ommelensis*.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 666. — *Compendium chronol. episcop. Brugens.*, etc. (Brugis, typis J. Beernaerts, 1731), p. 148. — *Perri de Sweert Chronicon oratorii*, p. 54. — Sanderus, *Fland. illustr.*, t. II, p. 168. — Sweertius, *Ath. belg.*, p. 441. — Paquet, *Mém. litt.*, t. X, p. 132. — *Promotiones in artibus ab anno 1428-1779* (Ms. de l'Université de Louvain). — Vander Aa, *Biogr. woordenboek*, t. IX, p. 59.

JACOBS (Jean Bernard), chirurgien et accoucheur, naquit à Loochristi le 7 septembre 1734 et mourut à Marchen-Famenne le 22 août 1790. Il était fils de Norbert Jacobs, chirurgien-barbier à Loochristi, et de Jeanne Nimme-gers. Toute l'ambition du père Jacobs était de voir son fils devenir médecin ; aussi le mit-il de bonne heure au collège des RR. PP. Augustins, à Gand, et, dès qu'il eut fini ses humanités, lui fit-il suivre les cours de l'école de médecine. L'école de médecine de Gand n'était plus ce qu'elle avait été à l'époque de l'illustre Palfyn ; mais beaucoup de jennes gens qui se destinaient à l'art de guérir, allaient alors chercher en Prusse le supplément d'instruction qui leur faisait défaut ; l'organisation des ambulances dans l'armée de Frédéric le Grand leur offrait à cet égard les plus grands avantages. C'est à cette école pratique que J.-B. Jacobs acheva son éducation professionnelle, et quand il revint à Gand, quelques années plus tard, il fut immédiatement reçu maître chirurgien. Son diplôme porte la date du 22 décembre 1761. Dès les premiers temps de son établissement, le jeune docteur sut faire apprécier son mérite,

et il s'acquit rapidement une grande réputation comme chirurgien et comme accoucheur. Il mit, d'ailleurs, le comble à sa renommée en traduisant en flamand, à l'usage des jeunes chirurgiens et des sages-femmes, quelques petits traités que le gouvernement français avait fait publier afin de vulgariser dans les campagnes certaines connaissances utiles. C'est ainsi que nous avons de Jacobs : *Kortbonding onderwys aengaende de vroedkunde, ten voordeele van de vroedvrouwen ten platte land op 't bevel van het Ministerie opgesteld, door M. J. Ranlin, et uyt het fransch vertaelt door...* Gent, 1772, in-12 avec figures, et *Nieuwe wyze om de beenbreuken ende ontledingten te behandelen, uyt het fransch van d'heer Lassus, door...* Gent, 1772, in-12. Il faut croire, ajoute Goethals, l'un de ses biographes, que la science était fort peu connue, puisque, quelques années plus tard, en 1780, Ch. Godecharle exprimait de même le vœu de voir ces notions élémentaires plus répandues dans le public.

Quand il fut question de fonder à Gand une école d'accouchements, Jacobs se trouva naturellement désigné à l'attention du magistrat du Vieux-Bourg pour occuper la chaire professorale. Dans cette position, il sut faire valoir l'immensité de son instruction, résultat d'une longue pratique et d'une étude réfléchie. Le premier il se servit, en Belgique, du fantôme pour les démonstrations de son cours; il suivait, d'ailleurs, les théories de Camper, de Leroy et de Baudelocque.

Il publia encore, vers cette époque, dans le même ordre d'idées que ses premières productions, d'autres ouvrages dont quelques-uns sont originaux :

1. *Korte onderwys, hoe dat men de breuken ofte scheursels alsmede den voorval der lyfmoeder ende aerddarm kan voorkomen en genezen.* Gent, in-8°. —
2. *Berigt aen het volk aengaende de Asphyxia ofte schynbaere en schielyke Dood, inhoudende de wyze om de selve te voorkomen en genezen, met de beschryvinge van eene nieuwe ligt draeghaere Kook-Werk-Doose, in welke alle de aensogte werktuygen begrepen worden, die men tot*

behulp der Drinkelingen, Beswynde, Verstikste en alle slag van schynbaere Dood best mogelyk kan gebruiken, door J.-J. Gardane, in 't vlaemsch vertaelt door... Gent, in-8°. Une deuxième édition de ce dernier opusculé parut à Gand, augmentée d'un règlement du magistrat de Valenciennes sur cette matière. — 3. *Vroedvrouwen handboekken, opgesteld by wyze van Catechismus in vraegen en antwoorden tot gebruyk der voorlezingen.* Gent, 1777, in-12. — 4. *Vroedkundige oeffenschool.* Gent, 1784, in-4°. Il a paru plusieurs autres éditions de cet ouvrage resté classique et qui était fort complet, et, entre autres, une traduction française, à Paris et à Bruxelles, en 1785, in-4°, avec figures, par J.-L. Wauters et Tiberghien, et une édition in-8°, à Gand, en 1785.

En 1788, lorsque Joseph II transféra à Bruxelles les facultés de droit, de médecine et des arts de l'université de Louvain, le gouvernement, peu désireux de conserver aux anciens titulaires les nouvelles chaires, fit des propositions à divers personnages pour les occuper. Jacobs accepta la chaire de chirurgie et donna un cours très suivi, en français et en flamand, au collège Thérésien et à l'hôpital Saint-Pierre. Malheureusement, les événements politiques vinrent interrompre ses succès : les Autrichiens abandonnèrent Bruxelles aux patriotes commandés par Vanderersch, et Jacobs suivit l'armée impériale dans sa retraite sur le Luxembourg. Là encore il eut l'occasion de montrer son dévouement en soignant les nombreux malades atteints du typhus qui sévissait dans l'armée. Mais il tomba lui-même victime de l'épidémie et mourut à Marche, le 22 août 1790, âgé de 56 ans.

J.-B. Jacobs avait épousé, à Gand, Catherine Voet, dont il eut plusieurs enfants.

Pendant son séjour à Bruxelles, Jacobs mettait la dernière main à un important ouvrage, dont son brusque départ interrompit l'impression; c'est l'un de ses amis, le docteur P.-E. Wauters, qui en acheva la publication et qui en revit la dernière partie : *Onderwysinge*

der hedendoegsche oeffenende Heelkunde, nyt het latyn vertaeld. Bruxelles, 1790-1792, 2 vol. in-8o.

Jacobs traduisit aussi en flamand quelques volumes de la bibliothèque chirurgicale de G. Richters.

Docteur Victor Jacques.

Goethals, *Lectures relat. a l'hist. des sciences.* Bruxelles, 1837-1838, 4 vol. in-8o, t. IV. — Les ouvrages cités de Jacobs.

JACOBS (*Jean-Corneille*), médecin, né à Malines le 7 novembre 1757, mort à Bruxelles le 31 mars 1826. L'un de ses biographes, Pierre-Joseph d'Avoisne, donne le 5 novembre 1759 comme la date de sa naissance; mais comme il est d'accord avec Piron (*Levensbeschrijvingen*) sur la date de sa mort et qu'il ajoute qu'il était âgé de soixante-neuf ans, nous croyons devoir adopter la première date. Jacobs reçut ses premières leçons chez les pères de l'Oratoire, établis dans sa ville natale, et partit pour Louvain après avoir terminé ses humanités. Il était à peine âgé de vingt-trois ans quand il se présenta à la licence. Sa thèse inaugurale: *De morbis qui subitam medelam petunt*, Lovanii, 1780, in-4o, dédiée au professeur Van Leempoel, auquel il s'était spécialement attaché, fut défendue avec le plus grand succès. Dès l'année suivante, le jeune praticien s'établissait à Bruxelles. Ses débuts dans la carrière médicale furent les plus heureux. Une épidémie de dysenterie régnait depuis plusieurs années en Belgique et exerçait ses ravages à Bruxelles depuis 1779; les évacuans, purgatifs et vomitifs, étaient les seuls moyens consacrés que l'on opposait à la maladie. Jacobs, attaché en qualité de médecin des pauvres au quartier Saint-Géry, commença par faire comme tout le monde; mais voyant bientôt le peu de succès d'une pareille médication, il essaya, timidement d'abord, le traitement par les opiacés. Encouragé par les résultats qu'il obtenait, et sur les instances du baron de Vieux-Sart, président du magistrat, dont il était le médecin, il se hasarda à publier les observations qu'il avait recueillies et son mode de traitement. Un accueil des

plus flatteurs fut réservé à son *Tractatus politico-medicus de dysenteria*, et il eut la satisfaction de voir ses avis prévaloir sur l'opinion des vieux praticiens. L'attention était dès lors attirée sur ce jeune médecin de vingt-quatre ans, et il compta bientôt dans sa clientèle les premières maisons de la ville. Les connaissances dont il fit preuve dans la pratique de son art lui concilièrent également l'estime de ses confrères; aussi, quand fut fondée, le 30 septembre 1795, la Société de médecine, de chirurgie et de pharmacie de Bruxelles, sous la devise *Agrotantibus*, à la création de laquelle il avait d'ailleurs pris une grande part, il fut à l'unanimité nommé président.

Le commencement de ce siècle vit s'élever la grande dispute médicale entre les disciples de Brown et Broussais, entre le solidisme de Cullen, tel qu'on le comprenait à cette époque, et le physiologisme. Ces questions passionnaient les esprits ailleurs qu'à l'Académie de médecine de Paris. Le débat ayant été ouvert à la Société de médecine de Bruxelles, Jacobs publia le discours qu'il prononça à cette occasion, ce qui lui valut l'inimitié, les injures même, des adeptes fanatiques de l'ancienne théorie. Ces discussions, toutefois, ne lui faisaient pas perdre de vue les exigences de la pratique journalière. Toujours au courant des progrès que l'art de guérir réalisait à l'étranger, il fut l'un des plus zélés propagateurs de la vaccine à Bruxelles. C'était risquer sa popularité, car il y avait à vaincre les préjugés les plus opiniâtres et les préventions les plus désolantes du public et des médecins. On appelait couramment des empoisonneurs les médecins qui osaient vacciner. Jacobs parvint à rallier à son opinion la plupart de ses collègues de la Société de médecine, et c'est en grande partie à ses efforts que l'on doit la vulgarisation de ce précieux moyen prophylactique.

Vers cette époque, Jacobs publia un certain nombre de dissertations: des remarques importantes sur le scorbut, sur l'anémie des bouilleurs, et une réponse à la question mise au concours

par la Société de médecine de Montpellier : « Y a-t-il une différence essentielle entre les fièvres pernicieuses rémittentes et les fièvres catarrhales graves ; quelle est la meilleure méthode de traiter ces sortes de fièvres, et quelle est l'utilité de l'emploi de l'écorce du Pérou ? » Cet ouvrage lui valut un second prix et de nouvelles critiques envieuses de la part de quelques-uns de ses confrères. Pour le venger, nous ne savons quel poète lui adressa, dans le style ampoulé du temps, des vers que l'on trouve page xv de la préface de son livre *Sur l'inutilité, la nocuité et les dangers des remèdes internes dans le traitement de la gonorrhée*, qu'il publia en 1808.

En 1806, Jacobs fut appelé par l'autorité communale de Neder-over-Heembeek pour combattre une épidémie de fièvre saburrale qui régnait dans ce village. La méthode de traitement qu'il préconisa fut couronnée de succès et lui valut une lettre de remerciements des plus flatteuses pour les soins qu'il prodigua aux habitants de la commune infectée. Il consigna les observations qu'il avait recueillies pendant cette épidémie dans un opuscule qu'il fit paraître l'année suivante : cette fièvre est la même, d'après lui, qu'une maladie épidémique qui s'était propagée, en 1803, dans les environs de Valenciennes.

Frappé des maux qu'amenait la méthode de traitement des maladies syphilitiques au commencement de ce siècle, Jacobs écrivit un livre qui souleva des discussions dans le sein de toutes les sociétés médicales. A Paris, attaquées par Fournier, ses théories furent condamnées ; mais, dans les sociétés de Bordeaux et de Montpellier, il vit ses doctrines victorieusement défendues. Ricord, de nos jours, s'est fait le promoteur de doctrines qui ont de l'analogie avec les siennes ; mais où Jacobs partage une erreur qui fut réfutée depuis, c'est dans son essai de démonstration de l'identité du virus syphilitique et de la gonorrhée. Ce n'est pas que Jacobs fût exclusif dans les théories qu'il émettait ou dont il se faisait le

défenseur ; pour lui, le véritable praticien devait laisser parler les faits et s'inquiéter médiocrement des systèmes théoriques ; c'est ainsi que, notamment, dans son *Tractatus de melæna*, il se déclare l'adversaire à la fois de Brown et de Pinel et de celui de Broussais, parce que leurs systèmes sont incompatibles avec les faits.

L'état de l'enseignement supérieur était déplorable dans nos provinces pendant la domination française ; aussi, dès la réunion de la Belgique à la Hollande, en 1815, Jacobs se trouva-t-il au nombre des hommes éclairés qui réclamaient sa réorganisation et la création d'universités nouvelles, ou tout au moins le rétablissement de l'université de Louvain. Leurs plaintes furent entendues, et, le 15 septembre 1816, parut l'arrêté royal établissant trois universités : à Gand, à Liège et à Louvain.

Jacobs consacra à sa clientèle les dernières années de sa vie : il mourut à l'âge de soixante-neuf ans, au mois de mars 1826. Nous réunissons ici les titres des ouvrages qu'il a laissés : 1. *De morbis qui subitam medelam petunt*. Lovanii, 1780, in-4^o, et 1795, in-8^o. — 2. *Tractatus medico-politicus de dyssentéria in genere*. Rotterdam, chez J. van Beman, 1784, in-8^o, 188 pages. — 3. *Traité de la dyssentérie*. Bruxelles, an VIII, in-8^o. — 4. *Le solidisme écroulé par sa faiblesse, ou Réfutation du système de Brown*. Bruxelles, an X, in-8^o. — 5. *Traité du scorbut en général*. Bruxelles, Weissenbruch, an X, in-8^o de 98 pages. — 6. *Rapport sur la vaccine*. Bruxelles, Weissenbruch, an X, in-8^o. — 7. *De certitudine in medicina methodo eam in hac acquirenda*. Bruxelles, Weissenbruch, s. d., in-8^o. — 8. *Dissertatio de febribus perniciois, remittentis et catarrhali gravi, quam præmio secundo distinxit Societas medico-practica Monspelienensis*. Bruxelles, Picard, s. d., in-8^o de 54 pages. — 9. *Biga dissertationum de morbis epidemicis, quorum alius prope Valencinas, anno 1803, alius prope Bruxellas regnavit anno 1806*. Bruxelles, Huyghe, 1807, in-8^o de 68 pages. — 10. *Mémoire sur l'inutilité, la nocuité et*

les dangers des remèdes internes et sur l'efficacité, la promptitude et la nécessité des remèdes locaux dans le traitement de la gonorrhée vénérienne. Bruxelles, Maily, 1808, in-8° de 113 pages. —

11. *Démonstration de l'identité du virus de la vérole et de la gonorrhée.* Bruxelles, De Mat, 1833, in-8° de 116 pages. —

12. *Oratio de necessitate restituendæ Universitatis Lovaniensis.* Bruxelles, Rampelberg, 1816, in-8° de 120 pages. —

13. *Traité de la dysenterie en général.* Bruxelles, Picard, 1816, in-8° de 264 pages. — 14. *Tractatus de Melæna multiplici.* Bruxelles, Rampelberg, 1818, in-8° de 116 pages. Docteur Victor Jacques.

Tableau chronologique de F.-G. Goethals. — Ottinger, *Bibliogr. biogr.*, Bruxelles, 1854. — Docteur Pierre-Joseph d'Avoisine, *Notice sur J.-C. Jacobs*, Malines, 1850, in-8°.

JACOBS (Pierre-François), peintre d'histoire, né à Bruxelles le 14 octobre 1780, mort à Rome en 1808. Doné d'un zèle à toute épreuve, il eut à cœur d'orner son intelligence avant d'aborder les études artistiques auxquelles, du reste, il fut à même de se livrer de bonne heure. En 1802, il avait remporté à l'Académie de Bruxelles le premier prix du modèle d'après nature. Le jeune Jacobs, fort de ce succès, alla à Paris, où il continua quelque temps ses études, puis revint dans sa patrie, où André Lens l'accueillit. Il travailla trois ans chez ce peintre, et, pendant ces trois années, il remporta de nouvelles palmes. L'Académie de Gand venait de lui décerner un prix, lorsqu'il partit pour Rome. Mais là, en même temps que son ardeur au travail et son ferme désir d'égaliser les maîtres s'accroissaient davantage, sa santé, qui se ressentait de tant d'efforts, devint chancelante. Il était déjà malade quand l'Académie royale de Milan ouvrit un concours, auquel il voulut néanmoins prendre part. Le sujet imposé aux concurrents était *Théodote, ministre de Ptolémée Dionysos, apportant à César la tête de Pompée au nom du roi d'Égypte*. Jacobs se mit bravement au travail, et ce ne fut que grâce à des efforts surhumains qu'il parvint à achever son œuvre. Lorsque l'Académie de Milan le

proclama lauréat du concours, elle ne put rendre hommage qu'à sa dépouille mortelle. Le tableau de Jacobs, bien qu'il fût de droit la propriété de l'Académie, fut néanmoins envoyé au père du jeune peintre, à Bruxelles, où plus tard le gouvernement l'acheta pour son musée. La place qu'il devait occuper au musée de Milan est restée vide : on y voit encore aujourd'hui une couronne de laurier et une inscription qui explique pourquoi cet espace doit rester perpétuellement veuf de son cadre.

Le vice-roi d'Italie avait tenu à témoigner son admiration pour ce talent prématurément éteint, en faisant accompagner l'envoi du tableau d'une médaille d'or, qui fut remise au père de l'artiste. La médaille portait ces mots : *Alla memoria del pittore Jacobs ed alla consolazione del padre*. Un monument funéraire honore encore la mémoire de l'artiste; il est dû au ciseau de Godecharle et se trouve à Bruxelles, dans l'église Sainte-Catherine, où l'on fit à Jacobs des funérailles solennelles en présence des autorités. Le spectacle auquel il assista émut si fort le jeune De Caisne, alors âgé de neuf ans, qu'il révéla à celui-ci sa vocation pour la peinture. A quarante ans d'intervalle, Henri De Caisne aimait encore à raconter dans ses détails la cérémonie dont il avait été témoin.

Jacobs, comme le dit M. De Bast dans les *Annales du salon de Gand*, fut pour la Belgique ce que Drouais avait été pour la France. En effet, comme Drouais, il fut prématurément enlevé aux arts. Ses œuvres ne sont pas nombreuses; mais on peut les ranger parmi les meilleures productions de l'école à laquelle il appartenait. Nous connaissons de lui : 1. Une étude de grandeur naturelle pour un *Saint Sébastien*. — 2. Une esquisse représentant *Saint Charles Borromée secourant les pestiférés*. — 3. Un *Portrait de Jacobs père*, peint à l'âge de 14 à 15 ans. — 4. Plusieurs esquisses, dont l'une représentant *Socrate buvant la ciguë*, étaient nagnère encore à Bruxelles chez M. l'avocat de Gamond.

Le tableau couronné par l'Académie de Milan a été gravé pour les *Annales du salon de Gand*, 1820. On trouve aussi une gravure au trait du même tableau dans les *Opere dei grandi concorsi premiati dall' I. R. Accademia delle belle arti in Milano. Designate ed incise per cura degli architetti Felice Pezzagalli, Giulio Aluiselli et del pittore Agostino Comerio*. Milano, 1821, grand in-folio.

La Bibliothèque royale possède de Jacobs un recueil d'études anatomiques admirablement dessinées, de grandeur naturelle et aux trois crayons. En 1861, M. Meulenbergh, professeur à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, fit paraître les reproductions de ces planches en un atlas in-folio de cinquante planches lithographiées, avec un texte en regard. Ce recueil porte pour titre : *Etudes anatomiques de l'homme, dessinées à Rome par P.-F. Jacobs, publiées et lithographiées par D. Meulenbergh, professeur à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles*.
Fréd. Alvin.

De Bast, *Ann. du salon de Gand*, 1823. — Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexicon*. — *Dict. univers. et class. d'hist. et de géogr.* Bruxelles, Parent, 1833. — L. Alvin, *Notice biogr. sur H. De Caisne* (Bull. de l'Académie, t. XXI). — Renseignements particuliers.

JACOBS (Pierre), écrivain ecclésiastique, naquit à Diest le 16 mars 1781. Les armées républicaines occupaient la Belgique; le culte catholique était pros crit, quand sa vocation se décida pour la vie religieuse; il émigra, entra dans une société d'ecclésiastiques à Londres, ensuite dans la Compagnie de Jésus, à Saint-Petersbourg. Admis, le 16 août 1803, dans l'ordre récemment rétabli dans l'empire russe, il fut envoyé au noviciat de Polotzk, ville du gouvernement de Witebsk, dans la Russie occidentale. A l'issue de ses études, il se livra à l'apostolat des missions dans les steppes de Saratow et y resta dix ans; appelé de là vers Astrakan, il y continua son labeur évangélique jusqu'à l'expulsion des Jésuites de toute la Russie. Il enseigna ensuite la philosophie morale à Tarnopol, en Galicie, remplit pendant

dix ans la charge de compagnon du maître des novices à Gratz, en Styrie, et gouverna les collèges d'Innsbruck et de Lintz. En 1856, il fit son jubilé de cinquante ans de prêtrise à Presbourg; c'est en cette ville qu'il mourut, le 12 décembre 1870.

Le P. Jacobs a publié :

1. *Betrachtungen über das heilige Herz Jesu*. Gratz, Joseph Sirolla, 1832, in-8o; 1839, 1842. — 2. *Der heilige Schritts engel Wegweiser zum Himmel*. Gratz, Joseph Sirolla, 1838, 1842, 1846, in-8o. — 3. *Weg zum Himmel in der Verehrung der heiligsten Herzen Jesu und Maria wie auch durch die Anrufung und Nachfolge der Heiligen Gottes. Ein vollständiges Katholisches Gebethbuch für gottliebende Seelen. Geziert mit vier Bildern*. Innsbruck, F. Rauch, 1842, in-12. — *Zweite verbesserte und betetend vermehrte Auflage. Mit Genehmigung des hochwürdigsten fürstbischöflichen Ordinariates Brixen*. Innsbruck, 1843, druck und Verlag von Felician Rauch, in-18, 545 pages. *Fünfte vermehrte Auflage*. 1846; 12^e Auflage, 1859, in-12, xx-531 pages, 5 lith. — 4. *Exercitia spiritualia in sacra octo dierum solitudine ex textu et juxta methodum S. P. Ignatii, et duo Tridua ad pium usum Sacerdotum ac Religiosorum a Sacerdote Societatis Jesu. Posonii, typis H. Sietzy, 1862, in-8o; Woodstock, 1876, in-8o*. — 5. *Geistliche Übungen in der Einsamkeit von acht Tagen, nach Text und Methode des Heil. Ignatius. Mit einem Triduum für Priester Exercitien. Von einem Priester von der Gesellschaft Jesu*. Wien, C. Mayer, 1862, in-8o. — 6. *Lettre du P. Pierre Jacobs à sa famille, à Diest. Datée de Saratow, le 14 avril 1810, p. 45-49, dans les Missions des Jésuites en Russie (1804-1824), du P. Carayon. Poitiers, 1869, in-8o*.

L'oraison funèbre du P. Jacobs a été publiée sous le titre de *Nekrolog des P. Petrus Jacobs, Priesters aus der Gesellschaft Jesu, von P. Johanna Stöger, S. J. Mit Erlaubniss der Obern. Als manuscript gedruckt*. Wien, 1871, Selbstverslag, druck von Ludwig Morale, in-12, 48 pages. — *Lettre sur son jubilé*

de prêtrise; dans le *Journal de Kersten*, t. XXIII, p. 563.

Émile Van Arenbergh.

De Backer, *Ecriv. de la Comp. de Jésus*, édit. in-fol., t. II, col. 303. — Ed. Terweecoren, *Précis historiques*, 1871, t. XX, p. 401.

JACOBSEN (*Michel*), JACOBSON ou JACOBS, homme de mer, issu d'une ancienne et noble maison de la Brille, en Hollande, naquit vers 1560 à Dunkerque, où ses parents avaient émigré pendant la révolution des Pays-Bas. Il prit du service à bord de la flotte espagnole, et, dès 1585, fut nommé capitaine de vaisseau. Trois ans après, il fit partie de l'*Invincible Armada*, et, après le désastre de l'expédition, ce « très excellent pilote », comme dit Faulconnier, en ramena heureusement les débris dans les ports d'Espagne. En 1590, il fit la course contre les Anglais. En 1595, il commanda, avec son émule Daniel de Koster, le *Lévrier* et le *Saint-Eloi*, corsaires armés par le magistrat de Dunkerque, et prit, brûla ou coula à fond tous les bâtiments de pêche hollandais; deux ans après, il recommença avec un égal succès. Son pavillon répandit la terreur et la ruine sur le littoral batave. Les populations, accablées par ces expéditions hardies, se soulevèrent, en diverses villes, contre les magistrats qui n'avaient pu les prémunir contre ces surprises et surnommèrent l'habile marin le *Renard de la mer*. Michel Jacobsen reçut ensuite une commission de capitaine de vaisseau dans l'armée navale que le roi d'Espagne fit équiper, en 1602, à Dunkerque, et occupa le même grade dans l'escadre de dix vaisseaux armés dans le même port, en 1606. Il fut élevé, en 1609, au commandement d'une escadre de onze vaisseaux neufs, lancés dans les chantiers de Dunkerque; mais une trêve ayant été conclue, il n'eut pas à prendre la mer. Ses brillants états de service lui valurent le grade d'amiral général et l'ordre de Saint-Jacques. En 1632, transportant d'Espagne à Dunkerque quatre mille hommes de troupes, il traversa vaillamment une ligne formidable de vaisseaux anglais et hollandais, qui bloquaient le port. Au mois de mai

suivant, il fit voile derechef pour chercher des renforts en Espagne, battit en route dix vaisseaux turcs et revint sans malencontre avec de nouvelles troupes à Dunkerque. Il mourut, quelques jours après son arrivée, d'une fièvre chaude « qui, en lui ôtant la vie », dit Faulconnier, « ne lui laissa pour « récompense de ses belles actions qu'un « nom et une pompe funèbre des plus « magnifiques que le roi d'Espagne lui « fit faire en considération de cinquante « années de service ». Le roi lui jugea assez de gloire pour le faire inhumer dans la cathédrale de Séville, à côté de Fernand Cortez et de Christophe Colomb.

Michel Jacobsen eut de sa femme, Laurence Wéus, douze enfants. Quatre de ses fils se distinguèrent, à son exemple, dans la carrière de la mer; l'un d'eux, Jean Jacobsen (voir ce nom), s'illustra par l'exploit qui a immortalisé le commandant du *Vengeur*: après avoir lutté avec son seul vaisseau, pendant treize heures, contre toute une flotte et coulé le vaisseau amiral ennemi, il se fit sauter plutôt que de se rendre. L'une des filles de Michel Jacobsen, Agnès, épousa Michel Bart, grand-père du célèbre Jean Bart, lequel, descendant de cette lignée de glorieux marins, fut ainsi, suivant l'expression de Pindare, « la fleur d'une tige d'aïeux « honorés ».

Émile Van Arenbergh.

Biogr. univ. (Michaud, Paris, 1844), *supplém.* — *Dict. univ.*, par une soc. de sav. franç. et étr. — *Biogr. univ.* (Ode, Brux., 1845). — *Nouv. biogr. génér.* (Didot, Paris, 1838). — Faulconnier, *Hist. de Dunkerque*. — Vanderest, *Hist. de Jean Bart*.

JACOBSEN (*Jean*), capitaine de marine, naquit à Dunkerque; il était fils de Michel Jacobs ou Jacobsen et de Laurence Wéus. Tout jeune, il accompagna son père dans ces courses sur mer où celui-ci se distingua de telle façon par son courage et son adresse, que les Hollandais le surnommèrent le *Renard de la mer*.

Par les efforts de l'archiduc Albert, une trêve de douze ans avait été conclue en 1609. Jean Jacobsen vint s'établir

à Ostende. Cette ville, dévastée par le siège mémorable qui avait attiré sur elle l'attention de l'Europe, commençait à se relever de ses ruines lorsque la trêve expira. Les hostilités furent reprises, et la Hollande envoya une flotte bloquer le port. Nos marins furent autorisés à courir sus aux vaisseaux ennemis. Jean Jacobsen, voulant reprendre les glorieuses traditions paternelles, fut des premiers à armer son navire. Au mois d'octobre 1622, profitant d'un brouillard épais, il réussit à sortir du port et à surprendre le vaisseau amiral Herman Kleuter, qu'il coula; deux autres vaisseaux eurent le même sort. Le brouillard s'étant dissipé permit aux Hollandais d'apercevoir l'ennemi; ils rassemblèrent aussitôt leurs vaisseaux pour l'attaquer. Jean Jacobsen, entouré de forces énormes, sans aucun espoir de vaincre, n'hésita pas entre une reddition qu'il considérait comme honteuse et un combat inégal mais glorieux. Pendant longtemps, manœuvrant son navire avec un sang-froid admirable, il parvint à faire subir à l'ennemi des pertes cruelles. Enfin, son équipage décimé, son navire désarmé rendent la défense impossible. Déjà l'ennemi s'est élancé à l'abordage; Jacobsen, ne pouvant plus vaincre, veut du moins mourir avec gloire: il met le feu aux poudres et disparaît dans l'abîme, entraînant son vainqueur avec lui. Le peintre Slingenever a fait de cet épisode le sujet d'un de ses tableaux.

Alberie de Crombrughe.

JACOBUS MAGDALIUS, MAGDALENUS ou JACOBS MADALENET, exégète, né dans la première moitié du xve siècle. On n'est pas d'accord sur son lieu de naissance. Les uns, qui l'appellent *Jacobus de Gouda*, *Goudanus* ou *Gandensis*, le disent originaire de cette ville hollandaise, tandis que d'autres le font naître à Gand, peut-être par la ressemblance de *Gandensis* avec *Gandensis*. Néanmoins, Marc van Vaernewyck le réclame nettement comme un enfant de Gand: Valère André, dit-il, s'est fortement trompé en marquant Magdalius Jacobs, dans sa *Bibl. Belg.* pour un

Hollandais. (*Valerius Andreas heeft zig zeer misgrepen met Magdalius Jacobs voor eenen Hollander aen te teekenen.*) Enfin, des biographes ont dédoublé le personnage et distinguent Jacobus Goudanus de Jacobus Magdalius.

A l'issue de ses premières études, il prit le froc de dominicain à Cologne ou à Harlem. Paquot, en faisant remarquer que le titre d'un de ses ouvrages porte qu'il était du couvent de Cologne, émet la conjecture que Magdalius y fut agrégé après avoir émis ses vœux, prononcés vers 1460 ou 1470. Il est certain qu'il vivait dans cette ville vers 1490, qu'il y fut docteur et lecteur en théologie, confesseur ordinaire de son couvent, et qu'il y acheva sa carrière vers 1520. D'aucuns avancent qu'il passa quelques années de sa vie religieuse en Hollande, parce qu'il est parlé d'un Jacobus à Gouda, qui demeura aux couvents de Rotterdam et de Zwolle, dans les actes des chapitres provinciaux de Rotterdam en 1468 et de Douai en 1470; mais les PP. Quétif et Echard font justement observer combien est douteuse cette conjecture, fondée uniquement sur cette appellation: Jacobus de Gouda, qui pouvait être commune à beaucoup de personnes de cette ville.

Le P. Jacques Magdalius fut un théologien distingué. Il apprit le grec à l'école de Reuchlin et d'autres professeurs, et l'hébreu à celle de deux juifs convertis.

Il a publié :

1. *Legenda, seu vita et miracula B. Alberti Magni*. Poème composé dans sa jeunesse. — 2. *Doctrinale altum, seu liber Parabolarum Alani metricè conscriptum*. Cet ouvrage et le précédent ont été insérés à la suite de la *Vie de saint Albert le Grand*, par le P. Raoul de Nimègue. — 3. *Passio D. N. J. C. per F. Jacobum Gaudensem natione Hollandinum*. Les PP. Echard et Quétif disent que cet opuscule fut imprimé sous ce titre à la suite des sermons de Michel de Hongrie. — 4. *Ærarium aureum poetarum omnibus latinæ linguæ.....* C'est un dictionnaire poétique, dont Herman Torrentinus, suppose

Paquot, a peut-être fait usage pour le sien. Colon., Henr. Quentellius, 1501, in-4^o, lt., offic. Quentell., 1502, in-4^o, et 1506, in-4^o. — 5. *Correctorium Biblie; cum difficilium quarundam dictionum luculenta interpretatione. Per Magdulum Jacobum Gaudensem, Ordinis Predicatorii, studiosissime digestum: Mag. Adamo Bopardo Theologo nuncupatum.* Colon., offic. Quentell., 1508, in-4^o, et 1518, in-4^o. — 6. *Compendium Biblic. In quo continentur 257 versus quibus totus fere biblie textus comprehenditur ita ut quilibet versus quinque dumtaxat dictiones complectatur exceptis versibus finalibus librorum qui quandoque plures quandoque pauciores complectantur.* Colon., offic. Quentell., 1508, in-4^o. It. sous ce titre: *Compendium Biblicum metrico-memorabile Fr. Magdali Jacobi Gaudensis Ordinis Prædicatorum, anno post Verbi Incarnationem M.D.VIII. prius Colonia editum, nunc ob retrusum artificium et immensum laborem, ut publicæ consuleretur utilitati, è situ et squalore in lucem productum, et in multis locis satis accuratè emendatum et operâ M. Joannis Schneideri, Bittersfeldensium Ponchensium Pastoris. Witteb. Paulus Helwig, 1617.* Ce sont des sommaires de tous les chapitres de la Bible en quatrains rimés. — 7. *Passio Magistralis D. N. Jesu Christi ex diversis SS. Ecclesiæ Doctorum sententiis postillata cum glossa interlineari B. Alberti Magni.* Colon., Henr. Quintellius, 1508. Cet ouvrage, plus ample que le n^o 3, est suivi de — 8. *Polylogus compassionis Virginis Marie, seu compassio Christifere Virginis Marie, in modum polylogi.* — 9. *Flarii Josephi liber de imperatrice Ratione, è Græco Latinè versus, interprete Magdalo Jacobo Gaudensi Ord. Prædic.* Colon., 1517, in-4^o. — 10. *Vita Salomes, matris SS. Martyrum Machabæorum.* Colon., offic. Quentell., 1517, in-4^o. Poème composé de 73 distiques. — 11. *Neumachia Ecclesiastica.* Colon., offic. Quentell., 1503, in-4^o. Autre poème. Le titre exact est sans doute *Naumachia*, et Paquot suppose qu'il s'agit dans cette œuvre de sainte Ursule et de ses compagnes. — 12. *Hortus dominicæ passionis ex IV Evangel.* Colo-

niae, 1505, in-4^o. — 13. *Textus dominicæ passionis ex IV Evangel.* Coloniae, apud Hæredes Henrici Quentell., 1503, in-4^o. — 14. *Orationes super infirmos, etc. dicendæ.* Colon., offic. Quentell., 1515, in-4^o. — 15. Le P. Jacques Magdalius a, en outre, composé diverses épigrammes, qui parurent en tête de quelques ouvrages publiés de son temps à Cologne, entre autres, le *Commentaire de Conv. Koellin sur la 1^{re}-2^{de} de saint Thomas*, 1512; le *Traité d'Arnold de Tongres contre Reuchlin*, 1512; le *Livre d'Albert le Grand*; *De adhaerendo Deo*; la *Défense des princes d'Allemagne*, par le P. Jacques de Hoogstraeten, etc.

Emile Van Arenbergh.

Quétif et Echard, *Script. ord. præd.*, t. II, p. 44. — Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, p. 227. — Paquot, *Mém. lit.*, t. VIII, p. 198. — De Jonghe, *Desol. Batar. Dominicana*, p. 65. — Joan. Henr. à Seelen, *Meditat. exeget.* (Lubecæ, typis Greenianis. 1730), p. 605. — Marc Van Vaernewyck, *Hist. van Belgis, append. biograf.*, p. 73. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. I^{er}, p. 513. — Sweetius, *Ath. belg.*, p. 362, 523. — Possevin, *Appar. sacer.* — Sanderrus, *De Gandav.*, p. 95. — Glasius, *Godgel. Nederl.*, 4^{re} partie, p. 549. — Fabricius, *Bibl. infim. et med. latin.*, t. V, p. 6.

JACOBY (Philippe-Joseph), graveur en taille douce, en médailles et sur pierres fines, naquit à Liège au commencement du XVIII^e siècle et mourut vers 1793, à un âge très avancé. C'était un artiste de talent que les princes-évêques de Liège J.-Th. de Bavière, Ch.-N.-A. d'Oultremont et Fr.-Ch. de Velbruck, s'attachèrent officiellement. On a de lui quelques gracieux dessins et des gravures d'une grande finesse. La plupart de ses dessins sont signés. On possède de lui, à Liège, une copie inachevée à la sanguine d'une gravure de Sadeler, sur le verso de laquelle on lit l'inscription suivante : « *Jacobi a fait ce dessin en 1727. Provient du portefeuille de Wind, peintre de fleurs, de Liège, décédé (la date manque), il eut quelque célébrité par le portrait de Michi Kakaie.* »

Il a gravé plusieurs médailles dont les plus connues sont celles que la Société libre d'Emulation distribuait à ses lauréats et celle qui fut frappée en mémoire de l'élection du prince d'Oultremont.

Comme graveur sur pierres fines, on cite de lui le cachet du baron de Heusy,

qui, se trouvant à un dîner à la cour de Louis XVI, exhiba l'œuvre de Jacoby, laquelle excita une vive admiration.

Ad. Sir-L.

Beedelièvre, *Biogr. liégeoise*. — J. S. Renier, *Catol. des dessins d'artistes liégeois d'avant la XIX^e siècle*. Verviers, 1874.

* **JACOTOT** (*Joseph*), pédagogue réformateur, né à Dijon le 4 mars 1770, mourut à Paris le 31 juillet 1840. Ses études furent très variées et sa carrière s'en ressentit. C'était un génie précoce, un logicien imperturbable, et avec cela un enthousiaste, ennemi de toute espèce de routine et porté aux généralisations, mais se croyant sincèrement un homme pratique. La *méthode* d'enseignement qui porte son nom lui valut de brillants succès : il ne s'aperçut pas qu'ils étaient dus à son talent personnel beaucoup plus qu'à la valeur intrinsèque de ses procédés. Jacotot jouit d'une vogue incomparable, surtout pendant le séjour assez long qu'il fit en Belgique ; ses contradicteurs contribuèrent à sa grande réputation tout autant que ses admirateurs fauatisés ; puis, à un moment donné, les deux armées en présence mirent bas les armes, et le silence se fit autour de son nom. Il n'en a pas moins rendu d'éminents services à la pédagogie : exagérations à part, il prend place à côté des Jean-Jacques Rousseau et des Pestalozzi, et il lui reste l'honneur d'avoir rajourni la *maïeutique* de Socrate. Il a secoué, stimulé les esprits, en attachant plus d'importance à leur activité intérieure qu'à la vertu des notions acquises par le moyen d'un enseignement didactique ; et ceux qui l'ont regardé comme un utopiste ont été entraînés eux-mêmes à tirer profit, sans le savoir, de ses leçons et de ses exemples.

A dix-neuf ans, il occupait dans sa ville natale une chaire d'humanités ; en 1791, il abandonna le professorat pour aller servir comme volontaire dans le bataillon de la Côte-d'Or : ses camarades l'élevèrent au rang de capitaine d'artillerie. En 1794, il est substitué du directeur de l'Ecole centrale des travaux publics, devenue plus tard l'*Ecole polytechnique* ; on le revoit ensuite à

Dijon, où il enseigne à l'Ecole centrale les *langues*, les *mathématiques* et le *droit*. Les Dijonnais l'envoient siéger à la chambre des députés durant les cent jours ; après Waterloo, il se retire en Belgique : c'est de son arrivée à Louvain que date son apostolat. En 1817, il est nommé lecteur de langue et de littérature françaises à l'université de cette ville (1) ; enfin, il passe à l'Ecole militaire et y recrute de nombreux partisans. Rentré en France à la suite de la révolution de juillet, il y obtient un nouveau crédit qui contre-balance celui de l'*Enseignement mutuel*. Mais peu à peu les défiances s'éveillèrent, et, si le jacobinisme survécut à son fondateur, ce fut chez quelques disciples passionnés, qui ne parvinrent pas à faire école à leur tour.

En revanche, à Louvain, quel retentissement avait eu sa méthode ! Quelles polémiques ardentes elle avait soulevées ! C'est dans cette ville qu'il écrivit son fameux livre *l'Enseignement universel*, dont l'effet fut celui d'un coup de foudre éclatant dans un ciel serein. En France comme dans les Pays-Bas, les colonnes des feuilles publiques se remplirent de discussions interminables sur une innovation qui, si elle était décidément prise au sérieux, allait bouleverser de fond en comble toute l'économie des études classiques, réduites à trois années. Le *Journal de Paris*, la *Gazette de France* et la *Quotidienne* se distinguèrent particulièrement comme adversaires du réformateur : celui-ci releva le gant dans son *Journal de l'émancipation intellectuelle*. Louvain vit accourir tout exprès des néophytes français, anglais, américains ; en Allemagne, pour être plus réservé, on n'en fut pas moins attentif : c'est peut-être dans ce pays que les idées de Jacotot, modifiées au point de vue de leur application, ont laissé la trace la plus profonde. A Louvain s'engagea, comme on l'a dit plus haut, une bataille rangée ; on s'exalta de même à Bruxelles, à Anvers, à Liège, où des cours furent ouverts. Mais pour

(1) Son discours inaugural fut prononcé le 15 octobre 1817.

donner une idée de cette levée de boucliers, il importe de résumer d'abord la théorie philosophique du maître.

Jacotot part de deux principes qu'il affirme dogmatiquement : 1^o *Toutes les intelligences sont égales* ; 2^o *Tout est dans tout*. Le premier principe vise les élèves ; le second, la matière de l'enseignement. *Toutes les intelligences sont égales* : M. Ruthardt fait remarquer que le chancelier Bacon, Montaigne et Helvétius, ces deux derniers surtout, se sont prononcés dans le même sens, du moins en ce qu'ils considèrent l'inégalité des esprits comme provenant directement non de la nature, mais de l'influence des milieux, ici favorables, là opposant des obstacles au progrès intellectuel. Pris à la lettre, ce principe est révolutionnaire, en ce qu'il a pour conséquence immédiate une protestation contre toute répartition de la société en castes ; mais il est plus que probable que Jacotot n'a point pensé si loin. On rapprocherait plus justement sa thèse de celle de Buffon, qui dit que le génie, c'est la patience, et de l'opinion de Maine de Biran, qui fait de la *volonté* la condition de l'intelligence. Jacotot ne désespère d'aucun élève, du moment qu'il l'a disposé à *vouloir* s'instruire et à persévérer dans son *effort*. Ayez une *volonté* ferme, le reste vous sera donné par surcroît. Quelque jugement qu'on porte sur la méthode prise en elle-même, on ne saurait méconnaître que la pensée qui l'a inspirée contient en germe les progrès les plus féconds et le moins contestables de la pédagogie moderne.

Tout est dans tout, c'est-à-dire tout dépend de tout, tout conduit à tout : chaque monade, disait Leibnitz, est représentative de l'univers entier. *Sachez bien une chose*, s'écrie Jacotot, *et rapportez-y tout le reste*. Ici encore se cache une vérité profonde ; mais le *fondateur*, en pratique, ne sut pas garder la mesure, et il en advint que sa formule finit par être ridiculisée.

Il n'avait foi, il faut le répéter, que dans la bonne volonté de l'élève. Il pensait que tout homme est né capable de s'instruire lui-même, et que le maître

doit se contenter d'éveiller l'esprit de recherche. Pas d'explications : à l'élève de tout découvrir, même en fait de lecture et d'écriture. Voici une phrase : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ; mais la terre était informe et vide*. Le maître lit la phrase et dit : Observez et réfléchissez. L'élève y distingue des signes semblables, des *a*, des *i*, des *u*, qui se prononcent toujours de la même manière : grâce à quelques exemples choisis, tout l'alphabet y passe. Puis l'élève lui-même copie la phrase ; c'est le moyen de la connaître tout à fait bien. Quand on possède une phrase, on arrive bientôt à en posséder une seconde ; encore plus aisément une troisième, puis une page, puis un livre ; et qui sait lire un livre, peut lire tous les livres. Tout est dans tout (2).

Ce premier résultat obtenu, nous voyons à pleine eau. Jacotot prend le *Télémaque* et en fait apprendre par cœur les six premiers livres. On les répète deux fois par semaine, on les transcrit, d'abord sous la dictée, ensuite de mémoire. Graduellement l'élève s'émancipe : il s'exerce à faire des *résumés*, à transformer un paragraphe, à rédiger des *imitations*, des *descriptions* de personnes et de choses, toujours d'après son texte modèle ; il se livre à des *comparaisons*, à des remarques grammaticales ; il *vérifie* les règles, il distingue les synonymes, etc., etc. D'autres exercices, et ce ne sont pas les moins utiles, portent sur les idées mêmes de l'ouvrage-type ; les interrogations roulent sur les leçons de toute sorte que l'on en peut tirer. Notons seulement que cette méthode prônée comme *naturelle* se tient aussi loin que possible de la nature, puisqu'elle fait converger vers une œuvre d'art déterminée toutes les forces intellectuelles de l'enfant, prétendument livré à lui-même ; en réalité, on l'emprisonne dans un moule irrévocablement arrêté, inflexible et purement conventionnel.

De la langue maternelle, nous passons aux langues anciennes. « Pour le

(2) Raumer, t. III, p. 66. — Paroz, p. 436.

« latin, Jacotot remet entre les mains
 « de son élève l'*Epitome historiae sacræ*,
 « qui sera suivi de *Cornelius Nepos* et
 « d'*Horace*. Ces ouvrages sont pourvus
 « d'une traduction littérale correcte
 « (non interlinéaire et littérale comme
 « dans la méthode Hamilton). L'élève
 « cherche les phrases, les locutions, les
 « mots correspondants. Il découvre de
 « la même manière les règles de la
 « grammaire. Il trouve, par exemple,
 « les mots *creavit* et *vocavit*; il est
 « frappé des terminaisons semblables
 « *avit* et *avit*, il regarde le français et
 « trouve les mots *créa* et *appela* : le
 « temps des verbes *creavit* et *vocavit* est
 « donc le prétérit, et ce temps est ex-
 « primé par la terminaison *avit* (ac.).
 « En deux mois, l'élève devait avoir
 « appris son *Epitome*. Mais, dit Jacotot,
 « il ne le sait pas seulement par cœur,
 « il sait le latin, il le parle, il le com-
 « prend. L'*Epitome* contient peut-être
 « tout le latin; et, avec les mots qu'il
 « renferme, on peut exprimer tout ce
 « que l'on pense. Tout est dans tout.
 « Les exercices grammaticaux se fai-
 « saient à l'aide d'une grammaire qui
 « ne renfermait que les règles; ils con-
 « sistaient à chercher dans l'*Epitome* la
 « confirmation des règles que l'on ve-
 « nait d'apprendre. De cette manière,
 « dit Jacotot, on obtient une intuition
 « vivante de la grammaire (1). »

Il est resté quelque chose de cette fa-
 çon de procéder : la chrestomathie mar-
 che désormais de pair avec la grammaire.
 Mais, d'une part, on était entré dans
 cette voie avant Jacotot; et ceux qui
 s'y sont engagés sous son influence, le
 professeur Baguet, de Louvain, par
 exemple, se sont bien gardés de laisser,
 comme lui, tout au hasard. Jacotot ne
 transigeait pas; il voulait, sans restric-
 tion, que l'enfance fût livrée à elle-même,
 et il ne voyait pas qu'il la faisait tour-
 ner perpétuellement dans le cercle étroit

d'une arène de cirque : à quoi pouvait-il
 aboutir? A l'*automatique* (2). A-t-on vu
 un seul des petits prodiges sortis de ses
 mains produire une œuvre vraiment ori-
 ginaire? Et comment arriver à des no-
 tions nouvelles si l'enseignement positif
 fait totalement défaut? On a fort bien
 formulé l'erreur de Jacotot, quand on
 lui a reproché de confondre *trouver* et
apprendre. Et, enfin, il ne s'agit pas seu-
 lement de dire à l'élève : Observez et
 cherchez; il faut lui montrer comment
 on observe, et ce qu'il y a lieu d'obser-
 ver. Mais Jacotot ne l'entendait pas
 ainsi : non seulement l'instituteur ne
 devait rien expliquer; on n'exigeait pas
 même de lui qu'il sût ce qu'il enseignait.
 Nous relevons le passage suivant dans
 le livre de l'*Enseignement universel* :
 « Je donne avis à tout le monde que je
 « puis enseigner le hollandais, que j'i-
 « gnore, plus rapidement que tous les
 « grammairiens réunis. Je ne le dis pas
 « pour qu'on le croie, je le dis pour
 « qu'on le sache : et que m'importe à
 « moi que l'on parle hollandais, ou grec,
 « ou latin, ou français? J'ajoute que
 « je suis le premier maître du monde,
 « que je suis l'unique, et c'est de vous
 « tous que je tiens mon brevet; car, me
 « contester le fait et déclarer qu'il est
 « impossible, c'est reconnaître que je
 « suis le seul capable. Eh bien! je re-
 « fuse même cet éloge; je déclare de
 « plus que vous pouvez tous faire ce que
 « je fais, que chacun de vous le peut
 « pour lui-même, sans maître (pas plus
 « moi qu'un autre), s'il veut suivre notre
 « route, etc. » (p. 122).

Les adultes sont sans doute capables
 d'apprendre seuls, jusqu'à un certain
 point, les langues étrangères; mais on
 conviendra que l'*autodidaxie* n'est pas à
 la portée des enfants qui sont appelés à
 faire des études régulières, surtout des
 humanités.

Jacotot essaya de justifier le titre

répondit. Pourquoi l'horreur du vice? — Celui
 qui n'a pas horreur du vice ne saurait être ver-
 tueux. — Tu ne suis pas notre méthode. Je te
 demande quel passage de ton *Télémaque* a pro-
 voqué en toi cette réflexion; en d'autres termes,
 où as-tu vu les mots *sagesse* et *vertu* employés
 dans le sens que tu leur donnes?

(1) Paroz p. 437.

(2) Hoffmann (*Jacotot's Universalunterricht*, Jena, 1835, in-8) nous fournit l'exemple que voici. Le maître interroge : Qu'est-ce que la sagesse? Qu'est-ce que la vertu? L'élève : Ces deux mots expriment l'amour du bien, l'horreur du vice. — Pourquoi? — Il me semble que c'est ainsi. — Mal

d'*universelle* qu'il donnait à sa méthode, en l'appliquant à la plupart des matières du programme ordinaire : à l'histoire, aux mathématiques, à la musique, au dessin. Il eut le mérite de faire l'un des premiers dessiner des masses, des formes générales, avant de passer aux détails; là aussi l'élève devait s'attacher à un type : la tête en ronde bosse de l'*Apollon du Belvédère* faisait les fonctions du *Télémaque*. Jacotot fut moins heureux en mathématiques, et surtout en histoire, où un enseignement direct est absolument indispensable; il se tirait d'affaire en faisant apprendre par cœur un formulaire de questions, un petit catéchisme; puis on passait à des parallèles, à des rapprochements, etc.; et le public, ébloui par des résultats factices, se persuadait de plus belle que l'enseignement traditionnel était « oppresseur » et mensonger ».

Cependant, à Louvain tout d'abord, il se rencontra des incrédules; il faut citer au premier rang Pierre-François van Meenen, l'avocat philosophe qui avait déjà rompu une lance avec Jacotot lorsque celui-ci avait soutenu devant l'université, dans son discours inaugural, que l'arrangement des mots est *arbitraire* et qu'il n'y a pas de construction *naturelle*. » Mais si le professeur » avait raison, lit-on dans l'*Observateur* (3), la proposition *les enfants sont colères, pueri sunt iracundi*, pour-rait se rendre tout aussi intelligible-ment sous cette forme : *les colères sont enfants, iracundi sunt pueri*. Prenez celle-ci : *les hommes sont des animaux, homines sunt animalia*; même en latin, il serait absurde de dire *animalia sunt homines*; et, néanmoins, en français on pourrait dire : les animaux sont des hommes... Toutes les autres formes que la combinaison de ces cinq mots peut subir, quelque bizarres qu'elles puissent être, présenteraient toujours la même clarté, le même sens... Même en latin, où l'inversion

» est permise et sans qu'il en résulte » aucun inconvénient, à raison de la » diversité des désinences selon les cas, » la construction que nous nommons » *directe et naturelle* est partout consi- » dérée, par Cicéron, par Quintilien et » par ses grammairiens proprement » dits, comme le *type* de toute construc- » tion (4). »

Les critiques de Van Meenen se renouvelèrent lorsque Jacotot tenta d'appliquer ses « paradoxes » à l'instruction de la jeunesse. Il annota les leçons du réformateur, publiées en 1822, et proposa des conférences à l'un de ses partisans les plus fervents, Pierre Marcélin (de Louvain), ancien notaire, dont la sœur avait même fondé une institution où l'*Enseignement universel* était pratiqué. Les conférences n'eurent pas lieu; une correspondance s'engagea, très courtoise, du reste, mais très convaincue de part et d'autre. La discussion aboutit, en 1823, à l'*Essai* de Sylvain van de Weyer *sur le livre de Jacotot* (5); M. O. Delepierre nous apprend que Van Meenen ne fut pas étranger à cet écrit, qui servit comme de prélude à une verte satire (6), où Van de Weyer paraît répondre à une *Épître à Jacotot*, insérée, le 18 septembre 1823, dans le *Journal de Bruxelles*. Jacotot, on devait s'y attendre, ne garda pas le silence : plus d'une fois son contradicteur fut attaqué en pleine chaire. La polémique se poursuivait dans la presse; Van Meenen afficha ses dédains, mais ne rentra pas en lice.

La satire de Van de Weyer n'était pas tendre :

Ce monsieur Jacotot est un fort adroit homme !
Tel autre charlatan, qu'en tous lieux on renomme,
Comme lui ne sait point exciter l'intérêt :
Vous doutez ! et déjà de maint estaminet
La cohue en fureur contre vous se mutine;
Il faut, bon gré mal gré, que l'on se jacotine.
Eh ! qu'il vous berne donc ; j'y souscris, j'y consens :
Pour moi, qui, loin de vous, veux rester du bon sens
En tous temps, en tous lieux, fidèle et franc sectaire,
Force m'est de siffler, et je ne puis m'en taire..

Il faut dire aussi que les adversaires précédents, un *sommaire* des leçons du *fondateur*.

(3) Journal fondé par Van Meenen et deux de ses amis.

(4) Alph. Le Roy, *Notice sur P.-F. Van Meenen* (Annuaire de l'Acad., 1877).

(5) Van de Weyer avait déjà publié, l'année

(6) Cette pièce a été réimprimée, à la suite de l'*Essai*, dans le t. III des *Opuscules* de Van de Weyer, Londres, Trübner, 1875, in-12.

du nouveau maître en voulaient à sa méthode pour un tout autre motif : Guillaume Ier imposait la langue hollandaise aux habitants des provinces méridionales du royaume, et Jacotot se vantait, bien qu'il ne la connût pas, de l'enseigner d'une manière expéditive. En fallait-il plus pour renforcer l'opposition ?

Magistrats, corps savants, secondez ses projets ; Attéstez, proclamez ses merveilleux succès. Certifiez-les donc, c'est le point nécessaire... Vous doutez ? Mais, pour nous, le doute est trop

[vulgaire]
Quoi ! vous balanceriez, quand ses promptes leçons Doivent au hollandais façonner les Wallons ! Pour la langue du roi c'est montrer peu de zèle ; C'est au prince, messieurs, se montrer peu fidèle. Oui, c'est, envers l'Etat, prévarication ; Et, contre vous, injure et persécution...

Le fait est que le gouvernement se préoccupa sérieusement d'examiner si le jacotisme ne pourrait pas contribuer utilement à la réalisation de ses désirs. Une enquête fut ordonnée et le savant Kinker (voir ce nom), professeur de hollandais à l'université de Liège, nommé rapporteur (1). Les conclusions de son travail, très bien fait, du reste, n'eurent pas l'heur de plaire au réformateur, qui jugea même qu'il valait la peine de réfuter le censeur officiel, dans un mémoire adressé au roi. Ce document a été imprimé : Kinker y est qualifié de « philosophe érudit, qui a raisonné sur des expériences qu'il n'a point faites ». Kinker écrivit à M. Jottrand : « Notre homme pourrait bien avoir raison. Je crains seulement qu'en exagérant ce qu'il y a de bon dans cette méthode, on ne la rende plus nuisible qu'utile. »

Le baron de Reiffenberg, de son côté, attaqua vers le même temps le jacotisme avec sa causticité habituelle et s'attira des rancunes. Ses paroles furent dénaturées ; il en prit son parti. « Je fais assez de sottises, dit-il, sans qu'on ait besoin de m'en attribuer. » Plus sé-

rieuse fut la critique du lieutenant-colonel du génie Durivau, qui porta des jugements impartiaux sur les leçons de Jacotot et sur le rapport de Kinker (2). L'abus qu'on faisait du *Télémaque* y est justement signalé, ainsi que l'insuffisance de l'*Epitome*, qui parle français en latin ; par contre, Durivau reconnaît que *l'instruction spontanée est la meilleure*, pourvu qu'elle soit devenue possible ; or, « elle ne l'est qu'après un certain temps d'étude sous la conduite d'un maître (p. 40) ». Parlant ensuite des résultats en apparence si brillants, obtenus par les élèves dans des séances dont on faisait grand bruit, il ajoute : « De fait, ce sont les questions exploratoires de M. Jacotot qui ont sauvé sa méthode d'une stérilité absolue. Mais si nous dépouillons ce procédé de sa forme inusitée, qu'y retrouve-t-on au fond ? Un maître qui recommence l'art ou la science, de concert avec son élève, en prenant pour base les faits renfermés dans le manuel ; et cette tâche qui consiste à reconstruire un art ou une science, en suivant pied à pied les traces de l'invention, croit-on qu'elle puisse être confiée à la sagacité de maîtres ordinaires?... Il faudrait que la méthode ne fût maniée que par des maîtres de premier ordre ; c'est entre les mains de ceux-là exclusivement qu'elle pourrait n'être pas un instrument pernicieux (p. 63, 64). »

Survinrent les événements de 1830. On a vu plus haut qu'ils déterminèrent Jacotot à rentrer dans sa patrie (3). Il fit aussitôt paraître, à Paris, une cinquième édition de l'*Enseignement universel*, et y fonda une école qui eut sa période de célébrité et fut continuée par son fils Victor (voir le *Manuel d'émancipation intellectuelle*, publié au nom de cet établissement (4), en 1841, in-18). Les nouveaux jacotistes paraissent avoir interprété les idées du fondateur dans

(1) D'autre part, vers 1827, des officiers furent envoyés à Louvain, dans le but d'assister à des expériences qui, si elles étaient concluantes, devaient décider une réforme complète des écoles régimentaires. Nous tenons ce fait de feu le général Bouhtay, lui-même zélé jacotiste.

(2) *Examen raisonné de l'enseignement dit universel*. Bruxelles, Hayez, 1827, in-8°.

(3) Nullement persécuté par le clergé belge, comme on la prétendu ; mais, sans aucun doute, pour exercer sa propagande sur un plus grand théâtre.

(4) Rue Louis-le-Grand, 25.

un sens de conciliation ; mais rien n'autorise à croire que celui-ci ait jamais transigé. D'autres écoles se constituèrent en Belgique (entre autres celle du professeur J.-F.-X. Würth, à Liège) et en Suisse, où le *Télémaque* fut remplacé par *Alcin et Théodore*, de Jacobs. L'Allemagne eut aussi son *enseignement universel* et ses vives polémiques à propos de l'émancipation des esprits. Insensiblement tout s'apaisa ; on finit par découvrir que le maître était supérieur à sa méthode ; lui mort, il n'en est resté que quelques préceptes, utiles sans doute, mais en somme connus depuis longtemps. C'était l'or caché dans le fumier d'Ennius.

L'*Enseignement universel* eut cinq éditions (à Louvain, à Dijon, à Paris). L'ouvrage parut en plusieurs volumes : *langue maternelle*, 1 vol. ; *langues étrangères*, 1 id. ; *musique, dessin et peinture*, 1 id. ; *mathématiques*, 1 id. ; *droit et philosophie pancastique*, 1 id. (celui-ci à Paris, 1837). Krieger traduisit l'œuvre de Jacotot en allemand (sauf le dernier volume). M. Ruthardt cite toute une série de publications d'outre-Rhin, ayant pour objet l'exposition ou la discussion de la méthode.

Alphonse Le Roy.

Les œuvres de Jacotot. — Raumer, *Gesch. der Pädagogik*, t. III. — Ruthardt, art. *Jacotot*, dans l'*Encycl. des Erziehungs und Unterrichtswesens, etc.*, du Dr Schmid (Gotha). — Paroz, *Hist. de la Pédagogie*. — Thiry, *Hist. de l'Éducation en France*, t. II. — Van de Weyer, *Opuscules*, t. III. — Durivan, *ouv. cité*. — Alph. Le Roy, *Étude hist. et critique sur l'enseign. élém. de la grammaire latine*. Bruges. 1864, in-8° (Extrait de la *Revue de l'instruction publique*). — Fritz, *Esquisse d'un système complet d'éducation, etc.* (Strasbourg, 3 vol. in-8°), t. 1^{er} (sur les vicissitudes des écoles jacotistes). — R. Hebert Quick, *Essays on education and reforms, etc.*

JACQUELINE DE BAVIÈRE, comtesse de Hainaut, de Hollande, de Zélande, dame de Frise, duchesse de Brabant, était fille et enfant unique de Guillaume, duc de Bavière, comte palatin du Rhin, comte de Hainaut, et de Marguerite de Bourgogne, fille de Philippe le Hardi. Elle naquit à La Haye, le 25 juillet 1401, et mourut le 8 octobre 1436. Elle était âgée de cinq ans, lorsque ses parents songèrent à son mariage. Les cours

de Hollande, de France et la maison de Bourgogne s'entendirent pour la fiancer à Jean de Touraine, second fils du roi de France, âgé de neuf ans. A l'occasion de ces fiançailles, Charles VI promit à son fils le comté de Ponthieu (mars 1412) et d'autres avantages encore. Certaines seigneuries furent assignées à titre de douaire à Jacqueline. De son côté, Guillaume de Bavière assura aux fiancés la possession de ses apanages, et stipula, en même temps, l'obligation de faire élever chez lui son futur gendre. Les deux jeunes gens reçurent, en conséquence, une éducation commune et conforme aux idées et aux langues de leurs futurs Etats. Lorsque Jacqueline atteignit sa quatorzième année, le mariage eut lieu en vertu d'une dispense du pape Jean XXIII, et en 1415, Guillaume régla définitivement la succession de ses seigneuries en faveur des jeunes mariés. A la mort de Louis, dauphin de France (1415), le mari de Jacqueline prit le titre de son frère, sans toutefois cesser de résider dans les Etats de sa femme. Ce fut seulement en 1417 qu'il se rendit en France ; trois jours après son arrivée dans ce pays (3 avril 1417) il mourut à Compiègne, empoisonné par les Armagnacs, une des factions les plus hardies de France. Jacqueline entra, dès lors, en possession de son donaire. Jean de Bavière, oncle de Jacqueline, quitta immédiatement son évêché de Liège, en vue d'obtenir la main de sa nièce, démarche qui resta sans effet, car Jacqueline, conformément à la volonté de son père, mort le 31 mai 1417, se fiança à Jean IV, duc de Brabant. Ainsi trompé dans ses espérances, Jean de Bavière, ne songea plus qu'à déponiller Jacqueline. Il obtint de l'empereur Sigismond, dont il aspirait à épouser la fille, des lettres d'investiture, aux termes desquelles, à défaut d'héritiers directs, Jean reprendrait, à titre de fiefs masculins de l'empire, les Etats de Jacqueline. Les Cabillauds, une des deux puissantes factions qui visaient le comté de Hollande, prirent le parti de Jean de Bavière et le firent inaugurer (23 juin 1418) à Dordrecht. Lorsque

Jacqueline avait épousé (4 avril 1418) le duc de Brabant, prince faible et inexpérimenté, elle avait fait inaugurer son mari en Hainaut. Effrayée des progrès de son oncle en Hollande, elle vint avec son mari et 1,500 gens d'armes, mettre le siège devant Dordrecht (26 juin au 31 juillet 1418). Mais par suite de la résistance opiniâtre des Cabillauds, ils furent obligés de se retirer. Bien qu'une forte garnison eût été laissée au château de Papendrecht pour arrêter les vainqueurs, cette forteresse fut prise et une partie de la garnison passée au fil de l'épée. Enfin, les succès de Jean de Bavière furent tels, que la position de Jacqueline se trouva gravement compromise en Hollande. A l'intervention du duc de Bourgogne, Jean conclut avec sa nièce (13 février 1419), un traité par lequel il se fit reconnaître héritier présomptif de ses possessions, au cas où elle ne laisserait point d'enfants. La paix ne fut pas de longue durée. Jean reprit les armes, se rendit maître de Leyde, mais échoua devant Amersfoort et Geertruidenberg. Fatigué de cette guerre, le duc de Brabant fit avec le compétiteur de sa femme (24 avril 1420), une convention aux termes de laquelle il lui donna pour douze ans l'engagère de la Hollande, de la Zélande et de la Frise. Pareil acte souleva l'indignation de Jacqueline et de plusieurs villes du pays. L'anarchie régnait partout. En vain Jacqueline suppliait son mari de la faire rentrer dans ses Etats. Rien n'y fit. La querelle des époux s'envenima de plus en plus. Jean IV poussait la haine jusqu'à priver sa femme de ses dames d'honneur. A la fête de Pâques (7 avril 1420), le duc se rendit coupable d'injures telles envers son épouse, que la mère de celle-ci, informée des liaisons criminelles de son gendre avec Laurette d'Assche, conseilla à sa fille de quitter immédiatement le palais. Ce conseil fut suivi. Jacqueline fit connaître aux Etats de Hainaut les motifs qui l'avaient engagée à se séparer de son mari. Les tentatives faites pour rétablir la paix entre les époux (9 et 13 juillet, 6 août 1420) furent sans effet. Jean IV semblait dis-

posé à une réconciliation; sa femme s'y refusait absolument. Elle était d'autant plus inébranlable que les Etats de Hainaut approuvaient sa conduite. Un moment elle espéra pouvoir ressaisir la Hollande, mais fut battue. Découragée, et en quelque sorte abandonnée de toute sa famille, elle se flattait de pouvoir intéresser à sa cause Henri V, roi d'Angleterre, qu'on lui représentait comme un souverain des plus puissants. Selon certaines rumeurs, le frère du roi, Humphroy, duc de Gloucester, lui était dévoué et l'aurait rétablie dans ses Etats. Dès ce moment elle n'hésita plus à aller implorer le secours des Anglais et s'embarqua sans retard. Après avoir obtenu de l'antipape Benoît XIII l'annulation de son mariage avec Jean IV, elle épousa Humphroy en 1423. Dès ce moment, le duc de Gloucester réclama au duc de Brabant la restitution des Etats de Jacqueline, et cette démarche n'ayant pas abouti, les deux nouveaux époux débarquèrent à Calais et entrèrent dans le Hainaut à la tête d'une armée de 5,000 hommes. Jacqueline et son mari furent accueillis avec enthousiasme à Mons. Les Etats approuvèrent de nouveau la conduite de leur souveraine (4 décembre 1424). Une correspondance très acerbe eut lieu entre Humphroy et le duc de Bourgogne, qui soutenait, les armes à la main, le duc de Brabant. Elle finit par une provocation en duel. La rencontre était fixée au 23 août 1425, mais n'eut point lieu, et le duc de Bourgogne retira ses troupes. Humphroy retourna alors (12 avril) en Angleterre, où des intérêts majeurs l'appelaient, disait-il. Il laissait Jacqueline à Mons, dont les habitants, naguère si dévoués, l'abandonnèrent à leur tour. Dans cette triste situation, Jacqueline envoya des députés au duc de Bourgogne. Celui-ci les reçut à Douai, où fut signé (3 juin 1425) un acte par lequel elle promettait de quitter le Hainaut; et Jacqueline fut conduite (13 juin 1425) à Gand, où elle devait rester prisonnière jusqu'à ce que le saint-siège se fût prononcé sur la validité de son mariage avec Jean IV. Sa détention fut de trois mois. Enfin, aidée

de deux Hoeks, Arnoul Spierink et Voss de Delft, elle s'échappa (31 août 1425) de sa prison, et arriva à La Haye, où Jean de Bavière venait de mourir (6 janvier 1425). Tous les Hoeks s'étant rangés sous sa bannière, elle fortifia Gouda et partit avec toutes ses troupes disponibles pour Alphen, où elle battit les forces ennemies. Informé de son succès, Gloucester envoya à sa femme un secours de 3,000 hommes, qui débarquèrent dans l'île de Schouwen. Philippe le Bon y envoya, de son côté, des forces qui battirent les Anglais (13 janvier 1426). Pourtant Jacqueline, soutenue par les Hoeks, tenait la campagne, mais elle attendit en vain des secours nouveaux d'Angleterre; Henri V avait empêché son frère de les envoyer. Malgré ce contre-temps, Jacqueline entreprit le siège de Haarlem et battit de nouveau les Cabillauds (21 octobre). Une nouvelle armée fut envoyée par le duc de Bourgogne au secours de Haarlem. Elle triompha partout. Jacqueline ne possédait plus que Gouda, où elle s'était fortifiée, Oudewater et Zevenbergen. Pendant que ces événements s'accomplissaient, Jean IV mourut (17 avril 1427), et Zevenbergen succomba sous les efforts des Bourguignons. Par suite de la mort de Jean, Jacqueline se croyant libre, invita de nouveau le duc de Gloucester à venir à son secours. Après six semaines d'attente, elle reçut pour toute réponse le conseil de tâcher de s'entendre avec Philippe le Bon. Un autre événement lui fut non moins contraire. Le pape reconnut (9 janvier 1429) la validité de son mariage avec Jean IV, et Gloucester, devenu libre, à son tour, épousa sa maîtresse Eléonore Cobham. Se voyant abandonnée de tous, Jacqueline proposa au duc de Bourgogne un armistice, qui fut signé le 29 juin 1428. Par cet acte, la princesse devait admettre la validité de la décision du pape en ce qui concernait son mariage. Le duc la reconnaissait comme comtesse de Hainaut, de Zélande et dame de Frise. Néanmoins, il conserverait le gouvernement de ces provinces jusqu'au moment du mariage de la comtesse, qui devait obtenir à cet

effet son assentiment. D'autres conditions, également en faveur de Philippe, furent encore stipulées par cet acte. Enfin, Philippe se fit inaugurer en compagnie de Jacqueline dans les pays soumis à son pouvoir. A Mous, la princesse fut particulièrement bien accueillie; elle y signa, ainsi que son tuteur, plusieurs actes publics d'une grande importance pour l'administration du pays. Bientôt elle voulut retourner en Hollande. Pendant son séjour dans ce pays, elle donna, sans consulter son tuteur, sa main à François de Borselen, gouverneur de Zélande, avec lequel, selon certains auteurs, elle avait eu antérieurement des relations. Le mariage fut célébré en secret à La Haye (1432) par l'évêque de Liège, pendant que la mère de Jacqueline organisait une conspiration contre la vie du duc de Bourgogne; ce qui n'empêcha pas celui-ci d'avoir connaissance de tout ce qui se passait et de mettre les circonstances à profit. Il fit incarcérer à Rupelmonde l'époux de Jacqueline. Ce coup d'Etat désespéra la princesse. Pour racheter la liberté de son mari, elle consentit à abandonner à Philippe le Bon tous ses Etats, ne se réservant qu'une pension viagère. De retour au château de Teilingen, elle y finit ses jours sans laisser d'enfant. François de Borselen fut créé comte d'Oultremont et chevalier de la Toison d'or. Il vécut jusqu'en 1478.

Ch. Piot.

De Dwyter, *Chron. Brabantice*. — Les chroniques de Monsirelet. — *Het Leven van Jacoba van Beijeren*. Amsterdam, 1778. — Siegenbeek, *De Eer van Jacoba van Beijeren, verdedigd*. — *Het slot van Oostende te Goes*, dans le *Zeeuwsch Volksalmanack* van 1826. — Louis, *Vrouw Jacoba van Beijeren*. — Dans les travaux de l'Institut des Pays-Bas une dissertation intitulée : *Kan Jacoba van Beijeren nit de hollandsche gravinnen uitgenomsterd en Jan van Beijeren in hare plaats gesteld worden*. — Paul Alberdingk-Thym, *Jacob van Beijeren*, — *Jacob van Beijeren en Martinus V*. — Löher, *Jakoba von Bayern und ihre zeit*, et les autres travaux publiés antérieurement par le même auteur sur le même sujet. — *Les nouvelles archives des Pays-Bas*, par le baron de Reiffenberg, t. V. — Gachard, *Rapport sur différentes séries de documents concernant l'histoire de Belgique*, dans les archives de Lille. — Devillers, *Particularités sur Jacqueline de Bavière*. — De Potter, *Geschiedenis van Jacoba van Beijeren*, dans les *Mém. de l'Académie royale des sciences, lettres et arts de Belgique*, t. XXXI, in-8°. — Archives de la Chambre des comptes à Bruxelles.

JACQUEMIN (*Charles-François*) ou JACMIN, dit COUSIN CHARLES DE LOUPOIGNE, chef de partisans, mort en 1799.

Cet aventurier naquit à Bruxelles, le 14 mars 1761, d'un marchand de genèvre demeurant rue de la Violette, paroisse de Saint-Géry (et non paroisse de la Chapelle, comme le disent les notes du curé de Neer-Yssche, De Vos). Après avoir étudié la chirurgie, il ouvrit, dans la rue du Lombard, un commerce de vins qui ne réussit pas. Il embrassa ensuite l'état militaire, et après avoir combattu dans les rangs des patriotes, il entra dans l'armée autrichienne, où la protection de l'archiduchesse Marie-Christine lui procura un brevet d'officier dans le corps dit des Laudon-Vert. Lors de l'entrée des Français en Belgique, en 1792, il recrutait pour l'armée.

Resté dans notre pays après la seconde invasion, en 1794, il se rendit suspect par ses discours et ses allures. Arrêté à Alost, en ventôse an IV, par ordre des représentants du peuple et du général Ferrand, il fut conduit à la prison dite de Treurenberg, à Bruxelles, et y resta six semaines. Mis en liberté sous caution, il ne tarda pas à être emprisonné de nouveau, et fut enfermé à la citadelle de Doullens, d'où il parvint à s'évader; repris presque immédiatement après, il réussit à se faire mettre en liberté, cette fois encore sous caution.

À la suite de la publication de la loi du 9 vendémiaire an IV, qui réunissait la Belgique à la France, Jacquemin, prenant le titre de commandant de l'armée Belgique, distribua des grades au nom de l'Autriche, recruta des partisans et se prépara à jouer un rôle actif. Le 3 janvier 1796, il se montre à Genappe à la tête d'une bande armée, s'empare d'une fonderie dont les autorités françaises avaient pris possession, et, renforcé par quelques paysans soulevés aux cris de : Vive l'empereur ! se dirige vers les Quatre-Bras, où il enlève un convoi de 104 chevaux, puis vers Gosselies, où il rencontre la garnison de Charleroi, qu'il disperse ses compagnons après un léger combat.

Jacquemin adopta à cette époque le

nom de *Cousin Charles de Loupaigne*, parce que, d'après ce qui m'a été rapporté dans le village de ce nom, il y comptait quelques amis.

Condamné à mort par contumace le 25 février 1797 (6 ventôse), il se borna pendant longtemps à inonder le pays de ses proclamations, qui s'imprimaient secrètement à Louvain chez un nommé Vranx; quant à lui, il se tenait caché dans l'un ou l'autre couvent de cette ville, tantôt aux carmes du Placet, tantôt chez les religieuses Marolles, où il faillit être surpris, le 20 juillet (1er thermidor). À la fin de cette année (en novembre), il se montra à Wavre, à Geest-Gerompont, à Jauche, mais la population restant froide à ses excitations, il disparut de nouveau. Pendant longtemps on ne trouve aucune trace de ses actes ou de ses démarches. Parfois on crie : Vive Charles de Loupaigne ! on se vante d'avoir obtenu de lui un commandement, mais voilà tout; on aurait pu le croire mort, lorsqu'un acte d'une audace inouïe rappela sur lui l'attention.

La guerre des Paysans, où des centaines de malheureux, n'ayant ni chefs ni discipline, périrent accablés par des forces supérieures, avait éclaté et s'était terminée sans que le prétendu commandant de l'armée Belgique eût donné signe de vie. Le département de la Dyle avait vu se lever l'état de siège sous lequel il avait été placé, lorsque, au commencement de l'année 1799, l'annonce d'un nouvel appel de conscrits et des rumeurs exagérées sur les succès des armées alliées rendirent quelque espoir aux partisans de l'Autriche dans notre pays. Des bandes reparurent, surtout dans la forêt de Soigne. Dans la nuit du 20 au 21 juillet (2-3 thermidor an VII), l'une d'elles arriva à Woluwe-Saint-Lambert et à Woluwe-Saint-Pierre, où elle enleva les agents municipaux et trois dragons; elle alla ensuite à Boitsfort, où elle fit prisonniers le garde général des forêts Zinner et deux gardes de bois du nom de Rowies, le père et le fils.

Mais déjà l'alarme était donnée à Bruxelles. Rouppe, alors commissaire

du Directoire près le département de la Dyle, monte à cheval avec le commandant de la gendarmerie, et, suivi d'un détachement de cavalerie et d'infanterie, poursuit activement la bande à la tête de laquelle se trouvait Jacquemin. Averti par le fils Rowies de la direction suivie par elle, il l'atteint près de la chapelle de Willericken, dans la forêt de Soigne, et la détruit ou disperse; les prisonniers sont les uns délivrés par les vainqueurs, les autres abandonnés par les vaincus. Ceux-ci, traqués de tous côtés, ne tardent pas à être atteints par Amand, l'adjudant-major de la 37^e demi-brigade, que suivaient une centaine d'hommes, moitié cavaliers, moitié fantassins.

D'après la biographie de Jacquemin et les écrivains qui s'en sont servis, cet aventurier fut tué le 30 juillet (12 thermidor), sur la lisière de la forêt de Soigne, entre Terrueren et Neer-Yssche. C'est une erreur. Jacquemin avait mieux choisi son dernier refuge : il s'était posté entre Neer-Yssche et Huldenberg, au delà de la petite rivière l'Yssche, sur des hauteurs boisées que l'on appelle *Marghys Bosch* ou *Bois de Marie Ghys*, derrière le château de Loonbeek, appartenant actuellement au comte de Ribaucourt (*In superiori parte sylvæ dictæ Marghys, versus Huldenbergh*, disent les notes du curé De Vos, de Neer-Yssche). Dans ce canton isolé, presque inaccessible, il se croyait bien en sûreté, lorsque la colonne lancée à sa poursuite le surprit sans être signalée. Selon la rumeur publique, il fut livré par un paysan, qui le dénonça; selon sa biographie, trois paysans armés, tombés entre les mains des Français et menacés d'être fusillés, déclarèrent qu'ils ne l'avaient suivi que par force et consentirent à servir de guides aux Français. Il était huit heures du soir, et le jour tombait lorsque ceux-ci l'aperçurent distribuant de l'eau-de-vie à ses compagnons. Sur ce mot : « Le voilà ! » une décharge de mousqueterie partit. Blessé à la cuisse, Jacquemin tomba; mais, avec l'aide de son domestique, il se releva et fit feu de sa carabine : déjà il

était entouré; un sergent le frappa d'un coup de baïonnette dans les reins, et quoiqu'il demandât la vie, un chasseur à cheval l'acheva d'un coup de sabre.

Sa tête fut séparée du corps et portée à Bruxelles, où on la déposa chez Rouppe, qui était tombé de cheval et ne pouvait quitter son domicile. Là se fit, le lendemain, la reconnaissance officielle de la mort d'un chef plus redouté que redoutable. Les officiers municipaux et plusieurs autres personnes dressèrent, le 31 juillet, un certificat d'identité, puis le bourreau attacha la tête de Jacquemin, sur la Grand'Place, à un poteau, où elle resta exposée pendant trois heures.

Avec Jacquemin périrent quatre de ses compagnons : Amand-André Vanermen, de Neer-Yssche, son domestique; Pierre Vandeveld, de Brusseghe; Jacques Abeloos, de Vossem, et un quatrième, qui tous furent enterrés dans le bois de Marie Ghys, dans un endroit auquel on donna et on conserve depuis lors le nom de *Dal van Charles Loupoigne* (« Vallée de Charles Loupoigne »); le restant de sa bande avait été pris ou mis en fuite; ceux qui avaient été pris furent considérés comme ayant été forcés par lui de prendre les armes, et on les mit en liberté. Toutefois, la même journée coûta encore la vie à trois paysans : deux ouvriers de la ferme dite *Kauhof* ou *Keyhof*, sous Huldenbergh, Pierre De Wael et François De Both, et Pierre Nys, de Neer-Yssche.

Des menaces ayant été proférées contre Guillaume Kriegels, qui avait servi de guide aux Français, l'adjudant-major Amand fit afficher à Neer-Yssche une proclamation datée du 17 thermidor, et par laquelle il rendait les habitants de la commune responsables de ce qui pourrait lui arriver à lui et à sa famille, et prévenait que des patrouilles viendraient fréquemment à Neer-Yssche pour y assurer la tranquillité. Cette dernière ne fut plus troublée d'une manière sérieuse; la mort de Jacquemin réduisit à l'impuissance ses frères d'armes, qui, traqués sans relâche, ne signalèrent plus leur existence que par

des actes de brigandage. La mémoire de Jacquemin resta cependant populaire, et longtemps ses partisans se refusèrent à croire à sa mort, malgré l'appareil hideux par lequel la Grand'-Place de Bruxelles avait été souillée. Mais le rétablissement complet de l'ordre jeta l'oubli sur cet épisode de notre histoire, et le temps a fait à la fois justice des reproches outrés et des éloges également exagérés dont Jacquemin, aventurier audacieux, mais d'une capacité médiocre, s'est tour à tour vu l'objet.

Jacquemin était petit, n'ayant que cinq pieds un pouce; il était corpulent, mais d'une taille bien prise; il avait des yeux noirs et une figure douce et intéressante. Sa bravoure et sa grande adresse sont incontestables, et c'est à tort qu'on a voulu lui faire une réputation de cruauté, en lui attribuant des assassinats qui sont probablement l'œuvre d'hommes appartenant à son parti, mais étrangers à la troupe qui l'entourait. A plusieurs reprises, il fit des prisonniers importants qui sortirent de ses mains sains et saufs. Ce fut plutôt un homme aimant autant les plaisirs que les aventures et qui exploita l'Autriche plus qu'il ne la servit. Il avait été marié deux fois : d'abord, dit-on, à une femme plus âgée que lui, qu'il ruina complètement; puis à Josine Mortels, de Bruxelles, qui lui donna trois enfants.

Alphonse Wauters.

*Vie privée et politique de Jacquemin, dit Cousin Charles de Loupogne, chef de brigands dans les neuf départements réunis, par le c^{en} B*** (Brunelle). Bruxelles, an VIII, in-8° de 64 p. — Ors, La Guerre des Paysans. — Renseignements de M. le baron d'Overschie.*

JACQUES, GIACHETTO ou **JACHET**, de Berchem, musicien distingué, un des plus habiles compositeurs du xvi^e siècle, naquit en Flandre au commencement de ce même siècle. Pendant trente ans (de 1535 à 1565), il jouit d'une grande vogue. Son nom de *Berchem* était-il le sien ou celui de Berchem près d'Anvers? La question reste indécise. M. Léon de Burbure a vainement fouillé les archives anversoises. Mais Guichardin est formel : « Giachetto di Berchem

« vicino di Anversa. » Les biographes qui ont cru que Berchem n'était pas son nom, confondent le personnage avec Jacques ou *Jachet de Buus*, son contemporain; mais leur opinion tombe devant ce fait que de Buus entra au service de la cour de Vienne, alors que Jachet de Berchem, qui passa toute sa vie artistique en Italie, était maître de chapelle du duc de Mantoue. D'autres ont pensé que Jachet de Berchem n'était autre que Jachet de Wert; mais les Italiens nomment celui-ci *Giachetto di Reggio*, soit que cet artiste, issu de parents flamands, fût né à Reggio, soit qu'il y eût fait un séjour plus ou moins prolongé; tandis que *Jachet de Berghem* ou *Berchem* reçut en Italie le nom de *Giachetto* ou *Jachet di Mantova*. Ces trois artistes ayant vécu à la même époque en Italie et leurs œuvres y ayant été imprimées, il n'est pas étonnant qu'on les confonde. Au dire de Federmann, auteur d'une description des Pays-Bas, Jacques de Berchem vivait encore en 1580. Il aurait donc atteint un âge avancé.

Ses ouvrages les plus connus sont :

1. *Jacheti musici celeberrimi, etc., motetta quinque vocum*. Venetiis apud Hieronymum Scotum, 1539, in-4°, avec une dédicace de l'imprimeur au cardinal de Mantoue. Ce recueil contient vingt-six motets. Il a été reproduit, augmenté de deux motets, sous le titre italien : *Il primo libro di Motetti di Jachet a cinque voci con le giunta di piu Motetti composte de novo per il detto autore non piu veduti con ogni diligentia corretti*. In Venetia, nella stampa d'Antonio Gardane, 1540, petit in-4°. Au haut de la page du onzième motet, on lit : *Giach. di B.* (Jacques de Berchem). — 2. *Jachet musici suavissimi celeberrimique, etc.* Liber primus. Venetiis, apud Antonium Gardanum, 1545, in-4°. Sans dédicace ni préface. Des exemplaires de la même édition ont paru la même année avec ce titre italien : *Il primo libri di Moletti a quattro voci*; in Venetia, app. di Ant. Gardane, 1545, petit in-4°. On trouve aussi à la bibliothèque royale de Munich : *Jachet Mastro (sic) di musica de la capella del duomo de Musmo signor duce*

di Mantoa (sic) motetti a quattro voci novamente posti in luce; libro primo. In-4°. Sans date et sans nom de lieu. — 3. *Liber primus. vocum quinque viginti motetos habet.* Excusum Ferrariæ, expensis et labore Joh. de Bulgat, Henr. de Campis, et Anth. Hucher, sociorum, 1539, petit in-4°. Le principal auteur de ces vingt motets est Jachet de Berchem; les autres sont Hesdin, Nic. Gombert, Archadelt, Ico (de Vento), Jacques Despons, Adrien Willart, maistre Jan et Claudin (Claude de Sermisy). — 4. *Il primo libro de madrigali a quattro voci.* In Venetia appresso d'Antonio Gardane, 1561, in-4°, libri primo, secondo et terzo. Cet ouvrage est dédié au duc de Ferrare. — 5. Le manuscrit du xvii^e siècle de la bibliothèque royale de Munich, coté II, contient trois messes a quatre voix de Berchem, sous le nom de Jachet di Mantua. — 6. *Orationes complures ad offic. hebdom. sanctæ pertinentes quatuor et quinque vocum.* Venetiis apud Ant. Gardanum, 1567, in-fol. — 7. *Messe dei Fiore a cinque voci, libro primo.* In Venetia, app. di Ant. Gardane, 1561. (C'est une réimpression). — 8. *Messe di Jachetto a cinque voci.* Libro 2, *ibid.*, 1555. — 9. La messe à quatre voix de *Jachet Bergem (sic)*, sur la chanson *Mors et Fortuna*, se trouve dans le recueil qui a pour titre : *Missarum quinque liber primus, cum quatuor vocibus ex diversis auctoribus excellentissimis.* Venetiis apud Hieronymum Scotum, 1544, in-4°.

On trouve des motets et des madrigaux de Jachet de Berchem, avec l'indication de son nom, dans les recueils suivants : 1. *Motetti del frutto*, lib. 1 et 2 a sei voci. Venise, Ant. Gardane, 1539. — 2. *Motetti del Labirinto a cinque voci.* Venise, 1554, in-4°. — 3. *Di diversi authori il primo libro de madrigali a quattro voci a note negre.* *Ibid.*, 1563, in-4°. — 4. *Il primo libro delle Messe a cinque voci. Madrigali di diversi authori.* Rome, Antoine Barré, 1555, in-4°. — 5. *Motetti della Simia a cinque voci.* Ferrariæ, expensis et labore Johannis de Bulgat, 1540, in-4°. Dans ce recueil, le nom est écrit *Jachet de Berchem*. — 6. *Tertius liber*

motetorum cum quatuor vocibus. Impressum Lugduni per Jacobum Modernum de Pinguento, 1539, in-4°. — 7. *Secundus liber motetorum cum quinque vocibus.* *Ibid.*, 1532, in-4°, — 8. *Tertius liber motetorum ad quinque et sex vocis.* *Ibid.*, 1538, in-4°. — 9. *Quartus liber motetorum ad quinque et sex vocis.* *Ibid.*, 1539, in-4°. — 10. *Quintus liber, etc.* *Ibid.*, 1543, in-4°. — 11. *Selectissimarum cantionum (quas vulgo moteta vocant). Flores, trium vocum, ex optimis ac præstantissimis quibusque divinæ musices auctoribus excerptarum.* Lovanii, ex typ. Petri Phalesii, 1569, in-4°.

Fréd. Loise.

Féts, Dictionnaire des Musiciens.

JACQUES (Pierre), médecin, né à Bayay, mort à Tournai le 20 juin 1702. Il fut reçu dans le collège des médecins de Tournai le 3 octobre 1690. Il n'est guère connu que par ses discussions avec Brassart, médecin de la ville de Saint-Amand et directeur des eaux : il prétendait que ces eaux minérales agissaient d'une autre manière que celle qu'on leur attribuait généralement, et que, quant à leur composition, elles ne s'éloignaient guère de l'eau pure. Il est en contradiction avec lui-même, fait observer Gosse, médecin de l'hôpital de Saint-Amand et pensionnaire de cette ville, (*Observations sur les eaux minérales de Saint-Amand.* Douai, 1750, in-12), puisqu'il reconnaît à ces eaux certaines propriétés que n'a pas l'eau pure.

Docteur Victor Jacques

Eloy, Dictionnaire de médecine, Mons, 1778, 4 vol. in-4°.

JACQUES DE BRUGES, appelé aussi **MASIUS**, écrivain ecclésiastique de l'ordre du Carmel, reçut sans doute son nom parce qu'il était originaire de la ville de Bruges ou des environs. En 1310, il se trouvait à Paris, où il suivait les leçons de Godefroid de Cornouailles. Ce fut aussi vers la même époque qu'il prit dans l'université de la même ville le grade de docteur en théologie. Il composa des traités : 1° *De impassibilitate animæ*; 2° *De motu intellectus*, et quelques autres écrits qui ne sont pas parvenus jusqu'à

nous. Il doit avoir joui d'une certaine autorité parmi ses contemporains, car nous le trouvons cité dans le commentaire sur le deuxième livre des *Sentences* (dist. 29, qu. 1) de Jean Bacontorp, religieux du même ordre que Jacques de Bruges.

E.-H.-J. Reusens.

Foppens, *Bibliotheca belgica*, I, p. 503. — C. Devilliers, *Bibliotheca carmelitana*, I, p. 505 et 679

JACQUES DE CAMBRAI, que l'on nommait aussi JACQUEMÈS ou JAÏKES, chansonnier cambrésien du XIII^e siècle, a pu nous léguer une partie au moins de son œuvre, grâce à un conseiller et maître d'hôtel du roi Henri IV nommé Jacques Bougars, qui rassembla une collection de manuscrits échappés à la dispersion des bibliothèques de Saint-Benoît-sur-Loire et de la cathédrale de Strasbourg, à l'époque des guerres religieuses. Cette collection passa à la bibliothèque de Berne. Il y avait là un recueil de chansons du nord de la France précédées de lignes de musique vierges de notation.

C'était un choix de pièces appartenant à trente et un trouvères, parmi lesquels figuraient le châtelain de Coucy, Thibaut de Champagne, les rois d'Angleterre et de Navarre, le duc de Brabant et d'autres princes ou chevaliers, comme Quesnes de Béthune et Audefroid le Bastard. Le manuscrit subit différentes péripéties et faillit se perdre. A la révolution française, on le réclama aux autorités bernoises. Fouché le reçut dans son bureau, d'où il disparut on ne sait comment. Sans la copie qu'en fit faire M. de la Curne de Sainte-Palaye, on n'en eût point conservé de trace. M. Arthur Dinaux y a puisé ce qui nous reste des chansons de Jacques de Cambray, imprimées pour la première fois dans son livre sur les trouvères cambrésiens. Ces chansons, tour à tour profanes et religieuses, ne sont pas dépourvues de valeur. Le ton qui règne dans les premières est un mélange de tendresse et de naïveté, avec un grain de malice qui fait sourire. Les vers, d'ailleurs, sont tournés assez gentiment.

Le poète a l'air bien épris; mais, en d'autres chants, il est un peu volage.

Les chansons d'une couleur religieuse ont parfois un accent profane, quand le trouvère se met au service de Marie; mais il sait prendre aussi la tournure mystique des poètes sacrés, comme dans le chant de l'*Unicorne*.

Ferd. Loise.

Trouvères cambrésiens, par Arthur Dinaux.

JACQUES DE DOUAI, commentateur d'Aristote, florissait à la fin du XIII^e siècle, comme l'attestent ses manuscrits, qui sont de cette époque. On n'a recueilli aucun renseignement sur sa vie, rien même qui puisse fixer son identité. Est-il le Jacques de Douai qui fut professeur de droit canonique, en 1290, à l'université de Paris, ou cet autre Jacques de Douai, chanoine régulier, cité dans une pièce de procédure et résidant, en l'année 1305 ou environ, à l'abbaye de Cantimpré, près de Cambrai? On l'ignore.

De tous ses écrits qui ont été conservés, le plus important est un commentaire sur le *De Animâ*, contenu dans le n^o 14698 des manuscrits latins, à la Bibliothèque nationale de Paris, ancien 405 de Saint-Victor. Il commence, au folio 35, par ces mots : *Sicut dicitur in principio physicorum, illa quæ sunt communia et magis confusa sunt nobis primo nota*; et finit par ceux-ci, au folio 62 : *Expliciunt quæstiones super libro de Anima, à magistro Jacobo de Duaco*. M. Barthélemy Haureau analyse, dans l'*Histoire littéraire de la France*, les théories philosophiques de l'auteur exposées dans ce commentaire sur le *Traité de l'âme*.

On a ensuite de ce philosophe un commentaire moins étendu sur l'opuscule intitulé *De longitudine et brevitate vitæ*. Cet écrit, qui se trouve dans le n^o 14714 des manuscrits latins à la Bibliothèque nationale de Paris, ancien 382 de Saint-Victor, débute par ces mots : *Sicut dicit philosophus in ultimo capitulo primi libri de partibus animalium*; et se termine par ceux-ci : *Expliciunt quæstiones et summa super librum de longitudine et brevitate vitæ à magistro*

Jacobo de Duaco. Le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Bruges, dressé par M. Laude, mentionne un autre exemplaire sous le n° 513.

Enfin, dans le n° 14721 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale de Paris, ancien 216 de Saint-Victor, on trouve, du folio 130 au folio 177, un commentaire sur les *Premiers analytiques*, qui se termine ainsi : *Explicit summa magistri Jacobi super totum priorum*. L'ancien rédacteur du *Catalogue de Saint-Victor* a cru que ce maître Jacques n'était autre que notre Jacques de Douai; et, au folio 178, il lui attribue l'écrit en ces termes : *Commentum mag. Jacobi de Duaco super duos libros priorum*. Ce qui semble corroborer cette opinion, c'est que le manuscrit paraît être du temps de Jacques de Douai, et qu'on ne connaît à cette époque pas d'autre commentateur d'Aristote du prénom de Jacques que notre auteur.

Emile Van Arenbergh.

Hist. lit. de la France, t. XXVII, p. 156.

JACQUES DE GRUITRODE, écrivain ecclésiastique, qui florissait peu après le milieu du x^e siècle, emprunta son nom à une paroisse du Limbourg hollandais, située non loin de Ruremonde. Il remplit pendant quelque temps les fonctions de prieur à la chartreuse des Douze-Apôtres, près de Liège, et mourut dans ce couvent le 12 février 1472, laissant une réputation de sainteté, qui, au témoignage de Raissins, fit inscrire son nom sur la liste des bienheureux du pays de Liège. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ascétiques. Composés à l'ombre du cloître et destinés uniquement à l'instruction et à l'édification des religieux de son ordre, ces traités ne portaient pas, à l'origine, le nom de leur auteur. Lorsque, quelques années plus tard, la découverte et la vulgarisation de l'imprimerie, dont l'époque coïncida avec celle de la mort de Jacques de Gruitrode, portèrent les Chartreux, de même que les autres ordres religieux, à multiplier, au moyen de la nouvelle invention, les livres et les manuels de piété qu'ils conservaient comme des trésors, on

publia quelques-uns des traités de notre auteur. L'anonyme qu'il avait gardé dans ses écrits fut cause qu'on en attribua l'un ou l'autre à Denis le Chartreux; car, comme le dit si bien à propos le proverbe : on ne prête qu'aux riches.

Voici la liste des ouvrages attribués à Jacques de Gruitrode. Nous citons en premier lieu ceux qui ont eu les honneurs de l'impression :

1. *Colloquium Iesu et senis*, publié dans les *Echortaciones noviciorum*, imprimées en 1491, à Deventer, par Rich. Pafroct.. — 2. *Specula omnis status humane vite venerabilis patris Dyonisii, prioris domus Carthusie in Ruremunda*. Nuremberge, impensis Petri Wagner, 1495; vol. in-4^o de 58 feuillets. Réimprimé à Cologne, par Jean de Roermonde, en 1540, avec le titre : *Eximii planeque divinum opus incomparabilis theologi Dyonsii, professione Carthusiani, in quo opere continentur quinque humanæ vitæ specula*; vol. in-8^o de VII-199 feuillets. — 3. *Lavacrum conscientie*. Colonie, impensis honesti viri Henrici Quentell, 1501; vol. in-4^o, réimprimé plusieurs fois. Foppens, dans la *Bibliotheca belgica*, cite aussi comme imprimés : — 4. *Colloquium Jesu et peccatoris*. — 5. *Pharetra divini amoris*. — 6. *Alloquium Jesu ad animam fidelem*. On attribue encore à Gruitrode des traités restés en manuscrit : — 7. *De veris virtutibus*. — 8. *De vij peccatis mortalibus*. — 9. *De quatuor novissimis*. — 10. *De vita Domini Jesu*. — 11. *De præparatione ante missam*. — 12. *De definitione nominis monachi*. — 13. *Meditationes passionis Christi*. — 14. *Colloquium Jesu et monachi*. — 15. *Colloquium Jesu et prælati*. — 16. *Colloquium Jesu et eremitæ*. — 17. *Colloquium Jesu et discipuli*. — 18. *Contemplatio sanctæ Mariæ*. — 19. *Coronula sanctæ Mariæ*. — 20. *Dialogi dno Mariæ et peccatoris*. — 21. *Meditationes compassionis beatæ Mariæ*. — 22. *De nomine Jesu et Mariæ*. — 23. *Sermones de tempore et sanctis*. — 24. *Epistolæ et varia*. A ces écrits la *Bibliotheca tigurina* ajoute : — 25. *De septem statibus Ecclesiæ in Apocalypsi descriptis*. — 26. *De auctoritate Ecclesiæ ejusque reformatione*. — 27. *De*

abusioibus clericorum. — 28. *De erroribus modernorum.* — 29 *De causis et remediis passionum animi.* — 30. *Quod praelati vitia curare debeant.* Oudin, dans son *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis* (t. III, col. 2647), et Jöcher, dans son *Allgemeines Gelehrten Lexicon* (t. II, col. 1808) confondent à tort Jacques de Gruitrode avec Jacques de Clusa, Jacques de Pologne dit aussi Juntarbuch.

E.-H.-J. Reusens.

Foppens, *Bibliotheca belgica*, I, p. 544. — Oudin et Jöcher, ouvrages cités. — Raissius, *Origines cartusiarum Belgii*, in appendice. — Th. Petreius, *Bibliotheca cartusiana*, p. 449.

JACQUES DE HOOGSTRAETEN, en latin **JACOBUS HOCHSTRATUS** ou **HOCHSTRATANUS**, écrivain ecclésiastique, tirait son nom du village campinois où il naquit dans la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle. Il fut reçu en 1485, avec les honneurs décernés au *primus*, maître ès arts à l'université de Louvain. Il entra ensuite dans l'ordre des Dominicains, à Cologne, et poursuivit ses études à l'université de cette ville : il y prit le bonnet de docteur en théologie, devint doyen de cette faculté et grand inquisiteur des électors ecclésiastiques de Cologne, de Trèves et de Mayence. Ses démêlés avec Reuchlin, plus que ses écrits, où il fut l'un des premiers antagonistes de Luther, l'ont sauvé de l'oubli.

En 1510, un juif converti, du nom de Pfefferkorn, avait obtenu contre ses anciens coreligionnaires un décret impérial l'autorisant à brûler tous leurs livres hostiles à la religion chrétienne. L'empereur ayant demandé sur cette mesure l'avis de Reuchlin, celui-ci, animé d'un libéral amour des lettres, émit un rapport défavorable. Pfefferkorn lança contre Reuchlin un pamphlet intitulé : *Handspiegel*, ou *Speculum manuale*; le savant riposta par un *Augenspiegel* ou *Speculum oculare*. Cette querelle mit aux prises lettrés et scolastiques, ou, comme on disait, *humanistes* et *artistes*. Les dominicains, fauteurs des intolérantes doctrines dont Pfefferkorn était l'instrument, intervinrent et déférèrent l'orthodoxie du *Speculum oculare* au for

ecclésiastique. Leur prieur, qui était en même temps grand inquisiteur, Jacques de Hoogstraeten, somma Reuchlin, qui en appela au pape, de comparaître devant lui. Obligé par l'archevêque de Mayence d'admettre ce recours au saint-siège, Jacques de Hoogstraeten fit néanmoins brûler publiquement à Cologne le livre objet du débat (février 1514). Mais, le 24 avril suivant, l'évêque de Spire, commis par Léon X pour juger l'affaire, renvoya Reuchlin absous et condamna son adversaire à lui payer cent onze florins d'or, à titre de dommages-intérêts. Hoogstraeten, à son tour, en appela au pape. Une commission de prélats, présidés par le cardinal Grimani, révisa la cause, et, le 22 juillet 1516, rendit à l'unanimité moins une voix une sentence condamnant l'accusateur de Reuchlin.

Jacques de Hoogstraeten recourant à la corruption contre son adversaire, s'était rendu à Rome avec une escarcelle bien garnie : tout ce qu'il obtint, à force d'intrigues, fut un *mandatum de supersedendo*, par lequel le pape voulut amortir l'éclat de la condamnation. Non seulement Hoogstraeten perdit son procès, mais presque la vie : les Reuchlinistes, furieux, lui dressèrent à son retour, sur le chemin de Nuremberg à Cologne, une embûche à laquelle il n'échappa que grâce au sauf-conduit du marquis de Brandebourg. Peu après parurent les fameuses lettres attribuées à Reuchlin, les *Epistolæ obscurorum virorum*, ajoutant la dérision à l'amertume de la défaite et parodiant le style barbare de Hoogstraeten et des scolastiques, ses partisans, qui se vengèrent de la satire en la faisant mettre à l'index. La querelle prit fin brusquement en 1520 : François de Sickingen, le rude chevalier du Rhin, qui avait été le disciple de Reuchlin, menaça les dominicains. Terrifiés, ils s'empressèrent de destituer leur prieur Hoogstraeten et de payer à Reuchlin l'indemnité que lui avait allouée, en 1514, la sentence de l'évêque de Spire.

Paul Jove prétend que les facétieuses *Epistolæ obscurorum virorum* jetèrent

tellement Hoogstraeten dans l'angoisse du ridicule, qu'il mourut de chagrin, en l'an 1527. Mais Bayle fait observer que les lettres parurent plus de dix ans avant sa mort.

Les apologistes de Jacques de Hoogstraeten vantent la pureté de sa doctrine, le sens droit et solide de son esprit, la vaillante fermeté de son caractère. Aubert Le Mire dit que sa rudesse de langage provoqua les calomnies des demi-savants de son siècle : *Pro seculi infelicitate, non satis fortasse politiori litteraturâ unctus, illius ævi sciolis calumniandi dederit occasionem*. Erasme rapporte une piteuse mésaventure de Hoogstraeten. Le comte de Nevenar, Mécène des lettrés allemands, insulté par le moine, en avait vainement exigé satisfaction ; il interdit alors aux dominicains de quêter sur ses terres. Aussitôt les religieux, préférant renoncer à leur prieur qu'à leur quête, mirent Hoogstraeten en demeure de se rétracter publiquement, — ce qu'il fit. D'ailleurs, Erasme lui-même eut à se plaindre du zèle de l'inquisiteur, et l'appelle le coryphée de la tragédie — *coryphæus hujus tragodiæ* — excitée contre lui à Louvain. La haine des ennemis d'Hoogstraeten, le poursuivant jusque dans la tombe, leur inspira l'épithape suivante :

HIC JACET HOOCHSTRATUS, VIVENTEM FERRI PATIQUE
QUEM POTUERE MALI, NON POTUERE BONI.

Le malveillant poète, dit Aubert Le Mire, eût écrit avec plus de vérité :

HIC JACET HOOCHSTRATUS, VIVENTEM FERRI PATIQUE
QUEM POTUERE BONI, NON POTUERE MALI.

Les principaux ouvrages de ce polémiste aujourd'hui oublié sont :

1. *Defensorium Fratrum mendicantium contra Curatos, qui privilegia Fratrum impugnant injuste*. Cologne, 1507, in-4°. — 2. *Defensio scholastica principum Alemaniæ in eo, quod sceleratos delinquent insepultos in ligno, contra Petrum Ravnentem*. Cologne, Jean Landen, 1508, in-4°. Une seconde édition, sans indication de lieu ni de date d'impression, parut probablement à Cologne vers 1509, et une troisième à Cologne vers 1511. — 3. *Tractatus nagistralis decla-*

rans, quam graviter peccent quærentes auxilium à maleficis. Coloniae, Martin de Werdena, 1509, in-4°. — 4. *Apolo-gia ad Leon. P. M. et Maxim. Imp. contra Dialogum, in causa Reuchlini scripti*. Coloniae, 1818, in-4°. — 5. *Apolo-gia sec. contra defensionem quandam in favor. Reuchlini editam*. Coloniae, offic. Quentell., 1519, in-4°. — 6. *Destructio Cabalæ ab John. Reuchlino editæ*. Coloniae, offic. Quentell., 1519 et 1520, in-4°. — 7. *Margaritha moralis philosophiæ*. Coloniae, offic. Quentell., 1521, in-4°. — 8. *Cum Div. Augustino colloquia contra errores Lutheri*. Coloniae, 1522, in-4°. — 9. *Absoluta determinatio de presbyteris publicè fornicat. notatis*. Coloniae, Conrad. Cæsar, 1523, in-4°. — 10. *De Purgatorio*. Antwerpiae, Mich. Hillen, 1525, in-4°. — 11. *Epitome de fide et operib. contra Luther*. Coloniae, offic. Quentell., 1525, in-4°. — 12. *Disputationes aliquot contra Lutheranos*. Colon., 1526, in-4 ; il en existe une autre édition de la même année et du même format, mais sans indication du lieu d'impression. — 13. *De Christiana libertate Tr. V contra Lutherum*. Antv., 1526, in-8°. — 14. *Manipulus florum ex libris Jac. Hochstraten collect.*, sans indication de lieu ni d'année d'impression. In-4°.

Emile Van Ar-nbergh

Quélif, *Script. ord. præd.*, t. II, p. 67. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. 1^{er}, p. 517. — Sweertius, *Ath. belg.*, p. 365. — Anton. Senensis, *Bibl. frat. ord. præd.*, p. 129. — Aub. Miræus, *Elogia belgica*, p. 60. — J. Hartzheim, *Bibl. coloniensis*, p. 144. — Dupin, *Nouv. bibl. des auteurs eccles.*, t. XIV, p. 41. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*, t. II, 1^{re} partie, p. 403. — Reusens, *Promotions de la faculté des arts de Louvain (1428-1797)*, p. 60. — Panzer, *Annales typographici*.

JACQUES DE HORST, professeur de droit à l'université de Louvain, vit le jour à Bruxelles pendant la seconde moitié du xiv^e siècle et décéda vers 1446. Après avoir été appelé, dit-on, à une prébende du chapitre d'Anderlecht, il fut nommé doyen du chapitre de Sainte-Gudule, à Bruxelles, par suite de la mort, en 1416, de Gislebert de Monte. Jacques prit, en 1428, le grade de docteur ès lois à l'université de Louvain et fut appelé l'année suivante à y enseigner les décrétales. Il n'écrivit aucun ou-

vrage ; mais son cours obtint le plus grand succès et attira à cette université, créée, en 1426, par Jean IV, un grand nombre d'élèves.

Ch. Piot.

Molanus, *Res Lovanienses*, t. 1^{er}. — Valère André, *Fasti academici*. — Sanderus, *Chron. sacra Brabantiae*.

JACQUES DE LA PASSION (A PASSIONE DOMINI), dans le monde, JACQUES-ADRIEN WAERSEGGER, écrivain ascétique, fils de Jacques et de Jeanne Van Buyten, vit le jour à Louvain, le 4 novembre 1642, et mourut à Bruxelles, le 16 août 1717. Il entra dans l'ordre des Carmes chaussés à Bruxelles en 1661. Orateur d'un grand mérite, il eut beaucoup de succès dans la chaire de son église et ailleurs.

Ses ouvrages sont :

1. *Le Saint Sacrifice de la Messe, vraye rençon pour les âmes qui sont entrées dans les années de l'éternité et déteunes dans les flammes du purgatoire*. (Ouvrage en flamand, imprimé à Bruxelles, chez Jacques Vandevelde, 1674, in-16. — 2. *Manière dévote d'entendre la messe*. (En flamand, Bruxelles, 1676, in-16.) — 3. *Meditationes de Christo patienti, et matre compatiante, seu filius patiens et mater compatiens*. Utrecht, 1678. — 4. *Stralen van de Sonne van den H. vader en propheet Elias, dese loopende eenice verspreydt deur de koningryken van Spanien*. Liège, 1681. C'est un recueil de la vie de vingt-trois religieux Carmes, morts en odeur de sainteté entre les années 1600 à 1684, avec portraits. — 5. *Den Schat van Carmelns verborgen in dese eenwe, ontdekt in 't leven vande weerdige suster Elisabeth de Jesu, tertiariisse van de orden der Eerw. paters Lieve-Vrouw Broeders, overleden binnen Toledo*. Liège, 1687. (Traduction en flamand d'un texte espagnol). — 6. *La Vie du vertueux Père François de la Croix, religieux de l'ordre du Mont-Carmel*. In-4^o en flamand. S. d.

Ch. Piot.

Bibl. Carmelitana, t. 1^{er}. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. lit. des Pays-Bas*, t. V. — De Theux, *Biogr. de Liège*. — *Carmelia Bruxelensis*, man. n^o 46579 de la Bibliothèque royale à Bruxelles.

JACQUES D'ENGHIEN (JACOBUS DE ANGIA ou JACOBUS DE BRUXELLIS), écrivain ecclésiastique, né à Enghien ou à Mons en 1470, mort à Malines en 1553. Il fit ses études théologiques en partie à Cologne, où il eut pour maître un certain Laurent Hoffkircher, en partie à Paris, au couvent des Dominicains, sous la direction de Pierre Crockaert, en religion Pierre de Bruxelles, qui devint plus tard son collaborateur. C'est en 1514 qu'on le rencontre au couvent de la rue Saint-Jacques, à Paris. Il dut faire ensuite un court séjour à Bruxelles; puis il alla à Groningue, d'où il partit au déclin de ses ans, pour entrer à Malines, dans la maison de son ordre.

On a de lui :

Annotationes in summam D. Thomæ Aquinatis. Inleticæ Parisiorum; et une édition de la deuxième-seconde de la Somme de saint Thomas d'Aquin : *Secunda secundæ D. Thomæ*. Paris, typis Claudii Chevallon, 1515. Ce second ouvrage a été publié en collaboration avec Pierre de Bruxelles, qui l'a enrichi de plusieurs index.

Fred. Alvin.

Foppens, *Bibl. belgica*, t. 1^{er}, p. 499. — Paquot, *Mémoires*, t. VI, p. 204.

JACQUET (Pierre-Louis ou Pierre-Louis DE), chanoine de l'église de Liège, grand prévôt de Saint-Jean-l'Évangéliste, en cette ville, et de Saint-Etienne, à Mayence, archidiacre de Hainaut, naquit en 1690, ou plutôt en 1691, à Rochefort, petite ville de la province de Namur, mais faisant alors partie de la principauté de Liège. Jeune encore, il se rendit à Rome, où, sous la tutelle d'un de ses oncles qui y occupait un emploi, il fit de bonnes études. Cet oncle était parti du pays de Liège dans des circonstances particulières. Il était vicaire de Notre-Dame-de-Foy, en Condroz, près de Dinant. Un nonce du pape, qui passait par cet endroit, descendit de voiture pour l'entendre pendant qu'il célébrait la messe; l'officiant plut tellement au légat que celui-ci lui offrit de le prendre sous sa protection et à son service. L'offre fut

acceptée, et le vicaire s'étant rendu à Rome avec le nonce, y obtint un rapide avancement.

Le 17 juin 1737, Pierre-Louis Jacquet arriva à Liège pour s'y fixer; le prince Georges-Louis de Bergh le nomma son suffragant. C'est aussi en cette ville qu'il fut sacré évêque d'Hippone et pourvu de l'archidiaconé de Hainaut. Jacquet fut revêtu vers le même temps d'une autre dignité qui, tout en troublant son repos, fit éclater la fermeté de son caractère. George-Louis ayant eu un démêlé avec son official Ghequier, celui-ci donna sa démission le 9 avril 1742. Alors le prince-évêque nomma, pour le remplacer, son suffragant Jacquet, qui fut installé le jour même; mais l'ancien official se jugea offensé et protesta. Il s'ensuivit des contestations qui furent portées jusque devant le souverain pontife, à Rome, et devant la chambre impériale de Wetzlar.

Le prince-évêque mourut le 5 décembre 1743, et ne vit point la fin de ce débat. Le chapitre prit l'administration de l'évêché. Le suffragant, pourvu d'un mandement de maintenue par le pape et l'empereur, donna volontairement sa démission, et Ghequier fut rétabli dans les dignités d'official et de vicaire général, dont il prit possession le 9 décembre. Cette laborieuse contestation se trouve amplement décrite dans un ouvrage manuscrit intitulé : *Année liégeoise ou Journal historique contenant à chaque jour de l'année les époques du pays de Liège recueillies par Lambert-Maximilien-Gilles Lamet, prêtre, protonotaire, bénéficiaire dans la cathédrale*. Le pape Benoît XIV, qui avait connu à Rome les talents de Jacquet, le députa, le 15 août 1748, au congrès d'Aix-la-Chapelle pour y soutenir les intérêts du saint-siège. Le pape fut si satisfait de la conduite de son délégué, qu'il en fit l'éloge dans une congrégation de cardinaux. Jacquet obtint, le 15 avril 1749, la prévôté de Saint-Jean-l'Évangéliste, à Liège, qu'il posséda conjointement avec celle de Saint-Étienne, à Mayence. Ennemi du faste et des dépenses superflues, il distribua une part considérable

de ses richesses aux indigents, non seulement par testament, mais même pendant sa vie. Très charitable, il visitait les pauvres pour les soulager, surtout pendant leurs maladies. Avant de mourir, il fit construire et dota, en 1763, une école publique à Rochefort et fonda plusieurs bourses à l'université de Louvain en faveur de sa famille, et, à défaut de parents, pour d'autres étudiants de Rochefort, permettant d'en employer deux pour faire apprendre à des jeunes gens les arts et des métiers. Jacquet mourut à son château d'Embour, le 11 octobre 1763.

Baron de Blanckart.

Delvenne, *Biogr. du royaume des Pays-Bas ancienne et moderne*, t. 1^{er}, p. 561. — Becdelièvre, *Biogr. liégeoise*, t. II, p. 442. — Ernst, *Tableau hist. et chron. des suffragans ou co-évêques de Liège*, tome unique, p. 236.

JACQUET (*Eugène-Vincent-Stanislas*), orientaliste, né à Bruxelles le 10 mai 1811, mort à Paris le 7 juillet 1838. Sa première éducation se fit à Paris sous l'œil de ses parents et s'acheva par un cours complet d'humanités au collège Louis le Grand. L'esprit du jeune étudiant était ouvert, dès lors, à toutes les recherches de haute érudition; mais il céda à une vocation spéciale pour les études orientales qui prenaient un grand essor. Jacquet suivit avec un zèle opiniâtre les leçons de langues orientales données dans la grande ville, et il fit à ses risques et périls l'étude des langues qui n'étaient pas enseignées publiquement. Il fut bientôt muni de toutes armes pour les investigations fort diverses vers lesquelles le portait son ingénieuse curiosité. Il n'avait que dix-huit ans quand il fut reçu à la Société asiatique de Paris, et il fut peu après au nombre des collaborateurs les plus actifs du *Journal* de cette société. C'est dans ce recueil que s'est conservé le plus grand nombre de notices et mémoires qui ont fait sa réputation (*Journal asiatique*, 1830-1838, 2^e série, t. IV-XVI; 3^e série, t. I-VI). Ils se distinguent par l'originalité des opinions et par une rédaction nette et attrayante : c'est aussi le cachet des nombreuses lettres échangées par Jacquet avec d'illustres savants de l'épo-

que, Guillaume de Humboldt, Lassen, Prinsep, et d'après lesquelles on a pu reconstituer assez fidèlement sa biographie.

Quand l'enseignement supérieur de la Belgique fut réorganisé en 1835, plusieurs amis de Jacquet intervinrent afin qu'il fût appelé à une chaire de langues orientales qui aurait été créée à l'université de Gand; mais les négociations n'aboutirent point, en partie parce que le jeune savant posait des conditions qu'un gouvernement a toujours peine à garantir, telles que l'achat de livres, de manuscrits et de médailles, comme instruments de travaux neufs et tirés des sources. Jacquet poursuivit à Paris ses principales études, et il conçut l'idée d'un *corpus* d'inscriptions indiennes pour lequel il avait trouvé de vaillants collaborateurs jusqu'en Asie. Mais, sa santé étant depuis longtemps minée par l'intensité du travail et par de fréquentes veilles, il tomba dans une défaillance qui précéda de peu de jours sa fin. Il avait à peine atteint sa vingt-septième année, quand il mourut inopinément au milieu des médailles envoyées de l'Inde par le général Court. Ses parents firent vendre en 1841 ses livres, ainsi que ses nombreux manuscrits, rachetés en grande partie par Léopold Van Alstein; grâce à la complaisance de ce savant bibliophile, l'auteur de la présente notice les eut plus tard en communication.

Tourné vers l'Orient, Jacquet eut l'œil à tout ce qui était à l'horizon scientifique. Il avait d'abord recueilli des documents modernes elucidant des faits d'histoire politique et d'histoire littéraire. Mais il avait hâte de consulter les monuments originaux; il les aborda avec une profonde connaissance du sanscrit et d'autres langues indiennes; il en laissa pour gage une belle traduction de l'épisode de Viçvâmitra dans le Râmâyana (*Journal asiatique*, t. VII, 1839). Il alla fort avant dans l'étude du chinois qu'il avait faite aux leçons d'Abel Rémusat, et il défendit les vues de son maître sur la valeur et l'influence des particules dans la grammaire de cette

langue. L'épigraphie et la numismatique l'occupèrent incessamment: il avait entrepris en maître la description et le classement des médailles bactriennes et indo-scythes rapportées par le général Allard. Il ne déploya pas moins de sagacité dans l'étude des anciens systèmes d'écriture: il prit sa part du déchiffrement des inscriptions cunéiformes aryennes de Persépolis, et il définit jusqu'à cinq lettres de leur alphabet au moment où Lassen et Burnouf en faisaient l'interprétation (voir *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*. Bonn, 1839, t. II). Il entrevit ce que devait être l'histoire du bouddhisme indien tirée à nouveaux frais des livres de plusieurs nations; dans son examen du *Foe-Koue-Ki*, il pressentit ce qu'Eugène Burnouf allait faire pour inaugurer cette étude capitale important à la connaissance plus complète de l'antiquité asiatique; il avait lui-même jeté les yeux sur cette grande relation de Hiouen-Thsang et des pèlerins bouddhistes venus de la Chine dans l'Inde, mise au jour vingt ans plus tard par Stanislas Julien. Jacquet était en possession d'un sens critique très délié et, en présence de problèmes à peine soulevés, il en a plus d'une fois deviné la solution. Le baron d'Eckstein a pu dire à son sujet: « Ce n'est pas toujours par ce qu'un homme a fait qu'il est grand, mais surtout aussi parce qu'il a voulu faire. »

Félix Nève.

Lettres inédites de Jacquet. — *Biogr. univers.* t. LXVIII, 1841, Eyriès, p. 49-51. — F. Nève, *Mém. sur la vie et les travaux d'Eugène Jacquet de Bruxelles et sur ses travaux relatifs à l'hist. et aux langues de l'Orient*, suivi de quelques fragments inédits (*Mém. des savants étrangers*, Académie roy. de Belgique, coll. in-4°, t. XXVII, 1836). — *Biogr. générale*, t. XXVI, Paris, Didot, 1853, p. 270-272, art. de Léon de Rosny. — *Cat. des livres et manuscrits formant la bibliothèque de feu Léopold van Alstein* (vente dirigée par F. Haussner). Gand, 1863, 2 vol. in-8°, t. 1^{er}, n° 2814, et t. II, n° 3898.

JACQUIN (François-Xavier-Joseph), peintre de portraits, naquit à Bruxelles en 1756. A l'âge de douze ans, il entra à l'académie de Bruxelles, qui venait d'être réorganisée. Mais il traversa plutôt qu'il ne fréquenta cette école. Ses progrès furent tellement marquants, que

son père résolut de l'envoyer à l'académie d'Anvers, où il se lia avec Ommeganck, le célèbre paysagiste. L'amitié que les deux élèves contractèrent sur les bancs de l'école dura toute la vie. Ce fut Anthonissen, le maître d'Ommeganck, qui initia Jacquin au maniement des couleurs.

Un peintre louvaniste, Laurent Geedts, déployait alors un certain talent dans les reproductions de gibier mort. Ses peintures n'étaient que des toiles décoratives servant de dessus de portes et de trumeaux. Jacquin entra dans l'atelier de cet artiste et ne tarda pas à le surpasser dans l'exécution du gibier. En 1777, notre artiste épousa une jeune Louvaniste d'une remarquable beauté, Anne-Marie Simon, qui lui donna quatorze enfants; douze moururent en bas-âge.

Jacquin, fixé à Louvain, exécuta des tableaux de cabinet, des lièvres, des renards, des oiseaux et des attributs de chasse avec une finesse de dessin, une vérité de couleur et une légèreté de touche que peu d'artistes de cette époque ont égalées. Il aborda ensuite le portrait, genre pour lequel il se sentait des dispositions spéciales. Ayant appris que le peintre Verhaeghen n'avait point réussi le portrait de Simon Wouters, prélat de l'abbaye du Parc, Jacquin fit des démarches pour obtenir cette commande. Il réussit et exécuta ce portrait de manière à mériter les plus vifs éloges. Ce fut le commencement de sa renommée. Bientôt il fut le portraitiste à la mode. Tous les hauts dignitaires ecclésiastiques, tous les abbés et toutes les abbeses posèrent devant son chevalet. Il exécuta les portraits du cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines; du baron de Renesse, prélat de l'abbaye de Sainte-Gertrude, à Louvain, et de son successeur, le baron de Woelmont; de Melchior Nysmans, prélat du Parc; de Maurice Verboven, prélat d'Averbode; de Godefroid Hermans, prélat de Tongerlo; d'Ildéphonse Meugens, prélat de Vlierbeek; de Constance Verheyden, abbesse de Parc-des-Dames; de Christine de Locquenghien, abbesse de

Terbank; de Victoire Schlüter, abbesse de Valduc; de Gaspar Enoch, Vincent Herfs et Hubert Vounck, professeurs à l'université de Louvain, etc.

La réputation de Jacquin allait toujours croissant. C'était à qui obtiendrait un portrait de lui. Voulant suffire à toutes les commandes, il se mit à produire des portraits avec une fécondité qui tenait du prodige. On comprend que parmi ces toiles il s'en trouve qui ne sont point dignes de porter le nom de leur auteur et qui retranchent de sa gloire tout ce qu'elles ont ajouté au bien-être de sa famille.

A l'avènement de François II, au commencement de 1792, le magistrat de Louvain chargea Jacquin de l'exécution du portrait de ce souverain pour être placé à l'hôtel de ville. Comme il s'agissait d'un portrait historique, l'artiste y introduisit tous les éléments pittoresques d'ensemble et de détails qu'il lui était donné d'atteindre. Le portrait fut l'objet de l'admiration des artistes et du public. Il fut payé 404 florins 12 sous. Jacquin considérait ce portrait comme l'œuvre la plus remarquable sortie de son pinceau. Malheureusement, sous la république, l'artiste eut la douleur de voir détruire sa belle toile. Le 21 janvier 1795, la populace louvaniste brûla, au chant de la *Carmagnole*, le portrait de François II, avec les portraits de Marie-Thérèse et de Charles de Lorraine. En apprenant la destruction de son œuvre, Jacquin ressentit une indécible et douloureuse émotion.

L'invasion française enleva à l'artiste toutes ses commandes. S'apercevant qu'il ne pouvait plus vivre de son pinceau, il demanda au commerce le pain de chaque jour. Il fut d'abord marchand de draps, puis marchand de vins.

En 1798, il sauva de la déportation son ami le chanoine Wenceslas de Spittall, sous-prieur de l'abbaye de Sainte-Gertrude, en exécutant, à titre gracieux, le portrait de la femme du commissaire du pouvoir exécutif de l'époque.

Jacquin fonda, avec ses amis Pierre-Joseph Verhaeghen, Martin van Dorne, Pierre-Josse Geedts, Antoine Cleven-

bergh, François Berges et Pierre Goyers, l'académie de Louvain, dont les cours s'ouvrirent en octobre 1800. En 1804, il accepta comme élève Henri vander Haert, le portraitiste connu, mort directeur de l'académie des beaux-arts de Gand.

Sous l'empire, notre artiste exécuta les portraits de plusieurs hauts dignitaires. En 1808, il peignit les portraits de la famille du marquis de Croix, chambellan de l'empereur.

En 1810, il maria sa fille Hélène à Jean-Pierre Meynaerts, qui forma cette splendide collection de médailles dont la ville de Louvain regrette à juste titre la dispersion. L'artiste céda son commerce à son gendre, pour ne plus s'occuper que de peinture. Il était de nouveau surchargé de besogne. Ce fut alors une fureur dans la bourgeoisie louvaniste de se faire peindre par lui. C'était, d'ailleurs, un homme de bonne compagnie, et, de plus, un excellent chanteur.

L'artiste fut témoin de la chute de l'empire et de la fondation du royaume des Pays-Bas. La paix faisait refleurir les arts. Notre peintre travailla non seulement dans le Brabant et le Hainaut, mais aussi en Hollande, où sa manière facile et agréable était fort goûtée.

François Jacquin, qui laissa aussi plusieurs tableaux d'histoire, mourut à Louvain, le 1^{er} novembre 1826, âgé de 70 ans. Sa femme mourut le 6 novembre 1833.

On trouve des tableaux de Jacquin à l'hôtel de ville de Louvain, à la collégiale de Saint-Pierre, à l'Université, à l'église de Winghe-Saint-Georges, aux Abbayes du Parc, d'Averbode, de Tongerlo, etc. Les portraits de l'artiste sont très répandus dans les familles de Louvain.

Jacquin était un artiste d'un talent sérieux et sympathique. Ses portraits, toujours posés et ajustés avec goût, sont des images fidèles de la réalité. Son coloris est plein d'éclat et de fraîcheur. Il copiait de point en point les vêtements, les meubles et les détails d'architecture ; dans ses tableaux, il est

pour ainsi dire l'historien de son temps. Les hommes et les femmes de l'époque y vivent, y respirent. Jacquin mérite incontestablement une place parmi les meilleurs artistes de l'époque.

Ed. Van Even.

JAKEMIN (*Gabriel*), écrivain ecclésiastique, vivait dans la seconde moitié du xvi^e siècle. C'était, présume Paquot, un prêtre flamand, qui habitait Louvain; il fut pourvu à Cassel d'un canonicat de l'église Saint-Pierre, mais il ne se fixa en cette ville que quatre ans plus tard, en 1648. Il mourut apparemment vers la fin de 1652, car sa prébende reçut un nouveau titulaire le 31 janvier de l'année suivante. On a de lui, dit Paquot, un ouvrage ascétique et historique sur la Passion : *Triumphe van het heiligh Lyden Christi-Jesu, etc.*, divisé en trois parties. Bruges, Nicolas Breyghel, 1632, in-16, 421 pages.

Emile Van Arenbergh.

Paquot, *Matér. man.* (man. n° 17632 de la Bibliothèque roy. de Bruxelles).

JALHEAU (*Charles-François*), chanoine de Fosses et de Sainte-Croix, protonotaire apostolique, naquit à Liège, le 14 février 1730. Il appartenait à l'ancienne famille de Jalhea ou de Jalhay et portait le même blason que le peintre Pierre de Forre de Jalhea, élève de Lombard, sur lequel on trouve une notice fort intéressante dans l'ouvrage d'Abry : *les Hommes illustres de la nation liégeoise*.

Le chanoine Jalhea publia en 1791 (Liège, Bassompierre, 1 vol. in-fol.), une nouvelle édition du *Miroir des Nobles*, de Jacques de Hemricourt, et du *Traité des guerres d'Avans et de Waroux*, du même auteur. La dédicace au prince de Hœnsbroeck est de M. Reynier ; c'est une pièce ingénieuse et élégante. Cette édition fut faite sous le patronage de la famille d'Oultremont, avec laquelle Jalhea était intimement lié. Le comte d'Oultremont de Wégimont, qui s'occupait beaucoup de l'histoire du pays de Liège, lui fournit les fonds nécessaires pour la publication.

Jalhea s'est borné à rajeunir la tra-

duction de Salbray, sans se préoccuper le moins du monde du texte original de Hemricourt. Son but était d'ailleurs plutôt de former un dictionnaire généalogique des familles du pays de Liège, du comté de Namur et autres. C'est ainsi qu'il ne s'est pas contenté de poursuivre les généalogies au delà de 1398, qui est l'année où Jacques de Hemricourt a mis la dernière main au *Miroir des Nobles*, mais qu'il donne encore sur l'origine de plusieurs autres des renseignements qu'on chercherait en vain dans l'ancien généalogiste. En même temps, il changea les divisions primitives de l'ouvrage, ajoutant çà et là quelques notes, quelquefois curieuses et instructives; mais trop souvent dictées uniquement par le désir de plaire à certaines familles influentes en flattant leurs prétentions. (Voir l'article JACQUES DE HEMRICOURT).

Le chanoine Jalheau se proposait aussi de faire paraître un recueil d'épithaphes. Il avait amassé, à cet effet, une grande quantité d'inscriptions funéraires, recueillies dans toutes les églises du pays. Ce travail allait être livré à la publicité lorsque l'auteur fut forcé d'émigrer en Westphalie.

Chose intéressante à noter, il fut le premier maître de Grétry. En sa qualité de chanoine, il dirigeait une des maîtrises paroissiales. Sur les recommandations de sa belle-sœur, il admit Grétry au nombre des enfants de chœur auxquels il enseignait le plain-chant.

Notre chanoine était en relations avec l'élite intellectuelle de son temps. Des liens de parenté l'unissaient à *Neuray*, sur le mémoire duquel furent définitivement fixées les époques de la célébration de la fête de Pâques dans le monde chrétien; et à Villette, l'un des fondateurs de la Société d'Emulation. Ch. Jalheau mourut à Münster, le 1^{er} février 1795.

C'est à tort que Becdelièvre attribue au froid et à la misère le décès du chanoine; ce dernier était entouré à son lit de mort de la famille d'Oultremont et de plusieurs autres émigrés. Au reste, l'inventaire des effets et valeurs délaissés par lui, inventaire dressé par son

exécuteur testamentaire, établit qu'il possédait alors une centaine de louis.

La famille possède un très beau portrait de Jalheau, œuvre d'un auteur indéterminé.

Alf. Journez.

Becdelièvre, *Biogr. liégeoise*. — Papiers et documents inédits détenus par la famille.

JAMAR (*Henri*), artiste, maître de musique de l'église cathédrale de Liège, né dans cette ville au ^{xv}^e siècle, était doué d'une voix admirable. On accourait de partout pour l'entendre. Pendant près de quarante ans, il fit les délices non seulement du pays de Liège, mais de la Belgique entière. A la cathédrale, on avait élevé en son honneur un monument, où se lisait l'inscription suivante :

ANNO

1636

MEMORIAE

V. D. HENRICO JAMAR, DUM VIXIT AD SANCTUM MATERNUM CANONICI, ET 40 CIRITER ANNOS PHONASCI PRIMARI QUI OB ADMIRATE VOCIS RARIETATEM PRINCIPIBUS GRATUS ET BELGIO CLARUS. 19 D. OCTOBRI 1619. CÆLO RECEPTUS EST.

Ferd. Loise.

Becdelièvre, *Biogr. liégeoise*.

JAMME (*Lambert-Jean-Louis*), bourgeois de Liège de 1830 à 1838, né dans cette ville, le 15 octobre 1779, y mourut le 12 février 1848. Jusqu'en 1830, rien de plus paisible et de plus étranger à la politique que sa vie. Absorbé par des occupations industrielles, il consacrait à la peinture, pour laquelle il ressentait une véritable vocation intime et qu'il avait apprise sans maître, les rares loisirs que lui laissaient ses affaires. La révolution le trouva le pinceau à la main. Il ne fut pas l'un des auteurs du mouvement, ni dans la presse ni dans la rue; patriote sincère, mais homme d'ordre avant tout, il ne se mêla à l'agitation populaire que pour la régulariser en quelque sorte, et garantir, au milieu de la tourmente révolutionnaire, le respect des personnes et de la propriété. Dès lors, il se dévoua corps et âme à cette œuvre de civisme, de salut national même, et, du jour au

lendemain, il fut l'homme de la situation. Les journaux du temps contiennent de nombreux appels au peuple liégeois, contresignés par Jamme, Rogier et plusieurs autres, le suppliant de rester dans la légalité et de se garder de tout acte de violence. Le 27 août 1830, Louis Jamme prit le commandement d'une compagnie de la *garde bourgeoise*, instituée par la commission de sûreté publique. Pendant toute la durée de la crise, il vécut pour ainsi dire sur les places de Liège. Partout où il y avait des excès à prévenir, on pouvait être sûr de le rencontrer. Le 2 septembre, quand le peuple, qui voulait s'armer, pilla les magasins des armuriers et bivouaqua au théâtre, Jamme s'employa avec Rogier à contenir la multitude composée d'éléments divers, présidant à la distribution des fusils, utilisant la nuit à des mesures d'organisation et de discipline. La nouvelle troupe se donna le nom de *garde bourgeoise auxiliaire*, et reconnut pour chefs les deux citoyens qui l'avaient formée; dès le lendemain, le conseil de régence ratifia cette élection. Homme d'action et révolutionnaire ardent, Rogier partit aussitôt pour Bruxelles. Jamme, patriote tout aussi convaincu, travailla au triomphe de la cause nationale par une voie différente et non moins louable. Il songea à tirer parti de l'immense popularité qu'il avait si soudainement acquise, pour assurer le maintien du bon ordre, et si notre révolution fut une des moins troublées dont l'histoire fasse mention, c'est en partie à des citoyens du caractère de Louis Jamme qu'on le doit. Le 15 septembre, il fut nommé chef de la légion de l'Ouest de la *garde urbaine*, qui remplaça la garde bourgeoise. La garnison hollandaise s'était retirée dans les forts; ce fut à la garde urbaine à veiller à la sécurité publique et, plus d'une fois encore, le dévouement de Jamme, l'autorité et l'ascendant de sa personne préservèrent la ville de scènes de violence. Des canons avaient été remis dans la cour du Palais; le peuple voulut s'en saisir. Mais le commandant hollandais avait menacé de bombarder la ville, si l'on touchait à ces pièces. Jamme, au

péril de sa vie, sut résister aux exigences aveugles d'une foule ameutée, faire taire les impatiences des plus exaltés, les siennes peut-être, et sauver Liège d'un épouvantable désastre. Le surlendemain, les canons furent enlevés la nuit et sans bruit.

Aussi, ce fut aux acclamations de la ville entière que, le 2 novembre 1830, il fut élu bourgmestre. Dans la rue, il avait discipliné l'ardeur populaire; à l'hôtel de ville, la période de réorganisation venue, il fut à la hauteur de son nouveau rôle, et l'exercice du pouvoir, qui est le dissolvant des popularités trop soudaines, ne fit qu'affermir la sienne.

Il avait refusé l'honneur de faire partie du Congrès national; mais il siégea l'année suivante à la première chambre des représentants. Il y prit une part active aux discussions budgétaires et, à une époque vouée au protectionnisme, il soutint la théorie de la liberté du commerce; il combattit encore le projet de réduction des crédits accordés aux universités de l'Etat.

En juin 1832, il déclina la continuation de son mandat, résolu à se donner entièrement à l'exercice de ses fonctions municipales. Sous son impulsion, Liège vit créer ou développer la plupart de ses institutions libérales. L'instruction publique, l'enseignement populaire surtout, lui durent une nouvelle organisation et de précieux encouragements. Comme curateur et comme bourgmestre, il prit en mains à diverses reprises la cause de l'université. Les arts, qu'il cultivait lui-même avec amour, restèrent toujours l'objet de sa plus vive sollicitude, et l'académie de dessin le compta parmi ses plus zélés protecteurs. Aussi, une médaille d'or lui fut-elle offerte, le 25 août 1834, par un grand nombre d'*amis de l'instruction publique* comme expression de leur gratitude. Sur un autre terrain, il se montra le défenseur énergique des prérogatives communales vis-à-vis même du gouvernement, lors d'une affaire qui eut un certain retentissement et qu'avait provoquée la majorité du conseil de Liège en votant la publicité de ses séances. A une austère

probité, la moindre vertu du magistrat, Louis Jamme joignait le mérite d'un désintéressement qui était poussé chez lui jusqu'à l'oubli de ses affaires personnelles et jusqu'au sacrifice de ses préoccupations de chef de famille. Résultats de son dévouement exclusif à la chose publique, des revers de fortune le frappèrent en même temps que se déclarait un commencement de paralysie; il lui fallut se résoudre à résigner son mandat et quitter l'administration communale, le 19 juin 1838.

Les dix dernières années de sa vie se passèrent dans une retraite respectée. Il n'en sortait que pour soutenir de son vote, dans les luttes politiques, le parti libéral qu'il avait si souvent lui-même conduit à la victoire. Sa ville natale lui avait voté une pension civile; elle lui fit ériger, au lendemain de ses funérailles, un monument de reconnaissance dans le cimetière de Robermont. La Société d'Emulation mit son éloge au concours sous le patronage de l'administration communale, et sa mémoire est restée chère aux Liégeois comme la personification du type le plus pur et le plus sympathique du bourgeois.

Ses tableaux : des paysages et des fleurs, sont disséminés dans sa famille. Sa femme, qui cultivait les lettres, comme lui s'était adonné à la peinture, a laissé trois ouvrages :

1. *Le Christianisme réformateur du monde, suivi de pensées religieuses et morales*. Liège, Desoer, 1849. — 2. *De la nécessité du culte religieux, suivi de fragments sur l'éducation*. Idem, 1851. — 3. *Abrégé de l'Histoire sainte*. Idem, 1854.

Eug. Duchesne.

Alphonse Le Roy, *Liber memorialis de univ. de Liege*, introd. p. XLIII. — *Journal de Liège* du 16 février 1848, discours de M. Piercot, et *passim*. — *Les Journées de septembre 1830 ou Mémoire de Jean-Joseph Charlier, dit la Jambe de Bois*. — Victor Robert, *Rapport sur la XI^e question de concours de la Société libre d'Emulation*. — Edouard Barlet, *Manuscrit*, d'après la collection des journaux de l'époque, *Courrier de la Meuse, Courrier des Pays-Bas, Journal de la province de Liège*. — Renseignements de famille.

JAMOT (Frédéric), médecin, poète, naquit à Béthune et florissait en l'an 1567. Son érudition profonde et variée

lui attira l'estime des savants. Sweertius et Foppens exaltent son mérite : l'un proclame non seulement sa supériorité en médecine et en philosophie, mais en fait l'émule de Virgile; l'autre vante sa connaissance des langues grecque et latine et prétend que, dans le genre pindarique, ses poésies méritent presque la première place. Il semble qu'il faille rabattre de ces éloges et reconnaître simplement, avec Hofman Peerlkamp, que Jamot était assez heureusement doué pour devenir bon poète, s'il s'était mieux pénétré de la littérature latine où il puisait ses inspirations et s'il s'était abstenu de dépenser son talent en anagrammes, et autres savants enfantillages. « *Credo naturam Jamotio satis* » *favisce, ut bonus poeta fieri potuisset, si* » *Romanos accuratè legere et imitari et* » *ab anagrammatibus similibusque ineptiis abstinere voluisset.* » On croit qu'il mourut un peu avant l'an 1600.

Les œuvres de Frédéric Jamot se composent de :

1. *Poemata varia, græca ac latina, hymni, idyllia, odæ, funera, epigrammata et anagrammata*. Antverpiæ, apud Plantinum, 1593, in-4°. — 2. *Theocriti idyllium primum annotationibus Federici Jamotti illustratum. Ad nobilissimos adolescentes Gilbertum et Gaspardum Dallegrium Fratres*. Parisiis, apud Martinum Juvenem, sub insigni D. Christophori e regione gymnasi Cameracensis, 1552, in-4°. Rare. Sweertius mentionne une édition de 1574. — 3. *Ausonij Idyllion De vita humana*, traduit en vers grecs. — 4. *Paraphrasis poetica, græca ac latina, in VII psalmos penitentiales ad Michaelen d'Esneum, episc.* Tornac. — 5. *Elegia in mortem Petri Gallandi, Regii Lutetie professoris*. — 6. *Federici Jamoti parodia Pindarica ad Fr. Moichum*, 1598. Ouvrage cité comme imprimé à Douai, mais dont l'imprimeur n'est pas indiqué. — 7. *Triphiodorum Egyptium de Ilii captivitate*. Parisiis, 1578. En vers latins et accompagné de scolies. Comme ouvrage de médecine, Jamot a publié : — 8. *Galenî paraphrasis in Menodoti exhortationem ad artes, Græcè; et seorsim latinè, ex Erasmi in-*

terpretatione, à *Federico Jamotio medico recognitū et annotationibus illustratū* : apud Fed. Morellum, Lutetiae, 1583, in-4^o. — 9. « Il a », dit du Verdier, « traduit, restitué et émendé de plusieurs belles corrections et annotations, un traité de la Goutte, contenant, en quarante-cinq chapitres, les causes et origine d'icelle : le moyen de s'en pouvoir préserver, et la savoir guérir étant acquise, écrit en grec du commandement de Michel Paléologue, empereur de Constantinople, par Demetrio Pepagomène, son premier médecin, avec une préface du traducteur, imprimé à Paris, in-8^o, par Philippe Gantier de Roville, 1567 ». *Item*, *ibid.*, chez Galiot du Pré, l'an 1573. C'est d'après la version de Jamot que Jean Jamot composa la sienne, qui fut imprimée en latin à Saint-Omer, en 1619, in-8^o.

Emile Van Arenbergh.

Sweetius, *Ath. belg.*, 260. — Foppens, *Bibl. belg.*, I, 275. — Hoffman-Peerikamp, *Liber de rita, doctr. et fac. nederland. qui carm. lat. compos.* — *Gazet*, *Bibl. sacr. du Pays-Bas*, 121. — Rigoley de Juvigny, *Les Bibl. franç. de la Croix du Maine et de du Verdier*, I, 195; III, 568. — Maittaire, *Annales typogr.*, III, 615, 786. — Freytag, *Appar. littér.*, t. III, p. 564, 565. — Duthilleul, *Bibliogr. donais.*, 370, n^o 1533. — Eloy, *Diet. hist. de la méd.*, II, 594.

JANNEQUIN (Clément), JANEQUIN ou JENNEKIN, musicien très en renom au xvi^e siècle, vécut sous le règne de François I^{er}. Bien des points sont obscurs dans sa vie et son œuvre. D'abord est-il Belge? On ne sait si son nom de famille était *Jannequin* ou *Clément*. S'il était établi que Jannequin est un diminutif de *Jean*, on pourrait en conclure qu'il est Flamand d'origine. On s'est autorisé du silence de Guichardin sur cet artiste dans l'énumération des musiciens des Pays-Bas pour le ranger parmi les Français. Dans ce cas, Jannequin serait un nom de famille et Clément un prénom. Il eut, dit-on, Josquin pour maître. S'il a vécu sous François I^{er}, ce n'est pas à la cour, et il n'était point de la chapelle du roi. A en juger par l'impression de plusieurs de ses œuvres, il a été maître de musique dans quelque église de Lyon. Une épître de lui semble indiquer la fin du x^ve siècle

comme date de sa naissance. Cette pièce, adressée à la reine de France, figure en tête d'une composition intitulée *Octante-deux psaumes de David*, imprimée à Paris, par Adrien Le Roy et Robert Ballard, en 1559. A cette époque, Jannequin était vieux et pauvre, comme le prouvent les vers suivants :

Donc'en gré ce présent, très illustre prince, e,
Prends de ton Jannequin, qui en porre vieillesse
Vivant, rien ne lui plaist fors que de l'honorer
Par son art de musique, et ton loz décorer.

Élevé dans la religion catholique, embrassa-t-il plus tard le protestantisme? On l'ignore, mais ses premiers ouvrages furent des messes et des motets, et les autres des chansons françaises et des psaumes de Marot.

Ses compositions connues sont :

1. Plusieurs messes dans les recueils manuscrits des archives de la chapelle pontificale de Rome, sur des motifs de chansons françaises. — 2. *Sacrae cantiones seu motecta quatuor vocum. Parisiis, in rico Cytharæ prope sanctorum Cosme et Damiani templum, apud Petrum Attaignant msice calcographum*, 1533, in-4^o, obl. — 3. *Chansons de la guerre et de la chasse, chant des Oyseaux, la Louette* (sic), *le Rossignol*. Paris, par Pierre Attaignant et Hubert Jallet, 1537, petit in-4^o, obl. — 4. *Vingt-quatre chansons musicales à quatre parties, par Clément Jannequin*. Paris, par Pierre Attaignant, 1533, petit in-4^o. Il y a une autre édition de ces chansons publiée par Attaignant, sans date, sous le titre : *Chansons de maistre Clément Jannequin, nouvellement et correctement imprimées, etc.* On y trouve, de plus que dans les précédents recueils, la chanson *las Poivre Cœur*! — 5. *Di Clément Jennequin et d'altri eccellentissimi authori vinticinque canzoni francesi a quattro novamente raccolti e revisti per Antonio Gardano musico, libro primo*. Venezia, Ant. Gardano, 1538, in-8^o, obl. Un second livre contenant des chansons des mêmes auteurs a paru chez le même éditeur dans la même année. — 6. *Inventiones musicales de Jannequin*, 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e livre, où sont contenus *le Caynet des femmes* à 5 parties ; *la Guerre* ; *Bataille* ; *Jalousie* ; *Chant des*

oiseaux; *Chant de l'alouette; le Rossignol; Prise de Boulogne, etc.* Lyon, par Jacques Moderne, 1544, in-4^o. " Jamais ", dit M. Fétis, " productions ne furent " mieux nommées que celles qui sont " contenues dans ce recueil, car toutes " les pièces sont réellement pleines d'in- " vention et d'une originalité dont on " chercherait en vain quelque trace chez " les autres musiciens contemporains de " Jennequin. *Le Caquet des femmes, la " Bataille ou la Défuite des Suisses à la " journée de Marignan et le Chant des " oiseaux* sont particulièrement des mor- " ceaux qui indiquent chez leur auteur " un génie supérieur. " Ces trois pièces chantées en 1828, par un chœur de cent jeunes exécutants, à l'école de musique que dirigeait Chorou, ont produit un grand effet, malgré les difficultés dont elles sont remplies. Une seconde édition de ces morceaux a été publiée à Paris, sous ce titre : *Verger de musique contenant partie des plus excellents labours de maître C. Jannequin à 4 et 5 parties, nouvellement imprimé, en 5 volumes revus et corrigés par lui-même.* Paris, 1559, de l'imprimerie d'Adrien Le Roy et Robert Ballard, imprimeurs du roy, rue Saint-Jean de Beauvais, à l'enseigne " Sainte-Geneviève ", in-4^o. On trouve dans ce recueil le *Chant des oiseaux*, à 4 parties; le *Chant du rossignol* (id.); le *Chant de l'alouette* (id.); la *Prise de Boulogne* (id.); la *Réduction de Boulogne* (id.); la *Bataille* (id.); avec la 5^e partie ajoutée par Verdelot, sans y rien changer; le *Siege de Metz*, à 5 voix; la *Bataille* (id.); le *Caquet des femmes* (id.); la *Jalousie* (id.); la *Chasse aux cerfs*, à 7 voix, et la *Guerre de Renty*, à 4 voix. Ant. Schmid, dans son ouvrage sur Octavien Petrucci de Foscombe (p. 224), dit que Tilman Susato, d'Anvers, a reproduit, en 1545, les six chansons de l'édition sans date d'Attaignant. C'est une erreur, comme le remarque M. Fétis, car la chanson *las Poire Cœur!* ne s'y trouve pas. — 7. *Proverbes de Salomon, mis en cantiques et ryme françoise, selon la vérité hébraïque, nouvellement composés en musique, à 4 parties, par M. Clément Janne-*

quin; imprimés en 4 volumes. A Paris, de l'imprimerie d'Adrien Le Roy et Robert Ballard, 1558, in-8^o, oblong. — 8. *Octante deux psaumes de David, en rythme (sic) françois, par Clément Marot et autres, avec plusieurs cantiques nouvellement composés en musique, par Clément Jannequin.* A Paris, de l'imprimerie d'Adrien Le Roy et Robert Ballard, 1559, in-4^o, obl., 4 vol. On trouve des chansons de Jannequin dans les recueils dont voici les titres : a. *Selectissimæ necnon familiarissimæ cantiones ultra centum, vario idiomate 4 vocum, etc.* Augustæ Vindelicorum, Melchior Kriesstein excudebat, 1540, in-4^o. — b. *Trium vocum cantiones centum.* Norimbergæ, apud P. Patrecum, 1541, in-4^o. — c. *Le XI^e livre contenant XXVIII chansons nouvelles, à 4 parties.* Imprimé par P. Attaignant et Hubert Jallet, à Paris, 1542, petit in-4^o. — d. *Le XII^e livre contenant XXX chansons nouvelles, ibid., 1543.* — e. *Le XIII^e livre contenant XIX chansons nouvelles à 4 parties, ibid., 1543.* — f. *Le XIV^e livre contenant XXIX chansons nouvelles à 4 parties, ibid., 1543.* — g. *Le XV^e livre contenant XXX chansons nouvelles, à 4 parties, ibid., 1544.* — h. *Le XVI^e livre contenant XXXIX chansons annuelles (sic) à 4 parties, ibid., 1545.* — i. *Le XVII^e livre contenant XIX chansons laigères (sic), très musiquables (sic), nouvelles parties, ibid., 1545.* — j. *Septième livre de chansons nouvelles composées en musique à 4 parties, par bons et excellents musiciens.* A Paris, chez Adrien Le Roy et Robert Ballard, 1557. — k. *Le huitième livre, etc., ibid., 1558.* — l. *Le deuxième livre du Recueil des Recueils composés à 4 parties, de plusieurs auteurs, ibid., 1564, in-4^o.* Jacques Paix a donné quelques morceaux de Jannequin, arrangés pour orgue dans son *Orgel Tabulatur.* Laningen, 1583, in-fol.

Ferd. Loise.

Fétis, *Biogr. des musiciens.*

JANS (Jean), ou JANSENS, haut licier, natif d'Audenarde, florissait dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Suivant la *Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale*, il était

de Bruges. En 1650, il s'expatria à Paris et s'y associa, suivant conjecture, avec les frères Canaye, successeurs de Gilles Gobelin, pour la fabrication des tapisseries. Son habileté lui mérita bientôt le brevet de tapissier du roi; la lettre de provision est datée du 20 septembre 1654.

En 1662, Louis XIV fonda la manufacture royale des meubles de la couronne, célèbre plus tard sous le nom de manufacture des Gobelins. Cet établissement, où de nombreux privilèges attirèrent de Flandre une élite d'ouvriers tapissiers, éclipsa rapidement la gloire déjà décadente de nos ateliers de haute et basse lice. Jean Jans fut placé à la tête du personnel, sous la haute direction de Lebrun, peintre du roi. Il était à la fois maître ouvrier et entrepreneur des tapisseries : il les livrait, suivant tarif réglé, à l'administration, qui lui fournissait les cartons et les matières premières. Pour la haute lice, le prix variait de 360 à 450 livres par aune, et, pour la basse lice, descendait presque à la moitié : ces sommes, observe M. Lacordaire, équivalant aujourd'hui à une valeur à peu près sextuple, 450 livres par aune représenteraient 1,925 francs par mètre carré.

Quatre entrepreneurs furent successivement adjoints à Jans : ce furent Jean Lefèvre, ancien directeur de la fabrique de tapis du Louvre (1663-1700) et Girard Laurent (1663-1670), qui furent préposés avec le tapissier flamand à la haute lice; Jean Delacroix (1663-1714) et Mosin (1663-1693), furent chargés de la basse lisse. Les ateliers comptaient 250 ouvriers, dont 67 sous les ordres de Jans.

L'artiste audenardais occupa sa charge jusqu'en 1691; son fils, qui portait le même prénom, lui succéda et dirigea les travaux de haute lice jusqu'en 1731.

Dans un poème descriptif sur la ville de Paris par l'abbé de Marolles, nous trouvons le maître tapissier flamand célébré parmi « ceux qui font florir les » beaux-arts dans l'hostel des manufactures royales, aux Gobelins, sous la » direction de M. Lebrun, premier » peintre du roi, selon les mémoires

« qu'en a baillez M. Rousselet, le » 7^e jour de mai 1677. »

Le Fèvre tapissier excelle en haute lisse; Jean Jans excelle aussi dans un pareil employ, Suivant les grands dessins qu'on a faits pour le roy, Tout le monde admirant un si grand artifice.

Les tentures auxquelles Jean Jans travailla comptent parmi les chefs-d'œuvre des Gobelins. Ce sont :

1. *L'Histoire de Louis XIV*, d'après les dessins de Lebrun et Van der Meulen. — 2. *L'Histoire d'Alexandre*, d'après les dessins de Lebrun. — 3. *L'Histoire de Moïse*, d'après les dessins du Poussin et de Lebrun. — 4. Deux tentures rehaussées d'or, d'après des copies de tableaux de Raphaël faites par ses élèves. De la première, Jans exécuta les pièces suivantes, ainsi décrites dans les comptes : *la Bataille de Constantin contre Maxence, l'aile droite et l'aile gauche de la bataille*; — *Attila, qui va saccager Rome et que le pape saint Léon, allant au devant de luy, arresta par le signe de la croix*; — *le Parnasse représentant Apollon, avec les neuf Muses et tous les poètes de l'antiquité*; — *l'Incendie du bourg de Rome, que le pape Léon III apaise par le signe de la croix*; — *le Miracle de la messe : le célébrant, doutant de la vérité, dans le temps de la consécration, l'on vit, dans le moment, sur l'hostie, une croix de sang, lequel se répandit sur l'autel; ce miracle arriva en présence du pape Jules II*. Lefèvre fit les trois autres pièces : *la Vision de Constantin*; — *Alexandre, dans l'école d'Athènes, écoutant les sçavans*; — *Héliodore châtié en pillant le temple de Jérusalem*. — 5. Une tenture, représentant les *Quatre Saisons*; elle fut entièrement exécutée par Jans, d'après les tableaux de Mignard à la galerie de Saint-Cloud. En outre deux tentures représentant *Le Parnasse*, d'après Raphaël, exécuté par Jans en haute lice, et *l'Ecole d'Athènes*, fragment pour entre-fenêtre, haute lice du même artiste, sont exposés à la manufacture des Gobelins.

Emile Van Arenbergh.

A.-L. Lacordaire, Notice hist. sur les manufact. impér. de tapisseries des Gobelins. — J. de Saint-Genois, Les Dern. Tapiss. des fabrig. d'Audenarde, dans le Bull. et ann. de l'Acad. d'archéol. de Belg. (1846), III, 128. — E. Müntz, la Tapisserie. — A. Wauters, les Tapisseries bruxelloises, 388.

JANSENIUS (*Corneille*), premier évêque de Gand, né à Hulst (Flandre zélandaise) en 1510, mourut âgé de soixante-six ans, en 1576. Il fit ses premières études à Gand, sous la direction de Gilles Houchar, puis se rendit à Louvain, au collège du Château (*pædagogium Castri*), pour y aborder la philosophie. Il en sortit au bout de deux ans, second au concours de la Faculté des arts (1529), et solidement préparé aux cours de théologie par une application assidue aux trois langues hébraïque, grecque et latine, dont il jugeait la connaissance également nécessaire à quiconque se proposait d'interpréter les textes sacrés. Au grand collège de théologie, qu'il fréquenta ensuite, nous le voyons s'absorber tout entier dans la science de l'Ecriture sainte : une véritable vocation. Ses qualités furent bientôt appréciées : elles lui valurent une chaire d'herméneutique sacrée à l'abbaye de Tongerlo, de l'ordre de Prémontré. Deux années s'écoulèrent ainsi : c'est pendant cette période qu'il composa son principal ouvrage, *la Concorde des Évangélistes*, ainsi que le *Commentaire* qui en constitue le complément. Ce travail servit de base à ses leçons, où il avait pour auditeurs les chanoines réguliers de l'abbaye. En 1550, il fut pourvu de la cure de Saint-Martin de Courtrai, qu'il occupa jusqu'en 1562. De là il revint à Louvain, avec les titres de président du collège de théologie et de doyen de Saint-Jacques. N'oublions pas que Philippe II le délégua au concile de Trente avec Baius et Hessels (voir l'article DE BAY). En 1568, il fut promu évêque de Gand : le pape Paul IV s'empressa de ratifier le choix du roi d'Espagne. Corneille remplit dignement sa mission et laissa après lui une haute réputation de piété aussi bien que de savoir.

Jansenius a publié (Foppens) : 1. *Concordia evangelica et ejusdem Concordiaratio IV Evangelistarum*. Louvain, B. Gravius, 1549 (souvent réimprimé depuis). — 2. *Commentarii in Concordiam, ac totam Historiam evangelicam*. (Anvers, Lyon, Cologne et ailleurs.) Le

premier de ces deux travaux est regardé par Ellies Dupin comme le plus parfait en son genre que l'on possédât de son temps; le même auteur tient également en haute estime le *Commentaire*, très explicite et résumant les opinions des plus habiles glossateurs, tant anciens que modernes. Quoique Jansenius, ajoute Dupin, « fasse profession d'expliquer le « sens littéral de l'Ecriture sainte, il ne « laisse pas d'expliquer les sens moraux « et mystiques en faveur des prédicateurs. Il y traite aussi des questions « de controverse et de théologie. Enfin, « l'on peut dire que c'est un des meilleurs « leurs commentaires que nous ayons « sur l'histoire évangélique, et celui « qui contient le plus de choses utiles. » Baronius (*Ann. eccl.*, t. Ier, et *App. ad Annales*, n° 106) avait été tout aussi prodigue d'éloges envers le savant interprète, qualifié par lui de *vigilantissime* et placé au premier rang. — 3. *Paraphrasis et Annotationes in omnes Psalmos Davidicos, item in ea veteris Testamenti Cantica, quæ per ferias singulas totius anni usus ecclesiasticus observat*. Louvain, P. Zangrius, in-4°; souvent réimprimé. Laissons parler Dupin : « Il « (Jansenius) a fait une paraphrase des « psaumes avec des notes très amples et « des arguments très exacts. Il expose « dans la *paraphrase* le sens du texte, et « rend raison dans les *notes* du sens qu'il « a suivi. Il a souvent recours au texte « hébreu, et le suit presque partout, « comme le seul authentique et véritable. Il se sert aussi de la version « grecque pour éclaircir quelques endroits; il fixe la leçon du texte latin, « rapporte les différentes explications « des auteurs, et prouve que celle qu'il « préfère est la plus naturelle; il s'attache uniquement au sens littéral, historique et prophétique des psaumes, « et fait voir qu'un même passage peut « avoir l'un et l'autre. » — 4. *Commentarii in proverbios Salomonis et Ecclesiasticum. Annotationes in librum Sapientiæ Salomonis*. Anvers, 1589, in-4°. — 5. *Brève confession de foi*, écrite en flamand, traduite en français par le professeur de philosophie Nicolas de Leuze, dit

de *Fraxinis*, et publiée à Louvain, chez Jean Bogard, 1567, in-8°. — 6. *Synodus diœcesana*. Gand, 1570 (compte rendu des actes d'une assemblée tenue en cette ville l'année précédente). — 7. *Pastorale ecclesiæ sive diœcesis Gandavensis, rituali Romano accommodatum* (rédigé par ordre de Jansenius; revu dans la suite et augmenté par Antoine Triest, VII^e évêque de Gand (1640)).

Corneille Jansenius fut inhumé dans la crypte de Saint-Bavon. Lors des funérailles, Pierre Simonis, archiprêtre de cette église et plus tard évêque d'Ypres, prononça l'oraison funèbre du vénéré prélat.

Alphouse Le Roy.

Foppens. — Dupin, *Nouv. biblioth. des auteurs ecclésiast.* — Feller, *Biogr. universelle*, etc.

JANSENIUS (*Cornelius*), VII^e évêque d'Ypres, fut, après Baïus (voir l'art. DE BAY), le promoteur d'une doctrine théologique sur la grâce divine et la liberté humaine, qui troubla profondément le monde catholique durant tout le cours d'un siècle, et dont l'influence indirecte se fit sentir plus longtemps encore en dehors du domaine des controverses ecclésiastiques. Bien plus : ses derniers partisans, sous le nom de *disciples de saint Augustin*, ont formé une secte qui a résisté aux condamnations fulminées à différentes reprises par le saint-siège : elle se maintient plus ou moins vivace en Hollande, soumise à un archevêque siégeant à Utrecht. On a vu ce prélat janséniste sacrer des évêques et ordonner des prêtres en Allemagne, quand, il y a peu d'années, les *vieux catholiques* de ce pays se sont séparés de l'Eglise romaine (1).

Corneille Jansen naquit, le 28 octobre 1585, au petit village d'Aquoi, près Leerdam (Hollande méridionale), et mourut de la peste à Ypres, le 6 mai 1638. *Jansen* n'était pas son nom de famille : son père, honnête artisan, s'appelait Jean Otiie; sa mère, Lyntje Gysberts. Ainsi qu'il arrivait souvent dans les campagnes des Pays-Bas, Cor-

neille fut et resta connu sous une désignation patronymique : c'était *le fils de Jean*, Janszoon ou Jansen. Plus tard, suivant l'usage des lettrés de ce temps, Jansen fit place à Jansenius.

Plusieurs auteurs ont prétendu, entre autres le P. Moïse Du Bourg, que Jean Otiie était calviniste. Cette assertion paraît peu fondée; elle semble avoir été suggérée par les analogies qu'on remarque entre les idées de Calvin et celles de Jansenius; celui-ci aurait « retenu » toute sa vie quelques impressions de « l'erreur de ces hérétiques, avec qui il » avait été élevé en son enfance (2) ». Quoiqu'il en soit, Corneille, quand il fut en âge, se déclara catholique et reçut une éducation catholique. Une fois pour toutes, on doit se méfier des anecdotes et des imputations mesquines de toute nature qui fourmillent dans les écrits de ses adversaires.

A Leerdam, Jansen s'initia aux premiers éléments de la grammaire; il fit ensuite ses humanités à Utrecht. A dix-sept ans, il partit pour Louvain, où il passa un *biennium* au collège du Faucon, suivant les cours de philosophie de l'université. Au concours de 1604 entre les élèves de la faculté des arts, il fut proclamé *primus*; cent seize étudiants, appartenant à quatre *pédagogies*, avaient pris part à la lutte. Ce succès lui valut l'admission au collège du pape Adrien VI; il y commença immédiatement ses études théologiques sous la direction du principal, Jacques Janson ou Jansוניus, d'Amsterdam, qui le prit en affection. Janson, « très engoué des opinions » de Baïus », dit Pluquet, en imbut son disciple chéri, quoiqu'elles eussent déjà été censurées à Rome, et que Baïus lui-même eût fait sa soumission. On dit que Duvergier de Hauranne, plus tard l'*alter ego* de Jansenius, devint son ami dès cette époque et, s'éloignant des Jésuites dont il avait d'abord suivi l'enseignement, se plaça également sous la discipline de Janson. Sainte-Beuve tient que ce dernier point n'est rien moins

(1) Alph. Vandenpeereboom, *Cornelius Jansenius*. Bruges, 1882, in-8°, p. 5.

(2) Du Bourg. *L'Histoire du jansénisme*. Bor-

deaux, 1658, in-12, p. 6. — Pluquet dit au contraire que la famille Otiie était fort attachée à la vieille foi.

que prouvé; cependant, il admet comme probable que les deux jeunes théologiens se virent à Louvain, et qu'à Paris, où ils ne tardèrent pas à se retrouver, ils n'eurent qu'à se reconnaître. Nous sommes enclin à croire, avec Pluquet, que leur intimité date de leur séjour en Belgique, et que ce fut le départ de Duvergier pour la France qui décida Corneille à se rendre lui aussi dans ce pays. Il s'y résolut d'autant plus aisément qu'on lui avait conseillé de changer d'air, sa santé étant compromise par suite d'excès de travail, et le séjour de Paris devant lui offrir de précieuses ressources pour ses études. Bref, Oreste ne voulut pas vivre éloigné de Pylade. Mais Jansen était pauvre : *primum vivere, deinde philosophari*. Duvergier parvint à procurer à son ami une modeste place de précepteur chez un conseiller de la cour des aides; alors ils purent se livrer à leurs penchants studieux sans souci du lendemain; Jansen trouva des loisirs, non pas seulement pour se fortifier en théologie, mais pour étendre et approfondir sa connaissance des langues anciennes. Cette période ne fut pas longue : Duvergier dut aller rejoindre sa famille, qui habitait Bayonne; l'autre abandonna tout pour l'y suivre. Un collège venait d'être fondé en cette ville; il en obtint la *principauté* (1611).

Le pain quotidien lui étant ainsi assuré, il reprit avec une ardeur passionnée ses recherches et ses méditations. La famille Duvergier possédait à proximité de la ville, en vue de la mer, une maison de campagne admirablement située. Les deux inséparables y furent installés. Plusieurs années s'écoulèrent paisibles dans cette délicieuse retraite de Champré ou Campiprat, favorable aux pieux recueils. Ils s'appliquèrent particulièrement aux doctrines de l'évêque d'Hippone, et ce fut là que, sur les sollicitations de Duvergier, Jansenius, tout préoccupé des questions de la grâce et de la prédestination, « posa les fondements du système qu'il développa dans son trop fameux *Augustinus* » (Pluquet). Selon Du Bourg, nos deux ecclésiastiques auraient quitté Bayonne

pour s'attacher comme auxiliaires à l'évêque d'Aire-sur-Adour, Le Bou-teiller, qui faisait la visite de son diocèse. Ce prélat mort, ils auraient gagné Lourdes, dans le diocèse de Tarbes. Les préparatifs de l'exécution de leurs projets dateraient de ce dernier séjour; c'est là qu'ils se seraient partagé le nom et le surnom de saint Augustin, pour en baptiser leurs livres, Duvergier s'appelant *Aurelius*; Jansen, *Augustinus*.

Leur noviciat volontaire prit fin avant 1617. Ils se séparèrent, se promettant de ne pas se perdre de vue et d'échanger une correspondance active. Le P. Pinthereau a publié en effet, sous le pseudonyme de Préville, un certain nombre de lettres de Jansenius à son confident (*La Naissance du jansénisme découverte*, 1654, in-4°), puis des lettres de Duvergier (*Le Progrès du jansénisme découvert*, 1655, in-4°). Ecrites dans une sorte d'argot ou de chiffre convenu (1), ni les unes ni les autres ne sont facilement intelligibles. Elles n'en ont que plus sûrement prêté le flanc à des suppositions peu bienveillantes; dans tous les cas, Duvergier y révèle de hautes ambitions, tandis que Corneille est tout entier à ses théories.

Reprenons. Duvergier, en quittant son ami, s'était retiré chez l'évêque de Poitiers, M. de la Roche-Posai. Celui-ci, préparant un ouvrage de théologie, eut recours aux lumières de notre Landais pour approfondir la *Somme* de saint Thomas, et fut si satisfait de son commentateur, qu'il le fit investir de l'abbaye de Saint-Cyran, dont Duvergier porta dorénavant le nom. Le nouvel abbé ne tarda pas à se rendre à Paris, où les religieuses de Port-Royal le prirent pour directeur spirituel; il n'eut pas de peine à les convertir à ses idées.

Jansen, rentré à Louvain, s'abrita sous l'aile de l'*Alma Mater*. Le bonnet de docteur en théologie lui fut conféré le 24 octobre 1617, à la suite d'un exa-

(1) Du moins celles qui sont postérieures au 4 novembre 1621. — Cette correspondance avait été saisie par Laubardemont chez Duvergier (Saint-Cyran) en 1638.

men brillant, subi conformément à un règlement très sévère édicté par les archiducs, et qui reçut dans cette circonstance sa première application. Au cours de la même année, il inaugura, comme directeur, le collège de Sainte-Pulchérie, fondé en 1616; la carrière des honneurs lui était désormais ouverte. Dès 1618, le titre de professeur ordinaire dans la faculté de théologie lui est dévolu; il est pourvu presque en même temps d'un canonicat à Saint-Pierre de Louvain et d'une prébende à Saint-Pierre de Lille. En 1630, déjà célèbre par ses ouvrages, dont le premier avait paru trois ans auparavant (1), il est nommé professeur royal d'Écriture Sainte; en 1635, il revêt l'hermine rectorale et est investi encore d'autres emplois ou bénéfices; en 1636, enfin, il est appelé au siège épiscopal d'Ypres, qu'il occupera deux ans à peine. Il meurt prématurément; mais il a vécu assez pour remuer le monde chrétien. L'*Augustinus* est achevé; la guerre va s'allumer autour de la tombe de son auteur.

Les années actives de Jansenius sont marquées de quelques épisodes. Mentionnons d'abord le voyage de Saint-Cyran à Louvain, en 1621. On lit dans une lettre de son correspondant, du 5 mars de cette année (2) : « Je n'ose dire à personne ce que je pense (selon les principes de saint Augustin) d'une grande partie des opinions de ce temps, et particulièrement de celles de la Grâce et Prédestination, de peur qu'on ne me fasse le tour à Rome qu'on a fait à d'autres (3), devant que toute chose soit mûre et à son temps. Et s'il ne m'est pas permis d'en parler jamais, j'aurai un grandissime contentement (du moins) d'être sorti de cet étrange labyrinthe d'opinions que la présomption de ces crieurs (4) introduit aux écoles... Mais Dieu peut changer les affaires quand il le jugera à propos... Je vous en dirai plus si

« Dieu nous fait la faveur de nous voir un jour. » L'entrevue eut lieu entre mars et novembre, et il n'est pas improbable que Jansenius ait reconduit son visiteur jusqu'en France; ainsi s'expliqueraient les conférences qui furent tenues à la chartreuse de Bourg-Fontaine, « entre six ou sept personnes ayant pour but d'aviser à une certaine réforme religieuse (5) ». Un projet fut mis certainement sur le tapis; dans ses lettres suivantes (chiffrées), Jansenius revient sans cesse sur la *grande affaire*. En même temps, Saint-Cyran s'insinuait dans les bonnes grâces du cardinal de Bérulle, fondateur de la congrégation de l'Oratoire : « Rien n'importe à une idée naissante comme d'avoir un corps pour soi, » dit Sainte-Beuve.

Nous apprenons par la correspondance de Jansenius avec Saint-Cyran que celui-ci avait confié à son ami la direction des études de deux siens neveux, Barcos et Arguibel. Une des lettres du docteur de Louvain contient à ce propos une phrase mal tournée, que ses adversaires exploitèrent plus tard contre lui. Il y est dit que Saint-Cyran n'a pas à s'inquiéter de la dépense pour Barcos : *il y est fait face au moyen de l'argent du collège*. On a vu ici l'aveu d'un détournement de fonds, d'un véritable vol, tandis qu'il ne s'agissait évidemment que d'avances qui devaient être remboursées. Rien n'autorise à croire que Jansenius fût un dépositaire infidèle; on constate seulement une fois de plus que les polémistes de ce temps ne reculaient devant aucune extrémité pour assouvir leurs haines vigoureuses.

Tout absorbé qu'il fût par sa préoccupation dominante et par le soin de ses cours, Jansenius ne resta pourtant pas étranger aux circonstances extérieures. Les Jésuites ayant ouvert à Louvain — autel contre autel — un collège où ils enseignaient non seulement les humanités, mais aussi la philosophie, l'uni-

(1) C'est alors, en 1627, qu'il latinisa son nom.

(2) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. 1^{er}, p. 306 et suiv.

(3) Balus.

(4) Il vise les Jésuites et les Jacobins.

(5) Sainte-Beuve. — Du Bourg est d'avis que ce

conciliabule n'eut lieu que plus tard, lors du premier voyage de Jansenius en Espagne. Nous penchons pour la supposition de Sainte-Beuve, à raison du changement de ton qui se remarque tout d'un coup dans les lettres de Jansenius, à partir de novembre 1621.

versité se jugea lésée dans ses privilèges et chargée par deux fois Corneille d'aller plaider sa cause en Espagne (1624 et 1626) : l'accès des grades académiques devait être exclusivement réservé, selon elle, aux philosophes et aux théologiens formés dans les collèges universitaires (voir l'art. FROIDMONT). Le but fut atteint et l'habileté du négociateur hautement appréciée. Par contre, s'il faut s'en rapporter à Duehesne, le délégué aurait profité de l'occasion pour faire auprès des docteurs de Salamanque de la propagande en faveur de ses idées augustinienes ; l'inquisition en aurait eu vent, si bien qu'il se serait vu forcé de prendre la fuite. Cette assertion nous paraît hasardée. Si Jansenius s'était rendu suspect en Espagne, on l'aurait bientôt su en Belgique, et il est douteux qu'alors il eût obtenu *sans opposition*, dans l'université, les hautes fonctions de confiance dont il fut successivement honoré.

Dans des conjonctures spéciales, cependant, il fut sur le point de se brouiller avec le gouvernement de Madrid. Ayant suivi avec la plus grande attention les débats du fameux synode de Dordrecht (1618-1619), où les calvinistes rigoristes avaient condamné les doctrines plus ou moins semi-pélagiennes d'Arminius, il s'était prononcé dans le sens du symbole adopté par l'assemblée, le considérant comme *presque catholique*. Cette impression lui resta dans l'esprit et influa, il est permis de le croire, sur la réponse qu'il fit, en 1633, à des seigneurs flamands qui, menacés d'une invasion hollandaise et attendant peu de secours de l'Espagne, lui avaient demandé conseil. « Son avis fut qu'en conscience on aurait pu secouer le joug espagnol, traiter directement avec la Hollande, et se can- tonner à la manière des Suisses (1). » Il proposa, en outre, « d'unir les catholiques flamands avec les Hollandais protestants, et de composer un corps mi-parti des deux créances ». Sainte-Beuve rapporte comme un *ou dit* que le

manuscrit de cette consultation aurait été trouvé chez le duc d'Aerschot, compromis dans cette affaire. Quoi qu'il en soit, Jansenius, patriote néerlandais plutôt qu'inféodé à l'Espagne, semble ici avoir percé le voile de l'avenir et entrevu, sinon une transaction possible entre calvinistes et catholiques, du moins un *modus vivendi* auquel tout le monde se rallierait au nom de la patrie indépendante. Ce fut un feu de paille : notre politique imprima soudain une nouvelle direction à ses idées ; lorsque la guerre fut devenue imminente entre Louis XIII et Philippe IV, il se rattacha ouvertement à son roi et, dans son *Mars Gallicus*, reprocha en termes énergiques au cardinal de Richelieu de rechercher des alliances en Allemagne parmi les luthériens. Diatribe violente, où sont pris à partie les rois très chrétiens, qui ne sont chrétiens que de nom. Le *Mars Gallicus* n'en fut pas moins traduit en français (1634) ; le retentissement en fut considérable, et Philippe IV se trouva si enchanté, qu'il éleva son auxiliaire, en 1636, à la dignité d'évêque d'Ypres (2).

Pour être complet, rappelons qu'en 1630 Jansenius avait été engagé dans une polémique d'un tout autre genre contre le fameux Gisbert Voët (*Voëtius*), l'ennemi implaçable de Descartes, le même qu'on a qualifié à bon droit de *Père Garasse du protestantisme*. Voët, alors ministre à Bois-le-Duc, s'était mis en tête, avec deux de ses confrères, de lancer un défi aux docteurs catholiques, c'est-à-dire de les convier à une disputation publique. Jansenius et Guillaume *ab Angelis* (van Engelen) relevèrent le gant ; pour édifier les habitants de Bois-le-Duc, le premier fit imprimer (à Louvain) un livre qu'il intitula *Alexipharmacum*. Voët se défendit en annotant le travail de son adversaire, qui riposta par des *Spongia notarum*, réfutation victorieuse ; l'ardent ministre se vit réduit à chanter la palinodie (Foppens).

A part ces incidents et les soins donnés à des publications d'importance diverse, qui seront énumérées ci-après,

(1) Sainte-Beuve.

(2) Sur l'opposition que cette nomination au-

rait rencontrée à Rome, v. Vandenpeereboom, p. 18-26.

on peut dire que Jansenius appliqua toute sa vigueur intellectuelle et tout son zèle de théologien, pendant vingt-deux années de sa vie (1), au risque de ruiner sa santé, à la composition du grand ouvrage dont le renom devait lui survivre. On rapporte que, pour se bien pénétrer de l'esprit de saint Augustin, il lut dix fois d'un bout à l'autre les œuvres complètes de l'illustre Père de l'Eglise, et trente fois ses traités contre les Pélagiens. Enfin, son livre se trouva prêt pour l'impression, quelques jours seulement avant qu'il fût atteint de la cruelle maladie qui l'emporta à cinquante-trois ans (2). On veut qu'il ait eu le temps d'écrire ou de dicter son testament. Il y légua à l'*Augustinus* à Reginald Lamæus, son chapelain, lui prescrivant de s'entendre avec Froidmont et Calenus (voir ces noms) pour en donner une édition la plus exacte possible. On lit dans ce document : « Je pense qu'il serait difficile de changer quelque chose à ces écrits ; que si ce pendant le saint-siège y voulait quelque changement, je lui suis un fils obéissant, ainsi que de cette Eglise, dans laquelle j'ai toujours vécu et à laquelle je reste soumis jusque sur mon présent lit de mort (3). » M. Vandenpeereboom s'inscrit en faux contre le testament ou codicille dont on vient de lire un extrait ; ce qui est certain, c'est que le texte authentique de l'acte de dernières volontés préparé par Tychon, secrétaire de l'évêque, ne fait aucune mention du fameux ouvrage. Peut-on penser cependant que Jansenius mourant serait resté indifférent au sort de l'œuvre de toute sa vie ? Il y a ici quelque confusion : d'aucuns ont supposé que l'auteur de l'*Augustinus* avait eu la pensée de le dédier au pape Urbain VIII, absolument comme, « pour éviter le cas non d'une place, on passerait en se rangeant contre les murs » ; et ainsi s'expliquerait la déclaration de soumis-

sion au saint-siège que nous trouvons dans son testament, pièce d'ailleurs suspecte. Nous ne pouvons entrer dans ce débat ; constatons seulement que l'*Augustinus* vit le jour (4) sans avoir été soumis au jugement de Rome, et n'oublions pas de rappeler que l'*imprimatur* avait été accordé par le roi d'Espagne dès le 23 janvier 1638, sauf l'approbation des censeurs (clause ordinaire).

Conformément au désir exprimé par Jansenius, sa dépouille mortelle fut inhumée dans la cathédrale d'Ypres. L'enterrement eut lieu la nuit qui suivit le décès, sans doute parce que le prélat était mort de la peste. On ne songea pas à lui ériger un mausolée ; l'inscription suivante fut gravée sur la modeste dalle de sa tombe :

D. O. M.
CORNELIVS JANSENIUS
HIC SITVS EST.
SATIS DINI.
VIRTVS, ERVDITIO, FAMA, CETERA LOQVENTVR.
LOVANI DV ADMIRATIONI FVERAT,
HIC INCIPIT TANTVM.
AD EPISCOPALE FASTIGIVM EVECTVS,
VT BELGIO OSTENDERETVR.
VT FVLGV LXXIT, ET MOX EXTINCTVS EST.
SIC HVMANA OMNIA,
ETIAM BREVIA, CVM LONGA SVNT.
FVNERI TAMEN SVO SVPERSTES,
VIVIT IN AVGVSTINO,
ARCANVM COGITATIONVM EJVS,
SI QVIS VNQVAM FIDELISSIMVS INTERPRES.
INGENIVM DIVINVM, STVDIVM ACRE, VITAM TOTAM
HVIC OPERI ARDVQ ET PIO DEDERAT,
ET CVM EO FINITVS EST.
ECCLESIÆ IN TERRIS FRUCTVM CAPIET,
IPSE IN COELO MERCEDEM.
SIC VOVE ET APPRECCARE LECTOR.
EXTINCTVS EST CONTAGIO ANNO M.D.C.XXXVIII.
PRIDIE NONAS MAII,
ÆTATIS ANNO NONDVN L.III.

Qui avait composé cette épitaphe élogieuse ? Les exécuteurs testamentaires du défunt, Froidmont et Calenus ? Les chanoines de Saint-Martin, qui insistèrent si vivement et si longtemps pour la maintenir, lorsque la suppression en fut réclamée au nom du souverain pontife ? Les conjectures sont libres ; dans tous les cas, il reste qu'elle reçut l'approbation du chapitre, et il y a tout lieu d'admettre, d'autre part, que

(3) *Sentio aliquid difficulter mutari posse. Sitamen Romana sedes aliquid mutari velit, sum obediens fitius, et illi Ecclesie, in qua semper vixi usque ad hunc lectum mortis, obediens sum* (Vandenpeereboom, p. 161.)

(4) A Louvain, chez Zeghers, 1640.

(1) 1618-1638.
(2) Aucune épidémie ne régnait alors à Ypres : Jansenius fut seul frappé, ce qui donna lieu à des commentaires sur le *doigt de Dieu*. On présume que le prélat, en fouillant des archives, aurait touché à de vieux papiers infectés.

son placement dans l'église est antérieur aux sentences prononcées contre l'*Augustinus*. M. Vandenpeereboom prouve cependant que les chanoines d'Ypres persistèrent à défendre la mémoire de leur VII^e évêque, au moins jusqu'en mai 1644, c'est-à-dire qu'ils ne firent pas état de la constitution papale de 1642, lorsque le gouverneur général des Pays-Bas, qui était hésitant, les consulta avant de la promulguer. Cet acte d'Urbain VIII interdisait formellement la lecture du livre de Jansenius, comme ayant vu le jour sans l'autorisation du saint-siège et renouvelant des propositions déjà condamnées (les propositions de Baïus).

Au cours de ces tergiversations, le jansénisme grandissait et commençait à s'affirmer. On vit arriver à Ypres des bandes de pèlerins, venant s'agenouiller devant la pierre tumulaire du prélat vénéral. L'épithaphe était de jour en jour plus gênante; mais l'enlever brusquement eût été chose grave. On patienta jusqu'en 1654; par décret du 31 mai de l'année précédente, Innocent X avait condamné les cinq fameuses propositions de l'*Augustinus*, dont il sera question ci-après; l'occasion parut d'autant plus favorable que le nouvel évêque d'Ypres, François de Robles, venait d'être nommé grand aumônier du gouverneur général: il ne pourrait résister, pensait-on, aux influences combinées de la cour, qui ne temporiserait pas indéfiniment, et de l'internonce. En effet, pressé de toutes parts, le chef du diocèse finit par céder: dans la nuit du 7 décembre 1655, la pierre fut emportée du chœur de Saint-Martin. Grand émoi; on prétendit même que la sépulture avait été profanée, que le caveau ne renfermait plus le corps. Le chapitre protesta; l'évêque s'avoua l'auteur de l'enlèvement de la pierre, mais déclara qu'à sa connaissance du moins, on n'avait pas touché au corps. Le débat se prolongea; l'attitude de l'évêque y fut quelque peu louche: il conseilla aux chanoines de déferer l'affaire au conseil privé, essayant ainsi de dégager sa responsabilité, au risque de faire tomber sur l'autorité séculière l'odieux de la mesure prise. Il faut lire

ces détails dans le livre de M. Vandenpeereboom. Bref, la démarche tentée auprès du conseil privé n'eut pas de suite, et les chanoines continuèrent à se montrer intraitables. Pendant la vacance de l'évêché (1671-1672), une nouvelle pierre apparut inopinément dans l'église, avec une épithaphe conçue en ces termes:

IN VERITATE ET CARITATE.
HIC JACET (1)
CORNELIUS JANSENIUS
SEPTIMVS EPISCOPVS
IPRENSIS.
SATIS DIXI.
VIXIT AN.LII.
OBIIIT
VI. MAII CIO IO XXXVIII.
DIC VIATOR
REQVIESCAT IN PACE.
AMEN.

Cet acte audacieux des partisans de Jansenius émut l'internonce Airoidi, accrédité à Bruxelles. Il demanda des explications au vicaire général de Carpentier, qui lui fit une réponse évasive. Airoidi insista auprès du chapitre, et fut piqué au vif lorsque les chanoines lui laissèrent entendre qu'il ne pourrait peut-être pas invoquer des ordres venus de Rome. Ni son irritation, ni les moyens de douceur auxquels il eut ensuite recours ne triomphèrent de l'opposition. Enfin, après l'échange de nombreuses lettres entre Rome, Madrid et l'autorité civile des Pays-Bas, une enquête fut ordonnée et confiée au procureur général près le conseil de Flandre, Van Costenoble. La vérité se fit jour. On découvrit que la première épithaphe n'avait pas été détruite, mais déposée dans un petit édifice construit en hors-d'œuvre entre la cathédrale et le palais de l'évêque, et qui servait de sacristie; que le revers de la pierre avait été poli pour recevoir la seconde inscription, et que les ouvriers barricadés dans la sacristie, et dont les coups de marteau s'entendaient dans l'église, étaient restés jusqu'au dernier moment dans l'ignorance de la destination de la dalle qu'ils avaient à graver. Le chanoine Maes, inculpé, se tira d'affaire par une volte-face, en conseillant lui-même à ses col-

(1) On reconnaissait donc que le cadavre n'avait pas été enlevé.

lègues de faire enlever la pierre. Là-dessus, le comte de Monterey, gouverneur général, chargea formellement M^{re} Van Halmale, tout récemment nommé évêque d'Ypres, de faire disparaître nuitamment la dalle « replacée dans la cathédrale à l'insu du gouvernement », ce qui fut fait (23-24 avril 1673). Les chanoines courbèrent la tête, mais continuèrent de vénérer la mémoire de Jansenius. On ne sait quand fut placée la pierre qui marque aujourd'hui la place de sa sépulture. Pas d'épitaphe, pas même un nom : une énigme, un mystère qui échappa, dit M. Vandenpeereboom, à l'attention des adversaires de l'*Augustinus*, et qui équivalait au SATIS DIXI :

1	6
+	
3	8

Avant d'aller plus loin, il convient de dire adieu à Saint-Cyran. D'abord recherché par le cardinal de Richelieu, qui, ayant deviné en lui un homme de valeur, tenait à se l'attacher, il finit par encourir le déplaisir du tout-puissant ministre soit à cause du *Mars Gallicus*, soit parce qu'il sembla mettre peu d'empressement à profiter de ses faveurs, soit enfin parce qu'il porta ombrage à l'influent P. Joseph, lequel ne perdit aucune occasion de le desservir. Lorsqu'il fut chargé de la direction des religieuses de Port-Royal, l'évêque de Langres se repentait, d'autre part, de l'avoir introduit dans cette maison (1634), s'imaginant, à tort ou à raison, qu'il détournait les âmes de la communion. Saint-Cyran se retira; l'archevêque de Paris fit examiner sa doctrine et n'y trouva rien à reprendre; mais les préventions subsistèrent, surtout chez le cardinal. Frappé de son influence croissante et sentant, selon lui, l'hérésie, il dit un jour que si l'on avait enfermé Luther et Calvin quand ils commencèrent à dogmatiser, on aurait épargné aux États bien des troubles. Saint-Cyran n'avait rien de l'esprit protestant; mais ses allures indépendantes, son art de conquérir les âmes,

son austérité morale elle-même servirent à le perdre. Sur une dénonciation qui l'accusa d'avoir suggéré un livre déféré en Sorbonne, puis condamné, il fut arrêté le vendredi 14 mai 1638, quelques jours après la mort de Jansenius, et conduit à Vincennes. On fit tout le possible pour le convaincre d'hétérodoxie; saint Vincent de Paul, qui pourtant avait douté de lui, crut devoir lui recommander la prudence; M. Molé, de son côté, lui fit dire de se tenir sur ses gardes, comme ayant affaire à « d'étranges gens (1) ». Accablé dans les premiers temps de sa captivité, Saint-Cyran finit par retrouver son énergie; dès 1640, il eut l'occasion de lire le grand ouvrage de son ami défunt (2), et peu à peu, tout prisonnier qu'il était, il reprit ses habitudes de directeur spirituel. Elargi après la mort du cardinal, il alla retrouver ses anciens amis et ses prosélytes; mais ce ne fut pas pour longtemps. Il mourut le 14 octobre 1643; un jeune docteur de Sorbonne, le célèbre Arnauld d'Andilly, plein de feu et d'audace, se chargea de continuer son apostolat.

Le moment est venu de nous occuper du sort de l'*Augustinus*. L'édition princeps parut à Louvain en 1640; l'année suivante, on en donna une deuxième à Paris, et une troisième à Rouen en 1643. Le combat s'engagea aussitôt sur toute la ligne: Habert, théologal de Notre-Dame, prononça, vers la fin de 1642 et au commencement de 1643, trois sermons qui firent, dit Sainte-Beuve, l'effet de trois coups de canon d'alarme. Rome tenait toutes prêtes ses foudres, mais se taisait encore: la constitution *In eminenti*, d'Urbain VIII, datée, il est vrai, du 4 mars 1642 (n. s.), ne fut publiée qu'un an plus tard.

L'heure sonna enfin. L'université de Douai se soumit; celle de Louvain, se sentant frappée au cœur, envoya des députés à Rome et à Madrid pour réclamer d'une part contre la bulle, de l'autre pour en empêcher la publication

(1) Sainte-Beuve, t. 1^{er}, p. 313.

(2) Il ne dissimula pas son enthousiasme: après S. Paul et S. Augustin, à l'entendre, on pouvait mettre Jansenius le troisième qui eût parlé le plus divinement de la grâce.

dans toute la monarchie espagnole (1). Rien n'y fit ; la *fulmination* eut lieu, et les Louvanistes, de guerre lasse, se rendirent à merci après une assez longue résistance. Les jansénistes français, au contraire, ne cédèrent pas un ponce de terrain. Antoine Arnauld écrivit coup sur coup deux apologies de l'Augustinianisme ; les Jésuites entrèrent, de leur côté, en campagne et s'exposèrent à voir les nouveaux sectaires s'élever contre leur morale relâchée. Ce serait sortir de notre sujet que de rendre compte des vives polémiques qui aboutirent au coup de foudre des *Lettres provinciales*. Au fort de la lutte, l'attention de la faculté de théologie de Paris fut attirée par son syndic, Nicolas Cornet, sur six propositions qu'il avait extraites du livre de Jansenius, et qui lui paraissaient mériter les censures les plus sévères. Neuf docteurs furent délégués pour les examiner : huit partagèrent l'avis du syndic ; de Saint-Amour, le neuvième, protesta et s'adjoignit soixante docteurs avec lesquels il appela au Parlement de Paris du jugement doctrinal de la commission. Celle-ci contesta la compétence du Parlement en matière de doctrine et s'en référa au Tribunal des évêques. Quatre-vingt-cinq prélats prirent fait et cause pour les commissaires, mais laissèrent de côté la sixième proposition ; les cinq autres thèses furent envoyées au pape avec une lettre, où le chef de l'Eglise était supplié d'apprendre à toute la chrétienté ce qu'il en fallait penser (1651). Onze évêques de France réclamèrent contre ce procédé, disant que c'était au corps épiscopal de se prononcer en première instance, et qu'au surplus, le jugement pouvait être renvoyé « à un temps plus commode ». Le pape Innocent X ne goûta pas leurs raisons et prêta l'oreille à l'ambassadeur de France, qui insistait pour obtenir une prompte décision. En conséquence, après avoir fait examiner l'*Augustinus*, il déclara solennellement (mai 1653) au sujet des cinq propositions soumises à sa censure :

(1) Lafléau, *Histoire de la constitution Unigenitus*, t. 1^{er}. — Du Bourg.

« Premièrement (2), qu'il est téméraire, impie, blasphématoire, frappé d'anathème et hérétique de dire que quelques commandements de Dieu sont impossibles à des justes qui désirent et qui tâchent de les garder selon les forces qu'ils ont alors, et qu'ils n'ont point de grâce par laquelle ils leur sont rendus possibles.

« Secondement, qu'il est hérétique d'avancer que, dans l'état de la nature corrompue, on ne résiste jamais à la grâce intérieure.

« Troisièmement, qu'il est hérétique de soutenir que, pour mériter et démériter dans l'état de la nature corrompue, on n'a pas besoin d'une liberté exempte de la nécessité d'agir, mais qu'il suffit d'avoir une liberté exempte de contrainte.

« Quatrièmement, qu'il est faux et hérétique de dire que les demi-pélagiens admettaient la nécessité d'une grâce intérieure et prévenante pour chaque action en particulier, même pour le commencement de la foi ; et qu'ils étaient hérétiques en ce qu'ils prétendaient que cette grâce était de telle nature, que la volonté de l'homme avait le pouvoir de lui résister ou de lui obéir.

« Cinquièmement, qu'il est faux, téméraire, scandaleux d'avancer que c'est une erreur des demi-pélagiens de dire que Jésus-Christ soit mort ou qu'il ait répandu son sang pour tous les hommes ; et que si cette même proposition est entendue en ce sens, que Jésus-Christ n'est mort que pour le salut des seuls prédestinés, elle est impie, blasphématoire, injurieuse, dérogeant à la bonté de Dieu et hérétique.

Il n'est pas à nier que Jansenius, en écrivant son grand ouvrage, ne se soit proposé pour but de faire revivre le Baianisme et de combattre les sentiments des scolastiques et des Jésuites sur la grâce et la prédestination. Il paraît même que s'il n'eût pas craint d'irriter le saint-siège, l'*Augustinus*

(2) Nous reproduisons la traduction de Lafléau.

aurait été intitulé : *Apologie de Baius*. Quoi qu'il en soit, la parenté des deux doctrines saute aux yeux : nous renvoyons le lecteur à l'art. DE BAY, nous contentant ici d'apprécier la portée des propositions condamnées.

Jansenius s'appuie sur une maxime de saint Augustin : *Il est nécessaire que nous agissions conformément à ce qui nous plaît le plus*. C'est la base de la fameuse théorie de la *délectation victorieuse*. Dans l'état de nature corrompue, le plaisir seul remue le cœur de l'homme : inévitable quand il vient, il est invincible quand il est venu. « Si ce plaisir est « céleste, il porte à la vertu; s'il est « terrestre, il détermine au vice, et la « volonté se trouve nécessairement en- « traînée par celui des deux qui est na- « turellement le plus fort. Ces deux « délectations sont comme les deux bas- « sins d'une balance : l'un ne peut « monter sans que l'autre ne descende. « Ainsi, l'homme fait invinciblement, « quoique volontairement, le bien ou le « mal, selon qu'il est déterminé par la « grâce ou la cupidité (1). » Les « cinq « propositions » ne sont en définitive que des corollaires de cette thèse fondamentale.

La première, la seule qui se trouve *in terminis* dans le livre de Jansenius (2), dérive du caractère essentiellement *gratuit* de la grâce. Sans cette faveur souveraine, que Dieu départ à qui il lui plaît, toutes nos actions sont des péchés, la source en étant empoisonnée. La grâce est le lot des prédestinés. Il ne suffit pas d'être juste pour être assuré du salut : impuissance complète de l'homme déchu. Par contre, les futurs élus sont à l'abri de toute concupiscence. On saisit immédiatement le lien qui rattache la deuxième proposition à la première.

La troisième repose sur la confusion de la volonté et de la liberté. Il suffit, pour être libre, c'est-à-dire pour être dans le cas de mériter ou de démériter, qu'on ne soit point paralysé par une

coaction, par une contrainte matérielle. On veut agir, c'est assez ; on veut inévitablement, il est vrai, le bien ou le mal, en raison de la délectation qui domine ; mais, enfin, on n'est pas indifférent, puisqu'on veut. Ici les commentateurs de Jansenius se sont montrés aussisubtils que lui-même ; disons : aussi embarrassés. Lafiteau nous semble parler, à ce propos, le langage du simple bon sens : « Le comble de l'étonnement, « dit-il, est qu'un système si affreux ait « pu trouver des partisans. Former un « corps de doctrine où l'on donne pour « constant, où l'on prétend même éta- « blir, comme un fondement de notre « foi, que l'homme fait toujours néces- « sairement le bien ou le mal, et que, « quoiqu'il ne puisse pas éviter le mal « qu'il fait, il est néanmoins puni d'une « éternité de peines comme s'il avait été « en son pouvoir de ne pas le commet- « tre, c'est vouloir porter l'homme au « plus affreux libertinage des mœurs « en lui persuadant que sa volonté est « invinciblement entraînée au vice ; « c'est le jeter dans le désespoir en lui « donnant à entendre qu'après les vingt « ou trente années d'une vie écoulée « dans la pratique du bien, la grâce peut « lui manquer, et qu'elle lui manque « en effet très souvent pour pouvoir « observer les commandements ; et c'est « taxer Dieu d'une cruauté qui ne peut « convenir qu'à un tyran (3). » — Comment pourtant concilier ceci avec l'authenticité proverbiale des jansénistes, opposée du tout au tout à la morale suspecte des casuistes ? M. Nourrisson répondra (4). Si le jansénisme professe la morale la plus sévère, « c'est qu'il ne « détache l'homme de lui-même que « pour le rattacher plus étroitement à « Dieu. C'est un stoïcisme chrétien avec « toutes les inconséquences du stoïcisme « antique. — Au contraire, il semble « que le molinisme (5), qui revendique « la liberté humaine, doive du même « coup restreindre, avec le sentiment

(3) Ed. de Liège, 1738, t. 1^{er}, p. 49.

(4) *Philosophie de saint Augustin*. Paris, Didier, 1855, in-8°, t. II, p. 200.

(5) V. l'article DE BAY.

(1) *Mémoires chronol. et dogm.* du P. d'Avrigny. — Pluquet. — Feller.

(2) Dupin. — Sainte-Beuve, t. II, p. 89.

« de la responsabilité, la moralité. Et
 « cependant, les Jésuites deviennent les
 « fauteurs de la morale relâchée. C'est
 « qu'en remettant l'homme à lui-même,
 « ils le remettent, pour ainsi parler, à
 « ses faiblesses, à ses passions et à ses
 « caprices, oblitérant de la sorte la no-
 « tion d'une règle inflexible et souve-
 « raine. Tant il est difficile de garder
 « dans l'étude ou la direction de l'homme
 « un juste tempérament ! »

Les deux dernières propositions condamnées se rattachent à la polémique de saint Augustin contre les tendances pélagianistes. Pélage avait soutenu que l'homme, par ses propres forces, peut atteindre le *summum* de la perfection, et il ne voulait pas qu'on attribuât à la chute d'Adam la soif des jouissances terrestres et l'indifférence pour la vertu. Moins absolus, les semi-pélagiens reconnaissaient la nécessité d'une grâce intérieure, mais n'admettaient pas la pleine gratuité de cette grâce, et soutenaient qu'elle devait être méritée. Jansenius, au nom de saint Augustin, repoussait la grâce *suffisante* et n'acceptait que la *grâce efficace*, consistant dans la délectation céleste, que nous ne pouvons conquérir par nous-mêmes, mais qui est acquise aux favoris de Dieu, et à eux seulement; d'où il était logique de conclure que Jésus-Christ n'a point versé son sang pour tous les hommes. — Le Christ des jansénistes a *les bras étroits*. Les décrets divins étant impénétrables, il semble n'être venu sur la terre que pour nous terroriser.

Mais si cette doctrine était bien faite pour inquiéter la conscience privée, elle n'entraînait pas des conséquences moins graves au point de vue de la morale publique. « Les jansénistes se dédomma-
 « gent », dit encore M. Nourrisson (1),
 « de leur obéissance à l'absolutisme, en
 « reportant cette obéissance à Dieu. Ils
 « cherchent au-dessus du prince le prin-
 « cipe du pouvoir et de la loi. Tout en
 « prêchant la soumission aux puissances
 « établies, ils professent qu'en défini-
 « tive mieux vaut obéir à Dieu qu'aux

« hommes. Le jansénisme est le père de
 « l'esprit parlementaire. C'est par là
 « qu'au XVII^e siècle il acquiert tant
 « d'importance, excite les défiances de
 « Louis XIV et bientôt ses colères,
 « s'attire les disgrâces qui l'ont im-
 « mortalisé. Le despotisme qui en avait
 « appelé à saint Augustin croit s'aper-
 « cevoir qu'à saint Augustin pourrait,
 « à son tour, en appeler la révolu-
 « tion. »

Richelieu, pour se décider à faire enfermer Saint-Cyran à Vincennes, n'avait pas dû raisonner autrement.

Les Jésuites, on l'a dit plus haut, vinrent à la rescousse. Défenseurs du pouvoir monarchique dans l'Eglise et dans l'Etat, ils étaient par principes, comme le fait observer Sismondi (2), ennemis du jansénisme; leur intérêt aussi était en cause. Ils aspiraient à s'implanter sans rivaux dans les cours, en qualité de confesseurs attitrés; ils ne tenaient pas moins à diriger l'éducation nationale. L'éclat grandissant des écoles de Port-Royal les offusquait nécessairement, et ils se sentaient harcelés par toute une phalange d'écrivains illustres qui, s'ils n'y mettaient bon ordre, démoliraient leur œuvre au nom même de la morale. Ils n'épargnèrent aucun effort à Rome pour obtenir d'Innocent X la condamnation des cinq propositions.

Parvenus à leurs fins, ils ne parvinrent cependant pas à imposer silence aux jansénistes. Ceux-ci reconurent sans difficulté que les cinq propositions étaient condamnables et justement condamnées; mais ils prétendirent qu'elles n'étaient ni contenues dans le livre de Jansenius, ni condamnées dans le sens de ce livre (3). C'était une *question de fait*; elle fut longuement débattue dans les assemblées du clergé. Arnould, refusant d'adhérer à la bulle, se vit frappé par la faculté de théologie et exclu du doctorat. Ses amis tinrent bon. Les cinq propositions, dirent-ils, ne sont pas dans l'*Augustinus*; l'Eglise s'est trompée sur ce fait; elle n'est pas

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 201.

2) *Histoire des Français*, VIII^e partie, ch. 26.
 3) Laliteau.

infaillible quand elle se prononce sur le sens d'un livre. L'assemblée l'entendit autrement : elle déclara (septembre 1656) que « l'Eglise juge des questions de fait » qui sont inséparables des matières de « foi ou des mœurs générales de l'Eglise, » avec la même infaillibilité qu'elle juge « de la foi ». Peu de temps après parut la constitution d'Alexandre VII *Ad sacram beati Petri sedem*, renouvelant et confirmant celle d'Innocent X. L'assemblée du clergé l'accepta et dressa un formulaire auquel, du consentement du roi, tous les ecclésiastiques furent obligés de donner leur approbation par écrit. Quoique menacés des mêmes peines que celles qui avaient été édictées contre Arnauld, les jansénistes refusèrent leur signature, et quelques évêques s'abstinrent de l'exiger. Les ordres formels du prince les laissèrent impassibles ; aussi bien, c'était la première fois que le pouvoir civil intervenait pour appuyer une bulle dogmatique. Les dissidents se prévalaient, d'ailleurs, du silence du pape ; ils furent forcés dans ce dernier retranchement. Le 15 février 1665 parut une nouvelle constitution d'Alexandre VII, accompagnée d'un formulaire ainsi conçu : « Je N. soussigné me soumetts à la constitution » apostolique d'Innocent X, souverain » pontife, du 31^e jour de mai 1653, et à » celle d'Alexandre VII, son successeur, » du 16 octobre 1656, et rejette et condamne sincèrement les cinq propositions extraites du livre de Cornelius Jansenius, intitulé *Augustinus*, dans » le propre sens du même auteur, comme » le saint-siège apostolique les a condamnées par les mêmes constitutions. » Je le jure ainsi. Ainsi Dieu me soit en » aide et les saints Evangiles. » Etaient tenus de signer cette pièce, s'ils voulaient éviter d'être traités selon la rigueur des canons, tous les archevêques et évêques, les ecclésiastiques séculiers et réguliers, les docteurs, licenciés, principaux des collèges, régents, et jusqu'aux religieuses.

Le 29 avril 1665, le roi se rendit en personne au Parlement pour y faire enregistrer le formulaire. Il enjoignit aux

prélats de le signer eux-mêmes et de le faire signer dans les trois mois, à peine de la saisie de leur temporel. Quatre évêques, ceux d'Alais, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers (ce dernier frère d'Arnauld), refusèrent leur souscription, alléguant que « sur le fait de Jansenius, » on ne doit à l'Eglise qu'une obéissance » de respect, qui consiste à demeurer » dans le silence ». Leurs mandements furent supprimés par le conseil d'Etat, et ils encoururent les censures papales. On instruisait leur procès à Rome lorsqu'Alexandre VII vint à mourir, le 22 mai 1667. Mais Clément IX, son successeur, ne laissa pas tomber l'affaire, d'autant moins que dix-neuf prélats français, dont la plupart avaient pourtant approuvé les décisions de l'assemblée de 1656, se mirent tout d'un coup en tête de lui écrire en faveur des quatre rénitents (1). Ceux-ci, se sentant encouragés, invitèrent par circulaire tout le haut clergé de France à surseoir à l'exécution du bref qui donnait occasion à leur procès. Le roi intervint de nouveau pour supprimer leur lettre. Alors ils s'engagèrent à signer le formulaire, sous la condition expresse qu'ils ne seraient pas obligés de rétracter leurs mandements. Le pape leur fit cette concession ; ils lui répondirent en déclarant s'être conformés aux intentions du saint-siège. Bien que certains indices pussent donner à croire qu'ils n'étaient pas tout à fait sincères, Clément IX se contenta de leurs assurances positives. La paix semblait rétablie ; illusion ! Le célèbre P. Paschasius Quesnel allait paraître sur la scène, relever la doctrine de l'*Augustinus*, et, réfugié à Bruxelles avec Antoine Arnauld, provoquer des querelles plus ardentes que jamais, sous le coup d'une véritable persécution (2).

Il ne peut être question d'aborder ici cette seconde phase de l'histoire du jansénisme, de faire assister le lecteur à la décadence de la secte, de résumer la lutte

(1) Ils s'adressèrent également au roi.

(2) V. dans Pluquet un long mémoire sur le P. Quesnel, et dans Lafiteau d'intéressants détails historiques.

suprême qui s'engagea au sujet de la bulle *Unigenitus*. Revenant au premier auteur de toutes ces agitations, nous nous contenterons de dresser, principalement d'après Foppens, le catalogue général de ses œuvres.

Jansenius a publié : 1. *Oratio de interioris hominis reformatione*, discours prononcé en 1627 à l'abbaye d'Affligem, lorsque le chef de cette maison et d'autres religieux firent profession, entre les mains de Jacques Boonen, archevêque de Malines, d'observer la règle de saint Benoît réformée. — 2. *Alexipharmacum pro civibus Sylveducensibus, adversus ministrorum fascinum* (Louvain, 1630), réponse au défi de G. Voëtius (voir ci-dessus). — 3. *Spongia notarum, quibus Alexipharmacum aspersit Gisbertus Voëtius* (Louvain, 1631, in-8°, et 1641, in-12). — 4. *Tetrateuchus, sive Commentarius in quatuor Evangelia*. Louvain, Zegers, 1639, in-4°; plusieurs fois réimprimé. — 5. *Pentateuchus, sive Commentarius in quinque libros Moysis*. Louvain, 1641, in-4°; plusieurs éditions. — 6. *Analecta in Proverbia, Ecclesiasten, Sapientiam, Habacuc et Sophoniam*. Louvain, 1644, 1685 et 1705 (chez G. Stryckwant), in-4°. — 7. *Responsum duplex...* Deux mémoires rédigés par Jansenius, le premier en 1626, pour les théologiens de Louvain, *De juramento quod publicè auctoritate magistratui Lovaniensi designato imponi solet*; le second en 1633, pour les théologiens et les jurisconsultes, *De ri obligandi conscientias, quam habent Edicta regia super re monetariâ*. — 8. *Alexandri Patricii Armacani, theologi, Mars Gallicus, seu De justitiâ armorum et fœderum regis Gallie, lib. II*, 1635, in fol., 1636, in-4°, etc. Cet ouvrage, qui a eu de nombreuses éditions, répondait à un écrit intitulé : *Questions décidées sur la justice des armes des rois de France, et l'alliance avec les hérétiques et les infidèles*, par Besian Arroy (Paris, Loyson, 1634, in-8°). Jansenius le composa, paraît-il, en moins d'un mois, grâce aux renseignements que lui fournissait Pierre Roose, président du sacré conseil, chez qui il s'était installé. Une traduction

française, par le docteur en théologie Charles Hersant, de Paris, parut en 1637, et bientôt une vive polémique s'engagea (voir BRUNET, *vo Armacanus*). — 9. *Correspondance*. M. de Préville (le P. jésuite Pinthereau) fit imprimer secrètement à Caen, en 1653, un volume intitulé : *La Naissance du jansénisme découverte*, contenant un choix de lettres de Jansenius à Saint-Cyran, relatives à leur projet de réforme intérieure de l'Eglise. Ces documents ne furent toutefois livrés au public que l'année suivante, comme imprimés à Louvain. Le procureur Laubardemont les avait saisis chez l'ami de Jansenius; il n'en tira point parti. Après sa mort, ils passèrent entre les mains des Jésuites, qui les firent relier et les déposèrent au collège de Clermont (Louis-le-Grand), où chacun, dit Sainte-Beuve d'après le P. Rapiin, put les vérifier. Ils furent réédités sous leur titre direct (*Lettres de Jansenius, etc.*), en 1702, par le janséniste Gerberon, qui remplaça par ses propres notes, signées François Du Vivier, le commentaire du P. Pinthereau. — 10. *Augustinus, in quo hæreses Pelagii contra naturæ sanitatem, ægritudinem, medicinam recensentur*. Louvain, 1640, et Rouen, 1643, in-fol. La dernière édition est augmentée : 1° d'un écrit où Jansenius établit un parallèle entre les sentiments de quelques Jésuites et les principes des semi-pélagiens de Marseille; 2° d'un traité *De statu parvulorum sine baptismo decedentium*, par Fl. Conrius, cordelier irlandais : Jansenius admettait entièrement cet opuscule, « tout consacré à prouver, d'après » des passages de saint Augustin, que « ces enfants mort-nés sont condamnés » à des peines sensibles, *voire même au feu!* » On voit, ajoute Sainte-Beuve, que le docteur de Louvain ne marchandait en rien; il ne craignait nullement de révolter le sens ordinaire : il n'était pas, comme il le dit, pour adoucir les choses en y mettant un peu de sucre (1). — Quant à l'*Augustinus*, il est à remarquer que l'auteur y a suivi, non la mé-

(1) Port-Royal, t. 1er, p. 311.

thode scolastique chère aux thomistes, mais la méthode historique. Son livre expose tout un ensemble de doctrines, uniquement en coordonnant des textes du grand docteur qui lui paraît posséder pleinement la vérité. L'ouvrage comprend trois traités. Le premier, divisé en huit parties, est un grand et assez beau morceau d'histoire ecclésiastique (1). Pélagé y est pris le premier à partie, ainsi que ses disciples déclarés, Celestius et Julien; puis viennent les semi-pélagiens de Marseille et de Lérins : l'auteur sape leurs théories avec la prudence cauteleuse qui distingua plus tard Bacon et surtout Bayle. Le deuxième et le troisième traité sont tout dogmatiques : l'un porte sur l'état de l'homme avant la chute, et ensuite sur l'état de nature corrompue, conséquence du péché; l'autre, le plus étendu (dix livres), est consacré à l'étude approfondie de la guérison possible et de la grâce administrée par le Christ sauveur. Le lecteur pourra trouver dans Sainte-Beuve de plus amples détails.

Il existe de nombreuses biographies de Jansenius. Nous ne citerons que son oraison funèbre prononcée à Saint-Pierre de Louvain par Jean à Lapide (président du collège de théologie), et mise à l'index en 1641, comme trop élogieuse; la notice insérée par Sanderus dans la première édition de sa *Flandria illustrata*, et partiellement modifiée depuis, après la mort de cet auteur (2); enfin, les renseignements recueillis par Valère André et par Libert Froidmont. Il paraît superflu d'énumérer ici les travaux plus récents.

Poursuivi au commencement du XVIII^e siècle, le jansénisme eut ses fanatiques : l'intolérance en enfante toujours. Quand, enfin, les questions doctrinales eurent perdu leur intérêt, il ne resta de lui, en Belgique entre autres, qu'un esprit d'indépendance en faveur de l'Etat contre l'Eglise, nettement accusé, par exemple, dans les écrits du jurisconsulte Van Espen (voir ESPEN). En France, ses tendances se rappor-

chèrent de celles du gallicanisme; en somme, c'est une veine épuisée.

Alphonse Le Roy.

Les historiens de l'Eglise. — *It.* de la Compagnie de Jésus. — *It.* du jansénisme : Du Bourg, Leydecker, le P. Rapin, etc. — Pluquet, *Dictionnaire des hérésies*. — Dumas, *Histoire des cinq propositions*. — Lafiteau, *Histoire de la constitution Unigenitus*. — Ellies Dupin, *Biblioth.* — Sainte-Beuve, *Port-Royal*. — Reuchlin, *Geschichte von Port-Royal* (Hambourg et Gotha, 1839-1844). — A. Vandenpeereboom, *Cornelius Jansenius, etc.*

JANSENIUS (*Gabriel*), poète latin, né au XVII^e siècle dans les environs de Bruges, suivit en cette ville les leçons de Guillaume de Liedekerke. Directeur d'une école latine à Alost, il consacra ses loisirs au culte des belles-lettres et publia le recueil de ses poésies sous le titre : *Tragico-Comœdiæ sacræ quinque, ac tres Fabellæ, cum aliquot Epigrammatibus, autore Gabriële Iansenio, scholar-cha Alostano*. Gandavi. Ex officina Gualteri Manilii, typogr. iurati, ad signum Albæ Columbæ, 1600, in-4^o, sans chiffres, 83 ff. Cet ouvrage, qui est rare, s'ouvre par une dédicace aux magistrats et aux habitants d'Alost, datée de cette ville, 1599.

Les cinq tragédies sont intitulées : *Monomachia Davidis cum Goliath*, — *Nabal*, — *Judicium Salomonis*, — *Cæcus à nativitate*, — *Sanctus Martinus*. Ces tragi-comédies sacrées, comme l'auteur les appelle, empruntent au théâtre grec l'emploi des chœurs et rappellent d'autre part, par le caractère religieux du sujet et le grand nombre des personnages, les mystères du moyen âge. Ainsi, dans la tragi-comédie de saint Martin, apparaissent sur la scène non moins de soixante-cinq acteurs : Jésus-Christ, Jules César, Astaroth, Asmodée, anges, démons, évêques, moines, etc. Suivent trois piécettes de théâtre, — *Fabellæ* ou *Procerbes*, — qui ont pour titre : *Brusquetus, Galliarum regis circulator ac morio*, la plus remarquable; — *Philippus fatuus sub matre stolidus*; — *Nobilis ruralis*. Des épigrammes, des odes et des épitaphes, dont les dédicaces témoignent des nombreuses relations littéraires du poète, closent le livre; on y trouve, en outre, quelques poésies dédiées à l'auteur par ses confrères en Apollon.

(1) *Port-Royal*, t. II, p. 101 et suiv.

(2) V. Vandenpeereboom.

Pierre De Groote, Jacob Limnander, P. Bacherius et Max. De Vriendt.

Quelques exemplaires ne contiennent pas l'appendice intitulé : *Altera carminum appendicula*, et composé de poésies qui ont été imprimées plus tard.

Gabriel Jansenius composa également un roman intitulé *Regulus*, qui fut imité en français par Camus, évêque de Belley. Lyon, 1627, in-8o.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibl. belg.*, t. 1^{er}, p. 325. — Sweertius, *Ath. belg.*, p. 263. — San Ierus, *De Brug. erudit. claris*, lib. 1. — Pauwels De Vis, *Diet. biogr. des Belges*, p. 129. — Brunet, *Manuel du libraire*, t. III, col. 500. — F. Vanderhaeghen, *Bibliogr. gaut.*, t. 1^{er}, p. 261, 208, 280.

JANSSEN (*Arnoul*) ou **ARNOLDUS JOANNES**, écrivain ecclésiastique, originaire de Diest, fut pendant cinq ans curé du Béguinage de cette ville, et mourut le 6 août 1583.

On a de lui l'ouvrage suivant : *Vita et virtutes Nicolai Esschii, Begginagii Diestensis pastoris*. Cet ouvrage resta en manuscrit chez les béguines de Diest, quoique approuvé, le 29 janvier 1580, par le censeur Jean Molanus et par l'évêque Laurent de Metz.

En 1713 seulement, un prémontré de Tongerlo, G. Gheybels, le publia en flamand, sous le titre suivant : *Het Leven van den verwerdighen vader, myn heer Nicolaus van Esch, oft Esschius, etc.*

Alf. Journez.

Paquet, *Mémoires pour servir à l'hist. littér. des Pays-Bas*, t. XII.

JANSSENS (*Abraham*), artiste peintre, né à Anvers en 1575 et non en 1567, comme on l'a dit par erreur ; mort en 1632. Il ajouta à son nom celui de sa mère, Van Nuyssen, afin de ne pas être confondu avec les autres Janssens qui, à cette époque, étaient très nombreux à Anvers. En 1585, il entra dans l'atelier de Jean Snellinck, où il fit de rapides progrès ; en 1601, il fut reçu franc-maître de la gilde de Saint-Luc. Il partit jeune pour l'Italie, où il resta jusqu'en 1610, et s'assimila les traditions italiennes, notamment la manière de Michel-Ange et de Caravage. Lorsqu'il revint à Anvers, il était dans

la plénitude de son talent et acquit une popularité qui, en quelques années, le plaça à la tête des maîtres flamands. Il eut immédiatement des commandes importantes, surtout pour les églises, où sa manière de peindre, pleine d'ampleur et de majesté, faisait merveille. Jamais, à Anvers, depuis Quentin Metsys, on n'avait vu un artiste mieux doué et sachant donner à ses œuvres une allure plus imposante. Les succès et la gloire accompagnaient Abraham Janssens partout où il se montrait, lorsque Rubens parut. Lui aussi revenait d'Italie, lui aussi était jeune et brillant, lui aussi était patronné par de grands dignitaires ecclésiastiques. De plus, son talent était de beaucoup supérieur à celui de Janssens ; son coloris frais et éclatant, sa composition mouvementée et harmonieuse, son dessin large et audacieux, tout chez le nouveau venu fit oublier assez vite l'élève de Jean Snellinck, qui supporta noblement la position nouvelle imposée par son jeune et heureux rival. Descamps et Houbraken ont cherché à noircir la mémoire de Janssens en lui imputant une jalousie insensée qui l'aurait porté à des actes indignes. Il n'en est rien ; il a été démontré par des documents contemporains que notre peintre ne se départit jamais d'une ligne de conduite convenable et réservée. S'il éprouva, comme on peut le penser, de cruels mécomptes en voyant la faveur du public l'abandonner pour s'attacher à Rubens, il continua à peindre d'excellents tableaux et à mener une existence des plus honorables. Les auteurs que nous venons de nommer prétendent que, par désespoir, il se livra à la débauche et qu'il finit dans la misère. Rien de plus calomnieux que cette assertion, car il est établi que Janssens vint au secours de quelques institutions qui périclitaient, et que sa vie de famille était au-dessus de tout reproche.

Cet artiste, que Rubens seul a dépassé, composait grandement ; il s'était particulièrement attaché à étudier les Italiens sous ce rapport, et il était en cela aidé par une imagination qui s'éle-

vait parfois jusqu'au génie. Il dessinait avec une certaine retenue les physionomies et les membres de ses modèles, mais une fois lancé dans les draperies, il se montrait d'une abondance et d'un naturel remarquables. Son coloris est quelquefois lourd, mais il est permis de croire que, pour lui comme pour d'autres, le temps a exercé son action sur certaines parties de ses œuvres.

On a de lui, aux musées de Brunswick et de Cassel, deux tableaux traités dans le goût italien, avec un tel succès qu'ils rappellent Annibal Carrache dans ses plus beaux moments. L'un représente *Tobie et l'Ange*, l'autre *Diane endormie, nymphes et satyres*. Ces deux tableaux sont les meilleurs de la jeunesse de l'artiste.

Le musée d'Anvers possède de lui une *Adoration des Mages*, une *Sainte Famille*, et l'*Escut*, figure allégorique d'une majestueuse allure. A la cathédrale on voit, dans la chambre des marguilliers, la *Dispute du Saint-Sacrement*; à l'église Saint-Charles Borromée, un *Sancteur et les Apôtres*. La cathédrale de Malines possède un *Saint Luc peignant la Vierge*; dans la même ville, à l'église Saint-Jean, on voit un *Christ descendu de la croix*. Le tableau du musée de Bruxelles représente une allégorie compliquée, mais profondément pensée, *La Foi et l'Espérance consolant l'homme dépourvu par le temps*. On serait tenté d'y retrouver les tristesses de l'auteur devant les succès de Rubens venant se jeter au travers de son existence jusque-là si brillante et désormais condamnée à une obscurité relative. Du reste, on a observé qu'un certain découragement semble dominer dans toute l'œuvre d'Abraham Janssens, à partir du retour de Rubens à Anvers, et qu'il cherche en vain à ressaisir cette fougue de jeunesse qui caractérisait si bien sa manière avant le redoutable vainqueur que la destinée lui imposa. Son *Atalante et Méléagre*, du musée de Berlin, porte surtout ce cachet de découragement. Vienne a de lui une *Vénus et Adonis*.

Le chef-d'œuvre du peintre était l'*Ensevelissement du Christ*, avec plusieurs

personnages. Il figurait dans l'église des Grands-Carmes, à Anvers, mais il a disparu sans qu'on sache ce qu'il est devenu. Weyerinan et Descamps ne tarissent pas en éloges sur ce tableau. Lors du transfert à Paris des chefs-d'œuvre enlevés à la Belgique, il figure sur un état officiel publié par le *Journal des beaux-arts*, en 1862, n° 11, sous le titre suivant : *La Sépulture du Seigneur*; mais dans la colonne d'observations on lit cette note : *N'est jamais venu au musée de Paris*. Nous ne serions nullement éloigné de penser que ce chef-d'œuvre figure quelque part comme sortant du pinceau de Rubens.

Peu de graveurs ont reproduit des tableaux d'Abraham Janssens. L'*Ensevelissement du Christ* a été gravé par Egbert van Panderen.

Ad. Siret.

JANSSENS (Jérôme ou Hiéronyme), surnommé *le Danseur*, artiste peintre, né à Anvers en 1624, mort en 1693. Elève de Christophe van der Lamen et non Van der Laenen, comme l'a dit erronément l'auteur de la présente notice, dans son *Dictionnaire historique des peintres*. Faisons remarquer que cet artiste a été souvent confondu avec Victor-Honoré Janssens, né à Bruxelles, et avec lequel il n'a aucun rapport et à qui on a attribué la *Main chaude* du musée du Louvre. Ce tableau est de Jérôme Janssens. Disons aussi qu'en France plusieurs auteurs, ne remarquant point que Hieronymus est la traduction de Jérôme, ont cru trouver un nouvel artiste dans un personnage qui se serait appelé Henri Janssens.

En 1643-1644, Jérôme fut reçu franc-maître de Saint-Luc, à Anvers. Il paraît avoir aimé la danse, et c'est à cette particularité qu'on doit beaucoup de sujets de tableaux où les personnages dansent. Toutefois, la plupart de ses œuvres en ce genre sont perdues.

Après une conduite qui paraît avoir été plus ou moins régulière, Jérôme se maria et dut se ranger. Néanmoins, il mourut insolvable. Le musée de Lille possède de lui un *Bal*, signé *H. Janssens fecit*, an 1658; celui de Dunkerque une *Assemblée de gentilshommes devant un*

palais, également signé *H. Janssens fecit*, an 1672. Au Louvre, on a de lui la *Main chaude*, signé *H. Janssens f.* Le musée de Gand possède un tableau original figurant la *Bataille des sept femmes pour la culotte*, signé *H. Janssens F.* Nous ne savons s'il faut l'attribuer à notre Jérôme. Ce tableau a figuré sur l'ancien inventaire de l'abbaye de Baudeloo (Gand) et aussi sur celui du département de l'Escaut. Notre artiste a souvent étoffé les tableaux d'architecture d'Ehrenberg et d'autres, de petits personnages traités dans le style de Gonzalès Coques avec tant de perfection, qu'on les a souvent attribués à ce dernier. Jérôme composait avec esprit et animation, sa lumière était abondante et claire, son coloris excellent. Il savait donner à ses tableaux beaucoup de charme et d'harmonie. Depuis une vingtaine d'années, ses œuvres ont acquis une certaine importance dans les ventes.

Ad Siret

JANSSENS (François) ou ELINGA, écrivain ecclésiastique, naquit à Bruges vers 1634. Après avoir terminé ses humanités, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique et prononça ses vœux, le 28 janvier 1654, dans un couvent de cet ordre établi dans sa ville natale. Ses supérieurs l'envoyèrent à l'université de Louvain pour y étudier la philosophie; le 1^{er} septembre 1665, il obtint le grade de licencié en théologie. Envoyé à Anvers, il fut successivement second, puis premier régent d'études, et il exerça ce dernier emploi pendant l'espace de douze ans. En 1675, le père Jean-Thomas de Rocaberti, général de l'ordre et depuis archevêque de Valence, lui conféra le titre de maître ou docteur en théologie. Deux ans plus tard, en 1677, le P. Elinga assista au chapitre général tenu à Rome, en qualité de définitur de sa province. Il fut élu provincial en 1684; le même honneur lui fut conféré une seconde fois en 1696. Il garda cette charge jusqu'en 1702, et mourut dans sa ville natale, le 22 novembre 1715, âgé de plus de quatre-vingts ans.

On a de lui :

1. *Auctoritas S. Thomæ Aquinatis,*

nodo indissolubili per R. admodum Patrem Petrum de Alva et Astorga, theologiæ lectorem, etc. ; nunc verò soluta, non inanibus et calumniosis verbis, sed stylo et veritatis efficacia ; seu calamo et rei veritate. Gandavi, typis Maximiliani Graet, 1664, in-8o. Le père de Alva, récollet de la province de Lima, avait publié des ouvrages fort nombreux; le père Elinga attaque ici celui qui a pour titre : *Nodus indissolubilis de conceptu mentis... etc.* Le père de Alva revint à la charge par une brochure intitulée : *Certum quid... etc.* Le père Elinga, jugeant cette pièce injurieuse à l'autorité de saint Thomas, répliqua par : — 2. *Certissimum quid certissimæ veritatis pro doctrina doctoris Angelici, S. Thomæ Aquinatis, contra certum quid certissimæ falsitatis, adversum P. de Alva et Astorga certi supradicti nuper per totum Belgium suppresso auctoris nomine et sine ulla approbatione dispersi auctorem certo certissimum. Cribratio vocabularii R. P. Petri de Alva et Astorga.* Antverpiæ, Engelb. Gymnicus, 1664, in-12. Ouvrage traitant la même matière ainsi que les deux suivants : — 3. *Responsio ad epistolam alicujus de ordine F.F. minorum publicatam sub larva summulistæ minoris.* Antverpiæ, Engelb. Gymnicus, 1665, in-12. — 4. *Reverendus adm. P. Matthias Hauzeur ord. F.F. minorum lector jubilatus ; seu defensio ab eodem causa R. adm. Petri de Alva et Astorga, appensa in statera et inventa minus habens.* Namurci, Petr. Girard, 1664, in-4o. *Id.* Antverpiæ, Engelb. Gymnicus, 1665, in-12, contre un livre du père Hauzeur, intitulé : *Statera causæ inter R. P. de Alva et Astorga et RR. PP. Dominicanos... etc.* — 5. *Controversiarum in hereticos opusculum.* Antverpiæ, 1673. Petit ouvrage de controverse, en flamand, contre les protestants. — 6. *Veritas manifesta pro autoritate R. P. Thomæ Turci, magistri generalis ordinis prædicatorum circa prædeterminationem physicam, item decretum R. P. Joannis Thomæ de Rocaberti, ejusdem ordinis generalis, contra opera R. F. Josephi de Vila, Siculi ; ac exhibitionem authenticam bullæ Urbani VI. pro*

authoritate Angelici Doctoris. Antverpiæ, typis Jacobi Woens, 1675, in-4^o. — 7. *Summa conciliorum, dudum collecta per R. P. Bartholomæum Caranza, archiepiscopum Toletanum, recognovit, emendavit, et auvit F. Janssens, etc.* Lovanii, typis Hieronymi Nempæi, 1668, in-8^o. — 8. *Suprema Romani Pontificis auctoritas, ejusque extra concilium generale definitis infallibilitas, adversus epistolam Rmi ac Illmi Domini Gilberti, episcopi Tornacensis propugnata*. Brugis, typis P. van Pee, 1689, in-8^o. — 9. *Summa totius doctrinæ de Romani Pontificis auctoritate et infallibilitate, 13 articulis comprehensa*, 1690. Ibidem. Il attaque ici le père Alexandre, fameux docteur de Sorbonne, pensionnaire de la cour et du clergé de France, qui avait abandonné la doctrine de saint Thomas et de son ordre sur l'autorité du souverain pontife. — 10. *La Forme et l'Essence de l'Eglise de Jésus-Christ, qui ne se trouve que chez les catholiques romains*. En flamand, 1702. — 11. *Dissertationes 26 theologicæ selectæ, de principalioribus questionibus hoc tempore in scholis disputatis*, 1707.

Il a encore écrit quelques opuscules ascétiques en flamand.

Albéric de Crombrughe.

JANSSENS (Daniel), artiste peintre, né à Malines en 1636, mort en 1682. Il s'occupa surtout de peinture à la détrempe. Dans ce genre, il possédait un talent supérieur. Elève de Jacques de Hornes, il fut admis comme franc-maître dans la gilde de Malines, en 1660. En 1666-1667, nous le voyons franc-maître à Anvers, où il ne résida que peu de temps, à cause des travaux qu'on le pressait de venir exécuter à Malines. Daniel avait fait une étude spéciale de l'architecture, et il acquit une merveilleuse aptitude dans la peinture de ce genre appliqué à la décoration des monuments. En 1680, lors du célèbre jubilé de Malines en l'honneur de saint Rombaut, il fut chargé d'exécuter, en compagnie de Jacques de Hornes et de Jean de Hondt, le gigantesque arc de triomphe, haut de 124

pieds et large du double, qui couvrit toute la façade des Halles gothiques de la Grand'Place. Sans doute, quel que fût le mérite de cette œuvre, la façade de pierre, d'un dessin si original, valait mieux que l'éclatant décor qu'on lui appliqua; mais il faut se souvenir que l'art gothique, *art barbare*, comme le disait Rubens lui-même, n'était guère en honneur. Cette immense toile existe encore, mais sensiblement modifiée d'après les circonstances; la ville en fait usage lors de ses grandes fêtes communales. Il existe au musée une aquarelle de Daniel Janssens qui représente cette prodigieuse ornementation dans son état primitif. Ce peintre orna beaucoup de salles de serment, de gildes et de maisons particulières de ses productions architecturales, mouvementées de toutes sortes de motifs meublants préconisés à cette époque; il exécuta également un grand arc triomphal, en 1681, pour l'intérieur de l'église de Notre-Dame, au delà de la Dyle. Dans la même église, on voyait encore, en 1748, une immense composition de Daniel représentant le *Corps de saint Rombaut retrouvé miraculeusement dans les eaux pendant la nuit*. Comme ce morceau tombait en lambeaux, on l'enleva au XVIII^e siècle. Cette toile avait orné, en 1680, l'un des sept grands arcs de triomphe, dont celui de la Grand'Place était le principal. Ce fut encore à l'occasion du jubilé de 1680 que Daniel reçut la commande de douze grandes toiles pour l'église de Saint-Rombaut. Elles ornèrent la grande nef du temple. Il fit encore d'autres tableaux pour cette église; il travailla également pour la salle du grand conseil de l'hôtel de ville et d'autres monuments.

La vie de Daniel Janssens fut relativement courte pour tant de travaux dont il ne reste plus que le souvenir, mais qui lui ont assuré dans l'histoire de l'art flamand une place distinguée.

Ad. Siret.

JANSSENS (Jean), artiste peintre, né à Gand dans le XVI^e siècle. On conserve de lui au musée de Gand un grand

tableau représentant l'*Annonciation*, signé en lettres romaines *Joannes Janssens Gandensis invenit et f.* L'église de Saint-Nicolas, dans la même ville, a de lui un *Saint Jérôme* d'une belle facture. On trouve un Jean Janssens inscrit dans la gilde de Saint-Luc, à Anvers, en 1659-1660. Le livret du musée de Gand donne seul la date de naissance de l'auteur de l'*Annonciation*, soit 1592.

Ad. Siret.

JANSSENS (*Victor-Honoré*), peintre, mort à Bruxelles en 1736. Cet artiste, qui a joui de son temps d'une grande réputation, naquit à Bruxelles le 11 juin 1658 et non en 1664. Il était fils d'un tailleur, mais ses goûts le portèrent de bonne heure vers l'étude du dessin, et, dès le 2 septembre 1675, il fut inscrit dans le métier des peintres comme apprenti. D'après Mensaert, son biographe, il eut pour maître son concitoyen Lancelot Volders, qui avait reçu des leçons de Crayer et qui était un artiste distingué. Son apprentissage, pendant lequel il se fit remarquer par son assiduité au travail, dura, dit-on, huit années.

Le duc de Holstein, qui habitait d'ordinaire Bruxelles, le prit en affection, l'emmena dans ses voyages et lui fit, pendant plusieurs années, une pension annuelle de 400 florins. Il lui donna ensuite son congé, en lui faisant de beaux cadeaux. C'est alors que Janssens visita l'Italie, où il se lia avec le Hollandais Pierre de Molyn, surnommé Tempesta, près duquel il travailla quelque temps. A Rome, il étudia les œuvres de Raphaël et les statues antiques et se plut à dessiner des vues des campagnes environnantes. Mais loin de s'attacher à atteindre aux hauteurs où Sanzio avait élevé l'art pictural, il prit pour principal guide l'Albane, dont il rappelle parfois la grâce un peu mièvre. Ses petits tableaux eurent, dit-on, une grande vogue, à tel point qu'il ne parvenait pas à suffire aux demandes des amateurs. Par malheur, on ne connaît de lui aucune production de ce genre, car la *Main chaude*, du Louvre, tableau de 58 centimètres de haut sur 83 de

large, qui lui est attribuée d'ordinaire (Villot, *Catalogue des tableaux du Louvre*), doit être restituée à l'Anversois Jérôme Janssens, surnommé le *Danseur*. (Voy. ce nom; Rooses, *Geschiedenis der Antwerpse schilderschool*, p. 586; Vanden Branden, *Geschiedenis der Antwerpse schilderschool*, p. 1925). Elle est, en effet, signée H. (*Hieronymus*) Janssens, tandis que notre Bruxellois signait V. Janssens. Celui-ci, pendant son séjour dans le Midi, peignit pour les Jésuites de Naples un grand tableau d'autel.

On s'est également trompé en portant à onze ans la durée de son séjour au delà des Alpes; il n'y séjourna que huit à neuf ans, comme il nous l'apprend lui-même dans la requête par laquelle il demande au magistrat de Bruxelles les exemptions accordées d'ordinaire aux peintres qui exécutaient des cartons pour les tapissiers. De retour dans sa ville natale, il s'était fait recevoir maître (le 12 août 1689), et avait épousé, le 14 mars 1690, Jacqueline Van den Dycke, fille du notaire André Van den Dycke et de Christine Van den Eynde, qui épousa en secondes noces le conseiller de la ville Jean Potter (cité comme tel en 1690). D'après sa demande au magistrat, il était *figuerschilder*, c'est-à-dire peintre de portraits, et se croyait assez de capacité pour entreprendre des œuvres telles que des cartons, grâce à son long séjour en Italie, où il s'était perfectionné dans son art dans différentes villes et sous les meilleurs maîtres. L'administration de sa ville natale lui accorda l'exemption d'accese sur douze aimes de bière et un poinçon de vin de France par an (1er juillet 1690), et, plus tard, lui octroya une exemption aussi complète que celle dont jouissaient les principaux fabricants de tapisseries (29 avril 1704).

Suivant Mariette (*Abeceuario*, t. III, p. 4), Janssens aurait dessiné les modèles des tentures exécutées par les tapissiers De Vos et Leyniers et où étaient presque toujours retracés des épisodes de l'histoire profane et de la Fable. On peut supposer que l'habitude

d'esquisser de vastes compositions éloigna l'artiste de sa première manière, de sa tendance à peindre de petits tableaux. D'ailleurs, une circonstance, néfaste en elle-même, mais qui fut profitable à notre peintre, lui procura de nombreuses occasions de traiter de grands sujets. Je veux parler du bombardement de Bruxelles en 1695, après lequel la ville et les corporations se virent dans la nécessité de remplacer par de nouvelles œuvres d'art celles qui avaient péri dans les flammes. Janssens en exécuta un grand nombre. Elles accrurent sa réputation et lui auraient valu une grande fortune, si sa femme, qui, du reste, était belle et d'un bon caractère, n'avait dissipé la majeure partie de ce qu'il gagnait. Elle lui donna, de plus, beaucoup d'enfants, dont l'éducation fut nécessairement coûteuse.

Vers l'année 1720, Janssens eut sans doute de vives contrariétés à supporter, car il songea à quitter Bruxelles pour aller se fixer à Gand. Il avait cependant été nommé peintre de l'empereur Charles VI en 1718, probablement à la suite du succès que lui valut son *Assemblée des Dieux*, peinte à cette époque pour l'hôtel de ville de Bruxelles. Il se rendit alors à Vienne, où il séjourna deux ans et où l'impératrice Elisabeth, veuve de l'empereur Joseph I^{er}, voulut prendre de lui des leçons, le nomma gentilhomme de sa cour et lui donna des lettres de recommandation pour Londres, où il fut accueilli avec honneur, et où il séjourna deux années. Il mourut à Bruxelles le 14 août 1736, laissant de nombreux enfants, dont plusieurs furent aussi peintres, entre autres Jean-Alexandre, portraitiste, mort peu de temps après son père, et Laurent, qui s'était adonné au paysage, et de qui sont les fonds de plusieurs tableaux de son père. Un troisième fils, Victor-Honoré, entra dans les gardes wallonnes au service d'Espagne. La fille aînée, Christine-Jacqueline, mourut peu de temps après son père. Elle s'était mariée à un Du Châtel. Janssens compta parmi ses élèves Mensaert. L'auteur du *Peintre amateur et curieux* lui a

consacré une notice assez détaillée. Il fut enterré dans l'église Saint-Géry.

Il faut considérer Janssens comme un des derniers représentants de la grande école du XVII^e siècle. Il compose avec art, dessine avec goût, mais il manque à son coloris la puissance flamande. Sous ce rapport, c'est plutôt un Italien; il subit l'influence des œuvres qu'il avait contemplées, étudiées et admirées si longtemps. Arrivé en Italie à une époque où l'art marchait à une décadence rapide, il s'est laissé entraîner par l'exemple. Toutefois, ses peintures conservent un aspect agréable, malgré le manque de vigueur qu'on peut leur reprocher. Son œuvre capitale est l'*Assemblée des Dieux*, qu'il peignit pour la salle de réunion des Etats du Brabant à l'hôtel de ville de Bruxelles et qui fut payée 6,000 florins; on en admire la belle disposition et l'on y remarque un effet admirable de raccourci. Ce fut lui aussi qui donna le dessin des trois remarquables tapisseries qui garnissent les parois de cette salle et où il a représenté l'*Inauguration de Philippe, duc de Bourgogne, en qualité de duc de Brabant*; l'*Abdication de Charles-Quint*; l'*Inauguration de l'empereur Charles V^e*, également comme duc de Brabant.

Dans une autre salle du même édifice, on voyait un plafond représentant allégoriquement les trois chefs-villes du Brabant. Dans le grand vestibule se trouve un sujet allégorique peint probablement pour rappeler l'heureux effet de l'entente des Etats de Brabant dans leur résistance aux volontés de Louis XIV et de son petit-fils le roi d'Espagne Philippe V, entente qui eut pour résultat la levée du siège mis devant Bruxelles par les armées franco-espagnoles. On y lit cette inscription : *Virtute et concordia jura patriæ tuta vigent*, et la date de 1708. Au musée de l'Etat dans la même ville, on voit quatre toiles de notre peintre : *Saint Bruno à genoux devant la Vierge et à qui des anges ceignent le cordon de son ordre*; *Saint Charles Borromée priant pour les pestiférés*; *Didon présidant à la construction de Carthage*, et le *Présage des destinées de Lavinia, femme*

d'Enée. Les deux premiers de ces tableaux proviennent du couvent des Carmes déchaussés de Bruxelles, et les trois derniers sont signés *F. Janssens fecit*. Le musée communal de Bruxelles vient de s'enrichir d'une toile représentant *la Danse des heures*, offerte à la ville par la famille Picqué. Dans l'église saint-Nicolas, on conserve : *Saint Roch guérissant les pestiférés* et *David pénitent*. Notre artiste avait peint, en outre, un grand nombre de toiles. J'ignore ce qu'elles sont devenues. Pour la salle du Grand Serment, à la Maison du roi : *Saül propose pour roi au peuple d'Israël* et *Abigail allant à la rencontre de David*; pour la salle du Serment des escrimeurs, *le Christ en croix*; pour la Maison des brasseurs, le portrait de Jean le Bon (c'est-à-dire Jean II), duc de Brabant; pour celle des boulangers, *la Vigne de Naboth*; *Jésus-Christ à Emmaüs*; *Roboam brisant les tables de la loi*; *Melchisedech allant à la rencontre d'Abraham*; *le Rapt des Vierges de Silo par les Benjamites*; *Ruth et Booz*, et la *Multipliation des pains*; pour celle des tailleurs, le *Couronnement de la Vierge*, le *Martyre de saint Boniface*, et *Sainte Barbe*; pour celle des merciers, des scènes de l'histoire de Joseph; pour le local du serment de Saint-Georges, la vie de ce saint en cinq tableaux; pour le couvent des Carmes déchaussés de Gand, la *Glorification de saint Joseph* et la *Décollation de sainte Barbe*; pour l'abbaye de Diligheem, une *Assomption* et le *Martyre de saint Blaise*, etc. La plupart de ces œuvres n'ont laissé aucun souvenir.

Alphonse Wauters.

Mensaert, *Le Peintre amateur et curieux*, première partie, p. 428. — Campo Weyerman, t. III, p. 346. — Nag'et. — Immerzeel, t. II, p. 79. — Alphonse Wauters, *Lex Tapisseries bruxelloises*, p. 275.

JANSSENS (Herman), écrivain ecclésiastique, naquit à Anvers en 1684. Après avoir terminé ses humanités, il entra dans l'ordre de Saint-François et prononça ses vœux en 1703, en Allemagne, dans un couvent des pères Récollets. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la philosophie et de la théo-

logie et fut bientôt chargé par ses supérieurs de l'enseignement de ces deux sciences. Revenu dans sa ville natale en 1730, le père Janssens y fut nommé d'abord professeur d'Écriture Sainte, et successivement secrétaire du provincial, custode et visiteur de la province de Saxe, dite de la sainte croix. Enfin, le chapitre tenu à Bruxelles en 1738 lui confia la charge de provincial.

Vers cette époque, il fit un voyage en Espagne et assista, en qualité de vicedéfiniteur, au chapitre général assemblé à Valladolid. Il mourut à Anvers le 5 avril 1762.

Comme écrivain, le père Janssens a laissé plusieurs ouvrages estimés et dont quelques-uns ont eu de nombreuses éditions. Il se distingue, non par la pureté ni par l'élégance de son style, mais par la sévérité de sa critique et par la rigoureuse exactitude de ses explications.

Ses principaux ouvrages sont :

1. *Prodromus sacer, rectam præparans semitam ad varia biblia sacra, Belgico idiomate impressa, utiliter emendanda, atque de novo, juxta mentem et decretum Clementis VIII, tuto et rite imprimenda; omnibus S. Scripturæ studiosis, theologis, concionatoribus, ac controvertistis utilissimus, opera F. Hermanni Janssens... collectus*. Antv., Alexander Everaerts, 1731, in-4°. Ce traité, dédié au cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, est divisé en trois parties. — 2. *Explatio rubricarum missalis romani, decretis apostolicis et SS. Rituum ac S. Concilii Tridentini interpretum Congregationis usque hodiernum emanatis, exactè, quantum in Domino confidimus, conformis, quam ex probatis antiquis recentissimisque authoribus, præsertim ex libris S. S. D. Benedicti XIV P. M. collegit F. Hermannus Janssens...*, Antv., 1756, 2 vol. in-8°. Idem editio secunda revisa et aucta. *Ibid.*, Joan. Grangé, 1757, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage était dédié au père Dominique Gentis, Jacobin, évêque d'Anvers, qui avait exhorté l'auteur à approfondir ce sujet. — 3. *Appendix liturgica ad directorium anni 1757, pro provinciis Belgii confederatis, agens de*

thurificatione altaris, tam ad introitum in missa solenni, quam sub offertorio, cum bina figura in lamina aerea, quarum prior altare, posterior oblata representat incensanda. Amst., vidua H.-W. van Welbergen, 1757, in-12.

Alberic de Crombrughe

JANSSENS (*Jean-Martin*), sculpteur, né à Gheel, le 16 août 1765. Ses études artistiques, commencées avec succès à l'académie de Malines, furent poursuivies en Italie. Janssens séjourna deux ans à Rome; il revint ensuite au pays natal (1792) et se fixa à Gheel, où il mourut le 26 janvier 1856. Presque toutes les œuvres de ce sculpteur très oublié se rencontrent dans les églises de la Campine. On voit de lui dans l'église Sainte-Dymphne, à Gheel, une clôture de chœur citée parmi ses meilleurs travaux.

Henri Hymans.

Piron, *Algemeene levensbeschryving der mannen en vrouwen van België.*

JANSSENS (*Jean-Hérard*), écrivain ecclésiastique et historien, naquit à Maeseyck le 7 décembre 1783 et mourut à Engis le 23 mai 1853. Ayant terminé à Rome les études préparatoires à la prêtrise, il obtint une chaire au collège de Fribourg, en Suisse (1809-1816). C'est là qu'il composa, pour l'instruction de ses élèves, son ouvrage sur l'herméneutique sacrée, qui ne fut cependant publié qu'en 1818, après sa nomination comme professeur d'Écriture sainte et de théologie dogmatique au séminaire de Liège. En 1823, Janssens fut forcé d'abandonner la carrière professorale à la suite des violentes discussions soulevées par les doctrines qu'il enseignait, et, jusqu'en 1828, il occupa la cure d'Engis. A cette époque, désigné au choix du gouvernement par ses tendances orangistes bien connues, il accepta, malgré la défense formelle de ses chefs hiérarchiques, la chaire de logique, d'anthropologie et de métaphysique au collège philosophique de Louvain.

Voici, résumée en peu de mots, l'origine de ce collège et l'histoire des démêlés soulevés par sa création entre le

pouvoir civil et l'autorité ecclésiastique, démêlés que l'on peut ranger au nombre des causes principales de la révolution belge.

Déjà, en 1816, le roi Guillaume avait projeté d'établir près de chaque université une faculté de théologie pour remplacer l'enseignement des grands séminaires.

Ce projet ne fut pas réalisé; mais entre la théologie et les humanités, il y a la philosophie, alors enseignée dans les grands séminaires. Le roi résolut d'y supprimer ces cours et d'ériger près d'une université, dans les provinces méridionales, un collège philosophique dans lequel seul seraient enseignées la philosophie et les belles-lettres à ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique.

L'arrêté royal du 14 juin 1825 créa la création de ce collège et en traça dans ses grandes lignes l'organisation provisoire. L'intervention du gouvernement dans l'éducation du clergé se justifiait, à ses yeux, par l'intérêt même de l'Etat d'avoir un clergé éclairé, instruit et attaché aux institutions nationales; mais les catholiques n'y virent qu'une violation de la liberté d'enseignement, une atteinte sacrilège aux droits de l'Eglise.

Le comte de Méan, archevêque de Malines, et les ordinaires des évêchés mirent tout en œuvre pour faire avorter l'institution nouvelle; mais le gouvernement hollandais tint bon, et le collège philosophique ne disparut qu'avec lui.

Mis en non-activité le 16 décembre 1830, Janssens se retira à Engis, où il écrivit son histoire des Pays-Bas. (3 vol. in-8°, publiés à Liège en 1840.)

Cet ouvrage est entièrement écrit au point de vue orangiste. L'abbé Janssens le dédia au roi de Hollande, Guillaume Ier; mais pour des raisons que nous ignorons, il ne rendit pas sa dédicace publique. On n'en eût jamais rien su si, lors de son décès, la minute autographe n'avait été trouvée dans l'exemplaire de son ouvrage qu'il s'était réservé. Cette dédicace n'est qu'une longue adulation envers la famille d'Orange.

C'est au génie du mal, envieux de la gloire des Pays-Bas, que l'auteur attribue la révolution de 1830 et, par suite, « la ruine de l'industrie et du commerce en Belgique ».

« Ce ne fut pas la Belgique », s'écrie-t-il, « mais une caste puissante, soutenue par les démagogues, qui se révolta en 1830. »

« Les Belges, sire, savent attendre et ont confiance dans l'avenir; ils ne perdent pas de vue leur roi bienfaiteur. »

Cette épître dithyrambique ne forme pas moins de 5 pages in-8o.

Après cela, et à part toute prévention de ce chef, ce livre révèle de sérieuses qualités d'historien, telles que l'impartialité, l'exactitude des détails. A propos de la révolution du xvi^e siècle, qu'il considère comme l'une des principales périodes de notre histoire, il donne sur les hommes et les événements des appréciations d'une hardiesse inouïe, eu égard à sa qualité de prêtre catholique.

Cette indépendance de langage avait cependant attiré sur Janssens, à l'occasion de son traité d'Herménentique sacrée (1), les critiques les plus acerbes et les plus violentes.

Dans la préface de ce dernier ouvrage, l'auteur déclare qu'il l'avait d'abord préparé pour son usage personnel et qu'il ne l'a livré à la publicité que sur les prières de ses élèves de Fribourg et de Liège.

Janssens définit l'*herménentique sacrée* : la science qui donne la connaissance exacte des livres saints et fournit les règles pour trouver leur véritable interprétation. Il établit d'abord la parfaite orthodoxie de tous les livres sacrés qui sont compris dans le décret du concile de Trente, leur origine divine et leur authenticité, examinant à cette occasion les doctrines condamnées par l'Eglise et les fausses interprétations sur lesquelles elles se fondent, puis termine par l'exposé des principes à suivre

(1) *Hermenutica sacra seu introductio in omnes et singulos libros sacros veteris et novi testamenti, in usum perfectionum publicarum seminarum leodienis*. Parisiis, apud Gauthier fratrem et soc., Bibliopolas, et Vesuntione, apud eosdem, 1835.

pour comprendre et interpréter, selon les rites, l'Ecriture Sainte.

L'auteur a fait suivre son Herménentique sacrée d'un supplément qui traite :

Section I. De la Palestine au point de vue physique et politique.

Section II. De la division du temps chez les Hébreux.

Section III. Des fêtes religieuses chez les Hébreux.

Section IV. Des sacrifices chez les Hébreux.

Section V. Des poids, monnaies et mesures.

Sous le pseudonyme de « Amandus a Sancta Cruce », un prêtre du diocèse de Liège publia contre Janssens un libelle intitulé : *Animadversiones criticae in R. D. J. Hermannii Janssens in Semin. Episc. Leodii Script. Sac Theolo. Doctm. Professoris, Hermenuticam sacram*. Mosaë, à typographia J.-J. Titeux, 1820.

Il attaqua violemment les doctrines de Janssens comme hérétiques, contraires à tout ce qu'ont enseigné les théologiens et entachées d'esprit nouveau; il rendit toutefois justice à l'érudition sérieuse de l'auteur. Celui-ci répondit à ces critiques dans la brochure : *Antwoord op de bedenkingen van Amandus a Santa Cruce, uit de Minerva, letterkundig tydskrift voor Godsdienst, wetenschappen en kunsten n^o VIII*, 1820-1821. Maeseyck, ter drukkerij van J.-J. Titeux, 1822.

L'*Ami de la religion et du roi*, publication périodique paraissant à Paris, donna, dans son numéro du 6 janvier 1819, un compte rendu fort élogieux de l'*Hermenutica sacra*. Alf. Journ. z.

Bulletin du Bibliophile belge, 2^e série, t. 1^{er}. — Joseph Daris, *Histoire du diocèse et de la principauté de Liège*, 1724, 1852, t. IV, p. 290 et s.; 1873, Liège.

JANSSENS (Jean-François-Joseph), compositeur, fils de François-Bernard-Joseph-Antoine, maître de chapelle de l'église de Saint-Charles, à Anvers, et de Marie-Françoise-Antoinette Storms, naquit en cette dernière ville le 29 janvier 1801, et y mourut le 3 février 1835. Dès sa plus tendre jeunesse, il montra

des dispositions extraordinaires pour la musique. Sous la direction de son père, il fit des progrès rapides : à l'âge de six ans, il était regardé comme un phénomène. A douze ans, il composait des chœurs et, à l'âge de quinze ans, un motet sur le psaume *In te Domine speravi*. Un an plus tard, le père de Janssens confia l'éducation musicale de son fils à De Leeuw, maître de chapelle de l'église de Saint-Paul, à Anvers, lequel initia son jeune élève aux règles de l'harmonie. En 1817, la quatrième classe de l'institut royal des Pays-Bas, ayant ouvert un concours pour la composition d'une cantate sur les paroles d'un poème intitulé *De Toonkunst*, par Klyn, Janssens obtint une mention honorable; la palme échut à Suereumont, également Anversois. Van Ertborn, bourgmestre d'Anvers, ami éclairé des arts, accorda néanmoins à Janssens une médaille à titre d'encouragement.

En dépit de ses talents, les muses ne pouvaient lui fournir des moyens d'existence, spécialement dans une ville aux idées positives, comme l'était Anvers à cette époque. Il se décida à se faire candidat notaire et fréquenta, en 1818, l'étude de M^e Van Daele. Malgré ses occupations si prosaïques, Janssens n'en continua pas moins son étude favorite. Pendant ses promenades solitaires, il notait ses inspirations; rarement il recourait au piano. Un motif trouvé, rien ne pouvait l'en distraire.

Malgré des succès incontestables, les premiers encouragements que le public lui prodigua firent bientôt place à des calomnies suscitées par les médiocrités toujours envieuses du talent et du génie. On l'accusa de n'être point l'auteur des partitions qu'il avait signées. Lesueur lui-même fut dénoncé comme l'auteur d'un opéra écrit par Janssens. En dépit de tant de contrariétés, le jeune compositeur ne se découragea point. Sa première messe fut exécutée dans l'église de Saint-Charles, à Anvers, lorsqu'il avait à peine atteint l'âge de vingt ans. Il parvint même à se faire agréer comme maître de chapelle, mais à titre purement gratuit, dans l'église de Saint-Jacques.

Dès ce moment, il se livra avec une ardeur nouvelle à la composition musicale dans tous les genres. Un motet à grand orchestre, *Converte Domine*, fut envoyé à Lesueur. Le maître fit grand cas de l'œuvre de son jeune ami. " Il y a partout ", disait-il (lettre du 7 mars 1822), " du goût, de la grâce, de l'énergie même; il y a de la chaleur, de l'inspiration, l'habitude de maîtriser les idées et de continuer les motifs, qui sont pittoresques. Une ou deux bonnes années d'enseignement suivies à Paris, une étude des meilleurs modèles vous feraient certainement aller très loin... Vous pourriez même prétendre, après vos études, au grand prix de composition qui mène à Rome. Il ne vous manque qu'une chose jusqu'à présent, c'est l'art de rendre, dans un morceau, constamment les tons et modes secondaires, parents du ton principal de ce morceau. "

La seconde messe de Janssens, écrite en 1824, fut également soumise à Lesueur. A ce propos, l'illustre maître disait : " Les instruments accompagnent bien les chants; ils en ont les images et en font ressortir l'expression. "

De l'avis de Lesueur, Janssens devait continuer à se rendre maître de ses idées, comme il le faisait, et ne pas abandonner la nature vraie, qui ne laisse jamais apercevoir l'effort. Après avoir fait l'éloge des derniers morceaux de la messe, il finit par conseiller à son ami de chercher un bon poème d'opéra, bien sentimental, propre à exciter de beaux sentiments et susceptible de grands développements. " Depuis quatre ans, ajoute-t-il, que vous me communiquez vos études, vous avez fait d'étonnants progrès. " Janssens suivit le conseil de Lesueur. Il fit représenter au théâtre d'Anvers, le 2 février 1824, un opéra, *Le Père rival*. Pour déjouer la cabale, le nom du compositeur ne figura pas sur l'affiche. Le succès fut grand et lorsque, à la demande des spectateurs, le régisseur eut fait connaître le nom de Janssens, de chaleureux applaudissements le saluèrent. La mère de l'auteur était présente au succès de son fils. Pour réussir

à cette époque, et plus tard encore, sur la scène, il fallait le baptême de Paris. Janssens ne l'ignorait pas; mais ses ressources ne lui permettaient pas de solliciter les suffrages de la capitale de la France. Cependant, il soumit sa production scénique à Lesueur, qui en fut enchanté. Il y constata de grands progrès, du bon goût, de la mélodie naturelle, une harmonie bonne et sans cahot, une orchestration pittoresque, peignant ce que disent les personnages. Janssens avait senti, ajoutait-il, l'attrait des scènes et le caractère dramatique du sujet. Il félicitait enfin son ami de l'emploi des rythmes, de l'unité qu'il avait conservée dans ses mélodies. « Il n'y a en musique », ajoute sa lettre, « que la manière d'exécuter et de chanter qui peut subir quelques caprices d'une mode passagère; mais les partitions de Hasse, de Jomelli, de Mozart, de Haydn, de Gluck, de Philidor, de Grétry, de Paisiello, de Cimarosa, de Méhul, etc., dureront autant que les hommes chanteront leurs passions et leurs sentiments. » En terminant, il dit : « Allez toujours dans vos routes vraies. » Pendant la même année (15 décembre 1824), Janssens fit représenter, à Anvers, un nouvel opéra, *Les Trois Hussards*, en deux actes, et, le 3 février 1826, sur la même scène, *La Jolie Fiancée ou les Bonnes Fortunes de province*.

Bientôt Janssens revint à la musique religieuse. Sa troisième messe en la fut dédiée à M. Van Gobbelschroy, ministre de l'intérieur sous le gouvernement du roi Guillaume. Cet homme d'Etat considérait comme un devoir de protéger les arts. Il prit Janssens sous sa protection, et, après l'examen préalable, le fit nommer notaire à la résidence de Hoboken, par arrêté royal du 20 août 1826. De là, grande colère chez les ennemis du jeune tabellion : Un notaire-compositeur, un homme d'affaires s'occupant de musique !

En attendant, Janssens poursuivait le cours de ses succès. Il parvint à se faire nommer directeur de la Société d'harmonie, à Anvers. Et lorsque celle-ci

remporta au concours organisé à Bruxelles, en 1827, le second prix, Janssens reçut un bâton d'argent. En 1830, la société obtint le premier prix à un nouveau concours de Bruxelles.

Il composa pour sa société une symphonie intitulée *L'Aurore* et un pot-pourri de chansons anversoises, qui obtint un succès des plus remarquables.

Boëldieu venait d'obtenir en France un triomphe éclatant. Sa parole, en matière musicale, était regardée comme évangile. Janssens voulut lui soumettre, à son tour, une messe. L'artiste français lui renvoya sa partition accompagnée d'une lettre, du 24 juin 1825. L'œuvre, dans son ensemble, lui avait paru d'un faire facile et de bon goût. Il y avait remarqué des incorrections qu'il serait facile de faire disparaître; mais plusieurs parties de l'œuvre lui semblaient réunir des qualités essentielles. Cherubini (lettre du 21 juin 1825) fut d'un avis à peu près semblable.

Le 17 janvier 1829, notre maître fut nommé notaire à Berchem; mais il n'obtint jamais, comme on l'a prétendu, un notariat à Anvers.

Après la révolution, il fut nommé chef de musique de la garde civique. Janssens continua de se livrer à la composition et écrivit, entre autres, le morceau qui fut exécuté devant le roi des Belges, le 5 janvier 1832, par la société de Philharmonie, à Anvers. Les paroles de ce chant, intitulé *Le Roi*, étaient, dit-on, de M. Ch. Rogier. Pendant le siège de la citadelle d'Anvers, en 1832, Janssens se rendit à Cologne et ensuite à Verviers, chez un ami, le peintre Viellevoe. Lorsqu'il revint à Anvers, on s'aperçut de l'abaissement graduel de ses facultés mentales, et bientôt il fallut l'interner dans un hospice. Peu de temps avant de mourir, il eut, dit-on, quelques moments lucides. Il s'enquit du sort de ses partitions. D'après une tradition anversoise, il aurait fait disparaître ses partitions d'opéras, et en aurait tiré parti pour ses compositions religieuses. Au service funèbre célébré dans la cathédrale, le 25 mars 1835, on exécuta une messe de sa composition.

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort (3 février 1860), des hommages furent rendus à sa mémoire par les poètes Hendrickx, Verhulst et Fanny Dupuis. Un monument funéraire lui a été érigé dans l'église de Saint-Jacques, à Anvers.

Nous donnons ici la nomenclature des œuvres de Janssens : Messe à grand orchestre en *ut*, dédiée à la Société d'harmonie à Anvers, publiée à Bruxelles par Weissenbruch. — Idem en *ré* (inédite). Le *Kyrie* de cette œuvre ayant été critiqué, Janssens en écrivit un autre en 1824. — Idem en *ré*, publiée à Anvers par Schott, et dédiée au ministre Van Gobbelschroy. — Idem en *ut* (inédite). — Idem en *mi bémol*, 1829 (inédite). — Motet : *In te Domine speravi*, 1816 (inédit). — Idem *Credidi propter quod, etc.*, en *ré*, avec accompagnement de quatuor, 1824 (inédit). — *Lauda Jerusalem*, à grand orchestre en *ré*, 13 août 1826 (inédit). — Idem *In convertendo*, à grand orchestre en *ré*, décembre 1826 (inédit). — Idem *Lætatus sum*, à grand orchestre en *ut*, janvier 1828 (inédit). — *Lauda Sion*, à grand orchestre en *mi bémol*, 1829 (inédit). — Idem *In convertendo*, en *fa*, 21 octobre 1830 (inédit). — Idem *Laudate pueri*, à grand orchestre, en *mi bémol*, 5 novembre 1830 (inédit). — Idem *In exitu Israël*, à grand orchestre en *ut mineur*, 25 mars 1831 (inédit). — Idem *Beatus vir*, à petit orchestre en *sol*, avec accompagnement d'orgue (inédit). — Idem *Laudate pueri*, en *ré* (inédit). — Idem *Te lucis ante terminum*, à grand orchestre en *mi majeur* (inédit). — *Te Deum laudamus*, à grand orchestre en *ré* (inédit), exécuté à Bruxelles en 1830). — Motet : *Te lucis creator* (inédit). — Idem *Victimæ pascali* (inédit). — Idem *Converte Domine*, à grand orchestre, 1822 (inédit). — *Requiem* (inédit). — *Ave Maria*, en forme de prière (inédit). — Six *Tantum ergo*, 1830 (inédits). — Motet : *Ecce panis*, 1823 (inédit). — *De Toonkunst*, cantate, paroles de Klyn, 1818 (inédit). — *Ies Grecs à Missolonghi*, cantate inédite. — *Winterarmode*, cantate inédite, 10 avril

1830. — Cantate sur des paroles de Lesbroussart (inédite). — Le chant en chœur des *Trois Mages* (inédit). — Symphonie à grand orchestre (inédite). — Air varié (inédit). — Pot-pourri de chansons anversoises (inédit). — *L'Aurore*, symphonie (inédite). — *Le Roi*, 1832, publié à Anvers. — Romances, entre autres : *Quart d'heure de bon temps; C'est pour toujours; Le Chien Barbet; Me Colin; Soyez plus sage; Le Premier Serment; Le Jeune Berger*. Quelques-uns de ces morceaux ont été publiés. — Valse, publiée par Schott. — *Le Père rival*, opéra représenté à Anvers (inédit). — *La Jolie Fiancée*, opéra inédit. — *Les Trois Hussards*, opéra inédit. — *Gillette de Narbonne*, opéra inédit resté inachevé. Ch. Piot.

Piot, Notice sur le compositeur Janssens, dans la *Revue de Bruxelles* de 1841. — P. Génard, *Ontwerp eener levensbeschrijving van Jan-Frans-Joseph Janssens*, Anvers, 1859, avec portrait. — Vanderstraeten, J.-F.-J. Janssens, Bruxelles, 1866. — Hendrickx, *Simple histoire, boutades biographiques*, publiées à l'occasion du 25^e anniversaire de la mort de Jean-François-Joseph Janssens, Anvers, 1860. — Grégoir, *Panthéon musical*, t. II, p. 51. — Album de Janssens, conservé à la Bibliothèque publique d'Anvers.

JANSSENS (Erasmus). Voir JOHANNIS.

JANVIER (Alard), poète, né à Tournai au x^e siècle, a mis en vers, en 1479, l'histoire de saint Piat et de saint Eleuthère.

Vers la fin de cette histoire, on lit ces lignes rimées qui font allusion à un travail que méditait l'auteur :

Si Dieus par sa sainte grâce
Me prestait tant sens et espasse
Que d'accomplir son volonté,
Mon traittié serait augmenté
De la fortune et aventure
De Tournay et de sa structure
Et des grans désolations
Et nobles restaurations..., etc.

Il existe une copie manuscrite in-4^o de cette histoire à la bibliothèque de Tournai.

Ferd. Loise.

Van Hasselt, *Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgique*.

JARDON (Henri-Autoine), général de brigade, fils de Léonard et d'Elisabeth-Lambertine Sechehaye, naquit à Verriers le 3 février 1768. Fils d'un bon-

langer chargé d'enfants, Jardon reçut dans une école primaire de l'époque une éducation très élémentaire et dont l'insuffisance pesa sur toute sa carrière. Quand, le 16 août 1789, éclata la révolution liégeoise, il s'enrôla dans l'armée patriote du colonel Fyon, qui, à partir du mois de mai 1790, lutta, avec des fortunes diverses, dans le pays de Franchimont, contre les troupes levées par le cercle de Westphalie pour ramener à Liège le prince-évêque Hoensbroek. Dans cette guerre de partisans, Jardon se distingua par son intelligence et son audace, et dans l'affaire de Zutendael, qui obligea l'ennemi à repasser la frontière, ses services lui valurent le grade de lieutenant.

Mais bientôt les Autrichiens, en intervenant dans la lutte, ne laissèrent d'autre alternative aux patriotes que de mettre bas les armes ou d'être écrasés ; avec d'autres Liégeois qui, comme lui, avaient joué un rôle actif dans la révolution, Jardon se réfugia en France.

Après la déclaration de guerre de l'Autriche au gouvernement français (20 avril 1792), les pros crits se réunirent à Givet et formèrent une légion, dont Fyon obtint le commandement. Jardon, avec son grade de lieutenant, fut mis à la tête d'une compagnie (27 avril), et, quelques jours après (1^{er} mai), nommé capitaine. Pendant le reste de l'année et en 1793, en Champagne, dans la colonne du général Beurnonville, puis sous les ordres du général comte de Rosière, il suivit les destinées de la légion liégeoise, se fit remarquer par son intrépidité, son sang-froid et sa bravoure ; aussi, lorsque, après Valmy, Fyon fut promu général de brigade, Jardon, nommé chef de bataillon le 11 mars 1793, fut bientôt après (1^{er} avril) mis à la tête de tout ce qui restait de la légion liégeoise. Il la commandait et elle appartenait à la division du général Dumesnoy, quand elle attaqua, le 15 octobre, l'armée des alliés devant Maubeuge. Repoussés, les Français abordèrent, le lendemain, la position de Wattignies, parvinrent à l'emporter et à s'y maintenir, après une lutte terrible qui força le

prince de Cobourg à lever le siège et à se retirer au delà de la Sambre. Les bataillons belges et liégeois s'étaient remarquablement distingués pendant le combat ; mais leurs pertes avaient été si grandes que, le 10 novembre, un décret de la Convention ordonnait de transformer ce qui en restait en cinq bataillons de tirailleurs, dont Rouzier, Dupont, La Hure, Collinet et Jardon reçurent les commandements (26 janvier 1794). Ils furent incorporés dans les 13^e, 14^e, 15^e, 16^e et 30^e demi-brigades. Le 23 mars suivant, 3 germinal an III, Jardon était promu au grade de général de brigade, en récompense, disait l'arrêté signé du ministre de la guerre Bouchotte, « de la valeur, de l'expérience, « la vigilance, le zèle et la fidélité à la « patrie, dont il avait en toute occasion « donné des preuves ».

Jardon était en ce moment aux avant-postes du camp de la Madeleine, sous les murs de Lille. Il avait en toute occasion donné des preuves non équivoques de capacité dans la conduite des petites colonnes, d'énergie et d'intrépidité dans les combats d'avant-postes ; mais, sentant combien son instruction laissait à désirer, il crut que son « inaltérable civisme » ne pouvait compenser ce qui lui manquait en science, et, dans une lettre adressée au Comité de salut public, il refusa le grade qui lui était donné, en faisant valoir que « ses connaissances n'égalaien t ni le « zèle ni l'ardeur avec lesquels il pouvait se dévouer à la chose publique ». La réponse fut laconique : « La République, en ce moment, n'a besoin que « de victoires. Nous comptons sur ton « dévouement. Le passé nous est un sûr « garant de l'avenir. » Jardon ne voulut pas céder, et il alla rapporter à Pichegru, qui venait de prendre le commandement de l'armée du Nord et se trouvait alors à Guise, le brevet du grade qu'il prétendait au-dessus de son mérite.

S'il y avait modestie à refuser le commandement d'une brigade, il y avait, d'autre part, danger à l'accepter, la Convention faisant à ses généraux un devoir de remporter la victoire et leur

coupant la tête quand ils étaient battus; c'est ce que Pichegru répondit à Jardon, en lui faisant entendre aussi qu'en insistant davantage il risquait d'être considéré comme suspect. Le général malgré lui consentit enfin à conserver son brevet, mais à la condition de garder dans sa brigade le bataillon de tirailleurs qu'il avait commandé jusqu'alors. La crainte de se séparer de ceux dont il était depuis deux ans le chef adoré, avait eu, il n'en faut pas douter, une grande part dans l'obstination qu'il avait montrée à refuser une promotion qui, si rapide qu'elle fût, n'avait rien d'excussif à cette époque.

Le Liégeois Guerette (1), qui servait comme lieutenant sous les ordres de Jardon, lui fut donné comme aide de camp.

La brigade de Jardon appartenait à la division de Souham. Après avoir agi seule dans quelques combats peu importants d'avant-postes, elle contribua à la prise de Courtrai et à la victoire remportée sur les Autrichiens, commandés par Clairfayt, près de Mouscron (29 avril). Le jeune général, dans cette dernière affaire, emporté par sa bouillante ardeur, fut un instant fait prisonnier et bientôt après délivré par ses tirailleurs.

Jardon se fit encore remarquer à l'affaire de Tourcoing et Watrelos; puis, le 22 mai, à l'affaire de Tournai, où les Français, sous les ordres de Pichegru, furent repoussés avec une perte de 4 à 5,000 hommes.

Quelques jours après, le 29, la Convention réunissait l'*Armée des Ardennes et de la Moselle* à deux divisions de l'*Armée du Nord* et créait l'*Armée de Sambre-et-Meuse* qui, sous les ordres de Jourdan, exécuta cette fameuse campagne, commencée par le passage de la Sambre, la prise de Charleroi et la bataille de Fleurus, et qui se termina par la retraite des Autrichiens au delà de la Meuse.

(1) Il écrivit plus tard sur la vie de son chef des mémoires qui, en les contrôlant sévèrement, ont été mis à profit dans la suite de cette biographie, d'après l'ouvrage de Thil-Lorrain.

Le 4 juillet, la division Souham se porte vers Gand; le 9, Jardon est à Alost, puis on marche vers le Nord. Bréda est investi et, le 22 septembre, Souham est devant Bois-le-Duc qui capitule le 10 octobre.

Huit jours après, les 18 et 19, Pichegru passe la Meuse et attaque vigoureusement l'avant-garde anglaise établie entre ce fleuve et le Wahal, avec les divisions Macdonald, Dewinter et Souham. Dans cette affaire, Jardon soutint, avec les 1^{er} et 4^e bataillons de chasseurs-tirailleurs et le 3^e de hussards, contre la légion de Rohan, qui comptait 400 émigrés français, un des combats qui lui firent le plus d'honneur. Des 400 émigrés, 60 seulement purent échapper; 69 furent faits prisonniers et fusillés peu de jours après, en exécution de la loi sur les émigrés pris les armes à la main.

Le rapport sur cette affaire, que les représentants du peuple Bellegarde et Lacombe firent à la Convention, s'exprime ainsi sur le compte de Jardon :
 « Ce dernier mérite les plus grands éloges : saisi deux fois par les hussards ennemis, il parvint à leur échapper.
 « Ayant eu son cheval tué sous lui, il s'élança sur celui d'un de ses ordonnances et continua la charge à la tête des braves républicains qui exterminèrent la légion de Rohan. Son aide de camp, se conduisant avec non moins de bravoure, s'est fait grièvement blesser. »

Sentant la nécessité d'empêcher les alliés de déboucher sur la rive gauche du Rhin, les Français résolurent d'emporter Nimègue de vive force. La division Souham fut chargée de l'attaque des lignes constituant la tête de pont, de concert avec l'ancienne division Moreau, commandée alors intérimairement par Van Damme.

Jardon se fit remarquer, pendant l'investissement, par son ardente activité et son entraînement dans la conduite des troupes; aussi le représentant du peuple Bellegarde, en mission à l'armée du Nord, le proposa-t-il pour le grade de général de division; mais avec plus d'obstination qu'il n'en avait montré quelques mois

auparavant lorsqu'il s'était agi de son grade de brigadier, Jardon se refusa absolument à ce qu'il fût donné suite à cette proposition nouvelle.

Après une tentative de passage du Wahal, qui ne fut pas couronnée de succès, les troupes républicaines étaient sur le point d'entrer en cantonnements pour jouir d'un repos bien gagné, lorsque le froid, devenu très rigoureux, en recouvrant les rivières et les fossés des places fortes d'une épaisse couche de glace, favorisa à tel point les opérations militaires, qu'on décida aussitôt de les continuer. Le 10 janvier, les Français passèrent le Wahal sur la glace au-dessus de Nimègue; Jardon le traversa avec sa brigade près de Kokerdun, et marcha sur Gent.

Le prince d'Orange se réfugia aussitôt en Angleterre et l'armée anglaise mit l'Yssel entre elle et les républicains. Pichegru ordonna de l'attaquer : les 3 et 4 février, pendant que la division Van Damme prenait position entre Deventer et Zutphen, et la gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse entre Zutphen et Panuerden, les deux divisions de l'armée du Nord, sous les ordres de Macdonald, s'établissaient entre Kampen, Zwolle et Deventer.

C'est à cette époque que Jardon exécuta le fait d'armes le plus mémorable de toute sa carrière militaire. Le récit pourrait être taxé d'exagération, s'il n'était exposé longuement dans un journal du temps, le *Républicain du Nord*, du 19 messidor an IV.

Se trouvant avec sa brigade à Howelgaen, Jardon, accompagné d'un officier et de 13 hussards, partit en reconnaissance vers Harderwyk, d'où il se porta sur Elburg; il y fit prisonniers 13 chasseurs tyroliens et marcha sur Kampen, qu'il fit sommer de se rendre, au nom du général Jardon, pour la République française. La garnison se composait d'un bataillon de 900 hommes d'infanterie, de plusieurs compagnies de dépôt, comprenant 200 hommes environ, et de 150 cheval-légers. Entrant dans la ville avec l'officier, frère de son aide de camp, qui l'accompagnait, le général se mit

directement en rapport avec le commandant de place, et, sans se faire connaître, l'intimida tellement par son assurance, qu'il le décida, d'accord avec la municipalité, à capituler. Le lendemain, il entra dans la ville avec ses 13 hussards, et faisait mettre bas les armes à la garnison, qui prêtait entre ses mains le serment de ne plus servir contre les armées françaises tant que la guerre durerait.

Le soir même, la municipalité de Zwolle, pressant une attaque des Anglais et des émigrés qui campaient dans les environs, réclama du secours de l'officier français qui occupait Kampen. Jardon partit aussitôt avec sa petite troupe grossie de 20 cheval-légers hollandais qu'il avait décidés à l'accompagner, arriva à Zwolle à une heure du matin, traversa la ville sans s'arrêter et alla attaquer les avant-postes anglais. Ignorant les forces de leur adversaire, ceux-ci se retirèrent sur l'autre rive du fleuve en brûlant un pont situé à une demi-lieue de Zwolle. Jardon, rentré dans cette ville, se fit remettre deux petites pièces d'artillerie appartenant à un bataillon hollandais et qui s'y trouvaient par hasard, et décida 20 bourgeois à l'accompagner; il se dirigea sur Hasselt qui, sommée, fit moins de résistance encore que Kampen : 90 canoniers de la marine y furent faits prisonniers, et les magasins d'équipements que les Anglais y possédaient tombèrent en son pouvoir. Ce ne fut que quatre jours après que la brigade de Jardon rejoignit son chef et occupa en forces les villes emportées si hardiment.

La paix fut signée à Bâle dans la nuit du 16 au 17 avril 1795.

Nous constatons à cette époque de la carrière de Jardon une lacune dans les pièces et les souvenirs qui nous sont parvenus. Bien que son état de services n'en fasse pas mention, il semble avoir été nommé par Jourdan commandant militaire du département de la Dyle; puis, sans que nous en sachions la cause, il est en non-activité dès novembre 1796. En effet, c'est « pour prouver, » par l'utilité dont il avait été à l'armée

« du Nord, de quelle utilité il pouvait
 « être à la tête des braves qu'il avait
 « commandés, et qui tous ont exprimé
 « le vœu que le gouvernement le remit
 « en activité; » — que des officiers et
 « soldats qui avaient servi sous ses ordres,
 publient, dans le *Républicain du Nord*,
 le mémoire intitulé : *Exposé de quelques*
semaines du général Jardon », renfermant
 les détails résumés plus haut.

Cette publication n'eut pas le résultat
 attendu : au lieu d'être rappelé à l'acti-
 vité, le général fut, au contraire, mis au
 traitement de réforme le 13 février
 1797. « Que la politique tint sa place
 « dans la disgrâce de Jardon », dit An-
 guste Orts dans sa *Guerre des Paysans*,
 « c'est ce que l'on ne peut nier, en son-
 « geant, d'une part, à ses trente ans ;
 « en voyant, d'autre part, la presse ré-
 « volutionnaire manifester ses regrets à
 « propos de ce fait. » — Il ajoute plus
 loin : « Jardon était Belge; c'est pour-
 « quoi, sans doute, on l'oubliait, mal-
 « gré son mérite et son âge. »

Mais des événements d'une extrême
 gravité le rappellèrent bientôt à la vie
 active. Dans les premiers jours de bru-
 maire an VII (octobre 1798), éclata en
 Belgique une insurrection, « explosion
 « spontanée de toutes les colères, de
 « toutes les haines les plus diverses accu-
 « mulées par la domination étrangère
 « dans tous les cœurs et par tous les
 « motifs » ; mais surtout par la publica-
 tion des lois sur la conscription militaire.
 Le général de division Colaud, nommé
 par le Directoire au commandement des
 départements insurgés, se ressouvint de
 Jardon qu'il avait connu jadis ; le 6 bru-
 maire (26 octobre), il le fit remettre
 provisoirement en activité et le chargea
 du commandement du département de
 l'Escaut, correspondant à notre Flandre
 orientale, où l'insurrection semblait de-
 voir opposer la résistance la plus sé-
 rieuse. Mais les forces insurrectionnelles
 ayant bientôt gagné la Campine anver-
 soise, Jardon reçut l'ordre de les y pour-
 suivre. Le 21 brumaire (11 novembre),
 à la tête de troupes venues de Malines
 et de Louvain, il quitta Diest vers le
 milieu du jour, entra à Veerle à 3 heures,

se porta sur Westerloo et y cantonna
 ses troupes, remettant au lendemain, à
 cause du retard mis dans l'envoi de ses
 canons, l'attaque de l'abbaye de Ton-
 gerloo où les insurgés s'étaient retran-
 chés. Au point du jour, il constata avec
 surprise que ceux-ci avaient évacué
 l'abbaye ; il se mit aussitôt à leur pour-
 suite et fit sa jonction à Gheel avec le
 général Chabert. Pendant ce temps, ceux
 qu'il poursuivait se jetaient sur Diest ;
 après une courte lutte avec la faible gar-
 nison qu'on y avait laissée, ils s'empa-
 raient de cette place forte et campaient
 sous ses murs.

Le 23 brumaire, Jardon attaqua l'ar-
 mée insurrectionnelle forte de 5 à 6,000
 hommes. Son artillerie, qui ne se com-
 posait encore que d'une pièce de 8 et
 une de 4, força les paysans à se mettre
 à l'abri derrière les remparts de Diest,
 devant lesquels, bientôt après, il établit
 en batterie sept bouches à feu qui ve-
 naient de lui arriver.

A midi, une suspension d'armes fut
 proclamée pour négocier de la reddition
 de la place. Les généraux français exi-
 geaient que les insurgés missent bas les
 armes, promettant un pardon complet
 dont les chefs seuls seraient exceptés.
 On ne parvint pas à s'entendre et, à
 3 heures, le combat reprit.

Le soir, les Français bivouaquèrent
 sur la route de Montaigu, leurs avant-
 postes à la chapelle de *Tous les saints*,
 emplacement de la future citadelle de
 Diest. Des renforts successifs leur per-
 mirent bientôt d'investir complètement
 la place, sauf vers les marais formés par
 le Demer et jugés impraticables.

Les insurgés ne s'étaient pas laissés
 envelopper passivement : trois fois ils
 avaient fait de vigoureuses sorties ; la
 troisième, qui eut lieu le 24, à midi,
 et fut leur effort suprême, mit un in-
 stant entre leurs mains la batterie fran-
 çaise élevée près de la chapelle. Jugeant
 la résistance impossible, ils évacuèrent
 la place à minuit, dans le plus grand
 silence, en traversant les marais où plus
 de 400 des leurs se noyèrent. A l'aube
 seulement, l'armée républicaine recon-
 nut que la ville était abandonnée.

Rentré le 26 à Louvain, Jardon reprit la campagne le 4 décembre à la tête de la 66^e demi-brigade et du 20^e chasseurs à cheval. Il marcha, par Diest, sur Hasselt, que les paysans avaient occupée, et l'attaqua le 5. Les soldats traversèrent sur plusieurs points les fossés de l'enceinte : la porte de la Campine fut forcée ; les portes de Curange et de Maestricht, battues par le canon, cédèrent à leur tour. Les paysans s'enfuirent par la porte de Saint-Trond ; mais, atteints par les Français à un quart de lieue de la ville, ils furent sabrés par la cavalerie : plus de 700 des leurs restèrent sur la place et ils perdirent plusieurs centaines de prisonniers.

Cette victoire de Jardon, annoncée à son de trompe dans les rues de Bruxelles, porta un coup terrible à l'insurrection qui, dès lors, se transforma en une lutte de brigandage. Le général resta une partie de l'hiver dans la Campine, où, malgré les exécutions qu'il dut ordonner, on reconnaît qu'il fut modéré dans la répression. Il avait son quartier général à Peer lorsqu'il apprit, le 13 février 1799, qu'il était remis définitivement en activité et désigné pour rejoindre l'armée de Mayence. Il partit aussitôt ; mais, par suite de la réorganisation des armées de la république, ce fut dans l'armée du Danube, sous les ordres de Jourdan, et dans la division Van Damme destinée au flanquement de l'aile gauche, qu'il prit le commandement d'une brigade. Le 15 mars, il était à Strasbourg ; le 20, les avant-gardes françaises et autrichiennes étaient aux prises.

Le 25 mars, Jourdan prit l'offensive. Son aile gauche, à laquelle appartenait la division Van Damme, était commandée par Gouvion-Saint-Cyr.

Dans le rapport que ce dernier adressa, le lendemain, à Jourdan, il écrivait que Van Damme, secondé par les généraux Jardon et Valther, avait toujours attaqué les ennemis en flanc, acculé leur droite dans le défilé de Stokach et qu'il leur avait fait 1,000 à 1,200 prisonniers. Jardon avait eu un cheval tué sous lui.

Le 26 mars, l'armée française opéra sa retraite, Jardon formant avec sa brigade l'extrême arrière-garde, et repassa le Rhin le 6 avril.

Réunies à l'armée d'Helvétie, les forces de Jourdan prirent, le 30 avril, le nom d'armée du Danube, et furent placées sous le commandement de Masséna. La brigade de Jardon fit partie de la division Souham, appartenant à l'aile gauche, commandée par de Xaintrailles, gentilhomme rallié aux principes républicains.

Obéissant aux ordres du Directoire, Masséna partagea le corps de Xaintrailles en deux colonnes, dont l'une devait soumettre le Haut-Valais, qui avait pris les armes à l'instigation des Autrichiens. Jardon en fit partie. Quittant Vevey le 15 mai, après avoir repoussé les insurgés des bois de Finge et emporté la formidable position de Leuk, la colonne se porta sur Bryg, où les Haut-Valaisiens s'étaient réfugiés, et qu'ils évacuèrent à l'approche des Français pour se jeter dans les montagnes. Bientôt une partie des révoltés fit sa soumission ; les plus obstinés, renforcés de deux bataillons autrichiens, se retirèrent vers Lax, où ils furent attaqués le 1^{er} juin. Après une lutte qui dura jusqu'à 8 heures du soir, ils furent mis en déroute, laissant le champ de bataille jonché de morts et 200 prisonniers aux mains des républicains.

Xaintrailles établit sur le Saint-Bernard, avec Jardon pour les commander, quelques compagnies de la 110^e demi-brigade, dont le reste se tenait au débouché du Simplon. Jardon, maître de l'hospice, s'y retrancha, et, malgré des chemins difficiles, parvint à monter jusque-là deux pièces de 4. Avec leur aide et celle de trois compagnies de la 25^e demi-brigade d'infanterie légère qui l'avaient rejoint, il repoussa, le 18 juin (30 prairial an VII), le général de Bellegarde qui tentait de s'emparer du passage avec 1,200 Autrichiens.

Oubliée par les commissaires des vivres dans son poste avancé, la petite troupe de Jardon, logée à l'hospice, eut beaucoup à souffrir de la disette ; sans les sacrifices que s'imposa son général

et sans l'aide des religieux, elle eût été forcée d'abandonner le défilé.

Turreau qui, depuis peu, commandait dans le Valais, fut chargé au commencement d'août de faciliter avec sa division le mouvement du général Lecourbe sur le Saint-Gothard. Il commença son mouvement le 13 août avec 4 demi-brigades, dont 2 sous le commandement de Jardon, marcha sur le Simplon occupé par Rohan, le repoussa et l'obligea à se retirer sur Domo-d'Ossola. Le 14 au soir, la brigade Jardon, après avoir forcé le camp de Lax, pénétra dans la vallée du Rhône et faisait sa jonction avec Gudin.

Pendant que Lecourbe, poursuivant les Autrichiens, les obligeait à battre en retraite par Dissentis sur Coire, la division Turreau gardait le Grimsel et le Furca. Au commencement de septembre, elle occupa de nouveau le Haut-Valais et le Simplon. Le 24, l'armée austro-russe, sous les ordres de Souvarof, marcha sur le Saint-Gothard; Gudin, obligé de se replier sur la rive gauche de la Reuss, rejoignit Turreau, et tous deux durent battre en retraite, poussés avec vigueur par le vieux maréchal russe. Jardon, chargé de l'arrière-garde, fit à Airolo une défense acharnée contre des forces de beaucoup supérieures aux siennes, et se retira avec une perte de 120 hommes de la 2^e demi-brigade.

Le même jour, 25 septembre, Masséna gagnait la bataille de Zurich avant la jonction des forces de Korsakoff et de Souvarof, et obligeait ce dernier à une retraite désastreuse. Ce fut le signal de la rupture de la coalition, que les succès de Brune et de Van Damme en Hollande ne tardèrent pas à rendre définitive. Au commencement de l'an 1800, la France n'avait plus devant elle que l'Autriche, alliée à la Bavière et au Wurtemberg, soutenus par l'or britannique.

La brigade de Jardon, avec celles de Laval et de Molitor, composait à cette époque la division du général Van Damme, qui appartenait à l'aile droite de l'armée du Rhin commandée en chef par le général Moreau. Cette aile était

sous les ordres de Lecourbe. La brigade Jardon n'était composée que de 3,000 hommes.

Les opérations recommencèrent le 25 avril 1800. Jardon reçut l'ordre de faire dans le Haut-Rheinthal des démonstrations destinées à attirer de ce côté l'attention de l'ennemi et à lui faire supposer que l'on voulait se jeter dans les Grisons. Il passa le Rhin le 1^{er} mai avec le reste de la division Van Damme, au village de Reichlingeh, entre Constance et Schaffouse, et contribua à la prise de Bregentz et de Lindau.

Pendant cette année 1800, Jardon eut un rôle assez effacé; mais s'il n'eut pas l'occasion de se distinguer par les qualités qui jusqu'alors l'avaient mis en évidence, il se fit remarquer par des vertus peu communes dans les armées de l'époque : il maintint la plus exacte discipline parmi ses troupes et gagna le cœur des populations où il dut séjourner quelque temps. Le 4 fructidor (22 août), il écrivait à son frère : « Nous sommes
« maintenant aussi bien vus de ces
« braves gens que l'ont jamais pu être
« les Autrichiens lorsqu'ils se trouvaient
« parmi eux. » Et en effet, le 3 septembre, la représentation des communautés du Vorarlberg lui exprimait en ces termes les regrets que leur causait son départ :
« Les soussignés se font un devoir de
« certifier que les troupes françaises,
« sous la conduite du général de brigade Jardon, pendant tout le temps
« qu'elles ont passé dans nos cantons, se
« sont toujours très bien comportées et
« qu'elles l'ont parfois fait d'une manière si parfaitement irréprochable,
« que nous ne pouvons qu'en témoigner
« notre contentement... Nous nous
« croyons redevables envers le général
« Jardon de la plus vive reconnaissance
« pour l'exacte discipline qu'il a fait
« observer à ses troupes, pour la bonté
« avec laquelle il n'a cessé d'agir, pour
« la justice scrupuleuse dont il a fait
« preuve en toute circonstance. » Le 6 septembre, le conseil de préfecture provisoire du pays des Grisons lui adressait une attestation plus louangeuse encore : « De toutes les troupes

« qui, depuis près de deux ans, ont successivement occupé la contrée », y lisons-nous, « les vôtres sont certainement celles qui se sont le mieux comportées. » Enfin, le 20 janvier 1801, le bourgmestre de Bregentz lui écrivait encore : « Pendant toute la durée de « votre séjour dans nos environs, vous « vous êtes fait connaître comme un « vrai père » ; et il ajoutait : « Un jour « la république saura récompenser vos « mérites en vous comblant d'honneurs. » — Mais il n'en fut pas ainsi : la paix ayant eu pour conséquence la réduction des cadres, cette réduction se fit sentir particulièrement sur l'état-major de l'armée de Moreau, et, le 23 septembre 1801, Jardon fut encore une fois mis en non-activité. Il y resta deux ans. Le 21 septembre 1803, il fut appelé au commandement du département des Deux-Nèthes (province d'Anvers) et nommé membre de la Légion d'honneur le 11 décembre.

On raconte que, l'année suivante, présenté à Napoléon, de passage à Anvers et qui s'informait de ses désirs, Jardon aurait répondu : « Le remboursement de dix-neuf chevaux tués « sous moi. » Des ordres avaient aussitôt été donnés pour satisfaire à sa réclamation.

Le 14 juin 1804, Jardon fut nommé commandeur de la Légion d'honneur ; le 31 août 1805, détaché au camp de Boulogne, il fut chargé intérimairement du commandement de la 2^e division ; le 15 novembre 1808, il fut désigné pour rejoindre le 8^e corps de l'armée d'Espagne. Il se mit aussitôt en route, mais reçut en arrivant une autre destination : le 9 janvier 1809, il passa à la 2^e division, commandée par le général Mermet, du 2^e corps placé sous les ordres du maréchal Soult. Ce corps, en ce moment, poursuivait le général anglais Moore, en pleine retraite sur la Corogne, sous les murs de laquelle il arriva, avant d'être rejoint par les Français, en même temps qu'une flotte anglaise de bâtiments de transport (14 janvier).

Voyant sa retraite assurée et les pré-

paratifs d'embarquement devant durer quelques jours, Moore, pour l'honneur des armes britanniques, ne crut pas pouvoir quitter le continent sans combattre : il prit position sur les hauteurs en avant de la Corogne, sa gauche appuyée au Mero, sa droite au village d'Elvina.

Les deux divisions Merle et Mermet passèrent, le 14 janvier, le Mero, sur le pont d'El Burgo, et, le 15, Jardon reçut l'ordre d'enlever la hauteur couverte de bois qu'occupait l'extrême droite ennemie. À la tête des compagnies de voltigeurs, il débusqua les Anglais et les fit se replier sur le village d'Elvina, devant lequel, pour faire face aux Français, ils prirent une position qui les plaça en potence sur leur propre ligne. Soult ordonna aussitôt d'établir, sur la hauteur emportée par Jardon, une forte batterie qui les prit en écharpe : malgré mille difficultés, le 16, au matin, huit canons et deux obusiers étaient en position et, à 3 heures, foudroyaient la division anglaise. Jardon, toujours avec ses voltigeurs, s'empara d'Elvina ; mais se trouvant en présence de forces supérieures, il ne put avancer que grâce à l'appui de la brigade Gaulois. C'est en marchant au secours de sa droite, définitivement repoussée, que Moore fut tué. La nuit mit fin au combat et couvrit la retraite de l'armée anglaise sur la Corogne, où elle s'embarqua.

Cette place ouvrit ses portes le 29. La campagne était terminée ; mais une autre recommença aussitôt : Soult était chargé de soumettre le Portugal, qui venait de se soulever. Le mouvement commença le 8 février.

Le 16 mars, au défilé de Venda-Nova, 3,000 hommes de l'armée de Silveira furent attaqués par la brigade Jardon, qui les poursuivit l'espace de deux lieues. Le 19, la division Mermet déboucha du village de San Joao da Rey et se porta sur le village de Lanhozo. Jardon, chargé d'attaquer l'ennemi qui occupait un premier monticule avec du canon, enleva la position à la baïonnette à la tête du 31^e régiment, sans tirer un coup de fusil, et s'empara d'un canon.

Le 20, les Portugais, attaqués sur le mont Valengro par les divisions Mermet et Franceschi, furent culbutés. Les noms de Jardon et de son aide de camp, le capitaine Guérette, figurent parmi ceux qui se firent remarquer.

Braga ayant été abandonné après la victoire de Lanhozo, la résistance des Portugais se concentra à Porto, où environ 60,000 hommes, sous la direction d'officiers anglais, s'exerçaient au maniement des armes et construisaient des fortifications. Après quatre jours passés à réparer le matériel d'artillerie et à confectionner des munitions, Soult envoya, le 24, différents détachements pour s'emparer des ponts sur l'Ave et y chercher des gués. La division Mermet s'empara de Guimarens, et, le 25, attaqua l'ennemi à Barca-da-Troffa pendant que le général Foy s'emparait du pont de San-Justo. Jardon, avec la colonne de gauche, se dirigea vers le pont de Negrellos. Comme ses tirailleurs étaient arrêtés par ceux de l'ennemi qui, cachés derrière des arbres, paraissaient inexpugnables, le général, impatienté, saisit un fusil et se porta en avant pour donner l'exemple. Il n'avait pas fait dix pas qu'il tombait, frappé d'une balle à la tête.

« Ce général », dit la relation française à laquelle nous empruntons ce récit, « avait une réputation de valeur à laquelle chaque combat ajoutait un nouvel éclat. Il s'était particulièrement distingué dans cette campagne, à la Corogne et à Falperra. Sa mort pénétra de douleur le 31^e régiment qui, témoin de sa bravoure, résolut de le venger. Les soldats, animés d'une ardeur que rien ne peut arrêter, passent la rivière, les uns tenant en l'air le fusil et la giberne, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, les autres montés en croupe derrière les cavaliers. Tout cède devant eux : l'artillerie est prise ; les Portugais qui n'ont pas pris la fuite sont immolés ; plus de 200 hommes restèrent sur la place. » (*Mémoire sur les opérations, etc.*)

Jardon fut enterré au lieu même où il était tombé.

Telle fut la fin de ce soldat héroïque, auquel il ne manqua, pour occuper les grades élevés qui lui auraient permis de jouer un rôle plus important dans les guerres de la République et de l'Empire, qu'une instruction plus complète. Il fut surtout un excellent général d'avant-garde : son audace et son courage personnels, remarquables même à une époque où ces qualités du soldat étaient communes, lui ont fait attribuer des faits devenus en quelque sorte légendaires, mais qui ne paraissent pas assez certains pour être accueillis dans une biographie qui doit reposer uniquement sur des documents historiques. Telle que nous la donnons, la vie de Jardon est déjà suffisamment glorieuse pour qu'il soit inutile d'y rien ajouter.

P. Henrard.

Matricule officielle tirée des Archives administratives du ministère de la guerre, à Paris. — Thil-Lorrain, *Hist. du général belge Henri Jardon*, 1881. — Hipp. Vigneron, *La Belgique militaire*, 1855. — Aug. Orts, *La Guerre des Paysans*. — Du Casse, *Le général Van Damme*, 1870. — Koch, *Mémoires de Masséna*, 1848. — *Mémoires sur les opérations militaires des Français, en Galicie, en Portugal et dans la vallée du Tage en 1809*.

JASPAR (*André*), musicien, né à Liège le 18 décembre 1794, décédé près de cette ville, à Kinkempois (Angleur), le 27 juin 1863. Il débuta comme enfant de chœur à la cathédrale de Liège, où il suivit les cours de l'abbé Harséus, alors maître de chapelle. Il y reçut aussi des leçons de violoncelle, ce qui lui permit bientôt de faire partie d'une société d'amateurs où l'on exécutait de la musique de chambre. La révolution française ayant supprimé nos anciennes maîtrises, Jaspas, privé d'un enseignement régulier, s'appliqua à l'étude des maîtres, notamment de Haydn, de Mozart et de Boccherini, dont il mettait les quatuors en partition. Bientôt il se distingua comme professeur. Avec ses amis Duguet et Henrard (voir ces noms), il fonda à Liège une école de musique dont le succès contribua certainement à l'établissement du Conservatoire royal de musique (1827). Le gouvernement ayant appelé Daussoigne-Méhul à la direction de cet établissement, Jaspas renonça à

l'enseignement. Trois ans plus tard, il prit la direction des orchestres de la *Société libre d'Emulation* et de la *Société Grétry*, et il y déploya des qualités maîtresses. Lorsque son ancien collaborateur, Duguet, fut devenu aveugle (1840), il le suppléa en qualité de maître de chapelle de la cathédrale jusqu'en 1850, époque à laquelle il prit sa retraite.

Grâce à son travail et à d'heureuses aptitudes, Jaspas avait acquis des connaissances variées et un tact critique exercé en peinture et en gravure. Il fut pendant vingt ans (1837-1856) membre de la commission directrice de l'Association pour l'encouragement des beaux-arts et lui prêta un concours des plus actifs, notamment pour l'organisation de ses expositions triennales.

Jaspas était d'un caractère aussi indépendant que désintéressé, franc, rigide, de mœurs simples et austères. Il avait épousé, le 7 juin 1820, Françoise, fille de M. L.-J. Carlier, juge d'instruction à Liège. Il passa ses dernières années dans la retraite, auprès de son fils Joseph, mécanicien distingué, et dans l'intimité de quelques vieux amis.

Notre artiste s'adonna particulièrement à la symphonie et à la musique religieuse. Ses débuts remontent à 1820; il a laissé beaucoup d'œuvres inédites, qui sont devenues la propriété des éditeurs Goût et Muraille. Ses compositions appartiennent à l'école classique; elles se font remarquer par l'ordonnance régulière, la clarté du style et la distinction des idées; mais on y trouve aussi la marque du caractère indépendant de l'auteur. M. Capitaine en a donné la liste, trop longue pour être reproduite ici; nous y ajouterons deux romances: *Jamais adieu* et *Pour mon enfant*; Liège, Muraille. G. Dewalque.

E. Grégoir, *Galerie biogr. des artistes musiciens belges*. — U. Capitaine, *Nécrologe liégeois pour 1863*. — Renseignements particuliers.

JASPARS (*Jean-Baptiste*) ou JASPERS, peintre-graveur. Voir GASPERS (*Jean-Baptiste*).

JASPART (*Hubert*), auteur ascétique, naquit à Mons à la fin du xvi^e siècle. Il

embrassa le sacerdoce et mena la vie érémitique aux environs de sa ville natale. Il a publié :

1. *Le droict chemin du desert. Divisé en deux parties. L'une conduit à la solitde extérieure, l'autre à l'intérieure. Dressé par F. Herbert Iaspas, prestre, Hermite lez-Maubeuge*. A Mons, chez Jean Havart, M.DC.XXXII. In-12. Le livre est dédié à M^{lle} Anne de Hennin Liétard, chanoinesse de Sainte-Aldegonde, à Maubeuge. — 2. *Solitde intérieure, dans laquelle le fidèle solitaire, par l'usage d'un regard continuel, dans la seule volonté divine, trouuera le moyen d'estre, viure, opérer et mourir en Dieu. Bastie par Frère Herbert Iaspas, prestre Hermite lez-Maubeuge*. A Mons, de l'imprimerie De Wavdret fils, 1643. In-12. — 3. *Bannissement spirituel des hérétiques ennemis irez de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Recueilly par père Herbert Iaspas, prestre, Hermite à Saint-Barthélemy, lez-Mons, en Haynau*. A Mons, de l'imprimerie François Stievenart, 1653. In-8^o. Emile Van Arenbergh.

Ad. Mathieu, *Biographie montoise*, p. 210. — Hipp. Rousselle, *Bibliographie montoise*.

JAUCHE (*Gérard*) ou JACEA. Voir GÉRARD DE JAUCHE.

JAUPEN (*Henri*), religieux augustin, né à Hasselt vers 1541, mort à Malines le 26 juin 1608. Ayant pris le titre de bachelier en théologie à l'université de Louvain, il fut successivement nommé prieur des couvents de Liège, de Hasselt et de Malines. Il l'était encore de ce dernier en 1579, au moment où les troupes du duc de Parme, après la prise de Maestricht, apportèrent la peste à Hasselt. L'épidémie dépeupla le couvent qui, momentanément abandonné, ne fut relevé qu'en 1580 par des Augustins chassés de Malines, lors de la prise de cette ville, le 9 avril de la même année, par le colonel anglais Jean de Norich, qui la livra pendant un mois entier au pillage. Saisi par les pillards, Jaupen fut conduit à Bruxelles, jeté dans un cachot et traité avec une telle cruauté, qu'il fut réduit, au rapport de Mantelius, à boire son urine pour

étancher sa soif. (*In quo carcere infanda sustinuit; lotio sitim extinguere cogitur.*)

Enfin, au bout d'un mois, avec l'aide de quelques coreligionnaires dévoués, il parvint à s'évader et à gagner Hasselt, où bientôt vinrent se grouper, autour de lui, les autres moines fugitifs de Malines.

A ce moment, un curé de Hasselt, Jean Backs, se mit à enseigner des doctrines hérétiques : niant l'existence du purgatoire, blâmant les prières pour les morts et disant que le prêtre ne remet pas les péchés, mais déclare seulement qu'ils sont remis, laquelle rémission peut s'obtenir en écoutant la parole de Dieu. Orateur de talent, vertueux et austère, Backs avait déjà gagné à ses doctrines bon nombre de paroissiens.

Jaupen entreprit la tâche de réfuter ces hérésies, et, dans une série de sermons, combattit pied à pied les thèses du novateur. Enfin, l'évêque de Liège, Ernest de Bavière, intervint. Sur ses ordres, Backs fut enlevé, enfermé à Liège au couvent des Croisiers et forcé d'abjurer ses erreurs.

Le zèle et l'ardeur religieuse de Jaupen le désignèrent à la haine des réformés. Déjà il n'avait échappé qu'à grand'peine à plusieurs attentats dirigés contre lui, lorsque le 3 mars 1599, revenant du couvent de Wesel, il fut arrêté par les calvinistes et retenu prisonnier pendant vingt-quatre jours. Les Augustins de Hasselt durent payer une rançon de deux mille florins pour obtenir sa mise en liberté.

Le chapitre de son ordre, tenu à Louvain, l'avait élu provincial, le 16 juin 1589. Il obtint une seconde fois les mêmes fonctions, le 10 avril 1598. On a de lui un recueil de sermons en latin (*conciones*). Sweertius espérait, en 1627, qu'ils seraient publiés; mais ils sont restés inédits.

Les historiographes de l'ordre des Augustins font du père Jaupen le plus brillant éloge, tant au point de vue de ses connaissances scientifiques que de ses qualités privées. Ils le considèrent même comme le fondateur de la prospérité de cet ordre monastique.

On peut le croire neveu du P. Thomas Jaupen, augustin, qui, ayant été chargé, en 1505, du soin de l'établissement de son ordre à Liège, y jeta peu après les fondements de l'église, ainsi que du couvent situé sur le quai d'Avroy et qu'il gouverna en qualité de prieur depuis 1507 jusqu'en 1533.

Alf. Journez.

V. Crusenius, *Monastic. Augustin.*, p. 233. — Sweertius, *Monastic. Augustin.*, p. 331. — Idem., *Monument. sepulcr.*, p. 384. — Mantelius, *Haseletius*, p. 141 à 144. — Elsius, *Encomiasticon Augustin.*, p. 661. — Tombeur, *Chronol. August.*, p. 57, 62, 96, 97 et 251. — Beedelievre, *Biographie liegeoise*.

JEAN, surnommé l'AGNEAU, en latin *Joannes Agnus*, évêque de Maestricht, naquit pendant la dernière moitié du vie siècle, à Tihange, dans la province de Liège, et mourut probablement à Huy, entre les années 640 et 650. Hariger, abbé de Lobbes, et Gilles d'Orval, ses plus anciens biographes, le placent parmi les saints ou bienheureux qui ont illustré la Belgique. La vie de Jean l'Agneau semble appartenir en majeure partie au domaine légendaire; aussi n'est-ce qu'à ce titre que nous reproduisons ici les principaux faits qu'on lui attribue. Toutefois, il paraît hors de doute qu'il gouverna, pendant environ quinze ans, comme suprême pasteur, le diocèse de Maestricht, et qu'il fut, sur ce siège épiscopal, le prédécesseur immédiat de saint Amand.

Jean, bien qu'issu d'une famille noble et riche, menait à Tihange, près de Huy, une vie simple et cachée, s'occupant en personne des travaux de l'agriculture. Un ange, sous les traits d'un pèlerin, l'aborde et lui annonce les desseins de Dieu à son égard, lui dit qu'il est destiné à l'épiscopat et qu'il montera bientôt sur le siège de Maestricht. « C'est là », répliqua le saint, « chose impossible pour moi qui suis « marié et père de nombreux enfants; « aussi impossible que de faire porter « des fleurs et des fruits au moreau « de bois sec que je tiens à la main. » En même temps il l'enfonça en terre. Tout à coup, le bâton desséché reverdit, pousse des feuilles, des fleurs et des

fruits d'un goût merveilleux. Ces fruits étaient, dit-on, des pommes de l'espèce de celles qui sont appelées *pommes de Saint-Jean*; on ajoute que ce nom aurait été donné à ces fruits en souvenir du fait que nous venons de signaler. Malgré ce prodige, l'humilité de Jean résistait encore. Le roi Dagobert, qui faisait sa résidence à Maestricht, informé de l'événement, manda l'homme de Dieu et l'obligea à accepter la charge que le Ciel lui imposait d'une manière évidente.

Comme il revenait de Rome, où, selon l'usage de ces temps, il était allé, après son sacre et sa prise de possession, visiter les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul, il s'entoura de plusieurs disciples, parmi lesquels saint Monon, Ecosais, se fit principalement remarquer par ses vertus et sa piété. Après avoir gouverné son diocèse pendant environ quinze ans, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, et fut enseveli dans l'oratoire des Saints-Côme-et-Damien, du château de Huy, — château qui devint plus tard le berceau de la ville de ce nom. Les restes mortels de Jean l'Agneau furent levés de terre en l'an 1230, par Jean d'Aps, évêque de Liège, qui les plaça dans l'autel même de l'oratoire où ils avaient été ensevelis au VII^e siècle.

E.-H.-J. Reusens.

Ghesquière, *Acta Sanctorum Belgii*, II, p. 422.
— Dufau, *Hagiographie belge*, I, p. 95.

JEAN, natif du village de Herderen, près de Tongres, se voua à la vie religieuse au couvent des Frères-Prêcheurs, à Maestricht. Il fut sacré évêque de Varre ou Barre en l'année 1360, comme le rapporte le P. Echard, d'après les mémoires du couvent de Maestricht. On ne sait au juste si la ville épiscopale dont Jean de Herderen portait le titre était une des deux *Baris*, situées en Hellespont et en Pisidie, ou *Varna*, Barne sur le Pont-Euxin. Selon le P. Echard, son siège était dans la cité de l'Hellespont, sous la métropole de Cyzique. L'auteur de l'*Histoire ecclésiastique d'Allemagne* le mentionne déjà comme suffragant de Liège en 1313. On ignore

l'année de sa mort; on sait seulement qu'il mourut au mois d'août, et qu'on lui dressa un cénotaphe, comme nous l'apprend cet extrait, cité par le P. De Jonghe, d'un vieux manuscrit de sa maison professe : *In mense Augusto obiit Dominus Joannes Episcopus Varrensis de Herderen, hic non sepultus ad imaginem.*

Emile Van Arenbergh.

Echard, *Script. ord. Prædic.*, t. 1^{er}, p. XXV. — *Hist. eccl. d'Allemagne*, t. 1^{er}, p. 391. — De Jonghe, *Belgium Dominicanum*, p. 274. — Lequien, *Oriens Christ.*, t. 1^{er}, p. 769, 1049 et 1240. — Ernst, *Suffragans de Liège*, p. 112. — Delvenne, *Biogr. des Pays-Bas*, t. 1^{er}, p. 572.

JEAN, surnommé SANS PEUR, duc de Bourgogne, comte de Flandre, d'Artois et de Bourgogne (Franche-Comté). Le 27 avril 1404, il succéda, dans le premier de ces Etats, à son père Philippe le Hardi, et dans les autres, l'année suivante, à sa mère Marguerite de Maele, qui les avait jadis apportés en dot à son mari : la Flandre et l'Artois, en qualité d'unique héritière de Louis de Maele, la Franche-Comté comme veuve, en premières noces, de Philippe de Rouvre, le dernier duc de Bourgogne de la précédente maison. Il les gouverna jusqu'au jour où il périt assassiné sur le pont de Montereau, c'est-à-dire le 10 septembre 1419.

Il naquit à Dijon, le 28 mai 1371, et eut pour parrain le pape Grégoire XI, qui délégua l'archevêque de Lyon pour tenir son pupille sur les fonts baptismaux. Jusqu'à la mort de son père, il porta le titre de comte de Nevers. « Robuste dans sa petite taille, il avait « l'œil petit et d'un bleu clair, mais le « regard ferme et menaçant; ses cheveux étaient noirs; il les portait longs, « et sa barbe rasée; son visage était « plein et donnait l'idée de la santé et « de la force. » Il avait vingt-cinq ans quand il entreprit l'expédition contre les Turcs, qui devait aboutir au terrible désastre de Nicopolis.

En 1395, était arrivée à Paris une ambassade du roi Sigismond pour demander l'appui du roi de France contre le sultan Bajazet, qui menaçait la Hongrie et se vantait de venir bientôt à Rome faire manger l'avoine à son cheval

sur l'autel de Saint-Pierre. Le duc Philippe le Hardi, qui n'était pas étranger à l'envoi de cette ambassade, l'appuya au conseil du roi, et la croisade fut résolue. Son fils Jean de Nevers en fut nommé le chef; mais, à raison de sa jeunesse, le comte d'Eu, connétable de France, fut chargé de commander en son nom, et le vaillant sire Enguerrand de Coucy de veiller sur lui. Jean n'avait pas encore été armé chevalier, et il mit un point d'honneur à mériter l'accolade en combattant contre les infidèles. Son père lui composa une brillante maison de ses principaux vassaux; son train et ses équipages furent dignes de la magnificence bourguignonne. Pour suffire à ces grandes dépenses, le duc, toujours à court d'argent, préleva une taille sur ses sujets en invoquant deux coutumes féodales, la chevalerie de son fils et le voyage d'outre-mer; il emprunta, en outre, des sommes considérables à Venise et à Vienne. Au printemps suivant, l'expédition, qui comptait plus de mille chevaliers et écuyers des plus nobles maisons de France, passa le Rhin, traversa l'Allemagne et l'Autriche et rejoignit à Bude le roi de Hongrie, qui y avait également mandé les grands maîtres de Rhodes et de Prusse. Les jeunes chevaliers se montraient pleins d'ardeur : ils parlaient de passer en Syrie, après avoir vaincu Bajazet, et de délivrer Jérusalem. Mais, en attendant, festoyant et faisant bonne chère, ils semblaient plutôt vivre « dans les délices d'une cour et non dans la bonne discipline d'un camp ».

Le sultan, qui avait pourtant annoncé son entrée en Hongrie cette année-là, ne paraissait pas : on résolut d'aller le chercher, et, vers le milieu de l'an 1396, l'armée quitta Bude, forte d'au moins cent mille hommes et comptant soixante mille chevaux. Elle franchit le Danube, qui servait alors de limite, et entra en Turquie. Devant la première place, que défendait une garnison turque, le comte de Nevers reçut l'accolade et l'épée de chevalier. Plusieurs villes tombèrent successivement entre les mains des croisés : ils y massacrèrent les prisonniers ennemis, préparant par ces inutiles

cruautés les terribles représailles de Bajazet à Nicopolis. On se trouva enfin devant cette place, en Bulgarie, sur les bords du Danube. Le sultan arrivait à son secours à la tête de deux cent mille Ottomans. Le roi de Hongrie conseillait d'envoyer d'abord ses Hongrois à l'ennemi et de garder les Français pour combattre les meilleures troupes que Bajazet conduisait en personne; le sire de Coucy approuvait cette tactique prudente, ce qui porta peut-être le connétable, à qui le prestige de son compagnon d'armes portait ombrage, à être d'un avis contraire. « En avant ma ban- nière », s'écria-t-il, entraînant à sa suite toute cette bouillante noblesse qui, follement audacieuse comme à Crécy, comme à Poitiers, se trouva bientôt au plus épais des ennemis. Les habiles dispositions de Bajazet firent le reste. Enveloppés par d'innombrables adversaires, abandonnés par les Hongrois qui jugeaient la bataille perdue, ils n'eurent plus qu'à vendre chèrement leur vie ou leur liberté. Quatre cents chevaliers périrent, trois cents autres furent faits prisonniers (28 septembre 1396). Mais la victoire coûtait cher à Bajazet, qui n'en fut que plus avide de vengeance : le lendemain de la bataille, les captifs furent froidement égorgés sous ses yeux. Il n'accorda la vie qu'au comte de Nevers, au sire de Coucy, au comte d'Eu, au maréchal Boucicaut, et à une vingtaine d'autres dans l'espoir d'énormes rançons. Le roi de Hongrie avait pu se sauver en barque, par le Danube, avec le grand-maître de Rhodes. Le sultan emmena ses prisonniers à Brousse. C'est là qu'il reçut les riches présents qui lui furent envoyés de France pour le disposer à fixer le chiffre de la rançon; il exigea deux cent mille ducats, qui lui furent payés, moitié par la république de Venise au nom du roi Sigismond, moitié par un marchand génois établi à Chio, appelé Pellegrini, au nom du roi de France et du duc de Bourgogne. Mis en liberté, Jean de Nevers revint par Mytilène, Rhodes, Céphalonie et Venise avec les rares compagnons que la mort avait épargnés

pendant la captivité ou le retour. C'était le peuple qui avait payé les frais de l'expédition ; ce fut lui encore qui solda la libération du comte, les vassaux devant s'imposer une aide quand le seigneur ou son fils était pris en guerre. Les bonnes villes de Flandre à elles seules fournirent, en monnaie de l'époque, cent septante mille francs. Une visite de Jean de Nevers les remercia de leur bon vouloir.

Philippe le Hardi mourut six ans après, en 1404. Agissant, d'accord avec sa femme, en fondateur de dynastie, et revenant sur un précédent testament, il légua tous ses États à l'aîné de ses fils ; le second, Antoine, eut seulement le comté de Réthel ; le troisième, Philippe, le comté de Nevers. Il est vrai qu'Antoine, adopté par sa grand'tante Jeanne de Brabant, était déjà duc de Limbourg et devait, en outre, obtenir le Brabant à la mort de la duchesse.

Une pensée unique, qui avait déjà rempli les dernières années du règne de son père, domina la vie de Jean de Bourgogne : occuper en France le premier rang, être seul maître du gouvernement du royaume, diriger, enfin, à son gré les affaires de ce pays sous le nom du roi Charles VI, dont les accès de démence devenaient, avec l'âge, plus fréquents et plus durables, et dont la vieillesse n'eut plus que de courts moments de lucidité, pendant lesquels il signalait tout ce qu'on lui présentait. Tout ce qui, dans la conduite du second duc de Bourgogne, n'a pas trait à ce but, son intervention contre Liège à Othée, ses démêlés avec les Brugeois, ne constitue qu'un incident dans son règne. S'il se fit à Paris le zélé défenseur des libertés qu'il supprime au pays de Liège ; s'il flatte les communes flamandes, et Gand particulièrement ; s'il ménage les Anglais ; s'il traite même avec Henri V, c'est uniquement en vue et au profit de sa lutte contre son rival d'Orléans et les siens, dans l'intérêt de son ambition qui le rendit criminel et dont il mourut victime.

L'année même qui suivit l'avènement du duc de Bourgogne, la rivalité com-

mença. Le duc d'Orléans, frère de Charles VI, avait dérobé au Louvre, la nuit et à main armée, la plus grande partie de la dernière taille levée prétendument contre les Anglais et dont aucune parcelle ne fut employée au service de l'Etat ; il fallut en demander une autre ; il osa lui-même la proposer au conseil du roi. Tant d'impudence mit le comble à l'impopularité que lui avaient valu déjà son libertinage effréné et le gaspillage des deniers publics. Son rival entendit avec joie gronder sourdement la haine populaire ; engageant la lutte sur un excellent terrain, il reprit le rôle de défenseur du pauvre peuple que son père avait adopté sur la fin de sa vie. Au conseil royal, il se déclara l'adversaire de la taille nouvelle, s'enquérant de ce qu'était devenu le produit de la précédente, et quand elle fut votée, il s'écria qu'il saurait bien en garantir ses propres sujets.

Il quitta aussitôt Paris pour venir en Flandre, où l'appelaient la mort de sa mère, et s'y faire inaugurer. A Gand, il reçut les députés des quatre membres de Flandre, c'est-à-dire des trois bonnes villes de Gand, Bruges et Ypres, et du Franc, et fit droit à leurs requêtes : il promit de résider dans le pays ou de s'y faire remplacer par la duchesse Marguerite de Hainaut, sa femme ; de maintenir les privilèges et les libertés de la Flandre ; de reconnaître aux villes le droit de n'être gouvernées que par leurs échevins ; de permettre que les affaires soumises à ses officiers fussent traitées en flamand ; enfin, d'autoriser les communes à négocier un traité de commerce avec l'Angleterre, d'assurer leur neutralité commerciale en cas de guerre entre Français et Anglais, et de veiller à la sécurité des marchands. Il acheva de se concilier les Flamands en leur prescrivant de ne pas payer la taxe votée récemment en France. Il parvint même, non sans éprouver une vive résistance, de la part des Brugeois surtout, à les entraîner au secours de l'Ecluse, attaquée par un parti d'Anglais, qui se retira.

Le duc était libre et pouvait se consacrer tout entier à la lutte contre son

rival. L'animadversion publique, les malédictions populaires avaient chassé de Paris Louis d'Orléans et son alliée, la reine Isabeau. Il s'y rendit suivi de huit cents lances, après avoir mandé à ses deux beaux-frères de Bavière, Guillaume de Hainaut et Jean, l'élu de Liège, de venir le rejoindre avec leurs hommes d'armes. Il y arriva juste à temps pour empêcher l'enlèvement du dauphin, son gendre, dont ses adversaires avaient voulu se saisir. Alors, des deux côtés, on arma; le duc d'Orléans ayant pris comme emblème un bâton noueux, les Bourguignons y répondirent en mettant un rabot sur les flammes de leurs lances et en adoptant la devise flamande: *Ik houd* (Je le tiens) pour braver celle de leurs rivaux: *Je l'envie*. Les deux ducs reculèrent pourtant devant une lutte décisive et acceptèrent la médiation des autres princes du sang; ils se réconcilièrent, en apparence du moins, et les deux cousins s'embrassèrent chez leur oncle le duc de Berri qui, en plus grand signe d'amitié, les fit coucher dans le même lit.

Chacun s'en alla guerroyer contre les Anglais. Le duc d'Orléans échoua piteusement en Aquitaine. Jean, qui voulait tenter le siège de Calais, en faisait les préparatifs à Saint-Omer; mais il attendit vainement les prestations en hommes et en argent qui lui avaient été promises au conseil du roi; rien ne vint, si ce n'est la défense d'aller plus avant. Le duc de Bourgogne reconnut dans ce coup la main du duc d'Orléans, et, dès lors peut-être, jura la perte de son ennemi.

La reprise des hostilités contre l'Angleterre avait entravé le commerce des laines et, par conséquent, paralysé l'industrie drapière de la Flandre; la misère y était imminente, une grande agitation se manifestait dans toutes les villes.

Après avoir donné satisfaction au pays par la conclusion d'une trêve marchande, rassuré sur les dispositions des Gantois, pour lesquels il montrait une prédilection marquée et qu'il cherchait à opposer aux Brugeois, le duc parut

chez ces derniers et leur imposa l'odieux *calfreel*, la grande peau de veau de 1407. Les Brugeois s'étaient mutinés en apprenant que le duc condamnait les prétentions des trois grandes villes au monopole de la fabrication des draps et à la domination sur les villes de second ordre. Défense fut faite aux métiers de porter dorénavant leurs bannières sur la place publique si celle du prince n'y avait été arborée la première; c'était supprimer le droit d'émeute. Le subside mensuel, le *maendghelt*, accordé aux diverses corporations par le magistrat de la ville fut aussi aboli. Ypres ne fut pas non plus à l'abri des rigueurs du duc, et l'on a voulu faire dater de cette époque la rapide décadence de cette puissante commune.

Le duc retourna ensuite à Paris, où se trouvait également son rival. Un guet-apens fut tendu au duc d'Orléans. Le dimanche, les deux cousins communiaient ensemble; le mercredi 23 novembre 1407, des gens apostés par Jean de Bourgogne se jetaient sur Louis d'Orléans au moment où il sortait, le soir, avec deux écuyers et quelques valets seulement, de l'hôtel de la reine et l'assassinaient. Le meurtrier dissimula d'abord; le lendemain, à l'église, où le corps de sa victime avait été déposé, il ne se montra pas le moins affligé, et il tint un coin du drap mortuaire lors de la translation du cercueil dans l'église des Célestines. Mais la rumeur publique, l'enquête à laquelle se livrait le prévôt désignaient assez le coupable: c'était à l'hôtel du duc que les assassins passaient pour s'être retirés. Le prévôt le laissa entendre au conseil du roi, en demandant de pouvoir fouiller même l'habitation des princes. Alors Jean changea de visage et, prenant à part le duc de Berri, il lui avoua que, poussé par Satan, il avait ordonné le meurtre. Il osa pourtant se présenter encore au conseil le lendemain, mais il n'y fut pas reçu. Saisi d'appréhension, il quitta Paris en toute hâte et se sauva en Flandre. Il n'y resta guère: le parti d'Orléans était sans chef; le duc de Bourgogne puissant; les états de Flandre, devant les-

quels il avait fait proposer publiquement la justification de son homicide, avaient promis de le soutenir; on le savait maintenant exempt de scrupule, prêt à tout. On craignait qu'il ne s'alliât avec les Anglais. Le roi, qui avait un instant recouvré la raison, avait bien promis de faire justice à la veuve d'Orléans, accourue de Blois pour demander réparation. Mais qu'était la parole royale dans la bouche de Charles l'Insensé? Après une tentative inutile faite par les princes pour l'amener à composition et à livrer les assassins, le duc rentra à Paris bien entouré, la tête haute, accueilli par les cris de joie du peuple. Le 8 mars 1408, à l'hôtel royal de Saint-Paul, en présence du dauphin, des princes, du recteur de l'université, devant une nombreuse assemblée de seigneurs, bourgeois et gens du peuple, le moine cordelier Jean Petit prononça en son nom cette fameuse harangue qui constituait, en même temps qu'un acte d'accusation contre la victime, une audacieuse apologie du tyrannicide. Nul ne fut assez hardi pour contredire la justification du duc de Bourgogne, qui se fit délivrer ensuite par le roi des lettres patentes qui le tenaient indemne pour le fait accompli.

Il ne put longtemps jouir de son triomphe. Les Liégeois s'étaient révoltés contre leur élu Jean de Bavière. (Voir les art. JEAN DE BAVIÈRE et HENRI DE HORNES.) Ils voulaient un prince-évêque; ils avaient chassé ce prince-soldat qui s'obstinait à ne pas prendre les ordres. Réfugié à Maestricht, l'élu fit appel à son beau-frère Jean de Bourgogne. Une raison plus puissante décida ce dernier à intervenir. Les Liégeois avaient commencé le siège de Maestricht, et ni l'intervention du duc de Limbourg ni les incursions du comte de Hainaut n'avaient pu les en détourner. Or, la domination bourguignonne, que devait exercer plus tard Philippe le Bon, se dessinait déjà aux Pays-Bas. Jean possédait la Flandre et l'Artois; son frère, Antoine, le Brabant et le Limbourg; son beau-frère, Guillaume, le Hainaut et la Hollande; l'élu gouvernait Liège. Tous ces souverains

étaient solidaires; le duc craignit que la victoire des Liégeois sur l'autorité princière ne fit relever la tête aux communes et ne provoquât des commotions aux Pays-Bas; au risque de ce qui pouvait arriver à Paris pendant son absence, il passa dans ses Etats pour s'y préparer à étouffer l'insurrection liégeoise. Il vint ensuite, par la chaussée Brunehaut, camper non loin de Tongres, à Othée.

« Qui passe dans le Hasbain est com-
« battu lendemain », disait un vieil adage. Le lendemain, 23 septembre 1408, quarante mille Liégeois, conduits par le sire de Perwez, se battirent bravement, de l'aveu même du duc, pour la défense de leurs droits; mais la fortune trahit leur courage: il n'en rentra pas un tiers à Liège. Le duc gagna dans cette furieuse mêlée le nom de Jean *sans Peur*. Il aurait pu être, comme le fut l'élu de Bavière, surnommé *sans Pitié*, pour la cruelle façon dont il abusa, non moins que son beau-frère, du succès de ses armes. Sur le champ de bataille, Jean de Bourgogne avait défendu de faire quartier. A Liège, à Huy, à Dinant, Jean de Bavière fit procéder à des exécutions et à des noyades sans nombre. Puis les vainqueurs s'assemblèrent à Lille pour prononcer cette mémorable sentence qui confisquait les libertés des Liégeois et anéantissait en quelque sorte leur nationalité. Le duc avait voulu faire, hors de ses Etats — ce qui le mettait à l'abri de représailles — un terrible exemple qui pût instruire ses sujets.

Plus que jamais, en effet, il allait avoir besoin de leur docilité. A peine avait-il quitté Paris pour marcher sur Liège, que tous ses adversaires y étaient rentrés; la duchesse d'Orléans était venue réclamer justice: devant ce même public qui avait écouté Jean Petit, le bénédictin Seresi, abbé de Saint-Fiacre, proposa à son tour la justification du duc d'Orléans, et l'avocat de la duchesse conclut à ce que le meurtrier confessât son crime et fût soumis à une expiation publique et à un exil de vingt ans outre-mer. On envoya même au duc l'ordre de se désister de toute entreprise contre

les Liégeois et de comparaître en personne pour répondre aux accusations portées contre lui.

La nouvelle de la victoire d'Othée terrifia ses ennemis. La cour s'enfuit à Tours. Mais la mort de la veuve d'Orléans rendit un rapprochement plus facile et, peu après, on imposa aux orphelins de la victime, dans la cathédrale de Chartres, une réconciliation solennelle, où il fut dit que leur père avait été mis à mort « pour le bien du roi et du « royaume ». Des deux côtés, on se jura un mutuel oubli du passé. Jean sans Peur triomphait; il était le maître; les sires des fleurs de lis s'attachaient à lui; des alliances matrimoniales et politiques l'affermisssaient chaque jour davantage; la reine Isabeau elle-même, l'ancienne alliée de Louis d'Orléans, se fit bourguignonne. En même temps, il consolidait sa popularité auprès du peuple de Paris, dont il devint l'idole; auparavant déjà, il avait restitué aux bourgeois les chaînes des rues et autorisé la fermeture des portes de la ville. Moins d'un an après la fatale époque où il supprimait les libertés liégeoises, il fit rendre aux Parisiens, par ordonnance royale, tous les privilèges qui leur avaient été enlevés après Roosebeke, entre autres la libre élection du prévôt des marchands et le droit de s'organiser en milice bourgeoise avec des chefs de leur choix.

Mais le parti d'Orléans se reformait : le jeune duc épousa Bonne d'Armagnac, fille du comte Bernard d'Armagnac, en qui les adversaires du Bourguignon allaient retrouver un chef énergique et impatientement attendu. Le duc de Berri, froissé du peu d'égards que lui témoignait son neveu dans le gouvernement des affaires, se joignit à eux; d'autres seigneurs, également lassés ou jaloux, le suivirent, et Jean sans Peur se trouva, en 1410, devant la coalition des *Armagnacs*, dont l'écharpe blanche défilait le chapeau bleu et la croix de Saint-André des Bourguignons. L'Ouest et le Midi s'armèrent en faveur des princes d'Orléans; Paris, le Nord et l'Est tenaient pour Jean de Bourgogne. Malgré des ordres de désarmement que le duc en-

voyait, au nom du roi, à ses adversaires, ceux-ci se rapprochaient de la capitale; ils occupèrent les environs de Paris, où leurs bandes dévastatrices de Gascons et de Bretons empêchèrent cette année-là les vendanges et les semailles. Quoique supérieur en forces, Jean montrait une hésitation qui ne fit plus que s'accroître et qui devint un trait prédominant de son caractère. L'université interposa sa médiation, et le traité de Bicêtre suspendit un moment la guerre civile. Par une transaction que l'on s'étonne de voir accepter par le duc de Bourgogne, il fut convenu que tous les princes de sang royal retourneraient sur leurs terres et ne pourraient revenir à Paris que mandés par le roi, qui n'appellerait pas le duc de Berri sans le duc de Bourgogne, et réciproquement.

Mais en s'éloignant, Jean sans Peur n'ignorait pas qu'il laissait au grand conseil une majorité fidèle qui assurerait la prépondérance bourguignonne. Il savait pouvoir compter sur Paris, et il espérait bien trouver en Flandre et en Artois un appui non moins précieux. Pour se le procurer, il ne recula pas devant de nouvelles concessions et il fit le sacrifice des taxes qu'il prélevait sur les confiscations ou sur les accises. A ce prix, les bonnes villes promirent de le seconder contre les Armagnacs, et, au jour voulu, quarante à cinquante mille hommes le suivirent à Montdidier. La guerre, en effet, s'était rallumée dès le printemps de 1411. Les princes ligués s'étaient avancés jusqu'à la Somme, et leurs troupes saccageaient la Picardie et tout le pays au nord de Paris. Cette ville même était menacée au dehors et au dedans par les menées des Armagnacs. Alors surgit, pour la défendre, la fameuse faction des *Cabochiens*; nommé capitaine de la ville, le comte de Saint-Pol, partisan acharné de Jean sans Peur, obtint la levée d'une milice de cinq cents hommes; il chargea du soin de la recruter, parmi leurs aides et compagnons, les principaux bouchers, les Le-goix, les Saint-Yon, les Thibert, bourgeois riches et puissants, la boucherie étant devenue l'apanage exclusif d'un

petit nombre de familles. Ils s'adjoignirent l'écorcheur de bêtes Caboché, et, sous le nom de Cabochiens, eux et leurs suppôts devinrent les maîtres de Paris et la terreur des Armagnacs qui s'y trouvaient.

Le duc de Bourgogne arrivait alors à Montdidier, après avoir pris sur sa route et laissé piller par ses Flamands et ses Picards plusieurs places que détenaient ses adversaires. Il attendait les Armagnacs qui ne paraissaient pas; or, les Flamands avaient accompli leur terme de service. Les quarante jours que le devoir féodal les obligeait à suivre leur souverain étaient passés. Déjà, ils lui avaient accordé un délai supplémentaire de huit jours; mais ce dernier laps de temps expiré, ils reprirent le chemin de leurs foyers sans plus vouloir rien entendre, pas même le duc qui « à mains jointes » et « le chaperon ôté de la « tête » les suppliait humblement de ne pas l'abandonner au moment décisif et de lui demeurer encore quatre jours seulement. Arrivées en Flandre, les milices brugeoises ne consentirent à déposer les armes et à rentrer dans leur ville qu'après avoir obtenu le redressement de leurs griefs et l'abolition du *calfeel* de 1407. De l'aveu du duc, l'acte leur fut livré, et les cinquante-deux doyens des métiers en arrachèrent les sceaux qu'ils avaient été contraints d'y apposer autrefois. Ainsi, l'aide des Flamands servit aussi mal Jean sans Peur que l'expédition entreprise antérieurement avec eux contre Calais par Philippe le Hardi fut désastreuse pour ce dernier.

La malheureuse affaire de Montdidier ébranla un instant la puissance bourguignonne. Les Armagnacs pressaient Paris; mais le duc Jean fit appel aux Anglais, prévenant ses adversaires tout aussi peu scrupuleux que lui. Avec douze cents hommes d'armes et archers d'Angleterre, il se jeta dans Paris et, après plusieurs vigoureuses attaques, obligea les princes à s'éloigner. Exhumant une ancienne bulle pontificale qui condamnait les pillages des grandes compagnies sous Charles V, on l'avait appliquée aux bandes orléanistes et à

leurs chefs, sur lesquels l'excommunication et l'anathème furent lancés.

Jean sans Peur reçut pleins pouvoirs du conseil de tout commander au nom du roi et du dauphin; il semblait le vrai roi de France. En ce moment, il parvint à convaincre ses ennemis d'alliance anglaise et de haute trahison envers la personne royale et le territoire du royaume. Charles VI était dans une période de bon sens: il le mena à Saint-Denis prendre l'oriflamme; c'était la première fois qu'on la déployait dans une guerre de Français contre Français. Bourges, le quartier général armagnac, fut assiégé; mais la campagne n'eut pas de suite. Le dauphin Louis, qui avait alors dix-sept ans, fit montre enfin de quelque autorité; il imposa la paix et la réconciliation aux deux partis, d'ailleurs également épuisés par la lutte.

Mais huit mille Anglais, que les Armagnacs avaient appelés en France, venaient d'y débarquer: le pays était las et sans ressources. Toute la vitalité française semblait s'être concentrée à Paris. Vers cette époque, y arrivaient des députés gantois prier le duc Jean d'envoyer en Flandre, pour le remplacer selon la promesse qu'il avait faite, son fils Philippe, créé comte de Charolais depuis la récente acquisition de cette seigneurie par son père. Ils furent reçus à l'hôtel de ville où, en signe de fraternité, les Parisiens prirent le chaperon blanc des Gantois; les meneurs populaires allèrent ensuite le présenter au duc de Bourgogne, puis au roi, au dauphin et aux princes, qui n'osèrent le refuser. « Ainsi », dit un historien, « après trente années (étrange vicissitude ou tardive expiation!) l'insigne des martyrs de Roosebeke fut imposé au front de leurs vainqueurs. » La cour et la ville portèrent le chaperon blanc, et la plupart des communes l'acceptèrent comme marque d'alliance avec Paris.

Mais les violences des bouchers et de leurs acolytes devaient finir par provoquer une réaction. Abandonnés par la haute et la moyenne bourgeoisie, combattus même dans les rangs populaires,

les Cabochiens s'enfuirent de Paris, et le duc de Bourgogne, qui n'avait su ni les soutenir jusqu'au bout ni s'en séparer, craignant pour sa sûreté personnelle, ne tarda pas à les suivre (1413).

A leur tour, les Armagnacs se trouvèrent les maîtres dans Paris. Toutes les ordonnances « bourguignonnes » furent rapportées; la harangue de Jean Petit condamnée et brûlée au parvis Notre-Dame; l'écharpe blanche remplaça partout la croix de Saint-André. On en affubla jusqu'aux images des saints. Cependant, le duc Jean armait en Artois et en Flandre; il se disait rappelé à Paris par des lettres que l'héritier du trône lui envoyait effectivement, mais que ce prince aussi léger que débauché renia devant Bernard d'Armagnac. Le duc de Bourgogne s'approcha un instant de la capitale, attendant un soulèvement populaire qui ne vint pas. Alors il fut déclaré banni, et le roi, faible jouet des ambitions qui s'agitaient autour de son trône, leva contre lui l'oriflamme à Saint-Denis et arbora l'écharpe des Armagnacs. La campagne fut menée vivement, et bientôt Arras se trouva assiégée. Jean sans Peur cherchait vainement à entraîner à son secours les communes flamandes : tout ce qu'elles voulurent faire, ce fut de joindre leur médiation à celle du duc de Brabant et de la comtesse de Hainaut. Le roi étant retombé malade, le dauphin Louis, déjà fatigué de la guerre et du contrôle des princes, échappa aux Armagnacs comme il avait autrefois devant Bourges échappé à son beau-père. La cessation des hostilités fut signée en même temps que la reddition d'Arras au roi, et une nouvelle paix fut jurée.

Le dauphin, duc de Guienne, sembla se rendre compte qu'il y avait pour lui un rôle brillant à jouer, entre ces deux partis capables de se disputer la France, mais impuissants à la gouverner. Renonçant un instant à sa vie dissolue, il annonça l'intention de diriger lui-même les affaires du pays; il éconduisit les princes et leur défendit à tous de rentrer dans Paris si ce n'est mandés par le roi.

Il n'était pas à la hauteur des circonstances; la guerre contre les Anglais recommençait et conduisit la France à Azincourt (25 octobre 1415). Jean sans Peur n'avait point paru à la bataille. Lui et son adversaire le duc d'Orléans avaient reçu l'ordre d'envoyer à l'armée leurs hommes d'armes, mais sans venir en personne, tant on craignait leur désaccord. Froissé de ce procédé qu'il prit pour un affront, imprudemment tenu à l'écart malgré la lettre de protestation qu'il écrivit au roi, engagé peut-être dans des négociations avec les Anglais, Jean sans Peur invita ses feudataires à s'abstenir également et donna des ordres pour empêcher son fils Philippe, qui brûlait de courir aux Anglais, de quitter Arras. Néanmoins, ses deux frères, le duc de Brabant et le comte de Nevers, se joignirent au connétable de France et périrent, après s'y être vaillamment comportés, à la journée d'Azincourt.

Jean sans Peur témoigna la plus vive douleur de la mort de ses deux frères. Il se repentit de n'avoir pas pris part à la bataille. Il envoya même un cartel à Henri V; mais le roi d'Angleterre était trop sage pour répondre à pareille bravade; sans relever le défi, il s'embarqua pour son pays.

Le duc d'Orléans, qui avait montré plus de patriotisme que son rival, était prisonnier des Anglais. Le dauphin rappela du Languedoc Bernard d'Armagnac pour lui donner l'épée de connétable. A cette nouvelle, Jean de Bourgogne marcha sur Paris, suivi des Cabochiens exilés; au moment où il arrivait à Lagny-sur-Marne, le duc de Guienne mourut, usé à force d'excès, laissant le titre de dauphin à son frère Jean, duc de Touraine. Ce dernier, gendre du comte de Hainaut, et, par conséquent, neveu de Jean sans Peur, était tout dévoué au Bourguignon, qui ne sut pourtant se faire ouvrir en son nom les portes de Paris. Après être resté immobile pendant deux mois, il regagna la Flandre, emportant le sobriquet de « Jeau le Long, Jean de Lagny qui n'a point de hâte ». De là, il passa dans le Bra-

bant, où il espérait se faire nommer régent pendant la minorité de ses deux neveux ; mais l'opposition des bonnes villes le fit échouer. A bout de ressources, mais toujours avide de ressaisir l'autorité en France, il eut avec le roi d'Angleterre une entrevue à Calais, où se trouvait également l'empereur Sigismond. Henri V avait préparé un traité d'alliance aux termes duquel le duc de Bourgogne reconnaissait ses droits à la couronne de France et lui rendait hommage ; mais le duc refusa de signer une alliance à ce prix : il se contenta de proposer la trêve qu'il avait conclue pour la Flandre et l'Artois ; il fit ensuite hommage à l'empereur pour la Franche-Comté et la seigneurie d'Alost, qui relevaient de l'empire.

Dans l'entre-temps, le second dauphin mourut ; le troisième et dernier fils de Charles VI, un enfant de quatorze ans, avait été élevé par les Armagnacs dans la haine du Bourguignon. Fort des sympathies et de la faveur du dauphin, le connétable d'Armagnac ne garda plus de mesure ; la reine Isabeau elle-même fut reléguée à Tours. La guerre contre Jean sans Peur, banni et excommunié, fut vigoureusement poussée, guerre d'effroyables atrocités, où toute la France était divisée en deux camps, Armagnacs et Bourguignons, sous les yeux de l'Anglais envahisseur. Paris avait dû déjà rendre les chaînes des rues, livrer ses armes ; la communauté des bouchers avait été supprimée et le monopole de la boucherie aboli. Paris appela les Bourguignons ; une de leurs bandes y pénétra par surprise et se saisit du connétable : la ville était aux mains des Cabochiens et des bannis et, le 12 juin 1418, commencèrent dans les prisons, qui regorgeaient d'Armagnacs, ces sanglantes tueries, prélude lointain des massacres des septembriseurs de 1793. Le connétable fut une des premières victimes.

Un mois après, le duc de Bourgogne était pour la troisième fois le maître de la ville et du gouvernement. Toutes les charges de la couronne furent rendues à ses partisans, les ordonnances des Ar-

magnacs abrogées, la corporation des bouchers rétablie. Mais les « Dauphinois » tenaient la campagne ; eux d'un côté, les Anglais de l'autre, affamaient Paris. Une seconde convulsion secoua la grande ville ; de nouveaux massacres de prisonniers furent organisés. Jean de Bourgogne ne put les empêcher entièrement ; il s'en vengea en faisant peu après exécuter le principal meneur, Capeluche, le bourreau de Paris, et quelques autres.

Le désir du duc d'éteindre la guerre civile était sincère ; mais ses invitations au dauphin de rentrer à Paris, en offrant « de lui faire tout honneur et obéissance », restaient sans résultats. Le dauphin était entouré et suivait les conseils de simples gentilshommes et autres « gens de petit état », qui auraient trop perdu à une réconciliation et avaient, au contraire, tout à gagner à pousser les choses à l'extrême.

Mettant le temps à profit, les Anglais s'emparaient de Cherbourg et de Rouen, et c'était pour eux un étrange sujet d'étonnement de voir la France dans une pareille détresse, et les deux partis, au lieu de s'unir contre l'ennemi national, continuer à s'entre-déchirer et préparer de leurs mains l'asservissement de leur patrie. Chacun conclut séparément une trêve avec Henri V, espérant négocier ensuite une alliance avec lui. Mais la crainte réciproque que l'un avait de voir l'autre traiter avec les Anglais finit par rapprocher les deux partis. Le duc et le dauphin eurent une entrevue près de Melun, où ils se donnèrent de mutuelles assurances de concorde et d'amitié et se jurèrent alliance. Malheureusement, le jour où expirait la trêve avec les Anglais, ceux-ci surprirent Pontoise, qu'un capitaine de Bourgogne avait mission de défendre. Les gens du dauphin voulurent y voir une perfidie bourguignonne ; ils rappelaient le traité de Calais de 1416, signé en apparence avec Henri V par Jean sans Peur ; ils reprochaient à ce dernier de ne pas tenir tête aux Anglais. Sa mort était résolue ; mais rien ne transpara du complot qui se tramait, à l'insu du dauphin probablement.

Les deux princes avaient promis de se revoir. Au lendemain de la prise de Pontoise, le duc avait emmené le roi et la reine à Troyes. C'est là que Tannegui Duchâtel vint le trouver et lui proposer au nom du dauphin l'entrevue du pont de Montereau : après avoir fait quelque résistance, comme s'il prévoyait le sort qui l'attendait, le duc s'y rendit. Chacun devait amener une suite de dix hommes d'armes ; les gens du dauphin avaient fait placer, aux deux bouts du pont, de fortes barrières et au milieu, une sorte de loge en charpente où les deux princes devaient se rencontrer. Le duc y trouva le dauphin, qui l'y avait précédé. La foule qui se pressait aux barrières le vit mettre un genou en terre, et, à l'instant où il se relevait, les gens du dauphin le frappèrent de leurs haches et de leurs épées. Les Bourguignons et la voix publique désignèrent comme l'auteur principal du complot et du meurtre Tannegui Duchâtel, qui le premier abattit le duc d'un coup de hache. Un autre l'acheva en le perçant par-dessous son haubergeon d'un coup d'épée (10 septembre 1419).

Ainsi fut puni par un crime, le crime que douze ans auparavant avait commis Jean sans Peur. Mais l'unique fils du duc, Philippe, allait se charger de venger son père, et ce nouveau meurtre n'eut d'autre conséquence que de plonger la France dans une série de malheurs plus affreux encore que ceux qu'elle venait de traverser.

Eug. Duchesne.

Monstrelet, *Chronique*. — Le Religieux de Saint-Denis, *Chronique du règne de Charles VI*. — Juvénal des Ursins, *Hist. de Charles VI*. — Froissart, *Chroniques* (1396). — *Hist. du maréchal de Boucicaut*. — Barante, *Hist. des Ducs de Bourgogne*. — Laborde, *Les Ducs de Bourgogne*. — Frélicq, *Essai sur le rôle politique et social des Ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas*. — Kervyn de Lettenhove, *Hist. de Flandre*. — Henri Martin, *Hist. de France*.

JEAN L'AVEUGLE, comte de Luxembourg et de la Roche, marquis d'Arton, roi de Bohême, etc., fils de Henri V et de Marguerite de Brabant, naquit le 10 août 1296 et expira sur le champ de bataille de Crécy, le 26 août 1346 (1).

(1) Le cadavre fut retrouvé, et enterré dans l'église des Dominicains, à Montargis.

Son père, élu roi des Romains en 1308, lui céda le comté de Luxembourg et ses dépendances, sous la tutelle du seigneur de Rodemacher, qui fut remplacé ensuite par Baudouin, archevêque de Trèves. Parvenu à l'âge de raison, Jean montra de belles qualités et de grands défauts. Courageux et loyal, actif et entreprenant, il était aussi grand querelleur que batailleur, souvent faible et imprudent, peu conséquent avec lui-même. Malgré ses brouilles avec le pape, il distribuait volontiers des immunités aux établissements ecclésiastiques, de même qu'il accordait facilement, malgré des tendances despotiques, des privilèges à plusieurs villes et localités soumises à son pouvoir. On peut dire que la guerre était son occupation favorite. Lorsqu'il ne pouvait donner des coups d'estoc et de taille dans les nombreuses batailles auxquelles il assistait, il en distribuait à profusion dans les tournois, où il fut souvent blessé. Même après avoir perdu la vue, il voulut encore batailler. S'il aimait l'argent, et s'il vexait parfois ses sujets pour s'en procurer, il le prodiguait volontiers à ses favoris. Jamais il n'en avait assez pour faire face aux dépenses excessives causées par de nombreux voyages et des guerres continuelles, auxquelles il prenait part. Bien souvent aussi il contracta des dettes énormes. — A l'âge de quatorze ans il épousa Elisabeth, seconde fille de Wenceslas IV, roi de Bohême, et parvint ainsi, au moment de la mort de son beau-père, à occuper le trône de ce pays, vacant par suite du défaut d'héritiers mâles (5 février 1311). A la mort de son propre père (1313), des troubles graves surgirent en Allemagne. Il y eut compétition au trône impérial entre Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière. Malgré l'opposition du saint-siège, Jean embrassa chaudement le parti du Bava-rois, qu'il aida à faire couronner à Aix-la-Chapelle, le 25 novembre 1314, pour l'abandonner ensuite. En attendant, et quelques jours plus tard, Louis promit à Jean, pour l'indemniser de ses peines et dépenses, de l'assister en toute occasion et de lui restituer ce qui lui avait

été enlevé, et ce qui avait appartenu à son père en Pologne, en Cracovie, en Misnie, etc. Ces promesses furent plus tard une source de querelles et de guerres, quand Jean voulut opérer ses revendications. Elles eurent encore un autre résultat : par reconnaissance, Jean suivit partout le nouvel empereur, même en Italie, où il prit part aux guerres suscitées contre son suzerain. Au retour de ce pays, il résida tantôt en France, tantôt à Luxembourg, tantôt en Hongrie. Ces pérégrinations continuelles le rendirent suspect et odieux à ses sujets bohêmes. A plusieurs reprises la noblesse de ce pays se souleva contre lui ; des conspirations mirent ses jours en danger. Ses excès dans la répression furent parfois tels que l'empereur dut intervenir ; mais malgré une paix qui fut jurée de part et d'autre, les soulèvements ne cessèrent pas. En Hongrie, il fut obligé de sévir contre les déprédations du comte de Trentsch ; il assista ensuite au combat d'Esslingen, où il fut armé chevalier (19 septembre 1316). Toutes ces difficultés et les contrariétés que sa femme lui suscita le forcèrent à revenir souvent à Luxembourg, ce qui lui fournit l'occasion de prendre part à la lutte (1321) entre le comte de Namur et l'évêque de Liège. L'année suivante, il entreprit contre le comte de Bar une campagne qui dura jusqu'en 1323, lorsque la paix fut rétablie entre les deux belligérants par une promesse de mariage du fils aîné du comte de Bar avec la fille aînée de Jean. Son dévouement à l'empereur Louis lui valut sans doute de grands avantages, surtout lorsqu'il eut réussi à faire conclure un traité entre ce monarque et les archevêques de Mayence et de Trèves contre Frédéric d'Autriche, l'ancien compétiteur du Bavaois. Par contre, il eut aussi à soutenir de rudes épreuves de la part des ducs d'Autriche et de Carinthie, qui tenaient le parti de Frédéric. Il voulut s'en venger d'une manière éclatante. A la bataille de Muhlendorf (28 septembre 1322), il fit prisonnier Henri d'Autriche, qu'il mit en liberté moyennant une forte rançon. Après avoir

fait une entrée triomphale à Prague, il revint à Luxembourg pour prendre une part active à la guerre contre Metz. A cet effet, il s'était allié (1326-1327) aux principaux habitants de cette ville, assistés de Baudouin, archevêque de Trèves, de Ferry, duc de Lorraine et d'Edouard, comte de Bar. Il ravagea sans pitié les environs de cette ville. Pendant son absence de la Bohême, ce pays se trouva dans la position la plus fâcheuse. Jean y retourna (janvier 1327) ; mais au lieu de soulager son royaume, il y commit des exactions nouvelles et fit battre de la monnaie adultérée pour faire face à ses nombreuses dépenses et surtout pour soutenir ses prétentions en Pologne. Plusieurs grands de ce pays lui rendirent hommage. Néanmoins, il dut renoncer momentanément à son entreprise en 1327 et définitivement en 1335. Par contre, il acquit le duché de Breslau. Revenu de nouveau à Luxembourg (septembre 1327), il prit fait et cause pour Renaud, seigneur de Fauquemont, contre le duc de Brabant ; puis il ménagea une paix momentanée entre les belligérants, et accompagna le prince brabançon à Bruxelles. A ce propos, le duc Jean lui remit les hommages du marquisat d'Arlon et du comté de La Roche. Ces bonnes relations ne durèrent pas longtemps. Après avoir essayé des négociations fastidieuses et à la suite d'une entrevue à Nivelles, ils se déclarèrent la guerre à cause de l'alliance du roi Jean avec le sire de Fauquemont, l'ennemi acharné du duc de Brabant. Philippe de Valois, roi de France, eut beau vouloir y intervenir pour aplanir les difficultés, rien n'y fit. Une autre affaire bien plus grave obligea Jean de retourner immédiatement en Bohême : c'était la guerre entre ce pays et l'Autriche (1328). Après avoir conquis plusieurs villes, il conclut la paix et rentra à Prague (18 novembre). Le mariage de sa sœur avec Charles le Bel, roi de France (1322), exerça sur la vie de Jean la plus grande influence. Dès ce moment, oubliant les intérêts de l'Allemagne, il fut très attaché à ceux de la France. Il finit par se brouiller avec l'empereur

Louis, l'ennemi des monarques français. Lorsque Philippe VI, dit de Valois, attaqua les Flamands à Cassel (23 août 1328), les troupes de Jean se joignirent à celles de la France; mais il y a lieu de douter si, malgré les assurances données par plusieurs écrivains, Jean prit lui-même part à ce fait d'armes. Il est certain que, pendant le mois précédent, il était allé secourir Othon d'Autriche, à ce moment en guerre avec ses frères Frédéric et Albert. Toutefois, il est bien constaté qu'il intervint à la signature de tous les actes relatifs à la guerre entre la France et la Flandre. Trois mois plus tard il retourna à Prague (18 novembre 1328), après avoir battu les Autrichiens, avec lesquels il fit la paix. Débarassé de ses ennemis, il alla combattre les Lithuaniens (6 décembre 1328 et 25 mai 1329), en prenant la défense des chevaliers de l'ordre Teutonique. En 1329, Boleslas, duc de Silésie, se déclara vassal de Jean pour Liegnitz, et plusieurs seigneurs de Pologne et de Silésie suivirent cet exemple. Gorlitz fut en même temps réuni à la Bohême. Ces incidents à peine terminés, Jean revint à Luxembourg, et tâcha de soutenir les prétentions de Renaud, seigneur de Fauquemont. Il eut à cet effet une entrevue à Aix-la-Chapelle, avec Guillaume, comte de Hollande, afin de terminer la guerre entre Renaud et le duc de Brabant. Ce fut en vain. A la même date, il eut avec le comte de Bar différentes contestations, dont l'arbitrage fut remis au comte de Hainaut et à Jean de Châtillon, envoyé du roi de France. Créé vicaire de l'empire, il fut obligé de passer en Italie et d'y soumettre plusieurs villes de Lombardie que le pape Jean XXII avait soulevées contre l'empereur. Pendant cette campagne, le souverain pontife sut, avec adresse, détacher le roi Jean de son suzerain, en faisant miroiter à ses yeux la perspective d'obtenir la couronne de Lombardie. Le traité qu'il avait conclu à ce sujet avec le pape souleva les factions des Guelfes et des Gibelins. L'empereur le fit interpellier et le dénonça à la diète. Pour terminer ces différends, les deux monarques eurent

des conférences dans une île du Danube (21 juillet 1331), où ils finirent par s'entendre momentanément. De nouveau Jean se rendit en France, lorsqu'une invasion des Hongrois et des Autrichiens dans la Moravie, dont il se rendit maître, le rappela dans son pays. Arrivé à Breslau, il y lève des impôts, tandis que la ville de Glogau lui fait hommage. Puis il passe en Poméranie, assiège Posen, et a une entrevue avec le roi de Hongrie. Lorsque toutes ces difficultés sont levées, Jean part pour Paris (13 décembre 1331), et envoie, à la demande de Philippe, roi de France, des secours au roi d'Aragon, contre les Maures de Grenade; puis il retourne dans le Luxembourg pour se rendre de là à Fexhe et s'y concerter avec ses confédérés, l'archevêque de Cologne, l'évêque de Liège, les comtes de Gueldre, de Juliers, de Bar, de Namur et de Looz, à l'effet de porter la guerre dans le duché de Brabant par ordre du roi de France. Jean III ayant donné retraite à Robert d'Artois, poursuivi par Philippe de Valois, était devenu ainsi l'objet de l'indignation de ce monarque. Malgré l'intervention bienveillante du comte de Hollande, les alliés dévastèrent le Brabant wallon, sans vouloir se mesurer avec l'armée brabançonne. La paix se fit enfin en dépit de Jean, après que les belligérants eurent accepté l'arbitrage du monarque français, le véritable instigateur de ces troubles. Le roi de Bohême ne continuait pas moins à en vouloir au duc de Brabant. En octobre, il refusa encore obstinément de s'entendre avec lui. Lorsque sa présence en Belgique le lui permit, il se mettait à ravager le Limbourg, objet de sa convoitise. Il y contracta des alliances contre Jean III, jusqu'au moment de la paix conclue à Amiens (30 août 1334). Finalement grâce à une somme de 50,000 royaux, il renonça une fois pour toutes, en faveur du duc, à ses prétentions sur le Limbourg. Vers la même époque, la guerre si souvent renouvelée entre l'Autriche et la Bohême reprit de nouveau pour aboutir à un traité de paix qui fut signé à Vienne, le 12 juillet 1332.

Dans le cours de la même année les brouilles entre Jean et l'empereur Louis furent terminées par un traité d'alliance et d'amitié conclu le 23 août. Lorsque le roi de Bohême avait quitté l'Italie, il y avait laissé son fils Charles, qui défait les Lombards (25 novembre 1332). En apprenant cette bonne nouvelle, Jean se décida à le rejoindre pour combattre avec lui en Lombardie et achever la conquête de ce pays. Faute de ressources suffisantes, le roi dut quitter le pays. Cette pénurie de fonds ne l'empêcha pas, en 1335, de faire les préparatifs d'une expédition contre Louis de Bavière et le duc d'Autriche, et d'entrer à main armée dans la Silésie. Les circonstances l'obligèrent à conclure un traité d'alliance (3 septembre 1335) avec le roi de Hongrie, le marquis de Moravie et le duc de Carinthie pour l'assister à défendre le royaume de Bohême. Redoutant ces alliances, l'empereur Louis conclut avec son ennemi une trêve jusqu'à la Saint-Jean prochaine. Cette trêve permit au roi de Bohême d'entreprendre une expédition contre le duc d'Autriche. Lorsqu'il rentra à Prague, ses ressources pécuniaires étaient tellement épuisées, qu'il se livra à des exactions nouvelles : les juifs furent mis à contribution, les biens du clergé furent confisqués. Au moment de l'expiration de la trêve conclue avec Louis de Bavière, et à la suite des intrigues de la France auprès du pape Benoît XII, le roi Jean abandonna complètement l'empereur. Il entreprit contre lui une campagne en Bavière, sut détacher de son parti les ducs d'Autriche, avec lesquels il fit un arrangement (juillet 1336), ce qui lui permit de se rendre à Vienne, et de dépouiller le tombeau de saint Wenceslas, afin de pouvoir faire face aux frais de la guerre, qu'il entreprit (28 décembre 1336) sans grands succès. Pendant cette campagne, il perdit l'œil droit, malgré les secours de son médecin, qu'il fit pour ce motif lier, dit-on, dans un sac et jeter à la rivière. De concert avec ses fils Charles et Jean, il promit d'assister Albert et Othon d'Autriche dans le cas où ils seraient attaqués par l'empereur Louis.

Dès ce moment il conspira constamment et ouvertement contre son ancien protecteur, qu'il avait leurré par un traité de réconciliation (20 mars, 11 mai 1339), ce qui ne l'empêcha pas d'aider l'évêque de Liège, en guerre avec le duc de Brabant, au moyen d'un corps de troupes de 1,800 cavaliers. La paix conclue à Montenaeken et ratifiée à Hasselt (18 mai 1338) mit fin à ces hostilités. Son étroite alliance et ses relations continuelles avec le roi de France l'obligèrent vers la même époque à prendre part aux préparatifs de guerre de ce pays contre l'Angleterre. Pendant ces préparatifs Jean perdit le second œil (décembre 1339) et fut ainsi condamné à une cécité complète, malgré les secours d'un médecin juif de Montpellier. Depuis ce moment il reçut le surnom d'Aveugle. Il fit son testament, près de Banines (9 septembre 1340), et prit part à la trêve entre la France et l'Angleterre. Gagné par le pape, il continua la guerre contre l'empereur Louis, engageant plusieurs princes à le déposer et à faire élire en sa place Charles de Luxembourg, son fils. A cette élection, qui eut lieu le 11 juillet 1346, assistaient Jean, les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, et Rodolphe de Saxe. Elle fut approuvée par le pape Clément VI. Quelques jours plus tard (19 juillet 1346), au moment où le couronnement devait avoir lieu, le roi Jean et son fils, se trouvant dans l'impossibilité d'entrer à Aix-la-Chapelle, renforcèrent avec leur suite l'armée de l'évêque de Liège, qui fut mise en déroute par les Liégeois et les Hutois à la journée de Vottem. De Liège, le père et le fils marchèrent au secours de Philippe de Valois contre les Anglais. Les deux armées se rencontrèrent (26 août 1346) à Crécy. Malgré sa cécité, et après s'être tenu à l'écart pendant le combat, Jean se jeta avec ses chevaliers au milieu de la mêlée, au moment où la victoire sembla pencher du côté des Anglais. Son ardeur guerrière l'entraîna du côté où son fils combattait. Il y trouva la mort. Sa première femme était morte le 25 septembre 1330, il avait épousé

quatre ans plus tard Béatrix, fille de Louis I^{er}, duc de Bourbon, décédée le 23 décembre 1373. Ces deux femmes le rendirent père de plusieurs enfants.

Ch. Piot.

Würth-Paquet, dans les publications de la Société pour la rech. et la conserv. des monum. hist. du Luxembourg, t. XVIII à XXI — Lentz, *Jean l'Aveugle, roi de Bohême, etc.* Gand, 1839. — Schöter, *Johann, Graf von Luxemburg und König von Böhmen*, 2 vol. in-8°. — Bertholet, *Histoire de Luxembourg*. — Nèyen, *Biogr. luxembourgeoises*. — Bohmer, *Regesta imperii*. — Chapeville, *Gesta pontificum Tungrensium*. — Ernst, *Hist. du Limbourg*. — Butkens, *Trophées du duché de Brabant*. — Van Heelu, *Rykrönyk*. — De Dinter, *Chron. des ducs de Brabant*. — Honthelm, *Hist. Trevrens diplomat.* — Dom Calmet, *Hist. de Lorraine*. — Gesta Balduini, dans l'*Anplissima collectio*. — Zantfliet, *Chronicon*. — Petrus Zittaviensis, *Chronica aulic regie*. — Froissart, *Chroniques*, éd. de M. le baron Kervyn de Lettenhove. — Olenschläger, *Römisches Kayserthum*. — Chartes des comtes et ducs de Luxembourg.

JEAN I^{er}, dit le Victorieux, duc de Lotharingie ou de Lothier, mort le 3 mai 1294.

Ce vaillant prince, dont le règne marque l'apogée de la puissance brabançonne, était fils du duc Henri III et d'Aleyde de Bourgogne. Il avait un frère aîné, nommé Henri, qui succéda à son père, mais dont la santé et l'intelligence ne répondaient pas, semble-t-il, aux nécessités de la position qu'il occupait. Sa mère, de concert avec la plupart de ses conseillers, résolut de lui substituer le jeune Jean, dont le caractère donnait les plus belles promesses. L'un des principaux barons du Brabant, Arnoul, seigneur de Wesemael, refusa de s'associer à ce projet; il appela ses vassaux aux armes, et, soutenu par les Colveren, l'un des deux partis qui divisaient alors la ville de Louvain, il attaqua les domaines de ses adversaires. Dans un combat livré dans un lieu nommé Leeps, à mi-chemin de Louvain et de Malines, en 1266, il fut vaincu par Walter Berthout, seigneur de Malines, et deux de ses frères, Godefroid et Gérard de Wesemael, furent faits prisonniers.

La duchesse Aleyde avait alors à lutter contre l'inimitié de l'évêque de Liège, Henri de Gueldre, qui, au commencement de l'an 1267, entreprit dans le Brabant une expédition dans le but de s'emparer de Malines, et se vengea de

son insuccès en assaillant Maestricht, dont il se rendit maître. Ses entreprises hâtèrent sans doute la réconciliation d'Arnoul de Wesemael et de la ville de Louvain avec la duchesse Aleyde et le jeune duc Jean, à qui son frère céda tous ses droits dans une grande assemblée, tenue à Cortenberg, au mois de mai. Ce fut le 14 que les Louvanistes se soumirent à leur dame et à ses fils, et, dès le 25, une députation composée d'abbés et de chevaliers fit connaître à Richard de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre et à cette époque roi des Romains, les conditions dans lesquelles s'était opéré l'avènement de Jean I^{er}. Richard donna à ce qui s'était passé sa sanction souveraine, par un acte daté de Cambrai, le 16 août 1268. Le prince Henri se rendit en Bourgogne, où il fit profession dans l'abbaye de Saint-Bénigne, de Dijon, tandis que le seigneur de Wesemael quittait aussi le Brabant pour entrer dans l'ordre du Temple.

Malgré son jeune âge, Jean I^{er} déploya sur le trône autant de résolution que de courage. Il affermit encore sa position en prenant pour femme Marguerite de France, fille du roi Louis IX, qui avait d'abord été destinée à son frère. Cette union fut contractée au mois de février 1271, mais elle ne dura qu'un peu plus d'un an; la nouvelle épouse mourut à Paris, en septembre 1272, en donnant le jour à un ou deux enfants, qui expirèrent en naissant. Le duc ne resta pas longtemps veuf; il s'allia, au mois d'août 1273, à Marguerite de Flandre, fille de Guy de Dampierre, héritier du comté de Flandre.

Jean I^{er} avait perdu, en 1273, sa mère, dont l'influence sur son fils paraît être restée fort grande. Les liens qui attachaient le Brabant à la France, un instant dénoués par la mort de la première duchesse Marguerite, se resserrèrent lorsque le roi Philippe III, dit le Hardi, prit pour femme la sœur du duc, Marie, princesse dont les contemporains exaltaient la sagesse, la beauté et l'attachement à sa famille. La cérémonie nuptiale fut célébrée à Paris, dans la Sainte-Chapelle, le 24 juin 1275. Peu de temps

après, Louis, l'aîné des fils du roi Philippe III issus d'un premier mariage, étant venu à mourir, on propagea à la cour de France des bruits calomnieux, accusant la jeune reine de l'avoir fait empoisonner, mais les soupçons du roi ne tardèrent pas à se dissiper; ils n'aboutirent qu'à la mort de Pierre de La Brosse, chambellan et favori de ce monarque, qui avait contribué à les répandre. Traduit devant une commission composée du duc de Bourgogne, de Jean I^{er} et du comte d'Artois, cousin de celui-ci, La Brosse fut condamné, puis pendu au gibet de Montfaucon, le 30 juin 1278. Tel est le récit officiel de ces événements, que l'on a souvent présentés sous des couleurs plus poétiques et plus chevaleresques.

Bien que fort occupé dans ses Etats, Jean I^{er} épousa deux fois les querelles des rois de France. En 1276, il alla rejoindre l'armée que son beau-frère conduisit au secours des La Cerda contre leur oncle, don Sanche de Castille, et, en 1285, il passa avec lui les Pyrénées pour combattre le roi d'Aragon. Il contribua à la prise de Girone, en Catalogne; mais des chaleurs excessives ne tardèrent pas à occasionner dans l'armée une grande mortalité. Le roi Philippe et plusieurs barons et chevaliers du Brabant en moururent, tandis que Jean I^{er}, après avoir été très malade, réussit à guérir.

Sous Philippe le Bel, fils de Philippe III, les rapports d'amitié continuèrent entre le Brabant et la France; le duc comptait plusieurs princes de ce pays parmi ses parents; son caractère jovial et son goût pour les tournois et les dames lui attiraient les sympathies de la chevalerie française, dont l'influence était alors très grande. Ce fut au retour de sa première expédition au secours de Philippe III que Jean I^{er} fut créé chevalier à Paris. Sa manie pour les joutes était si grande qu'il acheta à Compiègne un terrain qu'il fit enclorre et où il se plaisait à défier et à combattre les guerriers les plus vaillants et les plus adroits de l'époque. Chacun, dans la classe des nobles, bien

entendu, était admis à y venir jouter.

Dans l'empire, le grand interrègne qui avait suivi la mort de Guillaume, roi des Romains, avait pris fin. L'autorité nominale de Richard de Cornouailles n'existait plus, et un nouveau roi, Rodolphe de Habsbourg, avait été couronné à Aix-la-Chapelle, le 24 octobre 1273. Le duc assista à son couronnement, lui fit hommage des fiefs qu'il tenait de l'empire, et reçut, en retour, une confirmation de ses domaines et de ses prérogatives. Depuis il resta toujours en bons termes avec son suzerain, sauf qu'il agit constamment pour le mieux de ses propres intérêts, sans se soucier beaucoup des ordres de Rodolphe. Ainsi il fut tour à tour l'ami et l'ennemi des Liégeois; il resta à la fois l'allié de Guy de Dampierre et de Jean d'Avesnes, qui avaient recommencé à se disputer la Flandre impériale; il poursuivit ses projets de conquête sur le Limbourg. En un mot, on le voit agir plutôt en prince indépendant qu'en vassal.

Peu de temps après l'avènement de Jean I^{er}, l'évêque de Liège, Henri de Gueldre, se brouilla avec les bourgeois de ses principales villes. Ce fut alors, en novembre 1269, que les Liégeois reconquirent le duc pour avoné héréditaire de la cité et déclarèrent qu'il pourrait y entrer quand il le voudrait; lui, de son côté, s'engagea à les protéger et à les défendre. En 1273, il envahit l'évêché à la tête d'une armée nombreuse; mais, à l'annonce de la mort de sa mère, il la licencia, et Henri de Gueldre fut déposé l'année suivante, au concile de Lyon. Sous son successeur, Jean d'Enghien, éclata la guerre dite de la Vache, provoquée par une querelle survenue entre les Hutois et la famille seigneuriale de Beaufort; cette lutte, qui, en 1275 et 1276, couvrit de désolation une partie du Namurois et de l'Ardenne, paraît n'avoir entraîné, du côté de la Hesbaie, que des hostilités peu importantes.

En 1277, le duc était occupé à négocier le mariage d'un de ses fils avec Marguerite d'York, fille du roi d'Angleterre Edouard I^{er}, lorsqu'il fut amené à se mêler de la querelle de l'archevêque

de Cologne, Sifroi, contre le comte de Juliers. Après avoir essayé de s'interposer en qualité d'arbitre, le duc confirma le pacte d'alliance que plusieurs de ses prédécesseurs avaient conclu avec le siège de Cologne, et la ville d'Aix-la-Chapelle, qui était alors l'alliée de l'archevêque, reconnut Jean 1^{er} pour son avoué supérieur, après le roi ou empereur. Guillaume de Juliers, de son côté, avait organisé une ligue formidable, dans laquelle entrèrent trente-cinq comtes et seigneurs puissants et, pendant la nuit du 16 au 17 mars 1278, il pénétra dans la ville par une porte qu'un de ses partisans lui ouvrit. Mais il fut tout à coup assailli par les bourgeois, vaincu et tué. L'archevêque Sifroi profita de ce tragique événement pour envahir le comté de Juliers, dont plusieurs princes, et en premier lieu le duc de Limbourg, prirent la défense.

Jean 1^{er} se décida alors à intervenir, afin de rétablir la paix dans les contrées arrosées par la Meuse et le Rhin, où les guerres causaient au commerce un tort considérable. Après avoir forcé à la soumission le seigneur de Heusden, dont la ville de Bois-le-Duc avait eu à se plaindre, il remonta la Meuse jusqu'à Kessel, puis alla traverser ce fleuve à Maestricht. Aucun prince n'entreprit de lui résister, et il put, sans rencontrer d'obstacles, assiéger et détruire le château de Rimburg, près de Juliers. Au mois d'août 1279, il se réconcilia avec le duc de Limbourg, et conclut avec l'archevêque Sifroi et les comtes de Gueldre et de Clèves un traité qui devait durer trois ans, pour le maintien de la paix et la protection du commerce dans le pays s'étendant entre la Dendre et le Rhin.

Au commencement de l'année 1280, le duc Jean revint dans l'Entre-Rhin-et-Meuse. Le 22 avril, se trouvant à Daelhem, il reçut une députation des habitants d'Aix-la-Chapelle, qui le reconnurent de nouveau comme leur haut-avoué. Le duc, de son côté, de concert avec l'archevêque de Cologne, les assura de sa protection, ce qui hâta, sans nul doute, la réconciliation de la bour-

geoisie d'Aix avec la maison de Juliers. A cette époque, Jean 1^{er} se préoccupait surtout d'assurer sa position dans les contrées rhénanes. En 1282, il acquit la seigneurie de Kerpen et il scella une nouvelle alliance, offensive et défensive, avec l'archevêque Sifroi.

Mais les deux princes ne tardèrent pas à se brouiller, au sujet du duché de Limbourg, qui venait d'échoir à la fille unique de Waleran de Limbourg, Ermengarde, femme de Renaud, comte de Gueldre, morte peu de temps après sans enfants.

Jean 1^{er} acquit les droits sur le duché de l'héritier le plus direct, Adolphe, comte de Berg (13 septembre 1283); il devint ainsi l'ennemi de l'archevêque de Cologne, qui était en querelle avec celui-ci, des autres princes issus de la maison de Limbourg, désireux d'entrer dans le partage de la succession d'Ermengarde, et d'une grande partie de la chevalerie limbourgeoise. Cette dernière, depuis quelque temps, nourrissait une grande animosité contre les Brabançons; dans plusieurs tournois les uns et les autres faillirent en venir sérieusement aux mains, et à Siegburg, au delà du Rhin, le duc Jean et les siens auraient été vaincus s'ils n'avaient combattu avec une vaillance exceptionnelle.

Tandis que l'archevêque de Cologne se coalisait avec les comtes de Gueldre et de Clèves, le duc resserra son alliance avec le comte de Hollande, l'évêque de Liège Jean de Flandre, et son parent Gérard de Luxembourg, seigneur de Durbuy. Il avait alors dans ses intérêts le roi Rodolphe de Habsbourg, de qui il obtint plusieurs concessions importantes; et comme il avait toujours montré une grande sollicitude pour le commerce, il pouvait compter sur les sympathies des grandes villes de la contrée. En 1284, Jean 1^{er} prit dans la seigneurie de Wassenberg le château de Limale et rencontra à Gulpen ou Galoppe, sur la Geule, l'armée de ses ennemis; il comptait dans la sienne des contingents nombreux que les villes du Brabant lui avaient fournis et qui déployèrent dans cette occasion une grande ardeur. On

parvint toutefois à négocier un accord, par lequel Guy de Dampierre, comte de Flandre, et Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, furent acceptés comme arbitres; ils adjugèrent, paraît-il, au comte de Gueldre la possession, à titre viager, du Limbourg, mais Jean I^{er} n'accepta pas cette décision, on n'en observa pas les clauses.

Le sénéchal du Limbourg ayant envahi le comté de Daelhem, la guerre se ralluma. Les ennemis de Jean I^{er} tentèrent sans succès d'enlever d'assaut le quartier de Maestricht appelé Wyck, au delà de la Meuse, de s'emparer d'Aix-la-Chapelle en y provoquant une émeute, et enfin de se rendre maître par la force de cette cité; de son côté, le duc causa de grands ravages dans leurs domaines. Les deux armées se trouvaient une seconde fois, en 1285, en présence à Gulpen, lorsqu'une trêve fut conclue, grâce à l'intervention de Raoul de Clermont, connétable de France, agissant au nom du roi Philippe III. Le duc promit au roi de France de l'accompagner dans l'expédition qu'il projetait en Aragon, et, avant de partir, fit une invasion désastreuse dans la Gueldre et l'archevêché de Cologne. On fut très étonné de le voir s'éloigner, laissant le gouvernement de ses Etats à Walter Berthout, seigneur de Malines.

En son absence, de nouveaux dangers, mais qui purent être conjurés, menacèrent le Brabant ou plutôt les domaines du duc du côté de la Meuse; plusieurs fois les vassaux de Jean I^{er} furent appelés aux armes. Renaud de Gueldre se procura alors une amitié précieuse en se remariant à Marguerite de Flandre, fille de Guy de Dampierre et d'Isabelle de Luxembourg (3 juillet 1286). Renaud, renforcé par ses parents et ses amis, réussit cette année à empêcher Jean I^{er} de passer la Meuse et à prendre la petite ville de Tiel, sur le Wahal; mais le duc, de son côté, remporta quelques succès dans le Limbourg et, après avoir resserré son alliance avec le comte de Hollande et l'évêque de Liège, se réconcilia avec le comte de Clèves (3 mars et 1^{er} mai 1287), et se rapprocha de la

maison de Juliers et de la bourgeoisie de Cologne.

Le roi Rodolphe essaya alors d'interposer son autorité pour faire cesser une lutte désastreuse, et plusieurs trêves successives suspendirent les hostilités, pendant une grande partie du second semestre de l'année. Jean I^{er} alla vers ce temps au secours du comte de Bar, qui était en guerre avec l'évêque de Metz, puis fut appelé vers le Rhin, au cœur de l'hiver, par une invasion à main armée de l'archevêque de Cologne dans le comté de Berg. L'intensité du froid arrêta les hostilités, et Jean I^{er}, qui s'était retiré dans la petite ville de Düren, put regagner sans perte ses Etats.

Le comte de Gueldre, fatigué d'une lutte qui épuisait ses ressources, se laissa déterminer par la comtesse de Flandre à vendre le Limbourg au comte de Luxembourg moyennant quarante mille mares de deniers brabançons (25 mai 1288). L'annonce de cet accord porta à son comble la colère de Jean I^{er}, qui, à la tête de quinze cents cavaliers, arriva jusqu'au Rhin, dont il fit boire, dit-on, les eaux à son cheval; il se livra pendant plusieurs jours au plaisir de la chasse dans les beaux jardins de l'archevêque, à Brühl, et s'unit par un traité solennel avec la ville de Cologne, dont les milices, jointes aux Brabançons, allèrent mettre le siège devant la forteresse de Woeringen, où l'archevêque avait placé une garnison considérable.

Une armée redoutable se rassembla autour du prélat, à Neuss. Le samedi 5 juin, après avoir célébré la messe dans l'église abbatiale de Brauweiler, Sifroi marcha à la rencontre des Brabançons et de leurs alliés, qu'il trouva à une lieue de là, dans la bruyère dite *Füllingerheijd*, sur le chemin de Woeringen à Cologne. Les troupes du duc étaient un peu inférieures en nombre en cavalerie à celles des ennemis, mais elles compaient, paraît-il, plus d'infanterie. Le corps qu'il avait amené à sa suite resta groupé en masse compacte, tandis que les trois colonnes de ses adversaires, celle de l'archevêque, celle du comte de Luxembourg et celle du comte de Guel-

dre, commirent la faute de se rejoindre et de se confondre. Elles se jetèrent en avant avec vigueur et une terrible mêlée s'engagea. Le comte de Luxembourg et Jean I^{er} en vinrent aux mains, mais au moment où le premier voulait enlever celui-ci de sa selle, il fut tué par le chevalier Walter Vanden Bisdomme.

Peu de temps après, le comte de Berg, avec lequel marchaient un grand nombre de paysans armés de massues à pointes de fer, et les milices de Cologne assaillirent les troupes de l'archevêque, qu'elles mirent en déroute. Sifroi dut remettre son épée au comte de Berg, tandis que le comte de Gueldre était forcé de se livrer au comte de Looz. Le seigneur de Fauquemont fut le dernier qui résista; il parvint toutefois à s'échapper, bien qu'il eût perdu l'élite de ses chevaliers. Le champ de bataille resta couvert de cadavres, parmi lesquels on comptait, du côté des vaincus, ceux de plus de mille hommes nobles; un autre millier resta prisonnier des vainqueurs.

Jean I^{er}, après un court séjour à Cologne, retourna dans ses États, où on lui fit un accueil enthousiaste. En souvenir de sa victoire, il fonda, à Bruxelles, non pas l'église du Sablon, mais une chapellenie qui se trouvait dans l'église Sainte-Gudule, et était placée sous l'invocation des Trois Rois (2 février 1290). Il substitua au cri de ses ancêtres : *Louvain au riche duc*, un cri nouveau : *Lembourg à celui qui l'a conquis*, et écartela son blason, qui était de sable au lion d'or, des armes de Limbourg, où l'on voit un lion de gueules sur un champ d'argent.

Jean I^{er} s'empressa de recueillir le fruit de ses victoires. L'archevêque de Cologne, retenu prisonnier par le comte de Berg, se vit obligé de consentir à des conventions désavantageuses qui furent signées le 19 mai 1289; il essaya, il est vrai, de se soustraire à l'exécution de ses engagements, que le pape Nicolas IV déclara extorqués par la force, mais il mourut sans avoir ressaisi son ancien ascendant. Le comte de Gueldre, que le duc avait fait enfermer dans le château de Boutersem, ne parvint pas sans peine à obtenir sa mise en liberté; après avoir

eu vain essayé de la médiation de l'évêque de Cambrai, Guillaume de Flandre, il invoqua, avec plus de succès, celle du roi de France, mais il dut renoncer à la possession du Limbourg et restituer à Jean I^{er} la ville de Tiel (15 octobre 1289). Enfin, grâce à l'intervention de la reine Marie, veuve du roi Philippe III, une réconciliation s'opéra entre les maisons de Brabant et de Luxembourg. Le 9 juin 1292, on célébra avec magnificence, au château de Ter-Vuuren, les noces de Henri, le jeune comte de Luxembourg, et de Marguerite, fille de Jean I^{er}, qui reconnut devoir à sa fille une dot s'élevant à 33,000 livres de petits tournois.

Après la conclusion de ces traités avec les princes qu'il avait vaincus, le duc Jean modifia le système de ses alliances. Il se rapprocha de Guy de Dampierre, qui avait cependant contrarié ses projets sur le Limbourg; il s'éloigna de Florent de Hollande, qui l'avait aidé contre les Gueldrois; il se brouilla avec l'évêque et la bourgeoisie de Liège. Il refusa toujours au prélat de lui restituer, comme il l'avait promis, le pays de Rolduc, et une attaque inopinée de quelques nobles du Limbourg sur le monastère de Cornillon le brouilla avec les Liégeois. D'autre part, un manque de foi de Florent, comte de Hollande, le mécontenta fortement. Il contracta alors, avec Guy de Dampierre, une étroite alliance (7 novembre 1291). Jean I^{er} ne cessa pourtant pas d'entretenir de bonnes relations avec le comte Florent, d'une part, et, d'autre part, avec Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, l'ennemi héréditaire de Jean de Dampierre.

Lorsque Adolphe, comte de Nassau, l'un des guerriers qui avaient été vaincus et pris à Woeringen, devint roi des Romains (le 24 juin 1292), le duc assista à son couronnement et fut comblé de faveurs. On lui conféra la dignité d'avoué principal et de gouverneur et juge général de tout le pays compris entre la Moselle et la mer, et s'étendant au delà du Rhin jusqu'à la Westphalie. L'alliance du Brabant avec l'Angleterre s'était resserrée par suite du mariage de Marguerite d'York, fille d'Edouard I^{er},

avec le jeune Jean, fils du duc; en France, celui-ci conservait ses anciennes amitiés. Quand les relations du comte Guy de Dampierre avec son suzerain, Philippe le Bel, prirent une tournure fâcheuse, Guy appela Jean I^{er}, et le sollicita d'user de son influence en faveur de la paix; mais, comme le remarque le chroniqueur Van Velthem, Jean se montra peu disposé à accepter ce mandat. D'après cet auteur, qui assure avoir entendu lui-même ces paroles, il répondit aux seigneurs de Fauquemont et de Cuyck, qui lui demandaient si personne ne pouvait réconcilier Philippe et Guy: « Laissez marcher les événements, je vous en dirais voir le roi combattre le comte. »

Sa passion immodérée pour les tournois ne tarda pas à lui coûter la vie. Ce goût était devenu chez lui plus vif encore après Woeringen. Il saisissait avec empressement la moindre occasion de jouter; quelquefois il s'absentait de Bruxelles dans ce but, sans qu'on sût où il était allé. On lui attribue la règle, qui fut dorénavant admise dans les tournois, de n'avoir à sa suite que deux valets ou écuyers, ce qui y établit une égalité complète entre les nobles de tout rang.

En l'année 1294, le duc, suivi de cent dix chevaliers, accompagna dans ses Etats le comte de Bar, qui venait d'épouser, en Angleterre, Eléonore, fille d'Edouard I^{er}. On célébra son arrivée par des fêtes splendides. Sollicité de déployer son adresse, Jean I^{er} accepta pour adversaire, le 3 mai, Pierre de Bausnes; à la troisième passe ils se rencontrèrent avec tant de force que tous deux furent jetés à terre; le duc ne put se relever, la lance du chevalier l'ayant grièvement blessé au bras. Ramené mourant dans son hôtel, il y expira au moment où le soleil se couchait. Son corps fut transporté dans la cathédrale de Reims, où l'on en détacha les ossements des chairs; ces dernières seules furent ensevelies à Reims; les ossements, transportés à Bruxelles, reçurent la sépulture dans l'église des Frères-Mineurs (à peu près à l'endroit où se trouve la Bourse). On y éleva au duc un monument qui fut détruit au xvi^e siècle, relevé par ordre

des archiducs Albert et Isabelle, et anéanti de nouveau par le bombardement de 1695.

Jean I^{er} avait, comme nous l'avons vu, été marié deux fois, d'abord à Marguerite de France, fille de saint Louis, puis à Marguerite de Flandre, fille de Guy de Dampierre, morte le 3 juillet 1285. Il ne laissa qu'un fils, le duc Jean II, dont la biographie suit, et deux filles: Marguerite, comtesse de Luxembourg, et Marie, femme d'Amédée V, comte de Savoie. On lui connaît plusieurs bâtards: Jean Meeuwe, seigneur de Wavre; Hannekin de Malines, Jean Pilysier, Jean vander Plast, Marguerite de la Vure ou de Ter-Vueren.

Jean I^{er} peut être considéré comme un type parfait de prince féodal. Il en avait les qualités: la vaillance, le dédain du danger, l'amour des exercices du corps, la générosité. Mais elles étaient ternies par de grands défauts: son amour pour les femmes était porté à l'excès, et sa politique n'était pas exempte d'astuce et de versatilité. Si, au dire de Melis Stoke, il chassait loin de lui les flatteurs et les traîtres, il se laissait facilement entraîner à la fureur. « Il avait, selon Van Velthem, un aspect si terrible que son regard seul inspirait la crainte. » Sacolère ne connaissait pas de bornes, et sa force était telle qu'il brisait un bâton entre les doigts. » Si le Brabant jouit pendant son règne d'une complète sécurité, à peine troublée, sur les frontières, par quelques dévastations passagères, les habitants du pays la payèrent chèrement, car Jean I^{er} les accabla d'impôts.

La guerre du Limbourg surtout l'obligea à demander à ses sujets des levées d'hommes et des subsides; mais il ne les obtint pas sans difficulté, et lorsque les Brabançons consentirent à entretenir pour lui un certain nombre de gens de guerre, il dut donner, le 16 janvier 1284, des lettres de non-préjudice, scellées par plusieurs de ses barons. Après la paix, ses vassaux lui ayant permis de prélever le vingtième de leurs biens (j'entends par ce mot leurs revenus), déduction faite des châteaux mêmes et du montant des

charges, Jean I^{er} reconnut n'avoir aucun droit à cet impôt, tout volontaire, jura de ne plus le réclamer sous aucun prétexte, autorisa ses sujets à se confédérer contre lui s'il violait son serment, et fit sceller sa charte par les princes, ses parents et ses amis, qui pourraient au besoin le forcer à l'exécution de ses promesses (24 mars 1293). Tant de garanties accumulées permettent de soupçonner que l'on avait peu de confiance en lui.

Cette charte était spéciale à la noblesse. Quant aux villes, Jean I^{er} leur emprunta souvent de l'argent et d'autres fois leur en extorqua sous des prétextes de tout genre, accordant du reste aux bourgeoisies des concessions qui les dédommageaient de leurs sacrifices. Elles obtinrent, notamment, au moins depuis son règne, le droit de prélever des accises ou droit de vente sur les marchandises et denrées de tout genre, à charge de payer au trésor ducal une rente annuelle. On ne trouve plus, pour ce temps, de création de ville franche, mais beaucoup de chartes de confirmation ou d'extension de privilèges.

Quant aux monastères, ils n'étaient pas épargnés; les annales de l'abbaye de Parc, près de Louvain, par exemple, la montrent exposée à des extorsions continuelles. Le 8 novembre 1293, une charte importante fut accordée aux abbayes du Brabant, « en considération » des services que le duc en avait reçu, « dans ses grandes nécessités ». Pendant huit années, rien ne devait plus leur être demandé, aucune réclamation ne pouvait être élevée, soit à leur charge, soit à charge de leurs propriétés. Jean I^{er} fit prévaloir, en Brabant, un principe qui était adopté en France et en Flandre : aucun bien ne pouvait plus passer, sans sa permission expresse et spéciale, entre les mains des ecclésiastiques. Lorsque, en 1292, par des diplômes distincts, il confirma les biens et les privilèges de presque tous les monastères, ce fut à la condition expresse qu'ils devraient solliciter son approbation ou celle de ses successeurs pour acquérir des terres, et que dorénavant ils ne pourraient posséder

qu'une habitation dans les villes et seulement dans les sept villes principales du duché : Louvain, Bruxelles, Anvers, Bois-le-Duc, Tirlemont, Léau et Lierre.

Comme la plupart des princes de son temps, Jean I^{er} modifia la valeur et le poids de ses monnaies, soit qu'il voulût de cette manière opérer une spéculation, soit qu'il fût obligé de se conformer aux pratiques financières de ses voisins. Le roi de France ayant, en 1282, prohibé dans ses Etats toutes les monnaies étrangères, sauf les sterlings, plusieurs princes en firent fabriquer sur le type de ceux du roi d'Angleterre. C'est ce que l'on appela alors, en Brabant, la nouvelle monnaie. Il doit s'être élevé des plaintes à ce sujet, car Jean I^{er} fut obligé, en 1290, de déclarer que le paiement des cens s'effectuerait désormais en nouvelle monnaie, c'est-à-dire en deniers dont trois comptaient pour quatre deniers de la monnaie ordinaire. En juillet 1291, le même prince réduisit à deux le nombre des ateliers monétaires du duché, un à Louvain et un à Bruxelles, et fixa à 90 le nombre des monnayeurs, dont 40 pour la première et 50 pour la seconde de ces villes, formant ensemble une seule corporation, régie par deux de ses membres.

A cette époque apparaît existant un conseil ducal. Le sénéchal était le principal officier de justice, et c'était à lui que l'on devait recourir en cas de déni de justice. Cette charge était héréditaire dans la famille de Rotselaer, et les avantages en furent déterminés en 1283; mais les ducs prirent l'habitude, déjà invétérée à l'époque de Jean I^{er}, d'instituer, comme pour les autres grandes charges héréditaires, un titulaire, sénéchal effectif, qu'ils désignaient et révoquaient à leur gré. Le sénéchal était aidé dans ses fonctions par des maires de premier ordre ou chefs-maîtres, surveillant chacun une partie du duché. Ces parties, ammanies ou mairies, n'avaient pas de keures ou de lois générales; elles en reçurent en 1292, qui réglaient surtout la question des crimes et délits. La sous-mairie de Rhode, près de Bruxelles, en avait reçu une dès 1276, et deux

grandes seigneuries en obtinrent : Gaesbeek, en octobre 1284, de Henri de Louvain, seigneur de Herstal, et de Marie, dame d'Aa, et Grimberghe, en 1275, de Godefroid, comte de Vianden, et de Léon d'Aa.

Plusieurs transactions importantes modifièrent la situation des seigneuries. Jean I^{er} en institua une nouvelle, en constituant en faveur de son frère Godefroid un apanage d'une valeur annuelle de 3,000 livres et composé d'Aerschot et de nombreux villages à l'est de Louvain (29 novembre 1284). A la suite de l'extinction de la lignée de Bréda, la terre de ce nom fut partagée, en 1287, en deux fractions, dont l'une devint la seigneurie de Bergues ou Berg-op-Zoom. La grande seigneurie de Grimberghe vit régler, en 1293, les obligations envers le duc et les seigneurs de ceux qui y habitaient, règlement qui fut nécessité par l'enchevêtrement des domaines de l'un et des autres.

Des conventions entre Jean I^{er}, d'une part, les comtes de Looz et de Namur, d'autre part, terminèrent des débats au sujet des limites de leurs domaines. A Nivelles, le duc affermit et étendit sa juridiction, et lors de la mort de l'abbesse Elisabeth, lorsque Yolande de Steyne demanda la confirmation de son élection à Pélu de Liège, Guy d'Avesnes, et au roi Adolphe de Nassau l'investiture de ses fiefs impériaux, le duc, dont elle bravait les prérogatives, n'hésita pas à la punir par la confiscation de ses biens. A Maestricht, où la double juridiction du duc et de l'évêque de Liège occasionnait toujours des débats, un nouvel accord intervint en 1283.

Jean I^{er} avait une affection particulière pour Bruxelles, où lui et sa sœur Marie étaient nés; il fut le premier, paraît-il, qui habita aussi Boitsfort, où se trouvait la vénerie ducale et où il fonda une chapellenie en 1280. Louvain restait toujours une ville florissante et dont les habitants étaient fiers de leurs privilèges, qu'ils soutinrent vigoureusement contre un abbé de Vlierbeek, dont ils punirent les agissements en saccageant son monastère.

Jean I^{er}, peu soucieux des immunités ecclésiastiques, n'intervint pas dans cette querelle; de même qu'à Nivelles, il ne donna aucun appui à l'abbesse, qui voulait chasser de la ville les changeurs et les lombards. Lorsque, au contraire, un violent dissentiment s'éleva entre la ville de Diest et son seigneur, qui, sans sentence portée à leur charge, fit enterrer vifs deux bourgeois, le duc se posa en médiateur et, à la suite d'une enquête, détermina les droits d'Arnoul et de la commune (28 mars 1280).

Le règne de Jean I^{er} fut aussi une époque d'activité intellectuelle. Alors vécut Siger de Brabant, célèbre professeur de l'université de Paris; Hugues le Juif, qui acheva, en hébreu, l'ouvrage intitulé : *le Principe de la Sagesse*, à Malines, le 22 décembre 1273; le célèbre trouvère Adenez; le poète Jean van Heelen ou van Heelu, qui a célébré dans ses vers les exploits de Jean I^{er} pendant la guerre du Limbourg. Alors naquirent les historiens ou chroniqueurs Jean van Hoxem ou Hoensem, Jean van Boendale, longtemps connu sous le nom de Jean De Clerck, et Louis van Velthem. Jean I^{er} était poète lui-même, et l'on a conservé neuf de ses poésies écrites en haut allemand. Ce sont des compositions imitant ces pastourelles provençales, éternellement consacrées à chanter les joies et les soucis des amoureux. Jean I^{er} brille moins par le fond que par la forme, l'harmonie du rythme, la cadence et la coupe des vers et des strophes. Il se sert du dialecte souabe, et non du flamand, qui pourtant était devenu un bel et riche idiome littéraire, illustré par les œuvres de Van Maerlant. Du temps de notre duc date le premier emploi connu de l'emploi du flamand dans les actes.

Le règne de Jean I^{er} fut court, mais, comme on a pu le voir, fécond en événements remarquables.

Alphonse Wauters.

Butkens, *Trophées de Brabant* — Willems, *Jan Van Heelu* et les *Brabantsche Yeesten*. — Voisin, *La Bataille de Woeringen, récit historique*. — Henne, *Jean I^{er}, dit le Victorieux* — De Bruyne, *Histoire du règne de Jean I^{er}*. — Vanden Berghe, *Dissertatio inauguralis de Joanne primo*. — De Ring, *Essai historique sur Jean le Victorieux, duc*

de Brabant. — Stallaert, Geschiedenis van hertog Jan den Eersten, t. I^{er} (le seul paru). — Aiphonse Wauters, Le duc Jean I^{er} et le Brabant sous la règne de ce prince, mém. cour. par l'Acad. roy. de Belgique en 1859, et Suite à ma notice sur Henri III (dans les Bulletins de l'Académie).

JEAN II, duc de Lotharingie, de Brabant et de Limbourg, né vers 1276, mort en 1312.

Peu de temps après son second mariage avec Marguerite de Flandre, Jean I^{er} eut un fils à qui on donna son prénom et dont le mariage avec Marguerite d'York, fille aînée d'Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, fut arrêté dès le 25 janvier 1277. Le monarque s'engagea à payer au duc 50,000 livres tournois, et Jean I^{er}, de son côté, promit de constituer au jeune couple une dot de la valeur de 3,000 livres de revenu annuel, qui, à sa mort, serait augmentée de 1,000 livres. Ces conditions furent solennellement sanctionnées par les parties contractantes et exécutées. Dès 1286, Jean I^{er} donna quittance au roi de la somme citée plus haut. Quant à la dot du jeune Jean et de Marguerite d'York, elle fut d'abord composée des biens du duc à Jodoigne et dans les localités adjacentes, auxquels on ajouta une rente annuelle de 1,100 livres sur le produit de la forêt de Soigne. Elle fut ensuite augmentée de 2,000 livres par an, prélevées sur ce que le domaine ducal percevait dans les villages s'échelonnant depuis la Hulpe et Ohain jusqu'à Machelen, près de Vilvorde. Cette seconde assignation, qui s'opéra en décembre 1290, en présence de deux délégués du roi, suivit de près le mariage des deux fiancés, dont la célébration eut lieu à Westminster, le 30 juin 1290 (et non, comme le prétend Butkens, le 2 janvier 1294). Il y eut à cette occasion, dit un chroniqueur anglais, des fêtes incomparables. A partir de cette époque, Jean II fut associé à la plupart des actes de son père, pour lesquels son consentement fut presque toujours expressément réclamé.

Lorsque le vainqueur de Woeringen mourut, le jeune prince se trouvait en Angleterre. Une guerre civile faillit éclater en Brabant. Selon Van Velthem,

Godefroid de Brabant, l'oncle de Jean II, était tout à fait dévoué à la politique française. Pour rompre les menées de ses partisans, des messagers fidèles allèrent inviter le nouveau duc à se mettre en possession de son héritage. Lui et sa femme s'empressèrent de partir et, avec leur suite, traversèrent la mer sur trois vaisseaux appartenant à des Brabançons. A peine arrivé, Jean II fit arrêter Henri Prochiaen, l'un des hommes de confiance de son père; le clergé de Bruxelles ayant réclamé ce Prochiaen, à cause de sa qualité de clerc, et l'ayant laissé échapper, le doyen de Sainte-Gudule, Jean Vander Hellen, fut à son tour jeté dans une prison, où il mourut. On attribua ces mesures de rigueur aux conseils de Godefroid de Brabant; mais ce seigneur ne tarda pas à s'éloigner et fixa son séjour à Paris.

Après une première expédition contre l'archevêque Sifroi, à qui il enleva le château de Wassenberg et sur lequel il remporta encore des succès en Westphalie, Jean II se livra tout à fait aux négociations destinées à former une ligue formidable contre Philippe le Bel. Ce fut dans ses Etats, à Lierre, que se négocia secrètement, le 31 août 1294, mais sans pouvoir échapper à la connaissance des amis de la France, le mariage de Philippine, fille de Guy de Dampierre, comte de Flandre, et du jeune Edouard, l'héritier de la couronne d'Angleterre. Philippe le Bel rompit cette union en attirant le comte à Paris, où il le retint prisonnier, et en ne le relâchant qu'en échange de sa fille, dont les espérances, ainsi que la vie, se terminèrent dans une tour du Louvre.

Vainement Edouard I^{er} et Guy de Dampierre rallièrent à leur cause le roi des Romains et la plupart des princes de la basse Allemagne; vainement ils rattachèrent à leur parti, outre le duc de Brabant, les comtes de Hollande, de Gueldre, de Bar, de Savoie, leurs efforts échouèrent devant l'activité supérieure et la diplomatie plus habile de Philippe le Bel, qui rattacha à son alliance le comte de Bourgogne (ou de Franche-Comté) Othon et ceux de Luxembourg

et de Hainaut. Tandis que l'autorité des rois de France ne cessait de s'affirmer, Adolphe de Nassau était mal obéi dans l'empire, où sa position personnelle ne répondait pas à sa haute dignité; quant à Edouard, ses tentatives inutiles pour maintenir l'Ecosse sous le joug le détournèrent souvent de l'accomplissement de ses projets contre la France.

Le roi Adolphe accepta la mission de combattre ce pays (22 octobre 1294), moyennant 100,000 livres sterling, disent les écrivains anglais; mais il dissipa cette somme dans d'autres entreprises. Loin de faire quelque conquête, il donna occasion à Philippe le Bel d'étendre son influence vers le Rhin. Le comte de Bourgogne donna sa fille et héritière, Jeanne, à l'un des fils du monarque français, dont il se déclara le vassal; le comte de Bar, attaqué et vaincu, fut obligé de reconnaître qu'il tenait en fief de Philippe sa ville de Bar et tout ce qu'il possédait à l'ouest de la Meuse. Adolphe lui-même vit s'élever contre lui une conjuration qui lui enleva la couronne et la vie.

Les anciennes querelles de Guy de Dampierre et de Florent de Hollande, un instant apaisées, recommencèrent à propos de l'étape des laines anglaises, que le roi Edouard avait manifesté l'intention de transférer à Dordrecht, mais qu'il fixa ensuite à Malines. Ce fut alors que le comte Florent alla à Mons et se concerta avec le comte d'Artois. Après quelques hostilités en Flandre, Florent partit pour Paris, où il devint, le 9 janvier 1296, le vassal du roi Philippe. Quelques-uns de ses nobles se soulevèrent contre lui et le firent prisonnier; puis, se voyant menacés par le peuple en fureur, les seigneurs d'Amstel et de Woerden, et Gérard Van Velpen l'assassinèrent, dans l'espoir d'échapper à la vengeance de la multitude, mais ils périrent victimes de la colère populaire (juin 1296).

Le duc Jean, qui avait contracté alliance avec des seigneurs zélandais, également mécontents du comte Florent, les Borsele, les Renesse, fut soupçonné de n'être pas étranger au meurtre de

Florent. Le fils de celui-ci, Jean, était alors en Angleterre, dont le roi espérait le retenir dans son alliance, et accepta, le 8 janvier 1297, le rôle de médiateur entre le duc de Brabant et le comte de Hollande.

Pendant l'hiver de 1297-1298, le roi d'Angleterre se décida enfin à passer la mer et séjourna pendant quelque temps en Flandre. Le duc Jean alla lui rendre visite à Gand, où il fut créé chevalier, et, à son tour, Edouard Ier vint à Bruxelles embrasser sa fille Marguerite. Le roi perdit un temps précieux en courses et en fêtes; à Gand, la turbulence de ses archers excita une lutte terrible, dans laquelle les bourgeois massacrèrent beaucoup de ces pillards indisciplinés. Se voyant hors d'état de lutter contre les Français, avec lesquels il avait, au surplus, entamé des négociations qui aboutirent à une paix; peu secondé par ses sujets, qui le voyaient à regret engagé dans une guerre sur le continent; mécontent des Flamands, pour un grand nombre desquels il n'était qu'un hôte incommode, le roi repartit pour ses Etats. Son départ fut un coup de foudre pour le malheureux souverain de la Flandre; il fut trop heureux d'accepter une trêve, qui fut ensuite prolongée jusqu'au 7 janvier 1300.

Le duc de Brabant seul, influencé sans doute par Marguerite d'York, lui resta fidèle. Le 6 mars 1298, les deux princes s'unirent encore et se promirent un appui mutuel dans toutes leurs nécessités. L'un et l'autre s'efforcèrent de retenir dans leur alliance les princes voisins. Le duc, de concert avec les comtes de Juliers et de la Marck et le seigneur de Fauquemont, accepta le rôle d'arbitre du différend qui s'était élevé entre les comtes de Flandre et de Gueldre (25 mai 1298). C'est alors que Jean II, pour resserrer les liens qui l'unissaient au roi d'Angleterre, consentit à reprendre de lui en fief les villes d'Anvers, de Lierre, d'Hérentals et de Turnhout et leurs territoires (mars 1297-1298); Guy, de son côté, négocia, pour maintenir ses relations amicales, avec Jean, comte de Hollande, et

Jean II consentit aussi à ce que son beau-frère désignât quatre arbitres pour mettre fin à ses débats avec le même prince (26 janvier 1299). Un traité conclu à Biervliet stipula la renonciation de Guy à l'hommage qui lui était dû pour la Zélande par le comte Jean, et celui-ci, de son côté, promit d'aller, le cas échéant, au secours de Guy avec 500 chevaliers et sergents à cheval et 10,000 sergents à pied (27 mars 1298-1299). En Allemagne, quelques personnages influents restaient encore attachés à la même cause. C'est ainsi que l'on voit, le 19 novembre 1298, l'évêque de Constance offrir ses services au duc Jean et au comte Guy.

Peu à peu, la coalition contre la France perdait tous ses appuis. Le pape Boniface VIII, après avoir paru sympathique au comte de Flandre, décréta, en qualité de médiateur entre Philippe le Bel et Edouard, une paix dont une des conditions principales ordonnait le mariage de l'héritier d'Angleterre avec une princesse française, au mépris des droits de la malheureuse Philippine de Flandre (30 juin 1298). En Allemagne, le roi Adolphe voyait s'élever contre lui une coalition de mécontents, à la tête de laquelle était Albert d'Autriche, par qui il fut vaincu et tué le 2 juillet 1298. Le jeune comte de Hollande, après avoir accepté pour femme une princesse anglaise et pour principal conseiller un Borsele, dut subir l'influence de Jean d'Avesnes, qui sut conquérir en Hollande l'attachement du tiers état; mais à peine un traité d'alliance avait-il été conclu entre lui, Jean d'Avesnes et les principales villes de la Hollande et de la Zélande (17 octobre 1299), qu'il mourut prématurément et que ses vastes domaines : la Hollande, la Zélande, la Frise, échurent à son parent, déjà possesseur du Hainaut.

Les trêves conclues entre la France et la Flandre expiraient le 7 janvier 1300. Philippe le Bel en profita pour rouvrir les hostilités contre Guy de Dampierre; déjà réduit à n'exercer sa domination que sur quelques villes, le comte fut obligé d'aller, avec son fils Robert, im-

plorer un monarque dont le cœur était fermé à la pitié et qui les fit emprisonner, ainsi que les chevaliers de leur suite.

Dans l'empire, les événements n'étaient pas moins favorables à la politique de Philippe le Bel. A son avènement, le nouveau roi des Romains, Albert d'Autriche, s'était montré favorable aux princes des Pays-Bas : il avait donné au jeune comte de Hollande l'investiture de ses fiefs (29 août 1298), confirmé au duc de Brabant tous les privilèges obtenus de ses prédécesseurs (9 septembre 1298) et déclaré que les parties de la Flandre contestées par Jean d'Avesnes à Guy de Dampierre devaient appartenir à ce dernier (25 avril 1299). Wicbold, qui avait succédé à l'archevêque Sifroi sur le siège métropolitain de Cologne, après avoir été l'un des défenseurs et des promoteurs de la politique anglaise, essaya de relever encore l'importance de son église et de rallier autour de lui les princes ses voisins. Le comte de Flandre, son fils Robert de Nevers, connu dans l'histoire sous le nom de Robert de Béthune, le duc Jean, le comte de Looz, Gérard de Juliers, Waleran, seigneur de Fauquemont, et Jean, seigneur de Cuyck, de commun accord, s'interposèrent entre lui et le comte de Juliers, et le duc, ainsi que les comtes de Gueldre et de Looz, acceptés tous trois pour arbitres, adjugèrent à l'archevêque la possession du château de Ledberg, mais assignèrent au comte la ville de Zülpich, qui ne pouvait sortir de ses mains qu'après le paiement d'une somme de 5,000 marcs (6 septembre 1299).

Guillaume Berthout, après avoir disputé pendant plusieurs années à Guy d'Avesnes, le frère et le protégé du comte de Hainaut, l'évêché de Liège, dont tous deux avaient été dépossédés au profit de Hugues de Châlons, était monté sur le siège épiscopal d'Utrecht. Une trace de ses anciens sentiments se manifeste dans le traité du 25 octobre 1298, par lequel il se coalise, contre le comte de Hollande, avec Jean, duc de Brabant, qui avait déjà défendu ses prétentions au siège épiscopal de saint-

Lambert. Mais ce prélat rencontra, dans sa nouvelle position, des difficultés plus grandes encore que dans la première. Toujours en butte à l'hostilité des d'Avesnes, il eut encore à combattre une grande partie de ses sujets et, en particulier, les bourgeois de sa capitale; il périt enfin, en 1302, dans un terrible combat à Hoogewaerd. Ce fut le même Guy d'Avesnes, qui déjà avait été son compétiteur, qui fut à la fois son vainqueur et son successeur.

Pendant que ces événements se préparaient, les rois de France et d'Allemagne avaient négocié à la fois une alliance offensive et défensive et le mariage de Rodolphe, fils d'Albert d'Autriche, et de Blanche, sœur de Philippe le Bel. Cette union déplut aux puissants archevêques de Mayence et de Cologne; après avoir accompagné leur souverain à Vaucouleurs, en Lorraine, lieu de l'entrevue, ils refusèrent d'assister à la ratification du contrat de mariage (8 décembre 1299).

Une autre question faillit allumer la guerre dans ces contrées. Le roi des Romains prétendit que le comte de Hollande, Jean, fils de Florent V, étant mort sans laisser d'enfants, son héritage était dévolu à l'empire, comme formant un fief vacant. Il s'avança jusqu'à Nimègue, mais s'aperçut bientôt qu'il lui serait impossible d'exécuter son entreprise. Jean d'Avesnes avait réuni des troupes nombreuses, les Hollandais lui étaient dévoués, et de plus, il pouvait compter sur l'appui de prélats et de princes intéressés comme lui à voir échouer les revendications du monarque. L'archevêque Wibold, l'évêque de Bâle, le duc Jean et son frère Godefroid acceptèrent le rôle de médiateurs; des trêves furent conclues, grâce surtout au premier, à qui Jean d'Avesnes paya 3,500 livres pour récompenser ses services (acte du 17 août 1300), et une assemblée de princes reconnut la légitimité de ses droits.

Godefroid d'Aerschot était particulièrement l'âme de ces négociations. De retour en Brabant, cet ancien ami des archevêques de Cologne (car Godefroid

avait conclu un pacte d'amitié avec Sifroi en 1296), s'était efforcé de rattacher son neveu aux intérêts de la France et des princes qui lui étaient dévoués. Grâce à lui, le 12 juillet 1300, Jean II et Jean d'Avesnes s'étaient réconciliés et avaient fait alliance; bien plus, le premier s'était engagé à accomplir les pèlerinages et instituer les fondations ordonnées en expiation du meurtre du comte Florent, et en sa présence et en présence d'une assemblée nombreuse, les seigneurs de Heusden et de Cuyck avaient promis de ne causer aucun tort, aux comtés de Hollande et de Hainaut. Si ces accords étaient peu honorables pour le duc, qui paraissait assumer la responsabilité d'un assassinat, ils avaient au moins cet avantage d'assoupir pour le moment des haines invétérées.

Dans le pays de Liège, le duc Jean avait eu des luttes à soutenir à propos de l'exercice de la juridiction à Maestricht; en 1296, on s'était battu dans cette ville et les partisans du duc, plus nombreux, avaient eu le dessus. La paix fut rétablie à la suite d'une sentence favorable aux droits du duc. Quelques années après, des troubles sérieux s'élevèrent à Huy entre les bourgeois notables, et, en particulier, les drapiers, et les gens des métiers; les premiers, soutenus par la cité de Liège et les autres villes, sortirent de Huy et commencèrent une guerre civile, dans laquelle les Hutois furent soutenus par l'évêque. Celui-ci, pour obtenir l'appui du duc de Brabant, lui abandonna Malines pour lui et pour ses descendants jusqu'à la troisième génération (22 octobre 1300). Peu de jours après, Jean II fut déclaré mambour du pays par le chapitre de Saint-Lambert, tandis que les villes insurgées se confédéraient avec les princes flamands et, entre autres, avec Jean, comte de Namur (22 et 25 novembre 1300). Hugues de Châlons et son frère Jean, au contraire, conclurent une alliance offensive et défensive avec le duc (le 14 septembre 1301), mais la déposition de l'évêque fut réclamée, et, pour apaiser les esprits, le pape Boni-

face VIII le transféra sur le siège métropolitain de Besançon, en lui donnant pour successeur Adolphe de Waldeck.

Trouvant chez les princes des Pays-Bas, tant ecclésiastiques que laïques, peu de déférence à ses ordres, le roi Albert ne tarda pas à se brouiller avec eux. Il accusa les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne de lever injustement des tonlieux préjudiciables à la navigation sur le Rhin. Comme ils alléguaient que ces péages se prélevaient depuis longtemps sans que l'on s'en plaignît, Albert défera le jugement de la question au pape, et comme celui-ci tardait à se prononcer, il envoya défier les prélats. Ceux-ci, de leur côté, se répandirent en plaintes contre sa cruauté et son avarice; ils l'accusèrent d'avoir tué le meilleur des rois (Adolphe de Nassau) et annoncèrent l'intention de s'assembler pour procéder à une nouvelle élection à l'empire. Ils attirèrent dans leur alliance le duc de Bavière, comte palatin du Rhin, et le duc de Brabant (l'alliance de l'archevêque de Cologne et de Jean II date du 14 août 1300).

Mais le roi comptait de nombreux partisans. Il avait les sympathies de la plupart des villes, dont les archevêques, par leurs exigences, gênaient sans doute le commerce. Il fut soutenu surtout par la bourgeoisie de Cologne. Par un acte daté de cette ville, le 2 septembre 1300, il constitua le comte de Berg son lieutenant dans la province, c'est-à-dire dans le pays où l'archevêque Wicbold exerçait l'autorité de métropolitain; il l'y établit président, avoué, juge et gardien de la paix, en déclarant que s'il lui donnait un remplaçant, celui-ci n'aurait aucun pouvoir sur le comté de Berg. En outre, il ordonna aux comtes de Gueldre et de Juliers d'envahir les domaines de Wicbold et de l'archevêque de Trèves; lui-même, après avoir réduit à l'obéissance l'archevêque de Mayence, vint camper entre Bonn et Cologne. Le roi atteignit son but; il força les prélats rebelles à demander la paix et à supprimer les tonlieux signalés comme perçus à tort. Wicbold dut rendre ses bonnes

grâces aux Colonnais et sanctionner de nouveau leurs privilèges. Le comte palatin Rodolphe fut le dernier à cesser la lutte (1302).

Mais, pendant que ces querelles s'apaisaient, il en surgissait de bien plus graves, qui devaient autrement agiter les esprits et faire répandre des flots de sang. Partout, les hommes de métier, exclus de toute participation aux dignités municipales, réclamaient contre les exactions et les injustices des administrateurs des cités. Dans la Flandre, alors conquise par Philippe le Bel et complètement asservie à ses volontés, ils profitèrent du mécontentement provoqué par la domination étrangère et du soulèvement général qui éclata en 1301, pour s'emparer de la direction des affaires dans les villes principales, notamment à Bruges et à Ypres. Dans une foule de cités des mouvements semblables éclatèrent. Ainsi, à Liège, les métiers entrèrent en lutte avec les riches bourgeois et leur enlevèrent le pouvoir municipal.

Godefroid de Brabant s'était hâté de rejoindre l'armée de Philippe le Bel, mais il périt avec l'élite de la chevalerie française dans la plaine de Courtrai. Le duc, son neveu, changea aussitôt de politique et se rangea du côté des Flamands. Ses Etats ressentaient déjà le contre-coup des événements qui se produisaient aux alentours. La ville de Malines, en particulier, semble avoir été très agitée. Le duc, à qui elle avait été cédée par l'évêque de Liège, s'empressa, de concert avec Jean Berthout, qui s'en qualifiait seigneur, d'en confirmer les libertés et l'organisation municipale, à la tête de laquelle furent placés douze échevins nommés à vie, outre douze délégués de la gilde, dont quatre doyens et huit jurés, choisis tous les ans. La ville obtint la faculté d'administrer ses finances sans subir le contrôle d'un délégué du prince, et l'on n'y tolérât l'existence d'aucune confrérie, sauf la draperie ou gilde et la confrérie de Saint-Eloi (13 décembre 1301). Cette charte, à la fois favorable à l'autonomie de la commune et à la prépondérance de la ville, fut payée 45,000

livres; mais, dès le 20 juin de l'année suivante, elle fut modifiée par une autre, qui attribuait le choix des douze chefs de la gilde à des délégués élus par les métiers, au nombre de deux par métier, et ces douze chefs furent appelés à partager les attributions des échevins.

La commune, au lieu d'être oligarchique, devint démocratique; mais cette révolution ne s'accomplit pas sans troubles. Indignés du meurtre d'un des leurs, les bourgeois tuèrent l'écoutête ou officier du prince. En mars 1303, Jean II étant venu investir la ville, un échec le contraignit à convertir le siège en blocus. Des vaisseaux que les Malinois envoyaient chercher des vivres en Flandre, ayant été dispersés par une escadrille anversoise, les assiégés furent obligés de se rendre, et la paix fut scellée, le 30 octobre, par les villes de Louvain, de Bruxelles, d'Anvers, de Tirlemont et de Jodoigne. La ville dut payer une forte amende; elle conserva toutefois ses deux communemestres et ses jurés des métiers.

À cette époque, le duc octroya de nombreuses chartes aux villes et franchises du Brabant et, notamment, à Genappe, à Louvain, à Bruxelles, à Tirlemont, à Anvers, à Hérenthals, à Waelwyck. Dans la plupart des localités, les habitants obtinrent de nouveaux droits et de nouveaux privilèges. Dans les principales, les métiers revendiquèrent, comme à Malines, en Flandre et dans le pays de Liège, une part plus ou moins grande dans la direction des affaires communales.

L'aristocratie brabançonne était généralement plus sympathique aux Français qu'aux Flamands. Toutefois, plusieurs de ses membres combattirent avec ceux-ci, entre autres Gosuin de Goidsenhoven ou Gossoncourt, qui dirigea la défense de Lille contre les troupes de Philippe le Bel. Les milices des communes de la Flandre ne se bornaient pas à guerroyer contre celui-ci, elles envahirent aussi les États de Jean de Hainaut et obtinrent de grands succès en Zélande. Jean II, qui voulait y coopérer, envoya le templier Ghiselin à la comtesse Philippine, avec ordre de

l'avertir qu'il causerait le plus de tort possible à Jean d'Avesnes.

Le duc trouva dans ses sujets peu d'empressement à le suivre. Quelques seigneurs lui remontrèrent qu'il avait tort de réclamer du comte de Hollande l'hommage de la *Zuyd Holland*, ou Hollande méridionale, son père ayant renoncé à cet hommage en faveur du comte Florent, en 1280; il aurait mieux fait, suivant eux, de revendiquer ses droits sur la partie de la Zélande située entre l'Escaut et la Meuse. Le duc persista dans ses projets. Pour obtenir le service militaire de ses vassaux et de ses bourgeoisies, il fut obligé de déclarer que les secours en hommes et en argent qu'il avait obtenus d'eux ne constituaient pas une obligation, mais résultaient d'un acte émanant de leur libre volonté (chartes accordées à Louvain le 19 septembre, à Bruxelles le 21 septembre 1303).

S'étant mis en campagne, Jean II s'empara de Gertruidenberg, occupa une partie de la Hollande et mit le siège devant Dordrecht; la résistance énergique des habitants de cette ville, le manque de vivres et les manœuvres du seigneur de Putten, qui s'efforçait de couper ses communications, le déterminèrent à abandonner son entreprise et à regagner ses États. Vers le même temps, les Flamands, ses alliés, qui avaient obtenu des succès signalés et pénétré jusque dans la Hollande septentrionale, furent également forcés de reculer devant une insurrection formidable. Leur chef, le seigneur de Peteghem, ayant formé le siège de Ziericzee, en Zélande, vit sa flotte attaquée et vaincue, à la vue de cette ville, par une flotte française, et lui-même fut fait prisonnier (10 août 1304). Les milices communales de la Flandre n'étaient guère plus heureuses à Mons-en-Puelle. Dans la terrible journée du 18 du même mois, elles avaient, il est vrai, tenu tête avec un courage extraordinaire à l'armée du roi de France, mais elles avaient perdu énormément de monde; leur chef, Guillaume de Juliers, avait disparu.

Tous ces événements paraissent avoir

déterminé le duc à changer de politique, Philippe le Bel, d'ailleurs, ne négligeait rien pour accroître son influence dans les provinces belges, où les industriels et les marchands avaient un besoin urgent de la paix. Leurs relations avec la plupart des pays voisins étaient en souffrance. Pour se les concilier, le roi autorisa les marchands du Brabant, et notamment ceux de Louvain, de Bruxelles, de Malines, d'Anvers, de Tirlemont, de Diest et de Nivelles, à commercer librement dans ses Etats, à condition, bien entendu, de ne pas entretenir de relations avec les Flamands et de promettre par serment l'observation de cette clause (25 juillet 1304). Le duc ne resta pas étranger à cette déclaration, car, peu de temps après, il consentait à devenir l'homme lige de Philippe le Bel, pour un fief d'argent de 2,500 livres de petits tournois noirs par an (26 septembre 1304). Tout son système d'alliance fut alors modifié. Il restait, comme il l'était auparavant, l'allié de l'Angleterre, parce que cette puissance avait conclu la paix avec la France, le 20 mai 1303; il se rapprocha de nouveau du comte de Hainaut et de Hollande, Guillaume, dont le père était mort le 12 septembre 1304, et qui donna de pleins pouvoirs aux chevaliers Jean de Barbançon, Jean de Saussoit et Jean de Montigny et à maître Jean Haniche, pour traiter avec le duc, avec Robert de Béthune, fils du comte de Flandre, et avec Jean de Namur (20 mai 1305). Toutes ces négociations, qui aboutissaient à la cour du roi de France, avaient surtout pour but d'isoler les Flamands et de les forcer à accepter les conditions onéreuses dictées par Philippe le Bel. Un traité fut arrêté au mois de juin, et Jean y figure au premier rang parmi ceux qui répondirent de son exécution par les Flamands.

L'irritation que les exigences du roi de France provoquaient chez ceux-ci semble avoir réagi sur le Brabant, où les tisserands et les foulons se montraient, paraît-il, plus turbulents que jamais. En 1305 et en 1306, les désordres devinrent de plus en plus fréquents. Après un combat dans lequel ils blessèrent le fils

du seigneur de Cuyck, les bourgeois de Bois-le-Duc furent contraints de subir les conditions imposées par le duc et de lui payer une amende de 5,500 livres; cent vingt d'entre eux s'engagèrent nominale-ment à garantir l'exécution de cet accord (10 février 1306).

A Bruxelles, une sédition éclata au commencement de cette dernière année; on saccagea les hôtels de quelques patriciens et l'on méconnut ouvertement l'autorité de la duchesse, qui avait voulu apaiser les désordres. Jean II, furieux de cette conduite, promit sa protection aux patriciens. En vain la commune scella deux actes témoignant de son intention de se conformer à la décision du prince, ses efforts n'aboutirent à aucun résultat. Tous les patriciens allèrent rejoindre le duc, qui s'était posté à Vilvorde. Le 1^{er} juin, les gens de métier eurent l'audace de l'y attaquer; mais, assaillis avec fureur, ils furent mis en déroute et poursuivis jusqu'à Bruxelles, où le duc entra avec eux. Dans la mêlée, Jean II avait eu un cheval tué sous lui.

La réaction fut sanglante. Les tisserands et les foulons furent expulsés de l'enceinte de la ville, et il leur fut défendu d'y passer la nuit, sous peine de mort et de confiscation de leurs biens. Plusieurs d'entre eux furent enterrés vifs. La ville dut payer de fortes amendes, les métiers furent désarmés, l'autorité fut rendue aux familles patriciennes et, en particulier, aux échevins, et enfin la gilde fut réorganisée (12 juin 1306).

Toute une série de mesures restrictives, prises à la suite de ces événements, attestent l'intention bien arrêtée d'affermir surtout la suprématie du corps échevinal; le droit de nommer aux emplois dans la commune lui fut confirmé ou attribué; les artisans reçurent défense de se réunir, de se cotiser, de s'armer, sans l'ordre ou la permission du magistrat. Tandis que l'existence des familles patriciennes était sanctionnée, les chartes nouvellement octroyées étaient annulées ou modifiées. Louvain, Tirlemont, Anvers, Léau furent traitées de cette manière. Nivelles,

on ne sait pour quel méfait, dut payer une amende de 20,000 livres; à Diest, Jean II promit au seigneur son appui contre les bourgeois (29 août 1306). Toutes ces dispositions ne furent pas acceptées sans lutte. A Louvain aussi, les métiers essayèrent de résister, mais on bannit cinquante artisans, dont plusieurs furent emprisonnés à Genappe.

Ce triomphe de la haute bourgeoisie fut caractérisé par de grandes faveurs accordées aux villes, tandis que la classe des artisans était comprimée. Il en résulta que le Brabant se trouva dans une fausse position vis-à-vis de la Flandre et du pays de Liège, où l'élément démocratique dominait.

Le duc fut souvent, à cette époque, en désaccord avec Thibaud de Bar, qui avait succédé dans l'évêché de Liège à Adolphe de Waldeck. Les Liégeois assiégèrent Maestricht, mais ne purent s'emparer de cette ville; ils incendièrent Hannut et les villages voisins, pendant que les Brabançons dévastaient une autre partie de la Hesbaye. Plus tard, en 1307, lorsque Thibaud voulut dompter par les armes la commune liégeoise et rétablir, par la force, l'autorité des échevins de cette ville, le duc fit secrètement alliance avec lui et les partisans de ceux-ci. La commune néanmoins sortit victorieuse de cette lutte. Malines aussi, où l'élément aristocratique ne parvenait plus à s'assurer la prépondérance, se rattacha à l'église de Liège. Les bourgeois, mécontents du duc de Brabant, firent savoir à l'évêque Thibaud de Bar qu'ils étaient prêts à le reconnaître pour seigneur et, en effet, lorsque deux chanoines se présentèrent pour recevoir leur serment de fidélité, cette cérémonie s'accomplit sans rencontrer d'opposition. L'évêque et sire Gilles Berthout s'accordèrent au sujet de leurs droits respectifs, et tous deux, ainsi que le chapitre de Saint-Lambert, conclurent avec la commune une alliance défensive, qui fut aussi scellée par le comte de Loos (4 août 1307), et, peu de temps après, le prélat renouvela et confirma les privilèges octroyés aux Malinois par Jean II (1^{er} janvier 1309). Par contre, celui-ci se vengea en faisant

retirer par le roi des Romains, comme ayant été transférée sans autorisation d'Anvers à Malines, l'étape du poisson, du sel et de l'avoine (29 et 30 octobre 1309). Cette révocation eut pour résultat d'envenimer les dissentiments déjà existants entre les habitants de la ville de Malines et ceux des villes voisines et de les constituer, pour ainsi dire, en état permanent d'hostilité.

Vers cette époque, les princes de la Belgique s'efforcèrent de constituer une espèce de ligue qui maintiendrait la paix entre leurs sujets en donnant plus de force à leur autorité. Le 2 avril 1307, un traité d'alliance fut conclu entre le duc de Brabant, le nouveau comte de Flandre, Robert de Béthune, le nouveau comte de Hollande et de Hainaut, Guillaume, le comte de Namur, Jean de Hainaut, seigneur de Beaumont, frère de Guillaume, et leur oncle Guy, évêque d'Utrecht. Le duc avait négocié le mariage de son fils unique, Jean, avec Catherine, petite-fille du roi Albert (le 25 juillet 1306) et conclu un traité d'alliance avec le nouvel archevêque de Cologne, Henri de Virnebourg (2 septembre suivant); l'union de sa famille avec celle d'Autriche ne put s'accomplir. Albert, qui était monté sur le trône par la mort de son prédécesseur, périt frappé par l'un de ses neveux, Jean, prince de Bohême (1^{er} mai 1308).

Ce fut un beau-frère du duc qui fut élu à sa place. Henri, comte de Luxembourg, gouvernait ses Etats avec beaucoup de sagesse, lorsqu'il fut appelé à l'empire. Il fut couronné à Aix, le 6 janvier 1309; à son départ de cette ville, Jean II l'accompagna jusqu'à Cologne, où Henri sanctionna les chartes accordées aux ducs de Brabant en 1204.

Son élévation aurait été heureuse pour l'Allemagne et aurait probablement procuré à cette contrée une longue ère de paix, si le roi Henri VII n'avait consumé ses forces dans une lutte difficile en Italie. Dans nos provinces, elle avait été précédée d'une coalition arrêtée à Nivelles, le 11 mai 1308, contre l'évêché de Liège, coalition dans laquelle étaient entrés, outre Henri de Luxembourg et

le duc, les comtes de Hainaut, de Namur, de Looz et de Juliers. Henri était à peine couronné que sa tante Philippine, veuve de Jean d'Avesnes, vint se plaindre de l'évêque de Liège, Thibaud de Bar, qui détenait injustement, disait-elle, le château de Mirwart dans les Ardennes. Le roi ayant différé de se prononcer, le comte Guillaume prit les armes et alla assiéger Thuin; des amis communs s'étant interposés, on choisit des arbitres, dont le duc de Brabant fut constitué le chef. Mirwart fut adjugé au comte de Hainaut, mais à condition de rebâtir ce château et de le tenir en fief de l'église de Liège.

Le comte de Flandre n'avait pas pris part à cette lutte; il se brouilla à son tour avec le comte Guillaume de Hainaut et réclama de lui l'hommage dû à la Flandre pour les îles de la Zélande. Dans cette nouvelle contestation, le duc prit parti pour la Flandre, à l'avantage de laquelle le conflit se termina vers l'an 1311. On s'explique ainsi pourquoi Guy de Hainaut, évêque d'Utrecht, prétendit dépouiller le duc, sous prétexte de défaut d'hommage, du fief que Jean II tenait de son église et que le comte de Gueldre, à son tour, relevait du duché de Brabant (22 février 1311).

Les habitants d'Aix-la-Chapelle, étant en dissension, au sujet de la sous-avouerie de leur ville, avec le comte de Juliers et le seigneur de Fauquemont, assaillirent le monastère de Sint-Cornelimiinster ou d'Inde, dont ils accusaient l'abbé de favoriser leurs ennemis. L'abbaye ayant été incendiée et quelques moines y ayant péri, le roi Henri chargea le duc Jean et l'archevêque de Cologne d'ouvrir sur ce fait une enquête et de punir les coupables. La ville fut condamnée à de fortes amendes. Le duc, qui était déjà l'allié de l'archevêque, avait fait alliance avec le comte de Juliers par un traité signé à Bruxelles, le 19 juillet 1310; il était aussi, à cette époque, l'ami du comte de Namur. Avec lui et l'archevêque, il détermina les comtes de Hainaut et de Looz et le seigneur de Malines à accorder des trêves au seigneur de Fauquemont et à

Arnoul, seigneur de Steyne (10 novembre 1311). Comme on le voit, le calme ne renaissait un instant que pour être troublé de nouveau.

Les esprits, d'ailleurs, étaient livrés à une fermentation dont plusieurs indices révèlent la gravité. Les mesures violentes prises par le roi Philippe le Bel avaient fortement ébranlé les idées de foi religieuse et de respect pour la justice. Après avoir utilisé l'ascendant de la cour de Rome, ce roi l'avait affaibli en faisant maltraiter le pape Boniface VIII; après avoir mis sa confiance dans les Templiers, il les poursuivit, les fit emprisonner et les traita d'une manière à la fois inique et cruelle; il altéra les monnaies; il chassa brutalement, en 1306, les juifs de ses Etats. Faut-il s'étonner si les classes populaires manifestèrent aussi des sentiments nouveaux? Ainsi, à Bruxelles, on abandonnait pour d'autres écoles celles du chapitre de Sainte-Gudule; on s'opposait énergiquement à l'occupation par les Dominicains du convent des Saccites, que le pape leur avait concédé et cet ordre fut obligé de se contenter de l'autorisation d'envoyer à Bruxelles deux frères religieux, que l'on appelait terminaires. D'autre part, des doctrines hétérodoxes s'infiltraient dans les communautés de bégards, de béguines, etc., si communes chez nous. Quant aux Templiers, ils furent supprimés, mais aucune mesure violente paraît n'avoir été prise contre eux, et leurs biens furent attribués à l'ordre de Malte. Ce furent les juifs, déjà haïs des fanatiques à cause de la différence de religion, qui subirent le contre-coup des rancunes du peuple.

Le duc, au commencement de son règne, leur avait permis d'exercer publiquement l'usure; mais le pape Clément V, par une bulle datée du 1er juin 1306, le releva de l'engagement pris à cet égard par Jean II, à ce que déclara ce souverain pontife, lorsqu'il était « cir- » convenu par des hommes puissants ». Faut-il attribuer à cette nouvelle manière de les considérer le déchaînement qui éclata contre eux, en 1309, et qui se manifesta surtout en Brabant? En cette

année, les populations des villes, et surtout les tisserands, les foulons, les save-tiers, se soulevèrent contre les juifs et les accablèrent de mauvais traitements, en tuèrent un grand nombre, et pillèrent leurs maisons, surtout à Tirlemont, où les israélites avaient été autorisés à s'établir dans un ancien manoir ducal, qui prit de là le nom de *Joden Casteel*, ou Château des Juifs. Jean II, irrité de ces excès, autorisa les juifs à se réfugier dans le château de Genappe, où ils se virent bientôt assiégés par une multitude furieuse; mais le duc accourut avec ses vassaux et mit en déroute les séditeux. D'autres juifs, au nombre de cent dix, avaient trouvé un asile dans le château de Born, près de Maestricht; ils furent moins heureux que leurs compatriotes brabançons; le manoir fut emporté d'assaut et ils y perdirent tous la vie.

Le duc souffrait de la gravelle; de l'avis de ses conseillers, il fit, en 1312, le voyage de Paris, où il espérait trouver des maîtres assez habiles pour le guérir. Mais ce déplacement lui fut funeste; son état s'empira, et de retour à Bruxelles, le médecin qui le traitait et qui avait également servi son père, déclara, avec plus de patriotisme que de tact, qu'il pouvait se considérer comme mort. En effet, il expira peu de temps après, le 17 octobre. On l'ensevelit dans le chœur de l'église de Sainte-Gudule, où un cénotaphe, surmonté d'un lion d'airain, a été érigé à sa mémoire.

Les derniers jours du règne de Jean II furent marqués par d'importantes concessions faites à ses sujets. Il semble qu'à l'exemple de son aïeul Henri III et de son bisaïeul Henri II, le duc ait voulu laisser un testament politique destiné à faire bénir sa mémoire. Sa charte, dite de Cortenberg, datée du 27 septembre, est pleine de dispositions équitables. Elle sanctionne l'intervention directe des deux ordres laïques dans le règlement des affaires intérieures du duché, intervention qui se manifeste déjà dans ce diplôme du 30 juin de la même année, par lequel un Berthout, seigneur de Malines, reconnaît « qu'il

« est tenu et doit tenir bien et loyale-
« ment, en sa ville et partout dans sa
« terre, tous cris, bans communs, toutes
« ordonnances et tout ce qui, par com-
« mun accord et conseil des barons, des
« villes et des bonnes gens du Brabant,
« sera crié, commandé, ordonné et fait
« en Brabant. »

La charte de Cortenberg, à laquelle les comtes de Juliers et de Looz, cinquante-six barons et seigneurs et dix-huit villes et franchises apposèrent leur sceau, institue un conseil permanent composé de quatre chevaliers et de dix bourgeois, devant s'assembler toutes les trois semaines à Cortenberg, et chargés de veiller à la répression des abus et des injustices qui pourraient s'introduire dans l'administration. Ce corps ne constituait pas, comme on l'a cru parfois, le conseil ordinaire du duc : c'était plutôt une délégation des Etats, une sorte de députation permanente de ceux-ci. Le duc promit, en outre, de ne plus lever d'impositions extraordinaires ou d'exactions.

Par des actes spéciaux, le duc avait pourvu à d'autres nécessités. Au mois de mai, il avait confirmé plusieurs keures cantonales, notamment celle du quartier de Louvain et celle du Brabant wallon; et, le 3 octobre, il prit sous sa protection toutes les personnes ecclésiastiques, leurs biens et leurs possessions; il se repentit de les avoir chargées de tailles, d'exactions, de services inaccoutumés; il ordonna de les affranchir de toutes charges, impositions, services, comme aussi de la nourriture de ses pores et du charriage du bois destiné à ses maisons ou habitations.

On a vu que si Jean II fut un prince faible plutôt qu'actif et énergique, subissant l'influence de son entourage plutôt qu'obéissant à sa volonté propre, violent et dur quelquefois, son règne fut marqué par des événements considérables. Une institution importante, le tribunal de Cortenberg, vint former l'une des assises des institutions du duché; les droits des communes furent confirmés et les prétentions des corps de métier momentanément arrêtées. Jean II

s'occupa, comme son père, de l'organisation du corps des monnayeurs : en 1298, il leur adjoignit deux cents sous-monnayeurs, mais sa décision à ce sujet semble n'avoir eu aucune suite. C'est de son temps aussi que datent les premières conventions, notamment avec la Flandre, pour avoir une monnaie commune.

Jean II ne laissa qu'un fils, Jean III, qui lui succéda. (V. ce nom.) On lui connaît plusieurs bâtards, savoir : Jean de Corse-laer, tige de la famille de Witthem ; Jean Wytvliet, Jean Gottygin ou Cordekin, légitimé en 1344, et de qui descendent, à ce que l'on prétend, les sires de Glimes ; Jean Magerman et Jean Esselen.

Alph. Wauters.

Louis Van Velthem, *Spiegel historiael*. — Van Boendael, *Brabantsche Yeesten*. — Butkens, *Trophées de Brabant*, t. 1^{er}. — Rymer, *Fœdera*, etc. — Henne et Wauters, *Hist. de Bruxelles*. — Wauters, *Table des diplômes imprimés concernant l'Histoire de Belgique*, etc.

JEAN III, duc de Lotharingie on Lothier, de Brabant et de Limbourg, mort en 1355, après un règne de quarante-trois ans.

Le fils unique de Jean II naquit probablement en 1295 ou 1296, car il mourut âgé de cinquante-neuf ans environ ; on placerait donc à tort, d'après les *Brabantsche yeesten*, en 1300 l'époque de sa naissance. Son père avait, dès l'an 1311, négocié son mariage avec une princesse française, comme pour l'inféoder à la politique du roi Philippe le Bel. On le maria à Marie, fille de Louis, comte d'Evreux, lequel promit de donner à sa fille une dot s'élevant à 56,000 livres. Les fêtes qui signalèrent cette union furent troublées par le mécontentement auquel deux causes surtout donnèrent lieu. Jean I^{er} et Jean II avaient laissé de fortes dettes, pour le payement desquelles les biens des Brabançons furent arrêtés à l'étranger ; en outre, les conseillers du jeune duc ne se conformaient pas aux prescriptions de la charte de Cortenberg de l'an 1312.

Leur conduite détermina les principales villes à conclure entre elles des pactes d'alliance pour la défense de leurs privilèges et de leurs intérêts.

Celui que Louvain et Bruxelles scellèrent est daté du 28 juillet 1313. Une aide extraordinaire fut demandée au pays et en particulier aux bonnes villes et aux abbayes, mais elle ne fut accordée qu'au prix de deux chartes datées du 14 juillet 1314 et désignées sous le nom de *charte wallonne* et de *charte flamande*, d'après la langue dans laquelle elles sont rédigées. Les Brabançons s'engagèrent à payer les dettes de leur prince jusqu'à concurrence de 40,000 livres (le gros vieux tournois évalué à 16 deniers). Tant que les dettes du duc ne seraient pas acquittées, le duc ne devait accorder aucune récompense à qui que ce fût, à moins de la prélever sur ses biens meubles, et ne pourrait disposer de son patrimoine que de l'avis « des villes et du » pays ». Les officiers de justice et les receveurs de son domaine rendraient compte de leur gestion aux députés des bonnes villes, les premiers deux fois, les autres une fois l'an, etc. En vertu de la charte flamande, dont les prescriptions devaient toujours rester en vigueur, les libertés du pays étaient confirmées, défense était faite de frapper monnaie hors des villes franches et sans le conseil des villes et du pays ; enfin, le duc prenait l'engagement d'indemniser celui qui souffrirait quelque préjudice à cause de lui. Pour donner plus de force à ces nouveaux privilèges, qui remettaient en quelque sorte le gouvernement du pays entre les mains des Etats, le duc, de l'avis du comte d'Evreux, son beau-père, du comte de Juliers et du seigneur de Malines, deux de ses principaux vassaux, qui l'aidaient alors à exercer l'autorité, consentit à laisser l'administration du duché au sire de Diest, au chevalier Daniel de Bouchout et à quelques députés des villes.

Le comte d'Evreux ne tarda pas à s'éloigner, car une politique peu favorable à ses vues prévalut dans le duché. Louis le Hutin, fils de Philippe le Bel et son successeur, s'étant brouillé avec les Flamands, voulut engager Jean III à interdire à ses sujets tout commerce avec eux. Appelé à Paris, le duc fut sollicité par le roi et par le comte de

Hainaut de les seconder; mais il saisit un prétexte pour s'éloigner. Influencé par le seigneur de Fauquemont, le duc repoussa toute proposition d'alliance contre la Flandre, et les villes, dont il ne manqua pas de demander l'avis, se prononcèrent plutôt en faveur des Flamands. Ceux-ci conservèrent donc, par le Brabant, leurs communications avec l'étranger, et l'armée de Louis le Hutin, arrêtée par des pluies diluviennes, fut forcée de battre en retraite. Le comte de Hainaut revint encore à la charge auprès du duc, mais sans obtenir un meilleur succès. Bruxelles, intéressée à conserver à ses draps le débouché de la France, penchait vers ce pays, mais Anvers se prononça avec énergie dans le sens contraire, tandis que Louvain restait indécise. Le monarque français se vengea en interdisant à ses sujets tout commerce avec les Brabançons (29 février 1316), mais on peut juger combien des ordres pareils étaient peu efficaces, lorsqu'on songe que le roi lui-même faisait acheter pour son propre compte des étoffes provenant de la Flandre; il employa parfois, pour des transactions de ce genre, l'intermédiaire d'un marchand de Bruxelles, Henri d'Asque.

Les pluies de l'année 1315 occasionnèrent en Belgique de grands malheurs. La cherté des denrées y devint excessive, une épizootie s'y manifesta, la peste y fit d'effrayants ravages. L'effet de ces calamités était encore aggravé par les guerres. Le pays de Liège n'était pas plus tranquille que la Flandre; en 1315, les villes, et surtout celles de Liège et de Huy, se soulevèrent contre l'évêque Adolphe de la Marck. Celui-ci se réfugia en Brabant; avant son élection à l'épiscopat, il avait promis au duc, par l'intermédiaire de Florent Berthout, seigneur de Malines, d'être son fidèle allié (6 mars 1313); dans sa détresse il lui demanda protection et secours. Bruxelles et Louvain, et, par suite, les autres villes, s'engagèrent avec empressement à le soutenir, car les ennemis de l'évêque, les gens des métiers étaient aussi ceux des lignages ou des patriciens braban-

çons. Pour justifier cette guerre, l'évêque donna en engagère au duc, pour 20,000 livres, sa part de Maestricht, le pont d'Amercœur à Liège même, le château ou monastère de Cornillon, Jupille et ses dépendances, Hougaerde, Bauvechain et Tourinnes (29 octobre 1315). Puis il alla se poster à Léau, d'où il pouvait harceler le comte de Looz, le chef du parti populaire. De sa retraite, il hasardait des incursions dans le pays de Liège, et il se réfugiait ensuite dans les domaines de son protecteur, où l'on n'osait pas le poursuivre. Afin de l'arrêter, on prit le parti de barricader l'accès des villages de la Hesbaye. Un jour avait été fixé pour une conférence; mais ceux de Liège n'ayant pas comparu, la cloche d'alarme sonna pour rassembler les milices des communes du Brabant. Toutefois, les villes résolurent d'arrêter l'effusion du sang; elles parvinrent à renouer des négociations qui aboutirent enfin à la paix de Fexhe (juin 1316).

Jean III eut quelques démêlés avec un autre voisin, je veux parler de Guillaume, comte de Hainaut et de Hollande, dont les sujets étaient en relations continuelles avec les siens. A son avènement, l'évêque de Liège, Adolphe, avait cédé à ce prince la ville de Malines (21 août 1313) et contracté avec lui un traité d'alliance (29 novembre 1313). Ces arrangements ne plurent pas aux Brabançons, mécontents de voir un souverain étranger prendre pied dans leur pays, et un autre différend surgit entre la ville de Malines, d'une part, et, d'autre part, les seigneurs de Malines et de Fauquemont, qui étaient alors très influents en Brabant. Un premier accord fut conclu dans la chapelle de Fayt, près de Senefte, le 6 juin 1314. Le duc promit aux Malinois une sûreté complète dans ses Etats, et, d'accord avec le comte, constitua juges de leurs contestations Daniel de Bouchout et Godefroid, seigneur de Naast.

Les Malinois, après avoir conclu un traité d'alliance avec les villes du Brabant (15 octobre 1315), obtinrent de leur nouveau prince confirmation com-

plète de leurs privilèges, le 20 avril 1316, mais ils ne lui restèrent soumis que pendant quelques années, le chapitre de Saint-Lambert, de Liège, ayant probablement refusé de ratifier la cession de Malines.

Le duc de Brabant et le comte de Hainaut, après avoir solennellement renoncé, le 12 février 1316, dans l'église Sainte- Gertrude, de Nivelles, aux alliances et confédérations conclues entre eux, redevinrent amis, car le premier assista, le 24 juin 1317, à la fête qui se célébra à Cologne pour le mariage de Jeanne, fille du comte, et de Guillaume, fils de Gérard, comte de Juliers. Un incident fâcheux faillit troubler cette bonne harmonie. Le seigneur de Bueren, qui avait épousé une fille naturelle d'un comte de Hollande, ayant sans succès élevé quelques réclamations devant le conseil du duc, s'en vengea en pillant la ville de Thiel; peu de temps après il vint se constituer prisonnier et fut enfermé à Louvain, mais on le relâcha après l'avoir gardé quelque temps.

La ville et le pays de Heusden venaient d'échoir au seigneur de Saffelberg, qui prétendait être vassal de Hollande. Jean III soutenait, au contraire, que ce domaine constituait un fief du comté de Clèves et un arrière-fief du Brabant, et que le château devait lui être ouvert à sa réquisition; ses prétentions furent appuyées par une déclaration formelle du comte de Clèves, tandis que Saffelberg refusait d'y souscrire, et vint, une nuit, incendier Turnhout.

Ces deux incidents ne provoquèrent que des négociations. Le duc et le comte s'en remirent à deux délégations choisies par moitié parmi leurs sujets respectifs et composées : l'une de quatre délégués pour les débats entre le Brabant et le Hainaut, l'autre de six délégués pour les différends du Brabant et de la Hollande. Les arbitres adjugèrent au duc 25,000 et au comte 500 livres tournois d'indemnité (12 janvier 1322). Puis on arrêta le mariage de Guillaume, le fils aîné du comte, avec Jeanne, fille aînée du duc. Le fiancé devait devenir,

immédiatement après les noces, comte de Zélande, et posséder les droits de son père sur Malines ou en obtenir la valeur en argent. Jeanne, de son côté, aurait, pour sa part, un revenu annuel de 8,000 livres et, en cas de décès de son père sans enfants mâles, hériterait de ses Etats. Cet accord, qui fut scellé à Malines à la fin d'octobre 1322 et ratifié par les nobles et les villes, fut complété par une convention pour la fabrication d'une monnaie commune; les pièces nouvelles devaient imiter les sterlings aux quatre lions déjà frappés par Jean III, et la convention rester en vigueur jusqu'au 21 juin 1326 (17 décembre 1323). La question de Heusden prit également fin; le seigneur et la ville de ce nom reconnurent le duc pour leur souverain, le 6 octobre 1325, et Jean de Saffelberg en fit le relief en 1330.

Le comte de Hainaut était alors fortement engagé dans la querelle qui agitaient tout l'Empire. A la mort de l'empereur Henri VII, la couronne avait été disputée par deux compétiteurs : Louis, duc de Bavière, et Frédéric, duc d'Autriche, qui fut enfin pris et vaincu par son rival, en 1322. Le premier fut vigoureusement soutenu par le comte Guillaume, par Jean, roi de Bohême, comte de Luxembourg, et par Baudouin, archevêque de Trèves, le premier, fils et le deuxième, frère de l'empereur Henri. La plupart des autres princes des Pays-Bas s'unirent également au comte et se joignirent aux villes rhénanes pour guerroyer contre l'archevêque de Cologne. Le duc de Brabant se mêla peu de cette querelle, et obtint du nouveau roi un délai de deux ans pour lui faire hommage; il assista toutefois, à Cologne, aux noces du roi Louis de Bavière et de Marguerite, fille du comte de Hainaut, le 15 août 1323.

Ce fut à propos de la lutte pour la couronne impériale que le duc et le seigneur de Fauquemont entrèrent en désaccord. Le duc ayant été pris par le comte de Juliers, dut lui payer une forte rançon. Il commit des exactions dont furent victimes des bourgeois de Maestricht habitant ses domaines et eut avec

cette dernière ville une contestation qui provoqua des hostilités. Pour y mettre un terme, le duc passa la Meuse avec l'armée la plus considérable que l'on eût vue depuis longtemps; chaque ville, chaque mairie du Brabant avait fourni son contingent. Le siège fut mis devant la ville de Sittard, près de Ruremonde, qui était entourée d'un double fossé et d'une forte palissade; outre la bourgeoisie, trois cents chevaliers et écuyers s'y étaient renfermés. Violamment attaquée, surtout par les milices des communes, Sittard fut enfin obligée de se rendre, le 10 août 1318; mais les assaillants étaient tellement exaspérés de la résistance qu'ils avaient rencontrée, qu'ils faillirent massacrer tout ce qui s'y trouvait. L'évêque de Liège avait aussi marché pour appuyer les efforts des Brabançons et prit la tour de Haren; la forteresse de Heerlen fut également emportée.

A la demande de Florent Berthout, le principal des conseillers du duc, et des bonnes villes de Brabant, le comte de Hainaut engagea le seigneur de Fauquemont à se remettre entre les mains du duc, et celui-ci, de son côté, s'engagea à défendre, envers et contre tous, les biens de Renaud et de ses alliés. Des déprédations ayant été commises dans le pays de Fauquemont, Renaud se plaignit si énergiquement que le chevalier Jean de Raetshoven et les magistrats de Louvain et de Bruxelles furent chargés d'ouvrir une enquête à ce sujet; mais elle n'eut aucun résultat. Bien plus, le pays de Fauquemont devint le théâtre de nouveaux actes d'hostilité, qui motivèrent d'autres plaintes de Renaud et de nouvelles observations de la part du comte de Hainaut (1321).

Vers cette époque le duc de Brabant reçut à Bruxelles la visite de Jean, roi de Bohême, qui lui fit hommage du marquisat d'Arlon, et qui revint, en 1324, réclamer la part de sa mère Marguerite dans l'héritage du duc Jean I^{er}. Cette réclamation n'était pas fondée, attendu qu'aucune plainte n'avait été formulée par l'empereur Henri, le père du roi. Jean III ne l'accueillit donc pas, et Roger de Leefdael, l'un des premiers

conseillers du duc, la déclara contraire au droit brabançon. Jean de Bohême partit en menaçant de faire valoir ses prétentions les armes à la main, mais pour le moment il ne put donner suite à ses plaintes.

Le sire de Fauquemont, fatigué de sa captivité, essaya de s'échapper, mais il ne fit qu'empirer son sort et fut enfermé à Genappe, où il resta longtemps dans les chaînes. Enfin, il employa tant de médiateurs et de si longs efforts, qu'il parvint à recouvrer la liberté, à la condition toutefois qu'il ne prendrait plus les armes contre le Brabant et reviendrait, à la première sommation, se constituer prisonnier, sous peine d'une amende de 21,000 livres, pour le paiement desquelles les comtes de Hainaut et de Gueldre, et l'évêque de Liège (celui-ci le 13 décembre 1326) se constituèrent cautions. Mais, sûr de l'appui secret de plusieurs personnages puissants, le seigneur de Fauquemont, n'écoulant que son désir de vengeance, n'hésita pas à piller de nouveau les environs de Maestricht.

Justement indigné d'un pareil manque de foi, le duc appela son peuple aux armes et vint assiéger la ville et le château de Fauquemont, « la plus forte » place de l'Allemagne, entourée de « tours, de portes et de bailles, munie » de pierriers, d'arbalètes, etc. » Afin de ne pas exposer ses soldats aux dangers d'une attaque de vive force, Jean III fit arrêter par une forte digue les eaux de la rivière la Geule, qui endommagèrent les murs de la ville assiégée et en inondèrent la partie basse. Les habitants se retirèrent dans la ville haute. Le roi de Bohême rassembla quelques troupes pour tenter de les secourir; mais ses forces étant insuffisantes, il eut recours aux négociations.

Grâce à l'intervention du comte de Gueldre, un accord fut conclu à Rolduc. Jean III consentit, le 1^{er} octobre 1327, à se retirer, mais les fortifications de Fauquemont devaient être abattues; le roi, accepté pour arbitre, promit de prononcer sa sentence avant les Pâques prochaines. Après un siège de neuf se-

maines, le siège fut levé, et les deux princes revinrent ensemble à Bruxelles, où ils passèrent quelques mois dans les fêtes et les plaisirs.

Pendant son séjour en Brabant, le roi tint sur les fonts baptismaux l'un des enfants de Jean III, et il renonça, au profit du duc, aux 2,000 livrées de terres (rachetables pour 20,000 livres) qu'il réclamait comme fils d'une princesse brabançonne (3 janvier 1328). De son côté le duc lui remit, pour lui et ceux de ses successeurs qui porteraient la couronne royale, l'hommage dû au Brabant par les comtes de Luxembourg pour le marquisat d'Arlon (7 janvier 1328), et le lendemain les deux princes conclurent un traité d'alliance pour toute la durée de leur existence. Mais ces marques d'amitié ne se traduisaient pas en actes, et le roi de Bohême différait toujours de prononcer sa sentence dans l'affaire du seigneur de Fauquemont.

À la fin du mois de décembre, en 1329, le roi de Bohême vint à Nivelles et se plaignit au duc que le seigneur de Heinsberg avait surpris et pillé la ville de Fauquemont. Jean III s'en excusa en alléguant qu'il était étranger à ce coup de main; mais la discussion ne tarda pas à s'envenimer et les deux princes se quittèrent très mécontents l'un de l'autre. Le duc voulant en finir alla, vers la mi-carême, en 1330, assiéger le château de Fauquemont; il conduisit avec lui une grande quantité de vin, d'épices et d'autres denrées, afin de montrer sa résolution d'en finir, résolution qu'il annonçait hautement. Ses espérances ne furent pas trompées. Un fils du seigneur de Fauquemont ayant été tué, le père se résigna, après avoir résisté neuf semaines, à livrer sa forteresse, qui fut immédiatement abattue, quatre cents années, dit-on, après sa construction (le 9 mai). Le roi de Bohême et le seigneur de Fauquemont allèrent implorer l'intervention du roi de France, mais le duc, non sans raison, refusa d'accepter l'intervention d'un prince étranger.

Jean III fut présent au sacre de Philippe de Valois, roi de France, en 1327.

À la même époque il se préoccupa des troubles dont le pays de Liège et la Flandre étaient le théâtre. Tandis que l'aristocratie bourgeoise continuait à dominer dans les villes du Brabant, les métiers étaient victorieux dans les deux pays voisins. Le 26 juillet 1327, Jean III fit cependant alliance avec les maîtres, les jurés, les gouverneurs, les consaux et les communautés de la cité de Liège et des autres villes de ce pays. Il était en si mauvais rapports avec l'évêque, qu'il fit de grandes instances à Rome, afin d'obtenir la création d'un nouvel évêché pour le Brabant, projet qui souleva, comme on peut le supposer, d'énergiques réclamations à Liège et à Cambrai. En Flandre, les communes en lutte contre le comte Louis de Nevers éprouvèrent à Cassel une défaite terrible, qui fut suivie d'une affreuse réaction, surtout dans la Flandre maritime. L'une des victimes de la tyrannie du comte fut un bourgeois de Bruges, nommé Guillaume De Deken, réfugié en Brabant et qui, dit-on, fut livré par le duc lui-même.

On négocia à cette époque un accord entre le Brabant, la Flandre et le Hainaut, afin de régler des questions de limites. Jean III et le comte Guillaume au moins resserrèrent les liens qui les unissaient l'un à l'autre et se promirent aide et assistance dans tout l'espace limité par Arnheim, Nimègue, Bonn, Aubenton en Thiérache et Douai; le comte se réserva seulement la neutralité dans la querelle du duc et du seigneur de Fauquemont (6 août 1328). Il aurait voulu unir sa fille Isabelle au jeune Jean, fils aîné du duc, mais ses tentatives dans ce but n'aboutirent pas.

Les villes de Brabant vivaient presque toujours en bonne harmonie avec leur prince. Elles obtinrent de lui d'importants et nombreux privilèges, le plus souvent payés par des octrois d'aides ou de subsides. Une seule fois un différend sérieux éclata entre Jean III et Louvain, sa capitale, en 1321. Des deux côtés on avait déjà fait opérer plusieurs arrestations, mais Bruxelles, Anvers, Malines, Tirlemont et Léau s'interposèrent; ce qui avait été entrepris de part et d'autre

fut annulé, et Louvain consentit, en cette occasion, à payer à son prince, en cinq années, une somme de 10,000 livres.

La paix conclue à Wihogne ayant procuré à l'évêque de Liège une autorité qu'il n'avait jamais possédée dans son pays, il en profita pour maintenir avec plus de fermeté ses prérogatives contre le duc de Brabant. Depuis plusieurs années, les habitants de Saint-Trond et ceux de Léau vivaient dans un état presque constant d'hostilité. Ces querelles avaient failli amener une rupture lorsque survinrent de plus graves événements.

Les intrigues du seigneur de Fauquemont avaient déjà armé plusieurs princes contre le duc Jean; elles furent secondées par la haine que portaient les habitants du pays d'entre la Meuse et le Rhin aux Brabançons, dont ils enviaient, selon Van Boendale, l'industrie et la richesse. L'orgueil du duc, qui ignorait l'art de plier, augmenta le nombre de ses ennemis. Il s'en fit un, plus redoutable que tous les autres, en accueillant à sa cour Robert d'Artois. Une ligue se forma contre lui « pour » tout le temps où il agirait envers les « princes comme il le faisait alors ». A ses anciens rivaux, Jean, roi de Bohême, et Adolphe, évêque de Liège, se joignirent Baudouin, archevêque de Trèves, oncle du roi Jean; Waleran de Juliers, archevêque de Cologne; Guillaume, comte de Juliers, son frère; Edouard, comte de Bar; Adolphe, comte de la Marck; Renaud, comte de Gueldre; Louis, comte de Looz; Jean de Hainaut, comte de Soissons; les comtes de Seyne, de Spanheim, de Catzenellebogen, le seigneur de Heinsberg, tous agissant moins pour eux-mêmes que pour le roi de France. Celui-ci, à l'imitation de ses prédécesseurs, travaillait constamment à se créer un parti dans l'empire d'Allemagne, et surtout dans le pays entre le Rhin et la mer. Plusieurs princes, entre autres l'évêque de Liège, étaient à ses gages. Trois autres, l'archevêque de Cologne, Guillaume de Juliers et le comte de Gueldre, par un traité signé à Senlis,

au mois de mai, s'étaient engagés formellement à servir ce monarque contre le duc, Robert d'Artois et leurs amis, au moins avec trois mille lances. C'était déployer beaucoup de haine contre un malheureux fugitif.

Une vieille chronique flamande du Brabant, du xve siècle, rapporte à cette occasion un épisode curieux, que je n'ai vu rappelé nulle part ailleurs. Le duc, y est-il dit, fut informé que ses ennemis devaient se réunir dans l'abbaye de Brauweiler, aux environs de Cologne, sous prétexte d'assister à des funérailles, mais, en réalité, pour se concerter contre lui. Il était alors occupé à chasser dans cette contrée. Sans autre compagnon qu'un page, il arriva au lieu du rendez-vous, au moment où le roi de Bohême et l'archevêque de Cologne se disputaient la préséance. Passant devant eux, il jeta pour offrande une pièce d'or et en donna une autre aux pauvres réunis sur le cimetière. Des écuyers étant venus lui demander son nom : Je suis, répondit-il, Jean de Coudenberg, en faisant allusion au palais qu'il occupait dans sa capitale.

Tandis que le duc ne voyait s'armer pour sa défense que trois chevaliers flamands, une armée considérable, à la tête de laquelle se plaça Rodolphe, comte d'Eu, connétable de France, se réunit à Saint-Trond. Elle ne put pénétrer dans les quartiers de Louvain et de Tirlemont, le duc ayant fait fortifier Léau, mais elle causa des ravages dans le Brabant wallon. Jean III, à la tête de sa chevalerie et des milices des communes, s'était posté à Heylisse, où il reçut l'ordre de chevalerie et d'où il envoya, le 9 mai 1332, un défi à ses ennemis, en leur offrant un jour de bataille. Le roi de Bohême repoussa cette proposition, mais des pluies continuelles arrêtant ses incursions, il se montra disposé à négocier. Le comte de Hainaut se fit porter en litière (*orsbare*, litière à chevaux) près des chefs des deux armées et négocia une trêve; en cette occasion il faillit être tué par les Anversois, qui le prirent pour un ennemi. Toutefois, les armées ne se séparèrent que le 9 juillet.

Le seigneur de Fauquemont ne cessait, néanmoins, de ravager les domaines du duc. Celui-ci prit les armes contre lui pour la quatrième et dernière fois. Il mit le siège devant le château de Montjoie, dans l'Eifel, et à ce siège Fauquemont fut blessé mortellement d'un coup de flèche. Il laissa pour héritier un fils nommé Thierri, qui, selon Hemricourt, fut regardé comme le plus brave des « Flamands ».

Le 23 juin, le roi de France avait ordonné que le château de Fauquemont lui serait livré et laissé jusqu'à la conclusion d'un accord définitif, et que les domaines tenus par le seigneur de ce manoir de l'empire lui seraient restitués. Peut-être le duc voulut-il montrer combien peu il se souciait d'une décision aussi partielle et qui, dans tous les cas, révélait chez le monarque français l'intention de se poser dans l'empire en arbitre suprême de dissensions tout à fait étrangères aux intérêts de son royaume.

Le roi Philippe, à la demande de plusieurs membres de sa famille, consentit à renouer ses anciennes relations avec le duc. Il envoya à Bruxelles l'archevêque de Sens et l'évêque de Térouanne, qui comparurent devant le conseil ducal et y demandèrent à Jean III de venir conférer avec le roi à Compiègne, en lui offrant pour sa sécurité toutes les garanties qu'il pouvait désirer. Cette proposition ayant été accueillie, les deux princes se rencontrèrent à Crèvecœur-en-Brie. Le duc, à qui le roi avait fait un excellent accueil, devint l'homme lige du monarque, qui lui assigna, pour le tenir en fief, un revenu en terres de la valeur de 2,000 livres de petits deniers et lui promit son assistance contre tout homme, sauf contre le roi d'Allemagne et ses autres suzerains (8 juillet 1332). On fiança le fils aîné de Jean III, appelé aussi Jean, à l'une des filles du roi, mais cette princesse mourut prématurément. Le roi de France, constitué arbitre, accorda à tous les princes belligérants un délai jusqu'au mois de mai 1333 pour énumérer leurs sujets de plaintes et s'engagea à porter une décision à la fête de Noël suivante, au plus tard.

Dans l'intervalle on ouvrit des négociations pour apaiser les différends qui avaient provoqué la guerre; mais, ou les traités conclus ne furent pas ratifiés, ou ils ne reçurent pas d'exécution, car une nouvelle coalition, plus formidable que la première, se forma contre le duc. Un contemporain, Guillaume d'Auxonne, rapporte que le duc et le comte de Flandre se firent hommage l'un à l'autre, à Alost, le 13 février 1333; le duc s'engagea à offrir à son voisin, tous les ans, un cerf et un sanglier, et le comte promit au duc un faucon par an. Malgré cet arrangement bizarre, les deux princes se brouillèrent, le duc ayant refusé de ratifier l'achat de la ville de Malines, fait par Louis de Nevers à l'évêque de Liège; cette cession était nulle, d'après lui, comme ayant été opérée sans son consentement comme haut-avoué de l'église de Liège, et il fut soutenu par les Malinois, peu désireux d'entrer sous l'obéissance de Louis de Nevers. Le duc s'était aussi fait un ennemi du comte de Hainaut en consentant à marier son fils aîné à une princesse française, tandis qu'il devait épouser Isabelle de Hainaut.

Les princes coalisés n'attendirent pas le terme assigné par le roi de France pour faire droit à leurs plaintes, et dès la Saint-Martin (11 novembre 1333), ils bloquèrent le Brabant de tous côtés, de Nivelles à Heusden et de Grave à Gembloux. Pourtant, il n'y eut jamais, disent les chroniqueurs nationaux, manque de vivres dans le duché, preuve manifeste que le pays produisait assez de denrées pour nourrir sa population. Dans une assemblée tenue à Valenciennes, la nuit des Rois 1333 ou 7 janvier 1334, le roi de Bohême, l'archevêque de Cologne, l'évêque de Liège, les comtes de Flandre, de Hainaut, de Gueldre, de Juliers, de Zélande (Guillaume de Hainaut, fils du comte Guillaume), de Loos, de Namur, d'Eu, etc., le sire de Beaumont et Guy de Namur conclurent une alliance contre Jean III et s'engagèrent à le combattre. De commun accord, ils lui envoyèrent leurs hérauts à Tervueren, pour lui annoncer leurs intentions. Le duc y répondit par cette poésie célèbre,

où il les défie, et où il se compare à un sanglier attaqué par une meute de chiens. Les vers flamands du trouvère couronné sont pleins de vigueur et d'ironie; on y voit que le grand mobile de la coalition était de venger la défaite de Woeringen.

Les hostilités commencèrent sur les frontières de la Flandre. Un maire flamand ayant brûlé quelques maisons à Malderen et à Lippeloo, le duc, à la tête d'une armée, partit d'Assche et porta le ravage jusqu'aux portes de Termonde. Il avait fait fortifier l'église abbatiale d'Affligem et, en particulier, sa tour, d'où on pouvait voir jusque sur la place d'Alost. Mais à peine Jean III était-il de retour à Bruxelles que les Flamands vinrent assiéger Affligem, l'emportèrent et en détruisirent la tour. Ils se portèrent ensuite sur Assche et livrèrent ce bourg aux flammes. Le duc, obligé de porter ses regards à l'est, confia la défense de la frontière occidentale de ses Etats au comte de Bar, qui était venu à son aide avec trois cents hommes bardés de fer.

Le comte eut bientôt l'occasion de signaler sa valeur. De Vilvorde, où il s'était posté, il fut appelé à prendre part à un brillant fait d'armes. Après avoir brûlé le château de Thiéri de Walcourt, seigneur d'Aa, les Flamands se proposaient d'assaillir les faubourgs de Bruxelles et de livrer aux flammes Lennick; mais, au moment où ils se trouvaient au hameau de Helleken (près de ce dernier village), ils furent attaqués à l'improviste par les comtes de Bar, de Vianden, de Salm et d'autres nobles et chevaliers, et mis en déroute, laissant sur le champ de bataille cent cinquante morts, et entre les mains des ennemis un grand nombre de prisonniers (1^{er} mercredi de mars 1334).

Le duché était alors assailli de tous côtés : la petite ville de Thiel, sur le Wahal, fut assiégée et prise par les Gueldrois; la bourgade de Landen, qui n'était entourée que de palissades, fut emportée par les Liégeois; Rolduc fut bloqué, pendant deux mois, par le roi de Bohême, l'archevêque de Cologne, les comtes de Namur, de Gueldre, de Ju-

liers et de Soissons, et sire Jean de Hainaut, et la garnison se vit obligée de promettre qu'elle se rendrait si elle ne recevait pas de secours avant un mois. Le duc réunit son armée, marcha au secours de Rolduc et passa la Meuse, le 17 mars. Mais les ennemis, fortifiés dans leur camp, ne voulurent ni livrer bataille, ni se retirer, et, dans l'impuissance de les forcer, le duc dut retourner sur ses pas. Dans sa marche il livra à la dévastation le comté de Loos, dont le possesseur avait ravagé ses Etats. Il perdit alors la ville de Sittard, dont le commandant avait abandonné son poste afin de renforcer l'armée marchant au secours de Rolduc.

Obligé de garder plus de trente fortresses, de faire face de tous côtés à de puissants ennemis, le duc aurait été accablé par le nombre si le roi de France ne lui avait envoyé de nombreux auxiliaires, sous les ordres du roi de Navarre, du comte d'Etampes, son frère, et du comte d'Alençon, le propre frère du roi Philippe de Valois. Le duc, pour leur faciliter l'accès du Brabant, avait marché à leur rencontre avec quatre mille lances. Jean III avait résolu de se porter une seconde fois au secours de son duché de Limbourg et de ses autres possessions d'outre-Meuse, mais les princes français proposèrent d'ouvrir des négociations; toutefois, on ne cessa de bloquer le Brabant que le 1^{er} septembre, lorsque le roi de France eut fait connaître sa décision.

Datée de Cambrai, 2 août 1334, elle ne fut rendue publique que le 27. L'union de Jean de Brabant et d'Isabelle de Hainaut fut sanctionnée et le duc promit de laisser au jeune prince tous ses biens, sauf le Limbourg, qui écherrait à son puîné, Henri, et Rolduc, qui constituerait la part de Godefroid, le cadet. Le comte de Hainaut acquit tant d'ascendant en Brabant que lui et son fils Guillaume promirent, le 27 novembre 1336, d'aider à faire gouverner le pays par des personnes « élues et assermentées ». Pour apaiser le ressentiment du comte de Flandre, on lui promit le remboursement des 20,000

florins constituant le prix d'achat de Malines. Le roi de Bohême, l'archevêque de Cologne, l'église de Liège, le comte de Juliers, etc., eurent beaucoup d'argent; enfin, un double mariage devait cimenter l'union des familles de Brabant et de Gueldre.

Le Brabant conserva l'intégrité de son territoire, sauf qu'il dut renoncer à la possession de la petite ville de Thiel, au profit du comte de Gueldre, dont les domaines l'entouraient de tous côtés. Par contre, on abandonna à Jean III la ville et la seigneurie de Heusden, dont le même comte venait d'hériter. Quant à Malines, au sujet de laquelle le roi de France ne voulut pas se prononcer immédiatement, la difficulté fut tranchée par un traité daté du 31 mars 1336; le Brabant et la Flandre s'en partagèrent la souveraineté, en reconnaissant à la ville son droit d'étape sur les marchandises arrivant par eau; mais, lorsque l'autorité du comte Louis de Nevers fit place en Flandre à celle de Jacques d'Artevelde, le duc, à la demande des Malinois, prit possession de leur ville, le 30 mars 1340.

Pour payer les sommes considérables dont il était question dans la paix d'Amiens, Jean III dut recourir à ses sujets; les bonnes gens de son pays, c'est-à-dire les nobles, les cloîtres ou monastères et les bonnes villes lui accordèrent une aide qui devait être perçue par les soins de deux seigneurs (Jean de Hollebeke, seigneur de Loenhout et d'Ophain, et Léon de Crainhem, seigneur de Grobbendonck), de deux bourgeois de Louvain et de deux autres de Bruxelles. Le duc déclara, le 16 octobre 1334, que ni lui, ni ses successeurs n'inquiéteraient jamais, au sujet de leur gestion, ces six délégués, à qui devaient être aussi remis ce qui proviendrait de l'enquête ouverte sur les fonctionnaires et justiciers.

L'enquête mentionnée plus haut fut confiée à treize personnes, nommées de commun accord par le duc, le pays (c'est-à-dire les Etats) et les villes; on les appelait *Zandgerers*, mot dont je ne trouve pas la signification. En vertu

d'une décision prise par Jean III, de concert avec les villes de Louvain, de Bruxelles et de Tirlemont, le 14 octobre 1334, elles jugeaient seules et non plus, comme précédemment, avec le concours de tous ceux qui se présentaient à leurs réunions. Leurs sentences furent confirmées par une charte ducale du 2 août 1335, notamment celle qui frappa un nommé Baudouin Den Wilden, dont les biens furent abandonnés à six autres délégués, avec charge de les vendre.

Les monastères avaient consenti à la perception de l'aide, mais leur cote ayant été fixée à 50,000 écus d'or, les abbés refusèrent pour la plupart d'y contribuer. Ils se plaignirent alors au pape Benoît XII, en alléguant l'énormité des charges de toute espèce dont on les accablait; tout récemment ils venaient de payer 44,000 royaux d'or, à l'occasion de la chevalerie du duc. Mais Jean III était peu disposé à reculer; pendant que ses officiers de justice allaient mettre sous séquestre les meubles et les immeubles des principales abbayes, il fit en personne la même saisie à Parc, près de Louvain. Vainement le pape intervint en faveur des maisons religieuses, en menaçant des foudres de l'Eglise ceux qui les opprimaient, le duc, secondé par les laïcs, ne recula pas. Il lui fallait de l'argent à tout prix, et les villes, Bruxelles en particulier, de leur côté, prétendaient ne pas payer davantage dans le cas où les abbés refuseraient d'acquitter leur part dans les aides. Une transaction se conclut enfin, dans les derniers mois de l'année 1336, par les soins du comte de Hainaut et de son fils Guillaume. Ceux-ci fixèrent à 30,000 florins de France la taxe à payer par les abbayes, et on limita à 1,600 les corvées dues par elles tous les ans, sauf le cas de « guerre ouverte ». Les droits de gîte des chiens du prince furent également restreints, tandis qu'une confirmation générale de ses privilèges apaisa, pour le moment, les doléances du clergé régulier.

Une grande tendance se manifestait alors en Belgique. Les princes s'y efforçaient de confondre leurs intérêts. Une

grave question agitaient le pays de Liège : la succession au comté de Looz, où la descendance directe des comtes était éteinte, et que le chapitre de Saint-Lambert revendiquait, tandis que l'évêque et le duc, favorisaient Thierri de Heinsberg, qui se mit en possession du comté. Le duc, d'une part, l'évêque, ses chevaliers et ses communes, d'autre part, conclurent un accord, par la médiation de l'archevêque de Cologne, du comte de Hainaut et de Jean de Beaumont (déclaration du 9 avril 1337). Le comte Thierri, de son côté, pour remercier le duc, lui céda l'avouerie de Liège (29 avril 1339); le comte de Bar aussi conclut avec le duc un traité d'alliance qui devait durer dix ans et qui fut signé à Bruxelles, le 26 janvier 1339.

La fameuse guerre de Cent ans, entre la France et l'Angleterre, allait commencer. Le roi Edouard III, excité par les suggestions du comte d'Artois, s'était enfin décidé à revendiquer le royaume de France par la force des armes. Dès que cette idée se fut emparée de son esprit, il ne cessa de négocier avec les princes des Pays-Bas pour les rallier à sa cause. Dès l'année 1332, on s'était efforcé de régler les différends survenus entre les Anglais et les Brabançons, à l'occasion de dettes contractées par le duc Jean II. En 1335, Guillaume Trussell et Jean de Sordich, de concert avec le comte de Juliers, vinrent tenter de former une ligue contre le roi de France. Le roi négocia à la fois avec les communes flamandes, toujours mécontentes de leur comte, Louis de Nevers, et avec les princes de la basse Allemagne, qu'il s'efforça de s'attacher en leur promettant des subsides. Après avoir promis au duc 10,000 livres sterling et encore 60,000 livres, payables en quatre ans, il le nomma, lui, le marquis de Juliers, le comte de Hainaut et le comte de Northampton, ses fondés de pouvoir pour recueillir son héritage, ses capitaines et vicaires généraux en France. L'empereur Louis de Bavière, à titre d'époux de la sœur de la reine d'Angleterre et d'ennemi de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, qui, après

avoir défendu sa cause, s'était rapproché de la France et du saint-siège, appuyait ses revendications.

Malgré les instances du roi Philippe auprès du duc de Brabant et du comte de Hainaut pour qu'ils ne fassent pas alliance avec Edouard III, ces deux princes s'engagèrent de plus en plus envers ce monarque. Le comte hésitait, parce que ses Etats, situés à la frontière, étaient exposés à une attaque des Français; le duc, dont on attendait surtout la décision, n'aimait pas de se déclarer, à cause des relations qu'il avait eues avec Philippe de Valois. Il lui envoya même un de ses conseillers, Léon (et non Louis) de Crainhem, seigneur de Grobbendonck, avec la charge de déclarer au roi de France et de lui répéter qu'il ne se détacherait pas de son alliance.

Et cependant le duc promit au roi Edouard, le 12 juillet 1337, qu'il le servirait avec 1,500 « armures de fer, à « cheval », et il recueillit parmi ses vassaux un grand nombre d'engagements de prendre les armes à sa réquisition; le comte de Looz, notamment, devait entrer à son service, lorsqu'il le requerrait, avec trois cents hommes d'armes. Trop habile pour ne pas agir sur l'esprit des populations, qui vivaient en partie de l'industrie lainière, Edouard III leur multiplia les concessions : il autorisa les sujets du duc à commercer librement dans ses Etats (12 avril 1338); puis, le 18 août suivant, il accorda aux marchands des villes de Brabant, et notamment à ceux de Louvain, de Bruxelles, de Tirlemont, de Léau, de Diest, d'Aerschot, de Malines, le droit de circuler librement dans ses Etats, d'y habiter, d'y vendre, d'y acheter, à la seule condition de ne pas entretenir de relations avec ses ennemis. Edouard III utilisait ainsi, au profit de sa politique, les relations étroites existant entre ses Etats et les contrées voisines, sans avoir égard aux ruines nombreuses qui devaient inévitablement résulter de cette manière d'agir. Pour mettre les marchands de nos contrées dans ses intérêts, il avait envoyé à ses ambassadeurs 10,000 sacs de laine, qui furent vendus 400,000 livres.

En se procurant de l'argent pour acheter des alliés et des appuis, il donnait de l'activité aux nombreux ateliers, où la rareté de la matière première avait occasionné un chômage, sinon total, au moins partiel.

Lui-même, accompagné de sa femme, Philippine de Hainaut, arriva à Anvers, le 22 juillet 1338; il y fut reçu avec pompe par le duc et prit son logement dans l'abbaye de Saint-Michel, de l'ordre de Prémontré. La reine y accoucha d'un fils, qui reçut le nom de Lionel et porta le titre de duc de Clarence. Il y eut dans la même ville des fêtes somptueuses et une grande assemblée, où l'on agita la question de la guerre à entreprendre contre la France. Le duc se montrait très irrésolu, d'autant plus que sa noblesse était divisée d'opinions; quant aux bourgeoisies, elles étaient alors plus portées pour l'Angleterre. Jean III aurait voulu voir la Flandre et le Hainaut se déclarer ouvertement; il ne savait trop quel prétexte alléguer pour se prononcer. Enfin, un de ses clercs, nommé Jean de le Mayère (Van der Meeren?), lui conseilla de réclamer de Louis de Bavière, pour le roi Edouard, le titre de vicaire de l'empire. Cet avis fut accepté et bientôt s'ouvrirent des négociations en ce sens. Dans une assemblée qui se tint à Coblenz, le 5 septembre, le roi Edouard fut, en effet, proclamé vicaire de l'empire; le duc n'assistait pas à cette cérémonie, mais il se fit représenter par le seigneur de Cuyck, qui y siégeait près du roi, l'épée nue à la main. Une autre réunion se tint ensuite à Herck, petite ville lossaine, dans la halle aux draps, et, le 11 novembre, ce modeste édifice vit proclamer les nouveaux pouvoirs donnés au monarque anglais, et les ordres donnés aux princes de défendre ses droits. C'est à cette époque que le comte de Gueldre devint duc et le comte de Juliers marquis. Jean III, subsistant l'influence des événements, s'engagea à être prêt à marcher, à la Saint-Jean prochaine. Il concéda le château de Louvain au roi d'Angleterre, pour y séjourner.

L'année suivante fut encore marquée par bien des lenteurs. Jean III semblait temporiser dans le but de se faire octroyer de nouvelles faveurs. Le 3 mars, il obtint quittance entière de ce qu'il devait à Edouard; le 22 juin, il consentit au mariage de sa seconde fille, Marguerite, avec Edouard, fils et héritier du roi anglais, à la condition que Marguerite reçût en dot des terres d'une valeur de 50,000 livres sterling, valeur qui serait remise, en argent, à Jean III, si le mariage s'effectuait. Jean III, cependant, hésitait toujours. Il ne comparut pas à une grande réunion, tenue à Valenciennes, où se trouvèrent tous les princes allemands confédérés contre la France; ce fut encore le sire de Cuyck qui le représenta en cette occasion. Le duc prétendait alors ouvrir des négociations pour la paix et, à sa demande, Edouard III lui permit, le 4 octobre, d'accorder des lettres de sauvegarde aux députés qui en seraient chargés. Mais ces ouvertures restèrent sans succès, et l'armée anglaise continua son mouvement vers les frontières françaises.

Cette armée, dans laquelle on voyait les comtes de Lancastre, de Derby, de Gloucester, de Warwick, de Salisbury, etc., suivis de 1,600 cavaliers anglais; l'archevêque de Cologne et son frère le comte de Juliers, les comtes de Hainaut, de Soissons, de Gueldre, d'Artois; les marquis de Brandebourg et de Misnie, à la tête de forts contingents d'Allemands et d'habitants des Pays-Bas, passa par Nivelles, puis traversa le Hainaut. Jean III partit, le 29 septembre, pour la rejoindre, avec 7,000 combattants, dont 1,200 cavaliers; on remarquait dans sa troupe vingt-trois bannières et quatre-vingts pennons. Il avait enfin envoyé ses lettres de défi au roi de France, lequel en informa Louis de Crainhem. L'infortuné ambassadeur, dont les assertions étaient si ouvertement démenties, mourut de chagrin.

Après avoir tenté de prendre Cambrai, puis ravagé la Picardie jusqu'à l'Oise, les confédérés revinrent à Bruxelles, où il y eut une joute dans la-

quelle figurèrent le roi et beaucoup de princes. Le roi Edouard se rendit ensuite à Anvers, où se tint, le 12 novembre, une grande assemblée. Il promit alors au duc qu'en cas de départ pour l'Angleterre, il serait de retour sur le continent à la Nativité de saint Jean-Baptiste de l'année suivante; en attendant, il lui permettait de retenir à ses gages mille "armures de fer, à cheval", nombre qui pouvait être doublé en cas de besoin (4 décembre 1339).

Les Flamands, mécontents des ravages que causait dans leur pays la garnison française de Tournai, travaillés d'ailleurs par d'Artevelde, s'étaient enfin décidés à se prononcer pour le roi Edouard. Le duc et plusieurs nobles anglais étaient allés à Gand pour les influencer. Le célèbre tribun vint à Bruxelles avec une nombreuse députation des villes de Flandre. Celles-ci hésitaient à se soulever contre le roi de France, de crainte d'encourir l'excommunication papale; c'est alors que l'on conseilla à Edouard de prendre le titre et les armes des rois de France.

Le duc se rendit à son tour à Gand, où une étroite alliance fut conclue, le 3 décembre, entre la Flandre et le Brabant, et scellée par les princes, quarante nobles et les principales villes des deux pays. En cas de contestation entre les alliés, le débat devait être décidé à l'amiable par deux conseillers de chacun des deux princes et par un échevin de chacune des villes de Gand, de Bruges, d'Ypres, de Louvain, de Bruxelles et d'Anvers, ces dix délégués devant d'ailleurs se réunir trois fois par an, le 16 février à Gand, le 8 juillet à Bruxelles, et le 15 novembre à Alost.

Le roi et le duc se rendirent ensuite en Flandre, où le monarque accorda à ce pays de grands privilèges. Adoptant enfin le conseil de Jacques d'Artevelde, il prit solennellement les armes de France, qu'il écartela de celles d'Angleterre (23 janvier 1340). Comme roi du premier de ces pays, il conclut un pacte d'alliance et d'amitié avec les Flamands, décréta avec eux l'équipement d'une flotte destinée à protéger le

commerce, et la fabrication d'une monnaie d'argent devant servir à la fois à la France, à la Flandre et au Brabant, et avoir aussi cours en Angleterre. De larges privilèges en matière de commerce devaient cimenter l'union de ces différents pays, union à laquelle le Hainaut fut, peu de temps après, appelé à participer et qui réalisait cette grande pensée d'Artevelde de former en Belgique une sorte de fédération des petits Etats entre lesquels elle était morcelée.

Edouard partit ensuite pour l'Angleterre, laissant sur le continent sa femme, qui accoucha, à Gand, d'un fils, auquel on donna, d'après le duc de Brabant, le prénom de Jean et à qui fut attribué le titre de duc de Lancastre. Les Français avaient ravagé le pays de Chimai; pour se venger, Jean de Hainaut, seigneur de Beaumont, envahit la Thiérache et y brûla Aubenton; il avait dans son armée des Brabançons, que le duc avait confiés au sire de Cuyck. Le roi de France, profitant de l'absence d'Edouard, fit attaquer le Hainaut par une armée conduite par son fils Jean, duc de Normandie; mais le jeune comte Guillaume réunit sa nombreuse et vaillante chevalerie, à laquelle Jacques d'Artevelde joignit les milices des communes flamandes, le duc de Brabant, avec sept cents lances, outre les contingents des villes, et plusieurs autres princes leurs vassaux. L'invasion fut arrêtée, mais aucune des deux armées ne voulut engager une lutte décisive. Elles se séparèrent sans avoir combattu. Dans cette campagne, les Louvanistes et les Bruxellois s'étaient montrés mécontents de rester inactifs et avaient demandé à grands cris leur retour dans leurs foyers. Peu de temps après, le roi d'Angleterre fit son entrée dans Anvers, après avoir complètement vaincu, près de l'Ecluse (le 24 juin), la flotte française, avec l'aide des Flamands. Le duc ramena à Bruxelles les princes et d'Artevelde, auxquels il offrit de belles fêtes.

Au mois de juillet, une nouvelle assemblée se tint à Vilvorde. On y resserra l'alliance du Brabant, de la Flandre et du Hainaut, et l'on y décida le siège de

Tournai, dont le roi de France avait augmenté la garnison et les fortifications. Edouard III y conduisit une armée où l'on comptait 200 chevaliers, 4,000 lances et 9,000 archers, et à laquelle vinrent se joindre le duc de Brabant, avec ses vassaux et 20,000 hommes de milices communales; d'Artevelde, à la tête de 40,000 Flamands; le comte de Hainaut et d'autres princes des Pays-Bas et de l'Allemagne; au total, près de 100,000 hommes.

Cet armement formidable, auquel le roi de France opposa toutes les forces de son royaume, resta inutile. Tournai résista vaillamment à tous les assauts. Jean III, à qui on reprocha de montrer peu d'ardeur contre l'ennemi, conseilla, dit-on, à Edouard III de lever le siège et d'ouvrir des négociations qui lui procureraient peut-être une partie des provinces françaises ou une indemnité. Il lui déclara ensuite qu'il parvenait à peine à contenir ses sujets, mécontents d'épuiser leurs ressources dans une entreprise infructueuse. Lorsque les chefs des milices communales se plaignirent pour la première fois, déclarant que leurs soldats voulaient partir, même si on leur en refusait la permission, le comte de Hainaut proposa d'autoriser ce départ, à condition que les bourgeois laisseraient leurs armes entre les mains des maréchaux ou chefs de l'armée. Cette réponse mécontenta fort les Brabançons et les détermina à prendre patience; mais, lorsque le siège fut levé, ils montrèrent une joie et un empressement indicibles, surtout les Bruxellois.

Ce fut en passant par la Flandre que le roi d'Angleterre regagna ses Etats. Il avait épuisé ses trésors pour une expédition d'ailleurs mal combinée. Il s'était reconnu redevable envers Jean III et Jean de Hainaut d'une somme de 100,000 florins de France, pour le paiement de laquelle huit chevaliers durent rester en otage à Bruxelles; il promit ensuite d'envoyer en Brabant, en déduction de ses dettes, 4,000 sacs de laine (acte daté de Gand, le 13 novembre 1340).

Le peu de zèle dont le duc Jean III

fit preuve pour seconder Edouard III provenait évidemment de ce qu'une partie de ses sujets étaient plus dévoués à la France qu'à l'Angleterre. Les troubles qui agitèrent le Brabant à cette époque en sont une preuve manifeste. A Louvain, une sédition violente éclata contre les « bonnes gens », c'est-à-dire contre les patriciens, mais ceux-ci eurent le dessus et se vengèrent en condamnant au bannissement plus de cent de leurs adversaires. Un patricien nommé Van den Calster fut également puni, mais il obtint son pardon le 13 avril 1342.

A Bruxelles, l'agitation ne fut pas moins vive. Le roi de France ayant fait saisir des draps appartenant à un habitant de la ville, Arnoul Crayemblic, la ville en avait demandé la restitution au monarque, en protestant que les Bruxellois voyaient la guerre avec déplaisir, mais qu'ils avaient dû servir leur souverain (31 décembre 1340). Sans connaître exactement les événements, on sait pourtant que plusieurs personnes notables furent poursuivies, et quelques-unes mises à mort. De ce nombre fut un chevalier nommé Nicolas Zwaef et un chanoine de Sainte-Gudule, Jacques Bake, accusé d'avoir mal parlé du comte de Hainaut. L'un des confrères de cet ecclésiastique, Franc de Coudenberg, qui fonda, avec Jean de Ruysbroeck, le monastère de Groenendael, dut quitter Bruxelles. Un grand personnage, Guillaume de Duvendorde, l'un des principaux conseillers de Jean III et du comte de Hainaut, tomba également en disgrâce et vint terminer sa vie à Bruxelles (1342).

A la persuasion de quelques conseillers, le duc fit arrêter et décapiter un bourgeois de Bruxelles, nommé Gérard Planckman, de Clèves. Les habitants lui ayant adressé d'énergiques remontrances, et ceux des autres villes du Brabant s'étant joints à eux, le duc fut obligé de faire rendre le corps du supplicié à sa famille et à ses amis, et de bannir Jean Blanckaerde, le principal instigateur de la sentence portée contre Gérard; sa tour, située à Aa (sous Anderlecht), fut démolie jusqu'aux fondements.

Après le départ du roi d'Angleterre pour ses Etats, il y eut à Ter-Vueren une grande fête, dans laquelle jouta Robert d'Artois; puis un tournoi, à Mons, auquel le duc assista. Jean III et les princes, ses voisins, contribuèrent, au nom d'Edouard III, aux négociations pour la prolongation des trêves, prolongation qui suspendit pendant quelques années la reprise des hostilités. Le duc, par une charte du 27 octobre 1341, prit les marchands anglais sous sa protection; mais, en réalité, son alliance avec Edouard III allait toujours s'affaiblissant. Déjà, le 31 mai 1340, on voit le duc et Renaud, duc de Gueldre, promettre de s'entraider mutuellement pour obtenir d'Edouard III le payement de certaines sommes qu'il leur devait. Ces deux princes et le marquis de Juliers conclurent ensuite une alliance offensive et défensive, qui devait durer dix ans (15 octobre 1342). Le duc s'entendit avec le comte de Namur au sujet de quelques différends; il reçut à sa cour le comte de Flandre, à qui il fut octroyé, en 1343, l'autorisation de pouvoir reparaitre dans ses Etats, mais sans y exercer le pouvoir.

Ainsi s'affaiblissait peu à peu la ligue formée aux Pays-Bas. Une grande assemblée des princes eut encore lieu à Malines, en 1342, mais on ne sait rien des résolutions qui y furent prises. Dès l'année précédente, Louis de Bavière, par un diplôme daté de Francfort le 13 juin, avait révoqué les pouvoirs accordés au roi Edouard, son alliance avec l'Angleterre ne pouvant plus que lui être préjudiciable.

Le duc de Brabant n'avait jamais vécu longtemps en bonne intelligence avec l'évêque de Liège, Adolphe de la Marck; chacun de ces deux princes saisissait toutes les occasions de contre-carier l'autre. Pourtant, en 1342, ils établirent un conseil commun de dix personnes qui devaient terminer à l'amiable leurs différends; mais un débat ayant surgi entre le prélat et les bourgeois de Huy, ceux-ci, condamnés par les échevins de Liège, recoururent au duc Jean III et firent alliance avec lui

et son fils Henri (8 mai 1343). Le comte de Hainaut et son oncle, le seigneur de Beaumont, s'interposèrent dans cette querelle et, reconnus pour arbitres, portèrent leur décision à Duras, le 8 août. Obligé de s'assurer de l'appui de la bourgeoisie liégeoise, Adolphe de la Marck lui avait concédé de grands privilèges par la paix de Saint-Jacques. Il mourut peu après.

Le duc de Brabant et son gendre, le comte de Hainaut, étaient alors de grands amis, et tous deux paraissaient vivre en bons termes avec l'Angleterre. Le comte se montra très irrité du meurtre de Jacques d'Artevelde, mais au moment où celui-ci disparaissait, ils s'engageaient dans une guerre contre les Frisons, ces ennemis héréditaires de sa famille, et il périt près de Staveren, avec la fleur de la chevalerie hennuyère et hollandaise, au mois de septembre 1345. Guillaume n'avait que vingt-huit ans et n'avait eu aucun enfant de Jeanne de Brabant, fille aînée de Jean III. Sa mort affaiblit l'intimité politique qui unissait les deux pays. La femme de l'empereur Louis de Bavière (Louis IV) devint comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande et dame de Frise, à la fois comme héritière naturelle et en vertu d'une décision impériale, qui déclara ces domaines dévolus à l'empereur. Quoique celui-ci eût alors beaucoup de peine à se maintenir sur le trône d'Allemagne, sa femme prit possession, sans difficulté, de ses Etats. Après s'être fait recevoir en Hollande, elle vint trouver en Flandre sa sœur, la reine d'Angleterre, Philippine de Hainaut, qu'elle quitta à Ypres, le 18 octobre. Mais son court gouvernement fut peu prospère. Son fils aîné Guillaume, duc de Bavière, à qui elle confia l'administration de la Hollande et de la Zélande, se mit à la tête d'un parti formé surtout des bourgeoisies des villes et qui prit le nom de *Cabilliaux*, tandis que la majorité de la noblesse et d'autres Hollandais, sous le nom de *Hoecks* ou hameçons, défendit contre lui les droits de Marguerite; celle-ci, malgré l'appui de la reine d'Angleterre, essuya près de la Briele une défaite ter-

rible (le 4 juillet 1351) et fut forcée d'abandonner la Hollande.

Le Hainaut avait été spécialement confié au seigneur de Beaumont, qui s'empressa de se reconnaître le vassal du roi de France pour 3,000 livrées de terre et promit de servir ce monarque avec cent hommes d'armes, sauf contre le Hainaut, le Brabant et la Flandre (juillet 1346). Jean de Beaumont, de même que Guillaume de Bavière, continuèrent à entretenir d'étroites relations avec le duc de Brabant; ce dernier prince, de concert avec Jean de Beaumont et le comte de Clèves, conclut, en 1347, une trêve entre Guillaume de Bavière et l'évêque d'Utrecht, avec qui les Hollandais guerroyaient depuis plusieurs années.

Ce qui éloignait peu à peu le Brabant de l'Angleterre, c'étaient les intrigues du comte de Flandre, Louis de Nevers, qui, dépouillé de toute autorité dans ses Etats, séjournait fréquemment à Bruxelles. Il s'y trouvait lorsque les habitants de Termonde, mécontents d'être assujettis aux volontés des Gantois, se déclarèrent en sa faveur. Il se rendit aussitôt dans leur ville, et le duc, espérant rétablir la concorde chez les Flamands, appela dans sa résidence favorite les députés de leurs principales communes. Ils se montraient disposés à s'accorder avec le comte, lorsque le roi Edouard, averti de ce qui se tramait en Brabant, informé que s'il ne se hâtait ses alliés du continent pourraient l'abandonner, renonça à l'invasion qu'il se proposait de faire en France, arriva à l'Ecluse avec une flotte nombreuse et fit prévaloir chez les Flamands d'autres projets. D'Artevelde voulait imposer pour souverain le prince de Galles, le fils aîné du roi Edouard; mais une émeute éclata à Gand, et d'Artevelde périt, le 24 (et non le 17) juillet 1345, des mains de ce peuple dont il paraissait l'idole. On accusa, sans grand fondement, le duc Jean III d'avoir provoqué ce meurtre, qui secondait ses nouveaux projets.

Malgré cet épisode funeste, les villes flamandes persistèrent dans leur attachement à la politique anglaise et dé-

clarèrent qu'elles n'entendaient pas l'abandonner. Le comte Louis, craignant d'être fait prisonnier dans Termonde, se réfugia à Bruxelles. Louis de Nevers profita de la mort de Jacques d'Artevelde pour faire occuper Hulst et Axel, mais les Gantois reprirent ces deux villes et marchèrent sur Termonde. L'intervention du duc de Brabant mit fin à cette lutte, et Louis de Nevers partit pour la France, où il périt à Crécy, le 26 août 1346, ainsi que Jean de Luxembourg, roi de Bohême, cet ancien ennemi du duc Jean. Le roi d'Angleterre, victorieux, mit le siège devant Calais, dont il s'empara le 4 août de l'année suivante, à la tête des milices destinées à envahir la France; il voulait alors donner sa fille à Louis de Male, fils de Louis de Crécy, mais ce prince ne put se résoudre à s'allier avec la fille du monarque dont la victoire avait été marquée par la mort de son père; il profita d'une partie de chasse pour s'enfuir à Lille.

Ce départ mettait à néant les projets du roi Edouard. Il voulait aussi négocier l'union de son propre fils avec Marguerite de Brabant, deuxième fille de Jean III, et celle de la fille du marquis de Juliers avec le duc de Gueldre. Jean III songeait à un système tout autre d'alliances. En vertu d'un article du traité d'Amiens, le duc de Gueldre devait épouser Marie, troisième fille du duc. Celui-ci destinait Marguerite au comte Louis de Male, à qui le roi de France, en faveur de cette alliance, céderait ses droits sur Termonde, tandis que le comte Louis, en échange de cette ville, abandonnerait en totalité Malines au Brabant (ce qui fut approuvé par le roi Philippe et le comte Louis, le 6 juin 1347). Au lieu de s'unir à l'Angleterre, Jean III s'unirait intimement à la France, en faisant épouser à Henri, alors son fils aîné, Jeanne de France, petite-fille du roi Philippe de Valois; Henri recevrait de son père le duché de Limbourg, pour en jouir immédiatement, et de son beau-père 5,000 livrées de terres, d'une valeur de 10,000 florins d'or. Godefroid, frère cadet de Henri,

épouserait Bonne de Bourbon, obtiendrait, comme apanage, la terre d'Aerschot, alors confisquée sur les d'Har-court, partisans de l'Angleterre, et recevrait, de plus, du roi de France un fief de la même valeur que celui de son frère. Enfin, Jeanne de Brabant, veuve du comte de Hainaut, deviendrait la femme de Wenceslas, comte de Luxembourg, fils du roi Jean de Bohême.

De cette manière, Jean III s'assurait de fortes amitiés qui le protégeraient contre les attaques des Anglais et de leurs alliés. Il abandonnait les villes de Flandre pour leur comte, il renouait avec la famille de Luxembourg les liens que la journée de Woeringen avait rompus ou du moins affaiblis ; il allait encore défendre la cause de l'évêque de Liège contre ces communes avec lesquelles il avait contracté alliance. En un mot, il devenait un prince plus féodal que communal. Les avis d'un de ses conseillers, Jean de Looz, seigneur d'Agimont et de Walhain, paraissent n'avoir pas été sans influence sur ses résolutions.

Les coups portés à la puissance de la France semblaient devoir anéantir son influence dans les Pays-Bas. Un résultat tout contraire se produisit. Le fils du comte de Flandre, Louis dit de Male, après avoir contribué à resserrer à Ath l'union de la Flandre, du Hainaut et du Brabant, se présenta dans le premier de ces pays et y fut accepté comme souverain.

Les fiançailles des princes brabançons eurent lieu à Vincennes, avec une grande magnificence, et le mariage de leurs sœurs se célébra à Vilvorde, le 1^{er} juillet 1347. Ce fut le doyen de Saint-Donatien, de Bruges, qui donna à celles-ci la bénédiction nuptiale. Le roi Edouard avait essayé de mettre obstacle à ces unions. En 1345, il avait demandé en vain au pape des dispenses en faveur du mariage de son fils avec une princesse brabançonne ; le 6 mai 1347, il avait invité le duc de Gueldre à ne pas s'allier à Marie de Brabant. Les villes brabançonnnes, toujours soucieuses de leurs intérêts, n'entraient pas invariablement dans les vues de leur prince.

Au siège de Calais, il y avait parmi les assiégeants, à ce que prétend Divréus, des Louvanistes commandés par le chevalier Walter van Quadebrugge ; lorsque le roi de France invita les bourgeois du duché à se déclarer pour lui, il essuya un refus. Il parvint cependant à se les attacher en leur permettant d'importer dans son royaume et d'en exporter des denrées, des fabricats et monnaies de tout genre, et en déclarant que leurs biens ne pourraient y être saisis que pour le payement de leurs dettes propres ou de celles de la ville où ils habitaient (juin 1347). Les mêmes franchises furent octroyées aux Français en Brabant, et le duc rappela ceux de ses sujets qui avaient été bannis à cause de la guerre. Peu de temps après, une trêve ayant été conclue entre les deux monarchies belligérantes, Edouard III envoya le chevalier Hugues de Neville et le clerc Yvon de Gliton pour négocier une ligue avec l'évêque de Liège et le comte de Looz et renouveler les traités avec la Gueldre et le Brabant ; il ne voulait pas, disait-il (4 mai 1348), rompre avec Jean III, malgré les torts que celui-ci lui avait causés. Ses démarches n'aboutirent à aucun résultat.

La Flandre seule restait fidèle à l'Angleterre, malgré les dissensions qui éclatèrent entre les communes et qui facilitèrent le rétablissement du comte dans son autorité ; celui-ci parvint à restreindre, jusqu'à un certain point, la puissance des métiers. Dans l'évêché de Liège, au contraire, elle avait pris une prépondérance complète. Après la mort d'Adolphe de la Marck, le peuple avait réclamé le droit d'intervenir dans l'élection d'un mambour ou régent. Le nouveau prélat, Engelbert de la Marck, n'avait pas tardé à entrer en lutte avec ses principales communes : Liège, Huy, Saint-Trond. Le roi de France et l'archevêque de Ravenne essayèrent en vain d'interposer leur médiation. Les Liégeois, après avoir remporté une grande victoire sur l'évêque et les princes, ses alliés, mirent le siège devant le château d'Argenteau ; ils virent alors le duc de Brabant se joindre à l'évêque et livrer

rent à ces deux princes, à Waleffe, un combat sanglant, où ils furent complètement vaincus (21 juillet 1347). Jean III profita de sa victoire plus que son allié. Il se rendit immédiatement à Saint-Trond, où il fit une entrée solennelle en qualité de haut avoué. Il alla ensuite attaquer le château de Waremmé, qu'il détruisit parce que la garnison avait ravagé ses domaines. Puis il conclut avec les villes de Liège et de Huy une paix très avantageuse pour lui. Les Liégeois s'engagèrent à lui fournir, en cas de besoin et à leurs frais, 600 combattants, pendant quarante jours ; les villes des deux pays se promirent aide et assistance, et il fut défendu dorénavant de fournir des vivres à leurs ennemis respectifs.

La maison de Luxembourg qui, depuis un demi-siècle, avait pris une nouvelle importance, atteignait alors l'apogée de la splendeur. Tandis que le deuxième fils du roi Jean de Bohême épousait la fille aînée du duc de Brabant, son fils aîné, Charles, devenait roi des Romains sous le nom de Charles IV. Désireux de s'assurer l'appui du puissant duc de Brabant, le nouveau monarque s'empressa de le combler de faveurs. En 1348, il lui promit 15,000 écus d'or et s'engagea à lui donner en engagère, dans le délai de deux ans et jusqu'à concurrence de cette somme, des domaines impériaux voisins du duché. L'année suivante, le 25 juillet, il conclut avec Jean III un traité d'alliance offensive et défensive, par lequel chacun des deux princes promettait de marcher au secours de son confédéré, avec 200 hommes d'armes. Le prince Henri, duc de Limbourg, fut, le même jour, déclaré vicaire de l'Empire en deçà des Monts ou des Alpes, avec promesse d'être indemnisé de tous les torts que cette charge pourrait lui causer.

Les habitants du duché ne furent pas moins avantagés. Par une charte, qui devint célèbre sous le nom de *Bulle d'or du Brabant*, de l'an 1348, il fut défendu d'attirer en justice, n'importe dans quelle localité de l'Empire, devant les tribunaux ecclésiastiques ou devant les tribunaux civils, les sujets du

duc, du moment où ils consentiraient à comparaître devant les juges établis dans le Brabant et ses dépendances. Il y avait alors de grandes contestations entre Jean III et l'évêque de Liège, parce que celui-ci prétendait, en vertu d'une ancienne institution dite le *Tribunal de la paix*, citer et faire lutter devant lui en combat singulier des Brabançons et se constituer juge de leurs différends. La *Bulle d'or* étant contraire à des usurpations de ce genre, le roi des Romains cassa tout ce que l'évêque Engelbert de la Marck avait fait de contraire à ce privilège et ordonna à l'archevêque de Trèves et aux évêques de Cambrai et de Verdun de régler, « parties ouïes », les contestations ayant donné naissance à ce débat (2 avril 1354).

A cette époque, l'Europe fut frappée d'un fléau qui y répandit la désolation. Une peste terrible y enleva une grande partie de la population, sauf dans le Brabant, qui se ressentit à peine de la contagion, peut-être parce que l'aisance y était alors assez générale. Mais la terreur des populations causa un autre mal. Une foule de fanatiques, persuadés qu'ils n'échapperaient à la mort qu'en apaisant la colère divine par des pratiques superstitieuses, se mirent à parcourir par bandes le pays, à moitié nus et en se frappant sans pitié. Cette épidémie d'un nouveau genre se manifesta en 1349 pour disparaître peu de temps après qu'elle s'était manifestée. Tournai vit arriver jusque 120 flagellants de Tirlemont et 140 de Genappe. Les flagellants, ces antisémites du xiv^e siècle, ne manquèrent pas d'accuser les juifs d'avoir empoisonné les fontaines et alléguèrent cette accusation ridicule pour excuser des excès de tout genre. A Bruxelles, où un juif jouissait d'une grande influence auprès du duc, la populace, encouragée, dit-on, par le prince Henri, se montra si exaspérée contre les israélites que Jean III dut abandonner ceux-ci à leur sort. Si l'on en croit le chroniqueur contemporain Li Muisis, plus de 500 d'entre eux furent massacrés, et le favori du duc, accusé de profanations, fut brûlé vif.

Malgré cette recrudescence de zèle religieux, on comptait alors dans notre pays beaucoup d'hérétiques. Dans les nombreuses corporations de béguines et de bégards, qui avaient été condamnées au concile de Lyon, on propageait des doctrines mystiques fort dangereuses pour la pureté des mœurs. Le pape Jean XXII avait déclaré que les béguines vivant honnêtement pourraient continuer leur vie commune et chargé l'évêque de Cambrai de les protéger dans son diocèse. Mais on n'en vit pas moins une femme, nommée Bloemardine, écrire sur l'esprit de liberté et l'amour séraphique et prêcher à Bruxelles avec tant de talent, que ses disciples lui firent don d'une chaire en argent. Le célèbre mystique Jean de Ruysbroeck, chapelain à Sainte-Gudule, essaya de résister à son influence, mais il fut accablé par le peuple de moqueries, et il se réfugia dans la forêt de Soigne, où il prit l'habit de chanoine régulier de Saint-Augustin et fonda le célèbre monastère de Groenendaël. Les Lollards, qui donnèrent naissance aux communautés d'Alexiens, étaient également suspects d'hétérodoxie. L'un d'eux, nommé Walter, qui passait pour leur chef et comptait beaucoup de disciples, fut brûlé à Cologne, en 1322. Le sexe féminin comptait aussi des congrégations correspondant à celles des Lollards ou Alexiens et qui se développèrent et s'organisèrent vers l'an 1350; sous le nom de sœurs grises et de sœurs noires, elles se vouaient surtout au soin des malades à domicile.

Les mécontentements qui se manifestaient alors dans le duché avaient surtout pour cause des demandes continuelles de subsides que le duc adressait à ses sujets. En 1348, il préleva de nouvelles contributions à l'occasion du mariage de ses enfants et de l'entrée de ses deux fils dans la chevalerie: l'abbaye de Bonne-Espérance, en Hainaut, dut lui payer 190 florins d'or pour ses biens en Brabant. En 1349, les Louvanistes se plaignirent que, malgré des engagements solennels, les biens de leurs marchands étaient saisis, comme garantie du paye-

ment des dettes de leur prince. La querelle, envenimée par le maire de Louvain, Pierre Couterel, qui haïssait les patriciens de cette ville, alla si loin que Jean III déclara la guerre à cette dernière. Les autres grandes communes et les nobles parvinrent toutefois à assoupir le différend.

Les villes consentaient à chaque instant à de nouveaux sacrifices d'argent, obtenant en retour des garanties et des immunités diverses. Ainsi Jean III promit qu'une enquête semblable à celle décrétée en 1332 serait ouverte sur la conduite de ses officiers de justice (12 mai 1351); ils s'engageaient à maintenir les immunités particulières de la ville d'Anvers, malgré une concession générale faite aux communes du Brabant de pouvoir arrêter et juger partout les criminels (22 mai 1351).

La protection du commerce et le maintien de la tranquillité dans les contrées rhénanes constituait toujours un des sujets de préoccupation pour les princes. Une alliance dans ce but fut conclue, le 13 mai 1351 et pour un terme de dix années, entre l'archevêque et la ville de Cologne, le duc Jean et son fils Godefroid, et les bourgeois d'Aix-la-Chapelle et d'autres cités du voisinage.

Le prince Henri, ce persécuteur des juifs, ne vivait plus. Une mort prématurée l'avait enlevé le 29 novembre 1349, à l'âge de vingt-deux ans, et seize mois plus tard son frère Godefroid périt à son tour. Le duc ayant perdu tous ses fils, dont aucun n'avait laissé de postérité légitime, les Brabançons craignirent que des discussions ne s'élevassent, au sujet de sa succession, entre ses gendres, le comte (devenu duc) de Luxembourg, le comte de Flandre et le duc de Gueldre. Pour prévenir toutes difficultés à ce sujet, quarante-quatre villes et franchises firent déclarer par leurs députés, réunis à Louvain, qu'elles entendaient vivre toutes sous un seul et même seigneur, sauf à donner à chaque fille du duc un apanage convenable (8 mars 1355). Cette décision patriotique, qui ne put malheureusement être maintenue, fut sanctionnée par le duc et la

noblesse, le 17 mai suivant. Elle met à néant cette assertion de Froissart, d'après laquelle, après la mort de Jean III, Anvers et Malines devaient échoir à Louis de Male, en vertu d'un traité secret. Si une convention de ce genre avait été réellement conclue dans le silence, elle était d'ailleurs nulle de plein droit.

Jean III mourut le 5 décembre de la même année, après un long règne, qui avait jeté un vif éclat. Il fut enterré à l'abbaye de Villers, où on lui consacra un beau monument, dont on peut voir la représentation dans le tome premier des *Trophées du Brabant*, de Butkens. Ce fut un sculpteur appelé Colard Garnet qui, de 1363 à 1367, exécuta en pierre de Tournai la statue de notre prince. La femme de celui-ci, Marie de France dite d'Evreux, était morte depuis le 30 octobre 1335, et avait reçu la sépulture au milieu du chœur de l'église des Récollets, de Bruxelles. Leurs fils Jean, Henri et Godefroid avaient été enterrés dans le temple paroissial de Ter-Vueren.

Jean III eut de nombreuses maîtresses, entre autres Ermengarde van de Venne, qui paraît avoir exercé sur lui une grande influence; il laissa beaucoup d'enfants naturels, dont la liste se trouve dans Butkens.

Le règne de Jean III paraît avoir marqué pour le Brabant l'époque d'une splendeur particulière. Ses liaisons avec de puissants monarques, les grandes concessions qu'il obtint pour ses sujets dans l'Empire, furent favorables aux Brabançons. Mais ils se trouvaient placés entre deux pays, la Flandre et le pays de Liège, où la prépondérance des corps de métiers grandissait chaque jour, malgré les efforts de l'aristocratie bourgeoise. Les relations étroites existant entre celle-ci et le duc semblent avoir commandé plus d'une fois sa politique et contribué à le jeter dans les bras de la France vaincue, tandis qu'une partie de ses sujets était sympathique à l'Angleterre victorieuse. La conduite de Jean III à l'égard des juifs fut aussi dominée par les préjugés de ses sujets. On doit tenir compte de ces circonstances

lorsqu'on veut apprécier son règne.

Dans ses Etats, le duc, tout en faisant de grandes concessions à ses sujets, sut accroître considérablement ses domaines. Grâce à l'appui des empereurs, il contraignit à l'obéissance le puissant et remuant chapitre de Nivelles. Il acquit et rattacha plus intimement à ses possessions la terre de Heusden, celle de Meghem, la ville de Grave, la terre d'Aiseau, le fief de Rognon, etc. Le nombre de ses vassaux était énorme, comme on peut le voir dans le *Latynsboek*, ou Livre des fiefs de l'an 1312, que Galesloot a publié.

Le Brabant compta alors plus d'un homme de talent, comme Jean van Boendale, jadis connu sous le nom de Jan De Clerck, secrétaire de la ville d'Anvers; Louis van Velthem, chroniqueur-poète comme le précédent, Henri van Aken, de Bruxelles, curé de Corbeek-over-Dyle, le traducteur du *Roman de la Rose*. Jean III cultivait aussi les lettres, et j'ai cité le poème dans lequel il défie et accable de railleries les princes coalisés contre lui. L'un de ses conseillers, Roger de Leeftael, châtelain de Bruxelles, était un grand protecteur des lettres. Jean III paraît avoir eu de la prédilection pour Trois-Fontaines, maison de chasse située dans le bois de Soigne, près d'Auderghem, où il se rendait souvent pour chasser et où il fonda une chapellenie. Les arts florissaient également: Bruxelles voyait s'élever sa halle aux draps (derrière l'hôtel de ville, en 1353); Louvain, sa halle aux draps, encore existante (en 1322); Aerschot, ce charmant jubé datant de l'an 1314, et où se révèle le talent d'un sculpteur nommé Jean Pickart, ou plutôt Pinckart. En un mot, c'était une belle époque et qui nous a laissé de nobles souvenirs. C'est alors aussi qu'apparaissent pour la première fois ces grands concours à l'arbalète, qui étaient entourés de tant de pompe et d'éclat.

Alphonse Wauters.

Jean Van Boendale, *Brabantsche yeeften*. — Van Velthem, *Spiegel historiael*. — De Bynter, *Chronicon Brabantie*. — Butkens, *Trophées de Brabant*, t. 1^{er}, p. 384 à 466. — Snellaert, *Jean Boendale, Hein Van Aken en andere* (Bruxelles, 1869, in-8^{vo}). — Rymer, *Acta publica*, etc. — Hoeseem, dans Chapeauville (*Gesta pontificum leotiensium*, t. II); etc.

JEAN IV, duc de Brabant, de Limbourg, etc., fils d'Antoine de Bourgogne, duc de Brabant, etc., et de Jeanne de Saint-Pol, vit le jour en 1403, et mourut à Bruxelles le 17 avril 1427. Au moment où son père expirait sur le champ de bataille d'Azincourt (25 octobre 1415), Jean était encore mineur : il avait à peine atteint sa douzième année. Antoine n'ayant pris aucune disposition afin de pourvoir à la tutelle de son fils et successeur, les États de Brabant firent connaître leur intention (4 novembre 1415) de rester unis, de s'entr'aider et de maintenir leurs privilèges et autorité, et ils instituèrent un conseil chargé de gouverner le pays pendant la minorité du duc. Ce conseil décida que le duc serait considéré comme majeur à l'âge de 18 ans. En attendant, il fut inauguré à Louvain, Bruxelles, Anvers, Bois-le-Duc, Haalen, Tirlemont et Léan (13, 16, 23 et 27 janvier, 3, 4 et 5 février 1416). Le conseil tâcha aussi d'assurer la paix avec les Liégeois, le duc de Gueldre et d'autres princes voisins.

Toutes ces mesures avaient en grande partie pour but de combattre les prétentions d'Elisabeth de Görlitz, seconde femme d'Antoine, qui visait la régence pendant la minorité de Jean. Cette princesse était vivement soutenue dans ses prétentions par son oncle l'empereur Sigismond, qui poussa l'opposition à l'ordre des choses établi en Brabant jusqu'à refuser l'investiture de ce duché au jeune prince. Jean sans Peur, duc de Bourgogne, comte de Flandre et proche parent de Jean IV, réclama à son tour la tutelle. Il renonça à ses prétentions moyennant une somme assez élevée payée par les États, et contracta avec ceux-ci une alliance défensive contre l'empereur (15 novembre 1416).

Dominé complètement par ses favoris, le duc de Brabant se laissa aller aux entraînements du luxe et de la dissipation, au point de forcer les villes à s'emparer du domaine et à lui assigner une pension de 16,000 couronnes par an. Son sénéchal, Henri de Berghes, et son tré-

sorier, Guillaume d'Assche, furent remplacés. Aucune nomination ne pouvait être faite par le duc sans le consentement de quatre des conseillers tuteurs. Sans tenir compte de ces mesures, Jean nomma Guillaume d'Assche amman de Bruxelles. Toutes ces circonstances obligèrent les villes de Bruxelles et de Louvain à renouveler (16 septembre 1417) leur ancienne alliance. Dans l'entretemps, le duc avait fait à Bruxelles (8 au 10 août 1417) la connaissance de Jacqueline de Bavière (voy. ce nom), comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande, devenue veuve par la mort du dauphin de France, son mari. Il l'épousa à La Haye (4 avril 1418) et se fit inaugurer, en compagnie de sa femme, à Braine-le-Comte, à Mons, à Soignies, à Maubeuge, au Quesnoy et à Valenciennes (28, 29 et 30 mai, 1^{er} et 2 juin 1418). Au milieu de ces fêtes, des événements d'une nature très grave se passèrent en Hollande. Jean de Bavière, oncle de Jacqueline, s'empara de Dordrecht et s'y fit inaugurer, en vertu de certaines dispositions prises par l'empereur Sigismond, suzerain de ce pays. Jean IV fut obligé de faire la guerre au compétiteur des possessions de sa femme. Il arriva accompagné de 1,500 hommes devant Dordrecht (20 juin 1418) et y assiégea Jean de Bavière, qui était soutenu par les Cabillauds, les ennemis acharnés des Hoeks et de Jacqueline.

Après un siège de plus d'un mois, le duc de Brabant fut obligé de se retirer. Un traité intervint entre les belligérants (13 février 1419), grâce à l'intervention de Philippe le Bon. Mais les hostilités reprirent bientôt. Celles-ci furent terminées par un traité en vertu duquel le duc donna à son ennemi l'engagère pendant douze ans (21 avril 1420) des comtés de Hollande, de Zélande et de la seigneurie de Frise. L'argent offert par Jean de Bavière au mari de sa nièce, avait complètement ébloui celui-ci. Pour une poignée d'or, il sacrifia tous les droits de sa femme. Il poussa l'indécatesse jusqu'au point de trafiquer du comté de Hainaut. Par un acte du 12 avril 1421, il exempta son cousin le duc de Bourgogne du paiement des

droits qu'il pouvait exiger à raison de la vente du comté de Hainaut. Lorsque Jean eut atteint sa majorité, il fut inauguré à titre de souverain du duché de Brabant. Dès ce moment, il se livra plus que jamais à ses favoris. Il témoignait une visible antipathie à ses plus fidèles serviteurs, le comte de Nassau, les sires de Berghes et de Heezewyk. Les membres des Etats jugèrent qu'il fallait mettre un terme à ces abus. Le trésorier Vanden Berghe fut banni; les villes de Louvain, de Bruxelles et d'Anvers s'engagèrent à rester unies et à ne plus accorder de subsides au duc jusqu'à ce qu'il eût chassé ce favori. L'opposition du magistrat de Bruxelles à l'aman Guillaume d'Assche finit par l'incarcération de celui-ci, et la guerre fut déclarée entre le duc et sa ville de résidence. Jean fit connaître qu'il n'y rentrerait plus, si ce n'est après la révocation des mesures prises contre son favori. Sur le refus du magistrat, Jean résida tantôt en Hainaut, tantôt dans diverses localités du Brabant. Il refusa même de renouveler à Bruxelles le magistrat, contrairement aux droits admis. Ce refus exaspéra encore plus les Bruxellois. Mais quelques conseillers du duc et des députés des villes de Louvain, d'Anvers et de Bois-le-Duc parvinrent à conclure un arrangement avec le duc pendant son séjour à Vilvorde (6 au 15 juillet 1419). Après avoir fait quelques concessions, Jean nomma un autre aman et de nouveaux échevins. Enfin, il entra à Bruxelles au mois d'octobre suivant.

Le traité conclu entre le duc de Brabant et Jean de Bavière, au sujet de l'engagère des comtés de Hollande et de Zélande, au préjudice de sa femme, avait irrité celle-ci au suprême degré. Afin d'éviter des récriminations, le duc voulut éloigner de Jacqueline toutes ses dames d'honneur. A cet effet, il leur fit subir des affronts, pour les forcer à quitter la cour, pendant qu'il entretenait des liaisons criminelles avec Laurette d'Assche, fille de son favori. La mère de Jacqueline intervint. Elle engagea celle-ci à abandonner le palais. La mère et la fille se rendirent au château

du Quesnoy, en Hainaut. Dès ce moment, la séparation entre les deux époux fut un fait consommé. Jacqueline demanda à l'antipape Martin V l'annulation de son mariage avec Jean IV, annulation qu'elle obtint facilement, mais qui fut révoquée par l'Eglise après la mort du duc. D'autres faits tout aussi graves se passèrent bientôt en Brabant. Le plus grand nombre des habitants de ce pays prirent fait et cause pour Jacqueline. Jean, se sentant complètement isolé, convoqua les Etats du pays à Bruxelles, tandis qu'à l'invitation du magistrat de Louvain, la plupart des membres se réunirent en cette ville. Ceux-ci résolurent d'écrire au duc pour lui reprocher sa prodigalité et lui signifier leur résolution de refuser tout subside. La minime partie des Etats encore fidèle au duc envoya des députés à ceux réunis à Louvain, en vue de les engager à se soumettre à leur prince. La démarche n'aboutit point. Les mauvais conseillers du duc furent condamnés à un bannissement, qui cesserait lorsque la Hollande et la Zélande seraient rentrées sous l'autorité du souverain légitime. Encouragé par certaines manifestations en sa faveur, le duc remplaça les conseillers proscrits par des personnages plus détestés encore. Offensés de cet acte, les députés appartenant au parti de l'opposition envoyèrent des agents à Jacqueline. Ils offrirent même la régence du pays à Philippe de Saint-Pol, frère de Jean IV. Philippe arriva à Louvain, où Jacqueline et sa mère vinrent le rejoindre.

Les Etats ayant été convoqués à Vilvorde, Jean IV n'y parut pas. Il resta à Bruxelles du mois de juin au mois de septembre. Tout à coup il partit pour le Brabant septentrional, le 1^{er} octobre. Sur ces entrefaites, Philippe de Saint-Pol fut créé finalement gouverneur du duché (2 octobre 1420), et Jean, cherchant des alliances à l'étranger, quitta Bois-le-Duc à la tête d'une troupe considérable de chevaliers, à l'effet de surprendre la ville de Bruxelles.

Les échevins de l'opposition ne voulurent pas le recevoir, mais les partisans

duduc finirent par l'emporter. Les portes de la ville lui furent ouvertes, à la condition de n'introduire que cent vingt cavaliers. Jean ne tint aucun compte de ces conditions. Toute sa troupe entra dans la ville.

Le lendemain de son entrée, il se rendit à la maison échevinale, et déclara qu'il était venu pour rétablir la concorde et la paix. Vaines promesses. Les excès commis en ville par les compagnons du duc irritèrent la population à un tel point, que la bourgeoisie, rassemblée tumultueusement près du palais du duc, demanda à celui-ci de lui livrer le sire de Heinsberg. Ce seigneur s'était particulièrement rendu odieux par sa conduite. Il prit les devants et se livra lui-même aux échevins, qui le firent incarcérer. A peu d'exceptions près, tous les étrangers subirent le même sort. Sur ces entrefaites, le comte de Saint-Pol arriva à Bruxelles et accorda des privilèges à la ville. La commune triompha et les exécutions commencèrent. Jean comprit enfin qu'il devait céder. Il approuva les privilèges accordés par son frère aux nations de Bruxelles, ratifia les sentences prononcées contre ses conseillers et partisans. Une partie des chevaliers étrangers furent relâchés; des arrangements furent pris au sujet des domaines confisqués; les Etats décrétèrent (12 mai 1422) un nouveau règlement au sujet des domaines. Enfin, le comte de Saint-Pol se retira; les choses s'arrangèrent, et le parti démocratique de Bruxelles fut sacrifié. Par son mariage avec Gloucester, Jacqueline avait perdu toutes les sympathies des Brabançons. (Voir col. 62.)

En 1425 (5 au 28 février), Jean alla prendre possession de la Hollande, où Jean de Bavière venait de mourir. Philippe de Saint-Pol, nommé capitaine général du duché, réunit une armée en vue de défendre le Brabant contre les invasions des troupes que Jacqueline avait réunies dans le Hainaut. Braine-le-Comte fut pris par les Brabançons. Les troupes anglaises amenées par le duc de Gloucester, furent obligées de se retirer. A son tour, Jean envahit le

Hainaut (16 mai), et s'en rendit facilement maître.

Jacqueline devint la prisonnière du duc de Bourgogne, auquel Jean céda l'administration de la Hollande, de la Zélande et de la Frise. Les Etats de Brabant n'ayant pas voulu approuver ce traité, parce que la réunion à ce pays de Heusden et de Geertruidenberg n'y avait pas été stipulée, Jean se vengea sur la personne du chancelier de Brabant. Il le fit maltraiter par ses sbires, comme il avait antérieurement agi à l'égard d'autres personnes qui avaient résisté à ses volontés.

En dépit de tant de perversité et de son peu de malice, selon l'expression de Chastelain, Jean créa vers la fin de ses jours l'université de Louvain (18 août 1426); ce corps savant a joui d'une grande célébrité par son enseignement et les professeurs remarquables qui y donnèrent l'enseignement à l'exemple des autres universités de l'Europe. L'année suivante, le duc expira à Bruxelles, sans laisser de descendants.

Ch. Piot.

De Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*. — Henne et Wauters, *Hist. de Bruxelles*. — Namèche, *Cours d'hist. nat.*, t. IV. — De Dinter, *Brabantische Yeesten*. — A. Thymo. — Chastelain, *Chron. de Bourgogne*? — Gachard et Piot, *Collection des voyages de souverains des Pays-Bas* (t. IV). *Itinéraire de Jean IV, duc de Brabant*.

JEAN D'AVESNES, héritier du comte de Hainaut, né à Houffalize au mois d'avril 1218, mort le 24 décembre 1257.

La naissance et les premières années de l'existence de Jean d'Avesnes ont été entourées de fables par des historiens auxquels on a trop longtemps ajouté confiance, Jacques de Guyse et d'Oudegherst, par exemple. La publication totale ou partielle de documents officiels a porté une rude atteinte à l'autorité de ces écrivains, dont le récit ne mérite aucune confiance, comme je l'ai établi dans l'introduction au tome IV de la *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer le résumé de leurs assertions à celui des faits contenus dans des actes authentiques.

D'après les chroniqueurs, Bouchard, frère de Walter, seigneur d'Avesnes, après avoir été élevé à la cour du comte de Flandre Philippe d'Alsace, puis avoir étudié à Bruges, à Paris ou à Orléans, aurait obtenu un canonicat à Laon et la dignité de trésorier du chapitre de la cathédrale de Tournai; il aurait même, à l'insu de ses amis, reçu les ordres mineurs. Néanmoins, il embrassa la vie des camps et se distingua dans les guerres de la Flandre contre la France. Armé chevalier par le roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion, Bouchard devint l'idole de ses compagnons. Telle était sa réputation que le comte Baudouin (depuis empereur de Constantinople), en partant pour l'Orient, lui confia le gouvernement de la Flandre et du Hainaut; il vécut alors entouré d'une suite nombreuse et avait même une cour plus brillante que la reine Mathilde, veuve de Philippe d'Alsace.

Il fut alors question du mariage des filles de Baudouin de Constantinople, et tandis que différents princes sollicitaient leur main, on s'étonnait que Bouchard ne demandât pas pour lui celle de Marguerite, la plus jeune de ces princesses. Ici les fables continuent, en variant dans les détails. Bouchard qui, d'après les chroniques flamandes, n'était qu'un pédagogue donné à Marguerite, et dont d'autres font un exécration et monstrueux tuteur, séduisit la jeune Marguerite et en eut des fils qui ne furent jamais que des bâtards. Lorsque sa conduite fut connue, elle excita en Flandre une réprobation si universelle, que Bouchard se décida à partir pour Rome, où il obtint d'Innocent III le pardon de sa faute. Revenu dans le pays, il fut rencontré par d'anciens compagnons; ils le tuèrent et lui coupèrent la tête, que l'on promena de ville en ville. Warnkönig n'a pas osé répudier en entier ces aventures imaginaires; il s'est borné à supposer que Bouchard d'Avesnes avait été décapité à Rupelmonde par ordre de la comtesse Jeanne, sœur de Marguerite.

D'après d'Outremeuse, toujours disposé à accueillir les exagérations les

plus manifestes, Marguerite de Constantinople, après avoir eu deux fils de Bouchard, qui était chanoine de Liège et archidiaire, l'envoya à Rome, afin d'obtenir des dispenses; pendant que son séducteur, muni d'or, d'argent et de bijoux, accompagné de dix chevaliers et de quatre docteurs de loi et de droit, séjournait à Rome, elle se prit à aimer Guillaume de Dampierre " si parfaitement ", qu'elle devint enceinte. Quand Bouchard revint, il s'aperçut des suites de la conduite de Marguerite et partit couronné pour Paris, où il gagna la dysenterie et mourut. Alors Marguerite devint la femme de Guillaume de Dampierre, dont elle eut Guillaume, mort empoisonné, en 1239, et Guy, depuis comte.

L'histoire officielle et authentiquement prouvée fait justice de ces inventions romanesques.

Bouchard d'Avesnes, étant Hennuyer, n'a pu être élevé à la cour de Flandre du temps de Philippe d'Alsace, et ne paraît avoir commencé sa carrière que vers l'an 1200. Il ne figure en aucune façon parmi les grands personnages auxquels fut confiée la jeunesse de Jeanne et de Marguerite de Constantinople. Seulement, vers l'année 1212, il était bailli du comté de Hainaut, et ce fut en cette qualité qu'il eut, non pas la tutelle, mais la garde de la jeune Marguerite, que l'on envoya probablement hors de la Flandre afin de la soustraire aux obsessions des partisans de la France dans ce pays. C'est alors que Bouchard eut l'occasion de voir la jeune princesse et de nouer avec elle des relations qui aboutirent enfin à un mariage. Leur union fut solennellement célébrée au Quesnoy, en présence de plus de 200 chevaliers, et la bénédiction nuptiale leur fut donnée par Werry de Nouvion. Ces faits sont attestés par une enquête; mais des circonstances importantes y sont omises: la comtesse Jeanne et son mari Fernand de Portugal n'avaient pas donné leur consentement, et d'ailleurs Marguerite n'était pas majeure, n'avait pas même, à ce qu'il paraît, dix ans, car elle doit être née en 1202.

En tout cas, elle montrait alors à Bouchard une vive affection.

Bouchard, loin de devenir un être méprisé, affichait alors une hardiesse peu ordinaire. Il s'était brouillé avec son frère Walter, le plus puissant des barons du Hainaut, parce qu'il n'avait pas obtenu, à son gré, une part suffisante dans le patrimoine paternel ; en 1211, il envahit à main armée les domaines de Walter et ne s'apaisa qu'après avoir obtenu satisfaction. Il agit de même avec Fernand et Jeanne, qui lui assignèrent des revenus par un acte auquel lui et Marguerite donnèrent leur assentiment le 3 avril 1214.

La bataille de Bovines, à laquelle Bouchard prit part, changea complètement la situation. La papauté, probablement à l'instigation de la cour de France, se montra à son égard d'une violence excessive. Signalé dans un bref du 20 février 1215 comme ayant reçu les ordres et commis, par conséquent, un crime en se mariant, il fut sommé de quitter Marguerite ; comme il ne se soumit pas, il fut excommunié le 19 janvier 1216, et des ordres fréquents ne tardèrent pas à être répandus dans le nord de la Gaule pour enjoindre aux fidèles, et surtout au clergé, de cesser toute relation avec lui.

Bouchard ne céda pas et Marguerite ne montra alors aucune disposition à le quitter. Profitant d'une querelle qui agita la Belgique orientale, où Waleran, duc de Limbourg et marquis d'Arlon, comte de Luxembourg par mariage, disputait la possession du Namurois aux Courtenay, (parents et amis de Jeanne de Constantinople), Bouchard se réfugia à Houffalize, ville dans laquelle il lui naquit deux fils : Jean, en avril 1218, et Baudouin, en septembre 1219. Là, protégé par le seigneur, Bouchard vécut près de six ans, dans une forteresse soigneusement gardée par Siger de Wavre et occupa ses loisirs à des chasses fréquentes. Il était devenu l'ennemi de sa belle-sœur, la comtesse Jeanne, et dans un combat, s'empara de Robert de Courtenay, depuis empereur de Constantinople. Mais son frère Guy fut

attaqué et tué par des « vilains » ou paysans, et Bouchard lui-même, fait prisonnier, resta enfermé à Gand pendant deux ans. Après avoir donné vingt cautions pour obtenir la délivrance de son mari, Marguerite, mise sans doute en demeure de le quitter, alla demeurer auprès de sa belle-sœur, Aélide d'Avesnes, femme de Roger, seigneur de Rosoit en Thiérache.

Bouchard et Marguerite vécurent donc plusieurs années comme mari et femme ; ils n'eurent d'enfants que longtemps après leur union, aucun bref du pape contre eux ne fut jamais, d'ailleurs, publié dans le lien de leur résidence. Bouchard n'a certes pas été trouver Innocent III et n'a pas sollicité de lui son pardon. Il ne fut pas assassiné ou exécuté du temps de Jeanne de Constantinople, car il vécut autant que cette comtesse. Mais le départ de Marguerite (en 1221 ?) marque pour elle et lui l'heure de la séparation. Soit que Bouchard l'eût froissée, soit que les conseils et les instances de ses proches eussent éteint dans son cœur l'affection conjugale, elle oublia son époux et ne tarda pas à se remarier à Guillaume, seigneur de Dampierre, après avoir sollicité du pape Honorius III l'absolution de sa conduite. Ses enfants furent confiés à Archambaud de Bourbon, qui en eut la garde pendant sept ans.

Bouchard se rendit alors en Italie, où, dit-on, il combattit pour la défense des immunités du saint-siège et obtint du souverain pontife la légitimation de ses enfants. En 1232, Guillaume de Dampierre étant mort, Archambaud de Bourbon renvoya ceux-ci en Flandre, où ils vécurent à la cour de la comtesse Jeanne. Ils se trouvaient à Asnières, près de Paris, le 19 janvier 1235, lorsqu'ils conclurent un accord pour le partage éventuel des biens de leur mère, dont ils devaient obtenir les deux septièmes et les Dampierre les cinq autres septièmes. La comtesse Jeanne, d'une part, et Bouchard, d'autre part, sanctionnèrent cette convention, qui semblait annoncer le rétablissement de la concorde entre les fils de Marguerite.

Bouchard vivait encore à la date du 23 août 1241, mais il décéda vers cette époque, d'une mort naturelle, ajoute le valenciennois d'Outreman, et il reçut la sépulture à Clairfontaine, en Thiérache.

Pendant la querelle des enfants des deux lits ne tarda pas à s'accroître, peut-être parce qu'on avait perdu tout espoir de voir naître de la comtesse Jeanne un héritier, et que les Dampierre et les d'Avesnes entrevoyaient le jour où l'un d'entre eux serait appelé à hériter de la Flandre et du Hainaut. En 1237, le pape Grégoire IX prononça une nouvelle sentence contre le mariage de Bouchard d'Avesnes. Dès ce moment les fils de celui-ci mirent tout en œuvre pour se faire reconnaître comme enfants légitimes. L'empereur Frédéric II s'empressa d'accueillir leurs réclamations et fit immédiatement notifier sa décision aux vassaux du comté de Hainaut (mars 1243).

La comtesse Jeanne étant venue à mourir, le 5 décembre 1244, sa sœur Marguerite lui succéda et annonça l'intention de déclarer pour son héritier son fils Guillaume de Dampierre. Les d'Avesnes, sans se décourager, prièrent le pape Innocent IV d'ouvrir une enquête au sujet des circonstances du mariage de leur père, demande à laquelle le pape accéda, le 18 décembre 1244. Ce fut alors que le roi de France Louis IX (saint Louis) et un légat du saint-siège, Endes, évêque de *Tusculum* ou Frascati, furent acceptés comme arbitres du différend entre les enfants des deux lits de Marguerite. Tous s'engagèrent à accepter leur décision. Les d'Avesnes présentèrent un mémoire volumineux où ils justifiaient la conduite de leur père et où cependant ils traitaient leur mère avec un grand respect, mais celle-ci ne chercha qu'à se justifier; elle prétendit qu'elle n'aurait jamais vécu avec Bouchard si elle avait su qu'il était sous-diacre.

Les juges du débat rendirent une sentence dont la partialité est d'une évidence frappante : ils attribuèrent la Flandre, y compris la Flandre impé-

riale, à Guillaume de Dampierre, et le Hainaut à Jean d'Avesnes (juillet 1246). En effet, les d'Avesnes étaient ou n'étaient pas légitimes. Dans l'affirmative, Jean avait droit à tout, dans la négative à rien. D'ailleurs, Louis IX pouvait-il disposer du Hainaut, qui relevait de l'empire? La Flandre, le comté le plus important, ne revenait-il pas de droit au premier des fils? Aussi Jean d'Avesnes, s'adressant à Louis IX, ne craignit pas de lui dire : « Sire, vous » me donnez ce qui ne vous appartient » pas, et vous me refusez ce qui vous » appartient », parlant en dernier lieu de la Flandre, fief de la monarchie française. Mais les Dampierre étaient Français de cœur, tandis que les d'Avesnes comptaient beaucoup d'amis dans l'Empire.

Tandis que les premiers acceptaient la décision des arbitres, les seconds tentèrent tous les moyens de fortifier leur position. Par l'intermédiaire de Henri d'Ottencourt ou Attenhoven, ils conclurent un traité d'alliance avec le duc de Brabant Henri II (20 août 1246), puis, après avoir obtenu des dispenses datées de Lyon, le 25 octobre de la même année, Jean d'Avesnes se maria à Aélide, sœur de Guillaume, comte de Hollande. Il avait évidemment vu dans cette union un moyen de contrecarrer les volontés de sa mère, car un dissentiment perpétuel existait entre la Flandre et la Hollande, occasionné par le lien de vassalité qui assujettissait la Zélande, l'une des parties du comté de Hollande, à la Flandre. Aussi dès que Guillaume eut accepté, avec le titre de roides Romains, la mission difficile de soutenir le saint-siège contre l'empereur Frédéric II et son fils Conrad, les intérêts et les droits de la comtesse Marguerite se virent attaqués de toutes parts.

Déjà le chapitre de Saint-Lambert, de Liège, s'était plaint à l'empereur Frédéric II que cette princesse n'avait pas opéré le relief du comté du Hainaut (1er mai 1245). A peine élu en qualité d'évêque de Liège, Henri de Gueldre admit les réclamations de ses chanoines, déclara Jean d'Avesnes possesseur du

comté, l'admit à en faire le relief, et enjoignit aux pairs, aux chevaliers et aux villes de cette contrée de lui obéir comme à leur véritable seigneur (26 septembre 1247). Baudouin de Courtenai, empereur de Constantinople, qui était toujours à la recherche d'argent pour se soutenir sur le trône, ayant engagé le comté de Namur au roi de France, des plaintes furent adressées au roi Guillaume, signalant cette opération comme entachée de nullité, parce qu'elle avait été faite sans son autorisation et contrairement aux droits de Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, suzerain du Namurois. Dans une assemblée tenue à Mayence, le 27 avril 1248, le roi la déclara nulle, adjugea le Namurois à son beau-frère et donna ordre aux habitants de ce comté de reconnaître Jean d'Avesnes et de lui obéir. De plus, il lui céda le fief que les comtes de Hollande tenaient des rois d'Ecosse.

Une guerre ne tarda pas à éclater. Jean d'Avesnes pénétra dans la Flandre impériale et y causa de grands ravages, qui furent par la suite évalués à 60,000 livres. Mais les chroniqueurs hennuyers lui attribuent à tort une grande défaite infligée aux Flamands; ceux-ci, au contraire, remportèrent des succès éclatants sur les Hollandais, armés pour la défense des droits de Jean d'Avesnes; le chef de ces derniers, Florent, frère du roi Guillaume, fut fait prisonnier et forcé de signer un traité désavantageux (7 juillet 1248). Cet événement amena, au mois de janvier suivant, la conclusion d'un accord qui sembla apaiser momentanément la grande querelle des enfants de Marguerite. La comtesse prit à sa charge le paiement des dégâts causés par Jean d'Avesnes et les siens; Jean et Baudouin, son frère, renoncèrent à la Flandre impériale, et les Dampierre abdiquèrent toute prétention à la suzeraineté du Namurois, le jugement des arbitres restant d'ailleurs en vigueur.

D'après les chroniqueurs, Marguerite, exaspérée de la conduite de son fils aîné, aurait perdu toute pudeur et traité les d'Avesnes d'enfants illégitimes; elle aurait sollicité une enquête, puis dé-

ploré sa conduite et demandé pardon au pape, qui lui aurait imposé une pénitence sévère. Rien de tout cela n'est fondé.

Un congrès solennel, convoqué à Bruxelles, et qui se tint le 19 mai 1250, confirma la réconciliation du roi Guillaume et de la comtesse. Guillaume de Dampierre prit le titre de comte de Flandre, et alla en Egypte avec saint Louis, tandis que Jean d'Avesnes, se qualifiant d'héritier du Hainant, séjourna dans ce pays, où il scella des actes nombreux, tantôt seul, tantôt avec sa mère ou son frère Baudouin. Ainsi il confirma les libertés accordées par la comtesse Jeanne aux bourgeois de Hal (mars 1249), il ratifia des cessions de biens faites aux béguines de Mons (juillet 1249), au convent de Cantimpré (février 1250), à l'abbaye de Cambron (mai et juin 1250), à celle d'Epinlieu (octobre 1250), à celle d'Alne (décembre 1251). Une grande satisfaction morale lui était échue. Les juges chargés par le pape Innocent de prononcer une sentence au sujet de la légitimité de sa naissance et de celle de son frère, l'évêque de Châlons et l'abbé de Liessies avaient décidé la question en sa faveur (à Reims, le 19 novembre 1249), et leur déclaration avait reçu l'approbation du souverain pontife le 17 avril 1251.

Pendant l'apaisement momentané de la querelle, il se produisit un terrible accident. Dans un tournoi donné à Trazegnies, le 6 juin 1251, Guillaume de Dampierre fut tué par une troupe de chevaliers, qui, dit-on, se jeta traîtreusement sur lui et les siens. On accusa les d'Avesnes d'avoir tramé un fratricide, et la comtesse Marguerite ressentit à la fois, à ce que l'on assure, une douleur immense de la perte de son fils chéri et une colère intense contre les auteurs présumés de sa mort. Mais, comme je l'ai fait remarquer (*Henri III, duc de Brabant*, dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2^e série, t. XXXVIII), la situation ne se modifia pas immédiatement. Guy, frère de Guillaume, succéda sans peine au comté de

Flandre, tandis que Jean d'Avesnes restait en Hainaut jusqu'en juin 1252.

Mais bientôt tout se brouille, tout se complique. Les Dampierre allèguent que ni eux, ni leur mère n'ont été entendus dans l'enquête ordonnée par le saint-siège, et, à leur demande, Innocent IV en prescrivit une nouvelle, qui est confiée à l'évêque de Cambrai, à l'abbé de Cîteaux et au doyen de Cambrai (21 août 1252); par malheur, l'enquête traina en longueur et n'était pas terminée lorsque le pape mourut. On connaît le fameux récit auquel on a trop longtemps ajouté créance, l'histoire de cette société des *Ronds*, qui ne repose que sur un petit poème reproduit par Jacques de Guyse. La comtesse, exaspérée contre les habitants du Hainaut (on n'en devine pas le motif), aurait envoyé dans cette province trois cents séides, Flamands d'origine et chargés de l'opprimer de toute manière; l'un d'eux aurait tué un boucher de Chièvres, nommé Gérard Le Rond, après avoir voulu lui extorquer un bœuf acheté à la foire de Ghislenghien. Le meurtre de Gérard aurait été vengé par ses fils, qui, joints à des amis et à d'autres mécontents, assaillirent les nouveaux officiers de la comtesse partout où ils les trouvaient, en tuèrent environ quatre-vingts; puis, sur la nouvelle que des Français arrivaient pour les combattre, se réfugièrent dans le pays de Liège, où Henri de Gueldre les couvrit de sa protection. Il y a là des enjolivements et des exagérations manifestes.

De leur côté, les d'Avesnes et leurs amis ne restaient pas inactifs. Le roi Guillaume, beau-frère de Jean d'Avesnes, les protégeait de toute sa puissance. Dans une assemblée qui se tint à Francfort, le 11 juillet 1252, la comtesse Marguerite fut accusée devant les grands de l'empire de n'avoir pas prêté serment de fidélité au roi; un jugement solennel déclara qu'elle avait forfait ses fiefs : d'une part, le comté de Namur; d'autre part, la Flandre impériale; Jean d'Avesnes fut investi de l'un et de l'autre, et le pape revêtit de sa sanction la sentence du roi, les 2-3 décembre de la même année.

Pour se venger, la comtesse Marguerite réunit une armée et fit attaquer la Zélande par des troupes nombreuses, commandées par Guy et Jean de Dampierre; ceux-ci, s'étant laissés surprendre près de West-Kappel, furent complètement vaincus, le 4 juillet 1253. La comtesse ne se montra pas découragée. Dès le mois d'octobre suivant, pour s'assurer un défenseur, elle donna le comté de Hainaut à Charles d'Anjou, frère du roi de France, qui n'était pas encore revenu de la croisade. Certaine de la neutralité du duc de Brabant Henri III, appuyée par Marie de Brienne, impératrice de Constantinople, qui bravait dans Namur les menaces du roi Guillaume, alliée avec le redoutable Conrad, archevêque de Cologne, Marguerite opposa à ses ennemis une résistance obstinée.

Jean d'Avesnes, de son côté, fit attaquer Marie de Brienne par Henri, comte de Luxembourg, à qui il avait cédé le Namurois, avec l'approbation du roi et de l'élu de Liège (14 et 15 février 1254). On vit ensuite Guillaume marcher contre Charles d'Anjou, qui avait envahi le Hainaut et poussé jusqu'à Enghien, dont il ne put se rendre maître. Quoique également nombreuses, les deux armées n'en vinrent pas à un combat; des barons français, parents de Jean d'Avesnes, et qui se trouvaient dans l'armée de Charles d'Anjou, parvinrent, à faire conclure des trêves, et bientôt on vit revenir d'Orient saint Louis, qui réussit à rétablir la paix. Les détails de la guerre sont rapportés sans exactitude par Jacques de Guyse et d'autres écrivains. Ils attribuent à la ville de Valenciennes une répugnance marquée pour Charles d'Anjou, tandis que cette ville se brouilla avec Jean d'Avesnes, qu'elle eut de la peine à reconnaître. On accuse Rase de Gavre d'avoir trahitusement livré aux partisans de Marguerite le château de Mons, alors que ce seigneur, dont le principal domaine était situé dans la Flandre impériale, avait compromis ses intérêts en déclarant, le 25 décembre 1252, qu'il tenait de Jean d'Avesnes le château de Liedekerke.

Au commencement de l'année 1256, le roi Guillaume, rappelé dans ses Etats héréditaires par les incursions des habitants de la West-Frise, périt dans un combat livré à *Hoichtwoude*, le 28 janvier. Les d'Avesnes perdirent alors leur principal appui; mais les Dampierre restaient prisonniers et Charles d'Anjou ne pouvait se faire obéir en Hainaut. L'intervention du roi saint Louis aplanit tous les obstacles à la paix. Charles d'Anjou restitua le Hainaut à la comtesse Marguerite, et celle-ci, pour indemniser Charles de ses dépenses, s'engagea à lui payer la somme de 160,000 livres tournois. Le partage éventuel de la succession de la comtesse fut confirmé, sauf de légères modifications. La décision du roi, à laquelle l'histoire a laissé le nom de *le dit à Péronne*, et qui est du mois de septembre 1256, fut confirmée et expliquée par toute une série de traités conclus à Bruxelles au mois d'octobre suivant.

La comtesse Marguerite promit alors de reconnaître Jean d'Avesnes pour son successeur au comté du Hainaut, mais ce prince ne vécut plus longtemps. En 1257, il se mêla activement de l'élection, en qualité de roi des Romains, de Richard de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre Henri III, qu'il accompagna dans son voyage sur les bords du Rhin. Il vit alors les Dampierre renoncer à tous les droits qu'ils pouvaient réclamer sur sa part dans l'héritage maternel (22 novembre 1257), et mourut la veille de la Noël de la même année, n'ayant pas atteint sa quarantième année. Il fut inhumé dans l'église de Leuze, d'où on transporta plus tard son corps à Valenciennes.

De sa femme, Aélide de Hollande, il avait eu cinq fils : Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande, dont la biographie suit; Florent, seigneur de Braine-le-Comte et de Hal, prince d'Achaïe ou de Morée; Guy, évêque d'Utrecht de 1301 à 1317; Guillaume, évêque de Cambrai de 1292 à 1296, et Bouchard, évêque de Metz de 1282 à 1296. Ce prince était enfin parvenu à son but : il avait assuré à sa race

une part notable de l'héritage de Bau-douin de Constantinople, mais son existence avait été remplie de lutttes et de combats et souvent attristée par de cruels revers.

Alphonse Wauters.

Chronique de Philippe Mouskès. — Bar. Kervyn de Lettenhove, *Histoire de la Flandre*, t. II. — Alphonse Wauters, *Table chron. des chartes et diplômes imprimés concernant l'Histoire de la Belgique*, t. IV et V. — Le même, *Henri III, duc de Brabant.* — Prud'homme, *Essai sur la chronologie des comtes de Hainaut, etc.*

JEAN D'AVESNES, comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande et seigneur de Frise, mort le 17 septembre 1304, âgé d'environ soixante ans.

Le fils aîné de Jean d'Avesnes étant encore jeune lorsque son père mourut, on n'a que peu de renseignements sur la première partie de son existence. Le plus ancien acte dans lequel il soit cité est une charte de son aïeule, du 16 mars 1258, où on promet de lui assigner une rente annuelle de 200 livres, en remplacement des domaines de Crèvecœur et Alleux, près de Cambrai, réunis à la Flandre. Il se qualifia simplement de « damoiseau » de Hainaut, ou d'héritier du comté de Hainaut, jusqu'au jour où la mort de Marguerite de Constantinople lui assura, en 1280, la possession de ce pays. Le temps n'avait pas amorti ses ressentiments contre ses frères utérins, les Dampierre, et dès qu'il eut atteint l'âge d'homme, on le voit préparer une nouvelle lutte contre eux. Le 4 septembre 1272, il s'allie avec Florent, comte de Hollande, qui lui promet assistance contre tous, et notamment contre Guy de Dampierre, mais non contre le duc Jean de Brabant. A peine Rodolphe de Habsbourg est-il devenu roi des Romains que Jean d'Avesnes sollicite et obtient son appui. Non seulement le nouveau monarque défend d'aider Guy à maintenir ses droits sur la Flandre impériale (29 mai 1275), mais il s'engage à investir Jean du comté de Hollande si le comte Florent vient à décéder sans enfants (13 janvier 1277). Sa vieille aïeule n'était pas encore descendue au tombeau qu'il se préparait déjà à revendiquer la partie de son héritage relevant de l'Empire pour

laquelle son père avait consumé en vains efforts la plus grande partie de sa vie.

A peine inauguré, le comte, à ce que rapportent les annalistes du Hainaut, ordonna d'exhumer son père de la collégiale de Leuze et fit transporter son cercueil de ville en ville, comme pour attester ses droits au titre de comte; le corps fut enfin déposé dans l'église des Dominicains, à Valenciennes, où un beau monument funéraire, en marbre noir, lui fut élevé au milieu du chœur. On y voyait deux figures couchées (celles de Jean d'Avesnes et de sa femme), reconnaissables seulement à leurs armoiries, car aucune légende ne les accompagnait.

C'est alors que naquit cette fameuse querelle à propos des terres que l'on appela les *Terres de débat*. Jean d'Audenarde releva en fief de Jean d'Avesnes les villes et seigneuries de Flobecq et de Lessines (13 juin 1280), situées en Hainaut, mais sur lesquelles la Flandre élevait des droits, probablement comme étant des parties intégrantes de la terre d'Audenarde. Souvent reprise avec une animosité singulière, cette querelle provoqua des ruptures fréquentes entre les deux pays, dont les habitants, de ce côté, étaient déjà divisés par la différence de langage. En même temps qu'il soutenait Jean d'Audenarde, le comte Jean s'empressait de relever ses fiefs du roi Rodolphe. Celui-ci l'en déclara investi à Vienne, le 26 juin 1280, et par ses soins, plusieurs princes : Othon, marquis de Brandebourg; l'archevêque de Trèves, le duc Jean de Saxe, l'archevêque de Cologne Sifroi, etc., déclarèrent approuver la sentence par laquelle le roi Guillaume avait jadis attribué à Jean d'Avesnes le père, les fiefs impériaux enlevés à Marguerite de Constantinople.

Cette sentence, ratifiée dans des assemblées tenues à Nuremberg (le 3 août 1281) et à Mayence (le 19 décembre suivant) devait être mise à exécution. Le roi chargea Enguerrand, évêque de Cambrai, de la mission difficile de se rendre dans la Flandre impériale et

d'en inviter les habitants à obéir aux ordres du monarque. Mais les exhortations du prélat restèrent inutiles, et les villes de Grammont et d'Alost, notamment, protestèrent de leurs sentiments de fidélité pour Guy de Dampierre. Le comte de Luxembourg, gendre de Guy, et le comte Florent de Hollande furent aussi invités à soutenir les revendications de Jean d'Avesnes, mais se soucièrent peu, à ce qu'il semble, d'obéir aux injonctions de Rodolphe. L'évêque Enguerrand ayant fait son rapport au roi, celui-ci porta une sentence de proscription contre Guy de Dampierre, ses vassaux et les villes de Grammont et d'Alost (17 juin et 24 novembre 1282 et 20 juin 1283). La contestation parut un instant à la veille de s'apaiser. Le duc de Brabant et d'autres princes s'interposèrent comme médiateurs, et par un accord, daté de Saint-Amand le 19 juin 1284, les deux rivaux, Guy et Jean, consentirent à accepter comme arbitres Jean de Flandre, fils du premier, et Bouchard, frère du second, celui-ci, évêque élu de Metz, celui-là évêque de Liège. Mais le roi Rodolphe n'entendait pas qu'on se réconciliât au mépris de ses décisions, et il provoqua un ordre, donné à deux reprises par Jean, évêque de *Tusculum* ou Frascati, légat du saint-siège, et prescrivant à Guy de résigner ses droits sur la Flandre impériale (7 avril 1286 et 14 avril 1287). Il y eut alors quelques défections parmi les vassaux du comte de Flandre, puisque, le 20 février 1287, Gérard, seigneur de Sotteghem, releva du comte de Hainaut la terre de ce nom, en présence de Rase de Liedekerke, seigneur de Boulaere, et de Siger de Braine. Mais, malgré tout, une paix momentanée se conclut, et on voit le comte Guy payer à son frère, le 6 octobre 1289, la somme de 10,000 livres tournois, probablement comme indemnité de dégâts commis en Hainaut.

Les entreprises de Jean d'Avesnes et ses nombreuses acquisitions de domaines et d'autres biens l'obligèrent à pressurer ses vassaux. Ceux-ci se dédommèrent au détriment des abbayes, ce qui attira sur le Hainaut une sentence d'in-

terdit prononcée par Guillaume d'Avesnes, évêque de Cambrai. Des troubles violents éclatèrent dans plusieurs monastères, notamment à Hautmont, où l'abbé Guy ne put se faire reconnaître qu'en employant la force (en 1281), et à Anchin, où les religieux soutinrent une lutte ouverte contre leur abbé Conrad (en 1289). Les villes n'étaient pas moins agitées, comme en témoignent une réclamation des bourgeois de Soignies contre les charges qu'on voulait leur imposer, et la longue guerre soutenue par les Valenciennes contre le comte.

Après avoir, à son avènement, solennellement juré le maintien des privilèges de Valenciennes, Jean d'Avesnes voulut forcer les habitants de cette ville à reconnaître Mons pour le lieu où ils devaient forjurer, c'est-à-dire répudier le proche s'étant rendu coupable d'un crime. En outre, il annula le privilège *du record des échevins*, en vertu duquel, en cas de contestation au sujet d'un usage ou d'une loi, on s'en remettait à la décision des échevins de Valenciennes. Le comte nourrissait, d'ailleurs, de vifs ressentiments contre les habitants de cette ville, à cause de la ligne de conduite tenue par eux du temps de son père. Menacés dans leurs intérêts les plus chers, les Valenciennes coururent aux armes, assiégèrent l'édifice dit la Salle-le-Comte et ravagèrent les domaines de leur prince. Celui-ci se voyant contraint de céder, confirma le privilège du record et fit déclarer par ses barons qu'ils lui refuseraient leur appui s'il manquait à ses engagements (septembre 1290).

A la même époque, et sous prétexte de pillages commis au détriment des monastères situés dans le comté d'Ostrevant, le roi de France Philippe le Bel réclama du comte l'hommage dû pour cette contrée et la garde ou droit de protection des maisons religieuses qui y étaient situées. Dans la situation périlleuse où il se trouvait, Jean d'Avesnes ne pouvait résister. Il se rendit donc dans le Valois, dans une maison royale dite *la Feuillée*, et y souscrivit, au

même mois de septembre 1290, à toutes les exigences du monarque.

Il recourut immédiatement au roi Rodolphe pour tirer vengeance des Valenciennes. Le 30 juin 1291, les concessions qui leur avaient été faites furent annulées comme ayant été extorquées par la violence, déclaration qui provoqua une guerre nouvelle. Le comte fut battu à Breuil, et peu de jours après, le 27 août, la Salle-le-Comte, à Valenciennes, fut emportée d'assaut et la garnison que le comte y avait placée fut massacrée. Quelque temps après, le bailli de Jean d'Avesnes fut à son tour attaqué et battu à Saint-Amand-en-Pévèle. Pour se défendre, le comte dut implorer l'appui de ses frères, l'élu de Liège Guy, l'évêque de Metz Bouchard, l'évêque de Cambrai Guillaume, et prendre à sa solde plusieurs barons allemands et brabançons. De leur côté, les Valenciennes recoururent au roi de France, lui envoyèrent un mémoire dans lequel ils prétendaient que leur ville devait faire partie de ses Etats et réclamèrent sa protection contre leur prince. Philippe le Bel s'empressa d'accueillir leurs plaintes et chargea le comte de Flandre de défendre Valenciennes (20 août 1292). Guy, saisissant l'occasion d'être désagréable à son ancien ennemi, s'empressa de confirmer à cette ville la charte obtenue par elle, en 1290, de Jean d'Avesnes, « qui a été, dit-il, « comte de Hainaut ».

Les deux rivaux déployèrent une égale activité. Guy se rendit maître du Quesnoy et brûla une belle et forte « maison », appartenant à son adversaire et appelée *le Losquignol*. Maubeuge aussi échappa, au moins temporairement, à Jean d'Avesnes, car une émeute y éclata contre lui et il eut peine à se soustraire à la colère du peuple. Au surplus, on possède des monnaies frappées à l'effigie et au nom de Guy, et portant le nom, les unes de Maubeuge, les autres de Mons. L'assertion de certains documents de l'époque, que Jean d'Avesnes faillit être dépouillé de la majeure partie de ses domaines, est donc exacte. Mais il ne perdit pas courage. Au mois de

décembre 1293, il pardonna aux habitants de Maubeuge, qui avaient fait leur soumission; quant à Mons, il le fit entourer d'une nouvelle enceinte, dont on poussa les travaux avec une grande activité, et cette ville obtint des privilèges considérables, notamment en 1295, une abolition complète du servage pour ceux qui viendraient y habiter.

La situation, après avoir été critique, ne tarda pas à s'améliorer. Les sentences prononcées en faveur du comte de Hainaut par les rois des Romains ou rois allemands n'avaient pas porté de grands fruits; il sentit la nécessité de se rapprocher du roi de France. Ses nombreux débats avec lui, au sujet de la juridiction contestée par Jean d'Avesnes aux Tournaisiens, à propos de l'Ostrevant, à propos des droits revendiqués par les Châtillon en qualité de seigneurs d'Avesnes et de Leuze, se terminèrent tous à son désavantage; mais la force des choses rapprocha les deux princes, qui étaient l'un et l'autre ambitieux et partisans de l'emploi de la force. Les négociations entamées par Guy de Dampierre pour le mariage de sa fille Philippine avec Edouard, l'héritier du trône d'Angleterre, facilitèrent encore le rapprochement de Philippe le Bel et du comte de Hainaut.

A la suite des succès remportés dans ce dernier pays par Guy de Dampierre, le duc de Brabant Jean le Victorieux avait offert sa médiation; ses efforts aboutirent à une trêve. Valenciennes prit alors pour défenseur le fils aîné de Guy, Robert de Béthune (24 juillet 1293). Ce prince ayant placé une garnison dans le château d'Ecaillon, Jean d'Avesnes, à l'expiration de la trêve, après avoir fait défer les Valenciennois à feu et à sang, s'empara de cette forteresse; mais l'un de ses vassaux, le seigneur de Montigny, fut battu dans un combat livré près d'Estrœux, et le comte lui-même perdit une bataille décisive livrée la veille de Pâques, en 1295, entre Saint-Amand et l'abbaye de Vicogne. D'autre part, il parvint à s'emparer, en Flandre, de Renaix, qu'il livra aux flammes. De nouveaux efforts

furent tentés à cette époque pour arrêter les hostilités, et une sentence fut prononcée par Godefroid de Brabant, seigneur d'Aerschot, frère du duc Jean I^{er}, et Jean, seigneur de Dampierre (28 mai 1295); mais cette décision ne concerne que le débat relatif aux terres de Flobecq et de Lessines.

A Valenciennes, le roi Philippe le Bel essaya de réconcilier les bourgeois et Jean d'Avesnes; mais les premiers, plus exaltés que jamais, offrirent la souveraineté de leur ville à Guy de Dampierre, qui, le 1^{er} avril 1296, la déclara unie pour toujours à son comté. Pour se venger, le comte de Hainaut vint donner à Valenciennes un assaut furieux, qui fut repoussé. Robert de Béthune, à qui Guy de Dampierre avait cédé ses droits, accourut au secours des bourgeois, et au mois d'octobre prit de nouveau le Quesnoy et s'empara de Bavai. Mais le roi de France, dont le mécontentement contre le comte de Flandre ne faisait que grandir, ayant ordonné à Guy d'abandonner la défense des Valenciennois et défendu tout commerce entre ceux-ci et ses sujets, Robert de Béthune alla rejoindre son père, et la ville insurgée dut se soumettre. Il y eut d'abord, parmi les bourgeois, une grande opposition à cette mesure, et les envoyés du roi se virent refuser l'entrée de la ville; mais un revirement ne tarda pas à se produire, et, au mois de janvier 1297, le prévôt Jean de Marlis, assisté de quelques échevins et jurés, y frappa de proscription les douze bourgeois que le roi avait en vain cités devant son conseil et les échevins coupables d'avoir fermé les portes de la cité aux envoyés royaux. Le comte accorda à Valenciennes un pardon complet, ratifia ses privilèges et obtint du roi Philippe le rétablissement de ses relations avec la France.

Le monarque français et Jean d'Avesnes resserrèrent alors leur alliance, dans le but d'accabler de toute manière le comte de Flandre. Par un traité du mois de mai 1297, Jean d'Avesnes, se trouvant à Pont-Saint-Maxence, promit au roi de le servir en Flandre avec mille armures de fer, et en France, jusqu'à

la Seine, avec cinq cents armures. Philippe renonça en faveur de son allié à ses droits de garde ou protection sur les abbayes de l'Ostrevant, accorda de nouvelles facilités au commerce du Hainaut, et assura au comte une rente annuelle de 6,000 livres, à prélever sur le revenu des domaines de Flandre. Jean d'Avesnes prit une part active à la conquête de ce pays ou du moins à la campagne qui enleva à Guy de Dampierre une partie de ses Etats. Le roi d'Angleterre ayant fait la paix avec Philippe le Bel, Guy fut trop heureux de voir conclure une trêve, dont la fin fut suivie de sa soumission au roi, son suzerain, et de son emprisonnement. Le comte de Hainaut espérait que ses services seraient récompensés par l'inféodation de la Flandre à son profit, mais son puissant allié entendait garder sa conquête pour lui-même et n'aurait pas commis la faute politique de constituer, sur sa frontière du nord, un Etat puissant, qui aurait compris à la fois le Hainaut, la Flandre et la Hollande, et dont les possesseurs auraient, à l'occasion, opposé des obstacles à l'exécution de ses volontés.

Jean d'Avesnes venait, en effet, d'hériter de la Hollande et des pays annexés, dont il convoitait depuis longtemps la possession. Il avait raffermi sur eux les droits qu'il tenait de sa mère, sœur du roi des Romains Guillaume, en acquérant ceux de son parent Herman, comte de Henneberg (août 1280). Il y était devenu le chef d'un parti nombreux, hostile aux partisans de l'union avec la Flandre et l'Angleterre. Lors de l'assassinat du comte Florent V, à la cour de l'héritier de celui-ci, Jean, qui ne vécut guère, il s'opposa avec succès aux intrigues des seigneurs de Borsele. Dès le 7 novembre 1298, accepté par les West-Frisons comme arbitre de leurs différends avec la Hollande, il leur imposa une amende de 18,000 livres. Bientôt, appuyé par un parti nombreux composé surtout des principales bourgeoisies, il fut reconnu par le jeune comte et sa femme pour administrateur suprême pendant quatre ans (28 octobre 1299). La mort du

comte Jean fit disparaître le dernier obstacle qui s'opposait à la réalisation de ses projets. Partout acclamé, même dans la West-Frise, qui se soumit à lui sans résistance (7 novembre 1299), et dans l'Oost-Frise, où la ville de Staveren le reconnut pour seigneur, le 12 mars 1300, Jean d'Avesnes prodigua les privilèges aux villes, et, pour mieux affermir sa position, s'allia avec la Gueldre (le 14 juillet 1300), se réconcilia avec le duc de Brabant (le 12 juillet suivant), s'unit à la ville d'Utrecht (le 23 juillet), et conclut un traité avec l'archevêque de Cologne Wicbold (le 17 août). Ce faisceau puissant d'alliances servait la politique française, à laquelle Jean d'Avesnes était tout dévoué, et dont l'un des agents les plus actifs était, comme je l'ai dit ailleurs, Godefroid de Brabant, seigneur d'Aerschot.

Le roi des Romains, Albert d'Autriche, s'était toujours montré, comme ses prédécesseurs Rodolphe de Habsbourg et Adolphe de Nassau, favorable aux revendications de Jean d'Avesnes sur la Flandre, et, le 4 mars 1299, Albert avait encore confirmé les sentences rendues antérieurement par Rodolphe; mais la mort du jeune comte de Hollande lui inspira d'autres sentiments. Il réclama l'héritage du comte Florent et de son fils Jean comme échu à l'Empire, à défaut d'enfants mâles, d'héritier direct. D'une part, il ordonna aux Zélandais de reconnaître pour leur souverain Robert de Béthune (11 mars 1300) et, d'autre part, il enjoignit à Jean d'Avesnes de comparaître devant lui, pour renoncer aux droits qu'il s'était attribués à tort (14 mars 1300). Albert d'Autriche voulut soutenir ses prétentions sur la Hollande par la force des armes; mais, entouré de mécontents, il renonça à entrer en lutte avec un prince énergique, comptant de nombreux alliés et occupant un pays peu accessible. Les autres princes de l'empire se défiaient, d'ailleurs, des revendications de leur suzerain, qu'ils craignaient de se voir appliquer à eux-mêmes. Les projets d'Albert furent donc abandonnés.

Jean d'Avesnes ne tarda pas à être

entraîné dans une lutte plus terrible. La révolte des Flamands contre l'autorité de Philippe le Bel fut suivie de la bataille de Courtrai, où périt l'élite de la chevalerie française. Jean, l'aîné des fils du comte, s'était empressé de rejoindre l'armée du roi; il fut au nombre des morts, ainsi que plusieurs seigneurs du Hainaut. La guerre se ralluma à la fois sur les frontières de ce dernier pays vers la Flandre et dans la Zélande. Les combats et les pillages recommencèrent de tous côtés et, en 1303, les Flamands prirent et incendièrent Lessines, tandis que les Hennuyers ravageaient le pays d'Alost et envoyaient des renforts à l'armée française.

La lutte fut plus rude encore en Zélande, où le seigneur de Renesse, toujours rebelle, réussit à provoquer un soulèvement général. Soutenus par les mécontents, appuyés, en outre, par le duc de Brabant, les Flamands pénétrèrent jusqu'au cœur de la Hollande; mais, en ce moment suprême, un fils naturel du comte Florent V, Witte de Haemstede, parvint à ranimer le courage des partisans de Jean d'Avesnes et à repousser les envahisseurs. Ceux-ci, refoulés vers la Flandre, essayèrent de se maintenir en Zélande, où ils assiégèrent Ziericzee; mais leurs efforts furent rendus stériles par la terrible défaite que leur flotte essuya devant cette ville, en 1304. Leur chef, Guy de Flandre, fut fait prisonnier. C'était le deuxième fils de Jean d'Avesnes, nommé Guillaume, qui avait dirigé la résistance en Hollande et en Zélande; son père lui avait cédé l'administration de ces comtés, où il ne pouvait se rendre, étant souvent retenu en Hainaut par la nécessité de défendre ce pays, où ses relations avec la France étaient plus faciles.

Les événements, d'ailleurs, étaient favorables à sa politique. Son frère, Guy d'Avesnes, à qui il avait assigné, le 21 mai 1300, les domaines confisqués sur Herman de Woerden, Giselbert d'Amstel, Giselbert d'Ysselstein, etc., avait réussi à occuper le siège épiscopal d'Utrecht, après la mort de son compétiteur, Guillaume Berthout. Le comte se

réconcilia avec Henri, comte de Luxembourg, avec lequel il avait eu quelques difficultés au sujet de la succession de Béatrix d'Avesnes, fille de Baudouin d'Avesnes, femme de Henri, et de l'hommage de La Roche, de Durbuy, de Poilvache (3 septembre 1304). Une tendance générale engageait les princes belges à s'unir et à se rapprocher peu à peu de la France, toujours en lutte avec les indomptables Flamands.

Jean d'Avesnes ne vit pas la fin de cette guerre, à laquelle il avait pris tant de part. Il mourut le 17 septembre 1304 et fut inhumé à Valenciennes, où on lui éleva un beau mausolée dans l'église des Frères Mineurs. Lui et sa femme Philippine de Luxembourg, qui mourut en 1311, avaient testé, le 18 mars 1303, et institué, à cette époque, cinq chapellenies dans autant de leurs châteaux; le 8 septembre de l'année suivante, ils réglèrent la part de leur succession qui reviendrait à leur fils Jean, depuis désigné dans l'histoire par le titre de seigneur de Beaumont, et à chacune de leurs filles.

Jean d'Avesnes augmenta considérablement ses domaines, surtout en Hainaut. Il étendit aussi son influence dans l'Ardenne, où il fit l'acquisition du château et de la terre de Mirwart, près de Saint-Hubert, moyennant une rente annuelle de 300 livres tournois (24 décembre 1292), et où le comte de Salm se reconnut son vassal. Plusieurs chartes améliorèrent la condition de quelques-uns de ses sujets: on peut citer dans le nombre celle qu'il accorda aux habitants de Bray et des Estinnes, près de Binche (mars 1291). Il récompensa les services de ses sujets de Hollande par de nombreuses concessions aux villes. La *Zuyd Holland* ou Hollande méridionale lui dut une loi, une keure, où les droits de bourgeois de Dordrecht et de Gertruidenberg sont expressément réservés (9 juin 1303). Le Kennemerland fut aussi avantagé (actes du 14 août et du 6 novembre de la même année), et Gérard, seigneur de Voorne, obtint une confirmation des droits qu'il possédait comme châtelain de Zélande. Par

contre, ceux qui s'étaient soulevés contre lui furent sévèrement frappés. Guillaume, son fils, voulant punir les habitants d'Amsterdam d'avoir reconnu comme seigneur Jean d'Amstel et de l'avoir aidé, ainsi que les autres personnes impliquées dans l'assassinat du comte Florent, annula leurs privilèges, ordonna la démolition de leurs ponts et de leurs remparts, et augmenta la taxe perçue sur eux à titre de droit sur la drèche ou *gruitgeld* (22 mai 1304).

Le comte Jean eut de sa femme quatre fils et cinq filles : Jean, comte d'Ostrevant, tué à la bataille des Eperons; Henri, chanoine à Cambrai, qualifié de fils aîné dans le testament de ses parents; Guillaume, comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande et seigneur de Frise; Jean, seigneur de Beaumont; Marguerite, femme de Robert, comte d'Artois; Isabelle, femme de Raoul de Clermont, seigneur de Nesle, connétable de France; Alix, femme de Guillaume, comte de Pembroke en Angleterre; Jeanne, religieuse à Fontenelle, et Marie, femme de Louis, comte de Clermont et de la Marche. Le vieux seigneur de Beaumont, Baudouin d'Avesnes, oncle du comte, qui, moins rancuneux que lui, s'était rapproché de la comtesse Marguerite, avait reçu de Jean d'Avesnes la confirmation de l'apanage qui lui avait été assigné en Hainaut (mars 1274); ses fils étant morts, ledit apanage fit retour à Jean d'Avesnes, qui en inféoda un de ses propres enfants, nommé également Jean (5 juillet 1299). Florent, le seul frère de Jean d'Avesnes, resté laïque devint, par mariage, prince d'Achaïe ou de Morée en Grèce, et reçut pour sa part dans l'héritage paternel la terre d'Estrun (11 juin 1283), puis celles de Hal et de Braine-le-Comte (22 avril 1288), lesquelles ne tardèrent pas à revenir au domaine ducal.

Pour résumer le rôle que Jean d'Avesnes joua, on peut dire qu'il prépara au Hainaut et à la Hollande une longue période de paix et de prospérité.

Alphonse Wauters.

Melis Stoke. — Saint-Genois, *les Pairies du Hainaut, et Monuments essentiellement utiles, etc.*

— Van Mieris, *Charterboek van Holland en van Zeeland*. — de Reiffenberg, *Monuments pour servir à l'histoire des prov. de Namur, etc.*, t. 1^{er}. — De Villers, même ouvrage, t. III, et *Cartulaire du Hainaut*. — De Villers, *Notice sur un cartulaire de la trésorerie des comtes de Hainaut*. — Le Boucq, *Guerre de Jean d'Avesnes contre la ville de Valenciennes* (publié par l'archiviste Lacroix). — Alphonse Wauters, *Le Hainaut pendant la guerre de Jean d'Avesnes contre la ville de Valenciennes*. — Prud'homme, *Essai sur la chronologie des comtes de Hainaut, etc.*

JEAN 1^{er}, comte de Namur, fils de Guy de Dampierre et d'Isabelle de Luxembourg, naquit vers 1267 et mourut à Paris le 26 janvier 1330; il fut enterré aux Cordeliers, en cette ville. En mars 1297, son père et sa mère lui cédèrent, non le comté de Namur, comme le soutiennent plusieurs auteurs, mais simplement l'administration et le gouvernement de ce pays. Son père signa jusqu'à sa mort (7 mars 1305), tous les actes importants relatifs à ce comté. Cependant, le titre de comte de Namur que Guy conserva toujours, fut souvent donné à Jean dans plusieurs documents, et lui-même, se conformant à cet usage, le prit parfois aussi. En 1307 seulement, il fit au comte de Hainaut hommage du comté de Namur et de la seigneurie de Poilvache, renonçant en même temps à tous ses fiefs sis dans le Hainaut, sauf à ceux de Baillœul, Boussu et Hubermont. Dès l'année 1292 il avait signé, de concert avec son père, le traité d'alliance conclu entre celui-ci, Louis de Réthel et Henri, comte de Luxembourg. Il scella également d'autres actes moins importants imprimés dans le tome I^{er} des *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, par le baron de Reiffenberg. Lorsque son père fut retenu prisonnier au Louvre, en 1296, par le roi de France, Jean de Namur, qui l'avait suivi, subit le même sort. Ayant recouvré la liberté, il accompagna, l'année suivante, ses frères à Rome, afin d'engager le pape à terminer les contestations entre son père et le roi de France. Rentré dans son gouvernement, il conclut, en 1300, ainsi que son frère Guy, un traité d'alliance avec différentes villes du pays de Liège, qui se mirent sous leur protection. En récom-

pense, ces cités lui payèrent une pension annuelle, qu'il partagea avec son frère. Lorsque son père fut de nouveau incarcéré à Paris, Jean résolut d'obliger le roi à le remettre en liberté. Les événements de Flandre l'engagèrent à persister dans cette résolution. Il prit une part active au soulèvement des Flamands contre la domination française. Mettant à profit le mécontentement général, il envoya en Flandre Guillaume de Juliers qui, placé à la tête d'une petite armée, sut battre les Français dans plusieurs rencontres. Encouragé par ces succès, Jean leva des forces nouvelles, envahit la Flandre, et prit une large part aux guerres de ce pays contre la France. A la tête des Yprois et des Gantois, il attaqua la ville de Lille, occupée par les Français, et s'en rendit maître (1302). La même année, il combattit à côté de son frère Guy à la célèbre bataille de Courtrai, si funeste à l'armée française. Ses exploits, son courage et son activité lui valurent le titre de gouverneur de la Flandre. Mais, le 18 août 1304, il perdit la bataille de Mons-en-Puelle. Cette défaite, toutefois, ne le découragea pas ; il continua de combattre jusqu'à ce qu'une trêve fût signée entre les belligérants. Lors de son mariage (1307) avec Marguerite, cousine de Philippe le Bel, Jean favorisa le parti des *Lelierts*, ou partisans de la France, au grand mécontentement des Flamands. Il finit par être si détesté des communes flamandes, qu'il fut obligé de rentrer au comté de Namur. A la suite des arrangements conclus avec le comte de Hainaut à propos de l'acte de relief du marquisat de Namur, Guillaume de Hainaut lui promit de restituer ses prisonniers. Par la conclusion de ces actes, les difficultés au sujet de la possession du marquisat de Namur semblaient complètement terminées, lorsque, d'une manière inattendue, la propriété de cette terre lui fut contestée par Charles, comte de Valois, de Chartres et d'Anjou. Agissant au nom de ses enfants, filles de Catherine, impératrice de Constantinople, parentes de Baudouin IX, Charles fit valoir leurs droits sur le comté de Na-

mur. Le roi de France, appelé à juger cette réclamation en qualité d'arbitre, se prononça en faveur de Jean. Sa première femme étant morte sans enfants, en 1309, le comte épousa en secondes noces Marie d'Artois, fille de Philippe, seigneur de Conches. Elle le rendit père de sept fils et de trois filles. Il ne resta pas longtemps auprès de sa jeune femme, et suivit (1310) l'empereur Henri VII de Luxembourg en Italie, où il prit part à la guerre soutenue par son suzerain. Pendant l'absence de son époux, Marie d'Artois vexa extraordinairement les Namurois par la levée d'impôts nouveaux. Une révolte en fut la conséquence immédiate. La comtesse fut obligée de se réfugier dans le château de Namur. A son retour (1313), Jean étouffa l'insurrection, grâce aux secours fournis par Arnoul, comte de Loos. La paix fut rétablie, de grosses amendes furent infligées aux habitants de Namur ; les plus coupables durent entreprendre des pèlerinages en expiation de leurs méfaits. Un autre événement obligea Jean à s'occuper des affaires de Cambrai. Chargé par l'empereur de forcer l'évêque de ce diocèse à prendre l'investiture de sa seigneurie du Cambrésis, qu'il tenait de l'empire, Jean entra dans ce pays, y destitua les officiers de l'évêque, et commit plusieurs vexations, dont l'église de Cambrai se plaignit amèrement.

Après avoir été excommunié, le comte n'obtint son pardon que par un acte solennel de l'évêque, scellé le 13 août 1317. Jean ne resta pas longtemps en repos. En 1318, une querelle entre les habitants de Bouvignes, sujets du comte de Namur, et ceux de Dinant, soumis à l'évêque de Liège, l'amena à prendre fait et cause pour les Bouvignois contre les Dinantais. La guerre entre lui et l'évêque de Liège, dont Demarne raconte longuement toutes les péripéties, dura quatre ans. Elle finit par une paix conclue en 1322. La même année, Louis de Crécy, comte de Flandre, avait cédé à Jean le port de L'Ecluse. Celui-ci s'y installa, fit construire (1315) une église et accorda des privilèges à la

localité, au grand mécontentement des Brugeois, jaloux de leur commerce. Ils forcèrent la place et s'emparèrent de la personne du comte de Namur. Grâce à l'adresse d'un gentilhomme, Jean recouvra la liberté. Les démêlés de Louis de Crécy avec ses sujets amenèrent de nouveau le comte de Namur en Flandre. Il remporta sur les révoltés deux victoires, qui les obligèrent à faire la paix. Elle fut conclue (1326) à Arcques, près Saint-Omer, mais ne fut pas de longue durée. Un nouveau soulèvement des Flamands contre leur souverain obligea Jean à joindre ses troupes à celles du roi de France, qui battit les révoltés à Cassel. Ce fut le dernier fait d'armes auquel le comte de Namur prit part. Malgré les guerres continuelles auxquelles il fut mêlé, Jean s'occupa parfois des affaires intérieures de son pays. Il s'entendit avec les métiers des brasseurs et des tanneurs pour l'usage des moulins à Namur, régla les obligations des abbesses de Moustier pour faire administrer la justice, et accorda des droits aux francs-hommes de Neuville-les-Bois, dans le bois du Tronquois.

Ch. Piot.

Demarne, *Hist. du comté de Namur*. — Galliot, *Hist. gén. de la prov. de Namur*, t. 1^{er}. — De Reiffenberg, *Mon. pour servir à l'hist. des prov. de Hainaut, Namur et Luxembourg*, t. 1^{er} et VIII. — Comte de Limbourg, *Chron. du pays et comté de Namur*. — Chapeauville, *Gesta pontificum Leo liensisium*. — Baron Kervyn de Lettenhove, *Hist. de Flandre*, t. II. — De Saint Genois, *Monum. anciens*, t. II — *Chartier des comtes de Namur*, aux archives du royaume.

JEAN II, comte de Namur, fils de Jean I^{er} et de Marie d'Artois, naquit au commencement du XIII^e siècle et mourut le 2 avril 1335. Il succéda à son père, décédé à Paris le 26 janvier 1330. Des historiens prétendent qu'avant d'hériter du comté de Namur, il avait aidé Jean de Luxembourg, roi de Bohême, à faire en 1330 la guerre aux Lithuaniens. Cette assertion semble tout à fait erronée. Au commencement de l'année 1330, Jean rendit les derniers devoirs à son père, à Paris, et immédiatement après il rentra dans son comté. Philippe de Valois, roi de France, déclara, par acte du 17 février 1330, que Marie d'Artois, mère de Jean et veuve de

Jean I^{er}, avait renoncé à tous ses droits sur les biens de feu son mari en faveur de son fils Jean, successeur de son père, et qu'elle avait cédé aussi la tutelle de ses autres enfants mineurs au nouveau comte. En outre, Louis dit de Nevers, comte de Flandre, régla (13 mars 1330) les droits entre Jean et son frère Guy. Le jeune comte fit aussi, au début de son règne, le serment accoutumé de ses prédécesseurs, pendant les mois d'avril et de mai 1330, à Saint-Aubain, à Broigne et à Bouvignes. Tous ces actes et ceux que nous avons sous les yeux constatent sa présence soit dans le comté de Namur, soit dans celui de Flandre, à partir de 1330 jusqu'à la fin de l'année 1333. Dès lors, il n'y a pas lieu d'admettre la campagne qu'il aurait faite en 1330 contre les Lithuaniens. D'autres historiens rapportent, en se basant sur Froissard, qu'il aurait accordé un asile à Robert d'Artois, et que, par suite de cette hospitalité, le roi de France aurait suscité une guerre entre lui et l'évêque de Liège. Rien n'est moins vrai. Au lieu de se rendre dans le comté de Namur, Robert d'Artois se réfugia directement chez le duc de Brabant, au mois de septembre 1331. (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. X, p. 615.) Jean n'eut à soutenir aucune guerre contre l'évêque de Liège. Jamais il n'a cessé de montrer en toute occasion un grand dévouement au roi de France. Il ne se rendit pas davantage, comme on l'assure, dans la Terre Sainte en compagnie d'un grand nombre d'hommes d'armes de son comté, et il n'accompagna pas son frère Guy en Angleterre pour y faire la guerre, malgré les assertions de Jean le Bel. En 1330 (1^{er} juillet), Jean renouvela les lois et coutumes judiciaires et administratives de la ville de L'Ecluse, dont il était seigneur. Cette concession était, dit-il, le résultat de la soumission faite par les habitants à son père après une rébellion qu'ils avaient fomentée contre lui. Jean soutint aussi une sorte de guerre privée contre Arnoul de Sceyne, aidé par ses alliés; elle se termina par un accord conclu le 17 janvier 1332. Il prit part

également à l'alliance offensive et défensive conclue (11 mai 1332) entre Jean de Luxembourg, Waleran, évêque de Cologne; Adolphe de la Mark, évêque de Liège; Renaud, comte de Gueldre; Guillaume, comte de Juliers; Louis, comte de Looz et de Chiny; Raoul, comte d'Eu, etc., contre Jean, duc de Brabant.

A l'entrée des alliés en Brabant, le duc fit (20 juin 1332) un compromis par lequel il remit à l'arbitrage de Philippe de Valois, roi de France, les différends avec les princes susdits. Cet arbitrage ayant été admis par les parties intéressées (24 juin 1332), le roi prononça (8 octobre 1333) une sentence annulant entièrement le traité de coalition contre le duc de Brabant. De son côté, le comte de Namur se réconcilia pleinement avec celui-ci (18 novembre 1333), et conclut une alliance par laquelle il rendait aussi hommage au duc pour le château de Samson et d'autres possessions. Jean passa encore différents actes pour assurer le douaire de sa mère. Il eut avec l'abbesse de Neumoustier des difficultés au sujet de leurs droits respectifs sur des villages, difficultés qui furent aplanies en 1332. Jean, mort célibataire, laissa un fils naturel nommé Philippe, décédé en 1380, pendant la défense de Termonde.

Ch. Piot.

Chron. de l'abbaye de Floreffe, publiée par le baron de Reiffenberg. — Froissard, *Chroniques*. — Croonendael, *Chron. du comté et pays de Namur*, t. II. — Demarne, *Hist. du comte de Namur*, éd. de Paquot. — Galliot, *Hist. de Namur*. — *Chartrier des comtes de Namur*, aux archives du royaume, à Bruxelles.

JEAN III, comte de Namur, fils de Guillaume Ier et de Catherine de Savoie, vit le jour pendant le dernier quart du xiv^e siècle, et mourut le 1^{er} mars 1429. Lors du décès de son frère Guillaume, mort sans descendants le 10 janvier 1418, Jean lui succéda dans le comté de Namur. Avant de prendre le titre de comte, il portait ceux de seigneur de Wynendaele et de Renaix, possessions qui lui échurent à la mort de son père. En prenant le gouvernement de son comté, il s'intitula dans ses actes

Jean de Flandre, comte de Namur et seigneur de Béthune. Le mardi avant l'Ascension (1418), il alla, suivi d'un brillant cortège, prêter dans l'abbaye de Broigne le serment habituel. Son luxe et ses dépenses extraordinaires aggravaient si considérablement les dettes laissées par son prédécesseur, que les habitants du comté de Namur en témoignèrent leur mécontentement. Ce fut sous son règne que les fortifications de la ville de Namur furent extraordinairement augmentées, par suite des impôts qu'il autorisa le magistrat à y percevoir. Des historiens prétendent que Jean de Heinsberg, évêque de Liège, sut attirer le comte de Namur à Huy et l'y retenir prisonnier jusqu'à ce qu'il eût promis le paiement d'une forte rançon. En même temps, ce prélat l'aurait forcé de jurer sur les Évangiles qu'il ne ferait jamais connaître ce guet-apens. Les seules relations que nous ayons pu constater d'une manière certaine entre le comte de Namur et l'évêque de Liège, sont indiquées dans un compromis au sujet de la guerre entre les habitants de Bouvignes et de Dinant. Par un acte du 24 juillet 1420, le comte déclara qu'il se remettait entièrement, sous ce rapport, à un jugement arbitral à prononcer par l'évêque de Liège, le comte de Looz et la ville de Huy. Ce compromis devait prévenir la guerre qui était sur le point d'éclater entre le comte de Namur et l'évêque de Liège à propos des querelles entre Dinant et Bouvignes. La sentence fut définitivement prononcée le 31 décembre suivant. Elle ne fut pas accordée gratuitement. Jean était obligé de payer à l'évêque une somme de vingt et un mille couronnes d'or (25 janvier 1422).

Jean III obtint de cette manière (20 mai 1422) le pardon des horreurs commises par les habitants de Bouvignes contre ceux de Dinant. L'impossibilité de faire face à toutes ces dépenses et aux nombreuses dettes qu'il avait contractées, amena le comte à proposer au duc de Bourgogne, Philippe le Bon, de lui vendre ses états. A cet effet, il lui députa Philippe de Namur, seigneur

de Dhuy, son fils naturel, et le prévôt de Saint-Aubain. Le comté de Namur fut aliéné moyennant la somme de trente mille couronnes d'or et la clause en faveur de Jean de pouvoir jouir de l'usufruit de sa souveraineté (23 avril 1421).

En mourant, le comte laissa un fils illégitime qu'il avait eu de sa cousine Cécile de Savoie. C'était Philippe de Namur, seigneur de Dhuy, qu'il qualifie, dans l'acte précité du 23 avril 1421, de bâtard de Namur. On prétend néanmoins que Jean épousa plus tard sa cousine.

Ch. Piot.

Groenendaël, *Chron. de Namur*. — Demarne, *Hist. du comté de Namur*. — Galliot, *Hist. de Namur*. — Charrier *des comtes de Namur*.

JEAN D'AUTRICHE. Voir **JUAN D'AUTRICHE**.

JEAN D'APS, D'EPS ou **D'EPPE** (*Apianus*), LXVI^e évêque de Liège, était fils de Hugues d'Eppe (1), seigneur de Rumigny et de Florine, et de Marguerite, sœur de Hugues de Pierrepont (voir ce nom). Il portait le titre de prévôt de l'église de Liège lorsque les tréfonciers, d'accord avec la noblesse et le peuple (2), le choisirent, le 24 mai 1229, pour succéder à son oncle. Le 7 mars 1230, au château de Thuin, Walter de Marvis, évêque de Tournai, lui conféra l'ordre de prêtrise, et le lendemain, dans la même chapelle, Henri, archevêque de Reims, procéda aux cérémonies du sacre. Le nouveau prélat ne s'empessa point de paraître dans sa capitale : il officia pontificalement pour la première fois au Val-Saint-Lambert, puis alla présider un synode au Neufmoustier lez-Huy. Pourquoi ce retard, son élection ayant obtenu l'approbation générale? On a cherché à l'expliquer par l'attitude des échevins qui, déjà sous le règne précédent, avaient tâché d'amoindrir l'influence du chef de l'Etat à l'intérieur et, de fait, étaient devenus les véritables seigneurs de la cité ; la vacance du siège leur aurait fourni

l'occasion d'affirmer plus nettement leurs prétentions ; à les entendre, Liège relevait immédiatement de l'Empire (3). Jean d'Apes voulut probablement laisser aux chanoines le temps d'arranger un *modus vivendi*, et ils doivent y avoir réussi, puisqu'enfin le palais épiscopal reçut son hôte. Mais à peine celui-ci était-il installé, qu'un grave incident faillit derechef tout compromettre. Jean de Féronstrée et son beau-frère Anseau, tous deux échevins de Liège, ayant eu maille à partir avec un chevalier nommé Thibaut, le tuèrent et se tinrent si bien assurés de l'impunité, qu'ils continuèrent de se montrer en public, bravant ouvertement la loi. L'évêque n'hésita pas à les faire arrêter, juger et décapiter ; aussitôt leurs parents résolurent de les venger sur la personne du prince lui-même. Ils prirent les armes et investirent le palais. Jean n'eut que le temps de s'évader par une porte dérobée et de gagner précipitamment la ville de Huy. Une guerre acharnée aurait éclaté sans l'intervention de la puissante famille des Deprez, dont quelques membres étaient alliés au lignage de Féronstrée. Il fut convenu que les conspirateurs seraient livrés à l'autorité, mais qu'ils recevraient aussitôt leur grâce, ce qui eut lieu. Foullon ne s'attache pas à cet épisode, raconté par Jean d'Outremeuse ; selon lui, Jean d'Apes ne quitta la ville que sous l'impression du mécontentement qu'il éprouvait de voir les échevins et les gens de la cité fonder sans son consentement des ligues ou associations assermentées, constituant une sorte de gouvernement communal. Dans tous les cas, ce dernier fait est avéré, à preuve l'appel de l'évêque à Henri, roi des Romains, qui, par lettres datées de Worms, le 29 janvier 1231, déclara nulles et non avenues toutes confédérations non approuvées par le prince.

Sur ces entrefaites arriva d'Italie le cardinal Othon, légat du saint-siège, chargé de faire de la propagande dans l'empire au profit du parti guelfe. Othon, fort bien reçu au château de

(1) Eppe, nom d'une terre située aux confins de la Normandie et du Boulonnais (Bouille).

(2) Sur cette élection, voy. Villenfagne, *Recherches, etc.*, t. 1^{er}, p. 190 et suiv.

(3) F. Henaux, *Hist. du pays de Liège*, 3^e éd., t. 1^{er}, p. 204.

Huy, entra en pourparlers avec Jean au sujet de réformes qui lui paraissaient exigées par l'avidité de certains membres du clergé, en quête de gros bénéfices. Ils s'entendirent pour proposer de former une seule masse des revenus de tous les collèges de clercs et de chanoines, et de répartir ces revenus par portions égales entre ces différents corps, sans distinction; la noblesse et la haute bourgeoisie seraient ainsi moins tentées d'ambitionner le monopole des dignités de la cathédrale et du chapitre. Les chanoines protestèrent contre tout partage; ne sachant pas, dirent-ils dans leur ingénuité, si Dieu ferait tomber la manne du ciel, « ils préféraient conserver, en attendant, leurs bénéfices et » leurs châteaux (1). » Ils en référèrent au président de la cour impériale, siégeant à Aix-la-Chapelle. Enchanté de ce dissident qui pouvait créer des embarras au pape, le président partit sans retard pour Liège avec une suite nombreuse. L'évêque, effrayé, abandonna encore une fois sa résidence, en compagnie du légat, qui, avant de partir, *ab irato*, prit sur lui de mettre la ville en interdit, sauf le baptême. Mais quelque temps après, le pape et l'empereur s'étant réconciliés, Frédéric II obtint la levée de cette sentence; en revanche, il ne fut plus question du revenu des chanoines. Il fut stipulé, d'autre part, sur les instances de la cité et des bonnes villes, que l'évêque ne conclurait désormais aucun traité s'il ne s'engageait au préalable à respecter dans toute leur intégrité les privilèges des Liégeois. A partir de là, en effet, la commune s'administra elle-même, sans toutefois renier l'autorité temporelle du prince. Le pouvoir y fut exercé, conjointement avec les échevins, administrateurs et juges, par deux *maîtres à temps*, renouvelés chaque année, et par douze jurés (2). Les discussions auxquelles donnèrent lieu l'établissement et la mise en pratique de ce nouveau régime remplissent cinq siècles de l'histoire de Liège.

Sur la fin de son règne, Jean d'Aps se vit engagé dans une guerre contre Waleram le Long, seigneur de Fauquemont, de Poilvache et de Montjoie. Waleram, *maréchal* du prince de Liège, avait reçu de lui, en fief, la petite ville de Sittard; il ne s'en brouilla pas moins avec le prélat, à la suite d'une contestation survenue entre quelques-uns de ses sujets et les habitants de Theux. Il se jeta sur le Franchimontois à l'improviste et incendia Theux, tandis que l'évêque exerça des représailles en ravageant les Ardennes, Waleram ayant contracté alliance avec le comte de Luxembourg. Tour à tour abandonnées et reprises, les hostilités durèrent environ quatre ans. L'évêque mit finalement le siège devant Poilvache et le poussa avec vigueur; mais il tomba tout d'un coup malade et succomba au bout de quelques jours, le 30 avril 1238, ou, selon Gilles d'Orval, le 2 mai suivant. Son corps fut transporté au Val-Saint-Lambert.

Jean d'Aps montra toute sa vie un grand zèle dans l'accomplissement de ses fonctions épiscopales; il s'appliqua surtout à discipliner le clergé. D'autre part, d'accord avec Othon, il renonça aux profits que le prince avait retirés jusque-là de la vente des charges de magistrats dans les villes de Liège, de Huy et de Dinant; dorénavant, dit Bouille, elles devaient être données au seul mérite, et ce *gratis*, sans aucune vue d'intérêt.

Alphonse Le Roy.

Jean d'Outremeuse, t. V. — Gilles d'Orval. — Fisen, Foulon, Bouille. — Les historiens liégeois contemporains. — Ernst, *Hist. du Limbourg*, t.V.

JEAN D'ARCKEL ou D'ARCEL, LXXVI^e évêque de Liège, naquit en 1314 et mourut le 1^{er} juillet 1378. Il appartenait à une très ancienne famille hollandaise, que les légendes « faisaient » descendre en ligne droite d'Hercule, « de Cassandre et des quatre fils Aymon (3) ». Sans se perdre dans la nuit des anciens âges, un chroniqueur anonyme fait mention d'un noble Hongrois, Heynemann, qui, chargé par Othon III

gèrent leur titre contre celui de *bourgmestre*.

(3) Voy. Jules Petit, introd. à *Li ars d'amours*.

(1) *Le Peuple liégeois*, par J. del Marmol.

(2) Au XV^e siècle, les maîtres à temps échan-

d'une mission en Frise, aurait touché le cœur de Gella, fille de son hôte, le lieutenant de l'empereur dans cette contrée, si bien qu'elle se serait laissé enlever. Ils se réfugièrent à la cour de Thierry II, comte de Hollande, et y contractèrent mariage. Le comte leur fit don de quelques terres, entres autres au village d'Arckel. Heynemann quitta ce monde en 992, laissant deux enfants. Ici encore on est sur la limite du roman et de l'histoire.

Nous franchissons plusieurs siècles pour arriver à Jean, XI^e seigneur d'Arckel et père de notre prélat. D'humeur belliqueuse comme ses ancêtres, dont les annalistes vantent les exploits héroïques, Jean se distingua à la bataille de Cassel (1328), auprès de son suzerain, Guillaume de Hainaut et de Hollande; on le retrouve plus tard, après 1350, à la tête du parti des *Kabeljauws* ou Cabillands (1), avec Jean d'Egmont et Gérard de Heemskerk. Il épousa Ermengarde de Clèves, nièce de l'archevêque de Cologne Henri de Varnebourg, eut d'elle neuf enfants, dont l'évêque fut le quatrième, et mourut en 1355.

Son fils Jean, voué à l'état ecclésiastique, étudia d'abord à Utrecht, puis, selon toute vraisemblance, à Paris. Il compléta son éducation, au point de vue mondain, en fréquentant la cour brillante de Jean de Hainaut, sire de Beaumont (2), miroir de chevalerie, l'un des héros favoris de Froissard. Il rencontra là nombre d'hommes d'élite qui contribuèrent à le polir et à développer ses aptitudes naturelles : il était à la fois un seigneur élégant et un clerc très lettré lorsqu'il entra dans l'église d'Utrecht à titre de chanoine, constitué dans l'ordre du diaconat. Jean de Diest, XLV^e évêque de ce diocèse, étant venu à mourir en 1340, le chapitre, appelé à lui désigner un successeur, se divisa : les votes se répartirent entre Jean d'Arckel, protégé par Guillaume IV de Hollande, et Jean de Bronckhorst, prévôt de Saint-

Sauveur, à Utrecht, patronné par Renauld le Noir, comte de Gueldre (3). Le pape Benoît XII trancha la difficulté en nommant un troisième candidat, Nicolas Capucci (*de Caputiis*), « un « courtisan romain », comme le qualifie Le Petit. Mais le nouveau titulaire, devenu cardinal, aurait bien voulu rester en Italie et faire administrer son église par un vicaire; n'ayant pu y parvenir, il donna sa démission au bout de quelques mois et recommanda l'élu Jean d'Arckel, qui se trouvait précisément à Rome. Clément VI, tout récemment promu au souverain pontificat, agréa cette présentation, et Jean fut consacré, avant la fin de l'année 1342, par Gauzelin, cardinal-évêque d'Albano.

Les règles canoniques exigeaient l'âge de 35 ans pour l'obtention de la dignité épiscopale; Jean d'Arckel n'en avait que 28. Le pape n'hésita pas à user de son droit de dispense, à raison des qualités exceptionnelles de l'élu, « homme « versé dans la connaissance des lettres, « recommandable par l'honnêteté de sa « vie et de ses mœurs, affable dans ses « relations, prudent dans les choses spirituelles, circonspect dans les temporelles et louablement orné du mérite « de ses nombreuses vertus... » (Bulle pontificale du 20 novembre 1342.)

Le 8 mai 1343, Jean fit son entrée solennelle à Utrecht, où une réception magnifique lui avait été ménagée. Son prédécesseur était médiocrement regretté; gouvernant « assez flochement », il avait laissé s'accumuler des dettes considérables, écheveau difficile à débrouiller. Au bout de quelques mois, Jean d'Arckel parvint à réaliser assez d'économies pour dégager deux châteaux sur lesquels des sommes d'argent avaient été empruntées; voulant être plus sûr encore de persévérer dans son système d'épargne, il prit le parti de se retirer jusqu'à nouvel ordre à l'étranger; on est porté à croire, sans preuves décisives toutefois, que ce fut à Grenoble. Robert d'Aspres, son frère, investi pen-

(1) *Biogr. nat.*, art. Guillaume III de Bavière, t. VIII, col. 481.

(2) Voy. Beaumont.

(3) S. Le Petit, *Chronique, etc.*, t. I^{er}, liv. III, p. 279.

dant son absence de la gestion des affaires, le rappela brusquement en 1345; Guillaume de Hollande, son ancien protecteur, venait de se tourner contre lui et menaçait de mettre le siège devant Utrecht. Jean arriva sans retard, sollicita l'appui de Jean de Beaumont, oncle du comte, et une réconciliation s'ensuivit; mais l'évêque, voulant donner un exemple, sévit avec la dernière rigueur contre ceux de ses vassaux qui avaient trahi sa cause.

Robert d'Aspres fut tué à la bataille de Waleffe (21 juillet 1347), livrée par l'évêque de Liège Engelbert de la Marck aux villes confédérées de la principauté. Alors Jean d'Arckel se vit mis en demeure de reprendre le fardeau dont il s'était déchargé sur son frère. Six nobles, tant chanoines que chevaliers, furent chargés de tirer au clair la situation financière, plus embarrassée que jamais; en attendant, l'évêque crut pouvoir s'absenter de nouveau; il alla vivre très modestement à Verdun, puis à Tours. Mais il avait mal placé sa confiance: le 13 juin 1348, il quitta Tours pour Utrecht, où il trouva non seulement les dettes du trésor aggravées, mais un nuage noir à l'horizon politique.

Guillaume de Hollande était mort sans laisser d'enfants. L'empereur Louis de Bavière, époux de Marguerite, sœur unique du défunt, convoqua les princes allemands, qui déclarèrent dévolus à l'Empire les comtés de Hollande et de Zélande, ainsi que la seigneurie de Frise. Louis protesta, alléguant que ces fiefs étaient féminins aussi bien que masculins, et les adjugea à sa femme. Celle-ci se fit reconnaître dans les comtés et conclut avec l'évêché d'Utrecht une trêve de deux ans, à prendre fin en 1348; c'est ainsi que Jean d'Arckel dut revenir à son poste pour se mettre incontinent en campagne. Marguerite, rentrée, de son côté, en Allemagne, avait confié à son fils Guillaume de Bavière la régence de ses possessions hollandaises. Les hostilités furent donc reprises; l'évêque obtint un premier succès. Guillaume renforça ses troupes et essaya vai-

nement de livrer une bataille rangée; son adversaire se contenta de faire la petite guerre et de brûler des villages. On en vint à une nouvelle suspension d'armes, et finalement on résolut de s'entendre. Cependant, ces escarmouches avaient coûté gros: Jean se vit contraint d'engager tout l'Over-Yssel; il ne lui resta guère que le château de Vollenhoven. Découragé, dépité, il nomma le chanoine de Veen son vicaire et se mit en route pour Rome, presque sans suite, avec six chevaux seulement.

Les dissensions des *Hoeks* et des *Kabeljauws*, ceux-là tenant pour Marguerite, qui avait reparu en Hainaut, ceux-ci pour Guillaume de Bavière, ensanglantent les annales de cette triste époque. L'impératrice reprochait à son fils d'empiéter sur son autorité, en se prêtant aux desseins d'une faction qui voulait de lui pour seigneur. Les pillages, les incendies, les représailles se succédèrent; enfin, Marguerite ayant été vaincue dans une bataille sérieuse, il fut convenu entre elle et Guillaume qu'elle conserverait le comté de Hainaut sa vie durant, mais qu'en revanche Guillaume demeurerait paisible possesseur de la Hollande, de la Zélande et de la Frise (1).

Cette solution ne mit pas fin aux embarras de Jean d'Arckel, qui fut rappelé (1351); il allait avoir maille à partir avec ses six avoués. Ses caisses étaient vides, et aucun de ses parents, pas même son père, ne lui auraient prêté un écu. Toutefois se sentant soutenu par le clergé et les bourgeois d'Utrecht, il prit une fière attitude et, à force de zèle et de prudence, suffit à tout: les châteaux engagés furent restitués, les dettes criardes payées, les bandes de pillards chassées de leurs repaires, les mécontents réduits par la force des armes. Il n'y avait plus qu'un ennemi à craindre, Guillaume; et, en effet, celui-ci, en 1355, se jeta inopinément sur la seigneurie d'Utrecht: les représailles furent telles qu'il en vint à consentir à un arrangement, d'autant mieux venu que

(1) S. Le Petit, *Chronique, etc.*, t. I^{er}, liv. III, p. 281.

l'évêque, bien que maître de la situation, ne laissait pas que d'être harcelé çà et là. Mais à peine son épée remise au fourreau, un conflit éclata entre lui et son chapitre : il résolut de plaider personnellement sa cause devant le saint-siège, et se rendit à Avignon. L'affaire paraissait devoir traîner en longueur, lorsqu'elle reçut un dénouement tout à fait imprévu.

Engelbert de la Marck, malgré son grand âge, fut promu à l'archevêché de Cologne, et du même coup Jean d'Arckel appelé à lui succéder à Liège. On a supposé qu'Urbain V, en prenant ces décisions, voulut, d'une part, mettre fin à la querelle d'Utrecht, et, de l'autre, faire acte de bonne politique en confiant les destinées de la principauté, si agitée pendant les deux derniers règnes, à un souverain intelligent et plein d'énergie, capable de résister au déchaînement des factions et d'assurer, avec la restauration de l'ordre, le maintien de la prospérité publique. Les deux prélats acceptèrent ; Jean d'Arckel prit possession de son nouveau gouvernement le 30 juillet 1364.

A ce moment, la cité était relativement calme ; mais il restait à terminer la guerre entreprise par Engelbert au sujet du pays lossain, dévolu à l'église de Liège en 1336, après la mort de Louis, le dernier descendant mâle des comtes de Looz. Thierry, comte de Heinsberg, beau-frère d'Adolphe de la Marck, le prédécesseur d'Engelbert, s'était prévalu, pour occuper le comté, de son titre d'héritier de Louis, et aucune opposition n'avait pu avoir raison de lui ; il est vrai qu'Adolphe hésitait à le déposséder. Thierry mourut en 1361 sans héritiers directs, après avoir testé en faveur de son neveu Godefroid, seigneur d'Alembrouck. Arnold d'Oreye de Rummen, prétendant du côté paternel, contesta la validité du legs. Le successeur d'Adolphe et le chapitre, conviés à un arbitrage, firent entendre aux deux concurrents que l'église de Liège était seule fondée à revendiquer le pays lossain. Là-dessus d'Alembrouck entra en colère, surprit le château de Stockhem

et d'autres places que l'évêque reconquit d'ailleurs sans retard, puis finalement se donna le titre de comte de Looz, pour finir par vendre ses prétentions au sire de Rummen. L'affaire en était là lorsque Jean d'Arckel arriva d'Utrecht.

Le prélat-chevalier résolut d'en finir. Il mit le siège devant Rummen, dont la garnison fit une belle défense (1), comptant sur le secours du comte de Flandre, beau-père d'Arnold ; mais cet espoir fut déçu. Au bout de neuf semaines, il fallut se rendre sans conditions ; le commandant fut décapité, la forteresse brûlée et détruite, 180 prisonniers emmenés au château de Moha. La dame de Rummen « en mourut de déplaisir » ; enfin Arnold, brouillé avec son beau-père à propos du règlement de la dot de la défunte, jugea prudent de faire sa paix avec l'évêque et le chapitre. Un traité intervint en 1367 : Arnold reçut une indemnité, et les princes de Liège s'intitulèrent dorénavant comtes de Looz, sans que personne y trouvât à redire.

Cependant, Jean d'Arckel se vit bientôt obligé de faire face à des difficultés d'une autre nature ; et ici, il faut bien le reconnaître, il commit de graves imprudences, pour ne rien dire de plus, en se heurtant aux susceptibilités légitimes des Liégeois. Il arriva qu'un bailli de Thuin, malgré la réquisition des maîtres-à-temps de cette ville, Engelbert delle Thour et Jean de Harchies, refusa de prêter le serment exigé par la paix de Fexhe, *de traiter chacun par loi et jugement*. Grande irritation dans la commune. Les deux bourgmestres se rendirent à Liège pour se plaindre au chef de l'Etat ; celui-ci fit la sourde oreille. Alors ils convoquèrent les métiers au son de la cloche, et Jean de Harchies harangua la multitude avec une éloquence fougueuse, reprochant au prince de tolérer la violation des lois du pays. Cette ardente protestation lui coûta la vie. Comme il retournait à

(1) Si l'on en croit une chronique de S. Trond, Radolphus de Rivo et Mantelius, les assiégés firent usage de bombardes ; c'est la première fois qu'il est question de l'artillerie dans l'histoire du pays de Liège.

Thuin avec son collègue, ils tombèrent dans une embuscade non loin de Fosses; de Harchies fut tué, d'elle Thour grièvement blessé. Les Thudiniens, exaspérés à cette nouvelle, imputèrent ouvertement à l'évêque ce lâche assassinat. Le cadavre sanglant du bourgmestre fut promené en grande pompe dans les bonnes villes, et en dernier lieu exposé à Liège sur une place publique. Les bourgeois crièrent vengeance; les Etats, convoqués d'urgence, élurent mambour Gauthier de Rochefort et déclarèrent la guerre à Jean d'Arckel, qui n'eut que le temps de s'enfuir à Maestricht. Il fallut que Wenceslas, duc de Brabant, s'interposât pour pacifier les esprits. Le seul moyen d'atteindre ce but était, selon lui, de rétablir le *Tribunal des XXII*. (Voir ADOLPHE DE LA MARCK.) Jean y consentit; mais le peuple ne jugea pas que ce fût assez. « Toutes les anciennes chartes de franchises furent remises en vigueur, les meurtriers de Jean de Harchies *criés anbains* à jamais, et l'on déclara en outre, expressément, qu'à l'avenir les commandants des forteresses, les officiers nommés par l'évêque et jusqu'aux membres de son conseil privé devraient être du pays et y posséder leurs biens » (1). Le serment accoutumé fut, en outre, exigé de tous.

Cette *paix*, dite des XXII (2 décembre 1372), n'assoupit que momentanément la querelle. Jean d'Arckel ne laissait pas que d'être mortifié de ses concessions; pourvu seulement qu'on s'en tint là! L'évêque venait de rendre à son tour un service au duc Wenceslas en acceptant le rôle de médiateur entre ce prince et les villes brabançonnues, jalouses de faire surveiller par des délégués de leur choix l'emploi d'un subside considérable qu'elles avaient voté au profit de l'Etat. Tout à coup des troubles éclatèrent à Liège. Une *deuxième paix* des XXII avait été publiée le 1^{er} mars 1373, apportant de nouvelles restrictions à l'autorité épiscopale, notamment en lui défendant d'entraver la

justice du tribunal récemment rétabli. Or, il advint qu'un riche bourgeois de Saint-Trond, convaincu de meurtre, fut gracié par l'évêque moyennant une amende de 1,700 florins d'or. Le coupable eut l'audace et la mauvaise foi d'attirer le prélat devant le tribunal des XXII et de réclamer la restitution de l'amende, indûment perçue à l'entendre, puisque ses lettres de grâce, qu'il eut soin de produire, le déclaraient innocent. Le tribunal condamna Jean d'Arckel à rendre la somme sur ses biens personnels. Celui-ci protesta, se retira une seconde fois à Maestricht, puis partit pour Avignon avec quelques députés des Etats. Le pape mit en interdit la ville de Liège, ce qui produisit une vive agitation. Le chapitre lui-même se prononça contre l'évêque et envoya des délégués à Grégoire XI pour lui soumettre ses griefs: une enquête fut ordonnée et confiée à l'abbé de Saint-Bavon, de Gand. Ce légat fit en vain tout son possible pour apaiser Jean d'Arckel, de retour à Maestricht: la plaie ouverte par la sentence des XXII n'était pas cicatrisée. La guerre était imminente. Le prince fortifia la ville qui lui servait de refuge et fit venir des Allemands, qui brûlèrent et ravagèrent le pays circonvoisin. Les Hutois, pour rendre dent pour dent, prirent et rasèrent imprudemment le château de Moha, dégarnissant ainsi la principauté du côté du Brabant. Les Liégeois, qui manquaient d'argent, rançonnèrent le clergé et les riches, puis levèrent des troupes et firent savoir à Wenceslas qu'il pourrait bien perdre sa part de la souveraineté de Maestricht s'il ne forçait l'évêque à déloger. On convint d'assembler un congrès à Caster; le duc de Brabant s'y rendit en personne. Le 13 juin 1376 fut conclue une *troisième paix* des XXII, suivie bientôt d'une *quatrième*; l'évêque et ses biens furent déclarés soustraits à la juridiction des XXII, et Jean reçut une somme de 16,000 florins d'or. « Les dédommagements, quelque chose qui arrive », dit Bouille à ce propos, « se prennent toujours sur le peuple, qui paye tout. »

(1) Polain, t. II, p. 180.

L'abbé de Saint-Bavon leva l'interdit (1377), et le prince, rentré à Liège, ne songea plus qu'à se préparer à une mort chrétienne. Il se ménagea une retraite au voisinage des FF. Guillemins, au quartier d'Avroy, là même où était venu terminer ses jours, en 1372, le célèbre voyageur anglais Jean de Mandeville, fatigué de ses longues pérégrinations dans la haute Asie. Jean d'Arckel, lui aussi, était las et désabusé, étourdi d'une part du tumulte des cours, de l'autre moralement vaincu par des résistances et des aspirations démocratiques dont il ne s'était fait aucune idée en quittant son premier siège. Il se consacra désormais tout entier à des pratiques pieuses et s'éteignit paisiblement, à la veille de l'explosion du grand schisme d'Occident. Son corps fut transporté à Saint-Martin d'Utrecht; un vase de plomb renfermant son cœur resta déposé dans l'église des Guillemins; Loyens reproduit (p. 79) l'épithaphe qu'on y lisait encore en 1720, date de la publication du *Recueil héraldique*.

Jean d'Arckel laissa un fils naturel, Jean de Rynesteyn. L'existence de ce personnage a été contestée; elle est avérée par un acte authentique de 1363, cité par M. Jules Petit (1). On sait qu'au xiv^e siècle les mœurs du clergé n'étaient pas toujours édifiantes; le chanoine Jean Le Bel (voir ce nom), contemporain et probablement ami de notre prélat, eut de son côté deux garçons jumeaux, dont l'un fut pourvu d'un canonicat, sans qu'on jetât pour cela les hauts cris. Mais étaient-ils vraiment des bâtards? Rappelons en passant qu'il faut arriver au concile de Trente pour trouver des dispositions absolument rigoureuses au sujet du célibat des prêtres romains (1546).

Les annalistes néerlandais, Heda surtout, ne tarissent pas d'éloges sur le caractère de Jean d'Arckel, tout en ne dissimulant pas ses sévérités quelquefois excessives. En dehors des circonstances où il se crut tenu de sévir, ils vantent sa clémence, son esprit indulgent, in-

cliné à la paix, sa générosité, sa charité princière. Ils ne lui trouvent pas d'égal parmi les anciens évêques d'Utrecht; ils admirent son érudition et l'éloquence qu'il déploya dans plusieurs grands ouvrages; enfin, si mondain qu'il pût être, ils ne révoquent en doute ni sa dignité personnelle, ni sa piété sincère. Ses fautes mêmes tiennent à ses qualités. Les Liégeois se montrent plus réservés, préoccupés qu'ils sont de l'affaire De Harchies et des revendications du parti populaire. Les Hollandais ont dépeint Jean d'Arckel dans toute la vigueur de sa jeunesse, séduisant et chevaleresque; les autres ne l'ont connu que déjà fatigué, ennuyé de son nouveau rôle, peu au courant des traditions auxquelles les Liégeois tenaient comme à leur chair et à leur sang. L'histoire équitable relèvera ce qu'il peut y avoir d'exagéré et d'exclusif dans ces diverses appréciations; en attendant, Jean d'Arckel va nous apparaître sous un aspect inattendu, comme littérateur.

On croyait ses « grands ouvrages » entièrement perdus. M. Jules Petit, chargé par une commission académique de publier *Li ars d'amour, de vertu et de bonnerté*, d'après deux manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne, a eu l'honneur de découvrir et de prouver que ce livre, remarquable à plus d'un titre, ne saurait être attribué qu'à notre Jean, qui le composa étant encore évêque d'Utrecht, vraisemblablement durant ses longs séjours au midi de la France. M. Petit avait cru d'abord se trouver en présence d'une œuvre inconnue de Jean Le Bel; l'examen attentif d'une énigme en vers, insérée à la fin du chapitre II de la première partie, le désabusa. L'auteur y voile son nom, en faisant coquettement tout ce qu'il peut pour se montrer en se cachant. On lit dans cet *engin* :

Ekeve, en retournant,
Et tertu. Or va avant.

Retournez *Ekeve* et *Tertu*, vous aurez *Eeke-Utret*. Fort bien; mais le prénom? Le contraire d'amour l'indique, dit l'*engin*; or, le contraire d'amour c'est *haine*, anagramme de *Jehan*. Mais

(1) *Li ars d'amour*, introduction p. XXXVI.

quel Jean ? Six Jean ont occupé le siège d'Utrecht. M. Ch. Potvin vient à la rescousse : une allusion historique échappée à l'auteur décide pour lui la question en faveur de Jean d'Arckel, *jusqu'à plus ample information* (1). Quoi qu'il en soit de cette allusion (2), et pour d'autres raisons qui ne peuvent être discutées ici, nous ne voyons pas qu'il y ait lieu de s'insurger contre la conclusion. Un autre mystère à éclaircir : l'*engin* doit nous apprendre, non seulement le nom de l'auteur de *Li ars d'amour*, mais celui du personnage *pour qui est fait* (le livre). M. Petit se prononce pour Jean Le Bel, M. Potvin pour un Jean de Saint-Venant : *adhuc sub judice lis est*.

Quelques mots du traité en lui-même. Voici le jugement d'un connaisseur, homme de goût, M. Potvin : « *Li ars d'amour* mérite », dit-il, « de prendre une place modeste à côté des célèbres *Essais* de Montaigne. C'est aussi, sur un plan plus régulier, un code complet de philosophie morale », comme V. Leclerc a appelé les *Essais*. « C'est aussi un livre de bonne foy : C'est moi que je peins », dit Montaigne, et l'auteur de l'*Art d'aimer* qualifie de même son livre : « Ki est aïnsi comme mon ymage. » C'est aussi pour un ami qu'il a été écrit : « Moi représentant à vous, dit l'auteur, car ce ke je voel en mi, désir-je en vous », dit-il encore. La méthode qui consiste à prendre à l'antiquité, non pas seulement la peau et la couleur, mais la chair, les os, les nerfs et le sang », comme le conseillera Du Bellay, la méthode ne diffère guère qu'en un point : l'illustre écrivain français entre coupe son style de nombreuses citations latines, tandis que notre obscur auteur se borne à traduire ses maîtres en français. Le style enfin, malgré des obscurités qui passent sur l'*Art d'aimer* comme des nuages, rapproche encore les deux moralistes, par ses qualités de primesaut, par la verdeur de sa sève, puisée aux bonnes sources. »

(1) *Bull. de l'Acad. royale de Belg.*, 2^e série, t. XLVIII, n° 4 (avril 1879).

M. Petit, de son côté, s'exprime ainsi : « Gerson n'était pas encore né, » et Christine de Pisan ne devait commencer à écrire que cinquante ans plus tard ; l'auteur de l'*Art d'amour* devançait donc les écrivains plus connus que lui, à qui l'on a attribué l'honneur d'avoir, pour la première fois, donné droit de cité dans la langue française aux grands noms de la littérature et de la philosophie antiques. Venu au déclin de la scolastique, il n'a pas pu se soustraire complètement à l'influence de celle-ci ; le syllogisme et les discussions subtiles tiennent encore une grande place dans son œuvre ; mais les idées générales, qui sont comme le patrimoine de l'humanité, n'y sont pas non plus étouffées sous de stériles et nébuleuses arguties. Lorsque l'auteur sort de la scolastique pour entrer dans le domaine des idées générales, son langage devient nerveux et serré, il acquiert une concision, une netteté, une clarté qui font pressentir les moralistes du grand style, les La Rochefoucauld, les Pascal, les La Bruyère. Je ne prétends pas dire qu'il soit original. Ses traits les plus remarquables sont la plupart de pures traductions ; mais comme il a su rajeunir la langue latine, et comme il est Français à une époque où la langue française semble sortir à peine de ses langes !... »

Les affections de toute nature, la vertu, le bonheur, tels sont les trois sujets du livre, sujets inépuisables, résumant toute la vie humaine. Le plan est simple, régulier, rationnel ; il n'y a pas à songer ici à Montaigne, qui écrivait au caprice de l'heure. M. Potvin a noté quelques ressemblances entre Jean d'Arckel et l'ami de La Boétie ; il serait plus facile de faire ressortir des différences. Montaigne marque la transition du scepticisme antique au scepticisme moderne ; il relève d'Ænésidème ; Bayle et Voltaire relèvent de lui. Il hausse volontiers les épaules et dit : *Que sais-je ?* Et c'est tout. Jean d'Arc-

(2) *Ibid.*, rapport de M. le baron Kervyn de Lettenhove.

L'abbé de Saint-Bavon leva l'herditi (1377), et le prince, rentré à Liège, ne songea plus qu'à se préparer à un mort chrétienne. Il se ménagea une retraite au voisinage des FF. Guillemins, au quartier d'Avroy, là même où était venu terminer ses jours, en 1372 le célèbre voyageur anglais Jean de Mandeville, fatigué de ses longues pérégrinations dans la haute Asie. Jean d'Arckel, lui aussi, était las et désabusé, courdi d'une part du tumulte des cois, de l'autre moralement vaincu par des résistances et des aspirations démocratiques dont il ne s'était fait aucune idée en quittant son premier siège. Il se consacra désormais tout entier à des prières pieuses et s'éteignit paisiblement, la veille de l'explosion du grand schisme d'Occident. Son corps fut transporté à Saint-Martin d'Utrecht; un ve de plomb renfermant son cœur resta éposé dans l'église des Guillemins; voyez reproduit (p. 79) l'épithaphe qu'on y lisait encore en 1720, date de la publication du *Recueil héraldique*.

Jean d'Arckel laissa un fils naturel, Jean de Rynesteyn. L'existence de ce personnage a été contestée; ce est avérée par un acte authentique de 1363, cité par M. Jules Petit(1). On sait qu'au XIV^e siècle les mœurs du clergé n'étaient pas toujours édifiantes; le chanoine Jean Le Bel (voir ce nom), contemporain et probablement ami de notre prélat, eut de son côté deux garçons jumaux, dont l'un fut pourvu d'un canonicat, sans qu'on jetât pour cela les hauts cris. Mais étaient-ils vraiment des bâtards? Rappelons en passant qu'il faut arriver au concile de Trent pour trouver des dispositions absolument rigoureuses au sujet du célibat des prêtres romains (1546).

Les annalistes néerlandais, Heda surtout, ne tarissent pas d'éloges sur le caractère de Jean d'Arckel, tout en ne dissimulant pas ses sévérités quelquefois excessives. En dehors des circonstances où il se crut tenu de sévir, ils ont noté sa clémence, son esprit indulgent, in-

cliné à la paix, sa générosité, sa charité princière. Ils ne lui trouvent pas d'égal parmi les anciens évêques d'Utrecht; ils admirent son érudition et l'éloquence qu'il déploya dans plusieurs grands ouvrages; enfin, si mondain qu'il pût être, ils ne révoquent en doute ni sa dignité personnelle, ni sa piété sincère. Ses fautes mêmes tiennent à ses qualités. Les Liégeois se montrent plus réservés, préoccupés qu'ils sont de l'affaire De Harchies et des revendications du parti populaire. Les Hollandais ont dépeint Jean d'Arckel dans toute la vigueur de sa jeunesse, séduisant et chevaleresque; les autres ne l'ont connu que déjà fatigué, ennuyé de son nouveau rôle, peu au courant des traditions auxquelles les Liégeois tenaient comme à leur chair et à leur sang. L'histoire équitable relèvera ce qu'il peut y avoir d'exagéré et d'exclusif dans ces diverses appréciations; en attendant, Jean d'Arckel va nous apparaître sous un aspect inattendu, comme littérateur.

On croyait ses " grands ouvrages " entièrement perdus. M. Jules Petit, chargé par une commission académique de publier *Li ars d'amour, de vertu et de boneurté*, d'après deux manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne, a eu l'honneur de découvrir et de prouver que ce livre, remarquable à plus d'un titre, ne saurait être attribué qu'à notre Jean, qui le composa étant encore évêque d'Utrecht, vraisemblablement durant ses longs séjours au midi de la France. M. Petit avait cru d'abord trouver en présence d'une œuvre inconnue de Jean Le Bel; l'examen attentif d'une énigme en vers, insérée à la fin du chapitre II de la première partie, le désabusa. L'auteur y voile son nom, faisant coquettement tout ce qu'il faut pour se montrer en se cachant, dans cet *engin* :

Ekeve, en retournant
Et tertu. Or va avan

Retournez Ekeve et Tertu
Ekeke-Utret. Fort bien
nom? Le contraire d'au
dit l'*engin*; or, le co
c'est *haine*, anagramme

(1) *Li ars d'amour*, introduction p. XXVI.

kel, quand la raison lui paraît impuissante, cherche un point d'appui dans le sentiment. Une phrase de son dernier chapitre : « Dieu aussi tout comprendre » ne poons ne connoistre; mais tot le » poons amer et par ce santons nous à » Dieu plus prochain, laquelle chose » fait boneïrté. » Il prêche, d'autre part, l'amour » de la discipline et de la » sapience », et mêle à la morale la psychologie et même la métaphysique, tantôt s'inspirant d'Aristote, tantôt de saint Thomas. Nous sommes encore en plein moyen âge; mais on sent que le souffle de la Renaissance n'est pas loin.

Alphonse Le Roy.

Chroniques de la maison d'Arckel. — Zantfliet. — Heda. — S. Le Petit, *La grande chronique de Hollande, etc.* Dordrecht, 1601, in-fol., t. 1^{er}. — Les historiens liégeois. — Les *Parvilhars*. — Loyens. *Recueil heraldique*. — Villenaghe, *Essais critiques*. — *Li ars d'amour*, publié par J. Petit, avec introd. (*Coll. des grands écrivains belges*). Bruxelles, 1867-1869, 2 vol. in-8°.

JEAN DE BAVIÈRE, LXXIX^e évêque de Liège, né en 1373, mourut à Delft, le 5 janvier 1424. La postérité a flétri ce personnage du surnom de *sans Pitié*, et à vrai dire il fit tout ce qu'il put pour le mériter. Appelé, encore adolescent, à gouverner un peuple fier, d'une susceptibilité extrême et toujours prêt à verser son sang pour la conservation d'immunités qui lui avaient coûté deux siècles de lutte ardente, ce prince orgueilleux et frivole, vindicatif et cruel, ne sembla se préoccuper de ses sujets que pour les mater, les écraser sous une main de fer. Les annales de son long règne forment un des chapitres les plus douloureux de l'histoire du pays de Liège.

Il avait à peine dix-sept ans, lorsque le chapitre de Saint-Lambert le désigna (14 novembre 1389) pour monter sur le siège laissé vacant par la mort d'Arnould de Hornes. Le pape Boniface IX ratifia ce choix, bien que l'élu n'eût pas atteint l'âge exigé par les canons. Mais Jean appartenait à une famille puissante que la cour de Rome, redoutant avant tout de fortifier les *Clémentins*,

c'est-à-dire les partisans du pape d'Avignon, avait intérêt à ménager. Par son père Albert IV, comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande, le nouveau prince de Liège était petit-fils de l'empereur Louis de Bavière; par sa mère Marguerite de Silésie, il tenait à la race royale de Bohême; enfin, l'empereur Wenceslas et l'héritier de Bourgogne (*Jean sans Peur*) étaient ses beaux-frères. Bref, son élection ayant été confirmée sans retard, il entra en grande pompe dans sa capitale, le 10 juillet 1390. A sa droite chevauchait son père; à sa gauche, Guillaume, son frère aîné; derrière eux plusieurs princes, suivis de mille chevaliers. Onques cortège aussi magnifique ne s'était déroulé dans les rues de la cité. Pour rehausser encore l'éclat de la fête, Albert, en séance plénière du chapitre, prêta hommage à son fils pour le comté de Hainaut, se reconnaissant ainsi vassal de l'église de Liège. Au mois de septembre arrivèrent les lettres impériales d'investiture; le 17 décembre, moyennant dispense, l'élu reçut l'ordre du sous-diaconat, le seul qui lui fut jamais conféré (1).

Selon l'usage, il ouvrit son règne par une visite aux bonnes villes, s'engageant partout à respecter les anciennes franchises. Selon l'usage aussi, on l'acclama, sans pouvoir cependant se défendre de secrètes appréhensions, que sa vie mondaine et la violence de son caractère n'étaient pas faites pour dissiper. En 1391, il indisposa les Dinantais en ne prêtant point l'oreille à leurs plaintes contre le sire de Boulant, coupable d'avoir enlevé sur terre liégeoise quelques marchands français, ce qui avait provoqué des représailles de la part du roi de France : les plaignants furent obligés de se faire justice à eux-mêmes. Mal en prit, au contraire, à ceux de Saint-Trond, l'année suivante, de s'être permis de venger, sans avoir recours à lui, la mort d'un bourgeois tué, prétendaient-ils, par les partisans de l'abbé (2) : ils saccagèrent et brûlèrent les dépendances du monastère. Jean

(1) Le peuple continua de l'appeler *l'Elu*, parce qu'il n'était pas prêtre.

(2) Le même bourgeois dont il a été question dans l'article Jean d'Arckel.

leur reprocha d'avoir empiété sur son autorité : ils durent compter au prince 10,000 florins du Rhin et 4,000 à l'abbé, à titre de compensation pour les dommages causés.

Jusqu'ici rien de bien grave, et dans la dernière affaire, l'irritation de l'Eluse conçoit. Mais bientôt, à propos d'une contestation avec les habitants de Seraing, des troubles plus sérieux éclatèrent. Les Sérésiens, de temps immémorial, avaient coutume d'aller s'approvisionner de bois dans les forêts voisines, qui appartenaient au prince. Jean de Bavière, invoquant le droit nouveau substitué aux lois barbares tolérantes sur ce point, leur intima défense formelle de couper du bois comme par le passé (1); il ne fut pas obéi. Furieux, il cita les rénitents devant les échevins, qui les condamnèrent : l'usage ne pouvait prévaloir contre le droit écrit. Mais les *manants* n'entendaient pas grand-chose aux scrupules des juristes : ils trouvèrent appui chez les maîtres de la cité, qui menacèrent d'exil les échevins, si la sentence n'était pas révoquée. Ceux-ci s'obstinèrent et le décret de bannissement fut prononcé. L'évêque alors fit comparaître les paysans et les bourgmestres au tribunal suprême de l'*Anneau du palais*, qu'il présidait en personne. Ce fut le signal d'une émeute : le moment venu, lorsque le secrétaire se mit à lire la citation, de tels cris et de telles huées s'élevèrent du sein de la multitude accourue de toutes parts pour assister au dénouement du procès, qu'il fut impossible de rien entendre. La même scène se renouvela trois jours durant, et les bourgmestres ou les agitateurs imposèrent du même coup silence à la cloche du ban, qui devait tinter aussi longtemps que le prince siégeait en cour de justice.

Jean de Bavière jugea prudent de quitter Liège. Il partit pour Huy, em-

portant le grand seau de la cité. A peine arrivé, il apprit que Hutois et Liégeois venaient de pactiser; il se rendit donc à Diest, où il installa son official (2). Les bonnes villes avaient reconstitué leur fédération; mais comme elles désiraient avant tout le repos, il fut convenu que des conférences s'ouvriraient au château de Caster lez-Maestricht. On y aboutit à un accommodement (27 décembre 1395), en vertu duquel le conflit de Seraing devait être réglé par une commission de trente-deux membres, conformément aux lois du pays, sans qu'il fût d'ailleurs porté atteinte aux droits et à l'autorité du prince.

Tantôt guerroyant contre le duc de Gueldre, tantôt allant conduire à Paris des renforts sollicités par Jean de Bourgogne en lutte ouverte avec Louis d'Orléans, l'Elu, tout entier à ses affaires et à ses plaisirs, se rendait de plus en plus impopulaire. On ne lui pardonnait pas ses tergiversations au sujet de la prétrise. On lui attribuait une arrière-pensée : peut-être songeait-il à séculariser la principauté, à y fonder une dynastie. Ces soupçons étaient nourris et répandus dans le peuple par la faction politique des *Haydroits*, qui grossissait chaque jour davantage et étendait sa propagande aux bonnes villes (3). Les Hutois furent les premiers à se soulever : ils convoquèrent un congrès à Waremmé, pour protester contre la juridiction que le prince attribuait à l'*Anneau du palais*; mais Liège et Tongres refusèrent d'entrer dans la ligue. Après bien des pourparlers, les Etats s'assemblèrent, lorsque Jean, de retour de Paris, eut pris le parti de se retirer à Maestricht, après avoir frappé d'interdit les rebelles. Le pays ne pouvant rester sans protecteur, les députés, à l'unanimité des suffrages, élurent *mambour* Jean de Rochefort; mais celui-ci refusa ce périlleux honneur et regagna son château. Alors les

(1) V. Polain, t. II, p. 486 et suivantes. — Bouille, etc

(2) Diest appartenait au diocèse, mais non à la principauté de Liège.

(3) On a beaucoup discuté sur la signification de ce mot *Haydroits*, que les historiens du xiv^e siècle et après eux quelques uns ont rendu en latin par *exleges*, comme qui dirait *séditieux*,

ennemis des lois. F. Henaux fait remarquer que les anciens canonistes appellent *jus odiosum*, droit haineux, tout usage contraire au droit écrit, et que le *grand coutumier* de France qualifie de haineux de droit ceux qui persistent à s'y attacher. Polain pense que *Haydroits* veut dire partisan des vaines pâtures, du libre usage des *heyds* (bruyères, terrains vagues).

voix se reportèrent sur Henri de Hornes, sire de Perwez, déjà vieux, mais d'une expérience consommée comme général. Afin de le décider, on fit miroiter à ses yeux la certitude pour son fils Thierry d'être élevé à l'épiscopat, lorsque le Bavaois aurait été déposé. A son tour Henri hésita ; sa femme finit par avoir raison de ses scrupules.

Le parti de la noblesse, voyant qu'on s'engageait dans une voie dangereuse, chargea quelques délégués d'aller conférer à Maestricht avec le prince. Il fut convenu que s'il consentait à rentrer dans sa capitale, le mambour serait dégradé sans bruit, et qu'on aviserait alors à s'entendre. Ainsi dit, ainsi fait : seize arbitres furent choisis par toutes les parties intéressées, et le congrès, réuni à Tongres, aboutit, le 28 août 1403, à la *Paix des XVI*, réglant tous les points en litige. Ce document, important au point de vue du droit public liégeois, ne peut être que mentionné ici.

Restait à mettre en jugement les chefs des Haydroits. Les XVI portèrent contre eux une sentence de bannissement. N'étant pas sans appréhensions pour leur personne, dix-neuf « se coulèrent » de la ville ». Un seul s'attarda : il fut arrêté et aussitôt décapité sur la place du Marché (1).

On était alors en plein schisme. Les Liégeois, de plus en plus mécontents de l'attitude de leur prince, qui revendiquait nettement le pouvoir absolu, brûlèrent leurs vaisseaux en se tournant du côté de Benoît XIII, pape d'Avignon ; celui-ci récompensa ses nouveaux partisans en approuvant le choix de Thierry de Perwez comme *évêque* de Liège ; comme *prince*, le prélat reçut ses investitures de l'empereur Wenceslas. La rupture était dès lors un fait accompli : Thierry, avec ses troupes, s'empara de Saint-Trond et de Bouillon, puis mit le siège devant Maestricht, refuge de son

adversaire. La rigueur de l'hiver l'obligea de renoncer à son entreprise (7 janvier 1487). Jean de Bavière mit à profit cette délivrance inopinée : ses soldats ravagèrent cruellement la Hesbaye et le comté de Looz. Pour en finir, il somma les Etats de déposer Thierry et son père ; on lui fit une réponse grossièrement insultante. Cette fois il n'y tint plus : se voyant de nouveau assiégé dans Maestricht, il résolut de frapper un grand coup et se chercha des alliances. Le duc de Bourgogne et une foule de seigneurs des pays voisins lui promirent appui : en attendant, il fit pendre aux murailles des bourgeois qu'il détenait prisonniers ; d'autres eurent les yeux arrachés et furent ramenés au camp par un borgne. En même temps son parent, le comte de Hainaut, sans défi, se mit à piller Fosses et Couvin, et jeta la désolation dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. L'effroi gagna les milices des bonnes villes : elles se hâtèrent de retourner dans leurs foyers, laissant aux Liégeois et aux Hutois le soin de poursuivre seuls le siège. Sur ces entrefaites, le duc de Bourgogne envahit la Hesbaye (20 septembre 1408) avec 35,000 hommes (2).

Il fallut de nouveau renoncer à l'espoir de prendre Maestricht. Les Liégeois purent opposer au Bourguignon une armée à peu près égale en nombre à la sienne (3) ; mais celle-ci se composait de chevaliers bardés de fer, d'archers à cheval, de soldats bien disciplinés et rompus au métier de la guerre, tandis que les troupes liégeoises étaient formées d'un ramassis de gens sans expérience des combats, bourgeois plus habiles à manier l'anne que l'épée, soutenus par leur seul enthousiasme et ne se figurant nullement les dangers qu'ils allaient courir. Henri, le mambour, essaya vainement de les retenir : il eut à peine le temps de faire élever quelques retranchements pour défendre la colline dite *la tombe d'Othée*, vers laquelle s'avancait

(1) Plus tard, en 1407, au fort des troubles, le parti populaire usa de sanglantes représailles envers quelques seigneurs ou notables restés fidèles à l'évêque.

(2) Henaux, t. I^{er}, p. 385 et suiv., et l'art. Henri de Hornes, *Biogr. nat.*, t. IX, col. 202 et suiv.

(3) Selon quelques auteurs, ils n'auraient pas compté plus de 16,000 hommes. Cette évaluation est plus que douteuse. Le duc dit à ses chevaliers, avant la bataille : « Ne craignez rien de « cette sorte et rude multitude, qui met toute sa « confiance dans son grand nombre. » V. Barante.

l'ennemi. Les Liégeois le saluèrent à coups de bombardes; le duc, de son côté, avant d'entreprendre de les forcer dans leur camp, détacha de son armée 400 cavaliers et 1,000 hommes de pied, chargés de couper la retraite à ses adversaires. Le mambour devina cette intention : il ne fut pas compris. Les Liégeois prirent pour une fuite le mouvement tournant : force lui fut d'engager la bataille. Ce fut une affreuse mêlée : lutte inégale ! Des poitrines nues contre un mur de fer... Cependant tel était l'acharnement des bourgeois, que leur attaque furieuse contre la bannière de Bourgogne leur aurait peut-être assuré la victoire (le duc l'avoua plus tard), si les 1,400 hommes dont il a été parlé n'étaient arrivés juste à point pour décider du sort de la journée. Enveloppés de tous côtés, les gens des métiers, ne pouvant plus ni avancer ni reculer, succombèrent par milliers, moissonnés par le glaive ou écrasés sous les pieds des chevaux. Point de quartier, point de prisonniers. On évalua à 25,000 le nombre des victimes de ce désastre. Le mambour et son fils furent tués à côté de l'étendard du duc. Jean de Bavière, qui n'avait pas assisté à la bataille, arriva le lendemain de Maestricht : on lui présenta, sur des piques, les têtes des deux vaincus. Il voulut visiter la plaine jonchée de cadavres ; on y découvrit quelques Haydroits cachés : il les fit pendre ou écarteler.

Ce n'était pas tout. La cité, épuisée, n'avait plus qu'à se soumettre. Le vendredi 28 septembre, un cortège de bourgeois, deux à deux, nu-pieds et nu-tête, la corde au cou, un flambeau allumé à la main, se rendit à Grâce, au camp des princes, pour leur remettre les clefs de la ville et implorer miséricorde. L'évêque désigna trente-deux notables qui furent décollés sur-le-champ, et leurs corps jetés à la voirie. Le jour même, le sire de Jeumont, commandant des auxiliaires hennuyers, pénétra dans Liège et procéda, sur l'ordre du prince, à d'atroces exécutions : le légat de l'antipape Benoît, le suffragant de Thierry de Hornes, d'autres prêtres, des bourgeois

des principaux lignages, des femmes même, entre autres la dame de Perwez, furent précipités dans la Meuse du haut du pont des Arches, liés dos à dos ou enfermés dans des sacs ; les jours suivants, procès sommaires, nouvelles noyades, écartèlements, roues et gibets en permanence, décrets de confiscation, sentence des alliés anéantissant les chartes, les paix, les traités d'alliances, tout ce qui servait de garantie aux franchises de Liège et des bonnes villes. Aux magistrats élus par le peuple étaient substitués des agents du prince ; les métiers perdaient leur caractère de corps politiques ; les fortifications devaient être presque partout démolies ; 220,000 écus d'or seraient prélevés sur les particuliers en proportion de leur fortune (1) ; enfin, dérision amère ! on célébrerait par un *Te Deum*, chaque année, l'anniversaire de la bataille d'Othée. Tous les titres séculaires des Liégeois étaient voués aux flammes. Jean de Bavière crut pourtant devoir demander à son chapitre la ratification de ces décrets : il rencontra ici une opposition courageuse qui ne laissa pas que de le faire réfléchir. Quelques adoucissements furent apportés aux premières sentences ; mais l'irritation populaire se réveilla tout d'un coup et ne connut plus de bornes, quand le prince se fut avisé d'autoriser les vengeances privées des personnes proscrites lors des derniers troubles. Des complots éclatèrent à Herck, à Huy, à Liège même, et eurent pour dénouement encore des noyades et des supplices sanglants. Réduits aux abois, les Liégeois eurent enfin l'idée de s'adresser à l'empereur Sigismond.

Bien leur en prit. Le 19 février 1415, des lettres impériales confirmèrent la charte d'Albert de Cuyck et rendirent à la cité toutes ses libertés et ses franchises ; l'année suivante, Sigismond célébra en personne, à Liège, les fêtes de Noël ; le 26 mars 1417, un rescrit du même prince annula, comme attentatoire aux droits de l'empire, la sentence

(1) Telles étaient les ressources de Liège, que cette somme énorme fut payée en moins de quatre ans (Henaux).

portée le lendemain de la triste victoire de Jean *sans Pitié*. L'indépendance liégeoise fut reconnue, la fédération des bonnes villes approuvée; les métiers purent se reconstituer et comme jadis élire leurs officiers. Jean refusa de se soumettre : on passa outre. Une circonstance inopinée l'empêcha d'insister; dès le mois d'avril, il entra dans la voie des transactions. Les institutions démocratiques ne se relevèrent pas intactes, mais enfin on respira.

A quelle circonstance venons-nous de faire allusion? Guillaume, comte de Hainaut et de Hollande, frère du prince de Liège, était venu à mourir, ne laissant qu'une fille de seize ans, Jacqueline de Bavière. (Voyez ce nom.) Jean ne songea ni plus ni moins qu'à dépoüiller sa nièce. Il lui fallait pour cela beaucoup d'argent : un des conseillers de la cité, Wathieu d'Athin, ayant eu vent de ses projets, se fit fort d'en obtenir des bourgeois de Liège, si le prince consentait à s'entendre avec eux sur leurs réclamations. Ce point réglé, Jean se crut maître du terrain; mais il avait compté sans son hôte. Couché sur le lit de mort, Guillaume avait recommandé à Jacqueline d'agréer pour époux le jeune duc de Brabant, Jean IV. (Voyez ce nom.) Malgré l'opposition de l'oncle, ce mariage fut, en effet, contracté le 4 avril 1418. Jean de Bavière laissa percer son irritation, en alléguant qu'une partie des provinces du Nord lui revenait comme fief masculin : de là une guerre cruelle, qui lui valut, à titre viager, la régence de la Hollande, de la Zélande et de la Frise. Cette nouvelle fortune lui fit prendre la résolution de remettre son évêché entre les mains du pape Martin V (1418); il obtint du même pontife, grâce aux instances de Sigismond, la dispense du sous-diaconat pour pouvoir se marier. Il épousa sans retard Elisabeth de Gorlitz (voy. ce nom), nièce de l'empereur et veuve d'Antoine de Bourgogne, tué en 1415 à la bataille d'Azincourt.

Les Liégeois furent dans l'allégresse. Everard de la Marck fut proclamé mam-bour, le 18 mai 1418, pour gouverner

le pays jusqu'à ce que le chef de l'Eglise eût pourvu au remplacement du démissionnaire.

Jean de Bavière eut à soutenir, jusqu'à sa mort, une lutte acharnée contre les gens d'Utrecht, qui se plaignaient des procédés de ses partisans. Des villes prises et reprises, des dévastations, des alliances contractées et rompues, tel est en deux mots le résumé de cette lutte tristement monotone. Lorsque Jacqueline tâcha d'obtenir à Rome l'invalidation de son mariage et, en attendant la décision pontificale, entra en Hainaut accompagnée du duc de Gloucester, déjà son fiancé, Jean IV implora le secours du Bava-rois. Celui-ci était sur le point de lancer pour son neveu une armée en campagne, lorsqu'il passa tout d'un coup de vie à trépas, des suites d'un empoisonnement selon les uns, d'une blessure selon les autres, le 5 janvier 1424. Son corps fut transporté à La Haye et inhumé dans le cloître des Jacobins. Jean IV arriva aussitôt en Hollande et fut reconnu par toutes les villes « pour leur comte », bien que Jacqueline n'eût plus rien de commun avec lui. Philippe le Bon était déjà aux aguets : le moment approchait où il allait paraître en scène.

Le règne de Jean de Bavière à Liège nous fait assister au premier épisode de la lutte formidable qui s'engagea entre la maison de Bourgogne, bientôt toute-puissante aux Pays-Bas, et une démocratie jalouse de ses conquêtes successives, souverainement hostile aux idées féodales. « Ce petit peuple d'ouvriers » (les Liégeois), exposé de tous les côtés « à la fois par ce redoutable voisin, » voyant par lui dépérir peu à peu son « industrie et se fermer les canaux de » son ancienne prospérité matérielle, ne « cessa pas de résister avec une cons-tance, une intrépidité vraiment ad-mirables. Il succomba, mais aucune » nation n'a fait à sa liberté d'aussi » belles funérailles. » (POLAIN.)

Alphonse Le Roy.

Jean de Stavelot. — Zantfliet. — Suffridus Petri. — Monstrelet. — De Ram, *La Bataille de Liège*. — Les historiens liégeois, notamment F. Henaux et Polain. — Le Petit, *La Grande Chronique de Hollande, etc.*

JEAN-THÉODORE DE BAVIÈRE, cardinal, XCIV^e évêque de Liège, évêque de Ratisbonne et de Freysingen, né le 3 septembre 1703, mort à Liège le 27 janvier 1763. Il était fils de l'électeur de Bavière Maximilien-Emmanuel et de Thérèse-Cunégonde Sobieski. De 1719 à 1721, il fréquenta l'université d'Ingolstadt, dirigée par les jésuites, puis alla compléter ses études à Sienne. Etant encore sur les bancs, le 29 juillet 1719, il fut appelé à l'évêché de Ratisbonne, vacant par la renonciation de son frère Clément-Auguste, archevêque de Cologne; à Freysingen, il remplaça son oncle Joseph-Clément. Sa consécration épiscopale ne remonte qu'à 1730. En 1738, le pape le fit entrer dans le chapitre de Saint-Lambert de Liège; enfin, le 23 janvier 1744, il obtint l'unanimité des suffrages des tréfonciers pour succéder à George-Louis de Berghes; il fut inauguré le 10 mars.

La capitulation qu'il jura le même jour stipulait que le nouveau prince ne résignerait son siège et ne prendrait de coadjuteur que du consentement du chapitre; qu'il défendrait les droits et les privilèges de son clergé; qu'il observerait la paix de Fexhe; qu'il maintiendrait l'intégrité du territoire de l'église de Liège; enfin, qu'il ne ferait la guerre et ne contracterait des alliances que d'accord avec le chapitre. Jean-Théodore, sincère et actif, prit immédiatement sa mission au sérieux et s'attacha tout d'abord à bien choisir les membres de son synode ou conseil épiscopal, chargé de l'administration du pays.

La marche des affaires temporelles assurée, l'évêque partit le 22 mai 1747 pour ses diocèses allemands, après avoir reçu le chapeau de cardinal. Il ne rentra qu'au bout de quatre ans à Liège, pour s'absenter de nouveau après quatre ans, et ainsi jusqu'à la fin de sa vie. Son règne s'écoula tranquille et sans événements marquants. Les soins à donner aux écoles (qui en avaient grand besoin); une querelle avec l'abbé de Saint-Trond, qui prétendait relever directement de l'empire; quelques conflits de juridiction soulevés par le gouvernement des

Pays-Bas autrichiens et, à propos de Maestricht, par les Etats généraux; puis, lors de la *guerre de Sept ans*, des protestations vaines, au nom de la neutralité liégeoise, contre les incursions des troupes belligérantes; puis des mesures financières, puis enfin la promulgation d'un règlement pour la justice criminelle, dans lequel on regrette de voir figurer la torture comme moyen d'information, voilà en quelques mots le bilan de Jean-Théodore. Les agitations du passé n'étaient plus à Liège qu'un souvenir que chaque jour effaçait d'avantage: on vivait béatement, on vivait heureux, si le bonheur consiste dans la quiétude et dans la somnolence...

Cette torpeur fut pourtant secouée, et de la manière la plus inattendue, par une circonstance dont l'évêque n'entrevit pas d'abord toute la gravité, mais qui devait avoir pour effet, avant la fin du siècle, de renverser le trône où Jean-Théodore se sentait si commodément assis, et de faire disparaître du même coup, de la carte de l'Europe, la principauté de Liège.

La propagande des encyclopédistes français fut certainement, non pas la cause unique, mais un des ferments les plus puissants de l'incubation des idées révolutionnaires dans ce pays. Elle eut pour avant-coureur la presse elandestine, qui prit un essor considérable dans la ville même des princes-évêques, répandant à profusion des livres malsains ou obscènes de bas étage, démoralisant le public en attendant que sonnât l'heure de travailler directement à détruire le respect des anciennes croyances. Le terrain était préparé lorsque Pierre Rousseau, de Toulouse, accueilli avec empressement par le comte de Horion, premier ministre de Jean-Théodore, vint s'établir à Liège et y fonder sans retard le *Journal encyclopédique*, destiné à populariser le voltairianisme, prudemment d'ailleurs et sans qu'il y parût trop, si bien que l'éditeur osa dédier son recueil au chef même du diocèse. Rousseau était un homme avisé: il avait compris les avantages de la situation géographique de Liège, poste avancé

entre la France et l'Allemagne. Son choix fut aussi déterminé par le conseil que lui donna l'électeur palatin, sous le patronage duquel il avait d'abord songé à installer son *Journal* à Mannheim. Liège lui convenait mieux, en effet, d'autant plus qu'il s'y trouvait un noyau d'*esprits forts*, comme on disait en ce temps-là; gens relativement modérés du reste, assez pour l'obliger à mettre un masque. Il prit un surcroît de précautions en se faisant affranchir de la censure par le comte de Horion; il se montra maladroit par contre, en donnant à sa publication un titre qui devait éveiller les susceptibilités du synode. Aussi, quand le *Dictionnaire encyclopédique* de Diderot et d'Alembert fut mis à l'index en France (1758), le journal de Rousseau « paya pour lui à » à Liège ». Légipont, curé de Saint-Georges, lança contre le publiciste étranger un factum qui fut déféré à l'évêque; mais celui-ci s'en rapporta à Horion, qui donna gain de cause à son protégé. Les chefs du synode s'adressèrent alors à la faculté de théologie de Louvain : celle-ci condamna Rousseau sans réserve. Horion était venu à mourir; livré à lui-même, Rousseau devait succomber : le 27 août 1757, à Ismaringen, Jean-Théodore se décida à signer la révocation de son privilège. Rousseau jeta les hauts cris; de guerre lasse, il songea à transporter ses presses à Bruxelles : il avait compté sans l'université de Louvain, soutenue par le nonce. En vain Cobentzl et Charles de Lorraine lui-même intervinrent en sa faveur : les Louvanistes l'emportèrent devant l'impératrice. Rousseau trouva un refuge à Bouillon, chez un prince « ami des philosophes »; il y était à peine, que Voltaire lui offrait un asile à Ferney. Le *Journal encyclopédique*, imprimé à Bouillon, recommença de paraître avec régularité, affectant l'orthodoxie, mais laissant parfois percer le bout de l'oreille. L'auteur récut jusqu'en 1793 et publia en tout 288 volumes. Nous renvoyons le lecteur à l'article P. ROUSSEAU.

(1) X^e depuis la séparation des sièges de Tournai et de Noyon.

Jean-Théodore mourut paisiblement et fut inhumé dans le chœur de la cathédrale de Liège. L'inscription de son mausolée rappellerait à bon droit son esprit de conciliation, son respect des lois du pays, ses vertus privées et surtout sa charité. Était-il ambitieux? Notons en passant qu'il brigua en 1761 l'électorat de Cologne, après le décès de son frère Clément-Auguste. Le pape Clément XII n'autorisa pas le cumul : les temps étaient changés.

Alphonse Le Roy.

Daris, *Hist. du diocèse et de la principauté de Liège* (1724-1852), t. 1^{er}, et les autres historiens liégeois. — Ul. Capitaine, *Rech. sur les journaux liégeois*. — Les mém. couronnés de MM. H. Franco et J. Kuntziger, *sur la propagande des encyclopédistes français au pays de Liège*.

JEAN D'ENGHIEN, LIV^e évêque de Tournai (1), puis LXIX^e évêque de Liège, né dans la première moitié du XIII^e siècle, mourut misérablement à Heylissem lez-Tirlemont, le 24 août 1281. Il appartenait à la plus haute noblesse du Hainaut. Le Maître d'Antaïng lui donne pour père Walter, seigneur d'Enghien et pour mère Isabelle de Brieune : c'est une erreur flagrante. Walter III d'Enghien, l'époux d'Isabelle, naquit le 5 juin 1302, c'est-à-dire vingt et un ans après la mort de notre personnage, qui était son grand oncle. Jean était le second fils de Siger I^{er} (Sohier, Zeger) d'Enghien et d'Alix de Sotteghem, cousine de Jean d'Avesnes (2). Il se fit de bonne heure une réputation de théologien; chanoine de Tournai, il fut élevé à la dignité épiscopale par les suffrages de ses collègues du chapitre, en 1266. Sa consécration date des premiers jours de l'année suivante; le 8 janvier, il fit son entrée solennelle, ramenant *par lassens des prévôts, jurés, mayeurs, escaudeurs et de tout le conseil tous bannis à ans et à deniers*. Il succédait à Jean Buchiel ou Buchien, grand défenseur des privilèges du clergé contre les prétentions de la commune; son attitude fut celle de son prédécesseur. « Il fit un accord, en 1269, » avec le magistrat de la ville, touchant » un droit qu'il réclamait sur les orfé-

(2) V. Ernest Mathieu, *Hist. de la ville d'Enghien*. Mons et Enghien, 1877, in-8, p. 59.

« vres, et par lequel celui qui voulait
 « élever une forge, devait en demander
 « la permission à l'évêque, et lui payer
 « un marc d'argent pour son droit. Cette
 « contestation ne fut pas la seule qu'il
 « eut avec la commune : il en eut d'au-
 « tres encore touchant le droit de juri-
 « diction ; et comme il se refusait à
 « obtempérer aux ordres du roi, qui le
 « mandait auprès de sa personne, le ser-
 « gent royal saisit trois chevaux dans ses
 « écuries (1). » Li Muisis n'en dit pas
 moins de lui qu'il était d'un caractère
conciliant ; à coup sûr il n'avait rien
 d'un homme de guerre, ainsi qu'on va
 s'en assurer.

En 1274, le pape Grégoire X (voir THI-
 BAUT) ayant cité l'évêque de Liège,
 Henri de Gueldre, au concile de Lyon,
 sur la demande de quelques députés des
 bonnes villes de la principauté, ce pré-
 lat vit bien qu'il allait être déposé ;
 dans l'espoir de conjurer la sentence, il
 offrit de renoncer à ses bénéfices. Mais
 le souverain pontife, ancien archidiacre
 de Liège, avait connu de trop près
 Henri pour ne pas se croire obligé de
 sévir. L'accusé fut dépouillé de toutes
 ses dignités, et Jean d'Engbien, qui as-
 sistait au concile, désigné pour le rem-
 placer ; en même temps le pape l'investit
 de l'abbaye de Stavelot, puis le renvoya
 à Liège porteur de lettres gracieuses à
 l'adresse du chapitre de Saint-Lambert.
 L'inauguration du nouvel évêque eut
 lieu sans retard, et peu après, à sa réqui-
 sition, l'empereur Rodolphe confirma les
 immunités du clergé liégeois.

La principauté jouissait d'un calme
 qui contrastait avec les agitations du
 règne précédent, lorsqu'une querelle
 privée vint tout à coup désoler le pays.
 Rien de plus insignifiant, à première
 vue, que le prétexte de cette guerre san-
 glante dite *de la Vache*, célébrée de nos
 jours par l'abbé Duvier de Streel
 (voir ce nom), dans un poème héroï-
 comique en *vingt-quatre chants* (2) :

Je chante cette vache, Hélène incomparable,
 Qu'un gothique Paris, conseillé par le diable,
 Enleva par caprice et garda pour sa peau...

(1) Le Maistre d'Anstaing.

(2) *La Cinéide ou la vache reconquise*. Brux.,
 1854, in-42.

Sur l'invitation de Guy de Dampierre,
 comte de Namur, de nombreux seigneurs
 s'étaient rendus à Andennes pour y
 prendre part à des jeux chevaleresques.
 Comme les provisions de bouche attei-
 gnaient des prix très élevés, à cause de
 l'encombrement, les gens du voisinage
 amenèrent à l'envi leur bétail au marché.
 Une vache volée à Ciney par un paysan
 de Jallet, village dépendant du sire de
 Gosne, fut reconnue par son légitime
 propriétaire Rigaud de Corbion, lequel,
 sans perdre du temps, adressa sa récla-
 mation à Jean de Halloy, bailli du Con-
 droz, venu de son côté à Andennes.
 Celui-ci intimida le voleur et fit si bien
 qu'il obtint un aveu. Mais Andennes
 était terre namuroise, ce qui revient à
 dire que le coupable n'y pouvait être
 arrêté. Le bailli l'engagea donc à recon-
 duire la vache à Ciney, lui promettant
 l'impunité. Or, notre homme avait à
 peine franchi la frontière, qu'il fut ap-
 préhendé au corps et envoyé à la po-
 tence (3).

Furieuse colère du sire de Gosne,
 lequel n'était pas un personnage de
 mince importance, ayant pour frères les
 seigneurs de Beaufort et de Fallais. Il
 résolut de se venger, s'entendit avec ses
 frères, les seigneurs de Spontin, de
 Celles et d'autres de leurs proches, et
 tous ensemble se mirent à ravager le
 Condroz.

Les bourgeois des villes liégeoises de
 ces quartiers (Huy, Ciney, Dinant) s'ar-
 mèrent pour résister aux barons, qui
 eurent d'abord l'avantage. Les Hutois,
 effrayés, dépêchèrent des envoyés à Jean
 d'Engbien, pour réclamer son secours.
 Mais l'évêque, d'ailleurs peu actif par
 nature, était affligé depuis quelques
 années d'une énorme corpulence, qui le
 rendait tout à fait impropre à conduire
 une campagne. Ce pouvait être un bon
 théologien ; mais dans cette circonstance
 on avait besoin d'un preux. Il se con-
 tenta de former des vœux pour ses sujets :
 les suppliants ne purent contenir leur

(3) Mélaert, l'historien de Huy, prétend que Jean
 de Halloy était dans son droit, « comme admi-
 nistrant justice à qui l'en requérait ; » il convient
 toutefois que le bailli commit au moins une im-
 prudence en se hâtant.

indignation. Un échevin de Huy osa lui dire : « Que deshonneur vos done Dieu et » a cheli qui vos at fait evesque de chi » pays ! A quoi estais vos venu chi pour » dormir, boire et manger, dont vos » estais eras comme un porcheal, et si » laissez destruire les povres gens qui sont » dessous vous. C'est grande honte. » Le prévôt de Saint-Lambert, Bouchard de Hainaut, ne se montra pas moins hardi : « Vos estais un saingnour de » grand renommee; mais vos sierés » meilleur abbeis ou moyne que evesque » de Liege. Mainis li pape qui savoit la » nature de chi pays fit trop mal de vos » a mettre chi (1). » Les Liégeois prirent les armes malgré lui et se rangèrent sous le bannière de Bouchard, nommé *mambour*. On *cria l'ost* au péron; les seigneurs, menacés, se ménagèrent de nouvelles alliances. Entrèrent en lice le duc de Brabant, le comte de Flandre, ceux de Namur (2) et de Luxembourg; l'embrassement devint général. Trois ans entiers durèrent les pillages et les incendies : Henri de Luxembourg saccagea Ciney, qui lui avait opposé une résistance héroïque; le Brabançon et le Flamand brûlèrent Waremme. Les représailles des Liégeois firent subir le même sort à trente villages; les Dinantais firent plier les Namurois. Tout affligé qu'il pût être de ces désastres, l'évêque ne quitta pas sa résidence pendant les trois ans que se prolongea cette sottie guerre; à la fin, comme on était las de part et d'autre, il parvint à persuader les belligérants de soumettre le différend à l'arbitrage du roi de France. Philippe le Hardi décida que « toutes choses se » raient remises dans l'état où elles se » trouvaient avant les hostilités », et tout fut dit. L'acharnement que montrèrent ici les adversaires s'explique par la haine que bourgeois et paysans nourrissaient contre les seigneurs : c'est un des traits caractéristiques de cette époque.

Cependant Henri de Gueldre, l'évêque dépossédé, ne dormait pas. Il n'était pas remis de sa déconvenue, qu'il attri-

buait aux Liégeois. Il fit des incursions sur leurs terres et s'avisa brusquement de réclamer une forte somme d'argent, en restitution d'un prêt qu'il aurait fait au chapitre de Saint-Lambert, pour le service de l'Etat. Jean d'Engbien convint avec lui d'une entrevue à Hougaerde et s'y rendit sans défiance avec quelques hommes seulement (par économie, dit Hocsem), tandis que Henri de Gueldre s'était fait accompagner d'une nombreuse escorte. Le prélat prit ses quartiers dans une petite métairie qu'il possédait à Brule, près de Hougaerde. Pendant la nuit, comme il était en train de s'endormir, il fut surpris par le Gueldrois, qui lui dit en ricanant que des préparatifs avaient été faits pour l'installer dans un meilleur gîte. Jean implora sa miséricorde; l'autre alors, cessant de dissimuler, amena l'évêque à moitié nu, le fit hisser sur un cheval et l'entraîna dans une course rapide. Arrivé devant la porte de l'abbaye de Heylissem, le malheureux captif essoufflé, éreinté, ne pouvant tenir sur sa selle trop étroite, tomba rudement sur le sol. On le releva mort : aucune enquête ne fut faite sur cette catastrophe — on sur cet attentat.

Jean d'Engbien fut inhumé dans l'église de Notre-Dame aux Fonts. Adolphe de Waldeck fit plus tard transporter son corps à Saint-Lambert.

Alphonse Le Roy.

E. Mathieu, *Histoire d'Engbien*. — Le Maître d'Anstaing, *Rech. sur la cathédrale de Tournai*. — Hocsem. — Jean d'Outremeuse. — Fournon, Bouille, etc. — Polain, *Hist. de Liège*, t. II.

JEAN DE FLANDRE, LXXe évêque de Liège, était fils de Gui de Dampierre, comte de Flandre et de Namur, et de Mahaut de Béthune. Son mérite égalait sa naissance : voué à l'état ecclésiastique, il ne tarda pas à occuper des postes élevés dans la hiérarchie. Il portait les titres de prévôt à Saint-Donat à Bruges et de Saint-Pierre à Lille lorsqu'il fut appelé, en 1279, au siège épiscopal de Metz. Deux ans plus tard, celui de Liège se trouva inopinément vacant,

de Namur de devenir ses hommes liges; le troisième, Fallais, s'était donné au Brabant.

(1) Jean d'Outremeuse, *ap.* Polain.

(2) Deux des Beaufort avaient offert au comte

par suite de la mort malheureuse de Jean d'Enghien. Les suffrages du chapitre de Saint-Lambert se partagèrent entre Bouchard de Hainaut, mambour du pays, et Guillaume d'Auvergne. Les deux concurrents en référèrent à Rome, ce qui occasionna un interrègne de plus d'une année; enfin, le pape Martin IV trancha le différend en désignant un troisième candidat, notre Jean de Flandre : Bouchard fut envoyé à Metz et Guillaume également dédommagé. Jean fit son entrée solennelle à Liège, le 21 octobre 1282, accompagné de nombreux seigneurs flamands, heinnuyers, namurois, et de l'élite de la noblesse de sa principauté.

A son règne se rattachent des événements d'une certaine importance, et tout d'abord la réglementation de la souveraineté indivise de Maestricht. Les évêques de Liège avaient résidé en cette ville pendant plus de trois siècles et y avaient conservé, après leur translation dans la cité de Saint-Lambert, la juridiction spirituelle; quand ils furent réellement devenus des princes temporels, ils y exercèrent des droits régaliens, tels que celui de battre monnaie. Mais il arriva qu'en 1204, Philippe, roi des Romains, donna en fief au duc de Brabant les droits que l'empereur possédait sur Maestricht. Cette investiture fut retirée par Frédéric II, puis rétablie, ce qui ne pouvait manquer de donner lieu à des froissements. Jean de Flandre, qui était un grand jurisconsulte, prit un intérêt particulier à cette affaire; sur sa protestation, il fut convenu que l'évêque et le duc s'en remettraient à des arbitres. Une convention fut conclue en février 1283, stipulant la neutralité des Maestrichtois dans l'éventualité d'une guerre entre Liège et le Brabant, ordonnant que la monnaie serait désormais frappée de commun accord au profit des deux princes, et décidant enfin que les portes, les fortifications et les chemins de la ville devaient être « aussy avant as » gens l'Eveske, ke as gens le Duc, et « as gens le Duc, ke as gens l'Eveske ». D'autres mesures concernant la justice, la propriété des eaux de la Meuse, etc.,

réglèrent soit l'indivisibilité, soit le partage des pouvoirs des contractants. Cet arrangement fut respecté jusqu'à nos jours, *mutatis mutandis*; les anciens traités furent même invoqués après la révolution belge de 1830, pour combattre les prétentions des Hollandais à la possession exclusive de Maestricht (1).

Jean de Flandre et son chapitre eurent ensuite à lutter pendant deux ans, à Liège, contre l'état noble, qui prélevait sur les vivres l'impôt de la *fermeté*, ainsi désigné parce que le revenu en était appliqué à l'entretien des remparts et des fossés de la cité. Les choses allèrent si loin que l'évêque, pour exprimer son mécontentement, alla s'installer à Huy avec les principaux chanoines, les échevins et quelques notables. On s'entêta de part et d'autre, jusqu'au moment où Jean Ier de Brabant proposa aux deux parties de s'en rapporter à sa sentence arbitrale. La convention qu'il provoqua est connue dans l'histoire sous le nom de *paix des clercs* (1287). On changea les bases de l'impôt, on créa une cour spéciale de la *fermeté*, et du même coup on trancha plusieurs difficultés qui avaient été depuis longtemps des occasions de querelles, notamment en tout ce qui tenait à la compétence des tribunaux séculiers, dans les conflits entre les bourgeois et les personnes attachées au service des membres du chapitre (la *maisnie*).

L'évêque fit recueillir, en cette même année 1287, les statuts synodaux de ses prédécesseurs et ceux qu'il avait établis lui-même; son but était de mettre un terme au relâchement de la discipline ecclésiastique. La cité et les bonnes villes prirent ombrage de quelques dispositions qui leur paraissaient porter atteinte à leurs franchises; il fallut composer avec elles; les statuts modifiés ne virent le jour qu'en 1291 (2).

La législation pénale, d'autre part, laissait considérablement à désirer. La *Caroline* ou *loi Charlemagne*, issue de la loi salique et des capitulaires, était en-

(1) Voy. M. L. Polain, *De la souveraineté indivise des évêques de Liège et des Etats généraux sur Maestricht*. Liège, Collardin, 1831, in-8°.

(2) Voy. le texte dans les *Anecd.* de Martène et Durand.

core debout, mais ne répondait plus aux nécessités du temps. Elle décrétait que le coupable pourrait toujours se libérer au moyen d'une amende ou du duel judiciaire; si l'homicide était de race noble, on se contentait d'exiger de lui le serment, *eût-il été pris en flagrant délit*; les bourgeois et les vilains seuls étaient soumis à la preuve testimoniale. Jean de Flandre eut à cœur d'en finir avec ces abus : en 1289 parut la *loi muée*, (*lex mutata*) exigeant l'enquête pour tout le monde, punissant le faux témoin quel que fût son rang, des mêmes peines que l'accusé, et s'appuyant d'une manière générale sur le principe du *talion*. — Edm. Poulet distingue deux *lois muées*, celle des *bourgeois*, dont on vient de parler, et celle des *chanoines*, dont il a été question plus haut à propos de la paix des clercs.

L'évêque Jean mérita la reconnaissance du peuple liégeois, en abolissant un code qui assurait à la force brutale le triomphe et l'impunité. Mais il se passa encore du temps, comme le fait remarquer Polain, avant que les lois nouvelles eussent définitivement raison de la violence et de la grossièreté des mœurs.

Dans la querelle du comte de Gueldres et de Jean de Brabant, se disputant le Limbourg, Jean de Flandre prit parti pour le duc, qui s'engagea en échange à lui faire rendre le château de Rolduc, enlevé par le comte de Luxembourg. Mais après la victoire de Woeringen, le Brabançon ne se souvint plus de sa promesse. Les relations entre les deux princes s'aigrirent lorsque l'évêque eut fait fortifier le mont Cornillon, auparavant occupé par les Prémontrés, qui y étaient exposés aux incursions des gens du Limbourg. Ceux-ci vinrent assiéger le nouveau château, tentèrent l'escalade et s'emparèrent d'une tour. Le prélat, malade en son manoir d'Anhève, près de Namur, avait pris la précaution de conférer la mambournie du pays à son père le comte Gui, qui ne perdit pas un instant. Les assaillants furent délogés; plusieurs eurent la tête tranchée. Cette affaire ne paraît pas avoir eu de suite :

Jean de Flandre mourut à Anhève, le 14 avril 1292.

Alphonse Le Roy.

Hocsem. — Bouille et les autres historiens liégeois. — Edm. Poulet, *Essai sur l'hist. du droit criminel dans l'anc. princ. de Liège* (Mém. cour. de l'Acad., t. XXXVIII, 1874, in-4°). — Ad. Borgnet, *La loi muée* (Bull. de la Comm. roy. d'histoire, 2^e série, t. II, p. 477).

JEAN DE WALENRODE ou **VALENRODE**, LXXX^e évêque de Liège, appartenait par son père Jean à une illustre famille franconienne; sa mère était fille de Rudolphe de Bade, marquis de Pforzheim. La date de sa naissance est inconnue; il mourut au village d'Alken, entre Landen et Saint-Trond, le 28 mai 1319, après moins d'un an de règne. Docteur en droit et, selou plusieurs auteurs, chevalier de l'ordre Teutonique, il dut à son savoir et à son mérite personnel d'être élevé à la dignité d'archevêque de Riga, en Livonie. Député au grand concile de Constance, il attira l'attention du pape Martin V, préoccupé de chercher, pour le mettre à la tête de l'important diocèse de Liège, un prélat capable d'assurer la tranquillité dans ce malheureux pays, si malmené par son dernier prince, Jean de Bavière, qui venait d'abdiquer. Le souverain pontife ne perdit pas de temps : dès le 4 mai 1418, son choix était fait, avant même que le chapitre de Saint-Lambert se fût assemblé (18 mai) pour élire un mambour (Everard de la Marck). Le 4 juillet (1), Jean de Walenrode entra officiellement dans sa capitale, mais sans grande pompe; il y fut reçu comme un libérateur : l'enthousiasme du peuple lui tint lieu d'un nombreux cortège. On le savait « sage homme, bon, doux, « pieux, caste, modeste, honnête et « large à toutes gens (2) ». Il se plut à justifier la confiance qu'on mettait en lui. Au spirituel, il ne se déchargea pas des fonctions sacerdotales sur un suffragant; il ordonna lui-même ses prêtres et s'intéressa à l'éducation des jeunes clercs. Au temporel, il se montra tout ensemble paternel et juste; dans le domaine politique, il ne négligea rien pour faire oublier les abus de pouvoir de son

(1) Le 4 août, selon Zantliet.

(2) Jean de Siavelot.

prédécesseur. Il débuta par ratifier le diplôme impérial du 19 février 1415, rendant aux Liégeois l'ancienne charte d'Albert de Cuyck, la paix de Fexhe et les privilèges qui leur tenaient tant au cœur. Il s'occupa en même temps de rétablir les métiers, d'abord au nombre de xxiv, puis de xxxii ; il reconnut aux corporations le droit d'élire leurs maîtres, jurés et gouverneurs, et de relever leurs bannières ; en un mot, il remplaça toutes choses en l'état où elles étaient avant la bataille d'Othée. Ce règne si dignement inauguré eut, hélas ! une fin prompte et inopinée. Invité au château d'Alken, chez un de ses feudataires, Jean y passa de vie à trépas le dimanche après l'Ascension (1419), frappé d'un coup d'apoplexie (1). Il eut cependant le temps de faire son testament ; mais les dispositions n'en furent pas respectées : les charités et les largesses du prélat avaient obéré sa succession. Aucun héritier ne se présentant, les meubles et les livres du défunt furent vendus à vil prix, ce qui irrita si fort ses parents, que l'un d'eux, le marquis de Bade, déclara la guerre aux Liégeois. On convint d'en référer à l'empereur Sigismond. Par sentence du conseil aulique, Liège fut mis au ban de l'empire ; mais le pape Martin V cassa ce jugement et l'affaire en resta là.

Jean de Walenrode fut universellement regretté. Sa dépouille mortelle, transportée à Liège, reçut la sépulture au pied du maître-autel de la cathédrale de Saint-Lambert.

Aiphonse Le Roy.

Jean de Stavelot. — Zantfliet. — Loyens. — Fouillon et les autres historiens liégeois.

JEAN D'ARRAS, dit CARON, troubadour, composa, probablement vers le milieu du xve siècle, avec maîtres Antoine du Val et Fouquart de Cambrai, les *Evangelies des Quenouilles*. On n'a pas de détails sur sa vie.

Ces *Evangelies des Quenouilles* sont un recueil de contes faits par des vieilles en filant à la veillée. Un jour, les devissantes matrones résolurent de léguer à

la postérité leurs récits quotidiens, qui contenaient les enseignements de leur vieillesse, — joyeux *evangelies* de leurs souvenirs et de leurs superstitions, qui instruisaient l'avenir sur Dieu et le diable, la pluie et le beau temps, les sorcières et les lutins, les philtres, les charmes, les remèdes contre maladie et encombre, etc. Elles désignèrent un secrétaire pour recueillir et rédiger, avec gloses, leurs doctrines *de omni re scibili et quibusdam aliis* : « Je, qui de pieça » et mesmes dès mon enfance, déclare » en commençant leur galant évangé- » liste, ay esté leur humble clerc et » serviteur, et dont des biens que d'elles » ay receus assez ne me sauroi loer, je, » à la requeste d'aucunes mes tres- » chières, ay... mis par escript et en » ordre ce petit traittié, qui contient » en soy le texte des Euangiles des » Quenouilles ensemble plusieurs gloses » et postilles y adjousteez et esclaireiez » par aucunes sages dames... » Cette œuvre, qui ne manque pas d'agrément, présente surtout de l'intérêt pour l'étude de la langue, des mœurs et des préjugés populaires à cette époque.

M. Arthur Dinaux dénie à maîtres Jean d'Arras et Antoine du Val la paternité du livre et l'attribue au seul Fouquart de Cambrai : M. Née de la Rochelle, dit-il dans sa Table des anonymes formant le 10e volume de la *Bibliographie instructive* de Debure, et, après lui, M. Alex. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, donnent à maître Fouquart de Cambrai, comme collaborateurs dans cet ouvrage, maîtres Antoine du Val et Jean d'Arras, dit Caron. « Cette allégation, après un mûr » examen, paraît avoir été faite et re- » produite assez légèrement. On con- » viendra tout d'abord qu'il n'est pas » probable que trois poètes de villes » différentes aient été obligés de se coti- » ser pour produire une œuvre aussi » courte. Cette collaboration des auteurs » n'avait lieu que pour les diverses bran- » ches de ces longs romans de gestes de » quelque trente mille vers. Ensuite, » lorsqu'on aura établi clairement ce » que c'était que ce genre de livres

(1) On crut à un empoisonnement ; rien ne légitime cette supposition.

« connus sous le nom des *Ecangiles des*
 « *Quenouilles*, on sentira combien il est
 « facile de redresser MM. Née de la Ro-
 « chelle et Barbier dans ce petit égare-
 « ment bibliographique. » M. Dinaux
 explique ensuite l'origine et la multipli-
 cité de ces recueils, fort en vogue au
 XIII^e siècle : « Dans les châteaux des
 « grands seigneurs suzerains, dont les
 « épouses avaient des dames d'honneur et
 « de compagnie, on se réunissait le soir à
 « la veillée; là, les dames les plus sava-
 « ntes et les plus spirituelles enseignaient
 « à tous d'admirables recettes... Comme
 « les discours de ces judicieuses matrones
 « étaient aussi vrais que paroles d'évan-
 « gile et qu'elles les débitaient en filant,
 « on appela ces précieuses sentences les
 « *Ecangiles des Quenouilles*; et l'on doit
 « convenir qu'il y a, dans ces miscella-
 « nées du moyen âge, des pensées et des
 « maximes d'un grand sens et qui an-
 « noncent, de la part des dames qui le
 « composaient, une connaissance pro-
 « fonde du cœur humain. Chaque comté
 « et presque toute châtellenie avait son
 « *Ecangile des Quenouilles*, comme depuis
 « chaque province eut son almanach et
 « chaque diocèse son catéchisme. Il est
 « donc possible que les deux collabora-
 « teurs qu'on a généreusement donnés à
 « Foucquart de Cambray aient aussi
 « rimé quelque recueil de ce genre; mais
 « il n'en est pas moins plus que vraisem-
 « blable que le trouvère cambrésien a
 « versifié *seul* le livre des quenouilles en
 « vogue de son temps parmi les nobles
 « dames du Cambrésis, et qui paraît
 « avoir servi de type pour les autres. »

Toutefois, les indications des manus-
 crits ébranlent la thèse spacieuse de
 M. Dinaux. C'était sur la foi d'un ma-
 nuscrit des *Ecangiles des Quenouilles*,
 indiqué dans le catalogue Brochard
 (*Musæum Selectum*, n° 1572), que les bi-
 bliographes attribuaient ce recueil à nos
 trois trouvères. D'autre part, M. Ana-
 tole France cite un second manuscrit —
 qui est peut-être le même — contenant
 le même texte et la même attribution
 d'auteurs; or, d'après lui et à la suite
 d'un examen attentif, c'est la rédaction
 originale, le premier jet des *Ecangiles*

des *Quenouilles*. Ce volume in-folio, qui
 appartenait à la riche bibliothèque de
 M. Armand Cigongne, date du x^e siècle;
 il est écrit sur vélin, parfaitement exé-
 cuté, enrichi de miniatures et de lettres
 ornées; il contient, outre les *Ecangiles*,
 les *Adveineaux amoureux* et les *Ventes*
d'amour. L'ouvrage est divisé en trois
 séries: après la conclusion de la troisième
 série, où se trouvent indiqués les noms
 des auteurs, viennent les nouveaux
Ecangiles, écrits, dit M. Anatole France,
 avec moins de soin et plus tard que ce
 qui précède. Jusqu'à la fin de la troi-
 sième série, conjecture le savant biblio-
 graphe, l'ouvrage est probablement le
 résultat du travail collectif des trois au-
 teurs; ce qui suit a dû être ajouté par
 ordre de l'un d'eux, possesseur de la co-
 pie qui s'est conservée jusqu'à nous.
 Mais, ajoute-t-il, il y a loin de leur
 ébauche à la version qui nous a été trans-
 mise par l'impression. Avant d'être mis
 sous la presse, le travail des trois auteurs
 a reçu des modifications importantes: il
 a acquis de la clarté, de l'ordre, une
 forme littéraire. On ne peut cependant
 attribuer ce travail de remaniement au
 premier éditeur de l'œuvre, Colard
 Mansion. En effet, M. Anatole France
 a constaté que l'édition de l'imprimeur
 brugeois concorde de tous points avec
 un manuscrit de la Bibliothèque natio-
 nale de Paris, fonds Colbert, n° 79790;
 c'est un volume in-4°, écrit sur vélin,
 orné d'une miniature et d'initiales
 peintes, avec titres en rouge, d'une
 belle écriture du x^e siècle, relié en ma-
 roquin rouge, aux armes de Colbert, et
 portant sur la dernière page la signature
 de Marie de Luxembourg, à laquelle il
 avait appartenu.

Les *Ecangiles des Quenouilles*, malgré
 de nombreuses éditions, sont restés
 d'une excessive rareté. M. Jannet les a
 publiés, en 1855, dans sa *Collection*,
 avec préface de M. Anatole France. Voici
 la liste des éditions: 1. *Ecangiles des*
Quenouilles, petit in-fol. goth., 21 ff.
 Edition extrêmement rare, la meilleure
 des anciennes, sortie des presses de Co-
 lard Mansion, imprimeur à Bruges, vers
 1475. Sans chiffres, ni réclames, ni si-

gnatures. — 2. *Les Livres des Connoilles*, petit in-4^o de 27 ff., y compris le titre. Edition sans chiffres ni réclames, sans lien ni date, imprimée en caractères gothiques, dans le genre de ceux de Math. Husz, de Lyon, avec des figures en bois. — 3. *Les Euangiles des Connoilles faites à l'honneur et exaulcement des dames, lesquelles traitent de plusieurs choses joyeuses, racontées par plusieurs dames assemblees pour filer durant six journees*. Lyon, Jean Mareschal, 1493, in-4^o goth. Très rare. — 4. *Le Liere des Connoilles*. Sans lieu ni date, in-4^o, goth., de 32 ff., sign. A.-D., fig. en bois. Cette édition est annoncée dans le catalogue du roi comme de Lyon, 1493. — 5. *Le Liure des Quenoilles*. Cy fine le liure des Quenoilles, lequel traicte de plusieurs choses joyeuses. Imprimé à Rouen pour Raulin Gaultier, libraire. Petit in-4^o de 21 ff., caract. goth. Rare. — 6. *Le Liure des Quenoilles, ou les Euangiles des femmes*. Sans lieu ni date. Petit in-8^o goth. de 32 ff., avec une vignette au frontispice. Cette édition, différente de la précédente, paraît être d'Alain Lotrian, de 1536 à 1536. — 7. *Le Liure des Quenoilles*. — Cy finist le liure des Quenoilles, lequel traicte de plusieurs choses joyeuses. Petit in-8^o, goth., sign. a-fiiij, sans lieu ni date, avec une vignette au frontispice. Edition du xvi^e siècle; elle n'est pas mentionnée dans le *Manuel du libraire*, de Brunet. — 8. *Les Erangiles des Connoilles, faictes en lonneur et exaulcement des dames*. Lyon, Jehan Mareschal, 1493 (Paris, Techener, sans date). In-16 goth., fig. sur bois. Réimpression qui fait partie de la *Collection de Joyensetés*, publiée par Techener. La renommée des *Evangiles des Quenoilles* franchit la Manche; ils furent traduits en anglais sous le titre de *The gospelles of dystares, emprynted at London in flete strete at the sygne of the sonne by Wynkyn de Worde*; avec figure. Dibdin en a inséré de longs extraits dans ses *Typographical Antiquities*, t. II, p. 332. Il en existe aussi des traductions néerlandaises sous le titre : *Evangeliën van den Spinrocke*. L'ouvrage est porté sur l'*Index* de Philippe II.

Il ne faut pas confondre ce Jean d'Ar-

ras avec un autre trouvère du même nom, né apparemment dans la même ville et qui vivait dans la seconde moitié du xiv^e siècle. Sur l'ordre du dauphin de France, Jean, duc de Berry et d'Auvergne, il écrivit, sous le titre de *Chronique de la princesse*, la légende de Mélusine. Son livre est écrit en un style simple, naïf, parfois plein de sentiment et d'élévation; en voici le début, qui nous apprend en quelles circonstances et à quelle date il fut composé : « Au commence-
« ment de ceste histoire présente, com-
« bien que je ne soye pas digne de la
« requérir, supplie très-dévolement à sa
« haulte digne majesté que ceste présente
« histoire me aide à achever et parfaire
« à sa gloire et louange, et au plaisir de
« mon très-hault et doubté seigneur Je-
« han, filz du roy de France, duc de Berry
« et d'Auvergne; laquelle histoire j'ay
« commencé selon les vraies cronicques
« que j'ay heues comme de luy et du
« conte de Salebri en Angleterre, et
« plusieurs autres livres qu'ils ont cher-
« chez pour ce faire; et pour ce que sa
« noble seur Marie, fille de Jehan, roi
« de France, duchesse de Bar, avoit sup-
« plié à mon dit seigneur d'avoir la dicté
« histoire; lequel, en faveur de ce, a tant
« fait à son pouvoir qu'il a sceu au plus
« prez de la pure vérité, et m'a com-
« mandé de faire le traictié de l'histoire
« qui ci après s'ensuyt; et moi, comme
« euer diligent, de mon povre sens et
« pouvoir, en ay fait véritablement au
« plus prez que j'ay peu. Si prie dévo-
« tement à mon créateur que mounsei-
« gneur le vueille prendre en gré, et
« aussi tous ceulx qui l'orront lire, et
« que ils me vueillent pardonner se j'ay
« dit aucunes choses qu'ilz ne soient à
« leur bon gré. Et commençay ceste his-
« toire présente à mettre aprez ce mer-
« credi devant la saint Clément en yver,
« l'an de grâce mil trois cens quatre
« vingz et sept. Et aussi supplie à tous
« qui la liront et orront lire que ils me
« pardonnent mes fautes se aucunes en
« y a, car certainement je l'ay traictié le
« plus justement que j'ay peu, selon les
« cronicques que je euide certainement
« être vrayes. »

Mélusine, dont Jehan d'Arras narre les malheurs, était une sorte de fée des contes celtiques, devenant moitié femme et moitié serpent tous les samedis, pour expier le meurtre de son père Elénas, roi d'Albanie. Elle bâtit le château de Lusignan, et chaque fois qu'un malheur le menace, la fée-serpent revient, volant sur les tours et jetant de grands cris, — des cris de Mélusine, suivant l'expression populaire. Creuzé de Lesser rappelle cette légende en ces vers, dans sa *Table ronde*, chapitre XII :

De celle-ci (la maison de Lusignan) la première
Fut une fée ayant nom Mélusine ... [origine
On a conté seulement que parfois
Pendant la nuit, Mélusine qui pleure,
En long serpent vient sans bruit et sans voix
Revoir encor son antique demeure;
Mais, quand des maux s'élèvent menaçants
Sur sa famille ou bien sur sa patrie.
Quand un grand homme ou l'un de ses enfants
Perd le bonheur ou va perdre la vie,
Peignant son trouble en d'horribles accents,
Du haut des tours Mélusine s'écrie

Le célèbre roman de Jean d'Arras eut l'honneur de nombreuses éditions et de traductions en plusieurs langues.

Voici la liste de ces éditions qui, malgré leur multiplicité, sont très rares :

1. *La Mélusine*. — *Cy finist le liure de Melusine en frâcoys imprime par maistre Adam Steinschaber, natif de Suinfurt, en la noble cite de Geneue, lan de grâce mil cccc. lxxiiij, au mois d'aoust*; in-fol. goth. fig. en bois. C'est une des premières impressions de Genève. — 2. Le même roman. *Lyon, maistre le Roi*, sans date, in-fol. goth., fig. en bois. — 3. *La Mélusine*. — *Cy finist l'histoire de Melusine, imprimée à Lyon par maistre Mathieu Husz, imprimeur*; petit in-fol. goth. de 128 ff. non chiffrés, avec fig. en bois dans le texte. Edition sans date, et probablement postérieure à la précédente. — 4. *Mélusine nouvellemēt corrigee et imprimée à Paris, par Pierre le Caron*. — *Cy finist l'histoire de Melusine nouvellement imprimée à Paris par Pierre le Caron, demourant en la rue de la Juyrie, a l'enseigne de la Rose...* (sans date), in-fol. goth., fig. en bois, 112 ff. Edition de la fin du xve siècle. — 5. *Mélusine nouvellemēt imprime à Paris*. — *Cy fine l'histoire de Melusine, impr. à Paris par maistre Thomas du Guernier pour*

Jehan Petit (sans date, mais un peu après 1500), pet. in-fol. goth., fig. en bois. — 6. Edition de Lyon, par Gaspard Ortuin et Pierre Schenck, vers 1500, que cite La Croix du Maine, sans en indiquer le format. — 7. La même histoire. *Nouvellement impr. à Paris par Alain Lotrian et Denis Janot*, sans date, in-4o, goth., fig. en bois. Cette édition est peut-être la même que celle qui porte : *On les vend à Paris en la rue Neufue Nostre-Dame, a Lescu de France*.

— 8. Edition in-4o goth., avec la marque de Philippe le Noir, impr. à Paris vers 1525. — 9. Edition de Lyon, par Olivier Arnoullet, *le xiiii iour de Februrier Mil. ccccc. xliiij*; in-4o goth. de 78 ff., sign. a-t, fig. sur bois. — 10. Edition de Paris, pour la Ve de Jean Bonfons, sans date, caract. in-4o goth., fig. en bois. — 11. Edition de Rouen, par J. Crevel, sans date, caract. goth., in-4o. — 12. Edition de Paris, par Nicolas Bonfons, sans date, pet. in-4o goth., fig. en bois, 92 ff. — 13. Edition de Lyon, par Benoist Rigaud (1597), in-4o, fig. en bois. — M. Brunet mentionne, en outre, des éditions de Troyes, Oudot. in-4o, tronquées et fort mal imprimées.

L'œuvre de Jean d'Arras a été republiée récemment : *Melusine*, par Jehan d'Arras, nouvelle édition conforme à celle de 1478, revue et corrigée, avec une préface de M. Ch. Brunet. Paris, P. Jaunet, 1854, in-16; — *Mellusine*, poème relatif à cette fée poitevine, composé dans le xive siècle par Coudrette, publié pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, par Francisque Michel. Niort, Robin et Favre, 1854, in-8o; — *Mélusine*; Geoffroy de la Grand'Dent, légende poitevine, par Jérémie Babinet. Poitiers, impr. d'Oudin, 1850, in-8o.

Voici les éditions de la *Mélusine* parues en langues étrangères :

1. *Historia de la linda Melosyna. Tholosa, Juan Paris e Estevan Cleblat, 14 jul. 1489*, in-fol. figur. en bois. Un exemplaire de cette très-rare édition, existe à la Bibliothèque royale de Bruxelles. — 2. *La hystoria de la linda Melosina*. A la fin : *Fenesee la*

historia de Melosina muger de Remondin... Fue impresso en la... ciudad de Sevilla por Jacobo Cromberger Aleman y Juan Cromberger, Año de MDXXVI, in-fol. goth., figur. en bois, 64 ff. — 3. *Historie der Melusine*. Augsp., J. Bämle, 1474, in-fol. de 99 ff., fig. en bois. Cette traduction allemande, faite d'après l'original français, par Thüring von Ringeltingen, en l'année 1456, eut encore plusieurs autres éditions : I. Sans lieu ni date (peut-être à Strasbourg, vers 1477, suppose M. Brunet), in-fol. de 79 ff., avec 67 fig. en bois, sans chiff., récl. ni signat. Elle diffère d'une autre édition sans date qui a 90 ff. et 66 fig. en bois. — II. Sans lieu ni date, mais caractères d'Antoine Sorg, à Augsbourg, in-4^o, goth. de 108 ff., avec fig. en bois, sans chiff., récl. ni signatures (Hain, 11062). — III. Sans nom de ville, mais datée de 1478, in-fol. (*Pauser's deutsche Ann.*, suppl., p. 41). — IV. *Melosine geschicht* lieu den figuren. Heidelberg, H. Knoblochtern, 1491, petit in-fol., fig. en bois, 39 ff., sans chiff., récl. ni signat. (Hain, 11066). — V. *Die Historia von Melusina*. Strasbourg, Mathis Hupfuff, 1506, in-fol., fig. en bois; Augsbourg, Steyner, 1538, pet. in-4^o, fig. en bois, et 1547, in-fol., fig. en bois. — 4. *Historie van die wonderlike, vreemde ende schone Melusine*. Anvers, G. Leeu, 1491, in-fol. goth. avec 45 fig. en bois. La Bibliothèque royale de Bruxelles possède un exemplaire de cette édition extrêmement rare.

On connaît un troisième JEAN D'ARRAS, dit frère Jean l'Evangéliste, qui vécut dans la première moitié du XVII^e siècle, prit le froc de capucin et se livra à l'apostolat. Il a laissé quelque mémoire littéraire par un ouvrage intitulé : *La Philomèle séraphique*; Tournay, Adrien Quinque, 1632, 2 tomes en 1 vol. in-8^o, avec la musique imprimée et 1640, pet. in-8^o. La première édition contient un poème en l'honneur de la maison de Lorraine, intitulé : *Miroir de Lorraine*.

Emile Van Arenbergh

Dinaux, *Trouvères artésiens*, p. 288. — Paquot, *Mém. lit.*, II, 403. — Rigoley de Juvigny, *Les*

Bibl. franç. de La Croix du Maine et de Du Verdier, I, 441. — Moreri, *Grand dict. hist.*, VI, 525. — Brunet, *Manuel du libraire*. — Anatole France, préface de l'édition Jannet. Paris, 1834, in-16.

JEAN VAN BAERLE ou BAERLENUS, ainsi nommé parce qu'il naquit à Baerle, village des environs de Breda, dans la dernière moitié du xve siècle, prit l'habit dominicain à Bois-le-Duc, et étudia la théologie, en partie du moins, à Heidelberg, où il fut proclamé docteur en cette science vers 1514, alors que cette université était encore catholique. De retour à Bois-le-Duc, il y remplit pendant plusieurs années les fonctions de prieur de son couvent, et occupa plus tard d'autres charges dans la province de son ordre, dite de la Basse-Allemagne, qui avait été érigée en 1514. Le 14 septembre 1524, il était au couvent des Frères-Prêcheurs de Zierickzee, au moment où le P. Séraphin Secco, général de l'ordre de Saint-Dominique, le nomma inquisiteur pour l'évêché de Liège. Il s'acquitta de ces délicates fonctions avec zèle et vigilance jusqu'à sa mort, arrivée le 4 juillet 1539. Son corps fut enterré au couvent de son ordre, à Bois-le-Duc, où il avait pris l'habit religieux.

Jean van Baerle a publié un petit ouvrage ascétique, portant ce titre : *Eenen schoonen Spiegel van eenen deughdelijcken leven descretelick en vruchtbaerlick te leyden, voor devoten ofte gheestelicken personen seer wel dieneude, ghemaeckt ende geschreven ierst in Latyn over veel jaren, bij eenen E. ende devoten abt van Sante Benedictus oerde, ende nu onlaex in Duytschen overgheset ende ghevisiteert bij den E. H. M. Jean van Baerle, doctoer in de Schrifturen, Prekaer oerde toe sHartogenbosch*. A la fin du volume on lit : *Gheprent tot sHartogenbossche, by my Geraert van den Hatart, woenende in die Kerckstraet recht teghen die Scholx over, int jaer ons Heeren 1540, in junio*. Vol. in-12. « Je ne sais », dit Paquot, « si ce traité est » différent d'un opuscule intitulé : *Instruction pour les personnes qui veulent » vivre pieusement*, dont il existe un » exemplaire manuscrit in-4^o chez les

" Dominicains de Malines, qui conser-
 " vent aussi l'ouvrage suivant : *Incipit*
lectura F. Joannis Baerle, ord. Præd.,
" conventus Buscensis, provincie Teu-
" tonice, super I lib. Senten. M. Petri
" Lombardi, in Heidelbergensi florentis-
" sima Academia anno M. D. XIII
" pronunciata ac compilata. Gros in-12,
 " d'un caractère fort serré. "

E.-H.-J. Reusens.

Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., II, p. 403.

JEAN A LA BARBE, médecin lié-
 geois, florissait au milieu du xiv^e siècle.
 Le voyageur Jean de Mandeville, qui
 l'avait rencontré en Egypte, reçut ses
 soins dans une maladie qu'il fit à Liège
 en 1356. Jean à la Barbe écrivit, en
 1365, un ouvrage de médecine, rensei-
 gné, dans la bibliothèque d'Antoine du
 Verdier, comme suit : *Traicté de l'Epi-*
démie — la terrible peste du milieu du
xiv^e siècle — et curation d'icelle, mis en
langue françoise.

Emile Van Arenbergh.

Rigoley de Juvigny, *les Bibl. franç. de La Croix*
du Maine et de Du Verdier, 332. — *Hist. litt. de*
la France, XXIV, 471.

JEAN DE BAUDRENCHIE, poète,
 mort en 1487, vivait à Tournai dans la
 seconde moitié du x^e siècle. On n'a
 recueilli aucun détail sur sa vie. Les ar-
 chives de Tournai possèdent encore
 l'acte de présentation et d'approbation
 de son testament par les échevins de
 cette ville, — document en parchemin,
 portant au dos : *Escript de testament*
Jehan de Baudrenghien. Cet acte fut
 passé par-devant les échevins le 29 oc-
 tobre 1487. D'après les termes du tes-
 tament, qui est reproduit dans cette
 pièce, Jean de Baudrenghien désire être
 inhumé au cimetière de la paroisse de
 Notre-Dame de Tournai, et lègue " sa
 " première et meilleure robe... à la
 " confrairie monsieur Saint-Jaques en
 " Tournay, dont il estoit confrère "

Vers 1477 se fonda à Tournai une so-
 ciété littéraire, sous le titre d'*Escole* ou
Puy d'Escole de rhétorique de Tournai.

Elle se composait, disent ses statuts,
 " de treises personnes et non plus, en
 " commémoration de notre Sauveur
 " Jhésucrist et de ses douze apostles,

" tous hommes de bonne vie et honeste
 " conversacion, ouvriers de rhétorique,
 " tenant mesnaige en Tournay ". Comme
 le *Caveau* moderne, mêlant la littérature
 et la bonne chère, elle réunissait ses
 membres en de joyeux festins. Avant
 chaque réunion ou *congrégation*, le pré-
 sident ou *chief d'Escole* envoyait aux
 convives un refrain de ballade, sur lequel
 ils étaient tenus, sous peine d'amende,
 d' " ouvrir et recorder ouvraige honeste :
 " une couronne et un chapel d'argent
 " étaient décernés ensuite à table aux
 " meilleures pièces ". Jehan de Bau-
 drenguien prit part aux congrégations
 jusqu'en août 1487, fut chef de la 2^e et
 de la 40^e, et fut ensuite expulsé de la
 société, comme on lit sous son seing re-
 produit dans les *Ritmes et refrains tour-*
nésiens, publiés par M. Fréd. Hennebert.
 Il présenta douze pièces, dont une fut
 couronnée et deux capelées (obtinrent le
 chapel ou capelet). La poésie qui lui
 mérita, le 3 avril 1486, la couronne, est
 publiée dans les *Ritmes et refrains tour-*
nésiens ; c'est une ballade qui révèle
 sinon un poète, du moins un " ouvrier
 " de rhétorique ", un versificateur ha-
 bile à manier cette forme compliquée de
 la poésie française.

Emile Van Arenbergh.

Ritmes et Refrains des Tournésiens, l'an 1477
 (Ms de la Bibl. publ. de Tournai, pet. in-fol.,
 sur papier, de 525 p.). M. Frédéric Henne-
 bert a publié des extraits de cet ouvrage sous
 le même titre (Publication n° 3 de la Société des
 Bibliophiles de Mons, 1837). — Baron de Reiffen-
 berg, *Nouv. arch. histor. des Pays-Bas* (1830),
 V, 268.

JEAN DE BEETS, natif, comme son
 nom l'indique, du village de Geet-Betz,
 en Brabant, florissait au x^e siècle. On
 ignore la date de sa naissance et de sa
 profession religieuse chez les Carmes de
 Tirlemont. Théologien savant, versé
 dans les lettres divines et humaines, il
 n'était pas moins réputé comme prédé-
 cateur et comme controversiste. Reçu
 docteur en théologie, le 28 juin 1458,
 à l'université de Cologne, il y occupa
 longtemps une chaire, au témoignage
 de Hartzheim : ce fut toutefois avant
 sa promotion, puisque, d'après Valère
 André (*Fasti Academ.*, p. 90), il se fit
 inscrire dès le 18 mai de la même année

à l'université de Louvain, où il prit aussi le bonnet doctoral. Le 27 février 1468, il y fut nommé du conseil académique et, le 10 juillet 1470, professeur d'Écriture sainte : l'acte de sa nomination existe encore aux archives de la ville de Louvain, Ms. *Dboeck vande stipendien vander doctoren*, f. 70. Il fut, en outre, honoré de hautes charges par son ordre. En 1460, il fut élu le premier définitiveur de la province de Germanie inférieure. Il fut prieur du couvent des Carmes, ainsi que régent de leur collège et des études à Bruxelles jusqu'en 1468. L'année suivante, il succéda à Godefroid de Loë dans la direction des étudiants de Notre-Dame du Mont-Carmel à Louvain. Il fut enfin prieur de la maison professe de Tirlemont, où il mourut le 6 juin 1470, selon Valère André et Foppens, — le 17 juillet 1476, selon le P. Cosme de Villiers et d'autres. Bostius, seul de tous ses biographes, avance qu'il décéda à Louvain : *Anno Domini millesimo quadringentesimo sexto ipso die S. Alexii Confessoris in Alma Universitate Lovaniensi à convulle hujus miserie ad cœlestem jucunditatem transvolavit*. Il est néanmoins certain qu'il fut inhumé à Tirlemont, dans le chœur de l'église des Carmes, à côté de Denis Stephani ou Stevens, évêque de Risano (Dalmatie), et suffragant de Liège.

Le P. Jean de Beets a écrit, entre autres ouvrages : 1. *Libri decem in Decalogum seu Expositio Decalogi*. Lovanii, apud Ægidium Vander Heerstraten, 1486, fol., car. goth. avec sign. — *Id.* Argentorati, 1489, fol. Ce traité de théologie morale, principale œuvre de notre docteur, est cité par Farvacques (*Disquisitio theologica*. Lovanii, 1665, p. 78) comme un docte et pieux commentaire sur la loi divine. Le jésuite Zaccaria (voir LIGORIO, *Theologia moralis*. Malines, 1845, I, 87) et d'autres théologiens ne le louent pas moins. — 2. *In Epistolam D. Pauli ad Romanos commentaria*, lib. I. — 3. *De Sacramento Altaris*, lib. I. — 4. *Sermones de tempore*, lib. I. — 5. *Sermones de Sanctis*, lib. I. — 6. *Quodlibeta Lovanii habita*. — 7. *De vitio Proprietatis*, lib. I. — 8. *De Pas-*

sione Domini. — 9. *Votum (seu suffragium) circa dicta Petri de Rivo de futuris contingentibus*. Inséré par Charles Duplessis d'Argentré dans sa *Collectio judiciorum de novis erroribus*, tome I, partie 2, p. 268.

Suivant une notice biographique extraite du livre : *De viris illustribus S. Ordinis Virginis Dei Genitricis Mariæ de Monte Carmelo*, et qui figure en tête de l'édition de son traité sur le Décalogue, publiée à Louvain en 1486, il écrivit aussi contre les hérétiques de Nivelles.

Emile Van Arenbergh.

Daniel à Virg. Maria, *Speculum Carmel.*, t. IV, n°s 3063, 4064, 3095, 3409; *Vinea Carmeli*, p. 505, n° 906. — Trihemius, *De Script. eccl.*, p. 153 b; *De ortu et progressu ord. Carm.* (Col. Agrip., 1643), p. 55. — Valère André, *Fasti Acad.*, p. 90. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. I^{er}, p. 577. — Harizheim, *Bibl. Colon.*, p. 343. — Cosme de Villiers, *Bibl. Carm.*, t. I^{er}, col. 792. — Bostius, *Lib. de viris illust. ord. Carm.*, ch. 43. — Sixtus Senensis, *Bibl. Sancta (Colon.)*, 1586), p. 257. — Oudin, *Comm. de Script. eccl.*, t. III, p. 2567. — Panzer, *Ann. typogr.*, t. I^{er}, p. 41, 516.

JEAN DE BÉTHUNE, évêque de Cambrai, était issu du mariage de Robert le Roux, seigneur de Béthune, avoué d'Arras, avec Adélaïde de Saint-Pol. Ayant reçu la prêtrise, il fut d'abord prévôt de l'église de Donai, vers 1199, et, peu après, de l'église de Saint-Piat, à Seclin. Mais Mathilde, veuve de Philippe, comte de Flandre, qui jouissait par douaire de la seigneurie de ce lieu, porta plainte contre son élection au pape Innocent III : ce pontife commit le jugement de ce différend aux évêques d'Arras, de Tournai, de Térouanne et de Cambrai. — Pierre de Corbeil, évêque de Cambrai, ayant été nommé à l'archevêché de Sens, Jean de Béthune lui succéda dans le siège qu'il laissait vacant, vers l'an 1200, et non en 1203, comme l'avancent Raissius et Gazet. A la suite de son élection, il reçut à Aix-la-Chapelle, le 26 septembre 1201, d'Othon IV, roi des Romains, l'investiture des régales de son évêché; en qualité de prince et comte de l'Empire, il accompagna ce monarque, dans son voyage en Italie. Notre prélat marqua son passage dans le duché de Spolète en y souscrivant, avec beaucoup

d'évêques et de grands, des lettres de donation en faveur des monastères de Porta, près de Terni, et de Walkenrith, de l'ordre de Cîteaux (24 et 27 décembre 1209). Deux ans auparavant, il avait été vainement demandé par Othon IV pour l'archevêché de Cologne, sur les instances de Brunon. S'étant rallié à la fortune de Frédéric II, il reçut de lui la confirmation de tous les privilèges et immunités de son église. Dans sa charte impériale, qui fut scellée dans une cour solennelle tenue à Aix-la-Chapelle, le 29 juillet 1215, Frédéric qualifia Jean de Béthune de son *ami et féal prince et cousin*. Le prélat était, en effet, prince de l'Empire, parce que les évêques de Cambrai étaient en même temps comtes de ce fief impérial. Il était cousin de l'empereur, auquel il était apparenté sans doute par sa mère Adélaïde de Saint-Pol : « ce qui n'était pas lors, » dit André du Chesne, un médiocre « honneur en la maison de Béthune. »

Après la bataille de Bouvines, les habitants du Hainaut chargèrent Jean de Béthune, ainsi que les évêques de Tournai et de Téroouanne, « comme « prélats sages et prudents », de porter la nouvelle de la défaite et de la captivité de Ferrand, comte de Flandre, à Jeanne, son épouse. Sur la prière de cette princesse, Jean de Béthune traita en vain de la rançon du captif avec le vainqueur, le roi Philippe-Auguste. S'étant enrôlé dans la croisade contre les Albigeois, il fut surpris par la mort en arrivant à Toulouse, le 29 juillet 1219. Son corps fut rapporté dans son diocèse et inhumé à l'abbaye de Vaucelles.

Emile Van Arenbergh.

André du Chesne, *Hist. gén. de la maison de Béthune*, p. 134, 156. — *Gallia christ.*, t. III, col. 34. — Leglay, *Camer. christ.*, p. 40, 90, 105; *Rech. sur l'église métrop. de Cambrai*, p. 473. — Jacques de Guyse, *Hist. de Hainaut* (Paris, 1832), t. XIV, p. 167. — *Gazet. Hist. eccl. des Pays-Bas*, p. 34. — Raissius, *Gall. christ.*, p. 133.

JEAN DE BLOC. On rencontre le nom de cet artiste dans le livre de la corporation des peintres et sculpteurs de Gand au *xiv^e* siècle. Il était fils d'un certain Paul de Bloc, et les membres de cette famille apparaissent encore plu-

sieurs fois au cours de ce siècle et du siècle suivant. Ils exerçaient tous la profession de sculpteur (*beeldesnydere*), et celui dont nous nous occupons ici plus spécialement fit partie de la corporation, de 1347 jusqu'en 1364.

Il y a lieu de croire qu'il eut, vers la fin du siècle, un homonyme ou un descendant, également sculpteur, qui exécuta pour la chapelle d'un hôpital d'aveugles, fondé à Gand vers 1370, une statue représentant les souffrances de Dieu. Les registres scabinaux nous apprennent qu'une contestation surgit entre l'artiste et les directeurs de l'hôpital au sujet du salaire qui était dû pour ce travail et que ce salaire fut fixé, par une sentence du 11 mai 1399, à la somme de trente escalins tournois.

M. Heins.

Livre de la corporation des peintres et sculpteurs de Gand, aux archives communales. — Edmond de Busscher, *Recherches sur les peintres gantois des *xiv^e* et *xv^e* siècles*. — Dierckx, *Memoires sur la ville de Gand*, t. II, p. 580.

JEAN DE BOLOGNE. Voir BOLOGNE.

JEAN DE BOMAL, écrivain ecclésiastique, naquit vers la fin du *xiv^e* ou au commencement du *xv^e* siècle, dans le village du Brabant dont il porte le nom. Entré dans l'ordre des Dominicains, à Liège, il fut régent d'études et deux ou trois fois prieur du couvent de son ordre à Louvain. Membre du conseil de l'université de cette ville en 1434, il succéda en 1450 au P. Jean VanWyninghen, dans la chaire publique de théologie. Toutefois la régence de la ville ne l'admit à professer cette science qu'à la condition de prendre le bonnet de docteur dans un an. Vers 1460, plusieurs couvents des Frères Prêcheurs instituèrent une réforme sous le nom de *Congrégation de la Hollande*. Jean de Bomal s'y agrégea et fut élevé, en 1465, à la dignité de visiteur. Le pape Paul II ou Sixte IV, et non Grégoire XI, comme l'avance Valère André, lui confia les fonctions d'inquisiteur général des Pays-Bas et l'université de Louvain l'admit en cette qualité le 7 décembre 1471. Il siégea ensuite, en qualité de défendeur de sa province, appelée alors *Provincia*

Teutoniae, au chapitre général de son ordre, tenu à Bâle en 1473. Il continua jusqu'en 1476 son cours à l'université de Louvain et s'éteignit en cette ville le 24 novembre de l'année suivante. Ce théologien, qui jouissait d'une renommée de vertu, d'érudition et d'éloquence, a publié un opuscule intitulé : *Sequitur Tractatulus quæstionis M. Joannis de Bomeiâ, S. T. D., ord. præd., Utrum prælatulus alicujus religionis, vel monasterii, sive conventus, possit cum suis subditis dispensare super his quæ concernunt regularem observantiam suæ religionis?*—C'est un petit traité qui fait partie d'un recueil ayant pour titre : *Contrâ Monachos Proprietarios, egreiorum virorum Tractatus*. Paris, Gilbertus et Gaufridus Marnef, in-8°, petits caractères gothiques, sans date, mais certainement vers l'an 1500.

Le P. Jean de Bomal laissa, en outre, les manuscrits suivants : chez les Dominicains de Bruxelles, des Commentaires sur les Proverbes, l'Écclésiaste, l'Apocalypse, les Sentences, et deux traités : *De Sacramento Eucharistiæ et De Virtutibus Theologicis*; chez les chanoines réguliers de Saint-Martin de Louvain, un écrit intitulé : *Planctus Religionis super defectibus Religionis* (ou plutôt *Religiosorum*) *cujuscumque ordinis*. Valère André, qui avait pris connaissance de cet écrit, en atteste la science.

On lit, dans les *Communes belges* de MM. Tarlier et Wauters, un acte, en date du 18 août 1463, par lequel Jean de Bomal donna trois journaux de bois situés à Enines aux pauvres de la paroisse de Marilles, où son frère, Pierre de Bomal, était curé. M. Van Even, dans son *Bralandsch Museum*, reproduit une autre pièce de la même année, qui lui est relative.

Émile Van Arenbergh.

Quétif et Echard, *Script. ord. præd.*, t. 1^{er}, p. 855. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. 1^{er}, p. 585. — Sweertius, *Ath. belg.*, p. 398. — Valère André, *Fasti Acad.*, p. 88. — De Jonghe, *Belg. domin.*, p. 149. — Paquot, *Mém. lit.*, t. XVII, p. 237. — Molanus, *Hist. Lovan. libri XIV* (édit. de Ram), 241, 303. — Tarlier et Wauters, *Comm. belges, canton de Joazeigne*, 323. — Van Even, *Bralandsch Museum*, 108.

JEAN DE BRUGES (*Johannes de Brugis*), médecin et astrologue, né pro-

bablement à Bruges. Sweertius, le premier écrivain qui parle de lui, dit qu'il florissait à Bruges, en 1510. On ne possède aucun renseignement sur sa vie.

Le seul ouvrage imprimé que l'on connaisse de lui, et qui est devenu extrêmement rare, porte pour titre : *Tractatus qui de veritate astronomie intitulatur*. Il a été imprimé, à Anvers, par Th. Martens.

La *Bibliographie générale de l'Astronomie*, par Houzeau et Lancaster, dit que cet ouvrage a été composé en 1485, au plus tard. Ce que nous pouvons affirmer avec certitude, c'est qu'il est antérieur à 1503. L'auteur, en effet, signale une conjonction qui aura lieu, dit-il, dans le courant de la dite année : *Anno Christi currente 1503 conjungentur tres superiores in ventre Cancri*.

L'ouvrage est sous forme de lettre adressée aux chrétiens; c'est une espèce de sermon astrologique, faible et déclamatoire, qui ne renferme aucune idée digne d'être signalée.

L'auteur ne nous dit rien de lui-même; il nous apprend seulement qu'il est *clericus et excellentissimus magister, Johannes de Brugis*.

Une seconde édition du *Tractatus* a été publiée à Venise vers 1544. Une traduction allemande du même ouvrage se trouve en manuscrit à la Bibliothèque royale de Munich.

Enfin, il existe en manuscrit, à la Bibliothèque nationale de Paris, un ouvrage de Jean de Bruges, intitulé : *Judicia et Prognosticationes*.

J. Liagre.

F. Vanderhaeghen, *Bibliotheca belgica*. — Houzeau et Lancaster, *Bibliographie générale de l'Astronomie*.

JEAN DE BRUSTHEM, né sur la fin du x^e siècle au village dont il porte le nom, mourut après 1544. On sait peu de chose de sa vie : entré de bonne heure au couvent des Récollets de Saint-Trond, il y coula des jours paisibles, tout entier à ses études historiques. Villenfagne, qui l'estimait fort (1), lui a consacré une notice que le baron de Reiffenberg a in-

(1) *Recherches sur l'histoire de Liège*, t. 1^{er}, p. 441.

sérée dans l'introduction du premier volume de la chronique rimée de Philippe Mouskès (1836), et qui a suggéré au professeur Ad. Borgnet diverses observations critiques (1). — Jean de Brusthem a laissé les ouvrages suivants :

1. *Res gestæ episcoporum Leodiensium et ducum Brabantiae à temporibus sancti Materni ad annum 1505, per Joannem Brusthemium, Franciscanum Trudonopolitanum, Georgio Austriaco, episcopo Leodiensi, dedicata.* M. Reusens dit avec raison qu'il faudrait lire *ad annum 1544*, Brusthem ayant continué ses annales jusqu'à l'avènement de Georges d'Autriche. Cette continuation, ou, pour parler plus exactement, la série des chapitres consacrés au règne d'Erard de la Marck, est la seule partie de l'ouvrage qui ait été imprimée. Elle a paru dans le *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois* (t. VIII), par les soins du dit M. Reusens, à qui Mgr de Ram avait légué cette mission. L'éditeur a pris pour base de son texte la copie faite en 1608, par Herman de Wachtendonck, d'un manuscrit appartenant alors à Jean Curtius ou de Cort, seigneur d'Oupeye, et provenant du chanoine Henri Doern, official, puis archidiacre de Liège (2). M. Reusens a, d'ailleurs, consciencieusement collationné la transcription de Wachtendonck avec le manuscrit des *Res gestæ* qui se trouve à Bruxelles (no 21822) et qui est peut-être l'original. La *Commission royale d'histoire* avait chargé Borgnet de préparer une édition de la Chronique de Brusthem; Borgnet est mort sans avoir pu s'acquitter de cette tâche; personne jusqu'à ce jour n'a été appelé à le remplacer.

Le zélé M. Reusens s'est donné la peine de rapprocher la vie d'Erard par Brusthem de celle qu'on peut lire dans le tome III du recueil de Chapeauville; bien que le franciscain de Saint-Trond ne soit pas cité dans cette dernière, il est visible que son travail y a été large-

ment mis à profit. Mais cette ressemblance s'arrête à la première partie des deux notices; Brusthem, à mesure qu'il avance, semble de plus en plus perdre de vue son héros et se complaire dans les faits généraux de l'histoire. Ces digressions n'ont pas été supprimées par M. Reusens : il n'y a pas lieu de s'en plaindre. En somme, les *Res gestæ* renferment sur Erard et sur son règne des détails intéressants qu'on chercherait vainement ailleurs.

2. *Catalogus et acta episcoporum Leodiensium, principum Tunngrensiun. ducum quoque Brabantinorum, Joanne Brusthemio, Franciscano Trudonensi, collectore.* Résumé de l'ouvrage précédent; publié par de Reiffenberg dans les *Appendices* du premier volume de Philippe Mouskès. pages 562-602.

3. *P. Joannis Brusthemii, Trudon., ord. FF. Minorum, continuatio historiæ Leodiensis, authore Joanne Stabulao, ab anno 1456 ad annum 1538.*

Alphonse Le Roy.

Edm. Reusens *Extrait de la Chronique de Jean de Brusthem (1506-1538), préface (Bull. de l'Inst. archéol. liégeois, t. VIII, 4).* — Villenfagne, *Recherches*. — Beedelieuvre. — Paris.

JEAN DE BRUXELLES, natif de cette ville, écrivain ecclésiastique, qui vivait au milieu du xve siècle. Il prit le bonnet de docteur en théologie à l'université de Paris et fut successivement abbé des monastères de la Creste et de Tulley (diocèse de Langres), de Bellevaux (diocèse de Besançon) et d'Aulne (diocèse de Liège), en 1449. Il fut député, en 1430, avec l'abbé de Cîteaux et d'autres prélats au concile de Bâle, et mourut à Aulne, le 31 mars 1451, suivant la *Gallia christiana* et Foppens, en 1481, suivant De Visch. Il composa un ouvrage intitulé : *Tractatus de Rotâ Spiritualis Prælationis, ad Materialem comparatâ* (ms. à l'abbaye d'Alne), ainsi qu'un recueil intitulé : *Liber sermonum moralium*, Ms. chez les chanoines réguliers de Tongres. Ceux-ci possédaient, en outre, un ouvrage mentionné par Sanderus, dans le catalogue de leur bibliothèque de manuscrits, sous ce titre : *Joannes de Bruxella. Litricium*

(1) *Comptes rendus des séances de la Commission royale d'histoire*, 2e série, t. VIII, p. 360-366.

(2) La copie de Wachtendonck fait partie d'un recueil considérable conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles, ms. n° 14361-67.

dentis (Sanderus, *Bibl. belg. ms.*, III, 193), mais nous ne savons s'il faut attribuer cet écrit à notre auteur ou à l'un de ses homonymes.

Au siècle précédent florissait en notre pays un autre religieux du même nom, du même ordre, également docteur de Sorbonne et prédicateur. Il était moine profès de l'abbaye de Villers. En 1333, tandis qu'il vivait à Paris sous la discipline de saint Bernard, il fut promu à la dignité abbatiale de son monastère ; il la résigna l'année suivante. Il mourut en 1346. On a de lui un recueil de sermons, appartenant à la bibliothèque de l'abbaye des Dunes et intitulé : *M. Joannes de Villario, sanctæ theologiæ doctor ordinis Cisterciensis. Sermones varii per-elegantes* (Sanderus, *Bibl. belg. Ms. I*, 181). De Visch doute si l'ouvrage est de Jean de Bruxelles ou d'un autre abbé de Villers, Jacques de Somal.

Un troisième JEAN DE BRUXELLES, dit aussi *Momboir* ou *Manburnus*, écrivain ecclésiastique, vécut dans la seconde moitié du xve siècle. Envoyé dans son enfance à Utrecht, il reçut sa première instruction dans la cathédrale de cette ville, où il apprit la grammaire et le chant grégorien. Il entra chez les chanoines réguliers de l'abbaye du Mont-Sainte-Agnès, près de Zwolle, et fut ensuite investi de divers emplois dans la congrégation de Windesheim. En 1497, sur les instances notamment du célèbre Jean Standonck, principal du collège de Montaigu à Paris, il se rendit en France pour y restaurer la règle de Saint-Augustin. Il rétablit la régularité dans les abbayes de Saint-Séverin, de Cisoing, de Saint-Euvert d'Orléans et de Saint-Martin de Nevers ; mais il se consacra surtout au monastère de Livri, dont il devint abbé en 1501. Il étendit également son zèle infatigable sur l'ordre de Saint-Benoît : il contribua beaucoup à la réforme de la congrégation de Chézal, qui servit de modèle à celles de Saint-Vannes et de Saint-Maur. Epuisé par ses travaux, Jean de Bruxelles tomba malade. Standonck le fit transporter à Paris pour qu'il y reçût les soins de la faculté. Jean Quintin, pénitencier de

Notre-Dame, s'empessa de lui offrir l'hospitalité de sa maison claustrale : c'est là qu'il mourut au commencement de 1503. Ce religieux, qui fut honoré notamment de l'amitié de saint François de Paule, fut inhumé à l'abbaye de Livri, devant le maître-autel. On a de lui : *Rosetum exercitiorum spiritualium et sacrarum meditationum : in quo etiam habetur materia prædicabilis per totum anni circulum*. Bâle, 1491, 1494 : ces éditions, peu correctes, sont anonymes et ont été publiées sans l'aveu de l'auteur. La meilleure est celle de Bâle, 1504, in-fol. goth. On cite encore les réimpressions de Milan, 1603, et de Douai, 1620, in-fol. L'auteur, dans cet ouvrage, est l'un des premiers qui attribue l'*Imitation* à Thomas à Kempis, et non à Gerson ; mais il n'étaye son opinion d'aucune preuve. — *Tractatus de modo bene moriendi*. Brixia, Aug. Britannicus de Pallazolo, 1498, in-8o.

Il a laissé, en outre : 1. *Venatorium investigatorium sanctorum canonici ordinis*. Ms. à Corsendonck et à Saint-Martin de Louvain, d'après Valère André. La *Bibl. belg. Ms.* de Sanderus ne fait pas mention de cet ouvrage. C'est une chronique manuscrite qui paraît être un abrégé de celle de Buschius. Mauburne y attribue encore à Kempis le livre *Qui sequitur me* de l'*Imitation*. — 2. *Compendium Venatorii canonicorum regularium*. Ms. in-4o, sur papier, à Corsendonck. — 3. *Calendarium sanctorum ordinis canonicorum regularium*. Ms. à Corsendonck. — 4. *Joannis Mauburni, canonici regularis : Magistri Joannis Standonck : Magistri Philippi Hodaert, penitentiarii Senonensis, epistolæ aliquot*. Ms. à l'abbaye de Groenendaël. — 5. *Responsio ad tria, quæ ordini canonicorum regularium objiciuntur, ad Priorem de Dumo, prope Endoriam*. Ms. à Corsendonck, commençant par ces mots : *Quoniam in priori tractatulo*. Enfin, la *Gallia Christ.* (t. VII, in probat., col. 281, 282) cite deux lettres inédites d'Erasmus, datées de Paris et adressées à notre auteur.

Émile Van Arenbergh.

De Visch, *Bibl. cist.*, 177, 282. — Foppens, *Bibl. belg.* — *Gallia christ.*, III, 589, 4018 ; IV,

824, 825; VII, 836. — Martène et Durand, *Thes. nov. Anecd.*, III, 4302. — Sartorius, *Cistercium Bis-tertium* (Vetero-Pragæ, 1700, apud Wolffgangum Wickhart), 533. — Paquot, *Mém. lit.*, III, 361. — Sweetius, *Ath. belg.* — Moreri, *Grand dict. hist.*, VII, 351. — Dupin, *Nouv. bibl. des aut. eccles.*, XII, 170.

JEAN DE CAMPEN (*Johannes Campensis*), hébraïsant, né vers l'an 1490 à Campen, petite ville de l'Over-Yssel, mort le 7 septembre 1538, à Fribourg en Brisgau. Son nom littéraire *Campensis*, s'il n'était pas la transcription latine d'un nom de famille (Van Campen ou Van den Campen), rappelait à ses contemporains son lieu de naissance. Il fut un de ces hommes instruits originaires du nord des provinces belgiques, mais appelés à justifier leur savoir dans la principale école des Pays-Bas, sous le règne de Charles-Quint. Versé dans les deux langues classiques, il avait acquis une connaissance assez approfondie de la langue hébraïque, peut-être avec le secours de Jean Reuchlin. Sa réputation le fit nommer à la chaire d'hébreu du collège des Trois-Langues, à Louvain, dont il prit possession en octobre 1520 et qu'il occupa jusqu'en 1531. Il justifia la spécialité de ses études par la publication d'une grammaire sortie, en 1528, des presses de Thierry Martens, à Louvain : *Ex variis libellis Eliæ grammaticorum omnium doctissimi. huc fere congestum est opera Johannis Campensis, quidquid ad absolutam grammaticam hebraicam est necessarium*. Lovanii, apud Theodoricum Martinum. Anno MDXXVIII. Mense junio (in-4°, 52 feuilles; voir la *Biographie* de Th. Martens, par Van Iseghem, n° 205, p. 337-338). Cet essai de grammaire fut réimprimé plusieurs fois avant la fin du siècle, surtout à Paris, par Chrétien Wechel.

Campensis s'était appuyé sur le système grammatical d'Élias Levita, qui tenait moins de compte des points-voyelles, de préférence aux systèmes d'autres grammairiens juifs. Mais il voulut consulter les maîtres qui étaient chargés du même enseignement dans les villes étrangères, et il se mit à voyager. Erasme s'écria dans sa surprise : *Motoriam egit fabulam*, mais sans rancune pour un des

professeurs les plus diligents de l'école de Busleiden. Campensis parcourut l'Allemagne et la Pologne pour conférer avec des rabbins instruits et des hébraïsants célèbres. Il résida deux ans à Venise, où lui-même enseigna l'hébreu; plus tard, à Rome, il fut accueilli avec faveur par le pape Paul III et pourvu de bénéfices et titres ecclésiastiques. Malgré ces honneurs, il eut le désir de regagner son pays natal et de rentrer à Louvain. Mais il fut atteint de la peste qui régnait en Suisse et fut enlevé en 1538, à un âge peu avancé.

Le professeur d'hébreu avait appliqué ses connaissances à l'interprétation de quelques livres des Écritures. En 1532, il publia à Nuremberg sa paraphrase des Psaumes, fondée sur le texte hébreu, et la même année, Claude Chevallon imprima à Paris sa paraphrase de l'*Ecclesiaste*. Ces petits traités provenaient des leçons que Campensis avait données avec zèle à Louvain, pour faire valoir l'utilité de la langue sacrée pour les sciences théologiques. Ils furent peu après traduits en français, en allemand et en d'autres langues, et le texte en fut réimprimé dans plusieurs villes. Nous croyons superflu d'en énumérer ici les éditions. Plusieurs écrivains pleurèrent, en prose et en vers, la mort prématurée de Campensis et rendirent hommage à sa mémoire comme à celle d'un maître éprouvé.

Félix Nève.

Valère André, *Collegii tril. exordia ac progressus*, p. 63-69. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. 1er, p. 599-600. — Paquot, *Mém. lit.*, t. II, éd. fol., p. 503-507; *Fasti Acad.*, ms., fol. 513-514. — *Ann. de l'univ. de Louvain*, 1845, p. 185 et suiv. — F. Nève, *Mém. hist. et lit. sur le Coll. des Trois-Langues* (Acad. roy. de Belg., *Mém. cour.*, coll. in-4°, t. XXVIII, 1856, p. 235-244 et 314-318).

JEAN LE CHARTREUX, dit de *Mantouans*, moine à la Chartreuse de Namur, naquit en cette ville au xiv^e siècle. Savant musicien, il composa un traité de musique assez étendu, en langue latine, intitulé : *Libellus musicalis de ritu canendi vetustissimo et novo, pr. omnium quidem artium etsi varia sit introductio ducit*, dont le manuscrit est conservé au Musée britannique. Ce traité est divisé en deux parties et chacune

d'elles en trois livres. Le premier livre de la première partie roule sur le *plainchant*; le deuxième, sur la *division du monocorde*; le troisième, sur les *consonnances et leurs espèces*. Le premier livre de la seconde partie explique la manière d'écrire la musique par les lettres de l'alphabet chez les anciens; le second traite de la *solmisation*; le troisième, du *contrepoint*. On trouve dans la bibliothèque de Gand une copie de cet ouvrage indiqué comme anonyme au catalogue; mais l'auteur est bien *Jean le Chartreux* de Mantoue. La preuve en est dans le passage du livre troisième de la première partie : *Gallia namque me genuit et fecit cantorem; Italia vero quaecumque sub Victorino Feltrensi, viro tam litteris graecis quam latinis affatim imbuto, Grammaticum et Musicum, Mantua tamen Italiae civitas indignum Carthusiae Monachum*. Dans un autre endroit (seconde partie, livre III, ch. XII) il déclare avoir vu le jour à Namur et y avoir appris le chant; mais c'est sous la direction de l'excellent professeur Victorin de Feltré qu'il a étudié Boèce et approfondi la théorie musicale. Marchetto de Padoue est le premier, dit-il, qui ait écrit sur le genre chromatique depuis Boèce, un siècle avant *Jean le Chartreux*. Les traités de Marchetto portent la date de 1274 et 1283. Gafori, dans son *Apologia adversus Spatarum*, cite Jean le Chartreux, *Joannes Carthusinus*, comme ayant fait la critique de Marchetto.

Ferd. Loise.

Fr. Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

JEAN CHRYSOSTOME. Voir HUSTIN (*Jean*).

JEAN DE COLMIEU ou DE COLLEMEDIO, biographe du XII^e siècle, embrassa, jeune encore, la vie religieuse chez les chanoines réguliers de la prévôté de Saint-Martin, à Ypres, fondée en 1102 par le bienheureux Jean de Warneton, évêque de Têrouanne. Disciple docile de Gérard, premier prévôt (1102-1118), il ne tarda pas à se distinguer par ses talents et ses vertus. Aussi le pasteur de la Morinie, qui cherchait à s'entourer d'auxiliaires

habiles et prudents, l'attira-t-il auprès de lui au commencement de 1116 (1). Treize mois plus tard, malgré la jeunesse du religieux, il en fit son archidiacre, en remplacement d'Arnulphe, décédé. Jean de Colmien remplit ces fonctions pendant plus de douze ans (2). Neuf mois après la mort de son digne maître, arrivée le 27 janvier 1130, l'archidiacre, vaincu par les vives instances de ses confrères, entreprit d'écrire la vie du saint évêque. « L'ouvrage », disent les auteurs de l'*Histoire littéraire de France*, « ne pouvait guère tomber en » meilleures mains. Outre les qualités » d'esprit dont il était doué, quatorze » ans passés dans la compagnie et la » confiance du prélat l'avaient mis par- » faitement au fait de ses actions et » des plus secrètes dispositions de son » cœur. Aussi nous a-t-il laissé un » morceau d'histoire très estimable, » soit pour le style qui n'est ni affecté » ni dépourvu d'élégance, soit du côté » de la certitude des faits qu'il assure » être appuyés tous ou sur le témoi- » gnage de ses propres yeux ou sur le » rapport des personnes les plus dignes » de foi. Il pouvait même ajouter qu'il » n'a pas fait usage de toutes les choses » dont il était instruit. Car, il est aisé » de s'apercevoir, à la précision qu'il

(1) Les Bollandistes, dans leur préface de la *Vita B. Joannis episcopi Morinorum*, et Mgr de Ram, dans l'indication des sources de sa notice sur *Saint Jean de Warneton*, disent que Jean de Colmien fut pendant seize ans chanoine régulier à Ypres. Ce doit être une méprise provenant de la fausse interprétation de ce texte de J. de Collemedio : *Gerardus... magister meus, qui in eodem loco [Ipris] altis [variante annis] circiter sexdecim quibus praefuit pariter prodesse studiose curavit*. Les chanoines réguliers n'ont été établis à Ypres qu'en 1102 et Jean de Colmien fut appelé à Têrouanne déjà en 1116. Il ne peut donc pas avoir été religieux à Ypres pendant seize ans.

(2) Les Bollandistes insinuent, et Mgr de Ram affirme, que Jean de Colmien fut attaché pendant quatorze ans à la personne du saint évêque en qualité d'archidiacre. De même, les auteurs de l'*Histoire littéraire de France* et M. Goethals, dans ses *Lectures relatives à l'histoire des sciences*, etc. (t. II, p. 27), assignent l'an 1116 comme date à laquelle de Colmien serait devenu archidiacre de Têrouanne. Ils ne tiennent pas compte d'un détail rapporté par le biographe touchant sa personne : *Novissime me quoque... sibi ascivit, et tredecim fere mensibus secum de-tento, post decessum D. Arnulphi archidiaconi, ejus curam officii... imposuit*.

« règne dans sa narration, qu'entre les
 « particularités qu'il savait de source,
 « il s'est borné à celles qu'il jugeait les
 « plus propres à édifier. Le surplus est
 « remplacé par des réflexions solides,
 « qui naissent du sujet, et jettent une
 « grande lumière sur les vertus du
 « bienheureux Jean. »

Les détails que l'écrivain donne touchant les études de l'évêque de Térouanne, ses travaux apostoliques et son zèle pour la réforme du clergé, rendent la biographie précieuse pour l'histoire des lettres, de la discipline ecclésiastique et des mœurs de ce temps.

C'est cette vie du bienheureux Jean de Warnéton, le seul écrit connu de Jean de Colmieu, que les Bollandistes ont reproduite au 27 janvier (t. II, p. 794-804 des *Acta Sanctorum*), en y ajoutant quatre chapitres d'analectes tirés d'autres sources, surtout de Jean Buzelin et de Jacques Meyerus. M. le chanoine Van Drival en a publié une traduction libre mais élégante, d'abord dans le *Légendaire de la Morinie* (Boulogne, 1850, p. 13-24), ensuite dans sa *Vie de saint Jean, évêque de Térouanne* (Arras, 1864). Dans ce dernier travail, l'auteur, à l'exemple des Bollandistes, a inséré (ch. VI, p. 43-78) les actes principaux de l'épiscopat de saint Jean, d'après divers monuments anciens. L'ouvrage de l'archidiacre Jean de Collemiedio a été le fonds principal mis à profit par Mgr de Ram et par M. l'abbé J.-Bapt. Courouble, qui ont édité respectivement une notice biographique de *Saint Jean de Warnéton, évêque de Térouanne* (*Hagiographie nationale*, Louvain, 1864, t. 1^{er}, p. 294-322), et la *Vie du bienheureux Jean de Warnéton, évêque de Térouanne* (Bruges, 1875).

On ignore la date de la mort de Jean de Colmieu.

A.-C. De Schrevel.

Acta sanctorum, t. II, p. 794-804. — *Histoire littér. de France*, Paris, 1759, t. XI, p. 446-448. — *Légendaire de la Morinie*, Boulogne, 1850, p. 43-24. — P.-X. de Ram, *Hagiographie nationale*, Louvain, 1864, t. 1^{er}, p. 294-322. — E. Van Drival, *Vie de saint Jean, évêque de Térouanne*, Arras, 1864. — J.-B. Courouble, *Vie du bienheureux Jean de Warnéton, évêque de Térouanne*, Bruges, 1875. — E. Feys et A. Nélis, *Les Cartulaires de la prévôté de Saint-Martin, à Ypres*, Bruges, 1884, t. 1^{er}, p. 7-10.

JEAN, ou JEHAN DE CONDÉ, trouvère hennuyer, qui, selon toute apparence, a vécu de 1280 à 1345, ou environ, était fils de Baudouin de Condé, poète distingué lui-même. Jean fut un des premiers conteurs et fabliers de son époque. Je ne sais si, après Rutebeuf, il en est de plus grand : c'est le plus fécond du moins. Comment se fait-il qu'on ait ignoré si longtemps son nom et son œuvre ? Avant 1827 (1), on ne connaissait de lui que deux pièces analysées par Le Grand d'Aussy, dans son recueil de fabliaux : le *Plaid des Chanoinesses* et la *Défense des Menestriers*, un court fragment du *Dit de la Fourmi*, inséré par M. Robert dans ses fables inédites, et deux fabliaux sans nom d'auteur : le *Sentier battu* et le *Clerc qui fu trouvez derier l'escring*. Son nom n'est pas cité par les bibliographes collecteurs des productions françaises du XIII^e et du XIV^e siècle. Une si longue obscurité répandue sur ce nom aurait-elle sa cause dans la nationalité du poète ? Bandonin de Condé était connu pourtant. Quoi qu'il en soit, revendiquons-le avec fierté comme une de nos gloires.

C'est à M. Arthur Dinaux, l'habile fureteur qui a exhumé avec tant d'intelligence et de sagacité les œuvres destrouvées du nord de la France et du midi de la Belgique, que nous devons la connaissance du plus grand nombre des pièces de notre poète et les grandes lignes de sa biographie.

M. Dinaux disait : « D'après l'esprit
 « fin, satirique et narquois, et passable-
 « ment brillant, de Jehan de Condé, il
 « serait à désirer que quelque corps
 « savant se mît en devoir de rassembler
 « ses œuvres poétiques et de les publier.
 « Ce serait à la fois un monument cu-
 « rieux du vieux langage et de l'an-
 « cienne poésie du nord de la France et
 « du midi de la Belgique; ce serait enfin
 « un vaste champ où les observateurs

(1) La première notice sur Jean de Condé est celle qu'on trouve dans les préliminaires de l'ouvrage suivant : *Serventois et autres chansons couronnées à Valenciennes*, tirés des manuscrits de la Bibliothèque du roi, par Hécart. La première édition de ce livre est de 1827.

des mœurs du moyen âge trouveraient encore beaucoup à glaner. »

Le vœu de M. Dinaux a été réalisé : l'Académie royale de Belgique a chargé M. Scheler de la publication des *Dits et Contes de Baudouin et de Jean de Condé*. L'œuvre de notre trouvère a été mise dans tout son jour, étayée d'excellentes notes explicatives. M. Dinaux avait indiqué cinquante pièces, dont plusieurs avec analyses. M. Scheler en a inséré *soixante-quinze* dans les deux volumes qu'il consacre à Jean de Condé. Soixante étaient inédites. Elles ont été imprimées d'après les deux manuscrits de la *Bibliothèque nationale* et de l'*Arsenal* de Paris, ceux de la *Bibliothèque de la Minerve* de Rome et de la *Bibliothèque royale* de Turin. De ces poésies, nous en avons compté *quarante*, bien que M. Scheler n'ait donné que le nombre trente-neuf, qui portent en elles la signature de l'auteur. Les autres étaient mêlées dans le manuscrit de Rome avec les pièces d'une authenticité certaine ou rassemblées avec celles de Baudouin de Condé dans les deux manuscrits de Paris. La physionomie générale de ces pièces sans nom d'auteur les a fait accueillir par M. Scheler. Mais le consciencieux éditeur nous avertit que les pièces légères ou licencieuses, qui font disparate dans l'œuvre du poète, habituellement sérieux et délicat, sont des pièces anonymes. Alors même qu'il faudrait retrancher du bagage de l'auteur ces contes d'une grivoiserie trop accentuée, il en resterait assez pour témoigner de la fécondité d'un trouvère dont les poésies avouées embrassent à peu près 500 pages in-8°, renfermant 13,235 vers, chiffre qui s'élève à 18,237, si l'on y ajoute les morceaux sans nom d'auteur. Parmi ses *Dits et Contes*, il en est qui sont de véritables poèmes, comme la *Messe des Oiseaux*, etc., *Li Dis d'entendement*, *Li Dis dou blanc chevalier*, *Li Dis dou chevalier à le mance* (à la manche), et *Li Dis dou levrier*.

En présence de ces pièces, épiques par la nature du récit comme par l'éten- due (le *Chevalier à la manche* contient 2,352 vers), on s'étonne que nulle part

on n'ait trouvé de trace ni de la naissance ni de la mort du poète et que son œuvre seule nous apprenne qu'il est fils de Baudouin de Condé, qu'il appartient au Hainaut, qu'il a été attaché au service du comte Guillaume et qu'il a exercé son art dans la première moitié du XIV^e siècle. C'est tout ce que l'on sait de sa vie. Les trois dates que nous trouvons dans ses écrits : la mort de l'empereur Henri VII (1) (1313), l'exécution de Marigny (2) (1315), la mort de Guillaume de Hainaut (3) (1337), sont les seules indications que le poète nous ait laissées sur l'époque de son activité littéraire et, par conséquent, sur le temps approximatif de sa vie.

Disons maintenant quelle fut son œuvre. Elle a le double caractère que l'on rencontre dans les fabliaux et les contes : elle est didactique et narrative. Le poète moralise dans ses *Dits*, en s'appuyant sur quelque parabole, proverbe ou maxime, leçon tirée de l'expérience du cœur humain, de l'histoire ou de la vie pratique. Jean, qui se sent chargé d'une mission, rappelle au clergé et à la noblesse le culte de la vertu, du devoir, de l'honneur, de la générosité, de la bienfaisance, et surtout le respect de la femme dont il parle avec tant de délicatesse. Quand on lit des tableaux exquis comme la pièce *Pourquoi on doit femes honorer*, on serait tenté de rejeter de son œuvre les peintures trop lestes des fabliaux qu'on lui attribue, si l'on ne connaissait la crudité sans pudeur de ce temps naïf où l'esprit mondain prenait sa revanche contre l'austérité religieuse, soulevant avec un malin plaisir le voile des saintes apparences.

Nous ne pouvons nous dispenser de citer les dits et contes où tout le caractère et tout le talent du poète se révèlent : la *Messe des Oiseaux* et *Li Plais des chanoinesses et des grises nonnains*. — *De l'ipocresie des Jacobins*. — *Li Dis dou fourmis*. — *Pourquoi il faut femes honorer*. — *Li dis des Jacopins et des fre-meneurs* (Frères Mineurs). — *Li Dis dou*

(1) *De l'ipocresie des Jacobins*.

(2) *Li Dis dou seigneur de Marigni*.

(3) *Li Dis dou boin conte Willaume*.

boin conte *Willame*. — *Li lays dou blanc chevalier*. — *Li Dis dou chevalier à le mance*. — *Li Dis dou lerier et Li Dis dou Magnificat*.

Il n'est pas aisé, parfois même il est impossible d'analyser dans un grave recueil des pièces comme *Li Sentiers batus* et *Li Dis de le Nonnete* que Boccace avait emprunté au *Renart le Contrefait* et dont La Fontaine s'est emparé à son tour pour en faire le *Psautier*, comme il a rajeuni le *Sentier battu*. Nous ne nous arrêterons pas à ces fabliaux, leur authenticité n'étant point démontrée. Mais nous croyons devoir donner une idée des principales pièces dont nous avons fait mention. Se borner à les indiquer tout simplement serait méconnaître la physionomie du poète et des mœurs de son époque.

La première pièce où le poète met en scène les *Chanoinesses* et les *Bernardines* est une satire si fine et si gracieuse qu'on ne la croirait pas d'un temps qui ne savait mettre la grâce que sous le couvert de l'allégorie, comme Guillaume de Lorris dans le *Roman de la Rose*. Le trouvère hennuyer se voit transporté en rêve dans une forêt au milieu de laquelle Vénus tient une cour de justice. Là les chanoinesses se plaignent que les Bernardines leur enlèvent leurs amis et que les chevaliers mêmes et la fière gentillhommerie les préfèrent aux nobles chanoinesses. Vénus promet d'être sévère; mais, avant de condamner les Bernardines, elle veut les entendre. Une jeune et jolie nonne grise prend la parole et, dans un discours d'une douceur infinie, elle peint les tristesses du cloître et demande s'il ne serait pas cruel de les priver de leurs consolations. L'avoué des chanoinesses, dans une vive réplique, s'attaque à la pudeur des Bernardines et les renvoie à leurs moines et frères convers dont on ne veut pas aux nobles chapitres de Moustier-sur-Sambre, de Nivelles, de Maubeuge et de Mons; quant aux chevaliers et aux chanoines, les nonnes ne doivent pas élever si haut leurs regards.

La petite nonne grise réplique bien tranquillement que leurs cottes grises ne peuvent sans doute entrer en parallèle

avec les manteaux de leurs rivaux doublés de vair et d'hermine; mais — ce n'est pas l'habit qui fait le moine — c'est par le cœur qu'il faut les juger; et, sous ce rapport, les nonnes de Cîteaux n'ont à craindre aucun reproche de la déesse. Vénus répond que le fils du pauvre et le fils du monarque sont égaux sous sa loi. Pour lui plaire, il suffit d'un amour loyal. Que les chanoinesses continuent à charmer par leurs atours; mais qu'elles ne prétendent pas bannir les nonnes retirées dont la contrainte rend le cœur si ardent. « Souvent l'hum-
« ble cheval du laboureur fournit une
« course de plus longue haleine que le
« palefroi fringant du chevalier. A ma
« cour, je veux que tout le monde puisse
« se trouver. Quant à vos amis, c'est de
« vous seules qu'il dépend de les con-
« server. Soyez, comme vos rivaux,
« douces et complaisantes, et l'on vous
« sera fidèle. »

La verve du trouvère éclate dans les pièces où il s'attaque aux Jacobins et aux Frères Mineurs. Les moines déclamaient volontiers contre les ménestrels; mais ceux-ci le leur rendaient bien. Jean de Condé fut le plus agressif. Ce qui lui valut le nom de *Juvénal des Moustiers*. Certes, nous venons de le voir, ce n'était pas un sceptique. Mais l'hostilité générale des trouvères contre les moines n'avait point sa source dans une question de foi ou de morale: c'était affaire d'intérêt. Les ordres mendiants et les trouvères se faisaient concurrence dans les châteaux.

Dans l'*Ipoeresie des Jacobins*, Jean de Condé dit beaucoup de mal de son temps. Il est vrai que nous sommes au xiv^e siècle.

Rien ne vaut siècles orendroit (à présent),
Car on n'i fait raison ne droit
Ne on n'i maintient riens à droit;

C'est chose clere.
Li fils n'i porte foy au père,
Ne li fille aussi à la mère;

Folie est foiz
Chascuns en fait mais ses buffois (s'en
[inoque];

N'a forteresse ne defois (défense),
Où se retieigne.

Mais c'est surtout dans *Le Dit des Jacobins et des fremeneurs* qu'il déverse

tout son fiel contre les ordres mendiants qui disputaient aux ménestrels les bénéfices des riches manoirs. Meute attachée à la même proie et se déchirant pour en arracher les lambeaux. Ne cherchons pas ici la poésie : c'est une question de mœurs plutôt qu'une question d'art. Mais tel est du moins le prestige de la parole rimée, que la satire de Jean de Condé nous reste, tandis que tout a disparu des sermons fulminés contre les ménestrels. Le poète qu'on a voulu humilier en avilissant son métier se redresse sous l'affront et cite l'exemple de David.

Jacobin et frere meneur
Veulent conquerre grant hounneur
Quant sus les menestrez sermonnent
Et dient que cil qui leur donent
Font au deable sacrefice.
Sont menestrel de tel servicee
OEurent où deables ait part,
Sages est qui d'eulz se depart;
Mès je tien que li rois Davis
Ouvrast de tel service envis,
Qui harpa. Moult mal garde y prennent,
Quant liex paroles reprennent.

David sanctifiant la harpe et la poésie, c'était bien hardi pour un ménestrel d'invoquer un tel exemple. Pour achever son plaidoyer en faveur de ses confrères, Jean de Condé cite le fait que la Vierge donna à deux d'entre eux la *Sainte chandelle d'Arras*, qui brûle sans se consumer. La mission qu'ils remplissent est morale aussi. « Ce sont eux qui » reprennent les vices des grands, qui » les exhortent à la vertu et, par la voie » du plaisir, les instruisent de leurs devoirs. » Les Franciscains ne sont pas plus ménagés que les Jacobins. Le poète avertit ces deux ordres de ne pas trop exciter sa colère, s'ils veulent vivre en repos. Je ne me cache pas, dit-il en finissant :

Se vulez savoir mon droit non,
Jehan de Condé sui nommez,
Qui sui en maint lieu renoumez

Encontre les bons riens ne di,
Quar servir les veul nuit et di,
Mès des faus et des ypocrites
Seront les mauvaistiez descrites
Se vers moi veulent oposer.
Par tant les loe (c'est pourquoi je leur con-
[seille] à reposer;
S'il se taisent, je me tairai.

Nous avons parlé de deux pièces dont

s'est inspiré La Fontaine. Voici un extrait du *Dis du Fourmis*:

C'est la fourmis qui tout l'esté
A son senz à che apresté
Que tout belement et à trait
Se pourvoit et fait son atrait
Contre l'iver, c'est ses usages.
Dont il dist Salemons li sages :
Tu, perecheus (pareseux), va et prens garde
A la fourmis, et si regarde
Le maintieng de lui et les voies
Et sa grant pourveance voies,
Qu'ele a tel senz de sa nature,
Qu'en l'esté pourvoit la pasture
Dont ele puist en l'iver vivre;
Ainsi se pourvoit de son vivre,
Que li yvers ne le destruisse.

C'est là une des sources de la *Cigale et la Fourmi*.

Quant au *Sentier battu*, dont la plaisanterie piquante prouve la flexibilité et la fécondité du trouvère, nous n'en citerons pas le début, où l'auteur dit qu'il ne faut attaquer personne, si l'on ne veut pas mettre contre soi les rieurs :

Folie est d'autrui ramposner (blâmer),
Ne gens de chose araisonner (attaquer)
Dont il out anui et vergoigne.
On porroit de ceste besoigne
Souvent monstrier prueve en maint quas.
Maunés (ou mauvès) fait muer de voir gas
Car on dist, et c'est chose vraie,
Que bone atent qui bone paie;
Cui on ramposne et on lefenge,
Quant il en voit tien, il s'en venge;
Et tés d'autrui inoquer s'atourne (se pré-
[pare] que sus lui meisme retourne.

Rien ne forme avec le *Sentier battu* un plus vif contraste que la pièce *Pourquoi on doit femes honorer*. Il faut honorer la femme, à cause de la Vierge Marie :

... la beneoite virge,
De l'eschequier la vraie firge.
Dont li dyables fu matez;
Car par son fruit fu rachatez
Adans et sa lignie toute
Et fu la fortreesce estoute
D'ynfer defremée et brisie.

Ensuite :

Pour ce que feme fu ta mère
Et que nouris fus de son lait
Ne dois dire de femme lait.

Un arbre voit on bien flourir,
Dont on voit mainte flour perir
Et les autres à bien atournent.

De feme dist on mains despis;
Car chascuns prent la chose au pis.
S'une femme est jone et jolie,
Qui mete son cors à folie,
Et soit de mal faire escriée,
De li fera plus grant criée
Que de .XXX. bonnes ne doit estre.

Jean de Condé fut en honneur auprès de Guillaume le Bon, comte de Hainaut. Le poème élégiaque qu'il fit à l'occasion de la mort de son bienfaiteur est un panégyrique qui offre un grand intérêt pour notre histoire et pour la biographie du poète.

Partout ierst de lui ramembrance
Où eils dis ierst mis en recort,
Si a au faïe mis accort,
Jehan de Condet, qui estoit
De son traisnage et qui viestoït
Des robes de ses escuyers.

Nul prince plus preu ne plus noble

Car grans biens faisoit as pluisours,
Nient à le fois, mais tous les jours.
Il fu plains de grant gentillece,
De valour et de grant proueece,
De largece et de grant frankise;

C'est li pères des menestrés;

Nous regrettons de ne pouvoir présenter ici l'analyse des poèmes chevaleresques qui sont les plus beaux titres de gloire de Jean de Condé.

L'un d'eux, *Li lays dou blanc chevalier*, découvert à la bibliothèque royale de Turin, par M. Scheler, contient la noble vengeance d'un chevalier, auquel son épouse avait été tentée d'être infidèle. Vainqueur de son rival dans un tournoi, il dit à la dame :

Je doi bien avoir, par droiture,
S'amour, je l'ai bien acatée
Et par mes armes conquestée.

Sa dame lui répond :

« Sire, se j'ai viers vous meffait,
C'est de pensée et nient de fait
Vous m'avés de cheste pensée
Par vostre grant valour tensée.
Car ja mais n'arai autre amant;
Faites de moi vostre commant,
Volés de mort, volés de vie,
Je ai bien la mort desservie.

Le chevalier lui dit :

« Dame, dist-il, ja n'en morrés,
Mais en vostre honneur demorrés. »

Il veut savoir comment lui est venue la pensée de dévoyer. Elle en accuse sa chambrière et fait des réflexions sur les dangers auxquels on s'expose en suivant les mauvais conseils.

Et maus consaus, maint cuer desvoie

Ki va trop priés de la calour
Du fu, il se puet toz bruir,
Et pour ce le doit on fuir.

Le chevalier, en montrant le prix qu'il attache à l'amour de sa dame, ne veut confondre que par des bienfaits les conseils pervers.

Li bien fais tousdis s'esprueve,
Car ki fait le bien il le trueve.

Quant à la chambrière

Elle ot pour son présent .X. livres;
Or li donnés pour son sierviche
La millour robe et la plus riche
Que vous avés, si s'en ira
Et de vous se departira
Courtoisement...

Voilà les exemples que le poète veut offrir à la noblesse.

L'aventure du blanc chevalier n'ayant pas encore été en *rime mis*

... pour ce s'en est entremis
Jehans de Condé, qu'il li samble
Que plus ara de bons ensamble,
Che lai plus volentiers orront
Et exemple prendre i porront.

Le *Chevalier à la manche*, qui a pour but de montrer les merveilles que l'amour peut produire dans un cœur sincèrement épris, contient une leçon morale exprimée en ces vers :

A moi puet on exemple prendre
Que nu s ne se doit entremetre
De riens nulle à autrui proumettre
Dont il n'a de donner talent.

Une épouse fidèle, aimée d'un seigneur sans valeur aucune, lui promet de l'aimer s'il devient un chevalier accompli. Ce seigneur, aiguillonné par cet espoir, s'élève à des prouesses qui font de lui le plus valeureux guerrier de France. La dame ne peut se défendre de l'aimer, mais elle ne veut pas trahir ses devoirs. Elle met d'accord l'amour avec sa conscience, en disant :

Où que il voist, je l'amerei
Et mon ami le clamerai
Sans mon signour deshonnourer.

Le chevalier part pour la Palestine, au temps de Baudouin V de Hainaut, et y continue ses exploits. La dame, prise de remords, vient le trouver à Tur, où il est atteint d'une maladie mortelle, et libre désormais par la mort de son mari, elle le dédommage en lui offrant sa main. Le récit a des longueurs, mais il est aussi émouvant que neuf, aussi élégant que facile. C'est un chef-d'œuvre. Il en est de même du poème *Li dis dou*

levrier. Il y a beaucoup d'analogie entre les deux sujets. Le but est le même : montrer le pouvoir de l'amour qui opère des miracles de vertus chevaleresques. Celle qui a transformé le varlet en chevalier si vaillant et si généreux n'est qu'une coquette foulant aux pieds ses serments, et pour sa punition, tombant aux mains d'un ivrogne qui la maltraite et dont elle est forcée de s'éloigner. Lui devient fou de désespoir, et avec son lévrier qui veille sur lui et le nourrit, il s'installe dans la cellule abandonnée d'un ermite. Une fée le guérit. Il quitte sa retraite au fond des bois, et une cousine le constitue son héritier. Puis une jeune et riche châtelaine est heureuse de s'unir à lui.

C'est ici que Jean se déclare fils de Baudouin de Condé, et inférieur en talent à son père, qu'il surpassa de beaucoup dans cette pièce comme dans les deux précédentes.

Citons ce passage d'une si haute importance bibliographique :

*Fius sui Bauluin de Condé,
S'est bien raisons k'en moi apère (se montre)
Aueune teche (qualité) de mon pere
Et y. petitel de son sens,
Et a ce est bien mes asens (intention)
K'en ce chemin le voel poursivre,
Et non mie pour lui consivre (l'auteindre)
Car je me pereroie en vain,
K'en moi n'a pas tant de levain,
Qui mon cuer faice si lever
K'a tel sens le puisse eslever;
Mais s'il plect Dieu le roi manant
Que je truisse (trouve) aucun remanant
[[quelque reste],
Apriès lui, mout joians en ière (serai)
Et en ferai joie plenièr.*

On a rapproché *Li dis dou Magnificat* du *Künig im Bade* de Stricker, poète allemand du XIII^e siècle, et d'autres versions encore; mais notre trouvère y a mis l'empreinte de son originalité. C'est l'histoire d'un roi de Sicile qui fut puni de son orgueil et réhabilité par sa justice et sa charité. Il avait défendu au clergé de dire dans le Magnificat : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. Dieu le renversa du trône, le réduisit à la misère, et ne le rétablit qu'en se souvenant de ses vertus :

*Dieus monstra sa misericorde
A lui pour cou qu'il sonstenoit
La poure gent et qu'il tenoit
Broituriere et loyal justice.*

Tels sont les titres qui donnent à Jean de Condé une place à part en son siècle. Les échantillons que nous en avons donnés suffiront à montrer ce que valent ses écrits pour l'histoire de la langue comme pour l'histoire littéraire de notre pays,

Voici la liste de ses *Dits et Contes*. Nous indiquerons d'abord les pièces qu'il a signées de son nom :

1. *Li lays dou blanc chevalier* (1,603 vers). — 2. *Li dis dou lyon* (102 v.). — 3. *Li dis dou roiet des hiermittes* (210 v.). — 4. *Li dis des. III. mestiers d'armes* (166 v.). — 5. *Li dis de boine chièrre* (66 v.). — 6. *Li dis d'onneur quengie en honte* (110 v.). — 7. *Li dis dou fighier* (130 v.). — 8. *Li dis dou miroir* (130 v.). — 9. *Li recors d'armes et d'amours* (270 v.). — 10. *Li dis des rikeces c'on ne puet avoir* (82 v.). — 11. *Li dis dou sens emprunté* (88 v.). — 12. *Li dis dou frain* (80 v.). — 13. *Li dis dou chien* (142 v.). — 14. *Li dis de seurté et de confort* (116 v.). — 15. *Li dis de Polietle* (86 v.). — 16. *Li dis dou chevalier à le mance* (2,352 v.). — 17. *Li castois dou jouene gentilhomme* (100 v.). — 18. *Li dis de boin non* (102 v.). — 19. *Li dis dou mariage de hardement et de largece* (248 v.). — 20. *Li dis dou boin conte Willaume* (200 v.). — 21. *De l'amant hardi et de l'amant cremeteus* (156 v.). — 22. *Li dis dou levrier* (1,620 v.). — 23. *Li dis dou Magnificat* (470 v.). — 24. *La Messe des Oisiains et li plais des chanouesses et des grises nonnains* (1,580 v.). — 25. *Li dis d'entendement* (1,508 v.). — 26. *Li dis des haus hommes* (198 v.). — 27. *Li dis de franchise* (72 v.). — 28. *Des mahommés aux grans seigneurs* (168 v.). — 29. *Des charneis amis qui se heent* (114 v.). — 30. *Li laïs de l'ourse* (154 v.). — 31. *Pourquoi on doit femes honorer* (216 v.). — 32. *Li dis dou singe* (128 v.). — 33. *Li dis de porte joie* (120 v.). — 34. *Li dis de bianté et de grace* (120 v.). — 35. *Li dis des Jacobins et des Fremeneurs* (348 v.). — 36. *Li dis de force contre nature* (156 v.). — 37. *Des losangers et des vilains* (182 v.). — 38. *Du prince qui croit bourdeurs* (74 v.). — 39. *Li dis de la torche* (302 v.). —

40. *Li dis de la fontaine* (186 v.). — Voilà les 40 pièces qui portent le nom de *Jehan de Condé*. Les autres, dont la plupart, sinon toutes, portent le sceau du même auteur, sont les suivantes : — 41. *Li dis des trois estats dou monde* (208 v.). — *Li dis de l'aigle* (120 v.). — 43. *Li dis dou sengler* (110 v.). — 44. *Li dis des. III. Sages* (74 v.). — 45. *Des braies le prestre* (114 v.). — 46. *Li dis dou plieon* (122 v.). — 47. *Li dis pour quels. II. cozes on vit au monde* (128 v.). — 48. *Li dis dou varlet ki ama le femme au bourgeois* (110 v.). — 49. *Li dis de le Pasque* (100 v.). — 50. *Li dis de le pelote* (176 v.). — 51. *Li dis de le mortel vie* (162 v.). — 52. *Li dis de le nonnete* (250 v.). — 53. *Li dis des estas dou monde* (300 v.). — 54. *Li dis de gentillesse* (172 v.). — 55. *Li dis de l'Ome qui avoit trois amis* (154 v.). — 56. *Li dis du vrai sens* (122 v.). — 57. *Li dis de la candeille* (156 v.). — 58. *Un dis sur l'Ave Maria* 96 v.). — 59. *Li dis des deus loians compaignons* (150 v.). — 60. *Li dis de cointise* (70 v.). — 61. *Vier retrograde d'amours* (24 v.). — 62. *Li dis du fourmis* (148 v.). — 63. *Li dis de fortune* (158 v.). — 64. *Li confors d'amours* (104 v.). — 65. *De l'ipocresie des Jacobins* (234 v.). — 66. *Des vilains et des courtois* (194 v.). — 67. *Du clerc qui fu repus deriere l'escring* (148 v.). — 68. *Li dis du papeillon* (150 v.). — 69. *Des mauvais usages du siècle* (132 v.). — 70. *Li dis dou los dou monde* (170 v.). — 71. *Don villain despensier* (40 v.). — 72. *Li dis duseigneur de Maregni* (280 v.). — 73. *Li sentiers batus* (134 v.). — 74. *Li dis du mantel saint Martin* (200 v.). — 75. *Li dis des lus et des bechés* (116 v.).

Ferd. Loise.

Arthur Dinaux, *Arch. hist. et lit.*; *Trouvères, jongleurs et menestrels du nord de la France et du midi de la Belgique*. — G.-A.-J. Hécart, *Serventois et sottis chansons, couronnées à Valenciennes*, 3^e éd., Paris, 1834. — Van Hasselt, *Essai sur la poésie franç. en Belgique*. — Ad. Tobler, *Gedichte von Jehan de Condet* (*Litterarischer Verein* de Stuttgart). — Aug. Scheler, *Notice litt. sur Jean de Condé* Bull. du Bibliophile belge, t. XIX (1863); *Dits et contes de Jean de Condé*, 2 vol in-8°, 1866 et 1867. — Kervyn de Lettenhove, *Les Bibliothèques de Rome* (Bull de l'Acad., 2^e série, t. IX, p. 306 et suiv. — Ch. Potvin, *Règne du bon Guillaume* (Revue trim., t. XXXIX) et *Panegyrique des comtes de Hainaut et de Hol-*

lande, Guillaume I^{er} et Guillaume II, publié par la Société des Bibliophiles, à Mons. — J. Stecher, *Biographie nation.*, publ. par l'Acad. roy., t. IV.

JEAN DE CONDÉ, écrivain ecclésiastique du xiv^e siècle, né à Valenciennes, avait embrassé l'état religieux au convent des PP. Carmes de sa ville natale. Selon le témoignage du P. Pierre d'Outreman, S. J. (*Histoire de Valenciennes*, édition de 1639, p. 375) il appartenait à une ancienne famille de cette ville et écrivait vers l'année 1380. On l'a souvent confondu avec le trouvère hennuyer du même nom, qui florissait environ un siècle plus tôt.

Le P. Jean de Condé a laissé en manuscrit :

1. *In canonicam epistolam S. Joannis commentarius*. — 2. *In libros quatuor sententiarum magistri Petri Lombardi disputationes*. — 3. *Sermones de tempore et de sanctis*.

E.-H.-J. Reusens.

D'Outreman, ouvrage cité. — Sweertius, *Athence belgica*, p. 413. — *Archives du Nord de la France*, 2^e série, t. I, p. 395. — *Dits et contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean de Condé*, publiés par Aug. Scheler, introduction.

JEAN COUSSEMAECKER, plus connu sous le nom de JEAN CALIGATOR et CALIGULA (1), poète, naquit à Louvain vers l'année 1320, et manifesta, dès son bas âge, d'heureuses dispositions scientifiques et littéraires. Aussi, le magistrat de sa ville natale lui paya une pension alimentaire qui lui permit d'aller faire de hautes études dans une université. Il prit en 1347, probablement à Paris, le grade de bachelier en théologie; et, comme l'attestent les archives de Louvain, il reçut à cette occasion un don de soixante écus. Tout en s'appliquant aux sciences sacrées, il cultiva aussi la poésie, et excella dans cet art mieux que la plupart de ses contemporains. Ses talents éclatèrent principalement sous le règne de Wenceslas, duc de Brabant, qui succéda à son beau-

(1) Le mot latin *caliga*, d'où dérive le surnom de *Caligator*, signifie proprement une chaussure. On pourrait donc douter si la traduction du nom en flamand est bien *Coussemaecker*. Toutefois nous ferons observer que plusieurs de ses biographes appellent notre auteur *Coussemaecker* ou *Caussemaecker*.

père Jean III, en 1355. Caligula composa, vers 1358, en l'honneur du nouveau duc, un poème qu'il intitula : *Speculum principis*. " Il paraît ", dit Paquot, " que ce fut cet ouvrage qui lui procura la couronne de laurier, " récompense ordinaire des poètes de ce " temps-là, et dont l'usage a subsisté " longtemps depuis. Nous n'avons plus " ce poème, dont le but était de représenter à Wenceslas les vertus dont un " prince doit être orné et les vices qu'il " doit fuir. Mais Molanus, Pierre Divæus, et surtout Philippe de Leyde, " nous en ont conservé des morceaux " considérables : on y voit que l'auteur " avait étudié l'Écriture, les Pères, les " philosophes et les poètes anciens. On " juge bien qu'il n'a pas égalé les derniers : sa latinité n'est pas toujours " pure, il a peu d'élévation, il n'observe " pas exactement la quantité : cependant " on peut avancer sans crainte qu'il est " fort au-dessus des poètes de son siècle, et j'ai trouvé sa morale si belle, " que j'ai cru faire plaisir à mes lecteurs en recueillant les lambeaux épars " de l'ouvrage dont je parle, et en les " leur mettant ici sous les yeux. " Il reproduit ensuite de longs extraits du *Speculum principis*. Divæus, dans ses *Rerum Lovaniensium libri IV* (édition de 1757, p. 113), donne des parties notables de ce poème, et Molanus, dans son *Historia Lovaniensium*, t. II, p. 700, en cite le commencement. Ce dernier écrivain en transcrit également un passage au dernier chapitre de son traité : *De juramento quod a tyranno exigitur*.

Caligator a écrit également, en prose, une épître ou adresse au duc de Brabant. Philippe de Leyde en cite le passage suivant : *Noli ergo contemnere staturam partem in hominibus; et quem rideris diligere sapientiam, declinare semitam vitiorum, talem ergo dilige, et habees juxta te*.

Enfin, il a chanté le martyre des apôtres saint Pierre et saint Paul dans un poème intitulé : *Vita et passio SS. apostolorum Petri et Pauli*. Cette dernière pièce, qui n'embrassait qu'un

seul livre, commençait par le vers :

Roma, caput mundi, primo pastore beata.

E.-H.-J. Reusens.

Molanus, *Historia Lovaniensium*, éd. de Ram, II, p. 700. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, I, p. 399. — Divæus, *Opera varia, Res Lovanienses*, p. 113. — Philippus de Leydis, *De cura reipublice*. — W. Boonen, *Geschiedenis van Leuven*, p. 237. — Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., I, p. 664.

JEAN DE DIEST, évêque d'Utrecht de 1323 à 1340.

Ce prélat était l'un des fils d'Arnoul, seigneur de Diest, mort en 1296, et d'une dame nommée Elisabeth de Mortagne. Il était déjà chanoine de la cathédrale de Cambrai lorsqu'il partagea les biens paternels avec ses frères, Gérard, seigneur de Diest, Thomas, seigneur de Woudenberghe, Arnoul, seigneur de Rumes, et Arnoul dit de Westphalie; il reçut alors, pour sa part, une rente annuelle de 124 livres 8 sous 10 deniers à prélever sur le produit du tonlieu de seigle (*corenthol*), à Diest.

Lorsque, le 19 avril 1322, mourut l'évêque d'Utrecht, Adolphe van Sierck, le diocèse de cette ville se vit en proie à des troubles. Le comte de Hainaut et de Hollande aurait voulu placer sur ce siège épiscopal Jacques de Danemark, évêque *in partibus* de Sude, commandeur de la maison de Sainte-Catherine, de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, à Utrecht; mais la majorité des chanoines se prononça en faveur du doyen Jacques d'Oudshoorn, dont l'élection fut approuvée par l'archevêque de Cologne, Henri de Vredenborch. Le peuple, mécontent de l'appui que le comte Guillaume de Hainaut accordait à l'évêque de Sude, se répandit en murmures et en menaces contre ce prince, qui s'empressa de quitter Utrecht et se vengea en faisant brûler le beau château de Florent de Jutfaes, prévôt de la cathédrale, à Doorn. Jacques d'Oudshoorn étant mort le 20 septembre 1322, trois mois seulement après son sacre, on choisit à l'unanimité, pour lui succéder, Jean de Bronckhorst, prévôt de Saint-Sauveur à Utrecht; mais le comte de Hainaut, qui voulait absolument faire administrer l'évêché par un homme dévoué à ses

intérêts, fit tant auprès de la cour de Rome, de concert avec le duc de Brabant Jean III et avec le comte de Gueldre Renaud II, que le pape nomma évêque d'Utrecht Jean de Diest.

Jean de Diest, qui se trouvait alors en Italie, en revint précipitamment, réunit une armée, et fut reçu sans difficulté. A son entrée, le 16 avril 1323, il confirma solennellement les privilèges des bourgeois de sa capitale; mais, pendant son administration, qui dura dix-sept années, il ne fut, en réalité, que le mandataire du comte Guillaume. Celui-ci ayant désiré faire établir une digue entre le Vecht et l'Yssel, et quatre des chapitres d'Utrecht s'étant opposés à cet ouvrage, Guillaume se vengea en livrant aux flammes les biens des chanoines récalcitrants, à Mydrecht (1324). L'évêque qui, dans ce différend, agit d'accord avec le comte, avait trouvé les finances épiscopales très obérées; il vit bientôt ses dettes grandir outre mesure. Il avait alors pour principal conseiller Giselbert, seigneur d'Ysselstein, que le comte lui avait en quelque sorte imposé (voir un diplôme du 12 juin 1325). Il suivit ses conseils en engageant presque tous ses domaines, et notamment le château de Horst (*het huys te Horst*), qu'il céda pour 4,000 livres tournois à Sweder d'Abcoude, le 18 mars 1326; le manoir de Vredelant, qu'il abandonna au comte Guillaume pour 3,700 livres, le 7 octobre de l'année suivante, et les biens de Vreeswyk et de Nieuwenvoort, qu'il hypothéqua pour une somme de 500 livres au profit de Guillaume de Duvendoorde, le 10 novembre 1327.

De plus, il remit les principaux offices entre les mains des vassaux du comte. Celui-ci fut autorisé à établir dans l'évêché un maréchal ou commandant militaire, dont les fonctions dureraient une année et pour les dépenses duquel on alloua une somme de 1,600 livres (7 octobre 1327), ce qui fut confirmé à plusieurs reprises, mais avec cette restriction que l'autorité de ce maréchal ne s'exercerait pas au delà de l'Yssel. Plus tard, il fut permis au comte de nommer, pendant trois ans, aux quatre

grands offices, dont le comte promit de soutenir de toutes ses forces les titulaires (16 août 1328). Une grave contestation ayant surgi entre la ville d'Utrecht et sire Jean de Lichtenberg, ce fut le comte qui fut accepté comme médiateur (23 septembre 1329); il en fut de même lorsque les bourgeois d'Utrecht eurent maille à partir avec Henri, seigneur de la Leck (9 avril 1330).

Les comtes de Hollande et de Gueldre se partagèrent alors l'évêché. Par un traité signé à Woudrichem, le 22 juillet 1331, ils déclarèrent qu'ils ne se mêlèrent ni l'un ni l'autre des affaires du pays d'Utrecht que dans des limites déterminées : au comte de Hollande échu le pays situé entre l'Yssel et la Hollande, au comte de Gueldre le pays entre l'Yssel et la Gueldre, c'est-à-dire, pour me servir de termes plus géographiques, le pays situé à l'ouest de l'Yssel (dans la partie de son cours allant de Doesburg au Zuyderzée), dans le premier cas; à l'est de l'Yssel (dans la même partie de son cours), dans le second cas. Ce traité fut confirmé, le 31 juillet 1334, par une autre convention où les deux comtes se promirent aide et assistance dans le cas où la ville d'Utrecht voudrait attenter aux droits de l'un d'entre eux. A cette date, ils s'étaient chargés des dettes de l'évêque, qui montaient à 44,000 livres de tournois noirs et, le 10 février de la même année, le comte Guillaume avait été reconnu par l'évêque et la ville d'Utrecht pour leur avoué ou défenseur.

Malgré de si puissants protecteurs, l'évêché se vit deux fois assailli avec violence. Gishert, juge ou maire de Guillaume de Duvendoorde à Nyevaert, ayant été tué, Guillaume résolut de le venger et livra aux flammes le village de Gheyn, tandis que les bourgeois d'Utrecht incendiaient Nyevaert. Guillaume, ayant réuni une armée, s'avança jusqu'à Rheenen et attaqua le château de Horst; mais ses soldats, accueillis par une grêle de flèches, furent obligés de se retirer; il avait appelé à lui un plus grand nombre de ses compatriotes

lorsque le comte Guillaume, arrivant en Hollande, lui défendit toute nouvelle agression.

En 1332, Henri, châtelain de Hagenstein, traversa le Leck et se livra à d'intolérables vexations dans les domaines de Jean de Diest. Sur les plaintes de celui-ci, le comte Guillaume lui envoya des soldats commandés par Guillaume Kufer, bailli du Waterland et de l'Amsteland, auxquels l'évêque joignit ses vassaux et les bourgeois d'Utrecht. Le châtelain de Hagenstein vit sa seigneurie dévastée et fut forcé d'implorer son pardon.

L'année suivante, le comte de Gueldre intervint pour mettre fin à ces querelles. Le 18 janvier 1334, il prononça une sentence entre l'évêque et les bourgeois d'Utrecht, d'une part, le comte de Hainaut, Guillaume de Duvenvoorde et les bourgeois d'Oudewater, de l'autre; le château de Gheyn devait être rebâti, mais, en attendant que l'on décidât s'il devait être tenu du comte de Hollande ou de l'évêque, le comte de Gueldre en prit la garde. Afin de resserrer les liens d'amitié entre les deux parties contractantes, deux cents hommes devaient être envoyés au premier appel au nom du comté de Hollande à l'évêque d'Utrecht ou par la ville d'Utrecht au comte de Hainaut et de Hollande. Henri de Diest paraît s'être uni, à cette époque, très étroitement avec Renaud II. En 1334, ils marchèrent ensemble contre les Frisons, qui furent battus à Vollenhoven; mais, toujours obéré, Jean de Diest se vit obligé d'engager à Renaud, pour la somme de 40,000 livres, Vollenhoven, le Sallant et le Twente (10 mars 1336).

Le prélat venait d'hériter de la seigneurie de Diest et de la châtelainie d'Anvers, en Brabant, son frère aîné Gérard étant mort sans enfants, le 25 avril 1334. Il effectua alors, avec son frère Thomas, qui devint seigneur de Zeelhem, et avec sa sœur Isabelle, dame de Hamme, Beverloo, etc., femme de Hugues, seigneur de Rumes, un nouveau partage des biens de ses parents, le 21 décembre 1337, en présence du duc de Brabant Jean III. Il octroya à la ville

de Diest plusieurs chartes, dont l'une régla le mode de nomination des receveurs communaux et d'autres points d'administration (2 juin 1335), et dont l'autre permit aux Diestois de prélever différentes taxes (26 octobre 1335). A sa prière, le duc Jean promit aux habitants de Diest que lui ou ses héritiers ne pourraient exiger d'eux aucun impôt, à titre de prestation féodale (27 septembre 1335), et ils obtinrent en Angleterre les libertés commerciales qui y furent octroyées aux Brabançons par le roi Edouard III.

Dans le pays d'Utrecht, Henri de Diest marqua son passage à l'épiscopat par peu d'actes importants. Il fonda, le 21 août 1337, le chapitre des chanoines d'Amersfort; en 1331, il fit, moyennant 10,000 livres de tournois noirs, l'acquisition du comté de Diepenheim, mais avec le concours du clergé, c'est-à-dire grâce aux subsides de ce dernier; en 1328, le 7 mai, il accorda aux bourgeois de Kampen, de Zwolle et de Hasselt, dans l'Over-Yssel, exemption entière de tonlieux et de péages dans le pays de Twente; en 1333, il donna des lois municipales au village de *Gruffiers* ou Grufhorst.

Henri de Diest mourut le 1^{er} juin 1340 et fut enseveli dans la cathédrale d'Utrecht. Il laissa la seigneurie de Diest et la châtelainie d'Anvers à son frère Thomas, mais sa succession en qualité d'évêque fut disputée par plusieurs prétendants. Le comte de Hollande voulait faire élire le chanoine Jean d'Arkel et le comte de Gueldre Jean de Bronckhorst, prévôt de l'église Saint-Martin. Le pape Benoît leur préféra un Italien, le cardinal Nicolas de Capucio, qui ne tarda pas à se démettre d'une dignité difficile à garder. Ce fut Jean d'Arkel qui le remplaça, grâce aux précautions que le comte de Hainaut, Guillaume II, avait prises pour assurer sa domination dans l'évêché. Dès le mois de juillet 1340, il s'en était fait déclarer le régent pour un terme de deux années; il s'était assuré le dévouement des d'Arkel en promettant son appui à leur parent; il avait

gagné " ses bons amis ", les bourgeois d'Utrecht, en les affranchissant de tonlieux dans ses Etats de Hollande. Il suivit la même politique au commencement de l'année suivante : après avoir désigné le sire d'Arckel pour être son lieutenant dans l'évêché, il resserra ses liens d'amitié avec les bourgeois d'Utrecht, les prit sous sa protection spéciale, déclara qu'on ne pourrait les appeler en champ clos dans ses Etats, et les exempta de l'obligation de lui fournir au besoin un contingent de deux cents hommes armés. Au lendemain comme à la veille de l'épiscopat de Jean de Diest, c'était l'autorité du comte de Hainaut et de Hollande qui gouvernait la ville et l'évêché d'Utrecht.

Alphonse Wauters.

I eka et Ileda, *Historia episcoporum Ultrajectensium*. — *Chronicon Dietsense*. — *Ernst. Memoire sur les seigneurs de Diest* (publié par de Reiffenberg) — Van Mieris, *Charterboek der graaven van Holland*, t. II, etc.

JEAN DE DIXMUDE, chroniqueur, fils de Jacques et de Claire Vondeline, naquit à Ypres pendant la seconde moitié du xiv^e siècle, et mourut vers 1436. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Martin, en sa ville natale, près de l'autel de Saint-Jean, où se trouvait une verrière consacrée à sa mémoire. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il devint chanoine de la prévôté de Saint-Martin, à Ypres. Ses loisirs lui permettant de s'occuper de littérature, il composa, vers 1428, sa chronique intitulée : *Dits de chronike ende genealogie van den prinsen ende graven van den Forreest van Buc, dat heet Fluenderland van 863 tot 1436*. Elle a été publiée à Ypres en 1839, par J.-J. Lambin, archiviste communal de cette ville. La partie des événements y décrits, et dont il n'a pas été témoin, est une compilation de chroniques anciennes, écrite sans examen, ni critique. Il n'en est pas de même des événements dont il a été témoin. Dans la préface, Lambin a reproduit toutes les données qu'il a pu recueillir sur la vie de l'auteur.

Ch. Piot.

Lambin, *De chronike van Jan van Dixmude, voorrede*. — *Serrure, Geschiedenis der nederl. en fr. Letterkunde*, Gand, 1855, in-8°.

JEAN DE DOUAY ou JEHAN, troubadour du XIII^e siècle, a écrit un poème de sept cents vers, ayant pour titre : *Dict de la Vigne (Li dis de la Vingne)*. Ce poème n'a rien de commun avec le jus de la treille. Ce sont des vers religieux, une sorte de *de Peccatis*, où les fruits de la confession sont comparés aux fruits de la vigne. Le versificateur se livre à des jeux d'expression singulièrement déplacés en un sujet si grave. Les rapprochements, parfois ingénieux, sont le plus souvent puérils. C'est ainsi qu'il dira :

En enfer, en l'oscur manoir.
La où la mort ne puet morir
Et la vie ne puet fenir,
Où vivre convient en morant
Et morir convient en vivant
Or prions à Dieu qui la maint,
Or prions à Dieu qu'il amaint
Par dedenz nos cuers tel voloir
K'enfers ne nos face doloir;
Car en grant dolor remanra
Cil qu'en un tel manoir maura.

Le côté intéressant de ce poème théologique, ce sont les traits lancés contre les juges et les puissants de la terre. On y reconnaît l'esprit de franchise et de liberté des frères communes de Flandre, où l'on osait dire ce qu'on pensait des magistrats et des princes abusant de leur pouvoir.

Li seignor qui justice font
Qui par loier (salaire) le droit deffont
Et en lieu dou droit le tort mettent.

Et ailleurs :

Car bien puet avenir souvent
Que li terres (le voleur) le larron pent.
On ne pent pas tous les larrons,
Car on penderait des barons,
Des maleurs et des eschevins;
Et Diex qui est li vrais devins
Ens à la fin les jugera
Là où tout li mons (monde) les verra.
Là où tout ièrent de couvert
Li péchié et li cuer couvert.

Tel est le franc parler d'alors sur les lèvres mêmes de ceux qui avaient reçu et entretenaient en eux l'onction des saintes pensées. S'il y a aujourd'hui plus de liberté d'action, il faut reconnaître que, à cette grande époque d'efflorescence chrétienne, il n'y avait pas moins de liberté de parole.

Ferd. Loise.

Arthur Dinaux, *Trouvères du Cambrésis*.

JEAN D'ESTRUEN, trouvère hennuyer du XIII^e siècle. D'après son nom, on peut le croire né à Estruen, ancienne forme d'Estreux (*Strata?*), village situé au nord de Saultain, à une lieue à l'est de Valenciennes, dans la direction de la chaussée romaine de Bavay à Reims. Peut-être s'agit-il d'Etrœungt placé sur la même chaussée, non loin d'Avesnes. Paulin Paris semble avoir confondu ce trouvère avec Jehan de Tournai, que Scheler est bien près d'identifier avec Jehan de la Fontaine, de Tournai. Sous le nom de Jehan d'Estruen, l'éditeur déjà cité place quatre pièces, qui toutes appartiennent à ce genre raffiné emprunté par les poètes du Nord aux troubadours avec le titre de *jeux partis*. Le premier, adressé à Sandrart, un chansonnier humoristique d'Arras, propose le thème suivant de courtoisie :

Se bone amours est droiturière ou non,
Et s'ele fait chascun amant raison.

Un autre jeu parti interpelle Collart le changeur (le banquier), qui fut aussi le tenant du jeu ou partenaire de Jehan de Tournai, à moins qu'il ne s'agisse ici de sire Colars li Bouttillier. L'un et l'autre, au surplus, aimaient les sujets scabreux. Celui de ce jeu parti roule sur l'amour de Jehan pour deux dames à la fois. Ce n'est peut-être qu'une fiction facétieuse, puisque le poète invoque *tiesmoins me teste grise*. Cette hypothèse paraît encore plus plausible pour le troisième jeu parti. Jehan d'Estruen demande à Robert (de la Pierre, contradicteur de Mahieu de Gand ?) (1), si l'on peut aimer « dame jolie » (galante) qui a plus de soixante ans. Le tenant du jeu répond que Jehan ferait *sotie*; car quel *déduit* peut-il espérer « en feme qui ainsi » soit *four agie* (hors d'âge) ? ».

C'est le chevalier Andriu Douche, autrefois consulté par Renier de Quaregnon, qui, cette fois, prend l'initiative à l'égard de *Jehan amis*. Est-ce que *amis* serait le nom de famille de Jehan d'Estruen ? On se l'est demandé, sans oser répondre. Ici, le débat est d'une plus

délicate courtoisie que dans les trois autres pièces. Cette fois, du moins, la subtilité ne s'éloigne pas de cet amour platonique dont on a trop souvent attribué l'honneur à nos trouvères. Il est à peine besoin de remarquer que c'est la première strophe qui décide de la structure, de la taille et de la rime des autres. Le premier quatrain de toutes les strophes a seul les rimes entrelacées; mais comme ces pièces n'étaient pas destinées à être chantées, l'alternance des rimes masculines et féminines n'était aucunement exigée. En général, le style de Jehan d'Estruen est facile et naturel; il n'annonce encore aucune de ces complications, de ces recherches qui triompheront à la décadence du XIV^e siècle.

J. Stecher.

A. Scheler, *Trouvères belges* (2 séries). — *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII. — A. Diniaux, *Trouvères artésiens*.

JEAN L'ÉVANGÉLISTE DE BOIS-LE-DUC, auteur ascétique, natif de la ville dont il porte le nom, florissait dans la première moitié du XVII^e siècle. Entré dans l'ordre des Capucins, il devint maître des novices et gardien du couvent de Louvain, définitif de la province de Flandre, et se voua, non sans distinction, aux travaux de l'apostolat : *apostolicae praedicationis operarius eximius*, dit l'auteur de la Bibliothèque des écrivains de son ordre. Livré aux pratiques d'une austère mortification, n'interrompant ses méditations que par un sommeil quotidien de deux heures, il mourut à Louvain, le 2 novembre 1635, avec la renommée mystique d'un Tauler ou d'un Ruysbroeck. On a de lui :

1. *Le règne de Dieu dans l'âme*, ouvrage écrit en flamand, édité à Louvain, chez Jean Messius, in-16, en 1637 et à Anvers, in-8°, en 1639, et souvent réimprimé; traduit en allemand, on en fit des éditions à Francfort en 1665, 1690 et 1692. — 2. *La Vie éternelle...*, divisée en deux parties; en flamand. Louvain, 1645, Jean Messius; — *Ibid.*, Bernardin Maes, 1651, in-16, caract. goth., p. 327; — *Ibid.*, Martin Hullegarde, 1687, in-16, p. 241; ... composée en la

(1) Et l'un des plus joyeux compères d'Arras, s'il faut en croire la fameuse chanson éditée par Monmerqué (*Théâtre franc. au moyen âge*, p. 23).

langue flamande par le R. P. Fr. Jean l'Évangéliste de Bois-le-Duc; traduit en la langue françoise (sous le titre susmentionné) par F.-H.-D.-B., religieux du même ordre. Louvain, 1650, in-16, et *ibid.*, Martin Hullegaerde, 1657, p. 276. *Item* sous le titre d'*Elrenne spirituelle ou Chemin de la vie éternelle, etc.* Anvers, 1662, in-16. *Item* en latin : *Vita aeterna, etc.* Coloniae Agripp., 1723, in-16. Le vicaire général de Cologne, à qui cette édition fut dénoncée, demanda l'avis de la Faculté de théologie de la même ville; les docteurs assemblés répondirent qu'il en fallait prohiber la lecture; cette sentence fut exécutée le 18 août 1735. — 3. *Reverendi Patris Joannis Evangelistæ, capucini quondam Lovaniensis, divisio animæ ac spiritûs... Libellus omnibus veræ theologiæ mysticæ studiosis perquam utilis.* Lovanii, Hieron. Nempæus, 1652, in-40. A la suite du commentaire de Froimont sur les cantiques, p. 99-142. *Item* dans les éditions suivantes de ce commentaire. *Item* à part : *R. P. Joannis Evangelistæ, capucini Sylræducensis, divisio... sive Anagogicus sponse per casti amoris scalas ascensus Libellus.* Lovanii, Hier. Nempæus, 1661, in-16, p. 153. La réputation du P. Jean l'Évangéliste de Bois-le-Duc fut si grande chez les adversaires même du catholicisme qu'ils publièrent des réfutations de ses œuvres à Amsterdam et à Freisingen, près de Munich, en 1666.

Il ne faut pas confondre notre auteur avec un autre JEAN L'ÉVANGÉLISTE, appartenant au même ordre, natif d'Arras, et qui florissait à la fin du XVII^e siècle. Celui-ci a publié : *la Philomèle séraphique*, divisée en quatre parties; en la première, — dit le titre, — elle chante « les dévots » et ardans soupirs de l'âme pénitente « qui s'achemine à la vraie perfection »; en la seconde, *la Christiade*, spécialement les mystères de la Passion; en la troisième, *la Mariade*, avec les mystères du Rosaire; en la quatrième, *les Cantiques de plusieurs saints*, tous en forme d'oraison ou de méditation, sur les airs les plus nouveaux, choisis des principaux auteurs du temps, avec le dessus et la basse. Tournai, 2 vol. in-12, 1632,

1640, in-8o. Les amateurs de cet ouvrage, dont les exemplaires sont assez rares, y signalent l'exquise naïveté de quelques airs anciens.

Émile Van Arenbergh.

Paquot, *Mém. litt.*, t. XVI, p. 424. — Bern. à Bononiâ et Dionys. Genuensis, *Bibl. script. cappuccin.* (Venetiis, 1747), p. 445. — Fr. Joannes à S. Antonio, *Bibl. univ. Franciscana* Matriti, ex typogr. V. Matris de Ageda, 1732). t. II, p. 458. — *Nouv. Biogr. gen.*, publiée par Didot, t. XXVI, p. 563.

JEAN DE GAND (*le bienheureux*), dit l'ermite de Saint-Claude, précurseur de Jeanne d'Arc. On n'a rien découvert sur la famille, la condition et la jeunesse de ce saint personnage; on sait seulement qu'il était natif de la ville flamande dont il portait le nom. Ce fut sans doute à la suite d'un pèlerinage au tombeau de saint Claude, dans le Jura, dévotion populaire à cette époque dans les Flandres, que, voulant sanctifier sa vie près des reliques vénérées il établit son ermitage aux environs de l'abbaye de Saint-Claude.

La France, qui avait alors pour roi Charles VI et pour reine Isabeau de Bavière — la folie et la perversité sur le trône — subissait, en outre, l'invasion étrangère. Elle se débattait dans l'anarchie des factions et l'asservissement à l'étranger. Il semblait que des prodiges pussent seuls la sauver : les prodiges eurent lieu.

Ces inspirations miraculeuses du patriotisme, que Jeanne d'Arc, quelques années plus tard, appelait ses voix, se manifestèrent à Jean de Gand : une vision merveilleuse enjoignit à l'humble ermite, comme plus tard à la pauvre bergère, d'intervenir, au nom de Dieu, dans le malheur de la France. Un messager céleste lui ordonna d'aller trouver le dauphin, depuis Charles VII, roi de France, et Henri V, roi d'Angleterre, et de les sommer de déposer les armes. Jean de Gand se rendit auprès des deux prétendants : au dauphin, il prédit la possession pacifique de la couronne de France; au prince anglais, une mort prochaine, en châtiment de son obstination à refuser la paix. George Chastellain et Des Guerrois rapportent en détail

le récit de l'entrevue de l'anachorète avec le monarque anglais. La prédiction se vérifia : Henri V mourut bientôt après à Vincennes.

Cet événement ne ramena cependant pas la paix. Le duc de Bedford s'empara de la régence au nom de l'Angleterre, et la ruine de la France parut inévitable. L'ermite de Saint-Claude s'en fut trouver une seconde fois le jeune dauphin et lui prédit la naissance d'un fils qui serait l'héritier du trône. L'enfant naquit : ce fut Louis XI. Jeanne d'Arc acheva la réalisation des prophéties du moine en rendant le trône à Charles VII. Du fond de sa solitude, l'humble religieux entendit les échos de ces glorieux événements dont il avait eu la divine révélation et qui délivraient la France. Il mourut le 29 septembre 1439, à Troyes, où l'apostolat l'attirait de temps en temps. Au témoignage de Des Guerrois, le prodige signala sa mort comme il avait illustré sa vie : « Aussitôt, » dit le pieux hagiographe, « qu'il eût » rendu son esprit entre les mains de » son créateur, l'on vit publiquement » en plein midy (qui fut l'heure de son » trépas) et par après une grande co- » lonne de feu qui estoit penchante sur » cette petite chambrette où estoit le corps » gisant du décedé : laquelle colonne » de feu estant venue, tout le monde » accourut pour voir une telle merveille. » Néanmoins dans les tesmoignages qui » sont référés pour sa canonisation en » l'an 1482, ils se trouvent d'autres » personnes qui dirent que ce n'estoient » pas seulement une colonne ignée, mais » plutôt un grand feu, à cause duquel il » sembloit que la maison des Maures (1) » brûlast et que ce feu y fust eschappé : » ce qui causa que plusieurs y accouru- » rent comme au feu. Mais ils virent » que ce n'estoit pas un feu qui voulust » consommer la maison, ains illuminer » leurs âmes et donner assurance que » cet homme de Dieu estoit decédé en » sa grâce et charité. »

Louis XI, frappé d'apoplexie, fit, après sa guérison, un pèlerinage à Saint-

Claude, en 1482. Là, il se rappela le souvenir du saint ermite et résolut d'honorer sa mémoire. Le 13 novembre, sur l'ordre du roi, le corps fut solennellement levé de terre en l'église des Dominicains à Troyes, et des miracles attestèrent la sainteté du solitaire. Aussi le monarque français écrivit au pape Sixte IV pour solliciter la canonisation de Jean de Gand. Louis XI mourut, et l'instruction du procès apostolique sur la vie et les miracles du bienheureux Jean de Gand fut arrêtée : mais le culte public qu'on lui rendait dans l'église des Dominicains de Troyes subsista. Ces religieux ayant été transférés, en 1766, au convent des Carmélites de cette ville, il est vraisemblable qu'ils emportèrent les reliques du bienheureux, et qu'ils le conservèrent au moins jusqu'à la révolution française.

Emile Van Arenbergh.

V. De Buck, *Le bienh. Jean de Gand*, dans la *Revue belge et étrangère*, 1862. — Georges Chastellain, *Chron.*, dans ses *Œuvres* publiées par Kervyn de Lettenhove, I, 337. — *La Sancteté chrestienne, contenant les vies, morts et miracles de plus. saints de France et autres pays, qui ne sont dans les Vies des saints et dont les reliques sont au diocèse et ville de Troyes*, recueillie par M. Nicolas Des Guerrois de Jésus. Troyes, 1637, sous les années 1419 et 1482. — Etc.

JEAN DE GAND. Voir LANCASTRE (*Jean DE*).

JEAN DE HAINAUT, seigneur de Beaumont, guerrier renommé, mort le 11 mars 1357.

Parmi les guerriers belges de la première moitié du XIV^e siècle, il en est peu qui aient eu autant d'importance et joué un aussi grand rôle que Jean de Hainaut, l'un des fils du comte Jean d'Avesnes et de Philippine de Luxembourg. Il était célèbre à la fois par sa prudence et sa bravoure, et les monarques eux-mêmes recherchaient son amitié et son appui. Deux de ses contemporains, le chanoine de Liège Jean le Bel et Froissart, ont parlé de lui avec éloge, mais rien ne témoigne plus en sa faveur que son active participation aux négociations et aux guerres de l'époque. On peut dire qu'il fut, toute sa vie, le premier et le loyal conseiller de son frère

(1) Hôtellerie, où logeait le bienheureux durant ses séjours à Troyes.

ainé, Guillaume, comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande, de son neveu, le comte Guillaume II, et de la veuve de celui-ci.

Dès le 26 novembre 1314, il avait acquis de la réputation, car, à cette date, on voit le roi des Romains, Louis de Bavière, lui assigner une somme de 10,000 livres tournois, en récompense de ses services; mais ce qui mit ses qualités en évidence, ce fut l'expédition qui reconduisit en Angleterre la reine Isabelle, femme d'Edouard II, et lui rendit le pouvoir. Ce fut à Dordrecht que Jean de Hainaut s'embarqua, en 1326, avec une armée composée de la fleur de la noblesse du Hainaut, du Brabant, de la Hesbaye et de la Hollande; le débarquement s'opéra avec quelque difficulté, mais l'entreprise ne rencontra que peu de résistance et aboutit à l'emprisonnement d'Edouard II, bientôt suivi de sa mort. Jean de Hainaut fit couronner le fils de ce malheureux monarque, Edouard III, le 25 décembre 1326, et lui conféra l'ordre de la chevalerie, le 1^{er} février suivant. Muni de pleins pouvoirs, il se rendit ensuite à Paris, où il conclut avec le roi de France le traité du 31 mars 1327.

Edouard III, qui lui avait assigné une rente annuelle de 1,000 mares, ne tarda pas à faire de nouveau appel à ses services. Il s'embarqua à Wissant pour aller rejoindre en Angleterre l'armée que le roi conduisait vers l'Ecosse. La campagne fut marquée par une rixe violente qui éclata à York entre les archers gallois et des Hennuyers, et que l'on eut grand'peine à apaiser. Jean de Hainaut déploya dans cette occasion autant d'énergie que de prudence. L'invasion en Ecosse ne réussit pas, mais pour des causes sur lesquelles je n'ai pas à m'étendre. Le seigneur de Beaumont, à qui Edouard avait ordonné de payer 14,000 livres pour lui et ses hommes d'armes (28 juin 1327), outre ce qui leur revenait pour dépenses de charrois, retourna en Hainaut, où il négocia le mariage d'Edouard III avec sa sœur Philippe, qu'il conduisit ensuite à Londres.

Il assista au couronnement du roi de

France, Philippe de Valois, à Reims, en 1328, et fit partie de l'armée qui défit à Cassel les milices de la West-Flandre, commandées par Zannequin. Il eut alors sous ses ordres les chevaliers et écuyers envoyés à l'aide des Français par son parent Jean, roi de Bohême, comte de Luxembourg. Il assista à la cérémonie dans laquelle Edouard III fit hommage à Philippe de Valois des terres qu'il possédait en France, et ne cessa de se distinguer à cette époque dans les principaux tournois donnés, soit dans le nord de la France, soit en Angleterre ou dans nos contrées.

Touché des malheurs de Robert d'Artois, il intercédait en faveur de ses enfants auprès du roi Philippe de Valois; mais, d'autre part, lorsque ce prince forma une ligue pour punir le duc de Brabant Jean III de l'asile accordé à Robert, il y entra résolument. En mai 1332, il s'allia contre le duc avec l'archevêque de Cologne et les comtes de Gueldre et de Juliers, qui promirent, le 24 juin, de le garantir de toute conséquence fâcheuse. Le roi de Bohême, de son côté, lui paya 2,512 florins de Florence, d'or, en indemnité de ses dépenses pendant l'invasion opérée dans le Brabant (5 juillet 1332).

Lorsque le roi d'Angleterre se décida à réclamer le trône de France, le seigneur de Beaumont n'hésita pas à se prononcer pour lui, suivant en cela, du reste, l'exemple de son frère, le comte Guillaume, et de son neveu, le comte Guillaume II. Après avoir été à Paris avec Jeanne de Valois, la comtesse de Hainaut, afin de conseiller au roi de France de s'entendre avec Edouard III, il engagea celui-ci à réclamer l'appui des princes allemands, et se trouva à toutes les assemblées où furent discutées et arrêtées les expéditions qu'il fallait entreprendre. Il fit partie de l'armée avec laquelle Edouard III entra en Picardie, toujours marchant près du roi et consulté par lui. A la tête d'un corps d'avant garde, il assaillit vigoureusement Honnecourt, emporta Origny, prit et brûla Marle. Lorsque les deux armées se trouvèrent en présence à

Buironfosse, il conseilla au roi d'Angleterre de livrer bataille.

Dans l'hiver de 1339-1340, les Français ayant ravagé la terre de Chimai, qui appartenait à sa femme, et pris le château de Relenghes, que le comte son frère lui avait donné le 7 juillet 1333, le seigneur de Beaumont se vengea en organisant une invasion dans la Thiérache, où il prit Aubenton et livra au pillage tout le pays circonvoisin. Le roi de France ayant alors envoyé des forces nombreuses contre le Hainaut, et le comte Guillaume II étant allé en Angleterre pour réclamer l'appui de son beau-frère contre ses ennemis, il fut chargé de gouverner le Hainaut et déploya dans ces circonstances difficiles une grande énergie. Il punit sévèrement le sire de Sassignies, qui avait livré aux Français le château d'Escandevures, et qui fut condamné à mort avec son écuyer, et il répondit par des incursions audacieuses aux entreprises des soldats du roi Philippe. Lorsque le roi Edouard revint en Flandre, il alla le trouver et le suivit à Gand, puis il assista à la grande réunion de Vilvorde et au siège de Tournai. Pendant que les Anglais et leurs alliés assiégeaient cette ville, il entreprit avec son neveu, le comte de Hainaut, une expédition dans laquelle il brûla Séclin, prit Mortagne, et saccagea la ville de Saint-Amand.

On voit Jean de Hainaut intervenir en qualité d'arbitre, en 1340, entre son neveu Guillaume II et la ville d'Utrecht, et, en 1343, entre l'évêque de Liège et sa ville de Huy; puis, pendant cette dernière année, il gouverne la Hollande avec le titre de *stathouder* ou lieutenant du comte. Lorsque Guillaume II se brouilla de nouveau avec l'évêque et les bourgeois d'Utrecht, il l'accompagne au siège de cette ville, avec 222 armures (*wapentuyers*); ce fut lui encore qui fut sollicité d'intervenir, afin de réconcilier le comte et les bourgeois. Guillaume II tourna ensuite son attention vers la Frise, où il opéra un débarquement, mais pour essuyer une défaite complète, dans laquelle il périt, faute d'avoir attendu le corps d'armée que commandait

son oncle; celui-ci, assailli tout à coup par les vainqueurs, aurait également été tué, si l'un de ses vassaux, Robert de Ghenne, ou Gelinden, ne l'avait pris dans ses bras et porté, à travers les flots de la mer, jusqu'à un bateau, d'où il fut conduit dans un navire.

Il retourna alors près de Jeanne de Brabant, la veuve du comte défunt, qui se trouvait à Gertruidenberg, et partit ensuite pour le Hainaut, dont la sœur et l'héritière de Guillaume II, Marguerite de Hainaut, la femme de l'empereur Louis de Bavière, lui confia le gouvernement jusqu'à son arrivée. Le roi d'Angleterre, en qualité d'époux de Philippine, sœur de Marguerite, revendiqua des droits à la succession de Guillaume et donna à cet effet de pleins pouvoirs à Jean de Hainaut; mais ce seigneur était alors assiégé de sollicitations de tout genre. C'était surtout son gendre, Louis de Châtillon, fils aîné de Guy, comte de Blois, qui le pressait de se réconcilier avec le roi de France. Le 21 juillet 1346, il promit, en effet, de servir dorénavant Philippe de Valois, qui lui assigna une rente féodale et annuelle de 3,000 livres, outre 40 écus par jour lorsqu'il serait auprès du monarque. Il se trouvait dans l'armée française, le 26 août, lorsqu'elle fut défaite à Crécy; la bataille avait été livrée malgré ses conseils; cependant il se jeta dans la mêlée avec résolution, se distingua par sa vaillance et, voyant la journée perdue, entraîna hors du danger Philippe VI, qu'il conduisit au château de Broie.

Non moins généreux que brave, il fut l'un de ceux qui apaisèrent la colère du roi contre Godemar de Fay, à qui on reprochait de n'avoir pas mieux arrêté, sur la Somme, la marche des Anglais. On le retrouve encore dans les armées que Philippe VI conduisit, soit pour faire lever le siège de Calais, soit pour arrêter les progrès ultérieurs d'Edouard III. A la même époque, Guillaume de Bavière, fils de l'empereur Louis IV et de Marguerite d'Avesnes ou de Hainaut, s'étant brouillé avec sa mère, le seigneur de Beaumont, de

concert avec Waleran de Luxembourg, seigneur de Ligny, négocia entre eux, le 7 décembre 1354, une convention par laquelle Guillaume s'engagea à ne rien réclamer en Hainaut, du vivant de sa mère, qui, de son côté, lui céda la Hollande et la Zélande.

Peu de temps après, la nuit de Saint-Grégoire (11 mars 1357), Jean de Hainaut mourut dans son château de Beaumont, laissant d'unanimes regrets. Ses parents lui avaient assigné un revenu annuel de 6,000 livres en Hainaut et de 9,000 en Hollande et Zélande, et c'est à ce titre qu'il devint seigneur de plusieurs domaines et, dans le nombre, de Beaumont. Son frère lui donna : le 29 mai 1313, 1,601 livres par an sur la forêt de Mormal, en Hainaut, et, le 19 décembre 1314, la terre ou île de Texel, en Hollande, évaluée à 1,200 livres par an. Il possédait, en outre, des biens en Zélande et, entre autres, la seigneurie de Borsele; son frère et son neveu accordèrent plusieurs fois des privilèges à ses sujets dans cette province, et lui-même en octroya : le 4 mai 1340, aux tuiliers (*pannemannen*) de Ter-Tholen et, en 1342, en 1348 et en 1353, aux habitants de Ter-Goes. Par des actes de même nature, on voit qu'il était encore seigneur de Schoonhoven (30 janvier 1346), et de Gouda (23 juin 1353).

Jean de Hainaut avait épousé Marguerite de Soissons, fille de Hugues, comte de Soissons, seigneur d'Avesnes, de Chimai, etc., et de Jeanne d'Argies, à qui il assigna pour douaire, le 11 septembre 1326, une rente annuelle de 4,000 livres tournois, et près de laquelle il fut enseveli dans le chœur de l'église des Frères-Mineurs de Valenciennes, sous une tombe très simple. Il n'en eut qu'une fille, née en 1317 et appelée Jeanne. Celle-ci épousa Louis de Châtillon, comte de Blois, seigneur d'Avesnes, de Chimai, etc. Le mariage eut lieu en 1336; le comte de Blois assigna alors aux jeunes époux les terres d'Avesnes et de Landrecies et une rente annuelle de 3,000 livres, tandis que Jean de Beaumont et sa femme leur donnaient

2,000 livres par an sur Beaumont et 4,000 livres sur les biens de Jeanne d'Argies. Après la bataille de Crécy, où son époux fut tué, la comtesse se remaria au mois de novembre 1347, au comte de Namur, mais ce furent les fils de son premier lit : Guy, Louis et Jean de Blois, qui héritèrent des domaines du sire de Beaumont et se les partagèrent.

Alphonse Wauters.

Polain. *Jean le Bel*, 2 vol in-8°. — Baron Kervyn de Lettenhove, *Oeuvres de Froissart, et Recits d'un bourgeois de Valenciennes*. — De Villers, *Cartulaire des comtes de Hainaut, et Monuments pour servir à l'hist. des prov. de Namur, etc.*, t. III. — Rymer, *Acta, fœdera, etc.* — De Smet, *Mémoire sur Jean de Hainaut, seigneur de Beaumont* (dans les *Mémoires in-4° de l'Académie royale de Belgique*, t. XI), etc.

JEAN DE HARLEBEKE, prêtre, astronome, vivait dans la seconde moitié du XIII^e siècle, à l'époque de Gui de Dampierre, comte de Flandre. Ses connaissances en astronomie lui attirèrent de nombreux élèves, entre autres, Li Muisis, auquel nous devons le peu de renseignements que nous possédons sur lui. Li Muisis raconte qu'il fit, relativement aux événements politiques de son pays, plusieurs prédictions importantes qui se réalisèrent.

Emile Varenbergh.

Li Muisis. Edit. de la Comm. roy. d'histoire, II, 306. — *Biogr. des hommes remarqu. de la Flandre occid.*

JEAN VAN HASSELT ou DE HASSELT. Voir HASSELT (*Jean VAN*).

JEAN VAN HASSELT ou AB HASSELT. Voir HASSELT (*Jean DE*).

JEAN DE HEUSDEN, chanoine de Courtrai, puis prévôt de l'église Notre-Dame de Bruges, avait étudié avec succès ce qu'on appelait alors les *sept arts*, et de plus la médecine. Il devint le premier médecin du comte de Flandre Louis de Mâle et fut l'un des personnages qui étaient présents lorsque ce prince testa dans l'église abbatiale de Saint-Bertin, à Saint-Omer, le 29 janvier 1384. Il s'occupa aussi d'astronomie et dressa une sphère par laquelle il démontrait la nature des corps célestes. Après avoir été prévôt de Notre-Dame pendant dix-sept ans, il mourut le 20 fé-

vrier 1400-1401 et fut enseveli dans le chœur de cette église, sous une pierre tumulaire, où on lisait dix-huit vers latins. C'est de ces vers que sont extraits la plupart des détails rapportés plus haut.

Alphonse Wanters.

Beaucourt de Noortvelde, *Description hist. de l'église de Notre-Dame à Bruges*, p. 185. — Baron Kervyn de Lettenhove, *Hist. de la Flandre*, t. III, p. 563.

JEAN VAN HINGENE, mécanicien, vivait à Alost au xiv^e siècle. De cette époque date l'usage de placer des horloges dans les tours des églises. Louvain fut l'une des premières villes belges qui adoptèrent cette utile innovation. En 1381, elle fit fabriquer par Jean van Hingene un mouvement d'horlogerie, qu'elle lui payait la somme alors considérable de 76 1/2 Saint-Pierre d'or. La machine fut établie dans le campanile de la collégiale de Saint-Pierre; comme à Courtrai, à Alost et à Nivelles, un jaquemart y frappait les heures. Le « maître Jean » de Louvain ou *meester Jan*, comme on l'appelait, statue colossale en bois, peinte de diverses couleurs, battait d'un marteau de 64 livres les deux clochettes de l'horloge. L'œuvre de Jean van Hingene périt dans l'incendie de l'église, en 1485.

Emile Van Arenbergh.

Van Even, *Louvain monumental*, 194. — F. De Potter et J. Broekaert, *Gesch. der stad Aalst*, IV, 333.

JEAN DE HOCSEM. Voir HOCSEM.

JEAN VAN HULST, poète flamand, né à Bruges, florissait à la fin du xiv^e siècle et au commencement du xve. Il appartenait à l'aristocratie et était entré dans le sacerdoce pour expier les fautes d'une jeunesse légère. Les pièces qu'il écrivit pour l'édification de Jean van Gruuthuyse, devenu en 1392, à l'âge de sept ans, roi du *Witten Beer* (l'Ours blanc), sont des chants religieux, des pièces lyriques consacrées à la Divinité et des récits sentencieux qu'il lisait à la chambre de rhétorique dont il fut le fondateur et le prévôt, et qui portait le nom de *Geestkamer*, chambre du Saint-

Esprit, instituée en 1428. C'étaient des commentaires sur le *Miserere*, le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Salve Regina*, etc. Cette dernière œuvre est fort originale. C'est un long acrostiche en 286 vers où le *Salve* est tout entier reproduit par les premières lettres de chaque vers, comme on en pourra juger par le début :

Sonder smette, saliche roze,
Acroleye preciose
Leli vulder zuverheit,
Verbiddiche der zonden noze,
Ewich lieht gloriose,
Rave vulder helicheit,
Eighin woonst der Triniteit,
Ghelije ons die scripture zeit,
Ja, boven der naturen glose,
Neemt ons in ghenadicheit,
Als ons dat sterven wert bereit, etc.

Une pièce est dédiée à saint Jean-Baptiste; une autre pièce forme une sorte de dithyrambe en l'honneur de Marie. A côté de ces poèmes essentiellement religieux, on trouve un poème en huit stances contre les mœurs du temps, et puis des fictions merveilleuses, des choses vues en rêve. Un de ces rêves nous montre Jean van Hulst transporté dans une contrée lointaine, où des faits allégoriques, à la manière du *Roman de la Rose*, s'accomplissent à l'aide de personnages comme *Espérance*, *Doute*, *Jeunesse*, *Innocence*, etc., sous forme de chevaliers, de femmes, d'arbres ou de châteaux.

Kalff a loué d'autres chants qu'il nomme « de belles élégies sur la mort » du chantre Egidius avec qui le poète « était sans doute intimement lié. » Il en cite ce couplet comme échantillon de sa manière :

« Egidius. waer bestu bleven?
Mi lancet na di, gheselle myn,
Du coers die doot, du liets mi leven,
Dat was gheselschap goet ende fijn,
Het seene, teen moeste ghestorven zyn. »

« De deux autres chants, » dit Jonckbloet, « dans l'un desquels il célèbre » la musique, on peut conclure que Jean van Hulst et son ami Van Gruuthuyse « faisaient partie d'une gilde musicale » dont il est question dans les deux « chants : ce qui prouve qu'ils étaient » tout à la fois poètes et musiciens. La « participation de Van Hulst à une telle » confrérie, où naturellement ses vers

« étaient chantés, montre bien que si
 « par la forme et par l'esprit ces pièces
 « appartiennent à la poésie d'art, elles
 « constituent une sorte de transition à
 « la poésie populaire qu'elles dépassent
 « seulement en élégance et en délica-
 « tesse. »

A l'exception de ces chants auxquels il faut joindre un jeu de table allégorique (*Tafelspel*), toutes les œuvres de Jean van Hulst, comme l'observe M. Serrure, ont pour objet l'amour de Dieu et n'ont d'autre but que de montrer que cet amour doit être placé au-dessus de tout amour mondain. M. Carton, à qui nous devons le recueil des poésies de Jean van Hulst, le déclare bon poète. On comprend que celui qui fait une découverte aime à la faire valoir. Mais les juges les plus compétents, et même les plus indulgents, comme Serrure fils, reprochent à cet auteur l'absence de verve, défaut capital chez un poète.

Ferd. Loise.

C.-A. Serrure, *Geschiedenis der nederlandse en fransche letterkunde*. — *Dietsche warand*, 1876.
 — Jonckbloet, *Geschiedenis der nederlandse letterkunde*. — Kalf, *Het lied de Middeleeuw*. — *Oudvlaemsche liederen* (n° 9 des publications de la 2^e série des *Bibliophiles flamands*).

JEAN DE LOUVAIN, statuaire belge du XIII^e siècle, établi à Louvain. Dans les documents de l'époque il est qualifié d'imagier (*imaginator*) et de faiseur d'images (*ymaginifer*). Son nom patronymique est inconnu.

Jean de Louvain est mentionné, pour la première fois, dans un acte des échevins de 1250. La présence dans la cité brabançonne, au XIII^e siècle, d'un citoyen qui gagnait son pain en pratiquant la sculpture et qui occupait, en outre, une certaine position dans la bourgeoisie, est un fait digne d'être signalé. Il prouve que la population avait le goût des arts. Le sculpteur fut, selon toute probabilité, encouragé par Henri III, duc de Brabant, qui résidait alors à Louvain, et qui, poète lui-même, était un grand protecteur des lettres et des arts.

L'église de Saint-Pierre, de Louvain, renferme deux productions qui peuvent,

sans trop de témérité, être attribuées à notre artiste. Ce sont les tombeaux de Henri I^{er}, duc de Brabant, mort en 1235, et de son épouse Mathilde de Flandre et de sa fille Marie, femme de l'empereur Othon IV, morte en 1260. Ces deux monuments funèbres offrent un haut intérêt au double point de vue de l'art et de l'archéologie. Le tombeau de Henri I^{er} est couvert d'une table en marbre noir, sur laquelle repose, couché sur le dos, la statue du prince, de grandeur naturelle. Ce travail semble prouver que l'artiste a été en Orient, car on y constate des réminiscences de la sculpture assyrienne.

Les statues des tombeaux de Mathilde et de Marie sont également de grandeur naturelle, couchées sur le dos. Ces deux monuments constituent les plus anciens tombeaux de souverains que possède la Belgique. Leur caractère, qui ne manque pas de grandeur et qui rappelle les produits similaires sortis de la main des grands artistes, plaident éloquemment en faveur de Jean de Louvain, le seul imagier d'une valeur sérieuse dont fassent mention les archives locales de cette époque.

Notre artiste a pu exécuter également le tombeau de Henri III, duc de Brabant, et de son épouse Adélaïde de Bourgogne, érigé vers 1270, à l'église des Dominicains, de Louvain. De ce monument il ne nous reste malheureusement que le couvercle, lequel est tellement détérioré qu'il sera impossible de le restaurer.

Jean de Louvain avait épousé une femme appelée Catherine, qui lui donna un fils, également nommé Jean, et deux filles, Ide et Marguerite. Il mourut avant le 24 février 1296.

Ed. Van Even.

Van Even, *Mess. des sciences histor.*, 1854. — *Louvain monumental*, p. 202.

JEAN DE MALINES, poète du XIV^e siècle, a écrit, sous le voile de l'anonyme, un poème français, qui retrace avec la faconde des trouvères, les fêtes données à Cambrai en avril 1385, pour célébrer la double alliance des maisons de Bourgogne et de Hainaut. Le même jour, en

effet, Jean, comte de Nevers, surnommé Jean sans Peur, avait épousé Marguerite, fille du duc Aubert de Bavière, et son fils Guillaume, comte d'Ostrevant, s'était uni à Marguerite, fille de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Le baron de Reiffenberg, en publiant, dans l'*Annuaire de la Bibliothèque royale*, de 1840, ce petit poème de 212 vers, s'est demandé si l'auteur ne serait pas un trouvère cambrésien. M. Pinchart alla plus loin et fut d'avis que la pièce émanait d'un trouvère du Hainaut ou du Brabant. Il parle, en effet, de la duchesse Jeanne en termes flatteurs.

Il déclare avoir été appelé à Cambrai pour la circonstance :

A Cambrai, la noble cité,
Pour ce véoyr fuz incité.

Dans la suite de l'ouvrage de Jonckbloet sur la littérature des Pays-Bas au moyen âge, l'on trouve, dans une note extraite des comptes de la trésorerie de Hollande, Zélande et Frise, reposant aux archives du royaume, à La Haye, un trait de lumière qui ne permet pas le moindre doute sur le nom du poète anonyme. Voici la traduction de cette note : « Le « dimanche après Pâques closes, donné « à Cambrai, par ordre de monseigneur, « la somme de 3 florins à maître Jean « de Malines, le poète, qui était venu « dans cette ville, par ordre de mondit « seigneur et de madame, pour le mariage « de damoiseau Guillaume avec la fille du « duc de Bourgogne, et celui du fils de « ce dernier avec mademoiselle. » C'est donc Jean de Malines qui, à Cambrai, pour ce véoyr, fut incité. Son nom vient du lieu de sa naissance ou d'une famille Van Mechelen, établie alors à Bruxelles. La première fois qu'on le trouve, c'est en 1366, dans le compte des dépenses du comte de Blois, Gui de Châtillon, à Schoonhoven, où le seigneur avait donné une fête dont le trouvère Jean de Malines avait rehaussé l'éclat et pour laquelle il avait reçu sa récompense. Deux fois encore il est fait mention de ce poète, en 1368 et en 1371, comme ayant eu part aux gratifications de ce même prince, qui sans doute alors l'avait

attaché à son service. Plus tard, le 16 juillet 1380, il vint à Bruxelles, offrir à la duchesse de Brabant des stances sur l'*Ave Maria*, que Jeanne fit illustrer d'une image de la Vierge, œuvre du peintre Jean van Woluwe. Par les ordres de la duchesse, 3 florins furent remis au poète. A l'époque où le trouvère fut appelé à Cambrai, Jeanne lui fit donner encore une aune de drap gris pour un capuce et payer l'étoffe et la façon d'une tunique appelée *peltinge*. En janvier 1386, il reçut du duc Aubert, à La Haye, 2 florins pour son cadeau de Noël et de nouvel an. Il séjourna à la cour de Hollande jusqu'au 8 février, jour de la Purification, où le prince lui fit présent de 6 florins pour retourner chez lui. En 1388, à la nouvelle année, il était reparti pour La Haye, où le duc le gratifia encore de 2 florins.

Ferd. Loise.

Bull. du Bibliophile belge, 2^e série, t. III, 1836.

JEAN DES PREIS, dit d'OUTRE-
MEUSE. Voir DESPREZ.

JEAN DE SAINT-AMAND, LIIEabbé de Saint-Bavon, à Gand, prédicateur, écrivain ascétique, né à Saint-Amand (ancien Hainaut), mort en 1394. Docteur en théologie de l'université de Paris, Jean de Saint-Amand, qui est tour à tour désigné sous le nom de Faius, De Fay, Facita, de Francita, Jean de Pitteurs, fut admis, étant encore bien jeune, à prêcher, en présence du pape Clément VI, à Avignon, une sorte de croisade contre la secte fort redoutée des flagellants. Ses sermons pleins d'éloquence déterminèrent ce souverain pontif à condamner définitivement cette secte en 1349.

Clément VI paraît lui avoir confié ensuite plusieurs missions délicates et importantes qu'il accomplit à la satisfaction du saint-siège ; pour le récompenser de son zèle, il lui confia la dignité d'abbé de Saint-Bavon, à Gand, en 1352.

Il en occupa le siège abbatial pendant quarante-deux ans et rendit d'éminents services à ce monastère.

Il était à peine consacré qu'il alla trouver, à Avignon, le pape nouvellement élu, Innocent VI, pour réclamer contre l'interdit qui frappait la partie de la Flandre relevant de la France et démontra que son abbaye était située dans la partie de la Flandre qui relevait de l'Empire et devait, par conséquent, échapper à l'interdit.

Il réussit dans ses démarches et obtint successivement de nombreuses faveur des papes Innocent VI, Grégoire XI et Urbain VI, tant pour son monastère que pour d'autres parties de la Flandre.

M. Van Lokeren, qui a consacré une longue monographie à cet abbé, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Boron*, énumère les actes remarquables de son administration et prouve que Jean de Saint-Amand exerça une grande influence sur les affaires de la Flandre et sur les démêlés religieux de ce comté avec les papes d'Avignon.

Tant de travaux épuisèrent sa santé; il se retira en 1371, à Malines, laissant à son prieur Jean Vanden Leene, le soin d'administrer le monastère en son nom. Toutefois il ne renonça à sa dignité abbatiale qu'en 1394 et mourut le 7 février de l'année suivante.

On lui doit plusieurs écrits; nous citerons les suivants, comme les plus connus :

1. *De esu carnum, liber I.* — 2. *Declarationes in regulam sancti Benedicti.* — 3. *Questiones super Sententias.* — 4. *Homeliæ variæ*, publiées à Paris. — 5. *Manipulus exemplorum*. Duaci, 1614.

Baron J. de Saint Genois.

Van Lokeren, cité. — Foppens, *Bibl. belg.*, II, 636. — Sweetius, *Ath. belg.*, 387 et 423.

JEAN DE SAINT-AMAND ou JOANES DE S. AMANDO, médecin célèbre de la fin du XII^e et du commencement du XIII^e siècle. Le Maistre d'Anstaing (*Recherches sur l'histoire de l'architecture de l'église cathédrale de Tournai*), trompé sans doute par la date de la publication de certaines de ses œuvres demeurées manuscrites, en fait un médecin du xve siècle. Nous ne pouvons croire qu'il

s'agisse de deux personnages différents portant le même nom; les détails donnés par Le Maistre d'Anstaing sont à peu près les mêmes que ceux que nous avons rencontrés dans d'autres biographies. Broeckx, s'appuyant sur ce que le chapitre de l'église de Notre-Dame à Tournai lui avait conféré la dignité de chanoine et sur ce qu'il passa les dernières années de sa vie dans cette ville, présume que Tournai fut le lieu de naissance de Jean de Saint-Amand. En tous cas, la plupart des biographies le font naître dans le comté de Hainaut. On suppose que les premiers éléments des sciences lui furent donnés dans les écoles des moines de sa ville natale. Jean de Saint-Amand partit ensuite pour Paris, afin d'y suivre les cours de médecine. Le Maistre d'Anstaing lui fait prendre ses grades à Louvain : cela eût été possible si Jean de Saint-Amand eût vécu quelques siècles plus tard; mais jusqu'à la fondation de l'université de Louvain (18 août 1426), les jeunes gens qui se destinaient aux hautes études en Belgique se rendaient à Paris, à Orléans, à Erfurt ou à Cologne.

Jean de Saint-Amand obtint donc son diplôme à l'école de médecine de Paris; puis, après avoir poursuivi ses études encore pendant quelques années, il s'établit en cette ville. A cette époque l'art de guérir était livré à toutes les subtilités de la scolastique; la pratique devait se plier aux caprices des théories, et l'astrologie, qui faisait partie du bagage scientifique du médecin, servait à pronostiquer l'issue des maladies. Jean de Saint-Amand, sans pouvoir s'affranchir complètement des idées en vogue, fut l'un des rares médecins qui tentèrent de réagir contre leurs tendances et de revenir à l'observation pure et simple, telle que la conseillait Hippocrate. On a conservé de lui des traductions, des extraits et des commentaires des œuvres du père de la médecine, surtout des aphorismes et des pronostics; on a aussi des commentaires des livres de Galien sur l'art et sur les maladies aiguës.

La réputation de Jean de Saint-Amand était à son apogée quand il fut appelé à

occuper une chaire à l'école de médecine de Paris. Dès les premières années de son professorat, il s'aperçut que les ouvrages élémentaires manquaient généralement aux élèves, et il résolut de combler cette lacune. La bibliothèque de l'ancienne abbaye de Saint-Victor, à Paris, contient, sous le n° 1066, un manuscrit en tête duquel on lit (Chomel, *Essai historique sur la médecine de France*):

« Afin de rappeler ce que j'ai appris
 « dans ma jeunesse et pourrait s'échap-
 « per de ma mémoire par la fragilité de
 « l'âge ou par différentes occupations,
 « moi, Jean de Saint-Amand, prévôt
 « des chanoines de Mons-en-Puelle, j'ai
 « compilé ce petit ouvrage pour soula-
 « ger les écoliers qui passent des nuits
 « entières à chercher dans Galien ce
 « qu'ils désirent ardemment de trouver. »

Ce manuscrit n'a pas été imprimé. Il résulterait de la note précitée que Jean de Saint-Amand était chanoine de Mons; il fut également, comme nous l'avons dit, nommé chanoine de l'église cathédrale de Tournai, et il fonda, dans cette église, une chapellenie en l'honneur du roi saint Louis. Il mourut à Tournai au commencement du XIII^e siècle; on ignore la date exacte de sa mort.

Parmi les ouvrages qu'il a laissés, il en est un que l'on conservait encore, en 1395, dans les archives de la faculté de médecine de Paris : d'après Chomel et Sabatier (d'Orléans), *Recherches historiques sur la faculté de médecine de Paris* depuis son origine jusqu'à nos jours, Paris, 1837, p. 9, les *Concordantiæ Johannis de S. Amando* se donnaient en garde au doyen, qui devait les rendre à son successeur. Ce manuscrit n'est pas mentionné dans les ouvrages de Gabriel Naudé : *Panegyris de antiquitate et dignitate scholæ medicæ Parisiensis*, Paris, 1628, in-8°, et de Robert Patin : *Paranymphus de antiquitate et dignitate scholæ medicæ Parisiensis*, Paris, 1663, in-8°.

On a encore de Jean de Saint-Amand : *Expositio sive additio super antidotarium Nicolai*, qui fut imprimé à Venise en 1527, en 1549, en 1562 et en 1589. Il s'agit d'un écrit de Nicolas Præpositus,

qui était directeur de l'école de Salerne pendant la première moitié du XIII^e siècle.

— *De usu idoneo auxiliorum*, Moguntiae, 1534, in-4°. — *De viribus plantarum*, Francofurti, 1609, in-8°. — Haller (*Bibliotheca medica*, t. Ier, p. 446), lui attribue les manuscrits suivants : *Regimen pestilentielle*, B. Bodl. — *De basibus medicamentorum*, B. Bodl., n° 1761. — *Codex de conservatione sanitatis et tardatione senectutis*, qui aurait fait partie de la B. Uffenb. — *Areolæ, seu tractatus de virtutibus et operationibus medicinarum simplicium et compositarum*, B. R. P., nos 7063, 6476; B. S. Petr. Cant. n° 3654; B. (*in ll.*) Bernardi, n° 1133; B. coll. Westminster, n° 1242. Enfin, un autre manuscrit se trouverait mentionné *in B. Taurinensi*, t. II, p. 14.

Docteur Victor Jacques.

Le Maistre d'Anstaing, *Rech. sur l'hist. de l'architect. de l'église cathedr. de Tournai*, Tournai, 1812-1813, 2 vol. in-8°. t. II, p. 327. — Broeckx, *Essai sur l'hist. de la médecine belge*. — Broeckx, *Ann. de la Société des sciences nat. et méd. de Malines*, 1848. — Symphorien Champier, *De claris medicinis scriptoribus*, Lyon, 1506, in-8°, p. 30 b. — Eloy, *Dict. hist. de la médecine*, t. Ier, p. 104. — Kurt Sprengel, *Hist. de la médecine* (traduction Jourdan), Paris, 1815, t. II, p. 143. — Et les ouvrages cités plus haut.

JEAN DE SAINT-MARTIN, évêque de Joppé ou Jaffa, en Paléστine, suffragant ou coévêque de Liège sous Engelbert de la Marck et Jean d'Arckel, naquit au village d'Awans, en Hesbaye, au début du XIV^e siècle, et mourut à Liège, le 24 décembre 1374. Son père Humbert, enfant naturel, surnommé *le Bon Bâtard de Bernalmont*, descendait des seigneurs d'Awans et avait pris femme à Haccourt, selon l'auteur du *Miroir des nobles de la Hesbaye* (1). Jean entra dans l'ordre des Carmes et poussa ses études jusqu'au doctorat en théologie. Hemricourt ajoute qu'il était *très éloquent et agréable dans tout ce qu'il faisait*. Il n'en éprouva pas moins, sur la fin de sa vie, un singulier mécompte comme prédicateur. Une troupe d'énergumènes, arrivés de la haute Allemagne, s'était mise à parcourir les rues de Liège, sautillant et se livrant à toutes sortes de contor-

(1) Loyens (*Recueil héraldique*) s'est trompé sur son extraction.

sions et de gestes insensés, ce qui avait fait grande sensation parmi les gens du peuple : une espèce de danse de Saint-Guy, une folie contagieuse. Les esprits calmes s'émurent à leur tour : les médecins n'y comprenant rien, ces étrangers passèrent pour des possédés. On eut recours à des processions et à des sermons; rien n'y fit : le démon ferma la bouche aux prédicateurs, disent gravement les chroniqueurs. Un manuscrit de Jean d'Outremeuse, cité par Foullon, contient la phrase suivante, à propos de notre suffragant : « L'évêque des Ordres, » voulant prêcher à Saint-Paul, ne put » dire autre chose, sinon que Jacob avait » servi son beau-père quatorze ans; car » les diables l'empêchaient. » *Risum teneatis, amici!* s'écrie le digne Ernst : « Le soi-disant siècle de lumière a vu » une scène approchant de ces farces, au » fameux cimetière de Saint-Médard, à » Paris ». Jean de Saint-Martin fut enterré à Liège, dans l'église de son ordre. On ne rencontre plus de suffragant de Saint-Lambert, depuis sa mort jusqu'au commencement du règne de Jean de Bavière.

Alphonse Le Roy.

Hemricourt. — Ms. Devaulx. — Foullon. — Ernst, *Tableau des suffragants*.

JEAN DE STAVELOT, chroniqueur, poète, dessinateur, peintre, naquit à Stavelot, le 5 juin 1388, de famille bourgeoise. La preuve en est dans l'inscription suivante, attachée au manuscrit n° 10463 de la bibliothèque royale, qui renferme le second livre de la chronique de Jean d'Outremeuse :

Ceis libre est et appartient al monasteir Saint Lorent delcis Liège, de l'ordine Saint Benoist, et fut escript et accomplis par Danep Johans de Stavelot, confrère eldit monasteir, en temporal de son exige LIIII ans, II mois et XX jours, assavoir l'an del incarnation Nostre Saingneur Jhesu-Crist M. CCCC et XLII, en mois d'avoust, lendemain del saint Bertremeir l'apostle.

Nous tenons de lui-même que son père « estoit uns des esquevins de Stavelot ». Pourvu d'une prébende dans le monastère de Saint-Laurent à Liège,

dès 1403, grâce à la protection de l'abbé Etienne de Mairles, son jeune âge l'empêcha d'entrer définitivement dans les ordres avant 1413. Sa vie, passée presque entièrement dans le calme du couvent, ne pouvait présenter d'intérêt particulier, et les renseignements personnels qu'il nous donne dans sa chronique sont d'ailleurs fort rares. On peut induire de certaines expressions ainsi que des détails circonstanciés du récit, qu'il accompagnait l'évêque Jean de Heinsberg dans la croisade contre les Hussites et qu'il assistait au couronnement de l'empereur Frédéric III en 1442. Dans l'été de 1449, il tomba malade et mourut frappé d'apoplexie, le 16 octobre de la même année.

La chronique de Jean de Stavelot est la continuation de la grande chronique de Jean d'Outremeuse, dont elle forme le cinquième livre. Son style n'a rien de remarquable. L'œuvre est cependant digne d'attention, car, non seulement elle fournit les renseignements les plus complets que nous possédions sur la première moitié du xve siècle, mais encore des appréciations hardies sur les événements dont l'historien a été témoin, des réflexions enjouées, faites avec beaucoup d'à-propos, en rendent la lecture curieuse et intéressante. — Adrianus de Veteris Busco, confrère de Jean de Stavelot à l'abbaye de Saint-Laurent et le continuateur de sa chronique, nous donne la liste de ses ouvrages parmi lesquels on peut citer :

1. Une traduction en roman wallon de la règle de Saint-Benoît, qui est la première du genre. — 2. Une traduction française de la vie de saint Benoît avec ses miracles, composée en latin par saint Grégoire. Il a orné cette traduction de vignettes de sa façon.

La chronique de Jean de Stavelot a été publiée, en 1861, par la commission royale d'histoire, et M. Stanislas Bormans a dressé la table analytique des matières qu'elle contient.

Comme poète, Jean de Stavelot nous a laissé quelques pièces rimées, sans grande valeur, entre autres : *Reize de*

Bozenare, un Biau dictamen et l'Orison de saint Loren.

Alf. Journez.

Martène et Durand, *Veterum scriptorum et monumentorum ampliss. coll.* — Fabricius, *Bibl. latina*, t. IV. — Foppens, *Bibl. belgica*. — Bede-lièvre, *Biogr. liégeoise*. — *Ann. de la Bibl. roy. de Belgique*, 1^{re} année, p. XLIX.

JEAN DE TERMONDE (*Joannis de Teneramundi*), théologien, né dans la ville dont il porte le nom, florissait en l'an 1420 et vivait encore en 1439. Ayant pris l'habit de saint Bruno, il fut élevé à la dignité de prieur de la Chartreuse de Siligny, en Savoie, et s'acquît une renommée de savoir et de vertu. Loué par Trithème pour sa science des Ecritures, la sainteté de sa vie, l'éclat de son intelligence, l'art de sa parole, il composa plusieurs opuscules de morale, que Théod. Petreus qualifie de remarquables monuments littéraires (*eximiis aliquot litterarum monumentis claruit*), et dont voici les titres :

De notitiâ Dei, lib. I; — *De reparatione lapsi*, lib. I; — *De gaudio hominis*, lib. I; — *De fide christiand*, lib. I; — *De conceptione Sanctæ Mariæ*, lib. I; — *De naturâ et lapsu hominis*, lib. I; — *De amore Dei*, lib. I; — *De Sacramento Altaris*, lib. I; — *De honore Dei*, lib. I.

Trithème ajoute que Jean de Termonde écrivit beaucoup d'autres ouvrages, pleins de goût littéraire, mais qui n'arrivèrent pas à sa connaissance.

Emile Van Arenbergh.

Trithème, *De script. eccles.* (éd. 1531), p. 132. — Sweetius, *Ath. belg.*, p. 477. — Val. André, *Bibl. belg.*, p. 571. — Sanderus, *De script. Fland.*, lib. II, p. 92. — Paquot, *Mém. litt.*, t. VII, p. 491.

JEAN DE TONGRES, théologien, ainsi nommé du lieu de sa naissance, florissait au commencement du xiv^e siècle. Il était docteur en théologie et professa avec éclat la littérature sacrée à Paris. Il fut abbé du monastère de Vicogne, près de Valenciennes, mais abdiqua la prélature pour prendre le froc de frère mineur, en 1303. Toutefois il ne rompit pas avec ses confrères, en se séparant d'eux : il leur emprunta, à son départ, des livres et des effets. C'est ce qu'atteste une lettre du prieur

de Vicogne, datée de la veille des calendes de mars 1311 (28 février 1312, nouveau style), stipulant que ces livres et effets retourneront au monastère de Vicogne après la mort de l'ancien abbé. Ce religieux, non moins estimable pour sa science que pour ses vertus, mérita la faveur de Guillaume de Bavière, comte de Hainaut, et de sa femme Jeanne de Valois; il leur dédia plusieurs de ses ouvrages rédigés en français. On ignore à quelle époque il décéda; mais on voit par la lettre précitée qu'il vivait encore en 1312. Il fut inhumé dans le monastère de son premier ordre, à Vicogne, devant la sortie du cloître. Parmi ses œuvres nombreuses, écrites d'un style en même temps facile et serré, — *solutâ et strictâ oratione*, — on cite notamment six livres de commentaires sur les trois premiers livres des *Sentences* de Pierre Lombard, trois livres de questions quodlibétiques et un livre de questions ordinaires.

Foppens a confondu Jean de Tongres avec Jean de Prisches, autre abbé de Vicogne.

Emile Van Arenbergh.

Georges Lienhart, *Spir. liter. Norbert.*, 561. — *Gallia christ.*, III, col. 464. — Miræus, *Ord. prædic. chron.*, 492. — Brasseur, *Orig. Cænob. Hannon.* (Montib., 1650), 197. — Lepaige, *Præm. ord. Bibl.*, 306. — Le Glay, *Camer. christ.*, 333. — Foppens, *Bibl. belg.*, II, 714. — *Hist. litt. de la France*, XXVII, 460.

JEAN DE Tournai, natif de cette ville, fonda une imprimerie à Ferrare, en Italie, en 1475. Associé avec Pierre de Aranceyo, il y publia en cette année une remarquable édition des *Consilia* de Nicolas de Tudeschis.

Emile Van Arenbergh.

Maittaire, *Ann. typogr.*, I, 357. — Panzer, *Orig. typogr.*, I, 395. — De la Serna, *Dict. bibl. du xve siècle*, I, 258. — *Messenger de Gand* (1847), p. 63.

JEAN DE WARNETON (le bienheureux), né à Warneton, sur les bords de la Lys, dans l'évêché de Têrouanne. Jeans s'appliqua de bonne heure à l'étude des lettres. Son intelligence précoce, ses progrès rapides, attirèrent bientôt l'attention sur le jeune clerc et il fut envoyé, avec de vives recommandations, à deux maîtres illustres par leur science

et leurs écrits, Lambert d'Utrecht et Yves, depuis évêque de Chartres; sous leur direction, il étudia les saintes Ecritures. Revenu dans son pays, il fut attaché au clergé de l'église de Lille. Peu après, voulant se retirer du monde, il chercha un refuge au monastère de Mont Saint-Eloi, près d'Arras. Lambert, évêque d'Arras, appréciant les mérites de Jean, se l'attacha en qualité d'archidiacre. L'évêché de Térouanne étant devenu vacant, Jean de Warneton fut désigné pour occuper ce siège par le vœu unanime du clergé et des laïques du diocèse. Le pape ratifia ce choix et dut user de son autorité pour forcer le nouvel élu à accepter un honneur auquel sa modestie voulait se soustraire. Jean fut d'abord ordonné prêtre, le 2 des nones de juin de l'année 1099, et, le mois suivant, il fut sacré évêque, dans la ville de Reims, par l'archevêque Manassès. Il administra son diocèse avec tant de justice et d'équité, il sut rétablir avec tant de fermeté et de prudence la discipline qui s'était relâchée sous ses prédécesseurs, qu'il conquist l'estime et l'amour tant du clergé que des laïques de son diocèse.

Sa réputation de sagesse et de justice était si universellement répandue que beaucoup de personnes avaient recours à ses conseils et à son intervention. Yves de Chartres, son ancien maître, notamment, s'adressa à lui dans une affaire de la plus haute importance, et le pape, qui avait la plus grande confiance dans son intégrité et ses vertus, le délégua à plusieurs reprises, pour remplir dans d'autres diocèses, les missions les plus délicates. Jean de Warneton fut chargé de réformer l'abbaye de Saint-Pierre, à Gand au Mont-Blandin, ainsi que les églises d'Ypres et de Vormezeele. Il fonda plusieurs monastères. En 1099, il consacra l'église de Loo, près de Dixmude; en 1106, celle d'Arrouaise; en 1123, celle de Nonnenbosche, abbaye de Bénédictines, près d'Ypres. Il prit part à plusieurs conciles: en 1099, à Saint-Omer; en 1114, à Beauvais; en 1115, à Reims et à Châlons. Après avoir occupé avec éclat, pendant plus de trente

ans, l'évêché de Térouanne, il mourut le 27 janvier 1130. Sa mort causa d'unanimes regrets; aussi ses obsèques furent-elles célébrées avec une pompe extraordinaire par les évêques d'Arras et d'Amiens.

Peu après la mort de Jean de Warneton, Jean Colmien, son archidiacre, écrivit sa biographie.

A. de Crombrughe.

Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale. Bruges, 1843, t. IV, p. 34.

JEAN DE WEERT, célèbre homme de guerre, né en 1594, à Weert, petite ville du comté de Hornes, dans l'ancienne principauté de Liège, et décédé, le 6 septembre 1652, au château de Benaudek, en Bohême. Ces renseignements sont définitifs. Ils mettent fin à une longue querelle entre généalogistes et biographes. « On est d'accord sur un point », écrivait le professeur Barthold en 1826, « Jean Weert portait le nom » de son village natal. Mais quel est ce » village? Est-ce Weert sur le Demer, » qu'on rencontre dans le duché d'Aerschot, en Brabant, ou bien faut-il se » décider pour Weert sur la Neer, qui » est situé dans le comté de Hornes, à » trois milles à l'ouest de Maaseyk? »

M. Poell a répondu à cette question en publiant, dans sa *Description du duché de Limbourg*, une inscription qui se trouve dans l'église de Saint-Martin, à Weert, au comté de Hornes (1).

L'obscurité de la naissance du brave général n'est pas moins certaine; il ne

(1) *Beschryving van het hertogdom Limburg*, in-8°, s. n. n. l., 1831, p. 303. Ou cette inscription latine n'est pas très claire, ou bien elle a été mal traitée par M. Poell, qui, lisant entre les lignes, suppose à tort que Jean de Weert vivait encore en 1662. La voici, d'ailleurs, telle qu'il la rapporte : « Le très célèbre seigneur Jean, baron » libre de Croon, seigneur de Sahorze et de » Fashof, chevalier du Saint-Sépulchre, conseiller » de S. M. l'empereur d'Allemagne, général de » bataille, colonel des gardes du corps, commandant en chef de l'infanterie, gouverneur des » trois villes de Prague, commandant en second » du camp impérial en Bohême, et sa femme » Marguerite, baronne libre de Croon, issue de » la noble lignée de Birnbrachsen, 1662. » Il ne peut être ici question que de la quatrième femme du général. Elle lui a survécu et ne s'appelle point Marguerite, mais Susanne-Marie, et était fille du comte Jean-Louis de Kuffstein. V. *Gauhe's Adels Lexicon*. Leipzig, 1747, t. II, p. 1286.

l'a jamais niée, et cependant la chancellerie impériale, dans des lettres patentes expédiées sous la date du 4 avril 1635, a fabriqué tout un roman pour en arriver à dire que le titre de baron de Croon, qui lui était octroyé en récompense de ses bons et loyaux services et de ses actions d'éclat, avait avant tout le caractère d'une réparation et d'une reconnaissance de noblesse, ses aïeux ayant perdu, par grand attachement pour la foi catholique, leurs biens, titres et privilèges, et étant tombés d'une large aisance dans un état de gêne voisin de la misère.

A quoi bon ces mensonges ? Ils ne trompaient personne, et causaient souvent d'assez graves ennuis à ceux en faveur desquels on les avait forgés. Il s'ensuit que, dans ces temps troublés où les guerres ne cessaient que pour recommencer le lendemain, les gouvernements aristocratiques qui se partageaient l'Europe auraient agi plus sagement en faisant de leurs lettres d'anoblissement des primes d'encouragement pour le peuple, un appât capable de former de futurs héros. Le fait est que nos paysans flamands avaient compris la chose de cette façon. Ils avaient coutume de dire à un garçon plein de courage et de turbulence : « Tu com-
« mences comme Jean de Weert ; tâche
« seulement de finir comme lui. » Notre notice expliquera l'origine de cette expression proverbiale. En 1609, le futur général avait été placé par sa mère, une pauvre blanchisseuse, en apprentissage chez un maître cordonnier de Weert, nommé van Houten, dont la brutalité bien connue devait lui en imposer. Cet espoir ne se réalisa point. Jean de Weert osa braver son patron, et fut battu si cruellement que, sans prendre congé de sa mère et de ses frères, il quitta sur l'heure sa ville natale pour n'y plus remettre les pieds. Allant droit devant lui, il passa la Meuse à Maeseyck ou à Ruremonde, et se trouva bientôt dans un village du pays de Juliers, où fonctionnait justement un bureau de recrutement.

Il avait seize ans à peine ; mais, comme

il était grand et fortement constitué, il fut enrôlé dans le corps d'armée que Laurent Ramey, le bailli d'Amercœur, formait en ce moment-là pour le service de l'archiduc Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg et de Passau (1). L'enrôlement se fit le 10 mars 1609, et cette date, rapportée dans les états de service de notre futur héros et dans plusieurs mémoires qui le concernent, renverse l'hypothèse assez répandue qu'il aurait débuté dans la carrière des armes en 1622 seulement, sous le drapeau espagnol. Sa première campagne, sous les ordres du Liégeois Laurent Ramey, si elle ne dura que deux ou trois ans, le conduisit en Alsace, en Franconie, en Autriche, en Bohême, et le familiarisa avec les bons et les mauvais côtés de son nouveau métier. Que devint-il après le licenciement des troupes de l'archiduc Léopold ? Le P. jésuite Turck, qui résidait à Cologne au XVII^e siècle, et qui a écrit une très volumineuse chronique conservée en manuscrit à la bibliothèque gymnasiale de Paderborn, prétend l'avoir connu et savoir positivement qu'il avait été garçon de ferme ou garçon d'écurie au château de Schlenderhahn, chez le baron de Frentz. C'est admissible ; ce qui ne l'est pas du tout, c'est que ce même Père jésuite se soit fait montrer au village de Bütgen, près de Neuss, sur la rive gauche du Rhin, une maison rustique qu'on lui déclara être la maison paternelle de Jean de Weert. Cela suffit à nous montrer avec quelle rapidité les légendes se forment et s'accréditent.

Le fait que notre personnage, dans son testament, s'occupe du village de Bütgen et y fonde une distribution annuelle de pain aux pauvres de la localité, ne saurait contrarier en rien notre version. C'est peut-être là qu'il a résidé la plupart du temps, entre les années 1613 et 1620, sur lesquelles nous ne savons absolument rien de certain. C'est en cette dernière année, s'il en faut croire ses états de service, que ses ins-

(1) C^{te} de Beedelièvre. *Biogr. liégeoise*. Liège, 1837, t. II, p. 409. Les autres renseignements donnés par cet auteur sont empruntés à la *Biographie universelle de Michaud*, v. article Werth (Jean de).

tinets guerriers se réveillent. Des troupes belges occupaient le pays de Juliers, et il est plus que probable qu'ayant rencontré d'anciens compagnons d'armes, il se soit laissé entraîner par eux à rentrer au service. Sous Laurent Ramey, il avait vu prendre et saccager des villes; sous le comte de Bucquoi, il vit la même chose et entra, pour la seconde fois, en vainqueur dans les murs de Prague; sous le marquis de Spinola, il marcha à la conquête de Berg-op-Zoom et il apprit là à connaître les misères d'un siège infructueux. A cette occasion, toutefois, sa véritable vocation commença à se dessiner : c'était la petite guerre. En la pratiquant de son mieux il monta rapidement en grade. Un jour — la date nous manque — étant lieutenant de cavalerie, il renouvela le tour de force du vieux comte de Mansfeld et battit à plate couture deux cents cavaliers ennemis, à la tête de cinquante hommes à peine. Le voilà capitaine ! Il a le pied à l'étrier pour entrer dans l'histoire et faire parler de lui. Cela ne tarde point. Son illustre compatriote Tilly, le général en chef de la ligue catholique, entend vanter ses prouesses et l'engage à faire, sous ses ordres, la guerre aux Danois. Il n'a garde de refuser. S'il faut en croire l'annotateur du *Florus* allemand de Wassemberg, il est colonel-vaguemestre d'un régiment de cavalerie bavaroise au moment où le roi de Suède, en 1630, se propose de quitter les rivages de la Baltique et de pénétrer au cœur de l'Allemagne (1). Son régiment porte le nom de von Eynatten, un brave général de la ligue catholique, originaire du Limbourg, où ses ancêtres avaient possédé la petite ville de Montjoie. Suivre ce régiment, c'est raconter, ainsi que nous allons le faire, l'histoire de notre personnage. Une première rencontre avec les Suédois est heureuse; une seconde l'est également, et voici de quelle façon laconique le continuateur des *Annales* du comte de Khevenhiller

résume ses faits d'armes : « En 1632, il bat un corps suédois, non loin de Nuremberg, se dirige de là vers le haut Palatinat, où il continue à mener l'ennemi en plusieurs rencontres. Il est nommé général-major. » Son retour dans la vallée du Danube est signalée par un revers. Les Weimariens qu'il rencontre tiennent bon et lui tuent cinq cents hommes. Comme sa légende court déjà le monde, il les a promptement remplacés, et, dès que son supérieur, le général Altringer, en s'éloignant, lui laisse les mains libres, il en revient aux folles chevauchées qui ont fondé sa réputation. Il apprend que le Suédois Speereuter est à trois lieues d'Augsbourg avec dix escadrons de cavalerie et quinze ou dix-huit cents hommes d'infanterie, et que sa sécurité est complète, le sachant loin de là (1). Le 3 octobre 1633, un peu après 10 heures du soir, il tombe sur lui comme une avalanche, sabre tout ce qui se présente, fait un large butin, et s'en retourne sur les chevaux frais de l'ennemi aussi vite qu'il est venu.

Le 11 octobre, il reparait aux mêmes lieux. Cette fois, c'est l'infanterie ennemie, forte de trois mille hommes, qu'il accable de ses coups et décime pitoyablement. Enfin, pour terminer le mois d'octobre comme il l'a commencé, il s'empare, le 26, de la ville d'Eichstaedt après une prouesse nocturne plus hasardeuse et plus sanglante encore que les autres, car ses soldats, quand on leur résiste, ont pour coutume de ne point donner quartier. L'hiver arrive, et par ses rigueurs se montre l'allié fidèle des Suédois qui assiègent Ratisbonne, où commande le colonel wallon de Troibrèze. L'Electeur de Bavière, se tenant pour perdu, si cette place forte est prise, charge Jean de Weert de tenter quelque chose pour la sauver. Celui-ci y court à la tête de huit cents cavaliers d'élite et n'arrive à rien. Pour se consoler, il revient à son système favori, aux escar-

(1) L'annotateur en question est le feld-maréchal Josse-Maximilien de Grönsfeld. (V. sa notice, *Biogr. nat.*, v. VIII, p. 342-348.) Il cite Jean de Weert pour la première fois, p. 251 de l'édition de 1647 du *Florus* allemand.

(1) Ce général Speereuter, un Finlandais de naissance, dont nous aurons encore plus tard l'occasion de parler, passa en 1636, du service de Suède à celui de l'Autriche, et ne servit pas mieux son second maître que le premier.

mouches. Dans la soirée du 9 décembre, il traverse l'Isar avec quatre régiments de cavalerie et surprend l'arrière-garde du duc Bernard de Saxe, sous les murs de Straubing. En brûlant et tuant, il fait plus de mal encore à la pauvre ville qu'à l'ennemi. Cette dernière réflexion est d'un chroniqueur contemporain qui, sans le vouloir, caractérise comme il convient la façon dont se faisait la guerre dans ce temps-là et la nature du talent militaire de notre personnage. Il était avant tout et surtout un sabreur, un bras des plus solides auquel manquait une tête bien meublée, capable de concevoir un plan de campagne, de mettre la guerre au service d'une idée.

On lui a adressé d'autres reproches. Le plus grave de tous est d'avoir passé avec une désinvolture superbe du service de l'Electeur de Bavière à celui de l'empereur Ferdinand III. Est-ce bien là une trahison? Nous le nions, par la bonne raison que Jean de Weert était originaire du pays de Liège, fief impérial, et qu'en changeant de maître il ne changea que d'écharpe et continua à servir avec le même zèle la cause catholique, la seule pour laquelle il eût jamais tiré l'épée. Notre récit, d'ailleurs, complètera sa justification. S'il était, à l'exemple de Tilly, adoré par ses troupes, c'est que, chez lui, l'enfant du peuple, la folle bravoure de l'ancien soldat repaissait sous le général; qu'il payait en toute rencontre et plus que de raison de sa personne; qu'il était toujours accessible et bienveillant envers ses inférieurs, et qu'enfin — point essentiel dans ce temps-là — il ne défendait point aux siens de lâcher la bride à leur cupidité, à leurs instincts grossiers. Par sa faute, cette médaille avait un revers. Souvent il était blessé, et parfois dangereusement. Ce fut le cas à l'affaire de Straubing. Un repos forcé de cinq semaines permit à ses soldats de respirer. A peine remis, il reprend ses courses. Il est vainqueur à Rain, à Onolzbach, à Rotembourg, en Souabe, et, le 26 août 1634, il arrive à temps à Nordlingen, pour prendre part à la bataille de deux jours, qui débarrasse pour longtemps le midi

de l'Allemagne des Suédois. Ce fut une des grandes joies de sa vie de parcourir après l'action le champ de bataille, au côté du duc Charles de Lorraine, et de se voir salué par les régiments espagnols et wallons, dont tous les soldats agitaient leurs feutres emplumés, par les cris enthousiastes de : *Viva la casa de Austria!*

Quelques jours plus tard, l'Electeur Maximilien lui rappelle qu'il est général bavarois, et l'envoie au Palatinat pour fermer cette porte de l'Allemagne aux Français, chasser les Suédois de Heidelberg et s'emparer de Spire. Le 2 février 1635, il signe la capitulation de cette dernière ville comme lieutenant général feld-maréchal, laisse dans la place 3,000 hommes et court après les Français avec deux régiments de cavalerie. Il remporte quelques avantages. La chancellerie bavaroise les consigne dans un rapport qui se termine par ces mots : « Ses soldats ont goûté pour la » première fois le sang français et n'at- » tendent qu'une occasion d'en goûter » encore. » Cette occasion leur fut procurée par le duc de Lorraine. Il était en Alsace et les appela à son secours. On dévaste en conscience les environs de Colmar, d'où Jean de Weert, à la tête de ses infatigables cavaliers, fait des pointes en Bourgogne et en Lorraine. Il rejette notamment dans les murs d'Epinal le vieux maréchal de la Force, le dernier survivant du massacre de la Saint-Barthélemy, ramasse les troupes impériales disséminées au pied des Vosges, et, la mauvaise saison étant venue, entre à leur tête dans l'électorat de Trèves. Mais les généraux Goetz, Mercy et Colloredo, ayant pris bientôt le même chemin, notre personnage se décide à aller chercher des quartiers d'hiver dans le pays de Liège. Son retour dans sa patrie ne fut rien moins que joyeux; ailleurs on l'admirait, on le choyait; ici, au contraire, on le redoutait, parce que les Croates de Piccolomini avaient déjà donné aux populations un avant-goût de la licence extrême des troupes impériales.

L'accueil qu'on lui fit s'en ressentit

et l'indisposa. On ne peut cependant lui reprocher d'avoir dépassé, en quoi que ce soit, les termes des lettres patentes qui lui avaient été envoyées par le prince-évêque Ferdinand de Bavière. Ce souverain, qui résidait à Bonn en sa qualité d'Electeur de Cologne, et était en guerre ouverte avec ses sujets liégeois, espérait sans doute que Jean de Weert les punirait de leur insolence envers lui et de leurs sympathies avouées pour la France. En cela il fut trompé. Ce n'est pas notre général, c'est le duc de Lorraine qui fait venir de Verdun un parc d'artillerie pour bombarder la ville de Liège, et cependant on ne dira point que Jean de Weert, s'il s'était montré impitoyable, eût manqué d'excuses ou tout au moins de prétextes. Un jour il avait envoyé aux Liégeois, pour négocier avec eux, son secrétaire particulier et un capitaine quartier-maitre. Ces deux officiers, dont le langage avait peut-être été un peu vif, avaient été assassinés. Quelques jours plus tard, quatre cents hommes des milices liégeoises furent surpris à Saint-Gilles et passés au fil de l'épée. On s'en tint là; il faut bien avouer que ces représailles étaient plus que suffisantes. Et cependant, si les Liégeois avaient pu lire les lettres que notre personnage recevait de Bruxelles, et surtout celles qu'on lui écrivait de la cour de Munich où, pour la première fois, on lui reprochait son indécision, où on l'accusait de mollesse, certes, ils lui eussent fait des excuses au lieu de mettre sa tête à prix. Heureusement pour tout le monde, après un blocus de sept mois, les beaux jours revinrent, et les Impériaux, las d'une trop longue inaction, s'unirent aux Hispano-Belges pour envahir la Picardie. Jean de Weert, qui était sans ordres positifs, suivit leur exemple. Il voulait marcher droit sur Paris. Sur ce dernier point on ne laissa pas faire notre officier de fortune, et, selon son habitude, il s'échappa. Ses courses furent si fructueuses, que là où il avait passé, les villes se rendaient sans coup férir. Il en fut ainsi pour Le Châtelet, La Chapelle, Roye et Montdidier. Un jour, entre Nesle et Noyon,

un fort détachement français lui disputa le passage; il lui passa sur le corps en laissant six cents morts sur le champ de bataille. En semant ainsi l'épouvante, il avait ouvert le chemin de Paris, et rien ne devait plus arrêter l'armée hispano-belge; mais le cardinal-infant et Piccolomini, qui le jalousaient ou bien qui ne voulaient point pousser les choses à l'extrême, dans l'espoir d'une paix prochaine et favorable, l'arrêtèrent encore une fois, comme Charles-Quint avait retenu Martin van Rossem, Philippe II, le comte d'Egmont après Gravelines, et, comme plus tard le prince Eugène devait retenir le généreux et brave Sirtema de Grovestins. Que fit Jean de Weert? Pendant que les autres généraux alliés se portaient devant Corbie, il alla reconnaître Paris, leva une contribution de guerre à Pontoise et visita la cathédrale de Saint Denis. Cette rare audace le vengea amplement de ses supérieurs, car la France, tremblante et stupéfaite, lui accorda tout l'honneur de cette merveilleuse mais inutile campagne de 1636. Il eut encore une autre satisfaction, qu'en vrai enfant du peuple il dut savourer : Louis XIII, pour exalter dans un pareil moment le dévouement des Parisiens, serra publiquement dans ses bras le doyen des savetiers.

Cette risible embrassade conseillée, à ce que l'on suppose, par le P. Joseph, le fameux capucin diplomate, mit fin aux prouesses de l'armée envahissante, en changeant des sujets mécontents et découragés en citoyens prêts à tous les sacrifices, en soldats disposés à faire jusqu'au bout leur devoir. Jean de Weert ne tarde pas à s'apercevoir du changement. Il quitte alors les environs de Paris, se jette, dans la nuit du 25 septembre 1636, avec sa fougue ordinaire, sur six régiments français qu'il écrase complètement. Ce fut là son adieu à la France. Il en rapportait tant de drapeaux fleurdelisés que l'Electeur de Bavière voulut bien convenir que la gloire que son général avait acquise effaçait le souvenir de sa désobéissance envers le cardinal-infant et le feld-maréchal Pic-

colomini. On le laissa respirer quelques semaines à Cologne. Il profita de l'occasion pour se marier. Sa femme, la seconde si nous ne nous trompons, était une bourgeoise bien rentée, Gertrude Jonten. Elle ne garda pas longtemps auprès d'elle son mari. Le 28 janvier 1637, il reçoit à l'improviste l'ordre d'empêcher le ravitaillement d'Ehrenbreitenstein occupé par les Français, et monte à cheval suivi de quatre-vingts dragons seulement. En route il ramasse quelques détachements impériaux et bavarois, et, le 30 du même mois, il a la chance de surprendre l'ennemi en vue de la forteresse, qui est le but de sa mission, et de lui enlever son convoi de vivres. Ce succès lui vaut, pour toute récompense, l'ordre de s'emparer d'Ehrenbreitenstein, place de guerre si haut perchée qu'elle semble perdue dans les nuages.

Il comprend qu'il doit la prendre par la famine, et il se contente de la bloquer. Au moment où, au bout de cinq mois, il a enfin atteint son but, la cour de Munich le charge d'empêcher à tout prix le duc Bernard de Saxe de repasser le Rhin. On l'avait averti trop tard. Pour s'en consoler, il ne laisse à l'ennemi ni trêve ni repos. Le 31 juillet, il sacrifie l'élite de ses gens et ne parvient pas à s'emparer des retranchements que l'ennemi a élevés sur les bords de l'Elz. Cinq jours plus tard, le duc de Saxe qu'il serre de trop près se sauve à la nage. Nous nous demandons ici s'il faut ajouter foi pleine et entière aux lettres de notre personnage à l'empereur et au duc de Bavière. On y lit que Bernard de Saxe, sur le point d'être pris, a traversé un bras du Rhin, la cuirasse au dos au milieu d'une grêle de balles, et que quarante de ses soldats ont exécuté le même tour de force. De Weert avait rencontré enfin un adversaire digne de lui. Il jure de le vaincre ou de mourir. C'est pourquoi, le 12 septembre, il attaque encore une fois les retranchements contre lesquels il a échoué, et les détruit en partie. Dans l'action, une balle de pistolet le frappe derrière l'oreille; il néglige cette blessure qui, en s'envenimant,

le fit longtemps souffrir. Six semaines après il traverse le Rhin; le 22 octobre, il chasse les Français de Rheinau, les jours suivants, d'autres points fortifiés; puis il s'amuse à revêtir ceux de ses prisonniers qui ont déposé les armes sans combattre, de vestes blanches, leur met en main à chacun un bâton blanc, et dans cet équipage, les fait convoier jusqu'à la frontière.

Il tient la campagne pour terminée et se propose de passer l'hiver à la cour de Munich. L'armée franco-suédoise, cependant, n'attend pas le printemps pour reprendre les hostilités. Voilà donc, au commencement de février 1638, notre personnage forcé de rentrer en campagne. Il réunit à la hâte à Villingen neuf régiments de cavalerie, son arme préférée, et quatre régiments d'infanterie et les conduit droit au Rhin. Le 18 février, dans un premier combat devant Rheinfelden, l'avantage est de son côté; mais, dans une seconde rencontre, quatre jours plus tard, il est fait prisonnier avec son compatriote et ami le général Adrien van Enkevoort, le duc de Savelli, son chef, le général Speereuter, le comte de Fürstenberg et dix autres officiers supérieurs. Le duc Bernard de Saxe se montre gracieux pour tous, Jean de Weert excepté. « En vérité, monsieur », lui dit-il, « voici une rencontre bien im- » prévue. — « Le bonheur de Votre Al- » tessé et ma malchance ont tout fait, et » je ne crois pas avoir à m'en excuser. — » A cette réponse, le duc lui tourna le dos en disant : « On vous laissera, mon- » sieur, le temps voulu pour y réfléchir. » Le soir, le duc réunit ses hôtes à sa table. Notre héros flamand était aussi irritable que glorieux.

Quand le vin lui eut délié la langue, croyant se venger, il accabla son vainqueur de reproches et alla même jusqu'à l'accuser de lâcheté. Celui-ci, en homme d'esprit, se contenta de sourire. Dans la suite, on ne sépara point de Weert de son ami Enkevoort; ils furent envoyés ensemble à Benfelden. Dès qu'ils eurent donné leur parole de soldat de ne point chercher à fuir, on leur laissa pleine et entière liberté d'aller et de

venir dans cette petite ville. La même faveur fut accordée aux mêmes conditions au duc de Savelli qui était resté à Laufenbourg. Celui-ci manqua aux lois de l'honneur en se sauvant sous l'habit de son confesseur. Quand Jean de Weert entendit parler de cette aventure, et de l'extrême rigueur avec laquelle les complices du triste fugitif avaient été punis, il craignit un instant pour son ami Enkevoort et pour lui-même. Le duc Bernard le rassura en lui écrivant : « Soyez tranquille; il n'y aura rien de » changé; j'ai confiance en votre parole. » Ce trait, que nous sommes heureux de pouvoir rapporter, honore également deux rivaux qui ont pu s'injurier, mais qui n'en professaient pas moins, l'un pour l'autre, une véritable estime. Jean de Weert eut bientôt un autre sujet d'alarme. Le roi de France voulait le voir à Paris ou, pour mieux dire, le faire voir aux Parisiens. Il insista donc sur sa prompte venue, quoiqu'il eût été battu et pris par des Allemands. Comme le duc de Saxe était à la solde de la France, il ne pouvait s'opposer à cette fantaisie qui n'était pas faite pour lui plaire. En conséquence, il éconduisit poliment la femme de Jean de Weert qui était venue le fatiguer de ses lamentations, et écrivit à ce dernier, à la date du 24 avril 1638, que sans aucun doute, sursa recommandation, le roi Louis XIII lui ferait le meilleur accueil.

Quinze jours plus tard l'ordre fut donné de diriger Jean de Weert et sa femme sur le château de Vincennes, tandis que le général van Enkevoort et les autres officiers prisonniers seraient envoyés à Péronne. Le voyage se fit sans incident. A Lyon, le peuple reçut les prisonniers en criant : « Jean le verd est » Jean le pris; Jean le verd est bien » battu », et autres gentilleses du même genre, qui prouvaient au moins la peur qu'on avait eue, puisqu'on insultait à son malheur. A Paris, ce fut la même chose; seulement ici on fit sur notre célèbre Limbourgeois des chansons qui coururent la cour et la ville. Il distrairait une grande nation, qui en avait besoin, et servait à merveille, sans s'en douter,

les vues du cardinal de Richelieu, qui fut, à son endroit, tout à fait aimable. Le fameux Grotius, ambassadeur de Suède à Paris, ne se montra pas moins empressé; avec lui du moins notre général pouvait causer en flamand et allumer sa pipe sans le scandaliser. C'est aux lettres de Grotius, publiées par Meerman, en 1806, qu'il faut avoir recours pour savoir à quel point la captivité lui pesait, et combien de fois, et avec quelle amertume il se plaignit du manque de foi du roi de France. Enfin, au bout de quatre ans, les négociations aboutirent, et le 24 mai 1642, il fut échangé contre le maréchal de camp suédois Gustave Horn, qui descendait, à ce que l'on prétend, d'un certain comte Sigismond de Hornes, émigré de Belgique, et décédé à Stockholm, en 1344 (1).

Jean de Weert va droit à Munich, de là à Vienne, pour remercier les deux souverains qui, avec le cardinal-infant Léopold-Guillaume, ont travaillé avec le plus d'ardeur à sa délivrance. N'ayant pas, pour le moment, de corps d'armée à lui confier, on le nomma lieutenant général de cavalerie au service de l'empereur et des Electeurs de Bavière et de Cologne. Il avait eu jusque-là deux maîtres, ce qui était parfois assez gênant, et maintenant on lui en donnait trois ! Il s'en consola en se disant que trois volontés, qui ne pouvaient manquer de se contrarier, lui laissaient en définitive la liberté d'agir à sa guise. C'est dans ces sentiments qu'il arriva, à la fin de juillet 1642, à Cologne. Quand le bruit de son arrivée se fut répandu dans le pays, on lui envoya des députations; on vint le trouver en pèlerinage pour le supplier de chasser les Français de Guébriant et les Suédois de Rosen, qui s'étaient rapprochés de Maestricht et de la frontière hollandaise. « Soyez » tranquilles, mes amis », dit-il un jour à ses visiteurs », vous serez débarrassés » de ces gens-là avant quinze jours » d'ici », et le lendemain il quittait Co-

(1) V. l'article Hornes dans le II^e vol. des *Manusc. généal. de Lefort*, conservés aux Archives de l'Etat, à Liège.

logne pour tenir son aventureuse promesse. Il coupa, il est vrai, les vivres à ces gens-là, il leur tua beaucoup de monde, mais il ne parvint pas à les chasser. Il eut même le désagrément de tomber, le 26 septembre, dans une embuscade et n'échappa que par miracle à la mort ou à la captivité. Trois mois plus tard il retrouve les Français, qui ont fait une trouée en Allemagne, dans les plaines glacées de la Souabe.

Les deux Mercy et Gilles de Haes sont chargés comme lui-même de les observer, en attendant que le duc Charles de Lorraine les rejoigne pour prendre le commandement en chef de leur petite armée. Le duc arrive, le 26 janvier 1644, à Heilbronn, et le premier soin de notre personnage est de lui demander l'autorisation d'aller inquiéter le maréchal de Guébriant. La permission à peine obtenue, le voilà parti dans la direction de Schorndorf. Il y avait un pont à traverser. Il est barricadé et gardé. Enfin, cet obstacle est franchi, mais l'alarme a été donnée au camp français. Plusieurs régiments de cavalerie volent à la rencontre de Jean de Weert; il attend le premier qui se présente, lui sabre deux cents hommes et, pour ne point être cerné, se jette avec tout son régiment dans les eaux glacées de la Romse. Guébriant chanta victoire et s'imagina que cette fois son éternel poursuivant serait guéri de sa passion pour les embuscades et les surprises de quartiers. Le cardinal Mazarin répondit au maréchal sur le ton de l'incrédulité : « Nous avons appris avec joie l'avantage que vous avez obtenu sur Jean de Wert, que nous espérons devoir estre suivi de succès plus remarquables. » Il y eut, en effet, après cela des succès plus remarquables à signaler; seulement ce fut celui-là qui devait en faire les frais qui les remporta. On raconte que, dans les premiers jours de février, voulant surprendre Guébriant à Rommelsbach, Jean de Weert se trompa de chemin, tant l'obscurité était profonde, et arriva au village d'Oferdingen, occupé par deux régiments ennemis. Il y mit le feu, et, à la lueur de l'incendie, vit assez

clair pour massacrer les hommes et enlever les chevaux.

Ces coups de main se répétaient, et les pauvres Français, désespérés de ne pouvoir ni prévenir ni punir ces agressions soudaines, précipitaient leur retraite vers le Rhin. Le 21 février, ils passèrent le Neckar à Rottenbourg, et déjà ils se croyaient en sûreté, quand leur arrière-garde, forte de trois régiments, fut attaquée et détruite par notre infatigable Limbourgeois, qui, après cela, rassasié de carnage ou croyant avoir rempli sa tâche, s'arrêta. La guerre, en se prolongeant outre mesure, avait fini par modifier les traditions, les mœurs, les habitudes, et par se modifier elle-même. On se reposait l'été au lieu de se reposer l'hiver; on souffrait le double, on tuait tout autant de monde, sinon plus; mais, au moins, on laissait pousser le blé et faire la moisson, de sorte qu'on échappait au danger de mourir de faim par sa propre faute. C'était toujours cela de gagné. Jean de Weert profita naturellement de cette tacite suspension d'armes pour revoir les siens et aller en cour solliciter un autre commandement. On fit de lui un général en chef de la cavalerie de la ligue catholique. Au mois de juin il rejoignit l'armée, et tant était grande sa popularité, que tous les corps de cavalerie par lesquels il se fit reconnaître en son nouveau grade, le saluèrent de leurs acclamations et d'une triple salve. Il profita de ces bonnes dispositions à son égard pour reprendre l'offensive et rejeter de l'autre côté du Rhin les derniers débris de l'armée française. Malheureusement pour le maréchal de Guébriant, Louis de Bourbon, le futur Condé, qui venait de se rendre maître de la ville luxembourgeoise de Thionville, si longtemps convoitée, lui amena dix beaux régiments tout disposés à bien faire.

Guébriant ne voulut point laisser refroidir leur zèle et repassa le Rhin. Blessé à l'affaire de Rottweil, en Wurtemberg, et mal soigné, il était mourant, quand, le 24 novembre 1643, Jean de Weert — toujours lui — prit en un tour de main toute son artillerie et la

tourna contre ses gens. Ce ne fut plus une bataille, ce fut une déplorable boucherie. Des quinze mille hommes de feu Guébriant, — car le brave soldat avait rendu l'âme quelques instants avant sa défaite, — trois mille furent tués sur place, sept mille furent faits prisonniers et le reste se sauva tant bien que mal. Ce succès, dont de Weert et Mercy pouvaient, à parts égales, se partager l'honneur, décida la France à envoyer contre eux l'année suivante ses deux principaux foudres de guerre : Turenne et Condé. Dès ce moment la partie n'est plus égale; elle est cependant acceptée avec joie et noblement jouée. Dans l'intervalle, par une fatalité qui s'attache aux figures tragiques de l'histoire, Jean de Weert est amené à verser le sang à Cologne, où il s'était rendu pour se remarier et se distraire. Son compatriote et ami le général feld-maréchal Godefroid Huyn van Geleen y exerçait les fonctions de gouverneur. Il est invité par lui à un banquet offert aux députés du cercle de Westphalie et aux officiers supérieurs de la ville et des environs. Ces derniers se disputèrent entre eux sur le mérite de leurs nations respectives et en vinrent aux gros mots. Un colonel italien, Filippi, et un Belge, le comte Germain-François de Mérode, se levèrent de table, mirent l'épée à la main et, sans sortir de la salle, s'escrimèrent l'un contre l'autre. L'Italien fut tué.

Son vainqueur, ivre ou fou, se mit à provoquer tout le monde. Jean de Weert voulut le calmer; il l'insulta grossièrement, et, comme la patience n'était pas la vertu maîtresse de notre personnage, il mit à son tour l'épée à la main, et quelques minutes plus tard le comte de Mérode était étendu sans vie à ses pieds. Quand on en est là, que les passions n'ont plus de frein, les mœurs plus de retenue et, chez les militaires, la discipline plus de force, la société est bien malade, bien près de faire place à la barbarie. Le commissaire impérial, le comte Traun, en eut le soupçon et, intervenant, en vertu de ses pouvoirs, dans cette tragique aventure, il demanda à Jean de Weert son épée et lui

ordonna de rentrer chez lui et de garder les arrêts. Une enquête proclama son innocence, et le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de regagner les cantonnements de l'armée bavaroise. Il est partout où les Français se montrent. Il ne manque pas cette fameuse bataille de Fribourg qui dura trois jours et peut être considérée comme ouvrant la lutte séculaire des Bourbons contre les Habsbourg, à laquelle, des deux parts, on s'efforça de donner le caractère implacable propre aux haines nationales. Ce qui est plus curieux encore, c'est de constater la contradiction qu'il y a entre cet égorgement gigantesque au pied de la Forêt-Noire et l'ouverture à la même heure, à Munster et à Osnabruck, des préliminaires de la paix de Westphalie. Dans les batailles du 4, du 7 et du 9 août, les Bavares, qui sont 15,000 contre 20,000 Français, se couvrent de gloire tout en admirant l'élan de leurs adversaires.

Jean de Weert a son cheval de bataille tué sous lui et combat à pied. Quand enfin, épuisé mais non vaincu, Mercy bat en retraite, il le quitte pour inquiéter les généraux français. Ne pouvant, avec des forces fort réduites, les empêcher d'entrer à Mayence, il se dirige sur Mannheim, qui est occupé, avec une division de cavalerie, par le général Rosen, son émule comme sabreur. Il le surprend si inopinément que le général ennemi s'estime heureux de pouvoir gagner la rive opposée du Rhin, seul dans une nacelle. Bientôt après, on l'appelle en Bohême pour aider les impériaux à tenir tête au Suédois Torstenson; il y court en poste. Là il partage le commandement de l'armée avec Hatzfeld et Goetz. Le 14 février 1645, on en vient à Jankau, près de Prague, à une bataille décisive. Les Impériaux sont battus. Deux fois pendant l'action Jean de Weert est entouré, sommé de se rendre; chaque fois il se dégage, et finit par se sauver avec les dragons les mieux montés. Les Suédois furent si contents de l'avoir vaincu, qu'ils le chansonnèrent sur l'air: *Ah! ah! ce sont de bonnes farces*. Sa légende en souffrit, et sa répu-

tation aussi, d'autant plus que Hatzfeld l'accusa d'avoir contribué à la perte de la bataille par de fausses manœuvres. Il a, lui, autre chose à faire que de répondre à ces accusations; son ami, le célèbre Mercy, est en grand péril; il s'empresse de le rejoindre sur les confins de la Franconie et de la Souabe. Il l'assiste dans le combat de Mergentheim du 28 avril 1675, bat l'aile droite de l'armée de Turenne, et à sa grande satisfaction prend le général Rosen, qui lui a si souvent échappé, avec trente étendards pour le moins.

A ces nouvelles, le prince de Condé revient de France et renforce Turenne. On veut cette fois en finir avec Mercy, dont le génie, le courage et la prévoyance empêchent les Français, non seulement de pénétrer plus avant en Allemagne, mais encore de se maintenir sur le Rhin. On se cherche; on finit par se rencontrer à Allerheim, entre Noerdlingen et Donauwerth, le 3 août 1645. Du côté des Bavaois, notre personnage commande l'aile gauche, Mercy le centre et Huyn van Geleen l'aile droite. Ici, comme à Jankau, notre Limbourgeois manque de coup d'œil, de sangfroid, et, malgré d'irrésistibles charges de cavalerie, cause la perte de la bataille. C'était fatal. La guerre est une science, et qui ne la possède pas à fond, fût-il le plus courageux et le plus dévoué des hommes, doit se résigner à occuper le second rang et ne jamais ambitionner le premier. Mercy avait été tué, en grande partie par sa faute, ce qui n'empêcha point Jean de Weert de vouloir être nommé généralissime en son lieu et place. L'Electeur de Bavière refusa avec raison de lui donner cette satisfaction. On vit alors notre personnage passer, par dépit, du rôle d'accusé à celui d'accusateur, et déclarer qu'il quittait le service de la Bavière pour celui de l'Autriche, parce que l'Electeur Maximilien trahissait l'Allemagne et manquait à tous ses devoirs en négociant avec la France. Si bonne au fond que fût l'excuse, c'était aller trop loin de la part d'un parvenu, d'un fils de paysan. On le lui fit bien voir. Il comptait sur la

complicité de l'empereur, qui lui avait envoyé un agent secret, mais plus encore sur sa légende, sur le prestige de son nom.

Tout lui manqua à la fois. L'esprit particulariste, qui n'a pas encore abandonné l'Allemagne de nos jours, battait alors son plein, et l'esprit sectaire était demeuré une puissance avec laquelle il fallait compter; c'est ce qui explique pourquoi les colonels qui étaient Bavaois de naissance et ceux qui étaient luthériens refusèrent avec la même énergie de le suivre. L'Electeur Maximilien le déclara infâme, traître et félon, et, si grande était sa colère, qu'il mit sa tête à prix et fit dévaster et brûler les propriétés qu'il possédait dans le haut Palatinat, la Franconie et l'électorat de Cologne. Jean de Weert, voyant qu'il n'était plus en sûreté au milieu de ses propres soldats, s'empressa de gagner la frontière de Bohême, avec le général Spork, étranger comme lui, et qui s'était juré de partager sa bonne comme sa mauvaise fortune. L'empereur cassa le jugement infamant porté contre eux; puis il nomma Jean de Weert général en chef de sa cavalerie, fit de lui un comte du Saint-Empire et lui donna la seigneurie de Benaudek, dans le cercle de Bunzlau, en Bohême, afin de compenser les pertes qu'il avait éprouvées du fait de la dévastation de ses domaines. Les services que notre personnage a l'occasion de rendre ne répondent pas à ces largesses. A peine à l'armée, il est blessé devant Eger, le 29 juillet 1647, et perd l'occasion de débarrasser la Bohême de l'ennemi. Quand il remonte à cheval quatre semaines plus tard, il ne peut qu'inquiéter le feld-maréchal Wrangel fortement tranché dans son camp.

Il l'épie cependant et s'en trouve bien, car il le surprend un jour et culbute six de ses régiments, leur enlève treize enseignes et s'en retourne. C'est sa dernière prouesse. L'Electeur de Bavière, revenu de ses erreurs, a rompu avec la France et s'est réconcilié avec l'empereur, qui, à cette occasion, n'hésite pas à mettre en disponibilité

Jean de Weert et son ami Spork. Les deux princes ont lieu de s'en repentir. Quand Melander et Gronseld sont battus, qu'on manque de généraux éprouvés, on revient à eux, en mai 1648, et on les trouve prêts à tous les sacrifices, à toutes les aventures. Du côté de notre Limbourgeois c'est d'autant plus méritoire que, se croyant destiné à vivre désormais dans la retraite, il vient de se remarier pour la troisième fois. Mais la parole n'est plus au canon, elle est aux diplomates, qui, tombant enfin d'accord, signent la paix définitive, le 25 octobre 1648.

Il rentre alors dans son château de Bohême, le seul qui lui reste et n'en sort plus. Son nom, qu'il a illustré, meurt avec lui. Sa dernière épée est conservée dans l'Armeria de Turin (1). Son harnais de guerre se trouvait, avant 1848, dans la collection Wallraf, à Andernach sur-le-Rhin, où Victor Hugo l'a vu.

Son meilleur portrait est très probablement celui qui se trouve à la page 315 du *Florus* allemand d'Eberhard Wassenberg, imprimé en 1647, à Amsterdam, chez Louis Elzevier.

Charles Rahlenbeek.

F.-W. Barthold, *Johann von Werth, etc.* Berlin, 1826, 1 v. in-8°. — W. Müller von Königswinter, *Johann von Werth, eine deutsche Reitergeschichte*. Köln, 1858, 1 v. in-48. — A. Perreau, *Biogr. limbourgeoise, Jean de Weert*. Tongres, 1852, in-8°. — Charles Rahlenbeek, *Le dernier duel de Jean de Weert* (Extrait de la *Revue trim.*). Bruxelles, 1853. — *Hugo Grotii Epistolæ ineditæ ad Oxenstiernum patrem et filium aliosque*

(1) C'est une épée damasquinée qui sort des ateliers d'Abraham Clauberg, de Solingen. Un cartouche représente la bataille de Noerdlingen; un autre renferme la singulière inscription que voici :

Graf Johan von Werth hat mich zum Streitd er-
[köhren
Der oft victorisiert, gahr weinig mal verlohren;
Zum streitd wahr nur im Feldt, mich liess nie
[von der Sehten,
Doch muss er endlich auch gefangen nach Frank-
[reich reichten.
Zeitwährend sein Arrest war ihm Koenig geneigt
Undt liberiert ihn für zeine ganze Tageszeit,
Was er gewust zu lohnen gescharnd und wohl be-
Dan er an einem Tag 6000 niedergemacht. [tracht

Cette épée autobiographique est sans doute unique dans son genre. Elle est cataloguée sous le n° 982, et personne ne sait à Turin par quel concours de circonstances elle est venue dans cette ville.

e Gallia missæ, etc. Harlem, 1806, in-8°. — J. Heilmann, *Die Feldzüge der Bayern in den Jahren 1643, 1644 et 1645*. Leipzig, 1851, in-8°. — Pour la campagne de France de 1636, voir aux arch. gén. de Belgique, dans la secrétairerie d'Etat, le vol. 1^{er} de la *Correspondance du cardinal-infant avec Piccolomini*.

***JEAN DE WESTPHALIE**, typographe à Louvain, de 1474 à 1496.

Quoique né à l'étranger, cet artiste mérite une place dans la *Biographie nationale*, à raison des services considérables qu'il rendit chez nous aux sciences et aux lettres. Il fut incontestablement l'imprimeur belge le plus remarquable du x^e siècle. Plusieurs auteurs le considèrent comme l'introducteur, dans notre pays, de l'imprimerie en caractères mobiles. Nous disons de l'imprimerie en caractères mobiles, car, déjà avant 1464, on tirait chez nous des exemplaires d'écrits et d'images gravés sur des planches de bois, de métal et même de pierre.

Jean de Westphalie naquit à Aken, village situé à deux lieues d'Arenberg, au diocèse de Paderborn. Dans les protocoles des échevins de Louvain, il est désigné tantôt sous la qualification de maître *Jean de Aken, de Paderborn, en Westphalie*, tantôt sous celle de maître *Jean de Westphalie* tout court. Il apprit, selon toute probabilité, son art à Mayence ou à Cologne. Quoi qu'il en soit, il quitta son pays et se fixa en Belgique. Il s'y associa, vers 1472, avec un homme d'une haute érudition, Thierry Martens, d'Alost, qu'on a longtemps considéré comme l'introducteur de la typographie en Belgique. Les deux associés publièrent, en 1473, les trois opuscules suivants : 1. *Speculum conversionis*. — 2. *Libellus de duobus amantibus*. — 3. *De salute sive aspiratione anime ad Deum*.

Le 26 mars 1474, Jean de Westphalie acheva, à Alost, une édition du *Textus summularum editarum a fratre Petro Alfonci Hispano*, volume in-4°, de 108 feuillets. Il résulte de la souscription de cette édition que, dans l'association dont il vient d'être parlé, Jean était l'artiste et Thierry le bailleur de fonds. Ce qui ne laisse pas de doute à

cet égard, c'est que le nom de Jean y précède celui de son associé. On y lit : *A Alost, ville du comté de Flandre, par Jean de Westphalie, de Paderborn, avec son associé (cum socio suo) Thierry Martens, l'an du Seigneur 1474, le 26e jour de mai.* Quelques jours après l'achèvement de cet ouvrage, il se fixa en la *féconde et florissante Université de Louvain*, comme on disait alors. C'était l'administration de ce grand établissement scientifique qui l'avait engagé à se fixer dans la première *chef-ville* du Brabant. Pour jouir des privilèges et franchises de l'université, il fallait être immatriculé dans l'une des cinq facultés de cette école. Jean de Westphalie fut inscrit à la faculté de droit canon, le 7 juin 1474, et devint, par conséquent, suppôt de l'université, douze jours seulement après l'achèvement de son *Textus summularum* de Pierre d'Espagne.

Dans la souscription de son édition du *Liber de remediis utriusque fortunæ prosperæ et adversæ*, l'artiste prend le titre de *maître*; il prend la même qualification dans son édition du *Kaetspel*. Le titre de *maître* (magister artis impressoriæ) lui avait été accordé par l'université.

Jean de Westphalie se maria. Il habitait une maison située rue des Chevaliers. Dès qu'il fut établi à Louvain, il se mit vaillamment à l'œuvre. Le 9 décembre 1474, il y termina une édition de l'*Opus ruralium commodorum* a Petro de Crescentiis, volume in-folio de 196 feuillets. Dans la souscription de cette impression, l'artiste nous dit : « le présent ouvrage... édité au moyen d'une certaine méthode industrielle de former les caractères, tout récemment inventée, à l'aide de Dieu tout-puissant, est le produit de cette lettre que vous voyez, lettre véritable, de facture moderne, gravée et formée. Il a été imprimé par Jean de Westphalie, du diocèse de Paderborn, résidant en la féconde et florissante université de Louvain, l'an de l'incarnation de N. S., 1474, le 9 décembre. » Ce passage prouve qu'il était arrivé à Lou-

vain avec un matériel entièrement nouveau. Il avait également amené plusieurs compagnons. Il résulte des comptes de la ville que ces compagnons habitaient chez lui et y avaient bouche à table.

Aussi zélé que capable, Jean de Westphalie rendit, par ses impressions, les plus grands services aux professeurs et élèves de l'université. Il édita plusieurs auteurs de l'antiquité, tels qu'Aristote, Cicéron, Virgile, Juvénal, Perse, Boèce, les Institutes de Justinien, etc. Il imprima des traités de saint Augustin, de Jean Gerson, d'Adrien le Chartreux, de Denis de Ryckel, de Jacques de Voragine, d'Albert de Ferrare et d'autres. De ses presses sortirent des publications d'Henri van Someren, Paul Gérard, de Middelbourg, Louis Bruni, Charles Viruli et autres membres de l'université. Dans un espace de vingt-trois ans, il mit au jour plus de cent trente ouvrages, grands et petits, décrits par de la Serna Santander, Lambinet, Holtrop et Campbell.

« Le grand nombre de ses éditions », dit Lambinet, « leur importance quant au sujet, leur volume, la beauté, la netteté de ses caractères, qui tiennent du romain et peu du gothique, les progrès sensibles qu'il a fait faire à son art... tout nous le fait considérer comme le premier imprimeur de la Belgique, de son temps ». Le plus grand nombre de ses éditions sont en latin, la langue littéraire de l'époque, la langue officielle de l'*Alma Mater*. Cependant il édita quelques publications en langue vulgaire. Outre son intéressant glossaire latin-flamand et son édition du *Kaetspel*, il publia dans cette langue deux opuscules de piété de son compatriote Thierry de Munster, de l'ordre des Frères-Mineurs, qui se signala par son dévouement, à Bruxelles, en 1489, lorsque la peste décimait la population de cette ville. Nous avons fait connaître ces deux publications dans le premier volume du *Bibliophile belge*.

La dernière impression connue de notre typographe est la *Legenda Sanctæ Annæ*, publiée en 1496.

Jean de Westphalie vivait encore le 30 décembre 1501; nous ignorons jusqu'ici la date de sa mort.

L'artiste nous a laissé son portrait : c'est une tête en profil, couverte d'une toque. On trouve cette petite gravure dans son édition des *Institutionum libri IV* de Justinien, et du *Breviarium domini Joh. Fabri, super codicem Justiniani*, 1475. « Il a suivi en cela », dit Lambinet, « l'usage pratiqué plus anciennement par les cartiers, les dessinateurs, graveurs d'images, qui scellaient leurs ouvrages de leur écusson, de leur monogramme, de leur anneau, de leur portrait. »

Ed. Van Even.

Protocoles des Echevins de Louvain. — Ch. de la Serna Santander, *Lictionn. bibliograph. choisi du x^e siècle*. Bruxelles, 1803, t. 1^{er}, p. 320. — P. Lambinet *Recherches sur l'origine de l'imprimerie*. Bruxelles, 1799. — J.-G. Holtrop, *Thierry Martens*. La Haye, 1867. — Id., *Monuments typograph. des Pays-Bas.* — Id., *Catalogus librorum sæc. XV^o impressorum, etc.* — M.-F.-A.-G. Campbell, *Annales de la Typographie Néerlandaise.* — Id., article dans *l'Algemeene Konst en Letterbode* de 1837. — Ed. van Even, *Bibliophile belge*, t. 1^{er}, 1866.

JEAN DE WILDE, orateur et poète, né à Gand, en 1360, mort en 1417. Il embrassa le sacerdoce et se distingua dans la chaire. En 1393, rapporte Meyerus, les Gantois s'étant soulevés, Jean de Wilde parut, l'ostensoir à la main, devant les séditeux au marché du Vendredi, et, par une éloquente harangue, il calma l'émeute. Il cultiva avec succès, selon Marc van Vaernewyck, la poésie latine. Le recueil de ses vers parut sous le titre de : *Carmina lyrica*, chez Badius, à Paris.

Emile Van Arenbergh.

Meyerus, *Annalium Flandriæ lib. XIV, ad annum 1393*, p. 243-244 (Francof ad Mæn., 1580, in-fol.). — M. Van Vaernewyck, *Hist. van Belgis*, t. II, append. biogr., p. 131. — Sweertius, *Ath. belg.*, p. 486. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. 1^{er}, p. 736.

JEAN DE ZICHEM. Voir GERARDI.

JEANNE, dite de Constantinople, comtesse de Flandre et de Hainaut, morte le 5 décembre 1244.

Lorsque le père de Jeanne, le comte Baudouin, quitta la Flandre pour se rendre à la Terre-Sainte, il n'avait eu

de sa femme, Marie de Champagne, que deux filles : Jeanne, âgée d'environ dix ans, et Marguerite, encore toute jeune. Tandis que son mari se rendait à Venise et de là allait assiéger Zara, en Dalmatie, de concert avec les autres croisés, la comtesse s'embarquait pour la Palestine, où elle mourut peu de temps après son arrivée, ayant laissé l'administration de la Flandre et du Hainaut à quelques-uns de ses conseillers, tels que Guillaume, oncle de Baudouin; Gérard, prévôt de Bruges, de Lille, de Saint-Omer et chancelier de Flandre; Guillaume, châtelain de Saint-Omer, et Gérard, châtelain de Lille; ceux-ci avaient dans leurs attributions la Flandre; le premier était spécialement chargé du gouvernement du Hainaut. Tous s'aidaient des conseils de Mathilde de Portugal, veuve de Philippe d'Alsace, et de Philippe, marquis de Namur, frère du comte Baudouin.

Lorsque celui-ci mourut à la fatale bataille d'Andrinople, son frère Henri lui succéda en qualité d'empereur d'Orient, et le marquis Philippe prit en main la tutelle de ses nièces. Ce prince était ambitieux et d'un caractère faible; il se laissa intimider par les menaces du roi de France, Philippe-Auguste, qui prétendait, en qualité de suzerain, avoir la garde des filles de Baudouin et la faculté de disposer de leur main. Le monarque promit au marquis la main de Marie, l'un des enfants nés de son union avec Agnès de Méranie, et, à ce prix, obtint la remise de Jeanne et de Marguerite. Au mois de juin 1206, Barthélemy de Roie fut envoyé à Courtrai pour assurer la conclusion de ce traité et en obtenir la confirmation de la part des nobles et des communes de Flandre.

Pendant plusieurs années, le marquis Philippe continua à exercer ses fonctions; mais, en 1211, le roi de France voulut revenir sur certaines conditions des conventions conclues entre eux au sujet du mariage des jeunes princesses; par un nouveau traité arrêté avec Enguerrand de Coucy, il déclara que celui-ci épouserait Jeanne et son frère

Thomas la jeune Marguerite, à la condition de lui payer la somme de 50,000 livres comme prix de la cession de la Flandre. Cet abus d'autorité, qui était dans les mœurs féodales, mais qui présentait le caractère odieux d'une vente d'héritières, paraît avoir soulevé des clameurs d'indignation. Après en avoir été en quelque sorte l'instigateur, le marquis de Namur se voyait joué; il en fut désespéré, et, à l'heure de la mort, en 1212, il se le reprocha comme un crime. Mathilde de Portugal, à force d'argent, obtint du roi la remise des deux princesses, dont l'aînée fut fiancée à son neveu Fernand ou Ferrand, fils de Sanche, roi de Portugal; mais celui-ci et Jeanne durent abandonner au roi de France, pour être réunies à l'Artois, les villes de Saint-Omer et d'Ardoie, avec les territoires adjacents. Le 22 janvier 1211-1212, Ferrand se déclara l'homme lige du roi et, à sa demande, plusieurs barons flamands se portèrent garants de ses promesses.

Les Gantois firent quelque difficulté de recevoir leur nouveau prince; mais, trop faibles pour lui résister avec succès, ils durent reconnaître son autorité. Ferrand, d'ailleurs, ne tarda pas à s'indigner des exigences de son suzerain et entama des négociations avec Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, l'ennemi de Philippe-Auguste. Avant de s'engager, Jean réclama la remise entre ses mains de Marguerite, la sœur de Jeanne; mais cette remise ne put avoir lieu, Marguerite ayant épousé, à Mons, Bouchard d'Avesnes, ainsi qu'on l'a raconté ailleurs.

Le roi Jean n'en continua pas moins ses négociations; il prêta à Mathilde de Portugal 3,000 livres, pour lesquelles les villes de Gand, de Bruges et d'Ypres se portèrent caution, preuve évidente que les communes étaient dévouées à ses intérêts. Mais Philippe-Auguste ne laissa pas de repos à ses adversaires; il pénétra en Flandre, où il porta le ravage, et quoique 400 bateaux de sa flotte eussent été brûlés près de Damme, il réduisit presque toute la contrée sous sa domination. Une attaque contre l'Anjou

ayant appelé ailleurs son attention, la guerre prit pour lui, pendant quelque temps, une tournure défavorable. Ferrand s'empara de Guines, et l'empereur Othon IV, à la tête d'une armée nombreuse, dans laquelle se trouvaient le comte de Salisbury avec un corps anglais, les ducs de Brabant et de Limbourg, Bouchard d'Avesnes, alors réconcilié avec Ferrand, s'avança vers Tournai. La terrible bataille de Bouvines anéantit les forces de la coalition et livra Ferrand au roi de France, qui le fit enfermer dans une tour du Louvre.

La jeune comtesse, restée veuve, alla implorer la pitié du vainqueur : elle s'engagea, le 24 octobre 1214, à lui remettre en otage un fils du duc de Brabant et à faire démolir les remparts de plusieurs de ses villes : Ypres, Audenarde, Cassel; mais si, à ce prix, elle obtint le rétablissement de la paix, elle ne put arracher à Philippe-Auguste la délivrance de son mari, qui, huit ans encore, resta en captivité. On a peu de détails intimes sur son gouvernement. Ce que l'on peut en dire, c'est que la Flandre perdit alors cette quasi-indépendance dont elle avait joui pendant les siècles précédents. La cour de Paris y commandait en maître et, à chaque instant, faisait sentir à la comtesse le poids de son assujettissement.

Quelques nobles, Jean, sire de Nesle, et Michel de Harnes, entre autres, étaient tout dévoués au roi de France; lorsque le premier eut des difficultés avec la comtesse au sujet de la châtellenie de Bruges, le parlement de Paris intervint, se montra moins favorable à Jeanne qu'à son vassal, et l'obligea en quelque sorte à acquiescer pour une somme énorme la châtellenie de Bruges. Ce fut évidemment aussi pour se délivrer d'un seigneur en qui elle avait peu de confiance, que Jeanne acheta à Michel de Harnes la châtellenie de Cassel. Sa conduite privée excitait, paraît-il, des murmures, et on l'accusait de montrer trop de confiance à l'un de ses nobles, Arnoul d'Audenarde. La rigueur avec laquelle la cour de Rome traita alors Bouchard d'Avesnes et sa femme Mar-

guerite, sans que la comtesse Jeanne ait agi en leur faveur, n'était pas de nature à lui concilier les sympathies du peuple.

On le vit bien lorsqu'un aventurier nommé Bertrand de Rais, qui vivait en ermite dans le bois de Glançon, près de Valenciennes, se fit passer pour l'empereur Baudouin, qui aurait miraculeusement échappé à la mort après sa défaite à Andrinople. La foule se porta avec le plus grand empressement au-devant de l'imposteur, et salua de ses acclamations celui qui lui rappelait une époque meilleure et le souvenir de glorieux combats. Jeanne, abandonnée à la fois par les nobles et par les communes, se réfugia à Lille, d'où elle alla implorer l'intervention de Philippe-Auguste. L'imposture n'était que trop évidente : la mort de Baudouin avait été attestée d'une manière irréfutable, et Bertrand de Rais se vit bientôt confondu. Il se hâta de fuir, et, peu de temps après, rencontré en Bourgogne, il y fut arrêté et envoyé à Jeanne, qui le fit pendre. Mais le peuple ne se rendit pas à l'évidence; la mémoire de la comtesse resta frappée de réprobation et on l'accusa d'avoir non seulement repoussé son père, mais de l'avoir condamné à un supplice infamant. Peut-être aurait-elle apaisé ces soupçons injustes en déployant plus de clémence. Mais le mécontentement était si vif, qu'à Valenciennes une révolte éclata et qu'il fallut une guerre pour en obliger les bourgeois à la soumission. Jeanne déploya encore peu de tact en extorquant de fortes sommes aux villes, et, dans le nombre, à Lille, sous prétexte de s'indemniser des dépenses que lui avaient occasionnées les intrigues du faux Baudouin.

Philippe-Auguste était mort, et son fils et successeur, Louis VIII, l'avait suivi dans sa tombe; mais la politique française ne changeait pas d'allures. Jeanne ne put obtenir de Louis IX la liberté de son mari qu'en signant le traité de Melun, le 12 avril 1226; elle dut payer une somme de 50,000 livres et s'engager, sous des peines très sévères, à garder à son suzerain la fidélité la plus absolue; ses vassaux et ses

villes furent astreints à prendre les mêmes engagements.

Mis en liberté, Ferrand gouverna la Flandre et le Hainaut non sans gloire; il se montra vassal fidèle, resserra les liens d'amitié entre l'évêché de Liège et le Brabant, d'une part, et la Flandre, d'autre part, et guerroya avec succès dans le comté de Namur. Il mourut à Douai, le 27 juillet 1233, sans avoir eu d'autre enfant de sa femme qu'une fille nommée Marie, qui mourut fort jeune. Jeanne songea alors à se remarier à Simon de Montfort, l'un des fils du vainqueur des Albigeois, aventurier célèbre comme son père; mais le roi de France, Louis IX, refusa sa sanction à ce projet, auquel Jeanne dut renoncer par un engagement formel. En 1237, elle prit ou plutôt accepta pour époux un cadet de la maison de Savoie, Thomas, comte de Maurienne. Cette seconde union, tardive d'ailleurs, resta stérile, et lorsque survint la mort de Jeanne, le 5 décembre 1244, ce fut sa sœur Marguerite qui recueillit son héritage.

Le règne de la comtesse Jeanne fut marqué par un grand nombre d'améliorations importantes apportées à la condition des habitants des villes et des campagnes. Elle serait longue la liste des privilèges qu'obtinrent beaucoup de communes de Flandre. Le commerce et l'industrie prenaient de plus en plus de développement, et l'influence de la bourgeoisie y grandissait sans cesse. Jeanne se montra aussi très généreuse pour les églises et les abbayes et fonda plusieurs établissements de bienfaisance, notamment l'hôpital Comtesse, à Lille. Elle fut enterrée à côté de son premier mari, dans l'abbaye de Marquette, près de Lille, dont elle était aussi la fondatrice. Elle testa le 4 décembre 1244, veille de sa mort.

Alphonse Wauters.

Warnkönig, *Histoire de la Flandre*. — Edward Le Glay, *Histoire des comtes de Flandre, et Histoire de Jeanne de Constantinople*. — Baron Kerwyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*, t. II. — De Smet, *Corpus chronicorum Flandrie*. — Wauters, *Table chronologique des diplômes imprimés*. — Chronique de Philippe Mouskès. — Delisle, *Catalogue des actes de Philippe-Auguste, etc.* Ce que plusieurs anciens chroniqueurs, tels que Jacques de Guyse et d'Oudegherst, disent de Jeanne et de ses contemporains, fourmille d'erreurs.

JEANNE, fille de Louis, comte de Nevers, et, par conséquent, petite-fille du comte de Flandre Robert de Béthune, épousa, en 1329, Jean de Montfort, frère consanguin du duc de Bretagne Jean III. A partir de ce moment, sa vie s'écoula en dehors des Pays-Bas, avec lesquels elle ne semble plus avoir eu de rapports : elle ne leur appartient que par sa naissance.

Sa biographie, d'ailleurs, est fort mal connue. On n'en sait que ce que racontent Jehan le Bel et surtout Froissart dans sa seconde rédaction. Cela a suffi, toutefois, pour la rendre célèbre et pour lui faire une place à côté des héroïnes qui ont illustré comme elle des sièges fameux : sainte Geneviève, Jeanne Hachette, Christine de Lalaing.

A la mort du duc Jean III, en 1341, la Bretagne, à défaut d'héritiers directs, fut revendiquée à la fois par le comte de Montfort, le mari de Jeanne, et par Charles de Blois. La guerre qui éclata entre les deux rivaux, est une des plus sanglantes, mais aussi une des plus héroïques de la fin du moyen âge. Dès le début des hostilités, Jean de Montfort ayant été fait prisonnier à Nantes, la comtesse se trouva seule à la tête de la résistance. Retirée à Hennebont avec son fils, cette femme, « qui avoit courage d'homme et cuer de lion », y soutint, pendant deux mois, un siège terrible. Froissart nous la dépeint armée de pied en cap, parcourant les remparts, employant les *demoiselles* à dépaver les rues pour fournir des projectiles aux crénaux, commandant des sorties à la tête de ses chevaliers. C'est grâce à elle que, malgré le mauvais vouloir d'une partie de la garnison, la place ne fut pas rendue avant l'arrivée d'une flotte anglaise qui vint la débloquer.

Ce siège de Hennebont est le point lumineux de la vie de Jeanne. Ce que l'on connaît sur elle, en dehors de là, est fragmentaire et incertain. Le 1^{er} mars 1342, on la trouve à Brest, où elle conclut une trêve avec Charles de Blois. En même temps, elle traite avec Edouard III, lui prête de l'argent et lui envoie des ambassadeurs. Froissart

et Jehan le Bel placent à cette date un voyage qu'elle aurait fait à la cour d'Angleterre, pour obtenir des secours du roi. Au retour, la flotte anglaise qui la ramenait en Bretagne ayant rencontré, au large de Guernesey, celle de Charles de Blois, Jeanne aurait pris part, personnellement, à la bataille sanglante que se livrèrent les deux escadres. « Là estoit », dit Froissart, « la comtesse de Montfort armée, qui bien valloit ung homme, car elle avoit cuer de lion, et tenoit ung glaive moult roide et bien trenchant, et trop bien s'en combattoit et de grant couraige. » Malheureusement cet épisode est sujet à caution, car rien n'est moins prouvé que le séjour de Jeanne en Angleterre, en 1342. Ce n'est que deux ans plus tard, en 1344, que l'on peut constater sa présence dans ce pays. C'est probablement alors qu'elle confia son jeune fils au roi Edouard.

A partir de ce moment, on n'a plus de renseignements sur le rôle joué par l'énergique comtesse dans la lutte qui, par la bataille de la Roche Derrien (juin 1347), se décida finalement en faveur du parti de Montfort.

Le mari de Jeanne ne vécut pas assez longtemps pour jouir de cette victoire, qui conserva le duché à son fils Jean V. Comme sa mère, celui-ci resta toujours fidèle à l'alliance anglaise, et son surnom de vaillant prouve qu'il hérita du courage de l'héroïne de Hennebont.

H. Pirenne.

Jehan le Bel, édit. Polain, t. II. — *Froissart*, édit. Kervyn de Lettenhove, t. IV, V; édit. S. Luce, t. II, III. — d'Argentré, *Histoire de Bretagne*, 1585. — Lobineau, *Histoire de Bretagne*, 1707. — Morice, *Mémoires pour servir de preuves à l'hist. eccl. et civile de Bretagne*. — S. Luce, *Hist. de Bertrand Duguesclin et de son époque*, 1876.

JEANNE, fille aînée de Jean III, duc de Brabant, et de Marguerite d'Evreux, naquit à Bruxelles, le 24 juin 1322. L'année même de sa naissance fut décidé son mariage avec Guillaume d'Avesnes, comme elle, à cette époque, encore enfant. Les noces eurent lieu en 1334, et Jeanne reçut en douaire les villes de Dordrecht et de Binche. En 1337, Guillaume succéda à son père aux comtés de Hainaut et de Hollande.

Huit ans plus tard, il était tué dans une expédition contre les Frisons (26 septembre 1345), et avec lui disparaissait la maison d'Avesnes, car l'unique fils qu'il avait eu de Jeanne mourut peu de temps après.

Devenue veuve, Jeanne se retira dans sa terre de Binche. Mais l'héritière de Brabant, Jean III n'ayant pas de fils, ne pouvait tarder à conclure une nouvelle union. En 1347, par l'entremise du roi de France, allié de l'empereur Charles IV, elle épousa le frère de ce dernier, Wenceslas de Luxembourg, qui n'était âgé que de douze ans.

Ce second mariage politique était gros de conséquences. Il semblait devoir assurer, en effet, dans les Pays-Bas la prépondérance de la maison de Luxembourg sur celle de Bavière, qui venait d'hériter des comtés de Hainaut et de Hollande. Du même coup, la politique française, à laquelle la nouvelle dynastie impériale était toute dévouée, devenait dominante dans nos provinces à l'est de l'Escaut, et allait y préparer, du vivant même de Jeanne, l'avènement des ducs de Bourgogne.

À la mort de Jean III, le 5 décembre 1355, Jeanne et Wenceslas lui succédèrent sans difficultés en Brabant et en Limbourg. Les Etats profitèrent du changement de règne pour faire solennellement ratifier leurs privilèges. Le 3 janvier 1356, ils firent jurer aux nouveaux princes, lors de leur inauguration à Louvain, les stipulations célèbres de la *Joyeuse entrée* (*Blyde incomste*), qui, jusqu'à la fin de l'ancien régime, resta, comme on sait, pour le Brabant, ce que la paix de Fexhe était pour le pays de Liège : la base solide de la constitution nationale.

Les commencements du règne de Jeanne et de Wenceslas furent loin d'être heureux. Le comte de Flandre, Louis de Male, qui avait épousé la seconde sœur de la duchesse, ne voulut pas se contenter des revenus assignés à sa femme dans la succession du duc défunt. Il réclamait Malines, où il se fit recevoir comme prince légitime. Les tentatives d'arrangement échouèrent, et

la guerre éclata entre la Flandre et le Brabant. Tandis que Wenceslas courait à Maestricht rassembler des troupes et attendre les renforts que devait lui envoyer son frère, Louis de Male attaquait le duché. Les Louvanistes et les Bruxellois furent taillés en pièces par sa chevalerie (17 août 1356, *quaden woensdach*), et, sans coup férir, il entra successivement à Bruxelles et dans presque toutes les bonnes villes du pays. Un hardi coup de main d'Everard T'Serclaes chassa, le 24 octobre, les Flamands de la capitale. Jeanne et Wenceslas y arrivèrent aussitôt, et les bonnes villes, imitant l'exemple de Bruxelles, remplacèrent toutes la bannière de Flandre, qu'elles avaient laissé arborer sur leurs beffrois, par celle de Brabant.

Malgré cet échec, Louis de Male ne renonça pas à ses prétentions, et la guerre continua sur les frontières avec son accompagnement habituel de pillages et d'incendies.

L'empereur Charles IV sut habilement se servir des circonstances dans l'intérêt de sa maison. Profitant de la haine de Jeanne contre sa sœur, la comtesse de Flandre, dans laquelle elle voyait l'instigatrice de la guerre, il réussit à faire prendre à la duchesse un engagement qui devait assurer définitivement la position de la dynastie luxembourgeoise dans les Pays-Bas. Le 29 mars 1357, Jeanne promit, en effet, de reconnaître comme héritier de ses duchés de Brabant et de Limbourg, pour le cas où elle et son mari viendraient à mourir sans enfants, l'empereur ou, à son défaut, le membre le plus proche de la maison de Luxembourg. La condition énoncée dans ce traité était illusoire, car mariée depuis dix ans déjà, Jeanne n'avait pas encore eu d'enfants, et son âge rendait désormais peu probable qu'elle en eût jamais.

Malgré l'octroi d'un avantage si considérable, il ne semble pas que Charles IV soit intervenu, en faveur de Jeanne et de son mari, dans la guerre contre la Flandre, qui durait toujours. Cette guerre ne doit pas avoir été finalement favorable au Brabant, puisque le duc et

la duchesse furent contraints de recourir à l'arbitrage du comté de Hainaut-Hollande, Guillaume de Bavière. La sentence promulguée par celui-ci, le 14 juin 1357 (traité d'Ath), consacrait, en réalité, la victoire de leur adversaire, et les princes brabançons ne l'acceptèrent sans doute que par suite de l'impossibilité de soutenir plus longtemps la lutte. Ils durent consentir à la perte complète de la seigneurie de Malines, à la cession d'Anvers en fief au comte de Flandre, et, ce qui dut paraître bien plus dur encore à la fille du victorieux Jean III, à l'humiliation de laisser prendre à Louis de Male le titre de duc de Brabant.

Quelques années après cette guerre désastreuse, le Brabant fut profondément agité par les mouvements démocratiques des grandes villes, qui, jusque-là, y avaient été bien moins énergiques que dans les pays voisins. Malgré quelques tentatives des *communautés* pour intervenir dans l'administration urbaine, la constitution de Bruxelles et de Louvain était restée, jusque dans la seconde moitié du xiv^e siècle, strictement aristocratique. Seuls, les lignages y jouissaient des droits politiques. Ces puissantes confédérations patriciennes, appuyées sur des privilèges jalousement conservés, gouvernaient les deux grandes cités et rendaient, en fait, illusoire l'autorité du prince. Aussi le duc fut-il loin de se montrer défavorable aux premiers soulèvements démocratiques. Il les regardait comme le meilleur moyen de briser la puissance des patriciens. Lorsqu'en 1360 (22 et 23 juillet), Louvain et Bruxelles virent éclater les émeutes célèbres auxquelles reste attaché le nom de Contereel, il laissa faire et ferma les yeux. Ecrasés à Bruxelles, les gens de métier furent plus heureux à Louvain. Pendant deux ans et demi, la constitution, d'aristocratique qu'elle était, devint démocratique. Le mécontentement de la noblesse alliée au patriciat força, en 1363, le duc à venir mettre le siège devant la ville. Le nouveau gouvernement fut aboli, et la population eut à payer une amende énorme.

Il est inutile de parler ici des différends de Wenceslas avec Waleran de Fauquemont et de son expédition contre les Jacques, qui ravageaient les frontières de son duché de Luxembourg. Ces événements sont extérieurs à l'histoire du Brabant, et, par conséquent, étrangers à cette esquisse rapide du règne de Jeanne. Il n'en est pas de même de l'expédition que fit le duc, en 1368, pour délivrer Renaud de Gueldre, mari de Marie, seconde sœur de Jeanne, et que son frère Edouard venait de faire prisonnier. Les efforts de Wenceslas restèrent, d'ailleurs, sans résultat, et la paix se conclut, le 12 juillet, sans que Renaud fût sorti de prison.

L'issue d'une autre expédition entreprise, en 1371, contre le duc de Juliers, qui molestait les marchands brabançons, fut plus malheureuse encore. Wenceslas fut complètement défait et tomba aux mains de son ennemi (bataille de Bastweiller, 22 août). L'intervention de Charles IV et une rançon de 900,000 moutons de Vilvorde, que s'engagèrent à payer les Etats du Brabant, le firent remettre en liberté.

La fin du règne commun de Jeanne et de Wenceslas n'offre plus d'autre événement saillant que la campagne contre Louvain, après la désfenestration des patriciens, en 1383. Après sept semaines et demie de siège, la ville se rendit et reçut une constitution qui assignait aux gens de métier leur part d'intervention dans les affaires de la commune.

Cette même année, Wenceslas mourut inopinément le 8 décembre, au château de Luxembourg.

La douleur de Jeanne fut immense. Mariée par raison politique avec un homme beaucoup plus jeune qu'elle, elle avait cependant trouvé le bonheur dans cette union. A la mort de son mari, son désespoir fut tel, qu'il lui fit oublier ses devoirs de princesse. Pendant six mois, elle refusa obstinément de sortir de sa chambre. Mais les événements mirent un terme à ce deuil exagéré.

A peine, en effet, Wenceslas était-il enseveli, que le duc Guillaume de Guel-

dre revendiqua, comme lui appartenant, les terres brabançonnnes de Milen, de Gangelt et de Vucht. Les contestations à ce sujet durèrent longtemps et se terminèrent enfin par l'envoi d'une lettre de défi à la duchesse. Cette déclaration de guerre la fit sortir de son apathie. « Maintenant », s'écria-t-elle, « est-il temps que je wide de ma chambre, pour rebouter les injures à moy faites et vouloir estre faites par che duc de Gueldre. » Après quelques escarmouches dans la mairie de Bois-le-Duc et la prise du château de Middelaer par les Gueldrois, le siège de Gavre fut décidé. Tous les chevaliers du duché et les contingents des bonnes villes prirent part à l'expédition. La duchesse les accompagna jusqu'à Bois-le-Duc, où ses conseillers la firent s'arrêter. La ville était sur le point d'être prise lorsque la paix fut conclue, mais presque aussitôt violée par le duc de Gueldre (1386). Malgré les plaintes de Jeanne à Albert de Bavière, à l'arbitrage duquel on s'en était remis, celui-ci ne fit rien. Sans appui dans les Pays-Bas, elle eut recours alors au roi de France.

Les relations de Jeanne avec la cour de France n'avaient jamais cessé d'être des plus amicales. Elle avait rendu à la politique française un service signalé, en s'employant activement à faire conclure, en 1385, le mariage de Jean de Nevers, fils de Philippe le Hardy, avec Marguerite de Bavière, et celui de Guillaume de Bavière avec Marguerite de Bourgogne. Tante de Philippe le Hardy, depuis que celui-ci avait épousé Marguerite de Male, elle avait négocié, de concert avec lui, l'alliance du roi Charles VI avec Isabeau de Bavière. Tout-puissant à Paris, Philippe, qui, dès le veuvage de Jeanne, avait l'œil sur son héritage, ne pouvait, d'ailleurs, manquer de s'employer pour elle.

Pendant que Jeanne cherchait en France un appui, le duc de Gueldre, élevant alliance contre alliance, prêtait serment au roi d'Angleterre. Il se crut assez fort pour pouvoir envoyer à Charles VI une lettre de défi.

Aussitôt, sous l'influence de son oncle,

le duc de Bourgogne, qui ne demandait qu'à se mêler des affaires des Pays-Bas, le jeune roi se prépara à la guerre. Une formidable expédition fut décidée. L'armée comptait cent mille hommes. Au mois de juillet 1388, elle se mit lentement en marche et prit par l'Ardenne, au lieu de choisir la route plus facile et plus sûre du Brabant, que Philippe le Hardy voulait épargner. Pendant ces préparatifs, Jeanne avait, de son côté, entamé les hostilités. Gavre fut de nouveau, à partir du 16 juin, investi par les Brabançons. Mais tous les efforts échouèrent, et, après cinq semaines de siège, l'armée, composée en grande partie de contingents des bonnes villes, se dispersa. Accompagné de plusieurs princes allemands, le duc de Gueldre envahit alors, à son tour, le territoire de son ennemie. L'arrivée des Français sur ses frontières l'obligea pourtant à revenir en arrière. En présence du danger qui le menaçait, il ne pouvait songer à la résistance. Il consentit, sans vouloir cependant s'humilier devant le roi, à désavouer sa lettre de défi, à ne plus faire la guerre contre la France et à se réconcilier avec Jeanne.

Le meurtre d'un officier gueldrois, à Bois-le-Duc, en 1397, servit de prétexte à de nouvelles hostilités. Allié aux évêques d'Utrecht, de Munster, d'Osnabrück et de Paderborn, Guillaume vint de nouveau porter en Brabant le pillage et l'incendie. Comme toujours, sa tactique consistait à procéder par de hardis coups de main et à éviter les engagements réguliers, où sa chevalerie eût été facilement défaite par les troupes beaucoup plus considérables des Brabançons. Vainement Jeanne lui envoya un héraut pour lui offrir une bataille rangée, s'engageant à défrayer dans l'entre-temps l'armée gueldroise, à condition qu'elle s'abstînt de piller. A l'approche de l'ennemi, Guillaume battait en retraite. Jeanne était décidée à frapper un coup décisif. Au lieu de suivre le duc sur le territoire gueldrois, protégé par des marais et de vastes plaines incultes, elle conduisit ses troupes dans le riche duché de Juliers dont Guillaume avait hérité en 1393.

Pendant dix jours, ce pays fut dévasté avec une cruauté qu'expliquent facilement les longues déprédations dont avait souffert le Brabant. L'hiver interrompit la campagne, mais la duchesse, poussée à bout, n'en devait pas rester là. Elle conclut, le 6 février 1398, une alliance offensive et défensive avec l'évêque et les Etats de Liège, et, dès l'été suivant, 40,000 Brabançons, auxquels se joignirent autant de Liégeois, recommencèrent à dévaster le territoire de Juliers. Le siège de Ruremonde échoua par suite de la retraite des Liégeois, dont le prince, Jean de Bavière, se réconcilia avec le duc de Gueldre, son beau-frère. Les Brabançons se dédommagèrent de cet échec en brûlant tout le pays, de Ruremonde jusqu'à Juliers et de Juliers jusqu'à Aix. Cependant le duc de Gueldre s'étant plaint au nouveau roi des Romains, Rupert, des pillages exercés, non seulement sur ses terres, mais aussi dans la franchise de la ville impériale d'Aix, celui-ci lui promit de venir attaquer le Brabant l'année suivante. A cette nouvelle, Philippe le Hardi fit réunir des troupes dans toute la France. La guerre menaçait de se transformer en une lutte de ce royaume contre l'Allemagne, lorsque Guillaume, incapable de résister à l'orage qui allait fondre sur lui, fit la paix avec Jeanne, en juin 1399. Par cette paix, les droits de cette princesse sur la ville de Gavre étaient solennellement reconnus. C'était un bien mince résultat pour une guerre qui durait depuis tant d'années et avait fait piller ou livrer aux flammes une quantité de villages.

Cependant le duc de Bourgogne était fort mécontent de cette paix, faite à son insu, et qui rendait inutile son intervention dans les affaires du Brabant. Neveu de Jeanne, il espérait, en effet, amener celle-ci à révoquer l'accord conclu jadis avec Charles VI, et à assurer sa succession à sa nièce, Marguerite de Flandre, femme du duc de Bourgogne. Jeanne, certainement, ne demandait pas mieux que d'adopter ce plan qui répondait à son attachement de plus en plus grand à la politique française. Mais

les Etats du Brabant, à qui la question fut proposée, refusèrent de s'engager avant le décès de la duchesse. Ils firent, d'ailleurs, la même réponse au roi Wencheslas de Luxembourg, qui, à la nouvelle des négociations avec Philippe, leur avait fait demander de se déclarer pour lui. A défaut du consentement des Etats, Jeanne conclut un traité particulier avec le duc de Bourgogne. Non seulement elle reconnut Marguerite de Flandre comme héritière légitime du duché, mais elle lui transmit même la propriété du Brabant, son *alleu*, ne s'en réservant que l'usufruit et la seigneurie (28 septembre 1399). Quelques années plus tard, il fut décidé que le second fils de Philippe et de Marguerite hériterait du Brabant à la mort de ses parents. Il n'eut pas à attendre si longtemps. Agée de quatre-vingts ans, fatiguée de régner, Jeanne se dévoua, le 7 mai 1404, du gouvernement du duché, et, dès le 19, cette fois avec le consentement des Etats, Antoine fut intronisé.

Jeanne vécut encore un peu plus de deux ans. Le 1^{er} septembre 1406, elle mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, après un règne qui en avait duré cinquante et un. Avec elle s'éteignait la plus ancienne dynastie nationale des Pays-Bas.

Jeanne fut médiocrement donée, semble-t-il, de qualités politiques. Son règne, comme on l'a vu, fut loin d'être glorieux et contraste tristement avec celui de Jean III. Il n'en a pas moins cependant, dans l'histoire des Pays-Bas, une importance exceptionnelle. Personne, en effet, n'a plus facilité que Jeanne le développement de la puissance bourguignonne dans nos provinces. A sa mort, le Brabant et le Limbourg étaient venus s'ajouter en une masse compacte à la Flandre et à l'Artois. Le reste n'était plus qu'une question de temps. Venue après les maisons de Luxembourg et de Bavière, celle de Bourgogne avait désormais pris sur elles une avance décisive : l'avenir lui appartenait.

H. Pirenne.

Dynter, *Chronicon ducum Brabantiae*, t. III. — *Brabantsche Veesten*. — Butkens, *Trophées du*

duché de Brabant, t. 1^{er}. — Nijhoff, Gedenkwadigheden... van Gelderland, III. — Henne et Wauters, Histoire de la ville de Bruxelles, I. — Lindner, Geschichte des deutschen Reiches unter König Wenzel, t. II.

JEGHER (*Christophe*) ou JEGHERS, ou JEGHERENDORFF, célèbre graveur sur bois du XVII^e siècle, naquit à Anvers, et fut baptisé dans l'église paroissiale de Saint-André, le 24 août 1596. Son père portait le même prénom que lui; dans l'acte de baptême de l'enfant, la mère est désignée par son prénom de Paschasie. Le 25 août 1613, alors qu'il n'avait que dix-sept ans et un ou deux jours, il épousa, dans l'église de Saint-André, Marie Jacobs, qui lui donna neuf enfants, dont le troisième, Jean-Christophe, suivit la carrière paternelle.

En l'année 1627-1628, Christophe Jegher fut admis dans la corporation de Saint-Luc, comme graveur sur bois. Les registres de cette gilde mentionnent son décès, dans le compte allant du 18 septembre 1652 au 17 septembre 1653.

Nulle part, il n'est fait mention du nom du maître de Jegher, mais ses premières planches nous permettent de présumer qu'il apprit son métier ou, du moins, qu'il imita la manière de Christophe van Sichem. Sous la direction de Rubens, son style se modifia profondément et l'on peut dire que le grand peintre fut son véritable initiateur.

Le principal titre de gloire de Christophe Jegher consiste dans les grandes planches sur bois qu'il grava d'après les dessins de P.-P. Rubens. Ces planches sont au nombre de neuf, et représentent les sujets suivants : *Suzanne surprise par les vieillards*; *le Repos en Egypte*; *la Tentation de Jésus-Christ dans le désert*; *le Couronnement de la Vierge*; *l'Enfant Jésus et saint Jean jouant avec un agneau dans un paysage*; *Hercule exterminant la Discorde*; *la Marche de Silène*; *la Conversation à la mode* ou *le Jardin d'Amour*; un portrait d'homme. On peut ajouter à cette série le portrait du *Cardinal Infant Ferdinand*, d'après Erasmе Quellin. De cette dernière planche il existe un état avec l'adresse : *l'Antwerpen, by Christoffel Jegher, houthplaetsnyder, in de Cammerstraet tegen over d'Augustynen*.

Rubens dessinait évidemment sur le bois les sujets qu'il faisait tailler par Christophe Jegher. C'étaient d'ordinaire des scènes qu'il avait peintes, et, qu'en répétant, son crayon modifiait plus ou moins profondément; tels sont : *la Suzanne*, *le Repos en Egypte*, *l'Enfant Jésus et Saint Jean*, *la Marche de Silène*, *la Conversation à la mode*, tous sujets dont il existe une ou plusieurs peintures, différant plus ou moins des dessins gravés par Jegher. Tels encore : *la Tentation de Jésus-Christ*, *le Couronnement de la Vierge* et *l'Hercule*, reproduisant avec quelques modifications, les deux premiers, des sujets peints par Rubens dans les plafonds de l'église des Jésuites, à Anvers; le troisième, un des panneaux du plafond de la salle des banquets de White-Hall. Deux de ces planches sont ordinairement imprimées en camaïeu; ce sont : *le Repos en Egypte* et le portrait d'homme.

Les planches de Jegher comptent parmi les plus originales de l'œuvre de Rubens. Directement inspirées par le maître, les épreuves d'essai en furent revues et retouchées par lui, comme le prouvent les exemplaires du *Repos en Egypte* et de *la Conversation à la mode*, conservés au cabinet d'estampes du musée d'Amsterdam et ceux de *Jésus et Saint Jean* et de *la Tentation au désert*, au cabinet d'estampes de la Bibliothèque nationale de Paris. Le graveur reproduisit avec un entrain et une largeur admirables les puissantes conceptions de Rubens, et, mieux encore que dans les tailles-douces de l'œuvre du grand peintre, nous voyons, dans certaines de ces gravures sur bois, éclater la fougue impétueuse et la verve pétillante du maître. Parmi ces planches, *la Conversation à la mode*, *le Repos en Egypte* et le portrait d'homme sont devenus rares et se payent des prix très élevés.

Nous n'avons pas de renseignements certains sur la date à assigner à ces estampes. Nous savons seulement, par les archives du musée Plantin-Moretus, qu'en 1636 Rubens avait fait imprimer 2,000 images sur bois, et qu'il paya ce travail, papier compris, 72 florins

3 1/2 sous. Nous savons, d'ailleurs, que l'*Hercule* fut peint en 1635 et que la *Tentation de Jésus-Christ* fut imprimée en 1633. Les planches de Jegher, d'après Rubens, datent donc probablement de 1630 à 1636.

Jusqu'à présent, un petit nombre seulement des travaux de Christophe Jegher ont été décrits. Les archives du musée Plantin-Moretus nous fournissent les renseignements les plus abondants et les plus précieux pour combler une grande partie des lacunes que présentait l'énumération de ses planches.

A partir du 5 février 1625 jusqu'à la fin de l'année 1643, pendant la plus grande partie de sa vie d'artiste, par conséquent, Christophe Jegher a travaillé sans discontinuer pour l'officine plantinienne; pendant les quinze premières de ces vingt années, chaque semaine il toucha son salaire, comme les autres ouvriers; ce salaire se montait environ à 5 florins par semaine, et les registres de l'antique imprimerie anversoise mentionnent en détail tous les travaux rémunérés de cette manière. Voilà une source d'informations comme on n'en trouverait pour aucun autre artiste.

Les registres en question nomment ordinairement notre graveur Christophe JEGHERENDORPH ou JEGHERENDORP; dans les dernières années seulement, ils lui donnent son nom ordinaire JEGHER ou JEGHERS. Il résulte de ce fait que le nom de famille de Jegher était en réalité Jegherendorff, et, si l'ancienne tradition, qui faisait naître notre artiste en Allemagne, n'en devient pas plus véridique, du moins la probabilité que sa famille était d'origine allemande, s'en accroît. La ville de Jägersdorf est située, comme on sait, dans la principauté de ce nom qui s'étend en partie dans la Silésie prussienne et en partie dans la Silésie autrichienne. Cette dernière partie appartient au prince de Liechtenstein.

Christophe Jegher fit les gravures de plusieurs ouvrages sortis de l'imprimerie plantinienne.

Parnassi vicipitis de Pace Vaticinia, de 1626, par Judocus de Weert, renferme

sept gravures taillées la même année; le *Manuel des Catholiques*, par Canisius, traduit par Gabriel Chappuis, de 1628, est orné de vingt-deux gravures dessinées et gravées par Jegher, en 1628, à 1 florin pour le dessin et 2 1/2 florins pour la gravure. La même année, il grava les douze mois pour un *Office de la Vierge*, in-24. En 1631, dans *Liberti Fromondi Labyrinthus* et *Ant-Aristarchus*, quelques figures géométriques, payées ensemble 20 florins, et onze autres figures retouchées, au prix de 6 florins 12 sous. De 1631 à 1633, il grava pour *Goltzii imperatores Romani* (1645), cent quarante-quatre grandes médailles en camaïeu, à 6 florins la pièce; il en dessina lui-même dix-neuf. Il fournit pour *de Symbolis Heroicis libri IX*, auctore *Silvestro Petrasancta*, publié en 1634, treize figures gravées en 1633, à 14 sous; pour *Historia naturæ*, par Joannes Eusebius Nierembergii (1635), de nombreuses figures d'animaux et de planches; en 1634, pour *Emblemata Hesii*, cent dix-sept figures gravées, à 3 florins la pièce; pour *Ceroli Neapolit Anaptyxis ad fastos Ovidii* (1638), quatre gravures exécutées en 1638; pour *Historica elucidatio Terræ sanctæ Quaresmii* (1639), cinq médailles et sept figures.

Au commencement de l'année 1638, Moretus paya à C. Jegher plusieurs planches gravées « dans le livre de P. Caramuel », notamment pour cinq médailles, 7 florins 10 sous; pour trois cercles du soleil, 9 florins; pour trois cercles du soleil, 6 florins; pour deux figures, 7 florins 10 sous; pour deux figures, 6 florins et pour dix figures, 15 florins. Il ne peut s'agir ici du livre *Philippus Prudens*, publié en 1639, ni de la *Respuesta al Manifesto del Reyno de Portugal*, de 1642, puisqu'aucun de ces deux ouvrages n'a de gravures sur bois. Or, comme ce sont les deux seuls que Moretus imprima pour Caramuel Lobkowitz, les planches en question doivent avoir servi à un ouvrage publié ailleurs. Parmi les livres de cette sorte que Jean de Caramuel et Lobkowitz fit imprimer, nous connaissons : *Novem Stellæ circa Jovem, circa Saturnum ser.*

circa Martem nonnullæ a P. Antonio Reita detectæ et Satellitibus adjudicatæ. De primis et si mavelis de Universis D. Petri Gassendi judicium D. Joannis Caramuel Lobkowitz ejusdem judicii. Lovanii, typis Andreæ Bouvetii, 1643. — *Perpendiculorum inconstantia.* Idem — *Declaracion mystica de los armas de España.* En Bruselas, en casa de Lucas de Meerbeque, 1636. Le premier de ces ouvrages contient douze figures sur bois, le second trois et le troisième deux. La plupart de ces planches représentant des dessins astronomiques, les cercles solaires dont il est fait mention dans les registres de Moretus se rapportent probablement à ces livres. Quant aux médailles, elles doivent se rencontrer dans un autre ouvrage qui nous est resté inconnu.

Dans le missel plantinien in-folio, Jegher grava quelques planches d'après Rubens, en remplacement des anciennes estampes gravées par Antoine van Leest, d'après Pierre Vander Borcht. Ce sont : un encadrement composé de seize médaillons représentant les quatre Évangiles et douze scènes de la vie du Christ, gravé en 1625; *l'Ascension*, en 1626, *l'Adoration des rois*, en 1627, et *la Descente du Saint-Esprit*. Chacune de ces planches fut payée à raison de 32 florins.

Pour un missel ou un bréviaire in-4^o, il grava, en 1627, une *Ascension*, payée 20 florins; en 1642, *la Trinité*, payée 16 florins.

Pour le bréviaire in-8^o, il grava, en 1628, une *Ascension*, payée 10 florins; en 1631, une *Assomption*, à 10 florins; en 1636, une seconde *Ascension*, à 12 florins.

Ces différentes *Ascensions* et *Assomptions* sont copiées d'après des planches de plus grand format, dessinées par Rubens, en 1613, pour être gravées sur cuivre.

Moretus paya encore à Jegher, en 1630, la somme de 13 florins 6 sous pour une figure de saint Clément, gravée pour Jean Lenardt de Bruxelles.

Jegher passait une bonne partie de son temps à graver pour l'imprimerie plantinienne des lettres majuscules, or-

nées des sujets de dévotion ou de fantaisie, et dessinées en partie par Erasme Quellin. Le nombre de celles qui sont mentionnées dans les comptes de l'établissement se monte au chiffre énorme de 1716. Balthasar Moretus faisait graver pour certains ouvrages des séries de lettres entières neuves et spéciales.

En 1625, Jegher grava ainsi quarante-trois lettres pour le bréviaire in-8^o; en 1626, quarante-quatre lettres pour le même ouvrage; en 1627, quarante-quatre petites lettres en bois pour le bréviaire in-12, cent trente-neuf lettres pour le bréviaire in-4^o et quatre-vingt-dix lettres avec figures pour le missel *in parco folio*; en 1638, il grava quatre cent quatre-vingt-trois lettres pour les planches d'inscription de *Quaresmii Elucidatio Terræ sanctæ* (1639), dont deux cent quarante-neuf sur plomb. Dans ces séries de lettres, il y en a certainement d'assez insignifiantes; d'autres, et notamment celles qui sont ornées de fleurs ou de corbeilles de fleurs, sont remarquables.

Jegher grava trente et une fois la marque plantinienne au compas, avec des encadrements variés et de dimensions différentes. Il tailla, en outre, cent seize figures, vignettes, culs-de-lampe et autres ornements de moindre importance. Toutes ces planches se conservent encore au musée Plantin-Moretus.

A partir de la fin de l'année 1643, le nom de Christophe Jegher ne se rencontre plus dans les registres de l'imprimerie plantinienne. Les gravures sur bois des années suivantes sont payées à son fils Jean-Christophe. Cependant nous possédons la preuve que certains travaux exécutés par ce dernier furent payés à son père. Ainsi plusieurs des marques de l'imprimerie plantinienne portent le monogramme de Jean-Christophe, quoiqu'aucune ne lui fût payée. L'une de ces marques fut déjà employée en 1639.

En dehors des grandes planches d'après Rubens et de ses travaux pour l'officine plantinienne, Christophe Jegher grava encore un *Calvaire*, d'après François Francken (1637) et un *Saint Jérôme dans le désert*.

Nous connaissons, en outre, de lui une marque de l'imprimeur anversois Jean van Meurs, dessinée par Rubens et gravée cinq fois par Jegher; la première et la plus grande de ces reproductions se rencontre dans *Commentarius in Josue, etc.*, par Cornelius à Lapide (1642); la seconde dans *las Memorias de Felipe de Comines*, de 1643; la troisième, dans *de Tribus Dagobertis Godefredi Henschenii*, 1655; la quatrième non signée, dans *de Episcopatu Trajectensi*, de 1653, du même auteur. Les deux derniers livres furent imprimés par Jacques van Meurs. Une cinquième marque de Meursius fut gravée en cul-de-lampe par Jegher. Il tailla un petit portrait de Godefredus Windelinus, sur le titre de : *Eclipses lunares ab anno MDLXXIII ad MDCXLIII*, de cet auteur, imprimé par Jérôme Verdussen, en 1644 et un *Saint-Sacrement adoré par deux anges*, d'après Erasme Quellin. Il exécuta encore les armes d'Urbain VIII, pour l'édition plantinienne de ce pontife, et la marque de l'imprimeur Constantin Munich, de Cologne.

Jegher gravait d'ordinaire sur bois; nous avons cité un cas qui démontre qu'il gravait également sur plomb. Il tailla, dans la même matière, une image de saint André, que, le 17 octobre 1629, l'église de ce saint, à Anvers, lui payait la somme de 12 florins.

Christophe Jegher signait ses planches, tantôt de son nom Christoffel Jegher ou Jeghers, tantôt de ses initiales C. I.

Notre graveur exerça également le métier d'imprimeur. Il travailla, en qualité d'ouvrier typographe, chez Plantin, au mois d'octobre et de novembre 1629. Nous connaissons un ouvrage : *les Trophées tant sacrés que prophanes de la duché de Brabant*, par Butkens, qui sortit de ses presses en 1641. Cet ouvrage est orné de nombreuses armoiries, très probablement gravées par Christophe Jegher et par son fils. Nous savons, d'autre part, qu'en juin 1652, à la fin de sa vie, par conséquent, il mettait ses presses au service des libraires et imprimait pour leur compte. Comme aucune

œuvre gravée de Christophe Jegher, datant d'après 1643, ne nous est connue, il est à supposer qu'à la fin de ses jours il abandonna l'art qu'il avait si glorieusement cultivé pour s'adonner à un métier dans lequel il ne devait guère se distinguer.

Christophe Jegher est incontestablement le plus grand des graveurs sur bois qui vécurent dans notre pays jusqu'au XVIII^e siècle, si pas même le plus grand de tous ceux que la Belgique a produits. Travaillant sous la direction de Rubens, une étincelle du génie du grand maître a passé en lui et donne à ses principaux ouvrages une ampleur et un coloris qu'aucun autre artiste belge maniant le ciseau du xylographe n'a atteints. Certes, parmi ses travaux secondaires, il en est d'assez insignifiants, mais maintes fois, dans des pièces de moindre dimension, la griffe du maître supérieur se fait encore sentir.

Max Rooses.

Archives du Musée Plantin-Moretus. — Th. Van Lerius, *Biogr. d'artistes anversois*, publ. par la Société des Bibliophiles anversois, 1882. — Henri Hymans, *Hist. de la gravure dans l'école de Rubens*. Bruxelles, 1879.

JEGHER (*Jean-Christophe*), ou JEGHERS, fils du précédent, naquit à Anvers, et y fut baptisé dans l'église de Saint-André, le 3 novembre 1618, sous le nom de Jean; son prénom de Christophe lui fut donné à l'époque de sa confirmation.

Il fut l'élève de son père et cultiva avec grand succès la gravure sur bois. Il fut admis dans la gilde de Saint-Luc, en 1643-1644, comme fils de maître, et épousa, le 5 mars 1644, dans l'église de Sainte-Walburge, Marie Lenaerts. Celle-ci lui donna sept enfants et mourut peu de temps après la naissance du dernier, qui eut lieu le 14 septembre 1660. Il se remaria dans la cathédrale d'Anvers, le 1^{er} avril 1663, avec Marie Mariën, qui était servante chez l'imprimeur Balthasar Moretus II, et qui reçut de son maître, à cette occasion, un cadeau de noces de 120 florins. Notre artiste n'eut pas d'enfants de sa seconde femme et mourut entre le 18 décembre 1666 et le 18 septembre 1667.

Jean-Christophe Jegher, comme on l'a vu dans la notice précédente, travailla en même temps que son père pour l'officine plantinienne. La plus ancienne pièce connue de celles qu'il fit pour les Moretus est une grande marque au compas ayant pour tenants un Hercule, symbole du travail, et une figure de femme représentant la constance. Cette marque, dessinée probablement par Erasme Quellin, est employée dans *Quaresmii Elucidatio Terræ sanctæ*, publié par l'imprimerie plantinienne, en 1639, alors que Jean-Christophe avait vingt et un ans. Il est plus que probable que déjà avant cette date, il fournit une partie des travaux payés à son père par Balthasar Moretus. Nous connaissons encore quatre autres marques plantiniennes de moindre dimension qui portent son monogramme. Le 20 février 1644, son nom paraît pour la première fois dans les comptes de l'officine plantinienne, il y est désigné comme « Christophe Jegher » de Jonghe », ou « Junior ». A partir du 28 novembre 1648, l'artiste est toujours appelé dans les mêmes registres « Jan Jeghers ». Lui-même signait ses travaux des lettres I. C. J. (Jean-Christophe Jegher) ou de « Ian (ou Jean) » Jeghers ou Jeghers », en toutes lettres. Il est à remarquer qu'une fois que le nom du fils est mentionné dans les comptes de l'officine, celui du père n'y reparait plus.

Du 20 février 1644 au 31 décembre 1654, Jean-Christophe Jegher fournit à Balthasar Moretus. Il quarante-trois figures diverses et de nombreuses majuscules dont cent et une sont spécifiées. Parmi les figures mentionnées dans les comptes de l'officine plantinienne, nous relevons sept culs-de-lampe dessinés par Erasme Quellin, et douze autres de moindre dimension, dessinés par Abraham van Diepenbeek; le titre et quelques planches d'un *Herbarium Danicum* (*Danske Urtebog*), imprimé par Balth. Moretus pour Simon Paulli, médecin à Copenhague, en 1647; un alphabet pour Joseph Bellere; une planche in-4^o pour Simon Paulli, et un horoscope pour le père Wallius.

On connaît encore, de Jean-Christophe Jegher, le médaillon sur bois dont est orné l'opuscule d'Ernest van Veen, intitulé : *HALLEIA sire militaris artis peritia serenissimi principis Ferdinandi S. R. E. cardinalis Hispaniarum Infantis*. Bruxelles, J. Mommaert, 1636;

Les gravures de l'*Iconologia*, de César Ripa, imprimé à Amsterdam, en 1644, par Dierck Pietersz;

Les quarante planches, d'après Antoine Sallaert, de *Perpetua Crux*, de Judocus Andries S. J., publié, en 1649, par Corneille Woons, à Anvers. Un texte flamand du même opuscule de dévotion parut la même année, chez le même imprimeur, et fut réédité, en 1695 et en 1721, par la veuve de Jacques Woons, toujours avec les planches de notre graveur. Ces mêmes planches se vendaient séparément, et, dans cet état, un certain nombre différent de celles qui sont insérées dans le livre;

Les vignettes de la *Croone der Allerheyligste wonden Christi Jesu*, par Guillaume de Wael, gravées en 1649, d'après Sallaert; sept planches de *Perpetuus Gladius reginæ martyrum* (Corneille Woons, 1650), d'après le même;

Les cinquante-deux planches de *Necessaria ad salutem scientia*, de Judocus Andries (Corneille Woons, 1654), furent gravées par lui d'après Antoine Sallaert, Abraham van Diepenbeke et Erasme Quellin. Nous en connaissons une édition flamande de 1672, qui n'est probablement pas la première et qui est illustrée de la même manière;

Les cinq gravures et la vignette du titre de : *Kluchtighe Calliope*, opuscule en vers, qui se vendait chez Jacques van Ghelen, à Anvers; ces illustrations furent copiées d'après les *Mendiants* de Jacques Callot;

Cinq planches d'une histoire de Tobie, employée dans l'enseignement primaire.

L'imprimeur bruxellois Hubert Antoine employait, de 1656 à 1660, une vignette signée J. Jeghers, dont il ornait le bas des ordonnances qu'il imprimait.

Pour les imprimeurs, Jeghers grava encore : le frontispice du *Grand Dictio-*

naire et Trésor de trois langues François, Flameng et Espagnol, publié à Anvers par Cesar Joachim Trognésius, en 1639; deux marques de l'imprimeur Jacques Mesens, placées sur le titre et à la fin de *Anbertus Miræus, bibliotheca ecclesiastica* (Antv., 1639); celle de Henri Aertsens, également d'après Erasme Quellin, dans *Placcaten ende Ordonnantien van de Hertoghen van Brabant* (Antwerpen, 1648) et un cul-de-lampe de la même composition; deux marques, à peu près identiques, pour l'imprimerie des Verdussen, l'une, employée par Jérôme, en 1645, dans *Oculus Enoch et Eliæ*, auctore Antonio Maria Schyrleode Reita; l'autre, en 1665, par Jean-Baptiste Verdussen, dans *Generale Legende der Heilighen*, par Ribadineira en Rosweyds; une autre marque employée par Jérôme Verdussen; celles de Guillaume Lesteenius d'Anvers, de Jean Monmaert de Bruxelles, de Henri et Jean-Mathieu Hovius de Liège. Pour les Elzevier, il grava, un alphabet dont M. Alphonse Willems possède un exemplaire. Ces derniers faits prouvent que la réputation de notre graveur s'était étendue au loin.

Il signa de son nom une représentation du cortège et de la procession d'Anvers. Cet ouvrage se compose de plusieurs planches; nous en connaissons sous cinq. Elles portent pour titre : *Den Antwerpschen Ommegangh*. Sur l'une d'elles on lit : *Icy commencent les chars de dévotion avec les personnages figurées par dict Jan Jeghers*. Une autre porte : *Ici voyez vous la triomphante procession d'Anvers, fort curieusement suivant leur prototype. Mis en lumière par Jean Jeghers. Demeurant en Anvers, sur la Lombarde Veste, au Livre à écrire*.

Jean Christophe Jegher signa encore une *Assomption de la Vierge*, gravée, d'après un dessin d'Ant. Sallaert, qui lui-même reproduisait une composition de Rubens; un drapelet de procession de Notre-Dame de Hanswyck de Malines, et un autre de Notre-Dame de Horst, un hameau dépendant du village de Schooten, près d'Anvers; une image gravée pour l'ordre des Trini-

taires; un *Saint-Georges*, patron des arbalétriers d'Anvers.

Il doit avoir gravé au burin. Nous connaissons une série de quatre gravures sur cuivre éditées par Pierre de Jode, représentant les quatre âges de l'homme, et copiées d'après Abraham Bosse. L'une des estampes de cette série porte la signature : *J. Jeghers sc.*

Il y a entre le talent et la manière de graver de Jean-Christophe Jegher et celle de son père, la ressemblance la plus frappante. Si l'on n'était averti par la différence des monogrammes, on confondrait, sans aucun doute, les travaux de ces deux artistes. La même taille large et colorée, la même verve et la même sûreté de main les distinguent tous deux dans leurs meilleures gravures sur bois. Dans l'œuvre de l'un comme de l'autre, on rencontre bon nombre de plaques qui sont des travaux industriels plutôt qu'artistiques. Christophe Jegher a eu le bonheur de pouvoir faire éclater son talent hors ligne dans les grandes planches d'après Rubens; son fils a dû se contenter de plaques plus petites, servant à illustrer des ouvrages de moindre format. Mais Jean-Christophe n'a pas été, comme graveur sur bois, inférieur à son père. Comme graveur au burin, il avait une taille serrée et vigoureuse, mais assez monotone.

Max Rooses.

Mêmes sources que pour la précédente notice.

JEGHER (Lambert), écrivain ecclésiastique, naquit à Liège, en 1572. Ayant achevé ses études ecclésiastiques à Louvain, il fut, pendant quelques années, lecteur de théologie à l'abbaye des Augustins de Flône, dans la province de Liège. Il fut ensuite nommé prévôt de l'église collégiale de Saint-Hadelin, à Visé, et prieur des chanoines du Saint-Sépulchre. Il a écrit l'histoire de cet ordre depuis son origine, dans un ouvrage intitulé :

La Gloire de l'ordre canonial régulier du Saint-Sépulchre Hiérosolimitain de N.-S. Jésus-Christ, tirée du tombeau d'oubliance, par Lambert Jegher, prévôt de l'église collégiale de Visé, pays et

diocèse de Liège. Liège, A. de Corswarem, 1626, in-8° de 91 p., 5 p. de table et 20 ff. contenant les privilèges accordés à cet ordre par le saint-siège.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 800. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten Lexicon*. — X. de Theux, *Bibl. liégeoise*, t. 1^{er}, p. 39.

JEHAIN DE WAREMME, homme de guerre, châtelain de Waremmes, chef du parti d'Awans, dont il était l'un des plus intrépides capitaines (XIII^e siècle). Il se signala par de nombreux faits d'armes que Jacques de Hemricourt rapporte dans son histoire des guerres d'Awans et de Waroux (voir les articles JACQUES DE HEMRICOURT et HUGES DE CHALONS). Sa renommée date surtout de la fameuse bataille livrée le jour de la Saint-Barthélemy, entre les villages de Saint-Georges et de Dommartin.

Le matin de cette journée, où les deux factions qui divisaient alors la noblesse liégeoise en vinrent aux mains avec un acharnement incroyable, Jehain, revêtu d'une pesante armure, se fit amener son coursier favori, qu'il avait surnommé Moreau de Dave. Peu de chevaux auraient pu longtemps supporter le poids énorme du chevalier hesbignon et de ses lourdes armes.

Les Awans et les Waroux avaient groupé toutes leurs forces pour une bataille décisive. Les deux armées ennemies se rencontrèrent dans la plaine de Dommartin. Au moment où elles allaient engager l'action, des députés se présentèrent au nom de l'évêque Adolphe de la Marck; mais sans rien vouloir écouter, les combattants s'élancèrent avec fureur les uns contre les autres, déployant, de part et d'autre, une vaillance égale, faisant des prodiges de bravoure et d'audace.

Au sein de la mêlée, comme dans les luttes homériques, les deux chefs, ivres de sang et de carnage, Henri de Hermalle et le châtelain de Waremmes se cherchèrent et engagèrent un combat singulier. Hermalle, vaincu et désarçonné, expira sous les pieds des chevaux.

La victoire resta aux Awans; mais elle était chèrement acquise, car les deux frères de Jehain et la fleur de la noblesse liégeoise restaient parmi les morts.

Alf. Journez.

Jacques de Hemricourt, *Miroir des Nobles de Hesbaye*. — Id., *Guerres d'Awans et de Waroux*.

JEHAN DE NEUVILLE, poète, florissait au XII^e siècle, à la même époque que Jehan li Nevelois, avec lequel on l'a parfois confondu. Quel est ce Neuville, dont le trouvère portait le nom et dont il était sans doute originaire? Paulin Paris croit qu'il s'agit de Nouville, village voisin d'Arras : ce qui lui fait présumer que Jehan de Neuville était de l'Artois, c'est qu'il était lié d'un commerce de poésie et d'amitié avec le trouvère artésien Colard le Boutellier. Ce savant fait néanmoins observer que dans une jolie pastourelle, adressée à Colard le Boutellier, lequel, du reste, lui fit plus d'une fois le même honneur, Jehan de Neuville mentionne une localité nommée Cison, qui rappelle Chinon, mais ressemble aussi soit à Cisoing, soit à Ossipont ou Ossimont, hameau proche de Neuville. MM. Moumerqué et Francisque Michel, dans leur *Théâtre français du moyen âge*, attribuent, à tort, à Colard le Boutellier une agréable composition de Jehan de Neuville : c'est une pastourelle, versifiée non sans art, d'une verve gracieuse et volontiers grivoise. On connaît, en outre, de ce poète huit autres chansons d'amour, d'un sentiment vrai, pénétrant, surtout dans les strophes où « il chante en pleurant » sur la tombe de sa dame. Selon M. Fétis, Jean de Neuville naquit au bourg de ce nom, en Champagne, et florissait en 1193.

Ce qui nous reste de ce trouvère se trouve à Paris : 1. Manuscrit coté 7222 de la Bibliothèque nationale, contenant dix-neuf de ses chansons notées; 2. Fonds de Cangi, nos 65-66; 3. Suppl. fr., n° 184; Mouch., 8; 4. Arsenal, B., n° 63.

Emile Van Arenbergh.

Hist. lit. de la France. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*, IV, 435.

JEHAN LI NIVELLOIS, LI NEVELOIS, LI NEVELAIS, florissait, selon Fauchet, au XII^e siècle. Les opinions des savants, d'accord sur son origine belge, divergent seulement sur son lieu de naissance. De la Serna Santander le croit de Nevele : il se fonde, pour le faire naître en Flandre, sur l'emploi par notre poète du mot flamand *grams*, fâché. On admet généralement qu'il naquit à Nivelles, et la présence d'un terme thiois dans son vocabulaire ne dérange aucunement cette hypothèse : on s'explique aisément, en effet, chez ce Wallon né presque sur la frontière du pays flamand, cette infiltration d'une langue si voisine. Fauchet seul le présume natif de la Champagne, « y ayant » encore, à Troye, dit-il, une honneste « famille du nom de Nevelet ». Cet argument, basé sur une analogie de nom fortuite et, d'ailleurs, incomplète, n'est guère solide.

Lambert li Cors, c'est-à-dire le Court, et Alexandre de Paris, avaient composé un roman en vers sur Alexandre le Grand. Ce poème eut deux suites : *la Vengeance d'Alexandre*, par Jehan li Nivellois, et *le Testament d'Alexandre*, par Pierre de Saint-Cloot. Ces quatre poètes se servirent du vers héroïque, alors tombé en désuétude : ce mètre garda, soit du nom de l'un d'eux, Alexandre de Paris, soit plutôt de cette suite de poèmes sur Alexandre, la dénomination de vers alexandrin. C'est ce que nous apprend le vieux président Fauchet, qui nous explique ensuite pourquoi leurs poèmes sont monorimes : « Le genre de vers de ces auteurs, » dit-il, est de douze et treize syllabes : « et lon pense que les autres qui leur » ressemblent ont pris leur nom, ou « pource que les faits du Roy Alexan- » dre furent composez en ces vers, ou « pource que Alexandre de Paris a usé » de telle ryme. Je penseroiy bien que les » plus anciens vers fussent de huit et neuf » syllabes comme vous avez veu du livre » la Grace composé en Thiois, et de » celui de Brut. Il est vray qu'une » grande partie des Romans qui parlent » de Geste, sont composez en vers de

« douze et treize syllabes : mais en quel- » que sorte que ce soit, la gloire, si vous » croyez aucuns anciens, en demoure à » cest Alexandre de Paris. Une chose » doit être notée aux œuvres de ces bons » pères, c'est qu'ils faisoient la lisière » ou fin de leurs vers toute une, tant » qu'ils pouvoient fournir de syllabes » consonantes : à fin, comme ie croy, que » celui qui touchoit la harpe, le violon, » ou autre instrument, en les chantant » ne fust contrainst muer trop souvent le » ton de sa chanson, estans les vers » masculins et féminins mesles ensem- » ble inegalement : ainsi que vous avez » veu par le commencement du Roman » d'Alexandre... A quoy ie pense que » Pierre de Ronsard, prince de nostre » poesie françoise, et les autres venus » depuis luy, ont eu égard : faisans » suivre aux autres poèmes que les odes, » deux vers de ryme masculine à deux » de ryme féminine, et au contraire. » Car c'est le vray moyen de faire chan- » ter sous un seul chant toutes leurs » poésies. Chose bien inventée, et dont » les précédents ne s'estoyent advisez. »

Dans le prologue de son poème, Jehan li Nivellois parle sans préciser d'un comte Henri, qui paraissait goûter son talent littéraire :

Un chantierre li dit d'Alexandre à ses piez,
Et, quant il l'a oi, s'en fu grams et iriez (irrité),
Du fies qu'ot de Candace en a vers comenciez,
Bien fais et bien rimez, bien dicts et bien dictiez.
Encor sera du conte Henri molt bien loiez.

Ce comte Henri, d'après Fauchet, serait Henri, surnommé le Large, depuis roi de Jérusalem, en 1193. Mais cet auteur fait de deux personnages un seul : Henri I^{er}, comte de Champagne, surnommé le Large ou le Libéral, fut le père de Henri II, qui, par son mariage avec Isabelle, héritière d'Amaury, roi de Jérusalem, et veuve du marquis de Montferrat, prit le titre de roi de Jérusalem. Van Hasselt penche pour Henri I^{er}, grand protecteur des trouvères, mort en 1181. Dinaux, de son côté, conjecture que ce seigneur pouvait aussi bien être Henri, comte de Namur, ou Henri I^{er}, comte de Louvain et avoué de Nivelles, qui vivaient tous deux vers la même époque et qui, comme tous les princes

du moyen âge, choyaient les trouvères, ornement et déduit de leurs cours.

L'œuvre de Jehan li Nivellois est contenue dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, inscrits sous les n^{os} 7190.4 et 7190.5. Voici le sujet de son poème : Porus, vaincu par Alexandre, est empoisonné par des conjurés perses. Sa veuve Candace lui survit. Elle est couchée dans son lit, quand le vainqueur se présente. A la vue du héros, elle s'enflamme d'une soudaine passion; Alexandre ne se sent pas moins ému de sa beauté, et, galamment, l'embrasse à la française, selon la naïve expression du trouvère. De ce baiser naquit un fils. Cet enfant, appelé Allienor ou Alior, grandit avec la pensée de venger la mort de son père. Aidé de ses pairs, il livre combat aux empoisonneurs, les vainc et les fait prisonniers. Alors, voulant égaler le châtiment au crime, il leur inflige les supplices les plus cruels. La description de leurs tortures ferait honneur à l'imagination d'un Torquemada.

Le poème de Jean le Nivellois, si oublié, à juste titre, a cependant suscité de ferventes admirations. Dans ses *Recherches de la France*, Pasquier cite le jugement enthousiaste porté sur Jean li Nivellois et sur Pierre de Saint-Cloot, par Geoffroy Tory, imprimeur à Paris, qui fit paraître, en 1526, sous le titre de *Champ flori* un livre sur *l'art et la science de la vraie proportion des lettres anciennes* : « Ces deux auteurs, dit le « bénévole critique, ont en leur style « une grande maïesté de langage ancien, et croy que, s'ils eussent eu le « tems en fleur de bonnes lettres, « comme il est aujourd'hui, qu'ils eussent excédé tous auteurs grecs et « latins. Ils ont, dy-ie, en leurs compositions don accompli de toute grâce « en fleurs de rhétorique et poésie ancienne. Jaçoit que Jehan le Maire ne « face aucune mention d'iceux, toutes « fois si a-t-il pris et emprunté la plus « grande part de son beau langage, « comme on pourroit bien voir en la « lecture qu'on feroit attentivement es « œuvres des uns et des autres. » Van

Hasselt constate que, loin de mériter ces pompeux éloges, Jean li Nivellois est inférieur à beaucoup de trouvères de son époque et notamment aux autres chantres d'Alexandre : « C'est parti- « culièrement, dit-il, la versification et « la vérité des détails qui font la partie « faible de la *Vengeance d'Alexandre*. »

Dans son rapport sur l'*Enseignement de la philologie romane en France et en Allemagne*, M. Wilmotte signale plusieurs manuscrits du poème de notre auteur qui ont échappé aux investigations d'Arthur Dinaux. Dans les copies qu'il a consultées, il a trouvé le nom du poète orthographié li *Venelais* ou *Nevelous*. Ces formes sont déjà indiquées par Le Grand d'Aussy et Roquefort. Il s'ensuit, d'après M. Wilmotte, que le nom de *Nivellois* ou *Nevellois*, adopté cependant par tous les autres biographes et sur lequel on se fonde pour faire naître notre trouvère en Belgique, est inexact.

Il faut se garder de confondre Jehan li Nivellois avec un autre poète contemporain, Jean de Neuville.

Emile Van Arenbergh.

Hist. litt. de la France, XV, 425; XXIII, 643. — Dinaux, *Trouvères brabançons, etc.* — Fauchet, *Recueil de l'origine de la langue et poésie française, ryms et romans*, 84. — Van Hasselt, *Essai sur l'hist. de la poésie franç. en Belg.* — De la Serna Santander, *Mém. sur la Bibl. de Bourgogne*, 117. — Baron de Reiffenberg, *Philippe Mouskes*, introd., CXLVIII. — Rigoley de Juigny, *Les Bibl. franç. de La Croix du Maine et de Du Verdier*, I, 560. — Le Grand d'Aussy, *Notices et extraits de mss. de la Bibl. roy.*, V, 403, 406, 419, 420. — Et. Pasquier, *Rech. de la France* (1617), p. 722. — Roquefort, *Glossaire*, au mot *grams*. — Wilmotte, *Enseignem. de la philologie romane en France et en Allemagne* (1833-1886).

JEHAN LI TARTIERS, ou LE TARTIER, chroniqueur, poète, florissait vers la fin du xiv^e siècle. Il était prieur de l'abbaye augustinienne de Cantimpré. Le 7 février 1383, il assista à la bénédiction de Renaud de Landrecies, abbé d'Honnecourt, dans la chapelle du palais épiscopal de Cambrai; le 28 juillet de l'année suivante, il fut témoin à la prestation de serment de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, comte de Flandre, comme gardien et défenseur des églises du Cambrésis. On ne sait guère davantage sur sa vie, sinon qu'il

fut honoré, paraît-il, de l'amitié de Froissart. Jehan li Tartiers est auteur de plusieurs écrits historiques et de lais, encore inédits, où se révèle l'influence du génie de son illustre ami. On a, notamment, de lui une chronique sur l'origine des divisions et guerres entre la France, l'Angleterre et la Flandre. Un exemplaire de cet ouvrage, manuscrit en deux volumes, in-folio, fut vendu à Lille, en 1765, à la vente de la bibliothèque de l'abbé Favier, sous le n° 5564 : l'œuvre de li Tartiers précédait les deux premiers livres des Chroniques de Froissart, auxquelles il sert, en quelque sorte, de préambule, comme l'indiquent les dernières lignes : *Querès le remanant de ceste histore en l'autre livre apriès cesti-chy*. La narration de Jean le Tartier, observe également le rédacteur du catalogue des livres de l'abbé Favier, semblait faite exprès pour servir d'introduction à la chronique de Froissart, et ainsi se trouverait confirmée, cette tradition déjà ancienne, que Froissart entretenait avec Jean le Tartier d'étroites relations vers la fin de sa carrière. Un second exemplaire du travail du prieur de Cantimpré existe à la bibliothèque de Bourgogne, manuscrit 20628; un troisième se trouve à la bibliothèque de Lille, inséré dans le manuscrit n° 273, intitulé : *Histoire de France, par rapport à la Flandre*, in-folio; copie du XVIII^e siècle.

M. Emile Gachet s'occupe de cet ouvrage dans deux rapports adressés à la commission royale d'histoire, le 4 novembre 1850 et le 13 janvier 1851. Il fait remarquer que la Chronique de Jehan li Tartier reproduit plusieurs textes de la *Chronique de Flandre*, publiée par Denys Sauvage, et que le manuscrit moderne de Lille, d'ailleurs fort défectueux, est le seul qui porte la mention : *Et les escriisi sire Jehan Li Tartiers, priens de l'église de Cantimpretz*. Il hésite à attribuer la paternité de ces annales à notre écrivain.

Emile Van Arenbergh.

Dinaux, *Trouvères Cambrésiens*, p. 84. — Van Hasselt, *Essai sur l'hist. de la poésie franç. en Belg.*, p. 136. — *Comptes rendus de la Comm. roy. d'hist.*, 1^{re} série, 1, 140; 2^e série, 1, 181; 11, 10. — Kervyn de Lettenhove, *Oeuvres de*

Froissart, t. 1^{er}, 3^e partie, 431. — Leglay, *Cambracum christ.*, 273. — *Catal. descript. des mss. de la Bibl. de Lille*, 195.

JEHAN MARTIN, hagiographe, poète, naquit à Valenciennes, dans la première moitié du xve siècle. Il prit l'habit religieux au couvent des Dominicains de sa ville natale, et acquit bientôt une réputation de science et de vertu. Après avoir occupé quelque temps une chaire de théologie au couvent de Douai, il revint dans sa maison professe, en fut prieur, en 1479, et mourut le 1^{er} mai 1495. Il a écrit :

1. *La Légende de monseigneur saint Dominique, père et premier fondateur de l'ordre des Frères Prescheurs. Translatee de latin en francoys par... frère Jehan Martin du dit ordre et du couvent de Ualenchenes. Imprime nouvellement... par Jehan Trepperel, libraire et imprimeur demourant a Paris en la rue Neufue Notre Dame a lescu de France* (sans date); petit in-4^o, goth. à deux col. Cet ouvrage fut imprimé au commencement du xve siècle, vers 1510, selon Brunet, en 1520, selon la *Bibl. franç.* de La Croix du Maine. Ecrit sous forme de dialogue entre un confesseur et sa pénitente, c'est une compilation de diverses vies de saint Dominique et des prétendues révélations d'Alain de La Roche. — 2. *Sensuit ung mistere de l'institution de l'ordre des freres prescheurs, et commence saint Dominique, luy estant a Rome, vestu en habit de chanoine regulier, A XXXVI personnaiges dont les noms sensuivent cy après*. Paris, Jehan Trepperel, sans date, in-4^o goth. de 38 ff. à 2 colonnes, figures sur bois. L'ouvrage étant, dans ses très rares exemplaires, réuni à la *Légende de saint Dominique*, a été attribué au même auteur. Les titres des chapitres sont rimés, dans les deux ouvrages, en vers de même mesure et de même goût. Les frères Parfaict, dans leur *Histoire du théâtre français*, t. II, p. 508, ont analysé ce mystère.

Emile Van Arenbergh.

Echard et Quétif, *Script. ord. præd.*, I, 881. — Dinaux, *Trouvères*, IV, 563. — Paquot, *Mém. litt.*, IX, 352. — Rigoley de Juvigny, *les Bibl. franç. de La Croix du Maine et de Du Verdier*, I, 341; IV, 464. — Brunet, *Man. du libr.*, III, col. 1494, 1975.

JÉHOTTE (*Arnold*), graveur en taille-douce, né à Herstal en 1789, décédé à Paris le 4 mars 1836. Elève de son frère Léonard, qui avait lui-même été initié à l'art de la gravure par le fameux Jacoby, graveur en titre du prince et du chapitre de Liège, Arnold Jéhotte a produit une assez grande quantité de vignettes, de culs-de-lampe, de portraits d'hommes célèbres, qu'il exécuta pour le compte de libraires. On lui doit aussi un certain nombre de bonnes gravures, parmi lesquelles celle qui a pour sujet *Psyché et l'Amour*, d'après Gérard, est considérée comme la meilleure. Il n'avait suivi les leçons de son frère que durant quatre ans, avant de s'établir à Paris, en 1811. Mort jeune, à quarante-sept ans, il n'a pas eu le temps de finir une planche qui eut, sans doute, achevé d'établir sa réputation. Cette planche représentait *le Baptême du Christ*, d'après le peintre liégeois Carlier.

Fréd. Alvin.

L. Alvin, *Notice sur Léonard Jéhotte*, p. 5, note.

JÉHOTTE (*Léonard*), graveur, fils de Jean et de Marie Honin, naquit à Herstal, le 1^{er} août 1772, et mourut à Maastricht, le 1^{er} août 1851. Dès sa plus tendre jeunesse, il aimait à faire, sans autre guide que son caprice, des dessins de fantaisie et à copier des gravures de Jacques Callot. Un jour, une de ses copies tomba entre les mains de Jacoby, graveur de la monnaie du prince-évêque de Liège et du chapitre de Saint-Lambert en cette ville. Cet artiste devina immédiatement les excellentes dispositions du jeune Jéhotte. Il le mit à l'essai, en le chargeant de faire les copies d'une estampe très importante, et de reproduire à la plume des eaux-fortes de Gérard Audran. Le jeune homme s'en tira à merveille. Dès ce moment, il devint l'élève de Jacoby, et fréquenta son atelier et l'Académie de dessin, récemment créée à Liège, par le prince-évêque Velbruck. Il y obtint un prix que la Société d'Emulation lui décerna, en 1788, pour un dessin du Gladiateur combattant. A la même

époque il exécuta aussi deux dessins à la plume : l'un, *la Peste*, d'après Pousin, l'autre, *le Dernier Jugement*, d'après Michel-Ange. Témoin des succès toujours croissants de son élève, le vieux Jacoby exprima le désir de se faire remplacer par lui dans les fonctions de graveur de la monnaie. Ce vœu ayant été réalisé, Jéhotte obtint, en 1788, la survivance de l'emploi de son maître. A ce titre, il grava les monnaies frappées par le chapitre pendant la vacance du siège épiscopal, en 1792. Le 16 septembre de la même année, le comte de Méan, appelé au siège épiscopal de Liège, accorda à Jéhotte le titre de graveur de sa monnaie. Bientôt la révolution liégeoise éclata. Elle entraîna Jéhotte et lui fit abandonner le burin pour l'épée. Ses concitoyens l'appelèrent au commandement d'une section de la garde urbaine, grade qu'il n'occupa pas longtemps. Les armées victorieuses de France envahirent le pays de Liège, qui finit par perdre son autonomie. Cette conquête ramena l'artiste à ses travaux. La gravure des sceaux, des timbres et des cachets destinés aux nouvelles administrations, lui fut confiée. Ensuite il s'occupa de la gravure sur pierres fines. Il reproduisit des armoiries, des allégories, des portraits, composés par lui. Ce n'était pas sa seule occupation. Il s'exerça aussi à la gravure en taille-douce, sans conseil ni maître. Ses portraits, ses frontispices, ses vignettes, ses culs-de-lampe, ses ornements prirent place dans des livres imprimés à Liège et en Hollande. En 1803 et 1804, il grava le portrait de Bonaparte, qui, à la demande du préfet du département de l'Ourthe, posa devant notre artiste, lorsqu'il visita la ville de Liège. Lors du couronnement de l'empereur, le préfet amena Jéhotte à Paris, où il reçut l'accueil le plus flatteur. Joséphine, la femme du nouveau souverain, voulut le voir et le féliciter sur son œuvre. Il obtint beaucoup de promesses, mais pas une ne se réalisa. Jéhotte retourna à Liège comme il en était parti. La seconde gravure exécutée par lui représente Hub. Goffin dans la houl-

lère du Beaujone, sujet tout local, mais palpitant d'intérêt. Cette nouvelle production accusait des progrès incontestables. Elle eut un succès éclatant. D'autres portraits du maréchal Laudon, de Thrian, de Le Franc, de Frédéric II, de Feller, de Tréville, etc., sont dus à son burin. Au moment de la chute de l'empire français, les généraux des armées coalisées firent exécuter, par Jéhotte, pendant leur séjour à Liège, leurs armoiries et chiffres sur pierres fines. La création du royaume des Pays-Bas lui fournit de nouvelles occupations, celles de la gravure des sceaux, timbres et cachets destinés aux administrations des provinces de Liège, de Limbourg et de Luxembourg. Il grava aussi sur pierre fine le portrait de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, qui passe pour une de ses meilleures productions dans ce genre de gravure. Les autres pierres gravées par lui sont : le Coq français, le Lion de Waterloo, un Esculape, une Hygie, le portrait de Léopold Ier, roi des Belges. Parfois il s'occupait aussi, mais par exception, d'art statuaire, de ciselure et de gravure sur bois. Voulant rendre un hommage aux talents de Jéhotte, la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique le nomma correspondant, le 9 juin 1846. Quelques années plus tard, en 1850, il se retira et alla mourir chez un de ses enfants, établi à Maastricht.

Il laissait trois fils qui ont suivi la carrière des arts : Louis, né à Liège en 1804, statuaire ; Constant, né aussi à Liège, en 1805, graveur en médailles, et Charles, né à Liège en 1806, graveur en taille-douce.

Une grande partie de ses œuvres et quelques dessins sont énumérés dans le catalogue des collections léguées à la ville de Liège par Ulysse Capitaine, t. III, pages 60 et suivantes. Ce catalogue a été dressé par les soins de MM. Helbig et Grandjean. M. Alvin a donné également une nomenclature détaillée de ses œuvres. Les médailles dues au burin de Jéhotte, et au nombre de quatorze, sont décrites dans la *Revue de la numismatique belge* de 1853. Elles ont été gravées de

1808 à 1846. A celles-ci il faut encore ajouter les médailles et jetons énumérés dans le travail de M. Alvin. Ch. Piot.

Articles nécrologiq. dans la *Gazette de Liège*, la *Tribune*, l'*Emancipation*, l'*Indépendance belge* et la *Revue de la Numismatique belge*, 1851. — Ulysse Capitaine, *Nécrologe liégeois*. — Alvin, *Notice biogr. sur Léonard Jéhotte*, dans l'*Annuaire de l'Académie* de 1862.

JENISCHIUS (Paul), écrivain, né à Anvers, le 17 juin 1558. Il jouissait d'une réputation d'humaniste et de savant ; il fut banni pour son livre intitulé : *Thesaurus animarum*. Jenischius souffrit l'exil, pendant plus d'un demi-siècle, avec une pieuse résignation ; du reste, les joies de l'étude et du foyer lui adoucirent le regret de la patrie absente. Adonné à la musique, qu'il savait à la perfection, aux saintes lettres et à la mécanique, il vécut entouré d'une nombreuse famille ; mais, de ses dix-neuf enfants, quatre seulement lui survécurent. Il mourut à Stuttgart, le 18 décembre 1647.

Emile Van Arenbergh.

Bayle, *Dict. hist. et crit.* (Rotterdam, chez Michel Bohm, 1720, 3^e éd.), t. II, p. 1539.

JENNYN (Guillaume), poète latin, était non seulement lié par des liens d'amitié littéraire, mais apparemment de parenté avec Jean Jennyn, auquel il dédia des vers qui figurent en tête de la *Vera confraternitatis S. S. Trinitatis... Idæa* de cet écrivain ecclésiastique. Comme Jean Jennyn, Guillaume était Brugeois et avait embrassé la carrière sacerdotale ; il était curé de West-Capelle. On a de lui quelques poésies, entre autres :

1. *Bivium juvenutis, carmine delineatum*. Bruges, 1652, in-4^o. — 2. *David cadens et resurgens*. Bruges, 1663, in-4^o. — 3. *Lusus anagrammaticus et chronographicus, circa nomen principis Joannis Austriaci, Belgii gubernatoris*. Bruges, in-4^o.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibl. belg.*, t. 1^{er}, p. 403. — Paquot, *Mém. lit.*, t. IX, p. 343.

JENNYN (Jean), écrivain ecclésiastique, né à Bruges, en 1620. Il fit, dans cette ville, ses premières études et se rendit ensuite à l'université de Douai.

Rentré dans sa ville natale, il y devint curé de la paroisse de Saint-Gilles. Le 14 mai 1652, il prit le grade de licencié en théologie, et devint docteur, sans doute à Rome, où il se rendit vers cette époque.

Jean Jennyn fut successivement revêtu des charges de pénitencier et de protonotaire apostolique. Choisi comme directeur général de la confrérie de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs, il se consacra avec zèle à l'exercice de ces fonctions et fut pourvu d'un canonicat dans la cathédrale de Bruges. Il mourut dans cette ville en 1666.

Les ouvrages laissés par Jennyn sont peu nombreux :

1. *De indulgentiis ordinis et confraternitatis S. S. Trinitatis redemptionis captivorum, oratio R. D. Joannis Jennyn... cum catalogo bullæ Cœnæ et censurarum, nulli et Papæ reservatarum*. Discours prononcé à l'occasion de la cérémonie de sa licence et dédié à Antoine de Bourgogne, licencié en théologie et doyen de Saint-Donatien, à Bruges. — 2. *Vera confraternitatis S. S. Trinitatis de redemptione captivorum et Beatæ Mariæ de remedio, necnon vitæ sanctorum patriarcharum Joannis ac Felicis Idea;... Romæ, MD.C.XLIII. S. congregationis superioribus in judicio contradictorio productis, collecta; originem, propagationem, privilegia, ac ordinis indulgentias, confirmatas ab Urbano VIII, ab Innocentio X, etc., S. N. D. Alexandro P. P. VII auctas, etc., complectens*. Romæ, ex typogr. Rev. cameræ apostolicæ, 1652; idem, Brux., Joann. Mommartius, 1666, in-16. Foppens nous apprend que cet ouvrage avait été imprimé à Bruges, en 1640, chez Luc. Kerkhove. Il y parut également une traduction flamande, en 1653, in-16.

Albéric de Crombrughe.

Paquot, *Mém. litt.*, t. IX, p. 341-344.

JEOFFROY (*Jean-Baptiste*), industriel, peintre, historien, philologue, natif à Malines, le 27 juin 1669. Il était issu du mariage de Jean Jeoffroy et d'Elisabeth Roovers. Sa famille était d'origine française : son père, né au village d'Opwyck, en 1633, était petit-

fils d'un Bourguignon, nommé François Jeoffroy.

Il apprit de son père le métier de teinturier, et l'exerça si habilement que le duc de Béjar acheta chez lui du drap écarlate à revers bleu, pour en faire présent au roi Charles II.

Il fut doyen des teinturiers, en 1711. Mais déjà, dès l'an 1698, il était doyen des *Droogscheerders* (tondeurs de drap); il s'était fait recevoir dans cette gilde, afin de s'ouvrir un chemin vers la magistrature, et, en 1704, il fut l'un des trois membres de cette corporation nommés à la place d'échevin. Tel était, à Malines, son renom d'expérience et d'habileté dans son métier, qu'il fut député, en 1699, à l'assemblée convoquée à Bruxelles par le comte de Berghelyk, ministre du roi d'Espagne, pour le développement de l'industrie drapière dans les Pays-Bas.

À cette époque, la ville de Malines se trouvait fort obérée : Jeoffroy, pour remédier à la situation, soumit au magistrat un mémoire proposant de supprimer quantité de dépenses inutiles. Le projet ayant été repoussé par le magistrat, Jeoffroy le présenta à N. van Voerspoele, membre du conseil privé et commissaire de Sa Majesté pour examiner l'état de la ville de Malines, et celui-ci le fit accepter et signer par les doyens convoqués à ce sujet.

Vers l'âge de quarante ans, Jeoffroy passa de la draperie à la peinture. Sans maître, il réussit néanmoins à peindre avec quelque succès. Parmi ses œuvres, on cite son propre portrait et celui de sa seconde femme, Cornélie de Winter, hauts chacun de deux pouces sur une largeur égale. Il se forma un cabinet de tableaux et une riche collection d'estampes où l'œuvre de Rubens, presque complète, figurait deux fois : mais il vendit à l'Electeur palatin l'un des cahiers, entièrement composé de premières épreuves, avec quelques ébauches de gravures.

Cet esprit souple, avide de savoir, s'adonnait à d'autres études. Toujours sans maître, Jeoffroy apprit le latin et le français ; jugeant les caractères ordi-

naires insuffisants pour exprimer tous les sons de la langue flamande, il porta l'alphabet jusqu'à trente lettres, et inventa une nouvelle orthographe. Nous donnons plus loin le titre de ce travail.

Il appliqua, en outre, l'ingéniosité de son esprit à la construction d'une machine fort simple, pour aider les bateaux à remonter les rivières et dont la vitesse, dit Paquot, était en raison de la rapidité du courant.

Il mourut le 10 mars 1740, âgé de soixante et onze ans, à Malines, et fut enterré en l'église de Saint-Jean.

Il avait successivement épousé Barbe Maulders, Cornélie de Winter et Barbe van den Driessche. Il n'eut d'enfant que de son premier mariage; son fils, Jean-Baptiste Geoffroy, fut échevin de Malines, et, héritier des goûts paternels, s'adonna à la poésie et à la peinture.

Geoffroy a publié :

Une description historique de la ville et seigneurie de Malines, distribuée en six calendriers, qui parurent en flamand depuis 1715 jusqu'à 1721. Au point de vue littéraire, ce travail est sans valeur, mais comme recueil de matériaux et d'indications historiques, il peut être consulté avec fruit. Ces six morceaux comprennent :

1. La description de la province de Malines. — 2. Celle du chef-lieu. — 3. Des détails sur les habitants, avec une liste des personnages les plus célèbres. — 4. Un exposé de l'administration de la province et de la ville. — 5. Un mémoire sur le grand conseil. — 6. — L'histoire sommaire de l'érection de l'archevêché et la succession des archevêques. La cinquième partie (fol. 109-196) est attribuée au chef-président Steenhault et la sixième à Jérôme Stevaert.

Les six parties furent réunies en un volume in-12, qu'il n'est pas aisé de rencontrer complet et qui porte pour titre : *Verhandeling, ofte historie der provincie van Mechelen, gedeylt in vier deelen, etc. Mechelen, Laurentius van der Elst, 1721, in-12, 204 pages.*

L'ouvrage, tel qu'il est, n'est que l'essai d'une œuvre plus importante,

que Geoffroy préparait sur la même matière, en latin.

On a trouvé parmi ses papiers les écrits suivants :

1. *Korte aenweysing tot eene prompte Lettre- ofte Spelkonst, met de welcke men alle talen besceedelyk zal kunnen schryven ofte spellen; het gene voor deezen onmogelyc is geweest.* In-fol., 14 p., en huit caractères différents, orné d'enluminures. C'est dans ce travail, inachevé d'ailleurs, qu'il porte l'alphabet à trente lettres, de sorte qu'il serait assez difficile de l'imprimer. — 2. Un *Dictionnaire flamand*, où les mots sont rangés suivant l'orthographe que Geoffroy voulait introduire dans le flamand.

Emile Van Arenbergh

Paquot, *Mém. littér.*, t. III, p. 423-428.

***JESPERSÖN** (*Jacques*), JASPARUS, JASPAR, GASPARI ou CASPARI.

Danus Arhusiensis, disent les titres des opuscules que l'on a de cet auteur. Danois d'origine, en effet, et né à Aarhuus (Jutland), c'est ce que l'on sait de plus positif de sa naissance. Un biographe pense qu'il suivit, dans sa ville natale, les cours d'un certain recteur d'école publique, nommé Martinus Børrupius, et qu'il s'en alla ensuite, après avoir passé par l'université de Copenhague, visiter les écoles étrangères, et notamment Louvain.

Les notions certaines sur Jespersön commencent en 1539, époque à laquelle il se trouvait à la cour du roi Ferdinand de Hongrie, frère de Charles-Quint, et suivait, en qualité de professeur, ou plutôt de lecteur, Nicolas Olahus, qui était lui-même conseiller et secrétaire du roi. Jespersön accompagna son protecteur dans ses pérégrinations en Autriche, en Hongrie et en Bohême, jusqu'au moment où, celui-ci étant sur le point d'être appelé au poste d'évêque de Zagrab (Agram) et de vice-chancelier de Hongrie, il put retourner (1541) en Belgique, où, déjà auparavant, il avait passé plusieurs années, quand Olahus était encore le secrétaire de la gouvernante des Pays-Bas, Marie de Hongrie, avant de devenir celui du roi.

Jespersion s'établit, selon toute vraisemblance, à Anvers, où il publia, l'un après l'autre, les opuscules dont nous allons parler. Il y enseigna le grec tout en s'appliquant aux trois langues (*publicus professor græcus ac trium linguarum studiosus*), et les auteurs de la *Bibliotheca Belgica* pensent qu'il « pour- » rait bien avoir exercé les fonctions de « professeur extraordinaire de grec à » l'université de Louvain ».

Dans tous les cas, Jespersön devait avoir une certaine prédilection pour Anvers, car, dans une de ses pièces, il en fait l'éloge en priant l'archiduc Ferdinand, fils du roi de Hongrie, de couvrir de sa sollicitude le magistrat et les habitants de cette ville.

Jespersion avait, en réalité, une grande connaissance des langues latine et grecque et il maniait facilement le vers. Quelqu'un de ses admirateurs ne dit-il pas, dans une sorte de préface, en tête de l'*Encomium Angliæ*, qu'il composait mille vers latins par jour et presque autant de vers grecs ?

Toute exagération à part, il faut admettre que Jespersön faisait beaucoup de vers et qu'il avait une spécialité, pourrions-nous dire, pour composer des épîtres dédicatoires, des épitaphes, des chronogrammes et autres pièces de circonstance en l'honneur et à l'adresse des grands personnages ou de ses amis. Ce sont les seules de ses productions imprimées qui soient parvenues jusqu'à nous. Elles sont toutes de la plus grande rareté.

Le premier de ces opuscules : *Epithalamium Illustriss. D. Francisci à Lotharingia... ac inclytæ D. Christinae à Dania* (1541), est une brochure de huit feuillets contenant des poésies grecques et latines en l'honneur de François de Lorraine et de Christine, fille de Chrétien II, roi de Danemark, à l'occasion de leur mariage qui eut lieu à Bruxelles, le 10 juillet 1541.

Il est à remarquer que l'une de ces poésies, intitulée : *De authore cæco*, fait supposer que Jespersön dut être atteint d'une maladie qui lui enleva momentanément la vue.

L'*Epithalamium* a été réimprimé en 1760, à Copenhague. Cette édition est accompagnée d'une dissertation de C. Brandt, où se rencontrent quelques-uns des détails hypothétiques que nous avons donnés sur la jeunesse de Jespersön.

En 1544, nous trouvons deux ouvrages du professeur danois, publiés à Anvers. Le premier : *Anactobillion et Heræpe...* est un recueil de dédicaces, de distiques, de chronogrammes ou d'épitaphes grecques et latines en l'honneur de princes ou de héros, c'est-à-dire de grands personnages contemporains de l'auteur. Le second : *Genethliacon filia Mariæ primogenitæ D.D. Renati principis Orangiæ...*, qui contient, à la fois, un poème latin sur la naissance de Marie, fille de René, prince d'Orange, l'építaphe latine de cette enfant et quelques autres pièces, eut deux éditions dans la même année.

Deux ans plus tard, nous rencontrons une nouvelle œuvre de Jespersön : *Encomium Angliæ* ou éloge de l'Angleterre. On y voit que notre professeur de grec était sur le point de se rendre en Angleterre, où il comptait, sans doute, rencontrer le meilleur accueil à la cour de Henri VIII. Tous les personnages de cette cour passent dans son livre et sur chacun d'eux il y a quelques vers.

Celui qui prétendait que Jespersön faisait mille vers latins par jour et presque autant de vers grecs était Craneveldt, membre du grand conseil de Malines. On vit bien que Jespersön lui sut gré de ses louanges ou peut-être de son amitié, car nous avons un placard : *Dominæ Isabellæ uxoris... Cornelii Scepperi... ac Dominæ Elizabeth uxoris Domini Francisci Craneveldii* (Anvers, 1548), où il fait l'építaphe de sa femme.

L'autre personnage, dont la femme est l'objet d'une építaphe dans le même ouvrage, Corneille De Schepper, se trouvait probablement aussi parmi les protecteurs de Jespersön, comme l'étaient, d'autre part, Erasme Scheets, ou Schetz et Nicolas Everard, pour lesquels notre auteur écrivit, en 1548, l'építaphe :

Honestissimæ matronæ, Dominæ Idæ, uxoris Erasmi Scheti, et, en 1549, *Genealogia filiorum Nicolai Eeverardi*. Cette dernière brochure est consacrée à l'éloge de Nicolas Everard, président du grand conseil de Malines, de sa femme et de ses enfants.

Jespersen devait être très lié avec la famille Schetz, car nous avons encore de lui : *Neogynia... Joannis Hilstii, familiæ Schetanæ consanguinei et Magdalenæ Francisci Werneri filia*, qui est un recueil d'épithalames à l'occasion du mariage d'un membre de cette famille.

Il nous reste à parler d'une dernière œuvre qui eut également deux éditions, en 1547 : *Christianiss. regis Franciæ ac filii eiusdem... epitaphia*, où il s'agit de la mort de François Ier et de son fils cadet Charles, duc d'Orléans, mort en 1545.

On connaît de lui, enfin, quelques dédicaces et lettres mises en tête de volumes publiés par d'autres écrivains, et notamment par Erasme.

C'est là tout ce que l'on sait de ce Danois, qui passa de longues années dans notre pays, et ce sont ses œuvres seules, dont quelques exemplaires, d'une rareté excessive, sont parvenus jusqu'à nous, qui ont pu nous donner quelques dates précises.

M. Heins.

Bibliotheca belgica, Gand, 1887.

* **JOBARD** (Jean-Bapt.-Ambroise-Marcelin), technologiste, économiste, etc., né à Baissey (Haute-Marne, France) en 1792, mort à Bruxelles, le 27 octobre 1861. Après avoir terminé ses humanités aux collèges de Langres et de Dijon, Jobard fut envoyé à Groningue, puis à Maastricht en qualité d'aide-vérificateur du cadastre; il séjourna trois ans en Hollande, alors sous la domination française; en 1814, il rentra au pays natal, et un an après, lors de la constitution du royaume des Pays-Bas, il fut naturalisé et nommé vérificateur du cadastre. Dix ans après, il quitta l'administration et s'occupa activement d'introduire en Belgique un art nouveau qui passionnait alors tous les esprits et auquel Senefelder, qui en était l'inventeur, initia notre jeune savant; nous

voulons parler de la lithographie. Jobard créa un vaste établissement dont il fut le directeur, et, coup sur coup, il mit au jour des publications qui eurent un grand succès et lui valurent un prix de la Société d'Encouragement de Paris.

C'étaient : 1. *L'Histoire de Napoléon*. — 2. *La Description de Java*. — 3. *Le Voyage pittoresque dans les Pays-Bas*. — 4. *La Description de la bataille de Waterloo*. — 5. *Les Costumes belges anciens et modernes*. — 6. *L'Œuvre de Flaxman*. — 7. *La Méthode de dessin d'après Pestalozzi*. — 8. *Canova, etc.*, et plus de cent ouvrages dont les planches constituaient le principal attrait. La maison publia également nombre de cartes géographiques, de plans, de vues, etc.

La révolution de 1830 ruina l'établissement si prospère jusque-là, grâce aux débouchés que les événements supprimèrent du coup. Jobard se jeta tête baissée dans la presse périodique, où son incroyable activité put se déployer à l'aise. Il créa des journaux, notamment *le Courrier belge*, et des recueils dont il fut le directeur et le collaborateur; il se passionna pour les questions d'industrie et d'économie sociale, et, spécialement, pour le grave problème de la propriété de la pensée. C'est dans cet ordre d'idées qu'il dirigea désormais des travaux d'une incontestable importance, en ce sens qu'ils apportèrent la lumière et la vie là où régnaient encore l'obscurité et l'indécision. Toutes les questions à l'ordre du jour auprès d'une nation naissante, surtout celles qui relevaient de l'ordre industriel, l'enthousiasmèrent au point qu'à cette époque, il était l'âme de toutes les réunions où l'on étudiait l'emploi des forces du peuple belge. Les progrès de l'industrie en toute matière le tinrent jour et nuit en éveil. Il fit de nombreux voyages en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en France, et, de chacun de ses voyages, il revenait riche d'informations et d'idées qu'il mettait au service du pays. On le voyait partout, dans les usines, dans les ateliers, dans les fabriques. Partout où fonctionne l'ouvrier, il vint donner des conseils,

guider les irrésolus, éclairer les timides et faire profiter tout ce monde de ce qu'il avait vu dans ses visites à l'étranger. On ne saura jamais de quelle utilité Jobard fut à cette époque pour nos jeunes industries; son étonnante mémoire, son éloquence facile et démonstrative, son entrain, son amour du travail, du mouvement et de la vie, faisaient de lui l'homme providentiel du moment.

En 1841, Jobard fut nommé directeur du musée de l'industrie; c'était sa vraie place. Immédiatement il créa le *Bulletin du musée de l'industrie*, qu'il dirigea jusqu'à l'heure de sa mort. Sa plume ardente, au service d'un esprit toujours en éveil, rendit à la masse de nos industriels les services les plus précieux, ainsi qu'on pourra s'en assurer en parcourant la table de ce vaste recueil.

Ce technologiste si vaillant était aussi un inventeur tourmenté du désir de venir en aide à l'humanité. Quelques-unes de ses inventions ont conservé son nom; citons :

1. *La gravure sur diamant*. — 2. *Le gaz à l'eau*. — 3. *Les verres fumivores préfundus*. — 4. *Le bec carburateur*. — 5. *La pompe sans pistons*. — 6. *Les vitraux en gélatine colorée*. — 7. *Les soupapes naturelles en caoutchouc* et surtout sa *Lampe du pauvre*, ustensile précieux qui éclairait, chauffait et au besoin cuisinait, à raison de 3 centimes par heure! Cette lampe était une de ses joies, et jusqu'en ses dernières années, il s'en occupa avec une touchante persistance, convaincu qu'il était de son infaillible efficacité. La lampe Jobard a été employée et le serait encore si le pétrole et les combinaisons auxquelles ont donné lieu ses diverses applications, n'étaient venues la reléguer à l'arrière-plan. Toutefois, reconnaissons que certains principes de chauffage et d'éclairage posés par Jobard ont été utilisés pour des applications semblables du pétrole.

Nécessairement, l'inventeur fut parfois un utopiste; néanmoins, dans quelques-unes de ses inventions qui confinent au rêve, il s'en trouve qui sont touchées de près par le progrès moderne,

telles sont : 1. *Le chemin de fer électropneumatique* — 2. *Les omnibus sous-marins*. — 3. *Les bateaux-coitures*. — 4. *La force emmagasinée*. — 5. *La ville de béton*, etc.

Jobard fut également un fabuliste et, en cette qualité, il montra plus d'esprit que de bonhomie; pourtant il a laissé quelques morceaux qui le sauveront de l'oubli. Il a aussi fait preuve de goût comme littérateur et comme critique; mais son incontestable valeur sera toujours d'avoir été, en Belgique, un des plus actifs promoteurs du grand mouvement industriel qui signale notre renaissance nationale. Nécessairement, l'esprit de Jobard, si mobile, si divers, s'est un peu émiétté dans la course vertigineuse que cet homme dévoré d'ambition humanitaire s'imposa au milieu de nous : il ne s'est guère attaché à des œuvres de longue haleine. Cependant, il a laissé quelques livres étendus qui témoignent autant de sa lucidité d'esprit, de sa profondeur de vue que de ses qualités d'écrivain. On en trouvera plus loin la liste succincte.

Cet homme utile ne brigua point les honneurs; ils vinrent à lui pour saluer sa science et sa soif de bien faire. Il fut président honoraire étranger de l'Académie de l'industrie française et membre d'un grand nombre de sociétés savantes; il était aussi chevalier de la Légion d'honneur et chevalier de l'ordre de Léopold. Il eût certainement trouvé sa place à l'Académie royale de Belgique, s'il avait mis moins de causticité dans ses rapports avec les membres de cette assemblée, qui lui reprochaient sa versatilité dans certaines questions d'économie sociale. De là, des vivacités déplacées qui lui fermèrent les portes d'une maison qui n'eût pas demandé mieux que de l'accueillir.

Inquiet et mobile, sans cesse à l'affût des nouveautés capables d'exciter l'esprit, Jobard, après s'être occupé de magnétisme, aboutit au spiritisme. Il fut un des zéloteurs des tables tournantes et parlantes. Les faits inexplicables et inexploqués dont il fut témoin, et qu'il étudia avec sa bonne foi ordinaire, mais

sans résultat, le confondirent et l'irritèrent; ceux qui l'entouraient auraient pu croire que sa raison allait sombrer dans cette impasse, lorsqu'il mourut subitement au milieu d'une vigoureuse et admirable vieillesse.

Voici l'indication des principaux travaux de Jobard. Il nous a été impossible d'en dresser une liste complète, car il a écrit dans presque tous les journaux de l'Europe et à peu près sur tout :

1. *L'Industriel ou Revue des revues*, journal mensuel (de 1828 à 1831, 6 vol. in-8°). — 2. *L'Angleterre en 1833 et 1834*, 1 vol. non mis en vente. — 3. *Coup d'œil sur la propriété de la pensée*, idem. — 4. *Projet de loi sur les brevets d'invention*, idem. — 5. *Défense du chemin de fer contre les concessionnistes*, idem. — 6. *Notice sur les hauts sondages ou puits chinois*, idem. — 7. *Notice sur le télégraphe acoustique*, insérée au compte rendu des travaux du congrès de Douai. — 8. *Notice sur l'extinction de la gravure par la lithographie*, insérée au compte rendu du congrès de Liège. — 9. *Observations sur l'endosmose*. — 10. *Observations sur la connaissance de la vapeur par les Chinois*. Ces deux derniers articles ont été communiqués à l'Institut. — Articles parus dans les journaux périodiques : *De l'utilité des sots dans l'ordre social*. — *Nonvelle Thérapentique ou médecine externe*. — *Invention et description du photomètre*. — *Compte rendu de l'exposition de 1830*. — *Opinion d'un sauvage sur notre enseignement*. — *Rétablissement du royaume de Jérusalem* (conte). — *Invention et description de la polygraphie*. — *Trop d'avocats, trop peu d'industriels*. — *Projet de loi sur le transport des livres par la poste*. — *Ce que c'est qu'un ingénieur*. — *Projet d'une société expérimentale d'industrie*. — *Neige observée à Bruxelles*. — *Appel aux hommes du progrès*. — *Dernière expression des chemins de fer*. — *Remède contre le mal de mer*, dissertation physiologique. — *L'industrie, la science considérées comme bases des gouvernements de l'avenir*. — *Du chaos législatif et de l'impuissance de nos 50,000 lois sur le bonheur du peuple*. — *Gédéon ou la leçon*

de commerce. — *Des causes de la gaîté chez les différents peuples du globe*. — *Le latin considéré comme la cause des révolutions*. — *Nouveau système du monde, par un Chinois*. — *Révolution dans la librairie*. — *Nouveau gouvernement économique*. — *Notice sur l'instruction publique*. — *Du médecin et de l'avocat dans l'ordre social*. — *De la nécessité et des moyens de reconstituer la société*. — *Le plus sombre avenir*. — *Sous presse : Recueil de fables*. — *L'Angleterre en 2840*. — *Révélation d'un somnambule magnétique sur l'avenir de la Belgique, sous le régime de la liberté d'association*. — *Des avantages et des dangers du magnétisme vital*. — *Du psychisme oriental*.

(La liste qui précède a été rédigée par Jobard pour le *Dictionnaire des hommes de lettres, des savants et des artistes*, publié par Van der Maelen, en 1837.)

Citons maintenant quelques articles qui ont fait du bruit et qui viennent souvent à propos au milieu des progrès actuels de la science et de l'industrie :

Rapport sur l'accident du Haut-Flénu, suivi d'une note sur les explosions fondroyantes et d'un nouveau mode de chaudières à vapeur. — *Gaz à l'eau*. — *Invention et fabrication*. — *Chemin de fer électro-pneumatique*. — *Quelques causes d'explosion de chaudières à vapeur*. — *Examen des différents systèmes de chauffage les plus usuels*. — *Explorateurs sous-marins pour la pêche des perles, des éponges, du corail et des épaves sous-marines*. — *Histoire de la houille*. — *Considérations sur les machines horizontales*. — *Des moteurs à vapeur d'éther et à vapeur combinée*. — *Notice sur le tonnerre*. — *Procédé de finage pour les épreuves photographiques*. — *Communication faite à la Société d'encouragement de Paris*, par M. Jobard, sur une lampe de son invention. — *Voyage industriel en Angleterre*. — *Voyage industriel en Prusse, en Saxe et en Bavière*. — *Voyage industriel en Suisse, en Alsace et en Lombardie*. — *L'industrie française avant 1792*. — *Nécessité de l'instruction professionnelle*. — *De la marque obligatoire*. — *La marque ou la mort*. — *Constitution d'une no-*

blesse industrielle. — Influence des inventeurs sur la civilisation. — Influence de la marque sur la moralité publique. — De la difficulté de faire adopter les nouvelles inventions. — Comment s'introduit une industrie. — Des dessins, tissus et modèles de fabrique. — Différence entre la concurrence industrielle et commerciale. — De la nécessité d'un code industriel. — Projet de loi sur les brevets d'invention.

Les ouvrages de longue haleine dus à Jobard sont les suivants :

1. *Rapport sur l'exposition de Paris en 1839*, 2 v. in-8°. (Livre excellent qui eut un grand succès et où paraît s'être condensé tout le génie de Jobard sur l'industrie et les mondes qui en dérivent.) — 2. *Organon de la propriété intellectuelle*, 1 vol. in-18. — 3. *Nouvelle Économie sociale ou monautopole industriel, artistique, commercial et littéraire*, 1 vol. in-8°. — 4. *Les Nouvelles Inventions aux expositions universelles*, 2 vol. in-8°. (Dans ce livre, Jobard a jeté à profusion des fables, des allégories, des contes pleins de charme.)

Adolphe Siret.

Bulletin du Musée industriel. — Dictionn. des hommes de lettres, des savants et des artistes. Bruxelles. Vander Maelen, 1837. — Vapereau, *Dict. des contemporains*. — Journaux du temps.

JOCONDE ou **JUCONDE**, hagiographe, florissait au XI^e siècle. Ses écrits nous apprennent qu'il avait embrassé la carrière sacerdotale, qu'il était de Tongres ou des environs, et qu'il vivait en 1088 : *Acta sunt hæc*, dit-il en achevant sa relation des miracles de saint Servais, *anno dominicæ Incarnationis MLXXXVIII. Indict. XI*. On loue la facilité et le naturel de son style, mais on lui reproche son défaut de sens critique et son ignorance de l'antiquité, qui l'ont empêché de vanter la vérité de ses récits.

Il a écrit :

1. *Vita S. Servatii*. C'est la plus ancienne histoire de la vie de ce saint, après la courte relation de l'abbé Hériger; œuvre prolixe, tissu d'anachronismes et de fables, qu'un imposteur arménien avait brodé pour exploiter la crédulité du peuple de Maestricht. Les bollandistes n'ont publié que quelques ex-

traits, à titre d'échantillons, de cet écrit divisé en soixante-six chapitres. — 2. *De miraculis S. Servatii*. Les bollandistes n'ont pas livré cet ouvrage à la publicité. On attribue à Joconde une vie de saint Monulphe et une vie de saint Gondulphe, successeur de cet évêque de Maestricht; ces deux relations, éditées par les bollandistes, n'ont pas grande autorité historique.

Émile Van Arenbergh.

Acta SS. Boll., 16 juillet, t. IV. — *Hist. litt. de la France*, t. VIII, p. 341. — Fabricius, *Bibl. med. et inf. lat.*, t. IV, p. 504. — Koepke, dans *Pertz*, t. XI, p. 85. — Paquot, *Mém. litt.*, t. XIV, p. 208. — Sevestre, *Dict. patrol.*, t. III, p. 900.

JOFFROY DE BARALLE, chevalier poète du XIV^e siècle.

Le village de Baralle est à deux lieues et demie de Cambrai, sur la chaussée qui mène à Arras. Il appartient aujourd'hui au canton de Marquion, dans le département du Pas-de-Calais. Balderic, dans son *Chronicon Cameracense* et *Atrebatense*, dit que Clovis y fit bâtir un monastère en l'honneur de saint Georges. C'est saint Waast, évêque d'Arras, puis de Cambrai, qui bénit ce monastère à la prière de son royal catéchumène. Arthur Dinaux croit pouvoir identifier le chevalier poète Joffroy avec Godefroid de Baralle, appelé gouverneur ou châtelain d'Oisy, en 1329, et dont parle Jean le Carpentier (*Histoire de Cambrai*, t. III, p. 162). Oisy, dont il est souvent question à propos du trouvère Conon de Béthune, était un bourg qui relevait de la terre de Baralle, une des plus anciennes du Cambrésis. Godefroid de Baralle épousa Jeanne de Grisperre, sœur de Wautier de Grisperre, seigneur d'Eedeghem. Il prenait le titre de *messire* dans ses chansons. On n'en connaît que deux, citées par Laborde et consacrées à des sujets amoureux. La première commence par ce vers :

A nul home n'avient...

La seconde est intitulée : *Chançonete por pedier (petere?)*, pour obtenir amoureuse merci. Paulin Paris parle d'un jeu-parti attribué au même poète. Il s'agit d'une controverse amoureuse, proposée à un certain messire Aimeri. Le

sujet, assez scabreux, est tout à fait dans le ton de cette sensualité provençale qui a gâté jusqu'à la sévère poésie des trouvères du Nord. La morale, à la façon des chansons et des romans de Crestien de Troyes, se trouve assez hardiment formulée dans ce passage du jeu-parti ou tenson :

Dames vaillans, pleine de courtoisie,
Jugiés se cil doit ja damour joir
Qui met respit en son plus grand desir
Quant ne sut pas le terme de sa vie.

J. Stecher.

A. Dinaux, *Trouvères Cambrésiens*, p. 109. — Paulin Paris, *Biographie Michaud*. — Laborde, *Essai sur la Musique, etc.*, II, 162. — Mss. de la B. N., n° 7,222, et fonds Mouchet, 8.

JOHANNES DE TONGRIA, TUNGRIUS ou PREMUNSTRATENSIS, succéda en 1301 à Jean de Pons, comme abbé du monastère prémontré de Vicogne, dans le diocèse d'Arras. Il résigna ses fonctions en 1303, pour entrer dans l'ordre des frères mineurs. La date de sa mort est inconnue. Elle est, en tous cas, postérieure à 1312.

Docteur en théologie, il avait professé à Paris avec succès. Son activité littéraire fut assez considérable. Il écrivit six livres de commentaires sur les trois premiers livres des *Sentences* de Lombard et un livre de questions quodlibétiques et de questions ordinaires. Ces ouvrages sont perdus, d'ailleurs. Les auteurs de la *Gallia christiana* ont encore en connaissance de sa correspondance.

D'après les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, Foppens aurait confondu ce personnage avec Jean de Prisches, autre abbé de Vicogne.

H. Pirenne.

Lepaige, *Bibliotheca Præmonstratensis*. Paris, 1633, fol. — *Gallia christiana*, t. III, 464. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. II, 714. — Le Glay, *Cambracum christianum*. Lille-Paris, 1849, in-4°, p. 333. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. XII, 349. — *Histoire littéraire de la France*, t. XXVII, 460.

JOHANNIS ou JANSSENS (*Erasmus*), écrivain unitaire, hébraïsant, florissait au XVII^e siècle. Sa science théologique et son érudition le distinguèrent, et il fut appelé au rectorat du collège d'Anvers. Les doctrines récentes de Luther et de

Calvin se répandaient en cette ville : Johannis en poussa les principes et aboutit au socinianisme. Exposé à la vindicte des lois contre l'hérésie, il jugea prudent de quitter Anvers et se réfugia en Hollande. On sait, en effet (Vriemoet, *Athen. Fris.*, p. 182, *ex adnot. ms. Jacobi Isbr. Harkenrothii*), qu'en 1576, il était recteur du collège d'Emden, dans la Frise orientale, et qu'il avait succédé dans cette charge à un nommé Martin Berner. Là même, il ne se crut pas suffisamment en sûreté : il résigna ses fonctions, et, après avoir erré de ville en ville, gagna la Pologne, où le socinianisme, dès le règne de Sigismond I^{er}, avait recruté de nombreux adeptes. En 1584, Johannis se rendit à Cracovie, et y provoqua les unitaires à une disputation publique. Il rejetait leur doctrine que « le fils unique de Dieu n'existait que » depuis la naissance qu'il a reçue de « Marie », et soutenait au contraire, avec les anciens ariens, « qu'il avait été » créé de rien avant toutes les autres « créatures ». Les unitaires acceptèrent le tournoi théologique et désignèrent Fauste Socin pour leur champion. Cette lutte fameuse dura deux jours et fut assez courtoise. Mais, quelque temps après, Johannis, ayant publié les principaux chefs de la dispute, Socin mit en doute sa sincérité, écrivit un résumé de la conférence et la soumit au célèbre André Dudith, leur ami commun. Johannis, à son tour, se plaignit de n'avoir pu reviser ses discours avant la publication qu'en avait faite son antagoniste, et persista, au surplus, à soutenir la supériorité de ses doctrines sur celles des sociniens. Toutefois, la querelle ne dura guère. Une place de ministre des unitaires s'étant ouverte à Clausembourg, en Transylvanie, Johannis renonça aussitôt à la gloire, périlleuse à cette époque, de novateur religieux. Il se soumit aux rétractations que les sociniens lui imposèrent et obtint l'emploi. Il l'occupait encore au milieu de l'année 1595 ; mais les renseignements qu'on a recueillis sur lui s'arrêtent là.

On a de Johannis :

1. Un écrit, qu'il publia secrètement

à Anvers, pendant son rectorat, pour la diffusion de l'arianisme; Guillaume, prince d'Orange, qui exerçait en cette ville une autorité absolue, arrêta promptement le débit de cet ouvrage. — 2. Christophe Sandius dit que Johannis corrigea la *Versio latine des Prophètes*, par Junius et Tremellius. Comme il semble entendre par là la première édition de la *Versio*, il faut supposer que Johannis était à Francfort en 1579, car c'est en cette ville que fut alors imprimé le quatrième volume de la Bible intitulé : *Bibliorum Pars IV, id est, libri Prophetici latini recens ex hebræo facti, brevibusque scholiis illustrati ab Immanuele Tremellio et Franc. Junio*. — 3. *Clara demonstratio Antichristum immediate post mortem apostolorum cœpisse regnare in Ecclesia Christi*, 1584, in-12. Pierre Bor dit que, dans cet ouvrage, Johannis rejette dédaigneusement l'autorité des Pères de l'Eglise et des conciles; il ajoute qu'on donna ordre de rechercher le livre et l'auteur, qui, poursuivi de ville en ville, passa en Allemagne et de là en Pologne. Sandius ne parle pas de cet ouvrage de Johannis. — 4. *Antithesis doctrinæ Christi et Antichristi de uno vero Deo*. Typis Alexij Radecii, 1585, in-12, sans nom d'auteur. *Item*, avec la réfutation composée par Jérôme Zanchio, *Neostadii*, 1580, in-4°. *Item*, dans le recueil des ouvrages du même. Socin parle de cette *Antithèse* et en nomme l'auteur (*Epistola III ad Math. Radecium*, ult. ed., p. 386). — 5. *Scriptum, quo causas, propter quas vita æterna contingat, complectitur et in quo de triplici justitia filiorum Dei tractat*. Cet ouvrage, selon Paquot, doit être de l'année 1589 ou du commencement de l'année suivante. — 6. *Epistola ad Faustum Socinum*, où Johannis lui demande son jugement sur l'écrit précédent. Cette lettre est accompagnée de la réponse de Fauste Socin, datée du 20 avril 1590. — 7. *De Unigeniti Filii Dei existentia, inter Erasmus Johannis et Faustum Socinum senensem, disputatio*, ou, comme porte le titre intérieur, *Disputatio inter Erasmus Johannis, affirmantem Christum fuisse unigenitum Dei filium, etiam antequam*

virgine nasceretur, et Faustum Socinum, contrariam sententiam asserentem; ubi ille argumententis, hic vero respondentis partes perpetuo obtinet. Cracoviæ, 1595, in-12. *Item* dans le deuxième tome des œuvres de Socin, *Irenepoli post annum Domini 1656* (c'est-à-dire à Amsterdam, en 1658), p. 489-528. En tête figure une préface en forme de lettre à Jérôme Mascorovius, chevalier polonais, gendre d'André Dudith et fondateur de l'Eglise socinienne de Czarow. Cette préface, datée du 15 juin 1595, est de Socin, qui dit à la fin de l'ouvrage : *Absolvi hanc disputationem 30 novembri 1584*. Vient ensuite une question de Johannis touchant le même sujet, suivie de la réponse de Socin. Matthieu Radecius, qui fut successivement secrétaire de Dantzig, sa patrie, ministre unitaire à Smigla et à Dantzig, composa un écrit de réfutation contre la thèse soutenue par Johannis dans la dispute, mais cet écrit n'a pas vu le jour. — 8. *De quatuor monarchiis liber*. Sandius ne dit pas la date d'impression de ce livre. — 9. *Commentarius in apocalypsin*. Le même auteur qualifie cet ouvrage d'*operatus ac diffusus*.

Emile Van Arenbergh,

Paquot, *Mém. lit.*, VII, 328. — Diercksens, *Antverpia Christo nascentis*, VI, 28, 29, 159. — P. Bor, *Nederl. oorloghe*, fo 49 r°. — Sandius, *Bibl. anti-trinitariorum*, 72, 84, 87, 88, 105.

JOLLY (Henri-Jean-Baptiste), peintre de genre, de portraits et dessinateur lithographe, né à Anvers, le 21 juillet 1812.

Ses dispositions artistiques se manifestèrent de fort bonne heure au point que, sans avoir fréquenté aucune école, il fut à même de faire admettre une œuvre au salon de Gand de l'année 1829. Ce premier tableau de Jolly représentait *Deux jeunes filles lisant une lettre en l'absence de leurs parents*. Le jeune artiste qui, jusqu'alors, avait habité Bruxelles se fixa peu après en Hollande, et s'y fit bientôt une réputation. Un tableau qu'il envoya au salon de La Haye, en 1830, obtint un succès considérable et fut acquis par le gouvernement pour la ville de Harlem. C'était, d'ailleurs, un sujet d'actualité : *Soldat blessé soigné par une*

jeune fille. Jolly ne cessa point de participer aux expositions hollandaises; ses œuvres parurent plus rarement aux salons belges. Il envoya à Bruxelles, en 1844, *le Départ du cavalier*, et en 1851, *Jeune mère* et *Jeune fille*. Il habitait alors La Haye. Changea-t-il ensuite de résidence? Nous l'ignorons; toujours est-il que ce fut à Amsterdam qu'il mourut, le 9 janvier 1853.

Outre ses tableaux et ses portraits peints, Jolly a laissé des portraits lithographiés qui dénotent un crayon habile et dont on vante la ressemblance.

H. Hymans.

Immerzeel, *De Levens en Werken der hollandsche en vlaamsche kunstschilders, etc.* — Kramm, *id.*

JONART (*Ladislas*), archevêque de Cambrai, naquit à Mons en 1594. Il reçut l'onction sacerdotale à Cambrai, où il fut investi d'un canonat immédiatement après son ordination. Elu doyen de cette ville le 3 décembre 1635, il fut ensuite élevé à la dignité de vicaire général. Tandis qu'il occupait ces fonctions, il se signala à la faveur du gouvernement espagnol par un acte de générosité. La garnison, qui réclamait en vain sa solde, s'était mutinée; le doyen paya les troupes et apaisa la sédition. Les ministres reconnaissants firent d'abord nommer, en 1652, Ladislas Jonart à l'évêché d'Arras; mais cette ville étant tombée aux mains des Français, sa nomination resta sans effet; le roi d'Espagne le transféra au siège de Saint-Omer, et, à la mort de Gaspar Némus, lui octroya l'archevêché de Cambrai, dont il ne prit possession que trois ans après, le 4 avril 1671. Il mourut le 22 septembre 1674 et fut inhumé dans sa cathédrale.

Ce prélat a laissé une renommée encore vivante de charité dans son diocèse de Cambrai. Comme on lui apportait les revenus de l'archevêché pendant la vacance du siège : « Cet argent ne m'appartient pas », dit-il, « et comme il n'est à personne, je veux qu'il soit distribué aux pauvres. » Il laissa ses biens aux indigents de sa métropole, et ce legs est

encore administré sous le nom d'*aumône Jonart*.

Emile Van Arenbergh.

Gallia christiana, t. III, p. 62, 73, 479. — Le Glay, *Cameracum christianum*, p. 71, 99. — Le Glay, *Rech. sur l'église métropol. de Cambrai*, p. 54, 74, 85, 116. — Bouly, *Hist. de Cambrai*, t. II, p. 78. — Mathieu, *Biogr. montoise*, p. 201.

JONAT (*Saint*), premier abbé de Marchiennes, était moine d'Elnon, lorsqu'il fut élevé à cette charge vers 643, par saint Amand, dont il était le disciple. Nommé, en outre, abbé de sa maison professe en 652, il n'exerça cette double dignité que jusqu'à l'année suivante. En 653, saint Amand, cédant à sa nostalgie de la vie claustrale, résigna l'évêché de Maestricht et revint dans sa pieuse retraite d'Elnon. Jonat retourna alors à Marchiennes, et par ses exemples et ses discours opéra de nombreuses conversions : *exemplis et orationibus multos ad Christum adduxit* (*Molanus, in indiculo sanctorum Belgii*). Sainte Rictrude, après la mort de son mari, saint Adalbalde, dont les pieuses libéralités avaient fondé l'abbaye, y embrassa la vie religieuse et y gouverna, jusqu'en 688, la communauté naissante des religieuses, sous la direction spirituelle de Jonat. Ce saint prélat mourut le 1er août 691, et fut inhumé dans l'église de Marchiennes, comme en témoigne son épitaphe citée par Raissius, dans son *Hierogazophylacium belgicum* :

*Divi Jonati corpus hic sanctissimum
Reconditur, etc.*

C'est depuis sa mort que le monastère, d'abord réservé aux hommes, passa sous l'exclusive autorité des religieuses jusqu'en 1024, époque où, suivant Mabillon, les moines à leur tour remplacèrent les nonnes.

Emile Van Arenbergh.

Ghesquière, *Acta SS. Belgii*, t. V, p. 143. — Le Glay, *Cameracum christ.*, p. 203. — G. Gazet, *Hist. ecclési. des Pays-Bas* (Arras, 1614). — Raissius, *Hierogazophylacium belgicum* (éd. 1628), p. 292, 293. — Sanderus, *Fland. illust.*, t. III, p. 403. — Butler (éd. de Ram), *Vies des Pères, etc.*, t. IV, p. 300.

JONCKHEERE (*Jean*), écrivain, né à Furnes. Il fut chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin. Il a publié : *Virilegium viridis callis*, et des lettres

latines adressées à plusieurs hauts personnages. Il mourut en 1509.

Emile Van Arenbergh.

Hommes remarquables de la Flandre occidentale, IV, 53.

JONGELINX (*Gaspar*), dit *Jongelinus*, écrivain ecclésiastique du XVII^e siècle, naquit à Anvers en 1605. Il prit l'habit de l'ordre de Cîteaux dans sa ville natale, au couvent de Saint-Sauveur, en 1623, y fit sa profession religieuse en 1624, et célébra sa première messe en 1629. Quelques années plus tard, en 1637, ses supérieurs l'autorisèrent à se rendre en Allemagne : il se retira dans l'abbaye d'Altenberg, près de Cologne, pour y vaquer aux études et y conquérir les palmes du doctorat en théologie. C'est là qu'il composa son principal ouvrage sur les origines, les progrès et les bienfaiteurs de toutes les maisons de l'ordre de Cîteaux. Le roi Philippe IV lui confia la direction du monastère de Disibodenberg, dans le Palatinat rhénan, diocèse de Mayence. Cette abbaye avait beaucoup souffert de la guerre de Trente ans, et avait perdu presque tous ses revenus. Le nouvel abbé mit tout son zèle à les récupérer. Après avoir séjourné dans ce lieu pendant deux ans, il fut amené à céder sa dignité abbatiale à Jean Caramuel y Lobkowitz. L'archiduc de Tyrol, Sigismond, voulant reconnaître son érudition et ses travaux, lui offrit en compensation l'abbaye d'Enserthal (Uterina Vallis), dans le diocèse de Spire, et l'empereur Ferdinand III s'empressa de la lui accorder. La paix de Westphalie (1648) ayant fait passer ce couvent, ses biens et ses revenus, de la domination autrichienne aux mains des princes électeurs du Palatinat, Jongelinx dut émigrer encore une fois; mais il obtint de la munificence impériale plusieurs bénéfices en Hongrie, et notamment une prébende dans la cathédrale de Raab. En outre, l'empereur le décora du titre d'historiographe impérial et le gratifia d'une pension annuelle. Après avoir habité Vienne pendant quelque temps, en 1659, il se sentit accablé par la fatigue et les maladies, et revint dans

sa ville natale. Il y mourut le 16 juin 1669, âgé de soixante-quatre ans, et fut enterré dans l'église du couvent de Saint-Sauveur. Un monument en marbre noir, placé dans le chœur, près de la porte de la sacristie, y rappelait sa mémoire.

Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés :

1. *Notitia abbatiarum ordinis Cisterciensis per orbem universum, libris X, quibus singulorum monasteriorum origines et incrementa benefactorum aliorumque illustrium virorum diplomata, donationesque recensentur*. Coloniae, apud Joannem Hennungium, 1640. Jongelinx entreprit cet ouvrage à la demande d'Aubert Lemire; il se mit en correspondance avec les Cisterciens de tous les pays de l'Europe, il visita lui-même les principales abbayes de Cîteaux : Clairvaux, Pontigny, etc., dépouillant leurs archives, copiant les inscriptions funéraires et les chartes, dressant la liste des abbés de tous les couvents. —
2. *Origines ac progressus ordinis Cisterciensis, abbatiarum equestrium seu militarium de Calatrava, Alcantara...* Coloniae, typis Birckmannicis, 1641. —
3. *Purpura Divi Bernardi, representans elogia et insignia gentilitia pontificum, cardinalium, archiepiscoporum, qui assumpti ex ordine Cisterciensi in S. Romana ecclesia floruerunt*. Coloniae, apud Henr. Kraft, 1644. —
4. *Origo et progressus celeberrimi monasterii de Castro-Aquilae, ordinis Cisterciensis Wedderaviae Diocesis Moguntinae*. Coloniae, 1644. —
5. *Manipulum rerum memorabilium claustrii Hemmenrodensis ord. Cist. in archidiecesi Trevirensi*. Cet opuscule fut publié à Cologne avec la collaboration d'un religieux d'Hemmenrode, Nicolas Heesius. —
6. *Purpura S. Benedicti, representans elogia et insignia gentilitia pontificum, cardinalium, archiepiscoporum et episcoporum ejusdem ordinis*. —
7. *Elogia et Insignia cardinalium et episcoporum ordinis Carthusiensis*. E. Schoolmeesters.

Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. I^{er}, p. 328. — De Visch, *Bibliotheca cisterciensis*, p. 118. — *Inscriptions funéraires de la province d'Anvers*, t. IV, p. 119 et 229. — *Allgemeine deutsche biographie*, t. XIV, p. 499.

JONGHELINCK (*Jacques*), graveur de médailles et de sceaux, statuaire et fondeur de métaux. Fils de Pierre et d'Anne Gramaye, il naquit à Anvers, le 31 octobre 1530 et y mourut le 21 mai 1606. Rien ne nous est connu de sa première jeunesse ni de ses premières études artistiques. S'il faut en croire Baert, il se serait fixé pendant quelque temps à Rome, dans le but d'y perfectionner ses études. Dès l'année 1556, il fut chargé de graver différents sceaux destinés à des administrations de l'Etat. Tels sont : le contre-sceau de l'ordre de la Toison d'or, les sceaux des chancelleries de Gueldre et de Brabant, etc. Sa réputation d'artiste distingué était si bien établie en 1558, que Philippe II lui fit la commande du monument élevé par ce monarque dans l'église Notre-Dame, à Bruges, à la mémoire de Charles le Téméraire. Pendant l'année 1566, il coula, pour être placées dans le parc du palais de Bruxelles, deux statues de bronze, figurant l'une Cupidon, l'autre un petit Neptune, et deux mascarons. Par suite de ces travaux et d'autres commandes, il vint s'établir momentanément à Bruxelles; trouvant ce milieu trop agité, il se vit forcé de rentrer dans sa ville natale. Plus tard, en 1597, il fit encore pour le même Parc une seconde figure de Cupidon. En 1571, il avait coulé la statue érigée en l'honneur du duc d'Albe, dans la citadelle d'Anvers, et brisée six ans plus tard, pendant une émeute populaire en cette ville. Des gravures de ce monument, qui nous en conservent le souvenir, sont reproduites par Pieter Bor, dans les *Nederlandsche Oorloghen*, dans les *Délices des Pays-Bas*, et sur une médaille de l'époque, publiée par Van Loon. Après l'achèvement de ce travail, Jonghelinck obtint (29 mai 1572) le titre officiel de fondeur de métaux du roi. Deux ans auparavant (17 mai 1570), il avait passé un contrat avec son frère Nicolas pour exécuter huit statues en bronze, représentant Bacchus et les figures allégoriques des sept planètes. Ces statues furent cédées, en 1584, à la ville d'Anvers, et figurèrent sur la Grand'Place de cette ville au moment

de l'entrée triomphale d'Alexandre Farnèse, le 27 août 1585. Pendant le mois suivant, le magistrat fit don au prince de ces œuvres, dont Galle nous a conservé le souvenir par une gravure. Nommé *waradin* de l'atelier monétaire, à Anvers (17 décembre 1572), il alla habiter cet hôtel jusqu'à la fin de ses jours. Tous ces travaux et sa position de *waradin* procurèrent à l'artiste une certaine aisance. Il possédait, dans sa ville natale, une maison de plaisance, nommée Jonghelincks-Hof, qu'il orna d'un grand nombre d'objets d'art et spécialement de tableaux dus au pinceau de François de Vrint, dit Floris, artiste très renommé à cette époque. Parvenu enfin à l'âge de soixante et dix ans, il demanda aux archiducs Albert et Isabelle de se faire remplacer en qualité de graveur de sceaux par Sigebert Waterloos, un de ses parents par alliance, qui obtint ce titre le 31 août 1600. Six ans plus tard, Jonghelinck expira. Ses restes furent enterrés dans l'église Saint-André, à Anvers, où une pierre tumulaire, dont l'inscription est reproduite par Sweertius, couvrit sa tombe. Outre les objets d'art mentionnés ci-dessus, l'artiste grava plusieurs sceaux et contre-sceaux énumérés dans la *Revue de la numismatique belge* de 1854, et des médailles en l'honneur de Charles-Quint, de Philippe II, de Marguerite d'Autriche et du duc d'Albe. D'autres médailles, sans avoir été signées par lui, lui ont été attribuées encore à cause d'une certaine ressemblance de style avec celles citées ci-dessus. Ch. Piot.

Sweertius, *Monumenta sepulchralia*. — Baert, *Mém. sur les Sculpteurs*, dans le t. XIV des *Bull. de la Commission d'histoire*, 1^{re} sér. — Visschers, *Iets over Jacob Jonghelinck*. — Pinchart, *Jacques Jonghelinck*, dans la *Revue de la Numismatique belge* de 1854. — Le même, *Hist. de la gravure des médailles en Belgique*. — Archives de la Chambre des comptes à Bruxelles.

JONGHEN (*Henri DE*), écrivain ecclésiastique, frère récollet, né, selon toute vraisemblance, en 1603, à Hasselt. En 1643, il occupa une chaire de théologie au couvent de Louvain et fut successivement lecteur jubilé, visiteur de plusieurs provinces de son ordre, deux

fois définitiveur et custode de sa province, dite de basse Allemagne. Il mourut au couvent de Maeseyck, le 20 octobre 1669. Son œuvre se compose de :

1. *Medulla sancti Evangelii, seu Regula FF. Minorum exposita per F. Bonaventuram Dernoye, stylo suaviori ornata à F. Henrico de Jonghen...*, ac figuris ex *Sacra Scriptura locupletata*. Antv., 1657, in-8°, fig.—2. *Nuptiæ Agni, etc.* Antv., 1658, in-4°. — 3. *Marianum Hasletum, sive Historia perantiquæ miraculosæ Imaginis, et Capelle, necnon Fraternalitatis insignis B. Mariæ apud Hasseltenses. Collectore F. Henrico de Jonghen*. Antv., Petrus Bellerus, 1660, in-8°. Il en existe une traduction flamande imprimée la même année à Anvers, in-8°. Le P. de Jonghen attribue, dans cet ouvrage, une haute antiquité à la chapelle de Notre-Dame de Hasselt, qui aurait donné lieu à la fondation de la cité, mais le P. Mantelius a renversé cette opinion. — 4. *Brevis elucidatio litteratis libri Job, ex probatis auctoribus excerpta*. Anvers, 1661, in-8°. — 5. *Vera fraternitas declamanda confratribus sodalitatum Rosarii dominicanæ scapularis carmelitani, Zonæ Augustinianæ, Funiculi Franciscani*. Antv., Petr. Bellerus, 1662, in-4°. — 6. *Novena pro cultu S. Antonii Paduani*. — 7. *De Antiphona ad B. Mariam Virginem, quæ incipit: Ave Regina cælorum*. Le P. de Jonghen a publié encore d'autres petits livres de piété, dont on n'indique pas les titres.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibl. belg.*, t. Ier, p. 451. — Paquot, *Mém. lit.*, t. XVIII, p. 334. — Becdelièvre, *Biogr. liégeoise*, t. II, p. 221. — Fr. Jean de S. Antoine, *Bibl. francisc.*, t. II, p. 60. — P. Mantelius, *Hasletum* (Lovanii, apud And. Bouvetium, 1663), p. 24. — X. de Theux, *Bibliogr. liéq.*, t. II, p. 567.

JONGHERYCX (*Philippe*), poète flamand, curé à Vladsloo pendant vingt-neuf ans et ensuite à Coolkerke (Flandre occidentale), mort en 1701 (1), est surtout connu par un recueil de poésies ayant pour titre : KINT-BAERENDEN

(1) Nous ignorons la date et le lieu de sa naissance. Nous ne connaissons que l'année où il mourut. Il s'est noyé par accident, au dire de J.-P. Van Male dans son *Ontleding ende verdediging van de edele ende redenrycke konste der poëzye*, etc.

MAN, in dicht beschreven door heer Philipppus Jongherycx, pastoor in Coolkerck. Tot Brygghe, ... by J. Beernaerts, 1698, in-8°, 89 (85) pages. On en signale une autre édition : Bruges, 1723, in-8°.

L'homme qui met au monde un enfant! Voilà du nouveau : jamais assurément, depuis l'origine de notre espèce, on n'avait imaginé cela. L'histoire de l'homme qui donna le jour à un enfant n'était point, paraît-il, une fable pour tout le monde. C'est à l'année 1354 qu'on attribue ce mémorable phénomène. Bertrand Loth l'avait rapporté avant Jongherycx. Notre auteur assure avoir trouvé dans les archives de la commune de Vladsloo des preuves irrécusables de cette incroyable naissance. Sur la pierre sépulcrale de Louis Rosseel se lisait une inscription attestant la véracité de cette histoire. D'autres encore, Chapuys, Meyer et Rosweyde semblent y avoir ajouté foi.

Den Kint baerenden man est la principale pièce d'un recueil qui en contient une vingtaine, dont la plupart n'ont qu'un intérêt secondaire. Il en est une, très originale aussi, qui a pour titre : *Klachte teghen den Lolle-pot*, ou *Oritique contre un pot à feu*; c'est une excellente plaisanterie sous une forme indignée, et qui retrace un fait réel. Dans le local de la Water-Halle, à Bruges, une société de rhétorique donnait des représentations très suivies. Au plus fort de l'hiver on y courait en foule. Il ne faut pas demander si les femmes étaient les dernières. L'une d'entre elles, plus frileuse que les autres, apporta sa chaufferette au spectacle, et peu s'en fallut que, par imprudence, la halle avec ses marchandises ne devint la proie des flammes. Depuis, le magistrat ne permit plus aux rhétoriciens de jouer dans cette salle. Le poète s'indigne contre ce pot à feu avec une verve comique aussi naïve que piquante.

Une autre pièce encore, mais sérieuse cette fois et d'un caractère moral, est adressée à une naine des environs de Coolkerke, que la reine d'Espagne voulut avoir à sa cour.

Le *Kint-baerenden Man* est dédié aux

bourgmestre et échevins du Franc, dont la justice expéditive est l'objet de ses éloges :

Als gy het quaedt gheschyns dat hier te lande loopt
Schier eer het ieman i weet aen eene ga'ghe knoopt.

On connaît encore de Philippe Jongheryx un poème moral, intitulé : *Mid-delen tot den vrede met Godt, sy selven, ende syn erenaesten....* Tot Brugghe, by Jacobus Beernaerts, 1697, in-8°, 88 p.

Ferd. Loise.

Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale, t. IV, p. 61. — *Bibl. belgica*, Gand, 1886.

JONNART (A.-J.), médecin, né à Mons vers 1768. On a de lui : *De impotentia conjugali*. Lovanii, 1788, in-4°, et 1796, in-8°, 11 p.

Docteur Victor Jacqu. s.

A. Mathieu, *Biographie montoise*. Mons, 1848, p. 307.

JOOSTENS (Pâquier), ou JUSTUS (Paschasius), médecin, né à Eecloo au commencement du XVII^e siècle, s'acquit une grande réputation, non seulement par sa science, mais aussi par la position qu'il sut conquérir dans le monde. Dans sa jeunesse, il avait beaucoup voyagé en France, en Italie et en Espagne, et s'était créé de la sorte de nombreuses relations. Il était le médecin et l'ami du margrave de Berg-op-Zoom quand il fut appelé à donner ses soins à Guillaume, prince d'Orange, blessé sous l'oreille droite d'un coup de pistolet par Jean Jaureguy de Bilbao, à Anvers, le 18 mars 1582. (Ce Jean Jaureguy fut tué sur place par les personnes de la suite du prince). Les médecins ne pouvaient arrêter l'hémorragie; Joostens y parvint heureusement. On sait aussi que Joostens fut médecin du duc d'Alençon, probablement pendant le séjour de ce prince en Belgique.

La passion du jeu qui maîtrisait entièrement Joostens et qui troubla toute sa vie, lui inspira un petit ouvrage assez curieux sur les suites funestes de ce défaut :

Alia sive de curanda ludendi in pecuniam cupiditate libri duo; priore, medica planaue methodo omnis gravissimæ et ignotæ usque ad hoc tempus affectionis na-

tura et effectus, tanquam immanis et sævi alienijus morbi explicantur; altero, quâ potissimum curatione adhibita insatiabilis flagitiosaque cupiditas evelli ex graviter ægrotantium animis possit, explanatur : tum si contumaxerit quâ ratione edomari et comprimi queat, edocetur. Basileæ, Joan. Oporinus, 1561, in-4°; Francofurti, 1616, in-4°; Amstelodami, Ludov. apud Elzevirium, 1642, in-12. Cette dernière édition est due à Z. Boxhornius, qui y a joint la vie de l'auteur. L'ouvrage était dédié à Maximilien de Bourgogne, seigneur de Wacken et de Capelle, grand amiral des Pays-Bas. J.-B. Thiers a fait de nombreux emprunts à Joostens pour son *Traité des jeux et divertissemens qui peuvent être permis ou qui doivent être défendus aux chrétiens*. Paris, 1686, in-12.

Joostens aurait encore laissé, selon Paquot, un livre contenant des *Prières* et des *Vœux* « qu'il offrit longtemps et « sérieusement à Dieu, pour être délivré « de la manie du jeu qui le posséda long-« temps », ce qui peint bien les mœurs de l'époque.

Docteur Victor Jacqu. s.

Delvenne, *Biogr. du roy. des Pays-Bas*, 2 vol. in-8. — Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas*, t. VI.

JORDAENS ou JORDANUS, écrivain ecclésiastique, né à Bruxelles vers le commencement du XIV^e siècle, mort le 23 novembre 1372, entra en religion au prieuré de Groenendaël, où il reçut l'habit de chanoine régulier du vénérable Jean de Ruysbroeck, fondateur ou réformateur de cette maison, mystique célèbre que ses contemporains appelèrent le *contemplatif*, l'*illuminé*, le *divin*. Le P. Jordaens ne pouvait trouver un meilleur maître en la vie spirituelle. Il consacra une partie de son temps à traduire du flamand en latin quelques-uns des ouvrages de Jean de Ruysbroeck, et il en composa lui-même. Plusieurs sont restés en manuscrit.

Ce n'est pas lui cependant qui contribua le plus à nous faire connaître le grand-mystique flamand dont les œuvres ont été publiées en latin par Surius (Cologne, 1552, 1609, 1692), et dans leur texte original à Hanovre, en 1848,

sous le titre : *Vier schriften van J. Ruysbroeck in nederduitsche sprake*. Le chanoine J.-B. David en a donné une édition définitive, dans les publications de la *Maetschappij der Vlaemsche Bibliophilen* (3^e série, n^{os} 1, 4, 7, 9 et 12, 1858-1869); le dernier volume, paru après la mort de David, est dû à F.-A. Snellaert.

Voici, d'après Paquot, la liste des œuvres du disciple de Jean de Ruysbroeck :

1. *Conflictus vitiorum cum virtutibus*, en rimes latines. — 2. *Liber qui intitilatur : De oris osculo*. — 3. *De apibus ou de decem præceptis*. — 4. *Vita Joannis De Cureghem, devotissimi diaconi*, ou *Lamentum super obitu Joannis à Speculo Curegemii* (1). Ces quatre premiers ouvrages sont manuscrits. — 5. *De reprobatione visionum quæ acciderunt cuidam mulieri*. — 6. *De septemplici lapsu*. — 7. *Flores B. Augustini*. — 8. *Moralisationes de civitate*, sans doute sur la *Cité de Dieu* de saint Augustin.

Version latine de quelques traités de Jean Ruysbroeck, entre autres des suivants : 1. *De tabernaculo spirituali*. — 2. *De nuptiis spiritualibus, libri tres*. — 3. *De calculo, sive de perfectione filiorum Dei*.

Ferd. Loise.

Paquot, *Mémoires*, t. IX, p. 163.

JORDAENS (Jacques), peintre, dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Anvers le 19 mai 1593, mort dans la même ville le 18 octobre 1678 (2).

Les annales de l'école flamande mentionnent plusieurs artistes du nom de Jordaens avant l'apparition du maître qui fait l'objet de cette notice. Nous ignorons s'il y eut entre eux et lui quelque lien de parenté.

Fils de Jacques Jordaens, marchand de toile, et l'aîné des onze enfants issus de son mariage avec Barbe van Wolschaten, notre Jordaens vint, dès l'année 1607, prendre place parmi les élèves d'Adam van Noort, et son séjour dans l'atelier où

avait passé Rubens se prolongea jusqu'en 1615. Admis, cette même année, comme franc-maître par la gilde de Saint-Luc, le jeune peintre épousa bientôt après Catherine van Noort, la fille de son maître. L'union fut célébrée dans la cathédrale d'Anvers, le 15 mai 1616.

Marié à vingt-trois ans, Jordaens se voyait par le fait contraint de renoncer au voyage d'Italie, envisagé à cette époque comme le complément indispensable des études artistiques. Il y a lieu d'insister sur ce point, à cause de l'assertion fréquente des critiques modernes, que le nouveau maître aurait renoncé par principe à suivre l'exemple presque général de ses confrères. Sandrart affirme, au contraire, que Jordaens déplora toute sa vie de n'avoir pu contempler, dans leur milieu propre, les glorieuses créations de l'art italien. Il ajoute que le maître étudia, avec d'autant plus d'ardeur, les œuvres italiennes qu'il lui fut possible d'apprendre à connaître sans sortir des Pays-Bas.

On sait que Rubens était abondamment pourvu de peintures du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret. Bien qu'il eût cédé au duc de Buckingham, en 1625, jusqu'à dix créations du premier, treize du second et dix-sept du troisième, il possédait encore, à l'époque de sa mort, de quoi représenter fort bien ces maîtres, sans parler des superbes et nombreuses reproductions de leurs peintures, souvenirs rapportés de ses voyages en Italie et en Espagne.

Jordaens a laissé quelques copies d'après Rubens. Il ne faut, toutefois, accepter qu'avec réserve l'assertion de Sandrart, rééditée par Houbraken, Descamps, Campo Weyerman et autres, que le jeune artiste ne sortit de chez Van Noort que pour entrer chez Rubens. On peut d'autant moins envisager comme vrai le dire de ces auteurs, que Houbraken altère manifestement le texte de Sandrart, en plaçant sous l'autorité de celui-ci l'assertion que Rubens, jaloux de Jordaens, lui aurait donné le conseil de renoncer à la peinture à l'huile pour se consacrer entièrement à l'exécution des modèles de tapisserie, lesquels se

(1) Jean vanden Spieghel ou à *Speculo* était religieux à Groenendaal.

(2) La maison où est né Jordaens porte le n^o 13 de la rue Haute, à Anvers.

peignaient à la détrempe. Personne n'a songé à faire la remarque que Sandrart dit précisément le contraire. Il insiste même sur ce point que Rubens professait non moins d'estime pour la personne de Jordaens que d'admiration pour son talent. Cela dit, nous pouvons constater que dans les registres de la gilde anversoise de Saint-Luc, le nom de Jordaens est suivi de la mention « peintre à la détrempe », circonstance qui, rapprochée du fait que le brillant coloriste fut effectivement appelé à donner de nombreux patrons aux fabricants de tapisseries, dès l'année 1620, d'après une note de Mols, autorise à admettre l'influence des travaux de l'espèce sur la direction de son talent. Jordaens fut de tout temps un très habile décorateur.

À l'époque où le jeune maître pouvait aspirer à voler de ses ailes, Rubens régna sans partage sur l'école anversoise. Il ne nous est pas permis d'affirmer, comme l'ont fait certains auteurs, que le gendre de Van Noort figurât parmi ses auxiliaires; mais on ne peut méconnaître l'influence du puissant créateur sur un peintre dont le tempérament présentait avec le sien des affinités multiples. Non seulement l'analogie des sujets et leur dimension évoque souvent chez Jordaens le souvenir de Rubens, mais, de part et d'autre, se manifeste une égale ampleur de conception, une distribution de lumière également large, un maniement de pinceau également fougueux.

Les œuvres de jeunesse de Jordaens nous sont signalées souvent par un témoignage irrécusable. Il existe des créations nombreuses où le peintre introduit son image. On le voit représenté tel qu'il devait être au sortir de l'atelier de Van Noort, bientôt après son mariage avec la jeune femme qui, dans son œuvre, tient une place non moins importante que celle accordée par Rubens à Hélène Fourment.

À Florence, à Cassel, à l'Ermitage, dans la galerie de Doughty-House, à Richmond, au musée de Madrid, il se montre tantôt seul, tantôt près de sa femme et de son premier né, plus sou-

vent encore environné d'autres membres de sa famille. Bien que ces peintures aient nécessairement alterné avec des créations d'un caractère moins intime, elles suffisent à établir que si Jordaens n'a pas épuré son goût au contact des Italiens, la grâce et la correction l'occupent au début, au moins autant que la poursuite des effets puissants qui servent à caractériser son style aux yeux de la postérité.

La fréquence avec laquelle se présentent sous le pinceau de Jordaens ces scènes d'intérieur, concorde avec l'assertion de Sandrart, qu'après le travail du jour, le peintre aimait à se divertir au milieu des siens, et il résulte, en outre, d'un texte relevé par M. Max Rooses, que Van Noort ne cessa point d'être le commensal de son gendre. C'est donc bien aux réunions de la famille du peintre que nous assistons dans les joyeux festins où jeunes et vieux chantent et sifflent à l'unisson, où le jour des Rois ramène au front du vieux Van Noort son éphémère couronne, et où la belle Catherine Jordaens est reine, non moins par la grâce que par la bonté que respirent ses traits.

Sur la scène publique, Jordaens apparaît à de plus lointains intervalles, bien que le voisinage de Rubens ne l'ait pas empêché de se faire assez tôt une réputation. Dès 1620, il a des élèves et, l'année suivante déjà, la municipalité l'appelle aux fonctions de doyen de la gilde de Saint-Luc, fonctions qu'il décline, d'ailleurs, et ne consent enfin à accepter que contraint par la menace d'une amende et sous la réserve expresse d'une responsabilité restreinte aux seuls frais encourus pendant l'année de sa gestion.

Propriétaire, dès l'année 1618, d'un immeuble situé dans la rue Haute, à Anvers (portant aujourd'hui le n° 43), Jordaens vit sa fortune s'accroître rapidement. En 1639, il était à même d'arrondir son bien par l'acquisition d'une propriété avoisinante, et d'affecter tout le terrain à l'édification d'un hôtel, en partie conservé, dont il avait lui-même tracé les plans et qu'il décora de ses

peintures. Les sujets choisis étaient *Suzanne et les vieillards*, *les Apôtres*, *l'Olympe*, *les Signes du Zodiaque*. Cette dernière série de figures a servi depuis à décorer le plafond de la galerie du Luxembourg, à Paris. M. Guiffrey a donné, dans *le Courrier de l'Art* de 1885, p. 152, les documents relatifs à l'acquisition de ces toiles par le gouvernement français, en 1803. Ce qui reste de la façade de la maison de Jordaens porte la date de 1641.

Même à côté de Rubens, Jordaens put obtenir d'importants travaux. Associé à la décoration de presque toutes les églises d'Anvers, il eut l'honneur d'être sollicité également, par la cour d'Angleterre, de décorer les appartements de la reine Henriette, à Greenwich. La correspondance relative à cet objet prouve que les instances de Balthasar Gerbier ne purent aboutir à faire préférer Rubens. Lui-même était étranger à ce fait, car l'abbé Scaglia, chargé de traiter avec Jordaens, avait l'ordre exprès de lui laisser ignorer la destination de la commande. On demandait vingt deux panneaux. Furent-ils exécutés tous? on l'ignore. En 1640, le 2 juin, Gerbier fit part à Charles I^{er} de l'envoi d'un spécimen. La remise au peintre des dimensions nécessaires à l'achèvement du travail suivit de près.

Rubens étant décédé pendant ces négociations, Gerbier fut amené à faire la remarque que désormais Jordaens était le premier peintre des Pays-Bas (lettre à William Murray, 23 mai-2 juin 1640). Il paraît qu'au nombre des peintures demandées par la reine Henriette, était un plafond que Gerbier jugeait devoir être confié plutôt à Rubens, mieux au fait des raccourcis.

A la mort de Scaglia (21 mai 1641), Jordaens avait encore en mains sept peintures commandées par cet intermédiaire. Elles appartenaient, sans aucun doute, à l'ensemble dont il est ici question.

Rubens disparu, Jordaens devenait, de l'accord unanime, le plus marquant des artistes fixés à Anvers. Le cardinal-infant et la famille de Rubens s'adres-

sèrent à lui pour achever les tableaux que Rubens laissait inachevés, parmi ceux qu'il destinait à Philippe IV. Ces toiles sont actuellement au musée de Madrid.

En 1635, Jordaens fut un des peintres les plus activement associés au grand travail décoratif que la municipalité d'Anvers avait demandé à Rubens, pour l'entrée du vainqueur de Nordlingue. Il peignit presque à lui seul le grand " arc philippin ", érigé à la place de Meir, et duquel sont tirés les portraits d'Albert et Isabelle, par Rubens, actuellement au musée de Bruxelles. Quand, ensuite, la municipalité fit hommage au cardinal-infant de quelques-unes des peintures qui avaient orné les arcs de triomphe, Jordaens eut une part considérable à l'achèvement des morceaux choisis et qu'on retrouve dans divers musées.

Le goût des pompeuses allégories que Rubens, tout imprégné de ses souvenirs italiens, avait si grandement contribué à répandre aux Pays-Bas, devait trouver en Jordaens un promoteur des plus actifs. Peu d'années après la mort de Rubens, la princesse d'Orange, veuve de Frédéric-Henri, ayant fait construire la maison au Bois, à La Haye, cette princesse eut recours à Jordaens pour la décoration de la grande salle des fêtes dudit pavillon. Le maître trouva ainsi l'occasion d'exécuter la plus vaste de ses peintures, *le Triomphe de Frédéric-Henri*, une toile qui, à elle seule, forme le fond de la salle d'Orange et ne mesure pas moins de quarante pieds de haut.

Le fils du Taciturne est représenté sur un quadrigé d'or, traversant un portique à colonnes. La Paix l'accompagne, et sous les pieds des chevaux blancs, conduits par Mercure et Pallas, expirent la Haine et la Discorde. D'innombrables personnages à pied et à cheval complètent l'ensemble.

Bien que le souvenir de Rubens dût être inévitable dans un sujet de l'espèce, Jordaens y demeure très original. La mise en scène est parfaitement entendue pour une salle dont la décoration n'est, en réalité, que le cadre réservé à

la triomphale apparition qui frappe les regards du visiteur dès son entrée. Le musée de Bruxelles possède l'esquisse du *Triomphe de Frédéric-Henri*, esquisse assez différente de l'œuvre originale. C'est sans doute le modèle qui fut soumis à la princesse d'Orange.

Sandrart parle d'une commande de douze sujets de la *Passion*, faite à Jordaens par le roi Charles-Gustave de Suède. Ce prince ne prit possession du trône qu'à l'abdication de Christine. Les peintures dont il s'agit ne peuvent donc être antérieures à 1654, d'où il résulte qu'on n'en peut trouver le souvenir dans certaines planches du graveur Marinus, mort en 1639. Sous le portrait de Jordaens, gravé de son vivant par Pierre de Jode, on voit écrit qu'il a fait « des belles choses *racour-* » *tantes* pour le roy de Suède », et le catalogue des tableaux ayant formé la collection du peintre, vendue à La Haye, en 1734, mentionne sous le n° 78 un plafond avec l'histoire de Psyché, mesurant vingt-quatre pieds sur vingt-deux, et « peint pour la reine Christine » de Suède ».

Ne s'agirait-il pas, dans tout ceci, de la commande faite à Jordaens, en 1648, par H. Hondius et J.-P. Silvercroon, dont parle M. Vanden Branden ? L'ensemble devait se composer de trente-cinq toiles, et les figures devaient être vues en raccourci. On accordait *un an* au peintre pour achever ce gigantesque ensemble, à la rémunération duquel était affectée une somme de 16,800 florins.

Bien que les auteurs soient unanimes à vanter la dextérité de Jordaens, celui-ci avait recours à des auxiliaires pour l'exécution des travaux considérables qui lui tombaient en partage. En 1641, M. Vanden Branden relève dans son atelier la présence de six jeunes artistes dont aucun n'est inscrit aux registres de la gilde de Saint-Luc : Jean De Bruyn, Henri Wildens, Henri Kerstens, Daniel Verbraken, J.-B. Huybrechts et J.-B. Vanden Broeck.

En 1646, six nouveaux élèves sont officiellement inscrits, cette fois : Or-

liens (Ulrich), de Meyer (Mayer), Jean Goulinex, André Snyers, Conrad Hanssens, Adrien de Munckinck et Paul Goetvelt. A l'exception de Jean-Ulrich Mayer d'Augsbourg, dont on connaît des portraits remarquables, aucun de ces artistes n'est devenu célèbre.

Les œuvres datées de Jordaens sont peu nombreuses. Elles nous montrent leur auteur aux diverses époques de sa longue carrière, sinon toujours bien servi par l'inspiration, du moins également soucieux d'être vrai. On ne peut méconnaître que, sous ce rapport, le fait de n'avoir pas séjourné en Italie ne lui ait été profitable. Il pourra manquer de goût; mais attiré vers la nature avec une irrésistible puissance, la tradition le guidera moins que l'esprit de son sujet. A cet égard, on peut le comparer à Rembrandt. Toujours vivant, toujours animé dans les scènes familières, plus d'une de ses pages religieuses le classe au premier rang, et Waagen, lui-même, qualifie de chefs-d'œuvre des scènes de l'histoire sacrée issues de son pinceau.

L'immense toile du *Christ parmi les docteurs*, peinte pour l'église Sainte-Walburge, à Furnes, aujourd'hui au musée de Mayence, est une page hors ligne par l'ordonnance générale comme par la force de l'expression et l'éclat du coloris. « C'est un des plus beaux tableaux que je connaisse du maître », écrit Descamps, et nous sommes de son avis. Et cette page éminente est l'œuvre d'un vieillard de soixante-dix ans !

Pourtant la manière de Jordaens n'est pas exempte de défauts. La sécheresse surtout apparente dans les œuvres de la jeunesse du peintre, est envisagée par Mols comme résultant de l'habitude de peindre des cartons de tapisserie, genre où il faut préciser la ligne et heurter les oppositions. Graduellement, l'allure devient plus libre. Entraîné, sans doute, par le facile écoulement de ses œuvres, l'artiste s'abandonne peu à peu à la fantaisie la plus désordonnée. « Il tombe », dit M. Rooses, « dans le maniérisme de la » laideur et dans la caricature ignoble. » A l'appui de ce jugement, d'une sévérité

peut-être excessive, l'auteur cite le tableau du Louvre : *le Christ chassant les vendeurs du temple et le Christ au tombeau*, du musée d'Anvers.

C'est à Anvers qu'il faut aller pour apprendre à connaître les dernières productions de Jordaens : les fragments d'un plafond de la salle occupée par l'Académie au temps de sa fondation. Ces panneaux, appartiennent au musée. Ils représentent *Pégase prenant son vol*, *le Commerce et l'Industrie protégeant les arts*, enfin *la Loi humaine basée sur la loi divine*. Ils furent donnés à l'Académie, en 1665, par Jordaens, alors âgé de soixante-douze ans. L'école flamande ne vivait plus alors que des souvenirs de son ancienne splendeur. Les confrères du maître lui firent hommage d'une aiguière d'argent, et l'un d'eux voulut célébrer sa générosité dans une ode où la Poésie vient exprimer sa joie de trouver encore un peintre qui s'inspire d'elle. A dater de ce jour, le nom de Jordaens n'apparaît plus associé à aucune œuvre picturale. De 1670 à 1676, un Jacques Jordaens figure parmi les magistrats d'Anvers. Il ne s'agit pas du peintre, mais de son cousin, fils de Simon, le frère de son père. En 1676, Jordaens était âgé de quatre-vingt trois ans, et M. Rooses rappelle un passage des mémoires de Constantin Huyghens, où il est mentionné comme tombé en enfance. Il y avait plusieurs années que Jordaens appartenait au protestantisme, ce qui, de toute manière, l'aurait exclu de la participation aux affaires publiques. Cette affaire du changement de religion de Jordaens, bien que d'un intérêt secondaire, en ce qui concerne son art, a été tant débattue que force nous est de la considérer un moment.

« S'il est vrai », écrit M. Génard, « que les calvinistes peuvent démontrer leur existence à Anvers depuis le XVII^e siècle, s'il est vrai qu'ils y ont toujours observé les rites de leur culte, c'est en grande partie à la protection que leur accorda Jordaens qu'ils le doivent. Alors que les sectateurs de Calvin ne trouvaient plus de maison assez sûre pour leurs assemblées, alors

« qu'ils n'osaient plus se livrer aux pratiques de leur religion, Jordaens les accueillit avec faveur et leur tendit une main hospitalière. Sa demeure devint leur temple; ses salons furent le lieu de leurs réunions, et, jusqu'au jour de la mort du peintre, la cène y fut célébrée tous les ans. »

Dans une liste, publiée par le même auteur, des membres de la communauté protestante d'Anvers participant à la cène, en 1671, on relève la présence de Jordaens, de sa fille Elisabeth et de deux servantes de sa maison. Constatons aussi la présence de Vanden Broeck et de Verbraken, les élèves que nous avons vus dans l'atelier, en 1641.

L'époque et les circonstances du changement de religion de Jordaens restent à préciser. Pas plus par la nature des sujets que par leur apparence ni leur destination, ses œuvres ne sont faites pour évoquer le souvenir, même lointain, de l'austérité huguenote.

Alvin, dans sa notice intitulée *le Peintre Jordaens est-il né calviniste?* (1) prétend arriver à cette conclusion, que le peintre anversoïse, né de parents calvinistes, n'a pas cessé de pratiquer la religion de ses pères, tout en se conformant aux formes extérieures prescrites par le concile de Trente, même pour l'état civil des hérétiques. « Cette contrainte impose sait aux réformés des actions que nous taxerions aujourd'hui d'hypocrisie », dit l'auteur, « et l'on pourrait expliquer de la sorte la présence des tableaux de Jordaens dans la plupart des églises d'Anvers et le baptême catholique de ses trois enfants, dont le dernier naquit en 1629. »

Les registres de la secte protestante, la « Montagne des Oliviers » d'Anvers, remontent à 1652; le nom de Jordaens n'y apparaît qu'une vingtaine d'années plus tard. C'est là un argument dont Alvin oublie de tenir compte. Pourtant, nous inclinons à croire avec M. Théodore van Lérius et des écrivains plus récents, MM. Vanden Branden et Rooses, que les attaches de Jordaens au protestantisme

(1) *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 1883, p. 74.

étaient antérieures à l'époque où, pour la première fois, on le signale parmi les participants à la cène. M. Max Rooses constate le fait de nombreux voyages en Hollande faits par le peintre, à dater de 1644. Ces voyages se motivaient sans doute par le désir de communier avec les réformés. C'était chose fréquente de voir les protestants des provinces méridionales se joindre à leurs coreligionnaires du Nord à l'occasion des grandes fêtes religieuses. C'est même encore le cas dans les provinces du pays où le protestantisme est professé à titre d'exception.

Dès l'année 1632, dit M. Vanden Branden, Van Noort et sa famille se rendaient librement en Hollande, à la faveur d'un sauf-conduit (1), et il résulte d'une note recueillie par Pinchart (2), que Jordaens fut condamné par le magistrat d'Anvers, entre les années 1646 et 1650, pour avoir publié un écrit réputé scandaleux et fort probablement entaché d'hérésie. M. Vanden Branden le voit encore condamné pour des faits similaires, entre les années 1652 et 1658.

On a fait observer encore que, quand Jordaens, en 1660, est cité comme témoin dans le procès intenté par le chanoine Hillewerf au marchand de tableaux Meulewels, il prête serment à la manière des protestants, en invoquant seulement la Divinité, et non pas les saints.

Force est de conclure de ces circonstances réunies, que Jordaens était sorti du giron de l'Eglise catholique à une époque antérieure à celle où des témoignages écrits attestent ce changement de religion.

La conjecture d'Alvin, que Jordaens fut toujours protestant, est, en somme, inacceptable. Ne pouvant prévoir le degré de notoriété que devait lui créer ses œuvres, pourquoi le peintre se serait-il abstenu, en effet, de suivre l'exemple de plusieurs de ses confrères, et d'aller, comme eux, se fixer à l'étranger? Non seulement son dernier enfant est

présenté au baptême catholique, encore en 1629; mais, postérieurement à 1630, date de son tableau de *Saint Martin de Tours exorcisant un possédé*, il dédie lui-même la planche gravée, d'après ce tableau, par Pierre de Jode, à Jean-Chrysostome vander Sterre, abbé de Saint-Michel, à Anvers.

M. Van Lérius, dans une analyse du catalogue du musée d'Anvers, publiée par le *Messenger des sciences historiques*, en 1851, rapporte une tradition d'après laquelle « les voisins du malheureux » Jordaens, ne le voyant plus fréquenter les églises, soupçonnèrent le motif « peu honorable de sa conduite ». Nous ignorons à quelle source est puisé ce renseignement, mais M. Vanden Branden a pu être plus explicite et nous apprendre que la famille Jordaens fut, en 1642, l'objet des plus brutales attaques de la part d'un orfèvre d'Anvers et de sa femme, personnes tout à fait inconnues au peintre et à son épouse, laquelle pourtant avait été, non seulement insultée, mais poursuivie à main armée. Comment douter qu'une pareille agression n'eût pour motif la haine religieuse?

D'après nous, c'est à la famille Van Noort qu'il faut faire remonter une part d'influence dans un changement de religion peu fréquent à Anvers, au XVII^e siècle. La belle-mère de Jordaens appartenait à une famille réformée, et lorsque, en 1659, mourut la femme du peintre, tout donne à croire que son inhumation se fit au cimetière de Putte, sur le territoire hollandais, le lieu de sépulture adopté par les protestants d'Anvers, lesquels n'étaient point admis à pratiquer leur culte dans les Pays-Bas espagnols.

D'après Alvin, si le corps de la femme de Jordaens repose à Putte, auprès des restes du peintre et de sa fille, cela ne prouve pas qu'il y ait été déposé en 1659, à cause du danger auquel on s'exposait en faisant ouvertement profession d'hérésie. Qu'en aurait-on fait précédemment? Lorsque, le 18 octobre 1678, Jordaens succomba aux atteintes de la suette ou « mal subit », qui emporta

(1) *Voy. l'Art*, t. XXXII, Paris, 1883, p. 46.

(2) *Archives des Arts, etc.*, t. III, p. 214.

également sa fille aînée, leurs corps furent transportés à Putte.

L'épitaphe porte :

HIER LEGT BFGRAVEN
JACQUES JORDAENS CONSTSCHILDER
BINNEN ANTIWERPEN STERF DEN
18 OCTOBER A° 1678

ENDE

D'EERBARE CATHARINA VAN NOORT
SIJN HUIJSVROUW STERF DEN
17 APRIL A° 1659

ENDE

JOUFFR. ELISABETH JORDAENS
HAERL. DOCHTER STERF DEN
18 OCTOBER 1678

CHRISTUS IS DE HOPE

ONSER BEERLIJCKHEIT. COLOSS. I. 27.

La pierre tumulaire, très endommagée au commencement de ce siècle, fut rétablie, en 1845, aux frais du roi des Pays-Bas. En 1877, lors de la célébration du troisième centenaire de la naissance de Rubens, la municipalité d'Anvers, avec le concours de quelques amis des arts, fit enchâsser l'ancienne épitaphe dans un édicule surmonté du buste de Jordaens, exécuté par M. Joseph Lambeaux. On y enchâssa, en outre, les pierres tumulaires d'Adr. van Stalbent et de G. de Pape, peintres anversoïis, tous deux protestants aussi, et dont la dépouille, bannie du sol natal, avait été déposée à Putte.

Trois enfants étaient issus du mariage de Jordaens avec Catherine van Noort : Elisabeth, baptisée le 26 juin 1617; Jacques, qui reçut le baptême le 2 juillet 1625 et Anne-Catherine, baptisée le 23 octobre 1629.

On vient de voir que la fille aînée mourut dans le célibat le même jour que son père. Jacques fut peintre. Anne-Catherine épousa Jean Wierls, un Belge, devenu membre du conseil de Brabant, à La Haye. Nous avons retrouvé son portrait et celui de sa femme, peints par Jordaens, au musée de Cologne. M. Emile Michel range ces peintures parmi les meilleures du maître : « La femme, une Flamande au teint fleuri, au regard bienveillant, parée de ses plus beaux bijoux — des boucles d'oreilles, des bracelets et un collier de perles — sourit de sa bouche aimable et vermeille, tandis que son mari ne se fait pas faute d'égayer le temps de sa pose

avec un joli vin clair, versé dans une coupe de cristal placée à portée de sa main. (1) »

Les données font défaut sur Jordaens le Jeune. Il mourut en Danemark. Son nom n'apparaît point dans les registres de la gilde de Saint Luc d'Anvers, où, cependant, nous trouvons inscrite la somme due par les héritiers de Jordaens à l'occasion du décès du peintre et qu'on nommait *doodschulde*, c'est-à-dire impôt mortuaire.

L'œuvre exceptionnellement considérable de Jordaens compte des pages d'une valeur artistique universellement admise. Si l'artiste se rapproche de Rubens par l'esprit des données, s'il va parfois jusqu'à emprunter au glorieux chef d'école des compositions entières, il est cependant difficile de confondre les deux maîtres.

Chez Rubens, le procédé se présente comme inséparable du sujet : il sera la conséquence nécessaire et prévue de l'inspiration. Jordaens est avant tout le virtuose du pinceau; la conception pour lui n'arrive qu'en seconde ligne. On pourrait, sans inconvénient sérieux, détacher de ses plus vastes ensembles des personnages dont l'absence serait à peine constatée et qui resteraient, isolément, des morceaux de peinture accomplis. Sa gamme de coloration, moins éclatante et moins variée que celle de Rubens, n'arrive pas aux vives clartés qui ont fait attribuer au chef de l'école flamande le surnom de peintre de la lumière. Noirâtre, souvent lourd dans les ombres, il passe du brun dans la demi-teinte au rouge ardent ou au jaune vif dans les parties éclairées. Il en recherche à peine la fusion. Il serait le roi des décorateurs, n'était le manque absolu de légèreté dans ses effets aériens.

Les sujets les plus favorables à la manifestation du génie de Jordaens, ceux qu'il a, d'ailleurs, le plus fréquemment abordés, sont des scènes d'intérieur, où les personnages, souvent nombreux, semblent avoir été pris sur le vif. Alors, tout détail acquiert son

(1) *Les Musées d'Allemagne*. Paris, 1886, p. 50.

prix, et le maître nous captive par une bonhomie et un entraînement qui disent son vrai caractère mieux que les pages religieuses, dans lesquelles le sentiment est rarement d'accord avec l'esprit du sujet. Il revient à ses épisodes favoris sans jamais paraître épuiser leurs ressources. Les banquets de famille, *le Roi de la fête, Comme chantaient les vieux, fredonnant les jeunes*, se rencontrent à Dresde, à Paris, à Anvers, à Vienne, à Berlin, à Cassel, à Lille, à Saint-Petersbourg, à Brunswick, à Valenciennes, à Douai, au palais d'Arenberg, et encore ailleurs. *Le Satyre et le Passant*, un autre de ses épisodes favoris, se trouve à Pesth, à Cassel, à Bruxelles, à Munich, à Saint-Petersbourg, à Dulwich-College. Et si l'on songe aux occasions nombreuses qu'il eut de se produire dans tous les genres, nul doute que l'attachement d'un peintre si abondant à quelques motifs intimes ne prît sa source dans la conscience de ses réelles aptitudes.

Si, par le nombre, les compositions religieuses et mythologiques tiennent la première place dans l'œuvre de Jordans, la forme qu'elles revêtent sous son pinceau laisse peu d'illusion sur le faible écho que trouve en lui la poésie de pareilles scènes. La légende pourra lui donner le prétexte de quelque pompeuse exhibition, mais la solennité des épisodes de l'Evangile ne triomphe qu'à grand-peine de la vulgarité de types et d'attitudes que le peintre accumule comme à plaisir. « Quand il veut, en se haussant, toucher aux sujets religieux », dit M. Michel, « il a presque l'air de les profaner. »

On ne peut dire, pourtant, qu'il ait manqué à Jordans le vrai sentiment de la grandeur, mais il est avant tout homme d'instinct, et la réussite sera chez lui affaire de tempérament. Sans le trouver toujours bien inspiré, la mythologie laissait un champ suffisamment vaste à la fantaisie d'un tel metteur en scène. Nous parlons surtout des bacchanales. Le tableau intitulé *les Dons de l'automne*, au musée de Bruxelles, et son pendant, supérieur encore, dans la galerie de Manchester-House, *le Silène*,

de Dresde, de Cassel et d'Arras, *les Satyres*, de La Haye, du palais Lichtenstein et surtout *l'Education de Bacchus*, de Cassel, « digne de Rubens », dit encore M. Michel, sont, dans leur genre, des pages de tout premier ordre.

M. Génard fait suivre sa notice d'un relevé des œuvres de Jordans. Beaucoup sont aujourd'hui perdues. En revanche, il en est beaucoup aussi que l'auteur omet de citer.

Si nous prenons pour point de départ de la carrière de l'artiste *l'Adoration des bergers*, du musée de Stockholm, peinture datée de 1618, et que nous envisagions comme improductives les dix dernières années de sa vie — c'est en 1668 qu'il reçoit un dernier élève, — il nous reste une période de cinquante années, pendant laquelle, assurément, on peut croire que cinq cents toiles ont vu le jour.

Houbraken raconte, dans sa biographie de Nicolas Maes, que Jordans, recevant la visite de ce confrère hollandais, s'apitoya longuement sur le sort du portraitiste, en général. Si, réellement, le portrait était pour Jordans un genre inférieur, le peintre n'en a pas moins laissé des effigies de premier ordre, et que les juges, même les plus sévères, ont qualifié de chefs-d'œuvre. L'amiral de Ruyter, au Louvre, le groupe de deux époux de la famille Van Surpel, chez le duc de Devonshire (1), Abraham Graphæus, à Dresde, Jean Wieris et sa femme, à Cologne, un portrait d'homme au musée de Turin, le portrait de Jordans lui-même, à un âge avancé, au musée de Pesth, celui de sa fille au musée de l'Académie, à Vienne, enfin, le groupe de famille au musée de Cassel, sont des pages accomplies.

On doit encore à notre maître de nombreux cartons de tapisseries. Nous avons vu que Mols citait de son pinceau des œuvres de l'espèce, datées de 1620. M. Vanden Branden a retrouvé des contrats passés, en 1644, avec François van Cophem, Jean Cordys et Baudouin van Beveren, pour des tentures où devaient

(1) On a longtemps désigné à tort ce groupe comme représentant le prince et la princesse d'Orange. L'armoire est celle des Van Surpel.

être représentés des cavaliers. Après l'achèvement de ce travail, en 1645, Henri Reydam et Evrard Leyniers obtinrent, à leur tour, une suite de tapisseries illustrées de sujets analogues.

Ce fut de Henri Reydam que l'Empereur acquit, en 1666, un ensemble de huit tapisseries, exécutées d'après Jordaens, et représentant les *Leçons d'équitation de Louis XIII*. Cette suite, encore conservée à Vienne, n'est point la seule de l'espèce que possède la maison impériale. L'inventaire mentionne un autre ensemble de huit tentures, dues à la collaboration de Jordaens et de Fyt, et représentant des sujets rustiques et de chasse.

Jordaens, enfin, fut un habile graveur à l'eau-forte. Ses planches, d'un bon effet, mais dénuées de finesse, sont au nombre de neuf, toutes datées de 1652. Contrairement à l'assertion du *Manuel de l'Amateur d'estampes* de Le Blanc, les premiers états de ces eaux-fortes sont avant l'adresse de Blootelingh. Rob. Hecquet a donné, en 1751, un catalogue raisonné des planches gravées d'après Jacques Jordaens. Cette liste ne comprend, en tout, les eaux-fortes du maître incluses, que trente-deux numéros. Aujourd'hui, elle serait pour le moins triplée. Des graveurs excellents de tous les pays ont, depuis un siècle, retracé au burin, à l'eau-forte et à la manière noire, de nombreuses compositions du grand artiste.

Il faut reconnaître, pourtant, que les meilleurs interprètes de Jordaens ont été les graveurs de l'école de Rubens : Vorsterman, Pontius, Bolswert, Pierre de Jode le jeune, Alexandre Voet, Jacques Neefs, Nicolas Lauwers et surtout Marinus, un maître qui, sous la direction même du peintre, est arrivé à rendre sa manière avec une haute supériorité. Selon Nagler, Christophe Jegher devrait être également compris parmi les graveurs auxquels Jordaens confia la reproduction de ses œuvres. Nous ne connaissons aucune planche qui confirme cette assertion.

Le portrait de Jordaens a été gravé deux fois par Pierre de Jode, le jeune,

d'abord pour l'*Iconographie* de Van Dyck, ensuite pour le recueil de Meyssens : *Images de divers hommes d'esprit sublime, etc.*, publié en 1649. Cette seconde planche figure également dans le *Gulden Cabinet*, de De Bie; un troisième portrait, gravé par Richard Collin, se trouve dans l'*Académie*, de Sandrart; un quatrième, au tome VIII (p. 277), du *Museo Fiorentino*, de Moucke, gravé par G.-D. Campiglia, d'après l'original du maître existant au musée des Offices, et qui provient, suppose M. Kramm, du cabinet Vander Marck. De toutes ces effigies, celle de Van Dyck, à part sa supériorité, paraît avoir le plus de titres à l'exactitude.

En dehors des artistes déjà cités comme ayant travaillé sous la direction de Jordaens, nous relevons, dans les registres de la gilde de Saint-Luc, les noms de Charles Du Val (1620); P. Du Moulin (1621); Jean Keersgieter (1623); Math. Petersen (1623); Roger de Cuyper (1633); Jean Boeckhorst ou Bockhorst, dit *Langen Jan*, reçu franc-maître en 1633; Henri Willemsens (1636); Henri Rockso (1640); Guillaume De Vries (1644); Arnold Jordaens (1652); Marcel Librechts (1666). Cette liste porte à vingt et un le nombre des élèves connus du peintre anversois.

En Belgique, beaucoup d'églises possèdent des toiles de Jordaens, et il n'est pas un musée de quelque importance, en Europe, où ne figure une de ses œuvres.

L'*Adoration des mages*, de l'église paroissiale de Dixmude, peinte en 1644, passe, à juste titre, pour une des pages capitales du maître. C'est une vaste composition, un peu diffuse, mais d'un ensemble frappant. On en trouve une réduction au musée de Dunkerque. La *Descente de Croix*, dans la chapelle du château de Blenheim; le *Martyre de sainte Apolline*, à l'église des Augustins d'Anvers (1628); la *Cène*, provenant du même temple et aujourd'hui au musée d'Anvers; *Saint Charles Borromée intercédant pour les pestiférés*, à l'église Saint-Jacques d'Anvers (1655); *Saint Martin exorcisant un possédé*, au musée de Bruxelles, œuvre datée de

1630, et peinte pour l'abbaye de Saint-Martin, à Tournai; le *Christ parmi les docteurs*, au musée de Mayence (1663); la *Résurrection de Lazare*, au musée de Turin; les *Quatre Évangélistes*, au Louvre, et le *Christ disputant avec les Pharisiens*, au musée de Lille, doivent être cités parmi les principales créations religieuses de Jordaens.

Une *Suzanne*, au musée de Copenhague, est datée de 1653; la *Bénédiction de Jacob*, au musée de Lille (copie au couvent des Dames anglaises, à Bruges), de 1660; le *Jugement dernier*, à Paris, porte la date de 1653; au musée de Naples, un *Christ au Calvaire*, en figures à mi corps, est attribué à Jordaens. C'est, d'après nous, une œuvre de Van Dyck.

Il importe de ne pas confondre Jean (Hans) Jordaens, né à Anvers et mort en Hollande, avec Jacques Jordaens. C'est par le fait d'une confusion semblable que beaucoup d'auteurs ont affirmé la présence à Hampton-Court de tableaux de notre peintre, tableaux qui sont, en réalité, de son homonyme.

Henri Hymans.

F.-J. Van den Branden, *Jacques Jordaens* (*l'Art*, t. XXXI et XXXII, Paris, 1882-1883). — Max Rooses, *Jacques Jordaens et ses œuvres*, Anvers, 1885. — P. Génard, *Notice sur Jacques Jordaens* (*Messenger des Sciences historiq.*, 1852, p. 204-244). — Parthey, *Deutscher Bilder-Saal*, t. Ier. — Siret, *Dict. des Peintres*.

JORDAENS (Jean), le Vieux, artiste peintre, né à Anvers en 1539. Élève de Martin van Cleef, il se distingua dans la peinture de tableaux d'histoire, de paysages, etc. Il entra dans la corporation des peintres en 1579, et, d'après Van Mander, il épousa la veuve de François Pourbus, mort en 1580. Il alla s'établir à Delft, où il vivait encore en 1619. Un de ses meilleurs tableaux se trouve au musée de Dresde et représente de joyeux compagnons à table, avec un singe au milieu d'eux. Il avait une touche spirituelle et composait avec facilité ses petits sujets.

Les *Lingeren* anversoises citent un vieux Jean ou Hans Jordaens, qui aurait été élève, en 1572, d'un certain de la No-ville (Noé de Noewielle). Il aurait été franc-maître en 1581 et en 1585; un

Abraham Jordaens, sans doute un parent, fut son élève. Enfin, un autre Hans Jordaens est encore cité par les *Lingeren* comme ayant été reçu franc-maître à Anvers, en 1619-1620. Il serait décédé en cette ville en 1653.

Ad. Siret.

JORDAENS (Jean ou Hans), artiste peintre, né à Anvers vers 1595, et mort en 1643. On l'appelait le Long ou le Jeune. Il était fils de Hans Jordaens II, que l'on voit figurer, en 1600, dans la corporation des peintres. Notre artiste épousa, en 1617, Maria van Dyck; en 1620, il est inscrit dans les *Lingeren*, sous le nom de Hans Jordaens le Jeune. Ce peintre acquit assez rapidement une brillante réputation à Anvers, et faisait payer chèrement son travail, ce qui lui permit de venir en aide à sa famille. Il mourut dix ans avant son père, qui finit ses jours misérablement. Le musée d'Anvers possède, de Hans Jordaens, un *Passage de la mer Rouge*, qui est une œuvre très remarquable par l'esprit et le sentiment avec lesquels sont traitées les nombreuses figures dont elle est étoffée. On voit aussi, aux hospices de cette ville, *Jacob et Laban*. Au musée de Berlin, on conserve deux copies de son *Passage de la mer Rouge*, sujet qu'il paraît avoir affectionné.

On doit à M. F.-Jos. vanden Branden, auteur de la *Geschiedenis der Antwerpsche Schilderschool*, la publication de documents puisés dans les archives de la ville, et grâce auxquels il s'est fait un peu de lumière sur ces Jordaens que la gloire de Jacques avait laissés dans l'ombre.

Ad. Siret.

JORIS (Jean), presque exclusivement connu sous le nom de David Joris ou Georgii, fameux réformateur et anabaptiste, né probablement à Bruges, en 1501 ou 1502, peut-être à Gand, mais, à coup sûr, pas à Delft, comme certains le disent.

Son père était désigné sous le nom de Joris van Komene, ou encore sous celui de Joris van Amersfoort; la première dénomination eut surtout cours en Flandre, la seconde en Hollande. Sa

mère, d'une bonne famille de Delft, était Marytje, fille de Jan de Gorter. Le père, et la plupart des biographes sont d'accord sur ce point, était rhétoricien, *kamerspeelder, rederyker*, parcourant les Pays-Bas à la tête d'une troupe de comédiens. Quelques auteurs, dans l'intention de relever leur héros, veulent en faire un négociant aisé.

Le fils fut baptisé sous le nom de Jan. Lors de son mariage à Delft, il se fit inscrire sous celui de Johann van Brugge, de même que plus tard à Bâle. Comme il remplissait souvent le rôle de David dans les pièces montées par son père, il trouva plus distingué de prendre ce nom, et l'adopta définitivement lorsqu'il se crut appelé à l'apostolat.

Envoyé à l'école, puis au collège, il n'y fit rien de bon, et prit l'état de verrier ou plutôt, d'après Cramer, un de ses biographes, de *glasschryver*, écrivain sur verre, c'est-à-dire qu'il traçait sur verre, au moyen du diamant, des dessins, des chiffres, des arabesques, qu'il recouvrait ensuite de couleur. Cramer croit, toutefois, qu'il fut également peintre verrier; ce qui le prouve, c'est qu'en 1522, on plaça dans une église d'Enkhuysen, aux frais des gildes, quelques verrières de lui (1), et qu'à la fin d'une édition de son *Wonderboek* se trouve une petite verrière circulaire dont il est l'auteur.

Il réussit dans son état, parvint à gagner de bonnes journées, travailla à Anvers, puis en France, en Angleterre, revint à Anvers et s'établit enfin à Delft, patrie de sa mère, où il se maria, en 1524, avec une couturière du nom de Dirkje Willems. Tout en exerçant son métier, il composait en vers et en prose, et faisait des chansons. A peine les doctrines de Luther commencèrent-elles à être connues dans les Pays-Bas, que Joris les adopta et chercha même à les répandre, dès 1522, ainsi qu'il résulte de ses procès.

(1) « In den jaere 1522 syn 'er noch eenige glazen in de Noorderkap [der Westerkerk] geset, ten koste van de Gilden gemaekt, door David Joris, glasschrijver of schilder van Delft. » (Egb. Van den Hoof [G. Brandt], *Histor. der vermaerde zee- en koop-stadt Enkhuysen*, 1666. Cité par Vander Linde, p. XI.)

En 1528, il lui arriva de protester à grands cris au passage d'une procession; le fait lui valut un emprisonnement suivi d'une condamnation à être battu de verges, à avoir la langue percée, et à être banni de la Hollande pour six ans. Il se sauva en Frise, possession nouvelle de l'empereur, mais où les ordonnances contre les hérétiques n'étaient pas encore exécutées avec rigueur; il y resta jusqu'en 1534. Là, il entra en relations avec les anabaptistes et se fit rebaptiser. Bientôt il fut un adepte dévoué de la secte, se lia avec les Melchior-Hoffmanistes, et plus spécialement encore avec les partisans de Jan Mathyssens, qui, s'étant déclaré prophète en 1533, envoya prêcher sa doctrine par douze apôtres, parmi lesquels David Joris. Celui-ci retourna en Hollande où il se tint caché. Poussé par son fanatisme et excité par les flatтерies de ses adhérents, il se déclara investi d'une mission divine, en possession de forces et de vertus surnaturelles, et se fit beaucoup d'adeptes, qui furent vivement persécutés. Un schisme ayant éclaté parmi les anabaptistes au synode de Bockholt, en 1536, David Joris se rangea du côté de ceux de Munster; mais, prévoyant que ce dissentiment allait avoir des conséquences désastreuses pour la secte, il se posa en pacificateur entre Battenburg, d'un côté, et d'un autre, Menno Simonsz et les siens. La haute considération qu'il s'était acquise lui permettait de prendre cette attitude. Ceux de Munster, par exemple, le considéraient comme un vrai prophète et disaient : « Il y a deux vrais prophètes, Jean de Leyde et David Joris, et deux faux, « Martin Luther et le pape. »

David Joris réussit à faire adopter un accord qu'il fut chargé de rédiger. A la suite de cet incident, il écrivit un ouvrage : *Geschrift over de vredehandelinge te Bockholt*. Son œuvre de pacification ne fut cependant pas durable, et il y eut entre lui et Menno une violente guerre de plume. Peu après, il simula des visions de toute espèce, des entretiens avec l'Esprit-Saint, et écrivit un grand nombre de brochures, qui

n'eurent pas le succès auquel il s'attendait. Un différend étant survenu entre lui et Battenburg, bâtard de la maison de Battenburg et précédemment bourgmestre de Steenwyck, celui-ci le menaça; mais Battenburg fut pris et exécuté. Le nombre des prosélytes de David Joris s'accrut alors, et les plus riches présents en or, et en bijoux, affluèrent chez lui. Mais le gouvernement, voyant que ces hérétiques travaillaient surtout à se tailler de petites souverainetés et à bouleverser le pays, sous prétexte de révolutionner simplement les consciences, répondit aux menées de David Joris par un placard du 2 janvier 1538, renouvelé le 26 février, dans lequel il défendait à chacun de recevoir ou héberger les prédicants anabaptistes David Joris et Nicolas Meindertsz d'Emden, plus connu sous le nom de Nicolas Blesdyck, à peine d'être pendu à sa porte; il promettait, en outre, une récompense de cent florins à ceux qui livreraient les chefs, et de quarante florins pour d'autres anabaptistes. Ce Nicolas Blesdyck, qui fut un disciple fervent de David Joris, devint ensuite son gendre, mais se sépara plus tard de lui. David Joris se cacha pendant quelque temps à La Haye, puis à Delft, et échappa aux poursuites en 1538 et 1539, pendant que plus de cent de ses adhérents étaient pris et exécutés. En 1539, il adressa à la cour de Hollande une longue épître en faveur de sa doctrine et de ses adeptes, puis une autre au landgrave Philippe de Hesse, pour être remise à l'empereur; il avait la prétention d'être en rapport avec tous les grands personnages de son temps, mais il reçut, en somme, peu d'encouragement.

Il provoqua, vers ce temps, un synode à Strasbourg, dans le but d'unifier la doctrine anabaptiste, mais il fut renié par plusieurs sections. Malheureusement pour lui, outre qu'il était forcé de se cacher, les offrandes diminuaient et il se voyait menacé de la misère. Dans ces conjonctures, il fit un appel à ses fidèles qui lui vinrent en aide. A cette époque (1540), il écrivit son *Wonderboeck*, ainsi intitulé parce que ce livre devait, d'après

lui, étonner le monde; c'est son principal ouvrage; il y expose toute sa doctrine; la première édition parut sans nom de lien ni d'imprimeur, en 1542. Comme Joris était toujours sous le coup de poursuites, il trouva prudent de se sauver, et se rendit en Oost-Frise, où la protection de la comtesse Anna lui permit de vivre relativement tranquille. La crainte d'être pris, et surtout aussi le désir de jouir en paix d'une aisance acquise au moyen des richesses qui lui venaient de ses prosélytes, l'engagèrent à partir pour Bâle. Il y arriva au commencement d'avril 1544, avec toute sa famille, ses domestiques et quelques adeptes. Bâle était déjà protestant. David Joris se plaignit d'être inquiété dans son pays à cause de ses croyances, et la régence de la ville lui accorda l'autorisation de séjourner, puis l'admit, le 25 août, au serment des citoyens sous le nom, qu'il se donna, de Johann van Brugge. Sa manière de vivre, parfaitement orthodoxe, et surtout sa fortune lui acquirent une grande considération. Il acheta peu après, à quelque distance de la ville, un domaine du nom de Binningen, et se fit appeler indifféremment Jean de Bruges ou Jean de Binningen. Il passa à Bâle pour un gentilhomme ou un riche marchand, et ne s'éloigna plus de sa nouvelle résidence. Il conserva néanmoins des relations suivies avec ses adhérents et continua à recevoir de nombreux présents. Ses enfants devenant grands, il songea à les établir convenablement. Son fils Joris ou Georges se maria avantageusement à Bâle; Jean, son autre fils, épousa Anna van Lier, d'une bonne famille brabançonne; sa fille, Tanneken, fut mariée à Nicolas Meindertsz, d'Emden; sa seconde fille, Clara, épousa messire Joachim van Berchem; devenue veuve, elle épousa, à Bâle, Bernard Kirchen, docteur en médecine; une autre fille, dont le nom n'est pas connu, fut mariée à un noble Frison, du nom de Gabbe van Aesgema.

Joris paraît avoir été assez enclui au libertinage, ce qu'il appelait la jalousie de l'Esprit-Saint; car, du vivant de sa

femme, il eut à Bale une concubine, Anna van Berchem, sœur d'un de ses gendres, qui lui donna deux enfants, Marytjen et Hansken; ceux-ci renoncèrent plus tard à leur part d'héritage, moyennant mille thalers. David Joris dormait peu, se levait tard, travaillait jusqu'à onze heures, dinait à midi, restait deux heures à table, devisant, mangeant peu, mais buvant assez copieusement; ses partisans et sa famille professaient pour lui une espèce de culte tenant presque de l'adoration. En 1556, il devint malade et fut emporté au bout de quinze jours, le 25 août. Sa femme l'avait précédé de trois jours. Ses funérailles eurent lieu en grande pompe, à l'église Saint-Léonard, au milieu d'un concours considérable de monde. Son gendre Blesdyck, qui trouvait la conduite de son beau-père peu conforme à ses doctrines, s'était séparé de lui, et c'est à la suite de ces dissidences, que l'on apprit à Bale quel était le personnage que l'on avait accueilli. Le 13 mars 1559, tous ses parents et les Hollandais habitant Bale furent appelés devant les magistrats et emprisonnés; ils déclarèrent n'avoir d'autre croyance que celle qui était enseignée dans les temples. Le bruit courut que David Joris avait été embaumé, qu'à sa place on avait enterré un animal, et qu'il avait prédit sa résurrection pour trois ans après sa mort. Afin de donner satisfaction à la multitude, les magistrats condamnèrent les doctrines de David Joris, et arrêterent que son cadavre serait exhumé et brûlé sur la place publique avec ses livres et ses portraits.

La bibliographie des ouvrages de David Joris, par Vander Linde (La Haye, Nijhoff, 1867) ne comprend pas moins de deux cent vingt-sept numéros. Ce réformateur a laissé, en outre, des ouvrages en manuscrit dont on trouve la liste dans Cramer. Son principal ouvrage est le *Wonderboek*, dont la première édition parut en 1542 : *Twöder Boeck. Wie een die ick, seyt die Here senden sal ontfangt in minen naem dy ontfangt my : Wie my ontfangt, ontfangt den die my gesondē heeft. Dat herte des wyzen sal hooge redenen verstaen. Een*

goet oore met alder begheerten wyszheyd hooren. Eccl. iij. Au revers du titre se trouve une gravure sur cuivre représentant l'*Agneau mystique*; aux pages 123, 196, 197 vo, 198 de la deuxième partie se trouvent quatre figures circulaires mystiques, ainsi qu'à la page 211b. Cette édition fut imprimée chez Dirk van Borne, à Deventer, et coûta, en 1554, la vie à un des prosélytes les plus dévoués de Joris, Georges Ketel, qui en avait surveillé l'impression. Cet ouvrage fut partiellement traduit en latin. Ce fameux *Wonderboek* eut encore deux éditions en Hollande, pendant le séjour de David Joris à Bale; elles sont toutes deux de 1551, d'après Vander Linde, et portent : *Twonderboek : waer in dat van der Werlde aen versloten gheopenbaert is Wie en der Ick (secht die Heere) senden sal ontfangt in mynen Naem die ontfangt my : Wie my ontfanght ontfanght den die my ghesonden heeft. Hoochgelouet moet hy zyn die als als (sic) een Ambassaloer ghesonden komt in den Name des Heeren. Opt nieuw ghecorrigeert vnde vermeerderd by den Author selue : Int Jaer 1551.* La reproduction de la verrière dont nous avons parlé au commencement de cette notice se voit dans la seconde édition. Après le *Wonderboek*, on peut citer la *Verklaringhe der Scheppenissen* et les *Zendbrieven* comme étant les principales productions de Joris. Nous ne parlerons pas davantage des œuvres de notre réformateur, nous bornant à renvoyer aux sources qui mentionnent elles-mêmes toutes les pièces susceptibles de fournir des renseignements plus complets.

Emile Varenbergh.

Dr Vander Linde, *David Joris bibliografie*. La Haye, Nijhoff, 1867. — Id. *Les Œuvres de David Joris* (Bibliophile belge, 1866) — Cramer, *Levensbeschrijving van David Joris* (uit het Nederl. Archief voor kerkel. geschied., 1845). — Stoltz, *Histor. von David Joris*. Lubeck, 1635 — van Bleswyck, *Beschrijving der stadt Delft*, 1667. — Montanus, *Kerkel. historie van Nederland*. Amsterdam, 1673. — Cramer, *Schriften van David Joris Nederl. Archief voor kerkel. geschied.* Leiden, 1846. — Nippold, *David Joris von Delft, sein leben, sein lehr, und seine secte, etc.* (Zeitschrift für die histor. theol., 1863). — Nic. Blesdijck, *Historia ritte, doctrine ac rerum gestarum Davidis Georgii, etc.* Deventer, 1652. — Vander Aa, *Biog. woordenb.* — Didot, *Biogr. génér.* — Eendracht (Gand, 1857. — Broedermin (Gand), 1857.

* **JOSEPH II**, empereur d'Allemagne, etc., né à Vienne le 13 mars 1741, était l'aîné des six fils issus du mariage de Marie-Thérèse, héritière de la maison de Habsbourg, avec François de Lorraine. Attaquée par une puissante coalition, réduite un moment à ses Etats de Hongrie, Marie-Thérèse s'y réfugia avec ce fils qu'elle nourrissait. L'archiduc Joseph avait sept ans lorsque finit la guerre de la succession d'Autriche. Il en avait vingt-deux lorsque, en 1763, fut signé le traité de Hubertsbourg qui, après la guerre de Sept ans, laissa définitivement la Silésie au roi de Prusse.

En 1764, l'archiduc Joseph fut élu *roi des Romains*; l'année suivante, il succédait à son père dans la dignité impériale.

Veuf d'Isabelle de Parme, il avait épousé en secondes noces une princesse bavaroise, Marie-Josèphe de Bavière, qu'il perdit en 1767. Dès lors, il résolut de se dévouer exclusivement au *bien-être de la monarchie*. Marie-Thérèse l'avait associé, comme *corégent*, au gouvernement des Etats héréditaires de la maison d'Autriche, et lui avait laissé le soin de régler ce qui concernait l'armée. Mais cette tâche ne pouvait satisfaire une ambition qui voulait tout embrasser. Joseph écrivait, le 25 juillet 1768, à son frère Léopold, grand-duc de Toscane : « L'amour de la patrie, le bien être de la monarchie, voilà, en vérité, cher frère, la seule passion que je ressens, et qui me ferait tout entreprendre. Je me suis tellement lié à elle que mon âme ne peut être tranquille, ni mon corps bien portant, si je ne puis être convaincu de son bien-être et de la bonté des arrangements que nous prenons. Rien ne me paraît petit ni vétille dans cette importante matière, chaque partie m'intéresse également... »

En présence des progrès des Russes sur le Danube, Marie-Thérèse voulut se rapprocher de Frédéric II, et Joseph se rendit auprès du vieil ennemi de l'Autriche. Ils se rencontrèrent à Neisse, le 25 août 1769. En abordant l'empereur,

Frédéric lui dit qu'il considérait ce jour comme le plus beau de sa vie, puisqu'il devenait l'époque d'une union entre deux maisons qui avaient été désunies trop longtemps, et dont l'intérêt véritable était plutôt de se soutenir réciproquement que s'entre-détruire. « Il n'y a plus de Silésie pour l'Autriche », répondit Joseph II. L'entrevue dura trois jours. Le 29 août, Joseph écrivait à sa mère : « ... Le roi nous a comblé de politesse et d'amitié. C'est un génie et un homme qui parle à merveille, mais il n'y a pas un mot qui ne resente le fourbe... »

Joseph et Frédéric se revirent l'année suivante à Neustadt, en Moravie. C'est dans cette seconde entrevue que Frédéric, étendant sous les yeux de Joseph II la carte de la Pologne, proposa le partage de ce pays pour satisfaire à la fois les trois puissances. Dans sa correspondance avec son frère Léopold, grand-duc de Toscane, Joseph confirme que l'idée de démembrement vint de la Prusse. Il résulte aussi des lettres de l'empereur que l'Autriche n'accorda son concours qu'avec répugnance. Lorsque la Russie et la Prusse étaient déjà d'accord pour le partage, Joseph écrivit à son frère (mai 1771) : « ... Ils nous permettent de faire valoir quelques droits sur un ou deux palatinats. Voilà en peu de mots les propositions du roi, qui sont très embarrassantes. Sa Majesté (Marie-Thérèse) a résolu que pour conserver la Pologne intacte, elle céderait même l'usage de ses droits pour cette fois-ci sur les terrains enclavés, si les autres en faisaient de même. Je ne sais ce que cette déclaration généreuse fera; au pis aller, il faudra voir ensuite comment prendre le moins mauvais parti. Je n'ai pas besoin de vous dire combien cette affaire doit être secrète, parce que, ébruitée, elle ferait un terrible effet, surtout en France. »

A l'avènement de Louis XVI, qui avait épousé l'archiduchesse Marie-Antoinette, Joseph II désira visiter la France. Il écrivait à sa mère qu'il importait beaucoup d'étudier « son fort et son

« faible ». Mais trois ans s'écoulèrent encore avant que Joseph pût réaliser son projet. C'était en 1777. Il avait pris le nom de *comte de Falkenstein*, et voyageait comme un simple gentilhomme. A Versailles, il refusa l'hospitalité fastueuse que lui offrait Louis XVI et alla occuper un appartement dans une maison garnie. Il était en France depuis trois semaines lorsqu'il écrivit de Paris à son frère Léopold : « . . . Le roi est « mal élevé; il a l'extérieur contre lui, « mais il est honnête, point sans quel- « ques connaissances, mais faible pour « ceux qui savent l'intimider, et, par « conséquent, mené à la baguette, sans « curiosité, sans élévation, dans une « apathie continuelle, d'une vie très « uniforme. La reine est une très jolie « et très aimable femme...; mais elle ne « pense qu'à s'amuser .. Mme Elisabeth « (sœur de Louis XVI) n'est ni belle ni « laide; je ne la vois guère. Mon parti de « célibat est bien pris sérieusement.. » A l'issue de son voyage, il écrivit : « J'ai « quitté Versailles avec peine, attaché « vraiment à ma sœur; j'ai trouvé une « espèce de douceur de vie à laquelle « j'avais renoncé, mais dont je vois que « je goût ne m'avait pas quitté. Elle est « aimable et charmante; j'ai passé des « heures et des heures avec elle, sans « m'apercevoir comment elles s'écou- « laient... »

Marie-Thérèse avait cédé, mais avec circonspection, parfois même avec regret, à l'esprit nouveau qui allait bientôt s'imposer au gouvernement de Louis XVI. Mais Joseph II ne voulait pas se contenter des réformes introduites par sa mère. Il réclamait, dès lors, ce qu'il appelait la *liberté de croire*, c'est-à-dire, qu'il aurait voulu établir la tolérance civile. « Tolérance chez moi, écrivait-il, « veut dire que, dans des affaires uni- « quement temporelles, sans égard à la « religion, j'emploierais, je laisserais « avoir des terres, des métiers, être bour- « geois ceux qui en seraient capables « et qui porteraient de l'avantage ou « de l'industrie dans les Etats... » Marie-Thérèse répondait : « . . . Point « d'esprit de persécution, mais encore

« moins d'indifférence ou de toléran- « tisme, c'est ce que je compte suivre « tant que je vivrai... » Marie-Thérèse se laissa surprendre par l'*esprit de persé- cution*, et le désaccord devint flagrant. A propos d'un rescrit publié contre les protestants de la Moravie, Joseph adressa à sa mère la protestation suivante (23 septembre 1777): « ... Peut-on « imaginer quelque chose de plus ab- « surde que ce que ces ordres contien- « nent? Comment, pour convertir les « gens, les faire soldats, les envoyer « dans les mines, ou *ad opus publicum*! « Cela ne s'est pas vu du temps des « persécutions, au commencement du « luthéranisme; ce serait d'une consé- « quence dont je ne pourrais assez par- « ler. Je me trouve obligé de déclarer (tres « positivement, et je le prouverai, que « quiconque a *idée* ce rescrit, l'a ima- « giué, est le plus indigne de ses ser- « viteurs, et, par conséquent, un homme « qui ne mérite que mon mépris, parce « qu'il est aussi sot que mal vu. Je sup- « plie V.M., dans cette matière impor- « tante de toute façon, de consulter d'an- « tres personnes que celles qui imagi- « nent de pareilles choses, et espérant « qu'Elle voudra bien y porter un « prompt remède en révoquant ce res- « crit. Je dois très humblement l'assurer « en même temps que, si de pareilles « choses doivent se faire pendant ma « corégence, qu'Elle permette que je « prenne le parti déjà tant désiré, en « me détachant de toutes les affaires, « de faire connaître à tout l'univers que « je n'y entre en rien et pour rien; ma « conscience, mon devoir, et ce que je « dois à ma réputation l'exigent. . » Cette énergique protestation ne resta point inefficace. Elle fit arrêter, comme Joseph l'écrivait à son frère, « l'exécution d'une quantité de lois pénales « qu'on voulait faire pour quiconque ne « se déclarerait pas tout de suite catho- « lique et qui n'irait pas, au moins en « faire semblant en allant, à l'église « et à confesse ».

Le projet d'échange des Pays-Bas contre la Bavière, après la mort de l'Electeur Maximilien III, amena,

entre Marie-Thérèse et Joseph II, un nouveau désaccord. « Si notre grand projet réussit, écrivait Joseph à son frère Léopold, c'est un vrai coup d'Etat et un arrondissement pour la monarchie d'un prix inestimable. » Or, Frédéric II, qui redoutait cet arrondissement, se mit d'accord avec les cours de Versailles et de Pétersbourg pour l'empêcher. Il entra dans la Bohême et vint asseoir son camp en face de celui de l'empereur. Marie-Thérèse, alarmée, envoya, à l'insu de Joseph, M. de Thugut au roi de Prusse avec des projets d'arrangement. Désappointé, humilié, Joseph écrit à sa mère (Ertina, 26 juillet 1778) que si Thugut venait dans son camp, il ne le recevrait pas. « Votre Majesté », disait-il, « a le pouvoir en main; Elle peut tout ce qu'elle veut, mais je ne puis ni veux avoir l'air d'avoir voulu ce que je crois et croirai toute ma vie la honte et la perte de l'Etat. » Marie-Thérèse répondit : « Je ne vois rien d'humiliant à proposer la paix dans le moment présent où il n'est rien arrivé encore qui prouve notre si grande infériorité, surtout lorsque c'est moi qui la propose, et qu'il vous reste la liberté de témoigner, de désapprouver ma démarche, et l'expédient de pouvoir déclarer qu'uniquement par considération pour moi, vous vous prêtez à concourir à ce que j'aurais pu convenir avec lui, comme empereur et héritier présomptif... »

Bien que Thugut n'eût pas réussi dans sa mission, une nouvelle guerre fut évitée. Par le traité signé à Teschen, le 13 mai 1779, l'Autriche obtint la portion de la basse Bavière située entre l'Inn, le Danube et la Salze.

Contrecarré par le roi de Prusse, Joseph II essaya de prendre sa revanche en supplantant son antagoniste près de la czarine. En 1780, il se rendit en Russie, toujours sous le nom de *comte de Falkenstein* et rencontra Catherine à Mohilev, dans les premiers jours du mois de juin. Il flatta son ambition, qui avait Constantinople pour objectif, et lui laissa espérer l'alliance de l'An-

triche contre les Ottomans. Catherine, satisfaite, délaissa le roi de Prusse.

Le 29 novembre 1780, l'illustre Marie-Thérèse descendait au tombeau. Elle avait, selon les expressions de Frédéric II, exécuté des desseins dignes d'un grand homme. Quelle serait la destinée de son successeur ?

Joseph II ne changea rien à ses habitudes, et son activité devint encore plus grande. Toutes ses journées étaient consacrées aux affaires de l'Etat. Vers le soir, il se rendait à la chancellerie : là, toute personne pouvait lui parler, sans avoir besoin ni de présentation ni de recommandation.

Au mois de juin 1781, Joseph se rendit dans les Pays-Bas autrichiens. Redevenu le *comte de Falkenstein*, il gardait autant que possible le plus strict incognito. Le 6 juillet, il écrivait de Bruxelles à son frère Léopold que ses occupations étaient immenses; tous les jours s'assemblaient chez lui des ministres, des conseillers. « Nous y repassons par parties », disait-il, « tous les objets d'administration, de finances, de commerce, de justice. » Il méditait les réformes qui devaient signaler son règne.

Après avoir visité les Provinces-Unies, alors engagées dans une guerre maritime avec l'Angleterre, Joseph II résolut de mettre à profit leurs embarras. Il déclara qu'il ne souffrirait plus de garnisons étrangères dans les Pays-Bas autrichiens, fit démanteler les places dites de la *Barrière*, et obligea ainsi les Hollandais à se retirer (1782). On le vit aussi réclamer la libération de l'Escaut et revendiquer la propriété des forts qui gardaient ses deux rives. Les Hollandais, s'appuyant sur le traité de Munster, repoussaient avec énergie les prétentions de l'empereur, et leurs batteries foudroyèrent un brick impérial. Tout à coup, Joseph se relâcha de ses prétentions pour reprendre le projet d'échange des Pays-Bas contre la Bavière. Il voulait acheter le concours ou la neutralité de la France par la cession de Luxembourg et de Namur. Malgré l'alliance de 1756, le cabinet de Versailles refusa de coopérer à l'agrandissement de l'Autriche.

De son côté, le vieux Frédéric avait retrouvé toute sa vigueur et organisé la *ligue des princes germaniques* pour faire échouer la tentative de l'empereur. En résumé, Joseph II n'obtint pas la Bavière et, quant à ses démêlés avec les Provinces-Unies, il accepta le traité signé à Fontainebleau, le 10 novembre 1785. La république des Provinces-Unies restait maîtresse des bouches de l'Escaut; mais elle cédait à l'empereur les forts de Lillo et de Liefkenshoek, et elle lui accordait, pour ses autres prétentions, une indemnité de dix millions de florins.

Onze mois après la mort de Marie-Thérèse, le 13 octobre 1781, Joseph II avait fait publier le célèbre édit qui accordait le libre exercice de leur culte aux membres des Eglises grecque et protestante, et qui déclarait *égaux en droit* tous les chrétiens, quelle que fût leur dénomination. L'édit de tolérance fut comme le prélude des innovations religieuses de Joseph II. En vain le pape Pie VI entreprit-il, au mois de mars 1782, le voyage de Vienne, dans l'espoir de contenir le souverain réformateur. L'empereur fut inébranlable. Il soutenait qu'il ne faisait aucun tort à la religion catholique, quoiqu'il ne fût pas d'accord avec le pape, disait-il, sur les principes par lesquels il cherchait, lui aussi, le bien de la religion.

Les mesures radicales de Joseph II, ces innovations qui venaient brusquement surprendre les nations diverses réunies sous son sceptre, étaient loin de rencontrer une adhésion générale. Les Etats héréditaires, quoique habitués au pouvoir absolu, murmuraient; les Pays-Bas autrichiens invoquaient hautement les privilèges dont l'empereur avait juré le maintien lors de son inauguration. Ce serment solennel avait été prêté à Bruxelles, au nom de Joseph II, par le duc Albert de Saxe-Teschén, qui avait épousé l'archiduchesse Marie-Christine, sœur de l'empereur. Ils étaient les successeurs du duc Charles de Lorraine dans le gouvernement général des Pays-Bas.

Après avoir imposé aux provinces

belges, comme aux autres parties de la monarchie, le mémorable édit sur la tolérance, Joseph défendit les relations des ordres religieux avec leurs supérieurs étrangers, supprima les couvents dits *inutiles*, prohiba les processions hors des églises, défendit les pèlerinages, etc., etc. Il couronna son œuvre, le 16 octobre 1786, en substituant aux séminaires épiscopaux un séminaire général à Louvain et un séminaire filial à Luxembourg. Par les édits du 1^{er} janvier et du 12 mars 1787, il changea la forme de gouvernement en vigueur depuis Charles-Quint, divisa le pays en neuf cercles dirigés par des intendants, et abolit les tribunaux existants, pour les remplacer par l'organisation judiciaire à trois degrés.

Joseph II ne faisait que devancer l'Assemblée constituante de 1789 :
 « Parmi les plus zélés apologistes de
 « l'Assemblée nationale », écrivait un publiciste contemporain, « il s'en trouve
 « qui se déchainent contre l'empereur,
 « tandis qu'il est notoire que cette as-
 « semblée ne fait que le copier dans
 « presque toutes ses réformes. »

Si, dans les Pays-Bas, Joseph II rencontra une résistance presque générale, c'est qu'il avait méconnu les privilèges de ces provinces et qu'il s'était passé de l'assentiment et du concours des représentants légaux de la nation. Une révolte paraissait imminente, lorsque les gouverneurs généraux abolirent ou suspendirent, le 28 mai 1787, les édits les plus impopulaires.

Joseph II était alors en Crimée, où Catherine II lui avait donné rendez-vous pour régler ensemble le démembrement de l'empire ottoman. Le 13 juin, il prend congé de l'impératrice de Russie, et, arrivé à Vienne, mande près de lui les gouverneurs généraux des Pays-Bas, ainsi que des députés des Etats de toutes les provinces. Ceux-ci furent reçus le 15 août et supplièrent l'empereur de retirer définitivement les édits qui étaient en opposition avec les lois constitutionnelles. L'empereur refusa de ratifier les concessions faites par les gouverneurs généraux avant que toutes choses eus-

sont été remises en l'état où elles se trouvaient le 1^{er} avril 1787. Le 6 juillet, Joseph avait écrit à son frère Léopold :
 « Ou se soumettre ou périr; voilà ma devise. »

Tandis que Joseph II prétendait donc « soumettre » les Pays-Bas, la Porte ottomane commençait les hostilités contre les puissances qui venaient de comploter la destruction de la Turquie. Cette guerre fut fatale à Joseph II; la campagne de 1788, à laquelle il voulut prendre part, ruina sa santé. Le 8 décembre, il fut obligé de quitter l'armée et de revenir à Vienne. Il était atteint de l'hydropisie de poitrine qui devait l'enlever.

Les provinces belges s'étant soumises à ses injonctions, Joseph II avait retiré les édits du 1^{er} janvier 1787, mais il avait maintenu ses réformes ecclésiastiques, et notamment le séminaire général institué à Louvain. Au mécontentement des Belges qui grandissait, à la guerre contre les Turcs, venait s'ajouter la triple alliance qui s'était formée entre la Prusse, l'Angleterre et la république des Provinces-Unies.

Les Etats du Hainaut ayant refusé les subsides demandés par le gouvernement, un édit impérial du 30 janvier 1789 cassa la charte fondamentale du Hainaut. Un second coup d'Etat fut accompli lorsque les représentants du Brabant eurent refusé leur adhésion aux changements que le gouvernement voulait introduire dans la constitution du duché. Un autre édit impérial, publié le 18 juin, cassa et annula la *Joyeuse Entrée* du Brabant, c'est-à-dire la constitution brabançonne, supprima la députation permanente des Etats, cassa et supprima le conseil souverain de Brabant.

La résistance devenait dès lors légitime, car la *Joyeuse Entrée* déliait les sujets de leur serment de fidélité au souverain, si celui-ci se parjurait. Joseph II eut le tort d'adopter trop facilement les propositions de M. de Trautmansdorff, ministre plénipotentiaire dans les Pays-Bas. « Malade à Laxenburg », écrivit-il plus tard, « la promesse que

« cela terminerait tous les embarras m'y « détermina; mais j'ordonnais expressément en même temps de restituer, dès « le lendemain, les Etats et le conseil, « avec les changements qu'on y aurait « trouvé nécessaires à faire, et de rendre la *Joyeuse Entrée*. Rien ne s'est « fait, quoique je l'aie ordonné itérativement. »

La défaite des impériaux à Turnhout devient le signal d'un soulèvement général. Albert de Saxe-Teschén et l'archiduchesse Marie-Christine quittent Bruxelles pour se retirer à Bonn; les troupes battent en retraite jusque dans le Luxembourg.

Lorsque, quelques semaines auparavant, Joseph II, apprenant la prise de Belgrade, s'était rendu à l'église Saint-Etienne pour assister au *Te Deum*, on croyait qu'il ne faudrait plus qu'une campagne pour anéantir l'empire ottoman en Europe. La révolte des Belges, encouragée par la triple alliance, vint détruire ces ambitieuses espérances.

Pour faire face à l'orage, Joseph II allait avoir recours à des concessions inespérées. Aux Hongrois, il promit de rétablir leur constitution telle qu'elle était à son avènement. Aux Belges, il vent accorder une amnistie générale, le retrait des principaux édits qui avaient été publiés depuis la mort de Marie-Thérèse, l'extension à toutes les provinces des libertés consacrées par la *Joyeuse Entrée* de Brabant, etc., etc. Ces concessions, quelque grandes qu'elles fussent, ne ramenèrent point la paix. En vain Joseph II eut-il recours aussi à l'intervention du souverain pontife. Le chef de l'Eglise adressa, le 13 janvier 1790, un bref à l'archevêque de Malines et à l'évêque d'Anvers pour les engager à se soumettre. Il ne fut pas écouté.

Le 31 janvier, Joseph écrivait au grand-duc de Toscane : « Notre situation est très critique et je crois que, « depuis bien des années, la monarchie « ne s'est trouvée dans un si grand « danger. » Il se plaignait ensuite de sa misérable santé, qui ne lui permettait plus qu'avec les plus grands efforts de vaquer aux affaires; il déplo-

rait aussi « l'ingratitude affreuse » avec laquelle ses « bons arrangements » étaient envisagés. « Il n'y a plus », ajoutait-il, « à imaginer d'insolence et d'exécration que l'on ne se permette publiquement sur mon compte. » — « Une folie générale », disait-il au comte de Ségur, « semble s'être emparée de tous les peuples; ceux du Brabant, par exemple, se révoltent, parce que j'ai voulu leur donner ce que votre nation demande à grands cris. »

Quand il reçut le prince de Ligne, revenu de l'armée de Hongrie, il ne put contenir ses plaintes contre les insurgés belges. « Votre pays », lui dit-il, « m'a tué; Gand pris a été mon agonie, et Bruxelles abandonné, ma mort. Quelle avanie pour moi ! » (Il répéta plusieurs fois ce mot). « J'en meurs; il faudrait être de bois pour que cela ne fût pas... »

Le 6 février, Joseph II, sachant qu'il n'avait plus que peu de jours à vivre, envoya au grand-duc de Toscane la consultation des médecins et le pria de se rendre immédiatement à Vienne pour prendre la corégence. Le 17, il reçut le viatique en présence de toute la cour. Il fit ses adieux aux ministres, aux généraux, aux moindres serviteurs. Le 20, entre cinq et six heures du matin, il expira tranquillement, après qu'on l'eut encore entendu murmurer : « Comme homme et comme souverain, je crois avoir rempli mon devoir. »

Th Juste.

JOSEPH A SANCTA BARBARA, écrivain ecclésiastique, né à Bruges, et décédé à Leyde, en 1670. On ignore la date exacte de sa naissance, comme aussi le nom qu'il porta dans le monde. Il entra dans l'ordre des Pères Carmes déchaussés et fut, à plusieurs reprises, revêtu de la charge de prieur de son ordre. Il mourut à Leyde, le 18 novembre 1670.

Le Père Joseph à Sancta Barbara est l'auteur d'un ouvrage flamand : *Het geestelyk Kaertspel*, publié à Anvers, en 1666, et dont une nouvelle édition fut publiée plus tard en 1712. Cet ouvrage

très remarquable prouve que son auteur possédait des connaissances étendues.

Baron Alb. de Crombrughe.

JOSEPH-CLÉMENT DE BAVIÈRE, XCII^e évêque de Liège, né en décembre 1671, mourut à Bonn le 12 octobre 1723. Il était fils de Frédéric-Marie, duc des deux Bavières et Electeur de l'Empire († 1673), et de Henriette-Adélaïde († 1676), fille du duc de Savoie Victor-Amédée, et petite-fille, par sa mère, du roi de France Henri IV. Il dut à sa naissance d'être appelé avant l'âge aux plus grands honneurs ecclésiastiques, bien qu'il ne fût point encore entré dans les ordres. Dès 1688, il fut proclamé Electeur et archevêque de Cologne, et la même année grand prévôt de Berchtesgaden; en 1685, presque enfant, il avait été désigné pour succéder à son cousin Albert-Sigismond, évêque de Ratisbonne et de Freysingen; mais cette élection ne fut ratifiée que plusieurs années plus tard. Elu évêque de Liège en 1694, il voulut renoncer à ses diocèses bavarois; il fut néanmoins réelu à Ratisbonne, et ce ne fut qu'en 1716 qu'il se trouva définitivement en mesure de quitter ce dernier siège. En 1694 encore, on le voit accepter la coadjutorerie de Hildesheim; le chef de cette église étant venu à mourir en 1702, le chapitre le remplaça par Joseph-Clément; mais l'empereur refusa d'admettre ce choix, l'élu ayant pris parti pour Philippe V dans la guerre de la succession d'Espagne. L'Electeur de Hanovre s'empara même de Hildesheim et des places voisines, et les détint jusqu'à la conclusion de la paix d'Utrecht (1713). Ces cumuls de fonctions n'étaient point rares alors dans le haut clergé : la politique l'emportait sur les intérêts religieux. Mais nous n'avons ici à nous occuper de Joseph-Clément que comme prince-évêque de Liège.

Jean-Louis d'Elderen étant mort presque subitement le 1^{er} février 1694, le chapitre de Saint-Lambert prit la direction des affaires, *sede vacante*; presque tous les chanoines absents re-

vinrent à Liège, afin de prendre part à l'élection prochaine. Le cardinal de Bouillon, Théodore-Emmanuel de la Tour d'Auvergne, appuyé par la France, fut écarté pour des motifs de forme. Restèrent en présence deux candidats : Louis-Antoine, des comtes palatins et ducs de Neubourg, grand-maître de l'ordre Teutonique et beau-frère de l'empereur Léopold, et l'Electeur de Cologne. Celui-ci arriva le 19 mars à Liège, accompagné de son frère Maximilien-Emmanuel de Bavière, gouverneur général des Pays-Bas. Il avait pour lui le roi d'Espagne, l'empereur et même les Etats généraux; malgré ces puissants appuis, il ne parvint pas à se rallier tous les suffrages. Les dissidents le trouvaient trop jeune et peu capable, à raison même de son âge, de gouverner à la fois plusieurs principautés importantes; ils craignaient de plus que son élection ne portât ombrage à Louis XIV, qu'il était prudent de ménager. Bref, le grand jour venu, un débat s'engagea et s'anima si bien, que les vingt et un chanoines qui formaient l'opposition sortirent de la salle capitulaire, alléguant une irrégularité et protestant contre tout ce qui serait fait en leur absence. Les vingt-quatre autres votèrent à l'unanimité pour Joseph-Clément; les vingt et un, réduits à vingt, se réunirent le lendemain chez le doyen, et choisirent également à l'unanimité le grand-maître de l'ordre Teutonique. Les deux partis en appelèrent au pape; le cardinal de Bouillon en fit autant de son côté. Une épidémie qui sévit à Liège au mois de mai enleva Louis-Antoine; alors la cour de Rome jugea que le plus simple était de confirmer l'élection du prince de Bavière. Joseph-Clément fit son entrée solennelle à Liège, le 24 septembre, et prit dès le lendemain possession de son siège épiscopal. Le même jour, il signa une capitulation en soixante-treize articles, où il s'obligeait, entre autres, de résider six mois, chaque année, au diocèse de Liège; d'autre part, comme on était en état de guerre, il fut stipulé que le prince ne pourrait ni lever des troupes dans le pays, ni permettre à

des étrangers d'y faire des recrues, ni envoyer des ambassadeurs au dehors, sans le consentement du chapitre (1). En même temps l'évêque forma son conseil privé.

Après avoir convoqué les Etats pour régler des affaires urgentes, il quitta Liège, le 20 juillet 1695, pour faire acte de présence dans ses principautés d'Allemagne; contrairement à ses prévisions, il ne put être de retour que le 21 décembre. Dans l'intervalle, le chapitre avait tout simplement pris sa place, comme si le siège eût été vacant. Il ne dissimula pas son mécontentement; ne parvenant point à s'entendre avec les chanoines, il fit connaître la situation à l'empereur, qui prêcha la concorde. Sur ces entrefaites, les troupes des puissances alliées vinrent occuper Liège, ce qui coûta gros. Les choses en restèrent là jusqu'à la conclusion de la paix de Ryswyck (20 septembre 1697). Le chapitre n'était pas resté inactif pendant les négociations : les alliés et le pape furent conjurés de stipuler la restitution à l'Eglise de Liège des villes et territoires usurpés par les Français, notamment de Dinant, Bouillon, Agimont et Rochefort. Ces réclamations n'aboutirent pas; la reddition de Dinant et de quelques localités secondaires fut seule accordée par la France dans un arrangement particulier avec l'Empire, intervenu le 20 octobre. Les chanoines protestèrent, parce que le duché de Bouillon était passé sous silence. Ils eurent beau faire; les la Tour d'Auvergne continuèrent de gouverner Bouillon, sous le protectorat de la France, jusqu'à la fin du siècle dernier.

Joseph-Clément eut ensuite maille à partir avec les Etats de Liège, au sujet des impôts nécessaires pour défrayer la petite armée qu'il croyait devoir entretenir; on lui fit des concessions de forme et il reparut dans la cité en 1700, au moment même où la succession de Charles II devenait l'occasion d'une nouvelle guerre. La neutralité liégeoise serait-elle respectée? Joseph-Clément fit

(1) D'autres détails dans l'ouvrage de Daris, *xvii^e siècle*, t. II, p. 248.

des promesses au chapitre; elles devaient être illusoires, le prince ayant tout d'un coup pris le parti, comme Electeur de Cologne, de s'allier avec la France.

Les troupes de Louis XIV, dites du *Cercle de Bourjogne*, après avoir campé assez longtemps à Richelle, près d'Argenteau, vinrent occuper la citadelle de Liège, le 21 novembre 1701; en même temps des détachements s'installèrent en ville, pour y prendre leurs quartiers d'hiver : on juge de la surprise des chanoines. Quatre d'entre eux furent arrêtés, entre autres le grand-doyen Jean-Ferdinand de Méan, qui fut envoyé prisonnier à Avignon, puis autorisé à résider à Namur : il ne recouvra la liberté qu'en 1709; ses collègues étaient parvenus à s'évader. L'empereur, à ces nouvelles, délia les Liégeois de leur serment de fidélité au prince-évêque, et vers le milieu de 1702, les alliés se préparèrent à marcher sur Liège. Les Français délogèrent, après avoir brûlé le faubourg de Sainte-Walburge et les hôpitaux de Cornillon, voisins du fort de la Chartreuse. Joseph-Clément se mit sous la protection de l'armée en retraite; aussitôt, par décret impérial, le comte de Sinzendorf fut nommé gouverneur intérimaire de la principauté. La diète de l'Empire intervint à son tour pour déposer le Bavaois, félon envers son suzerain. Mais ici le chapitre trouva qu'on allait trop loin : il alléguait que le titre de prince de Liège et d'évêque étant inséparables, l'évêque ne pouvait être dépouillé de son siège que du consentement du souverain pontife. Joseph-Clément, de son côté, envisagea les choses autrement : il prétendit n'avoir jamais manqué à ses devoirs envers l'empereur en tant qu'empereur, et se posa en victime des envahissements de la maison d'Autriche. Sinzendorf prit une attitude menaçante à l'égard du chapitre : celui-ci, intimidé, ne refusa pas la convocation des Etats, lesquels se bornèrent à voter des impôts. Le chapitre tenait à satisfaire les alliés, et tout à la fois à ménager l'autorité du prince.

Pendant que la guerre de succession se poursuivait à travers des vicissitudes que nous n'avons pas à détailler ici, Joseph-Clément, retiré à Lille, songeait à se mettre en règle en obtenant les ordres sacrés. Il reçut le sous-diaconat, le 15 août 1706; le diaconat, le 8 décembre suivant; la prêtrise sur la fin du même mois. Le chapitre de Liège lui envoya une députation pour assister à sa première messe. Enfin, le 1^{er} mai 1707, il fut sacré évêque par Fénelon, archevêque de Cambrai. En dépit des sentences impériales, son clergé, à l'exemple du chapitre de Saint-Lambert, ne cessa jamais de le considérer comme le chef légitime du diocèse de Liège.

De février 1701 au 16 janvier 1715, Joseph-Clément resta éloigné de ses sujets de la Meuse. Après la conclusion des traités d'Utrecht (1713), de Rastadt et de Baden (1714), ce dernier rendant à l'Electeur de Cologne tous ses Etats, rien ne s'opposa plus à sa rentrée. Il ne put toutefois obtenir immédiatement l'évacuation des forteresses de Liège et de Huy, occupées par des garnisons hollandaises depuis le départ des Français. Un accord n'intervint qu'en 1718, stipulant la démolition de ces citadelles. D'autre part, il fallut consentir à la réaccession de Liège au cercle de Westphalie. Enfin, on respira; la faute politique comise par le prince en contractant alliance avec Louis XIV, fut oubliée et ne lui fit rien perdre de l'estime générale : il avait pu se tromper, mais il avait cru servir le pays.

Le règne de Joseph-Clément ne fut pas seulement agité au point de vue politique; l'évêque eut aussi à s'inquiéter des querelles religieuses du temps. Le jansénisme s'était introduit dans la principauté et y avait conquis pour ainsi dire le séminaire épiscopal. Pour mettre fin à cet état de choses, le prélat confia au Père Sabran, du collège des jésuites anglais, la présidence du séminaire. Les professeurs de théologie visés par cette nomination s'insurgèrent; le chapitre décida qu'ils devaient se soumettre. Les professeurs en appelèrent à

Rome et firent pétitionner les curés. L'évêque, voyant son autorité méconnue, eut recours aux moyens violents : un détachement de troupes brisa les portes de l'établissement à coups de hache, après trois sommations inutiles, et le Père Sabran fut installé de force; en outre, les récalcitrants se virent destitués. Les cours de philosophie perdirent quelques élèves; le séminaire redevint calme; mais, au dehors, une polémique ardente s'engagea sur toute la ligne. Les jansénistes de Cologne et de Louvain prirent la défense du Père Denys, le principal incriminé; un de leurs adhérents fit imprimer coup sur coup dix-sept brochures où il attaquait de front les doctrines *pélagianistes* des jésuites anglais. Les auteurs de ces dénonciations eurent le champ libre pendant la longue absence de l'évêque, qui pourtant avait l'œil au guet. Il publia dès 1704 un mandement ordonnant à tous les prêtres et aux instituteurs de signer le formulaire d'Alexandre VII, et se prononça contre un système de transaction proposé par Denys. Et quand il fut rétabli sur son siège au lendemain de la promulgation de la bulle *Unigenitus*, il tint haut la main à l'exécution des sentences comminées par la cour de Rome contre la nouvelle hérésie.

Liège était en pleine paix lorsque Pierre le Grand, revenant de France et se rendant à Spa, vint en passant saluer le prince-évêque. Pas n'est besoin d'ajouter que le czar reçut l'accueil le plus affable. Mais Joseph-Clément ne pratiquait pas seulement l'hospitalité envers les grands; il était par caractère charitable et d'une générosité rare. Sa caisse privée se trouva plus d'une fois vide : les pauvres savaient bien pourquoi.

Alphonse Le Roy.

Loyens, *Recueil héraldique*. — *Histoire ecclésiastique d'Allemagne*. — Les historiens liégeois, notamment Daris (xvii^e siècle, t. II). — Albin Body, *Pierre le Grand à Spa*.

JOSSE DE MENIN portait probablement un autre nom que celui de sa ville natale, mais l'histoire ne nous l'a pas transmis. Il naquit à Menin, vers le milieu du xvi^e siècle, et mourut à La Haye,

dans les premières années du xvii^e. Reçu docteur ès lois à Orléans, il adopta les doctrines de Calvin, et, rentré dans son pays, s'efforça d'obtenir la liberté de conscience pour les protestants. Par suite de cette attitude, ayant tout à craindre de l'arrivée du duc d'Albe, il se sauva en Italie avec Blydenburch et Vander Myle. En 1572, il vint à La Haye; les Etats se l'attachèrent et le députèrent à Mons, auprès du prince d'Orange, pour lui demander de rentrer immédiatement en Hollande, afin de s'opposer au comte de la Marck. Josse s'acquitta si bien de cette mission, que Guillaume le nomma avocat fiscal auprès de la cour de Hollande, et peu après conseiller. L'intrigue lui fit bientôt perdre sa charge d'avocat fiscal. En 1584, la régence de Dordrecht lui offrit la place de pensionnaire; il accepta, et, à partir de ce moment, ce fut lui qui, en réalité, gouverna la ville.

Le gouvernement hollandais lui confia à plusieurs reprises des missions importantes; une première fois, il fut mis à la tête de l'ambassade chargée d'aller, au mois de juillet 1585, offrir la souveraineté des Provinces-Unies à la reine Elisabeth d'Angleterre. Il fut envoyé une seconde fois vers la même reine, en 1587. En 1594, il fut député vers le roi de Danemark pour renouveler les anciens traités de commerce, et négocier le mariage du prince Maurice avec la sœur du roi. A son retour, il eut l'imprudence de communiquer le traité à Arend van Dorp, qui fut soupçonné d'entretenir des intelligences à l'étranger. Ce fait lui fit perdre sa place de pensionnaire. Les Etats, pour le dédommager, lui accordèrent une pension de 1,200 florins, auxquels Dordrecht en ajouta 300 autres. Josse fut tenu d'habiter La Haye, de se tenir à la disposition du gouvernement, et d'écrire, en latin, en français et en néerlandais, l'histoire de la Hollande depuis l'abdication de Charles-Quint. Une première partie de son travail (jusqu'en 1568), écrite en trois langues, fut présentée aux Etats dès 1599. On ne sait ce qu'est devenue cette œuvre, mais l'historien Bor dit en avoir eu connais-

sance et attribuée à Josse le récit de la bataille de Turnhout en 1597, publié sans nom d'auteur. Vander Aa cite de lui un ouvrage sur le droit d'étape.

Emile Varenb-rg.

Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale. — Schotel, *Letter- en oudheidkundige avondstude* (Dordrecht). — Rembry-Baith, *Histoire de Menin*.

JOSSE DE MORAVIE, possesseur à titre d'engagiste du duché de Luxembourg, était fils de Jean de Luxembourg et de Marguerite, fille de Nicolas II, duc de Parme. Il naquit en 1351 et mourut le 8 janvier 1411. Au moment du décès de son père, il devint marquis de Moravie, et obtint, en 1388, l'engagement du duché de Luxembourg, du comté de Chiny, y compris l'avouerie de l'Alsace. Ce transport lui fut fait par Wenceslas II, duc de Luxembourg, le prince le plus prodigue de son temps, débiteur de sommes considérables à son parent le marquis de Moravie. Cette cession ne donnait pas à celui-ci, comme on l'a souvent imprimé, le droit de porter le titre de duc de Luxembourg. Jamais il ne s'en est servi ni dans ses actes, ni sur ses monnaies. Ce qui explique comment Wenceslas II nomma, encore du vivant de Josse, à plusieurs charges importantes du duché, et confirma, en 1395, les privilèges des Luxembourgeois irrités des excentricités et de la conduite de Wenceslas, Josse s'entendit, en 1395, avec son parent Sigismond, pour le faire incarcérer au moment où il avait été dépossédé de l'Empire. Néanmoins, il ne cessa de soutenir l'illégalité de cet acte. Il poussa si loin sa manière de voir sur ce point, qu'il remercia les habitants de Strasbourg de leur fidélité à l'égard de l'empereur, et demanda de le soutenir, en leur promettant des secours s'ils voulaient lui rester fidèles. Par un accord intervenu, en 1390, avec Jeanne, duchesse de Brabant, au sujet du douaire que cette princesse possédait à charge du Luxembourg, Josse parvint à aplanir toutes les difficultés soulevées à ce sujet. Ce qui lui permit de céder à son tour tous ses droits au duché en faveur de Louis, duc d'Orléans, qui prit le titre de man-

bour. Lorsque Louis fut assassiné par le duc de Bourgogne (22 novembre 1407), Josse reprit toutes ses possessions. A la mort de l'empereur Rodolphe, il fut désigné (19 septembre 1410) par quelques électeurs pour le remplacer. Vers la même époque, Sigismond fut également élu empereur; de manière qu'il y eut en ce moment trois compétiteurs au trône impérial; mais Josse jugea prudent de ne plus faire valoir ses droits. Tous ces événements ne lui permirent pas de séjourner souvent dans le duché de Luxembourg. Cependant il accorda des privilèges aux abbayes d'Orval et de Saint-Maximin, et aux villes de Diekirch, de Luxembourg et de Malmédy. A sa mort, il laissa une fille nommée Elisabeth, qui devint la femme de Guillaume le Borgne, marquis de Moravie.

Ch. Pi. t.

Neijen, *Biographie luxembourgeoise*, t. Ier, p. 338. — Bertholet, *Histoire de Luxembourg*. — *Grosses vollständiges universal Lexicon aller Wissenschaften*, et les auteurs y cités. — Cartulaire du duché de Luxembourg, aux archives du royaume à Bruxelles.

JOUVENEL (*Adolphe-Christian*), graveur en médailles, né à Lille (ancienne Flandre), le 10 mai 1798, décédé le 9 septembre 1867, à Bruxelles, où il était venu se fixer avec ses parents dès son enfance.

Elève du statuaire Rudé, il suivit, avec succès, les leçons du grand artiste et débuta dans la gravure, à peine âgé de vingt ans. Son talent le fit bientôt connaître et lui valut, de bonne heure, le titre de graveur du roi des Belges.

Jouvenel vit couronner ses travaux aux expositions des beaux-arts de 1836 et 1839. Le 8 janvier 1847, il fut reçu correspondant de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. On ne lui doit pas moins de soixante-quinze médailles dont voici la nomenclature :

1818, *jeton de présence* des membres de la régence de Bruxelles. — 1824, *médaille* pour la construction de l'hospice de Bruxelles. — 1825, *idem* du jubilé de saint Rombaut, à Malines. — 1826, *idem* de l'école de médecine pratique de Bruxelles. — 1828, *idem* maçon-

nique sur la mort de M. Honorez. — 1829, *idem*, Protection accordée par le roi aux arts et aux sciences. — 1830, *idem*, Pose de la première pierre du monument de la place des Martyrs, à Bruxelles. — 1831, *idem*, Le roi jure d'observer la Constitution. — 1832, *idem*, Inauguration du Grand-Orient de Belgique. — 1832, *idem*, Jubilé semi-séculaire de la loge des Vrais Amis de l'Union. — 1833, *idem*, Naissance du prince royal. — 1833, *idem*, Indépendance de la Belgique. — 1833, *idem*, Exposition des soieries indigènes. — 1833, *idem*, Exposition des beaux-arts. — 1835, *idem*, M. de Stassart installé grand-maître de la maçonnerie. — 1835, *idem*, A. Wappers et Geefs. — 1835, *idem*, Naissance du prince royal (Léopold-Louis-Philippe-Marie-Victor). — 1835, *idem*, Exposition de l'industrie belge. — 1836, *idem*, Exposition des beaux-arts. — 1836, *jeton de présence* de la loge les Vrais Amis de l'Union. — 1836, *medaille* de la commission de surveillance de la Banque de Belgique. — 1836, *idem*, destinée aux maîtres des pauvres de Tournai. — 1840, *idem*, Récompense nationale pour actes de dévouement. — 1840, *idem*, Amélioration des races chevalines. — 1841, *idem* de la Société d'horticulture de Malines. — 1841, *idem* de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux arts de Belgique. — 1841, *idem*, Installation de l'Académie royale de médecine de Belgique. — 1841, *idem*, Construction de l'église Saint-Joseph (Quartier-Léopold, Bruxelles). — 1844, *jeton de jeu* de S. A. S. le duc d'Arenberg. — 1844, *medaille* frappée à la mémoire d'Arthur Hennebert. — 1845, *idem* pour la société dite *Cercle des Arts*. — 1845, *idem*, pour l'érection de l'université de Louvain. — 1845, *idem* en l'honneur de F. Henri Bickes. — 1846, *idem* en l'honneur d'Abd-el-Kader. — 1846, *idem* du Congrès libéral. — 1847, *idem* en l'honneur du peintre Vander Haert. — 1847, *idem* pour le cabinet du 12 août. — 1847, *essais* de la pièce de cinq francs (concours de la Monnaie). — 1847, *medaille* pour le concours de chant

d'ensemble. — 1848, *idem*, La Belgique gardera son indépendance et sa nationalité. — 1848, *idem*, Léopold, roi constitutionnel. — 1848, suite de douze médailles et jetons des grands hommes du pays : Juste-Lipse, Marguerite d'Autriche, Dodneus, Jeansans Peur, Charles-Quint, Van Dyck, Vésale, Rubens, Stévin, Philippe le Bon, Duquesnoy, Albert et Isabelle. — 1850, *medaille* de la loi sur l'enseignement moyen, 1^{er} mai 1850. — 1850, *idem* à l'occasion de la consécration de l'église des SS. Jean et Nicolas, à Schaarbeek. — 1850, *idem* sur la mort de la reine Louise-Marie. — 1851, *idem* en l'honneur de Charles Rogier. — 1851, *idem* en l'honneur de M. Frère-Orban. — 1854, *idem* en l'honneur de S. A. R. Philippe, comte de Flandre, président de la société centrale d'agriculture de Belgique. — 1854, *idem* pour la même société. — 1854, *idem* pour le comité d'escompte de la Banque Nationale. — 1855, *idem* en l'honneur de J.-P. Stevens, avocat bruxellois. — 1855, *idem* en l'honneur de Ferd.-Jos. Nicolay, de Stavelot. — 1855, *idem* en l'honneur d'Armand de Perceval, représentant de Malines. — 1856, *idem* en l'honneur de Ch. Rogier, élu président du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles. — 1856, *idem* à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'inauguration du roi. — 1859, *idem* en l'honneur de P.-F.-X. De Ram, recteur de l'université de Louvain. — 1859, *idem* en l'honneur de J.-F. I. oos, bourgmestre d'Anvers. — 1860, *idem* à l'occasion de la mort de Charles De Brouckère, bourgmestre de Bruxelles. — 1860, *idem* en l'honneur de M. Frère-Orban, ministre des finances (abolition des octrois). — 1862, *idem* à l'occasion de la rentrée du roi à Bruxelles. — 1865, *idem* à l'occasion de la mort du roi (10 décembre). — 1865, *idem* en l'honneur de F.-J. Geelhand de Merxem (achat par l'Etat de sa collection de médailles). — 1866, *idem* en l'honneur de J.-B. Madou, peintre bruxellois. — 1866, *idem* en l'honneur du général baron F.-Emm. Chazal, ministre d'Etat.

JOYEUX (*François*), écrivain ecclésiastique, né à Gand, fit sa profession religieuse au couvent des Dominicains de cette ville. Il enseigna la théologie dans son ordre, et fut, pendant quelque temps, premier régent d'études au couvent d'Anvers. Ce religieux, qui mourut le 20 février 1707, écrivit deux ouvrages qui témoignent de son zèle ascétique :

1. *Onderrysinghe om godtruchtelich den heylighen Roosen-Crans te lesen. Seer ghedienstigh voor den tegenwoordighen eldelighen staet van 't Nederlandt*. In het licht ghegheven door eenen liefhebber van den H. Roosen-Crans. Te Ghendt, ghedruckt by Jan Danckaert, 1696, in-8o, 7 ff. lim. et 146 pages. — 2. *Notæ in translationem Belgicam Novi Testamenti nuper Embricæ exulgatam*. Antverpiæ, ex offic. Cnobbartiana, apud Franç. Muller, 1701, in-12, 171 pag. Cet ouvrage fut écrit contre la version flamande du Nouveau Testament, par Gilles de Witte.

Emile V. n Arenbergh.

Bern. de Jonghe, *Belgium dominicanum*, p. 186. — Quétif, *Script. ord. præd.*, t. II, p. 771. — Paquot, *Mém. litt.*, t. VI, p. 54. — F. Vander Haeghen, *Bibliogr. gantoise*.

JOZES (*Jehan*), dinandier, natif de Dinant, paraît avoir vécu à Tongres dans la seconde moitié du xiv^e siècle. L'église de Notre-Dame, en cette ville, possède de cet habile artiste deux œuvres remarquables, un chandelier pascal et un lutrin, en fonte de laiton. Le chandelier, qui mesure 2m,60, se distingue non moins par son élégance que son ampleur. La tige, couronnée de glands et de feuilles de chêne formant le basinet, se dresse sur un soubassement hexagone, porté par trois lions couchés. Cette pièce porte l'inscription :

JEHANS. JOZES. DE DINANT. MEFISTE. LAN. DE GRAS. M. CCC. LX ET XII.

Le lutrin, d'un symbolisme ingénieux et d'une superbe exécution, est formé d'un aigle, l'oiseau apocalyptique, portant l'Evangile sur ses ailes éployées, tandis que, posé sur un globe, il étreint, dans ses serres victorieuses, un dragon ailé. La sphère repose sur une tourelle en style ogival secondaire, delicate-

ment ciselée et soutenue par trois lions couchés. Cette œuvre renommée, haute de 1m,90, porte cette inscription : HOC. OPVS. FECIT. JOHANNES. DCS. (dictus?) JOSSE. DE DYONANTO.

Emile Van Arenbergh.

Eug. Marchal, *La Sculpt. aux Pays-Bas* (Mém. cour. de l'Acad. roy. de Belg.), t. XLI, p. 29. — Catal. off. de l'Exposition de l'Art ancien au pays de Liège.

JUAN D'AUTRICHE (*don*), homme de guerre. Pendant que Charles-Quint présidait, en 1546, la diète impériale à Ratisbonne, il noua une intrigue avec une jeune bourgeoise de cette ville, Barbara Blombergh. Les historiens ont prétendu qu'elle était de noble race, mais un document, extrait des archives de Simancas et cité par M. Lafuente (1), établit qu'elle était de médiocre condition. Douée d'une voix séductrice comme son visage, elle fut invitée à la cour pour distraire par son chant le mélancolique empereur. Elle en fut secrètement aimée, et de cet amour naquit don Juan. M. Gachard (2) suspecte l'exactitude de ce récit, accepté néanmoins, sur la foi de Strada, par la plupart des biographes : « Nulle part », dit-il, « nous n'avons vu que la musique eût pour lui (Charles-Quint) un attrait particulier. » Le passage suivant de M. Mignet contredit cette assertion : « La musique le charmait autant que la peinture, et son ancienne chapelle impériale, où se trouvaient quarante chantres, des mieux exercés et des plus habiles, avait été réputé la première de toute la chrétienté. Aussi, quand il fut à Yuste, y fit-on venir, par ses ordres, des divers couvents de l'Espagne les moines qui avaient les voix les plus belles et qui chantaient le mieux (3). » En outre, un compte (4)

(1) Don Man. Lafuente, *La Mère de don Juan d'Autriche* (*Revista española de ambos mundos*, 1854).

(2) Gachard, *Etudes hist. sur don Juan d'Autriche* (*Bull. de l'Acad. roy.*, 2^e série, t. XXVI, p. 327).

(3) Mignet, *Charles-Quint, son abdication, sa retraite, son séjour et sa mort à Yuste* (*Journal des Savants*, mars 1853, p. 147).

(4) Arch. hist. et lit. du Nord de la France, 11^e série, t. III, p. 192.

existant aux archives générales du département du Nord, à Lille, nous apprend que, dès l'âge de huit ans, le futur empereur apprenait à jouer de l'épINETTE *pour son desduit et pasetemps*.

Strada s'est fait l'écho d'un bruit, recueilli par d'autres historiens encore, et suivant lequel Barbara Blombergh ne fut pas la vraie mère de don Juan : « Il ne faut pas néanmoins », dit-il, « que je cache au lecteur ce qui m'a été découvert par un personnage de grande condition (1), que Jean d'Autriche n'était pas né comme on l'a cru de Barbe Blomberge, mais d'une dame plus illustre, et qui tenait rang de princesse; que, pour épargner sa réputation, l'empereur Charles en supposa une autre; que Blomberge se résolut aisément à jouer ce personnage, s'imaginant que le nom d'un empereur était une excuse honorable d'une telle faute; que Philippe, qui la reçut comme mère de don Juan, voulut bien servir d'acteur dans cette pièce; qu'il avait révélé ce mystère à Isabelle sa fille, à qui il communiquait tous ses secrets, et Isabelle à la personne de qui j'ai dit que je l'ai appris (2). » On affirma même que don Juan fut le fruit d'un inceste de Charles-Quint avec sa sœur, Marie de Hongrie. Peut-on croire que l'empereur, s'il recourut réellement à la complaisance de Barbara Blombergh, l'abandonna dans la misère, au lieu de s'assurer son silence par des libéralités? M. Gachard déclare « cette version trop absurde pour être réfutée (3) », et Voltaire (4), n'ajoute pas davantage foi à cette imputation sans preuves.

Quand naquit don Juan? Les biographes, d'accord sur le jour, le 24 février, anniversaire de la naissance de son père, ne le sont pas sur l'année. Elle ne peut cependant faire doute. Don

Juan, comme l'a fait remarquer M. Gachard (1), vint certainement au monde en 1547 : puisque, au témoignage de Vandenesse (2), Charles-Quint ne séjourna à Ratisbonne que du 10 avril au 30 août 1546.

Où vit-il le jour? M. Gachard, l'érudite investigateur du XVII^e siècle, n'a pu l'établir : « On peut supposer », dit-il, « ou que Barbara Blombergh demeura à Ratisbonne après le départ de l'empereur, ou qu'elle le suivit, ou bien encore que, pour cacher sa grossesse aux personnes de qui elle était connue, elle changea de résidence. De ces diverses conjectures, l'une n'est pas plus vraisemblable que l'autre. » Nous croyons que don Juan naquit en Belgique : Ranke (3) et Groen van Prinsterer (4) l'affirment, sans néanmoins prouver leur assertion.

Il paraît certain que Barbara Blombergh s'en fut cacher sa faute à l'étranger. Après son intrigue avec l'empereur, on la perd soudain de vue; lorsque nous retrouvons sa trace, elle habite Bruxelles. De même, don Juan, la première fois qu'il nous apparaît dans un document (5), vit également dans la capitale brabançonne. Il semble évident, d'ailleurs, que Charles-Quint, qui redoutait le scandale de ses amours illégitimes jusqu'à ne pas oser reconnaître don Juan de son vivant, ne fut pas moins circonspect avec la mère qu'avec le fils. Or, la grossesse de cette fille, admise dans sa familiarité, devait infailliblement attirer les soupçons sur lui, et l'avisé monarque, avec sa prudence habituelle, dut s'empresse, dès qu'il sut son amante enceinte, de l'éloigner de Ratisbonne, pour qu'elle emportât avec elle le mystère d'une maternité compromettante. Ce qui confirme notre opinion, c'est que don Juan, dans

(1) Gachard, *Ubi supra*.

(2) Gachard, *Coll. des voyages des souver. des Pays-Bas*, t. II, p. 352-334.

(3) Ranke, *Fürsten und Völker von Süd-Europa*, etc., t. Ier, p. 475.

(4) Groen van Prinsterer, *Arch. de la maison d'Orange-Nassau*, 1^{re} série, t. V, p. 477.

(5) L'acte par lequel Adrien Dubois confia don Juan à Massy fut passé en cette ville; voyez le texte dans les *Papiers d'Etat du cardinal Granvelle*, IV, 496.

(1) Le cardinal de la Cueva.

(2) Strada, *Hist. de la guerre des Pays-Bas*, 2^e décade, L. X, p. 722.

(3) Gachard, *Etudes hist. sur don Juan d'Autriche* (*Bull. de l'Acad. roy. de Belg.*, 2^e série, t. XXVI, p. 326).

(4) Voltaire, *Anecd. sur Charles-Quint*, dans son *Dict. philos.*

les lettres qu'il écrivait à Marguerite de Parme, appelait les Belges ses compatriotes et ses frères (1). Lorsqu'il fut nommé gouverneur général des Pays-Bas, les Etats généraux lui écrivent qu'ils espèrent toute faveur et protection de lui, *comme naturel du pays*; il leur répond qu'il *se sent et répute comme de la patrie* (2). Barbara Blombergh s'était fixée à Bruxelles avec son mari Jérôme Kegel, dit Pyramus, lequel fut nommé, en 1551, commissaire aux montres (revues). En 1569, elle resta veuve avec deux fils, dont l'un mourut la même année et l'autre, Conrad Pyramus, atteignit le grade de colonel dans l'armée royale des Pays-Bas. La mère de don Juan, privée du modeste traitement de son mari et de la pension de cent livres qu'il touchait, se vit réduite à la rente viagère de deux cents florins que le parcimonieux empereur, en mourant, lui avait constituée. Philippe II, informé par le duc d'Albe de la misère où elle était tombée, l'en releva; il lui donna un établissement, une duègne, six suivantes, deux pages, un majordome, un chapelain, un dépensier et quatre valets. Il la fit presser de se retirer dans un cloître en Espagne : elle regimba et se retira à Gand. Elle y mena joyeuse vie : entourée d'amants et de prétendants, dissipant en festins sa soudaine opulence, elle semblait prendre dans l'excès des plaisirs la revanche de ses longues privations. Le duc d'Albe n'intimidait guère la veuve Kegel : « Ici », mandait-il au roi, « on a beaucoup de peine avec Mme de Blombergh, car elle a une terrible tête. » — ... Lui donner de l'argent, c'est le jeter à la rivière, parce que en deux jours elle l'a dissipé en festins (3). — « Une femme qu'aucun frein ne retient est un terrible animal ! » écrivait d'elle le secrétaire Çayas (4). Enfin, en 1576, don

Juan, humilié de son désordre, réussit, en arrivant aux Pays-Bas comme gouverneur général, à l'éloigner. Il lui persuada que Marguerite d'Autriche, qui tenait sa cour à Aquila, dans les Abruzzes, désirait la connaître. Barbara Blombergh, flattée, se mit en route pour l'Italie; arrivée à Gênes, elle monta à bord d'un navire qui, au lieu de la débarquer à Naples, cingla droit vers l'Espagne. Furieuse contre don Juan, qui la condamnait à cette sorte d'exil, elle déclara qu'il n'était pas le fils de l'empereur. Reléguée au couvent de Santa Maria la Real, à sept lieues de Valladolid, elle y continua néanmoins à dilapider la pension que don Juan lui servait, obtint plus tard d'aller habiter Colindres, dans une maison mise à sa disposition par Philippe II, et y mourut en 1598.

L'impérial bâtard, qui avait été baptisé sous le nom de Geronimo ou Jérôme, fut de bonne heure enlevé à sa mère. En 1550, Adrien Du Bois, le fidèle aide de chambre de Charles-Quint, le confia secrètement, comme un sien fils, à un violoniste de la cour, François Massy, qui se retirait en Espagne. L'enfant, emmené au village de Leganès, près de Madrid, y reçut les leçons du curé. Mais, le plus souvent échappé aux champs, il s'endurcit vite à cette vie rustique, sous un climat rude, tour à tour exposé aux ardeurs du soleil de Castille et aux vents glacés qui descendaient des cimes neigeuses du Guadarrama. Aussi était-ce un petit paysan agile et déjà vigoureux, dont les longues boucles blondes et les vifs yeux bleus, dénonçaient sa race du Nord, lorsqu'en 1554, un huissier impérial vint le reprendre. Il fut conduit au château de Villagarcía, à quelques lieues de Valladolid, où l'attendait dona Madeleine d'Ulloa, femme du majordome de l'empereur, Luis Mendez Quijada. Son mari, retenu par ses fonctions à Yuste, l'avait prévenue qu'il lui envoyait le fils d'un de ses grands amis dont il devait taire le nom. Elle soupçonna que son jeune hôte était le fruit d'une faute de jeunesse de Quijada, mais un hasard la dé-

(1) Gachard, *Etudes sur don Juan* (Bull. de l'Acad. roy. de Belgique, 2^e série, XXVI, 392; XXVII, 61).

(2) Gachard, *Corr. de Philippe II*, t. II, p. 571, 572.

(3) Gachard, *Corr. de Philippe II*, t. II, p. 173, 176.

(4) Hem, *ibid.*, p. 390.

trompa. Le vieux serviteur de Charles-Quint était venu passer à Villagarcia un des rares congés que lui octroyait son maître; le feu éclata la nuit au château. Etouffant l'instinct de son cœur, il mit d'abord l'enfant en sûreté avant de courir à sa femme. Dona Madeleine, en voyant ainsi l'amour sacrifié au devoir, comprit que réellement Geronimo était un dépôt sacré confié à l'honneur de son mari. Cette femme, dont les qualités de l'esprit et du cœur rehaussaient l'éclat de la race, n'avait pas donné d'héritiers à son époux; elle reporta toutes ses tendresses de mère déçue sur le mystérieux enfant, qui la charmait par sa grâce et sa vivacité. Elle regrettait seulement, dit l'historien Vander Hammen (1), de n'être pas la mère d'un si bel ange.

En juillet 1558, trois mois à peine avant la mort de l'empereur, Quijada installa sa femme au village de Cuacos, près de Yuste. Geronimo, qui passait pour le page de Madeleine et qui reconnaissait la tendresse de ses parents adoptifs en les appelant ses oncle et tante, y reçut une éducation digne du sang illustre qui coulait dans ses veines. Sa vive nature était impatiente du joug de l'étude, ardente à tous les exercices du corps. Sa précoce passion des armes, qu'il maniait déjà avec adresse et vigueur, était le présage de sa destinée. Il se plaisait surtout », dit M. Mignet », « à parcourir les bois d'alentour avec son arbalète, et il tentait même quelquefois dans les vergers de Cuacos des expéditions moins heureuses que celles que, dans la suite, il fit sur les hauteurs des Alpujaras ou sur les côtes d'Afrique. Plus de cent cinquante ans après, un voyageur, en visitant l'Es-trémadure, y recueillit, comme une tradition qui s'y était perpétuée, que les rudes paysans de ce village avaient fait descendre, à coups de pierres, d'un arbre dont il cueillait les fruits, celui qui mit plus tard les Maures et les Turcs en fuite (2). » Charles-Quint

accueillit Geronimo » avec toutes sortes de faveur (1) », écrivait son secrétaire Gastelu; mais, n'osant trahir son secret, il retint toutefois l'élan de son cœur paternel. Néanmoins sa sollicitude veillait en secret sur l'enfant. Dans un codicille du testament qu'il écrivit, en 1554, il le reconnut et assura son sort. Il y exprimait le vœu que son fils naturel prît l'habit religieux, sans toutefois qu'on l'y contraignît; il lui laissait une rente de 20 à 30,000 ducats assignés sur le revenu du royaume de Naples, avec des terres et des vassaux. La veille de sa mort, l'empereur invita tous ceux qui se pressaient autour de son lit à se retirer, sauf Quijada. D'une voix lente et basse, il fit au fidèle serviteur, qui l'écoutait à genoux, ses suprêmes recommandations pour Geronimo; il voulait que le mystère qui couvrait sa naissance illégitime, ne fût pas dévoilé avant l'arrivée en Espagne de Philippe II, qui pourvoirait alors à sa destinée.

Aux funérailles de Charles-Quint, à côté de l'inconsolable Quijada, qui s'était couvert la tête d'un voile de deuil, le petit Geronimo versait des larmes, sans savoir encore qu'il pleurait un père. Il revint ensuite à Villagarcia, où, sous les leçons du vieux majordome, qui avait été l'un des plus brillants colonels de l'armée impériale, il se prépara à devenir un jour plutôt chevalier accompli que grand clerc. En 1559, le roi profita de sa paix avec la France pour se rendre en Espagne. Instruit par le testament de l'empereur, il ordonna à Quijada de lui amener son pupille près du couvent de l'Epine, à une lieue de Villagarcia : feignant de chasser aux environs, il voulait y rencontrer, comme par hasard, son frère naturel. Quijada se mit en route sur un coursier richement harnaché, à côté de Geronimo qui montait une modeste haquenée. Dès qu'il aperçut la chasse royale, il mit pied à terre, pria le jeune prince de prendre sa monture, et, se jetant à genoux, lui demanda de baiser sa main : « Vous

(1) Vander Hammen, *Don Juan de Austria*, fol. II v°.

(2) Mignet, *Charles-Quint, son abdication, etc.* *Journal des Savants*, 1854, p. 80.

(1) Mignet, *Charles-Quint, son abdication, etc.* *Journal des Savants*, 1854, p. 80.

« saurez bientôt du roi », ajouta-t-il, « pourquoi je fais ainsi. » Geronimo, d'abord interdit, obéit gaïement au formaliste espagnol : « Eh bien, » lui dit-il, « puisque vous le voulez, vous pouvez aussi me tenir l'étrier. » Survint un cavalier, pâle et sombre, vêtu de noir : c'était Philippe II. Aussitôt Quijada, se jetant de cheval, dit à son compagnon d'en faire autant : « A genoux », s'écria-t-il ; « baisiez la main du roi. » — « Savez-vous », dit Philippe II à Geronimo, « qui était votre père ? » L'enfant restait muet d'émotion. Philippe II descendit de selle et, l'entraînant, lui dit : « Charles-Quint, mon seigneur et mon père, était aussi le vôtre. Vous n'en sauriez avoir eu de plus illustre et je vous reconnais comme mon frère. Sa-chez », ajouta-t-il, en se retournant vers un groupe de courtisans, « que ce jeune homme est le fils naturel de l'empereur et le frère du roi. » Le roi l'embrassa tendrement, et l'amenant à Valladolid, lui dit, qu'il n'avait jamais pris gibier qui lui eût donné plus de plaisir. Ils entrèrent en ville ensemble, à cheval, acclamés par le peuple, où depuis longtemps transpirait déjà le secret qui venait d'être publiquement révélé. Philippe II voulut que son frère quittât son nom vulgaire : Geronimo s'appela désormais don Juan d'Autriche. Le jeune prince reçut le titre d'Excellence, une dotation digne de son nouveau rang et garda le fidèle Quijada comme gouverneur. Cette scène dramatique de reconnaissance, rapportée par la plupart des historiens, d'après Strada et Vander Hammen, semble à M. Gachard trop peu conforme avec le caractère de Philippe II pour ne pas lui paraître suspecte. Il préfère la version d'un manuscrit florentin, suivant lequel le roi, s'étant ménagé une entrevue à la chasse avec le jeune Geronimo, fut frappé de sa grâce et de son esprit, ordonna à Quijada de l'amener secrètement au palais, et l'y reconnut comme son frère devant toute la cour (1). Don Juan devint, au palais de Valladolid, le com-

pagnon d'étude et de jeux de ses deux neveux, l'infant don Carlos et Alexandre Farnèse, fils de Marguerite de Parme. En 1561, les trois princes, presque égaux d'âge, furent envoyés à Alcalá, à cause de la salubrité du climat et de la renommée de l'université. C'est là que don Carlos fit du haut d'un escalier cette chute funeste qui nécessita l'opération du trépan. Pour don Juan, il resta trois ans avec Alexandre Farnèse dans cette ville, plus adonné à l'équitation et à la chasse qu'aux livres. Son goût des armes, croissant avec l'âge, devint un irrésistible attrait. En 1565, il s'enfuit de la cour pour s'enrôler comme volontaire parmi les vaillants défenseurs de Malte, assiégée par les Turcs. Philippe II lança aussitôt des dépêches, menaçant le fugitif de disgrâce, s'il ne revenait pas, et ordonnant d'empêcher, au besoin par la force, son embarquement. Don Juan, qui avait déjà atteint le port de Barcelone, dut rebrousser chemin. Il s'y résigna, non sans résistance : de toutes parts de nombreux gentilshommes, informés de sa fugue, accouraient pour suivre sa bannière. A son retour, le roi, dont il courut implorer le pardon avec l'élan du repentir, l'embrassa et lui dit d'aller baiser la main de la reine. Celle-ci lui demanda, en souriant, si les Turcs et les Mores étaient des hommes de guerre; il répondit tristement qu'il n'avait pas été assez heureux pour qu'on lui permit de s'en assurer. Philippe II, en voyant cette vocation militaire se manifester avec tant de persévérance et d'énergie, ne s'obstina pas à pousser, suivant le vœu de Charles-Quint, son frère naturel vers le cloître. En octobre 1567, don Juan fut nommé amiral ou, comme on disait alors, général de la mer : il ne tarda pas à en témoigner sa gratitude au roi. Don Carlos, brûlant de haine contre son père, méditait de s'enfuir en Italie. Comme, pour mettre ce dessein à exécution, il avait besoin de la complicité du jeune chef de la flotte, il résolut de lui avouer son projet. Depuis 1559, les deux princes, unis par leur âge presque égal et leur vie commune, avaient vécu dans

(1) Gachard, *Etudes hist. sur don Juan d'Autriche* (Bull. de l'Acad. roy., XXVI, p. 457, 408).

une constante intimité. Il est vrai que don Carlos, dans ses accès de méchanceté malade, n'épargnait pas don Juan; il lui reprocha même un jour la tache de sa naissance, à quoi l'impérial bâtard riposta fièrement qu'il était fils d'un père plus grand que le sien; mais, malgré ces nuages, l'enfant ne cessait de témoigner, par les plus riches cadeaux, son amitié à son jeune oncle. Espérant associer don Juan à son projet de fuite, il l'appela dans sa chambre, et, s'ouvrant à lui, le pressa de l'accompagner en Italie : « Que pouvez-vous attendre du roi ? » lui dit-il. « Voyez comme il traite son propre fils ! Il vous laissera toujours pauvre. Moi, si vous voulez seconder mes vues, je vous donnerai le royaume de Naples ou l'Etat de Milan ». Don Juan, n'oubliant pas que son royal bienfaiteur, — au lieu de l'ensevelir vivant dans un monastère avec le secret de son origine, comme l'avait souhaité Charles-Quint —, l'avait avoué comme son frère, élevé à l'une des plus hautes charges de l'armée et décoré récemment de l'ordre illustre de la Toison d'or, essaya, mais en vain, de dissuader don Carlos de son projet factieux. Le lendemain, il monta à cheval et s'en fut à l'Escorial dénoncer l'enfant. Peu après, don Carlos l'emmena dans son appartement et ferma la porte. Que se passa-t-il dans cette entrevue ? Les uns prétendent que l'enfant exigeait qu'à minuit le jeune amiral lui apportât les dépêches nécessaires pour s'embarquer sur la flotte à Carthagène. D'autres disent qu'instruit de la visite de son oncle au palais, don Carlos l'interpella vivement, et, n'obtenant pas de réponse, mit la main à son épée. Don Juan recula vers la porte; la trouvant fermée, il dégaina à son tour et cria au prince : « Que Votre Altesse n'avance pas ! » Des serviteurs, accourant au bruit, enfoncèrent la porte et séparèrent les princes. Quelques mois après, don Carlos mourut de désespoir en prison (1).

Don Juan, par son rôle dans ce drame domestique, s'attacha davantage encore

la faveur royale. Le 15 janvier 1568, Philippe II, ayant reçu la démission de don Garcia de Tolède comme commandant en chef des flottes espagnoles, investit son frère de cette haute dignité et lui adjoignit un lieutenant expérimenté, le grand commandeur de Castille, don Luis de Requesens. Il lui écrivit une longue lettre d'Aranjuez, le 23 mai 1568, dans laquelle il l'instruisait de ses devoirs avec la minutie d'un confesseur.

Don Juan, impatient de gloire, résolut aussitôt de purger la Méditerranée des corsaires musulmans qui ruinaient le commerce maritime et insultaient les côtes chrétiennes. Le 3 juin, il sortit du port de Carthagène à la tête d'une escadre de trente voiles. Il avait arboré son pavillon sur la galère royale, magnifiquement décorée, suivant la mode de l'époque, de peintures représentant l'histoire de Jason et de la Toison d'or, de figures allégoriques et de maximes. Sa croisière dura près de quatre mois. Il battit vainement la mer sans rencontrer la flotte ottomane; mais, sans pouvoir joindre les pirates barbaresques, terreur de la chrétienté, il ne put qu'en leur donnant la chasse, venger sur eux l'honneur du pavillon espagnol. Il rentrait à peine à Madrid, au milieu des acclamations, lorsqu'une amertume vint troubler la joie de son triomphe. Aux funérailles de la reine Elisabeth de Valois, morte sur ces entrefaites, il estima que la place qui lui fut assignée était inférieure à son rang. Il fut cruellement humilié de cet affront, qui lui rappelait sa bâtardise. Le jeune héros, qui souffrit toute la vie de la tache de sa naissance et qui sentit, au milieu de sa gloire, saigner sans cesse cette plaie de son amour-propre, quitta la ville et se retira au couvent franciscain de Santa-Maria de Scala-Cœli, à Abrojo, près de Valladolid. C'est là qu'il apprit, vers la fin de 1568, la grande révolte des Mores du royaume de Grenade. Aussitôt, dans un martial élan, oubliant sa rancune, il quitta sa triste retraite, accourut à Madrid et dépêcha à Philippe II une lettre pour solliciter le commandement des troupes qui devaient réduire les

(1) Cf. Cachard, *Don Carlos et Philippe II*.

rebelles : « Je suis aussi docile aux ordres » de Votre Majesté que l'argile à la » main du potier (1). » Dans sa belliqueuse impatience, il lui tardait de châtier « ces misérables » et de témoigner son dévouement au roi.

Philippe II avait cru d'abord qu'il aurait raison sans peine de la révolte musulmane ; mais, au contraire, elle grandit rapidement. Ce fut bientôt le duel à mort entre deux races et deux religions. Les Mores, qui se sentaient redevenir un peuple en défendant leur liberté, s'élurent un roi, l'habile et vaillant Aben Humeya, — et la chaîne des Alpujarras, foyer de l'insurrection, leur offrit une forteresse naturelle redoutable.

Le monarque espagnol avait d'abord choisi deux généraux, qui avaient longtemps vécu dans le voisinage des régions à pacifier, le marquis de Mondejar, capitaine général de Grenade, et le marquis de Los Velez, *atelandado* de la province de Murcie. Mais les deux chefs espagnols, divisés par une jalouse rivalité, ne purent venir à bout des rebelles. Pour rétablir l'unité des opérations, Philippe II se résolut enfin à concentrer le commandement entre les mains d'un chef suprême : il choisit don Juan. En même temps il nomma un conseil de guerre, qui, en réalité, devait diriger la campagne et dont le jeune général était tenu de suivre les ordres.

Le 6 avril, don Juan prit congé du roi à Aranjuez ; il franchit en six jours, à cheval, les plaines de la Manche et les montagnes de Jaen. Il fit à Grenade une entrée solennelle. Tandis que, suivi d'un brillant cortège, il s'avancait dans les rues ornées de tapisseries d'or, une longue procession de Moresques en deuil et en haillons vint à sa rencontre, et, tombant à genoux, implora sa vengeance contre les excès de la soldatesque espagnole. Le prince, ému, leur promit d'user de tout son pouvoir pour leur faire rendre justice. Mais il comptait sans la politique fanatique du conseil de guerre : quelques jours après, il

reçut l'ordre, confirmé par le roi, d'expulser tous les Mores, âgés de dix à soixante ans, et de les envoyer sous escorte dans les provinces du Nord. Le 25 juin, à l'aube, de longues files de proscrits, liés l'un à l'autre, poussés en avant par les soudards espagnols, sortirent de Grenade. Un alguazil, irrité d'une plainte échappée à un prisonnier, le frappa de son bâton ; le More, ramassant un fragment de tuile, riposta. Aussitôt courut la rumeur parmi les Espagnols qu'on avait attenté à la vie de don Juan, qui portait presque le même costume que l'alguazil. Le prince accourut : poussant son cheval, au milieu des épées déjà levées, il cria aux soldats que nulle offense ne lui avait été faite, il leur enjoignit de rentrer dans le devoir, afin de lui épargner, ainsi qu'à eux-mêmes, le déshonneur d'avoir maltraité des innocents, qu'il avait solennellement juré de protéger. Les proscrits, sauvés du massacre, se remirent en marche. Beaucoup périrent, sur les routes, de faim, de fatigue, de douleur, furent tués ou vendus comme esclaves par les soldats de l'escorte.

La guerre, suivant un édit de Philippe II, se poursuivait, comme elle avait d'ailleurs commencé des deux côtés, « à feu et à sang » (1). Don Juan s'émancipa peu à peu de la tutelle de son conseil de guerre. Il se jeta avec une vaillante ardeur dans la lutte : le roi le gourmanda même, à diverses reprises, de trop s'exposer : « A mon âge et dans » ma position », répondit le jeune capitaine, « je vois que l'intérêt de Votre » Majesté exige que, s'il y a quelque ap- » pel aux armes ou quelque entreprise, » les soldats me voient à leur tête, ou du » moins au milieu d'eux (2). » Philippe lui remontra que sa témérité, son amour des prouesses convenaient mieux à un paladin qu'à un chef d'armée ; il lui signifia même plus vivement, à la suite de nouvelles imprudences, qu'à la guerre chacun devait s'en tenir à son devoir, que le général n'avait pas à prendre le rôle du soldat, ni le soldat celui du gé-

(1) Langel, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1886, t. LXI, p. 914.

(1) Marmol, *Rebellion de Grenada*, II, 160

(2) Langel, *Op. cit.*, p. 915.

néral. Importuné de cette fraternelle sollicitude, don Juan répliqua avec tant d'humeur que le roi répondit « qu'à cause de sa grande affection pour lui, il pardonnera à son frère le langage que celui-ci a tenu, mais qu'il fera bien de ne plus l'employer (1) ».

Le 19 janvier 1570, le jeune commandant mit le siège devant Galera. Cette place, par sa situation inexpugnable, était un des principaux centres de défense des Maures : elle était bâtie au sommet d'un rocher, qui avait la forme convexe d'une galère renversée, et de là venait le nom de la ville. Les assiégés, mal armés, luttèrent avec acharnement ; les femmes rivalisaient d'héroïsme désespéré avec les hommes. Les Espagnols, escaladant la crête rocheuse, s'en croyaient déjà maîtres, lorsqu'ils furent culbutés sous une grêle de balles, de flèches et de pierres. Deux assauts furent repoussés ; au troisième, tandis qu'une nombreuse artillerie pressait la place d'une ceinture de feu, des mines éclatèrent comme un volcan sous le rocher et firent rouler la citadelle. Les Maures, dont les munitions étaient épuisées, mais non le courage, ripostèrent à coups de cimeterre, de flèches et de pierres, et se firent massacrer sur les ruines de leur ville. Les pertes des vainqueurs furent énormes, comme un dicton castillan le rappela : *Si l'Afrique pleura, l'Espagne ne rit pas*. Don Juan, exaspéré par cette meurtrière défense, fit raser les débris de Galera, semer du sel sur son emplacement et passer tous les habitants au fil de l'épée. Se relâchant bientôt de sa barbare vengeance, il fit grâce à quinze cents femmes et enfants, mais pas un homme n'avait survécu de l'héroïque cité. Le roi d'Espagne apprit cette importante victoire pendant qu'il priait devant la chaise de Notre-Dame, à Guadeloupe, et, suivant son habitude dans le triomphe ou le revers, resta impassible. La prise de Galera découragea les Maures. Cependant, au siège de Séron, leur résistance expirante eut encore un soubresaut victorieux. Six mille mon-

tagnards, s'élançant des défilés, surprirent les Espagnols déjà maîtres de la ville et débandés dans le pillage. Don Juan, qui se tenait en réserve avec une poignée de cavaliers et d'arquebusiers sur une hauteur dominant l'action, s'élança dans la mêlée, au devant de ses soldats pris de panique : « Que veut dire ceci, Espagnols ? » leur criait-il ; « devant quels adversaires fuyez-vous ? Qu'est devenu l'honneur castillan ? N'avez-vous pas auprès de vous don Juan d'Autriche, votre chef ? Reculez du moins en braves, la face à l'enemi (1). » Prières, menaces, coups de plat de sabre furent vains. Don Juan, frappé d'une balle qui glissa sur le casque, fut entraîné par le flot des fuyards : son gouverneur, le vieux Quijada, accourut à son secours et reçut un coup de feu qui le renversa de cheval. On réussit à l'emporter dans la déroute : il expira, quelques jours après, dans les bras de son fils adoptif. Don Juan écrivit à Madeleine d'Ulloa une lettre empreinte de toute sa filiale tendresse : « Quijada n'est plus » disait-il, « il est mort comme il le méritait, combattant pour la gloire, pour la vie de son fils, et ouvert d'un honneur immortel. Quelque chose que je sois, quelque chose que je puisse être destiné à devenir un jour, je le dois à lui qui, en me formant ou plutôt en me créant d'esprit et de cœur, a ajouté à la noblesse de ma naissance. Chère mère, désolée et veuve, je vous reste seul sur la terre, et je vous appartiens doublement, moi pour qui votre mari est mort et qui cause involontairement votre malheur. Réprimez votre desespoir avec votre sagesse habituelle. Que ne suis-je auprès de vous pour essayer vos larmes et mêler les miennes aux vôtres ! Adieu, la plus aimée et la plus honorée des mères ! Priez Dieu qu'il renvoie bientôt, la guerre finie, votre fils dans vos bras (2). » Don Juan sentit encore grandir, par ce lien d'une affliction commune, son amour pour cette femme dévouée. Jamais il ne

(1) Lettre du roi à don Juan, 20 mai 1569 (Prescott, *Hist. du règne de Philippe II*, t. IV, p. 238.).

(1) Marmot, *Op. cit.*, II, 237.

(2) Idem, *ibid.*, 355-362.

quitta l'Espagne, aux grandes heures de sa vie, — en 1571, pour aller vaincre à Lépante; en 1575 et 1576, pour aller commander en Italie et aux Pays-Bas, — sans lui faire ses adieux dans sa retraite de Villagarcia. Il lui envoya son premier trophée maritime, un fanal, insigne des capitaines sur leur proue, et, après la victoire de Lépante, il ne demanda pour toute récompense au pape qu'une faveur pour sa mère adoptive.

Réparant bientôt l'affront infligé à ses armes, il courut de succès en succès jusqu'aux confins des Alpujarras. La révolte était écrasée. Le général maure, El-Habaqui, vint, au nom du roi Aben-Aboo, successeur d'Aben-Humeya, offrir la soumission des insurgés. Le 19 mai 1570, il se rendit au camp espagnol avec une nombreuse escorte d'arquebusiers. Don Juan, debout devant sa tente et entouré d'officiers, l'attendait; tandis que la bannière des Maures était jetée aux pieds du vainqueur, le chef rebelle, se prosternant, lui remit son cimeterre, au bruit des fanfares et des salves. Les vétérans de Charles-Quint, émus de ce spectacle qui terminait si glorieusement la guerre, s'écriaient : « Voilà bien le vrai fils de l'empereur ! *Ea ! es verda-dero hijo del emperador !* » Le roi maure Aben-Aboo, désespéré des dures conditions imposées à son peuple, désavoua son général et reprit les armes; mais sa velléité de résistance fut bientôt brisée et il fut assassiné par les siens. Un édit royal ordonna le bannissement de tous les Maures du royaume de Grenade. Don Juan, qui fut préposé à cet exode de tout un peuple, ne put retenir un cri de vaine commisération : « C'était, » écrivait-il, le 5 novembre, à don Ruy Gomez de Sylva, « la chose la plus triste du monde, » parce qu'au moment du départ il y eut « tant de pluie, de vent et de neige, que les pauvres êtres se suspendaient les uns aux autres et se lamentaient. » On ne saurait nier que la dépopulation d'un royaume est la plus grande pitié « qui se puisse imaginer. Enfin, c'est fait » (*al fin, señor, esto es hecho*) (1). »

A ce moment la chute de Chypre et les atrocités des Turcs soulevaient l'indignation de la chrétienté. Le pape Pie V, Philippe II et la république de Venise, alarmés de l'expansion incessante de l'empire ottoman, se coalisèrent pour abattre sa suprématie maritime dans la Méditerranée et sauvegarder l'indépendance menacée de l'Europe. Ils choisirent don Juan, désigné, en quelque sorte, par ses récentes victoires sur les infidèles, pour commander la croisade navale.

Le jeune généralissime de la *Ligue catholique* se rendit avec empressement à son poste. A Naples, en l'église de Santa-Clara, il reçut solennellement du cardinal Granvelle, vice-roi du royaume, le bâton du commandement et l'étendard envoyé par le saint-père. Le 23 août 1571, il débarqua à Messine, port de concentration de la flotte combinée. L'Italie, sans cesse en butte aux descentes musulmanes, déployait un patriotique effort : outre Rome et Venise, ses républiques, ses princes, ses riches armateurs envoyèrent leurs contingents de navires, d'hommes ou d'argent. De son côté, l'Espagne fournissait les deux tiers des troupes et une escadre qui justifiait la renommée de sa marine et contrastait avec l'armement plus considérable, mais délabré, des Vénitiens. Le 16 septembre, l'armada leva l'ancre. Debout sur le môle, le nonce Odescalco, qui n'avait cessé d'exalter les courages par des prophéties de victoire, bénissait les vaisseaux qui sortaient de la darse : deux cent deux galères, montées par 28,000 à 29,000 soldats et 50,000 marins (1), défilèrent devant lui. Don Juan, à bord de la *Reale*, qui, toute sculptée et dorée, étincelait aux feux de l'aube, commandait le corps de bataille; il s'avancait, flanqué des capitaines de Venise et de Rome. Jean-André Doria, petit-neveu de l'illustre amiral génois, conduisait l'aile droite; le provvediteur vénitien Barbarigo, l'aile gauche, et le marquis de Santa Cruz suivait avec trente-cinq galères de réserve. De

(1) Langel, *Op. cit.*, 915.

(1) Jurien de la Gravière. *La guerre de Chypre et la bataille de Lépante*, II, 60

Thou (1) reproche, à tort, au chef des confédérés, comme un pusillanime atterroissement, son retard à prendre la mer : « Veniero », dit-il, « pressait le départ » et exhortait les généraux à aller « chercher la flotte ottomane; Jean « d'Autriche tirait en longueur, comme « l'avait fait Doria l'année précédente. » Si le signal d'appareiller tarda jusque vers l'automne, on ne peut l'imputer qu'aux conseillers, dont le prudent Philippe avait, comme dans la campagne des Alpujarras, entouré son frère. Redoutant les suites désastreuses d'une défaite, ils dissuadaient d'attaquer la flotte ottomane, plus forte encore de son prestige d'invincibilité que du nombre énorme des navires. Don Juan resta partisan opiniâtre de l'action, mais on conçoit qu'il ne brusquât pas une décision, dépendant, d'ailleurs, aux termes de la ligue, du vote des trois amiraux : « La pensée ose à peine mesurer », dit justement l'amiral Jurien de la Gravière (2), « les conséquences d'une « défaite : tout le littoral de la Méditerranée se trouverait à l'instant découvert, et les populations n'auraient « plus qu'à désertir. Quelle responsabilité se prépare à courir ce jeune « capitaine qui voit les vétérans des « grandes guerres de Flandre et d'Italie « désapprouver hautement son audace, « le suivre à regret dans l'aventure qu'il « affronte, mornes et résignés, mais tout « prêts à lui crier, quand il ramènera « dans les ports de la Péninsule atterrés « les débris de sa flotte : « Nous vous « l'avions prédit. » Les historiens peuvent parler légèrement de ces préoccupations ; quiconque les a rencontrées sur le chemin d'une carrière active les appréciera mieux à leur valeur. Lorsqu'enfin « don Juan triomphe de ses conseillers timorés, qui depuis deux mois « l'obsèdent de leurs appréhensions, on « le voit céder à l'involontaire transport « d'une âme que l'approche du combat « enivre et témoigner sa guerrière allégresse » en dansant la gaillarde avec « deux de ses chevaliers sur la place

« d'armes de sa galère. » — « Sans lui », ajoute l'éminent homme de mer, « la « campagne de 1571 avortait comme « celle de 1570 et le grand combat n'eût « jamais été livré. » — « J'ai ouy raconter », dit Brantôme, « que plusieurs « vouloient bataille, les autres « non, et que si dom Juan ne fust esté « brave et vaillant, l'on n'eust jamais « combattu..., car c'estoit luy qui « augmentoit le courage de tous (1). »

Pendant trois semaines, le généralissime avait fouillé la Méditerranée sans découvrir la flotte turque. Il s'avança au hasard, le long de la côte d'Albanie, vers le golfe de Lépante. C'était non loin du cap d'Actium : pour la seconde fois, le sort du monde allait se jouer sur les mêmes flots. Le 7 octobre, à l'aube, la vigie de la *Reale* cria : « Une « voile ! » et bientôt les proues dorées des galères ottomanes brillèrent au soleil levant. Les deux flottes se déployant en ligne dans le golfe, font force de rames l'une vers l'autre. Aux chrétiens, qui se sont renforcés en route et qui comptent 203 galères et 6 galéasses, montées par environ 32,000 combattants, les musulmans opposent 208 galères et 66 galiotes de pirates, portant 25,000 soldats (2). Don Juan fit aussitôt déployer l'étendard de la ligue, hisser à son mât de misaine son pavillon vert et tirer un coup de canon : c'était le signal convenu avec les chefs pour former l'ordre de bataille. Quelques officiers, venant prendre leurs dernières instructions, lui remontrèrent encore la témérité de la lutte : « Messieurs », fit don Juan, « c'est le moment de se battre » et non de donner des conseils. « Armé de pied en cap, il attendit l'ennemi à la proue de son navire, et là, devant toute l'armée qui suivit son exemple, il s'agenouilla sous la bénédiction d'un prêtre. À midi s'engagea la bataille : elle se présentait mal pour les

(1) Brantôme, *Œuvres complètes* (édit. La-
lanne, II, 413.

(2) Dans notre récit de la bataille de Lépante, nous suivrons généralement la version du vice-amiral Jurien de la Gravière. Cet éminent homme de mer, dont l'érudition a éclairé de nouvelles lumières l'histoire maritime, a compulsé consciencieusement toutes les sources, dont plusieurs étaient encore inédites.

(1) De Thou, *Histoire de mon temps*, liv. I.

(2) Jurien de la Gravière, *Op. cit.*, I, LXV-XXVI.

Tures. Le vent, qui leur fut d'abord favorable, avait sauté contre eux ; le soleil, étincelant derrière les voiles chrétiennes, rejaillissait des vagues et des armures d'acier en reflets aveuglants dans leurs yeux. Six galéasses vénitiennes, qui voguaient en avant, citadelles mouvantes, rompirent leur ligne et les foudroyèrent de meurtrières bordées. Les deux généralissimes, don Juan et Ali-Muezzinzadé, se faisant face au centre, avaient préludé à la lutte en échangeant, encore hors de portée, un coup de canon en signe de défi : aussitôt, faisant force de rames, ils devancèrent leurs flottes et fondirent l'un sur l'autre. Presque en même temps, aux cris d'*Allah !* répondant aux guerrières fanfares des alliés, environ cinq cents vaisseaux se heurtaient et se lançaient leurs grappins. Les deux capitaines, accrochées, ne formaient plus de leurs ponts réunis qu'une lice flottante, où la mêlée, tour à tour, s'avancait et reflétait. Deux fois don Juan, poussant, avec une élite de gentilshommes, jusqu'au milieu du tillac ennemi, dut reculer. Les janissaires, qui tombaient sous son épée ou sous le feu des arquebusiers embusqués dans la mâture de la *Reale*, étaient sans cesse remplacés par les renforts que des galères de réserve versaient à bord. Les deux commandants, champions de la chrétienté et de l'islamisme aux prises, apparaissaient dans les éclairs des décharges, suivant une citation de Prescott, comme enveloppés « dans la robe de flammes des » martyrs ». Don Juan, blessé au pied, refusa de se laisser panser avant la fin de la lutte ; des galères turques, accourant au secours de Muezzinzadé, l'eussent écrasé, s'il n'eût été lui-même dégagé par Marc-Antoine Colonna et par la réserve, sous les ordres du célèbre marquis de Santa Cruz. Pour la troisième fois, l'intrépide chef s'élançait à l'abordage, lorsqu'un coup de feu tiré des vergues du vaisseau espagnol abattit le pacha. Le voyant tomber, les janissaires, qui combattaient avec acharnement depuis deux heures, désespérèrent de vaincre, et jetèrent les armes. Don Juan, auquel un captif chrétien apporta

la tête du capitaine, lui demanda froidement « ce qu'il pouvait faire de ce pré-sent », et fit jeter la sanglante dépouille à la mer. Mais les soldats, la repêchant, plantèrent le hideux trophée sur une pique. En même temps, sur la galère emportée, les vainqueurs, abattaient, au milieu d'acclamations, l'étendard sacré des Ottomans et hissaient l'étendard de la ligue.

L'engagement au centre était le nœud de la bataille : le succès de don Juan décida la victoire. Déjà, cependant, à l'aile droite, les Vénitiens triomphaient. Tournés tout d'abord par l'escadre de Scirocco, vice-roi d'Égypte, ils avaient été pris entre deux feux : huit de leurs galères avaient coulé à fond, leur provvediteur Barbarigo tué. Déjà leur désordre prédisait leur défaite. Mais, avec l'élan du désespoir, ils se ruèrent à l'abordage : les Égyptiens, perdant, à leur tour, leur chef, et, surpris par la révolte de leurs rameurs chrétiens, virent leur victoire tourner en déroute. À l'aile droite, Doria était moins heureux : craignant d'être débordé par un mouvement tournant, il s'était affaibli en étendant trop sa ligne et en s'écartant du corps de bataille. L'habile Oulouch-Ali, dey d'Alger, fondit à toutes rames sur les galères de Malte, isolées, par l'imprudente manœuvre de l'amiral génois, entre l'extrême droite et le centre. Déjà il en avait capturé et coulé plusieurs, massacré une foule de chevaliers de l'ordre et tranché de sa main la tête de leur commandeur, lorsque don Juan et Santa Cruz, victorieux au centre, accoururent au secours de l'aile droite. Le chef algérien s'échappa de ce vaste filet qui se repliait sur lui avec quarante galères. Don Juan eut beau s'élançer à sa poursuite : bientôt s'effacèrent à l'horizon ces voiles blanches, seul débris de l'immense flotte. Lorsqu'il revint en arrière sur la mer illuminée de carènes incendiées, il put contempler avec orgueil les dépouilles opimes de la victoire : cent quatre-vingt-dix galères, sans compter les fustes et les galiotes, huit mille prisonniers, douze mille chrétiens délivrés des fers et de la rame,

les fanaux d'or des amiraux, les queues de cheval des pachas, l'étendard sacré, des monceaux de sequins, de joyaux, d'armes précieuses. En quatre heures, trente mille Turcs et sept mille cinquante confédérés avaient péri (1). On dit que Philippe II assistait aux vêpres lorsque ce triomphe, dont le salut de l'Europe était l'enjeu, lui fut annoncé : il resta dans son impassible recueillement, et, à la fin de l'office, il fit chanter un *Te Deum* (2). Mais, dans toute la chrétienté reconnaissante, on acclama le héros naval de l'Occident : les poètes chantèrent sa victoire et le Titien, presque centenaire, reprit ses pinceaux pour la peindre. Au delà du Rhin, on s'enorgueillissait du fils de l'humble bourgeoise allemande : de populaires estampes, dans le goût allégorique de l'époque, représentaient Ratisbonne montrant fièrement le laurier né sur la montagne de fleurs (*Blumenberg*) (3). La Grèce, tressaillant déjà à l'espoir de la délivrance, appelait le jeune vainqueur et lui offrait une couronne, que l'ombrageux Philippe II lui interdit d'accepter. Tandis qu'à Constantinople, le sultan Selim, le front souillé de poussière et repoussant pendant trois jours toute nourriture, pleurait le deuil de l'empire, à Rome, le pape Pie V empruntait un verset de l'Évangile pour exprimer son enthousiasme : « Un homme fut envoyé de Dieu, et cet homme se nommait Jean. » Don Juan lui-même s'étonna de la grandeur de sa victoire, qu'il trouvait plus digne de son père que de son propre mérite. César Cantu (4), dans son patriotique amour-propre, veut lui enlever les lauriers de Lépante pour en faire honneur aux Vénitiens : « Alors », dit-il, « le souffle princier avait tellement pénétré dans la société, que, bien que les relations contemporaines attribuent aux Vénitiens le mérite de cette

« journée, la renommée en glorifia don Juan d'Autriche » Certes, les Italiens, par leur valeur et leur armement considérable, contribuèrent puissamment au triomphe, mais don Juan déploya, dans le commandement, toute l'initiative qui fait rapporter au général l'honneur de la victoire : non seulement, malgré les résistances de ses conseillers, il fit décider la bataille, mais il en ordonna le plan. De plus, les Vénitiens lui durent la force nécessaire pour éviter une défaite, qu'ils faillirent néanmoins essayer et qui eût compromis le sort de la journée. Avant le départ de Messine, le généralissime, inspectant leurs galères, avait constaté leur délabrement, l'indiscipline et l'insuffisance de leurs équipages : « J'ai commencé à visiter », écrivait-il au vice-amiral don Garcia de Tolède, « les galères vénitienues ; je suis allé à bord de leur capitane ; vous ne sauriez vous imaginer à quel point les galères de Venise sont mal armées. Elles ont sans doute des armes et de l'artillerie, mais on ne combat pas sans hommes, et il m'est pénible de songer que le monde m'oblige à tenter quelque chose d'important, qu'il compte les vaisseaux dont je dispose, sans s'inquiéter de la qualité de ces vaisseaux. Le fâcheux état dans lequel arrivent les Vénitiens ne serait rien encore, si le plus grand désordre ne régnait dans la flotte : chaque galère tire de son côté à sa guise. Vous voyez la jolie chose qui nous attend quand il faudra combattre (1). »

Cependant, Veniero n'hésitait pas à courir sus aux Turcs avec quatre-vingts hommes par galère : « Nos rameurs », disait-il, « sont tous chrétiens et volontaires : au moment de l'action nous leur distribuons des armes. Nous aurons ainsi plus de combattants que les autres (2). » Don Juan, peu confiant dans ces soldats improvisés, insista pour renforcer les garnisons des galères vénitienues ; leur amiral, outré dans son

(1) Jurien de la Gravière, *Op. cit.*, t. 1^{er}, p. XXXVIII-XXXIX.

(2) Voir, à propos de cette légende, si conforme cependant au caractère du monarque, Prescott, *Op. cit.*, t. V, p. 111.

(3) *Compte rendu de la Comm. roy. d'hist.*, 1^{re} série, II, 298.

(4) *Histoire des Italiens* (trad. par Laconbe), VIII, 73.

(1) *Documentos ineditos*, III, 48; Prescott, *Op. cit.*, V, 70; Jurien de la Gravière, *Op. cit.*, I, XXV-XXVI.

(2) Jurien de la Gravière, *Op. cit.*, I, XXVI.

orgueil patriotique, et déjà brouillé, d'ailleurs, avec le généralissime, prétendit suffire avec ses seules forces à la défense de son escadre et refusa de recevoir des étrangers à son bord. Mais, Marc-Antoine Colonna intervenant, il céda avec colère : « Messieurs les Vénitiens », manda don Juan à don Garcia, « se sont enfin » décidés à prendre sur leurs galères « 4,000 fantassins de Sa Majesté, » 1,500 Espagnols et 2,500 Italiens (1). » Ils embarquèrent, de plus, 2,000 Calabrais.

Le seul résultat politique de la plus grande bataille navale des temps modernes, comme l'appelle le vice-amiral Jurien de la Gravière, fut d'arrêter l'élan conquérant des Turcs en Europe : ce grand choc détruisit à la fois leur prestige et leur suprématie maritime (2). On a reproché à don Juan de n'avoir pas poursuivi sa victoire jusqu'à Constantinople ; mais l'approche de l'équinoxe, les avaries de sa flotte, l'empire ottoman encore debout, malgré ce désastre, dans le formidable apogée de sa fortune, enfin l'ordre royal d'aller hiverner sur les côtes de Sicile, n'était-ce pas assez pour détourner d'une telle entreprise le jeune capitaine, si aventureux qu'il fût ?

Après la bataille, don Juan invita à son bord le vieux Veniero, le pria, en termes de filiale affection, d'oublier le passé et le félicita de la bravoure qu'il avait glorieusement déployée. L'héroïque vieillard fut touché et sa colère se fonda en larmes. Enfin, le jeune vainqueur inspecta les galères, distribuant les éloges aux plus braves et se dépouillant pour les blessés. A Corfou, la flotte se dispersa, et les trois amiraux se séparèrent, impatients de savourer, au milieu de leurs compatriotes, l'ivresse de leur gloire.

Au printemps de 1572, don Juan attendit en vain de Madrid l'ordre de reprendre le large. Des divergences intéressées sur l'objectif des opérations avaient éclaté entre Venise et Philippe II : la sérénissime république,

pour protéger les débris de son empire maritime dans le Levant, voulait diriger l'expédition de ce côté ; le monarque prétendait qu'on attaquât les Etats barbaresques, dont les corsaires désolaient les côtes d'Espagne et d'Italie. Don Juan, après une courte et tardive campagne, où la flotte ottomane se déroba au combat, revint, désappointé, en Sicile. Mais déjà Venise, plus commerçante que belliqueuse, aspirait à la paix. Elle imputa l'échec à Philippe II qui, assailli d'embarras politiques, avait différé l'envoi de son contingent, et, en dépit de ses engagements, elle négocia séparément avec la Porte. Le traité qu'elle signa fut humiliant : « Il semblait », fait-il dire à Voltaire (1), « que les Turcs eussent gagné » la bataille de Lépante. « — « Une » paix fut donc signée », observe M. Villemain (2), « qui laissait à l'invasion » turque toutes ses conquêtes, deux ans » après la bataille de Lépante, et lorsque » déjà des arsenaux de Constantinople » et des ports de l'Orient sortaient une » nouvelle flotte de deux cents galères. » Tant la barbarie de ce peuple était » alors armée de richesse et d'activité ! » Cela même explique combien était » nécessaire cette victoire appelée stérile. Si le désastre des Turcs se trouva » si tôt réparé et leur marine encore si » redoutable, que n'eût pas osé cet empire pire contre l'Italie sans la ligue et la » victoire de Lépante ? »

Sans s'émouvoir de la défection des Vénitiens, Philippe II poursuivit la guerre. Le 7 octobre 1573, anniversaire de son triomphe, don Juan leva l'ancre sur la côte de Sicile ; le lendemain, il mouillait devant La Goulette, forteresse qui couvre les approches de Tunis. La garnison turque, forte de six mille hommes, ne tenta même pas de s'opposer au débarquement et battit en retraite vers l'intérieur. Les Espagnols entrèrent dans la ville presque déserte à portes ouvertes ; ils la saccagèrent pendant huit jours. Leur général leur défendit toutefois de maltraiter les indigènes, de les

(1) Jurien de la Gravière, *Op. cit.*, I, p. XXVII.

(2) Ranke, *Ottoman and Spanish empires* (trad. angl.), 23.

(1) Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. CLX.

(2) Villemain, *La Bataille de Lépante* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} oct. 1858).

réduire en esclavage et essaya, par une proclamation, de rappeler les fugitifs, en promettant de les protéger. En même temps il chargea le chevalier de Malte Serbelloni, aussi habile ingénieur militaire que vaillant soldat, de compléter les défenses de la place et lui en confia le commandement. On prétend que Philippe II lui avait, au contraire, intimé l'ordre de raser les fortifications. C'est inexact. Le roi, dans une de ses dépêches, hésitant sur l'opportunité du démantèlement, s'en remit à sa décision (1). Mais il est vrai qu'en s'efforçant de mettre sa conquête à l'abri d'un retour des Turcs, le jeune capitaine poursuivait une ambitieuse visée. Le fils de Charles-Quint, qui se plaignait que son père, en le reconnaissant, ne lui eût pas assuré un état digne de son sang (2), rêvait de fonder un royaume sur les ruines de Carthage. Le pape, non moins par reconnaissance envers le vainqueur des infidèles que par zèle pour l'expansion de la chrétienté, entra dans ce dessein et l'appuya auprès du monarque espagnol : « Il serait peut-être bon », lui écrivit-il, « de considérer si l'on n'ajouterait pas au pouvoir de don Juan en lui donnant le titre de roi de Tunis ; le roi monterait ainsi sa gratitude à Dieu pour sa nouvelle conquête, en fondant, à la manière de ses ancêtres, un nouveau royaume chrétien (3). » Mais Philippe II entendait garder ce fidèle serviteur de la monarchie et ne lui permettre que la gloire : il éluda les ouvertures du pontife. Soupçonnant que le secrétaire du prince, Juan de Soto, était l'instigateur de son ambition, il éloigna le fâcheux conseiller, et, par une feinte faveur, pour ne pas indisposer son frère, il l'éleva à la haute charge de payeur de l'armée. Escovedo, nommé à sa place, fut chargé de détourner don Juan de ses rêves de souveraineté.

Après son prompt et rapide succès, le vainqueur regagna Naples. Il se proposait de se rendre en Espagne pour

presser l'envoi de la solde de sa flotte et pour réclamer, en récompense de ses services, le titre et le rang d'infant d'Espagne. Il reçut en route, en avril 1574, des dépêches du roi lui enjoignant de se rendre en Lombardie, pour y surveiller de près les troubles qui agitaient Gênes. Une lutte, que Philippe II croyait fomentée par les intrigues françaises, avait éclaté dans cette ville entre les patriciens et les plébéiens, qui s'y disputaient le pouvoir. Cette mission, plus politique que militaire, en même temps qu'elle contrariait ses projets, rebutait sa juvénile ardeur. Il ne s'y soumit qu'en rechignant : forcé de rester en Italie, il envoya son secrétaire, qui était encore Soto, à la cour d'Espagne pour y exposer ses demandes : « Pendant ce temps », écrivait-il, en épanchant ses tristesses dans le cœur de sa sœur Marguerite de Parme, « je me tiendrai à Vigevano, à vingt milles de Milan, sans m'occuper en rien des objets de ma commission jusqu'au retour du dit Soto : car plutôt que de mettre à l'aventure sciemment et sans aucun avantage ce que j'ai acquis d'honneur, il vaut mieux que je ne fasse rien, au moins jusqu'à ce que Sa Majesté en décide autrement (1). » Et, dans son impatience de gloire, il aspirait à remonter à bord de sa chère flotte, « où il y aurait peut-être plus d'honneur à gagner (2). » Tandis qu'il se morfondait à Vigevano, il apprit soudain qu'une escadre turque menaçait Tunis. Sans attendre l'autorisation du roi, il abandonna son poste d'observation et courut s'embarquer à la Spezzia. C'était trop tard. Contrarié par le gros temps, il n'avait pas réuni la moitié de la flotte à Palerme, que déjà La Goulette, après une défense acharnée de Serbelloni, était prise d'assaut. Les Espagnols étaient définitivement expulsés de la terre d'Afrique, et don Juan voyait s'évanouir l'espoir tant caressé d'une couronne.

De retour à Naples, il s'y embarqua,

(1) *Documentos ineditos*, III, 439; Prescott, *Op. cit.*, V, 124.

(2) *Don Juan d'Autriche* (*Revue britannique*, 1848, t. 1^{er}, p. 285).

(3) Langel, *Op. cit.*, p. 921.

(1) Gachard, *Etudes hist. sur don Juan d'Autriche* (*Bull. de l'Acad. roy.*, 2^e série, t. XXVII, p. 44).

(2) *Idem. ibid.*, p. 45.

le 21 novembre 1574, pour l'Espagne. Les faveurs royales lui adoncèrent l'amertume de son rêve déçu : il échangea son titre d'Excellence contre celui d'Altesse, sans toutefois obtenir la prérogative d'infant et fut nommé lieutenant général du roi en Italie. En outre, l'archevêché de Tolède avec 200,000 ducats de revenu lui fut offert, mais le brillant capitaine n'entendait pas laisser l'épée pour la crosse, et il supplia le roi « de lui refuser » toute récompense plutôt que de lui « imposer celle-là (1) ». Il revint en juin 1575, à Naples, où l'attrait du climat et les plaisirs le fixèrent le plus souvent pendant son séjour dans la Péninsule. Le jeune héros y fut bientôt populaire : « Il tient en joye et contentement ceste cité », écrivait Granvelle, « par passe-temps d'armes, y fait saut exercer la noblesse (2). » Bien que laborieusement appliqué à ses fonctions de général de la mer, on le voyait souvent jouer avec ardeur à la paume, pendant cinq à six heures, sur la voie publique. Il déployait son adresse et sa vigueur dans les tournois, les jeux de cannes, les courses de taureaux ; puis c'étaient de joyeuses mascarades dont il égayait la ville, des fêtes nautiques, où il faisait évoluer sa flotte dans le golfe. Sa grâce martiale et sa gloire précoce rappelèrent au peuple charmé Charles-Quint dans sa jeunesse. On le peint de stature moyenne, bien fait, les yeux bleus et vifs, de longues moustaches blondes, la chevelure bouclée et rejetée en arrière, découvrant son front large, coiffure qui devint à la mode et qui porta son nom ; la noble pureté de ses traits n'était pas altérée par le menton épais et difforme qui caractérisait la race de Bourgogne. Ces dons extérieurs, rehaussés par le faste de son costume et le prestige de sa renommée, faisaient de cet homme d'épée la décoration du règne et le désignaient bien plus, dans la prédilection populaire, comme l'héritier du grand empereur que le morne écrivain

sier enfermé dans l'Escorial. Libéral et familier, surtout avec les soldats, séduisant de parole comme de physionomie, parlant les diverses langues de la monarchie, l'espagnol, l'italien, le flamand, le français, il avait, pour principal trait de caractère, son ardente passion pour les armes ; il se montrait très versé dans l'artillerie et la fortification, et s'exaltait sans cesse en rêves de batailles et de victoires. Il dit un jour, rapporte l'ambassadeur vénitien, « que s'il eût au monde un homme plus désireux que lui d'honneur et de gloire, il se jetterait par la fenêtre de désespoir (1) ».

En sa qualité de lieutenant général du roi en Italie, don Juan avait reçu autorité sur tous les agents espagnols dans la Péninsule. Mais le marquis de Mondejar, successeur de Granvelle comme vice-roi de Naples, refusait d'incliner devant lui sa morgue castillane. D'incessants tiraillements éclatèrent, et le prince, exaspéré et las de conflits, demanda bientôt d'être déplacé. Sur ces entrefaites, le gouverneur des Pays-Bas, don Luiz de Requesens, venait de mourir subitement. Les provinces étaient en feu. Philippe II, pressé d'y dépêcher un régent capable de restaurer son autorité ébranlée, nomma don Juan. Il ne s'était pas cependant arrêté à ce choix sans hésitation, soit qu'il craignit de confier à son ambitieux frère une charge presque aussi haute qu'un trône, soit qu'il crût ses services plus utiles sur les côtes d'Italie, sans cesse menacées par le Turc. De son côté, le jeune capitaine avait toujours redouté d'être investi de cette mission, comme le bruit en avait déjà couru ; Granvelle lui avait prédit « que s'il entreprenait ce gouvernement, il s'en trouverait empêché et s'en repenti plus d'une fois devant le bout de l'an (2). » Jugeant lui-même, d'ailleurs, la cause du roi désespérée (3), il ne se souciait pas d'y risquer ses lauriers. Pour réussir dans cette œuvre de pacifica-

(1) Gachard, *Corr. de Philippe II*, t. III, p. 267.

(2) Gachard, *Études hist. sur don Juan d'Autriche* Bull. de l'Acad. roy., 2^e série, t. XXVII, p. 541, note 3.

(1) Gachard, *Relat. des ambass. vénit.*, 195, 206.

(2) *Compte rendu de la Comm. roy. d'hist.*, 3^e série, XI, 272.

(3) Gachard, *Corr. de Philippe II*, IV, 161.

tion et tenir tête au prince d'Orange, il fallait un général homme d'Etat, et ses rudes doigts de soldat étaient plus experts à manier l'épée qu'à ourdir les fines trames de la politique. Néanmoins, pour échapper à ses tracasseries, il se soumit à sa nouvelle charge sans plus regimber, mais il demanda à garder son titre de général de la mer, qui lui rappelait ses plus glorieux souvenirs. De plus, une magnifique espérance l'attirait aux Pays-Bas. Il comptait, après avoir ramené les provinces à l'obéissance, descendre en Angleterre, renverser l'hérétique Elisabeth, délivrer et épouser Marie-Stuart, prisonnière au château de Sheffield, et monter avec elle sur le trône des trois royaumes. Le pape, pressé par les catholiques de la Grande-Bretagne, exhortait Philippe II à agréer ce dessein, et le roi, pour ne pas décourager son frère dans sa difficile mission, parut y acquiescer.

Le monarque, inquiet de l'état de plus en plus critique des Pays-Bas, prescrivit à don Juan de s'y rendre incontinent : « Je voudrais », lui mandait-il, « que le porteur de cette dépêche eût des ailes pour voler auprès de vous, et que vous en eussiez vous-même, afin d'être plus tôt là-bas (1) ». Mais don Juan, qui semblait ne s'arracher qu'à regret de la riante Italie pour s'engager dans une aventure redoutable, ne se pressait pas. Trois semaines après avoir reçu l'ordre pressant de partir, il était encore à Naples. Le 27 mai 1576, il écrivit au roi et lui envoya en même temps son secrétaire Escovedo pour insister sur l'objet de sa lettre : il demandait, comme indispensables au succès de ses efforts, l'abondance d'argent, pour assurer la solde régulière de l'armée, et la liberté d'initiative, pour parer aux événements. Adversaire du parti politique du duc d'Albe dans les conseils de la couronne, il proposait tout un programme d'apaisement et de concessions, dont il indiquait les principaux points. A la fin de sa longue dépêche, montrant combien l'hostilité d'Elisabeth encoura-

geait la révolte des Pays-Bas, il préconisait, comme le vrai remède de la grave situation, une descente en Angleterre. Il fallait soumettre la Grande-Bretagne « au pouvoir d'une personne dévouée et « affectionnée au service de Sa Majesté », et, à mots couverts, il laissait entrevoir le grand rêve de conquête qui le berçait (1).

Après cette missive, il s'était enfin mis en route. Arrivé à peine en Lombardie, il se ravisa : sans attendre le retour d'Escovedo, il résolut d'aller lui-même s'aboucher avec le roi. Il s'en fut aussitôt s'embarquer à la Spezzia, et, au risque de tomber entre les mains des nombreux écumeurs de la Méditerranée, il cingla vers l'Espagne. Philippe II, mécontent de ce nouveau retard de son frère à se rendre à son poste, lui fit néanmoins bon accueil et eut avec lui de longues conférences. Le prince partit ensuite, et, suivant sa coutume, en quittant l'Espagne il courut embrasser à Abrojo sa mère adoptive; Madeleine d'Ullon ne devait plus le revoir. Pour gagner du temps, il résolut de traverser la France. Il se fit accompagner d'un gentilhomme de sa chambre, Honorato de Silva, et d'Octave Gonzaga, le fils du célèbre général de Charles-Quint. Tous trois s'étaient peints les cheveux, la barbe, les sourcils. Don Juan portait une casaque ouverte sur les côtés et fermée par devant, des hauts-de-chausses de bure, un large chapeau de feutre et un collet de chemise à l'ecclésiastique. Ainsi accoutré, il courut la poste en sept jours jusqu'à Irun. Il laissa dans cette ville Honorato de Silva, qui ne put résister davantage aux cruelles fatigues du voyage. A Fontarabie, il loua un courrier français, qui le prenait pour le valet de Gonzaga. Rien, en effet, ne le rebutait pour ne pas trahir son incognito. On le voyait, dans les hôtelleries, donner la pitance aux chevaux, pourvoir aux repas, remplir, en un mot, tout l'office d'un serviteur. Ayant fait route pendant deux jours avec un Français, il porta sa malle durant plusieurs postes. Le 30 octo-

(1) Gachard, *Corr. de Philippe II*, IV, 38.

(1) Gachard, *Corr. de Philippe II*, t. IV, p. 461.

bre 1587, au soir, il atteignit Paris et descendit dans une modeste auberge. L'ambassadeur d'Espagne, don Diego de Cùniga, secrètement averti de son arrivée, accourut le trouver et l'emmena dans son hôtel. Brantôme prétend que, la nuit même, don Juan alla, sous un déguisement, à un bal au Louvre, et y fut ébloui jusqu'à l'extase par la belle Marguerite de Navarre (1). Comment croire que le prince, qui enveloppait de tant de précautions le mystère de son voyage précipité, ait commis cette imprudence ? Il avait l'intention de s'établir à Cambrai, mais il apprit que, quelques jours avant, cette place s'était rendue aux Etats. Dès le lendemain, il reprit la poste, et, le 3 novembre 1576, il entra à Luxembourg.

A peine don Juan eut-il franchi nos frontières que de graves événements se précipitèrent. Le 4 novembre, Anvers était saccagé par la *furie espagnole*. Le 8, les députés des provinces, réunis à Gand, signaient le célèbre traité de Pacification, qui stipulait notamment l'expulsion des troupes étrangères, la convocation des Etats généraux pour régler les affaires, la suspension des édits contre la Réforme, l'inviolabilité du catholicisme, sauf en Hollande et en Zélande, où il était interdit. Le duc d'Alençon, frère du roi de France, intriguait pour se faire appeler comme libérateur des Pays-Bas. Des forces nationales se réunissaient au camp de Wavre-Notre-Dame. Mais le plus redoutable ennemi qu'allait affronter le nouveau gouverneur n'était pas une armée, mais le génie d'un homme. L'emporterait-il sur Guillaume d'Orange, l'irréconciliable ennemi des Espagnols ? Arrivant en conciliateur, ne venait-il pas trop tard, et le divorce de la nation avec le régime qu'il représentait n'était-il pas consommé ? Tout d'abord, don Juan réussit. Le Taciturne n'avait pas attendu l'entrée aux Pays-Bas du lieutenant de Philippe II pour entamer la lutte contre lui. Il avait vainement pressé les princes luthériens d'Allema-

gne de lui fermer l'accès des provinces en occupant le Luxembourg. Il encourageait les menées ambitieuses du duc d'Alençon. Il exhortait les Etats généraux, dont il inspirait la politique, de s'emparer par tous moyens du prince, venant sans sauf-conduit. Cette fois, il ne fut pas écouté, et des négociations se nouèrent à Luxembourg avec don Juan. Mais Guillaume d'Orange réussit bientôt à les suspendre : « Don Juan », dit M. Groen van Prinsterer, « venait, avec « un désir, à ce qu'il paraît, sincère de « rétablir promptement la paix. Le « prince (d'Orange) a soin d'incriminer « toutes ses paroles et toutes ses démar- « ches (1). » Excitant avec habileté les faciles ombrages d'esprits aigris par de longs malheurs, il poussa les Etats à se méfier des vaines persuasions d'un prince en qui ils retrouveraient un autre duc d'Albe. Il produisit des lettres interceptées du gouverneur à un commandant de troupes espagnoles, — une, entre autres, qui démontrait, à son avis, l'intention de recourir aux armes. Mais, presque en même temps, don Juan, qui continuait à négocier à Luxembourg, consentait au retrait des Espagnols, et prouvait ainsi l'inanité de l'imputation dirigée contre lui. Il comptait renvoyer les troupes par mer pour les employer à la conquête de l'Angleterre : mais il se heurta à l'opposition inébranlable des délégués des Etats, qui redoutaient quelque entreprise de sa part contre la Hollande et la Zélande hérétiques. Il céda encore, et fit ainsi à la paix le sacrifice de son ambition. Enfin, après trois mois d'orageux pourparlers, pressé, d'ailleurs, par Philippe II impatient d'en finir à tout prix (2), il signa, le 12 février 1577, à Marche-en-Famenne, l'Edit perpétuel. Les principales stipulations de cet acte réconciliateur étaient l'amnistie sans restriction, le renvoi des Espagnols, l'acceptation de la Pacification de Gand. « Le « gouverneur », dit Motley, « avait ainsi « déconcerté le prince d'Orange, non par « l'opiniâtreté de ses résistances, mais

(1) Brantôme. *Op. cit.*, t. II, p. 127.

(1) Groen van Prinsterer, *Arch. de la maison d'Orange-Nassau*, V, préf., p. XXXIX.

(2) Tassis, *Anal. belg.*, IV, 246.

« par l'ampleur de ses concessions (1). » Croyant qu'il avait enfin achevé sa tâche pacificatrice, épuisé par de difficiles négociations et n'étant plus retenu aux Pays-Bas par la perspective d'une couronne à conquérir au delà de la Manche, il sollicita son rappel du roi. En même temps, il pressa l'exécution de ses engagements. Malgré ses étroites ressources, il prêta de l'argent aux Etats pour les aider à payer les troupes espagnoles, attendant l'arriéré de leur solde avant d'évacuer le pays. Pour ne pas paraître davantage attendre, en quelque sorte sur le seuil du pays, qu'on voulût bien le recevoir, il quitta Luxembourg, et, confiant dans la loyauté belge, il se rendit sans garde à Louvain. Il y conquit une rapide popularité par sa grâce courtoise et sa munificence; suivant la coutume des souverains, il prit part aux fêtes des gildes. Il s'y signala par son adresse et fut proclamé roi de l'arbalète. Le 1^{er} mai 1577, il fit son entrée solennelle à Bruxelles. Son cortège était précédé d'une cavalcade. Sur des chars allégoriques, une jeune fille, foulant aux pieds des armes brisées, figurait la Paix; — les colonnés d'Hercule, les bornes de l'immense empire de Charles-Quint; — un vaisseau couvert de Turcs enchaînés, la bataille de Lépante. Suivaient vingt-six enseignes de bourgeois, un millier de nobles et de prélats à cheval et la compagnie des hallesbardiers, formant la garde du gouverneur. Dans le fracas des salves, des cloches et des acclamations populaires, don Juan, enveloppé d'un manteau vert, chevachait entre le nonce du pape et l'évêque de Liège; il s'avancait, souriant d'espérance, à travers la foule grouillante, par les rues ornées de tapisseries, d'arcs de triomphe, de théâtres en plein vent, où les sociétés de rhétorique célébraient sa bienvenue. Trois jours après, il prêtait serment comme gouverneur à l'hôtel de ville.

Don Juan triomphait dans son duel politique avec le Taciturne. Pour achever son œuvre d'apaisement, il tenta de gagner « le pilote qui conduisait la

« barque » (1), mais ses avances furent repoussées. Partout il rencontrait devant lui son adversaire implacable. Déjà, à Marche et à Louvain, il avait trouvé sa main dans des complots d'assassinat (2). A Bruxelles, quelques jours après son entrée triomphale, il vit le peuple, crédule aux faux bruits semés par la faction orangiste, passer de l'enthousiasme à l'irritation (3). Son autorité ne fut bientôt plus qu'un vain titre. Informé que des agents de Guillaume complotaient de l'enlever pour le conduire en Zélande, irrité des outrages dont on poursuivait ses partisans, il quitta brusquement, le 11 juin 1577, cette capitale, où il s'était senti moins gouverneur que prisonnier. A peine s'était-il réfugié à Malines que trente émissaires du prince d'Orange s'introduisirent dans la ville pour le saisir (4); bientôt des troupes des Etats s'avancèrent pour l'y cerner (5). Il déguisa sa fuite sous le prétexte d'aller recevoir à Namur Marguerite de Navarre, qui se rendait aux eaux de Spa. Mais une haine infatigable le suivait : au milieu des fêtes fastueuses qu'il offrit à la belle reine, il reçut l'avis secret de nouveaux complots contre sa personne tramés dans le Brabant et à Namur même. Il se jeta à l'improviste dans la forteresse de Namur. Certes, comme lieutenant du roi, il avait le droit d'y commander (6), mais son acte, inspiré par le souci de sa sûreté et la croissante gravité des conjonctures, apparaissait brusque et hostile comme un coup de main. Ainsi que l'attestaient ses dépêches interceptées, dès avant son inauguration, il ne s'était pas bercé d'illusions sur la durée de la paix : il avait assez vu, dès le début, l'influence puissante exercée sur les Etats par l'habile

(1) Gachard, *Corr. de Philippe II*, t. V, p. 245.

(2) Gachard, *Corr. de Philippe II*, V, 191, 235, 258; *Documentos inéditos*, II, 311. Cf. Groen van Prinsterer, VI, 42, 78.

(3) Gachard, *Corr. de Philippe II*, V, 378.

(4) Idem, *ibid.*, t. V, p. 415.

(5) Idem, *ibid.*, t. V, p. 455.

(6) Ainsi en jugeait d'Orange lui-même; il écrivait aux Etats : « Don Juan étant une fois reçu dans le pays, on le nantira de suite des châteaux et forteresses qui sont directement sous l'autorité du roi, et on ne pourra pas les lui refuser. » (Nov. 1576.)

(4) Motley, *La Révolution des Pays-Bas au XVI^e siècle*, t. III, p. 423.

et infatigable fomentateur de discorde, Guillaume d'Orange. Convaincu, après avoir épuisé les concessions, que la guerre était désormais inévitable, il s'y prépara. Il avait déjà envoyé son secrétaire Escovedo à Philippe II pour lui exposer ses dangers et ses besoins et faire rebrousser chemin vers les Pays-Bas aux troupes espagnoles, parties depuis peu. La surprise de Namur et une tentative de gagner les troupes allemandes en garnison à Anvers achevèrent de surexciter contre don Juan les animosités nationales. Le Taciturne touchait enfin à son but : « On verra », dit l'impartial éditeur des *Archives de la maison d'Orange-Nassau* (1), « que don Juan, fidèle à ses promesses, voulut gouverner par la douceur; et l'on pourra voir que ses antagonistes, dirigés, encouragés par le prince d'Orange, réussirent, par les suppositions les plus alarmantes et les plus outrageux soupçons, par des prétentions excessives, des reproches non mérités, des humiliations, des insultes, des conspirations même, à le discréditer, à paralyser ses efforts, à irriter son amour-propre, à anéantir son autorité, à l'entretenir dans une crainte perpétuelle pour sa liberté et sa vie, à l'amener enfin à chercher le salut, tête baissée, dans un coup de désespoir. Acte insensé, folie, d'après le prince d'Orange; mais folie qu'il avait prévue, désirée, préparée, et dont il sut admirablement profiter. Ayant, à vrai dire, forcé don Juan à réaliser de fausses alarmes, il exploite la faute qu'il a fait commettre : une déclaration de guerre en est le résultat. » Le Taciturne, appelé par les Etats, arriva, le 23 septembre 1577, à Bruxelles et vint diriger de près la lutte contre don Juan. Un mois après, il fut proclamé *rucvaert* ou gouverneur du Brabant. Sur son conseil, les Anversoises rasèrent leur citadelle, qui, pendant si longtemps, avait été la bastille de la tyrannie espagnole; d'autres places fortes suivirent leur exemple. Cependant le parti de la paix était encore nombreux et tentait un

suprême effort pour « éviter l'exécration » guerre civile (1) ; des négociations se renouèrent, et don Juan céda à toutes leurs demandes. Il s'engageait à licencier ses gens de guerre à rendre les places fortes en son pouvoir, Namur, Charlemont et Mariembourg et, puisqu'il était suspect au pays, à se retirer à Luxembourg, en attendant que le roi pourvût à son remplacement. Les Etats, dans leur réponse, élevèrent de nouvelles prétentions : il fléchit encore. L'assemblée, joyeuse de son succès, vota enfin le traité avec le prince : le même jour, Guillaume d'Orange arrivait à Bruxelles. « Avec beaucoup de finesse, en un instant, il sut tout renverser. On avait la paix; on eut la guerre (2). » De nouvelles conditions sont signifiées à don Juan, on l'accable de reproches; on lui dit insolemment que si le roi envoyait encore comme gouverneur un prince de son sang, ce fût au moins un prince légitime. Tout espoir d'accommodement s'évanouissait : don Juan, malade, désespéré, sans ressources, sans armée, se retira à Luxembourg, attendant ses vétérans, qui accouraient d'Italie, sous les ordres de son neveu Alexandre Farnèse, à marches forcées. A son tour, le Taciturne l'emportait. Don Juan succombait (3), enveloppé dans la haine qu'inspirait le nom espagnol : en vain, il s'était un moment avancé triomphant jusqu'au cœur du territoire, il avait bientôt dû reculer de ville en ville, et, maintenant, il était acculé sur le seuil même du pays. Encore un effort, espérait son adversaire, et les Pays-Bas seraient délivrés d'un régime abhorré : les armes allaient en décider.

La noblesse belge détestait dans le prince d'Orange l'idole du peuple et voyait l'ambitieux dans le patriote : elle offrit à l'archiduc Mathias, frère de l'empereur Rodolphe, de remplacer provisoirement le frère de Philippe II. Il s'empressa d'accepter, fit son entrée

(1) Groen van Prinsterer, VI, 129. (Lettre de Schetz.)

(2) Idem, *ibid.*, VI, 167.

(3) Cf. Ranke, *Fürsten und Völker von Süd-Europa, etc.*, I, 167-183. L'éminent historien ne peut se défendre de pitié pour don Juan.

(1) Groen van Prinsterer, VI, préf. p. VIII, IX.

solennelle à Bruxelles, et, contraint par le vœu populaire, dut nommer le Taciturne son gouverneur général, en réalité, son maître. La guerre fut déclarée le 7 décembre 1577 : par ordonnance des Etats, don Juan était déclaré déchu de sa charge et ennemi de la patrie. Dans l'entre-temps, les milices nationales, qui comptaient environ cinquante-trois enseignes de pied et mille à douze cents chevaux, furent rejointes par six cents reitres allemands et quatre mille Ecossais, et reçurent de France un renfort de trois mille arquebusiers et douze cents cavaliers. Sous les ordres d'Antoine de Goignies, qui s'était convert de gloire à la bataille de Saint-Quentin, l'armée des Etats se porta en avant pour assiéger Namur. De son côté, le gouverneur ne restait pas inactif : bien que miné par la fièvre, triste, amaigri, il ramassait ses forces à Luxembourg. Il compta bientôt sous ses ordres six mille Wallons, Lorrains et Luxembourgeois, quatre mille Français dépêchés par le duc de Guise et six mille Espagnols venant d'Italie. Son armée, numériquement inférieure à celle des Etats, mais mieux exercée et commandée, marcha vers la Meuse. A Marche, il lança un manifeste, exposant les motifs qui le forcent de recourir aux armes. Goignies, au lieu de lui disputer le passage du fleuve, brûla ses cantonnements à Emînes, près de Namur, et se replia en hâte sur Gembloux. Don Juan le suivit ; il avait inscrit sur son étendard une croix avec ces mots : *In hoc signo vici Turcos; in hoc signo vincam hæreticos*. La rencontre eut lieu le 31 janvier 1578 : ce fut le dernier sourire de la victoire au héros de Lépante. L'armée des Etats défilait sur la route de Namur à Gembloux, dans une vallée sinueuse et détrempée par les pluies d'hiver. Tandis qu'elle s'avancait péniblement sur le sol fangeux et presque liquéfié, Alexandre Farnèse, qui commandait l'avant-garde royale, constata, au vacillement des lances et à la confusion des rangs, le désordre de l'ennemi. Avec le coup d'œil juste et prompt qui est le génie de la guerre, il décida l'attaque : saisissant la lance d'un officier, il

s'élance à travers le marécage, fond à l'improviste sur les colonnes de Goignies et les coupe. Soutenu par les renforts que don Juan lui dépêche, il surprend la cavalerie ennemie, qui tourne bride et rompt derrière elle l'infanterie. Ces milices, vaincues par la panique plus que par le combat, s'enfuient. Les royalistes, qui ne perdent que quelques hommes, en tuent plusieurs milliers ; trente bannières, quatre cornettes, presque toute l'artillerie, les bagages et les munitions tombent entre leurs mains. Six cents prisonniers, conduits à Namur, furent pendus ou précipités dans la Meuse. Après cette sangoureuse vengeance, où le soldat se transformait en bourreau, don Juan, dans la joie de sa victoire, revint à la clémence : il sauva la ville de Gembloux, qui, s'étant rendue à merci, était, suivant les lois de la guerre, vouée au pillage. Terrifiés, l'archiduc Mathias, le prince d'Orange, les Etats généraux se réfugièrent de Bruxelles à Anvers. Mais le vainqueur ne disposait pas de ressources suffisantes pour tenter le siège de la capitale. Il avait en vain envoyé Escovedo en Espagne pour y porter ses pressantes sollicitations de secours ; il ne recevait rien et se sentait comme abandonné, sans fonds pour payer ses troupes et sans son fidèle secrétaire pour l'aider de son dévouement éclairé dans ces difficiles conjonctures : « De l'argent, » encore de l'argent, et Escovedo », écrivait-il au roi. Au lieu d'argent, il reçut la nouvelle du meurtre d'Escovedo : Philippe II, persuadé que ce confident intime de don Juan le servait dans ses dessein ambitieux, l'avait fait assassiner.

Cependant don Juan poursuivait sa victoire. Il lança ses troupes encore ferventes d'ardeur et ivres de leur succès en Brabant et en Hainaut. Au contre-coup de la défaite de Gembloux, les villes ouvrirent leurs portes ou n'opposèrent qu'une courte résistance. Trois mois après, le drapeau royal flottait sur la plupart des places fortes du sud des Pays-Bas. Le 19 mai 1578, le vaillant général, épuisé de fatigue et de maladie, sentit la nécessité de prendre quelque repos ; il remit le bâton du commande-

ment à Alexandre Farnèse, qui réduisit Limbourg. Mais bientôt il apprit à Namur que l'armée nationale, sous les ordres du comte de Boussu, s'était reformée aux environs de Malines et qu'elle avait peu à peu grossi au nombre de seize mille hommes de pied et douze cents chevaux (1). Il ne voulut pas laisser à son lieutenant l'honneur de conduire ses troupes au combat et vint se mettre à leur tête. Il traversa le Démer, sur le pont d'Aerschot, avec douze mille fantassins et six cents cavaliers (2), et bivouaqua la nuit devant l'armée des Etats, campée au village de Rymenart. En vain le prince de Parme avait-il représenté, dans le conseil de guerre, pour dissuader l'attaque, la supériorité numérique et la forte position de Boussu. Son avis fut repoussé, et, le 31 juillet 1578, les royalistes s'avancèrent, au son des fanfares, vers les lignes ennemies. Le général belge n'avait élevé, en avant du village, qu'un simulacre de fortifications. Il n'y opposa qu'une faible résistance aux assaillants, qui, entraînés par l'ardeur du succès et malgré la défense prudente de don Juan, poussèrent leur pointe; en reculant, les patriotes brûlaient derrière eux des chaumières comme s'ils détruisaient leur camp. Tout à coup, en débouchant du village, les Espagnols virent s'élever devant eux le vrai camp. Ils reconnurent alors le piège habile où Boussu les avait attirés : ils étaient cinq cents mousquetaires et six cents cavaliers devant toute une armée solidement retranchée sur une hauteur commandant une plaine entre le Démer et la forêt. En même temps que les batteries du camp se démasquaient, les vétérans écossais, chantant des psaumes et combattant nus sous le soleil d'été, les chargèrent. Alexandre Farnèse, accourant à leur secours dans leur position critique, les dégagea par une habile manœuvre de cavalerie; postant dans les haies et sur les hauteurs d'habiles archers, il réussit à couvrir leur retraite. Boussu ne s'avança pas, et la lutte, bien

que meurtrière pour les royalistes, fut néanmoins si indécise, que les deux partis revendiquèrent la victoire. Don Juan se retira sur Tirlemont. Il se vit bientôt menacé d'être enveloppé à la fois par les troupes des Etats, soutenues des secours anglais, par le comte palatin Jean-Casimir, descendant de Zutphen avec douze mille reîtres, et par le duc d'Alençon, proclamé *défenseur de la liberté belge contre la tyrannie espagnole*, qui occupait Mons avec des levées françaises. Laisant le pays en proie à l'anarchie, au brigandage et à la convoitise de trois prétendants, le lieutenant de Philippe II battit en retraite et concentra son armée aux environs de Namur. Une fois encore, aux abords de Tirlemont, il reçut les ouvertures de paix. Le 24 août 1578, il se rendit avec une forte escorte, au rendez-vous fixé sous un grand chêne, à une lieue de son camp. Les ambassadeurs d'Angleterre et de l'empereur s'étaient chargés de lui soumettre les conditions des Etats. Le roi d'Espagne ne gardait plus qu'un vain titre de souveraineté, sans autorité effective. L'archiduc Mathias devait être confirmé comme gouverneur; en cas de mort ou de démission, le choix de son successeur devait être ratifié par les Etats. Enfin, don Juan, après avoir restitué les places qu'il avait conquises, devait de suite évacuer le pays avec ses troupes et ses partisans.

Le gouverneur écouta avec un silence calme ces dures propositions, et, le lendemain, il donna part de son refus de les discuter. En inspirant ces rigoureuses exigences, le Taciturne poursuivait son but : « Quelles étaient les intentions du prince (d'Orange)? » dit M. Groen. « D'abord, mettre fin à tant de lenteurs » et déterminer la rupture des négociations. Il ne veut pas entendre parler d'accord... » Après l'échec de ces ouvertures, don Juan s'en fut attendre à Namur que le roi lui dépêchât les secours de troupes et d'argent nécessaires pour reprendre la lutte. Il chargea Gabriel Serbelloni, récemment délivré de sa captivité en Tunisie, d'élever un camp retranché près de la ville, sur la colline

(1) Kervyn de Lettenhove, *Les Huguenots et les Guèux*, t. V, p. 453 (note 3).

(2) Idem, *ibid.*

de Bouge, au confluent de la Sambre et de la Meuse. Déjà Charles-Quint avait reconnu la force de cette position et, en 1554, s'y était retiré devant les forces supérieures de Henri II.

Une épidémie éclata dans le camp espagnol. Le vaillant général organisa activement les secours et ne cessa de porter le réconfort de sa présence et de ses consolations aux nombreux malades de son armée. C'est à leur chevet sans doute qu'il contracta le germe du fléau. On le transporta de sa tente sur les hauteurs salubres de Bouge. On l'y déposa dans un vieux pigeonnier, qui restait seul debout au milieu des ruines d'une ferme, et dont on avait à la hâte caché le délabrement sous de riches tapisseries. Dès avant la bataille de Gembloux, don Juan, comme l'atteste une lettre de son confesseur, le P. Dorante (1), avait eu le pressentiment de sa fin prochaine. Il sentait que le chagrin, plus encore que la maladie, achevait de consumer sa vie. Il se désespérait de l'abandon où le roi, sourd à ses pressants appels, le laissait, presque sans forces militaires, sans ressources, en face de trois armées. Dans les répit de sa fièvre, il voulut soulager son âme en l'épanchant et il écrivit à ses amis des lettres pleines à la fois d'amertume et de résignation. Le 16 septembre, il mandait à Mendoza, l'agent espagnol à Gênes : « Sa Majesté ne résout rien ; du moins, on me tient ignorant de ses intentions. Je pousse des cris, mais en vain. Il est clair qu'on nous laisse ici pour y languir jusqu'à notre dernier soupir. Que Dieu nous conduise tous comme il lui plaît ! En ses mains sont toutes choses (2). » Il ajoute dans une missive adressée à Jean-André Doria, son frère d'armes de Lépante : « Je me réjouis que votre vie coule avec tant de calme, quand le monde autour de moi est en tumulte. Vous êtes heureux de passer la fin de vos jours vivant pour Dieu et pour vous-même ; vous

« n'êtes pas forcé de vous jeter continuellement dans la balance des événements humains et de vous aventurer chaque jour dans des jeux hasardeux (1). » Enfin, le 20 septembre, il dicte une dernière dépêche à Philippe II : « Le travail que j'ai ici », disait-il, « est fait pour détruire n'importe quelle cons titution. » Il dépeint l'état déplorable des Provinces-Unies, les menées de la France et de l'Angleterre, ses communications coupées, son armée décimée par la peste. Doit-il partir, faire une diversion en Bourgogne, attendre des renforts ? « Je demeure ainsi », continuait-il, « perplexé et confus, désirant plus que la vie une décision de Votre Majesté, cette décision que j'ai implorée si souvent. » Il se sentait profondément affligé d'être délaissé par le roi, qu'il avait servi, comme sujet et comme frère, avec toute fidélité et tout dévouement : « Nos vies sont en jeu, et tout ce que nous demandons, c'est de les perdre avec honneur (2). » Quand le roi lut cette lettre, le héros n'était plus.

Le 25 septembre, don Juan avait chargé le P. Dorante, auquel il s'était confessé, de ses suprêmes recommandations pour Philippe II. Il appelait la faveur royale sur sa mère et son frère Conrad Pyramus. « Il mentionna encore », écrivit le moine au roi (3), « d'autres personnes, dont je rappellerai en temps convenable le nom à Votre Majesté. » Il s'agit vraisemblablement des deux filles illégitimes qu'on Juan eut, l'une, Jeanne, à Naples, de Diana Jalangda, de Sorrente, et l'autre, Anne, à Madrid, de Maria de Mendoza. « Il sollicita, comme la récompense de ses services, d'être enterré à côté de son illustre père : « Je vous demande et vous charge, » dit-il à son confesseur, « de supplier en mon nom la Majesté du Roi, mon seigneur, qu'ayant égard à ce que l'Empereur lui demanda et au dévouement avec lequel je m'efforce de le servir, il me fasse cette faveur que

(1) Gachard, *Les bibl. de Madrid et de l'Escurial*, p. 449.

(2) Bor, *Oorspronck der Nederl. beroerten*, II^e deel, L. XII, f. 657 v^o ; Hooft, *Nederl. historien*, t. II, L. XIV, p. 601-602.

(1) Bor, *Op. cit.*, II^e deel, L. XII, f. 64 v^o, 652 v^o ; Hooft, *Op. cit.*, t. II, L. XIV, p. 600-601.

(2) Motley, *Op. cit.*, t. IV, p. 449-450.

(3) Lettre du P. Dorante à Philippe II, dans Gachard, *Bibl. de Madrid et de l'Escurial*, p. 429.

« mes os soient déposés près de ceux de
 « mon seigneur et père; par cela je me
 « trouverai bien payé de mes services. »
 Il n'oublia non plus ses serviteurs, « qui
 « étaient très bons et très fidèles; beau-
 « coup d'entre eux étaient fort pauvres,
 « et lui se trouvait à cette heure sans un
 « maravedis pour leur payer même les
 « gages qui leur revenaient depuis long-
 « temps ». Le 28 septembre, sentant le
 déclin rapide de ses forces, il fit appeler
 Alexandre Farnèse, et, lui remettant son
 épée, le nomma son successeur sous le
 bon plaisir du roi. Il s'entretint, une
 dernière fois, avec son ami Octave
 Gonzaga de toutes ses ambitions de
 gloire, de tous ses projets héroïques :
 la chrétienté définitivement affranchie
 des menaces de l'islamisme; l'Angle-
 terre délivrée d'une reine despote; l'Es-
 pagne recouvrant, après une politique
 étroite et ombrageuse, sa splendeur che-
 valeresque (1). Puis, par un brusque
 retour, comme frappé du contraste entre
 ses rêves et sa misère, le fils de Charles-
 Quint ajouta : « Pendant toute ma vie,
 « je n'ai pas eu un pouce de terre à
 « moi. » Et il murmura le verset de Job :
 « Je suis sorti nu du sein de ma mère,
 « et, nu, j'y retourne. » Le lendemain,
 il tomba dans un délire, balbutiant
 des visions de guerre. Le 1^{er} octo-
 bre 1578, il recouvra son calme et fit
 dire la messe près de sa couche. Quand
 le prêtre éleva l'hostie, il se souleva
 avec effort, les yeux fermés, ôta son
 bonnet et les emplâtres dont sa tête
 était couverte; peu après, il expirait,
 « s'échappant », dit le P. Dorante, « de
 « nos mains, comme un oiseau, par un
 « mouvement presque imperceptible ».

Dans ce temps, où le crime souillait
 si souvent la politique, on attribua vó-
 lontiers au poison la mort de don Juan,
 et maints historiens se sont faits l'écho
 de cette rumeur. Strada (2) n'en fait
 qu'une vague mention; Martin del Rio (3)
 paraît y ajouter foi; Brantôme (4) im-
 pute le forfait à Philippe II, instigué

par Perez; le protestant Du Plessis-
 Mornay (1), à l'abbé de Sainte-Gertrude,
 l'ami du Taciturne. Les médecins, qui
 procédèrent à l'autopsie, reconnurent
 les symptômes nettement caractérisés du
 typhus; néanmoins, lisons-nous dans le
 rapport officiel du docteur Ramirez (2),
 ils n'avaient jamais vu une telle corrup-
 tion, bien que quelques-uns affirmassent
 l'avoir déjà rencontrée chez ceux qui
 étaient morts par le poison.

Les funérailles de don Juan furent
 célébrées avec une pompe guerrière à
 Namur. Le héros, revêtu de ses armes,
 le collier de la Toison d'or au cou, la
 couronne ducale de Bourgogne sur la
 tête, son casque et ses gantelets à ses
 pieds, était étendu sur une civière, cou-
 verte de drap d'or. Il fut ainsi trans-
 porté, sur cette couche de parade,
 depuis le camp jusqu'en ville, au milieu
 de ses troupes, par les colonels des
 divers régiments, se relayant de distance
 en distance, afin que tous eussent l'hon-
 neur de porter leur général. Il fut ense-
 veli dans la cathédrale de Saint-Aubain,
 mais il n'y reposa pas longtemps : on
 n'y conserve de lui que l'urne de cuivre
 renfermant ses entrailles et une corbeille
 de bois avec les gantelets, le baudrier,
 le ceinturon, la cotte d'armes de soie
 verdâtre mêlée d'or et d'argent, les bas
 de soie et les bottines. Au printemps
 suivant, le corps, sur l'ordre de Phi-
 lippe II, fut exhumé et secrètement
 transporté en Espagne. Il fut découpé
 en morceaux, séché et enfumé; on dé-
 posa ensuite les fragments dans trois
 valises que Gabriel de Cúñiga emporta,
 à travers la France, sur ses chevaux de
 poste. A l'Escurial, on rajusta les dé-
 bris, et Philippe II revit le vainqueur
 de Lépante debout, revêtu de son ar-
 mure et appuyé sur son bâton de gé-
 néral. Ensuite don Juan fut couché, à la
 droite de son père, dans le même caveau.
 Sa dernière ambition était réalisée : il
 n'avait pu conquérir un royaume, mais

(1) Lettre d'Oct. Gonzaga, du 4 oct. 1578 (Ker-
 vyn de Lettenhove, *Op. cit.*, t. V, p. 237).

(2) Strada, *Op. cit.*, II^e décade, p. 715.

(3) Delvigne, *Mém. de Del Rio*, t. III, p. 319.

(4) Brantôme, *Op. cit.*, t. II, p. 129-131.

(1) Du Plessis parle d'un Marseillais qui aurait
 reçu de l'abbé de Sainte-Gertrude 20,000 florins
 pour empoisonner don Juan (Kervyn de Letten-
 hove, *Op. cit.*, t. V, p. 260, note 4).

(2) Kervyn de Lettenhove, *Op. cit.*, t. V, p. 260,
 note 1.

il avait mérité une tombe à côté de Charles-Quint.

Emile Van Arenbergh.

Fam. Strada. *Hist. de la guerre de Flandre* (trad. par P. Du Ryer). — Lorenzo Van der Hammen, *Don Juan de Austria* (Madrid, 1627, in-4°). — W. Stirling Maxwell, *Don John of Austria*. — Dr W. Havemann, *Das Leben des don Juan d'Aust* — *Revue britannique*, mars 1848, p. 283. — Gachard, *Etudes hist. sur don Juan d'Autriche*, *Bull. de l'Acad. roy. de Belg.*, 2^e série, t. XXVI, XXVII. — Le même, *Corr. de Philippe II*. — Le même, *Relat. des ambass. vénit.* — Le même, *Don Carlos et Philippe II*, t. 1^{er}, 69, 169-170; II, 461. — Le même, *Les bibl. de Madrid et de l'Escorial*. — Le même, *Retr. et mort de Charles Quint au monast. de Yuste*, II, p. XL. — Brantôme, *Œuvres complètes* (édit. Lalanne, t. II, 408). — Ranke, *Fürsten und Völker von Süd-Europa im XVI^{en} und XVII^{en} Jahrhundert*, t. 168, 478. — W. H. Prescott, *Hist. de Philippe II* (trad. par G. Renson et P. Ithier), t. IV, V. — Mignet, *Charles Quint, son abdication, sa retraite, son séjour et sa mort au monast. de Yuste*. — Le même, *Antonio Perez et Philippe II*. — Mod. Lafuente, *La mère de don Juan d'Autriche* (*Revista española de ambos mundos*, 1854). — Vice-amiral Jurien de la Gravière, *La Vocation de don Juan d'Autriche, dans Les Chevaliers de Malte*. — Le même, *La guerre de Chypre et la bataille de Lépante*. — Mendoza, *Guerre de Granada*. — Del Marmol, *Rebellion de Granada*. — Cajetano Rosell, *Hist. del Combate naval de Lepante*. — J.-L. Motley, *La Révolution des Pays-Bas au XVI^e siècle* (trad. par G. Joltrand et A. Lacroix), t. III, IV. — Henne et Wauters, *Hist. de Bruxelles*, t. ch. X. — Groen van Prinsterer, *Arch. de la maison d'Orange-Nassau*, t. V, VI. — Kervyn de Lettenhove, *Les Haguenois et les Gueux*, t. IV, V. — Bor, *Oorspronck der Nederl. beroerten*, 1^e en II^e deel, b. IX-XII. — Hooft, *Nederl. hist.*, b. XII-XIV. — De Thou, *Hist. sui temporis*, t. III. — Etc.

JULIEN D'HAVRÉ ou JULIANUS

AURELIUS, juriconsulte, philologue. Floreissait au XVI^e siècle. Il naquit à Lessines, d'une famille originaire sans doute d'Havré. Il fit ses études en France; il se lia avec le célèbre Corneille Musius à l'université de Poitiers, où il étudia la jurisprudence et reçut probablement le bonnet de docteur en droit.

Vers 1540, il revint dans les Pays-Bas, entra dans le barreau et exerça la profession d'avocat au parlement de Malines. Paquot suppose qu'il choisit cette ville, à cause de ses relations d'amitié avec la famille du poète Jean Second, laquelle habitait cette ville. Il fut successivement le conseil de Philippe de Croy, duc d'Aerschot et grand bailli du Hainaut, et de ses fils Charles et Philippe. Il mourut probablement à Malines, laissant une fille, Marguerite,

qui se fit béguine et mourut le 23 mars 1578.

Les œuvres de Julien d'Havré se composent de :

1. *Declaratio ad legem juris gentium*, §. *Quin imò*, ff. *de pactis*. Pictavii, 1538, in-12. Gaspar Burman possédait un exemplaire de cet opuscule. — 2. *Commentarius et paraphrasis in duas priores Horatii satiras*. Antv., Antonius Goynus, 1541, in-12. — 3. *Juliani Aurelii Less., de cognominibus eorum gentiliun.* Antv., Antonius Goynus, 1541, in-12, 72 feuillets. Item Basileæ, Johannis Oporinus, 1543, in-12. Valère André en marque erronément une édition augmentée et publiée à Louvain chez Rutger Rescius, en 1569 : Rescius était mort dès l'an 1545. L'ouvrage, d'ailleurs, méritait l'honneur d'une réimpression. Divisé en trois livres, il tient plus que le titre ne promet. L'auteur y traite de la naissance de l'idolâtrie et des principales divinités païennes; il donne ensuite un traité de mythologie fort bien fait et d'un latin châtié. — 4. *Epistola Hadriano Nicolai, consiliario S. Majestatis*, datée de Malines le 17 juin 1544. On la trouve dans le Recueil de Pierre Burman, t. II, p. 231.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibl. belg.*, II, 780. — Paquot, *Ném. lit.*, XII, 363.

JULIENNE (Sainte), née en 1193, au village de Retinne, à deux lieues de Liège, mourut à Fosses le 5 avril 1258. A ce nom se rattache un fait marquant dans l'histoire du culte catholique : l'institution de la Fête-Dieu. Il convient de rappeler en peu de mots les circonstances qui suscitèrent dans l'esprit de la pieuse nonne l'idée dont elle poursuivit, avec un courage indomptable, la réalisation, tant qu'il lui resta des forces.

Jusqu'au IX^e siècle, l'accord le plus parfait régna entre les Eglises d'Orient et d'Occident au sujet de la *présence réelle* du corps et du sang de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie. Tout à coup se fit entendre une voix discordante, celle du philosophe Jean Scot Erigène, que Charles le

Chauve avait mandé à sa cour, pour le mettre à la tête de l'Ecole du palais. Le pape Nicolas I^{er} s'effraya et pria le roi de mettre fin au scandale. Jean Scot tomba-t-il en disgrâce? On l'ignore. Selon les uns, il finit ses jours en France avant le roi Charles; selon d'autres, il serait retourné en Angleterre, d'où il était venu, et ses élèves l'auraient fait périr de mort violente. Mais cette dernière tradition repose sur une confusion de personnages. Ce qui nous intéresse ici, c'est que Scot écrivit contre Paschase Ratbert un livre *De corpore et sanguine Domini*, aujourd'hui perdu: tout ce qu'on sait, c'est qu'il y considérait le sacrement de l'Eucharistie comme un simple souvenir, une commémoration du sacrifice de la Croix (1). Il ne laissa point de disciples; son opinion resta celle d'un individu isolé. Cependant la discussion se ranima autour du livre de Paschase, où la transsubstantiation était admise comme un dogme formel; elle prit des proportions considérables lorsque Bérenger de Tours (XI^e siècle), tout en affirmant la présence réelle, soutint que le pain et le vin restaient du pain et du vin, mais que le Verbe venait s'y unir. Bérenger fut condamné, se rétracta, puis revint à la charge et finalement se rétracta encore. Ses doctrines anathématisées en plein concile, il se vit obligé, en 1059, de brûler ses propres ouvrages et avec eux le livre de Jean Scot; sa dernière abjuration date de vingt ans plus tard. Mais, s'il fut réduit au silence, ses idées lui survécurent et furent même bientôt dépassées. Dejà de son vivant il eut des partisans comme des adversaires: parmi ces derniers figurent des théologiens de l'Eglise de Liège, et en premier lieu Adelman (voir ce nom). A quelques années de là, le chanoine Algerus (voir ce nom) entra en lice et prit vigoureusement à partie l'hérésiarque Tanchelin, dont les prédications, à Anvers, l'emportaient en violence sur tout ce qui avait été dit jusqu'alors. On sait que Tanchelin rencontra son principal antagoniste en

saint Norbert, fondateur de l'ordre des chanoines réguliers de Prémontré (près Laon). Le triomphe de la pure doctrine catholique était assuré lorsque sainte Julienne, pour le célébrer avec éclat, proposa l'institution d'une grande fête annuelle en l'honneur du Saint-Sacrement.

Julienne était la seconde fille de Henri et de Frescinde, gens pieux, dont elle eut à peine le temps de connaître les bons exemples, n'étant âgée que de cinq ans lorsqu'elle les perdit. Les deux orphelines furent envoyées en pension au couvent de Cornillon lez-Liège, annexé à une léproserie. Leur bas âge ne leur permettant pas de pratiquer les exercices de la vie religieuse, encore moins de soigner les malades, la supérieure confia leur éducation à la sœur Sapience, qui habitait une métairie voisine. Elles y furent l'objet des plus grands soins: Julienne, qui montrait beaucoup de dispositions, eut même le loisir d'apprendre le latin et s'y appliqua sérieusement. Non seulement les vies des saints l'édifièrent, mais elle se laissa enflammer par les écrits de saint Augustin, et surtout par les sermons de saint Bernard sur le Cantique des cantiques. Les élans mystiques de ses auteurs favoris, l'effet des jeûnes et des austérités qu'elle s'imposait sans relâche, l'influence du milieu enfin, tout contribua à fixer sa vocation: elle n'avait que quatorze ans quand il lui fut accordé de devenir la consœur des vierges du Mont-Cornillon (1207).

Le P. Bertholet, l'historien de l'institution de la Fête-Dieu, prétend qu'elle était à peine âgée de seize ans lorsqu'elle eut la fameuse vision qui lui valut une si grande renommée: « Le globe de la lune, rayonnant de lumière et plein de clarté, s'offrit à ses yeux; elle y remarqua une ligne obscure et noire qui en traversait le diamètre, et par où il semblait que le globe était coupé. » Etait-ce une illusion, une hallucination? Ses supérieures en jugèrent ainsi; mais l'image de l'astre à ceinture sombre continua de la poursuivre partout. Dans les âges de foi, tout prend aisément un ca-

(1) V. Saint-René Taillandier, *Scot Erigène*, Paris, 1863, in-8°.

ractère symbolique. Une voix du ciel, ajoute Bertholet, lui apprit que la lune signifiait l'Eglise militante, et que la raie noire voulait dire qu'il manquait au calendrier une fête spéciale en l'honneur du Saint-Sacrement, fête dont elle, l'humble Julienne, était appelée à provoquer la création. Ce dernier point l'effraya : elle n'osa parler, si bien que les choses en restèrent là pendant vingt ans.

Pendant la nouvelle de la vision, répandue à Liège, y avait donné lieu à toutes sortes de commentaires. On commençait à parler de celle qui avait reçu cette grâce, à la révéler, à la consulter : elle était accablée de visites. Il arriva, en 1220, qu'une jeune fille nommée Eve, subitement saisie d'un profond dégoût du monde, conçut la pensée d'aller vivre en *recluse* (1) à proximité de l'église Saint-Martin-en-Mont (2), et, ne sachant se décider, prit le parti de s'en référer à l'avis de Julienne. Celle-ci la fortifia dans son dessein, et, sans délai, Eve s'enterra toute vive, pour dire ainsi, dans une cellule qui avait vue sur l'église : il fut seulement convenu que Julienne irait la voir au moins une fois l'an, et qu'elles n'auraient rien de caché l'une pour l'autre.

Sur ces entrefaites, en 1222, Julienne fut nommée supérieure de son monastère. Rigide observatrice de la discipline, elle s'attira par son zèle plus d'un désagrément : les mauvaises passions s'agitent à l'ombre du cloître ni plus ni moins qu'ailleurs. Il se forma parmi les nonnes un parti contre elle : on épia toutes ses actions, on eut même recours à la calomnie. L'idée qu'elle avait une mission à remplir l'occupa de nouveau ; elle y puisa la force de supporter ces traverses. Elle révéla son secret à son amie Eve, et, bientôt après, à Isabelle de Huy, fille d'une dévotion exemplaire et d'un caractère très sûr, qu'elle parvint à

(1) Claquemurée dans une cellule, morte pour le monde. Il y a une certaine analogie entre ces solitaires et les anciens *stylites* de la Thébaïde.

(2) Fondée en 963 par l'évêque Eracle, l'église Saint-Martin couronne la colline de Publémont (*Mons publicus*). En 1886, à l'occasion de la Fête-Dieu, qui y fut célébrée pour la première fois, Léon XIII l'a élevée au rang de basilique.

faire entrer au monastère de Cornillon. Se sentant désormais appuyée, elle prit décidément son parti. Elle consulta le savant Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin, et le pria en même temps de recueillir les opinions de quelques théologiens d'élite, sans toutefois la nommer. Jean s'exécuta : toutes les réponses furent satisfaisantes et d'une parfaite orthodoxie, préludant en quelque sorte aux décrets du concile de Trente. Julienne s'empressa de faire composer un Office ; il paraît même qu'elle y travailla. Cet Office fut pendant quelques années en usage à Saint-Martin ; celui de saint Thomas d'Aquin le fit oublier : les Bollandistes n'en ont pu découvrir que des fragments. Cependant l'affaire s'était ébruitée : l'éloquence de Hugues de Saint-Cher, qui se prononça pour la nouvelle fête, ne put avoir raison ni des railleries ni des défiances du public et même du clergé. En 1223, le prieuré de Cornillon échut à un certain Roger, hostile à Julienne : les choses allèrent de mal en pis, si bien que celle-ci se vit obligée de quitter la maison. Plusieurs sœurs suivirent son exemple : la supérieure trouva un asile auprès d'Eve. Une réaction s'opéra enfin sous l'évêque Robert de Torote (1240). Roger fut déposé comme simoniaque et le clerc Jean (l'auteur de l'Office) installé à sa place. Alors tout changea pour Julienne : autant on l'avait bafouée, autant on l'entoura de témoignages de respect. De retour du concile de Lyon (1245), l'évêque assembla son synode, et ses propositions y ayant été accueillies à l'unanimité, l'institution de la Fête-Dieu fut décrétée par mandement de 1246.

Robert mourut peu de temps après la promulgation de cet acte ; il n'assista point, quoi qu'en dise Molanus, aux brillantes cérémonies d'inauguration qui eurent lieu en 1247. Henri de Gueldre lui succéda : de mauvais jours allaient encore se lever pour Julienne. Roger rétabli dans ses fonctions de prieur, elle fut derechef exposée à toutes les avanies : une horde furieuse envahit son oratoire et le saccagea ; elle n'eut que le temps

de se réfugier au dortoir commun. L'orage apaisé, elle se montra ferme en refusant de reconnaître le prieur intrus et, pour prévenir de nouvelles violences, elle se condamna pour la seconde fois à l'exil (1248). Trois sœurs de son choix l'accompagnèrent : toutes eussent voulu partager son sort. Elles résidèrent tour à tour chez les Bernardines de Robertmont, au Val-Benoît (Liège), au Val-Notre-Dame (lez-Huy), enfin à Namur, aucun lieu dans le pays de Liège ne leur offrant, en ces temps de troubles, la sécurité désirable. Nos quatre religieuses étaient sans ressources, leurs biens ayant été légués à leur monastère : heureusement l'abbesse de Salzinnes, Himina, sœur de Conrad, archevêque de Cologne, eut assez de crédit pour leur obtenir une pension annuelle : elles se soumirent aussitôt à son obéissance. Isabelle de Huy vint retrouver à Salzinnes sa chère Julienne, dont la santé commençait à s'affaiblir.

Malgré ces vicissitudes, la Fête-Dieu restait bel et bien établie. Hugues de Saint-Cher, cardinal de Sainte-Sabine, reparut à Liège en qualité de légat du pape. L'un de ses premiers soins fut d'approuver le décret de Robert de Torte (1). Les ecclésiastiques dissidents n'en refusèrent pas moins d'admettre la fête, dont la célébration fut ainsi momentanément arrêtée, si ce n'est dans l'église de Saint-Martin. Cette situation ne devait pas durer. En 1261, fut élevé à la papauté, sous le nom d'Urbain IV, Jean Pantaléon, de Troyes en Champagne, qui avait été archidiacre de Liège. La cause de Julienne était gagnée; seulement la pieuse fille ne connut pas son triomphe. Reprenons le fil des événements.

Isabelle mourut avant son amie, presque à la veille des défaites qui signalèrent l'invasion du Namurois par le comte Henri II de Luxembourg. Ce fut une douloureuse épreuve pour Julienne et comme le prélude de nouveaux malheurs. Henri ayant mis le siège devant Namur, le monastère de Salzinnes se

trouva sérieusement menacé; les religieuses durent l'abandonner pour toujours (1). Julienne, malade, fut conduite à Fosses, où elle vécut en recluse, perdant des forces de jour en jour. Enfin, elle s'éteignit paisiblement. Sur son désir, sa dépouille mortelle fut transportée à l'abbaye de Villers, sur les confins du Brabant. Au *xvii*^e siècle, lorsqu'elle fut devenue l'objet d'un culte (notamment en Portugal), on fit, dit Bertholet, " quelque distribution " de ses reliques "; une part en revint, dans l'âge suivant, au monastère de Saint-Sauveur, à Anvers. Le chronogramme suivant fixe l'époque de leur translation :

JULIANA EYCHARISTIE FESTIS DEVOTISSIMA.

Julienne décédée, il ne restait plus qu'Eve pour achever son œuvre. Elle ne perdit pas de temps, s'adressa à Jean de Lausanne et obtint de lui qu'il tâcherait de décider l'évêque à demander formellement à Urbain IV la confirmation de la fête du Saint-Sacrement : l'occasion lui paraissait favorable, puisque le souverain pontife avait été membre de l'église de Liège. Jean réussit dans ses démarches, et, à vrai dire, il allait au devant des sentiments d'Urbain. En 1264, la célébration de la Fête-Dieu fut étendue à toute l'église catholique; elle devait avoir lieu le jeudi après l'octave de la Pentecôte. Les circonstances retardèrent l'exécution complète de ce décret, si ce n'est dans le diocèse de Liège. Saint Thomas d'Aquin composa, comme on l'a dit ci-dessus, l'Office spécial qui se récite encore aujourd'hui. Eve reçut un bref de congratulation; elle mourut en 1265 ou 1266, et fut inhumée dans l'église de Saint-Martin.

Ce temple, brûlé en 1312 (voir BLANKENHEIM), ne put être entièrement rebâti qu'en 1542. Récemment restauré avec beaucoup de goût et de science, il passe justement pour l'un des monuments les plus remarquables de Liège. Sainte Julienne n'y est pas oubliée :

(1) En 1253. L'année suivante, son successeur, Pierre Capocci, confirma cette approbation.

(1) La maison de Salzinnes fut, en effet, pillée, ruinée et brûlée pendant le siège de Namur, qui dura à peu près deux ans.

dans la chapelle ouverte en 1707 pour la *Confrérie du Saint-Sacrement* (1), on admire quatorze médaillons dus à l'habile ciseau de Delcour, figurant les principaux épisodes dont on vient de lire le résumé.

Alphonse Le Roy.

Acta sanctorum. — Fisen. — Bertholet, *Hist. de l'Institution de la Fête-Dieu*. Liège, Barchon et Jacob, 1746, in 4^e, avec de belles planches; nouvelle édition, Liège, Oudart, 1846, in-8^e — Ed. Lavalleye, *Hist. de la Fête-Dieu*. Liège, Oudart, 1846, in-12^e (ouvr. publ. à l'occasion du 600^e anniversaire de l'institution).

JUNIUS (*Hadelin*), ou DE JONGHE, LE JEUNE, écrivain ecclésiastique, naquit vers la fin du XVII^e siècle, à Herstal. Il reçut la prêtrise, régenta depuis 1605 jusqu'à 1608 la pédagogie du Faucon, à Louvain, et fut pourvu, probablement en vertu des privilèges de la Faculté des arts de cette ville, d'une prébende de Saint-Amé de Douai. Il obtint, en 1616, un canonicat de la collégiale de Saint-Servais, à Maestricht. Il publia contre le P. Fisen, qui repoussait, dans son histoire de l'église de Liège, certaines légendes sur saint Servais, un opuscule sans style, ni critique historique, intitulé : *Apologia Reverendi Domini Hadelini Junii, insignis Ecclesie Collegiatae sancti Servatii Mosae-Trajectensis Canonici, contra Reverendum Dominum Societatis Jesu Patrum Bartholomæum Fisen, uti Historie Ecclesie Leodiensis Auctorem* (Liège), 1649, in-4^e de 16 ff., sans nom de ville, ni d'imprimeur. En appendice, à la page 15, un *Sacrarium illustris Patrie Leodiensis*; c'est le *Sacrarium Leodiense* du P. du Monin, contenant une liste des évêques de Liège, des chapitres, monastères et couvents de ce diocèse.

Émile Van Arenbergh.

Paquot, *Mém. lit.*, XVIII, 440, 448. — Chesquière, *Acta sanct. Belgii*, II, 491. — De Theux, *Bibliogr. liég.*, I, 79.

JUPPIN (*Jean-Baptiste*), artiste peintre, né à Namur, en 1678, mort en 1729. Il se forma à Bruxelles, d'où il partit, jeune encore, pour l'Italie. Il ré-

sida quelque temps à Naples, puis revint dans son pays et se fixa à Liège, où il exécuta un grand nombre de paysages dans le style italien, étoffés de sujets historiques, comme c'était alors le genre adopté. Les figures de ses paysages étaient traitées par un artiste nommé Plumier, dont les biographes ne citent que le nom, mais que nous croyons être Edouard Plumier, né à Liège, en 1694, et mort en 1733. C'est grâce aux travaux de la Société archéologique de Namur, que notre peintre est sorti de l'obscurité et que ses tableaux ont été remis en pleine lumière. Le musée de cette société en renferme quelques-uns qui témoignent du talent de cet artiste. Il possédait un pinceau ferme et large, un coloris vif et un sentiment très développé des harmonies de la nature, qu'il savait interpréter à la façon des maîtres. On citait de Juppin un chef-d'œuvre : *l'Eruption du Vésuve*, disparu dans l'incendie des États, à Liège. Voici l'indication des tableaux qui existent de lui en Belgique dans les monuments publics : six grands paysages historiques, dont quatre ont trait à la vie de saint Materne, dans l'église de Notre-Dame, à Tongres (les figures sont de Plumier); six grands paysages à l'église de Saint-Martin, à Liège; quatre paysages à l'église de Saint-Denis, à Liège; plusieurs paysages au musée du Cercle archéologique de Namur. En 1873, M. Al. Deschamps a publié, à Namur, sur Juppin et La Fabrique, une brochure où il a réuni tous les documents et papiers de famille qui ont été trouvés sur ces deux peintres.

Ad. Siret

JUSSERET (*Nicolas-Joseph*), géographe, naquit à Namur, le 15 janvier 1810, et y mourut, le 12 novembre 1836. Il entra, vers 1830, à l'établissement géographique de Vander Maelen, à Bruxelles, où il travailla, pendant deux ans environ, en qualité de chef des constructeurs-géographes et de professeur. En 1833, à la suite d'une chute de cheval, il eut l'épine dorsale brisée, et fut désormais condamné à l'immobilité. C'est pendant cette période de

(1) L'origine des sociétés pieuses ainsi dénommées se rattache à l'institution de la Fête-Dieu, ainsi que celle des prières de XL heures (adoration perpétuelle).

trois années, que, alité, il termina et publia son *Atlas historique de la Belgique*, dont les cartes furent gravées sous la direction de Victor Chéon, de Bruxelles, et imprimées par F.-J. Douxfils, de Namur.

Voici le titre exact de cet important ouvrage :

Atlas historique de la Belgique ancienne et moderne depuis Jules César jusqu'à nos jours, précédé d'une notice historique, d'une description physique de la Belgique ancienne, et de la description géographique relative à chacune des cartes. Bruxelles, Victor Chéon, MDCCCXXXVI. In-folio de 42 pages, 14 cartes. L'auteur dit, dans la préface, que c'est à son compatriote et ami, l'historien Dewez, qu'il doit la plupart des renseignements historiques qui lui ont servi à exécuter son travail.

Jusseret dressa la carte de la Lithuanie russe, qui figure dans l'ouvrage suivant : *La Lithuanie et sa Dernière Insurrection*, par Michel Piekiewicz. Bruxelles, Dumont, 1832.

On a encore de lui une *Carte du Luxembourg*, qui a eu trois éditions.

F.-D. Doyen.

JUSTE DE GAND, artiste peintre, contemporain de Vander Goes, Bouts et Memling, et dont la présence est constatée, de 1465 à 1475, à Urbino, où le duc Frédéric de Montefeltre tenait, à cette époque, une cour brillante.

Du peintre, on sait peu de chose. Ni son nom de famille, ni la date de sa naissance, ni le maître qui le forma, ni les circonstances qui le décidèrent à passer en Italie et à s'établir à Urbino, ni la date et le lieu de son décès ne sont connus. La plus ancienne mention de son nom est faite par Vasari : *Giusto de Guanto che fece la tavola delle communioni del duca d'Urbino ed altre pitture*. Guiccardini n'a fait, vraisemblablement, que répéter le renseignement de l'historien florentin, lorsqu'il a écrit dans sa *Description de tout le Pays-Bas* : « *Juste de Gand, lequel fest* » cette insigne pièce de peinture de la « *Communion pour le duc d'Urbino.* »

L'œuvre signalée par Vasari est, jusqu'à présent, la seule qui permette d'apprécier avec certitude le talent du peintre gantois. Son authenticité a été, depuis, confirmée par les révélations des archives. Pungileoni, dans son *Eloge de Gioranni Santi*, et Passavant, dans son ouvrage sur Raphaël, ont fait connaître une série de documents, d'après lesquels il résulte que Juste de Gand acheva, en 1474, pour la confrérie du *Corpus Christi* d'Urbino, un tableau représentant la Cène, et qui fut payé par une souscription à laquelle contribua pour quinze florins d'or le duc Frédéric. Les documents qui se rapportent à ce tableau et que l'on trouve dans l'un des livres de la confrérie, disent que les dons obtenus en vue de l'exécution de la Cène avaient été recueillis dès le mois de mai 1465. L'ouvrage fut payé à l'artiste la somme de trois cents florins d'or.

Dans une salle qui ressemble à une chapelle, on voit le Christ distribuer la sainte hostie aux apôtres. Le Christ est debout, devant la table recouverte d'une nappe blanche et que dessert un ange. Il est vêtu d'une robe grise unie, à longs plis, et serrée à la taille. Ses cheveux tombent en boucles sur ses épaules. Son attitude, penchée en avant, est gauche et exagérée, mais expressive. Les apôtres sont agenouillés autour de lui en deux groupes d'une belle ordonnance, et dans des poses vraies et émues. Tous expriment une grande piété. A droite, au second plan, figure le duc Frédéric de Montefeltre, suivi de deux seigneurs de sa cour. Près de lui se tient un troisième personnage habillé à la turque; selon quelques auteurs, ce serait l'ambassadeur que le shah de Perse envoya aux princes de l'Europe pour les coaliser contre Mahomet II, et qui, au moment où Juste exécutait la Cène, visita Urbino, circonstance dont le duc semble avoir voulu perpétuer le souvenir dans le tableau. L'ambassadeur rappelle, aussi bien par le type de la tête que par l'arrangement du costume, certaines figures de Thierry Bouts. Il est vêtu d'une robe de brocart jaune et noir, et est coiffé d'un turban. Le duc, qui s'entretient

avec lui, est habillé de jaune et de rouge; la figure, vue de profil, est d'un caractère noble et imposant. L'introduction de ces deux portraits dans la composition permet de supposer que Juste jouissait à la cour d'Urbino d'une certaine considération. Au troisième plan, derrière le groupe officiel, on aperçoit la Vierge, tenant dans ses bras l'Enfant Jésus. Enfin, deux anges aux ailes déployées, aux longues robes blanches flottantes, sont représentés dans les angles de la partie supérieure du tableau, planant avec grâce au-dessus de la scène.

L'œuvre de Juste de Gand est des plus importantes; elle fait connaître un maître que son style place dans la filiation des gothiques flamands, entre Vander Weyden et Quentin Metsys. Il semble, à voir certaines de ses figures d'apôtres, qu'il a été l'élève de l'un et le maître de l'autre. La composition, qui compte vingt deux figures (celles du premier plan sont de grandeur naturelle), est originale et hardie, en ce sens qu'elle rompt ouvertement avec la formule généralement employée à cette époque pour représenter le sujet de *la Cène*. Les têtes et les mains sont d'un dessinateur réaliste de premier ordre; le coloris général est harmonieux sans avoir l'éclat de celui des maîtres flamands contemporains; le faire est simple et large. Tout dénote, enfin, un talent viril. Le tableau, qui, au moment où nous l'avons vu, en 1882, était dans un état de conservation assez inquiétant, est le plus grand des panneaux connus de l'ancienne école flamande; il mesure 2^m,75 de hauteur sur 3^m,20 de longueur. Longtemps conservé dans l'église Sainte-Agathe d'Urbino, il a été transféré, il y a quelques années, dans le musée de l'Académie des beaux-arts de la ville, dont il est la pièce capitale. L'œuvre n'a pas été gravée. MM. Alinari frères, à Florence, l'ont photographiée.

La Cène fut achevée en 1474. Après cette date, les archives d'Urbino ne renferment plus qu'un seul document qui atteste la présence de Juste de Gand. C'est, en 1475, une mention des re-

gistres de la même confrérie du *Corpus Christi*, au sujet d'une toile achetée pour en faire une bannière et que l'artiste fut chargé de peindre.

Le retable d'Urbino est la seule peinture dont l'attribution à Juste soit attestée par des documents. Toutefois, on paraît vouloir aujourd'hui restituer, avec raison, au maître flamand une suite de vingt-huit portraits exécutés pour la bibliothèque du palais de Frédéric de Montefeltre et qui, depuis, ont passé par moitié dans la collection du Louvre et par moitié dans celle du palais Barberini, à Rome. Ces portraits représentent des héros, des sages, des savants de l'antiquité, des saints, des papes, des hommes célèbres de l'Italie du moyen âge. Le portrait de saint Augustin et celui du pape Sixte IV, qui sont au Louvre, catalogués parmi les œuvres anonymes de l'école italienne (nos 500 à 513 du catalogue de 1879), sont particulièrement remarquables, amples, caractéristiques, d'un coloris grave et sobre.

La fresque de *l'Annonciation*, signée *Justus d'Allemagna*, pinxit 1451, qui décore le couvent des Dominicains de Santa-Maria de Castello, à Gênes, et dans laquelle quelques auteurs voient une œuvre du peintre gantois, n'a aucune analogie avec le retable d'Urbino. Les œuvres qui figurent sous le nom de Juste dans les musées d'Anvers et du Louvre ne semblent pas davantage être de son pinceau. Quelques peintures de l'artiste sont signalées dans d'anciens textes. Un manuscrit flamand cite un tableau représentant la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, qui se trouvait à l'église Saint-Jean, à Gand. Mensaert mentionne, de son côté, dans le *Peintre amateur*, deux tableaux attribués à Juste, représentant le *Crucifiement de saint Pierre* et la *Décapitation de saint Paul*, et qui, dit-il, en 1763, décoraient encore, dans un parfait état de conservation, l'église Saint-Jacques, à Gand. Aucun de ces ouvrages n'a été retrouvé.

A.-J. Wauters.

L. Pungileoni, *Elogio storico de Giovanni Santi*. Urbino, 1822, in-8°, p. 66. — J.-D. Passavant,

Raphael d'Urbín et son père Giovanni Santi. Paris, 1860, in 8°, t. 1^{er}, p. 389. — Crowe et Calvascelle, *Les Anciens Peintres flamands*. Brux., 1862, t. 1^{er}, p. 140 et t. II, p. CXXV.

JUVENIS ou DE JONGHE (JEAN).

Il est mentionné par Foppens comme un médecin de mérite, originaire d'Ypres. D'après la date de ses publications, il vécut au milieu du xvi^e siècle. Il est l'auteur des opuscules suivants : 1. *Galenî Pergameni libellus de Theriaca ... interprete et commentatore Ioan. Iuvene Medico Iprensi*. — 2. *Ioannis Iuvenis Opusculum de Medicamentis Bezoardicis, quorum usus à Peste præservat*. Ils ont été imprimés à Anvers, par Jean Belle-rus, en 1587, dans un recueil de petits traités médicaux, dont le premier donne son nom au volume : *De herba panacea quam alii tabacum... vocant. Ab Ægidio Euerarto*, in-16.

X. Francotte.

JUVET (Pierre), écrivain ecclésiastique, naquit à Bruxelles, en 1643, de Jean Juvet et de Jeanne Moucon. Il reçut le bonnet de docteur en théologie à l'université de Bologne, remplit les fonctions pastorales en l'église de Saint-Sauveur, à Gand, depuis le 17 décembre 1687 jusqu'au 31 août 1695, et fut nommé président du séminaire de cette ville, le 7 juillet 1691. Investi d'un canonat à Saint-Bavon, le 19 décembre 1696, par l'évêque Vander Noot, il ne jouit que peu de temps de sa prébende. Hennebel, auquel l'université de Louvain avait, en vertu de ses privilèges, octroyé ce bénéfice, le revendiqua contre Pierre Juvet devant le conseil de Flandre et obtint gain de cause. Elevé à la prévôté de la collégiale de Sainte-Pharaïlde, par lettres royales de Charles II, il prit possession de sa nouvelle charge le 14 janvier 1707; il fut créé examinateur et juge synodal, le 10 octobre 1711. Ses infirmités le forcèrent à résigner ces diverses dignités, environ un an avant son décès, qui eut lieu le 5 octobre 1714. Il fut inhumé dans l'église des Carmes, à Gand.

On a de lui :

1. *Sententiæ selectæ, et effata ex ore Christi...*, per P. J. C. Juvet. Gandavi, H. Saetreuver, 1698, in-8°. — 2. *An-*

tilogiæ seu contradictiones apparentes Evangelistarum..., collectæ per Petrum Juvet, S. T. D. Gandavi, apud Joannem Danckaert, 1702, in-8°, 4 ff. lim. et 384 p. On connaît du même ouvrage une autre édition gantoise, datée de 1760, sans nom d'imprimeur. — 3. *Op-regt berauw met syn deelen ende conditien door Petrum Juvet*. Ghendt, L. De Clerck, 1708, in-12. *Idem. Den tweeden druck, van nieuws oversien*. Gand, Jean Meyer, 1756, in-12, 174 p. et 3 ff. de table. Les approbations sont de Gand, 1708 et 1755. — 4. *Het opperste goet minnelyck boren alle goet voor-gesteld aen alle die Godt soeken te beminnen, door Petrum Juvet*. Gand, Jean Eton, 1709, in-12, 4 ff. lim., 185 p. et 4 1/2 ff. pour la table et l'approbation. — 5. *Ægidius Albanus alios arguens, seipsum condemnans in libro cui titulum fecit Augustinus Iprensis vindicatus, per Petrum Juvet*. Gand, Jean Eton, 1711, in-4°, 104 p. et 1 f. d'errata. L'approbation est de Gand, 29 septembre 1711. — 6. *Vindiciæ Domini et Salvatoris nostri Jesu Christi, sanctorum item apostolorum... necnon præstantissimorum S. S. Patrum adversus Ægidium Albanum, dum eos secum componit in suis convitiis et contumeliis, per Petrum Juvet*. Gand, Jean Eton, 1712, in-4°, 102 p. et 2 ff. errata. L'approbation est du 5 août 1712. — 7. *Quæstio ad tempus præsens pertinens : Utrum judicium summorum Pontificum latum in materia fidei et morum sub-jaceat examini et discussioni aliorum Episcoporum, ut recipiatur, resoluta ex sententia et verbis Illustr. Cleri Gallicani, in comitiis generalibus in urbe Parisiensi ann. 1653, 1654, 1656 et 1661. Collegit P. Juvet, S. T. D.* Gand, Jean Eton, 1714, in-4°, 8 p. — En 1693, P. Juvet édita : *Conferentiæ clericales habitæ in Seminario Episcopali Gandavensi, in tres partes distributæ*. Gandavi, typis Michaelis Masii. Anno M. DC. XLIII (sic). In-8°, 4 ff. lim., 595 p. et 5 ff. de table. La date de l'adresse est certainement une erreur : il faut un C au lieu d'un L, car l'approbation est du 21 août 1693, et, d'ailleurs, M. Maes n'imprimait pas encore en 1643. Enfin, en 1699, parut

à Gand, sans nom d'imprimeur, un mémoire relatif à son procès contre J.-L. Hennebel et concernant le droit de collation du canonicat accordé à celui-ci par l'université de Louvain. Cette pièce, fournie en 1699, signée J.-R. De Smidt et N. Griettens, est intitulée : *Motivum juris pro eximio D. Petro Juvet, S. T. D. exemptæ ecclesiæ cath.*

S. Bavonis canonico, opponente adversus eximium D. Joannem Hennebel... In causa manutentie pendente in Concilio Flandriæ. In-folio, 38 p. et 2 ff. non cotés.

Emile Van Arenbergh.

J.-B.-L. De Castillion, *Sacra Belgii chronologia*, p. 86. — Hellin, *Hist. chron. des Evêques et du Chapitre exent de l'église cathéd. de Saint-Baron à Gand*, p. 374. — Vander Haeghen, *Bibliogr. gant.*, passim.



K

KALKBRENNER (*Gérard*) ou **CALCIFICIS**. Voir **HAMONTANUS** (*Gérard*).

KASTEELS (*Nicolas*), artiste peintre, né à Anvers au XVIII^e siècle. Dans l'article que nous avons consacré à Pierre Casteels, l'excellent peintre de fleurs, d'Anvers, nous disions qu'il serait question plus loin de Nicolas Casteels. Une confusion regrettable et souvent signalée dans les noms flamands qui commencent par la lettre K, qu'on rend en français par C, ne nous a pas permis alors de rédiger la notice dont il s'agit, et qui, pensons-nous, se trouve ici à sa véritable place. Il règne, du reste, à l'égard des Casteels, Kasteels, Casteels, Van Casteelen, Kastiels, etc., une confusion que n'a pas fait cesser l'excellent ouvrage de M. Van den Branden sur l'histoire de l'école de peinture d'Anvers. Le Nicolas Kasteels dont il s'agit ici paraît avoir été supérieur à Pierre. Il s'établit au XVIII^e siècle en Angleterre, où ses tableaux sont très recherchés. Nous n'avons pas d'autres renseignements sur cet artiste.

Adolphe Siret.

KAUKESSEL (*Hubert* ou *Wibert*), ou **CHAUCECEL**, trouvère d'Arras, faisait partie de cette joyeuse réunion de poètes artésiens qu'ont illustrée Adam de la Halle et Jean Bodel. Il était l'ami de

Colart le Bontellier, de Jean Erart et de Dragon (?), à qui il adresse une de ses chansons :

Jehan Erart, chantés
Mon chant, se vous agrée :
Boutillier, présentés
Vous est, si soit loée,
Ma cansons ; la reprise
Ai à Dragon tramise.

Arthur Dinaux a publié quatre chansons de Kaukesel, mais son texte est très défectueux, et fait regretter qu'il n'ait pu le comparer avec la leçon d'autres manuscrits. Ce sont des pièces amoureuses adressées à une noble dame, de si grande maison que le trouvère n'espère pas même être payé de retour :

Trop haut aim pour ataindre.

La troisième, intitulée *Barade* (sic), c'est-à-dire ballade, est composée de cinq couplets de quatre vers terminés par un refrain de trois vers, coupe qui ne manque pas d'harmonie ; son début pourrait faire supposer que Kaukesel a pris part à une croisade :

Un chant novel vaurai faire chanter
Pour la millour qui soit dechà la mer ;
Bien loiaument l'aim de cuer sans fauser,
Et amerai, ma vie.
Diex ! qui a boine amour,
S'il s'en repent nul jour,
Il fait grant vilonie.

Paul Bergmaus.

Arthur Dinaux, *Truvers Artésiens* (1843), p. 231-236. — *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII (1856), p. 615-616.

KEERBEECK (*Antoine VAN*), ou KERBEKIUS, écrivain ecclésiastique, naquit à Louvain vers 1544. Il prit l'habit des ermites de Saint-Augustin vers l'âge de seize à dix-sept ans, et fut promu au grade de bachelier en théologie à l'université de sa ville natale. Après cinq ans de profession religieuse, il fut ordonné prêtre et se rendit en Italie, où le cardinal Madrucci le chargea de l'instruction de ses neveux. Durant son préceptorat, il poursuivit ses études et se fit recevoir docteur en théologie à l'université de Bologne. En l'an 1581, ses supérieurs l'envoyèrent en Allemagne pour y restaurer l'ordre ruiné par les guerres continuelles. Nommé bientôt provincial de Bavière, d'Autriche et de Hongrie, les monastères dont il avait charge ne tardèrent pas à recouvrer la prospérité et la discipline, et leur nombre s'accrut notablement, surtout en Bavière. Ses services valurent à Keerbeek la dignité de commissaire et de vicaire général de Souabe et du haut et bas Rhin. Il n'obtint pas moins de succès dans ses nouvelles fonctions, car il fit refleurir les études et la règle de l'ordre parmi ses confrères d'Allemagne, et leur fit restituer le couvent de Bade, qui leur avait été enlevé. L'archevêque-prince de Salzbourg lui confia la direction du séminaire qu'il venait de fonder dans sa capitale, et l'y nomma à la chaire de théologie. Le Père Keerbeek fut prieur à Wurtzbourg de 1598 à 1600, et fut alors appelé au même emploi à Mayence. Il y mourut, selon Paquot, en 1619, à l'âge de soixante-quinze ans. Suivant la plupart des biographes, il décéda en 1629.

Ce religieux a publié les ouvrages suivants :

1. *Tractatus de Sacramentis veteris et novæ legis*. Moguntiae, Joan. Albinus, 1600, in-4°. — 2. *Rmî Patris Francisci Panigarolæ, ex ordinis FF. Minorum, episcopi Astensis, sermones quadragesimales, ex lingua hebræa in latinam translati operâ Ant. Kerbekii*. Moguntiae, Joan. Albinus, 16... , in-4°. — 3. *Colloquium habitum in viâ Spirensi cum quodam calvinistâ*. Moguntiae, Joan. Albinus,

1602, in-12. — 4. *Vita B. Matris Teresæ de Jesu, fundatricis monasteriorum monialium et Fr. Carmelitarum discalceatorum ex primâ regulâ; translata ex linguâ hispanicam in italicam per Rmum Joem Franciscum Bordonium... ex italicâ linguâ in latinam translata per R. P. Antonium Kerbekium, Lovaniensem*. Moguntiae, Joan. Albinus, 1603, in-12, 307 p. — 5. *R. P. Simonis de Visitatione, Lusitani, ord. FF. Eremitarum S. Augustini, commentaria in libros Meteorum, et de Cælo; operâ Ant. Kerbekii in lucem edita*. Ursellis, 1604. Le P. Van Keerbeek a laissé en manuscrit : a. *Dialogismi multi controversiarum theologiarum*. — b. *Quædam tum physica, tum politica*.

Emile Van Arenbergh.

Paquot, *Mém. littér.*, XVII, 138. — Foppens, *Bibl. belg.*, I, 80. — Sweertius, *Ath. belg.*, 134. — Ossinger, *Bibl. august.*, 488. — Hennings Witte, *Diarium biogr. sæculi XVII*, ad annum 1629. — Elssius, *Encomiast. august.*, 81.

KEIRRINCKX (*Alexandre*), KERRINCKX ou KERRINCK, artiste peintre, né à Anvers en 1600, mort, croit-on, à Londres. En 1619, il fut admis, en qualité de franc-maître, dans la gilde de Saint-Luc d'Anvers. Il se maria en 1622. On perd sa trace à partir de l'année 1626. Keirrinckx fut un des paysagistes les plus distingués de son temps, et les principaux musées de l'Europe tiennent à honneur de posséder quelques-unes de ses œuvres. A Dresde, on voit de lui un paysage signé *A. Kerrinckx. A.* 1620. Les musées de Brunswick, Schwerin, Saint-Petersbourg, Augsbourg, Copenhague, Schleissheim, Lichtenstein, Stockholm, Munich, La Haye et Rotterdam sont également en possession de tableaux de notre artiste. Il peignit aussi des vues de ville. Beaucoup de ses œuvres sont étoffées de petites figures par Poelenburg. Quelques biographes anglais ont écrit qu'il fut appelé à Londres par la cour, qui appréciait son talent. La Belgique ne possède rien de lui. Il a gravé une eau-forte. Dans les ventes, ses tableaux sont recherchés à cause de la parfaite exécution de ses feuillages et de l'extraordinaire vérité répandue dans ses compositions. A la vente Banckheim

(1745), un de ses paysages fut vendu 300 livres. A la vente Lebrun (1778), un *Baptême de saint Jean*, avec figures de Poelenburg, se vendit 1,621 livres. Un paysage, avec figures de Teniers, parut à la vente Pauwels (1803), et fut adjugé pour 150 florins.

Beaucoup de biographes, et nous-même avec eux, ont été trompés au sujet de cet artiste qu'on dit être né à Utrecht et mort à Amsterdam. M. Vanden Branden a rétabli l'exacte vérité dans sa *Geschiedenis der Antwerpsche schilder-school*.

Adolphe Siret.

KELDER (Chrétien). Voir CELLARIUS (Christian).

KELDER (1) (*Simon*), connu dans le monde musical de son temps sous le nom de CELLARIUS, traduction latine, non du mot, mais du sens contenu dans le flamand *kelder* (cave), était un musicien distingué de la fin du xve et du commencement du xvie siècle. Il naquit dans un village des environs de Furnes. Nous ignorons où s'est faite son éducation musicale; mais il était tout à la fois chanteur et compositeur de musique religieuse. Il a dû laisser sa trace à l'église Saint-Vincent, de Soignies, où il était *cantor* et faisait exécuter des motets de sa composition dans l'ancien système du contrepoint. Nous ne connaissons pas la date de sa naissance ni celle de sa mort. Nous savons seulement qu'il était à Soignies en 1517, année où il fournit un motet à la chapelle royale de Charles-Quint. Il a donné quittance des XIX *patacs* qu'il reçut pour ce motet. La pièce a été conservée et doit se trouver aujourd'hui aux archives du royaume.

Rien ne prouve mieux la réputation dont il jouissait au xvie siècle dans la musique d'église que la publication de plusieurs de ses œuvres dans deux recueils de Georges Rhau, où son nom figure à côté de ceux de Louis Senfel, de Benoît Ducis, de Jean Stoelzer, d'Henri Isaac et d'autres célébrités de l'époque.

(1) Le nom de *Kelder* paraît inconnu à Furnes, à moins que *Cellarius* n'appartienne à la famille *Van Kellenaece* : du terroir, du cellier (?).

Voici les titres de ces recueils :

1. *Selectæ Harmoniæ quatuor vocum de Passione Domini*. Vittebergæ, apud Georg. Rhauum, 1538, petit in-4^o obl.
— 2. *Sacrorum Hymnorum liber primus. Centum et triginta quatuor Hymnos continens, ex optimis quibusque authoribus musicis collectas, etc.* Vittebergæ, apud Georgium Rhauum, anno 1542, petit in-4^o obl.

Fétis, qui nous indique ces recueils, ne nous fait point connaître les morceaux de Kelder qui y sont insérés. Les voici :
1. *Nisi tu, Domine*, I, II, à 4 voix. —
2. *O Mors, ero mors tua*, motet à 4 voix, —
3^o *O vere digna hostia*, hymne à 4 voix. — 4^o *Veni adoratores*, motet à 4 voix. — 5^o *Verilla regis prodeunt*, hymne à 5 voix.

C'est tout ce que nous connaissons de ce compositeur.

Ferd. Loise.

F. Fétis. *Biographie univ. des Musiciens*. — Robert Eitner. *Bibliographie der Musik. Sammelwerke* (XVI^e et XVII^e siècles). Berlin, 1877.

KELDERMANS (*Antoine*), dit le Vieux, architecte-sculpteur, né à Malines, vers 1450, d'André Keldermans, également constructeur. Il appartient à cette intéressante famille *Keldermans*, alias *van Mansdale*, qui donna au pays plusieurs artistes distingués. Antoine remplaça, vers 1480, son père en qualité de maître des maçonneries. Il dirigea les travaux de la tour de Saint-Rombaut, ceux de l'agrandissement de l'église Saint-Jean et la construction de l'église Notre-Dame, au delà de la Dyle.

En 1478, il exécuta, avec son père, un beau retable destiné à décorer l'oratoire que la confrérie du Saint-Sacrement, de Louvain, possédait à la collégiale de Saint-Pierre. Ce fut dans ce retable qu'on plaça le célèbre triptyque de Thierry Bouts, représentant *la Cène*, dont la partie centrale orne encore la collégiale de Louvain.

Pendant les années 1483 et 1485, il exécuta un grand jubé pour la collégiale de Saint-Sulpice, à Diest. Malheureusement, cet intéressant travail a été détruit au xvi^e siècle.

Notre artiste donna, en 1509, les

plans de la balustrade monumentale que l'empereur Maximilien I^{er} avait résolu de faire placer devant le palais de Bruxelles. Cette enceinte, connue sous le nom de *Conr de bailles*, ne fut achevée qu'en 1521.

Antoine Keldermans fut l'architecte de l'hôtel de ville de Middelbourg, en Zélande, construit entre les années 1507 et 1512. Ce palais communal est, on le sait, un monument tout à fait remarquable. Ses belles fenêtres entourées d'ornements multipliés, ses piliers angulaires, chargés de dais, de clochetons et de statues, son beau perron, ainsi que son élégante tourelle octogone forment un ensemble d'une richesse et d'une délicatesse qui font de cet édifice l'une des belles constructions civiles de l'époque.

L'artiste mourut, dans sa maison à la *Tichelry*, à Malines, le 15 octobre 1512. De sa femme, Amelberge van Heyst, il eut deux fils : 1^o *Antoine*, et 2^o *Rombaut*.

Ed. van Even.

Archives de la ville de Malines. — Fr. Steurs, *De familie Keldermans*, alias *van Mansdale*, te *Mechelen*, 1884. — Ed. van Even, *Louvain monumental*. — *Vlaomsche School*, 1872 et 1883.

KELDERMANS (*Mathieu I*), alias Van Mansdale, architecte et sculpteur, fils d'André et d'Elisabeth De Smet, naquit à Malines dans le second quart du x^{ve} siècle et mourut au commencement du suivant. Dès l'année 1460, il jouissait d'une certaine célébrité comme sculpteur. Ce fut à ce titre et à celui d'architecte, qu'en 1478 et 1479, il travailla aux tours de la porte dite de Bruxelles, dans sa ville natale, pour laquelle il sculpta aussi une image de saint Rombaut. Pendant l'année 1491, il habitait Berg-op-Zoom, où son père s'était acquis une grande réputation par la construction du jubé de l'église paroissiale en cette ville. En 1500 ou 1501, il était de retour à Malines, et y fut chargé d'acheter des matériaux destinés à la construction du palais d'Autriche. D'autres œuvres sculpturales destinées à l'ornementation de l'église de Saint-Rombaut, en cette ville, et dues à son ciseau, furent détruites en 1580. La

construction du jubé de l'église de Saint-Jean, à Bourbourg, commencée par lui, en 1485, fut achevée en 1491. Ce gracieux édicule, qu'il construisit avec Jean de Bourgogne, fut détruit en 1784. De 1487 à 1498, il travaillait avec Herman de Wagemaker à l'église de Notre-Dame, à Anvers, et, en 1502, malgré un âge très avancé, il s'occupait encore, avec son fils Mathieu II, du jubé de l'église de Brecht. M. Wauters fait observer que cet artiste paraît avoir été, comme plusieurs de ses parents, très attaché au parti qui soutenait en Belgique la politique de Maximilien d'Autriche. Lors de la guerre civile qui dévasta le Brabant, on lui abandonna, le 2 novembre 1498, les biens appartenant à Giselbert De Wilde, habitant de Bruxelles, et ceux de Jean de Rons, habitant de Louvain.

Les œuvres de Keldermans sont connues dans le goût de la dernière période du style ogival.

Ch. Piot.

Neefs, *Hist. de la peinture et de la sculpture à Malines*, t. II. — Le chevalier de Burbure, *Les Auteurs de l'ancien jubé de l'église de Saint-Jean-Baptiste, à Bourbourg* (dans le *Bull. du Comité flamand de France*, t. III). — Steurs, *De familie Keldermans*. — Wauters, *Etudes et anecdotes relatives à nos architectes*.

KELDERMANS (*Mathieu II*), alias Van Mansdale, architecte et sculpteur, fils de Mathieu I et d'Elisabeth Van Horenbeke, naquit à Malines ou peut-être à Louvain, et mourut en 1526. Appelé à remplir, en 1504, les fonctions de maître des travaux de la ville de Louvain, il s'y occupa avec distinction de son art. La tour de l'église de Saint-Pierre, en cette ville, fut inspectée par lui en 1507; puis il tailla deux lions et d'autres ornements destinés au château César. En 1517, il fit les plans d'un donjon bâti près du ruisseau dit Leybeek, et commença encore, pendant la même année, la construction de la Porte d'Eau, monument qu'il acheva en 1519, et qui fut orné d'une image de saint Job, due à son ciseau. Il prit part à la bâtisse de la maison du roi à Bruxelles et à l'achèvement de la tour de l'église collégiale à Anderlecht. Il entreprit aussi, en 1502, la construction du

portail de l'église Saint-Sulpice, à Diest, et fut appelé à visiter, en 1519, la tour de ce temple.

Ch. Piot.

Van Even, *Louvain monumental*. — Neefs, *Hist. de la peinture à Malines*, t. II — Steurs, *De familie Keldermans*. — Wauters, *Hist. des environs de Bruxelles*, t. I^{er}. — Raymakers, *Het kerkelyk en tiefdadig Diest*. — Wauters, *La Maison du roi*, dans le *Messenger des sciences historiques* (1842).

KELDERMANS (*Rombaut*), dit Van Mansdale, peintre sur verre, naquit vers 1420, de Jean Keldermans, maître des maçonneries de la ville de Louvain, de 1439 à 1445. Il était frère de Mathieu Keldermans, architecte à Louvain, et d'André Keldermans, architecte à Malines. Keldermans fut, selon toute probabilité, élève du verrier louvaniste Nicolas Yenen. L'artiste épousa, avant le 3 mars 1447, Catherine van Vossem, fille d'André et de Marguerite van Kessel. La sœur de sa femme, Elisabeth van Vossem, s'était mariée au peintre Thierry Bouts.

Rombaut Keldermans occupait, à Louvain, une maison qui lui appartenait, laquelle était située rue de Diest, à gauche de cette voie, entre la rue Saint-Martin et le Coelhem.

L'artiste jouissait d'une grande réputation. C'est à lui que Mathieu de Layens, le constructeur de l'hôtel de ville de Louvain, confia l'exécution d'une partie des verrières destinées à cet admirable monument. En 1469, il plaça des verrières dans les neuf fenêtres de la grande salle de l'étage. Elles étaient décorées des armoiries du prince régnant Charles le Téméraire, de Marguerite d'York, son épouse, de tous les Etats du duc de Bourgogne et de la ville de Louvain. On paya ce travail 26 florins d'or et 41 *plecken*. L'artiste plaça, en 1472, dans le même monument, d'autres verrières ornées des armoiries de l'empereur, du Brabant et de Louvain.

En 1474, il exécuta, aux frais de Godefroid Vilain XIII et de son épouse Elisabeth d'Immerseele, une grande verrière destinée à être placée dans une fenêtre de la chapelle de Saint-Gommaire, à la collégiale de Lierre. On la lui paya 42 florins d'or. Cette verrière, l'une des

rare œuvres de l'artiste que le temps ait épargnées, décore actuellement la première fenêtre de l'église de Lierre, du côté nord. Elle a été restaurée, en 1863, par M. Jean-Baptiste Capronnier, de Bruxelles. C'est un spécimen très intéressant de la peinture sur verre en Belgique au xve siècle. Elle représente, dans sa partie supérieure, saint Rombaut et saint Gommaire; dans la partie inférieure, on remarque Godefroid Vilain XIII et Elisabeth d'Immerseele. L'époux est assisté de saint Pierre; l'épouse, de saint François d'Assise, parce qu'elle appartenait au tiers ordre des Frères Mineurs.

Rombaut Keldermans exécuta trois autres verrières pour la collégiale de Lierre. La première était destinée à la chapelle de Saint-Pierre; la seconde était commandée par le grand métier de la ville et la dernière devait être posée dans l'une des fenêtres du chœur. Celle-ci fut payée par moitié par la fabrique et l'évêque de Cambrai. Malheureusement, de ces trois verrières, il ne nous reste que des fragments. Les vitraux que l'artiste posa, en 1478, dans les fenêtres des nefs latérales de l'église de Lierre, ont également cessé d'exister.

En 1470, les chanoines réguliers du prieuré de Saint-Martin, à Louvain, formèrent le projet de faire orner de vitraux peints les fenêtres de leur monastère. Comme leurs ressources ne leur permettaient pas la réalisation de ce projet, ils firent appel à la générosité de leurs amis, et leurs démarches furent couronnées de succès. Au bout d'une douzaine d'années, non seulement leur église, leur réfectoire et leur cloître, mais aussi toutes leurs cellules furent décorés de verrières dues au pinceau de Rombaut Keldermans. Les verrières destinées aux fenêtres du chœur furent achevées en 1478. On doit regretter la perte de ces productions.

L'artiste plaça, en 1488, des vitraux au local appelé la *Table-Ronde* et à la chambre de l'essayeur, à l'hôtel de la monnaie de Louvain.

Catherine van Vossem, l'épouse de Rombaut Keldermans, mourut avant le

4 janvier 1473. Notre verrier épousa en secondes noces Catherine vander Horst, qui lui survécut. Il mourut à Louvain, avant le 17 mars 1489. De Catherine van Vossem il laissa une fille, également appelée Catherine, qui épousa, avant le 28 novembre 1474, le peintre verrier Henri van Diependale, souche d'une autre famille artistique, dont un descendant, Valère van Diependale, peintre sur verre en mêmetemps que peintre à l'huile, à Milan, fut le père d'une femme artiste, Prudence van Diependale ou Profondavalle, qui laissa un nom dans l'histoire de l'art en Italie.

Ed. van Even.

Actes des échevins de la ville de Louvain. — Archives de la collégiale de Saint-Gommaire, à Lierre. — Archives du couvent de Saint-Martin, à Louvain. — Ed. van Even. *L'Ancienne Ecole de peinture de Louvain*, p. 278-283

KELDERMANS (*Rombaut*), l'un des architectes belges les plus remarquables de la première moitié du XVII^e siècle, naquit à Malines, vers 1460, d'Antoine Keldermans et d'Amelberge van Heyst. Son père, également architecte, l'initia à l'art de bâtir et à la sculpture. Les spécimens de son écriture qu'on a retrouvés dans les archives prouvent qu'il avait reçu une éducation soignée.

En 1515, il remplaça son frère Antoine en qualité de maître des maçonneries de la ville de Malines. Son traitement était de 2 livres et 15 escalins par an. Selon l'usage de l'époque, il recevait, à Pâques, cinq aunes de drap bleu pour une robe d'apparat.

Le jeune artiste s'occupa d'abord de la continuation des travaux de l'imposante tour de la collégiale de Malines, travaux qui avaient été interrompus par le décès de son père. C'est lui qui conduisit cet édifice jusqu'à sa hauteur actuelle. Il bâtit les chapelles absidales de l'église Notre-Dame, au delà de la Dyle, ainsi que le croisillon et le portail nord de ce temple. Il acheva le bel hôtel Busleiden, commencé par son père et son frère. L'artiste fournit les plans de la chapelle du Saint-Nom, à l'église Saint-Pierre, à Malines, dont la première pierre fut posée le 10 mars 1521.

Rombaut Keldermans exécuta d'im-

portants travaux au palais de Marguerite d'Autriche, à Malines. Il y construisit notamment la galerie du côté de la cour intérieure, ainsi que l'escalier d'honneur et un édifice avec pavillon ouvert du côté de l'entrée. Toute la façade, qui s'élève dans la rue de l'Empereur, est bâtie d'après ses plans et sous sa direction.

Pendant qu'il travaillait à l'hôtel de Marguerite d'Autriche, on le chargea de dresser les plans d'un vaste palais, destiné au grand conseil de Malines. La première pierre de cet édifice fut posée le 31 mars 1529. Malheureusement les travaux, d'abord poussés avec activité, furent abandonnés en 1550. La partie de cette construction qu'on voit dans la rue de Beffer, constitue un très beau spécimen de l'art ogival tertiaire en Belgique. Le plan original de l'édifice repose aux archives de Malines.

Voulant rendre hommage au talent de Rombaut Keldermans, le gouvernement l'appela, en 1515, au poste d'architecte en chef du souverain. On a fait observer, qu'à cette occasion, il fut anobli et obtint pour armoiries : *Un écu de sable à la croix d'argent; sur le tout un écu de sinople au sautoir d'or, ayant une merlette de sable en abîme*. Ce blason a été porté par ses descendants.

Surchargé de travaux, Keldermans s'associa avec un artiste de talent, Dominique de Waghemaekere, qui avait succédé à son père Herman de Waghemaekere, dans la direction des travaux de la collégiale de Notre-Dame, à Anvers. Afin d'être constamment en rapport avec son collaborateur, il se fixa dans la ville de l'Escaut. Il y acheta, en 1519, une maison, appelée *le Bélier* (de Ram), située au rempart des Tailleurs de pierre, et qu'il habita jusqu'à sa mort.

Keldermans et de Waghemaekere dirigèrent, pendant un certain temps, les travaux de la *Maison du Roi* ou *Broodhuis*, à Bruxelles, en l'absence de Louis van Bodeghem, que Marguerite d'Autriche avait envoyé à Brou, en Bresse, pour surveiller les travaux de la splendide église qu'elle faisait édifier dans cette localité.

En 1521, Keldermans acheva la clôture du palais de Bruxelles, commencée par son père et son frère. Il construisit au même palais une nouvelle chapelle domestique. Pendant la même année, Marie-Madeleine de Hamale, veuve de Guillaume de Croy, gouverneur de Charles-Quint, chargea Keldermans des plans du couvent des Célestins, qu'elle avait résolu de bâtir dans ses domaines d'Héverlé-lez-Louvain. Ce monastère, achevé en 1522, sous la direction de notre artiste, formait un bel ensemble de constructions dans le style de l'époque. Il a malheureusement cessé d'exister.

En 1517, la ville de Gand décréta la construction d'un nouveau palais communal. La grande commune flamande avait le désir d'élever un monument si imposant, si complet, si riche d'aspect, que rien ne lui fût comparable dans les Pays-Bas. Elle appela Keldermans et de Waghemakere et leur demanda des plans. Les deux artistes s'empressèrent de répondre à l'appel de la ville. Le 28 janvier 1517 (1518), ils se rendirent à Gand et contractèrent avec l'autorité communale une convention pour la construction d'un nouvel hôtel de ville. D'après les termes du contrat, les artistes avaient l'obligation de livrer en temps utile, aux délégués de la ville, les plans et épreuves nécessaires à la construction; ils devaient se trouver trois fois par an dans la capitale de la Flandre, savoir : vers le mois de mai, vers le mois d'août et vers le mois d'octobre, pour examiner les travaux et fournir les dessins que les maçons et tailleurs de pierre devaient exécuter pendant l'hiver. Si, à d'autres époques, leur présence était jugée nécessaire, ils devaient en être prévenus trois ou quatre semaines à l'avance. Afin de prévenir tout mécompte, il était stipulé que si les architectes ne remplissaient pas convenablement leur mission, la ville aurait le droit de les remplacer. Si l'un des deux mourait, le survivant pouvait nommer son successeur. Le plan de l'édifice devait être conservé chez l'un des deux architectes; en cas de décès les héritiers étaient tenus d'en faire la

remise au magistrat, entre les mains duquel ces pièces devaient être également déposées si les titulaires résiliaient leur service. Keldermans et de Waghemakere touchèrent pour leurs plans 27 florins de Philippe à 25 sols, et pour leurs soins 100 florins de 40 gros. Chaque fois qu'ils se rendaient à Gand, il leur était payé 1 florin de Philippe par jour. Le magistrat les tenait, en outre, quittes et libres des droits de la corporation des maçons.

De 1518 à 1533, on travailla presque sans interruption à l'hôtel de ville de Gand. Les malheurs qu'éprouva, après 1535, la cité flamande empêchèrent la continuation des travaux. Le monument resta malheureusement inachevé. Plus tard, l'édifice fut complété en style classique. Ce qui existe de l'hôtel de ville de Gand, commencé en 1518, d'après les plans de Keldermans et de Waghemakere, constitue, tant par son ensemble que par sa riche décoration, l'un des plus beaux édifices de style ogival fleuri que possède la Belgique. Le dessin original du monument a heureusement été conservé. Il repose à la bibliothèque de la ville.

Vers 1520, le chapitre de la collégiale de Notre-Dame, à Anvers, conçut le projet de démolir l'abside, qui existe encore aujourd'hui, de le remplacer par un chœur plus élevé et d'y ajouter une crypte. Keldermans et de Waghemakere furent chargés des plans de ce vaste travail. Le 14 juillet 1521, l'empereur Charles-Quint posa la première pierre de la nouvelle construction, en présence de son beau-frère Christiern, roi de Danemark, de plusieurs chevaliers de la Toison d'or, et des autorités civiles et religieuses de la ville. Les circonstances empêchèrent l'achèvement de ces travaux.

Les deux artistes dirigèrent, en 1525, les travaux de l'église de Saint-Jacques, et fournirent, en 1531, les plans de la nouvelle bourse d'Anvers.

Keldermans travailla à l'abbaye de Tongerlo entre les années 1522-1526.

À la demande de Charles-Quint, Keldermans et de Waghemakere entrepri-

rent, en 1521, la construction de la prison connue sous le nom de *Steen*, à Anvers. Les deux architectes construisirent également plusieurs habitations privées dans la ville de l'Escaut.

Keldermans était un artiste de grand talent. D'une conception facile, d'un goût sûr, d'une grande habileté pratique, il laissa des constructions qui lui assignent une place honorable dans l'histoire de l'art.

Rombaut Keldermans avait épousé Catherine Dancermine; après la mort de celle-ci, il convola en secondes noces avec Barbe vander Baren. L'artiste mourut, dans sa maison, au rempart des Tailleurs de pierre, à Anvers, le 15 décembre 1531. Ses restes mortels furent inhumés à la collégiale de Notre-Dame, où l'on plaça une dalle funèbre à sa mémoire; elle y est restée jusqu'en 1798.

L'artiste laissa de son premier mariage deux enfants, un fils et une fille; de son second mariage quatre enfants, trois fils et une fille. Le fils du premier lit, Antoine Keldermans, échevin d'Anvers, qui mourut en 1583, laissa un fils Rombaut, jurisconsulte distingué, père de Corneille Keldermans, qui, en sa qualité de sous-écouteur d'Anvers, joua un rôle notable dans les affaires de sa ville, pendant les troubles du xvi^e siècle.

E. I. van Even.

Archives de la ville de Malines. — Fr. Steurs, *De familie Keldermans, alias van Mansdale, te Mechelen*, 1884. — M. P. Génard, *Bulletin des commissions royales d'art et d'archéologie*, t. IX, p. 428. — *Jaarboek van het Willemsfonds*, 1871. — *Messenger des sciences historiques*, 1841, 1842, 1853, 1875. — Van Spilbeeck, *De voormalige abdij van Tongerlo*. — *Vlaamsche School*, 1880. — Ed. van Even, *Dévastation dans l'église des Célestins d'Héverlé*, 1887.

KEMPEN, ou A KEMPIS (*Thomas*), organiste, né à Bruxelles, en 1627, entra dans l'ordre des Prémontrés et fit sa profession religieuse, en 1650, à l'abbaye de Grimberghe. Il consacra ses loisirs à la musique et se distingua non moins comme compositeur que comme virtuose. Ses supérieurs, appréciant son talent, l'envoyèrent en France comme professeur d'orgue et de musique. Au cours de son voyage, il eut occasion de

constater les défauts des livres de chant en usage dans son ordre; pour y remédier, il composa, en collaboration avec quelques religieux, un antiphonaire, qui parut, en 1688, sous ce titre : *Antiphonarium graduale et processionale Præmonstratensium*. Il mourut le 21 septembre de la même année, à son retour de France, chez son frère, à Bruxelles. Ce frère ne serait-il pas Jean-Florent à Kempis, organiste de Sainte-Gudule vers le milieu du xvii^e siècle? La coïncidence du nom, de l'époque et du lieu d'origine éveillent cette supposition. Ce Jean-Florent à Kempis, père ou oncle de Guillaume à Kempis, prêtre et plus tard également organiste de l'église de Saint-Michel et Sainte-Gudule, à Bruxelles, publia les œuvres suivantes : 1. *Symphonice, unius, duorum et trium violinorum*. Anvers, 1644, in-fol. — 2. *Symphonice, unius, duorum, trium, quatuor et quinque instrumentorum, adjunctæ quatuor instrumentorum et duarum vocum*, op. 2, *ibid.*, 1647, in-fol. — 3. *Symphonice unius, duorum, trium, quatuor et quinque instrumentorum, adjunctæ quatuor instrumentorum et duarum vocum*, op. 3, *ibid.*, 1649, in-fol. — 4. *Missa et Motetta octo vocum cum basso continuo ad organum*; *ibid.*, 1650, in-4^o. — 5. *Missa pro Defunctis octo vocum*. Cet ouvrage manuscrit a appartenu à Jean Tison, ou plutôt Tichon, maître de chapelle des princes gouverneurs des Pays-Bas, comme le constate un inventaire, daté du 21 août 1666, qui se trouve aux archives du royaume à Bruxelles. — 6. Recueil de Noël, intitulé : *Cantiones natalitiæ tam vocibus quam instrumentis accommodatæ, authore Joanne-Florentio à Kempis, parochialis ecclesiæ S. Mariæ Virginis Bruxellis organista*. Antwerpiae, P. Phalesius, 1657, in-4^o, de 24 pages, pour la basse continue. Un cahier en a été vendu en 1869, chez Bluff, à Bruxelles.

Emile Van Arenbergh.

Piron, *Lerenbeschryving*, *byr.*, p. 108. — Sanderus, *Chorographia Grimberg.*, 1659, p. 20. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*, t. 1^{re}, p. 43. — Edm. Vanderstraeten, *La Musique aux Pays-Bas avant le xix^e siècle*, t. II, p. 106; t. V, p. 267.

KENNIS (*Guillaume-Gommaire*, selon son acte de naissance, et *Henri-Guillaume*-

Gommaire, selon son acte de décès), violoniste distingué et compositeur. Fils de Gaspar et de Catherine Somers, il naquit à Lierre, le 30 avril 1717, et mourut à Louvain, le 10 mai 1789. Plusieurs membres de sa famille étaient musiciens gagistes dans la collégiale de Saint-Gommaire, à Lierre. Tels sont : Guillaume, Gaspar et Gommaire. C'est, sans doute, chez son père Gaspar que Guillaume-Gommaire reçut sa première éducation musicale. Après avoir chanté pendant quelques années au jubé de Saint-Gommaire, sous la direction du révérend Schupkens, maître de chapelle, il fut nommé, le 16 juillet 1728, c'est-à-dire à l'âge d'environ onze ans, à l'emploi de second violon, par suite de la retraite de François Strypens. Le compte du chapitre de cette année le nomme *filius Gasparis*. Le 2 mars 1742, Guillaume-Gommaire succéda en qualité de maître de chapelle du dit chapitre au révérend Schupkens, démissionnaire depuis le 15 décembre précédent. Schupkens vendit en même temps au chapitre toutes ses partitions. Au moment d'entrer en fonctions, Kennis fut obligé de souscrire à différentes conditions stipulées par le chapitre, et spécialement à celles d'enseigner la musique aux enfants de chœur, de faire des compositions musicales et de fournir au jubé les partitions nécessaires. Pendant la conquête des Pays-Bas autrichiens par les Français, Louis XV résida momentanément à Lierre; le 19 mai 1746, il quitta cette ville pour aller habiter le château de Bouchout, situé dans le voisinage. Il laissa à Lierre, en qualité de commandant, le duc de Chartres, logé dans une maison contiguë à l'habitation de Kennis. Grand amateur de musique, le duc alla, en compagnie de sa femme, passer ses soirées chez le virtuose. Il aimait à l'entendre jouer du violon et du violoncelle. Les compositions musicales de Kennis charmèrent particulièrement le duc. Celui-ci en parla avec enthousiasme au roi, qui invita notre artiste à se faire entendre au château de Bouchout. Louis XV en fut enchanté, et se le fit amener par les voitures de sa cour.

C'est, sans doute, à ces faits, constatés par un contemporain, que fait allusion une tradition erronée, d'après laquelle Kennis, appelé à jouer devant Marie-Thérèse, aurait reçu d'elle un violon de Steiner. Aucun fait historique, aucun renseignement tiré des correspondances officielles et particulières ne prouvent que Kennis ait été entendu par Marie-Thérèse et qu'il se soit rendu en Autriche, où l'impératrice-reine séjourna constamment. Kennis abandonna ses fonctions à Lierre (28 novembre 1749), et fut nommé maître de chapelle du chapitre de Saint-Pierre, à Louvain, en 1750. Pendant son séjour dans cette ville, il parvint à faire améliorer sensiblement la position si précaire des enfants de chœur de l'église de Saint-Pierre. Grâce à ses démarches, leur mense fut considérablement augmentée en 1770. Burney, musicologue anglais, qui parcourut notre pays durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, dit à propos de notre artiste : « M. Kennis est le plus célèbre » violoniste, non seulement de Louvain, » mais de tout le pays. Les solos qu'il » écrit pour son instrument, ainsi que » son exécution, offrent des traits si » difficiles, qu'aucun autre violoniste » flamand ne pourrait les rendre. Cependant M. Scheppers (lisez Vanden » Gheyn), carillonneur de la ville, piqué » de la haute réputation de Kennis, a » fait récemment la gageure de jouer sur » ses cloches un des solos les plus difficiles de cet artiste, et de s'en acquitter » à la satisfaction des juges qui seraient » désignés pour en décider. Non seulement il gagna son pari, mais son succès augmenta beaucoup la réputation » dont il jouissait aux Pays-Bas. » Selon Fétis, Kennis avait composé, dès l'année 1743, un motet à quatre voix, avec accompagnement d'orgue, qui serait conservé dans la cathédrale d'Anvers. M. Grégoir ajoute que Kennis était auteur d'un recueil de *Responsoria pro defunctis*, également conservé dans la même cathédrale. Aujourd'hui on n'y possède plus ni l'un ni l'autre de ces morceaux. Les autres compositions musicales de Kennis sont : *l'1^{re} sonate a vio-*

*lino e violoncello o cimbalò dedicata all' Altezza Serenissima Giovanini Theodoro, principe e rescoro da Liegi, di Ratisbona, etc., da Guglielmo Gommario Kennis, maestro di capella della chiesa collegiale reg. di S. Gommario in Lyra. Opera prima. Gravé à Liège. — Six sonates à violon seul et basse continue, dédiées à S. E. M. le comte de Mérode et du Saint-Empire, etc., par G.-G. Kennis, maître de musique de l'église collégiale de Saint-Pierre, à Louvain, œuvre 3; Louvain, Wybrechts et chez l'auteur; rééditées en partie par M. le chevalier Van Elewyck, dans ses *Clavecinistes du XVIII^e siècle*. — *VI Trio da camera, a violoncello solo, violino e bassa, il V^o e l'ultimo sono a due violoncelli e basso che si potranno facilmente essequi a 2 violini et basso; dedicate all' illustre signore il Sig. Ronalle de Boisgelen, mousquetaire di S. M. Ch., amatore di musica, virtuoso di violino; opera 6; à Paris, chez M. Le Menu. — Raccolta dell' harmonia, collezione decima sexta del magazzino musicale. Sei duetti con violino e violoncello; opera IX; à Paris, au bureau d'abonnement musical, Cour de l'Ancien Cerf, etc.; gravé par M. Vandome. — Raccolta dell' harmonia, collezione quarantesima quarta del magazzino musicale; Sei duetti per due violini; opera X; Paris, bureau d'abonnement musical. — Six quatuors à deux violons, alto et basse; opera XI; Paris, chez Meondare. — Six duos pour deux violons; œuvre XII; Londres, chez Bland. — La *Raccolta dell' harmonia* précitée renferme la liste de neuf ouvrages de Kennis. On y lit sur la couverture : Ouvrages composés par l'auteur : 1^o six sonates à violon seul; 2^o six trios pour violons et basse; 3^o six quatuors pour violon, alto et basse; 4^o six sonates à violon seul; 5^o (passé sous silence); 6^o six trios pour violons et basse; 7^o six trios pour violons et basse; 8^o six trios pour violons et basse; 9^o six duos pour violon et violoncelle. Au catalogue des musiques, à la Cour de l'Ancien Cerf, sont indiqués les trios pour deux violons et basse (ou flûte), l'œuvre 8e de Kennis. M. Fétis cite encore douze symphonies pour orchestre; un**

premier, deuxième et troisième concerto pour violon et orchestre; Paris, Bailleux, et un motet (*Hec dies quam fecit Dominus*) pour quatre voix et orchestre.

Ch. Piot.

Burney, *The present state of music in Germany, the Netherlands*. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*. — Le chev. van Elewyck, *Mathias Vanden Gheyn*. — Le même, *Clavecinistes flamands*. — Grégoir, *Galerie biogr. des musiciens belges*. (L'auteur y donne une autre date de naissance à Kennis et le fait naître de parents différents de ceux mentionnés ci-dessus.) — *Comptes des chapitres de Saint-Gommaire et de Saint-Pierre, à Louvain*. — Renseignem. fournis par MM. Mast, échevin de Lierre et Fr. Terby, à Louvain.

KENNIS (Guillaume-Jacques-Joseph), compositeur et maître de chapelle de l'église Saint Pierre, à Louvain, ensuite de la cathédrale d'Anvers. Fils de Guillaume-Gommaire et de Jeanne-Marie-Françoise De Backer, il naquit à Louvain, le 21 mai 1768, et mourut à Anvers, le 8 avril 1845. Elève de son père, il lui succéda dans ses fonctions de maître de chapelle dans l'église de Saint-Pierre, à Louvain, au moment de la mort de celui-ci, en 1789. Kennis continua de résider en cette ville jusqu'à la suppression, en 1798, du chapitre de Saint-Pierre, en vertu de la loi du 5 frimaire an vi de la république française (25 novembre 1797). En 1803, il fut nommé maître de chapelle de la cathédrale d'Anvers.

Ses biographes prétendent qu'il ne fit aucune composition musicale et qu'au lieu d'arranger les morceaux de musique religieuse destinés à être exécutés sous sa direction, il les déranginga. L'assertion en ce qui concerne ses compositions musicales n'est pas exacte. Nous connaissons de lui une cantate composée, en 1840, à l'occasion des fêtes de Rubens, à Anvers. Cette composition, accompagnée d'un solo de violon, fut exécutée au local de la Grande-Harmonie, à Anvers, par Steveniers, et sous la direction de Jacques Bender. Kennis était lui-même un violoniste d'un certain talent. L'organiste Rinck lui a dédié ses *Variations pour orgue*, œuvre 108, sur un thème fourni par Kennis, d'après celui de Corelli : *Il-
zag Cecilia komen*. Ce morceau est

encore exécuté de nos jours à Anvers, à l'occasion de la fête de sainte Cécile.

Ch. Piot.

Félis, *Biogr. univ. des musiciens*, t. V. — Grégoir, *Galerie biograph. des musiciens belges*.

KÉNOR (*Jean-Joseph*), général-major, fils de Walther-Balthazar et de Christine Bols, né à Liège, le 9 janvier 1787, décédé le 12 avril 1856, dans la même ville.

Entré au service comme conscrit dans les vélites de la garde impériale à pied, le 11 janvier 1807, Kénor fait, la même année, la campagne de Pologne, pendant laquelle il reçoit, le 7 juin suivant, sa première blessure : un coup de feu à la tête. En 1808, il fait la campagne d'Espagne; en 1809, celle d'Allemagne; puis, renvoyé de nouveau en Espagne (1811-1812), il y est encore blessé à la jambe droite (15 janvier 1811), mais y obtient, le 16 août suivant, l'épaulette de sous-lieutenant au 86^e de ligne.

En 1813-1814, il sert dans la Grande Armée. C'est l'époque des désastres et des grandes hécatombes; aussi l'avancement est-il rapide pour ceux qui survivent: le 1^{er} mars 1813, il est nommé lieutenant; le 12 mai suivant, il est capitaine, et le 14 juin, chevalier de la Légion d'honneur. Nous ne connaissons rien des faits d'armes qui lui valurent ces promotions successives; mais, pendant l'année 1814, lors de la mémorable campagne de France, plusieurs actions d'éclat, consignées dans ses états de service, nous fournissent des renseignements authentiques sur l'impétueux courage de Kénor. Après les batailles de Champ-Aubert, de Montmirail et de Vauxchamp, où il assistait, les alliés avaient occupé Troyes et marchaient sur Nogent, dont le général Bourmont avait fait créneler les maisons et barricader les rues (15 février 1814). Chargé de détruire le pont de cette localité, Kénor occupait une partie de sa compagnie à ce travail, pendant que l'autre en défendait les abords. L'artillerie ennemie, assez éloignée jusqu'alors, se rapproche tout à coup du pont, et deux pièces chargées à mitraille sont dirigées sur ses défenseurs.

Comprenant que, s'il laisse prendre position à l'artillerie, c'en est fait de sa compagnie et qu'elle devra laisser intact ce pont, dont la destruction importe tant à la défense de Nogent, Kénor, suivi de deux sergents, de quatre caporaux et de cinq soldats de bonne volonté auxquels il a défendu de tirer sans son ordre, se porte sur les deux pièces, commande le feu à vingt pas et force les ennemis à se retirer.

Obligé d'évacuer Nogent à l'arrivée des Bavaroids du général Wrède, Bourmont, abandonné par les gardes nationaux, se retire sur Provins, puis sur Nangis. En évacuant cette ville, le 17 février, à 2 heures du matin, il fait prévenir Kénor, qui occupait un bois avec deux compagnies; mais l'ordonnance, fait prisonnier par un parti de cavalerie, ne peut le joindre, et, à 7 heures, notre capitaine aperçoit la cavalerie bavaroise harcelant l'arrière-garde française dont il est séparé. Sans se laisser intimider, Kénor forme ses deux compagnies en colonne serrée, avec tirailleurs sur les flancs, traverse la cavalerie qu'il tient à distance par son feu et à laquelle il impose par son intrépidité, et regagne sa division où on le croyait perdu. Ce beau fait d'armes lui valut d'être proposé pour la croix d'officier de la Légion d'honneur; mais les événements politiques empêchèrent de donner suite à cette proposition.

Après le passage du pont de Montreuil par l'armée française, exécuté le même jour, Kénor, placé dans la plaine à la tête de tirailleurs, s'y battit depuis 4 heures jusqu'à 10 heures du soir. Ayant alors reçu l'ordre de s'emparer d'un village situé à une lieue de la ville et occupé en forces par l'ennemi, il forma sa compagnie en colonne et, par la grande route, les tambours battant la charge, il s'empara résolument de la position. Le lendemain, l'empereur Napoléon visita les lieux et se fit présenter Kénor : il le félicita sur sa conduite en l'appelant à diverses reprises : « Mon brave capitaine. »

Quelques jours plus tard, à la bataille

de Bar-sur-Aube (27 février), il se jeta seul, l'épée à la main, sur un groupe ennemi et ramena quatorze prisonniers. Un instant après, voulant réitérer cet exploit, il osa, à lui seul, attaquer un peloton de seize hommes; mais cette fois, moins heureux, il tomba frappé de dix coups de baïonnette. Le 14 août, il fut pensionné à cause de ses blessures.

Guéri peu de temps après, il entra dans l'armée des Pays-Bas qui venait de se constituer (30 octobre 1814), et fut nommé major, le 4 avril 1815. Lieutenant-colonel le 15 août 1829, il passa au service de Belgique, le 13 octobre 1830, en qualité de colonel au 9^e de ligne, puis au 6^e de ligne, le 1^{er} février 1831. Appelé, le 16 octobre suivant, comme général-major à la tête d'une brigade d'infanterie de l'armée des Flandres, il fut, le 27 mai 1832, nommé commandant supérieur des troupes stationnées dans la province de Liège et désigné le 28 octobre pour la 2^e brigade de la 2^e division. Mis en disponibilité le 22 juin 1834, il fut pensionné le 21 juillet 1842. « Type de bravoure », dit un de ses biographes, « il réunit les vertus militaires qui font briller un soldat un jour de bataille. » Pendant sa carrière militaire, il reçut vingt-neuf blessures.

P. Henrard.

État de services officiel. — Vigneron, *La Belgique militaire*. — *Annuaire officiel de l'armée belge* pour 1837.

KERCHOVE (François-Antoine-Maximilien **DE**), baron d'Exaerde, littérateur et agronome, né à Gand, le 23 juin 1780, mort à Exaerde, le 26 septembre 1850. Descendant des anciens seigneurs d'Exaerde, qui paraissent avoir été puissants au moyen âge, François de Kerchove embrassa d'abord la carrière des armes et fut nommé, en 1813, chef d'escadron dans les gardes d'honneur de Napoléon. Sous le régime hollandais, il fut nommé membre de l'ordre équestre de la Flandre orientale, puis des États provinciaux. Enfin, en 1823, il obtint la place de commissaire du district d'Eclloo, qu'il occupa jusqu'à la révolution de 1830. Rentré dans la vie

privée, il consacra dès lors ses loisirs à l'agriculture, se livrant à de nombreuses expériences agronomiques, dont il consigna le résultat dans différents opuscules. Il s'adonna aussi aux lettres, et rima des fables, des pièces de circonstance, des poésies fugitives, restées inédites. Les vers suivants, faits à l'occasion de la mort d'une jeune fille, suffiront à donner une idée de la valeur de son talent :

Elle avait tant à vivre : à ses yeux l'espérance
Étalait ses trésors, ses parfums et ses fleurs;
Et ce qu'un jeune cœur désire, rêve et pense,
Le Ciel lui donna tout, prodiguant ses faveurs...

François de Kerchove était chevalier de justice de Malte, commandeur de l'ordre chapitral d'ancienne noblesse des quatre empereurs d'Allemagne, et membre de nombreuses sociétés littéraires et savantes. Nous connaissons de lui les publications suivantes :

1. *Verhandeling over de herstelling der paardenfokkereijen in het koningrijk der Nederlanden*. Gand, G. De Buscher et fils, 1816; in-8°. — 2. *Stal-mannaal of den ervaren stalknecht*. Gand, J.-N. Houdin, 1818; in-8°. — 3. *Règlement sur la chasse en Hollande et dans les Polders*, traduit du hollandais. Eclloo, A.-B. Van Hau et fils, s. d. (1825); in-12. — 4. *Mémoire sur la marne trouvée dans le pays de Waes et sur les avantages qu'offre cette découverte*. Gand, veuve L. De Busscher - Braeckman, 1834; in-16. — 5. *Essai sur la suppression de la peine de mort*. Gand, s. n., 1835; in-12. — 6. *Eloge de Pierre-Paul Rubens, dédié à la ville d'Anvers*. Saint-Nicolas, E. Dorey, 1848; in-4°. — 7. *Quelques mots sur les inondations des Flandres, leurs causes et les moyens de les faire cesser*. Gand, C.-J. Van Ryckegem, 1842; in-8°. — 8. *Cendre fertilisante ou gypse*. S. l. n. n., 1844; gr. in-8°, à 2 col. — 9. *De la maladie des pommes de terre et de ses causes*. S. l. n. n. d. (Gand, D. Verhulst, 1847); in-8°. — 10. *Biographie de Constant van Hoo-brouck, baron d'Asper, feld-maréchal au service d'Autriche*. S. l. n. n. n. d.; in-8°. — 11. *Défrichement de la Campine*. Gand, D. Verhulst, s. d.; in-8°. —

12. *Traité du melon en Belgique* (1). Lokeren, Cruyt, s. d.; in-8o.

Paul Bergmans.

Messenger des sciences historiques de Belgique, 1830, p. 507-510. Il existe des tirés à part (s. l. n. d., in-8o) de cet article signé S., et intitulé *le Baron d'Exaerde*; ils sont accompagnés d'une planche représentant le château d'Exaerde en 1644. — *Annales de l'académie d'archéologie de Belgique*, 1831, p. 10-12. — Documents inédits et autographes (Biblioth. de l'Université de Gand).

KERCHOVE (*Josse*) ou VAN DEN KERCHOVE, d'Audenarde, fut de cette élite d'artisans flamands qui fondèrent, au XVII^e siècle, la gloire de la tapisserie des Gobelins. Dès 1622, Philippe Robbins avait été appelé, par Louis XIII, d'Audenarde à Paris, pour y « établir la manufacture de la tapisserie », comme il le déclare lui-même dans une requête adressée, en 1677, à Claude Talon, intendant de police et des finances de sa ville natale. En 1652, son concitoyen Jans ou Janssens le suivit et, lors de la création de la manufacture des Gobelins, forma, avec le nombreux personnel d'ouvriers flamands qu'il dirigeait, le noyau de ce célèbre établissement. Josse Kerchove ou Van den Kerchove ne s'expatria que plus tard. Nous trouvons, en effet, encore son nom sur le registre de la confrérie du Saint-Scapulaire, érigée à la date du 21 mai 1663, en l'église de Notre-Dame de Pamele, à Audenarde. Il figure ensuite parmi les tapissiers de cette ville qui établirent, à Paris, un dépôt de leurs produits et qui, de 1669 à 1670, avant de les expédier en France, les faisaient peser au bureau des poids publics. Selon M. Edmond Vander Straeten, Josse van den Kerchove succéda à Philippe Robbins en qualité de chef-ouvrier de la manufacture des Gobelins. La *Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale* dit qu'il eut la direction de la teinture des laines, et A.-L. Lacordaire le cite comme teinturier, ayant, en outre, le soin de marquer les ouvrages de tapisserie qui se font aux Gobelins.

Il résulte des lettres de Josse van den

(1) Dans presque tous les exemplaires, le *du* du titre est corrigé à la main et remplacé par *la culture du*.

Kerchove et des extraits de compte des registres d'Audenarde, publiés par M. Edmond Vanderstraeten, qu'il séjourna à Paris au moins de 1676 à 1678.

Euile Van Arenbergh.

A.-L. Lacordaire, *Notice hist. sur les manuf. imper. des tapisseries des Gobelins*, 38. — Edm. Vander Straeten, *Jeiton inédit aux armes d'Audenarde*, dans la *Revue de la numism. belge*, 2^e série, III, 275. — Ed. Van Cauwenberghie, *Quelques recherches sur les anc. manuf. de tapisserie à Audenarde*, dans les *Annales de l'académie d'arch. de Belgique*, XIII, 465. — Ronsse, *Auden. menget.*, I, 79. — *Biogr. des hommes remarqu. de la Flandre occid.*, I, 236.

KERCKHEM (*Arnold DE*), ou KERCKHEM, baron de Wyer ou de Wier. Sa famille, une des plus anciennes du pays de Liège, portait d'argent semé de fleurs de lis de gueule. Il était fils de Guillaume de Kerkhem, seigneur de Haren, Wyer, Cossem, etc., lieutenant féodal du comté de Looz, par sa seconde femme, Anne de Glimes, fille d'Antoine de Glimes, seigneur de Lymelette et de Claudine d'Aux-Brebis. D'abord destiné à l'état ecclésiastique, le jeune Arnold fut reçu chanoine de Saint-Lambert de Liège, le 18 mars 1693.

Il reprit ensuite l'habit séculier et épousa sa cousine germaine, Aune-Marie de Wyer, fille de Robert de Kerkhem, baron de Wyer et de Marie vanden Bosch de Mélin. Il occupait à Maestricht les fonctions de commissaire-décideur pour Maximilien-Henri de Bavière, évêque de Liège, lorsqu'il fut élu bourgmestre de Liège, en 1661.

On a de lui :

Repartie du sieur Arnould de Kerkhem, contenant (sic) la résolution de plusieurs belles et remarquables questions en matière de noblesse, d'armoiries, de bastardise, de légitimation et autres sommairement cotées par les feuillets suivants, contre la response confutatoire du très-illustre chapitre de la cathédrale église de Liège. Liège, Christian Ouwerx, 1636, in 4o, 118 pp., gros caractères.

Baron de Blauckart.

Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. litt. des dix-sept prov. des Pays-Bas, de la princip. de Liège et de quelques contrées voisines*. Louvain, 1765, t. VI, p. 239. — Becdelièvre, *Biogr. liegeoise*. Liège, 1837, t. II, p. 171.

KERCKHOVEN (*Pierre - François VAN*), poète, romancier, dramaturge, né à Anvers, le 10 novembre 1818, mort le 1^{er} août 1857, fit ses humanités à l'athénée de sa ville natale et se rendit, en 1836, à Bologne, pour y étudier la médecine. Il revint en 1840, et se consacra, dès lors, au culte des lettres flamandes. Il n'abandonna pas tout de suite, cependant, ses études médicales. Pendant deux années encore, il suivit les leçons qui se donnaient à l'hôpital d'Anvers; mais son goût, disons mieux, sa passion pour la littérature le détourna de la médecine. Il entra alors au bureau de commerce de son père; puis il devint, en 1849, commis à l'hôtel de ville d'Anvers et enfin chef de bureau. C'est dans ces modestes fonctions que la mort le surprit, dans toute la vigueur de son riche talent. A cette distance, on regrette, en regardant son œuvre, que la fortune ne lui ait point souri et qu'il n'ait pu donner tout ce qu'il portait en lui. Soixante-deux œuvres réunies en treize volumes témoignent assez de la fécondité de son imagination.

Van Kerckhoven appartient à cette phalange d'écrivains qui, après 1830, ont travaillé avec tant de succès à la renaissance des lettres flamandes. Comme romancier, il occupe le premier rang avec Sleeckx, Conscience et Aug. Snieders, dont il n'a pas atteint la popularité. On a dit qu'il était de l'école réaliste. Oui, de ce réalisme de bon aloi qui caractérise l'art flamand tout entier, en littérature comme dans les arts plastiques. Qu'il prenne ses personnages en Flandre ou en Italie, Van Kerckhoven les peint avec autant de vérité que de talent. La morale qui découle de ses œuvres est foncièrement honnête et pure. C'est la morale où le peuple pour lequel il écrit aime à reconnaître son image. On le lira encore quand bien d'autres, qui ont fait plus de bruit, seront oubliés. Plusieurs de ses œuvres sont empreintes de ce caractère vraiment populaire, de ce génie essentiellement flamand qui, à chaque génération, donne un regain de jeunesse aux vieux auteurs comme Van

Maerlant, Cats et Poirters. Si Van Kerckhoven ne leur ressemble pas par la forme toute moderne de ses œuvres, c'est le même esprit, les mêmes sentiments, les mêmes tendances.

On lui a reproché parfois une certaine exagération. Ce reproche s'adresse surtout à l'un de ses drames : *l'Ivrogne*. Mais l'auteur n'a pas voulu rendre un seul homme responsable de toutes les calamités qui peuvent être la conséquence de cette abrutissante passion. Son ivrogne est un type incarnant l'ivrognerie; et l'auteur a eu pour but de montrer tous les maux qu'elle engendre dans les familles et dans la société. Le personnage est répugnant; mais, comme type, il n'est ni faux, ni exagéré.

Le théâtre flamand se distingue surtout par sa portée morale. Vous n'y trouverez jamais de ces pièces à scandale comme celles qui, de nos jours, alimentent trop souvent la scène française. Van Kerckhoven, qui connaissait son public, savait comment il fallait intéresser en l'instruisant. Ses œuvres dramatiques comptent parmi les meilleures qu'on ait écrites depuis 1830. Toutes sont encore aujourd'hui représentées, et leur vogue ne fait que grandir à mesure que s'élève le niveau intellectuel du peuple.

Comme poète, Van Kerckhoven occupe une place honorable à côté de Ledeganck et de Van Ryswyck. Il a le vers facile et harmonieux. Ses poésies sont pleines de sentiment et de vérité, bien qu'elles manquent un peu de chaleur et de variété. Comme Van Ryswyck, il a excellé surtout dans le *lied* ou chanson, la romance, la ballade et la légende.

Ses œuvres n'ont pas été traduites en français. En sorte que Van Kerckhoven n'est connu que d'une partie de ses compatriotes et que l'autre moitié est dans l'impossibilité de le lire. Espérons que, quelque jour, les amis des lettres flamandes s'entendront, dans le double intérêt de la morale et de l'art, à doter nos bibliothèques publiques d'une traduction des principales œuvres de Van Kerckhoven.

De 1840 à 1860, il publia soixante-quatorze ouvrages : récits, nouvelles, romans, poèmes et poésies diverses, biographies, discours, drames, comédies, vaudevilles, écrits sur les arts, le mouvement flamand, etc. Beaucoup de ces œuvres parurent d'abord dans la revue *De Vlaamsche Rederijker*, dont Van Kerckhoven était directeur. La plupart ont été réimprimées sous le titre de : *Volledige Werken van P.-Fr. Van Kerckhoven*. Anvers, 1869-1873; 13 volumes.

Nous citerons particulièrement : 1. Comme récits : *Vlaamsche Taalverbond*, tableau de l'assemblée générale littéraire flamande et de la fête qui l'a suivie à Bruxelles, le 11 février 1844; *Kristiaan* (1847-1848). — 2. Comme nouvelles : *Uit mijn dagboek* (1852); *een Reisverhaal uit Siberië* (1855). — 3. Comme romans : *De Koopmansklerk* (1843); *Daniël* (1845). — 4. Comme biographies : *Professor Severinus* (1842); *Levensschets van Lodewyk Rijsheutels* (1855); *Lof- en levensschets van Simon Stevin* (1846). — 5. Sur les arts : *Oer den toestand van schilder- en letterkunde in de XVIe eeuw* (1845); *Muurschildering* (1854). — 6. Comme poèmes : *Karel de Stoute* (1845); *Jacob Van Artevelde* (1845). — 7. Parmi les poésies diverses : *Ons België* (1842); *Gedichten en balladen* (1846). — 8. Comme drames : *De Dronkaard* (1854); *De Verdenking* (1860). — 9. Comme comédies : *Boer en Edel* (1867); *Fanny* (1855); — 10. Comme vaudevilles : *Twee katten voor een doode musch* (1855); *De Du-Dijners* (1866).

Ferd. Loise.

KERENS (Henri-Jean), jésuite, historien, évêque de Saint-Poelten, dans la basse Autriche, naquit à Maestricht, le 22 mai 1725, et mourut à Vienne, le 26 novembre 1792. Suivant une autre version, Kerens serait né en 1724. Il s'affilia à l'ordre des jésuites, fut reçu dans la province belge, à l'âge de quinze ans, et enseigna les humanités à Bruxelles, faisant preuve d'un remarquable talent dans l'art d'instruire la jeunesse.

En 1754, il passa dans la province

d'Autriche et professa l'éthique, la rhétorique et l'histoire, dans le collège Thérésien des nobles (Theresianum), à Vienne, où il avait été envoyé. L'impératrice Marie-Thérèse s'intéressait particulièrement à cet établissement. Le P. Kerens se concilia les bonnes grâces de l'impératrice et fut nommé recteur du brillant collège, où les élèves affluaient. Lorsque l'empereur Joseph II supprima le Theresianum, ainsi qu'un grand nombre de fondations civiles et religieuses de ses ancêtres, le P. Kerens obtint de l'impératrice Marie-Thérèse l'évêché de Ruremonde (1769). En 1773, il fut nommé à l'évêché de Neustadt.

On assure que, relativement aux innovations introduites par l'empereur Joseph II, Kerens ne partagea pas entièrement l'opinion de la plupart de ses collègues touchant quelques points plus ou moins importants, et qu'il parut seconder les desseins du monarque plutôt que les vœux du corps épiscopal. Une de ses instructions pastorales a même donné lieu à des observations critiques. Les lecteurs modérés ont pensé que, dans le fond, elle trouvait sa justification, et qu'elle ne pouvait encourir de critiques qu'en considération de la crise que traversait l'Eglise, engagée dans une période d'inquiétantes réformes.

En 1784, le siège épiscopal ayant été transféré de Neustadt à Saint-Poelten, Kerens se fixa dans cette dernière ville et y vécut paisiblement jusqu'à sa mort.

Nous signalerons les ouvrages suivants :

1. *Discours historique sur ce qui s'est passé en Europe depuis 1450 jusqu'à 1500, par le P. Kerens, de la Compagnie de Jésus*. Vienne, chez Georges-Louis Schulz, 1762, in-4°. Traduit en allemand par Joseph von Retzer, Wien, 1776, in-8° : « Weder von dem Original » noch von der Uebersetzung lässt sich » eine Notitz finden. Wahrscheinlich » wurden beyde anonymisch gedruckt » (Meusel). Caballero attribue encore à notre auteur un *Discours raisonné sur l'histoire*. — 2. *Instruktion oder Vorschrift für seine Mitarbeiter*, nebst der

Tagesoränung des Hauses. Tyrnau..., in-4°. Le P. Stöger semble dire que cette pièce est écrite en français, ce qui n'est guère vraisemblable, puisqu'elle s'adresse à des collaborateurs du collège de Vienne. — 3. *Epistola circularis*. Neostadii, 1781, in-8°. — 4. *Litteræ pastorales, ex quibus una non admodum arrisit disciplinæ Ecclesiasticæ studiosis, ut testatur Fr. Xaverius Feller in Ephemeride* (Journal), mense Martio 1793. (Caballero).

On trouve une notice biographique de Kerens dans la *Continuatio historiae ecclesiasticæ ducatus Gueldriæ*, de Jean Knippenbergh, publiée à Bruxelles, chez François-Joseph d'Ours, MDCCCVI, in-4°, p. 91-97. L'auteur cite : *Kurze Lebensbeschreibung des Bischofs zu S. Polten und apostolischen vicars der K. K. Kriegsheere Heinrich Johann von Kerens*, 1793, in-16, p. 22, etc.; *Journal hist.*, de Feller, 1^{er} mars 1793, p. 398 et suivantes. La biographie allemande est celle du P. Denis. Bar. de Bianckari.

De Backer, *Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus*. Liège, L. Grandmont-Donders, 1859, p. 360. — De Feller, *Journal historique*.

KERKHERDERE (Gérard-Jean), historien et littérateur latin, né le 7 novembre 1677, à Hulsberg, dans l'ancien Limbourg, sur le territoire de Fauquemont (d'où son surnom de *Falcoburgensis*), mort à Louvain, le 16 mars 1738. Après avoir terminé ses humanités à Maestricht, en 1694, il fit son cours de philosophie au collège du Porc, à Louvain, et fut le quatrième dans la promotion du 20 novembre 1696. Il étudia ensuite les langues classiques et les éléments de la théologie. Il occupa les deux chaires de grammaire et de syntaxe au collège de la Sainte-Trinité (1700-1708). C'est à cette époque qu'il composa un abrégé méthodique de grammaire latine, qui présentait les règles essentielles avec clarté et sans trop d'exemples, et qui lui valut les suffrages des maîtres de l'université : *Grammatica latina in faciliorem methodum redacta additis anomaliarum causis. Pars prima et secunda* (Lovanii, apud Ægidium Denique, anno 1706, in-12, 117 p.). Joignant à son savoir

grammatical une habileté particulière dans la composition et la versification latine, Kerkherdere était désigné au choix des curateurs du collège des Trois-Langues, qui lui confièrent, en 1722, la leçon de latin attribuée à Chrétien Bombaye. Son talent d'écrivain trouva son application dans une foule de circonstances, où des pièces de vers lui étaient demandées : promotions académiques, solennités nationales, félicitations aux princes de la maison de Habsbourg-Lorraine, gouverneurs de nos provinces. Il fut vanté à cet égard, avec une certaine emphase, comme un poète d'une admirable clarté et d'une grande promptitude d'improvisation, rappelant la manière d'Ovide. Ce n'était cependant là qu'une tâche de complaisance, qu'on ne devrait jamais longtemps solliciter.

Cependant Kerkherdere fit un meilleur emploi de ses aptitudes personnelles et donna satisfaction à son goût pour l'histoire. Il était jeune encore quand l'empereur Joseph I^{er} lui conféra, en 1708, le titre « d'historiographe impérial et royal », qu'il conserva jusqu'à sa mort. On avait, depuis Bernard Heimbach, donné au professeur de langue latine au collège de Busleiden une seconde qualification (*professor latinæ linguæ et historiarum*). Or, Kerkherdere la justifia en quelque sorte en poursuivant les recherches d'histoire ancienne et d'histoire sacrée qui l'avaient constamment occupé jusque-là. Ce fut le double objet des écrits qu'il mit au jour quand il était encore à la fleur de l'âge et de ceux qu'il composa vers la fin de sa carrière.

Nous en mentionnerons brièvement quelques-uns :

1. *Systema apocalypticum* (Louvain, 1708, in-12); prélude d'un ouvrage étendu qui devait paraître vingt ans plus tard. — 2. *Prodromus Danielicus, sive novi conatus historici critici in celeberrimas difficultates historiæ Veteris Testamenti, monarchiarum Asiæ, etc., ac præcipuè Daniele prophetam* (Louvain, 1708; in-12). — 3. *Monarchia Romæ paganæ, secundum concordiam inter S. S. Prophetas Daniele et Joannem nunquam hactenus tentatum. Con-*

sequens historia à Monarchiæ conditoribus usque ad Urbis et Imperii ruinam, opus præmissum quatuor monarchiis. Accedit series Historiæ Apocalyptice (Lovanii, typis M. Van Overbeke, 1727, in-8°, 372 p.). Il en existe un exemplaire interfolié portant des notes critiques de la main de J.-J. Guyaux, professeur impérial et royal d'écriture sainte († 1774). — 4. *De situ Paradisi terrestriis* (Lovanii, 1731, in-12). Des études qui devaient faire le complément de celles que l'auteur avait consignées dans les quatre volumes cités sont restées inédites : *les Quatre Ages* (études relatives à la Genèse), *les Quatre Monarchies*, *les Soixante-Dix Semaines de Daniel* (manuscrit entre les mains du censeur à la mort de l'auteur, en 1738). Dans ces divers traités, Kerkherdere s'était ingénié à découvrir des rapports plus précis entre quelques grands faits de l'histoire profane et de l'histoire sacrée. Peut-être a-t-il défendu avec trop de confiance et d'opiniâtreté ce qu'il prenait pour des démonstrations neuves ou pour des découvertes. Le critique n'avait sans doute pas autant de jugement que d'érudition ; il lui reste le mérite d'avoir abordé résolument plusieurs des sujets qui sont pour la plupart restés jusqu'à nos jours matière à controverse. L'écrivain eut de son vivant des succès passagers, et, partant, quelque renommée.

Félix Neve.

Comte de Beedelièvre, *Biographie liégeoise*, t. II, 1837, p. 383-385. — Abbé Bax, *Ms. sur les colleges de Louvain*. — Paquot, *Fasti acad.*, t. 1^{er}, Ms. — F. Neve, *Mém. histor. et litt. sur le college des Trois-Langues, à l'univ. de Louvain* (*Mém. cour. de l'Acad. roy. de Belg.*, coll. in-4°, t. XXVIII, 1856).

KERKHOF (Jean-Antoine), dit Vanden Kerkhove, généalogiste. Issu de l'ancienne et noble famille Vanden Kerkhove de Gand, Jean-Antoine Kerkhof, dit Vanden Kerkhove, naquit à Bruges, le 27 avril 1625. Il était fils de G. Kerkhof et de dame Madeleine Bultinek. Après avoir terminé ses études à Bruges, Jean-Antoine embrassa l'état militaire et entra au service du roi d'Espagne. Sa carrière fut aussi brillante que rapide : à vingt-sept ans, il parvint

au grade de colonel et fut appelé au commandement d'un fort situé entre Saint-Omer et Gravelines. Mais il renonça au brillant avenir qui s'offrait à lui pour se consacrer entièrement au service des autels : il reçut les ordres sacrés, le 27 mars 1655, et vécut, depuis lors, en prêtre séculier. En 1669, il reçut une prébende de chanoine du chapitre à Messines. Bientôt le désir de revoir sa ville natale et le poids des années l'engagèrent à renoncer à cette charge et à se retirer à Bruges, où il fut immédiatement nommé chapelain de l'église Notre-Dame. Il y mourut, le 3 avril 1685, à l'âge de soixante ans. Il avait composé beaucoup d'ouvrages, dont voici les principaux :

1. *Recueil des Blasons*, in-fol. ; les armoiries ont été dessinées et coloriées par l'auteur lui-même, lorsqu'il était commandant du fort de Ryte. Cet ouvrage est autant un recueil de blasons qu'un traité héraldique. — 2. *Alphabet des Blasons*. Ms., 1 vol. in-4°. — 3. *Boeck der begravenissen binneu Brugge*. Ms., 1 vol. in-4°, ouvrage enrichi d'armoiries. — 4. *Graf-tooneel, dat is : Aenwysinghe van alle serken liggende inde collegiale kercke van O.-L.-V. in Brugge*. Ms., in-fol., composé en 1669. — 5. *Wetten der stad Brugge, beginnende van het jaer 1322 tot het jaer 1683*. Ms., 3 vol. in-fol., ouvrage continué depuis 1683 jusqu'en l'année 1792, par les deux Pierre Ledoux. Ce recueil n'offre pas seulement une simple nomenclature des magistrats de la ville de Bruges, mais il renferme encore des notices historiques du plus haut intérêt sur les principaux événements qui ont eu lieu pendant leur administration. — 6. *Dictionnaire généalogique des familles nobles de la Belgique*, en plusieurs volumes in-folio, contenant au moins deux mille généalogies. — 7. *Boeck der Preuren*, recueil de preuves généalogiques faisant suite à l'ouvrage précédent.

A. de Crombrugge.

KERKHOVEN (Jean-Bapt. VAN DE), homme politique, naquit à Oost-Eecloo, le 5 janvier 1790. Elève du séminaire

de Gand en 1812, il subit les rigueurs dont Napoléon frappa le clergé de ce diocèse, qui refusait obéissance à l'administrateur ecclésiastique chargé de remplacer l'évêque de Broglie. Il fut exilé à Wesel et ne rentra au séminaire qu'après la chute de l'empire. Successivement professeur à Saint-Nicolas et au collège de Sainte-Barbe, il fut nommé ensuite vicaire à Sinai, à Courtrai, et, en 1826, curé de Rupelmonde. Il se signala, dans ses fonctions religieuses, par son zèle évangélique; occupant ses loisirs par des travaux littéraires, il traduisit en flamand quelques œuvres françaises et traita dans divers journaux des questions religieuses et politiques. Ses énergiques revendications de la liberté, notamment en matière de presse, lui valurent la reconnaissance et la confiance de ses concitoyens; après la révolution de 1830, il fut député, en qualité de suppléant, au Congrès national, où il vota avec l'opposition. En octobre 1832, il reçut la charge pastorale de Stekene, où il mourut le 13 décembre de la même année.

Émile Van Arenbergh.

Henrion, *Annuaire biographique*. — Piron, *Levensbeschrijving*, p. 491. — *Biogr. belge*.

KERRICKX (*Guillaume-Ignace*), peintre, sculpteur, poète, architecte et ingénieur, naquit à Anvers, en 1682. Son père, sculpteur, lui donna les premières leçons de l'art qu'il cultivait lui-même et dans lequel il devint célèbre. Notre artiste ne se voua que plus tard à la peinture. Sous la direction de son père, il sculpta en marbre *le Serpent d'airain* qui se trouve à la cathédrale d'Anvers, et un *Saint Jean-Baptiste entouré d'anges*, groupe en pierre blanche, qui se voit à l'église Saint-Jacques. En 1700, la célèbre société de rhétorique, *l'Olyftak* (*la Branche d'olivier*), le nomma son *facteur*, sur l'audition de quelques-unes de ses poésies. Il tenait l'art de bien dire et du gai savoir de sa mère, Barbara Ogier, femme d'une intelligence supérieure. En 1702, âgé de vingt ans, il entra dans l'atelier de Godefroid Maes, et, l'année suivante, il fut inscrit comme franc-maître dans la gilde de Saint-Luc,

en qualité de peintre-sculpteur. On le trouve doyen de la gilde en 1718.

Les talents de Kerrickx comme architecte-ingénieur durent être très appréciés, car ce fut lui qu'on chargea, en 1735, de consolider et de restaurer l'église Sainte-Walburge; ces travaux durèrent deux ans. En 1744, la ville le chargea de diriger les fêtes et de soigner l'ornementation des rues et des monuments, lors de la joyeuse entrée à Anvers du prince Charles de Lorraine et de l'archiduchesse. C'est même à ce propos qu'il contracta la maladie dont il mourut en 1745. On fut douloureusement impressionné de cette mort qui privait la ville d'un citoyen aimé et d'un artiste qui honorait grandement la cité; aussi lui fit-on de pompeuses funérailles lorsqu'on l'enterra à l'église des Dominicains.

Comme peintre, on ne connaît de lui que trois tableaux qui sont au musée d'Anvers : *Saint Luc peignant la Vierge avec l'Enfant Jésus*; *l'Adoration de l'Agneau* et *la Pâque en Egypte*. Ses compositions ont beaucoup d'aspect.

Kerrickx eut une sœur, Catherine-Claire qui fut également une artiste, mais sur laquelle on n'a aucun détail précis. D'après Piron (*Algemeene Levensbeschrijving*), elle serait née en 1684 et morte en 1762. Selon le même auteur, elle était douée d'un talent remarquable, mais elle abandonna la peinture à l'huile, pour cause de maladie, et se voua à l'aquarelle. Elle garda le lit pendant trente-six ans.

Ad. Siret.

KERSTEN (*Pierre*), professeur, publiciste, imprimeur, né à Maestricht, le 19 janvier 1789, et décédé à Liège, le 5 janvier 1865. Après avoir rempli, pendant quelques années, les fonctions de professeur de grec à l'athénée de sa ville natale, Kersten fut appelé, en 1821, à diriger le *Courrier de la Meuse*, qui venait d'être fondé à Liège, et dont l'imprimeur Stas s'était rendu propriétaire; jusqu'en 1835, il rédigea, presque seul, ce journal quotidien. L'étendue de ses connaissances, la sincérité de ses convictions, la solidité de ses principes

firent du *Courrier de la Meuse* un des organes les plus écoutés du parti catholique; sachant distinguer, dans ses polémiques, l'homme public de l'homme privé, respectant les idées particulières de celui-ci tout en attaquant le premier, Kersten parvint à se faire estimer même de ses adversaires. Peu de temps avant la révolution de 1830, il répondit à l'appel que les rédacteurs de l'organe libéral liégeois, le *Politique*, Paul Devaux, Joseph Lebeau, Charles Rogier, avaient adressé aux catholiques, et contribua, en créant avec eux l'*Association constitutionnelle*, à former cette célèbre union catholico-libérale, basée sur une tolérance réciproque, qui amena l'indépendance de la Belgique.

En 1834, Kersten abandonna le *Courrier de la Meuse* (1) pour fonder le *Journal historique et littéraire*. Chaque livraison de cette revue mensuelle, à laquelle Kersten travailla jusqu'à sa mort (2), contenait un résumé des principaux événements du mois, des articles politiques, philosophiques ou littéraires, des nouvelles religieuses et politiques, enfin un bulletin littéraire. Kersten s'y pose franchement en publiciste catholique : « Nous pensons comme l'Eglise », écrivait-il en 1853, « nous parlons comme l'Eglise, nous voulons en tout agir et nous conduire comme elle. Tout ce qu'elle condamne, nous le condamnons; ce qu'elle approuve, nous l'approuvons; ce qu'elle tolère, nous le tolérons »; en 1846, il avait déjà dit : « L'Eglise et son auguste Chef, telle a été et telle sera jusqu'à la fin notre unique boussole ». Jamais, en effet, il ne perd de vue les intérêts de l'Eglise, et il étend l'orthodoxie, non seulement aux affaires religieuses et à la politique, mais encore à la philosophie et même à la littérature. C'est ainsi qu'il combattit

vivement l'hermétisme, les doctrines politiques du vicomte de Bonald et de Lamennais, le mouvement romantique, etc. Parmi les polémiques les plus remarquables qu'il soutint, il faut citer celle que souleva le principe de la souveraineté populaire, et celle qui a pour objet l'origine de nos connaissances. Cette dernière donna lieu à un long débat philosophique auquel prirent part les professeurs des universités belges : Tandel, Alph. Le Roy, Ubaghs, Tits, Laforêt, etc.; Kersten défendait la spontanéité de la raison naturelle, prétendant que l'homme connaît quelque chose par lui-même, indépendamment de toute instruction, de toute révélation.

C'est encore pour prouver l'innéité divine de nos idées, appliquée à l'origine du langage, que Kersten écrivit son principal ouvrage, l'*Essai sur l'activité du principe pensant*. De Bonald, refusant toute spontanéité à notre intelligence, ramenait tout à l'institution surnaturelle du langage. Kersten, au contraire, revendique pour l'homme une très grande part dans sa génération, et il met au service de sa thèse les ressources combinées de la physique, de la physiologie et de la linguistique. D'après lui, la société est nécessaire pour la formation du langage, non pas comme cause, mais seulement comme occasion indispensable. La vraie cause est la raison qui existe en nous comme une lumière naturelle et primitive. Une science étendue, une profonde analyse qui n'accorde qu'une part relative à l'érudition des autres, une grande clarté d'exposition, un style pur et correct, telles sont les principales qualités qui font de l'*Essai sur l'activité du principe pensant* une œuvre vraiment remarquable, dont nous n'avons pas, d'ailleurs, à discuter ici la portée philosophique. Publiée dans un des grands centres, elle n'eût pas manqué d'être appréciée comme elle méritait de l'être. Les autres livres de Kersten sont des manuels classiques, tels que l'*Epitome Novi Testamenti*, ou de petits traités religieux, tels que les *Entretiens d'un père avec sa fille*.

(1) L'imprimeur Stas transporta son journal à Bruxelles, et lui donna le titre de *Journal de Bruxelles*.

(2) Vers les dernières années de sa vie, il s'adjoignit, pour la rédaction de son journal, l'avocat liégeois Emile Lion. Celui-ci prit la direction du *Journal historique et littéraire*, après la mort de Kersten, et le céda ensuite à M. de Haulleville, qui continue encore à le faire paraître, sous le titre de *Revue générale*.

Voici la liste complète de ses œuvres :

1. *Courrier de la Meuse*, journal politique, littéraire et commercial. Liège, D. Stas, 1821-1835, in-fol. — 2. *Epitome Novi Testamenti*. Liège, P. Kersten, 1821, in-18. Cet ouvrage fut souvent réimprimé; la 13^e édition date de 1862. Plusieurs éditions ont paru avec un titre grec : Ἐπιτομή τῆς κεινῆς Διαθήκης. — 3. *De rebus belgicis libri quindecim*. Liège, P. Kersten, 1828, in-12; 2^e éd., en 1830. — 4. *Choix de petites instructions, à l'usage de MM. les curés et vicaires des villes et des campagnes*. Liège, P. Kersten, 1830, 5 vol. in-12 (sans nom d'auteur). — 5. *Journal historique et littéraire*. Liège, P. Kersten, puis Verhoven-Debeur, 1834-1863, 31 vol. in-8°. — 6. *Entretiens d'un père avec sa fille*, lorsqu'elle se préparait à faire sa première communion. Liège, P. Kersten, 1834, in-12 (sans nom d'auteur). — 7. Ἡ κεινῆ Διαθήκη sive *Novum D. N. J. C. Testamentum græcum... cura et opera P. Hermannii Goldhagen... Editio catholica nova diligenter emendata, cui lexicon adiecit Petrus Kersten*. Liège, P. Kersten, 1839, in-8°. — 8. *M. T. Ciceronis de recta administrandi ratione epistola... quam præfatione argumentis notis et interpretationis specimine ornavit P. Kersten*. Liège, P. Kersten, 1844, in-12. — 9. *Notice sur la révérende mère Joseph de Jésus (Anne Capitaine), religieuse carmélite*. Liège, Desoer, s. d. (1848), in-8°, tiré à vingt exemplaires (sans nom d'auteur). — 10. *Essai sur l'activité du principe pensant, considérée dans l'institution du langage*; Paris, J. Leroux et Jouby; puis, Liège, F. Renard, 1851-1853-1863, in-8°, 3 vol.

Ajoutons que, comme imprimeur, Kersten a édité, outre ses propres productions, divers livres liturgiques, vespéraux, graduels, etc.

Paul Bergmans.

Journal historique et littéraire, t. XXXI (1864-1865), p. 511-513. — Ul. Capitaine, *Recherches hist. et bibliogr. sur les journaux liégeois* (1850), p. 167-170 et 193-201. — De Theux, *Bibliographie liégeoise*, 2^e éd. (1855), passim. — *Revue trimestrielle*, t. XLI (1864), p. 230-248. — *Messager des sciences*, 1851, p. 140-141; 1854, p. 146-149; 1863, p. 260-267.

KESSEL (*Barthélemy VAN*), peintre et sculpteur, naquit à Louvain, vers 1460. Il avait deux frères, Jean et Sébastien. Jean était également sculpteur, et travaillait à Louvain, entre les années 1496 et 1510.

Barthélemy van Kessel s'appliqua à la peinture et à la sculpture et ne tarda pas à acquérir une certaine réputation. Une circonstance vint l'empêcher de se livrer d'une manière suivie à la pratique de l'art. En 1495, il fut appelé au poste de sacristain de la collégiale de Saint-Pierre, emploi qui avait été desservi, pendant de longues années, par son aïeul et par son père. A partir de cette époque, on ne le désigna plus que sous l'appellation de *Barthélemy le Sacristain* (Bertel de Coster). Sa charge le mit en rapport avec les plus grands artistes de son temps. Ce fut un homme d'action. Plein d'enthousiasme pour le beau, il contribua largement à la propagation du goût des arts à Louvain. Molanus nous apprend qu'à l'occasion des grandes fêtes, il ornait l'église de Saint-Pierre d'une manière très artistique. Il prit tous les ans part à l'organisation de l'*Ommegang* ou cortège, qui sortait à Louvain, le premier dimanche de septembre. Souvent il dirigea les groupes des corps de métier figurant dans ce cortège.

En 1529, Barthélemy van Kessel était l'un des administrateurs de la gilde de Saint-Luc, de Louvain. Dans ses moments libres, l'artiste pratiquait la peinture; mais il s'occupa surtout de sculpture, moulant sur des corps morts des effigies qu'il faisait servir d'images du Christ au tombeau. On trouvait, au xvi^e siècle, de ces moulages à la chapelle du Mont-Calvaire et dans plusieurs autres églises de Louvain. Il opérait parfois sur des personnes vivantes. En moulant une tête, il avait toujours soin de placer dans la bouche de son modèle un petit tuyau pour lui permettre de respirer. Mais tous ses moulages ont été détruits lors de la révolution française.

Homme lettré en même temps qu'artiste, il laissa à la collégiale de Saint-Pierre un registre renfermant des annotations historiques d'un grand intérêt.

Molanus, dans son Histoire de Louvain, le cite souvent sous la désignation de *Diarium Bartholomæi Custodis*.

Barthélemy van Kessel épousa, avant le 15 décembre 1495, Marie van Thudeken, de Louvain, qui mourut jeune. Il épousa en secondes noces Marie vander Hagen, fille de François, qui vivait encore en 1532.

L'artiste mourut vers 1538.

Ed. Van Even.

Archives de la ville de Louvain. — Molanus, *Hist. lov.*, t. 1^{er}, p. 614. — Van Even, *L'ancienne école de peinture de Louvain*, p. 233.

KESSEL (*Ferdinand VAN*), fils aîné de Jean et son élève, artiste peintre, né à Anvers en 1648, mort à Breda en 1696; peignit également la nature morte, les animaux, les oiseaux, les fruits, etc. Physiquement disgracié de la nature et d'une santé chétive, il menait une existence tranquille et acquit dans son art une supériorité marquée. Le roi de Pologne, Sobieski, qui avait vu deux de ses tableaux, le nomma son peintre et voulut l'avoir à sa cour, mais l'artiste ne put se résoudre à quitter Anvers. Cependant, on le retrouve, quelques années après, à Breda, où il était peintre du gouverneur et où il donna des leçons à Jacques Campo Weyerman. C'est ce dernier qui nous apprend sa mort. On voit des tableaux de lui dans les musées de Vienne, de Hanovre, de Brunswick et de Gand. Ferdinand avait peint pour le roi Sobieski une série de superbes tableaux représentant *les Quatre Eléments* et *les Quatre Parties du monde*. Ils furent détruits dans un incendie. Ykens, Maes, Van Opstal et Bizet peignirent les figures de ses paysages qui étaient exécutés avec un fini précieux.

Ad. Siret.

KESSEL (*Jean VAN*), fils de Jérôme, peintre d'animaux, de fleurs, etc., naquit à Anvers en 1626 et mourut en 1679. A neuf ans, il fut placé chez Simon De Vos, d'où il alla chez son oncle, Jean Breughel II. A dix-neuf ans, il fut inscrit dans la confrérie comme peintre de fleurs. En 1647, il épousa Marie van Apstroven, dont il eut treize

enfants. Corneille de Bie, dans son *Gulden-Cabinet*, fait un grand éloge de Jean van Kessel; il nous apprend qu'il était capitaine de la garde bourgeoise, puis il décrit, avec beaucoup d'enthousiasme, les œuvres du peintre. On ne sait pas grand-chose de la vie de notre artiste, si ce n'est qu'elle fut très occupée. On croit qu'il a voyagé, mais on manque de certitude à cet égard.

Dans sa peinture sacrée, Jean van Kessel reproduit admirablement, et avec une exactitude inimitable, tous les objets qui posaient devant lui. Ses tableaux sont recherchés, surtout ceux de petit format, où il semble plus harmonieux. Le musée d'Anvers a de lui un *Concert d'oiseaux*, celui de Florence trois tableaux signés. Le musée de Naples en renferme deux, celui de Madrid un, avec une madone de Théodore van Thulden; celui de Paris, un Frans Francken II; les musées de Bordeaux un, Copenhague un, Augsbourg deux, signés, Stockholm deux. La galerie de Schlessheim possède de Jean van Kessel quatre tableaux, représentant *l'Amérique*, *l'Europe*, *l'Afrique* et *l'Asie*. Cet ensemble forme un travail d'une exceptionnelle beauté, et c'est, sans aucun doute, celui qui a provoqué les lignes si louangeuses que Corneille de Bie lui consacre.

Jean van Kessel imite Jean Breughel à la perfection; l'ordonnance est sage, le coloris piquant, mais parfois compromis par un peu de sécheresse. Dans ses portraits, il a cherché à imiter Van Dyck, mais il y réussit médiocrement. Ses tableaux ont acquis de la valeur. En 1778, à la vente de Heusch de Landewyck, on vendit pour 125 florins cinq paysages avec animaux et fleurs, représentant les cinq sens (figures de Van Balen.) Il faut ajouter que c'était la mauvaise époque pour les tableaux qu'on adjugeait à des prix dérisoires.

Un peintre du nom de Roland van Kessel se trouve inscrit en 1650-1651 comme franc-maître de Saint-Luc, à Anvers; en 1688-1689, on trouve également inscrit un André Kessel, fils de maître; puis enfin, en 1663-

1664, nu André Kessel sans autre désignation.

Ad. Siret.

KESSEL II (*Jean VAN*), frère de Ferdinand, artiste peintre de portraits, né à Anvers en 1654, mort à Madrid en 1708. Il fut élève de son frère et partit très jeune pour l'Espagne, où il se fit une belle position. Il y devint, en 1686, peintre du roi Charles II, puis de son successeur. Il eut beaucoup de succès à la cour de Madrid, où ses tableaux sont restés, car nous n'en connaissons guère dans d'autres musées que celui de cette ville. On y conserve, notamment, un portrait équestre de Philippe IV. Le musée de Schlessheim possède aussi de lui un portrait d'homme et un portrait de femme qui sont placés sous le prénom de Nicolas et qui doivent être restitués à notre Jean van Kessel II.

Ad. Siret.

KESSEL (*Jean-Thomas* et non *Nicolas*), artiste peintre, né à Anvers en 1677, mort en 1741 (?). Il était le neveu de Ferdinand. C'est Campo Weyerman qui, ne connaissant pas son prénom, l'a désigné comme d'habitude, en semblable cas, sous la lettre N, dont on a fait Nicolas. Il prit des leçons de son oncle et devint également un peintre distingué dans le genre cultivé avec tant de succès par plusieurs membres de sa famille. Son premier atelier fut celui de Pierre Ykens. On connaît peu de chose de son existence. Cependant, s'il faut en croire quelques-uns de ses biographes, il vécut à Paris dans un désordre complet, d'où il revint à Anvers, en 1704, après avoir dissipé l'héritage que lui avait laissé son oncle. Le musée de Lille possède de lui deux tableaux placés sous le prénom de Nicolas. Le musée de Vienne possède aussi deux tableaux de lui placés sous le nom de Jean van Kessel II. Jean-Thomas a abordé un peu tous les genres, mais n'a guère réussi que dans les animaux.

Ad. Siret.

KESSEL (*Jérôme VAN*), peintre d'animaux, de fleurs et de nature morte, né à Anvers en 1578. Il peignit aussi le portrait. La date de sa mort est encore

inconnue. En 1594, il entra dans l'atelier de Corneille Floris, qu'il quitta pour voyager à l'étranger. C'est en Allemagne qu'on le retrouve; il y travailla avec un tel succès que l'empereur Maximilien d'Autriche le nomma son peintre. En 1606, on signale sa présence à Francfort-sur-le-Mein, puis à Augsbourg. En 1609, il se trouve à Strasbourg. En 1615, il est reçu franc-maître dans la confrérie des peintres de Cologne. En 1616, on le retrouve à Anvers, avec des lettres de recommandation de son impérial patron; il y devient le collaborateur de Breughel de Velours, dont il épouse la fille Paschasie, en 1624. En 1635, Jérôme van Kessel vend publiquement ses tableaux, sur la place de Meir, pour cause de départ. Depuis, on n'entend plus parler de lui. Il avait un talent très fin et très délicat, surtout comme miniaturiste. Au musée de Dresde, on voit de lui un tableau représentant des fruits, des écrevisses et du jambon; il est signé *J. van Kessel, f. Anno 1634.*

Ad. Siret.

KESSELS (*Herman*), officier d'artillerie, né à Bruxelles, le 2 mai 1794, mort à Saint-Josse-ten-Noode, le 15 novembre 1851.

Kessels entra très jeune au service : en août 1807, il s'engagea comme cadet caporal dans les pupilles du 7^e régiment d'infanterie hollandais, sous le commandement du colonel Van den Bergh. Démisionné sur sa demande en octobre 1808, il entra bientôt après (15 février 1809), comme apprenti marin à la 4^e compagnie du 74^e équipage de haut bord de la marine française, à bord du vaisseau de ligne *le Brabant*, de l'escadre du Texel, sous les ordres des amiraux Verhuel et Dewinter; au mois d'août 1812, il satisfait à l'examen d'aspirant. Mais l'envahissement de la Hollande par les armées alliées ne permettant pas à l'amiral Verhuel de conserver l'escadre au service de la France, Kessels reçut son congé (6 novembre 1813). Un mois après (15 décembre), le général Krayenhoff le nomma provisoirement sous-lieutenant d'artillerie dans l'armée des

Pays-Bas, pour servir au 4^e bataillon d'artillerie de ligne ; son brevet définitif lui fut délivré le 28 janvier 1814, et, jusqu'à la reddition de Naarden, il fut employé au blocus de cette place. Cité par le général Krayenhoff, dans son rapport au ministre de la guerre, comme ayant contribué, avec deux pièces de 12 et deux de 4, à repousser une tentative de la garnison de Naarden pour se procurer des vivres, Kessels fut promu, le 16 mars de la même année, par le prince d'Orange souverain des Pays-Bas, premier lieutenant au 2^e bataillon d'artillerie de ligne. Il n'avait pas vingt ans. Si la guerre avait continué, un avenir brillant lui aurait été réservé ; mais, après Waterloo et la déportation de Napoléon à Sainte-Hélène, la paix ne semblant plus devoir être troublée, il donna sa démission et entra avec un emploi civil au ministère du Waterstaat et des travaux publics (1815). Cette même année, il se maria.

La nature ardente de Kessels n'était pas de celles qui s'habituent à la vie sédentaire. En 1819, le baron Granier, inspecteur général de l'artillerie de l'Etat qui s'appelait alors la Nouvelle-Grenade et que nous connaissons sous le nom de Colombie, recrutait à Gand des officiers pour l'armée qui, sous les inspirations de Bolivar, luttait, depuis 1810, pour l'indépendance des colonies hispano-américaines. Kessels offrit ses services. Sa qualité d'ancien lieutenant lui valut (15 août) un brevet de capitaine d'artillerie dans l'armée auxiliaire colombienne, et, bientôt après, il partit pour l'Amérique. Il y servit dans la brigade aux ordres du général de Lima, destinée à l'attaque du Rio de la Hacha. La victoire de Boyaca, remportée par Bolivar dans le courant de cette même année, termina la guerre ; le corps auxiliaire fut dissous, et Kessels, remercié honorablement, revint en Europe. Le 3 novembre, il était nommé receveur d'arrondissement de la province d'Anvers, et, le 14 novembre 1823, vérificateur des droits d'entrée et des accises à Ostende.

Des personnes qui l'ont connu à cette

époque n'ont pas oublié le courage qu'il montra maintes fois en portant secours à des navires en péril. Non content d'arracher l'équipage à une mort certaine, il le recueillait souvent encore dans sa propre maison, le réconfortait et parfois même lui fournissait de quoi se vêtir, bien qu'il fût chargé d'enfants. Mais, dès cette époque aussi, il est signalé parmi les mécontents du régime hollandais, et son caractère indépendant l'entraîne à des actions et à des paroles imprudentes qui lui nuisent près de l'administration centrale. En avril 1828, il est démissionné sur sa demande.

Le 3 novembre 1827, une chaloupe de pêcheurs avait recueilli entre les côtes de Belgique et d'Angleterre l'épave d'une baleine et l'avait ramenée sur la plage d'Ostende, à l'est du port. Sur l'initiative de Kessels, qui prit le travail à ses frais (1), le colosse, dépecé sur place, avait été disséqué d'après les indications du docteur Dubar ; un naturaliste amateur, Paret, de Slykens, possesseur d'une remarquable collection ichthyologique, s'était chargé de la préparation du squelette. Après que la ville et la province l'eurent visité, Kessels résolut de le faire voyager ; il l'exhiba avec un grand succès à Gand, à Anvers, à Bruxelles, puis à Paris. C'est là qu'il reçut de Charles X la croix de la Légion d'honneur (31 octobre 1829), en récompense du courage qu'il avait montré dans le sauvetage de l'équipage d'une goëlette de Dunkerque, qui, en janvier 1828, avait sombré près d'Ostende ; conduite dont M. Périer, consul de France dans cette ville, avait fait le sujet d'un rapport à son gouvernement. Il était encore en France, à Lyon, au commencement de septembre 1830, lorsqu'il apprit les événements des 25 et 26 août, précurseurs de la révolution belge à Bruxelles ; il y vit le signal de la chute du pouvoir hollandais et, pensant que les services

(1) En reconnaissance du désintéressement dont il fit preuve en cette occasion en procurant du travail à une quantité d'ouvriers pendant la mauvaise saison, la ville d'Ostende lui offrit une tabatière en or, ornée des armes de la ville et portant l'inscription : DE STAD OOSTENDE AAN H. KESSELS, APRIL 1828.

d'un homme d'action pouvaient être utiles, il partit pour sa ville natale, où il arriva le 14 septembre.

Les esprits y étaient plus surexcités que jamais par la publication du discours par lequel le roi Guillaume Ier avait ouvert la session des Etats généraux à La Haye; les autorités provinciales et communales, se sentant incapables de résister à l'émeute sans cesse menaçante, avaient déserté leur poste, et une *commission de sûreté*, installée à l'hôtel de ville de Bruxelles, essayait de résister au torrent populaire qui devait bientôt l'emporter. Kessels alla offrir ses services à cette commission, en faisant valoir sa qualité d'ancien officier d'artillerie. Mais la résistance à main armée n'était pas dans les vœux de ceux qui constituaient ce pouvoir éphémère : ils essayaient de négocier avec La Haye, d'obtenir l'éloignement des troupes hollandaises stationnées dans les provinces méridionales, et ils espéraient que les Etats généraux, sous la pression des députés belges, proclameraient la séparation des deux peuples. D'ailleurs, Kessels inspirait peu de confiance : s'étant rendu à Anvers pour voir sa femme qui y habitait avec ses sept enfants, il fut même soupçonné de servir d'espion aux Hollandais.

Le 20 septembre les événements se précipitèrent : la garde bourgeoise fut désarmée, la commission de sûreté dissoute, les premiers corps francs se constituèrent sous les ordres d'Ernest Grégoire et de Niellon : il semblait que l'anarchie allait prendre possession de la capitale. Le prince Frédéric de Nassau, commandant les troupes hollandaises cantonnées autour de Bruxelles, depuis Vilvorde jusqu'à Tervueren, et qui avait été autorisé par le roi, son père, à agir selon les circonstances, informé de ce qui se passait, crut qu'il lui suffirait de montrer ses soldats et d'occuper les postes principaux, pour en imposer au peuple soulevé et lui faire tomber les armes des mains : le 21, ses avant-postes occupèrent Schaerbeek, Dieghem et Evere.

La marche en avant des Hollandais ne

fut pas plus tôt signalée à Bruxelles, que le tocsin de la collégiale, auquel répondit bientôt celui des autres églises, appela les habitants aux armes : les rues furent déparées et, en vingt-quatre heures, on ne compta pas moins de 550 barricades sur différents points de la ville.

Le 22 au soir, Kessels, discourant avec quelques bourgeois de la direction probable de l'attaque de l'armée hollandaise, émit l'avis, et l'événement devait lui donner raison, qu'elle aurait le Parc pour objectif, s'étendrait ensuite sur la ville par la place Royale, et qu'une barricade entre le *Café de l'Amitié* et l'*Hôtel de Belle-Vue*, faisant face à l'entrée du Parc, serait des plus nécessaires. Il convainquit son auditoire et tous, quittant l'estaminet de l'*Aigle d'or* où ils étaient réunis, avec les matériaux qu'ils purent se procurer chez les habitants des hôtels de la place Royale, qu'ils allèrent réveiller, se mirent aussitôt à la besogne : à trois heures du matin, la barricade était construite. Quelques heures plus tard, elle contribuait puissamment à empêcher l'armée hollandaise de pénétrer dans Bruxelles : Kessels, revêtu de la blouse bleue des patriotes et armé d'une carabine, y combattit jusqu'au soir. Quand il se retira chez lui, vers 7 heures, pour y prendre du repos, il était néanmoins si convaincu que les Hollandais allaient, à la faveur de la nuit, occuper tous les postes désertés par leurs défenseurs, qu'il se barricada dans sa chambre pour n'être pas surpris pendant son sommeil. Mais la nuit se passa en négociations qui ne pouvaient aboutir, et le 24 septembre, à 9 heures du matin, les patriotes, renforcés des contingents arrivés des villes voisines, se retrouvèrent aux barricades : le combat reprit de plus belle.

Après avoir fait pendant quelque temps le coup de feu à la barricade qu'il avait élevée, Kessels se rendit à l'hôtel du prince de Chimay, plus favorablement situé pour tirer sur le Parc. Il se joignit ensuite à une colonne composée d'une centaine d'hommes, à la tête de laquelle, un drapeau à la main, marchait le géné-

ral espagnol don Juan van Halen; elle pénétra dans la rue de Louvain et, malgré une vive résistance, parvint à l'occuper jusqu'à la barricade de la rue de l'Orangerie. Les maisons qui entouraient le palais des Etats généraux furent emportées et, par les fenêtres donnant sur le Parc, près du théâtre, Kessels, avec quelques autres, tirailla jusqu'à 5 heures. Il se rendit ensuite à la barricade de la Montagne du Parc d'où, apercevant l'incendie du Manège allumé par les obus hollandais, il courut se joindre à ceux qui cherchaient à sauver les maisons voisines.

Cette journée du 24 septembre fut marquée par un fait important : les hommes qui avaient le plus contribué à agiter les esprits, ne jugeant pas la résistance possible, avaient quitté Bruxelles avant l'entrée des troupes hollandaises; mais, à la nouvelle du succès populaire, ils s'étaient hâtés de reparaître pour prendre la direction du mouvement. Constituant à l'hôtel de ville un gouvernement provisoire, ils cherchèrent un chef à mettre à la tête des forces insurrectionnelles : don Juan van Halen, ancien officier de l'armée de Mina réfugié en Belgique, particulièrement connu de l'un des membres du gouvernement, consentit à en prendre le commandement. Il avait distingué Kessels lors de l'attaque de la rue de Louvain : ayant appris qu'il était ancien officier d'artillerie, il le comprit, comme commandant de l'artillerie, dans l'état-major qu'il se constitua, le 25 au matin.

Indépendamment de deux petites pièces de fer, grossièrement montées, venues de Jemmapes et qui jouèrent un rôle très remarqué sur la barricade et à l'*Hôtel de Belle-Vue*, l'artillerie de l'insurrection comptait six pièces attelées; mais quatre seulement contribuèrent à la défense des positions avoisinant le Parc. C'était bien peu pour répondre aux vingt-six pièces du prince Frédéric, d'autant plus que les munitions menaçaient de manquer bientôt. Il en était de même, du reste, des cartouches pour fusils : les volontaires, avec l'insou-

ciance ordinaire aux troupes sans discipline, de derrière leurs barricades, faisaient vers le Parc un feu continu, à trop longue portée le plus souvent pour produire aucun effet; c'était inutilement que Kessels, informé de la pénurie de poudre, avait essayé d'arrêter ces " tire-ries " insensées. Heureusement, quelques barils de poudre furent amenés de la province; il inaugura son commandement de l'artillerie en confectionnant des gargousses chez l'armurier Goomans, rue des Dominicains, pendant la nuit du samedi 25 au dimanche 26. Comme on manquait de sergent, les dames du voisinage sacrifièrent leurs robes et leurs tabliers de mérinos. Au matin, les canons étaient approvisionnés et une réserve de gargousses était déposée dans un cabaret de la Montagne de la Cour.

Décidés à faire un dernier et vigoureux effort, les Hollandais, le quatrième jour de la lutte, s'élancèrent, vers dix heures du matin, des positions retranchées qu'ils occupaient dans le Parc, vers les barricades qui en fermaient les issues et surtout vers celle de la place Royale. Mellinet, ancien officier français, que les artilleurs liégeois et bruxellois avaient proclamé leur commandant, distribua les pièces aux abords de la place avec tant d'habileté, qu'il contribua puissamment à tenir les assaillants en respect. Pendant ce temps Kessels, établi sur la terrasse de l'*Hôtel de Belle-Vue*, tirait sur les troupes royales établies dans les bas-fonds du Parc, au moyen d'une des petites pièces en fer dont nous avons parlé. C'est là qu'il reçut à l'épaule une légère blessure produite par un bicaïen. Il devait ce jour-là affronter bien d'autres dangers, dont il se tira avec un bonheur inouï.

L'une des colonnes hollandaises qui avaient essayé d'emporter la barricade de la place Royale, était suivie de canons et de caissons. Deux de ces derniers, ayant eu leurs chevaux tués, n'avaient pu suivre les troupes dans leur retraite et étaient restés abandonnés à l'entrée du Parc, en face des escaliers de la Bibliothèque. Van Halen, comptant y trouver des munitions dont

on manquait, décida de s'en emparer, et désigna Kessels pour diriger l'expédition. Il lui ordonna « de se mettre à la tête de tous les hommes de bonne volonté qu'il pourrait réunir, lui recommanda d'allier dans sa périlleuse entreprise la prudence au courage, et d'opérer ensuite, à la tête de sa colonne, une attaque dans le centre du Parc (1) ».

Mais don Juan avait trop présumé de l'audace des volontaires : malgré ses efforts, Kessels ne parvint à recruter que vingt-trois hommes, avec lesquels il se porta au pas de course vers les caissons adossés à la haie du Parc. Quand il revint avec ses trophées à son point de départ, au haut des escaliers de la Bibliothèque, sa petite troupe se trouvait réduite à six hommes. On fit descendre les caissons dans la rue d'Isabelle, après leur avoir enlevé les roues.

Des fenêtres du quartier général établi dans l'une des maisons au sommet de la Montagne du Parc, Van Halen et son état-major avaient suivi les phases de cette petite expédition, qui coûtait dix-sept hommes aux patriotes : quand Kessels, avec ses deux voitures si chèrement achetées, suivi par la foule qui l'acclamait, rejoignit le général, celui-ci embrassa devant tous le vaillant officier.

Bientôt après, les Hollandais paraissant avoir renoncé à s'emparer des barricades, Van Halen ordonna une attaque générale du Parc; mais il fut impossible de l'organiser, et tout se borna à une course folle, exécutée par Kessels et le capitaine Bouchez à la tête d'une petite troupe d'hommes déterminés, mais qui perdirent presque tous la vie, en essayant d'escalader les talus et les abatis derrière lesquels les Hollandais les fusillaient sans danger. Kessels resta le dernier dans le Parc, tiraillant tant qu'il eut des munitions, puis rentra sans blessure au quartier général émerveillé de tant d'audace et de bravoure.

Quand la nuit mit fin à la lutte, les deux partis en présence n'avaient fait aucun progrès; mais l'insuccès des trou-

pes régulières hollandaises dans leurs tentatives pour s'emparer des barricades était un triomphe pour l'insurrection.

Décidé à effectuer le lendemain l'attaque du Parc, Van Halen voulut la préparer et la soutenir par le feu de son artillerie; il chargea Kessels de construire pendant la nuit, en avant de la Montagne du Parc, une forte barricade en forme de lunette, pourvue d'embrasures, d'où il pourrait balayer à droite et à gauche toute la rue Royale. « Kessels », disait l'ordre du général, « trouvera l'occasion de prouver son zèle habituel dans l'exécution de cet ouvrage sur le point central de notre ligne. »

Bien qu'accablé de fatigue, Kessels se mit courageusement à l'œuvre, vers dix heures du soir, avec une vingtaine d'ouvriers au plus; il traça la barricade et l'éleva au moyen de grandes caisses et de tonneaux remplis de pierres, de fagots et de sacs de terre; cinq embrasures y furent ménagées, deux du côté de la porte de Schaerbeek, trois vers les palais du roi et du prince d'Orange. A quatre heures et demie du matin, le travail était terminé, sans que les Hollandais eussent cherché, contre toute attente, à en entraver l'exécution. C'est que, cette nuit même, le prince Frédéric, voyant son armée démoralisée, constatant la désertion des soldats originaires des provinces méridionales et sollicité par les officiers belges de terminer cette lutte fratricide, avait retiré silencieusement ses troupes du Parc et effectuait sa retraite vers Anvers, par les mêmes routes qui l'avaient conduit à la capitale. Kessels en porta le premier la nouvelle au quartier général : l'insurrection était victorieuse, la révolution était faite.

Tout autant que Charlier *la Jambe de bois*, Kessels avait été le héros populaire de la quatrième journée : aussi, quand le général en chef voulut le lendemain passer la revue des forces insurrectionnelles devant le palais des Etats, en face du Parc, théâtre de leurs exploits, il en confia le commandement à son brave commandant d'artillerie.

Le 28 septembre, le comité central

(1) Texte de l'ordre de Van Halen.

du gouvernement provisoire ayant décidé d'envoyer à Louvain, qu'on disait menacé, une colonne expéditionnaire de trois cents volontaires avec deux canons, la mit sous les ordres de Kessels. » M. le « commandant en chef lui donna communication de la présente qui lui servira de nomination », disait l'ordre du comité, signé des noms de *de Potter, Sylrain van de Weyer, Ch. Rogier et Jolly*. Kessels partit le 29 et arriva le même jour à Louvain, dont la population l'accueillit avec enthousiasme.

Quelques jours après, se trouvèrent réunis dans cette ville : la légion parisienne, composée presque uniquement de Belges habitant Paris qui avaient quitté cette ville à la première nouvelle des événements de Bruxelles, la colonne de Kessels et un détachement de volontaires sous les ordres de Charles Niellon. Ces trois corps, trop faibles pour rien exécuter isolément, se fusionnèrent et offrirent le commandement à Niellon. Celui-ci, après en avoir obtenu l'assentiment du gouvernement provisoire qui lui donna le grade de lieutenant-colonel, se trouva de la sorte placé à la tête du petit corps de volontaires, qui prit, dès lors, le nom de 1^{er} régiment de corps-franc. Il l'organisa en trois bataillons, d'environ 700 hommes chacun ; deux canons de 6, un obusier de 15 centimètres et trois caissons de munitions furent mis sous les ordres de Kessels. C'est avec d'aussi faibles ressources que fut entreprise cette campagne héroïque, dont le succès inespéré est l'un des plus beaux titres de gloire des volontaires.

En quittant Bruxelles, l'armée hollandaise avait battu en retraite vers Anvers et occupait Malines, Lierre et tout le terrain entre ces deux villes et l'Escaut. Elle comptait une trentaine de mille hommes, 3,000 chevaux et 7 à 8 batteries d'artillerie ; mais elle était démoralisée, désorganisée par la désertion en masse des soldats belges qu'elle comptait dans ses rangs et par la démission des officiers appartenant aux provinces insurgées. Niellon, bien renseigné sur les dispositions morales

et la situation de son adversaire, sans tenir compte de la disproportion des forces, résolut de l'attaquer.

En quittant Louvain, le 14 octobre, il se dirigea afin de mieux tromper l'ennemi d'abord sur Aerschot, puis sur Heyst-op-den-Berg. Le 16, il arrivait devant Lierre. Contre toute attente, la ville se rendit sans coup férir : il suffit, pour obtenir ce résultat, d'une démonstration des volontaires se présentant aux portes de la ville précédés des trois canons de Kessels, qui n'avait pas craint, avec son audace habituelle, de les établir en batterie à une portée de pistolet des remparts.

Le lendemain Kessels, chargé d'une reconnaissance sur la route de Malines, à la tête de trois cavaliers et de douze volontaires, avec un trompette amené par Herman, son fils aîné, pénétra jusque dans Duffel, que n'essayèrent pas de lui disputer deux escadrons de hussards hollandais : le croyant suivi sans doute de tout le corps franc, ils déguerpirent d'un côté pendant qu'il entraînait de l'autre. Il crut avoir ville gagnée et demanda des renforts à Niellon ; mais celui-ci se garda de dégarnir les remparts de Lierre pour occuper une petite ville ouverte. Oubliant qu'une reconnaissance a pour but de voir et de savoir, puis de rendre compte et non de combattre, Kessels s'installa avec sa petite troupe dans sa conquête. Mal lui en prit. Les Hollandais ne tardèrent pas à connaître la faiblesse du détachement et, pendant la nuit, revinrent en force l'attaquer. Kessels n'eut que le temps de se barricader dans une maison avec sa petite troupe ; il s'y défendit courageusement pendant une demi-heure, mais les munitions venant à manquer, il dut songer à la retraite. Suivi de son fils et du trompette, il sauta par une fenêtre de derrière qui donnait sur une fosse à purin, abandonnant le reste du détachement, huit hommes, qui refusèrent de le suivre et furent faits prisonniers. Il gagna la campagne et dut son salut à l'obscurité ; car, poursuivis par des cavaliers hollandais, les fugitifs durent rester longtemps couchés à terre, dans

des labourés, avant de pouvoir regagner Lierre.

Le 18, l'armée hollandaise, revenue de sa surprise, essaya de reprendre cette ville. Kessels mit une activité extraordinaire à porter ses trois pièces partout où leur présence pouvait être utile. « L'artillerie dirigée par M. Kessels », disait Niellon, dans son bulletin, « a porté les plus grands ravages dans les rangs ennemis. »

Cette première attaque avait eu lieu du côté de la porte d'Anvers; le lendemain, ce fut par le faubourg de Lips que les Hollandais assaillirent Lierre. « La fusillade et la canonnade duraient depuis deux heures », dit Niellon, « lorsque deux colonnes d'infanterie s'avancèrent à découvert en se déployant et en battant la charge. Lorsque ces deux bataillons furent arrivés à bonne portée de mitraille, Kessels démasqua ses pièces, qu'il pointa si bien qu'en quelques minutes l'hésitation se mit dans leurs rangs... » Ces deux bataillons ayant battu en retraite, il fallut ramener les pièces d'un autre côté, où une nouvelle attaque était imminente. Là encore « en moins de dix minutes, deux bataillons furent foudroyés par la mitraille et mis en pleine déroute ». Le combat ne cessa qu'à la nuit : c'était encore un succès pour les volontaires.

Toutefois, les forces hollandaises restaient dans le voisinage, établies dans des redoutes élevées au delà du village de Lips et sur les routes de Duffel et d'Anvers. Les journées des 20 et 21 s'étant passées sans nouvelles attaques, Niellon décida de les assaillir à son tour. Une colonne de 500 hommes, sous les ordres de Kessels, accompagnée d'un canon et d'un obusier, eut pour mission de déloger l'ennemi des redoutes en les prenant en flanc par la route de Lips, pendant que Niellon, avec une autre colonne, les attaquerait par la route de Malines. Avec son audace et son bon-heur habituels, Kessels réussit pleinement à forcer l'ennemi à abandonner ses retranchements, qu'il osa canonner à 200 pas de distance « Les balles hol-

landaises pleuvaient de telle sorte », dit-il dans sa relation, « que je restai presque seul à la pièce avec le lieutenant Cohen et mon fils aîné. » Kessels poursuivait son succès; mais Niellon, resté en arrière, apercevant à la fumée du canon que son collègue avait dépassé les limites fixées, lui envoya l'ordre de rétrograder. Ce fut un crève-cœur pour les combattants, et ils obéirent en rechignant.

Le 23, nouvelle tentative de Niellon pour débusquer les Hollandais de leurs redoutes. Ses troupes venaient d'être renforcées par environ 500 hommes, qui avaient comblé, et au delà, les vides dus aux combats des jours précédents. Une colonne de 1,200 hommes, sous la direction de Niellon avec Kessels et les trois pièces d'artillerie, prit par la chaussée d'Anvers, tandis que deux autres colonnes, moins importantes, éclairaient les flancs et fouillaient le terrain environnant.

L'attaque ne réussit pas : les Hollandais, bien abrités, plus nombreux et munis d'une artillerie plus considérable, ne purent être délogés de leurs positions. Dans cette expédition, Kessels, son frère et ses deux fils, Herman et Gaspard, restés seuls auprès d'une pièce de 6 que les canonniers avaient abandonnée, continuèrent sous le feu le plus terrible à la servir avec un sang-froid auquel Niellon rendit hommage, en proposant au général Nypels les deux jeunes gens pour le grade de sous-lieutenant d'artillerie. Malgré leur extrême jeunesse (le second, Gaspard, était né le 19 décembre 1816), le gouvernement leur donna l'épaulette à tous deux, Nypels ayant fait observer que ceux qui avaient eu le courage de continuer le service d'une pièce d'artillerie abandonnée par de vieux soldats, n'avaient pas besoin de donner d'autres preuves de leur mérite. Ce raisonnement ne prévaudrait probablement pas de nos jours; mais alors le gouvernement n'avait à sa disposition aucune marque de distinction pour récompenser la valeur militaire.

Pendant que Niellon combattait à

Duffel, Mellinet forçait les Hollandais à évacuer Waelhem, rétablissait le pont sur la Nêthe et arrivait à Contich. Il n'en fallut pas plus pour provoquer l'évacuation des redoutes qui avaient tenu jusqu'alors. Le lendemain 24, les deux chefs des volontaires faisaient leur jonction à Vieux-Dieu et décidaient de la suite des opérations.

Le plus rude restait à faire : le courage et l'enthousiasme avaient pu avoir raison, en pleine campagne, d'une armée démoralisée ; mais on allait arriver sous les murs d'Anvers, et la faible artillerie dont on disposait paraissait bien impuissante contre une place de cette importance. Toutefois de telles considérations n'étaient pas faites pour arrêter les volontaires : ils avaient depuis un mois accompli tant de merveilles, que rien ne leur paraissait impossible, et il leur semblait que, si un miracle était nécessaire, le miracle se produirait. Il en fut bien à peu près ainsi.

Pendant que Mellinet se dirigeait sur Berchem, Niellon attaquait le faubourg de Borgerhout. On y combattit les 24, 25 et 26, les canons de Kessels, servis par ses deux fils, toujours au premier rang. Le 26, au soir, on touchait aux dehors de l'enceinte. Cette même nuit, un mouvement insurrectionnel, provoqué par le voisinage de l'armée patriote, éclatait à Anvers ; le 27, au matin, les troupes hollandaises établies en dehors de l'enceinte recevaient l'ordre d'y rentrer, et Kessels, s'emparant des canons qui armaient la demi-lune en face de la porte de Borgerhout, les tournait vers les remparts, d'où il chassait les derniers défenseurs.

Bientôt la porte de Borgerhout fut ouverte par les bourgeois, et les volontaires pénétrèrent dans Anvers, suivis de l'artillerie de Kessels qui, *au grand trot*, d'après le rapport de Niellon, alla se mettre en batterie de façon à déloger les soldats hollandais de la maison de Chassé, dernier poste dans lequel ils s'étaient barricadés ; elle les poursuivit ensuite jusqu'à l'esplanade, lorsqu'ils se retirèrent dans la citadelle. C'est en ce moment qu'on aperçut le drapeau blanc arboré

sur un des bastions. Était-ce pour demander la capitulation ? Les chefs des volontaires le pensèrent et Kessels, envoyé en parlementaire, fut reçu assez brutalement par le prince de Saxe-Weimar, qui lui apprit que le général Chassé négociait avec les autorités civiles d'Anvers.

Un conflit regrettable éclata en ce moment à l'hôtel de ville entre les chefs des volontaires, qui prétendaient s'être emparés de vive force de la ville et avoir seuls le droit de traiter avec le commandant des troupes hollandaises, et la municipalité, à laquelle s'était joint un délégué du gouvernement provisoire de Bruxelles, qui avait été, la nuit précédente, l'un des principaux auteurs de l'insurrection. On finit cependant par s'entendre : un projet de capitulation, rédigé par les chefs militaires, exigeait l'évacuation de la citadelle et de l'Arsenal, et la remise de tout le matériel de la place et des navires en rade aux autorités belges ; les troupes étaient autorisées à s'embarquer pour rentrer en Hollande et on laissait aux officiers leur épée. L'article 5 était ainsi conçu :

« Les présentes propositions devront être acceptées à quatre heures après midi, ou seront considérées comme non avenues. » Il était midi lorsque cette pièce historique, signée des noms de Mellinet, Niellon, Van den Herrewège et le chevalier Kessels, commandant de l'artillerie mobile, fut remise à l'officier qui représentait le général Chassé à l'hôtel de ville. L'enivrement, qu'avaient produit les succès inespérés de la journée, peut seul expliquer l'inconvenance de telles propositions adressées à un homme, vieux débris des armées impériales et qui avait fait ses preuves. Nul doute qu'elles n'aient contribué largement à la barbare détermination que Chassé devait prendre quelques heures après, et que ne peuvent expliquer les provocations assez inoffensives des volontaires. Quelques-uns de ceux-ci, en effet, pendant que leurs chefs négociaient à l'hôtel de ville, abandonnés à eux-mêmes, s'étaient répandus dans la ville et, fêtés par la bour-

geoisie, s'étaient livrés à des libations qui leur avaient enlevé le sentiment de la discipline. Mêlés à des gens du peuple qui avaient contribué au mouvement insurrectionnel de la nuit précédente, ils se mirent à tirailler avec les navires de guerre en rade et avec le détachement de troupes hollandaises occupant l'Arsenal militaire.

Aussitôt qu'il avait appris cette reprise intempestive des hostilités, Kessels s'était porté à cheval au plus fort de la fusillade dans la rue du Couvent, un mouchoir blanc à la pointe de son sabre, pour faire cesser le feu. Il y était encore quand le canon de la citadelle se fit entendre : Chassé bombardait Anvers sans sommation préalable et contrairement à toutes les règles du droit des gens. L'incendie se déclara bientôt à l'Arsenal : Kessels, allant chercher deux pièces de 6, brisa la porte à coups de canon et pénétra assez tôt pour en retirer quarante caissons, deux affûts et une forge de campagne, le tout d'une valeur considérable. On a prétendu, plus tard, que Kessels avait, par cette attaque, provoqué le bombardement. « Rien n'est plus faux », dit le colonel Cruy-plants ; le bombardement était commencé, une pluie de projectiles couvrait la ville, l'ordre était donné aux volontaires de se rendre à la place Verte, comme lieu de rassemblement, lorsque je vis Kessels partir avec ses pièces et se diriger vers la rue du Couvent. »

Le lendemain, un conseil de guerre et de défense, présidé par Mellinet et dont Kessels faisait partie comme commandant de l'artillerie, élaborà à l'hôtel de ville les articles d'un armistice, acceptés préalablement par Chassé, et qui n'avaient rien de commun avec ceux de la veille.

L'armée fut ensuite divisée en trois brigades, les deux premières destinées à poursuivre l'ennemi jusqu'à la frontière, la troisième à garder Anvers. Kessels resta dans cette ville jusqu'à la fin de novembre, puis fut attaché, avec son artillerie, à la troisième brigade, commandée par le colonel Fonson, et qui était

cantonnée à Westwezel; bientôt après, à la demande de Niellon, depuis peu promu général et commandant de la première brigade, il fut attaché à cette dernière, cantonnée à Turnhout, jusqu'au moment de son arrestation, le 7 février 1831, sous la prévention de complot orangiste.

Voici ce qui avait donné lieu à cette étrange accusation : le 27 janvier, le curé de Baelen, chez qui Kessels dînait avec quelques autres officiers, recevait de Bruxelles une lettre l'informant que le Congrès national était dissous et le gouvernement provisoire renversé. Si absurde que fût une telle nouvelle, elle pouvait ne pas paraître dénuée de fondement à des hommes qui, quelques mois auparavant, avaient assisté à l'effondrement si rapide de la domination hollandaise en Belgique : ce qu'avait fait une révolution, une autre pouvait le défaire. Mais alors, si le gouvernement qu'on s'était donné n'avait pu se maintenir, mieux valait en choisir un autre, et le prince d'Orange, dont l'ambassadeur anglais Ponsonby s'efforçait de faire agréer la candidature par le Congrès, semblait offrir toute garantie et rendrait peut-être le roi Guillaume plus accommodant. Ainsi raisonna Kessels. Une lettre, qu'avait signée avec lui le major Boutmy, proposa au colonel du 9^e de ligne de se joindre à eux pour faire un *pronunciamento*. — « Nous ne devons pas nous mêler de politique », lui répondirent les officiers devant qui il exprima son opinion; mais Kessels répliquait : « Le Congrès n'existant plus, nous pouvons nous en mêler, moi surtout qui ai travaillé à la révolution, et les choses ne peuvent rester en cet état. » Ses paroles restèrent sans écho; le lendemain il partit pour Anvers, y chercher des chevaux, disait-il, mais, en réalité, afin de ramener plus en arrière sa batterie qu'il trouvait trop exposée.

Le 29 janvier, au café de la *Cour de Bruxelles* où il se trouvait avec quelques amis, il leur répéta le bruit qui avait couru à la frontière. Il ne se trouva personne pour le lui confirmer; mais on lui apprit que, le jour même, le *Journal*

d'Anvers, d'après un article du *Globe*, de Paris, donnait comme conclu entre les grandes puissances, la France, l'Angleterre et la Prusse, un traité qui démembrerait la Belgique à leur profit.

Indigné, Kessels s'écria que la révolution de septembre n'avait pas été faite pour que l'étranger en profitât, mais pour donner l'indépendance aux Belges; que plutôt que de consentir au démembrement, mieux valait acclamer le prince d'Orange. Il ajouta qu'il croyait son avis partagé par les officiers de la jeune armée.

Ces imprudentes paroles, prononcées dans un lieu public par un des héros de la révolution, auraient peut-être été oubliées quelques jours après ou considérées comme une boutade sans conséquence, si, le 2 février, Ernest Grégoire n'avait essayé, à Gand, au profit du prince d'Orange, une rébellion à main armée. On trouva, dès lors, une étrange coïncidence entre ce fait et la déclaration de Kessels; on ne douta plus de sa complicité dans le complot orangiste, quand le colonel Kénor eut fait connaître à l'autorité supérieure les propositions qu'il en avait reçues. Mis en état d'arrestation, Kessels fut conduit à Bruxelles, par ordre d'un des membres du gouvernement provisoire, et le général Nypels, commandant la division d'Anvers, dans la plainte qu'il rédigea contre lui, demanda qu'il fût traduit devant la haute cour militaire », pour avoir tenu « dans des lieux publics des propos calomnieux pour l'armée, qui compromettaient sa sûreté et celle de l'Etat, » et pour avoir fait au colonel Kénor des « propositions dont l'exécution, si elles eussent été admises, devait amener le renversement du gouvernement ».

Après une longue détention, pendant laquelle il ne cessa de protester de ses sentiments patriotiques, Kessels comparut, le 22 juin, devant la haute cour. Ses ennemis, et il fallait compter parmi eux tous ceux fatigués de voir accolée à son nom l'épithète de *brave*, avaient joint à la prévention visant les faits antipatriotiques, celle d'avoir retenu illégalement cinq jours de la solde de sa

compagnie, accusation sans fondement et qui fut abandonnée par le ministère public. La cour reconnut que le vague des dépositions des témoins ne fournissait à la justice aucune preuve fondée de propositions formelles adressées au colonel Kénor; que les propos tenus à Anvers n'étaient pas de nature à exciter directement les citoyens au renversement du gouvernement établi et ne devaient être considérés que comme la manifestation inconvenante d'une opinion. Le jugement concluait à la mise en liberté immédiate de l'accusé.

Un malheureux concours de circonstances a pu donner aux paroles inconsidérées de Kessels une importance extrême; mais il est impossible d'admettre qu'elles aient été le résultat d'un honnête marché avec les agents secrets du prince d'Orange, comme on a voulu l'insinuer. Homme d'action avant tout, nature tout en dehors, Kessels avait fait trop de mal aux Hollandais pour qu'il pût rien espérer d'eux, lors même qu'il leur aurait rendu des services signalés. D'ailleurs, au moment où en Belgique il était arrêté comme conspirateur, en Hollande, où on le croyait originaire des provinces du Nord, on l'accusait d'être traître à sa patrie et plusieurs de ses parents, qui habitaient Bois-le-Duc, étaient molestés par l'autorité militaire, sans autre raison que celle de lui être alliés.

Après sa mise en liberté, Kessels fut désigné, le 1^{er} juillet, pour commander l'artillerie de l'armée du Luxembourg; le 6 août, il passait avec le même commandement à l'armée de la Meuse. Le 7, il assistait au combat de Kermpt, qui fut un succès pour l'armée belge. Il s'y conduisit de manière à mériter les plus grands éloges: ses pièces, chargées par la cavalerie hollandaise, furent prises et reprises; lui-même eut un cheval tué sous lui et fut foulé aux pieds des chevaux.

Le lendemain 8, l'armée, trahie par ses chefs, après avoir traversé Hasselt était en retraite sur la route de Tongres, lorsque l'arrière-garde fut attaquée, près de Cortessem, par un détachement hollandais. Démoralisées, les troupes s'en-

fuirent dans le plus grand désordre, à l'exception de deux escadrons de cuirassiers, sous le commandement du lieutenant-colonel de Lobel, et de quatre pièces de 12, que le major Kessels parvint à mettre en batterie sur l'un des côtés de la route. « Le feu habilement dirigé de l'artillerie », dit une relation contemporaine, arrêta court la poursuite, releva le moral des troupes et donna le temps à plusieurs braves officiers de rallier leurs soldats, et de faire opérer à l'armée une retraite lente et bien ordonnée. — « Le major Kessels montra beaucoup d'énergie », dit un témoin oculaire; « mais que pouvait-il faire? Il était trop tard! (1). »

Sa brillante conduite à Kermpt et à Cortessem ne suffit pas à effacer la mauvaise impression causée par ses boutades orangistes, ni à réhabiliter Kessels dans l'opinion de ses chefs. Après avoir commandé le parc d'artillerie mobile, puis l'artillerie de la deuxième division, il fut, en 1832, mis en disponibilité du 27 juillet au 3 octobre suivant. Nous ignorons la cause de cette mesure; toutefois elle ne dut pas être bien grave, puisque le roi, à qui Kessels avait envoyé un mémoire confidentiel, après l'avoir fait examiner par l'avocat général de Bavay et sur le rapport que lui adressa ce magistrat, fit offrir au major, sur sa cassette particulière, la différence des traitements d'activité et de disponibilité.

Après avoir commandé l'artillerie de la division des Flandres (1832-1834), puis été commandant de l'artillerie à Namur (1834-1836) et à Liège (1836-1842), Kessels, toujours major, fut de nouveau mis en disponibilité le 29 mars 1842. Depuis cette époque et jusqu'à sa mort, il fut souvent signalé comme inventeur et propagateur d'une échelle de sauvetage dans les incendies.

(1) Une déclaration des généraux Daine et de Failly, que signèrent aussi le major de lanciers de Lagatellerie, les aides de camp Raikem et Capiaumont, porte : « L'honneur et le salut de l'armée eussent été gravement compromis, si le susdit major n'eût immédiatement fait mettre en batterie quatre pièces de 12, dont le feu habilement dirigé arrêta tout court la poursuite de l'ennemi. »

Nommé chevalier de l'ordre de Léopold le 15 décembre 1833, Kessels fut décoré de la croix de Fer le 2 avril 1835.

Quatre de ses fils ont suivi la carrière militaire; le second, Gaspard, nommé sous-lieutenant alors qu'il n'avait pas quatorze ans, est mort lieutenant-général de cavalerie; un autre a été pensionné comme général-major.

P. Henrard.

Précis des opérations militaires pendant les quatre mémorables journées de septembre et dans la campagne qui s'ensuivit, par Kessels, major d'artill., chev. de la Légion d'honneur, etc. Brux., J.-P. Méline, 1831. — *Hist. des événements militaires et des conspirations orangistes de la révolution en Belgique, de 1830 à 1833*, rédigée d'après les mémoires du général Niellon. Bruxelles, Alliance typographique, M.-J. Poot et Cie, 1868. — [de Wargnies], *Esquisses hist. de la révolution en Belgique en 1830*. Bruxelles, Tardier, 1830. — *Au Roi, sur les opérations de l'armée de la Meuse*, depuis la reprise des hostilités jusqu'à la dislocation, par le gén. de divis. Daine. Bruxelles, Berthot, 1831. — *Hist. de la Révol. belge*, par Charles de Leutre. Bruxelles, Jamar. — *Hist. gen. et chronol. de la Belgique de 1830 à 1860*, par Gust. Oppelt. — *Souvenirs d'un volontaire de 1830*, par le colonel Cruyplants. — *Hist. de la Révolution belge*, par Ch. de Bavay. — *Les Conspirations militaires de 1831*, par A. Eneens. — Etc. — Papiers de famille et souvenirs contemporains.

KESSELS (Mathieu), sculpteur, naquit à Maastricht, le 20 mai 1784. Son père était Joachim Kessels, sa mère Marguerite Caneels. Son nom figure sur les registres de baptême de l'ancienne église Sainte-Catherine.

On lui connaît trois frères : Guillaume, qui fut un architecte distingué; Conrad, qui acquit une certaine notoriété dans la sculpture en bois, et Henri, élève de Bréguet, qui fit des chefs-d'œuvre d'horlogerie. Mathieu Kessels appartient donc à une famille d'artistes.

En 1790, Kessels perdit son père. A la suite de ce deuil, sa mère se retira auprès de ses parents, et Mathieu l'y suivit.

La révolution passa sur la Belgique. Les armées de la république dévastèrent le pays. La vision de ces époques troubles resta dans l'esprit de Kessels; elle devait persister dans son œuvre, occuper ses rêves d'artiste, et subsister dans sa vie avec toute la force des ineffaçables impressions d'enfance.

Adolescent, un de ses oncles l'envoya

à Venloo, pour apprendre l'orfèvrerie. De là, après les années rudes de l'apprentissage, il se rendit à Paris. C'est dans cette ville que ses facultés s'éveillèrent. Il y apprit le dessin et fréquenta l'Ecole des beaux-arts. Décidé à aller de l'avant, il se livra au travail artistique avec une opiniâtreté telle, que sa santé en fut compromise. Il fut contraint de s'arrêter; mais cette effervescence dans le labeur, marque des talents sérieux et prédestinés, il la conserva; elle en fit l'artiste infatigable, bravant tous les obstacles, triomphant même de sa fragile constitution physique.

A cette époque, son frère Guillaume, l'architecte, habitait Hambourg. Mathieu alla s'y reposer, mais il partit bientôt pour Saint-Petersbourg, où il resta de 1806 à 1814, modelant et ciselant des statuettes de cire et d'argent dans l'atelier de Camberlain, architecte et sculpteur de l'empereur de Russie.

La débâcle de la campagne de 1814 ramena Kessels en Belgique. Il y fit des portraits d'une remarquable habileté, mais retourna bientôt à Paris, où son frère Henri dirigeait une fabrique de chronomètres. Il se fit admettre chez le peintre Girodet, qui, avec David, Guérin, Gérard, transformait la peinture en sculpture, par un dessin trop sculptural et une trop sèche accentuation des contours et des lignes. Quoique peintre, Girodet put donc servir de maître au jeune sculpteur.

L'Italie était encore, vers 1815, pour les artistes, le centre rayonnant qui attirait les esprits. Kessels avait trente ans. Son rêve était de voir, comprendre, étudier l'Italie et ses maîtres. L'impression qu'il firent Rome, Florence et les autres villes illustrées par les génies de la Renaissance, fut grande et se traduisit par un acharnement au travail et un puissant désir de faire grand comme les anciens. Le célèbre Thorwaldsen devint son maître et lui confia l'exécution en marbre de deux bas-reliefs très populaires : *le Jour* et *la Nuit*. En 1819, il reçut pour la première fois, dans le concours ouvert par Canova, une récompense publique.

A l'occasion de ce succès, Maestricht, sa ville natale, lui adressa une lettre flatteuse, accompagnée d'une boîte en or, avec cette inscription :

*Trajectum
Ad Mosam
M. Kessels
Sculptori
Ovanti Romæ
Anno 1819.*

Alors commence chez Kessels la période de grande activité; les commandes affluent. Le duc d'Albe lui fait faire un petit *Discobole couché*; M. Labouchère, de Londres, lui en demande un autre de grandeur naturelle. Il reçut la croix de l'ordre du Lion Belgique, après l'exécution d'une figure de *Mars au repos*, statue colossale en marbre, commandée par le gouvernement néerlandais.

Agé de trente-six ans, l'artiste était alors dans toute sa vigueur artistique. Il avait la flamme, la fougue, tempérées par la réflexion. Il était connu dans le monde de l'art, il y était apprécié peut-être au delà de son mérite, puisqu'on lui attribuait l'aurole du génie. La vie àpre des débuts était close, l'avenir assuré, car la gloire ouvre crédit. Dans une existence d'artiste, c'est une heure solennelle que cette prise de possession de l'avenir, que cette conquête assurée du lendemain. La lutte et le danger passés, on entre au port et l'on se case.

Kessels, aussitôt arrivé, rêva mariage. Il épousa une jeune personne de dix-huit ans, fille d'un ancien directeur dans l'administration de l'armée d'Italie. Sa femme le rendit parfaitement heureux. Ils eurent six enfants.

Près d'elle, dans une maison à lui, dans le cours uniforme de la vie bourgeoise, il reprend son travail de chaque jour. Seize ans durant, il peine sans qu'un incident à noter vienne déranger sa vie, si ce n'est le succès qui le visite après chaque nouvelle œuvre. Car il est dans une période où il donne ses chefs-d'œuvre : *Discobole lançant son disque* et *le Déluge*.

Dès 1833, il commence à souffrir d'une inflammation lente de la poitrine. On le saigne; mais une saignée pra-

tiquée maladroitement occasionne des accidents graves et de grandes souffrances. Le bras, quels qu'aient été les soins prodigués, n'a jamais pu guérir. Toutefois, l'artiste se consolait : son bras droit avait été sauvé. Il exécuta *l'Archange Michel terrassant sous ses pieds l'hydre du doute et de l'anarchie et tenant le glaive de flamme en sa dextre*.

On projetait de mettre ce groupe en l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles. Pendant les derniers mois de sa vie, Kessels fit mettre *l'Archange* au pied de son lit. Dans les intervalles de souffrance, il l'étudiait, le méditait. Un jour, s'adressant à sa femme : « Si je pouvais vivre encore, combien je sens que je ferais encore mieux ! *L'Archange, le Déluge*, et le reste ne sont rien, je sens là que je m'élèverais bien plus haut ! »

Ce fut son dernier cri d'artiste.

Bientôt il fut atteint d'une affection organique suivie d'un commencement d'hydropisie de poitrine. Les remèdes échouèrent. Pendant un mois, il éprouva les souffrances les plus cruelles auxquelles venaient se joindre des tourments moraux. Souvent il ne pouvait plus respirer que lorsque sa femme lui tenait fortement la tête entre les deux mains, et, dans cette agonie, il voyait ses six enfants qu'il laissait sans fortune. Il reçut les secours de la religion catholique, le matin du 3 mars 1836; le soir il était mort. Ses funérailles furent célébrées le lendemain à l'église Saint Vincent et Saint Athanase; les académiciens de Saint-Luc y assistèrent spontanément.

Après la cérémonie, ses dépouilles furent conduites à l'église de Saint-Julien des Belges, où elles reposent non loin d'une de ses œuvres.

Kessels, écrit un artiste qui l'avait bien connu, était un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, au regard vif; il avait le nez aquilin, les yeux bruns, les lèvres fines, les cheveux plats; sa tête avait quelque ressemblance avec celle de l'aigle. Il avait les épaules assez larges.

Son caractère était excellent et nous est dépeint comme suit par M. Gerardi, dans la brochure qu'il lui a consacrée :

« L'artiste belge était bon mari, bon père, excellent ami. Il se montra charitable envers les pauvres et plein de compassion pour les malheureux. Il fut patient et assidu au travail. Il était très religieux et l'Imitation de Jésus-Christ était une de ses lectures favorites. Ennemi de l'adulation, il avait quelque chose de fier, mais, sans doute, parce qu'il se sentait capable de grandes choses. Cette fierté de cœur fut la cause qui l'empêcha d'avoir autant de travaux qu'il aurait pu en obtenir; mais, rien au monde n'aurait pu le porter à solliciter. Kessels n'avait que du savoir, il n'avait pas de savoir-faire, et il est difficile, en vérité, de lui faire un reproche de sa manière d'être. Elle ne l'empêcha point toutefois d'être estimé par les artistes qui appréciaient son mérite : l'Académie de Saint-Luc, de Rome, l'avait nommé, en 1829, académicien de mérite, résidant; l'Institut des Pays-Bas, l'Académie des beaux-arts d'Anvers et d'Amsterdam lui envoyèrent spontanément des nominations, accompagnées de lettres pleines des expressions les plus flatteuses. »

Voici la liste des œuvres capitales de Kessels :

Un *Saint-Sébastien percé de flèches*. — Un *Petit Discobole couché*, commandé par le duc d'Albe. — Un *Discobole*, également couché, mais de grandeur naturelle, exécuté pour M. Labouchère, de Londres. — Un *Mars*, statue colossale qui fut placée à Laeken sous le gouvernement du roi Guillaume. — Un *Discobole debout, lançant son disque*, statue plus grande que nature, faite pour le duc de Devonshire. C'est l'œuvre de Kessels la mieux comprise d'après l'antique. — Une *Femme pleurant sur une urne* et un *Christ à la colonne*, commandées par M. De Vinck, de Westwezel, près d'Anvers. — Un *Génie funèbre*, acheté par M. Jenisch, sénateur de Hambourg. — Le mausolée de Mme la comtesse de Celles, femme de l'ambassadeur des Pays-Bas près le saint-siège. Ce mausolée se trouve dans l'église de Saint-Julien des Belges, à Rome, église

où Kessels lui-même a été enterré. En voici le sujet : sur un sarcophage élevé, en marbre de Porto-Venere, une femme est étendue, elle presse un crucifix sur son cœur; la tête un peu relevée, elle regarde un ange qui lui montre le ciel et qui a tous les traits de sa fille. — *L'Amour aiguissant ses flèches*. — Une *Vénus*, appartenant au duc de Pembroke. — Un *Cupidon*, propriété de M. Munter, d'Amsterdam. — Un *Christ* et une *Vierge*, bustes de forme colossale, exécutés sur les ordres du comte Potoski. — Une *Scène du déluge*, œuvre suprême de l'artiste. — *L'Archange saint Michel terrassant le démon*, dernière inspiration.

Des biographes ont affirmé que Mathieu Kessels avait du génie. Quelle que soit la sympathie qu'on mette à juger un homme aussi travailleur et aussi consciencieux que lui, il faut néanmoins en rabattre. Certes, son ambition était grande et faite pour soutenir de grands essais. Mais son talent n'était pas au niveau de son rêve. Il voulait élever la sculpture chez nous à la hauteur où Rubens, Jordans et Van Dyck avaient porté la peinture. Canova et Rude, ce pétrisseur de colosses, traversaient son imagination des rayons de leur gloire et l'éblouissaient. Il prétendait comme eux resplendir.

Kessels les a suivis tour à tour et n'a, de plus, jamais pu se défaire de ce quelque chose d'étriqué qui, sous prétexte de correction, appauvissait l'art du premier Empire. Voyez sa *Femme pleurant sur une urne*, sa *Vénus*, du musée de Bruxelles, son *Discobole*, d'une allure si belle cependant et d'une inspiration si bien venue.

Seul, son groupe du *Déluge* semble légitimer son ambition. Si ç'avait été une œuvre de début, il aurait pu aspirer et parvenir très haut. Mais c'était une œuvre de sa pleine maturité, dont les qualités étaient bien plus un produit de l'étude que du tempérament.

Kessels avait, d'ailleurs, appris tout ce qui, dans l'art, s'apprend. Il avait été à bonne école et savait les secrets du métier. Son art est sorti de son travail âpre, de son honnêteté et de sa cons-

cience. Il a suivi les autres, il n'a jamais précédé. Il a été élève, toute sa vie, des grands modernes et des grands anciens. Il n'a point été un maître.

Emile Verhaeren.

Nouvelle Biographie générale. Paris. Firmin Didot, 1858. — *Hollandsche en vlaamsche kunstenaars*. Amsterdam. J.-C. Van Kesteren, 1843. — *Journal des Beaux-Arts*.

KESTELOOT (*Jacques-Louis*), docteur en médecine et littérateur, naquit à Nieuport, le 9 octobre 1778, et mourut à Gand, le 5 juillet 1852. Son père était patron de navire, et sa mère, négociante en drap, était la révérende mère temporelle des Récollets, chargée de la gérance de leurs intérêts matériels. En parcourant les volumes à gravures de la bibliothèque de ces religieux, l'enfant contracta peu à peu la passion des livres, le goût de l'érudition, l'amour du savoir. Kesteloot trouva, en outre, l'occasion de s'exercer à l'art du chant. Un prêtre, chanteur de l'église principale de Nieuport, l'abbé Vanden Bussche, fut l'initiateur de l'enfant à la musique vocale. A huit ans déjà, Kesteloot tenait sa partie au jubé. Mais sa famille avait résolu de donner à son esprit une complète culture. L'abbé Vanden Bussche, prêtre instruit et d'un tempérament artiste, apprit à son jeune élève les premiers éléments des langues classiques; et, quand la révolution française, franchissant nos frontières, eut forcé le maître à quitter Nieuport et à s'établir à Gand, Kesteloot l'y suivit et continua, sous sa direction, les études humanitaires commencées. Il était à bonne école. L'enseignement classique n'avait pas éteint dans l'âme du prêtre l'amour de la *moedertaal*.

Quand Kesteloot eut terminé ses humanités au collège des Augustins, son père, cédant à son goût pour les sciences naturelles, le confia à un pharmacien intelligent, qui n'avait d'autre ambition que de mettre son savoir au service de son jeune protégé. Pendant trois ans, Kesteloot fit l'apprentissage de la pharmacie. L'idée lui vint ensuite d'aborder la carrière médicale. L'âge de la conscription militaire au profit de l'étranger, maître du sol de la patrie, le détermina

à partir pour Leyde, où il fut inscrit, le 2 novembre 1798, dans la faculté de médecine de l'université. Un riche coreligionnaire lui obtint la faveur d'entrer à l'hôpital militaire de cette ville, placée sous la protection de la France. Il pouvait ainsi continuer en paix le cours de ses études. L'université de Louvain venait d'être fermée, en 1797, par ordre du gouvernement français. L'université de Leyde héritait alors de sa rivale. On sait combien elle fut célèbre entre tous les foyers de lumière de la Renaissance. C'est là qu'avaient enseigné les Scaliger, les Saumaise, les Daniel Heinsius, les Tibère Hemsterhuys, les Ruhnkenius, les Juste Lipse et les Boerhaave. Ces princes de la philologie et ce roi de la médecine ont montré par leurs écrits ce qu'ils furent dans leur enseignement. Aussi comme la Hollande en était fière ! Il faut entendre, Bilderdijk chanter ces gloires européennes (1). Les principaux disciples de Boerhaave professaient à Vienne ; mais à Leyde vivait encore le génie du maître. Kesteloot, avec le sens de la pratique, s'assimila toute la science médicale acquise jusqu'alors. Après avoir soutenu sa thèse inaugurale *De dysenteria*, en 1800 (2), il alla s'installer, pour faire son apprentissage, dans une contrée du midi de la Hollande infestée par le typhus. Kesteloot s'établit ensuite à Rotterdam, où il acquit une réputation justifiée à la fois par son habileté de praticien et par son dévouement pour les malades, pour ses pauvres coreligionnaires surtout, dont il était la providence. Avec quelques amis, il organisa une société pour la propagation de la vaccine. Il traduisit l'opuscule du docteur Marc : *la Vaccine soumise aux simples lumières de la raison*. Sa traduction, publiée à La Haye, contribua beaucoup à populariser la découverte de Jenner en Hollande, et plus tard en pays flamand.

Kesteloot n'avait pas moins de dispo-

sitions pour la littérature que pour la médecine. Le goût que lui avait inspiré son ancien maître pour la culture de la langue maternelle, était devenu très vif en lui. Mais il fallait se dépouiller du patois natal, et la langue écrite, à cette époque, était viciée par un néologisme essentiellement contraire au génie vulgarisateur de la langue néerlandaise, faite pour le peuple, non pour une aristocratie de lettrés. Pendant sa première jeunesse, Kesteloot avait traduit, pour le théâtre de Nieupoort, le drame des *Deux Savoyards*. Le gouvernement hollandais ayant institué des chaires de littérature néerlandaise dans les universités du pays, Kesteloot suivit, à Leyde, le cours de Siegenbeek, faisant marcher de front la médecine et les lettres. Sa vocation littéraire attendait pour se produire une occasion favorable. Il la trouva plus tard dans un concours. Les premiers écrits de Kesteloot étaient sans importance, au point de vue de la forme. Indépendamment de la brochure du docteur Marc, il avait traduit, en 1806, une dissertation sur la fièvre jaune du docteur anglais Miller. Trois ans après, il avait publié ses *Notes* concernant le *Discours ou compte rendu de l'Institut de France sur les progrès des sciences des lettres et des arts*, depuis 1789 jusqu'en 1808. Ce travail, fruit d'une étude faite sur les lieux pour s'instruire sur l'état des sciences et des arts, contenait les matériaux d'un ouvrage que l'auteur se proposait d'écrire sur son voyage à Paris, et dont il s'est laissé détourner, autant sans doute par les devoirs de sa profession que par le conseil de ses amis qui l'engageaient à d'autres travaux. Il est regrettable que cette relation de voyage littéraire n'ait pas été faite. Elle eût permis de mieux juger l'observateur et l'écrivain. Que n'eût-il pas dit encore, s'il avait abordé les lettres ? Il aurait eu à parler surtout de Bilderdijk, qui, dans cet intervalle, avait publié la traduction d'*Ossian*, et une imitation si originale de *l'Homme des champs*, de Delille.

Kesteloot vécut trois mois dans la société de Récamier, de Legouvé et de

(1) Gy Leydsch Atheon, dat op uw cedlen schoot Europeas roem gewiegt hebt en gekoesterd, Dat koningen de melk der wysheid boodt.

(2) Ce n'est que dix-neuf ans plus tard, en 1819, que Kesteloot prit à Gand le grade de docteur en chirurgie et en accouchements.

Delille : ce qui témoigne assez du prix qu'on attachait à ses qualités personnelles. Ses notes ont comblé les lacunes des savants français peu initiés aux langues germaniques. La Hollande avait une part considérable dans le mouvement des sciences et des lettres à cette époque. Le docteur, toutefois, s'était borné à compléter les données de Delambre et de Cuvier, secrétaires de la classe des sciences physiques et mathématiques.

Quand Louis Bonaparte fut placé à la tête des Provinces-Unies et que ce prince lettré, heureux de se faire aimer de ses sujets, se fut entouré des illustrations scientifiques et littéraires de la Hollande, invitant Bilderdijk à lui enseigner la langue du pays, Kesteloot fut recommandé au roi par le poète qui l'honorait de son amitié. Louis Bonaparte conçut le dessein de fonder une académie analogue à l'Institut de France. Pour l'élaboration de ce projet, il ne pouvait oublier celui qui avait écrit les notes sur le *Compte rendu*. Kesteloot fut un des trois hommes chargés de rédiger le plan de l'institution nouvelle. Le rapport répondit pleinement aux intentions du souverain. Les trois commissaires furent nommés membres de cette académie. Kesteloot donna un rare exemple d'humilité et de sagesse par son refus de faire partie de ce corps savant, croyant n'avoir pas assez de titres pour être admis à siéger au milieu des écrivains et des penseurs qui faisaient la gloire de la Hollande.

Kesteloot avait noué d'étroites relations avec Van Hale, Van Hemert, Falck et Kinker, en participant à la rédaction française du *Bulletin littéraire et bibliographique*, appendice aux publications périodiques du *Schouwburg van in- en uitlandsche letter- en huishoudkunde*.

La monarchie de Louis Bonaparte, qui, dans la pensée de l'empereur, n'était qu'un acheminement à l'annexion de la Hollande, fut supprimée, et les Bataves, comme les Belges, furent désormais englobés dans l'Empire français. Les hommes de plume et de pensée sur

cette terre d'énergie morale indomptable ne trouvant plus, dans la situation présente, aucun sujet digne de leurs méditations, se reportèrent naturellement vers un passé dont ils évoquaient et voulaient populariser les gloires, pour donner à leurs compatriotes le sentiment et la conscience du génie de leur race. C'est alors que Kesteloot prit part au concours proposé par la société hollandaise des sciences et des beaux-arts, en écrivant l'*Eloge de Boerhaave*. Le travail du docteur, conçu dans la pleine maturité de son esprit, fut couronné (1813), et révéla en lui un écrivain qui, au mérite de la forme, joignait une critique large et consciencieuse, appuyée de la plus solide érudition.

Le sort des armes rendit enfin à la Hollande son indépendance et fournit à Kesteloot l'occasion de revenir dans son pays, dont l'Europe avait associé les destinées à celles des Pays-Bas septentrionaux. Falck, devenu ministre de l'instruction publique du nouveau royaume des Pays-Bas, ne pouvait laisser dans l'oubli son ami Kesteloot. Lorsque les universités de l'Etat furent érigées dans les provinces méridionales, le docteur fut nommé professeur de médecine à l'université de Gand. Il eût été mieux à sa place encore dans la chaire de littérature néerlandaise. Nul ne méritait mieux de la remplir que celui qui s'était formé aux sources les plus pures de la langue, sans faillir à son patriotisme. Kesteloot, d'ailleurs, ne se confina pas dans la faculté de médecine. Nous allons voir les services qu'il rendit à la littérature flamande. Dès son discours inaugural du Palais de l'Université, — car c'est lui que le sort avait désigné pour cet office, — il découvrit le fond de sa pensée sur le développement qu'il fallait donner, selon lui, à la langue maternelle, comme instrument de civilisation. Ce discours peut se résumer, dit M. Snellaert, par l'aphorisme suivant : « Voulez-vous une civilisation morale? Répandez au loin une instruction scientifique au moyen de la langue du peuple. » Fidèle à cette pensée, Kesteloot, semeur d'idées dans les

couches populaires, chercha à affilier tout le peuple flamand à la société *Tot nut van 't algemeen*. Il commença sa propagande par son lieu natal, Nieuport; puis ce fut le tour de Bruges, Gand, Ostende, Ypres, Dixmude, Termonde, sans compter plusieurs villes du Brabant et du Limbourg. On s'appliquait dans ces différents centres à moraliser d'abord, à éclairer ensuite. La société ne se bornait pas à propager les saines idées; elle avait établi des récompenses pour les actes de courage et d'humanité. Elle songea aussi plus tard à fonder des caisses d'épargne. Malgré son but philanthropique, on l'accusa de tendre, sous le couvert de la morale, à l'indifférence en matière religieuse. Kesteloot protesta, au nom de la tolérance, contre cette accusation et montra que, seul, l'esprit sectaire était banni de leurs réunions. Protestation vaine. Son long séjour sur le sol des Bataves l'avait rendu suspect de complaisance pour ce pays, que les Flamands en retard prenaient toujours pour un nid d'hérétiques. Les efforts de Kesteloot ne parvinrent pas à maintenir l'affiliation dans Nieuport. Le zèle du docteur n'en fut pas amorti. Aidé du secours de ceux de ses compatriotes qui avaient foi comme lui dans l'efficacité de l'idiome populaire pour l'amélioration intellectuelle et morale des masses, il travailla à donner une vie nouvelle aux chambres de rhétorique. Quand le roi Guillaume fit sa première visite à la ville de Gand, Kesteloot se fit un devoir de présenter au monarque les *Fountainistes* comme les champions des lettres néerlandaises mises à la portée du peuple. Il réussit, en outre, à doter la ville de Bruges d'une Académie royale de dessin et de peinture. Il contribua puissamment aussi au rétablissement de l'Académie des sciences et des arts de Bruxelles, supprimée par le gouvernement français, et il fut un des premiers à y prendre place. Le dernier acte qu'il posa avec ses amis au temps du roi Guillaume, c'est la fondation d'une société de littérature néerlandaise, établie à Gand, en 1825, sous le patronage du

gouverneur de la province et qui fut le premier noyau de l'Académie royale flamande actuelle. Kesteloot occupa le fauteuil de la vice-présidence; la présidence d'honneur étant dévolue au chef du gouvernement provincial. Le docteur y prononça d'éloquents discours dont le principal fut l'éloge de Van Swieten, disciple favori de Boerhaave.

La révolution de 1830 devait donner, pour un temps, la prééminence à la langue française, et les populations flamandes eurent longtemps à souffrir d'un régime où leurs intérêts les plus chers étaient sacrifiés. Kesteloot, comme le dit si bien M. Snellaert, « fut de ceux » qui reconnurent que les révolutions « sortent de l'ordre légal, si, passionnant » le peuple au nom de la liberté, elles « ôtent à ce même peuple le premier des » apanages de la liberté : le droit de « s'instruire, de se gouverner dans sa » propre langue ». Cette cause sacrée, inséparable pour lui de son patriotisme, il la crut perdue sans retour et n'eut pas, comme son ami Willems, le ferme espoir d'une renaissance flamande assez forte pour mettre fin à tous les griefs.

Si l'on en excepte sa participation aux travaux académiques, le littérateur s'efface de plus en plus en Kesteloot, depuis l'établissement de notre indépendance. Il est désormais tout à sa profession et à sa famille. Il avait enseigné la pathologie et la matière médicale dans de savantes leçons dont une expérience consommée assurait le succès. Lorsqu'on réorganisa les universités en 1835, Kesteloot avait le droit de se croire maintenu, sans démarche de sa part, sur la liste des professeurs. Il en fut écarté, le jour même de la signature royale. Lui, si étranger à la politique, était-il victime de la réaction contre un régime qu'on le soupçonnait de regretter? On l'ignore. On le déclara émérite, sans lui accorder la moindre distinction.

Kesteloot était un vrai Flamand par la franchise et l'indépendance du caractère. Il n'était pas homme à courtiser les dispensateurs de places et d'honneurs publics. Mais il avait des amis qui sa-

vaient l'apprécier. Onze ans après sa retraite forcée de l'enseignement, ses anciens élèves unis, aux principaux littérateurs flamands, lui donnèrent, au banquet du 13 avril 1846, une marque éclatante de l'estime et de la sympathie que ses talents et ses vertus lui avaient conquises. M. de Hondt, un excellent artiste, fut chargé de la confection d'une médaille commémorative que Kesteloot fit ajourner jusqu'au 30 octobre 1850, date du cinquantenaire de son doctorat en médecine; et il réunit, ce jour, ses amis à sa table pour les remercier de leurs sentiments envers lui.

Le discours qu'il prononça dans cette réunion était un adieu. Deux ans après, le vieillard mourut avec le calme d'un philosophe et la résignation du chrétien, en demandant le silence sur sa tombe.

Il a laissé les ouvrages suivants :

1. *Dissertatio medica inauguralis de dysenteria, quum in eruditorum examine submittit J.-L. Kesteloot, Neoporto-Flandrus. Ad diem XXXI octobris MDCCC.* Lugduni Batavorum, MDCCC; in-4°, 17 p. — 2. *Verhandeling over de geele koorts, door Dr Miller; nit het engelsch vertaald, met aanmerkingen.* 1806; in-8°. — 3. *De koepokinentung, getoetst aan het gezond verstand. In dorps-gesprekken (naar het fransch).* Amsterdam en in den Haag, 1812, in-12, 94 p. — 4. *Conspectus materiæ medicæ* (Gandavi, 1817); in-8°, 93 p. — 5. JOS. DE QUARIN, *Animadversiones practicæ in diversos morbos. Editio Viennensis auctior ac emendatior. Curavit memoriam QUARINI, præfationem notasque adjecit J.-L. Kesteloot, med. chirurg. artisique obstetriciæ doctor.* Gandavi, 1818-1820; 2 vol. in-8°, XIX-286 p. — 6. *Elementa pathogeniæ, in usum auditorum congesta.* Gandavi, 1825; in-8°, VII-152 p. — 7. *Fragmenta ætiologica*, 1826; in-8°. — 8. *Description du Gibbar*, par feu Denis Monort, publié par J.-L. Kesteloot, Bruges, 1841; in-8°. — 9. *Toxicographie de quelques poissons et crustacés de la mer du Nord.* 1841; in-8° (extrait du *Bulletin de l'Académie*, t. II, p. 502). — 10. *Discours sur les*

progrès des sciences, lettres et arts, depuis MDCCCLXXXIX jusqu'à ce jour, ou compte rendu par l'Institut de France à S. M. l'empereur et roi, avec des notes sur les savants cités dans les rapports et la notire raisonnée de leurs travaux, dans lesquelles on a fait mention des ouvrages publiés en Hollande dans le même intervalle et sur les mêmes matières. En Hollande, chez Immerzeel et Comp., 1809; in-8°, XIV-420 p. — 11. *Lofrede op Hermanns Boerhaave* (1^{re} vol. des publications de la société *Hollandsche Maatschappij van fraaije kunsten en wetenschappen*). Leyden, 1819; in-8°. Il y en eut une édition avec le portrait de Boerhaave, et un morceau de poésie de Bilderdijk, adressé au lauréat. Leyden (Gand). 1825; in-8°, 2-VIII-75 p. — 12. *Hulde aan Gerardus van Sieten*, publié par la Société de littérature néerlandaise de Gand, en 1826; tiré à part accompagné de notes, in-8°, 51 p. — 13. *Redecoering uitgesproken bij de inwijding van het akademisch paleis, door J.-L. Kesteloot, hoogleeraar...* By het nederleggen van het rektorat, op den derden van wijumcand. 1826. Gent, MDCCCXXVI; in-8°, 23 p. — 14. *Levensbericht van professor Petrus-Stephanus Kok, geboren te Rotterdam, overleden te Brussel.* Gent, 1840; in-8°. Traduit du français de son gendre Kickx, et extrait du *Kunst- en Letterblad*. — 15. *Notice sur une peinture ancienne découverte à Nieuport, et décrite par L.-J. Kesteloot*, avec planche coloriée, in-4°, 11 p. (ext. du t. XVII des *Mémoires de l'Académie*). — 16. *Notice biographique sur P.-E. Wanters, docteur en médecine, etc.* Bruxelles, 1841; in-12, 14 p. (extrait de l'*Annuaire de l'Académie*). — 17. *Hulde aan de nagedachtenis van M. Anton-Reinhardt Falck, vrij gevoigd naar het fransch van den heer A. Quetelet, met naschrift en bijlagen voorzien.* Gent, 1844; in-8°, VIII-106 p. La part de M. Quetelet finit à la page 43; le reste est l'œuvre de Kesteloot. — 18. *Oldenbarneveld's heerlijkheid Rodenrijs, onuitgegeven opschriften van Vondel, enz.* Gent, 1852; in-8°, 6 p. (extrait du *Kunst- en Letterblad*. Gand, 1846). C'est une lettre de

Bilderdijk sur l'épopée moderne avec introduction et remarques par Kesteloot.) Le reste de son œuvre se compose d'articles insérés dans le *Schouwburg van in- en uillandsche letter- en huishoudkunde*, et dans le *Bulletin littéraire* annexé à ce recueil; de notices dans la *Biographie universelle*, et de quelques poésies de circonstance.

Ouvres inédites : 1. *Oer den krachtigen invloed, welken de Nederlanders gedurende de achttiende eeuw op den vorderenden gang der natuurlijke wetenschappen hebben uitgeoefend*. — 2. *Oer den bloeienden staat der Toonkunst, voornamelijk op het einde der achttiende eeuw*. — 3. *Oer de waardigheid der vaderlandse geschiedenis*.

Ferd. Loise.

Bouillet, *Dictionn. d'histoire et de géographie*. — *Annuaire de l'Académie pour 1853*, notice par Snellaert. — H. Kluyskens, *Des Hommes célèbres dans les sciences et les arts et des médailles qui consacrent leur souvenir*. Gand, 1859. — *Nederduitsch letterkundig jaarboekje*. Gand, 1834-1860.

KESTENS (François), né à Bruxelles, le 19 novembre 1824, mort à Louvain, le 8 avril 1876. Entré dans la Compagnie de Jésus, en 1843, il devint recteur et préfet des études au collège de Notre-Dame, à Anvers, et au scolasticat de son ordre à Louvain. On a de lui : 1. *Les Humanités et l'Examen officiel, réflexions soumises au Parlement belge*. Bruxelles, Van Dieren, 1860. — 2. *Observations sur le nouveau projet de loi qui rétablit le grade d'élève universitaire*, ibid.; c'est un appendice au précédent ouvrage. — 3. *La Liberté des cultes et le Droit de l'Eglise*. Louvain, C.-J. Fonteyn, 1864; 2^e édit. posthume, ibid. — 4. *Le Libéralisme et la Constitution belge; réflexions sérieuses adressées aux vrais patriotes*; 1864. — 5. *Les Monita secreta ou les Instructions secrètes des Jésuites*. Bruxelles, Goemare, 1868; en flamand, ibid. — 6. *Les Missionnaires jésuites sont-ils des commis voyageurs?* Louvain, C.-J. Fonteyn. — 7. *L'Education intellectuelle ou le latin et le grec dans les humanités*. Extrait de la revue : *Le Catholique*. Louvain, veuve Ickx et fils, 1869. — 8. *L'Ecole du mensonge*. Dialogue entre un jésuite et un

rédauteur de *l'Opinion*. — 9. *Vie du R. P. De Decker, de la Compagnie de Jésus*. Louvain, C.-J. Fonteyn, 1876. Cette biographie, composée par le Père Pruvost, fut remaniée par le P. Kestens.

Il a publié sous le voile de l'anonymie : 1. *Les Jésuites dans le procès De Buck. Histoire et roman*. Chez les principaux libraires, 1864. — 2. *Condamnation des Jésuites. Nouvelles Fourberies*. Bruxelles, Vromant, 1846. — 3. *De l'Existence et de l'Institution des Jésuites*, par le P. de Ravignan. Edition augmentée de pièces authentiques et inédites. Bruxelles, Comptoir universel, 1869. — 4. *Vie de Mme Criquefion, née Clara Bourlard*, avec une lettre de l'évêque de Namur. Mons, L. Maistriaux; Louvain, Fonteyn, 1872, avec portrait; Tournai, veuve Casterman, 1874. Traduit en allemand et édité à Paderborn, chez Albert Pape.

On attribue au P. Kestens : *De Heilige Franciscus van Hieronymo van het Gezelschap van Jesus, missionaris van Napels. Levenschets en Norene*. Bruxelles, Goemaere, sans date. L'approbation est datée de Malines, 20 avril 1867. Ce fécond écrivain a, en outre, publié plusieurs brochures sur des sujets pieux et des lettres dans différents journaux pour défendre le système d'éducation de son ordre.

Émile Van Arenbergh.

De Backer, *Ecriv. de la Comp. de Jésus*; nouvelle édition, par le P. Sommervogel.

KETELE (Julien-Marie), historien, fils de Mathieu, avocat et maire d'Audenarde, et de Sophie-Colette-Antoinette Raepsaet, fille du célèbre jurisconsulte, naquit à Audenarde, le 1^{er} novembre 1806, et mourut à Schaerbeek, près de Bruxelles, le 11 juin 1856. Héritier des goûts de son grand-père, il étudia particulièrement l'histoire, et consacra une grande partie de son existence à sa ville natale. Il fut, notamment, l'un des fondateurs de la Bibliothèque publique d'Audenarde. Membre de la commission directrice de l'Académie des beaux-arts, il introduisit dans l'enseignement, en 1832, la méthode des esquisses au crayon et le dessin estampé en rempla-

cement du pointillé Il remplit aussi les fonctions de bibliothécaire et d'archiviste honoraire; en cette double qualité, il fit don à la Bibliothèque publique d'un grand nombre d'ouvrages, et collabora longtemps, avec MM. Ronsse et Van Leerberghe, aux *Audenaerdsche Mengelingen*, recueil composé en grande partie de documents tirés des archives locales. Il a spécialement étudié les antiquités et la topographie de sa ville natale, études qu'il mettait à profit pour recueillir des détails sur la noblesse et la bourgeoisie, sur les arts, l'industrie et les mœurs de sa ville natale, depuis le douzième siècle jusqu'au dix-huitième. Ses articles sur la topographie furent insérés, pour la plupart, dans la *Gazette van Audenaerde*, en 1835. Il collabora aussi au *Messenger des sciences historiques*, recueil dans lequel il a publié les articles suivants : *Mausolée de Juste de Joigny, baron de Pamele* (1834); *Notice historique sur l'hôpital d'Audenarde* (1837); *Lettres de Sande-rus et Recherches historiques sur l'abbaye de Sainte-Claire de Beaulieu, à Peteghem* (1838); *Une lettre de Marguerite d'York, veuve de Charles le Téméraire* (1842). Il est aussi l'éditeur de l'écrit intitulé : *Klachtschrift van Jan-David Waelckens, pastor van Edelaere, of Audenaerde door de geusen ingenomen, anno 1572*; Audenarde 1836, in-8°; d'un traité intitulé : *Beau Traicté de la diversité de nature des fiefs en Flandres*, Gand, s. d., in-8°; d'un écrit intitulé : *Het spel van de V vroede ende de V dwaeze maegden*, Gand, in-8°; inséré dans les publications de la société des bibliophiles flamands; des *Vues et monuments d'Audenarde*, texte joint aux dessins de J. Simoneau (1839); des œuvres complètes de son grand-père maternel J.-J. Raepsaet, édition à laquelle il a ajouté la biographie de l'écrivain; publication en 6 volumes, in-8°, Gand, 1838. Pendant les derniers jours de sa vie, il s'occupa de botanique, et devint administrateur de la Société de Flore, à Bruxelles. En 1830 et en 1831, il avait pris les armes, et combattu,

avec les volontaires belges, les armées hollandaises.

Ch. Piot.

Messenger des Sciences historiques de 1836. — Renseignements fournis par MM. Paul Raepsaet et Van Cauwenbergh.

KETHULLE (*François DE LA ou VAN DER*), seigneur de Ryhove, né au château d'Everstein à Wondelgem lez-Gand, vers 1531, mort à Utrecht (?), le 15 juin 1585. Il était le second fils de Philippe de la Kethulle, seigneur de Haverie, Assche, Volkegem, Noort-hout, Everstein, etc., qui fut plusieurs fois premier échevin de Gand († 1545), et de Françoise de Deurnagele († 1574). Lui-même signait d'ordinaire *Franchois de la Kethulle* les documents français et *Franchois vander Kethulle* ceux conçus en flamand. Déjà ses contemporains l'appelaient communément le *seigneur de Ryhove* ou *Ryhove* tout court, du nom de sa seigneurie, située près de Ninove et appelée aussi *'t goet te Riest*. Du vivant de son père, il avait hérité de cette seigneurie, que lui avait léguée sa tante Marie, veuve sans enfants de Nicolas van der Helle, seigneur de Bavichove.

On ne possède pas de renseignements sur ses premières années. On sait seulement qu'il avait visité l'Allemagne. Dans son *Apologie*, qu'il composa en Angleterre en 1585, il dit « que dès sa jeunesse avoit esté assez aventureux » gentilhomme ».

Ryhove apparaît dans l'histoire pour la première fois en 1576, lorsqu'il fut chargé par les quatre membres de Flandre de traiter avec N. de Polweiler, colonel allemand au service du roi d'Espagne, qui occupait Termonde et Ninove avec quelques troupes allemandes. Ces mercenaires étrangers, à qui l'on devait de longs mois de solde, commettaient beaucoup d'excès, et il était à craindre qu'ils ne se révoltassent comme les mercenaires espagnols, qui venaient de piller Alost et qui saccagèrent bientôt, d'une manière si horrible, l'opulente ville d'Anvers. Plusieurs fois déjà, les quatre membres de Flandre avaient vainement essayé de négocier avec Polweiler pour débarrasser le pays de ces garnisons indisciplinées. On songea alors à Ryhove; mais

il commença par refuser cette ingrate et périlleuse mission ; « car il estoit fort « vivant à son plaisir, et ne cherchoit « nulle ruse ; fort aysé, estant marié « déjà avecq sa seconde femme (1), tellement qu'il s'avoit à contenter des « biens que Dieu luy avoit donnés ; « aussy il n'estoit subject à eulx en aucune façon et n'avoit à déservir aucun estat ny office ; enfin il estoit libre « et le refusa pour plusieurs fois ». Les quatre membres réitérèrent leurs instances et Ryhove finit par céder. Il se rendit donc à Termonde, et, au bout de quelque temps, il gagna si bien les bonnes grâces des mercenaires de Polweiler, qu'il réussit à renvoyer la garnison allemande en payant à chaque soldat un demi-mois de gages. Il prétend avoir couru de grands dangers à Termonde, pendant ces négociations, de la part des soldats impatients de se faire payer, et il ajoute qu'il a failli aussi y être retenu prisonnier sur l'ordre de don Juan d'Autriche. Peu de temps après, il apaisa d'autres mutineries de soldats en Flandre et en Brabant. Pour le récompenser, les quatre membres de Flandre lui conférèrent l'office de grand bailli de Termonde, « sans aucune poursuite » de sa part, à ce qu'il déclare dans son *Apologie*, ajoutant avec insistance : « Lequel il ne désireroit accepter, ayant « mieulx sans aucune ruse passer son « temps et se donner du bon temps ; « mais enfin, considérant à quoy les « affaires du pays tendoient, aucuns « patriots l'ont tant pressé qu'il accepta. » Tels furent ses débuts dans les affaires et dans les fonctions publiques. Il était âgé alors d'environ 45 ans.

Peut-être avait-il déjà joué un certain rôle au mois de septembre 1576, lorsque son frère aîné, Guillaume de la Kethulle, seigneur d'Assche, ouvrit aux troupes envoyées par le prince d'Orange les portes de la ville de Gand ; mais aucun contemporain ne parle explicitement de

lui à ce propos et lui-même n'en souffle mot dans son *Apologie*. Il y dit seulement qu'il approuva hautement son frère et se rendit par là suspect aux « traîtres ». D'ailleurs, la vie politique de Ryhove ne commence, en réalité, qu'à l'époque des premiers troubles qui accompagnèrent le triomphe éphémère des calvinistes à Gand. Il était déjà grand bailli de la ville et du pays de Termonde. Avec le seigneur Jean d'Hembyze, il se mit à la tête de la faction anticatholique et s'y signala, du premier coup, par son audace et son énergie. S'il faut en croire ses paroles, la crainte « qu'on luy joueroit « un mauvais tour » l'engagea à prendre cette attitude et à faire « quelque notable acte qui pourroit redonder au « service de la patrie et à son honneur... » Voyant les choses aller ainsi, révolté tant beaucoup en son esprit, il ne « scavoit ny boire ny manger ni dormir ».

En 1577, le duc d'Aerschot avait été nommé gouverneur de la Flandre par les Etats généraux. Cette nomination ne devait pas plaire aux partisans du prince d'Orange ; le duc, en effet, s'était toujours montré l'adversaire déclaré de Guillaume le Taciturne. Aussi, dès qu'il fit son entrée à Gand, Ryhove, d'accord avec Hembyze, excita contre lui les gens des métiers et les classes inférieures de la bourgeoisie ; il s'efforça, par tous les moyens, d'amener une révolte et il prit prétexte de ce que les anciens privilèges de la commune, dont la résolution des Etats généraux des 21 et 22 octobre 1576 ordonnait le rétablissement, n'étaient pas encore remis en vigueur par le duc d'Aerschot.

Hembyze et Ryhove méditèrent un grand coup ; mais celui-ci alla soumettre tout d'abord son projet au prince d'Orange. Il se rend secrètement à Anvers et y trouve le Taciturne ; le prince, l'interrogeant sur la situation de Gand, lui dit : « Eh bien, quel remède ? » — « Monseigneur, je ne scay qu'un remède », répond Ryhove, « qu'est de « chasser le nouveau gouverneur le duc « d'Aerschot, avecq tous ses assistans, « nobles, évêques, abbés et toute la

(1) Sa seconde femme s'appelait Isabeau de Prendhomme. Il avait épousé en premières noces Suzanne van den Haute ; de ce mariage étaient issus deux fils (Philippe et Louis) et deux filles (Jeanne et Catherine-Jacqueline). Pour son fils Louis, voir l'article suivant.

« couvée. » — « Comment allez-vous
« ainsi à la desmolade ? » réplique le
prince. Ryhove dit qu'il aimait mieux
mourir vaillamment et attendre son se-
cours de Dieu « que de vivre en esclave
« et en telle tribulation. » — « Je
« remettrai tout à la main de Dieu »,
dit-il, « et j'inciterai la commune à
« vindier leur liberté et privilèges
« qu'on les prétend jamais restituer. »
« Le prince répliqua : « Cela ne se peut
« faire ainsi », et le rejette bien loing.
« Cependant le prince dict : « Je penseray
« encore sur cecy. »

Le lendemain, Ryhove se présente de
nouveau devant le Taciturne et lui sou-
met, encore une fois, son projet d'arrêter
le duc d'Aerschot. Ryhove rapporte,
dans son *Apologie*, que le prince lui
demanda « s'il avoit encore le courage
« d'attempter et entreprendre ung cas si
« mal basty et de si grande importance
« et tant hasardeux. » Malgré les pro-
testations réitérées de Ryhove, le prince
feignit de le détourner de son projet,
sans doute pour qu'on ne pût dire plus
tard qu'il avoit approuvé les desseins
audacieux du fameux agitateur gantois.
Celui-ci affirme, d'ailleurs, que le Tac-
turne envoya « pardessous la main »
Marnix de Sainte-Aldegonde, son con-
seiller intime, pour engager secrètement
Ryhove à exécuter son projet. Il lui fit
dire que « s'il avoit le cœur de ce faire,
« il exécuteroit sans plus de parolles ».

François de la Kethulle s'embarqua
aussitôt sur l'Escant pour Termonde,
accompagné de Van Royen, bourgmestre
de cette ville; arrivé à Termonde, il prit
avec lui quatre mousquetaires et se rendit
en hâte à Gand, où déjà le peuple murmu-
rait contre le duc d'Aerschot, parce qu'il
avait brutalement repoussé Hembyze,
lorsque celui-ci lui avait demandé la
restitution des anciens privilèges. Aus-
sitôt rentré, Ryhove s'arme avec quel-
ques serviteurs, descend dans la rue et
crie à ses voisins et amis : « Ceux qui
« m'aiment, qu'ils me suivent ! » Puis
il va droit à la maison d'Hembyze.
Celui-ci lui apprend que la révolte, qui
avait fait mine d'éclater le jour même,
s'était assoupie. « Or sus », dit Ryhove,

« il faut réparer la faute et que chacun
« sollicite derechef ses amis et ses favoris
« pour se mettre en armes; et je me met-
« teray ung des premiers sur les rucs
« pour la liberté du pays; et jetons ce
« joug de servitude de nostre col et
« renversons du tout ceste maudite
« inquisition d'Espagne qu'on veut
« introduire icy, et chassons tous ces
« évesques nouveaux au diable ! »

Hembyze et quelques amis se lais-
sent persuader et vont assembler leurs
hommes de confiance. « Ils estoient sui-
« vis d'ung petit nombre; la plus grand
« part demouroient en leurs maisons,
« ne sachant de quel costé qu'ils se vou-
« loient tenir. » Ryhove ne perd pas
courage et se dirige avec eux vers la
prévôté de Saint-Bavon, où était logé le
duc d'Aerschot. En route, ils s'emparent
de l'hôtel de ville et arrivent, vers onze
heures, au logement du gouverneur de la
Flandre. Les gens du duc veulent les
empêcher d'entrer. Ryhove, furieux de
rencontrer de la résistance, s'écrie :
« Bruslons les oyseaux en leur nid ! »
Surpris et effrayé, le duc d'Aerschot
saute à bas de son lit et commande
d'ouvrir la porte; mais aussitôt il est
fait prisonnier par Ryhove lui-même,
qui est obligé de le protéger contre la
foule exaspérée, et on le mène à la
maison de Ryhove, le *Serbraemsteen*,
situé dans la *Onderstrate* ou rue Basse,
sans lui laisser le temps de s'habil-
ler. Plusieurs autres grands personna-
ges du parti catholique furent arrêtés
cette même nuit (28 octobre 1577)
ou les jours suivants : tous furent con-
duits au *Serbraemsteen*, et, notamment,
François de Halewyn, seigneur de
Zweveghem; Ferdinand de la Barre,
seigneur de Mouscron, grand bailli de
Gand; Maximilien Vilain, baron de
Rasseghem; le conseiller Jacques Hes-
sels; Martin Rithovius, évêque d'Ypres,
et Remi Driutius, évêque de Bruges,
qui étaient tous plus ou moins hostiles
à la politique du prince d'Orange. Pour
empêcher une réaction à Gand même en
faveur des prisonniers, Ryhove avoue
qu'il a fait « en toute diligence enroutier
« trois cents vagabonds en la ville et

« leur donner les armes en mains ».

La nouvelle de cet attentat, commis sur des personnages aussi considérables et qui de plus étaient inviolables en tant qu'ils remplissaient alors à Gand les fonctions de membres des Etats de Flandre, causa partout beaucoup d'émotion. Les Etats généraux envoyèrent à Gand des députés pour protester contre l'arrestation des seigneurs catholiques et pour demander leur mise en liberté immédiate. Les Etats généraux écrivirent même au prince d'Orange une lettre pressante pour qu'il se rendit à Bruxelles, et ils lui députèrent Philippe vander Meren, seigneur de Saventhem, avec le secrétaire Jean Asseliers, pour lui demander de faire une démarche auprès des Gantois en faveur des seigneurs prisonniers.

Cependant Ryhove n'était pas du tout d'avis de remettre en liberté ceux qu'il détenait dans son hôtel; deux jours après l'arrestation du duc d'Aerschot, il reçut encore des renforts de la Zélande, et il fit prêter serment de fidélité aux milices communales; alors, maître de la ville, il institua, sur le modèle de ce qui avait été fait à Bruxelles, une commission extraordinaire composée de dix-huit calvinistes, qui prit la direction générale des affaires (1^{er} novembre 1577). Dès lors, on remit en vigueur les anciens privilèges confisqués par Charles-Quint en 1540, après la révolte des Gantois, et on gouverna en faveur des anciens proscrits du duc d'Albe, revenus en masse, aigris par l'exil et par les cruelles persécutions dont eux-mêmes, leurs proches et leurs coreligionnaires avaient été victimes.

Ce ne fut que le 10 novembre 1577, que Ryhove et ses amis, cédant aux instances réitérées des Etats généraux, du prince d'Orange, des quatre membres de Flandre et de la ville d'Anvers, consentirent à relâcher le duc d'Aerschot; mais tous les autres seigneurs restèrent prisonniers pendant assez longtemps encore. La conduite de Ryhove à l'égard de ces derniers fut loin d'être magnanime : grâce aux *Mémoires* de François de Halewyn, nous savons qu'il les traita

avec une brutalité haineuse. Halewyn l'accuse même d'avoir pris plaisir à leur inspirer de fausses terreurs au sujet des dangers qui les menaçaient. Un jour que plusieurs corps de troupes parcouraient la ville, Ryhove alla le visiter; comme le seigneur de Zweveghem lui demandait ce que signifiaient tant de tambourins que l'on entendait par les rues, Ryhove lui répondit que c'étaient cinq compagnies de bourgeois qui venaient pour massacrer les prisonniers; et il sortit de la chambre en laissant Halewyn « en telle appréhension ». Sa sœur Jeanne de la Kethulle, veuve de Louis de Walle, seigneur de Mortaigne, usa également de menaces à l'égard des prisonniers. Enfin, Ryhove força plus tard, en avril 1579, les seigneurs prisonniers à lui payer des sommes exorbitantes pour les dépenses qu'il disait avoir faites à l'occasion de leur logement et de leur entretien.

Le prince d'Orange arriva, le 29 novembre 1577, au milieu des Gantois, qui venaient de se prononcer pour lui avec tant d'énergie. Ryhove et Hembyze, suivis du magistrat et de toutes les autorités de la ville, le reçurent en grande pompe au milieu d'une population enthousiaste. Le Taciturne présida au renouvellement du magistrat et Jean d'Hembyze fut nommé premier échevin.

Peu de temps après la visite du prince d'Orange, Ryhove prit à cœur d'attirer dans son parti toutes les villes de la Flandre. Il résolut de commencer par Bruges, où dominait la faction catholique; d'ailleurs, les Brugeois n'étaient pas bien disposés envers les Gantois qui venaient de commencer à molester le clergé et ses fidèles; c'est pourquoi Ryhove et son frère aîné, Guillaume de la Kethulle, seigneur d'Assche, résolurent de recourir à la force. Le 19 mars 1578, le seigneur d'Assche, colonel de Gand, et Ryhove lui-même, accompagnés de 100 cavaliers et de 1,000 fantassins, marchent nuitamment sur Bruges, où ils arrivent le lendemain, vers quatre heures du matin, devant la *Kruispoort*. Le commandant brugeois Gilles Mostaert, par-

tisan du prince d'Orange, était entré en relations avec Ryhove et lui avait assuré son appui; il lui ouvre aussitôt la porte de la ville et Ryhove, suivi de ses soldats, se rend droit à la place du Bourg et entre à l'hôtel de ville, où il trouve le magistrat, qui s'y était assemblé en hâte à la nouvelle de l'entrée des Gantois. Ryhove s'assied à côté du bourgmestre et déclare que l'archiduc Mathias et les Etats généraux l'ont chargé de s'assurer de Bruges et de changer la forme du gouvernement de la ville, ainsi que cela s'était fait à Gand. Aucun des membres du magistrat brugeois n'osa protester, la salle étant occupée militairement, et Ryhove installa immédiatement une commission des *dix-huit*.

Cela fait, il divisa ses soldats en petites troupes qu'il fit héberger par les catholiques les plus en vue et par les couvents. Il resta à Bruges jusqu'au 7 avril; avant de partir, il renouvela complètement le magistrat, sous prétexte qu'il en avait reçu l'ordre de l'archiduc Mathias; pendant ce temps on pillait les églises de Sainte-Croix et de Sainte-Catherine, ainsi que plusieurs couvents. Van Campene dit qu'il se surmena à Bruges et que la fatigue le rendit malade. Ryhove insinue, dans son *Apolo-gie*, qu'il fut victime d'une tentative d'empoisonnement. Le 8 avril 1578, il rentra à Gand, couché dans une litière, et il y fut reçu avec enthousiasme par les soldats, qui le conduisirent jusqu'à sa demeure en tirant des salves de mousqueterie. En toute circonstance, l'armée se montrait fort attachée à Ryhove: c'est ainsi que, le 1^{er} et le 3 du mois suivant, les soldats vinrent planter joyeusement « l'arbre de mai » devant son hôtel de la rue Basse.

Il veillait avec soin à la bonne organisation de l'armée gantoise. Le 10 mai 1578, il voulut même éprouver la valeur de ses soldats: pendant la nuit, il fit battre le tambour, tirer un coup de canon et décharger des mousquets; bourgeois et soldats se mirent aussitôt en armes et vinrent se ranger devant l'hôtel de ville, devant la prison des seigneurs catholiques, au marché

et aux portes de la ville. Cette fausse alarme causa malheureusement la vie à quelques personnes: « Plusieurs femmes « enceintes », dit Van Campene, « accouchèrent avant le temps; d'autres « moururent de peur. » Et les pasquilles catholiques donnèrent à l'auteur de cette alerte nocturne le sobriquet ironique d'*alaermslaghere*.

Les calvinistes dominaient de plus en plus la ville de Gand et leurs pasteurs s'étaient mis à prêcher publiquement. D'un autre côté, les moines et le clergé étaient sans cesse molestés. Le 18 mai 1578, jour de la Pentecôte, on s'attaqua ouvertement aux monastères, et les soldats de Ryhove saccagèrent le couvent des Dominicains avec sa complicité et celle des *dix-huit*, s'il faut en croire Van Campene.

Ryhove, d'autre part, d'accord avec Hembyze et les *dix-huit*, démit de leurs fonctions plusieurs de ceux qui étaient suspects aux protestants, et les remplaça par des calvinistes (18 juillet 1578).

Il continuait à faire, en Flandre, de petites expéditions de ville en ville pour amener celles-ci dans le parti du prince d'Orange; mais, le 1^{er} août 1578, il s'en revint de Lille, dont il avait tenté en vain de s'emparer. Vers le même temps, on amena à Gand Frédéric Perrenot, seigneur de Champagny, frère du cardinal Granvelle, livré comme prisonnier aux Gantois par le magistrat de Bruxelles. Champagny fut conduit à la maison de Ryhove, que les seigneurs prisonniers avaient quittée pour la Cour du Prince et pour la prison communale du Châtelet. Le 25 septembre, on emprisonna aussi au *Serbraemsteen* la veuve du seigneur de Glayon, chevalier de la Toison d'or, avec ses filles et ses dames d'honneur. Le vaste hôtel de Ryhove servait ainsi sans cesse de prison d'Etat aux calvinistes gantois.

Ici se place, dans la vie de Ryhove, un acte qui a révolté la postérité plus encore que les contemporains, parce que ceux-ci étaient blasés en fait de cruautés par l'inquisition et par le duc d'Albe. Parmi les seigneurs prisonniers se trouvait le conseiller Jacques Hessels, vieillard de

soixante-douze ans, qui, sous le règne de Charles-Quint, avait persécuté les protestants des diverses sectes avec une rigueur implacable; il avait fait partie plus tard de l'odieux Conseil des Troubles du duc d'Albe, et c'est lui qui avait rédigé la sentence de mort des infortunés comtes d'Egmont et de Hornes. Les calvinistes gantois, dont il avait traqué et fait brûler les proches et les amis, l'avaient en horreur. Un de ses compagnons de captivité, Jean de Visch, bailli d'Ingelmunster, leur était aussi odieux pour des motifs analogues. Ryhove, qui était sur le point de partir pour Courtrai à la tête d'un petit corps d'armée, résolut de mettre ces deux ennemis acharnés des protestants dans l'impossibilité de leur nuire à l'avenir. Il raconte lui-même dans son *Apologie* qu'il s'en ouvrit à son ami Hembyze et à quelques hommes sûrs : « Je m'en va asteure vers » Courtray », leur dit-il. « Je puis mourir » à la guerre ou de maladie. Nous dé- » tenons icy prisonniers les deux tirans » Hessel et Visch, qui ont toujours esté » contraires à poursuivre les gens de la » religion. Si a Hessel prononcé la sen- » tence de monseigneur le comte d'Eg- » mont et de monseigneur le comte » d'Horne, mon bon maître, et a sou- » ventes fois menacé le prince d'Orenge » le tirer à l'étendre un pied plus » long qu'il estoit. Il me feroit mal » de mourir que telle peste me survi- » roit. Partant, si vous trouvez bon » (ils ont fait mourir tant maints inno- » cents sans forme aucune de justice), je » les prendray avec moy et les attache- » ray à un arbre. » Hembyze et ses amis l'approuvèrent, car Hessels dans sa prison jurait, disait-on, par sa barbe grise, de les faire tous pendre un jour. Il aurait même dit à Ryhove un an auparavant : « Jamais vous ne porterez barbe si » blanche que moi. »

Le 4 octobre 1578, de bon matin, Ryhove donna l'ordre à Guillaume van der Meulen, prévôt de son régiment, de lui amener Hessels et de Visch, qui étaient détenus au Châtelet. Hessels voulut s'habiller pour paraître devant Ryhove et « changer de mules », comme

le rapporte Halewyn dans ses *Mémoires*; mais le prévôt lui dit qu'elles n'étaient que trop bonnes pour le chemin qu'il avait à faire. On fit monter Hessels et de Visch dans une voiture qui passait et qu'un gentilhomme avait louée pour aller à Courtrai avec sa femme. Ryhove et sa troupe les conduisirent ainsi à une demi-lieue hors de la ville, à la barrière de Saint-Denis-Westrem, au lieu dit *Maelle*, où se trouvait un massif de chênes. Là on les fait descendre, on dépouille Hessels de sa robe de nuit et on le fait monter sur une échelle dressée contre un chêne. Par une cruelle ironie, Ryhove lui fit alors couper sa longue barbe blanche par un barbier, et, la répartissant en trois, il en mit une partie sur son chapeau et donna le reste au capitaine Myghem et à un troisième, qui, à leur tour, en parèrent leur chapeau. Puis, il fit pendre Hessels et de Visch à l'instant même, sans confession et sans autre forme de procès. En manière d'oraison funèbre, Ryhove s'écrie dans son *Apologie* : « Pleust à Dieu qu'on en eust » encore pendu beaucoup de telle farine » de gens ! Le pays s'eust mieulx porté. » Les contemporains catholiques, dans leurs chansons indignées, le nommèrent l'assassin (*den moordre*) et le comparèrent à Néron. D'après les *Mémoires* de Halewyn, Ryhove porta encore pendant plusieurs jours les flocons de la barbe blanche de Hessels à son chapeau, et « faisoit largesse de quelque poild'icelle » à aucuns de son humeur, pour en dé- » corer aussi leur chapeau, et, entre » les aultres, au seigneur de Vychte, » par lui fait colonnel de quelques » compagnies de paysans. » De son côté, le capitaine Myghem serait allé, le 5 octobre, menacer les seigneurs catholiques dans leur prison en leur faisant entrevoir pour eux-mêmes le sort de celui « duquel j'ay charge », dit-il, « de vous » espandre icy la barbe » ; et en ce disant, « il la sépara et sema parmy la salle » aux pieds des prisonniers. » S'il faut en croire les satires politiques composées par ses ennemis, Ryhove regretta bientôt ce qu'il avait fait et fut rongé par le remords.

Cependant, Hembyze, appuyé sur les pasteurs et sur les calvinistes ardents, persécutait sans cesse les catholiques auxquels on avait interdit la célébration publique de leur culte dans les églises; celles-ci avaient été cédées aux protestants ou employées à d'autres usages. Le 9 novembre 1578, le ministre calviniste Herman Busschius prêcha, à Saint-Bavon, que le catholicisme était une idolâtrie que l'autorité ne pouvait tolérer, et que les catholiques devaient s'estimer heureux de conserver la vie, alors que, peu d'années auparavant, ils livraient les protestants aux flammes. En même temps, les Etats généraux avaient envoyé leurs députés à Gand pour faire cesser ces excès. Ils exigeaient la restitution des biens ecclésiastiques saisis, le rétablissement du culte catholique dans plusieurs églises et la mise en liberté des évêques de Bruges et d'Ypres. Hembyze s'y opposa énergiquement et entraîna le magistrat à résister aux injonctions formelles des Etats généraux, qui agissaient d'accord avec l'archiduc Mathias et le prince d'Orange (13 novembre 1578).

C'est alors que se produit un revirement décisif dans la conduite de Ryhove : lui qui, jusqu'alors, avait été parmi les adversaires les plus acharnés des catholiques et qui avait commis ou laissé commettre tant d'excès contre eux, devint aussitôt le partisan de la modération et l'ennemi d'Hembyze, qui ne voulait faire aucune concession aux catholiques. Ce changement de politique de Ryhove fut dû sans aucun doute à l'influence que le prince d'Orange exerçait sur lui ; il se mit à la tête d'un nouveau parti, inclinant à la pacification religieuse et appuyé surtout sur les échevins des parchois et sur les notables, qui avaient compris, comme le Taciturne, que l'intolérance des protestants gantois, si elle se prolongeait, amènerait la ruine du pays et la perte de l'indépendance nationale. Dès ce moment, l'entente la plus parfaite existe entre le prince et Ryhove ; et celui-ci montre dans la suite, à l'égard du Taciturne, une obéissance passive, une docilité à toute épreuve. Il le pro-

clame hautement lui-même dans son *Apologie* : « Il se gouverne du tout selon le commandement du prince d'Orange. » Mais Ryhove rencontra une résistance énergique dans la personne de son ancien ami Hembyze, qui s'appuyait sur les ministres protestants, sur les calvinistes ardents et sur la populace, dans le but de maintenir son pouvoir dictatorial comme premier échevin de Gand. Malgré les instances de ses propres frères, de Ryhove et de beaucoup de « gens de bien », Hembyze refusa itérativement de se conformer aux ordres du prince d'Orange et des Etats généraux : « Il rejettoit tout, » dit Ryhove dans son *Apologie*, « et ne voloît en aucune manière prester deue obédience. »

S'il faut en croire la même *Apologie*, le prince d'Orange résolut alors d'agir énergiquement contre Hembyze ; il écrivit à Ryhove et à plusieurs autres personnages qu'il fallait le faire arrêter. Ryhove dit avoir été « fort esbahy du contenu de la lettre ». Le lendemain matin (18 novembre 1578), ses soldats vinrent se ranger devant son hôtel, où Hembyze devait se rendre pour conférer avec le magistrat. Lorsque le premier échevin arrive, Ryhove le prend à part et le conduit dans une galerie avec son frère, Roland d'Hembyze, secrétaire de la ville, qui avait épousé Adrienne de la Kethulle, propre sœur de Ryhove. Tous deux conjurent le chef des calvinistes irréconciliables de cesser son opposition factieuse contre les Etats généraux et le prince d'Orange. Mais Jean d'Hembyze reste sourd à leurs instances. Enfin, Ryhove lui dit : « Vous estes mon amy ; mais nous ne nous voulons tous perdre pour vous ; » et lui présenta la lettre et à son frère « que le prince avoit escript. » Aussitôt Hembyze veut s'enfuir, mais Ryhove lui déclare qu'il ne sortira que s'il promet au moins au magistrat qu'il présentera des excuses au prince d'Orange. Pendant ce temps, un des serviteurs d'Hembyze, ayant eu vent de ce qui se passait, sort de l'hôtel de Ryhove et va répandre l'alarme parmi ses adhérents. Les deux partis prennent les armes et

Ryhove est obligé de relâcher Hembyze. Le tumulte se prolongea jusqu'au soir, et Pierre Dathenus, l'un des pasteurs les plus fougueux, prenant peur, se fit ouvrir une porte de la ville et s'enfuit en Allemagne.

Quelques jours après, Ryhove fut cité à comparaître à l'hôtel de ville devant le magistrat. Hembyze, qui présidait l'assemblée, « et estoit à la fois accusateur, examinateur et juge », lui demanda compte de l'émente qu'il avait provoquée. Ryhove en rejeta la faute sur son accusateur, qui avait refusé d'obéir au prince d'Orange, quoique par amitié Ryhove ne l'eût pas fait arrêter en traître, mais lui eût montré la lettre. Hembyze nia avoir reçu communication de cette lettre, et Ryhove fut obligé d'appeler en témoignage Roland d'Hembyze, le seul témoin de leur entretien, qui ne s'en fit pas prier. « Vous estes », dict-il au sieur d'Ymbize, « mon frère, et j'ay espousé la sœur de Ryhove; mais j'atteste en foy de gentilhomme que vous les avez leues et moy aussi dedans la gallerie. » Hembyze, convaincu d'imposture, entra dans une grande colère, et tentant de couper court par un trait d'audace, il s'écria : « Monsieur de Ryhove, messieurs qui sont icy trouvent bon que vous vous retirez à la chambre du concierge. » — Ryhove répondit : « J'entens bien; ce seroit en prison. Il n'y a nulle prison pour moy. » Et il porta la main à son épée. Là-dessus les échevins présents s'efforcèrent d'empêcher les deux adversaires d'en venir aux mains; grâce à l'intervention de Josse Triest et de Vleeschauwer, une réconciliation eut lieu sur-le-champ; Ryhove et Hembyze se donnèrent la main, s'embrassèrent et burent, « comme on dit, la paix, pour confirmer leur amitié, à la mode du pays ».

Ce n'était, il fallait s'y attendre, qu'une réconciliation apparente : la tentative faite par Ryhove dans le but d'arrêter le chef du parti calviniste, avait eu pour résultat de rendre plus sensible encore la scission qui s'était produite entre les Gantois.

L'agitation continua les jours suivants dans les rues, et les troupes de Ryhove semblent n'avoir contenu les ultra-calvinistes, qu'en occupant militairement les points principaux de la ville avec des canons chargés à mitraille, et en tendant les chaînes dans les grandes voies de communication. Ryhove ne parvint cependant pas à dominer définitivement la situation; il se rendit alors à Anvers, auprès du prince d'Orange, pour lui demander conseil : le prince promit de se rendre à Gand, afin d'y rétablir la concorde parmi les bourgeois. Le 2 décembre 1578, le Taciturne, accompagné du comte palatin Casimir, y fit son entrée solennelle.

On forma alors une commission de treize délégués, pris parmi les échevins des deux banes et parmi les trois membres de la ville, afin de traiter avec le prince d'Orange. Un accord fut bientôt conclu. Hembyze, qui faisait partie de cette commission, s'inclina devant les volontés du prince, et trois points furent arrêtés : 1^o la tolérance religieuse sera garantie aux deux cultes; 2^o les seigneurs prisonniers seront conduits « *in neutrale plaetsen* »; 3^o la ville de Gand restera dans l'union générale des provinces et concourra à la défense commune du pays.

Le parti de Ryhove, qui, dès le mois de novembre, aurait voulu faire accepter la Paix de religion, remportait donc l'avantage, grâce à l'intervention énergique du Taciturne. Cette Paix de religion fut ratifiée par la Collace, le 16 décembre 1578, et, le 27 du même mois, le prince d'Orange la fit publier solennellement devant le peuple, du haut de l'hôtel de ville; elle fut imprimée, répandue dans le public et distribuée aux échevins et aux députés des trois membres de la ville. En voici la teneur succincte : Le libre exercice des deux religions rivales est autorisé; catholiques et protestants reçoivent six églises pour y célébrer publiquement leur culte en plein jour, sans faire de processions à l'extérieur; les ordres monastiques cloîtrés célébreront leurs offices dans leurs couvents, à portes fermées; les locaux sco-

lares seront attribués, par parts égales, aux catholiques et aux protestants; les sermons injurieux, les chansons satiriques, les attaques de toute nature sont sévèrement défendus de part et d'autre; quatre notables catholiques et quatre notables protestants veilleront à l'observation de ces prescriptions de concert avec les échevins; les fonctionnaires civils et militaires, les ministres protestants et les dignitaires du clergé catholique promettent sous serment de ne pas enfreindre cette Paix de religion.

Le 1^{er} janvier 1579, le culte catholique fut rétabli. Ryhove et ses adhérents triomphaient. Le 7 janvier, il présida à l'entrée solennelle de la princesse d'Orange, et les deux illustres époux restèrent à Gand jusqu'au 19 du même mois.

Mais le parti radical, dirigé par Hembyze, ne s'était soumis qu'en apparence : peu de temps après, l'agitation anticatholique recommença; le 10 mars 1579, plusieurs calvinistes se mirent à chasser les prêtres des églises qui avaient été rendues aux catholiques, et à y briser les images. Pendant la semaine sainte, les catholiques gantois furent même obligés de se rendre à Anvers et à Alost pour y faire leurs Pâques. Les seigneurs et les évêques prisonniers, que Ryhove avait conduits à Termonde en janvier, furent brutalement ramenés par lui à Gand, où la populace et les enfants les huèrent sur leur passage jusqu'à la Cour du Prince (1^{er} avril 1579). En juillet, tous les fonctionnaires de la ville furent obligés de faire une profession de foi protestante : ceux qui refusèrent, reçurent leur démission. Ryhove, craignant d'être arrêté, quitta précipitamment la ville, le lendemain même des noces de sa fille Catherine, qui venait d'épouser Jean de Fiennes, seigneur d'Hersecques.

L'autorité d'Hembyze s'accroissant de jour en jour, il se crut assez puissant pour faire un coup d'Etat. Le 28 juillet 1579, il ordonna de fermer toutes les portes, se rendit à l'hôtel de ville, procéda lui-même, avant l'époque régulière, au renouvellement du magistrat, et,

quoiqu'il ne fût pas rééligible, il se fit continuer dans la charge de premier échevin. Cependant les nouveaux magistrats nommés par Hembyze n'agirent pas suivant ses desirs, lorsqu'il fallut répondre à une lettre que le prince d'Orange leur avait adressée : en effet, malgré l'opposition formelle d'Hembyze, ils résolurent d'inviter le Taciturne à se rendre à Gand. C'est à cette occasion qu'Hembyze accusa le prince d'Orange de vouloir placer les Gantois sous la domination française.

Dès le commencement de la dictature d'Hembyze, Ryhove avait été mandé à Anvers auprès du prince d'Orange, pour conférer avec lui. D'ailleurs, le parti modéré était très mécontent et conjurait le prince de se rendre à Gand. Le Taciturne annonça bientôt son arrivée, et, le 18 août 1579, il fit son entrée solennelle. Les *dix-huit*, Hembyze et tous ceux qui avaient reçu quelque charge de lui, furent déposés; ses gardes furent désarmés et le magistrat fut régulièrement renouvelé (20 août). Mais, le 26, la populace calviniste envahit l'hôtel de ville, réclamant le retour d'Hembyze à la tête du magistrat; et, excitée par certains ministres calvinistes, elle alla faire des manifestations hostiles sous les fenêtres du prince d'Orange. L'émeute fut cependant vaincue sans peine; et Hembyze, à qui le prince d'Orange avait pardonné son coup d'Etat sur les instances de Ryhove et de plusieurs notables, s'humilia, quitta la ville et se réfugia en Allemagne, au château de Frankenthal, auprès de l'électeur palatin, qui avait déjà accueilli Dathenus. D'après l'*Apologie*, Hembyze aurait dit en partant : « Je m'en vay; je vous prie, » adhérez entre vous tousjours à Ryhove, » car je l'ay trouvé bien affectionné à la » cause du pays et est de bon conseil. » Je me respens bien que je n'ay sou- » ventesfois suivy son conseil ». Mais les calvinistes exaltés continuèrent à molester les catholiques et à envenimer les choses. D'autre part, les Malcontents s'approchaient déjà de Gand, et Ryhove guerroyait sans cesse contre eux par toute la Flandre, dans des escarmou-

ches obscures et souvent malheureuses. A Gand, il était le personnage principal depuis l'exil d'Hembyze. Le 14 mars 1580, nous le voyons, accompagné de sa cavalerie, recevoir solennellement le jeune prince de Condé; le 7 juillet, celui-ci repousse, avec Ryhove, un grand assaut nocturne tenté par surprise par l'armée des Malcontents, qui avaient des intelligences secrètes parmi les catholiques gantois. Le 13 août 1580, Ryhove reçoit en grande pompe le Taciturne, qui arrivait à Gand pour le renouvellement annuel du magistrat; et, le 1^{er} septembre, il est nommé par lui grand bailli de la ville de Gand, ce qui grandit encore sa situation déjà si considérable; le 30, nous le voyons assister comme tel à l'exécution d'un condamné.

En même temps, Ryhove se trouvait à la tête des forces militaires de la ville et réclamait des sommes énormes pour l'entretien de ses troupes; peut-être s'en réserva-t-il une partie pour son usage personnel; en tout cas, ses ennemis chansonnèrent plus d'une fois sa cupidité, qui provoqua même un esclandre public: le 9 mai 1581, rapporte Van Campene, les capitaines des mercenaires français lui lancèrent force injures, tandis que la populace lui reprochait aussi son avidité. Quoi qu'il en soit, le 31 mai 1581, les échevins des deux bancs et les grands doyens déclarèrent par lettres patentes que Ryhove méritait une récompense publique pour avoir préservé Gand, en 1576, d'un sac semblable à celui d'Anvers, en licenciant les mercenaires de Polweiler; pour avoir maintenu dans l'union la plupart des villes de la Flandre et pour avoir sans cesse exposé sa vie et l'avenir de ses enfants dans les expéditions contre les Malcontents; c'est pourquoi on lui accordait, ainsi qu'à ses fils Philippe et Louis et à ses filles Catherine et Jeanne, des pensions viagères dont le total dépassait cinq mille trois cents florins, hypothéqués sur les biens ecclésiastiques. Ryhove se vante d'avoir obtenu ces pensions grâce à l'estime dans laquelle le tenait le prince d'Orange: « Aussi le prince avoit ceste » considération que, si Ryhove eust été

« prisonnier des ennemis, tout l'or des » Indes ne suffisoit pas pour sa rançon; » car il n'y a rançon pour luy ».

Le 4 juillet 1581, Ryhove se rendit à Termonde pour apaiser les dissensions qui avaient éclaté entre les bourgeois et la garnison. Le 12 août 1581, il alla, accompagné du magistrat, à la rencontre du prince d'Orange, et, le 16, il offrit, dans son hôtel de la rue Basse, un grand banquet au Taciturne. Au mois d'octobre, le prince revint encore une fois à Gand, où il fut festoyé de la même manière par Ryhove. Celui-ci jouissait de toute sa confiance; c'est ainsi qu'on voit le prince d'Orange, dans une lettre du 19 décembre suivant, mettre le magistrat de Gand en garde contre les traîtres et le prier de faire surveiller étroitement, par Ryhove, les menées de Champagny.

En présence de la tiédeur des princes protestants d'Allemagne et des hésitations de la reine d'Angleterre, le prince d'Orange se décida à s'appuyer sur la France et à appeler le duc d'Alençon, frère du roi, pour le mettre à la tête des Pays-Bas. Ce prince catholique inspirait de vives méfiances aux calvinistes; de plus, l'alliance française était très impopulaire dans les masses, surtout en Flandre. Ryhove, toujours dévoué au prince d'Orange, le soutint du mieux qu'il put. Et quand le duc d'Alençon s'avança vers Gand avec le prince d'Orange, pour y être inauguré comme comte de Flandre, ce fut Ryhove qui alla le recevoir solennellement, accompagné du magistrat de la ville, le 20 août 1582. En sa qualité de grand-bailli, il portait devant le duc d'Alençon la longue verge blanche de justice. Mais au mois de janvier suivant, Alençon, trompant le prince d'Orange et tous ceux qui avaient eu foi en lui, tenta son coup d'Etat et échoua dans la Furie française, à Anvers. Il dut quitter cette ville avec une partie de ses troupes et se réfugia aux environs de Gand; Ryhove, comme chef de l'armée gantoise, fit tous ses efforts pour protéger la ville contre les soldats de celui qu'il avait reçu six mois auparavant en grande pompe et devant

qui il avait porté la verge de justice.

Sur ces entrefaites, Alexandre Farnèse, prince de Parme, l'habile gouverneur général de Philippe II, proposa aux Gantois irrités de négocier une réconciliation avec l'Espagne. Ryhove, resté inébranlable dans sa fidélité aux Etats généraux et au prince d'Orange, s'y opposa énergiquement. Il voulait renvoyer, sans les ouvrir, les lettres qui étaient adressées par Farnèse au magistrat de la ville; mais celui-ci en décida autrement. D'autres lettres suivirent, et Ryhove raconte lui-même qu'un jour il s'empara de celles qu'un tambourin du prince de Parme apportait; il les déchira et les brûla à l'instant même. Comme le messager lui demandait une réponse, il s'écria : « Fault-il autre réponse ? » Dictes au prince de Parme que je sauyoye autant brusler en une heure que tous ses secrétaires sauroient escrire en ung an entier ». Mais le magistrat, les doyens des métiers, les colonels et les capitaines de la ville furent mécontents des agissements de Ryhove, et on continua malgré lui les négociations avec l'ennemi espagnol. S'il faut en croire Ryhove, les partisans de la réconciliation avec le prince de Parme auraient même comploté de laisser surprendre la ville par les Malcontents, dès le mois d'octobre 1582. Faisant un jour sa ronde sur le rempart, il entend un bruit suspect, éperonne son cheval et arrive à l'endroit où l'ennemi avait massé ses troupes. Ryhove les repoussa à coups de canon; mais il ne récolta que des reproches de la part de ceux qui auraient voulu voir réussir la surprise, afin de conclure la paix avec l'Espagne. Cependant l'influence du prince d'Orange baissait de jour en jour à Gand : « L'aigreur croist contre le prince pour le mal que les Francois avoient fait, et aucuns s'oublient de la religion que du magistrat s'toublient de leur devoir ». La fidélité de Ryhove, qu'on essaye en vain de faire fléchir par la corruption, à ce qu'il affirme, le rend odieux, ses ennemis « faisant entendre que feroient bien une bonne paix, mais que Ryhove seul les empeschoit et resistoit à l'en-

contre ». Ryhove, découragé, se retire à Termonde.

Après la *Furie française* d'Anvers, l'opposition à la politique du prince d'Orange était devenue universelle à Gand. Plusieurs fois, Ryhove s'y rendit pour tâcher de ramener les esprits au Taciturne; mais, de leur côté, les calvinistes faisaient tous leurs efforts pour le convertir lui-même : « Ils pensoient persuader à Ryhove qu'il devoit abandonner le prince et les Etats et qu'il estoit enfin autrement fort bien aimé de la commune, voire de tous. Ryhove dict qu'il n'abandonneroit jamais le prince ny les Etats tant qu'ils maintiennent la religion, et qu'ung pays ne se poyoit bien porter, lequel ne voloit obéyr aux supérieurs ». Van Campene raconte que, le 16 février 1583, on tint fermées les portes de la ville, par crainte d'un coup de main de Ryhove, et que, le 26 mars, le magistrat fit défendre, à son de trompe, de semer des pasquilles et des chansons injurieuses contre Ryhove ainsi que contre Alençon et Orange. Dans une lettre du 9 avril, le Taciturne est obligé d'insister vivement auprès des échevins de Gand pour qu'on paye la solde des troupes de Ryhove, restée en souffrance depuis longtemps. Le même jour, Ryhove écrivait de Termonde au magistrat gantois une lettre flamande, dans laquelle il se plaint amèrement d'être laissé sans secours et de se voir refuser l'argent dû à ses soldats, alors qu'on paye ceux des autres capitaines au service de la ville. Il s'écrie avec douleur : « Ie, die ulieden ghetrauwelick ghedient hebbende, continueeren zal metter gracie Gots totten doot, blyve vergeeten ! »

Le Taciturne, désespérant de ramener l'union et voyant les armées du duc de Parme faire des progrès continus en Brabant et en Flandre, quitta Anvers et se retira dans les provinces septentrionales. Son départ précipita les choses à Gand. Lors du renouvellement annuel du magistrat, le 14 août 1583, Hembyze absent fut nommé premier échevin; et quand, suivant l'usage, on proclama du haut

de l'hôtel de ville les noms des nouveaux élus, le peuple accueillit celui d'Hembyze par des acclamations si bruyantes qu'on n'entendit même pas les noms des échevins suivants.

Mais Hembyze qui était alors au fond de l'Allemagne, n'arriva à Gand que deux mois plus tard. Ryhove, auparavant, avait fait une dernière tentative en faveur de la politique du prince d'Orange. Le 20 octobre 1583, venant de Termonde à la tête d'un fort détachement de troupes destiné à appuyer sa démarche, il se présente devant la ville; mais le magistrat tient les portes fermées et ne laisse entrer que Ryhove, accompagné de son lieutenant, après avoir promis de les laisser ressortir quand bon leur semblerait. Refoulant son dépit et comptant encore sur son ancienne popularité et sur le dévouement des « bons », comme il les appelle, Ryhove se présente devant le magistrat malgré l'heure avancée de la soirée « pour tousjours les induire à « estre constans et léaulx au prince et « à leur patrie, et pour le maintienne- « ment de la religion ». Dans son *Apologie*, il rapporte complaisamment le long discours qu'il prononça alors et qui fut autant un plaidoyer *pro domo* que pour la politique du prince d'Orange. Ryhove se défendit d'être « trop Oraniste » et « francisé », et conjura les échevins de ne pas se séparer des Etats généraux ni du Taciturne. L'échevin Triest lui répondit en attaquant violemment le prince d'Orange; et, comme « il commençoit faire tard sur la nuit », on remit la suite de la délibération au lendemain.

Celle-ci fut reprise « du grand matin » à l'hôtel de ville; mais Ryhove y fut éconduit et on essaya de se débarrasser de lui en lui ordonnant d'aller occuper Axel et Hulst avec ses soldats. Un jour se passa encore en négociations vaines; et Ryhove faisait déjà battre le tambourin pour s'en retourner à Termonde avec sa petite armée, toujours campée devant Gand, lorsqu'un batelier lui apprit le retour inopiné d'Hembyze (24 octobre 1583). Par politique, Ryhove court chez lui l'embrasser et le féliciter; il y trouve

Triest et quelques autres; et « à leur « contenance il lui sambloit bien qu'ils « pratiquoient quelque chose de sinistre « contre luy ou la patrie ». Après quelques compliments aigres-doux, on se sépare. Ryhove va à son hôtel et vers midi il envoie demander à Hembyze de lui faire ouvrir la porte de la ville pour se retirer à Termonde. Il reçoit les meilleures assurances, mais on le tient « plus « que deux grosses heures » devant la porte close. Impatienté, il se promenait à cheval sur le rempart; plutôt que de se laisser arrêter par son ennemi mortel, il méditait de sauter avec sa monture dans le fossé : « Sachant qu'il ne « pouvoit faire cela sans grand danger de « sa vie, il réclame Dieu en sa nécessité » et il jette sa venue vers les champs tout « alentour de luy; il regarde encore le « lieu de sa naissance qui estoit ung « petit lieu distant de la ville seulement « et le plus prochain village de la Mude- « porte par où il sortoit ». Par un heureux hasard on dut ouvrir la porte, afin de faire entrer un convoi de chariots. Ryhove aussitôt piqua des deux et s'enfuit à bride abattue; il était encore sur le pont-levis, quand un halberdier d'Hembyze, qui apportait l'ordre de l'arrêter, s'écria : « Morblen, vous avez « laissé échapper l'oiseau. »

Rentré à Termonde, Ryhove apprit que des commissaires, envoyés par Hembyze, y avaient déjà intrigué en son absence pour détacher de lui ses troupes et le magistrat de la ville. A sa vue, ces commissaires, qui le croyaient retenu à Gand, s'écrient : « Comment est-il possible? Cet homme a-t-il des ailes pour « voler? » Mais Ryhove les fait arrêter; et, lorsque, quelques jours après, les Gandtois lui réclamèrent leur mise en liberté, il n'en relâche qu'un sur trois, retenant les deux autres en otages.

Cependant Ryhove ne désespérait pas encore de la ville de Gand. Il y envoya son fils aîné Philippe, afin de négocier avec le magistrat; mais le jeune homme fut fait prisonnier dès qu'il entra à Gand, et plus tard on l'envoya deux fois en otage au prince de Parme. Comme la solde de ses troupes n'était plus payée,

Ryhove arrêta sur l'Escaut les bateaux gantois et les confisquait. Hembyze, de son côté, essayait d'amener la garnison de Termonde à abandonner Ryhove. Son pouvoir à Gand commença, du reste, à faiblir peu de temps après; enfin, le 23 mars 1584, se produisit un grand soulèvement. Convaincu d'entretenir une correspondance secrète avec le prince de Parme, Hembyze fut accusé d'avoir voulu trahir la ville et fait prisonnier à l'hôtel de ville. Son procès fut instruit et, au mois d'août, Hembyze porta sa tête grise sur l'échafaud.

Néanmoins, Ryhove n'osa pas encore rentrer à Gand, qui, d'ailleurs, était assiégé par l'armée du prince de Parme: il y envoya d'abord un de ses capitaines, nommé Sinddematle, pour sonder le terrain; mais les Gantois font prisonnier son émissaire. Alors Ryhove se rend à Anvers, mandé par le conseil d'Etat, par les membres des Etats de Brabant et par le magistrat. Marnix de Sainte-Aldegonde le presse de rentrer à Gand, fût-ce sous un déguisement; mais après un échange de propos assez aigres, qu'il rapporte lui-même, Ryhove refusa net de s'y aventurer, à moins qu'on ne lui fournît une armée bien organisée. « Il eût bien « esté embarqué en Gand », dit l'*Apologie*, « s'il eût creu à leur beau advis. « Il s'eût perdu comme une mouche à la « chandelle, et il eût eu beau attendre « d'estre assisté par une armée. »

Le 18 mai 1584, le magistrat gantois chargea deux commissaires d'aller à Termonde s'aboucher avec Ryhove et les députés des Etats de Brabant. On a conservé leurs instructions qui dénotent une mauvaise volonté manifeste: si des secours prompts et décisifs ne sont pas envoyés à Gand, on ouvrira les portes au prince de Parme. En vain le Taciturne écrit-il lui-même de Delft aux échevins de Gand, le 19 juin 1584, peu de jours avant son assassinat, pour les conjurer de résister encore quelque temps, leur déclarant qu'il rassemble une armée et que Ryhove est chargé de leur donner de sa part les assurances les plus formelles. Celui-ci avait perdu tout crédit à Gand ainsi

que le prince d'Orange lui-même.

Ryhove resta donc provisoirement à Termonde, où il eut encore beaucoup de peine à maintenir dans l'obéissance les soldats qu'il avait sous ses ordres. Puis, ayant remis le commandement de la ville à Philippe vander Gracht, seigneur de Mortaigne, qui avait épousé sa nièce Marie de la Kethulle, Ryhove partit, le 12 juillet 1584, pour Anvers, dans le but de conférer avec les autorités qui y étaient réunies, et de prendre des mesures pour secourir Gand. Là, on le renvoya aux Etats généraux réunis dans le Nord. Suivant ce conseil, Ryhove se rendit en Hollande, exposa la situation désespérée de Termonde et de Gand, fut admis à participer aux délibérations du Conseil, mais n'obtint que de bonnes paroles.

Le prince d'Orange, qu'il avait toujours servi avec tant de dévouement, venait d'être assassiné à Delft (10 juillet 1584), quand Ryhove y arriva. Les organisateurs des obsèques semblent avoir voulu rendre hommage à sa fidélité inébranlable envers le défunt; en effet, dans son *Apologie*, Ryhove dit avec une fierté bien légitime: « Le jour vient qui estoit « ordonné pour enterrer et sépoulturner « le corps de feu le prince d'Orange, et « on l'enterra à Delft (3 août). Ryhove fut « prié ou semoncé pour assister à l'enterment et pour accompagner le deuil, « et portoit le grand estandart, marchant « en pompes funèbres. » Bor confirme ce détail: *De heere van Rijkhoven (droeg) zijn guidon of veldwimpel*, c'est-à-dire, que Ryhove portait l'étendard de bataille du Taciturne.

Le surlendemain, Ryhove tomba gravement malade; plusieurs fois il fut en danger de mort; « et continua icelle « maladie l'espace de demy an, n'estant « assisté de personne, tellement qu'il « peut dire par expérience: *Tempora si « fuerint nubila, solus eris.* » Quand il fut enfin convalescent, il apprit que Gand et Termonde étaient tombés aux mains du prince de Parme et que ses biens avaient été confisqués et publiquement affichés à Gand aux portes du château des Comtes, de l'hôtel de ville et

des principales églises, en même temps que ceux des autres fugitifs (16 mai 1585). De leur côté, les États généraux le traitèrent avec indifférence, « sans » qu'on luy présentast une maille ny » denier pour les services et la perte » des biens qu'il avait faicte pour le » prince et les Estats. »

Dégoûté, il passa en Angleterre, où la reine Elisabeth faisait mine de vouloir se charger de la défense des Provinces-Unies, laissées sans chef depuis la mort du Taciturne. Il espérait lui-même » avoir entretenement et estre » employé ». Le comte de Leicester le présenta à la reine, mais nous ne savons ce qui s'ensuivit; car c'est ici que Ryhove arrête sa confuse et pittoresque *Apologie*, écrite par lui en Angleterre, en 1585, et conservée actuellement au British Museum » comme tyré hors la » copie escripte de sa propre main ». Ce n'est pas sans amertume qu'il s'y représente, en terminant, comme » ayant » faict perte de tous ses biens, sans » avoir le moyen de s'entretenir avecq » sa femme et enfants qui ont suivy son » party, et par plusieurs blasmé à tort; » mais il loue Dieu qui l'a préservé, et » il vit encore, quel povre et affligé » qu'il est, en despit de ses ennemis, » grâces à Dieu ». Hellin dit qu'il mourut à Utrecht en 1586. M. Van Hoorebeke place son décès à Harlem, le 14 juin 1592. Pour Utrecht, on ne possède de registres mortuaires que depuis 1623 et pour Harlem, qu'à partir du 4 octobre 1598. Mais il résulte d'un acte de 1610, conservé aux archives de Gand, que Ryhove est mort le 15 juin 1585, après avoir épousé à Delft, le 3 novembre 1584, sa troisième femme Cornélie Poussens; de cette union naquit un fils (François), mort avant 1610.

Riche et insouciant de la politique au commencement des troubles de Gand, Ryhove fut entraîné malgré lui dans le tourbillon des affaires. Il s'y jeta d'ailleurs avec la violence irréfléchie qui le caractérisait. Il ne semble avoir possédé aucune des qualités de l'homme d'Etat et avoir été un général assez médiocre. Audacieux, peu scrupuleux, avide, im-

pétueux jusqu'à la brutalité et la cruauté, il joua un rôle prépondérant dans l'arrestation des seigneurs catholiques et dans l'abominable exécution du conseiller Hessels et du bailli de Visch. Mais il faut dire à son honneur qu'il se rallia bientôt, et pour la vie, à la politique tolérante et nationale du prince d'Orange. C'est ainsi que Ryhove contribua puissamment à faire admettre à Gand la Paix de religion, ce chef-d'œuvre du Taciturne, et que le parti ultra-calviniste d'Hembyze n'eut pas d'adversaire plus redoutable que lui. Dans cette lutte de tous les instants qu'il soutint pendant six longues années à Gand, à Termonde et dans toute la Flandre contre l'intransigeance sectaire des protestants exaltés, Ryhove déploya une énergie et une ténacité indomptables. Il mit le même dévouement et la même constance à défendre la cause de l'indépendance nationale et de la liberté religieuse contre les Malcontents et l'Espagne, ne se laissant abattre ni par les revers ni par la perspective de sa ruine personnelle. Après avoir été l'un des premiers à protéger les catholiques flamands, qui d'oppresses cruels étaient à leur tour devenus des opprimés, il fut l'un des derniers en Flandre à ne pas désespérer de la liberté et de la patrie, alors que tous les courages faiblissaient et que toutes les consciences s'offraient en vente à Alexandre Farnèse. Ryhove fut avant tout un homme d'action, dominé par les passions violentes qu'on retrouve dans le cœur de presque tous ses contemporains; mais l'histoire lui rendra cette justice qu'il finit par s'attacher à la cause la plus noble, qu'il la servit en exposant plusieurs fois sa vie et en y perdant toute sa fortune, et qu'il lui resta fidèle sans défaillance jusqu'à la mort.

Paul Fredericq. — Herman Vander Linden.

Archives communales de Gand : *Keure-resolutien*, 1576 ad 1584; *Verbaelen ende resolutien van d'Edele ende Leden van de Poorterye van Gend*, 1577 ad 1583; *Jaerregister van der Keure*, 1541-1542, A° 1544. fol. 213, verso; *Ibid.*, 1609-1610, fol. 116; *Liasse: Stuks Ryhove*. — *Apologie de François de la Kethulle, seigneur de Ryhove, par luy-mesme composée*, 1586 (publ. par Kervyn de Lettenhove dans ses *Documents inédits relatifs à l'hist. du XVI^e siècle*, t. I^{er}). — Fr. de Haleswyn, *Mé-*

moires sur les troubles de Gand (1577-1579), publiés par Kervyn de Volckaersbeke. — Philippe van Campene, *Diarium rerum Gaudavensium* 1566-1585, manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles; et sa trad. flam. écourtée : Ph. de Kempenare (sic), *Vlaemse he kronyk*, publiée par Ph. Blommaert (1839). — *Politieke balladen, refereinen, liederen en spatgelichten der xvi^e eeuw*, publié par Ph. Blommaert (1847). — Kervyn de Volckaersbeke et Diegerick, *Documenta histor. inédita conc. les troubles des Pays-Bas* (1577-1584). — Groen van Prinsterer, *Archives de la maison d'Orange-Nassau*. — Gachard, *Corr. du Taciturne*. — *Brieven van en over Willem den eersten, prins van Oranje-Nassau, geschreven tusschen de jaren 1580 en 1584, aande overheden der stad Gend* (publié par J.-C. de Jonghe, dans let. II de ses *Verhandelingen en ontv. gegeven stukken betreffende de geschiedenis der Nederlanden*, 1827). — *Instructie omme Mr. Christoffels de le Berque ende jonckveere Jeronimus Wouters, reizende van weghen mijn heeren vander stede van Ghendt tot bevremonde anden persoon vanden heere van Rihove, etc.* (publié dans le t. V (1819) de la *Kronijk van het Historisch Genootschap, te Utrecht*). — Hellin, *Manuscrit généalogique* conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles. — G. van Hoorebeke, *Rech. généal. et histor. sur l'anc. et noble famille de la Kethulle* (dans les *Annales de l'Acad. d'arch. de Belgique*, t. VIII). — Et tous les historiens du soulèvement des Pays-Bas au xvi^e siècle.

KETHULLE (*Louis DE LA* ou **VAN DER**), second fils du précédent, naquit probablement à Gand, vers 1565; en effet, on le dit âgé d'environ seize ans, dans les lettres patentes du 31 mai 1581, par lesquelles les échevins de Gand, voulant reconnaître les grands services rendus à la patrie par le seigneur de Ryhove son père, accordaient à celui-ci et à chacun de ses enfants d'importantes pensions viagères. Pour sa part, le jeune Louis devait recevoir mille florins par an.

Après les victoires décisives d'Alexandre Farnèse en Flandre et en Brabant, il suivit son père dans les provinces septentrionales et y servit avec éclat dans l'armée des États généraux, sous les ordres de Maurice de Nassau. En 1591, il se signala tout particulièrement au siège de Deventer. Un Albanais de la garnison espagnole, « comme un autre Goliath », provoquait insolemment en duel toute l'armée assiégeante; mais Maurice fit défense à ses soldats d'accepter le défi. Cependant le jeune Louis de la Kethulle obtint la permission de se battre avec l'Albanais qu'il défit en présence des deux armées. Celui-ci, en se déclarant vaincu, jeta

sa chaîne d'or autour du cou de son vainqueur. Maurice de Nassau fit soigner la blessure de l'officier espagnol et le renvoya au gouverneur de la place avec une lettre flatteuse. Quant à Louis de la Kethulle, qui avait alors vingt-cinq ou vingt-six ans, ce duel le mit du coup en évidence.

Le 7 décembre 1618, Maurice le nomma à un poste de confiance : il l'envoya à Bergen-op-Zoom comme gouverneur militaire, au moment où la trêve de douze ans avec l'Espagne était sur le point d'expirer, et où les places de la frontière allaient être exposées aux premiers coups de l'ennemi. Dans sa commission, qui porte la signature du prince d'Orange et est conservée aux archives de Bergen-op-Zoom, Louis de la Kethulle est qualifié de seigneur de Ryhove (*heere van Ryhoven*), titre qu'il ne pouvait porter que si son frère aîné Philippe était mort. Celui-ci avait aussi pris service dans les armées des États généraux, mais il y joua un rôle plus effacé.

Bientôt se présenta pour Louis l'occasion de se signaler de nouveau; car Bergen-op-Zoom dut soutenir, du 18 juillet au 3 octobre 1622, un siège mémorable contre l'armée espagnole commandée par le fameux marquis de Spinola en personne. La ville, défendue par le seigneur de Ryhove, repoussa tous les assauts; et, au bout de près de quatre mois d'efforts infructueux, Spinola dut lever le siège et se retirer.

Lorsque Bergen-op-Zoom fut délivré, le magistrat vota, le 16 octobre 1622, une série de récompenses pour ceux qui s'étaient distingués pendant le siège. Louis de la Kethulle reçut pour sa part un don de 40 florins carolus. Il resta gouverneur militaire de la ville jusqu'à sa mort, qui doit être survenue vers le 21 octobre 1631. En effet, ce jour-là, le magistrat résolut de porter le décès de Ryhove à la connaissance du prince d'Orange et de l'inviter à pourvoir à son remplacement. On voit encore aujourd'hui, dans la grande église de Bergen-op-Zoom, la pierre tombale que

sa seconde femme (1) Emerence de Ravenswaey lui érigea. Elle porte l'épithaphe qui suit :

TIBI,
LYDOVICE DE KEIVILLE, DYNASTE DE
RIHOVE, QVI PRIMARYS IN EQVESTRI
MILITIA DIGNITATIBVS DEFVXCTVS,
VITAM CVM VRIBVS HVIVS REGIMINE AMISI-TI,
CVIVS
VIRTVTVM ADMIRANTVR SINGVLV,
PRVDENTIAM OMNES,
MORTEM NEMO,
VNOR MOESTA H. M. P.
OBYT ANNO CIO IOC XXXI.

Sa femme le suivit dans la tombe en 1634, et fut enterrée auprès de lui. Son épithaphe latine est gravée sur la même pierre, à côté de celle de son mari.

Paul Fredericq.

Archives communales de Bergen-op-Zoom — Archives de l'Etat à Bois-le-Duc. — *Genealogische verzameling der Waatsche Bibliotheek te Leiden*. — J. Revius, *Darentia illustrata* (Leide, 1631). — J. Revius, *Jaerdicht op de verlossinge der stadt Beveren et het gewelt der Spanjaerden*, dans son recueil *Over-ysselsche sangen en dichten* (2^e édition, Leide, 1634). — (Lambert de Rijke, Nathan Vay et Job du Rieu, pasteurs), *Bergen op den Zoom beleghert op den 18 Julij 1622 ende ontlegghert den 3 Octobris des selven jaers* (Middelbourg, 1623). — Et tous les historiens du temps.

KEUREMINNE. Voir VANDEN ELSKEN.

KEVERBERG DE KESSEL (*Charles-Louis-Guillaume-Jos. baron DE*), administrateur, né en 1768, à Halen, village qui faisait alors partie de la principauté de Liège, mort à La Haye, en 1841. Au sortir de l'université, il prit part à l'administration de la Gueldre; sous le gouvernement français, il occupa plusieurs postes, notamment celui de préfet du département hanséatique de l'Ems supérieur. Lors de l'organisation du royaume des Pays-Bas, en 1815, il fut nommé gouverneur de la province d'Anvers, puis, en 1817, gouverneur de la Flandre orientale.

La culture des lettres et des arts avait pour le baron de Keverberg un attrait particulier; aussi les deux provinces dont il fut successivement l'ad-

ministrateur reçurent-elles, sous ce rapport, une impulsion heureuse, qui donna lieu à un mouvement intellectuel des plus accentués. En 1816, lors de l'organisation de l'Académie des sciences et belles-lettres, il en avait été nommé membre honoraire. Par ses lumières et son activité, il contribua à la prospérité de la nouvelle institution. Le gouvernement le nomma curateur de l'université de Gand.

La question de l'indigence et de la bienfaisance publique, sujet neuf pour l'époque, occupa longtemps le baron de Keverberg, et on lui doit, sur ce sujet, une publication qui attira l'attention publique. Son *Essai sur l'indigence*, composé pendant qu'il était gouverneur de la Flandre orientale, est le résultat de réflexions judicieuses et révèle un philanthrope d'une logique serrée. Comme le fait remarquer son biographe, M. Adolphe Quetelet : « Sa philanthropie éclairée n'avait rien de commun avec celle qui est à l'ordre du jour, laquelle, par un zèle outré, tend le plus souvent à jeter dans la société des perturbations plus grandes que celles auxquelles elle voudrait remédier. »

Le baron de Keverberg, pendant qu'il dirigeait l'administration de la Flandre orientale, avait réuni les éléments nécessaires pour former une statistique détaillée de la province; il était parvenu à des résultats très remarquables pour son temps, lorsqu'en 1819, nommé membre du conseil d'Etat, il dut quitter Gand pour résider successivement à Bruxelles et à La Haye. Cette circonstance lui fut pénible, car il comptait que ses travaux de statistique l'eussent mené à améliorer la situation économique de sa province. Au conseil d'Etat, il s'occupait spécialement des questions d'économie sociale; les enfants trouvés, les établissements de bienfaisance, les détenus dans les dépôts de mendicité, les prisons, les colonies pour la répression de la mendicité, etc., furent les sujets qu'il traita avec prédilection et sur lesquels il laissa de nombreuses notes.

Le gouvernement des Pays-Bas avait

(1) Le 24 février 1598, il avait épousé, à Delft, en premières noces, Françoise de Steelandt, dont il eut une fille, Jeanne de la Kethulle, qui se maria avec Thomas van Arkel, seigneur d'Amelroy. En 1621, il épousa sa seconde femme, à Bergen-op-Zoom.

institué, en 1828, une commission chargée de la revision des arrêtés sur l'enseignement supérieur. A cette occasion, il y eut, dans tout le pays, un mouvement très considérable d'idées et de projets de tout genre qui passionnèrent l'esprit public, à tel point qu'on put croire que le gouvernement avait eu tort de soulever une question qui menaçait de troubler le pays. Keverberg faisait partie de cette commission et se distinguait dans les réunions par une grande indépendance de caractère et des vues éclairées; il préconisait la liberté de l'enseignement, l'emploi des langues modernes à l'exclusion de la langue latine, dont on se servait généralement dans les leçons. Il voulait l'enseignement industriel dans les écoles moyennes; enfin, il se montrait partisan de la fusion de toutes les universités en une seule. Toutes ses idées furent émises et développées dans un rapport resté manuscrit.

La révolution de 1830, qui changeait les destinées du pays, réduisit le baron de Keverberg à ne plus vivre que de sa fortune personnelle. Sa philosophie supporta avec résignation la perte de ses emplois et des avantages qui y étaient attachés. « Je vis avec sérénité », écrivait-il, en 1831, à un ami, « jouissant du bien qui me reste et ne regrettant qu'avec mesure et sans me livrer au chagrin celui qui m'abandonne. Je m'occupe de différents projets, que je caresse tout en les ajournant... Je mettrai prochainement la main à l'œuvre; le plan que je me suis tracé est vaste. Je me propose de traiter dans un ensemble complet toutes les grandes doctrines sociales, en cherchant à les puiser dans l'essence même de ce qui en constitue le sujet et l'objet. Comme je n'écirai pas pour plaire à qui ce soit, mon travail aura au moins l'intérêt d'une inflexible franchise. »

Nous ne voyons pas qu'il ait donné suite à ce projet, car il s'occupa exclusivement des intérêts politiques qui divisaient l'ancien royaume. En 1834, il publia son *Royaume des Pays-Bas*, ouvrage consacré à l'apologie du gouvernement du roi Guillaume et où il combat

le livre de J.-B. Nothomb : *Essai historique et critique sur la Révolution belge*; il le fait dans une forme irréprochable comme modération et convenance.

Le baron de Keverberg fut réintégré par le roi Guillaume dans ses fonctions de conseiller d'Etat; il fut nommé commandeur de l'ordre du Lion Belgique. Dans ses dernières années, il se remit à cultiver les lettres et les arts.

On lui doit :

1. *Réflexions sur la loi fondamentale qui se prépare pour le royaume des Pays-Bas*. Clèves, 1815. — 2. *Ursula, princesse britannique*. D'après la légende et les peintures d'Hemling. Gand, 1818, in-8°, fig. — 3. *Essai sur l'indigence dans la Flandre orientale*. Gand, 1819, in-8°. — 4. *De la Colonie de Fredericks-Oord*. Traduit du hollandais du général-major Van den Bosch. Gand, 1821, in-8°. — 5. *Du Royaume des Pays-Bas*. Un volume en deux parties, avec un volume de pièces justificatives, in-8°, La Haye, Th. Lejeune, 1834. — 6. Plusieurs discours sur les arts, réunis par Cornelissen.

Ad. Siret.

Notice biogr. par Ad. Quetelet, *Annuaire de l'Académie royale*, 1842.

KEY (Adrien-Thomas), artiste peintre, neveu de Guillaume. On croit qu'il naquit à Anvers; on ignore les dates de son état civil. En 1558, il est inscrit comme élève d'un certain Haek. Il fut reçu franc-maitre de Saint-Luc en 1568, et fit partie de la société de rhétorique la *Violette*. Ce que l'on connaît de lui révèle un artiste dont les œuvres, traitées dans un style très fin, sont pleines de vie et d'expression. On a dit de lui qu'il surpassa son oncle. Le musée d'Anvers possède d'Adrien Key les portraits, en grandeur naturelle, de Gilles de Smidt et de sept de ses enfants, ainsi que les portraits de la seconde femme de Gilles de Smidt avec une de ses filles. Le même musée a aussi de Key une *Cène*, dont les volets représentent le donateur, un inconnu, un enfant endormi et saint Jean-Baptiste, la donatrice et autres personnages, et une *Sainte Anne instruisant la Vierge*. Ces

tableaux sont signés et datés de 1575. Le musée de Berlin possède aussi deux portraits d'Adrien-Thomas Key.

Ad. Siret.

***KEY** (*Guillaume*), artiste peintre, né à Breda en 1520, mort en 1568. Son père, Adrien, qui fut également peintre, à ce que l'on croit, vint s'établir à Anvers avec toute sa famille pour l'élever dans la carrière des arts. En 1540, Guillaume fréquenta l'atelier de Lambert Lombard, à Liège, puis vint à Anvers, où il fut inscrit comme franc-maître de Saint-Luc, en 1542. Il se fit bientôt une grande réputation comme peintre de portraits, et, en ce genre, nul ne le surpassa de son temps, à Anvers. Ses plus beaux ouvrages ont péri lors de la fatale nuit des iconoclastes, qui détruisirent en quelques heures pour plusieurs millions d'objets d'art dans les monuments publics de la ville.

Guillaume Key avait peint un portrait en grandeur naturelle du cardinal de Granvelle. Ce portrait frappa le duc d'Albe, qui voulut avoir le sien de la main du même artiste. Celui-ci se rendit donc à Bruxelles, où le duc posa devant lui, tout en s'occupant des affaires d'Etat, et notamment du jugement des comtes d'Egmont et de Hornes. C'est en présence du peintre et pendant qu'il travaillait, que l'arrêt de mort fut décidé et signé. Guillaume Key en éprouva un saisissement tel, qu'il dut rentrer chez lui et se mettre au lit. Il mourut quelques jours après, au moment même de l'exécution des comtes. Guicciardini et Van Mander font de lui un grand éloge. Nous ne connaissons aucune de ses œuvres dans les musées ou monuments publics. Il eut un frère, Vauthier, qui travailla chez Jean Cock et qui fut inscrit, en 1531, dans la confrérie de Saint-Luc. On n'a guère de renseignements sur ce Vauthier qui eut des élèves et qui tenait à Anvers une boutique de peintures.

Ad. Siret.

KEYSER (*Martin DE*), ou LEMPEUR, imprimeur, florissait à Anvers, dans la première moitié du XVII^e siècle.

Nous avons peu de renseignements sur ce personnage, qui appartenait probablement à la famille De Keyser, dont plusieurs membres occupent une place remarquable dans les annales de l'art typographique. En 1525, il demeurait dans la rue nommée *Bucsteerh*, c'est-à-dire rue aux Livres, près le Poids de Fer. Il fut admis dans la gilde de Saint-Luc, comme imprimeur, en 1528, et en devint doyen et régent en 1534. Il publia divers ouvrages d'Erasmus, de Corneille Agrippa, etc., ainsi que des livres de piété, des Bibles, et, notamment, le Nouveau Testament en anglais, d'après la version de Tyndale. Maïtaire cite avec éloges son impression des *Heures de la Vierge*, en grec (1528). Martin de Keyser se servait de quatre marques typographiques, dont l'une porte sa devise : *Sola fides sufficit*. Après sa mort, survenue en juin 1537, sa veuve, née Françoise Lerouge, continua son imprimerie.

Paul Beigmans.

Maïtaire, *Annales typographici*, t. II, p. 394-395. — G. Van Havre, *Marques typographiques des imprimeurs et libraires anversoises* (Anvers, 1883), t. I^{er}, p. 245-248.

KEYSERE (DE), imprimeurs. Voir DE KEYSERE.

KEYSERE (*Antoine-François DE*), né à Dixmude, mort en 1294. Il est plus connu sous le nom de Franciscus Caesar, et fut un des plus savants théologiens du moyen âge. Il entra comme moine à l'abbaye des Dunes, et fut, dans la suite, professeur de théologie à l'université de Paris pendant un certain nombre d'années. Il a laissé un ouvrage sur le *Magister sententiarum*, ainsi qu'un abrégé sur les vœux religieux, en latin, et une autre œuvre intitulée : *Vie de saint Bernard*, qu'on dit avoir été imprimée à Paris, en 1483.

Emile V n Arent ergb.

Piron, *Levensbeschryvingen*. — *Histoire littéraire de la France*, t. XXI, p. 301. — Devisch, p. 110.

KICKX (*Jean*), pharmacien et naturaliste, né à Bruxelles, le 9 mars 1775, mort dans la même ville, le 27 mars 1831. Il perdit son père à l'âge de six ans. Sa mère, qui désirait lui voir suivre

la carrière de son mari qui était pharmacien, lui fit faire des études en conséquence. Le 20 juillet 1793, Jean Kickx obtint son diplôme de pharmacien, et reprit l'officine de son père.

Du Rondeau, membre de l'Académie, avait remarqué les aptitudes de Kickx pour les sciences naturelles et avait mis celui-ci en rapport avec le baron Van der Stegen de Putte, auteur d'un traité élémentaire d'histoire naturelle. Cette liaison eut vraisemblablement pour effet de déterminer le jeune naturaliste à poursuivre ses recherches. La botanique devint sa branche de prédilection. Voulant sans doute suivre l'exemple de Roucel, qui avait publié, en 1793, sa flore des environs de Gand, d'Alost, de Termonde et de Bruxelles, il se mit, dès 1796, à explorer avec ardeur les alentours de Bruxelles à deux lieues à la ronde. Après quinze ans d'observations continues, il avait réuni les matériaux de sa *Flora Bruxellensis*, qu'il publia en 1812. Cet ouvrage comprend l'énumération de 823 espèces de plantes, dont les diagnoses avaient été empruntées à Linné, ainsi que cela se faisait généralement alors. Les localités sont signalées avec soin et chaque plante est accompagnée de son nom flamand. Aujourd'hui encore, cet ouvrage peut être consulté avec fruit pour ce qui touche à la dispersion des espèces autour de Bruxelles. En 1826, l'auteur publia une sorte de supplément à sa flore sous le titre de : *Notice sur quelques plantes observées aux environs de Bruxelles depuis 1813* (dans le Compte rendu des travaux de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles). Si l'on ajoute à ces deux ouvrages une *Notice sur une sorte de Ferbasum*, publiée en 1826 dans le *Messager des sciences et des arts de Gand*, une autre *Notice sur l'Arabis alba et alpina*, et une note sur *Une nouvelle espèce d'Agaric*, publiées, également en 1826, dans les *Annales de la Société Linnéenne de Paris*, on aura la liste complète des travaux botaniques de Kickx.

Au commencement de ce siècle, la botanique était fort peu cultivée en Bel-

gique. Les adeptes de cette science en étaient réduits à un enseignement incomplet et rudimentaire; il n'existait pas de collections publiques dans lesquelles on pût trouver des éléments de comparaison. Il résultait de cet état de choses que les botanistes devaient, à cette époque, déployer beaucoup d'énergie pour vaincre des difficultés faciles à surmonter de nos jours, avec les ressources que nous possédons dans nos musées.

Kickx conservera un rang très honorable parmi les auteurs qui ont élaboré la flore belge.

Il fut élu membre de l'Académie, le 26 avril 1817. C'est comme membre de ce corps savant qu'il fut chargé, avec Quetelet, de faire une exploration scientifique dans la grotte de Han-sur-Lesse. Cette exploration fit l'objet d'un mémoire intitulé : *Relation d'un voyage fait à la grotte de Han au mois d'août 1822*. Dans les recueils in-4^o de l'Académie, Kickx a, en outre, publié, en 1824, un *Mémoire sur la géographie physique du Brabant*, dans lequel il a consigné le résultat d'observations sur les variations atmosphériques faites pendant vingt ans.

Kickx s'était aussi occupé de minéralogie et de chimie, sciences sur lesquelles il a publié les travaux suivants : 1. *Tentamen mineralogicum seu nova distributio in classes, ordines, genera et species, etc.* 1820, 1 vol. in-8^o. — 2. *Précis sur l'extraction et la purification du salpêtre, et sur l'établissement des salpêtrières artificielles.* 1820. — 3. *Dissertation sur les trapps stratiformes.* 1822 (Mémoires de l'Académie). — 4. *Résumé du cours de minéralogie et de botanique, donné au Musée des sciences et des lettres de Bruxelles.* 1828.

À la mort de Dekin, arrivée en 1823, Kickx fut chargé de continuer les cours de sciences naturelles que ce savant donnait à l'école de médecine de Bruxelles. Les mérites et le talent du professeur intérimaire faisaient espérer que celui-ci succéderait à la chaire de Dekin, mais on lui préféra un professeur beaucoup moins capable, qui, après deux ans, dut renoncer à ses fonctions. Kickx fut

alors réintégré dans sa chaire, qu'il honora par un enseignement plein de méthode et de démonstrations pratiques. Il devint aussi plus tard professeur d'histoire naturelle au Musée des sciences et des lettres.

De son mariage avec Jeanne-Catherine Van Merstraeten, qui mourut en 1816, il eut cinq enfants, dont un seul lui survécut, celui dont il va être question dans la notice suivante.

Fr. Grépin.

Marchal, *Notice nécrologique sur M. Kickx.* — G.-F. Leroy, *Notice biographique sur Jean Kickx.* — Ed. Morren, *Prologue consacré à la mémoire de Jean Kickx.*

KICKX (Jean), professeur de botanique, fils du précédent, né à Bruxelles, le 17 janvier 1803, mort dans cette ville, le 1^{er} septembre 1864. Après avoir terminé ses humanités au Musée de Bruxelles, Kickx alla, en 1825, suivre les cours de sciences de l'université de Louvain, où il obtint, en 1830, le double diplôme de docteur en sciences et en pharmacie. Son goût pour les sciences naturelles s'était éveillé de bonne heure. En accompagnant son père dans de fréquentes excursions autour de Bruxelles, il s'était, dès le jeune âge, épris de passion pour la botanique. Dès 1824, il avait adressé au *Messager des sciences et des arts de Gand* une *Notice sur un Primula introduit dans le pays sous le nom de Primula sinensis*. Ce mémoire recueilli a été publié de lui, en 1827, une *Note sur le Nemophila phaceloides*.

Pendant son séjour à l'université, il ne se contenta pas d'étudier les matières nécessaires à ses examens; étudiant travailleur et studieux, il avait le vif désir de se faire un nom dans les sciences. C'est ainsi qu'en 1826, 1828, 1829 et 1830, il prit part à quatre concours universitaires, dans lesquels il fut chaque fois couronné. Le premier concours concernait les plantes officinales et vénéneuses croissant aux environs de Louvain. Par suite des événements politiques, le mémoire rédigé pour le quatrième concours n'a pas été publié. Pour obtenir le titre de docteur, il présenta une dissertation intitulée : *Specimen inaugurale exhibens synopsis molluscorum*

Brabantiae australi indigenorum. Dans ce mémoire, l'auteur donne la description de cent dix mollusques observés par lui dans le Brabant.

Après la mort de son père, survenue en 1831, Kickx céda la pharmacie paternelle, pour se consacrer plus complètement aux recherches scientifiques et aux soins du professorat. Il avait remplacé son père comme professeur au Musée des sciences et à l'école de médecine, et, enfin, comme inspecteur des hospices. En 1834, l'école de médecine ayant été supprimée, par suite de la création de l'université libre, Kickx fut nommé professeur ordinaire de botanique et de minéralogie dans la nouvelle institution.

De 1830 à 1835, Kickx publia successivement diverses notices botaniques et sa *Flore cryptogamique des environs de Louvain* (1835).

Le 15 décembre 1835, il fut nommé professeur extraordinaire à l'université de Gand, et professeur ordinaire, le 20 septembre 1841. A partir de cette époque, Kickx eut une position en rapport avec ses goûts et ses aptitudes; il put se livrer entièrement à la botanique et surtout à l'étude des cryptogames, qu'il recherchait de préférence. La cryptogamie lui doit les ouvrages suivants, publiés depuis 1835 : 1. *Notice sur le Marchantia fragrans des auteurs belges* (1837). — 2. *Sur une nouvelle espèce de Polypore* (1838). — 3. *Sur quelques Champignons du Mexique* (1841). — 4. *Essai sur les variétés indigènes du Fucus vesiculosus* (1856). — 5. *Clavis Bulliardiana, seu nomenclator Bulliardii icones Fungorum ducente Friesio illustrans* (1857). Ses deux principaux ouvrages sur la cryptogamie sont : 1. *Recherches pour servir à la flore cryptogamique des Flandres*, composées de cinq mémoires publiés dans le recueil in-4^o de l'Académie, en 1841, 1843, 1846, 1849 et 1855, et sa *Flore cryptogamique des Flandres*, publiée après sa mort, en 1867, par les soins de son fils. Ces deux derniers travaux, fruits de longues et consciencieuses recherches, placent Kickx au rang des cryptogamistes

les plus distingués de l'époque. Ce savant ne s'était pas uniquement consacré à cette seule branche de la botanique, il s'était aussi occupé des plantes phanérogames, sur lesquelles il a publié quelques notices intéressantes.

L'Académie l'avait appelé dans son sein comme correspondant en 1836, et comme membre titulaire en 1837. En 1851, il fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

Kickx a eu une influence très heureuse sur le développement du goût de la botanique dans notre pays et particulièrement à Gand, où il avait fondé un petit cercle d'amateurs voués à l'étude de la flore rurale des Flandres. Parmi ces amateurs se trouvait l'abbé Eugène Coemans, dont la mort prématurée fut une si grande perte pour la science.

En 1862, lors de la fondation de la Société royale de botanique de Belgique, Kickx fut appelé à la présidence d'honneur de cette nouvelle association, qui devait poursuivre les recherches qu'il avait commencées avec tant de talent. Kickx était un observateur poussant l'exactitude jusqu'au scrupule. Cette qualité conservera à ses travaux une valeur durable. Pendant toute sa carrière de professeur, il ne cessa d'apporter un soin extrême à la préparation de ses cours.

Fils de botaniste, il a laissé un fils dont il avait soigné l'éducation scientifique et qui a continué avec succès les traditions de la famille.

Fr Crépín.

G. Poeman, *Notice sur Jean Kickx*. — Louis Piré, *Notice sur J. Kickx*.

KIEFFELT (*Henri van*), ou KYEFFELT, en latin *Kifelinus* ou *Chifellinus*, poète latin, naquit à Anvers, en 1583. Il était fils de Barthélemy van Kieffelt, avocat au conseil de Brabant. Il fit ses humanités chez les Jésuites de sa ville natale, sa philosophie à Louvain. La renommée de l'université d'Ingolstadt l'attira : il y suivit les cours de droit et prit ensuite à Rome, en 1607, le bonnet de docteur en cette science. Trois ans après, il fut frappé de cécité. Malgré cette infirmité, il obtint en 1625, appa-

remment par le crédit de son protecteur Jean-Baptiste Cocceij, auditeur de rote, une chaire d'éloquence au collège de la Sapience; il occupait encore cette charge en 1635.

On a de Henri van Kieffelt :

1. L'histoire de la prise de Grenade, en 1492, intitulée : *Lacippiados, sire de bello Granatensi per Ferdinandum Catholicum gesto, libri duo*. Romæ, Guil. Franciottus, 1613, in 12. La seconde édition fut augmentée de quatre livres. Ce mot Lacippiados dérive de Lacippo, nom d'une ancienne ville espagnole, voisine de Grenade, puisque Ptolémée la place entre Iliberis (Elvire) et une autre ville qu'il nomme Sacili (Cf. Pompon. Mela, II, 6, et Plin., III, I, tous deux vers la fin). — 2. *Pauli Quinti Pont. Opt. Max. temporum felicitas. Justitia, Ceresis et Pacis colloquium*. Romæ, apud Stephanum Paulinum, 1613, 6 pages non chiffr., in-4°. Panégyrique latin. — 3. *Epithalamium Serenissimi Friderici de Rurere, urbinatum ducis filii, et Claudia Mediceæ, Magni Etruriæ ducis sororis*. Romæ, Aloys. Zannetti, 1621, in-4°. — 4. *Lucii Annaei Senecæ Thebais, Chori totius, et quinti actus additione suppleta*. Romæ, Guil. Franciottus, 1625, in-12. — 5. *Panegyricus de laudibus Ludovici cardinalis Ludovisii*. Romæ, typ. Vaticanis, 1628, in-12. — 6. *Panegyricus Francisco cardinali Barberino, S. R. E. vice-cancellario*. Romæ, ex typogr. Cameræ apost., 1635, in-4°. Il laissa en manuscrit : *Sylvarum libri tres*, ainsi que des *Juvenilia*.

Emile Van Arsenbergh.

Sweertius, *Ath. belg.*, 331. — Foppens, *Bibl. belg.*, I, 451. — Paquot, *Mém. lit.*, VI, 88. — A. Wauters, *Hist. des environs de Brux.*, III, 247.

KIEL (*Corneille*), ou VAN KIEL, ou KILIANUS, ou KILIAAN, célèbre philologue du xvi^e siècle, né à Duffel, dans la province d'Anvers. Son grand-père et son père habitaient le même village et y étaient connus sous le nom de Abts, *alias* Kiel, ou Van Kiel. D'après ce dernier nom, le hameau de Kiel lez-Anvers aurait été, croit-on, le berceau de la famille. Il est plus probable, cependant, que le nom de Kiel dérive de l'ancien prénom Kiel ou Kiliaan. Corneille Kiel

lui-même, dans un ouvrage annoté de sa propre main, que possède la Bibliothèque royale de La Haye, ajoute en marge parmi les noms des saints patrons : « Kil, Kiliaen, Kilianus. Chilianus. »

Dans les vers funèbres consacrés par Kiel à son ami Abraham Ortelius, il nous apprend que, à la mort de ce dernier, il avait accompli sa soixante-dixième année, et qu'il était d'environ deux années plus jeune que le grand géographe. Ortelius étant né le 2 avril 1527 et mort le 29 mai 1598, il s'ensuit que Kiel naquit en 1528 ou 1529.

Sweetius nous apprend que Plantin le fit venir de Louvain pour l'employer dans son officine. Les archives du musée Plantin-Moretus constatent que Kiel entra au service du célèbre imprimeur anversois au commencement de l'année 1558. Il y travailla d'abord comme ouvrier typographe. Plantin annota dans son journal, sous la date du 5 février 1558 : « Payé à Pierre de la Porte et à Cornelis, dit *Special*, 24 pages composées du journal (*Diurnale*), in-24 lecture non pareille... 18 sous. » Les samedis suivants, jusqu'au 12 mars, Corneille travaille au *Diurnale*, et est payé comme ouvrier typographe. Un article du journal de Plantin, daté du 21 octobre 1581, prouve que le « Cornelis, dit *Special* » était bien Corneille Kiel. Cet article dit : « Payé à Cornelis Kiel, alias *Special*, la somme de florins quarante et deux, etc. »

Un mois après son entrée dans l'officine plantinienne, Kiel changea de fonctions et conclut un accord avec Plantin, que ce dernier annota dans ses registres de la manière suivante : « Le dimanche, 6^e jour de mars 1558, est venu Cornelis... demeurer céans aux despens et pour tasche commune doit avoir 13 patards pour semaine, sauf à rabattre les fautes qui pourroyent estre faictes à l'imprimerie, à rabattre selon son esgale portion, et aussi lui payeray ce qu'il pourroit faire davantage, s'il advient ainsi, et aussi m'a promis ledict Cornelis de prendre garde aux lectures, pastes, formats et autres us-

« tensiles de l'imprimerie, assçavoir de les faire serrer et mettre en ordre à qui il appartiendra. »

Voilà donc Kiel investi des fonctions de contremaitre, habitant l'imprimerie et touchant 13 sous par semaine. Il est probable que, dès ce moment, il fut employé à la correction des épreuves, quoique son engagement avec Plantin n'en fasse point mention.

En 1562, Plantin dut quitter le pays ; tout son avoir fut vendu à l'encan, et Kiel fut obligé de chercher ailleurs des moyens d'existence. Mais, lorsque Plantin revint à Anvers, en 1563, il ne tarda pas à rappeler son ancien serviteur. Le 8 décembre 1563, il lui paya 3 1/2 florins pour une traduction en flamand de la grammaire de Brechtanus.

Le 14 janvier 1564, Kiel avait recommencé à travailler dans l'imprimerie plantinienne, sans y être venu habiter. A cette date, il lui fut alloué 7 1/2 sous « par forme des poètes in-8^o ». C'est évidemment un travail de correcteur qui est rétribué ici.

Ce ne fut que l'année suivante que Kiel revint demeurer dans l'imprimerie, et, cette fois son emploi de correcteur est expressément désigné dans le contrat intervenu entre lui et Plantin : « Le 24 de juin, jour de saint Jehan-Baptiste, 1565, écrit ce dernier, nous avons accordé, ledict Corneille Kiele et moy, que je luy payeray 4 florins pour chacun mois qu'il vacquera à la correction pour certaines presses et composeurs que je luy ordonneray le plus tost que je pourray. » Dans les comptes de l'imprimerie, nous voyons figurer, à partir du même jour, les dépenses de Kiel pour 13 1/2 florins par trimestre. Le dernier mai 1571, son salaire s'élève à 30 sous par semaine ; en 1582, il commence à gagner 4 florins par semaine ; le 27 janvier 1586, Plantin s'engage à lui payer 100 florins par an et à supporter les frais de son entretien et de celui de sa fille. Le 12 mai 1591, ses gages montent à 150 florins par an, somme qu'ils ne dépassèrent jamais.

Outre son salaire ordinaire, Kiel reçut quelquefois des indemnités spé-

ciales. Ainsi, le 9 septembre 1580, Plantin lui paya 12 florins pour la correction de l'*Herbier* de De Lobel.

Kiel possédait, d'ailleurs, quelques propriétés à Anvers, à Duffel, à Lierre et dans d'autres localités. Voilà ce qui explique comment, avec son maigre traitement, il pouvait encore faire des économies. Le 16 octobre 1574, Plantin lui devait 200 florins, qui furent remboursés en 1585 et 1586. En 1603, Jean Moretus se reconnaît son débiteur pour une somme de 400 florins que le correcteur lui avait comptée en argent. Le 29 août 1606, lorsque Anne, la fille aînée de Kiel, se maria, tout le pécule de son père fut employé à payer le trousseau et la noce.

Corneille Kiel épousa, probablement à un âge assez avancé, Marie Bosmans, qui mourut avant 1603. Quand il mourut lui-même, le 15 avril 1607, il lui restait de ce mariage trois filles dont la cadette était mineure. Il fut enterré au cimetière de Notre-Dame, et son ami François Sweerts composa pour lui une épitaphe, où les qualités aimables et solides de son esprit sont louées avec effusion.

Pendant cinquante ans, comme le rappelle cette inscription, il travailla comme correcteur à l'imprimerie plantinienne; il ne se contenta pas de surveiller l'impression des livres d'autrui, lui-même était un habile versificateur latin, un élégant écrivain flamand. C'était, en outre, un homme d'un commerce agréable et d'un caractère enjoué.

Passons en revue les ouvrages sur lesquels se fonde la réputation qu'il a su conquérir parmi ses contemporains et qui, dans le cours des temps, est toujours allée en grandissant.

Le travail principal auquel le nom de Kilianus reste attaché, est son dictionnaire flamand-latin (*Etymologicum tētonicæ linguæ sive Dictionarium tētonico-latinum*), source très riche et très sûre pour l'étude du néerlandais du xvi^e siècle. Kiel consacra une bonne partie de sa vie à composer et à perfectionner ce lexique. Quand il le publia pour la première fois, en 1574, il y avait

plus de douze ans qu'il était occupé à des travaux analogues.

Le premier dictionnaire auquel il collabora fut très probablement le *Dictionarium tetraglotton*, publié par Plantin, en 1562. Dans la préface de ce livre, l'éditeur nous apprend qu'il avait recueilli ou fait recueillir dans les dictionnaires latins tous les mots latins et les avait donnés à traduire en français et en flamand à un « homme très expert ». Nous croyons que par ces derniers mots Plantin désigne Corneille Kiel, à qui, en 1564, il confia une tâche analogue.

Nous savons d'une manière plus certaine que Kiel collabora au *Thesaurus theutonice linguæ*, ou *Schat der Nederduytscher spraken*, publié par Plantin, en 1573.

Dès son arrivée à Anvers, c'est-à-dire en 1549, le célèbre imprimeur, Français d'origine, avait senti le besoin de s'approprier la langue de nos contrées, et comme il n'existait point de dictionnaire convenable, il entreprit de dresser lui-même des listes de mots flamands au fur et à mesure qu'il les rencontrait et d'y ajouter la traduction française. Vers 1557, il apprit que d'autres hommes plus compétents que lui travaillaient à des recueils semblables, et il abandonna son projet.

Plus tard, voyant que les travaux entrepris par d'autres n'aboutissaient pas, il reprit son ancien plan, en ayant soin de ne rien négliger pour le réaliser d'une manière aussi satisfaisante que possible. Il choisit quatre hommes auxquels il assigna différentes parties du travail. L'un traduisit les mots et les phrases d'un dictionnaire latin-français; un autre fit le même travail sur un dictionnaire français-latin; un troisième rassemblait des mots et des locutions dans les dictionnaires flamands et allemands; le quatrième travaillait à sa guise.

Quand chacun d'eux eut fini sa tâche et que le moment de l'impression fut venu, Plantin fit fondre ensemble les quatre travaux. Cette opération toutefois présenta des difficultés que l'imprimeur regarda d'abord comme insurmontables. Aussi, lorsque les premières

feuilles furent tirées, elles lui plaisaient si peu, qu'il les condamna au panier, et remit à des temps meilleurs la réalisation de son projet. Ceci se passait en 1564. Deux ans après, la conviction s'était faite en lui que ç'aurait été une utopie de vouloir obtenir du premier coup un dictionnaire parfait. Il résolut donc d'imprimer la copie qu'on lui avait fournie telle qu'elle était, sans permettre que rien y fût changé. Au commencement de 1566, Plantin recommença l'impression de son *Thesaurus*, et en acheva douze feuilles. Puis les grands travaux qui survinrent l'empêchèrent de continuer, et pendant six ans le dictionnaire fut abandonné. En juin 1572, il fut repris, et le 29 janvier 1573 il fut enfin terminé.

Les quatre personnes qui y avaient travaillé étaient, suivant les registres de Plantin : Corneille Kiel, André Madoets, Quentin Steenharts et Augustin de Hasselt.

Ce fut Kiel qui traduisit en flamand les mots latins du dictionnaire latin-français de Robert Estienne. Il reçut 9 sous par cahier du livre traduit, sans compter une gratification de 15 florins. Il commença son travail le 25 septembre 1563, et l'acheva le 16 septembre 1564.

André Madoets avait traduit les mots français du dictionnaire français-latin paru chez Jacques Dupuis, à Paris, en 1564. Les deux autres collaborateurs revirent le travail de ces deux premiers lexicographes.

En publiant son dictionnaire, Plantin s'était pourvu d'un privilège interdisant à tout autre imprimeur d'éditer, en-dehors les six années, un dictionnaire flamand auquel l'un de ses correcteurs aurait collaboré. Il avait probablement appris, en ce moment, que l'un de ceux qui lui avaient fourni les matériaux de son *Thesaurus* se proposait de publier séparément son travail, et il redoutait cette concurrence.

Ceci n'empêcha point Kiel de faire paraître l'année suivante, en 1574, la première édition de son dictionnaire. Mais le livre fut imprimé par Gérard Smidts, pour compte de Plantin et d'un

autre éditeur anversois, Jean Steelsius.

Le *Thesaurus theutonicæ linguae*, de Plantin, et le *Dictionarium teutonico-latinum*, de Kilianus, diffèrent sensiblement. Le premier est un beau volume de 272 feuillets in-40; le second est un modeste livre de 120 feuillets in-8°. Le dernier est, à vrai dire, une espèce d'abrégé du premier, mais il est d'un emploi plus facile et d'un caractère plus scientifique. Le *Thesaurus*, en effet, ne donne pas seulement les mots flamands, mais une foule de phrases et de locutions qui embarrassent assez inutilement l'ouvrage. Kilianus se contente des mots et n'accorde qu'exceptionnellement une place aux locutions. Il gagne ainsi en concision sans perdre en utilité réelle. D'un autre côté, il ne traduit pas seulement les mots flamands en latin, il fait suivre très souvent cette traduction du mot allemand de même racine ou du mot français dont les termes d'origine romane dérivent. Le *Thesaurus* donne la traduction du flamand en français et en latin, le dictionnaire de Kiel la donne seulement en latin.

La seconde édition de ce dernier ouvrage, parue chez Plantin en 1588, renferme trois fois plus de matière que la première. Le travail du correcteur avait, dès lors, détrôné l'ouvrage édité par son patron et devait, dans la suite, finir par l'éclipser complètement. La seconde édition compte 765 pages au lieu des 240 que la première contenait. Dans la préface, Kiel annonce son projet d'accorder une place dans son livre aux locutions et mots employés dans les diverses contrées des Pays-Bas, et de leur donner à tous une orthographe uniforme, se rapprochant le plus possible de la prononciation brabançonne. Les mots d'origine étrangère sont relégués à la fin du livre. Il y a donc là une tentative sérieuse de constituer une langue commune à toutes nos contrées, en y comprenant les richesses de tous les dialectes et en imposant un même système orthographique à des mots prononcés différemment dans nos diverses provinces.

La troisième édition du dictionnaire de Kilianus parut en 1599, sous le

titre de : *Etymologicum teutonice lingue sive dictionarium teutonico-latinum*. Elle était d'environ un tiers plus étendue que la précédente et fut la dernière revue par l'auteur. Il ne s'est pas contenté, dans ce nouveau remaniement de son travail, de faire suivre les mots flamands de la traduction latine et de leurs homonymes français et allemands; mais justifiant son titre nouveau, il donne très souvent, en outre, les mots de même racine en anglais, en anglo-saxon, en espagnol, en italien, en latin ou en grec, pour faire ressortir la communauté d'origine du mot flamand avec le terme correspondant d'autres langues.

En commençant leur dictionnaire, Plantin et Kiel comprirent que l'idiome germanique qui se parlait dans les Pays-Bas, le flamand, le néerlandais ou le thiois, peu importe le nom dont on l'a appelé, était mûr au xvre siècle pour prendre définitivement rang parmi les langues de l'Europe. Un grand centre, favorable, nécessaire même, à l'unification d'une langue avait manqué jusqu'alors à la nôtre. La ville d'Anvers, où affluaient, dans la première moitié du xvre siècle, une population considérable, des richesses immenses, où régnait une activité scientifique et artistique, telle qu'aucune ville de nos contrées n'en avait jamais connue, offrait les conditions voulues pour fusionner les différents dialectes.

L'imprimerie plantinienne, où tant de savants se rencontraient habituellement, servit d'académie et vit éclore, au moment et dans le milieu les plus favorables, les premiers dictionnaires de notre langue, le premier témoignage de son émancipation et le moyen le plus efficace de constituer son autonomie.

Le rôle de Kiel est de loin le plus glorieux dans ce travail scientifique et patriotique. Plantin a bien mérité de nous pour avoir, de son esprit si vif et si pratique, pris l'initiative au moment voulu; Kiel a droit à toute notre reconnaissance pour avoir réalisé le projet avec une persévérance et une science remarquables.

Avant leur dictionnaire nous n'avions

que des vocabulaires fort incomplets, et le seul dictionnaire plus étendu, le *The-tonista* de Van der Schueren, nous fait connaître plutôt un dialecte que la langue générale.

Après la mort de Kiel, son dictionnaire eut encore de nombreuses éditions. La plus récente, et celle qui passe pour la meilleure, fut publiée par Gérard van Hasselt, en 1777, en 2 vol. in-4°.

Le dictionnaire flamand-latin ne fut pas le seul travail lexicographique de Kiel. Le musée Plantin-Moretus possède de lui un manuscrit inédit, intitulé : *Tetraglotton latine, græce, teutonice et gallice collectore Cornelio Kiliano Dufflaeo*. Il est écrit sur des feuilles intercalées dans un exemplaire du *Promptuarium latinæ lingue*, publié par l'officine plantinienne en 1591. Le livre imprimé contient 471 pages in-8°, et donne la traduction en grec et en français des mots latins. Le manuscrit comprend un nombre égal de feuillets et ajoute, en regard de chaque vocable, la traduction flamande.

Le musée Plantin-Moretus possède un second manuscrit, intitulé : *Synonymia latino-teutonica*, et comprenant 482 pages in-folio, d'une écriture très serrée en deux colonnes. C'est un dictionnaire latin-flamand formant le pendant de l'*Etymologicum* de Kiel et non moins étendu que celui-ci. Comme dans l'*Etymologicum* ou dictionnaire flamand-latin, l'ouvrage a deux appendices. Le premier comprend les noms de personnes d'origine germanique traduits en latin en rendant, à la façon de Goropius Becanus, la valeur des racines réelles ou supposées, par exemple, ADALBERTUS (Adelbart), *nobilis barba*; ALBERICUS (Alberich, Alberic), *semper dives*. Le second appendice contient une liste de dénominations géographiques traduites du latin en flamand.

Ce manuscrit, retrouvé dans la bibliothèque de l'officine plantinienne par M. P. Génard, en 1874, fut regardé depuis lors comme l'œuvre de Kiel. On supposait que, ayant voulu rédiger un dictionnaire latin-néerlandais, il avait refondu son *Etymologicum* et avait em-

ployé pour son nouvel ouvrage les mêmes matériaux en sens inverse. C'était une erreur. M. Emile Spanoghe qui a entrepris la publication de la *Synonymia* dans la collection des " Bibliophiles anversoïsois ", a prouvé, dans la préface du premier volume, que le travail n'avait pas été fait par Kiel, mais par un autre auteur, probablement un Hollandais, après 1631, et que le manuscrit avait été en possession des frères François et Josse Raphelengien, qui l'ont enrichi de quelques notes.

La bibliothèque de l'ancienne officine anversoïsoise possède de Kiel un autre manuscrit, portant le titre de *Cornelii Kiliani Dufflæi Miscellaneorum carminum libri duo*. C'est un recueil de vers latins composés par Kiel et recueillis par lui pour l'impression. Ce manuscrit resta inédit jusqu'en 1880. A cette époque, il fut publié par l'auteur de cet article, dans la collection de la Société des Bibliophiles anversoïsois. Le recueil comprend cinquante-six pièces de vers dont quelques-unes furent imprimées séparément sur des feuilles volantes, du vivant de Kiel, mais dont la presque totalité fut composée pour servir d'explications à des séries de gravures, qui furent publiées en si grand nombre, à Anvers, dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Comme poète latin, Kilianus n'a d'autres titres à faire valoir que son habileté à manier la langue de Rome, et quelques traits satiriques assez mordants répandus dans un petit nombre de ses pièces.

Kiel traduisit du français en flamand les Mémoires de Philippe de Commines; du latin en flamand les *Homiliæ S. Macharii*, et de l'italien en flamand la *Descriptione de tutti i Paesi Bassi*, de L. Guicciardini.

Le premier de ces ouvrages parut sous le titre : *Historie van Koninck Lodovick van Franck-rijck den elfsten, dies naems : ende van Hertogh Carle van Borgondien, beschreven in de Fransoïssche taele door Myn-heer Philips van Commines, overgheset in de Neder-duytsche spraecke, door Cornelis Kiel*. Le livre fut imprimé par Christophe Plantin, en 1578, sous

le nom de ses beaux-fils, J. Moerentorf et Franciscus van Ravelenghien. Les différents exemplaires portent tantôt l'un, tantôt l'autre de ces deux noms. Le second était intitulé : *L [50] Homilien oft Verclaringhen van de oprechticheydt die den Christenen menschen betaemt, ende daer in sy ten behooren te oeffenen. Beschreven door den Heylighen Vader Macaris den Egyptenaer, overgheset in de Neder-duytsche spraecke, door Cornelis Kiel*. T Antwerpen, by Christoffel Plantijn, 1580. Le troisième fut publié en 1612, par Willem Jansz., à Amsterdam, sous le titre : *Beschryvinghe van alle de Neder-landen ; anderssins ghenoeemt Neder-Duytslant, door M. Lowijs Guicciardijn, overgheset in de Neder-duytsche spraecke door Cornelium Kilianum. Nu wederom met verscheyden historien ende aenmerckinghen vermeerderd ende versiert door Petrum Montanum*.

Les auteurs contemporains louent le caractère de Kiel; Balthasar Moretus l'appelle un excellent serviteur. Mais les gages peu élevés que ses patrons lui payaient, le grand nombre de ses manuscrits qu'ils ne daignèrent pas imprimer ne montrent que trop clairement qu'ils n'avaient pas pour ce savant éminent, pour ce collaborateur humble et dévoué, la considération qu'il méritait à tant de titres. La postérité a été moins injuste pour Kiel. Sa réputation n'a fait que grandir dans le cours des siècles. Son buste fut placé dans la salle du conseil communal de son village natal, le 25 octobre 1863. En 1868, la ville d'Anvers donna le nom de Kilianus à l'une des rues tracées sur les terrains des anciennes fortifications. Enfin, le 8 mai 1880, la statue du célèbre philologue flamand fut inaugurée sur la place publique qui s'étend devant la maison communale de Duffel.

Max Rooses.

Archives du musée Plantin-Moretus. — J.-H. Halbertsma, *Redevoering over Kilianus* (Handelingen van het zevente nederlandsch Taal- en Letterkundig Kongres, gehouden te Brugge, den 8, 9 en 10 septembre 1862). Brugge, 1863. — P. Génard, *Levenschets van Cornelis Van Kiel (Kilianus)*. Antwerpen, 1874 (tiré à part de la revue de Toekomst; id., Antwerpen, 1882. — Max Rooses, *Kilianus' Latynsche Gedichten uitgegeven en met een levensbericht voorzien*. Antwerpen (uitgave der Antwerpsche bibliophilen),

1880. — Id., *Hoe de Woordenboeken van Plantyn en Kilianus tot stand kwamen* (Nederlandsch Museum), 1880. — Id., *Christophe Plantin, uitgever anversoys*, Anvers, 1882. — Dr A. Kluyver, *Proeve eener kritiek op het woordenboek van Kilianus*, 's Gravenhage, 1884. — *Synonymia latino-germanica* (Ex Etymologico C Kiliani de promptis), *latynsch-nederlandsch woordenboek der XVII^e eeuw*, uitgegeven door Emile Spaanoghe, 1^e deel, Antw (Antwerpsche bibliophilen), 1889.

KIEMDONCK (*Jacques*) ou KIMEDONCK a été le premier professeur de théologie en titre au séminaire protestant fondé à Gand en 1578. Il était né à Bruges, de l'aveu de Sanderus confirmé tout récemment par les recherches de M.-H.-Q. Janssen. Jacques Kiemdonck, comme disaient de préférence ses contemporains et lui-même, rendit pendant dix ans les services les plus signalés aux églises wallonnes et flamandes du Palatinat, et ne quitta Heidelberg, en 1577, qu'à contre-cœur. Il s'était brouillé avec le souverain du pays, l'Electeur palatin, à cause de son ardeur calviniste, qui allait au-devant des disputes théologiques. Il se rendit directement à Gand, où l'attendait une place de pasteur, qu'il conserva jusqu'au moment de la reddition de cette ville au duc de Parme, en 1584. Ce fut lui qui accompagna le fameux Hembyze au supplice. De nombreux calvinistes gantois le suivirent en Zélande, où ils se dispersèrent. Kiemdonck ne voulut pas les quitter; il prêchait devant eux, tantôt à Middelbourg, tantôt à Flessingue ou ailleurs. Malgré les témoignages de respect et d'attachement qu'on lui donnait, cette vie nomade lui pesait à la longue, et il se mit à regretter plus que jamais son cher Palatinat et surtout le collègue réformé de Heidelberg, dont il avait été le fondateur et, jusqu'au moment de son départ de cette ville, le directeur. Il fit agir ses amis, et il eut la satisfaction de pouvoir reprendre à Heidelberg, en 1589, la conduite de son œuvre et ses anciens travaux. Il mourut en 1595 ou 1596, vivement regretté par ses élèves et par tous les membres de la colonie belge. Il nous reste à dire que, peu de temps après la tenue du synode réformé de La Haye de 1586, dont il avait dirigé les débats, il fit partie d'une commission de théolo-

giens chargée de traduire la Bible en flamand.

Kiemdonck a laissé plusieurs ouvrages de théologie dont le plus remarquable est, sans contredit, son *Traité de la Rédemption universelle par Christ*. Godefroid Jungermann, dit Joecher, dans son *Gelehrten Lexikon*, possédait de lui un manuscrit intitulé : *Notæ copiosæ in Philostrati Lemni epistolæ*.

Charles Rahlerbeck.

KIEMDONCK (*Jacques VAN*), philologue, né en Flandre au xvi^e siècle. Selon Fabricius, il était fils du professeur et théologien calviniste Jacques van Kiemdonck. Mort à l'âge de moins de dix-huit ans, il rappelait Pic de la Mirandole par sa science précoce; il avait, en effet, déjà traduit du grec en latin ce qui nous reste des ouvrages de Theophraste Simocatta, les tableaux de Philostrate, les lettres d'Alciphron, etc. La seule de ces œuvres, pense-t-on, qui ait été publiée, c'est le *Theophraste*, et encore cette publication fut-elle posthume, et due aux soins de Jean Gruter, Leyde, chez Commelin, 1598, in-12. La traduction est accompagnée de corrections (*castigationes*) du jeune savant sur le texte de l'auteur. Schwab, dans son *Quatuor sæculorum Syllabus rectorum qui ab anno 1386 ad annum 1786, in academia Heidelbergensi magistratum gesserunt* (Heidelberg, 1786, in-4^e, part. I, p. 177 et 192), attribue la traduction du Theophraste au théologien et professeur Van Kiemdonck; mais c'est assurément une erreur, puisque Gruter, qui fut éditeur de l'œuvre, déclare formellement que le traducteur mourut à l'âge de dix-sept ans neuf mois et huit jours, sans toutefois indiquer l'année de la mort.

Emile Van Arenbergh.

KIEN (*Nicolas*), homme de guerre, né à Ostende, le 16 mai 1600. Comme son père et son grand-père, Kien occupa les fonctions de commissaire général des vivres des Pays-Bas; sa nomination date du 5 avril 1624. En 1636, le roi de France lui conféra des titres de noblesse et le nomma chevalier de l'ordre de

Saint-Michel; il lui proposa également de servir dans les rangs de l'armée française, avec une solde de vingt cinq mille livres, mais Kien déclina ces offres. Le prince d'Orange lui donna une compagnie de deux cents soldats. Il mourut à La Haye, le 12 novembre 1648, et fut entermé dans la grande église. Il laissait onze enfants, dont plusieurs se distinguèrent dans la carrière militaire, et dont l'aîné, Thomas, né en 1630, mort en 1679, lui succéda dans sa charge de commissaire général des vivres.

Paul Bergmaus.

A.-J. Van der Aa, *Biographisch woordenboek der Nederlanden*, t. IX, p. 163 164.

KIEN (Onésyme DE), prédicateur, littérateur, naquit à Ypres vers le commencement du XVII^e siècle et mourut à Anvers, le 3 janvier 1654. Ni Paquot, ni Foppens ne donnent de renseignements à son sujet. Capucin, il eut des succès oratoires et était revêtu, dans sa province, de la qualité de définiteur (*definitor*); ce qui ne l'empêcha pas de se livrer aussi au culte des lettres, et de consacrer une grande partie de son existence à la traduction de l'espagnol en latin des ouvrages de Jérôme de Lanuza. Voici la liste de ses œuvres :

1. Hieronymi Baptistæ de Lanuza, etc., *Homiliæ in Evangelia quadragesimalia; interprete adm. V. P. F. Onesimo de Kien*. Antverpiæ, Guil. Lesteenius, 1649, in-folio, 4 vol. — 2. R^mi P. H. B. de Lanuza... *Homiliæ in Festum Corporis Christi, interprete adm. V. P. F. Onesimo de Kien*. Antv., Guil. Lesteenius, 1650. — 3. *Medulla Cedri Libani, sive conceptus prædicabiles super Dominicas et Festa totius anni, etc...* F. Hieronymi Baptistæ de Lanuza..., in duos tomos distributi; cura adm. V. P. F. Onesimi de Kien... Antv., Guil. Lesteenius, 1653, in-folio. Item, Coloniae, Joan. Buseus, 1655 et 1660, in-4°. — 4. *Paradisus Virginalis, sive discursus prædicabiles in solemnitatibus ac festis semper Virginis Dei Genitricis Mariæ, etc., auctore adm. R. P. F. Joanne De Mata, interprete ex Hispanico adm. V. P. F. Onesimo de Kien*. Antv., Guil.

Lesteenius, 1652, in-4°. — 5. *Triumphus Jesu Christi, Dei ac Salvatoris nostri, sive discursus prædicabiles in ejus solemnitatibus ac festis; auctore admodum Rev. Patre Fratre Joanne De Mata..., interprete ex hispanico admodum Ven. Patre F. Onesimo de Kien, Iprensi, ordinis FF. minorum capucinatorum concionatore provinciae Flandro-Belgicae*. Antv., Guil. Lesteenius, 1652, in-4°, 415 p.

Em^ele Van Arenbergh.

KIESEGHEM (L.-M. VAN DER NOOT, baron DE). Voir VAN DER NOOT.

***KINKER** (Jean), philosophe, poète, publiciste, professeur, revendique une place dans notre *Biographie nationale*, à raison de l'influence qu'il exerça sur la jeunesse belge, comme membre de la faculté des lettres de l'université de Liège, avant la révolution de 1830 (1). Il naquit à Meislust, sous Nieuw-Amstel, près d'Amsterdam, le 1^{er} janvier 1764, et mourut en cette dernière ville, le 16 septembre 1845. Sa mère, veuve de bonne heure, l'envoya faire ses humanités à l'école latine de Weesp, d'où il passa, en 1781, à l'université d'Utrecht, pour y étudier la médecine. Dès son séjour à Weesp, le démon de la poésie l'avait hanté; d'autre part, son air presque grotesque, qui le faisait ressembler à Esope, lui attirait maintes plaisanteries de ses camarades, ce qui lui fournissait l'occasion de développer sa causticité naturelle. Tout jeune, il y avait déjà en lui de l'Erasme et du Voltaire : gare à ceux qui s'exposaient à ses saillies spirituelles ! La satire et la parodie ne lui coûtaient rien. Son aptitude à la controverse et l'absolue indépendance de son esprit se révélèrent particulièrement à Utrecht, dans les séances de promotions, où il allait volontiers faire preuve de sa facilité à parler latin, au profit de quelque thèse paradoxale. Il prenait à partie les théologiens aussi bien que les médecins; il en résulta qu'on le fit passer pour impie, pour

(1) Aujourd'hui même, le souvenir de Kinker n'est pas encore effacé à Liège. Il s'y est formé, sous son nom, en 1886, une société pour l'étude de la langue et de la littérature néerlandaises.

athée même; ce qu'il y a de vrai, c'est que, kantien rigide, il ne rendit jamais les armes qu'à la *raison pure* (1).

Se sentant peu de goût pour l'art d'Esculape, il vira de bord et se mit à étudier le droit. Il y mit tant de zèle que, sans renoncer aux distractions que lui offraient la musique et la poésie, il conquist, dès le 18 juin 1787, le diplôme de docteur *utriusque juris*. Tour à tour inscrit au tableau des avocats de La Haye et d'Amsterdam, il plaida peu; les lettres et la politique finirent par l'absorber tout entier. Il avait pris part, encore adolescent pour ainsi dire, à la rédaction de plusieurs recueils, avec des succès divers: sa muse, même en folâtrant, se montrait trop ricanense. C'est seulement à partir de 1798 qu'elle prit un ton plus sérieux, sous l'empire d'une passion nouvelle, la passion des études spéculatives. Il en vint à définir la poésie: *la philosophie rendue sensible*. La réaction fut trop forte, en ce sens qu'il s'exalta pour des abstractions. Ses poésies de cette époque sont à la fois inspirées et presque didactiques. On peut y rattacher un drame allégorique intitulé *Het Eeuwfeest*, où il salua en beaux vers l'avènement du XIX^e siècle. Ce qui peint bien l'homme, c'est que le succès considérable de cette pièce (2) lui suggéra l'idée de la parodier lui-même: le nouveau siècle, dit-il, s'ouvre pour les fous aussi bien que pour les sages. Kinker n'en était pas moins un esprit sérieux, à preuve sa dissertation: *Proeve van eene Opheldering van de kritiek der zuiveren Rede*, publiée en cette même année 1801 et qui, traduite en français par J. Lefèvre (un Liégeois), servit de base au rapport présenté à l'Institut de France par Destutt-Tracy, sur la philosophie de Kant. Les polémiques qu'il soutint ensuite contre Nieuwhoff et Feith, sur la philosophie morale, ne seront citées ici que pour mémoire. Il en revint à la muse et, par occasion, s'aventura sur le terrain mouvant de la politique. Sincère

admirateur de Napoléon I^{er}, il éprouva un vif désappointement, lorsqu'il dut reconnaître que le règne de Louis Bonaparte n'avait été qu'un acheminement vers l'absorption de son pays par la France. Son patriotisme se réveilla: il célébra par des chants de triomphe l'établissement du royaume des Pays-Bas.

Kinker peut être appelé le législateur du Parnasse hollandais. Ses essais de traduction de Schiller l'induisirent à s'occuper assidûment de prosodie, et il donna l'exemple de l'introduction de l'élément rythmique dans la poésie nationale. Grand musicien, il traduisit les paroles de la *Création* de Haydn et composa divers morceaux lyriques qui furent ensuite mis en musique; il entendait admirablement, en effet, les conditions à remplir pour amener l'accord parfait du langage et de la mélodie (3). Il s'occupa également de l'histoire et de la théorie de l'art musical: les anciens Grecs, selon lui, ont connu un grand nombre d'effets et de délicatesses dont les modernes, en Occident, s'attribuent la découverte. Par une pente naturelle, ses recherches portèrent ensuite sur la déclamation et la prononciation; finalement, il se jeta en plein dans la linguistique. Il attaqua sans ménagement les thèses grammaticales de Bilderdijk, un ancien ami: celui-ci se facha tout rouge, un peu à bon droit. Querelles d'Allemand, toujours regrettables. Kinker retrouva son calme en soumettant à la troisième classe de l'Institut des Pays-Bas ses idées sur la philosophie du langage. Le langage, dit-il, est sorti de l'esprit humain; c'est à l'analyse de l'esprit qu'il faut demander ses lois, qui sont au fond les mêmes pour tous les hommes: on reconnaît ici le disciple de Kant. La science a marché depuis; mais à part le caractère un peu exclusif de la théorie de Kinker, celle-ci marquait, si l'on se reporte à l'époque où elle parut, un pas en avant.

Ces études paisibles furent interrom-

(1) *Liber memorialis* de l'université de Liège, col. 355.

(2) Elle fut redemandée quatorze fois de suite au théâtre d'Amsterdam.

(3) Une initiative semblable a été prise plus tard, en Belgique, par André van Hasselt et J.-B. Rongé, qui ont traduit en vers rythmés plusieurs *libretti* d'opéras allemands (voy. l'art. André van HASSELT).

pues par les événements de 1815. Kinker descendit dans l'arène. Il fonda et rédigea presque seul, pendant trois ans, le *Herkaauwer* (le Ruminant), où il exprima sa pensée, avec la liberté la plus entière, sur les affaires du temps et sur les questions d'intérêt public.

« Sans se laisser remorquer par aucun parti, taxant de stupidité les démocrates et combattant avec une verve passionnée ce qu'il appelait l'esprit de Loyola, il professa un genre de libéralisme qui devait lui attirer la bienveillance du roi Guillaume. Par-dessus tout, il était hostile à l'influence française, et tenait en médiocre estime le régime constitutionnel. A son sens, le souverain devait tenir d'une main ferme les rênes du char de l'Etat; une administration forte, une bonne instruction primaire, point de division des pouvoirs, tel était, suivant lui, l'idéal que devait poursuivre la Hollande. Il ne répugnait nullement aux mesures préventives et repoussait même les libertés dont il croyait qu'on pourrait aisément abuser. Cette doctrine lui semblait également propre à préserver le peuple de l'anarchie et de la tyrannie : ce fut son illusion comme celle de son roi. Cependant Guillaume Ier, tout en faisant grand cas de Kinker, trouva peut-être son zèle un peu gênant; peut-être aussi jugea-t-il qu'un publiciste de ce caractère le servirait plus utilement dans les provinces du sud que dans celles du nord. Quoi qu'il en soit, Kinker fut nommé professeur de littérature hollandaise à l'université de Liège » (1). Cette décision parut lui convenir parfaitement : il ne s'attribua rien moins qu'une mission *civilisatrice*; nous *hollandiser*, c'était à ses yeux nous polir. Bosscha traduisit naïvement cette pensée dans le quatrain suivant, peu flatteur pour les Liégeois :

*Pellere barbariem, cultæque adjungere lingue,
Kinkeri! indociles adgrediere viros!
Herculis labor est, sed fortè pictore dignus,
Materies famæ pulchraque et ampla tue.*

« M. C. van Hall se montra plus

« aimable en dédiant à son tour à Kinker quelques vers hollandais : il se félicita seulement de ce que les chants de Hoofd et de Vondel se feraient désormais entendre dans la patrie de Grétry (2). »

La jeunesse universitaire, croyant à une arrière-pensée du gouvernement, fit au nouveau professeur assez mauvais accueil. Il ne perdit pas son sang-froid : quelques mots spirituels lui suffirent pour avoir raison de l'opposition. La réaction fut durable : l'éloquence de Kinker (qui s'exprimait fort bien en français, ce qu'on ne pouvait dire de tous ses collègues hollandais ou allemands), son goût délicat en littérature, la tournure piquante de son esprit, son affabilité, enfin, lui eurent bientôt conquis des partisans. Il se mit à recevoir chez lui des jeunes gens d'élite, qui passaient là des heures charmantes en causeries instructives sans pédanterie, amusantes sans licence. En 1822, ces entretiens, devenus hebdomadaires, donnèrent à Kinker l'idée de constituer une société régulière, à laquelle il donna le nom de *Tandem*, allusion à ses espérances. Le but qu'il poursuivait était d'aider à cimenter l'union des provinces wallonnes avec la Hollande, par le rapprochement des traditions des deux pays et par la propagation insensible de la langue hollandaise dans les Pays-Bas méridionaux. La société se composa de dix membres effectifs et d'un nombre illimité de membres honoraires. Les premiers devaient être des étudiants; en quittant l'université, ils passaient dans la catégorie des membres honoraires. Les réunions se tenaient le lundi soir : on n'y parlait que le hollandais; on y lisait des compositions en cette langue; on en discutait le mérite, parfois bruyamment. Les fautes étaient notées et frappées d'une amende dont une *boetkas* recevait le montant. A la fin de l'année académique, on brisait la tirelire pour payer les frais d'un dîner en commun, à Liège ou à Chaudfontaine : il va sans dire que Kinker suppléait à l'insuffisance de la caisse.

(1) *Liber memorialis*, col. 367.

(2) *Ibid.*, col. 368.

Il cherchait ainsi à gagner la jeunesse. Rien ne coûtait à son zèle : il alla jusqu'à étudier le patois wallon de Liège, et finit par le parler couramment. On trouve même des vers wallons dans une de ses boutades poétiques (nous respectons son orthographe) :

Ginn so nen cial po n'fê rin,
Lige, mi deuxème patreie!
Fâ bin kig kuie on pastin...

Il avait fini par s'attacher aux Liégeois, dont il aimait l'esprit vif, la gaîté franche, l'hospitalité courtoise. Il ne tenait pas à retourner dans le Nord ; la révolution l'y força : les patriotes de 1830 n'entendaient pas les choses à la façon des membres de la société *Tandem*. Kinker fut arrêté comme otage au mois de septembre ; on voulait obtenir l'élargissement de M. Behr, pris à Sainte-Walburge. L'échange des prisonniers fut négocié par M. Ed. Capitaine, depuis président de la cour du duché de Limbourg ; un autre ancien élève de Kinker, M. Stas (1), intervint auprès des autorités hollandaises et put serrer une dernière fois la main à son maître bien-aimé, sur le pont de la barque qui allait, de Maestricht, ramener celui-ci au pays natal.

Quelques-uns des travaux littéraires de Kinker datent de son séjour à Liège ; il ne se laissa pas oublier en Hollande. Trois volumes de poésies (Amsterdam, 1819, in-8°), une *Ode* de grand style adressée à l'empereur Alexandre de Russie, des Mémoires envoyés à l'Institut des Pays-Bas, sa collaboration au *Muzen-Almanach*, etc., attestent que le professorat laissait de la marge à son activité féconde et qu'il pensait à ses frères d'outre-Moerdyk. Il s'occupa aussi d'instruction publique et jugea assez sévèrement la méthode de Jacotot (voir ce nom). Le fondateur crut devoir adresser au roi lui-même un mémoire en réponse à son censeur, « philosophe érudit, y disait-il, qui raisonne sur « des expériences qu'il n'a point faites ». Kinker écrivit à M. Jottrand : « Notre « homme pourrait bien avoir raison. Je

« crains seulement qu'en exagérant ce « qu'il y a de bon dans cette méthode, « on ne la rende plus nuisible qu'utile. »

Nous avons vu Kinker rompant une lance avec Bilderdyk, à propos de grammaire. C'était en 1829 ; six ans auparavant, ils s'étaient déjà rencontrés sur un autre terrain. Il s'agissait du fondement du droit. Kinker reprochait à son adversaire d'avoir soutenu que le droit repose sur le besoin, ce qui conduit à Hobbes ; il lui opposait la théorie rigoureuse de Kant. Notre philosophe se mêla, en outre, d'esthétique pour s'en prendre aux idées de Voltaire sur la beauté sensible, *qui n'est pas la même partout* ; il s'efforça de démontrer que la beauté est véritablement objective. « Voltaire », dit-il, « a confondu le beau avec l'agréable. » Ici il dépasse Kant et se rapproche de l'école de Schelling, que cependant il n'aimait pas.

Comme professeur, Kinker s'acquit un légitime renom. Plus il avait eu de difficultés à vaincre au début, plus il fut maître du terrain lorsqu'on l'eut connu de près. Il attachait un haut prix à l'art de bien dire, trop négligé aujourd'hui dans nos universités : ses élèves lui durent sous ce rapport d'excellents conseils, d'autant mieux reçus qu'il savait joindre l'exemple au précepte. Les générations d'étudiants qui se sont succédé de 1817 à 1830 ont eu l'occasion d'apprécier ce qu'elles lui devaient.

En philosophie, il se montra fidèle sectateur de Kant, à cela près qu'il crut à la possibilité d'une métaphysique complète dans les limites posées par le penseur de Königsberg. Quant à la théologie, il voulait absolument qu'elle restât pour le philosophe une *terra incognita*. La morale de l'Evangile, bien comprise, était, à ses yeux, parfaitement d'accord avec la doctrine kantienne ; mais il s'arrêta là : il n'adora que le dieu de la dialectique. Il chercha plutôt à éclairer les hommes qu'à les toucher : il fut trop exclusivement l'apôtre des idées générales. Son dernier ouvrage important, *l'Essai sur le dualisme de la raison humaine* (écrit en français) a été jugé avec trop de rigueur peut-être par M. Vander

(1) Plus tard conseiller à la cour de cassation de Belgique. C'est de M. Stas lui-même que nous tenons ces détails.

Wyck : il essayait de compléter Kant au point de vue pratique (1). Vers la fin de sa vie, il entreprit la composition d'un roman philosophique, destiné à concilier le matérialisme et le spiritualisme : ce travail est resté inachevé. La mort de Kinker fut un deuil pour l'Institut des Pays-Bas. M. S. Muller prononça son oraison funèbre et l'y proclama l'un des hommes les plus remarquables du pays. La loge maçonnique de la *Charité* plaça le buste du défunt dans la salle de ses séances (1846); une société savante mit au concours sa biographie; les journaux belges s'unirent aux périodiques hollandais pour rendre hommage à sa mémoire. Nous renvoyons le lecteur au *Liber memorialis*, où il trouvera la liste complète des publications de Kinker, et la mention de nombreux travaux qui sont restés manuscrits.

Alphonse Le Roy.

Les notices biographiques de MM. van Hall, vander Wijck, Steger, et Cocheret de la Morinière. — Alph. Le Roy, *Liber memorialis* de l'université de Liège (art. Kinker a été tiré à part sous le titre : *Un philosophe poète*. Liège, Carmanne, 1869, 24 pages à deux col., in-8°). — Renseignements particuliers.

KINSCHOT (François DE), seigneur de Rivieren, Jette, Ganshoren, Clercamp, etc., fils d'Henri, juriconsulte, magistrat, naquit à Bruxelles, le 1^{er} mai 1577, le jour où don Juan d'Autriche fit son entrée solennelle à Bruxelles, comme gouverneur général.

La célébrité que son père s'était acquise comme juriconsulte, excita de bonne heure l'émulation de François et lui inspira le désir de parcourir aussi la carrière du barreau.

Après avoir reçu les premières notions littéraires dans la maison paternelle, il fut envoyé au collège d'Ath, fort renommé à cette époque, et y termina, avec le plus grand succès, ses études humanitaires. De là il passa à l'université de Douai, et y obtint le grade de licencié en droit, à peine âgé de dix-huit ans.

(1) Cet ouvrage, édité et annoté par M. Cocheret de la Morinière, n'a vu le jour qu'après la mort de Kinker, en 1850-1852. L'auteur y a joint une introduction et une bio-bibliographie, ainsi qu'un beau portrait.

De retour à la maison paternelle, notre jeune licencié trouva la route tracée devant lui. Son père était alors l'avocat le plus occupé du conseil de Brabant. Une partie de la clientèle paternelle lui fournit immédiatement l'occasion de mettre en pratique ses connaissances juridiques. Fr. de Kinschot était, d'ailleurs, sous tous les rapports, digne de son père. Héritier d'un nom célèbre et d'une fortune considérable, il aurait pu se contenter de la position que sa naissance lui avait faite. Il préféra le travail à l'oisiveté. En peu de temps, il sut se créer une nombreuse clientèle, et sa renommée d'avocat se répandit à l'égal de celle de son père. *Proprio motu*, dit Valère André, *propriaque industria patrocinando, ad eam nominis famam pervenit, ut passim omnes et singuli, nobiles, ignobiles, ac republicæ et communitates ad Kinschotium, tanquam ad commune quoddam oraculum atque aylum, consilii causa confugerent.*

Cependant François Kinschot ne devait pas parcourir jusqu'au bout la carrière du barreau. Il allait être placé sur un théâtre plus élevé, où il devait rendre des services signalés à son pays. Il avait épousé la fille d'Adrien de Boote, l'un des conseillers du conseil des finances; ce mariage lui ouvrit la carrière des fonctions publiques.

Il succéda d'abord à son beau-père dans les fonctions que celui-ci avait remplies. Peu de temps après, il fut nommé fiscal au conseil des finances; enfin, l'archiduc Albert lui confia l'importante charge de trésorier général et chef des finances de l'Etat.

Sous le règne de Philippe IV, une nouvelle dignité fut ajoutée à celles que possédait déjà Kinschot; ce prince le désigna pour faire partie du conseil d'Etat.

Le savant Peckius, chancelier de Brabant, avait depuis longtemps désigné François Kinschot, comme son successeur à la première charge de la magistrature. Mais, soit que Philippe IV ne voulût pas se priver des lumières de son trésorier général, soit que Kinschot lui-même

crût sa présence à la tête du trésor public, plus profitable aux intérêts du pays, cette honorable recommandation n'eut pas de suite pour le moment.

Plus tard, quand son grand âge ne lui permit plus de remplir convenablement les fonctions actives de chef des finances, Fr. Kinschot reçut la récompense la plus élevée qui pût être accordée à ses éminents services. En 1653, il fut nommé chancelier de Brabant, en remplacement de Ferdinand de Boisshot qui, lui-même, avait succédé à Pierre Peckius. Il occupa ces hautes fonctions pendant un peu plus d'une année seulement; au mois de mai 1654, il mourut, âgé de soixante dix-sept ans, et fut enterré dans l'église de Sainte-Gudule, où l'on peut voir sa pierre tombale.

François Kinschot unissait à une science profonde et à l'amour du travail les plus belles qualités morales. Dans l'exercice de ses hautes fonctions, il s'était toujours montré doux, affable et bienveillant, surtout envers les faibles qui croyaient avoir à se plaindre de ses subordonnés : *Mansuetudo, modestia, affabilitas, comitasque qua neminem non ad colloquium admittere aut dimittere a se solet.*

Ami des lettres et des beaux-arts, François Kinschot protégeait avec zèle et discernement ceux qui les cultivaient : *Quem viri litterati omnes et præsertim academici, merito Mæcenatem ac patronum prædicabant.*

Il avait à un haut degré la religion du devoir; pendant plusieurs années il avait rempli les fonctions très délicates des finances : *quæ inter viscata recenset Seneca*, dit H. Loyens; plus tard, il avait eu la direction suprême de cette partie de l'administration. A ce moment, la Belgique se trouvait dans une position financière déplorable. Il avait fallu faire face à des besoins extraordinaires pour combler les déficits antérieurs et pour subvenir aux frais de la guerre avec les Provinces-Unies; les impôts avaient été augmentés, le commerce était entravé de tous côtés, et, cependant, jamais la direction ferme et intègre que Kinschot

avait su imprimer à l'administration des deniers publics ne provoqua la moindre plainte. *Vir sano fuit summus*, dit Loyens, *qui tantum ingenio prudentiaque valuit, ut ad belli usum, quo Belgica exarsit, infinitam pene vim pecuniæ, sine cujusquam querela, vel damno, subministravit, ne res difficiles et arduas, dubias et implicatas, faciles, certas, explicatasque consilio suo reddiderit.*

Kinschot avait plus de soixante-quinze ans lorsqu'il fut élevé à la dignité de chancelier de Brabant; sa santé, gravement altérée par le travail, lui laissait à peine la force de se déplacer, et cependant il ne crut pas pouvoir se dispenser un seul jour de se rendre aux audiences du conseil. *Hanc provinciam ita obivit*, dit Loyens, *ut quamquam extrema senectute et incommoda esset valetudine, semper tamen, quod boni senatoris est, in senatu assiduus veniret.*

François Kinschot n'a laissé qu'un fils, qui fut membre du conseil d'Etat et de celui des finances, et gouverneur de la ville et province de Malines.

Nous avons, de François Kinschot, cinquante-huit *Responsa* ou *consilia juris*, qui ont été d'abord imprimés et confondus avec ceux de son père (Louvain, 1633); Valère André les a imprimés séparément dans l'édition des œuvres des deux Kinschot (Bruxelles, J. Mommaerts, 1653, in-fol.).

G. Nypels.

Valère André, *Elogium et vitæ series D. Fr. Kinschoti*. — Hub. Loyens, *Elogia cancellarium Brabantie*, à la suite du *Tractatus de Concilio Brabantie*, du même auteur. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. 1^{er}, p. 295.

KINSCHOT (Henri DE), le représentant le plus illustre du barreau brabançon au xvi^e siècle, naquit à Turnhout, en 1541, d'Ambroise Kinschot, trésorier des domaines de la reine Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, et d'Anne Gevaerts, sœur de l'avocat de ce nom.

Il appartenait à une ancienne famille noble du Brabant. Un de ses ancêtres, Pierre de Kinschot, était feudataire du duc Jean II, en 1300, et possédait à ce titre le fief de Kinschot, petit village

dépendant du territoire de Turnhout(1).

Comme presque tous les jeunes Belges de cette époque, Henri de Kinschot fit ses études à l'université de Louvain. Avant de prendre le grade de licencié, et pour mieux s'y préparer, il se rendit à Paris, où il fit un assez long séjour.

Les universités de France avaient, à cette époque, une célébrité européenne. Celle de Bourges, surtout, jetait un vif éclat qu'elle devait à la présence des trois plus grands juriconsultes du siècle : Cujas, Donneau et Duarcin. Au moment où Kinschot était à Paris, Cujas exerçait son deuxième professorat à Bourges, et, sans aucun doute, notre jeune voyageur, amené en France par le seul désir de compléter ses études et favorisé, d'ailleurs, de tous les dons de la fortune, ne manqua pas de se rendre à Bourges pour y entendre le prince de la science juridique.

Pendant son séjour à Paris, Henri Kinschot eut l'occasion de voir le chancelier de L'Hospital et de connaître les sages dispositions que ce grand ministre venait de prendre pour la réformation de la justice. Il quitta la capitale de la France au moment où fut publiée la grande ordonnance de Moulins, de 1566.

Cette année même, Kinschot rentra à Louvain pour y soutenir une thèse sur l'une des matières les plus épineuses du droit civil : *les Obligations divisibles et indivisibles*. Puis il vint s'établir à Bruxelles, pour y suivre le barreau sous les auspices de son oncle Jean Gevaerts, l'avocat le plus suivi du conseil de Brabant.

Bientôt les clients se pressèrent dans le cabinet de Kinschot; les premiers

(1) La famille de Kinschot était très nombreuse et très ancienne. Une branche de la famille habitait la Hollande; Gaspar Kinschot, qui y appartenait, s'est fait un nom comme poète latin. Van der Aa, dans son *Biograph. woordenboek der Nederlanden*, nomme un Henri Kinschot, seigneur de Breda, Schoten et Berg-op-Zoom, qui vivait dans la seconde moitié du XI^e siècle et au commencement du XII^e. Un autre Kinschot nommé Jean, qui vivait vers 1251, fut surnommé *het Kind van Schoten* ou *Jan van Schoten*, d'où le nom de Kiudschot, dit Van der Aa. Cela se concilie difficilement avec ce que je dis ci-dessus, d'après Valère André, du fief de Kinschot, *petit village* du territoire de Turnhout.

personnages du pays lui confiaient leurs affaires et des juriconsultes estimés de l'époque avaient recours à ses lumières.

La science avait placé Kinschot à la tête de l'ordre des avocats; ses qualités morales lui assignaient une place non moins honorable parmi ses concitoyens.

Dépourvu de toute autre ambition que celle du bien, protecteur zélé des pauvres, satisfait, d'ailleurs, de la position que la fortune lui avait faite, il ne voyait dans l'exercice de la profession d'avocat que ce qu'elle a de plus noble et de plus relevé, la défense du droit et le triomphe de la justice. Ses contemporains ont laissé de lui les plus beaux témoignages : *Nemo, dit Valère André, sanctius ac religiosius jura tractavit; nemo fidelius ac integrius clientulorum suorum causas ponderavit, discussit, proposuit. Quippe qui non tam amans æqui ac justi, quam pietatis esset studiosus; qui aliud non quærebat aut optabat, quam ut clientuli ac litigatores quod suum esset, quantum per legem licebat sinceriter consequerentur, nullo machinationis aut imposturæ colore quæsito aut adhibito.*

Kinschot resta attaché au barreau pendant près de quarante ans. Le gouvernement avait plus d'une fois cherché à se l'attirer, en lui offrant les premières places de la magistrature; le conseil de Brabant, lui-même, avait fait, pour se l'attacher plus directement, des démarches réitérées... Ces honorables instances ne purent arracher Kinschot à la profession à laquelle il s'était voué comme à un apostolat.

Cependant, le travail excessif que s'imposait Kinschot depuis tant d'années, avait gravement altéré sa santé. Pendant les dernières années de sa vie, il dut s'abstenir d'aller au conseil durant la mauvaise saison. La maladie le retenait dans sa chambre, où il recevait ses clients. Il mourut à Bruxelles, au mois de septembre 1608, âgé de soixante-sept ans; sa dépouille mortelle repose dans l'église Sainte-Gudule.

Kinschot avait épousé Marie Douglas, dite Scott, descendante de l'illustre famille écossaise de ce nom. Il laissa un fils, François, et une fille. Anne de

Kinschot, qui épousa Jérôme de Gaule, membre du grand conseil de Malines, puis chancelier de Gueldre et membre du conseil privé.

Les ouvrages de H. Kinschot ont été imprimés une première fois, à Louvain, en 1633; une seconde édition publiée par les soins de Valère André, qui y joignit les *Responsa et Consilia* de François Kinschot, fut imprimée à Bruxelles, chez J. Mommaerts, 1653, in-fol.

Voici l'énumération des ouvrages que comprend ce volume :

1. *Responsa sire Consilia juris*. Ces *Responsa*, au nombre de quatre-vingt treize, sont précieux en ce qu'ils nous font connaître la jurisprudence du conseil de Brabant à la fin du *xvi^e* siècle. Ils servent ainsi d'introduction aux *Decisiones* de Stockmans qui se rapportent au *xvii^e* siècle, et à celles de Wynants; qui sont du *xviii^e* siècle. Stockmans rend hommage au mérite des *Responsa* de H. Kinschot et insiste sur leur importance pour l'étude du droit brabançon. Cependant il fait remarquer que Kinschot, simple avocat plaidant, n'a pas été à même de connaître toujours exactement les vrais motifs qui ont déterminé les décisions qu'il rapporte : *Hoc ei præsidium defuisse confiteri cogimur, quod nec jus suffragii in auditoriis causarum habuerit, nec aditus ad ima consilia ei patuerit, unde nec certum reddere lectorem suum potuerit, qua ratione et fundamento res quæque ibidem judicatum sit, cum id varie fieri potuerit, sed dubiis conjecturis, aut ut summum probabilibus, contentum eum esse oportuit* (STOCKMANS, *Decis. Præfatio*). — 2. *Casus et Quæstiones aliquot, ac pleræque ab. H. Kinschot breviter resolutæ*. Ces questions, au nombre de cinquante-trois, sont écrites la plupart en flamand, d'autres en latin, quelques-unes en français. Elles traitent généralement de questions plus ou moins controversées de droit civil coutumier ou édictal. — 3. *De rescriptis Gratiae, a supremo Brabantiae senatu nomine Ducis concedi solitis*. Cet ouvrage, où sont décrits et expliqués certains privilèges ou prérogatives dont jouissait le conseil de Brabant, comprend sept

Traités divisés eux-mêmes en plusieurs chapitres. Voici les titres des traités :

1. *An Brabantia sit patria juris scripti, et quo modo a jurisdictione imperiali per Bullam auream sit exempta*. Dans ce traité, Kinschot se demande à quel titre le droit romain était appliqué dans le Brabant. Était-ce comme droit écrit imposé ou comme droit auxiliaire, applicable seulement dans le silence des coutumes? Il conclut en disant que le duché de Brabant ayant fait partie de l'empire d'Allemagne, le droit romain y était imposé au même titre que dans l'Empire. Cette erreur historique a été relevée par Stockmans : *Pace tanti riri sit dictum, hac in re plures errores errat*. (Voy. *Decisio 1^a, nos 13, sq.*). — 2. *De præstantia et auctoritate senatus Brabantiae*. Ces deux premiers traités servent, en quelque sorte, d'introduction aux cinq suivants. — 3. *De remissionibus homicidiorum, cum explicatione statuti Caroli V Imper., anni 1541, 28 nov. in senatu Brabantiae publicati*. — 4. *De solutionum induciis, quæ a senatu nomine Ducis per litteras, ut vocant, atterminationis, vel super consensu majoris partis creditorum per modum confirmationis debitoribus conceduntur*. — 5. *De securitate corporis*. — 6. *De legitimisationibus*. — 7. *De licentia testandi, aut aliter disponendi de Fendis, a Duce, aut ejus senatu, obtinenda*. Au moment où Kinschot écrivait les cinq traités dont on vient de lire le titre, quelques avocats — *quales*, dit Valère André, *passim in curiis obambulant, quæ rix a limine salutatis jurisprudentiæ cunabulis, cruda adhuc studia in forum propellant* — cherchaient à faire prévaloir cette doctrine fallacieuse que, dans la décision des affaires qui lui étaient soumises, le conseil devait se laisser guider par la seule équité, sans s'attacher aux règles du droit écrit qui pourraient lui être contraires. Kinschot s'attache à prouver que cette doctrine est fautive et dangereuse dans sa généralité; qu'elle ne peut être appliquée qu'aux questions qui font l'objet des cinq traités ci-dessus cités; que, dans toutes les autres questions, le conseil doit rigoureusement se

conformer aux dispositions de la loi écrite : *In cæteris casibus auctoritas et recta ratio legis scriptæ imaginariæ senatorum æquitati prævalere debet.*

G. Nypels.

Valère André, *Elogium V. Cl. H. Kinschoti.* — Foppens, *Bibl. belg.* — Paquot.

KINSOEN (François), dit KINSON, peintre, né en 1770 à Bruges, où son père exerçait la profession de forgeron, y mourut le 18 octobre 1839. Il suivit, pendant son adolescence, les cours de l'académie de sa ville natale et y obtint le premier prix dans la classe d'après le modèle vivant. Il ne tarda pas à quitter Bruges et passa quelque temps à Gand et à Bruxelles, où il amassa, en faisant des portraits, de quoi se rendre à Paris et s'y établir (1799).

Il remporta quelques succès dans la peinture des portraits et eut bientôt l'occasion de fréquenter les personnages de la haute société de Paris. Il épousa, en 1801, à Blois, la fille unique de l'ancien architecte du roi, M^{lle} Le Prince.

En 1808, Kinsoen reçut une médaille d'honneur pour une série de portraits de membres de la famille impériale. Cela lui valut le titre de peintre du roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte.

Il suivit la fortune de son protecteur jusqu'en 1814, et peignit en Allemagne plusieurs portraits qui furent remarqués aux salons de 1814, 1815 et 1817. Il fut aussi le peintre attitré du duc d'Angoulême.

On connaît de lui des portraits du prince et de la princesse d'Orange, qui ont été faits vers cette époque, et qui lui valurent la décoration de l'ordre du Lion néerlandais.

Il sollicita la place de directeur de l'académie de sa ville natale et crut avantageux, pour attirer sur lui l'attention de ceux qui devaient lui donner leurs suffrages, de faire don à cette institution du seul tableau historique qu'il eût peint : *Bélisaire assistant à la mort de sa femme Antoine*. Mais il ne réussit pas dans ses désirs, et ce n'est qu'en 1839, épuisé par l'âge et le travail, et sentant

sa fin prochaine, qu'il revint à Bruges, où il mourut.

On a encore de lui, à l'académie de Bruges, un portrait en pied du préfet de cette ville. Il exposa sept de ses œuvres au grand salon qui eut lieu à Gand, en 1820. Deux d'entre elles ont été reproduites dans les *Annales du salon de Gand et des beaux-arts*. M. Heins.

Biogr. des hommes remarqu. de la Flandre occid. Bruges, 1843, t. 1^{er}, p. 262. — *Levenschetsen van vlaemsche kunstoeenaren*, door Lodewyk van Peteghem. Brussel, 1858, bl. 24. — Ad. Siret, *Dict. hist. des peintres*. — Piron, *Levensbeschr.* Malines, 1860.

KLEERHAGHE (Julien), né à Bruxelles, capitaine au service des Provinces-Unies. Son nom est attaché à l'échauffourée de Bois-le-Duc. Cette ville, hostile aux calvinistes, était restée fort attachée à la cause royale. Les États voulurent s'en rendre maîtres, afin de couper les communications au duc de Parme avec Anvers et Bruxelles. Le comte de Hohenlohe, commandant l'armée des États généraux, résolut de s'en emparer. Il s'y prépara, à la suggestion de Keerhaghe qui, ayant épousé une demoiselle de Bois-le-Duc, de la famille d'Erpe, prit sur lui de mutiner la population. Hohenlohe se mit en marche, le 19 janvier 1585, de nuit, avec ses troupes, tandis que Kleerhaghe se tenait caché, avec quelques affidés, près de la *Vuchterpoort*. Il escalada les remparts et pénétra dans les aubettes du pont. A huit heures, la porte s'ouvrant et le pont-levis étant abaissé, il assaillit le poste, tua le portier, s'engagea, après une faible résistance, dans la rue qui aboutissait à la dite porte, dont il abandonna la garde à son sergent, lui enjoignant de ne la quitter que sur un ordre exprès. Poussant alors dans l'intérieur de la ville, il n'eut aucune peine à s'en emparer avec les troupes de Hohenlohe qui le suivaient de près. Dans l'intervalle, le sergent, persuadé que l'entreprise était achevée, quitta son poste pour prendre sa part du butin; mais le portier, qu'on avait laissé pour mort et qui n'était que grièvement blessé, eut assez d'énergie pour ouvrir

la porte à la garnison rentrant d'une reconnaissance. Les soldats de Hohenlohe, tout entiers au pillage, furent surpris, dispersés et battus par les troupes espagnoles. Parmi ceux qui se sauvèrent, un grand nombre se noyèrent dans les fossés; les autres furent tués ou faits prisonniers. L'amiral Justin de Nassau parvint à s'échapper. Environ cinquante bourgeois perdirent la vie; autant furent blessés. Les assaillants eurent plus de trois cents morts, parmi lesquels Ferdinand Truchsess, frère de l'Electeur de Cologne: Kleerhaghe lui-même, pour échapper à la mort, dut sauter du haut d'un rempart et fut sauvé par un soldat écossais. Plus tard, il s'attacha au parti de Leycester, fut nommé par ce dernier gouverneur de Gorcum; destitué peu après par les Etats, et mourut obscur.

Emile de Borchgrave.

Van Meteren, IV, 237. — Kok, *Vaderl. Woordenboek*, XXI, 307. — Gaillard, *De l'Influence exercée par la Belgique sur les Provinces-Unies*. — Nuyens, *Geschiedenis der Nederl. Beroerten*, t. IV, 1, p. 57-59

KLUGMANN (J. N.). Voir DE KLUGMANN.

KLUYSKENS (*Joseph-François*), chirurgien et professeur, naquit à Alost, le 9 septembre 1771, et mourut à Gand, le 24 octobre 1843. Son père, qui était barbier-chirurgien à Erpe, le destinait à l'état d'orfèvre; mais son apprentissage ne fut pas de longue durée, et il entra comme apprenti barbier chez Jean Miele, chirurgien à Gand. Van Hulthem, dont il avait fait la connaissance, lui prêtait des livres d'anatomie et de physiologie, qu'il étudiait, faute de temps, pendant la nuit. Il reçut également quelques leçons d'un père augustin, qui lui apprit le français et l'anglais. Il finit, de cette façon, par être à même de suivre les cours de chirurgie et d'accouchements de l'école de Gand, et il le fit avec tant de fruit, qu'en 1791, il mérita l'honneur d'être proclamé lauréat dans la classe d'accouchements et de recevoir en prix une médaille d'or. Un examen subi devant des commissaires spéciaux lui valut,

l'année suivante, une commission de chirurgien de bataillon dans l'armée autrichienne. Blessé en Champagne, il sollicita sa démission et fut nommé chirurgien-major à l'hôpital militaire de Gand, en 1794. Un nouvel-examen lui fit obtenir la place de chirurgien en chef de l'hôpital de Bonne-Espérance pendant le siège de Landrecies. Enfin, le 7 mai 1795, il fut reçu chirurgien et accoucheur par le collège de médecine de Gand.

Le président du collège, le savant B. Coppens, frappé de l'intelligence précoce et de l'esprit éveillé du jeune récipiendaire, le prit, dès lors, sous sa protection. Grâce à lui, Kluyskens obtint bientôt une place de chirurgien en chef à l'hôpital civil de Gand (1796), tandis que, d'un autre côté, il était nommé chirurgien en chef à l'hôpital militaire. En 1797, il inaugura sa carrière littéraire par la traduction flamande d'un ouvrage anglais de Benjamin Bell, sous le titre de *Verhandeling over den Dniiper en de Pokziekte*, et sa carrière professorale en donnant le cours de chirurgie à la place du docteur Van Dueren. En 1802, il succéda provisoirement à son bienfaiteur B. Coppens à la chaire d'anatomie; en 1804, il occupa, pendant quelque temps, la chaire d'histoire naturelle et de botanique, laissée vacante par la mort du professeur Roisin; enfin, en 1806, professeur de pathologie chirurgicale, de médecine opératoire et de clinique externe à l'école centrale du département de l'Escaut, il devint membre du jury médical, poste qu'il occupa jusqu'à la suppression de cette institution.

En 1809, il fut chargé de l'organisation des hôpitaux temporaires, destinés aux nombreux blessés évacués sur Gand, à la suite de l'occupation de l'île de Walcheren par les Anglais. En 1811, il fut envoyé par la ville de Gand, avec Norbert van Aken et de Vaernewyck, à Paris, pour complimenter l'empereur Napoléon sur la naissance du roi de Rome. Il profita de son séjour dans cette ville pour suivre les résultats des inoculations vaccinales du médecin anglais Woodville. A son retour à Gand, le

préfet Faipoult le chargea de réorganiser le comité de vaccination établi à la suite des premières inoculations faites par G. Demanet, en 1800, et le nomma secrétaire perpétuel du nouveau comité.

Les grandes guerres de 1814 et de 1815 nécessitèrent la création de nouveaux hôpitaux : ce fut encore Kluyskens qui s'occupa de leur organisation. Le général Tindal le confirma dans ses fonctions de chirurgien-major à l'hôpital militaire de Gand et le nomma premier officier de santé de l'armée des Pays-Bas. En 1815, il dirigea en cette qualité, sous les ordres immédiats de l'inspecteur général du service de santé de l'armée holland-belge, Brugmans, les hôpitaux et les ambulances de Bruxelles, Louvain, Namur, Charleroi, Nivelles et Termonde. Après la bataille de Waterloo, il eut de continuel rapports avec Larrey, alors prisonnier de guerre, les chirurgiens militaires anglais Thompson, Samuel Cooper, Guthrie et Adams, et le chirurgien en chef de l'armée prussienne, Graefe. Il fit, pour sa part, près de trois cents amputations, et plus de neuf mille blessés furent soignés par lui. Ce fut à ses actives démarches que Larrey dut sa mise en liberté. Il reçut, en récompense de son dévouement, la croix de chevalier du Lion Belgique, lors de la création de cet ordre, le 18 novembre 1815, et, du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, une bague enrichie de brillants, accompagnée d'une lettre autographe des plus élogieuses.

En 1816, Kluyskens fut élu, un des premiers, membre du conseil provincial pour la ville de Gand. Dans la même année, il fut nommé associé de l'Institut royal des Pays-Bas. Lors de la fondation de l'université de Gand, il prit la chaire de théorie et de clinique chirurgicales et d'accouchements avec le titre de professeur extraordinaire (1817), et l'année suivante, sur l'avis du sénat académique, le roi lui conféra les diplômes de docteur en médecine et de docteur en chirurgie. Il reçut encore, en 1827, une superbe médaille en or du grand-duc de Saxe-Weimar, auquel il avait fait parvenir un exemplaire de son ouvrage sur

la matière médicale pratique. En 1829, il fut nommé professeur ordinaire et membre de la commission d'examen pour les élèves de l'école vétérinaire d'Utrecht. En 1830 et 1831, il remplit les fonctions de recteur de l'université. La nouvelle organisation de l'enseignement supérieur, en 1835, ne lui laissa que la clinique externe, mais les honneurs du rectorat lui furent encore dévolus en 1839-1840, avec le maximum de traitement accordé aux professeurs de l'Etat; l'année suivante, il obtint l'éméritat.

Kluyskens était membre du conseil communal de Gand depuis 1838 et membre honoraire de l'Académie royale de médecine depuis sa fondation, en 1841, quand il mourut le 24 octobre 1843. Son élection au conseil communal fut l'occasion d'une fête mémorable que lui offrirent spontanément, le 25 octobre 1838, ses anciens élèves venus de tous les points du pays se joindre à ses collègues et aux élèves de l'université, pour exprimer leur gratitude et leur admiration au maître vénéré et respecté. On offrit à Kluyskens son portrait lithographié par Vanderhaert; le roi, voulant reconnaître les nombreux services qu'il avait rendus à la science, lui conféra la croix de chevalier de son ordre (14 décembre). Il portait depuis 1833 le titre de médecin de Léopold I^{er}.

Kluyskens était doué d'une intelligence d'élite et d'une opiniâtre application au travail; son savoir était vaste, car il avait des notions approfondies sur les différentes branches de son art; il raisonnait de tout et toujours avec bonheur, et s'occupait de littérature et de beaux-arts. « Mais cet esprit judicieux » était dépourvu de cette teinte classique » qui est la conséquence d'études régulières. Il était dans le cas de ces héros » de son époque auxquels les champs de » bataille ont donné des grades : car, » lui aussi, élevé à l'école de la pratique, » reçut son bâton de maréchal, » mais dans le champ clos des hôpitaux » (GUISLAIN). Peu expansif, même dans ses rapports avec ses amis intimes, il avait retenu, des difficultés qui avaient

entouré ses débuts, un caractère assez entier, quelquefois même « un manque » de ménagements, des explosions qui « allaient droit à l'amour-propre. » Mais la causticité de son esprit recouvrait incomplètement un grand fonds de sensibilité et de générosité.

Jamais homme ne réunit plus que lui les qualités qui constituent le bon chirurgien. D'une entière indépendance scientifique, d'un sang-froid prodigieux, d'une dextérité qui faisait l'admiration constante de ses élèves et de ceux qui l'entouraient, il modifiait son traitement chirurgical selon les besoins, n'oubliant jamais qu'il y a souvent plus de talent à rendre inutile une opération qu'à l'exécuter d'une manière brillante. Aussi lui doit-on des modifications importantes dans le traitement de plusieurs maladies chirurgicales : l'emploi du cautère actuel dans les chutes du rectum, les scarifications multiples autour des foyers d'érysipèle phlegmoneux, l'incision profonde des téguments dans les périostoses accompagnées de douleurs nocturnes, l'application d'un simple bandage en huit dans les fractures de l'olécrâne et de la rotule, etc., etc. Le premier, il fit connaître sur le continent l'appareil de Baynton dans le traitement des ulcères atoniques. Comme médecin, il peut être rangé à côté des Coppins, des De Brabant, des Van Rotterdam, des Wauters, qui ont tant contribué à établir la constitution médicale de la Flandre. Comme professeur, Kluykens fut un des hommes remarquables de son époque : il peut être considéré comme le fondateur de la clinique chirurgicale à Gand. Son élocution aisée, son extrême facilité à se rappeler dans leurs moindres détails les lectures qu'il avait faites, la forme d'improvisations qu'il donnait à ses leçons captivaient les nombreux auditeurs qui se pressaient toujours à ses cours.

Versé dans la connaissance de la langue anglaise, il fut, pendant tout le temps que durèrent les hostilités entre l'Angleterre et la France, à la tête d'une sorte de contrebande littéraire dont les sciences médicales retirèrent le plus grand profit. C'est grâce à lui que

les travaux scientifiques publiés en Angleterre à cette époque furent connus sur le continent ; il fonda, en 1805, les *Annales de littérature médicale étrangère*, le premier journal de cette espèce, qui formèrent un recueil de dix-neuf volumes.

Membre honoraire de la Société de médecine de Gand, fondateur et secrétaire de la Société médico-chirurgicale de cette ville, membre correspondant des sociétés médicales de Bruxelles, de Bruges et de Louvain, Kluykens n'était pas moins connu à l'étranger. Il était, en effet, correspondant des sociétés de médecine de Londres, de Paris, de Berlin, de Toulouse, de Bordeaux et d'Amsterdam.

Voici la liste des ouvrages qu'il a laissés :

Verhandeling over den Druiper en de Pokziekte, traduction flamande d'un ouvrage anglais de B. Bell, 1797, 2 vol. in-8°. — *Verhandeling over de Koepokjes* (mémoire sur la vaccine), 1801, in-8°. — *Introduction à la pratique des accouchements*, traduit de l'anglais de Thomas Denman, 1802, 2 volumes in-8°. — *Annales de littérature médicale étrangère*, 1805-1815, 19 vol. in-8°, dont le dernier parut à La Haye sous le titre de *Annales de littérature médicale étrangère et nationale*. Les principaux collaborateurs furent : Vrancken, d'Anvers ; Chortet, de Bruxelles ; Rasori, de Milan ; Bouchel, de Gand ; Dubar, de Saint-Nicolas ; Kesteloot, de La Haye. — Trois dissertations sur la digitale pourprée, 1806, in-8°, insérées dans l'ancien *Journal de Commerce*, de Gand, sous les titres : *Lettre de monsieur Van Amsterdam* ; *Réponse à la seconde lettre de monsieur Van Rotterdam* ; *Un mot sur deux pamphlets au sujet de la digitale pourprée*. — Une traduction française de la *Zoonomie* de Darwin, 1810-1811, 4 vol. in-8°, et une *Analyse* de cet ouvrage. Un cinquième volume, qui devait comprendre les notes et observations du traducteur, n'a pas été publié. — *Mémoire sur la fièvre typhoïde qui règne dans la province de la Flandre orientale*, 1817, in-4°, qui fut traduit en hollandais par Meppen.

— *Discours prononcé à l'ouverture du cours de chirurgie*, 1817, in-4°. — *Dissertation sur l'ophthalmie contagieuse qui règne dans quelques bataillons de l'armée des Pays-Bas*, 1819, in-8°; le premier mémoire paru sur la matière dans nos provinces : la contagiosité, défendue par l'auteur, a fini par rallier tous les médecins de nos jours. — *Matière médicale pratique*, 1824-1826, 2 vol. in-8°; résumé de la pratique de l'auteur et de quelques préceptes consignés dans diverses pharmacopées anglaises. — *Quelques réflexions sur la nature et le traitement du choléra-morbus épidémique de l'Inde*, 1833, in-8°. — Dans les *Annales de l'Institut royal des Pays-Bas*, trois mémoires : *Verhandeling over de hospitaal verstering van wonden en zweeren; alsmede over de werkzaamheid van het rlooibaar zeezontuer in deze ziekte*, 1820 (sur la gangrène d'hôpital dans les plaies et les ulcères, et sur l'action de l'acide chlorhydrique dans cette maladie). — *Overzicht van onderscheidene zwangerheden buiten de baarmoeder, en verslag wegens eene soortelyke zwangerheid, in welke een voldragen kind na een zestienmaandig verblyf in den moederlyken schoot uit het eijernest gehaald werd door de buiksnijding*, 1820 (Sur les grossesses extra-utérines; rapport sur un cas de grossesse extra-utérine dans lequel l'enfant à terme fut extrait de l'ovaire par une incision abdominale après un séjour par une seize mois dans le sein de la mère). — *Waarnemingen over eene ongemeene wanstaltigheid aan de vingers van beide handen*, 1823 (Sur une monstruosité extraordinaire se présentant aux doigts des deux mains). — *Nécessité de construire un vaste hôpital général, un nouvel hospice d'aliénés, et sur le besoin de donner plus de capacité aux hospices des invalides des deux sexes*, 1837, in-8°. Les vœux de l'auteur se réalisèrent en partie de son vivant : l'hôpital de Gand fut agrandi sur ses indications, mais ce ne fut que longtemps après sa mort que l'on érigea l'hospice des aliénés.

Le gouvernement a fait exécuter deux bustes de Kluyskens : l'un, en marbre, par M. Devigne, se trouve à Bruxelles,

dans l'antichambre du palais des Académies; l'autre, en bronze, dû au ciseau de M. Parmentier, orne le cabinet d'instruments de chirurgie de l'université de Gand, cabinet dont Kluyskens fut le créateur. Il existe deux reproductions du buste de M. Devigne : l'une, à la Société de médecine de Gand, à l'hôtel de ville; l'autre, à la Bibliothèque publique de cette ville. Enfin, deux médailles représentant le buste de Kluyskens ont été frappées : la première est celle qui lui a été donnée par le duc de Saxe-Weimar; elle a été gravée par Barre; la seconde a été faite par Tiberghien, d'après la lithographie de Vanderhaert.

Docteur Victor Jacques.

Oettinger, *Bibliographie biographique universelle*. Bruxelles, 1854, 2 vol. in-8°. — Goethals, *Lectures relatives à l'hist. des sciences*. Bruxelles, 1837-1838, 4 vol. in-8°. — Kluyskens, *Hommes célèbres dans les sciences et médailles qui consacrent leur souvenir*. Gand, 1839, 2 vol. in-8°. — Verbeek, *Notice biogr. sur J.-Fr. Kluyskens*. Bruxelles, 1844. — J. Guislain, *Mort du professeur Kluyskens, notice nécrologique* (Extrait du Bulletin de la Société de médecine de Gand). Gand, 1843, in-4°, avec portrait.

KNAAP (Jean), ou JOHANNES SERVILIUS, humaniste, florissait vers le milieu du XVII^e siècle. On n'a recueilli sur lui que des renseignements biographiques fort sommaires. Il naquit à Weert, petite ville du comté de Hornes, dans l'ancien pays de Liège. Il passa la majeure partie de sa vie à Anvers, où, grâce aux libéralités d'un Mécène, Lancelot, ou Ladislas van Ursene, ou Ursulus, gentilhomme qui fut treize fois bourgmestre de cette ville, il publia de 1536 à 1545, les œuvres suivantes. Il avait pris pour devise cette sage maxime, d'une mélancolie résignée : *Sapit qui sorti sapit*.

1. *Cornelii Graepii Sacrorum bucolicorum æglogæ tres (cum commentariis Joannis Servilii)*. Antv., 1536, in-12. — 2. *De mirandis antiquorum operibus, opibus, et veteris ævi rebus, pace belloque magnifice gestis libri tres ad Ladislaum Ursulum, Equitem avaratum*. Antv., 1541, in-12. *Item*. Ibid., Joan. Withagines, 1569, in-12, 144 p. *Item* Lubeca, 1600, in-4°. Le livre Ier décrit les merveilles du travail antique, les pyramides d'Égypte,

les obélisques, les ponts construits par les anciens, les rivières qu'ils ont détournées de leur cours, les théâtres, les bains, les aqueducs de Rome, les digues et les forteresses les plus remarquables; le livre II raconte les libéralités de divers princes, les trésors amassés par quelques-uns d'entre eux, l'opulence de certains particuliers; le livre III énumère les armées nombreuses rassemblées par des souverains ou par des généraux, et les sommes fabuleuses dépensées pour les triomphes guerriers. Cet ouvrage, suivant Paquot, ne laisse pas moins à désirer par le fond que par la forme : la science y est superficielle et le style pédant. — 3. *Gratulatio Ladislao Ursulo, consulelecto*. Antv., 1542, in-12.

— 4. *Geldro-Gallica conjuratio in totius Belgicæ clarissimam civitatem Antverpiam, duce Martino Rosheimio*. Antv., 1542, in-12. Item, Augustæ Vindel., 1544, in-12. Item dans le t. III des *Scriptores rerum Germanicarum*, de Marquardus Freherus (Hanovre, 1611, in-fol.), p. 263-295, et dans le recueil semblable de *Struvius* (Argentor. Joh. Reinhold, Dülsscekerus, 1717, in-fol.), tome III, p. 315-346. Une traduction italienne de cet ouvrage, par Fr. Strozzi, parut en 1543, à Venise. Cet ouvrage, au témoignage de de Wind, présente un réel intérêt historique; l'auteur, en effet, fait le récit de l'assaut infructueux tenté par les Gueldrois et les Français, commandés par Martin de Rossem, en 1542, contre Anvers, et le complète par nombre de faits intéressants dont il a été le témoin oculaire. Cet écrit, remarquable, en outre, par sa bonne latinité, est suivi, dans l'exemplaire qu'en possède la bibliothèque de Louvain, d'une élégie latine qu'il faut se garder d'attribuer à Knaap: *Geldro-Gallorum grassatio in Locanienses, per Martinum à Rosheim, ab eximii spei adolescentulo Flandro posteritati prodita*. — 5. *Oratio gratulatoria Carolo V, ex Hispania in Brabantiam reduci, S. P. Q. Antverpiensis nomine*. Antv., 1545, in-12. — 6. *Dictionarium triglotton, hoc est, tribus linguis, latina, græca et ea qua tota hæc Inferior Germania utitur, constans : non tantum eas*

voces omnes, quas Latina agnoscit Resp. sed præcipuas quasque ab autoribus usurpatas phrases, vernaculo sermone expressas, continens. Joanne Serrilio collectore et interpretatore. Antv., J. Steelsius, 1545, in-4o. Item : *Adpositæ suo loco sunt voces, eæ omnes, quæ in priorie editione desiderabantur*. Amstelrodami, Corn. Nicolai, 1600, in-12. Servilius, après avoir dit, dans sa préface, que les Espagnols avaient le dictionnaire de Lebrixa, les Français celui de Robert Estienne, et les Allemands un ou deux livres de ce genre assez bons, ajoute : *Soli nos, præter nescio quas Gemmulas atque Gemmas, ut cæteros multo ineptiores taceam, ex mera eorum qui Latinum puritatem suis sordibus contaminarunt, fecerit atque illucie conflatas, habemus nihil*. Pour lui, dit-il, il avait embelli son œuvre des dépouilles des meilleurs dictionnaires qui avaient paru en diverses langues. Il suit l'ordre, imaginé par Pierre Dasypodius (médecin suisse, mort à Strasbourg, en 1559, auteur d'un dictionnaire grec, latin et allemand), qui consiste à ranger les mots composés sous les simples et les dérivés sous les primitifs.

Emile Van Arenbergh.

Sweetius, *Ath. belg.*, p. 469. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 728. — Paquot, *Mém. litt.*, t. I^{er}, p. 301.

KNAAPP (Antoine), médecin, fils de Jean-Christophe et de Marie Gérard, époux de Micheline Hennekinne, né à Mons en 1739, y décédé le 10 novembre 1822, a laissé un ouvrage intitulé : *De la Médecine*, ouvrage traduit de l'anglais; Mons, chez Leroux, libraire, MDCCCXXI, in-8o de 80 pages, H.-J. Hoyois (impr.). Cet ouvrage porte la singulière épigraphe : « Le remède nous tue et non pas la nature, » qui laisse supposer à ce médecin une certaine dose de scepticisme scientifique.

Docteur Victor Jaques.

Mathieu, *Biographie montoise*. Mons, 1848, p. 203-204. — Piron, *Levensbeschryvingen*. Malines, 1860.

KNAAPP (Jean-Baptiste-Louis-François-Joseph), poète français, né à Mons, le 5 juin 1777, de Jean-Chrétien Knapp,

chirurgien juré de la ville de Mons, et de Marie-Thérèse Ghiselain. A quatorze ans, il embrassa la carrière militaire et marcha d'abord comme cadet dans le régiment autrichien de Ligne. En 1804, ayant reçu un coup de feu à la main droite, il obtint, sur sa demande, sa retraite en qualité de premier lieutenant, grade qu'il occupait alors. Deux ans après, il se fixa dans sa ville natale, où il s'adonna d'une façon presque exclusive à la littérature. Après la chute de l'Empire, en 1814, et l'évacuation de la Belgique par les Français, ses anciens services lui firent obtenir, grâce à l'intervention de M. le baron de Vincent, la place de percepteur des contributions directes dans les communes de Cambron, Lombise, etc., fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort, le 10 novembre 1822.

On a de lui quelques petites pièces en vers : contes, stances, épigrammes, dont plusieurs sont fort bien tournées et dénotent de véritables dispositions pour la poésie.

Nous n'en dirons pas autant de sa tragédie en vers et en cinq actes, intitulée : *Regnier*. Ecrite à l'usage des collèges et publiée sous le pseudonyme du R. P. Cripse, cette pièce n'est qu'un amas de phrases sonores et d'hémistiches plus ou moins ampoulés, où l'harmonie de la rime ne parvient guère à cacher le vide des pensées (Bruxelles, de l'imprimerie de la veuve de Braeckener, 1817, in-12, de vi-94 pages).

Le *Testament*, comédie en cinq actes et en prose (Bruxelles, *ibid.*, 1818, in-12), est préférable et d'une lecture agréable.

Alf. Journez.

Piron, *Levensbeschryvingen*. — Ad. Mathieu, *Biographie montoise*. Mons, 1848, p. 203 et s.

KNIBBE (Jean), né à Bruxelles, dans la seconde moitié et peut-être vers la fin du xiv^e siècle, est l'auteur de deux élégies : *Die Claghe van den grave van Vlaenderen*, complainte du comte de Flandre sur la mort de Louis de Maele (160 vers), et *Die Claghe van Wenceslas*, complainte de Wenceslas sur la mort du duc de Brabant (128 vers). Ces deux écrits sont des pièces du genre de la

Maghet van Ghent, (la Vierge [c'est-à-dire la ville] de Gand), par van der Loren. Le léopard de Flandre et le lion de Brabant y sont représentés gémissant avec quelques femmes sur la perte de leurs princes. Cette espèce de tableau ou de vision allégorique que l'on rencontre dans Augustynken de Dordrecht, comme dans Baudewyn van der Loren, plaisait à cette époque, où l'allégorie avait été mise en vogue par le *Roman du Renart* et le *Roman de la Rose*.

Le Brabant, qui avait vu fleurir dans la poésie didactique et historique les Boendale, les Lodewyk van Velthem, les Van Heelu et les Van Aken, était devenu stérile à la fin du xiv^e siècle et au commencement du xve siècle. C'était, d'ailleurs, le sort de toutes nos provinces, dans ce moment de transition qui allait supprimer les énergies locales, en concentrant le pouvoir entre les mains des ducs de Bourgogne. Jean Knibbe mérite une mention dans les annales littéraires néerlandaises, car il est le seul nom de poète qu'on puisse citer alors sur la terre brabançonne, et ses complaints semblent mener le deuil de la poésie expirante du moyen âge féodal. L'histoire n'offrirait plus aucun événement qui pût remuer l'âme du peuple avec assez de puissance pour faire éclore des chefs-d'œuvre dans l'imagination des poètes. Après le second *Reinaert*, on ne trouve plus, ni dans l'aristocratie ni au sein de la démocratie bourgeoise, le moindre signe attestant la vitalité du génie national flamand, qui s'affaisse sous l'influence de la langue et de l'esprit français.

Ferd. Loise.

Serrure, *Geschiedenis der nederlandse en fransche letterkunde*. — Huberty et Vanden Branden, *Biographisch woordenboek*.

KNOBBAERT (Jean-Antoine), juriconsulte, né à Anvers, était issu de la famille des célèbres imprimeurs de ce nom; il mourut le 11 septembre 1677. Avocat au conseil de Flandre, il publia un commentaire sur les 46 articles de la coutume de Gand, sous le titre : *Jus civile Gandensium, hoc est usus moresque eorum in populo nati, a principe confirmati et*

observationibus illustrati, tomus primus complectens observationes, prolegomena et rubrica IV. Anvers, 1677, in-fol.; Bruxelles, 1700 et 1770, in-fol. L'auteur donne, avec les textes flamand et latin du statut, les dispositions conformes ou différentes tant des autres coutumes du comté et des pays voisins que du droit romain. Ce traité, non moins historique et politique que juridique, présente, en dépit d'opinions parfois erronées, une réelle utilité pour l'étude du droit civil et particulièrement de l'ancien régime communal et provincial de la Belgique.

Knobbaert fit paraître à la même époque une dissertation sur une question de donation sous le titre : *Korte redenen voorgehouden aen hooghe en moghende heeren myn heeren van den raede in Fleenderen tot betoogh dat bestandigh can wesen een gifte inter vivos, van een onbesette rente, die den ghever tot laste van zyn erfghenamen constitueert, met clause van lossinghe ofte besedt te verhaelen op zyne eerste ende ghereetste goederen ten sterfhuyse te berinden.* Ghendt, 1674, in-12 de 28 pages. Knobbaert soutient la validité de telles donations d'après la coutume de Gand. « Les Belges, dit justement l'auteur, reçoivent de la France les opinions comme ils en reçoivent les modes. Il y en a qui ne croient pas à la solidité d'une opinion si elle n'est pas appuyée sur une coutume ou un arrêt de France; c'est une manie contre laquelle je dois m'élever avec Zypæus. » Est-ce que nos coutumes, comme il l'observe avec raison, homologuées par nos princes, de l'avis des conseils provinciaux, élaborées d'abord par des hommes instruits en droit romain et en droit national, n'ont pas la même autorité qu'une coutume de France?

M. Vander Haeghen cite, en outre, dans sa *Bibliographie gantoise*, divers mémoires juridiques de notre jurisconsulte.

Emile Van Arenbergh.

Britz, *Mém. sur l'ancien Droit belge.* — Camus, *Bibl. choisie des livres de droit.* — Vander Haeghen, *Bibliogr. gantoise.*

KOCK (Jérôme). Voir **DE COCK** (Jérôme).

KOEBERGER (*Wenc.*). Voir **COEBERGER**.

KOECKE (Pierre). Voir **COECKE**.

KONINGSLOO (*Gilles VAN*). Voir **CONINGSLOO**.

KOYE (*Paul VAN*), ou **PAULUS COYANUS**, écrivain ecclésiastique, naquit à Audenarde vers l'an 1515. Entré dans l'ordre de Saint-Dominique, il prononça ses vœux à Gand, en 1534, acheva ses études à Louvain, et y enseigna la philosophie et la théologie aux novices de la communauté. En 1554, il poursuivit ses leçons au couvent des Dominicains de Bruges; il en était prieur, lors de sa promotion au doctorat en théologie à l'université de Louvain, le 20 juin 1564. Il fut ensuite prieur à Bruxelles. Elu provincial des Pays-Bas, au chapitre tenu à Harlem, le 7 mai 1571, il se vit bientôt contraint d'abandonner les couvents dominicains dévastés et confisqués, et chercha un refuge à Saint-Omer, asile ordinaire des catholiques flamands à cette époque. C'est là qu'il mourut, le 25 novembre 1583, et qu'il fut inhumé dans l'église des Dominicains, où on lit sur sa pierre tombale :

ADM. R. P. F. PAULO COYANO, S. THEOL. PROFESSORI, CONVENSUS SUI BRUGENSIS BIS, BRUXELLENSIS VERÒ SEMEL PRIORI VIGILANTISSIMO, ACTANDEM POST PROVINCIALATUS MUNUS FAMILIE DOMINICANÆ PER INFERIORIS GERMANIE PROVINCIAM PER 13 ANNOS LAUDABILITER PERFUNCTO, IN HOC CONVENTU MORTE ASSUMPTO, FR. ANDREAS HEYNSIUS, EJUSDEM ORDINIS ET PROVINCIÆ PRIOR PROVINCIALIS, GRATITUDINIS ERGO MESTUS POSUIT. OBIIT 7 CALENDAS DECEMBRIS 1583.

Le P. Van Koye a écrit :

Compendium decretorum capitulorum provincialium ab anno 1515, quo erecta Provincia inferioris Germaniæ ad sue usque tempora. Cum exiliî mei tempore, explicaret il à son Général, indies viderem bibliothecas, et fratrum libros exuri ac lacerari, ne tot capitulorum provincialium decreta deperirent, in compendium redegei que ab initio instituta provincie Germa-

niæ inferioris fuerunt a Patribus ejusmodi congregationis sancita, sed potissimum quæ pietatem promoverent et a votorum emissorum neglectu detererent, etc. C'est tout ce qu'on sait de cet abrégé, qui est perdu.

Emile Van Arenbergh.

Quétif et Echard, *Script. ord. prædicat.*, II, 267, 268. — Paquot, *Mem. liter.*, XVIII, 439. — De Jonghe, *Bely. Dominic.*, 179.

KRAFFT (Jean-Laurent et non Jean-Louis, comme l'impriment ses biographes), écrivain, dessinateur, graveur sur bois, en taille-douce et à l'eau-forte, était fils de Georges et de Marie Jors. Il naquit à Bruxelles, le 10 novembre 1694, et mourut dans la même ville, où il fut enterré le 1^{er} janvier 1768. D'origine allemande, il reçut sa première éducation dans la patrie de ses ancêtres, puis alla habiter la Hollande et fit ensuite un voyage en France, où il apprit la langue de ce pays. Revenu dans sa ville natale, il s'y adonna à la gravure sur bois, qu'il eut le mérite de faire revivre en Belgique, d'où cet art avait, pour ainsi dire, complètement disparu après y avoir brillé d'un éclat extraordinaire. À l'âge de vingt ans, il s'y exerça à la reproduction des vignettes, des ornements divers, des armoiries, des timbres, etc. Vers la même époque, il s'occupa aussi de la gravure sur cuivre, et plus tard de celle à l'eau-forte. C'est dans ce dernier genre qu'il réussit le mieux, en imitant le faire de Rembrandt. Quant à ses autres travaux artistiques, ils laissent beaucoup à désirer sous le rapport du dessin, qui est généralement dur, et d'un modelé très peu soigné; nous en exceptons, toutefois, quelques gravures insérées dans son *Trésor des fables*. Malgré tous ses efforts, il ne put jamais égaler le talent des maîtres anciens et modernes, dont il avait formé une belle collection, décrite dans le *Catalogue d'estampes et dessins, délaissés par feu J.-L. Krafft, en son vivant peintre et graveur ès arts, dont la vente aura lieu à Bruxelles le 18 septembre 1799*. Voici la nomenclature de ses œuvres; d'après Rubens : *Job sur le fumier*; le *Christ remettant les clefs à saint Pierre*; le *Christ instruisant Nicodème*; le *Baptême du Christ*; un cro-

quis de Danaé, par Rubens, d'après le Titien; le portrait du comte *Thomas Arundel*; *Vénus et l'Amour*, copie d'un dessin de Rubens; d'après Van Dyck : *l'Adoration des bergers* (tableau de l'église de Termonde); *Saint François d'Assise recevant les stigmates* (tableau actuellement conservé au musée de Bruxelles); *Saint Antoine de Padoue adorant l'Enfant Jésus* (tableau actuellement déposé au musée de Bruxelles); *Saint Martin donnant une partie de son manteau à un pauvre* (tableau de l'église de Saven-them); d'après David Teniers : *le Seigneur et sa Dame*, *le Jeu de quilles*, deux paysages flamands, un autre paysage semblable avec un batelier, les épreuves repassées d'une marine figurant un naufrage; d'après Rembrandt : *Esther devant Assuérus*, un portrait d'homme vu de trois quarts, un second portrait d'homme qui s'occupe d'une lecture, un profil de jeune homme; d'après Mensaert : deux portraits de Krafft lui-même, dont un figure dans son *Trésor des fables* et porte l'inscription : *Jean-Laurent Krafft, historiographe, né à Bruxelles, le 10 de novembre 1694, Mensaert pinxit, 1736*; d'après Eyken : le portrait de *Lambert de Briarde*, président du grand conseil de Malines. Il est auteur des gravures suivantes : *Vues et Ruines de la tour de Saint-Nicolas à Bruxelles, relevées après le bombardement, croula le 29 juillet 1714, comme aussi les Ruines de la tour du Miroir et Maisons des Orfèvres, tombées le 7 novembre 1696. Désignées au naturel par Augustin Coppens et gravées à l'eau-forte par Jean-Laur. Krafft* (collection de huit pièces, faisant suite à la série des planches des Ruines de Bruxelles, gravées par van Orley d'après le même Coppens); *l'Autel du Saint-Sacrement de Miracle*, dans l'église de Sainte-Gudule en la même ville; une vue de Mons, en 1725; les portraits de *Marie-Thérèse d'Autriche*; *Serrais-Augustin de Villers*, docteur et professeur à l'université de Louvain, 1735; *Henri-Jeande Croes*; *Jean Wiggers*, professeur à Louvain, 1735; *Martin Steyaert*, 1735. Il coopéra aussi avec plusieurs artistes à la gravure des planches destinées au *Théâtre sacré du*

Brabant, et grava pour cet ouvrage des monuments funéraires et des pierres sépulcrales, dont les planches sont insérées au tome II, pages 199, 225, 245, 254, 260, 1^o et suivants, 279, 287, 304, 1^o et 2^o, 382, 392, et à la page 15 de la seconde partie. Un grand nombre de gravures sur bois, telles que lettrines, timbres, armoiries, ornements, culs-de-lampe, empreintes de monnaies, destinées à des tarifs, des images de saints et saintes, des scènes du Vieux et du Nouveau Testament, une planche figurant un souverain à cheval devant la ville de Vienne et portant le millésime de 1717, sont réunies dans un volume conservé à la Bibliothèque royale à Bruxelles et intitulé : *Persaemeling van alle de houte plaeten gesneden door J.-L. Krafft, van Brussel, begint in 't jaer 1717, ende eyndigt 1750*. Le catalogue imprimé des gravures appartenant à Krafft mentionne de cet artiste les dessins suivants : deux paysages avec figures, dessinés à la plume au lavis et rehaussés d'un ton bleu. Krafft était aussi publiciste. Il est auteur de deux ouvrages : 1. *Le Trésor des fables choisies des plus excellents mythologistes*. Ce volume, dédié au comte de Harrach, et orné de gravures en taille-douce, dues au burin de notre artiste, fut publié à Bruxelles, chez la veuve Jacobs, en 1734, et réédité ensuite chez la veuve De Goesin, à Gand. — 2. *L'Histoire générale de l'auguste maison d'Autriche, contenant une description exacte de tous ses empereurs, rois, ducs, archiducs et autres princes, etc.* Bruxelles, chez la veuve Jacobs, 1744, 3 vol. in-folio. Ce dernier ouvrage est une compilation de différentes publications concernant la maison d'Autriche. Il est orné d'un grand nombre de portraits gravés, par Krafft, de princes autrichiens, à partir de Rodolphe Ier jusqu'à Marie-Thérèse. Il existe une pièce de théâtre de Jean-Laurent Krafft, portant pour titre : *la Passion de N.-S. Jésus-Christ, tragédie sainte, ornée de musique et de tous ses spectacles, tirée des quatre Évangélistes, par L.-J. Krafft, représentée pour la première fois au grand théâtre de Bruxelles, le 8 avril 1727, devant S. A. S.*

Marie-Elisabeth, archiduchesse d'Autriche, etc., et pour la seconde fois, le 6 avril 1732 (Bruxelles, Simon T'Serstevens, in-8^o). Les relations véritables constatent qu'à la seconde représentation donnée par une "Compagnie bourgeoise", la gouvernante fut présente. Le journal ne dit mot de l'auteur; nous ignorons si cet oratorio est de Jean-Laurent Krafft ou d'un homonyme, qui vécut à cette époque à Bruxelles et y mourut le 11 août 1751.

Krafft avait épousé, le 15 janvier 1719, Marie Aubertin, qui le rendit père de François-Joseph, compositeur de musique, né à Bruxelles.

Ch. Piot.

Delvenne, *Biogr. du roy. des Pays-Bas*. L'auteur y donne à Krafft les prénoms de Jean-Louis, erreur qui a dérouter les biographes de ce personnage. — *Dictionnaire univ. et class. de Parent*. — Nagler, *Neues allgemeines Künstler Lexicon*. — Voorhelm-Schneevoegt, *Catalogue des estampes, gravées d'après Rubens*. — Préfaces du *Tresor des fables et de l'Hist. gén. de l'auguste maison d'Autriche*. — Cabinet des estampes de la Bibliothèque royale à Bruxelles.

KRIEKENBORCH (*Jean VAN*), calligraphe et miniaturiste, florissait à Gand, à la fin du xve siècle. Il est l'auteur de deux superbes manuscrits exécutés pour Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse, et qui reposent aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, à Paris. Le premier est une copie d'une traduction latine de la Cosmographie de Ptolémée : *Claudii Ptolemæi cosmographia latine a Jacobo Angelo*; très grand in-folio, sur vélin, 160 ff. à 2 colonnes, en ancienne grosse bâtarde (Bibl. nat., mss. latins, n^o 4804). Outre de belles bordures, où l'on voit encore la trace des armes du premier possesseur, on y remarque deux magnifiques miniatures, dont l'une (f^o 1, v^o) nous montre le seigneur de la Gruthuyse dans son oratoire, à genoux sur un prie-dieu placé devant l'autel, avec deux personnages de sa suite qui se tiennent debout derrière lui. L'autre (f^o 4, v^o) représente son château d'Oostcamp, au milieu d'un paysage qui se prolonge dans le lointain; du château sort un homme armé de pied en cap, sur le bonnet duquel se trouve écrit, en lettres d'or, le mot *léal*. On lit au verso du

fo 152 : *Explicit Johannes de Kriekenborck, scriptor in Gandavo, anno a natali christiano MCCCCLXXXV*. Ce volume a subi plusieurs altérations en entrant dans la bibliothèque de Louis XII; on a, notamment, effacé les armoiries et remplacé la tête de Louis de Bruges par celle du roi de France.

Le second manuscrit est une traduction flamande du traité de la Consolation de Boèce : *De Vyf Boeken Boetii de Consolatione*; très grand in-folio, sur vélin, 392 ff. à 2 colonnes; le texte latin et la traduction flamande en grosses lettres de forme, le commentaire en ancienne bâtarde (Bibl. nat., mss français, n° 6810). En tête de chacun des cinq livres de Boèce, se trouvent de grandes miniatures et des bordures de toute beauté, parsemées des armes de Louis de Bruges, aujourd'hui recouvertes de celles de France, et de sa devise : *Plus est en vous*. Voici une description sommaire de ces miniatures : 1. Dans une chambre éclairée par deux fenêtres dont les vitraux sont ornés de dessins et surmontés des armes de l'empire, Boèce travaille à son livre sur un pupitre chargé de quelques autres volumes. Deux autres compartiments de cette miniature nous montrent la Philosophie sur un trône, la tête couronnée, les seins découverts, attentivement contemplée par deux philosophes agenouillés, et Boèce étendu sur son lit, regardant dans un livre que la Philosophie tient ouvert devant lui. — 2. Dans un compartiment, Boèce assis dans sa chambre à coucher, à la droite de son lit; la Philosophie, debout, tient un livre à la portée de ses yeux, tandis que deux dames belles et graves le regardent. Dans le second compartiment, la Fortune avec la roue. — 3. Boèce assis, ayant la Philosophie à sa gauche, contemple les travaux de l'agriculture dans la campagne voisine. — 4. Premier compartiment : la Philosophie attache des ailes au vêtement de Boèce; deuxième compartiment : un ange vole dans les cieux, au-dessous de Dieu dont il reçoit les ordres. — 5. Du bout de son sceptre, la Philosophie montre à Boèce deux paysans occupés à bêcher. Ces minia-

tures sont de véritables chefs-d'œuvre du genre : „ Il en est peu qu'on puisse, „ en effet, leur comparer „, dit Paulin Paris, „ et peut-être n'en existe-t-il „ pas qu'on puisse leur préférer pour la „ beauté des expressions, la pureté si „ rare du dessin, et la richesse des accessoires. „ Le texte du manuscrit est terminé par cette souscription : *Hier endt desen weerdeghe boec Boetius de consolatione philosophie, ten trooste leeringhe ende confoorte aller menschen in desen drucke der wereld, zynde ghescreven om hoghe edele ende moghenden heere mer Lodewyc, heere van den Guthuse, grave van Winestre, prinche van Steenhuse, heere van Avelghem, van Hamste, van Oorscamp, van Beveren, van Thielt ten Hove, eta, bi mi Jan van Kriekenborck, underdanich dienare des voornoemden heere int jaer ons Heeren 1491, den 16en in Maerte*.

Il faut regretter que l'on ne possède point d'autres détails sur cet habile artiste, qui n'est pas même mentionné par Edmond De Busscher, dans ses *Recherches sur les peintres gantois des XIVe et XVe siècles*.

Paul Bergmans.

Van Praet, *Recherchès sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruuthuyse* (1831), p. 142 et 202. — Paulin Paris, *les Manuscrits français de la bibliothèque du Roi* (1836-1848), t. 1^{er}, p. 293-297.

KUYCK (*Pierre DE*). Voir CUYCK (*Pierre DE*).

KUYL (*Pierre-Dominique*), archéologue, naquit à Gheel, le 19 avril 1821. Il se voua au sacerdoce et exerça diverses fonctions ecclésiastiques à Malines et à Anvers; il mourut, dans cette dernière ville, curé de la paroisse Saint-André, le 7 septembre 1873. Ce prêtre, non moins savant que vertueux, consacrait ses loisirs à la science. Poussé par la noble curiosité du beau, il avait plusieurs fois visité les musées d'Allemagne, de France et d'Italie. Ses travaux d'archéologie et d'histoire religieuse de la province d'Anvers lui méritèrent plusieurs distinctions. Il fut successivement nommé membre correspondant de la commission royale des monuments de la

province d'Anvers, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique, et de plusieurs autres corps savants. Se délassant de ses études dans la musique religieuse, il composa et publia trois messes et trois saluts, écrits, selon M. le chanoine Reusens, dans un style simple, facile et doux, en vue principalement des églises rurales et des communautés religieuses qui ne disposent pas d'un chœur nombreux.

On a de lui :

1. *Eenige aenmerkingen over de oude en huidige gothische autaren*, door P. D. K., onderpastoor. Anvers, L. De la Montagne, 1858, in-32. — 2. *Legende der martelaeren van Gheel SS. Dimphna en Gerebernus, opgevolgd van eene reeks wonderbare genezingen door de voorspraak der heilige Dimphna, bekomen alsmede eenige oefeningen van devotie tot de H. patronus van Gheel*. Anvers, J.-E. Buschmann, 1860, in-16, vi-100 pages, avec lithographie. — 3. *Toestand der christene kunst in twee bisdommen der Rhyu-provincien*. Bruges, Tremmery-Van Becclaere, in-32, 15 p. — 4. *De kerksymboliek of christelyke uitlegging van al de deelen eener christene kerk*, door een priester der aertsbisdoms van Mechelen. Bruxelles, H. Goemaere, 1863, in-12, vi-119 pages. — 5. *Gheel vermaerd door den eerdienst der heilige*

Dimphna. Geschied- en outsheidkundige beschryving der kerken, gestichten en kapellen dier oude vryheid. Anvers, J.-E. Buschman, 1863, in-8°, vi-vi-396-153 pages, avec lithographies et gravures sur bois. — 6. *Hoboken en zyn wonderdadyg kruisbeeld, alsmede eene beschryving van het voormalig klooster des PP. Brigittynen*. Anvers, J.-E. Buschmann, in-8°, viii-288 pages, avec lithographies et gravures sur bois. — 7. *Retable de l'ancienne corporation des tanneurs dans l'église paroissiale de Sainte-Waudru, à Hérentals* (dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique* (1870), t. XXVI, 267-276).

L'abbé Kuyl fut l'un des fondateurs des *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*. Il collabora au tome Ier de la *Biographie nationale*, et publia d'intéressantes notices dans les journaux *Rond den Heerd*, *De Katholieke Zondag* et *Het Kempenland*. Il rassemblait, depuis plusieurs années, avec son ami M. le chanoine de Ridder, les matériaux d'une *Histoire de la ville d'Hérentals*, lorsque la mort interrompit ses recherches.

Emile Van Arenbergh.

Analectes pour servir à l'hist. eccl. de la Belgique (1874), XI, 5.

KUYPER. Voir CUYPER.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

8872 4

201

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

